

C
r
u
c
i
t
i
a
t
a



C
a
t
e
c
h
i
s
m
u
s

O.S.D.



Sanctus Petrus - Pius XII

Sede Vacante





Ce catéchisme de guerre de l'Ordre de Saint-Dismas n'est pas l'œuvre d'un politicard mais d'un catholique brûlant, de souche normande et franque : Athanase de France, ce catéchisme comme l'Ordre de Saint-Dismas en lui-même s'appuie sur la Somme théologique de Saint Thomas d'Aquin, qui elle-même s'appuie sur l'enseignement du Christ et des pieux commandements de Dieu le Père, l'Ordre de Saint-Dismas se bat pour rendre sa gloire et sa piété à la Fille Aînée de l'Église, la France, un Royaume de grande lumière, un Royaume autrefois en alliance avec Dieu, qui est devenu une République de ténèbres, une République en alliance avec le diable, sachez ô Chrétiens de France, que l'Ordre de Saint-Dismas renouvelle l'Alliance entre Dieu et la France, nous réclamons donc que les hommes s'activent dans la Croisade et que les femmes s'activent dans le combat spirituel (la prière), priez pour que l'Ordre de Saint-Dismas vaine la République illégitime, pourvu que le Christ règne sur notre grande nation qu'est la France !

Crux Sacra Sit Mihi Lux — Que la Sainte Croix soit ma lumière, voici ce qui est écrit sur la sainte bannière de l'Ordre de Saint-Dismas, une bannière pour guider un ordre, une prière pour ne jamais qu'il se perde, pourvu que Dieu extermine l'Ordre de Saint-Dismas s'il venait à s'égarer et à pactiser avec les impies !

Saint Pie X dit (Lettre à l'abbé Debout, 8 mai 1906) : Le salut de la France ne peut être obtenu que par la reconnaissance du règne du Christ sur la nation.

La Prophétie de Saint Pie X sur la France :

Le peuple qui a fait alliance avec Dieu aux Fonts Baptismaux de Reims se repentira et retournera à sa première vocation. Les mérites de tant de ses Fils qui prêchent la vérité de l'Évangile dans le monde presque entier et dont beaucoup l'ont scellée de leur sang, les prières de tant de Saints qui désirent ardemment avoir pour compagnons dans la Gloire Céleste les frères bien-aimés de leur patrie, la piété généreuse de tant de ses Fils, qui, sans s'arrêter à aucun sacrifice, pourvoient à la dignité du clergé et à la splendeur du culte catholique, et, par dessus tout, les gémissements de tant de petits enfants qui, devant les Tabernacles répandent leur âme dans les expressions que Dieu même met sur leurs lèvres, appelleront certainement sur cette nation les miséricordes Divines. Les fautes ne resteront pas impunies, mais elle ne périra jamais, la Fille de tant de mérites, de tant de soupirs et de tant de larmes. Un jour viendra, et nous espérons qu'il n'est pas très éloigné, où la France, comme Saül sur le chemin de Damas, sera enveloppée d'une Lumière Céleste et entendra une voix qui lui répétera :

« Ma Fille, pourquoi Me persécutes-tu ? »

Et, sur sa réponse : « Qui es-tu, Seigneur ? », la voix répliquera : « Je suis Jésus, que tu persécutes. Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon, parce que, dans ton obstination, tu te ruines toi-même » Et elle, tremblante, étonnée, dira :

« Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Et Lui : « Lève-toi, lave-toi des souillures qui t'ont défigurée, réveille dans ton sein les sentiments assoupis et le pacte de notre Alliance, et va, Fille Aînée de l'Église, nation prédestinée, vase d'élection, va porter, comme par le passé, Mon Nom devant tous les peuples et devant les rois de la terre. »

Révolution, République : soulèvement du peuple ou révolution des loges ?

Monseigneur Jean-Joseph Gaume dit (Où en sommes-nous ?) : La Révolution est la destruction du monde surnaturel, par la négation de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Église, de l'âme, de son immortalité, du ciel et de l'enfer. C'est par conséquent le renversement, de fond en comble, de l'ordre religieux et social établi par le christianisme. C'est l'emprisonnement du Pape, la persécution des prêtres et des catholiques, la destruction des églises, avec les incendies, les pillages, les violences, conséquences nécessaires de ce renversement. La Révolution, c'est la suppression et le mépris de toutes les garanties qui protègent la liberté, la propriété, l'ordre public et la famille. La Révolution, en un mot, c'est Dieu en bas, et l'homme en haut.

Monseigneur Jean-Joseph Gaume dit (La Révolution) : Si, arrachant le masque à la Révolution, vous lui demandez : Qui es-tu ? elle vous dira : « Je ne suis pas ce que l'on croit. Beaucoup parlent de moi, et bien peu me connaissent... Je suis la haine de tout ordre religieux et social que l'homme n'a pas établi et dans lequel il n'est pas roi et Dieu tout ensemble; je suis la proclamation des droits de l'homme contre les droits de Dieu ; je suis la philosophie de la révolte, la politique de la révolte, la religion de la révolte; je suis la négation armée; je suis la fondation de l'état religieux et social sur la volonté de l'homme au lieu de la volonté de Dieu ! En un mot, je suis l'anarchie; car je suis Dieu détrôné et l'homme à sa place. Voilà pourquoi je m'appelle Révolution; c'est-à-dire renversement, parce que je mets en haut ce qui, selon les lois éternelles, doit être en bas, et en bas ce qui doit être en haut.



Chrétiens expulsés de France par les révolutionnaires célébrant une messe en mer

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (La Révolution) : La Révolution n'est pas davantage le grand fait historique et sanglant qui a bouleversé la France et même l'Europe à la fin du dernier siècle. Ce fait, dans sa phase modérée aussi bien que dans ses excès épouvantables, n'a été qu'un fruit, qu'une manifestation de la Révolution laquelle est une idée, un

PRINCIPE, plus encore qu'un fait. Il est important de ne pas confondre ces choses... Il y a trois degrés dans la Révolution : 1. La destruction de l'Église, comme autorité et société religieuse, protectrice des autres autorités et des autres sociétés; à ce premier degré, qui nous intéresse directement, la Révolution est la négation de l'Église érigée en principe et formulée en droit; la séparation de l'Église et de l'État dans le but de découvrir l'État et de lui enlever son appui fondamental; 2. La destruction des trônes et de l'autorité politique légitime, conséquence inévitable de la destruction de l'autorité catholique. Cette destruction est le dernier mot du principe révolutionnaire de la démocratie moderne et de ce qu'on appelle aujourd'hui la souveraineté du peuple; 3. La destruction de la société, c'est-à-dire de l'organisation qu'elle a reçue de Dieu; en d'autres termes, la destruction des droits de la famille et de la propriété, au profit d'une abstraction que les docteurs révolutionnaires appellent l'État. C'est le socialisme, dernier mot de la Révolution parfaite, dernière révolte, destruction du dernier droit. A ce degré, la Révolution est, ou plutôt serait la destruction totale de l'ordre divin sur la terre, le règne parfait de Satan dans le monde. Nettement formulée pour la première fois par Jean-Jacques Rousseau, puis en 1789 et en 1793 par la révolution française, la Révolution s'est montrée dès son origine l'ennemie acharnée du christianisme; elle a frappé l'Église avec une fureur qui rappelait les persécutions du paganisme; elle a fermé ou détruit les églises, dispersé les Ordres religieux, traîné dans la boue les croix et les reliques des Saints; sa rage s'est étendue dans l'Europe entière; elle a brisé toutes les traditions, et un moment elle a cru détruit le christianisme, qu'elle appelait avec mépris une vieille et fanatique superstition. Sur toutes ces ruines, elle a inauguré un régime nouveau de lois athées, de sociétés sans religion, de peuples et de rois absolument indépendants; depuis soixante ans, elle grandit et s'étend dans le monde entier, détruisant partout l'influence sociale de l'Église, pervertissant les intelligences, calomniant le clergé, et sapant par la base tout l'édifice de la foi. Au point de vue religieux, on peut la définir : la négation légale du règne de Jésus-Christ sur la terre, la destruction sociale de l'Église. Combattre la Révolution est donc un acte de foi, un devoir religieux au premier chef. C'est de plus un acte de bon citoyen et d'honnête homme; car c'est défendre la patrie et la famille... nous devons, nous autres chrétiens, la combattre à un point de vue bien supérieur, pour défendre ce qui nous est plus cher que la vie... Quiconque croit en Jésus-Christ et en la mission de son Église, ne peut être révolutionnaire s'il est logique.

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (La Révolution) : La Révolution, préparée par le paganisme de la Renaissance, par le protestantisme et le voltairianisme, est née en France, à la fin du siècle dernier; les sociétés secrètes, déjà puissantes à cette époque, présidèrent à sa naissance. Mirabeau et presque tous les hommes de 1789, Danton et Robespierre, et les autres scélérats de 1793, appartenaient à ces sociétés... La Révolution va nous dire elle-même, par l'organe de ses chefs reconnus : 1° qu'elle a un plan d'attaque général et organisé ; 2° que, pour régner, elle veut corrompre et corrompre systématiquement; 3° que cette corruption, elle l'applique principalement à la jeunesse et au clergé ; 4° que ses armes avouées sont la calomnie et le mensonge ; 5° que la franc-maçonnerie est son noviciat préparatoire ; 6° qu'elle cherche à s'affilier les princes eux-mêmes, tout en voulant les détruire ; 7° enfin, que le protestantisme est pour eux un précieux auxiliaire. Le plan général. — Ce plan est universel; la Révolution veut miner, dans l'Europe entière, toute hiérarchie religieuse et politique. "Nous formons une association de frères sur tous les points du globe; nous avons des vœux et des intérêts communs; nous tendons tous à l'affranchissement de l'humanité; nous voulons briser toute espèce de joug..." (...) "Ce n'est pas une conspiration ordinaire, une révolution comme tant d'autres; c'est la Révolution, c'est-à-dire la désorganisation fondamentale, qui ne peut s'opérer que graduellement et après de longs et constants efforts... Notre but final est celui de Voltaire et de la Révolution française : l'anéantissement à tout jamais du catholicisme et même de l'idée chrétienne, qui, restée debout sur les ruines de Rome, en serait la perpétuation plus tard." (...) — *Le protestantisme* — Qu'est-ce en effet que le protestantisme, sinon le principe pratique de la révolte contre l'autorité de l'Église de Jésus-Christ ? Au nom d'un faux principe religieux, il bat en brèche, dans le monde entier, le seul vrai principe religieux, le seul vrai christianisme,

la seule vraie Église ; il développe l'orgueil, l'insoumission, le désordre et l'anarchie. En faut-il davantage à la Révolution, à la grande révolte universelle, pour aimer et favoriser la propagande protestante ? "Le meilleur moyen de déchristianiser l'Europe", écrivait Eugène Sue, "c'est de la protestantiser." Edgar Quinet ajoute "Les sectes protestantes, sont les mille portes ouvertes pour sortir du Christianisme." (...) Qu'y a-t-il de plus logique au monde que de faire un seul faisceau des révolutions qui ont paru dans le monde depuis trois siècles, et de les réunir dans une même lutte, pour achever la victoire sur la religion du moyen âge ? Si le seizième siècle a arraché la moitié de l'Europe aux chaînes de la papauté, est-ce trop exiger du dix-neuvième qu'il achève l'œuvre à moitié consommée ? Détruire le christianisme, "cette superstition caduque et malfaisante", tel est le but avoué de la ligue infernale où les protestants sont englobés, qu'ils le veuillent ou non... Détruire le christianisme au moyen du protestantisme, voilà la tactique qu'adopte la Révolution avec pleine espérance de succès. Qu'en dites-vous, lecteurs ? La Révolution est-elle grande et noble chose ? mérite-t-elle nos sympathies ? Son œuvre peut-elle se concilier avec la foi du chrétien ? Est-ce la calomnier que de l'anathématiser comme détestable et satanique ?

Monseigneur Henri Delassus dit (Le Problème de l'heure présente) : Il existe un péché de la France comme il existe un péché du peuple juif. Le péché national du peuple juif, c'est le déicide ; le péché national de la France, c'est le régicide, c'est la Révolution et le libéralisme. Je m'explique : Israël voulait tuer Jésus-Christ comme Dieu, la France en révolution a voulu le tuer comme roi. L'attentat commis contre Louis XVI avait son contre-coup direct contre la personne même du Christ. Ce n'était pas l'homme que la Révolution voulait tuer en Louis XVI, c'est le principe que le roi de France représentait : or ce principe était celui de la royauté chrétienne. Qu'est-ce à dire, royauté chrétienne ? C'est-à-dire royauté temporelle dépendante du Christ, image de la royauté du Christ, vassale et servante de la royauté du Christ ; c'est pour cela que les rois de France s'intitulaient les sergents du Christ... Ainsi la justice et la liberté constituaient le fondement de la société chrétienne; la soumission du peuple au Prince avait pour condition la soumission du Prince à Dieu et à Sa Loi.

Pie VI dit (Allocution au Consistoire secret du 17 juin 1793 sur l'assassinat de Louis XVI) : Le Roi Très Chrétien Louis XVI a été condamné au dernier supplice par une conjuration impie, et ce jugement s'est exécuté (...) Qui pourra jamais douter que ce Monarque ait été principalement immolé en haine de la Foi et par esprit de fureur contre les dogmes catholiques (...) Ah ! France ! Ah ! France ! Toi que nos prédécesseurs appelaient le miroir de la chrétienté et l'inébranlable appui de la foi ; toi qui, par ton zèle pour la croyance chrétienne et par ta piété filiale envers le Siège Apostolique, ne marche pas à la suite des nations, mais les précède toutes, combien tu nous es contraire aujourd'hui ! Ah ! Encore une fois, France ! Tu demandais toi-même auparavant un roi catholique. Tu disais que les lois fondamentales du royaume ne permettaient pas de reconnaître un roi qui ne fut pas catholique. Et maintenant que tu l'avais, ce roi catholique, c'est précisément parce qu'il était catholique que tu viens de l'assassiner ! ... Jour de triomphe pour Louis XVI, à qui Dieu a donné et la patience dans les tribulations et la victoire au milieu de son supplice !

La Loi de Dieu contre l'ordre maçon : Rome n'abdique pas !

Clément XII dit (In eminenti apostolatus ; 28 avril 1738) : Nous défendons sévèrement et en vertu de la sainte obéissance, à tous et à chacun des fidèles de Jésus-Christ, de quelque état, grade, condition, rang, dignité et prééminence qu'ils soient, laïcs ou clercs, séculiers ou réguliers méritant même une mention particulière, d'oser ou de présumer, sous quelque prétexte, sous quelque couleur que ce soit, d'entrer dans les dites sociétés de Francs-Maçons ou autrement appelées, ni de les propager, les entretenir, les recevoir chez soi ; ni de leur donner asile ou protection, y être inscrits, affiliés, y assister ni leur donner le pouvoir ou les moyens de s'assembler, leur fournir quelque chose, leur donner conseil, secours ou faveur ouvertement ou secrètement, directement ou indirectement, par soi ou par d'autres, de quelque manière que ce soit, comme aussi d'exhorter les autres, les provoquer, les engager

à se faire inscrire à ces sortes de sociétés, à s'en faire membres, à y assister, à les aider et entretenir de quelque manière que ce soit, ou les conseiller : et Nous leur ordonnons absolument de se tenir strictement à l'écart de ces sociétés, assemblées, réunions, agrégations ou conventicules, et cela sous peine d'excommunication à encourir par tous les contrevenants désignés ci-dessus, ipso facto et sans autre déclaration, excommunication de laquelle nul ne peut recevoir le bienfait de l'absolution par nul autre que Nous, ou le Pontife Romain qui nous succédera, si ce n'est à l'article de la mort. Nous voulons de plus et mandons que les Évêques comme les Prélats supérieurs et autres Ordinaires des lieux, que tous les Inquisiteurs de l'hérésie fassent information et procèdent contre les transgresseurs, de quelque état, grade, condition, rang, dignité ou prééminence qu'ils soient, les répriment et les punissent des peines méritées, comme fortement suspects d'hérésie ; car Nous leur donnons, et à chacun d'eux, la libre faculté d'instruire et de procéder contre lesdits transgresseurs, de les réprimer et punir des peines qu'ils méritent, en invoquant même à cet effet, s'il le faut, le secours du bras séculier.

Léon XIII dit (*Humanum Genus* ; 20 avril 1884) : Depuis que, par la jalousie du démon, le genre humain s'est misérablement séparé de Dieu auquel il était redevable de son appel à l'existence et des dons surnaturels, il s'est partagé en deux camps ennemis, lesquels ne cessent pas de combattre, l'un pour la vérité et la vertu, l'autre pour tout ce qui est contraire à la vertu et à la vérité. Le premier est le royaume de Dieu sur la terre, à savoir la véritable Église de Jésus Christ, dont les membres, s'ils veulent lui appartenir du fond du cœur et de manière à opérer le salut, doivent nécessairement servir Dieu et son Fils unique, de toute leur âme, de toute leur volonté. Le second est le royaume de Satan. Sous son empire et en sa puissance se trouvent tous ceux qui, suivant les funestes exemples de leur chef et de nos premiers parents, refusent d'obéir à la Loi divine et multiplient leurs efforts, ici, pour se passer de Dieu, là pour agir directement contre Dieu... À notre époque, les fauteurs du mal paraissent s'être coalisés dans un immense effort, sous l'impulsion et avec l'aide d'une Société répandue en un grand nombre de lieux et fortement organisée, la Société des francs-maçons. Ceux-ci, en effet, ne prennent plus la peine de dissimuler leurs intentions et ils rivalisent d'audace entre eux contre l'auguste majesté de Dieu. C'est publiquement, à ciel ouvert, qu'ils entreprennent de ruiner la Sainte Église, afin d'arriver, si c'était possible, à dépouiller complètement les nations chrétiennes des bienfaits dont elles sont redevables au Sauveur Jésus-Christ... Le but fondamental et l'esprit de la secte maçonnique avaient été mis en pleine lumière par la manifestation évidente de ses agissements, la connaissance de ses principes, l'exposition de ses règles, de ses rites et de leurs commentaires auxquels, plus d'une fois, s'étaient ajoutés les témoignages de ses propres adeptes. En présence de ces faits, il était tout simple que ce Siège apostolique dénonçât publiquement la secte des francs-maçons comme une association criminelle, non moins pernicieuse aux intérêts du christianisme qu'à ceux de la société civile. Il édicta donc contre elle les peines les plus graves dont l'Église a coutume de frapper les coupables et interdit de s'y affilier... Il en résulte que, dans l'espace d'un siècle et demi, la secte des francs-maçons a fait d'incroyables progrès. Employant à la fois l'audace et la ruse, elle a envahi tous les rangs de la hiérarchie sociale et commence à prendre, au sein des États modernes, une puissance qui équivaut presque à la souveraineté... elle [la secte] se propose de réduire à rien, au sein de la société civile, le magistère et l'autorité de l'Église; d'où cette conséquence que les francs-maçons s'appliquent à vulgariser, et pour laquelle ils ne cessent pas de combattre, à savoir qu'il faut absolument séparer l'Église de l'État... il suffirait d'invoquer le témoignage d'hommes qui ont appartenu à la secte et dont la plupart, soit dans le passé, soit à une époque plus récente, ont attesté comme certaine la volonté où sont les francs-maçons de poursuivre le catholicisme d'une inimitié exclusive et implacable, avec leur ferme résolution de ne s'arrêter qu'après avoir ruiné de fond en comble toutes les institutions religieuses établies par les Papes... Vénérables Frères, Nous vous prions, Nous vous conjurons d'unir vos efforts aux Nôtres et d'employer votre zèle à faire disparaître l'impure contagion du poison qui circule dans les veines de la société et l'infecte tout entière. Il s'agit pour vous de procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain. Combattant pour de si grandes causes, ni le courage,

ni la force ne vous ferons défaut... puisque l'autorité inhérente à Notre charge Nous impose le devoir de vous tracer Nous-même la ligne de conduite que Nous estimons la meilleure, Nous vous dirons : En premier lieu, arrachez à la franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre et faites la voir telle qu'elle est. Secondement par vos discours et par vos Lettres pastorales spécialement consacrées à cette question, instruisez vos peuples; faites leur connaître les artifices employés par ces sectes pour séduire les hommes et les attirer dans leurs rangs, montrez leur la perversité de leur doctrine et l'infamie de leurs actes. Rappelez-leur qu'en vertu des sentences plusieurs fois portées par Nos prédécesseurs, aucun catholique, s'il veut rester digne de ce nom et avoir de son salut le souci qu'il mérite, ne peut, sous aucun prétexte, s'affilier à la secte des francs-maçons.

N'est-il pas certain maintenant que la République illégitime est la plus grande épreuve que la France ait dû subir de son existence ? La question que nous devons nous poser est : va-t-elle triompher du mal qui la ronge ou va-t-elle être vaincue par l'impie ? Prions, et laissons Dieu, par Sa Providence, répondre à nos questions sur la France.

Le Commandeur Athanase de France dit : L'Ordre de Saint-Dismas part en croisade pour rendre sa gloire à l'Église catholique et à la France, si Dieu nous l'accorde, mais attention, croisade n'est pas synonyme d'impérialisme : nul autre terre que les Gaules réunies (c.-à-d. la France) ne doit être prise par les Croisés français, car elles sont nos terres ancestrales, nos terres légitimes.

Ne prenons pas pour exemple le républicain colonisateur Jules Ferry, qui disait à l'Assemblée nationale : Les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures.

Ne prenons pas non plus pour exemple l'opportuniste qu'était Napoléon Bonaparte, qui disait : « C'est en me faisant catholique que j'ai fini la guerre de Vendée, en me faisant musulman que je me suis établi en Égypte, en me faisant ultramontain que j'ai gagné les esprits en Italie. Si je gouvernais le peuple juif, je rétablirais le temple de Salomon. »

Nous ne pouvons être ni révolutionnaires-républicains ni impérialistes-bonapartistes, car ces deux groupes sont les deux faces d'une même pièce : la franc-maçonnerie...

Monseigneur Henri Delassus dit (La conjuration antichrétienne) : Je lui (à Napoléon) fis... quelques questions sur la franc-maçonnerie et lui demandai son opinion sur eux : « Ils ont aidé à la Révolution et dans ces derniers temps encore à diminuer la puissance du Pape et l'influence du Clergé ». Je lui témoignait le désir de savoir s'il n'avait pas encouragé les francs-maçons. Un peu, répondit-il, parce qu'ils combattaient le Pape.

Monseigneur Henri Delassus dit (La conjuration antichrétienne) : Napoléon III était entré dans la franc-maçonnerie à l'âge de 23 ans... Napoléon, en arrivant sur la scène du monde, vit que son rôle était d'être l'exécuteur testamentaire de la Révolution... Il enracina en France et introduisit partout en Europe les principaux "bienfaits" de la grande crise de 89... L'empereur doit être considéré comme le Messie des idées nouvelles... aucun mot ne peut mieux caractériser ce que la Révolution veut introduire dans le monde et ce dont Napoléon III, après Napoléon Ier, s'est constitué le serviteur...

Le Chanoine Emmanuel Chabauty dit (Les Juifs nos maîtres) : En 1791, le 27 décembre, fut votée la proposition de Duport, par laquelle tout juif qui prêtait le serment civique serait légalement reconnu comme Français. C'était le point de départ de l'émancipation totale des juifs. Enfin, en 1807, Napoléon Ier organisa religieusement et civilement la nation juive dans son empire, et mit tous les juifs sur le même pied que les autres Français, en leur accordant la liberté et l'égalité devant la loi. Or ces défenseurs et protecteurs des juifs étaient tous des francs-maçons de haut grade. Mirabeau, Rœderer, Grégoire, Duport et Barnave faisaient partie du comité secret du Grand-Orient de France et de ce club de la

Propagande, fondé en 1783, et dans lequel, dès 1790, fut décidé le régime de la Terreur. L'empereur Napoléon appartenait, lui aussi, à la Maçonnerie, et y avait reçu un grade élevé. Il fut considéré et soutenu par ordre maçonnique comme l'instrument des destructions politiques et sociales que la Franc-Maçonnerie avait résolu d'opérer dans le reste de l'Europe ainsi que dans notre malheureux pays. Cette émancipation entière des juifs fut établie dans les contrées allemandes, par suite de la domination française sous Napoléon. Après sa chute, elle fut abrogée presque partout, sauf en France. Mais, depuis, les juifs sont parvenus, en ce siècle, principalement par les efforts universels et constants des francs-maçons d'Europe et d'Amérique, à conquérir tous les droits de citoyens, dans presque tout le monde civilisé.

Notre-Dame de La Salette ; 19 septembre 1846 : Que le Vicaire de mon Fils, le souverain Pontife Pie IX... se méfie de Napoléon [III]. Son cœur est double. Et quand il voudra être à la fois pape et empereur, bientôt Dieu se retirera de lui. Il est cet aigle qui, voulant toujours s'élever, tombera sur l'épée dont il voulait se servir pour obliger les peuples à se faire élever.

(Des accusateurs pourraient dire : "Je me fiche de l'avis de tel évêque ou de tel prêtre ; ce n'est ni Dieu, ni le pape, ni même un saint..." Pourtant, le Vatican envoya une lettre à Monseigneur Delassus le 23 octobre 1910, dans laquelle il est écrit : "Le Saint-Père Pie X a reçu avec un paternel intérêt l'ouvrage intitulé "La Conjuration Antichrétienne", que vous m'avez prié de Lui remettre en votre nom. Sa Sainteté vous félicite affectueusement d'avoir mené à bonne fin la composition de cet ouvrage important et suggestif, à la suite d'une longue série d'études qui font également honneur à votre zèle et à votre ardent désir de servir la cause de Dieu et de la Sainte Église... Comme gage de sa particulière bienveillance, Il vous envoie la Bénédiction apostolique." Monseigneur Delassus était un évêque qui œuvrait pour la cause de Dieu et qui reçut la bénédiction de Saint Pie X. De la même manière, toutes les œuvres d'évêques ou de prêtres auxquelles je me réfère dans ce catéchisme ont reçu des brefs et des bénédictions apostoliques. Elles relèvent donc de l'autorité de l'Église elle-même, et non du jugement de simples fidèles, qui n'ont pas l'autorité pour les rabaisser car ce sont des œuvres très catholiques.)

L'Ordre de Saint-Dismas prêche-t-il la révolte et est-il théologiquement légitime d'agir avec force contre la République ?

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 42, art. II) : Le gouvernement tyrannique n'est pas juste, parce qu'il n'a pas pour but le bien général, mais le bien particulier de celui qui gouverne... C'est pourquoi, quand on trouble ce gouvernement, on n'excite pas réellement une sédition.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 42, art. II) : Le péché de sédition appartient d'abord et principalement à ceux qui excitent la révolte ; ce sont eux qui pèchent le plus grièvement. Il se rapporte en second lieu à ceux qui suivent les chefs de la révolte et qui troublent le bien général. Quant à ceux qui défendent l'État en leur résistant, on ne doit pas les appeler des séditeux, comme on ne donne pas le nom de querelleurs à ceux qui défendent leur personne.

Le Commandeur Athanase de France dit : L'Ordre de Saint-Dismas ne prêche pas à la sédition ; il ne fait que résister à la République illégitime, car ce régime n'est pas reconnu de Dieu. C'est pour cela que l'Ordre de Saint-Dismas mène une croisade contre le règne de l'impie sur la France. Il ne faut pas se décourager, et ne pas tomber dans le piège historique et tendancieux qu'est de dire : "La vie sous le Royaume n'était pas parfaite !" Il est vrai ; néanmoins, elle était certainement meilleure que celle d'aujourd'hui, car nous vivons une période de perte de foi massive. Et les peu qui trouvent la foi ne font qu'échanger la mécréance contre une foi tiède. Cette époque républicaine mène nos jeunes, et même nos anciens, à l'enfer. Vous devez donc agir en conséquence, vivre selon le Christ, et vous

joindre à cette croisade. Vos prières tièdes ne suffisent pas : la réalité des plans divins dépasse vos prières. Il faut agir. Il est possible de prier et de combattre en même temps. Ceux qui disent le contraire sont soit des lâches, soit des chrétiens tièdes : ils préfèrent vivre et profiter de la vie, plutôt que de mourir et de rejoindre le Seigneur le plus tôt possible. Ont-ils crainte de l'enfer ? Peut-être. Néanmoins, le Bienheureux Urbain II promet le Royaume de Dieu à tous ceux qui meurent en chemin de la Croisade et durant la Croisade. Il n'y a donc pas d'enfer pour ceux allant se battre en toute sincérité pour le Christ, et rien d'autre. Ô Français baptisés : répondez à l'Appel !

Léon XIII dit (*Sapientiae Christianae* ; 10 janvier 1890) : Refuser de combattre pour Jésus-Christ, c'est combattre contre lui. Il l'a nettement proclamé : il reniera aux cieux devant son Père ceux qui auront refusé de le confesser sur la terre.

Saint Pie X dit (Discours sur la béatification de Sainte Jeanne d'Arc ; 13 décembre 1908) : La force principale des mauvais c'est la lâcheté et la faiblesse des bons, et tout le nerf du règne de Satan réside dans la mollesse des chrétiens.

La Somme théologique de Saint Thomas d'Aquin est-elle une source sûre ?

Léon XIII dit (Bref *Cum hoc sit* ; 4 août 1880) : Saint Thomas d'Aquin est le plus parfait modèle que, dans les diverses branches des sciences, les catholiques puissent se proposer.

Léon XIII dit (Bref *Cum hoc sit* ; 4 août 1880) : Sa doctrine (celle de Saint Thomas d'Aquin), étant formée et comme armée de principes d'une grande largeur d'application, elle répond aux nécessités, non pas d'une époque seulement, mais de tous les temps, et qu'elle est très propre à vaincre les erreurs sans cesse renaissantes.

Léon XIII dit (*Æterni Patris* ; 4 août 1879) : Pour couronner ces jugements portés par les Pontifes suprêmes sur Saint Thomas d'Aquin, Nous ajoutons ce témoignage d'Innocent VI : "La doctrine de Saint Thomas a, plus que toutes les autres, le droit canon excepté, l'avantage de la propriété des termes, de la mesure dans l'expression, de la vérité des propositions, de telle sorte que ceux qui la possèdent ne sont jamais surpris hors du sentier de la vérité, et que quiconque l'a combattue a toujours été suspect d'erreur." (...) le plus grand honneur rendu à Saint Thomas, réservé à lui seul, et qu'il ne partagea avec aucun des docteurs catholiques, lui vint des Pères du Concile de Trente : ils voulurent qu'au milieu de la sainte assemblée, avec le livre des divines Écritures et des décrets des Pontifes suprêmes, sur l'autel même, la Somme de Thomas d'Aquin fût déposée ouverte, pour qu'on pût y puiser des conseils, des raisons, des oracles. C'est donc par une heureuse inspiration que des amis, en certain nombre, des sciences philosophiques, désirant, dans ces dernières années, en entreprendre la restauration d'une manière efficace, se sont appliqués et s'appliquent encore à remettre en vigueur l'admirable doctrine de Saint Thomas d'Aquin, et à rendre à cet enseignement son ancien lustre... Cela a causé à Notre âme la plus grande joie. Nous les en louons vivement et Nous les exhortons à persévérer dans cette noble entreprise...

—

« Répondez à l'Appel ! »

Comme je l'ai entendu, il vaut mieux être douze chrétiens dans la vérité, tels les Apôtres, que deux milliards de soi-disant chrétiens dans le mensonge, nous ne crachons pas dans la soupe que Dieu nous tend, nous la prenons, nous la sanctifions, et nous remercions Dieu pour ce don, cela signifie que si Dieu permet à 12 hommes de lui prêtés allégeances, nous ne cracheront pas sur ce don de douze Croisés que nous offres Dieu, et nous combattons avec eux dans un amour fraternel pour l'accomplissement de la Mission divine de la France,

une mission millénaire, commencée lorsque le bon Roi Clovis baptisa les Gaules et fit naître la France, Fille Aînée de l'Église et fidèle gardienne de ses frontières.

Matthieu 18, 20 : Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux.

Est-il permis pour un chrétien de faire la guerre ?

Saint Augustin d'Hippone dit (Serm. de puero centurionis) : Si la doctrine chrétienne condamnait absolument la guerre, l'Évangile donnerait à tous les militaires le conseil de quitter leurs armes et de se soustraire complètement aux devoirs de leur État. Mais il leur dit (Luc 3, 14) : "Ne troublez personne, contentez-vous de votre solde." Puisqu'il leur dit de se contenter de leur solde, il ne leur défend donc pas de combattre.

Commentaire de Luc 3, 14 par Saint Augustin d'Hippone (Catena in Lucam) : Jean-Baptiste savait que les soldats, lorsqu'ils font la guerre, ne sont pas des homicides, mais les exécuteurs de la loi... Qu'y a-t-il en effet de coupable dans la guerre ? Est-ce de donner la mort aux uns pour laisser les autres régner en paix après la victoire ? Condamner la guerre à ce point de vue n'est point un acte de religion, mais de lâcheté. Ce qui est justement condamné dans les guerres, c'est le désir de nuire, c'est la cruauté dans la vengeance, c'est d'avoir une âme impitoyable, implacable, c'est la férocité dans le combat, c'est la fureur de dominer et autres excès semblables. Or c'est pour punir ces excès ou les violences de ceux qui se révoltent, soit contre Dieu, soit contre le commandement d'une autorité légitime, que les bons eux-mêmes font la guerre, lorsqu'ils se trouvent dans des circonstances telles que l'ordre et la justice leur font un devoir ou de commander de prendre les armes, ou d'obéir à ce commandement.

La République est une autorité illégitime issue d'une révolution ; nous avons donc le droit de mener une guerre contre-révolutionnaire que nous nommons croisade à son encontre, dans l'application des règles de la guerre juste ! C'est frappant : « C'est pour punir ces excès ou les violences de ceux qui se révoltent, soit contre Dieu, soit contre le commandement d'une autorité légitime, que les bons eux-mêmes font la guerre, lorsqu'ils se trouvent dans des circonstances telles que l'ordre et la justice leur font un devoir ou de commander de prendre les armes, ou d'obéir à ce commandement. » Nous sommes les bons qui faisons la guerre afin de stopper la Révolution et d'anéantir la République pour remettre en place la Loi de Dieu, ce qui fait de l'Ordre de Saint-Dismas une autorité légitime, car elle est soumise à la Loi de Dieu et rien ne rend plus légitime une autorité que sa soumission à la Loi de Dieu.

Est-il permis de tendre des embûches ?

Saint Augustin d'Hippone dit (Quæst. sup. Jos., quest. 10) : Quand on fait une guerre juste, la justice ne nous empêche pas de combattre ouvertement ou de tendre des embûches. C'est ce que prouve le témoignage du Seigneur lui-même qui a ordonné à Josué de tendre des embûches aux habitants de la cité d'Haï, comme on le voit (Jos., chap. 8).

Est-il permis de combattre les jours de fête ?

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 40, art. IV) : S'il y a nécessité, il est permis de combattre les jours de fête pour la défense de l'État, autrement cela n'est pas permis.

Est-il permis aux clercs et aux évêques de faire la guerre ?

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 40, art. II) : Il n'est point du tout permis aux clercs de faire la guerre, sinon dans l'extrême nécessité.

Qu'en est-il des baillis et des commandeurs de troupes infidèles au Christ ?

Le Commandeur Athanase de France dit : Ô Croisés, si votre commandeur venez à se détourner du sentier du Christ, détournerez-vous donc de lui, désigner un homme de foi digne de mener des troupes et battez du glaive les tyrans guidés par l'impie et les apostats hostiles aux armées brandissant la Sainte Croix !

Est un commandeur infidèle au Christ celui qui ordonne ou qui tolère des pillages sur des biens civils, des viols, des exécutions d'innocents. Cette guerre sainte, qu'est cette croisade, est légitime et doit suivre les règles de la guerre juste selon la Sainte Bible et l'enseignement de l'Église ; ainsi Dieu sera avec l'Ordre de Saint-Dismas.

Est un bailli infidèle au Christ celui qui trompe ses sujets avec malice, qui se laisse corrompre voir s'épanouit dans la corruption, celui qui crache son venin sur de bons catholiques, celui qui ne fait pas d'aumône alors qu'il est couvert d'or, le mal ne triomphera pas sur le bien, les baillis doivent donner l'exemple autant à leurs sujets qu'aux étrangers, car ils représentent le Royaume de France, ils sont censés être les meilleurs fils de France, mais ils ne le sont pas toujours, les troupes de chaque bailli et commandeur ont pour devoir de surveiller le comportement de leur chef, de garder le jugement en leurs esprits, de confesser le comportement de leur chef à un prêtre, et d'agir en conséquences, si votre chef est juste, obéissez-lui, si votre chef est injuste détournerez-vous de lui, mais commencez d'abord par en avertir ceux qui sont au-dessus de lui, afin qu'ils puissent, mieux que vous, désigner un nouveau chef.

Ô commandeurs, soyez de bons commandeurs, faites bénir vos troupes avant leurs départs en croisade, commandez et imposez les noms de croisade à vos hommes, un prénom chrétien tel Paul, Luc, Jehan, ou historiquement catholique tel Godefroy de Bouillon ou Bohémond de Tarente, suivi de leur ville ou de leur village (de Joinville, de Reims, etc.), dans le cas où ils seraient nés à Clermont, mais qu'ils auraient vécu plus de temps à Reims et qu'ils se sont attachés à Reims, leur devoir doit donc être envers Reims, ils se nommeront donc par exemple : Paul de Reims. Aussi, ne faites pas venir avec vous les non-baptisés, s'ils ont la foi, baptisez-les, et distribuez-leur ce catéchisme de guerre et le Catéchisme de Saint Pie X, ainsi, ils seront en état de grâce et suffisamment instruits de l'enseignement du Christ pour pouvoir le servir et partir en croisade.

Et surtout, enseignez le Rosaire à ceux qui ne le connaissent point, distribuez-leur des chapelets, et faites-leur faire le Rosaire, et ne le délaissez jamais car, comme grand nombre de saints l'ont dit, c'est une arme de guerre ! Je vous le dis, il est mieux pour vous de prier pour la victoire avec le Rosaire, pour vous repentir des offenses faites au Seigneur par vous ou par les impies, plutôt que de posséder la théologie, car la connaissance est parfois trompeuse. Il ne faut pas pour le peuple chrétien une foi aveugle, il est vrai, mais une foi innocente. Restons innocents. Jeune, j'observais la théologie. Aujourd'hui, je prie et je combats. Faites donc pareil que moi ! Ce catéchisme contient la théologie suffisante pour un croisé : combat, prière, théologie !

N'oublions pas les promesses de la Très Sainte Vierge à ceux qui prient le Rosaire :

I. À tous ceux qui réciteront dévotement mon Rosaire, je promets ma protection toute spéciale et de très grandes grâces.

II. Le Rosaire sera une armure très puissante contre l'enfer. Il détruira les vices, délivrera du péché, dissipera les hérésies.

III. Les vrais dévots de mon Rosaire seront aidés à leur mort par les secours du Ciel.

IV. Je délivrerai très promptement du purgatoire les âmes dévotes à mon Rosaire.

V. Ceux qui propageront mon Rosaire seront secourus par moi dans toutes leurs nécessités.

VI. J'ai obtenu de mon Fils que tous les confrères du Rosaire aient pour frères, en la vie et à la mort, les Saints du Ciel.

VII. Ceux qui récitent fidèlement mon Rosaire sont tous mes fils bien-aimés, les frères de Jésus-Christ.

Les chrétiens sont les enfants de la Très Sainte Vierge

Saint Pie X dit (Ad diem illum laetissimum ; 2 février 1904) : Marie n'est-elle pas la Mère de Dieu ? Elle est donc aussi notre Mère. Car un principe à poser, c'est que Jésus, Verbe fait chair, est en même temps le Sauveur du genre humain. Or, en temps que Dieu-Homme, il a un corps comme les autres hommes; en tant que Rédempteur de notre race, un corps spirituel, ou, comme on dit, mystique, qui n'est autre que la société des chrétiens liés à lui par la foi. "Nombreux comme nous sommes, nous faisons un seul corps en Jésus-Christ" (Rom. XII, 5). Or, la Vierge n'a pas seulement conçu le Fils de Dieu afin que, recevant d'elle la nature humaine, il devint homme; mais afin qu'il devint encore, moyennant cette nature reçue d'elle, le Sauveur des hommes. Ce qui explique la parole des anges aux bergers : "Un Sauveur vous est né, qui est le Christ, le Seigneur" (Luc. II, 11). Aussi, dans le chaste sein de la Vierge, où Jésus a pris une chair mortelle, là même il s'est adjoint un corps spirituel formé de tous ceux qui devaient croire en lui : et l'on peut dire que, tenant Jésus dans son sein, Marie y portait encore tous ceux dont la vie du Sauveur renfermait la vie. Nous tous donc, qui, unis au Christ, sommes, comme parle l'Apôtre, "les membres de son corps issus de sa chair et de ses os" (Ephes. V, 30), nous devons nous dire originaires du sein de la Vierge, d'où nous sortîmes un jour à l'instar d'un corps attaché à sa tête. C'est pour cela que nous sommes appelés, en un sens spirituel, à la vérité, et tout mystique, les fils de Marie, et qu'elle est, de son côté, notre Mère à tous. "Mère selon l'esprit, Mère véritable néanmoins des membres de Jésus-Christ, que nous sommes nous-mêmes" (S.AUG., L. de S. Virginitate, c. VI) ... la bienheureuse Vierge est tout à la fois Mère de Dieu et des hommes...

Saint Alphonse de Liguori dit (Les gloires de Marie) : La Sainte Vierge peut être appelée Rédemptrice du monde... Puisque Marie, par le mérite de ses douleurs et de l'offrande qu'elle fit de son divin enfant, est devenue la Mère de tous les hommes rachetés, il est juste de croire que nous recevons uniquement par ses mains le lait de la grâce, c'est-à-dire, le fruit des mérites de Jésus-Christ et les moyens pour acquérir la vie éternelle... Allons donc à cette divine Mère, si nous voulons trouver Jésus ; allons-y avec une grande confiance : Si nos péchés sont grands, la puissance de Marie est plus grande encore. Le Fils ne sait rien refuser à cette Mère...

(La Très Sainte Vierge porte le titre de Mère de l'Église, ce qui fait de tous les catholiques ses enfants. Gloire à la Co-Rédemptrice, Médiatrice de Toutes les Grâces !)

Pie XI dit (Allocution aux pèlerins de Vicenza ; 30 novembre 1933) : Le Rédempteur se devait, par la force des choses, d'associer sa Mère à son œuvre. C'est pourquoi nous l'invoquons sous le titre de co-Rédemptrice.

Léon XIII dit (Adjutricem populi ; 5 septembre 1895) : Car de là, selon les desseins de Dieu, Elle a commencé à veiller sur l'Église, à nous assister et à nous protéger comme une Mère, de sorte qu'après avoir été coopératrice de la Rédemption humaine, Elle est devenue aussi, par le pouvoir presque immense qui lui a été accordé, la dispensatrice de la grâce qui découle de cette Rédemption pour tous les temps.

Saint Louis-Marie Grignion de Montfort dit (Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge) : Marie commande dans les cieux sur les anges et les bienheureux. Pour récompense de son humilité profonde, Dieu lui a donné le pouvoir et la commission de remplir de saints les trônes vides dont les anges apostats sont tombés par orgueil. Telle est la volonté du Très-Haut, qui exalte les humbles, que le ciel et la terre et les enfers plient, bon gré mal gré, aux commandement de l'humble Marie, qu'il a faite la souveraine du ciel et de la terre, la générale de ses armées, la trésorière de ses trésors, la dispensatrice de ses grâces, l'ouvrière de ses grandes merveilles, la réparatrice du genre humain, la médiatrice des hommes, l'exterminatrice des ennemis de Dieu et la fidèle compagne de ses grandeurs et de ses triomphes.

(L'antipape François déclara dans son homélie du 12 décembre 2019 sur la Sainte Vierge : "Marie femme, Marie mère, sans autre titre essentiel. Les autres titres — pensez aux litanies de Lorette — sont des titres d'enfants plein d'amour qui les chantent à leur Mère, mais ne touchent pas à l'essentiel de l'être de Marie : femme et mère... Quand on vient nous dire qu'il fallait la déclarer telle, ou faire cet autre dogme, ne nous perdons pas en bavardages : Marie est femme..." — Cette traduction française prise sur le site officiel du Vatican est d'ailleurs complètement erronée, car à ce moment-là, l'antipape François s'exprimait en espagnol en disant exactement : « ne nos perdamos en tonteras », ce qui signifie exactement : « ne nous perdons pas dans ces bêtises » ou encore « ces sottises ». Ainsi, pour l'antipape, le titre de Co-Rédemptrice est une bêtise, une sottise, et les traducteurs ont falsifié le véritable propos de l'antipape François.)

(Le 4 novembre 2025, l'antipape Léon XIV approuva Mater Populi Fidelis, un document qui foule aux pieds les saints titres de la Très Sainte Vierge : "Le Pape François a clairement exprimé sa position au moins trois fois contre l'utilisation du titre de Co-rédemptrice, alléguant que Marie « n'a jamais voulu prendre pour elle quelque chose de son Fils. Elle ne s'est jamais présentée comme co-rédemptrice. ». L'œuvre rédemptrice a été parfaite et n'a besoin d'aucun ajout. C'est pourquoi « la Vierge n'a voulu obtenir aucun titre de Jésus [...]. Elle n'a pas demandé d'être elle-même une quasi-rédemptrice ou une co-rédemptrice : non. Il n'y a qu'un seul Rédempteur et ce titre ne se dédouble pas » Le Christ « est l'unique Rédempteur : il n'y a pas de co-rédempteurs avec le Christ » Parce que « le sacrifice de la Croix, offert avec un cœur aimant et obéissant, présente une satisfaction surabondante et infinie » Bien que nous puissions prolonger ses effets dans le monde (cf. Col 1:24), ni l'Église ni Marie ne peuvent remplacer, ni perfectionner, l'œuvre rédemptrice du Fils de Dieu incarné, qui a été parfaite et n'a pas besoin d'ajouts... l'utilisation du titre de Co-rédemptrice pour définir la coopération de Marie est toujours inopportune." — Blasphème et reniement : voilà ce qu'est ce document, ils ont renié ce qu'est vraiment la Très Sainte Vierge : *la Co-Rédemptrice, Médiatrice de toutes les Grâces* !)

Faites-vous de même imposer le Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel et, comme l'a promis la Très Sainte Vierge, vous serez préservés des flammes de l'enfer si vous respectez les obligations du Scapulaire. Ayez en mémoire l'histoire de Mgr Polding et du bûcheron, Mgr Polding, voyageait dans une partie peu fréquentée de l'Australie intérieure. Il tomba malade et fut soigné avec un dévouement admirable par une veuve. Le prélat, revenu à la santé, lui fit la promesse que, à quelque époque de l'année et en quelque lieu qu'il fut, il reviendrait, à son appel, lui administrer les derniers sacrements. Bien des années étaient passées quand, une nuit d'automne, arrive une lettre invitant le prélat à remplir sa promesse, car sa bienfaitrice se mourait. Sans hésiter, en dépit de la rigueur de la saison, l'évêque se met en route. Après avoir marché bien des jours, il arrive, harassé, à la maison de la veuve. À son grand étonnement, il la trouve vide. Pendant qu'il réfléchit à ce qu'il va faire, son attention est attirée par le bruit de la hache d'un bûcheron. Se dirigeant vers l'endroit d'où venait ce bruit, il se trouve en face d'un robuste Irlandais qui abattait des arbres. Mgr Polding apprend de lui que la vieille dame, craignant quelque retard, s'est

décidée, bien que mourante, à aller chercher ailleurs des secours spirituels : mais il ne peut lui indiquer la direction qu'elle a prise. Comprenant qu'il serait inutile d'aller à sa recherche, l'évêque s'assied sur un tronc d'arbre, et s'adressant au bûcheron, lui dit : « Eh bien, mon brave, après tout, je ne veux pas être venu ici pour rien. Mettez-vous à genoux, je vais entendre votre confession ». L'Irlandais commence par s'excuser, alléguant son impréparation, le long temps écoulé depuis sa dernière confession, et mille autres raisons ; mais Mgr Polding combat tous ces prétextes, et le bûcheron finit par s'agenouiller, repentant et contrit, pour avouer ses fautes et en recevoir l'absolution. Le missionnaire lui fait promettre d'aller communier le dimanche suivant, et ils se séparent. À peine le prélat a-t-il fait quelques pas qu'il entend un bruit sourd suivi de faibles gémissements. Il revient en toute hâte et trouve son pénitent mort, écrasé par la chute d'un arbre. Si l'on veut maintenant savoir à quoi tenait cette admirable miséricorde de Dieu, appelant ainsi un évêque à des centaines de kilomètres de sa résidence, par des chemins hérissés de difficultés, pour ouvrir les portes du ciel à un pauvre pécheur qui allait être surpris par la mort, c'est que ce brave homme portait, comme tout bon Irlandais, le scapulaire de la Sainte Vierge ; cette bonne Mère, toujours fidèle à sa promesse, n'avait pas permis qu'il mourût avant de s'être réconcilié avec Dieu.

L'Appel à la Croisade du Bienheureux Pape Urbain II

Ô fils de Dieu ! Après avoir promis à Dieu de maintenir la paix dans votre pays et d'aider fidèlement l'Église à conserver ses droits, et en tenant cette promesse plus vigoureusement que d'ordinaire, vous qui venez de profiter de la correction que Dieu vous envoie, vous allez pouvoir recevoir votre récompense en appliquant votre vaillance à une autre tâche. C'est une affaire qui concerne Dieu et qui vous regarde vous-mêmes, et qui s'est révélée tout récemment. Il importe que, sans tarder, vous vous portiez au secours de vos frères qui habitent les pays d'Orient et qui déjà bien souvent ont réclamé votre aide. En effet, comme la plupart d'entre vous le savent déjà, un peuple venu de Perse, les Turcs, a envahi leur pays. Ils se sont avancés jusqu'à la mer Méditerranée et plus précisément jusqu'à ce qu'on appelle le Bras Saint-Georges. Dans le pays de Romanie, ils s'étendent continuellement au détriment des terres des chrétiens, après avoir vaincu ceux-ci à sept reprises en leur faisant la guerre. Beaucoup sont tombés sous leurs coups ; beaucoup ont été réduits en esclavage. Ces Turcs détruisent les églises ; ils saccagent le Royaume de Dieu. Si vous demeuriez encore quelque temps sans rien faire, les fidèles de Dieu seraient encore plus largement victimes de cette invasion. Aussi je vous exhorte et je vous supplie – et ce n'est pas moi qui vous y exhorte, c'est le Seigneur lui-même – vous, les hérauts du Christ, à persuader à tous, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, chevaliers ou piétons, riches ou pauvres, par vos fréquentes prédications, de se rendre à temps au secours des Chrétiens et de repousser ce peuple néfaste loin de nos territoires. Je le dis à ceux qui sont ici, je le mande à ceux qui sont absents : le Christ l'ordonne. À tous ceux qui y partiront et qui mourront en route, que ce soit sur terre ou sur mer, ou qui perdront la vie en combattant les païens, la rémission de leurs péchés sera accordée. Et je l'accorde à ceux qui participeront à ce voyage, en vertu de l'autorité que je tiens de Dieu. Quelle honte, si un peuple aussi méprisé, aussi dégradé, esclave des démons, l'emportait sur la nation qui s'adonne au culte de Dieu et qui s'honore du nom de chrétienne ! Quels reproches le Seigneur Lui-même vous adresserait si vous ne trouviez pas d'hommes qui soient dignes, comme vous, du nom de chrétiens ! Qu'ils aillent donc au combat contre les infidèles – un combat qui vaut d'être engagé et qui mérite de s'achever en victoire –, ceux-là qui jusqu'ici s'adonnaient à des guerres privées et abusives, au grand dam des fidèles ! Qu'ils soient désormais des chevaliers du Christ, ceux-là qui n'étaient que des brigands ! Qu'ils luttent maintenant, à bon droit, contre les barbares, ceux-là qui se battaient contre leurs frères et leurs parents ! Ce sont les récompenses éternelles qu'ils vont gagner, ceux qui se faisaient mercenaires pour quelques misérables sous. Ils travailleront pour un double honneur, ceux-là qui se fatiguaient au détriment de leur corps et de leur âme. Ils étaient ici tristes et

pauvres ; ils seront là-bas joyeux et riches. Ici, ils étaient les ennemis du Seigneur ; là-bas, ils seront ses amis !

Calixte II dit (Concile de Latran I ; 1123) : À ceux qui se mettent en route pour Jérusalem et offrent une aide efficace à la défense du peuple chrétien et à la lutte contre la tyrannie des infidèles, nous accordons la rémission de leurs péchés et nous plaçons leurs maisons, leurs familles et tous leurs biens sous la protection du Bienheureux Pierre et de l'Église romaine, conformément au décret de notre seigneur le Pape Urbain. Ceux qui ont mis des croix sur leurs vêtements, en vue de se rendre à Jérusalem ou en Espagne, et les ont ensuite enlevés, nous ordonnons par notre autorité apostolique de porter à nouveau les croix et d'achever le voyage entre cette Pâques et la Pâques suivante. Autrement, dès lors, nous leur interdisons l'accès à l'église...

Innocent III dit (Concile de Latran IV ; 1215) : Notre désir le plus ardent est de libérer la Terre Sainte des mains des infidèles. C'est pourquoi, avec l'approbation de ce saint concile et sur l'avis d'hommes prudents, pleinement conscients des circonstances, nous déclarons que les Croisés doivent se préparer afin que tous ceux qui ont prévu de partir par mer se rassemblent dans le Royaume de Sicile... Nous serons également présents à ce moment-là, si Dieu le veut, afin qu'avec nos conseils et notre aide, l'armée chrétienne soit prête à partir avec la bénédiction divine et apostolique... Les prêtres et autres clercs qui serviront dans l'armée chrétienne, qu'ils soient subordonnés à l'autorité ou prélats, devront se consacrer assidûment à la prière et à l'exhortation, enseignant aux Croisés, par la parole et l'exemple, à avoir toujours à l'esprit la crainte et l'amour de Dieu, afin qu'ils ne disent ni ne fassent rien qui puisse offenser la divine majesté. S'ils tombent dans le péché, qu'ils se relèvent promptement par une véritable pénitence. Qu'ils soient humbles de cœur et de corps, pratiquant la modération dans leur nourriture et leur vêtement, évitant toute dissension et toute rivalité, et rejetant toute amertume et toute envie, afin que, ainsi armés spirituellement et matériellement, ils puissent combattre avec plus de courage les ennemis de la foi, ne comptant pas sur leur propre force, mais se confiant à la puissance de Dieu... Nous ordonnons formellement à tous les prélats des Églises, chacun dans sa localité, d'avertir et d'inciter avec diligence ceux qui ont abandonné la croix à la reprendre, et ceux qui l'ont prise, ainsi que ceux qui pourraient encore le faire, à accomplir leurs vœux envers le Seigneur. Et, si nécessaire, ils les contraindront à le faire sans aucun reniement, par des sentences d'excommunication contre leurs personnes... Que ceux qui ne se rendent pas en personne au secours de la Terre Sainte contribuent, selon leurs moyens, en fournissant un nombre approprié de combattants et en prenant en charge leurs dépenses... À ceux qui refusent, s'il en est, ingrats envers Notre Seigneur, nous déclarons fermement, au nom de l'apôtre, qu'ils devront nous en répondre au dernier jour du jugement dernier devant le Juge redoutable... confiants en la miséricorde de Dieu Tout-Puissant et en l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous accordons, par le pouvoir de lier et de délier que Dieu nous a conféré, bien qu'indigne, à tous ceux qui entreprennent cette œuvre en personne et à leurs propres frais, le pardon complet de leurs péchés dont ils sont sincèrement contrits et qu'ils ont confessés, et nous leur promettons l'accroissement de la vie éternelle lors de la rétribution des justes ; nous accordons également le pardon complet de leurs péchés à ceux qui ne s'y rendent pas en personne mais envoient des personnes compétentes à leurs propres frais, selon leurs moyens et leur situation, ainsi qu'à ceux qui s'y rendent en personne mais aux frais d'autrui.

Grégoire X dit (Concile de Lyon II ; 1274) : Le zèle pour la foi, la ferveur et la compassion devraient éveiller le cœur des fidèles, afin que tous ceux qui se glorifient du nom de chrétien, profondément affligés par l'insulte faite à leur Rédempteur, se lèvent avec vigueur et sans détour pour défendre la Terre Sainte et soutenir la cause de Dieu. Qui, empli de la lumière de la vraie foi et songeant avec une affection filiale aux grâces merveilleuses accordées au genre humain par notre Sauveur en Terre Sainte, ne brûlerait pas de dévotion et de charité, et ne s'affligerait pas profondément pour cette Terre Sainte, part de l'héritage du Seigneur

? Qui ne verrait pas son cœur s'attendrir de compassion pour elle, devant tant de preuves d'amour données en cette terre par notre Créateur ? Hélas ! la terre même où le Seigneur a daigné œuvrer à notre salut et qu'il a consacrée de son propre sang pour racheter l'humanité par le paiement de sa mort, a été hardiment attaquée et occupée pendant longtemps par les ennemis impies des chrétiens, les sarrasins blasphémateurs et infidèles. Non seulement ils conservent témérairement leurs conquêtes, mais ils les ravagent sans crainte. Ils massacrent sauvagement les chrétiens, offensant davantage le Créateur et provoquant l'indignation et la douleur de tous ceux qui professent la foi catholique. « Où est le Dieu des chrétiens ? » est le reproche incessant des sarrasins, qui les raillent. De tels scandales, inconcevables et indicibles, ont enflammé nos cœurs et éveillé notre courage... Notre secours viendra de ceux qui sont embrasés par le zèle de la foi et de la dévotion. Parce que la libération de la Terre Sainte concerne tous ceux qui professent la foi catholique, nous avons convoqué un concile afin, après consultation des prélats, des rois, des princes et d'autres hommes prudents, de décider et d'ordonner dans le Christ les moyens de libérer la Terre Sainte. Nous avons également proposé de ramener les peuples grecs [schismatiques] à l'unité de l'Église ; cherchant par orgueil à diviser la tunique sans couture du Seigneur, ils se sont détournés de la dévotion et de l'obéissance au Siège apostolique... En tout ce que nous avons mentionné, Celui à qui rien n'est impossible guidera nos actes et nos conseils ; quand Il le veut, Il rend facile ce qui est difficile, et, aplanissant par Sa puissance les chemins tortueux, Il redresse les sentiers escarpés...

L'Appel à la Croisade de Saint Bernard de Clairvaux

Comment ignorez-vous que nous vivons une époque de châtiment et de ruine ? L'ennemi du genre humain a fait souffler sur toutes les régions le souffle de la corruption ; nous ne voyons que des méchancetés impunies. Ni les lois des hommes ni celles de la religion n'ont assez de pouvoir pour enrayer la dépravation des mœurs et le triomphe des méchants. Le démon de l'hérésie s'est emparé de la chair de la vérité, et Dieu a lancé sa malédiction sur son sanctuaire. Oh, vous qui m'écoutez, hâtez-vous donc d'apaiser la colère du Ciel. Mais n'implorez plus sa bonté par de vaines plaintes ; ne vous revêtez pas de sacs, mais couvrez-vous de vos boucliers impénétrables. Le fracas des armes, les dangers, les travaux, les fatigues de la guerre sont les pénitences que Dieu vous impose maintenant. Hâtez-vous donc d'expier vos péchés par des victoires sur les infidèles, et que la délivrance des lieux saints soit la récompense de votre repentir. Si l'on vous annonçait que l'ennemi a envahi vos villes, vos châteaux, vos terres, qu'il a violé vos femmes et vos filles et profané vos temples, qui d'entre vous ne prendrait pas les armes ? Eh bien, toutes ces calamités, et des calamités plus grandes encore, se sont abattues sur vos frères, sur la famille de Jésus-Christ, qui est la vôtre. Pourquoi hésitez-vous à réparer tant de maux, à venger tant d'outrages ? Laissez-vous les infidèles contempler en paix les ravages qu'ils ont commis sur le peuple chrétien ? Souvenez-vous que leur triomphe sera un sujet de deuil pour tous les siècles et un opprobre éternel pour la génération qui l'aura subie. Oui, le Dieu vivant m'a chargé de vous annoncer qu'il punira ceux qui ne l'auront pas défendu contre ses ennemis. Prenez donc les armes ! Qu'une sainte colère vous anime dans le combat, et que le monde chrétien résonne de ces paroles du prophète : « Maudit soit celui qui ne tache pas son épée de sang ! » Si le Seigneur vous appelle à défendre son héritage, ne pensez pas que sa main ait perdu sa force. Ne pourrait-il pas envoyer douze légions d'anges ou souffler un mot pour que tous ses ennemis soient réduits en poussière ? Mais Dieu a pensé aux fils des hommes, pour leur ouvrir le chemin de sa miséricorde. Sa bonté a fait poindre pour vous un jour de salut en vous appelant à venger sa gloire et son nom. Guerriers chrétiens, celui qui a donné sa vie pour vous exige aujourd'hui la vôtre en retour. Ce sont des combats dignes de vous, des combats où il est glorieux de vaincre et avantageux de mourir. Chevaliers illustres, généreux défenseurs de la Croix, souvenez-vous de l'exemple de vos pères, qui ont conquis Jérusalem, et dont les noms sont inscrits au Ciel. Abandonnez donc ce qui périt, pour cueillir des palmes immortelles et conquérir un Royaume sans fin.

Alors qu'il prêchait la Croisade, Saint Bernard de Clairvaux a guéri des malades et des infirmes par les miracles que lui a accordés le Seigneur. De Vézelay à Trèves, et de Francfort à Cologne, le Seigneur a rempli de foi et de miracles les prêches et les guérisons de Saint Bernard de Clairvaux, ce qui a inspiré de nombreux hommes de France et de Germanie à partir en croisade. Refuser les signes de Dieu, n'est-ce pas refuser Dieu Lui-même ? Et pourtant, Il a répondu : la Croisade est juste. Les signes du Très-Haut sont clairs, qui sommes-nous pour les nier, alors qu'ils déclarent la Croisade légitime ? Cessez de vous indigner, acceptez le verdict du Tout-Puissant, et joignez-vous à la Croisade !

(L'Ordre de Saint-Dismas est en fait soumis à la doctrine des deux glaives que professe l'Église catholique depuis le début de son existence, Boniface VIII dit dans Unam Sanctam : "Les paroles de l'Évangile nous l'enseignent : en elle et en son pouvoir il y a deux glaives, le spirituel et le temporel... l'un doit être manié pour l'Église, l'autre par l'Église. L'autre par la main du prêtre, l'un par la main du roi et du soldat." — Ce glaive temporel nous donne la permission et le devoir, de par Dieu et Son Église, de maintenir l'ordre par la force et la guerre afin d'appliquer la Loi de Dieu dans les meilleures conditions, afin que le plus grand nombre d'âmes possible puisse accéder au Royaume de Dieu.)

Braves hommes de France, tendez vos mains pour l'allégeance, car prêter allégeance à l'Ordre de Saint-Dismas, c'est prêter allégeance au Christ, jurez de vivre et de mourir, selon l'enseignement du Christ, de braver les épreuves de Dieu avec foi, de ne pas succomber en la tentation, de guerroyer contre l'impie autant dans la prière qu'avec les armes, et de mettre tout en œuvre pour faire barrage aux mercenaires de l'impie, sachez-le bien cette croisade est gagnée d'avance car Dieu est avec les justes !

Le Commandeur Athanase de France dit : J'en appelle aux hommes prêts à servir le Christ en combattant, ou en contribuant à renforcer le pouvoir numérique ou logistique de l'Ordre de Saint-Dismas, que les monteurs vidéos et les graphistes s'engagent dans la Croisade numérique, que les mécaniciens, les ingénieurs et les chimistes s'engagent dans la fabrication de technologies et d'explosifs pour consolider la puissance militaire de l'Ordre de Saint-Dismas, que les fortunés fassent des dons, minimales soient-ils, pour ceux proches de nous venez à nous, joignez les terres du Royaume de France, prêter allégeance à l'Ordre de Saint-Dismas, et servez le Christ, pour ceux loins de nous, armez-vous, masqués-vous, filmez-vous et réciter le serment d'allégeance :

« Je jure devant Dieu, allégeance à l'Ordre de Saint-Dismas et à son commandeur en chef, Athanase de France, je jure de vivre et de mourir selon l'enseignement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de verser mon sang pour Lui, de combattre pour défendre Son Église, et d'avancer avec foi pour ne pas reculer avec lâcheté ! Je fais serment de toujours suivre Athanase de France, Commandeur du Royaume de France, dans la paix comme dans la guerre, dans le succès comme dans l'épreuve, tant que celui-ci ne montre pas de signe d'apostasie, d'hérésie ou de schisme clair ! La Croisade, Deus lo vult ! »

Les mots : "La Croisade" se disent trois fois par le meneur de l'allégeance, et les participants répondent trois fois : "Deus lo vult", selon cet ordre-ci :

« La Croisade ! Deus lo vult ! La Croisade ! Deus lo vult ! La Croisade ! Deus lo vult ! »

Avant d'accomplir le serment, le meneur de l'allégeance, qui peut être un clerc ou un laïc, dit : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Puis, les participants répondent par un signe de croix silencieux. Ensuite, durant le serment, les participants doivent lever l'index de leur main gauche vers le ciel afin de montrer que leur serment est un serment fait au Ciel. Après avoir accompli le serment, il faut faire le signe de croix, puis se prosterner comme signe clair de soumission au Seigneur. De plus, l'allégeance peut se faire en solitaire comme en groupe. Si vous êtes en groupe, le meneur tient dans ses mains la Sainte Bible ou la

Sainte Croix, et alors les participants doivent collectivement avoir les mains jointes sur l'un des deux objets sacrés choisis. Il est très important que la main posée soit la main droite et non la main gauche. En revanche, si vous êtes en solitaire, il vous suffit de poser la main droite sur une Sainte Bible ou une Sainte Croix, puis de réciter le serment d'allégeance. Néanmoins, si, pour quelque raison que ce soit, vous ne pouvez pas faire le serment en touchant une Sainte Bible ou une Sainte Croix, le serment demeure tout de même valide, car le Seigneur est omniprésent, invisible et immatériel.

Une fois le serment d'allégeance filmé, envoyez la vidéo sur nos canaux et moyens de communication. Une fois cela fait, si vous êtes en grand nombre, formez des poches de résistance à vos emplacements, prenez des villages et des petites villes, mais agissez selon l'enseignement du Christ et nos principes. Lisez l'entièreté de ce catéchisme et tout ce qu'il y a à savoir sur comment vous devez agir vous sera alors révélé. Pour ceux étant seuls ou en petit nombre, brûler des mairies et des commissariats, placer des bombes, attaquer les policiers et les militaires de la République, et n'ayez d'inquiétude vis-à-vis de vos cibles, car les militaires et les policiers qui souhaitent sincèrement protéger la France nous ont déjà rejoints, et ils mobilisent toutes leurs forces pour abattre la République illégitime !

(Nous prendrons Paris lorsque cela sera possible, mais il ne faut pas brûler les étapes. Assurons-nous d'abord de contrôler quelques villages, puis, de quelques villages, nous prendrons le contrôle de quelques départements, et de quelques départements, nous prendrons le contrôle de quelques régions, puis de toute la France. En ce qui concerne les attaques, il est autant louable de saisir un couteau pour, à la vue de tous, poignarder des agents de police républicains et mourir dans l'attaque, mais il est tout aussi louable de les enlever et de les exécuter en vidéo, ou de les assassiner dans la rue et de s'enfuir afin de recommencer, ou de rester libre et en vie pour servir le Royaume de France d'une autre façon. Parfois, il faut donner sa vie pour la victoire, et d'autres fois, Dieu nous permet de rester en vie pour continuer les opérations. À ce moment-là, nous ne devons pas nous laisser vaincre mais continuer d'avancer dans le sentier de la Croisade pour vaincre et terroriser plus d'ennemis !)

(Il ne faut pas croire que les policiers et les militaires sont des patriotes, car ils servent la République ; ils sont donc contre nous — Matthieu 12, 30 : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi disperse. » — Et même si quelques-uns veulent vraiment protéger la nation, bien souvent c'est le drapeau bleu, blanc, rouge, la Marseillaise et la trilogie maçonnique : liberté, égalité, fraternité qu'ils défendent ; ce ne sont donc pas des patriotes du Royaume mais des patriotes de la République maçonnique. Le vrai patriote comprendra que ces gens sont tout sauf patriotes et qu'un vrai catholique patriote du Royaume de France ne pourrait faire partie de cette police ou de cette armée républicaine sans se sentir républicain et pas catholique, républicain et pas français, patriote d'une Révolution qui a tuée la France : *À bas les voleurs de trône et les mercenaires qui les défendent !*)

(*Pour les frères souhaitant effectuer une opération* - Il est tout d'abord nécessaire de faire preuve de discrétion et constamment invoquer le Seigneur afin que l'opération ait lieu et qu'elle soit une réussite. Prenez les précautions suivantes : 1. Réciter le serment d'allégeance afin d'agir en appartenant au Royaume de France, 2. Évitez d'utiliser tout appareil connecté à Internet, sauf si cela est indispensable pour le bon déroulement de l'opération. En aucun cas un téléphone ne doit être utilisé ; privilégiez un vieux PC fixe si possible, ou un ordinateur portable en dernier recours. Assurez-vous également de naviguer UNIQUEMENT via le navigateur TOR et de rester constamment connecté à un VPN, 3. Ne parlez jamais de votre projet à haute voix ou pire à votre entourage, mais si vous devez impérativement en discuter avec vos frères d'armes, écrivez sur du papier et brûlez-le par la suite. Ensuite, il est encore plus nécessaire d'être armé. Si vous êtes plusieurs, essayez donc de nuit de cambrioler une armurerie située à quelques heures de chez vous. Ensuite,

cachez ces armes dans un local ou un box loué dans un lieu à quelques heures de chez vous, où personne ne vous connaît. Si cela n'est pas possible, enterrez-les dans un sac ou un emballage permettant de les protéger ou bien gardez-les chez vous. Et si la police vient vous arrêter, abattez-les et menez dignement l'assaut jusqu'à la fin, car les militaires et policiers de la République sont des cibles à privilégier. Ainsi, une arrestation à domicile n'est rien d'autre que des proies qui se livrent à leurs prédateurs. Dieu les conduit à vous, car attaquer ces policiers dans la rue ou chez vous revient à la même chose : dans les deux cas, vous les tuez, et c'est cela qui importe. Mais si vous ne pouvez pas vous procurer d'armes à feu, agissez autrement avec ce que vous possédez ou pouvez obtenir plus facilement : couteaux, véhicules, substances inflammables, etc. Par exemple, si vous vous trouvez dans la rue et voyez un agent de l'ASVP, seul, en train de mettre une contravention à une voiture, saisissez une pierre du sol ou un objet contondant trouvé dans une poubelle et cassez-lui le crâne avec. Ou bien, prenez un couteau, allez au temple protestant du coin ou à la mosquée, demandez à voir le pasteur ou l'imam, puis trouvez une excuse pour lui parler seul à seul et poignardez-le à mort. Mais encore, saisissez le volant de votre camionnette et écrasez le plus d'apostats et d'électeurs de criminels républicains lors des marches du 14 juillet. Et pour finir, ceux ayant des armes à feu, tentez de faire cela à plusieurs, prenez le volant d'une voiture et faites le tour de la ville à la recherche de policiers en patrouille et tirez-leur dessus depuis votre voiture ou depuis une moto si vous êtes seul : tous les moyens sont bons. Soyez des lions sans compassion, car c'est comme cela que nous triompherons !)

Proclamation de la Royauté : L'Ordre de Saint-Dismas déclare le Christ-Roi, Roi de France, nos pieux Rois étant morts, et leurs descendants n'ayant d'eux que le sang, pas la foi. Quiconque déclare qu'un autre prétendant au trône est plus légitime, et est contre le règne du Christ sur la France, sera combattu pour lèse-majesté au Divin. En ce qui est de votre donneur d'ordres sur la terre, il s'agit de moi-même, Athanase de France, et de mon second, Flavien-Joseph de Joinville. Nous faisons serment de ne jamais défaillir dans notre mission et de rester fidèles au Christ. Nous vous commandons pour que la Loi de Dieu soit appliquée de la plus juste des manières en terre de France. Nous ne sommes que des serviteurs du Christ qui, de par leurs connaissances sur la Loi de Dieu, peuvent se permettre de diriger les sujets et les troupes, et de leur dicter comment appliquer la Loi de Dieu. Soyez fidèles au Christ, et à ses esclaves sur la terre qui commandent le Royaume de France ! En ce qui concerne l'Ordre de Saint-Dismas, celui-ci a le statut d'armée catholique et royale de France au service du Christ-Roi. Fiers d'être les seuls véritables successeurs des Croisés, eux-mêmes succédés par Sainte Jeanne d'Arc, puis par le Duc de Guise, ensuite par les Vendéens et les Chouans, dont nous sommes les successeurs, nous n'attendons aucune autre succession que celle du Christ-Roi sur l'entièreté de la terre. Quiconque formera donc un groupe armé se prétendant plus légitime au titre d'armée catholique et royale de France sera de même combattu !

(Le devoir d'un chef d'État est de diriger sa nation et son peuple selon la Loi de Dieu. En France, aucun homme d'État ou particulier n'a pour volonté de condamner les hérétiques, à l'exception d'Athanase de France. Il est donc le seul prétendant véritablement légitime à diriger le pays. Peu importe qu'il n'ait que douze partisans ou des millions : sa volonté de faire appliquer la Loi de Dieu sans faiblesse ni compromis lui confère une légitimité bien supérieure à celle des politiciens républicains. Sa priorité est de plaire à Dieu et de faire respecter son enseignement. Tant qu'il reste fidèle à cette volonté, il pourra compter sur le soutien des véritables catholiques de France et sur la bénédiction du Seigneur Tout-Puissant. Ce que nous voulons vous faire comprendre est la chose suivante : la légitimité ne se bâtit pas sur le nombre ni sur la popularité. Oui, Athanase de France n'est pas une star des plateaux télé comme les politiciens républicains. Oui, Athanase de France n'est pas soumis aux lois humaines de la République et ne participe pas aux élections. Oui, Athanase de France a peu de partisans et n'est pas millionnaire... Mais, malgré cela, il prie Jésus-Christ, qui a vaincu le monde malgré qu'il ait travaillé le bois et vécu dans l'ombre durant plus de trente ans... Si donc, aucun homme sensé dirait : "Jésus-Christ est indigne de Sa

Divinité, il n'est pas millionnaire... Il n'est même pas passé une fois sur BFM TV et CNews... Mais, je ne l'ai pas élu, pourquoi n'avons-nous pas eu droit à un vote pour élire Dieu ? Dictature ! Dictature !" Il en va de même pour le Commandeur Athanase de France, telle est la justice : il ne peut être jugé que par son obéissance à la Loi de Dieu : s'il l'applique, il est digne ; s'il l'abandonne, il est indigne.)

Léon XIII dit (Immortale Dei ; 1er novembre 1885) : Comme nulle société ne saurait exister sans un chef suprême et qu'elle imprime à chacun une même impulsion efficace vers un but commun, il en résulte qu'une autorité est nécessaire aux hommes constitués en société pour les régir; autorité qui, aussi bien que la société, procède de la nature, et par suite a Dieu pour auteur. Il en résulte encore que le pouvoir public ne peut venir que de Dieu. Dieu seul, en effet, est le vrai et souverain Maître des choses; toutes, quelles qu'elles soient, doivent nécessairement lui être soumises et lui obéir ; de telle sorte que quiconque a le droit de commander ne tient ce droit que de Dieu, chef suprême de tous. Tout pouvoir vient de Dieu. Du reste, la souveraineté n'est en soi nécessairement liée à aucune forme politique; elle peut fort bien s'adapter à celle-ci ou à celle-là, pourvu qu'elle soit de fait apte à l'utilité et au bien commun. Mais, quelle que soit la forme de gouvernement, tous les chefs d'État doivent absolument avoir le regard fixé sur Dieu, souverain Modérateur du monde, et, dans l'accomplissement de leur mandat, le prendre pour modèle et règle... Le commandement doit donc être juste... Si les chefs d'État se laissaient entraîner à une domination injuste, s'ils péchaient par abus de pouvoir ou par orgueil, s'ils ne pourvoyaient pas au bien du peuple, qu'ils le sachent, ils auront un jour à rendre compte à Dieu, et ce compte sera d'autant plus sévère que plus sainte est la fonction qu'ils exercent et plus élevé le degré de la dignité dont ils sont revêtus. Les puissants seront puissamment punis. De cette manière, la suprématie du commandement entraînera l'hommage volontaire du respect des sujets. En effet, si ceux-ci sont une fois bien convaincus que l'autorité des souverains vient de Dieu, ils se sentiront obligés en justice, à accueillir docilement les ordres des princes et à leur prêter obéissance et fidélité, par un sentiment semblable à la piété qu'ont les enfants envers les parents. Que toute âme soit soumise aux puissances plus élevées.

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Vive le roi) : En résumé, pour un Souverain quelconque, régner de « droit divin » c'est tout simplement régner légitimement, en vertu de droits légitimes ; c'est être le représentant légitime de DIEU pour le gouvernement d'une société, d'un peuple... Comment on peut reconnaître avec certitude sur qui repose le droit divin ? D'abord, au moyen des événements et des circonstances, qui manifestent les vues de la Providence sur tel ou tel Prince ; puis, par l'examen approfondi des principes qui sont ou qui seront la base du gouvernement de ce Prince ; puis enfin, par les fruits de salut et de véritable bonheur qui résultent ou qui résulteront des principes de son gouvernement. Lorsque ces trois conditions se trouvent réunies sur la tête d'un Souverain, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que ce Souverain est le dépositaire des droits de DIEU pour le bien du pays qu'il gouverne ou qu'il gouvernera. Et si, par-dessus le marché, la sainte Église prend en main ses droits, le protégeant de ses sympathies et de sa divine autorité, la certitude, du moins pour les chrétiens, devient telle que le doute ne semble plus permis... Je dis en second lieu que la légitimité, le droit divin d'un Souverain se reconnaît à la nature des principes sur lesquels repose son pouvoir. Rien de ce qui est contraire à la loi divine, à la foi et à la morale catholiques, à l'enseignement du Saint-Siège au respect des droits souverains de Jésus-Christ sur le monde ; rien de ce qui est contraire à la justice, à l'honnêteté, au droit des gens ; rien de ce qui est révolutionnaire ne saurait venir de DIEU. Voilà une pierre de touche très-simple, très-pratique, pour éprouver la légitimité des droits d'un prétendant à la couronne... D'après la doctrine révolutionnaire, les Souverains et leurs gouvernements relèvent, non plus de DIEU, mais du peuple ; DIEU n'est plus le Maître suprême de la nation : c'est le peuple qui seul est son propre maître de là les noms de « peuple souverain » et de « souveraineté du peuple ». De là encore la fameuse et absurde théorie du suffrage universel, où le peuple-roi, trompé, conduit par le bout du nez par le premier venu, vote sans savoir ce qu'il veut, sans comprendre ce qu'il fait, sans connaître

les élus pour qui on le fait voter. Dans ce beau système, le Souverain n'est plus le délégué, le représentant de DIEU, chargé par lui de procurer le vrai bonheur du peuple le Souverain, dans le système révolutionnaire, est le commis, le représentant du Peuple-Souverain, lequel peut, à son gré, le mettre à la porte, et se choisir un autre commis. D'après l'Église, le Roi ne règne et ne gouverne qu'au nom de DIEU et comme exerçant les droits de DIEU ; et l'Église est toujours là pour lui rappeler ses devoirs et l'empêcher d'abuser de sa puissance. D'après la doctrine révolutionnaire, le Roi ne règne et ne gouverne qu'au nom du peuple ; la volonté nationale, c'est-à-dire, en bon français, les caprices de la multitude aveugle et du suffrage universel sont sa règle unique, sa lumière et sa morale ; son seul frein, c'est la crainte de déplaire au peuple et de perdre sa place... Depuis 1789, tous les gouvernements de fait qui se sont succédé et qui ont dirigé la France, se sont tous, comme nous l'avons dit, appuyés plus ou moins sur les principes mensongers de la souveraineté du peuple et de l'indifférence politique en matière de religion. Pour ce motif, tous ont été plus ou moins révolutionnaires.

Monseigneur Jean-Joseph Gaume dit (Où en sommes-nous ?) : Peuples de l'Europe, et vous en particulier, électeurs français, il est temps de consulter votre conscience de chrétiens, afin de retrouver votre dignité d'hommes et de citoyens. Depuis plus d'un demi-siècle, tous les partis sont venus solliciter vos suffrages. Vous avez essayé de tous. La France leur a tout donné : son obéissance, son argent, son sang, autant qu'ils en ont voulu. Qu'ont-ils fait de la France ? Ils l'ont tondue comme une brebis; ils l'ont pervertie; ils l'ont criblée de milliards de dettes ; ils l'ont laissée sans force devant ses ennemis et finalement conduite au fond de l'abîme. Tous ces partis ont donc donné leur mesure. Ils sont indignes de votre confiance, car ils ont prouvé, à vos dépens, qu'ils ne sont pas de la race des hommes qui peuvent sauver Israël [La France est Israël dans le sens où elle lutte avec et pour Dieu, de nombreux papes ont nommé la France Israël...]. Pour renouveler la France, il faut des hommes nouveaux. Les hommes sont comme les billets de banque : ils ne valent que ce qu'ils représentent. Le meilleur billet de banque est celui qui représente la plus forte somme. L'homme le meilleur est celui qui représente la plus grande somme de vérités et de vertus. Cet homme est le catholique, et le catholique seul : catholique comme homme privé et comme homme de pouvoir. Non-seulement il offre plus que tout autre de solides garanties de dévouement et d'indépendance; mais encore il possède, plus que tout autre, la science des choses divines et humaines, inséparables dans le gouvernement des peuples. De là ce mot profond de Donoso Cortès : Si le monde n'était pas irrémédiablement condamné à l'erreur, il choisirait des saints pour le gouverner. Après les devoirs des électeurs, viennent ceux des élus... Il en est un qui prime tous les autres : c'est de réconcilier la France avec Dieu... Réconcilier la France avec Dieu, c'est, comme il a été dit, remettre Dieu dans ses droits et la France dans ses devoirs. Citons quelques-unes des conditions sine qua non, de cette réconciliation nécessaire. Afin que l'État redevienne ce qu'il doit être et ce qu'il est par son institution même, le ministre de Dieu pour le bien, il faut : 1° Bannir à tout jamais de la constitution ce qu'on appelle sottement les principes de 89. Contrefaçon révolutionnaire des principes sociaux du christianisme, ces prétendus principes destructeurs de toute hiérarchie, sont le renversement radical de la société ; 2° Y substituer carrément les principes catholiques, conservateurs de la hiérarchie sociale et source unique de la liberté, de l'égalité et de la fraternité véritable ; 3° Rétablir légalement les trois grands corps de l'État, solides bases de l'ancienne monarchie française, afin d'avoir la représentation vraie de toutes les forces vives de la nation, et supprimer ainsi le suffrage universel, qui n'a été et qui ne sera jamais qu'un mensonge au profit de l'intrigue ; 4° Rayer l'athéisme du code, en cessant de mettre toutes les religions sur le même pied d'égalité ; 5° Supprimer le mariage civil ; 6° Faire cesser la profanation du dimanche ; 7° Laisser à l'Église sa pleine liberté d'action, et lui reconnaître tous les droits d'une personne civile et indépendante ; 8° Décentraliser le gouvernement, en transportant hors de Paris le siège du pouvoir ; 9° Décentraliser l'administration, en rétablissant les anciennes provinces avec leurs franchises ; 10° Décentraliser l'instruction, en rétablissant nos vingt universités d'autrefois ; 11° Rétablir dans toute sa plénitude l'autorité paternelle, en lui rendant le plein pouvoir de

tester, et en déclarant que les pères de famille, par rang d'âge, formeront seuls et de droit le conseil municipal de chaque commune ; 12° Proscrire les sociétés secrètes ; 13° Réprimer sans pitié la licence de la presse.

Sachez que nul homme n'est forcé à se joindre à la Croisade, mais il est déshonorant pour un chrétien de ne pas partir en croisade quand il est appelé. Que vous soyez impubère, que vous soyez physiquement limité ou mentalement limité, cela n'est pas un problème : les Croisés de l'Ordre de Saint-Dismas ne jugent pas leurs frères pour les épreuves que Dieu leur a données. Prêtez donc allégeance, et ayez foi en la victoire ! Allons plus loin dans la lutte, car cette épreuve qu'est la Croisade est une obligation individuelle pour tout homme ayant au moins une main et une jambe, et ceux ne venant point ne répondront point devant nous et ne seront point forcés, mais seront méprisés, et ils répondront devant le Seigneur : Pourquoi ne t'es-tu pas levé quand tu le pouvais ? Tes frères ne se sont-ils pas sacrifiés quand toi, tu te reposais ?

Jérémie 48, 10 : Maudit soit celui qui fait mollement l'œuvre du Seigneur et maudit celui qui empêche son glaive de verser le sang !

Juges 5, 23 : Maudissez la terre de Méroz, dit l'ange du Seigneur ; maudissez ses habitants, parce qu'ils ne sont pas venus au secours du Seigneur, en aide à ses plus vaillants.

Nombres 14, 3-4, 32:6, 8, 13, 15 : Plût Dieu que nous fussions morts en Égypte ! et plût à Dieu que nous périssons dans cette vaste solitude, et que le Seigneur ne nous conduise pas dans cette terre, afin que nous ne tombions point sous le glaive, et que nos femmes et nos enfants ne soient pas amenés captifs ! Ne vaut-il pas mieux retourner en Égypte ? Et ils se dirent l'un à l'autre : Établissons-nous un chef, et retournons en Égypte... Moïse leur répondit : Est-ce que vos frères iront au combat, et vous, vous demeurerez ici ? N'est-ce pas ainsi qu'ont agi vos pères... Et le Seigneur, irrité contre Israël, lui fit faire un détour par le désert pendant quarante ans, jusqu'à ce que fut détruite toute la génération qui avait fait le mal en sa présence... Si vous ne voulez point le suivre, il abandonnera le peuple dans le désert, et vous serez la cause de la mort de tous.

Dans les deux premiers versets, Dieu maudit ceux refusant de participer à des offensives, c'est-à-dire des guerres contre les terres idolâtres. Quand est-il de ceux qui refuseraient de défendre les terres catholiques elles-mêmes ? En ce qui concerne les versets de Nombres, ce sont des paroles révélées lorsque l'Exode se termine, quand les Juifs quittent l'Égypte et le désert, et qu'ils doivent pénétrer dans la Terre promise. Sauf qu'ils avaient peur de pénétrer dans la Terre promise à cause des géants, alors le Seigneur les maudit à errer durant 40 ans dans le désert pour avoir refusé de pénétrer dans la Terre promise et de combattre les géants, et 603 550 hommes sont morts durant cette période (Nombres 1, 46). Je le répète, toutes ces batailles étaient offensives, alors que la nôtre est défensive et vise à la reconquête des terres catholiques. Aucun doute : ceux qui refusent de prendre les armes déplaisent à Dieu, en particulier ceux qui refusent de défendre la France dans cette croisade contre-révolutionnaire !

Les guerres d'extermination de l'Ancien Testament

Deutéronome 7, 1-5 : Lorsque le Seigneur ton Dieu t'aura introduit dans la terre dans laquelle tu entres pour la posséder, et qu'il aura détruit beaucoup de nations devant toi, l'Héthéen, le Gergézéen, l'Amorrhéen, le Chananéen, le Phérezéen, l'Hévéen et le Jébuséen, sept nations beaucoup plus nombreuses que toi et beaucoup plus fortes que toi, et que le Seigneur ton Dieu te les aura livrées, tu les battras jusqu'à une entière extermination. Tu ne feras point d'alliance avec elles, et tu n'auras pas pitié d'elles ; Tu ne contracteras pas non plus de mariages avec elles. Tu ne donneras point ta fille à son fils, et tu n'accepteras pas sa fille pour ton fils, parce qu'elle persuadera à ton fils de ne pas me suivre, et de servir

plutôt des dieux étrangers ; ainsi s'irritera la fureur du Seigneur, et il te perdra soudain. Mais au contraire, voici ce que vous leur ferez : Renversez leurs autels, brisez leurs statues, coupez leurs bois sacrés, et brûlez leurs images taillées au ciseau...

Deutéronome 13, 13-16 : Des fils de Bélial sont sortis du milieu de toi, ils ont détourné les habitants de leur ville, et ont dit : Allons, et servons des dieux étrangers que vous ne connaissez pas : Fais des recherches avec sollicitude et un grand soin ; la vérité de la chose bien examinée, si tu trouves, que ce qu'on dit est certain, et que cette abomination a été réellement commise, tu frapperas aussitôt les habitants de cette ville du tranchant du glaive, et tu la détruiras, ainsi que tout ce qui est en elle, jusqu'aux animaux. De plus, tout ce qu'il y aura de meubles, tu le rassembleras au milieu de ses rues, et tu le brûleras avec la ville elle-même, de manière à ce que tu consumes tout en l'honneur du Seigneur ton Dieu, et que ce soit un monceau de ruines perpétuel : ainsi elle ne sera plus rebâtie.

Deutéronome 20, 10-17 : Si quelquefois tu t'approches pour assiéger une ville, tu lui offriras d'abord la paix. Si elle l'accepte et t'ouvre ses portes, tout le peuple qui est en elle sera sauvé, et te servira en te payant le tribut. Mais si elle ne veut point faire alliance, et qu'elle commence contre toi la guerre, tu l'assiégeras. Et lorsque le Seigneur ton Dieu l'aura livrée en ta main, tu frapperas tout ce qui est en elle du sexe masculin, du tranchant du glaive, hormis les femmes, les enfants, les bestiaux, et tout le reste qui sera dans la ville. Tu partageras tout le butin à l'armée... C'est ainsi que tu feras à toutes les cités qui sont très éloignées de toi, et qui ne sont pas de ces villes que tu vas posséder. Mais quant à ces villes qui te seront données, tu ne laisseras vivre absolument personne, mais tu tueras par le tranchant du glaive, savoir : l'Héthéen, l'Amorréen, le Chananéen, le Phéréséen, l'Hévéen, et le Jébuséen, comme t'a ordonné le Seigneur ton Dieu.

Josué 6, 1-2, 16, 21, 24 : Jéricho était fermée et fortifiée, dans la crainte des enfants d'Israël, et nul n'osait sortir ou entrer. Et le Seigneur dit à Josué : Voici que j'ai livré en la main Jéricho et son roi et tous ses guerriers... Josué dit à tout Israël : Poussez de grands cris ; car le Seigneur vous a livré la ville... Et ils tuèrent tout ce qui s'y trouvait, depuis l'homme jusqu'à la femme, depuis l'enfant jusqu'au vieillard. Les bœufs aussi, et les brebis et les ânes, ils les frappèrent du tranchant du glaive... Mais la ville et tout ce qui s'y trouvait, ils les brûlèrent, excepté l'or...

Josué 8, 1-29 : Le Seigneur dit à Josué : Ne crains pas et ne t'effraie pas : prends avec toi toute la multitude des combattants, et te levant, monte à la ville de Haï : Voilà que j'ai livré en ta main son roi et son peuple, sa ville et sa terre. Et tu feras à la ville de Haï et à son roi, comme tu as fait à Jéricho et à son roi, mais le butin et tous les animaux, vous les prendrez pour vous : dresse une embuscade à la ville par derrière. Josué se leva donc et toute l'armée de combattants avec lui pour monter vers Haï, et il envoya la nuit trente mille hommes choisis des plus vaillants, et il leur ordonna, disant : Dressez une embuscade derrière la ville, et ne vous éloignez pas trop ; et vous serez tous prêts ; pour moi et le reste de la multitude qui est avec moi, nous avancerons du côté opposé contre la ville. Et lorsqu'ils sortiront contre nous, comme déjà nous avons fait, nous fuirons, et nous tournerons le dos. Jusqu'à ce que, nous poursuivant, ils soient entraînés plus loin hors de la ville ; car ils croiront que nous fuyons comme auparavant. Ainsi, nous fuyant et eux nous poursuivant, vous vous lèverez de l'embuscade, et vous ravagerez la ville ; et le Seigneur votre Dieu la livrera en vos mains. Et lorsque vous l'aurez prise, mettez-y le feu ; et c'est ainsi que vous ferez toutes choses, comme j'ai commandé... le roi de Haï, se hâta dès le matin, et sortit avec toutes les troupes de la ville, et dirigea l'armée vers le désert, ignorant que derrière il y avait une embuscade. Or, Josué et tout Israël abandonnèrent ce lieu, et feignant la peur, ils s'enfuirent par la voie du désert... Et pas même un seul ne resta dans la ville de Haï et de Béthel, afin de poursuivre Israël (comme ils étaient sortis précipitamment, laissant leurs villes ouvertes), Le Seigneur dit à Josué : Lève le bouclier qui est dans ta main contre la ville de Haï, parce que je te la livrerai. Et lorsqu'il eut levé le bouclier contre la ville, ceux qui

étaient cachés en embuscade, se levèrent aussitôt, et marchant vers la ville, ils la prirent et y mirent le feu. Mais les hommes de la ville qui poursuivaient Josué, regardant et voyant que la fumée de la ville montait jusqu'au ciel, ne purent plus fuir ni d'un, côté, ni de l'autre, surtout lorsque ceux qui avaient feint une fuite et se dirigeaient vers le désert, résistèrent très fortement à ceux qui les poursuivaient. Alors Josué et tout Israël, voyant que la ville était prise, et que la fumée montait de la ville, se retournèrent et battirent les hommes de Haï. Attendu que ceux-mêmes qui avaient pris et brûlé la cité, étant sortis de la ville au-devant des leurs, commencèrent à frapper les ennemis au milieu d'eux. Comme donc des deux côtés les ennemis étaient taillés en pièces, de manière que pas un seul d'une si grande multitude ne fut sauvé. Ils prirent aussi vivant le roi de la ville de Haï, et le présentèrent à Josué. Ainsi, tous ceux qui avaient poursuivi Israël se dirigeant vers le désert, ayant été tués, et étant tombés sous le glaive dans le même lieu, les enfants d'Israël revinrent et ravagèrent la ville. Or, ceux qui, en ce même jour, succombèrent, depuis l'homme jusqu'à la femme, étaient au nombre de douze mille hommes, tous de la ville de Haï. Quant à Josué, tenant son bouclier, il ne baissa pas la main qu'il avait élevée, jusqu'à ce que tous les habitants de Haï fussent tués. Et Josué mit le feu à la ville et en fit un monceau de ruines éternel ; Il en suspendit aussi le roi à la potence jusqu'au soir et au coucher du soleil. Ensuite Josué ordonna, et on descendit son cadavre de la croix ; on le jeta à l'entrée même de la ville, en élevant sur lui un monceau de pierres qui est demeuré jusqu'au présent jour.

Josué 10, 8-11, 17-40 : Le Seigneur dit à Josué : Ne les crains point ; car je les ai livrés en tes mains : nul d'entre eux ne pourra te résister. C'est pourquoi Josué montant de Galgala pendant toute la nuit, fondit soudainement sur eux ; et le Seigneur les mit en déroute à la face d'Israël ; il en fit un grand carnage à Gabaon, il les poursuivit par la voie de la montée de Béthoron, et les tailla en pièces jusqu'à Azéca et à Macéda. Et lorsqu'ils fuyaient les enfants d'Israël, et qu'ils étaient dans la descente de Béthoron, le Seigneur lança du ciel sur eux de grosses pierres jusqu'à Azéca : et il en mourut beaucoup plus par les pierres de grêle, que les enfants d'Israël n'en avaient tués par le glaive... L'on annonça à Josué que les cinq rois avaient été trouvés cachés dans la caverne de la ville de Macéda. Et Josué ordonna à ceux qui l'accompagnaient, et dit : Roulez de grandes pierres à l'ouverture de la caverne, et placez des hommes intelligents qui gardent ceux qui y sont enfermés. Pour vous, ne vous arrêtez point, mais poursuivez les ennemis, et taillez en pièces tous les derniers des fuyards ; et ne les laissez point entrer dans les forteresses de leurs villes, eux que le Seigneur votre Dieu a livrés en vos mains. Les ennemis donc ayant été taillés en pièces dans un grand carnage, et presque détruits jusqu'à une entière extermination, ceux qui purent échapper à Israël entrèrent dans les villes fortifiées.²¹. Et toute l'armée retourna vers Josué à Macéda, où alors était le camp, saine et sauve, et en nombre complet : et nul n'osa murmurer contre les enfants d'Israël. Et Josué ordonna disant : Ouvrez l'entrée de la caverne, et amenez-moi les cinq rois qui y sont cachés. Et les serviteurs firent comme il leur avait été commandé ; et ils lui amenèrent de la caverne les cinq rois, le roi de Jérusalem, le roi d'Hébron, le roi de Jérimoth, le roi de Lachis, le roi d'Églon. Et lorsqu'ils eurent été amenés, il appela tous les hommes d'Israël, et il dit aux princes de l'armée, qui étaient avec lui : Allez, et mettez les pieds sur les cous de ces rois. Lorsque ceux-ci furent allés, et pendant qu'ils foulaient leurs cous aux pieds, après les avoir terrassés. Il leur dit de nouveau : Ne craignez point, et ne vous épouvantez pas, prenez courage et soyez forts ; car ainsi fera le Seigneur à tous vos ennemis contre lesquels vous combattrez. Et Josué les frappa et les tua, et les suspendit à cinq poteaux ; et ils furent suspendus jusqu'au soir... En ce même jour aussi Josué prit Macéda et la frappa du tranchant du glaive ; et il tua son roi et tous ses habitants, et il n'y laissa pas même les moindres restes. Ainsi, il fit au roi de Macéda comme il avait fait au roi de Jéricho. Or, il passa avec tout Israël de Macéda à Lebna, et il combattait contre elle. Et le Seigneur la livra avec son roi aux mains d'Israël ; ils frappèrent du tranchant du glaive la ville et tous ses habitants ; ils n'y laissèrent aucun reste. Ainsi, ils firent au roi de Lebna, comme ils avaient fait au roi de Jéricho. De Lebna il passa à Lachis avec tout Israël ; et, son armée étant rangée tout autour, il l'attaquait. Et le Seigneur livra Lachis aux mains d'Israël, et il la prit le second jour, et il frappa du tranchant du glaive,

toute âme qui avait été en elle, comme il avait fait à Lebna. En ce temps-là monta Horam, roi de Gazer, pour secourir Lachis. Josué le battit avec son armée jusqu'à une dernière extermination. Et il passa de Lachis à Églon et l'assiégea ; et il la prit d'assaut le même jour ; et il frappa du tranchant du glaive toutes les âmes qui étaient en elle, selon tout ce qu'il avait fait à Lachis. Il monta aussi avec tout Israël d'Églon à Hébron, et combattit contre elle. Il la prit et la frappa du tranchant du glaive, ainsi que son roi et toutes les autres villes de cette contrée, et toutes les âmes qui y étaient demeurées ; il n'y laissa aucuns restes : comme il avait fait à Églon, ainsi fit-il à Hébron, faisant passer par le glaive tout ce qu'il trouva. De là revenu à Dabir, il la prit et la ravagea ; il frappa aussi du tranchant du glaive son roi et toutes les villes d'alentour : il n'y laissa aucuns restes : comme il avait fait à Hébron et à Lebna et à leurs rois, ainsi fit-il à Dabir et à son roi. C'est pourquoi Josué frappa toute la terre des montagnes, du midi et de la plaine, et Asédoth avec ses rois : il n'y laissa aucuns restes ; mais tout ce qui pouvait respirer, il le tua, comme lui avait ordonné le Seigneur Dieu d'Israël.

Juges 15, 4-5 : Il [Samson] prit trois cents renards ; il lia les queues des uns aux queues des autres, et attacha des torches au milieu. Mettant le feu aux torches, il lâcha les renards, afin qu'ils courussent çà et là. Ceux-ci allèrent dans les moissons des Philistins, lesquelles une fois embrasées, et les blés déjà amassés et ceux qui étaient encore sur pied, furent brûlés ; tellement que la flamme consuma même les vignes et les plants d'oliviers.

1 Rois 15, 2-3, 8-33 : Allez, et frappez Amalek, et détruisez tout ce qui est à lui. Ne l'épargnez et ne désirez rien de ce qui lui appartient ; mais tuez tout ! (...) Et il prit vivant Agag, roi des Amalécites, et fit passer tout le peuple au fil de l'épée. Mais Saül et le peuple épargnèrent Agag, et ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux de brebis et de bœufs, dans les vêtements, habits, et tout ce qui était beau... Le Seigneur adressa alors la parole à Samuel, et lui dit : Je me repens d'avoir fait Saül roi, parce qu'il m'a abandonné, et qu'il n'a point exécuté mes ordres. Samuel en fut attristé, et il cria au Seigneur toute la nuit. Et comme il s'était levé avant le jour pour aller trouver Saül au matin... Saül lui dit : Soyez béni du Seigneur. J'ai accompli la parole du Seigneur. Samuel lui dit : D'où vient donc ce bruit des troupeaux de brebis et de bœufs que j'entends, et qui retentit à mes oreilles ? Saül lui dit : On les a amenés d'Amalek ; car le peuple a épargné ce qu'il y avait de meilleur parmi les brebis et les bœufs, pour les immoler au Seigneur votre Dieu ; et nous avons tué tout le reste. Samuel dit à Saül : Laissez-moi, et je vous indiquerai ce que le Seigneur m'a dit cette nuit. Et Saül lui dit : Parlez. Samuel ajouta : Lorsque vous étiez petit à vos yeux, n'êtes-vous pas devenu le chef de toutes les tribus d'Israël ? Et le Seigneur vous a oint roi sur Israël ; et il vous a envoyé à cette guerre, et il vous a dit : Allez, et massacrez ces pêcheurs d'Amalek ; combattez contre eux jusqu'à ce que vous ayez tout tué. Pourquoi donc n'avez-vous pas écouté la voix du Seigneur ? Pourquoi vous êtes-vous jeté sur le butin, et avez-vous fait ce qui est mal aux yeux du Seigneur ? (...) Car la désobéissance est un péché aussi grave que la magie, et ne se rendre pas à sa volonté, c'est comme le crime d'idolâtrie. Puis donc que vous avez rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur vous a rejeté, afin que vous ne soyez plus roi. Et Saül dit à Samuel : J'ai péché, parce que j'ai agi contre la parole du Seigneur, et contre vos ordres ; je craignais que le peuple, et j'ai écoulé sa voix. Mais portez, je vous prie, mon péché, et venez avec moi, afin que j'adore le Seigneur. Samuel répondit à Saül : Je n'irai point avec vous, parce que vous avez rejeté la parole du Seigneur, et que le Seigneur vous a rejeté, et ne veut plus que vous soyez roi d'Israël. Alors Samuel dit : Amenez-moi Agag, roi d'Amalek. Et on lui présenta Agag, qui était très gras, et tout tremblant. Et Agag dit : Faut-il qu'une mort amère me sépare ainsi de tout ? Et il le coupa en morceaux devant le Seigneur à Galgal.

4 Rois 3, 19, 25 : Vous attaquerez vivement toute cité fortifiée, toute ville importante ; vous couperez par le pied tout arbre fruitier ; vous boucherez toutes les sources d'eaux ; et tout champ le plus fertile, vous le couvrirez de pierres... Ils détruisirent les villes, et jetant chacun leur pierre, ils remplirent tout champ le plus fertile ; ils bouchèrent toutes les sources

d'eaux, coupèrent par le pied tous les arbres fruitiers, en sorte qu'il ne resta que les murailles faites d'argile ; la ville fut investie par les frondeurs, et en grande partie, abattue. (Ces versets correspondent à 2 Rois 3, 19, 25 dans la plupart des Bibles, mais je me sers ici de la traduction littérale de la Vulgate de l'Abbé Glaire.)

(Ces commandements temporels de Notre Seigneur, auxquels les Juifs devaient obéir, ne nous sont pas adressés ; mais ils montrent clairement que le Seigneur n'interdit en aucun cas la guerre et ses ravages : au contraire, Il les ordonne.)

Cette légitime violence n'a pas été reniée par Jésus-Christ ni par Ses Apôtres :

Luc 13, 23-25, 28-30 : Quelqu'un lui demanda : Seigneur, y en a-t-il peu qui soient sauvés ? Il leur répondit : Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ; car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer, et ne le pourront pas. Lorsque le père de famille sera entré et aura fermé la porte, vous commencerez par vous tenir dehors et par frapper à la porte, disant : Seigneur, ouvrez-nous ; et vous répondant, il vous dira : Je ne sais d'où vous êtes... Là sera le pleur et le grincement de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac, Jacob, et tous les prophètes dans le Royaume de Dieu, et vous, chassés dehors. Il en viendra de l'orient, et de l'occident, et de l'aquilon, et du midi, et ils auront place au festin dans le Royaume de Dieu. Et ce sont les derniers qui seront les premiers, et ce sont les premiers qui seront les derniers.

(Notre Seigneur Jésus-Christ dit donc aux pharisiens qu'ils ne suivent pas du tout les prophètes et qu'ils ne sont pas de vrais Juifs, mais des hérétiques. Il savait qu'Il était le Messie et Il savait que les prophéties s'accompliraient, et qu'Il serait pendu à un bois : crucifié... Mais Il nous dit aussi qu'Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes sont dans le Royaume de Dieu, car, en faisant la guerre, ils n'ont fait qu'obéir au Seigneur qui la leur commandait. Pour avoir mené des vies juridiques et guerrières, c'est-à-dire pour avoir appliqué la Loi de Dieu et fait la guerre en Son Nom, ils sont dans le Royaume de Dieu. Nous devons donc prendre exemple sur eux, car ils ont remporté la victoire que toute âme se doit de remporter : atteindre le Royaume de Dieu. En suivant l'Ancien Testament, nous faisons donc le contraire de ce que font les talmudistes actuels, héritiers des pharisiens, car eux faussent les Écritures selon leur volonté, donc ils ne les appliquent pas. Notre Seigneur Jésus-Christ est donc venu sur terre pour nous ramener vers la véritable Loi de Dieu, autant présente dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, mais avec la bonne interprétation, pas celle des hérétiques du judaïsme que sont les pharisiens et leur descendance talmudique. Et non moins important, le Seigneur a enseigné aux pharisiens que des gens de l'Orient et de l'Occident seraient aussi sauvés, en parlant là de nous, les Gentils, les païens, qui n'avaient point reçu la Loi. Nous, qui étions des peuples idolâtres, avons reçu l'enseignement de Jésus-Christ sans jamais l'avoir vu de nos yeux et avons, au fil des siècles, tous accepté le baptême. Alors que la plupart des Juifs, desquels est né Jésus-Christ, l'ont vu de leurs propres yeux et l'ont, malgré toute Sa bonté et Ses miracles, livré aux Romains et l'ont fait crucifier, devenant ainsi le peuple déicide...)

Matthieu 8, 5-13 : Comme il était entré dans Capharnaüm, un centurion s'approcha de lui, le priant, et disant : Seigneur, mon serviteur gît paralytique dans ma maison, et il souffre violemment. Jésus lui dit : J'irai, et le guérirai. Mais le centurion répondant : Seigneur, dit-il, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Car moi qui suis un homme soumis à la puissance d'un autre et qui ai sous moi des soldats, je dis à l'un : Va, et il va ; et à un autre : Viens, et il vient, et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. Jésus, l'entendant, fut dans l'admiration, et il dit à ceux qui le suivaient : En vérité, je vous le dis ; je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. Aussi je vous dis que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et auront place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob ; tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures ; là sera le pleur et le grincement de dents. Alors

Jésus dit au centurion : Va, et que selon que tu as cru il te soit fait. Et son serviteur fut guéri à cette heure même.

Saint Théophylacte d'Ohrid dit (Catena in Lucam) : Ces tristes prédictions s'appliquent encore aux Israélites auxquels il s'adressait, et dont le plus grand supplice sera de voir les Gentils entrer avec leurs pères dans le repos éternel, tandis qu'ils en seront exclus : « quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob, et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, et vous rejetés dehors. Et l'on viendra de l'Orient et de l'Occident, de l'Aquilon et du Midi, pour prendre place à table dans le royaume de Dieu. »

Hébreux 11, 1-3, 6-16, 30-34 : La foi est le fondement des choses qu'on doit espérer, et la démonstration de celles qu'on ne voit point. Car c'est par elle que les anciens ont reçu témoignage. C'est par la foi que nous savons que les siècles ont été formés par la parole de Dieu ; de manière que ce qui était invisible est devenu visible... sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. Car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie qu'il est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent. C'est par la foi que Noé, ayant reçu une réponse touchant ce qu'il ne voyait pas encore, et saisi de crainte, prépara, pour le salut de sa famille, une arche par laquelle il condamne le monde ; et il fut institué héritier de la justice qui vient de la foi. C'est par la foi que celui qui est appelé Abraham obéit et partit sans savoir où il allait. C'est par la foi qu'il demeura dans la terre de la promesse, comme dans une terre étrangère, habitant sous des tentes, avec Isaac et Jacob, cohéritiers de la même promesse. Car il attendait la cité qui a des fondements dont l'architecte et le fondateur est Dieu. C'est par la foi aussi que Sara, stérile, reçut la vertu de concevoir un enfant, même après avoir passé l'âge, parce qu'elle crut fidèle celui qui en avait fait la promesse. C'est pourquoi d'un seul homme (et déjà éteint) sont sortis des descendants semblables en multitude aux astres du ciel et au sable innombrable qui est sur le bord de la mer. Tous ceux-ci sont morts dans la foi, n'ayant pas reçu les biens promis, mais les voyant et les saluant de loin, et confessant qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. Car ceux qui parlent ainsi montrent qu'ils cherchent une patrie... ils en désirent une meilleure, c'est-à-dire la céleste. Aussi Dieu ne rougit point d'être appelé leur Dieu, parce qu'il leur a préparé une cité... C'est par la foi que les murs de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour pendant sept jours... Et que dirai-je encore ? Car le temps me manquera pour parler de Gédéon, de Barac, de Samson, de Jephté, de David, de Samuel et des prophètes, qui par la foi ont vaincu des royaumes, pratiqué la justice, obtenu l'effet des promesses, fermé la gueule à des lions ; Arrêté la violence du feu, échappé au tranchant du glaive ; qui ont été guéris de leurs maladies, sont devenus forts dans la guerre, ont mis en fuite des armées étrangères...

Le Commandeur Athanase de France dit : Ô combattants de l'Ordre de Saint-Dismas, sachez que je vous autorise à piller les armureries, les commissariats, les gendarmeries et les casernes militaires, et à réquisitionner les armes de ceux qui refusent d'aller combattre ou qui ne peuvent pas combattre. Il vous est aussi autorisé de saisir les biens des banques et des centres commerciaux des grandes multinationales, mais attention, ne pilliez ni les demeures ni les petits commerces, et il vous est autorisé de saisir les biens appartenant aux juifs (voitures, vivres, bijoux, monnaie, etc.). Prenez ce que vous voulez des demeures juives, et contentez-vous de cela ! Et lorsque cela est nécessaire à l'affaiblissement de la République et bénéfique à sa destruction et à la victoire totale, vous avez la permission de détruire tous types d'infrastructures, de piéger les routes, de brûler les forêts et de souiller les eaux, car ce monde aura quoi qu'il arrive une fin lorsque le Seigneur l'aura décrété, comme lorsqu'Il décréta la destruction du Temple de Jérusalem. Et lorsque le Christ chassa les marchands du Temple de Jérusalem, Il nous fit comprendre que la vie d'un chrétien n'est pas faite de profit, de marchandage et de confort, mais de combat, de douleur et de pauvreté, ainsi tout ce que nous avons bâti de profane sur la terre est sans valeur et peut être détruit sans crainte de châtement.

(Il n'est pas toujours nécessaire de tuer un ennemi ; parfois, par charité, nous pouvons d'abord privilégier la destruction de ses biens : véhicules, maisons, champs, etc. Cette méthode sert d'abord d'avertissement contre l'ennemi pour lui faire comprendre que, s'il continue de nous combattre, nous le tuons ; s'il est donc terrorisé par la crainte de mourir ou encore que nous nous attaquions à ses proches, il cessera de nous combattre. Mais aussi, cette méthode sert à appauvrir l'ennemi afin qu'il n'ait plus les moyens de financer des opérations à notre encontre. Nous devons toujours continuer de terroriser et d'appauvrir l'ennemi afin que celui-ci, même s'il se prétend libre de Dieu et de Sa Loi, ne puisse profiter de cette liberté à cause de la terreur que nous lui procurons, ou que l'appauvrissement soit tel qu'il ne puisse plus se permettre de profiter de quelque liberté et qu'il soit obligé de travailler du lever jusqu'au coucher, et qu'il n'ait même pas une seconde de libre pour nous combattre ou même penser rien qu'une fois contre nous. Certains diront que ces propos sont horribles, mais la guerre reste la guerre : soit l'ennemi se repent et devient un frère, soit il vit terrorisé, appauvri et impuissant, soit il meurt ! Néanmoins, ne soyez pas des vandales de bas étage ; ne prenez jamais de risque bêtement, c'est-à-dire taguer un lieu ou prendre le risque d'être capturé par la police ou abattu pour endommager ou détruire des biens qui ont peu de valeur. Privilégiez plutôt des opérations de nuit contre les champs et le bétail de l'ennemi ou contre ses usines, commerces et entrepôts. Faites brûler les champs et poignardez le bétail avec une lame préalablement couverte d'excréments afin que la chair ne soit pas propre à la consommation et qu'elle ne profite pas à son commerce, car sans argent, l'ennemi ne peut ni nous combattre ni pleinement vivre sa liberté ; causez donc la ruine économique de la République, car quand l'économie s'effondre, la capacité d'agir s'effondre avec elle !)

Cette Croisade a été prophétisée !

Notre-Dame de La Salette dit : Malheur aux habitants de la terre ! Dieu va épuiser sa colère, et personne ne pourra se soustraire à tant de maux réunis... La France, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre seront en guerre ; le sang coulera dans les rues ; le Français se battra avec le Français, l'Italien avec l'Italien... Paris sera brûlée et Marseille engloutie ; plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par des tremblements de terre ; on croira que tout est perdu ; on ne verra qu'homicides, on n'entendra que bruits d'armes... Les justes souffriront beaucoup ; leurs prières, leur pénitence et leur larmes monteront jusqu'au Ciel, et tout le peuple de Dieu demandera pardon et miséricorde, et demandera mon aide et mon intercession. Alors, Jésus-Christ, par un acte de sa justice et de sa grande miséricorde pour les justes, commandera à ses anges que tous ses ennemis soient mis à mort. Tout à coup, les persécuteurs de l'Église de Jésus-Christ et tous les hommes adonnés au péché périront, et la terre deviendra comme un désert. Alors se fera la paix, la réconciliation de Dieu avec les hommes ; Jésus-Christ sera servi, adoré et glorifié ; la charité fleurira partout. Les nouveaux rois seront le bras droit de la Sainte Église qui sera forte, humble, pieuse, pauvre, zélée et imitatrice des vertus de Jésus-Christ. L'Évangile sera prêché partout, et les hommes feront de grands progrès dans la foi, parce qu'il y aura unité parmi les ouvriers de Jésus-Christ et que les hommes vivront dans la crainte de Dieu... j'appelle mes enfants, mes vrais dévots, ceux qui se sont donnés à moi pour que je les conduise à mon divin Fils, ceux que je porte pour ainsi dire dans mes bras... Il est temps qu'ils sortent et viennent éclairer la terre. Allez et montrez-vous comme mes enfants chéris ; je suis avec vous en vous pourvu que votre foi soit la lumière qui vous éclaire dans ces jours de malheurs... Combattez, enfants de lumière, vous petit nombre qui y voyez ; car voici le temps des temps, la fin des fins... il y aura des guerres sanglantes et des famines, des pestes et des maladies contagieuses... Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'antéchrist... L'Église sera éclipsée...

Cette prophétie de la Très Sainte Vierge prophétise des hommes en réconciliation avec Dieu et parle de leurs rois comme étant le bras droit de la Sainte Église. Nous nous sentons donc impliqués dans cette prophétie, car nous sommes le camp de la réconciliation avec Dieu et du renouvellement de l'Alliance entre Dieu et le peuple de France. De plus, il est dit que le

Français se battra contre le Français, c'est donc exactement ce que nous faisons. Nous tuons les injustes parmi notre peuple afin d'apaiser la juste colère de Dieu, cette guerre est juste et prophétique. Nous répondons à l'Appel de la Très Sainte Vierge qui nous a ordonné de combattre, et lorsque le Seigneur Tout-Puissant se sera suffisamment réjoui de nous, Il nous accordera la victoire sur nos ennemis et ils seront tous mis à mort par Dieu lui-même : *répondez à l'Appel de Marie !*

(Ce n'est que plusieurs mois après avoir créé la bannière *Crux Sacra Sit Mihi Lux* que nous avons entendu parler de cette prophétie dans laquelle la Très Sainte Vierge nomme ces hommes, réconciliés avec Dieu, des « enfants de lumière »... *Crux Sacra Sit Mihi Lux...* traduction : « Que la Sainte Croix soit ma lumière ». Nous sommes un petit nombre, des Français qui se battent contre des Français, et nous vivons dans l'ère de l'Église éclipse... Notre groupe est prophétisé, notre bannière est un miracle prophétique !)

Prophétie de Jésus-Christ transmise par Padre Pio :

Je vous donnerai un signe pour vous indiquer le commencement du grand jugement : en une froide nuit d'hiver, je ferai retentir le tonnerre qui fera vibrer les montagnes. Alors fermez vos fenêtres et ne regardez pas dehors. Ce sera le premier jugement qui purgera la terre afin que tout soit renouvelé. Ce Châtiment directement de Dieu anéantira tous les impies. Seuls survivront les justes demeurés en prière dans leurs demeures fermées. Nulle lumière ne pourra être faite. Seuls les cierges bénits éclaireront les maisons des justes. Au matin suivant le jour illuminera la terre qui sera devenue semblable à un désert. Alors se fera la Paix, la réconciliation de Dieu avec les hommes ; Jésus-Christ sera servi, adoré et glorifié ; la charité fleurira partout. Les nouveaux rois seront le bras droit de la Sainte Église, qui sera forte, humble, pieuse, pauvre, zélée et imitatrice des vertus de Jésus-Christ. L'Évangile sera prêché partout, et les hommes feront de grands progrès dans la foi, parce qu'il y aura unité parmi les ouvriers de Jésus-Christ, et que les hommes vivront dans la crainte de Dieu. Dans les ténèbres, Ma lumière résidera dans vos cœurs.

N'ayez pas peur de ces "trois jours au tombeau" que Je vous annonce, précédant Mon retour en Gloire dans les cœurs. Ce temps sera terrible d'incompréhension pour les impies et douloureux pour ceux qui M'aiment mais ils seront dans la joyeuse espérance de Ma venue. Douloureux car les fils de la lumière souffriront du triomphe apparent des ténèbres. Des cierges en cire bénits pourront seuls donner de la lumière pendant cette terrible obscurité. Un seul cierge suffira pour les trois jours, mais dans les maisons des impies ils ne donneront aucune lumière... Les démons apparaîtront sous les formes les plus hideuses et les plus épouvantables. Vous entendrez dans l'air les blasphèmes les plus horribles. Les éclairs pénétreront dans vos demeures sans pouvoir éteindre la lumière des cierges bénits... La terre deviendra un vaste cimetière. Les trois quarts des hommes périront par tous ces châtements. Lorsque le tonnerre résonnera avec une telle force que les montagnes frémiront, cachez vous du monde extérieur, et ne vous laissez pas aller à des regards curieux en contemplant ces terribles événements. Priez alors et faites pénitence... Un feu jamais vu descendra sur la terre et une grande partie de l'humanité sera détruite. Le terrible fléau durera 72 heures. Les impies seront pulvérisés et beaucoup seront perdus dans l'obstination de leurs péchés. Le cataclysme qui s'abattra sur l'humanité sera tel qu'il changera la topographie de la terre. Quelques-uns tomberont dans un profond sommeil que je leur accorderai pour les rendre inconscients de ce qui se passe sur la terre. La terre sortira de son orbite durant 3 jours. Les familles devront être continuellement en prière. Pendant les trois jours de noirceur, il n'y aura plus de démons en enfer. Ils seront tous sur terre. Ces trois jours seront si noirs que quelqu'un ne pourra voir ses propres mains. Ceux qui ne seront pas en état de grâce mourront de frayeur provoquée par la vue d'horribles démons ou bien ils mourront de démence.

Une fois l'antéchrist vaincu viendra l'ère de paix qui donnera aux hommes le temps de se rassembler sous mon signe. Fermez vos maisons et ne regardez pas dehors. Car trois fois sainte est la colère de Dieu qui purifiera la terre. Placez-vous sous la protection de ma Mère... Priez au pied de la Croix, invoquez vos anges gardiens. Priez pour le salut des pécheurs si lâches ; pour les prêtres infidèles, obtenez-leur la contrition parfaite à l'heure de la mort. Durant les trois jours des ténèbres la lumière artificielle sera impossible. Seuls les cierges bénits brûleront durant ces trois jours.

Les fidèles devront rester dans leurs maisons à prier le Rosaire et à demander à Dieu la miséricorde. Tous les ennemis de l'Église, visibles et inconnus, périront sur toute la terre durant cette obscurité universelle à l'exception de quelques-uns qui se convertiront. Plusieurs seront enlevés de votre terre. En temps voulu (vous comprendrez). Plusieurs seront enlevés avant le grand châtiment. Nombre de vos médias d'informations affirmeront qu'ils ont été enlevés par des soucoupes volantes. Oh non mes enfants, ils auront été transportés dans un domaine surnaturel du Père Éternel pour attendre le retour de Jésus sur terre. Les vaisseaux célestes sont préparer pour transporter les élus vers la terre promise. Ceux-ci viendront entourés d'une lumière bleue, comme une espèce de nuée. L'antéchrist tombera, et la terre, qui depuis trois jours sera en de continuelles évolutions, ouvrira son sein plein de feu ; il sera plongé pour jamais avec tous les siens dans les gouffres éternels de l'enfer. Tous les pays seront sinistrés par la guerre et la guerre civile et dans une ténèbre de trois jours, tous les hommes adonnés au péché mourront, de sorte qu'un quart seulement de l'humanité survivra. Il viendra un grand fléau ; il sera terrible et dirigé uniquement contre les impies ; ce sera un fléau tout nouveau qui n'a jamais encore eu lieu. Ce fléau se fera sentir dans le monde entier et il sera si terrible que ceux qui y survivront s'imagineront être les seuls épargnés, et tous seront bons et repentants. Ce fléau sera instantané, de courte durée, mais terrible. Le fléau de la terre sera mitigé par les prières, mais non celui du ciel qui sera horrible, épouvantable, universel. Aussi longtemps que dureront les ténèbres, il sera impossible de faire de la lumière... Celui qui, par curiosité, ouvrira les fenêtres ou regardera dehors, ou qui sortira par la porte, tombera mort à l'instant même...

- Les châtiments seront communs au monde entier et se succéderont sans interruption...

- Les trois quarts des hommes périront...

- Il ne restera sur terre que très peu de lieux solides...

- Il y aura trois jours de ténèbres physiques. Pendant trois nuits et deux jours, il y aura une nuit continue...

Les fracas du tonnerre ébranleront la terre. Des éclairs sinistres sillonneront les rues dans une saison où ils ne se produisent jamais. La terre sera remuée jusque dans ses fondements. La mer soulèvera des vagues mugissantes, qui se répandront sur le continent... certaines côtes françaises se soulèveront de vingt cinq à trente cinq mètres... Les jours de noirceur dureront 72 heures exactement. Votre seule façon de voir quand ils seront terminés, c'est au moyen d'une horloge à ressort parce qu'il n'y aura pas d'électricité. Quand par une froide nuit d'hiver, le tonnerre grondera à faire trembler les montagnes, alors fermez vite portes et fenêtres. Vos yeux ne doivent pas profaner le terrible événement par des regards curieux. Réunissez-vous en prière devant le crucifix. Placez-vous sous la protection de notre Très Sainte Mère... Les démons limiteront au dehors la voix d'époux ou d'épouse, de parents, d'enfants ou d'amis, séparés par la venue subite de ce châtiment. Tous recommandent de ne céder sous aucun prétexte à cette terrible illusion. La mort suivrait aussitôt la sortie de la maison ou même l'ouverture de ses accès. Les cierges bénits donneront seuls de la lumière. Un seul cierge suffira dans chaque maison pour les trois jours de ténèbres. Ils ne donneront pas de lumière dans les maisons des impies et des blasphémateurs. Après les

trois jours de noirceur, ce sera comme le printemps, tout sera vert et propre. La plus belle chose de toutes sera la manière de vivre des gens. Ils ne travailleront pas pour survivre mais pour la charité, chacun aidant l'autre.

La Bienheureuse Anna Maria Taigi prophétise : Dieu enverra un double châtiment : l'un part de la terre, à savoir des guerres, des révolutions et d'autres maux ; l'autre part du ciel, à savoir une obscurité épaisse... Après les ténèbres, Saint Pierre et Saint Paul descendront des cieux, prêcheront dans tous l'univers et désigneront le Pape ; une grande lumière, jaillissant de leurs personnes, ira se déposer sur le futur Pape... Des nations entières reviendront à l'unité de la foi et la face de terre sera renouvelée... En ces temps-là, la religion chrétienne se répandra partout et il n'y aura plus qu'un Pasteur... Le pontife qui régnera, en sera un qui n'est même pas Cardinal. De plus, il ne demeure pas à Rome... Il sera applaudi par les peuples, et craint par les rois. Le Turc [mahométan] lui-même le vénérera, demandera à le féliciter. Les impies seront écrasés et humiliés, beaucoup d'hérétiques, sous son pontificat, retourneront à l'unité de la Sainte Église Catholique Romaine. Des nations entières arriveront ensuite à l'unité catholique. Plusieurs turcs, païens et juifs se convertiront, en demeurant tout confus devant les chrétiens, admirant leur ferveur et l'exactitude de leur vie.

La Vénérable Elisabetta Canori Mora prophétise : Malheur aussi à tous les prêtres indignes et à tous les séculiers qui s'adonnent au libertinage et suivent les fausses maximes de la philosophie moderne, condamnée par l'Église comme étant contraire aux préceptes de l'Évangile ! Par leur conduite détestable, ces misérables, niant la foi de Jésus Christ, périront sous le poids du bras exterminateur de la justice de Dieu, à laquelle personne n'échappera... La terreur et l'effroi se répandront parmi les hommes et jusque parmi les animaux. Tous les hommes seront en révolte, ils se tueront mutuellement et se massacreront sans pitié. Pendant ce combat sanglant, la main vengeresse de Dieu sera sur ces malheureux, et par sa puissance il punira leur orgueil et leur témérité. Il exterminera ces hommes sectaires et impies, qui voudraient renverser la Sainte Église et la détruire jusque dans ses fondements. Par leur malice audacieuse, ces hommes iniques prétendent faire descendre Dieu de son trône suprême ; mais il se rira de leur astuce et, par un signe de sa main puissante, il punira ces perfides et ces blasphémateurs, en permettant aux puissances ténébreuses de sortir de l'Enfer. Ils s'attaqueront à tout et nuiront aux hommes, aux familles, aux propriétés, aux substances, aux cités, aux villages, aux maisons, et rien de ce qui est sur la terre ne sera épargné, Dieu permettant que ces sycophantes soient châtiés par la cruauté des démons et punis d'une mort tragique et barbare, parce qu'ils se seront soumis volontairement au pouvoir infernal, et qu'ils se seront alliés avec lui contre l'église catholique. Heureux les bons et véritables catholiques ! Ils auront pour eux la puissante protection des saints apôtres Pierre et Paul, qui veilleront sur eux afin qu'il ne leur soit fait aucun dommage, ni dans leurs personnes, ni dans leurs biens... Je vis ensuite du ciel l'apôtre Saint Paul, qui par ordre de Dieu, parcourut l'univers, enchaîna les démons et, les ayant amenés devant Saint Pierre, celui-ci leur ordonna de rentrer dans les cavernes ténébreuses d'où ils étaient sortis. Alors parut sur la terre une belle clarté, qui annonçait la réconciliation de Dieu avec les hommes. Les Anges conduisirent, devant le trône du prince des Apôtres, le petit troupeau qui était resté fidèle à Jésus Christ. Ces bons et fervents chrétiens lui présentèrent leurs hommages respectueux et bénissant Dieu, remercièrent l'Apôtre de les avoir préservés de la ruine générale, et d'avoir conservé et soutenu l'Église de Christ, en ne permettant pas qu'elle fût entraînée par les fausses maximes du monde. Le saint choisit alors le nouveau Pontife. L'Église fut ensuite reconstituée, les ordres religieux rétablis, et les maisons des chrétiens ressemblaient aux maisons religieuses, tant étaient grands la ferveur et le zèle pour la gloire de Dieu. Ce fut de cette manière que s'accomplit, en un moment, l'éclatant triomphe de l'Église catholique.

(Si donc ces prophéties s'accomplissent de notre vivant, nous serions ces hommes en réconciliation avec Dieu, bras droit de la Sainte Église.)

Est-il permis de faire un serment ?

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 89, art. I) : Le serment consistant à invoquer le témoignage de Dieu, pour rendre certaine l'affirmation d'une chose, il est évident que jurer n'est rien autre chose que prendre Dieu à témoin.

Saint Augustin d'Hippone dit (Sermon CLXXX ; Du serment) : Il est sûr en effet que les saints ont juré et que Dieu même, en qui ne se trouve absolument aucun péché, a juré le premier : « Le Seigneur l'a juré et il ne s'en repentira point, vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech ». Ainsi a-t-il promis avec serment, à son Fils, l'éternité du sacerdoce, Nous lisons encore : « Je jure par moi-même, dit le Seigneur »; et cet autre serment : « Je vis, dit le Seigneur ». De même donc que l'homme jure par Dieu, ainsi Dieu jure par lui-même. Ne s'ensuit-il pas qu'il n'y a point de péché à jurer ? Comment soutenir que c'est un péché, puisque Dieu a juré ? Ne serait-ce pas un affreux blasphème ? Dieu est sans péché, et il jure; il n'y a donc pas de crime à jurer, mais plutôt à se parjurer... si le serment était un péché, l'ancienne loi même ne dirait point : « Tu ne te parjureras point, mais tu accompliras le serment fait par toi au Seigneur ». Nous y serait-il commandé d'accomplir un péché ? - Il est vrai, Dieu te dit : Si tu jures, c'est-à-dire, si tu jures vrai, je ne te condamnerai point... tandis que je réprouve le faux serment : celui qui connaît la fausseté et qui la soutient comme une vérité; oui, il affirme avec serment ce qu'il sait être faux. N'est-ce pas un monstre exécrationnel qu'il faut bannir de la société humaine ?

Est-il permis de rompre son serment ?

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 12, art. II) : Quand un prince est judiciairement dénoncé comme excommunié pour apostasie, ses sujets sont par le fait même déliés du serment de fidélité.

Conclusion : Si, un jour, moi, Athanase de France, venais à apostasier, à fomenter une hérésie ou à provoquer un schisme, vous seriez alors déliés de votre serment. Mais en l'absence de telles raisons, non, vous ne pouvez en aucun cas rompre votre serment car, comme vu plus tôt, celui qui fait un faux serment ou le rompt est : "... un monstre exécrationnel qu'il faut bannir de la société humaine..."

—

« Sang pour sang et destruction pour destruction ! »

Ô combattants de l'Ordre de Saint-Dismas, vous ne vous levez pas aujourd'hui comme de simples soldats, mais comme des Croisés. Vous marchez dans les pas de Saint Louis, et par votre foi, vous ferez trembler les ennemis de la Sainte-Croix ! Et, dans la continuité de la droite lignée de tous les guerriers chrétiens, Croisés comme chevaliers monastiques, nous suivons les prescriptions de la guerre juste ; ainsi, vous devez combattre l'ennemi avec proportion et équité des moyens : *combattez-les comme ils vous combattent !*

S'ils bombardent nos villes : *sang pour sang et destruction pour destruction*, ô vous les pilotes d'avions et d'hélicoptères, cessez donc toutes activités, incendiez vos propres engins et prenez fuite de vos bases, car chaque pilote qui viendra bombarder les terres du Royaume de France sera capturé, mis en cage, brûlé vif, et un tractopelle viendra faire s'effondrer la cage sur vous d'une multitude de débris solides. Vous allez mourir de la même manière que ceux que vous avez tués, et nul d'entre vous n'échappera au châtement, car l'Ordre de Saint-Dismas, n'oublie pas ses frères et sœurs martyrisés pour le Christ et riposte à l'injustice par la justice !

Le Seigneur n'a-t-il pas aboli la loi du talion en disant : « Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil et dent pour dent. Et moi, je vous dis de ne point résister aux mauvais traitements ; mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui encore l'autre. » ?

Matthieu 5, 17 : Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes : je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir.

Saint Thomas d'Aquin dit (Ia-IIae, q. 107, art. II) : Le Seigneur a donné dans la loi nouvelle des préceptes contraires à ceux de l'ancienne ; car il est dit (Matth., 5, 31) : Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Quiconque voudra renvoyer sa femme, qu'il lui donne un acte de divorce. Et moi je vous dis : Que celui qui renvoie sa femme la fait devenir adultère. On tirerait évidemment la même conséquence à l'égard... de la défense du talion... Donc la loi nouvelle n'est pas l'accomplissement de l'ancienne [Réfutation de Saint Thomas d'Aquin :] Comme le dit Saint Augustin contre Fauste (liv. 19, chap. 21), ces préceptes du Seigneur ne sont pas contraires aux préceptes de la loi ancienne... la loi a mis des bornes à la vengeance pour qu'elle ne fût pas immodérée, et le Seigneur en a plus parfaitement prévenu tous les excès, en ordonnant de s'en abstenir absolument...

Saint Thomas d'Aquin dit (Ia-IIae, q. 107, art. II) : À l'égard des préceptes judiciaires il a rappelé celui du talion, afin qu'on appliquât ce qu'il en dirait à tous les autres. Dans ce précepte il a montré, en effet, que l'intention de la loi n'était pas qu'on cherchât la peine du talion pour le plaisir de la vengeance qu'il condamne, en disant que l'homme doit être prêt à supporter de plus grandes injures ; mais il enseigne qu'on ne devait agir ainsi que par amour pour la justice, et ce sentiment est maintenu dans la loi nouvelle.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 108, art. I) : Il est louable de se montrer patient à l'égard des injures qu'on a reçues, mais fermer les yeux sur les injures faites à Dieu, c'est un excès d'impiété.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 108, art. I) : Celui qui se venge des méchants selon le degré de pouvoir que sa position lui confère, n'usurpe pas ce qui appartient à Dieu, mais il use de la puissance que la Divinité lui a donnée. Car Saint Paul dit des princes de la terre (Rom., 13, 4) : "qu'ils sont les ministres de Dieu pour exécuter sa vengeance, en punissant celui qui fait de mauvaises actions."

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 108, art. I) : Quand toute la multitude pèche on doit en tirer vengeance ; soit en la frappant tout entière, comme les Égyptiens qui persécutaient les enfants d'Israël furent engloutis dans la mer Rouge (Ex., chap. 14), et comme les Sodomites périrent universellement ; soit en la frappant dans une grande partie de ses membres, et c'est ainsi que furent punis ceux qui adoraient le veau d'or (Ex., chap. 32). D'autres fois, si l'on espère qu'elle se corrigera, on doit exercer une vengeance sévère sur quelques-uns des personnages les plus importants, afin que leur punition effraye les autres. C'est de la sorte que le Seigneur fit pendre les chefs du peuple pour les péchés de la multitude (Nom., chap. 15).

Les Pères John A. McHugh et Charles J. Callan disent (Théologie Morale, n° 2381-2382) : La vengeance porte sur la punition des mauvaises actions ou sur l'imposition d'une rétribution pénible à celui qui a offensé quelqu'un. Ainsi, cette vertu n'est pas strictement identique à l'autodéfense légale, laquelle est dirigée vers un mal présent, même si l'autodéfense peut être considérée comme un acte secondaire de la vertu de vengeance. La vengeance n'emploie que des moyens légaux. C'est-à-dire qu'elle cherche un redressement ou une réparation de la part des autorités qui ont le pouvoir de le donner, et sa démarche est conforme à la loi. La vengeance a pour but la justice publique et privée, c'est-à-dire la vindicte de l'ordre droit de la société, ou la compensation ou la satisfaction pour une offense personnelle... Si quelqu'un se propose l'amendement d'un malfaiteur, son acte appartient à

la charité. Si quelqu'un désire, par la dissuasion de la punition, assurer la sécurité et la paix d'un pays, son acte en est un de justice légale. Si quelqu'un recherche l'honneur de Dieu, son acte en est un de religion. La vengeance est permise puisqu'elle appartient à la justice, et Notre Seigneur déclare qu'elle est fondée sur la justice et est approuvée par Dieu (Luc 18, 7) (...) La vengeance est obligatoire quand une offense qui nous est faite blesse aussi le bien public ou un autre bien nécessaire (les droits de Dieu ou de l'Église). Voilà pourquoi Élie et Élisée ont puni ceux qui les maltrahaient (4 Rois, 1, 9 et 11, 23, 24); pourquoi les auteurs inspirés demandent à Dieu de punir les méchants et le pape Sylvestre a excommunié ceux qui l'avaient envoyé en exil...

—

« L'inimitié avec la peur »

Ô combattants de l'Ordre de Saint-Dismas, n'ayez point de crainte à avancer vers les ennemis de la Sainte-Croix, garder le sourire, avancez avec endurance, et sachez que le Christ réserve les batailles les plus périlleuses à ses combattants les plus fidèles, et ne vous détromper point du sort des batailles, une bataille sanglante, comme une bataille victorieuse, sont des signes de la volonté de Dieu, la victoire éclatante ou le martyre par excellence, chaque pas en avant nous rapproches de Notre Seigneur, de même que chaque pas en arrière nous éloigne de Lui, aucun pas en arrière ne sera donc toléré, et n'ayez pas crainte de la mort, aspiré à la mort en martyr sur le champ de bataille ou en opération martyr, car la mort est plus désirable que la vie, la vie est la seule barrière entre Dieu et les hommes, détachons-nous au plus vite de ce bas monde et allons à la rencontre de Notre Seigneur, à ceux qui ont toujours foi inconditionnelle en le Christ et en la lumière qu'est son enseignement, sachez que votre foi éclaire ce monde de ténèbres.

Philippiens 1, 20-26 : Le Christ sera glorifié dans mon corps, soit par ma vie, soit par ma mort ; car le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. Cependant si en vivant plus longtemps dans la chair je dois tirer du fruit, je ne sais que choisir. Je suis pressé des deux côtés : j'ai le désir de partir et d'être avec le Christ, ce qui est de beaucoup le meilleur ; mais il est plus nécessaire que je demeure dans la chair à cause de vous. Et je le sais, j'en ai l'assurance, je demeurerai et je resterai avec vous tous, pour l'avancement et pour la joie de votre foi, afin que, par mon retour auprès de vous, vous ayez en moi un abondant sujet de vous glorifier en Jésus-Christ.

Ici, Saint Paul dit aux Philippiens qu'il désire la mort, mais qu'il doit rester en vie, car le Christ lui a donné la mission d'enseigner les nations dans Matthieu 19, 20 : "Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé : et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle." Or, les Croisés sont sermentés de combattre et d'avancer sans crainte, malgré les épreuves : faim, maladie, blessure, etc. Il est donc véritable de dire que le Croisé doit non seulement désirer la mort, mais que l'absolu est d'atteindre le martyr lors de sa mission.

2 Corinthiens 5, 6-8 : Toujours pleins de confiance, sachant que, pendant que nous sommes dans ce corps, nous voyageons loin du Seigneur. Car c'est par la foi que nous marchons, et non par une claire vue. Oui, pleins de confiance, nous aimons mieux sortir de ce corps, et aller jouir de la présence du Seigneur.

Les Pères John A. McHugh et Charles J. Callan disent (Théologie Morale, n° 1310) : Il est permis de désirer mourir pour entrer dans une vie meilleure, ou pour être libéré des tentations ou des fautes de la vie terrestre.

—

« L'épreuve doit durer »

L'Ordre de Saint-Dismas subsistera et se battra dans la France maçonnique brandissant bannière de chrétienté, jusqu'à l'Apocalypse, pour la gloire de Dieu et pour la survie de son enseignement et de ses serviteurs en terre de France, car n'est pas chrétien, celui qui vit sans se soucier de son frère, car n'est pas chrétien celui qui ne se dédie pas au Christ autant dans la prière, que dans la bataille, que dans la vie de tous les jours, ceci est un appel pour les Chrétiens de France, prêtez allégeance au Christ, et joignez vous dans la Croisade contre la République maçonnique qui occupe nos terres, le 21 janvier 1793 ils ont tué notre pieux Roi, le 9 décembre 1905, ils ont chassé et exilé Jésus-Christ de France, l'ennemi est féroce, l'ennemi est fortuné, l'ennemi est rusé, l'ennemi est menteur, l'ennemi possède l'impie pour allié, il est vrai qu'ils ont pactiser pour un pouvoir instable et des richesses temporelles qu'ils n'emporteront guère dans l'au-delà, mais nous nous avons la foi en Christ, en sa promesse, et avons une confiance totale en Lui et en sa volonté pour la France, nous prions pour la victoire de cette croisade, nous confions tous nos biens temporels et spirituels au Christ, et plaçons tous nos espoirs en le Christ-Roi pour le sauvetage de la chrétienté en terre de France ! La Croisade menée par le Royaume de France durera jusqu'au glas final que sont les sept trompettes de l'Apocalypse, et avec la permission du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, même après les trompettes, nous continuerons le combat et traverserons toutes les épreuves de Dieu, avec et pour Lui. Des cavaliers de l'Apocalypse, au combat entre le Christ et ses légions angéliques contre l'antéchrist, nous serons les serviteurs du Christ au plus bas contre la bête et ses serviteurs, et seulement quand viendra l'heure du Jugement dernier, nous poserons fusils et couteaux pour nous relâcher auprès de Dieu dans son Royaume. D'ici là, ne vous relâchez point, maintenez la lutte contre Satan, car vous avez tous fait le serment de poursuivre ce combat jusqu'au Jugement dernier, et vous marchez tous sur les pas de nos pieux prédécesseurs tombés en Terre Sainte !

Ô Seigneur, ayez pitié de ceux qui ont tout abandonné pour Vous. Ayons foi en Notre Seigneur bien-aimé, et n'oublions pas que le premier à être entré dans le Royaume de Dieu était un brigand, Saint Dismas. Il a vécu dans le péché et est mort dans la repentance. Si Notre Seigneur a donc pardonné le pécheur qui, avec foi et sincérité, s'est repenti, n'ayons pas crainte du sort de ceux qui aiment Dieu avec foi et sincérité.

Athanase de France et Flavien-Joseph de Joinville disent : Pour sauver la France et son peuple, nous ne devons pas être nous-mêmes, soyons meilleurs, soyons comme le Christ, inspirons-nous de sa vie dans nos actes. Il ne faut pas profiter de la vie, vivre en chrétien c'est s'oublier soi-même, pour s'en remettre entièrement à Dieu. Oublions donc nos désirs et notre confort, car tout cela est superflu et conduit à la damnation.

(Nous ne pouvons être comme Dieu, car Lui seul déplace les montagnes, crée les planètes et possède l'Omniscience, l'Omnipotence, l'Omniprésence et l'Omnibénévolence. Toutefois, Notre Seigneur s'est fait homme, et il nous est possible de tendre à la perfection selon la grâce qui nous est accordée. Parmi les créatures humaines, la plus parfaite demeure la Très Sainte et Très Vierge Marie, l'Immaculée Conception, parfaite et sans péché.)

—

« Même Créateur, même foi, même bannière »

Ô Croisés étrangers au sang qui n'est point franc parmi l'Ordre de Saint-Dismas, que vous soyez noir, beurre, blanc, etc., la France voit vos sacrifices. Vous participez à la reconstruction d'un Royaume millénaire. Vous êtes des étrangers, servant un royaume par loyauté au Christ, mais plus que des étrangers, vous êtes des chrétiens, et nous sommes des chrétiens. Si notre sang est différent, notre foi, elle, est la même. Maintenez donc vos

efforts dans la Croisade, dans la lutte contre l'hérésie, que Dieu bénisse vos efforts, et que Dieu fortifie votre foi et votre endurance dans le combat !

Le Commandeur Athanase de France dit : Quiconque se bat pour le Royaume de France et pour la chrétienté, se voit accorder l'asile en terre de France !

Le Royaume de France conseille aux chrétiens de lire en entier les réflexions de Saint Thomas d'Aquin sur l'immigration, se trouvant dans l'article 3 de la question 105 de la Prima Secundae, dans la Somme théologique, car le Royaume de France suit ce texte.

Le Commandeur Athanase de France dit : Ce royaume ne considère aucunement une race inférieure à une autre. Et nous le répétons, il y a les peuples de sang et le peuple de foi. Ainsi, si parmi nous il y avait un Arménien, son peuple par le sang serait bien le peuple arménien, mais par la foi, son peuple est bien le peuple chrétien. Ainsi, les étrangers par le sang ne sont pas étrangers par la foi ; ils ne seront jamais pour nous des Français, mais seront éternellement pour nous des frères en Christ ! Ainsi, pour nos frères d'autres peuples parmi nous, n'ayez d'inquiétude vis-à-vis de votre statut car il est protégé, et aux frères si fiers de leur peuple qu'ils en deviennent des suprémacistes, sachez que vous n'êtes point des nôtres tant que vous n'avouez point de votre bouche que tous les hommes sont de la même descendance, celle d'Adam et d'Ève !

(Lorsque j'use du terme "sang", je n'affirme pas que les individus constituant l'humanité ont un sang différent les uns des autres, car sinon je serais en contradiction avec l'Écriture, Actes 17, 26 : "Il a fait que d'un seul toute la race des hommes habite sur toute la face de la terre, ayant déterminé pour chaque nation la durée de son existence et les bornes de son domaine..." – nous faisant comprendre que les races et les peuples ne sont que les différentes lignées d'une même descendance s'étant séparées avec le temps par la migration, ainsi nous sommes tous issus du même sang, nous avons donc tous sans exception le même sang – J'ai donc usé de ce terme pour plus de compréhension et de fluidité dans mon propos.)

Pie XII dit (Humani Generis ; 12 août 1950) : Les fidèles en effet ne peuvent pas adopter une théorie dont les tenants affirment qu'après Adam il y a eu sur la terre de véritables hommes qui ne descendaient pas de lui comme du premier père commun par génération naturelle, ou bien qu'Adam désigne tout l'ensemble des innombrables premiers pères.

Éphésiens 2, 11-15 : Souvenez-vous qu'autrefois, vous gentils selon la chair, vous étiez appelés incirconcision, par ce qu'on appelle circoncision, à cause de la circoncision dans la chair faite de main d'homme ; parce que vous étiez en ce temps-là sans Christ, séparés de la société d'Israël, étrangers aux alliances, n'ayant point l'espérance de la promesse, et sans Dieu en ce monde. Mais maintenant que vous êtes dans le Christ Jésus, vous qui étiez autrefois éloignés, vous avez été rapprochés par le sang de ce même Christ. Car c'est lui qui est notre paix, lui qui des deux choses en a fait une seule, détruisant dans sa chair le mur de séparation, leurs inimitiés ; abolissant par sa doctrine la loi des préceptes, pour des deux former en lui-même un seul homme nouveau...

Galates 3, 28 : Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; plus d'esclave, ni de libre ; plus d'homme, ni de femme. Car vous n'êtes tous qu'une seule chose dans le Christ Jésus.

Colossiens 3, 11 : Il n'y a ni Gentil ni Juif, ni circoncis ni incirconcis, ni barbare ni Scythe, ni esclave ni libre ; mais le Christ est tout en tous.

Léon XIII dit (Libertas Præstantissimum ; 20 juin 1888) : L'équilibre des droits, comme la vraie fraternité entre les hommes, c'est Jésus-Christ qui l'a proclamé le premier ; mais à sa

voix a répondu celle de ses apôtres déclarant qu'il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni Barbare, ni Scythe, mais que tous sont frères dans le Christ.

Le Commandeur Athanase de France dit : Les racistes, les eugénistes et les moqueurs sont des chiens de l'enfer et ne sont point des nôtres, le Seigneur n'a-t-il pas dit, Genèse 1, 26 : "Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux domestiques et sur toute la terre, et sur les reptiles qui rampent sur la terre." Mais certains auraient préféré qu'Il ait dit : "Faisons l'homme de telle race à notre image et qu'il domine les autres hommes !" Ces gens-là haïssent d'autres hommes pour leur apparence, pour de simples différences physiques, mais faire cela revient à haïr la création et à soutenir que le Seigneur fit une erreur lorsqu'Il créa ces personnes, et la Sainte Écriture nous fait comprendre qu'il en va de même pour ceux riant des infortunés et des handicapés, Proverbes 14, 31, 17:5 : "Celui qui opprime un indigent, outrage le créateur de cet indigent ; mais celui-là l'honore, qui a pitié d'un pauvre... Celui qui méprise le pauvre outrage celui qui l'a fait, et celui qui se réjouit de la ruine d'un autre ne sera pas impuni." Ou encore ceux qui jugent leurs frères pour leur taille ou poids, les traitant de faibles, ceux-là oublient l'histoire de David et Goliath, lorsque grâce au Seigneur le petit triompha du grand, 1 Rois 16, 7 : "Ne regarde point la hauteur de sa stature, parce que je l'ai rejeté, et que moi je ne juge point selon le regard de l'homme ; car l'homme voit ce qui paraît, mais le Seigneur regarde le cœur." Car l'homme, qu'importe son état, qui se remet sincèrement à Dieu, est béni, et possède plus que la force de mille hommes car il a avec lui l'aide de Dieu.

(Certains se disent "chrétiens" tout en étant eugénistes et voudraient voir les handicapés exterminés ; à ceux-là, je pose une question : Jésus-Christ s'approchait-il des handicapés afin de miraculeusement les guérir, ou pour leur coller une balle dans la tête ?)

Actes 10, 1-48, 11:1-18 : Il y avait à Césarée un certain homme, du nom de Corneille, centurion de la cohorte qui est appelée Italique, religieux et craignant Dieu, avec toute sa maison, faisant beaucoup d'aumônes au peuple, et priant Dieu sans cesse ; cet homme vit manifestement en vision, vers la neuvième heure, un ange de Dieu venant à lui, et lui disant : Corneille. Et lui, le regardant, tout saisi de crainte, dit : Qu'est-ce, Seigneur ? Et l'ange lui répondit : Tes prières et tes aumônes sont montées en souvenir devant Dieu. Et maintenant envoie des hommes à Joppé, et fais venir Simon, qui est surnommé Pierre ; Il loge chez un certain Simon, corroyeur, dont la maison est près de la mer ; c'est lui qui te dira ce qu'il faut faire. Lorsque l'ange qui lui parlait se fut retiré, il appela deux de ses serviteurs, et un soldat craignant Dieu, de ceux qui lui étaient subordonnés. Quand il leur eut tout raconté, il les envoya à Joppé. Or, le jour suivant, eux étant en chemin et approchant de la ville, Pierre monta sur le haut de la maison, vers la sixième heure, pour prier. Et comme il eut faim, il voulut prendre quelque nourriture. Pendant qu'on lui en apprêtait, il lui survint un ravissement d'esprit : Il vit le ciel ouvert, et comme une grande nappe suspendue par les quatre coins, et qu'on abaissait du ciel sur la terre, et dans laquelle étaient toutes sortes de quadrupèdes, de reptiles de la terre, et d'oiseaux du ciel. Et une voix vint à lui : Lève-toi, Pierre, tue et mange. Mais Pierre dit : À Dieu ne plaise. Seigneur, car je n'ai jamais mangé rien d'impur et de souillé. Et la voix lui dit encore une seconde fois : Ce que Dieu a purifié, ne l'appelle pas impur. Or cela fut fait par trois fois, et aussitôt la nappe fut retirée dans le ciel. Pendant que Pierre hésitait en lui-même sur ce que signifiait la vision qu'il avait eue, voilà que les hommes qui avaient été envoyés par Corneille, s'enquérant de la maison de Simon, arrivèrent à la porte. Et ayant appelé, ils demandaient si ce n'était point là que logeait Simon, surnommé Pierre. Cependant, comme Pierre songeait à la vision, l'Esprit lui dit : Voilà trois hommes qui te cherchent. Lève-toi donc, descends, et va avec eux sans hésitation aucune, parce que c'est moi qui les ai envoyés. Pierre étant descendu vers les hommes dit : Je suis celui que vous cherchez ; quelle est la cause pour laquelle vous êtes venus ? Ils répondirent : Corneille, centurion, homme juste et craignant Dieu, et ayant pour lui le témoignage de toute la nation juive a reçu d'un ange saint l'ordre de vous appeler dans

sa maison, et d'écouter vos paroles. Les faisant donc entrer, il les logea. Mais le jour suivant, il partit avec eux ; et quelques-uns des frères de Joppé l'accompagnèrent. Et le jour d'après il entra dans Césarée. Corneille les attendait, ses parents et ses amis les plus intimes étant assemblés. Et il arriva que lorsque Pierre entra, il vint au devant de lui, et, tombant à ses pieds, il l'adora. Mais Pierre le releva, disant : Levez-vous ; et moi aussi je ne suis qu'un homme. Et s'entretenant avec lui, il entra, et trouva un grand nombre de personnes qui étaient assemblées ; et il leur dit : Vous savez, vous, quelle abomination c'est pour un homme juif, que de fréquenter ou même d'approcher un étranger ; mais Dieu m'a montré à ne traiter aucun homme d'impur ou de souillé. C'est pourquoi, ayant été appelé, je suis venu sans hésitation. Je vous demande donc pour quel sujet vous m'avez appelé ? Et Corneille lui dit : Il y a en ce moment quatre jours, j'étais priant dans ma maison, à la neuvième heure ; et voilà qu'un homme vêtu de blanc se présenta devant moi, et dit : Corneille, ta prière a été exaucée, et tes aumônes ont été en souvenir devant Dieu. Ainsi envoie à Joppé et fais venir Simon, qui est surnommé Pierre ; il est logé dans la maison de Simon, corroyeur, près de la mer. Aussitôt donc, j'ai envoyé vers vous, et vous m'avez fait la grâce de venir. Maintenant donc, nous sommes tous devant vous pour entendre tout ce que le Seigneur vous a commandé. Alors, ouvrant la bouche, Pierre dit : En vérité, je vois que Dieu ne fait point acception des personnes ; mais qu'en toute nation celui qui le craint et pratique la justice, lui est agréable. Dieu a envoyé la parole aux enfants d'Israël, annonçant la paix par Jésus-Christ qui est le Seigneur de tous ; vous savez, vous, ce qui est arrivé dans toute la Judée, en commençant par la Galilée, après le baptême que Jean [le Baptiste] a prêché ; comment Dieu a oint de l'Esprit-Saint et de sa vertu, Jésus de Nazareth, qui a passé en faisant le bien et guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable, parce que Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem, ce Jésus qu'ils ont tué, le suspendant à un bois. Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et lui a donné de se manifester, non à tout le peuple, mais aux témoins préordonnés de Dieu, à nous, qui avons mangé et bu avec lui, après qu'il fut ressuscité des morts. Et il nous a commandé de prêcher au peuple et d'attester que c'est celui que Dieu a établi juge des vivants et des morts. C'est à lui que tous les prophètes rendent ce témoignage que tous ceux qui croient en lui reçoivent, par son nom, la rémission des péchés. Pierre parlant encore, l'Esprit-Saint descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole. Et les fidèles circoncis, qui étaient venus avec Pierre, s'étonnèrent grandement de ce que la grâce de l'Esprit-Saint était aussi répandue sur les gentils. Car ils les entendaient parlant diverses langues et glorifiant Dieu. Alors Pierre dit : Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont reçu l'Esprit-Saint comme nous ? Et il ordonna qu'ils fussent baptisés au nom du Seigneur Jésus-Christ. Alors ils le prièrent de demeurer avec eux quelques jours. Or les apôtres et les frères, qui étaient en Judée, apprirent que les gentils aussi avaient reçu la parole de Dieu. Et, lorsque Pierre fut revenu à Jérusalem, ceux de la circoncision disputaient contre lui, disant : Pourquoi es-tu entré chez des hommes incirconcis, et as-tu mangé avec eux ? Et Pierre commença à leur exposer les choses par ordre, disant : J'étais dans la ville de Joppé, priant, et dans un ravissement d'esprit, je vis comme une grande nappe suspendue par les quatre coins, qu'on abaissait du ciel, et qui vint jusqu'à moi. En la considérant attentivement, je vis les quadrupèdes de la terre, et les bêtes sauvages, et les reptiles, et les oiseaux du ciel. Et j'entendis une voix qui me disait : Tue et mange. Et je répondis : Nullement, Seigneur ; car jamais rien d'impur ou de souillé n'entra dans ma bouche. Et la voix du ciel me dit une seconde fois : Ce que Dieu a purifié, ne l'appelle pas impur. Cela fut fait par trois fois, et tout rentra dans le ciel. Et voilà qu'aussitôt trois hommes, envoyés vers moi de Césarée, s'arrêtèrent devant la maison où j'étais. Et l'Esprit me dit d'aller avec eux sans hésiter. Les six frères que voici vinrent avec moi, et nous entrâmes dans la maison de cet homme. Il nous raconta comment il avait vu dans sa maison un ange qui s'était présenté et lui avait dit : Envoie à Joppé et fais venir Simon, qui est surnommé Pierre ; il te dira des paroles par lesquelles tu seras sauvé, toi et toute ta maison. Lorsque j'eus commencé de parler, l'Esprit descendit sur eux comme sur nous au commencement. Alors je me souvins de la parole du Seigneur, lorsqu'il disait : Jean a baptisé dans l'eau ; mais vous, vous serez baptisés dans l'Esprit-Saint. Si donc Dieu leur a donné la même grâce qu'à nous, qui avons

cru au Seigneur Jésus-Christ; qui étais-je, moi, pour m'opposer à Dieu ? Ces choses entendues, ils se turent, et glorifièrent Dieu, disant : Dieu a donc accordé la pénitence aux gentils aussi, pour qu'ils aient la vie.

Actes 13, 45-48 : Les Juifs furent remplis de colère, et, blasphémant, ils contredisaient les paroles de Paul. Alors Paul et Barnabé dirent hardiment : C'était à vous qu'il fallait d'abord annoncer la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voilà que nous nous tournons vers les gentils ; car le Seigneur nous l'a commandé en ces termes : Je t'ai établi la lumière des gentils, afin que tu sois leur salut jusqu'aux extrémités de la terre. Ce qu'entendant, les gentils se réjouirent, et ils glorifiaient la parole de Dieu ; et tous ceux qui étaient préordonnés à la vie éternelle embrassèrent la foi.

Romains 3, 29 : Dieu est-il le Dieu des Juifs seulement ? Ne l'est-il pas aussi des gentils ? Oui, certes, des gentils aussi...

Parmi les racistes actuels, certains se disent en haine des juifs talmudistes car ils seraient "racialement inférieurs", tout en étant chrétiens ; pourtant, ils sont plus proches d'eux que de Jésus-Christ et des Apôtres, en les haïssant pour leur race plutôt que de les haïr pour leurs péchés, car les talmudistes n'aiment point les non-juifs, car ils ne partagerait pas les mêmes ancêtres qu'eux. Or, c'est faux, car nous sommes nous aussi – tous – les descendants d'Adam et de Noé. Certes, ils sont égarés ; ainsi, chrétiens, ne vous abaissez pas à les haïr pour leur judéité, sinon vous seriez comme eux, faites donc preuve de plus de sainteté afin que les honnêtes parmi eux disent : "Le christianisme est la voie... car il n'y a pas sur terre un peuple plus saint que le peuple chrétien...". Puis, ne savez-vous donc pas que "catholique" veut dire "universel" en grec ? Or, comment pourriez-vous être universels tout en haïssant ceux d'ailleurs ? Ne vous fiez donc pas aux apparences, ne soyez pas comme les mécréants, un peuple superficiel, matériel et temporel, car nous sommes un peuple spirituel et éternel. Pour finir, que cette haine du "sang" soit contre les Hébreux, les Romains, les Anatoliens, les Berbères ou encore les Arabes, etc., c'est véritablement un blasphème, d'abord contre Jésus-Christ, la Très Sainte Vierge et les Apôtres qui étaient des Hébreux, mais aussi contre ceux qui ont évangélisé les Gaules tels Saint Austremoine de Clermont, premier évêque de Clermont, qui était un Hébreu, ou encore Saint Irénée de Lyon et Saint Thyrese d'Autun qui étaient des Anatoliens, ainsi que Saint Martial de Limoges qui était aussi un Hébreu. Sans eux, les Gaules auraient pu rester païennes et ne jamais devenir chrétiennes. Ne les oubliez pas, eux, qui, étrangers par le "sang", sont venus nous évangéliser. Ce que nous pouvons faire aujourd'hui pour les honorer, c'est les respecter et évangéliser leurs descendants redevenus païens ou devenus hérétiques ou schismatiques.

Talmud, Avodah Zarah 22b:10-12 : La Guemara demande : Pourquoi alors ne faut-il pas laisser des femelles animales seules avec des femmes non-juives ? Mar Ukva bar Hama dit : Parce que les gentils fréquentent les femmes de leurs voisins, et si l'un d'eux ne trouve pas sa femme et trouve le bétail, il pourrait commettre des actes de bestialité avec lui. L'animal d'un Juif est plus attirant pour les gentils que leurs propres femmes, comme le dit Rabbi Yohanan : Lorsque le serpent s'approcha d'Ève, au moment où elle commit le péché de manger du fruit de l'Arbre de la Connaissance, il la souilla moralement, et cette souillure persiste en tout être humain. La Guemara demande : Si tel est le cas, un Juif devrait-il également être soupçonné de bestialité ? La Guemara répond : Quant au peuple juif, qui s'est tenu au Mont Sinaï et a reçu la Torah, sa souillure a pris fin, tandis que pour les gentils, qui ne se sont pas tenus au Mont Sinaï et n'ont pas reçu la Torah, leur souillure n'a pas pris fin. La Guemara s'interroge sur la halakha concernant les oiseaux. Un dilemme a été soulevé devant les Sages : Quelle est la halakha concernant les oiseaux ? Les gentils sont-ils soupçonnés de bestialité envers les oiseaux ? La Guemara suggère : Venez entendre une preuve qu'ils sont soupçonnés de le faire, car Rav Yehuda rapporte que Shmuel dit au nom de Rabbi Hanina : J'ai vu un jour un gentil acheter une oie au marché, commettre un acte de

bestialité avec elle, l'étrangler, la rôtir, puis la manger. De même, le rabbin Yirmeya de Difti raconte : « J'ai vu un Arabe acheter une cuisse de viande au marché et y pratiquer une incision de la taille nécessaire pour y pénétrer. Il l'a ensuite pénétrée, rôtie et mangée. Ces incidents démontrent que les gentils sont soupçonnés d'avoir une conduite immorale avec la volaille. »

Le racisme est donc une sauvage barbarie, la turpitude païenne à l'état pur, qui conduit les peuples du genre humain à se haïr entre eux, car : « ceux-là ne sont pas comme nous... » Et je m'adresse là aux talmudistes qui ont perverti l'Ancien Testament et qui, comme les pharisiens, n'ont pas écouté le Seigneur, qui leur a révélé (Deutéronome 10,17-19) : « Parce que le Seigneur votre Dieu est lui-même le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs, le Dieu grand, puissant et terrible, qui n'a point égard à la personne ni aux présents. Il fait justice à l'orphelin et à la veuve, il aime l'étranger, et il lui donne la nourriture et le vêtement. Vous donc aussi, aimez les étrangers, parce que vous-mêmes aussi, vous avez été étrangers dans la terre d'Égypte. » Mais je m'adresse aussi, et surtout, aux chrétiens qui ne font pas partie du peuple juif, vous qui étiez traités d'impurs par les pharisiens, car vous n'étiez pas présents au Mont Sinaï aux côtés de Moïse et du peuple d'Israël. Sachez que vous avez été rachetés par le sang du Seigneur de tous, Jésus-Christ. Ne dites donc de personne qu'il est impur de naissance, mais qu'il peut le devenir de par ses mauvaises œuvres. Soyez comme les Apôtres : montrez-vous dignes de Jésus-Christ, qui est venu racheter des hommes de tous les peuples, proclamant ainsi, sans le dire, que le racisme n'a pas lieu d'être.

Apocalypse 5, 9 : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été mis à mort, et que vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation.

Apocalypse 7, 9 : Je vis une grande troupe que personne ne pouvait compter de toutes les nations, de toutes les tribus, de tous les peuples et de toutes les langues, qui étaient debout devant le trône [de Dieu] et devant l'Agneau, revêtus de robes blanches ; et des palmes étaient en leurs mains.

Ni le Seigneur, ni l'Église catholique n'interdisent le métissage ou le mariage interracial, alors nous acceptons ce dernier à condition que le prétendant au mariage étranger tienne une foi catholique brûlante et débordante, et évidemment soit prêt à abandonner tout patriotisme envers sa terre d'origine et, par conséquent, uniquement tenir sa fidélité au Royaume de France et connaître les grandes lignes de l'histoire catholique de la France – De plus, dans Nombres 12, 1, il est dit que Moïse prit pour épouse une femme éthiopienne, donc une femme noire, mais une femme hébraïque critiqua cela et le Seigneur la rendit lépreuse et ordonna son expulsion dans le désert. Comme vous l'avez compris, nous n'interdisons pas le métissage ethnique, mais nous interdisons le « métissage » religieux, c'est-à-dire les unions entre catholiques et non-catholiques, et quand vous aurez lu le reste de cette œuvre de votre commandeur, vous comprendrez que l'Apocalypse est proche en décennies ou en siècles, et ce n'est pas une triste nouvelle pour les justes, car Notre Seigneur sera bientôt de retour et le petit troupeau que nous sommes se réjouira de pouvoir se prosterner devant Lui, mais en attendant sa venue, sur la terre, nous devons combattre et nous pensons que ce combat doit s'étendre à tous et partout, sans tenir compte de la race et de la nation de chacun mais seulement de la foi, car le patriotisme envers sa nation n'est possible que lorsque elle est soumise à Dieu, nous sommes patriotes de l'ancienne France et nous crachons sur tout ce qui a été perpétré après la Révolution et cela est pareil pour l'Église nous sommes fidèles à tout ce qui s'est passé avant Vatican II mais nous crachons sur tout ce qui a été perpétré pendant et après, voilà donc pourquoi vous ne devez pas être patriote de la « France » d'aujourd'hui, notre Royaume est invisible ou à peine visible mais vous ne pouvez qu'être patriote de lui car il est le seul à se soumettre à Dieu, soyons donc unis chrétiens de tout peuple et de tout lieu pour mener ce dernier combat et nous ne serons pas

fiers du Royaume de France car il est en France mais car il est soumis à Dieu et pour tous les faux patriotes qui sont fiers de la France elle-même dans toute son histoire ou quasiment sachez que vous n'êtes pas de vrais bons patriotes car le patriote catholique est celui qui aime sa nation quand elle est soumise à Dieu, et n'oubliez pas que la France ne se téléportera pas dans les Cieux à l'Apocalypse. Ainsi, notre appel touche le Franc, le Germain, l'Ibère, le Romain, le Berbère, l'Anatolien, l'Israélite, etc. Car il n'y a plus de terre catholique en ce monde, mais nous cherchons à en rebâtir une et nous appelons ceux ne pouvant se déplacer à le faire ailleurs ; nous ne savons point si cela sera une réussite chez nous autant que chez eux, car l'Apocalypse est proche et nos chances de retrouver la catholicité sur cette terre avant la fin sont réduites. Mais si nous n'essayons pas, cela signifie que nous n'aurions rien tenté, alors battons-nous tous pour ce dernier objectif terrestre en France et dans d'autres terres, et si nous venions à réussir seulement en France alors tous, Occidentaux et Orientaux... seraient les bienvenus en France car ce sera peut-être la dernière forteresse catholique ! Ainsi, vous l'avez compris, l'immigration est légale uniquement lorsqu'elle nous apporte des étrangers bénéfiques et profitables : des catholiques, mais lorsqu'elle nous apporte des non-catholiques qui sont pour nous des infidèles qui pourraient corrompre notre foi, elle est évidemment illégale.

Les noirs ne sont ni inférieurs, ni maudits

Saint Bernard de Clairvaux dit (Sermon XXV, XXVII-XXVIII sur le Cantique des Cantiques) : Je vous ai donc dit... que l'Épouse est obligée de répondre aux attaques et aux reproches de celles qui sont envieuses de sa gloire, et qui, selon le corps, semblent être du nombre des jeunes filles, mais en sont bien éloignées selon l'esprit. Car elle leur dit : « Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem (Cant. I, 4). » Il est visible qu'elles disaient du mal d'elle, et lui reprochaient d'être noire. Mais considérez la sagesse et la douceur de l'Épouse. Non-seulement elle ne rend point injure pour injure, mais elle leur donne même des bénédictions en les appelant filles de Jérusalem, quand par leur méchanceté elles auraient bien plutôt mérité d'être appelées filles de Babylone, filles de Baal, ou de quelque autre nom piquant et outrageux... Examinons maintenant ce que veut dire ceci : « Je suis noire, mais je suis belle. » N'y a-t-il pas de contradiction dans ces paroles ? A Dieu ne plaise. Je dis cela pour les simples qui ne savent pas discerner entre la couleur et la forure; la forme concerne la composition de la chose qui la reçoit, et la couleur n'en est qu'une qualité. Car tout ce qui est noir n'est pas laid pour cela. Le noir, par exemple, n'est pas laid dans la prune de l'œil. On se pare aussi avec des pierres précieuses qui sont noires. Les cheveux noirs joints à une peau blanche, augmentent l'éclat et la beauté du visage. Enfin on peut faire la même remarque en mille autres sujets semblables, et vous trouverez une infinité de choses qui ne laissent pas d'être fort belles dans leur forme, bien que la couleur n'en soit pas agréable. C'est peut-être de cette façon que, bien que l'Épouse soit fort belle pour les traits et la proportion de son visage, elle a pourtant ce défaut d'avoir le teint noir. Mais cette imperfection n'est que pour le lieu de son pèlerinage. Car lorsque l'Époux immortel la couronnera de gloire dans la céleste patrie, elle n'aura ni tache, ni ride, ni aucune imperfection pareille. Mais à présent, si elle disait qu'elle n'est point noire, elle se ferait illusion à elle-même et ne dirait pas vrai. C'est pourquoi ne vous étonnez pas de ce que, disant qu'elle est noire, elle ne laisse pas de se glorifier d'être belle. Car comment celle ;à qui l'on dit : « Venez ma belle, » ne serait-elle pas belle ? (...) Elle est noire, je l'avoue, mais elle est belle, filles de Jérusalem. Elle est noire à votre jugement, mais elle est belle au jugement de Dieu et des anges. Si elle est noire ce n'est qu'au dehors. Or elle se soucie fort peu de votre jugement, et du jugement de ceux qui ne jugent des choses que par les apparences extérieures. Car l'homme ne voit que ce qui paraît au dehors, mais Dieu voit et contemple le cœur (I Reg. XVI, 7). Si elle est noire au dehors, elle est belle au-dedans, et plaît à celui à qui elle souhaite de plaire. Elle ne se met pas en peine de vous plaire ; car elle sait que si elle vous était agréable, elle ne serait pas la servante de Jésus-Christ. Heureux le noir qui produit la blancheur de l'âme, la lumière de la science, la pureté de la conscience ! Écoutez enfin ce que Dieu promet par le Prophète à ceux qui sont noirs de cette sorte, à

ceux que l'humilité de la pénitence ou le zèle de la charité semble avoir décolorés « Quand vos péchés, dit-il, seraient aussi rouges que l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige, et comme la laine la plus blanche (Isa. I, 18). » Il ne faut pas mépriser si fort le noir qui paraît dans les saints, puisqu'il produit une blancheur cachée, et prépare au dedans de l'âme un trône pour la sagesse; car la sagesse, selon la définition du Sage, est la blancheur de la vie éternelle (Sap. VII, 26), et il faut qu'une âme en qui la sagesse établit sa demeure soit bien blanche. Si l'âme du juste est le siège de la sagesse, je ne fais aucune difficulté de dire que l'âme du juste est blanche... On ne peut lui comparer ni la beauté du corps, quelque grande quelle soit, ni la blancheur d'une peau délicate qui doit être un jour consumée, ni les roses d'un visage qui doit bientôt se corrompre, ni le prix d'une robe qui s'use avec le temps, ni la beauté de l'or ou l'éclat des pierreries, ni enfin rien de ce qui est sujet à la corruption. C'est donc avec raison que les saints, méprisant les ornements, et l'entretien superflu de leur extérieur, qui est corruptible, mettent tout leur soin et s'occupent entièrement à cultiver et orner l'intérieur, qui est fait à l'image de Dieu, et qui se renouvelle de jour en jour. Car ils sont assurés que rien ne peut être plus agréable à Dieu que son image, lorsqu'on la rétablit dans sa première beauté. C'est pour cela que toute leur beauté est au dedans d'eux, sans paraître au dehors, c'est-à-dire qu'elle ne consiste point dans la fleur de l'herbe, comme parle l'Écriture, ni dans les louanges du peuple, mais dans le Seigneur. C'est ce qui leur fait dire : « Toute notre gloire consiste dans le témoignage de notre conscience (II Cor. II, 12) ; » le seul juge de leur conscience est, en effet, Dieu, à qui seul ils désirent de plaire, car c'est là seulement que se trouve la vraie et souveraine gloire à leurs yeux. Certes, cette gloire qui réside au dedans n'est pas petite, puisque le Seigneur de gloire daigne s'en glorifier, suivant ces paroles de David : « Toute la gloire de la fille du roi est au dedans d'elle (Psal. XLIV, 14). » (...) Puisqu'il en est ainsi, l'Épouse a bonne grâce à se faire un sujet de gloire de ce qui lui est reproché comme une laideur par ses envieuses, quand elle ne se glorifie pas seulement d'être belle, mais d'être noire. Car elle ne rougit point d'être noire... Elle est noire, mais elle est belle; filles de Jérusalem. Et si le travail et la douleur d'un long exil décolorent son visage, néanmoins elle est ornée de la beauté céleste... Je reconnais la tente de Salomon, ou plutôt j'embrasse Salomon lui-même sous sa peau noire. Il est noir, mais quant à la peau seulement. Il n'est noir qu'extérieurement, non point au dedans; car toute la gloire de la fille du roi est intérieure (Psal. XLIV, 3). Au dedans c'est l'éclat de sa divinité, la beauté de ses vertus, la splendeur de sa gloire, et la pureté de son innocence... Il est noir, mais c'est aux yeux des insensés. Car il paraît très-aimable aux yeux des fidèles. Il est noir, mais il est beau. Il est noir dans l'opinion d'Hérode, mais il est beau selon la confession du larron et la foi du centenier... Elle [l'Épouse] ne rougit point de paraître noire et d'être appelée noire, pourvu qu'elle puisse dire à son Époux : « La honte des opprobres dont vos ennemis vous ont couvert est tombée sur moi (Psal. LXXII, 10) ; » mais elle est noire comme les tentes de Salomon, c'est-à-dire au dehors, non au dedans, car mon Salomon n'est point noir au dedans. Aussi ne dit-elle pas : je suis noire comme Salomon, mais « comme les tentes de Salomon, » parce que la noirceur du vrai Pacifique, n'est qu'à la surface et au dehors. La noirceur du péché est au dedans, et le crime infeste l'âme avant de paraître aux yeux des hommes. Car les mauvaises pensées, les larcins, les homicides, les adultères, les blasphèmes sortent du cœur, et ce sont là, les vices qui souillent l'homme...

L'ascendance israélite des peuples d'Europe

Marquis de la Franquerie dit (Ascendances davidiques des rois de France) : Jéroboam, le roi d'Israël, qui était de la tribu d'Ephraïm, ayant invité ses peuples à adorer deux veaux d'or et profaner le sabbat, le châtiment devait s'ensuivre : "Le Seigneur conçut donc une grande indignation contre Israël et le rejeta de devant Sa face, et il ne demeura plus que la tribu de Juda. Alors le Seigneur abandonna toute la race d'Israël" et ce fut la déportation à Babylone (IV Rois, XVII, 18-20) ... Les dix tribus d'Israël, déportées loin de leur pays, ne rentrèrent pas en Palestine mais perdirent leur identité nationale. L'historien juif précise : "Les dix tribus d'Israël formant une immense multitude se trouvent jusqu'à ce jour au-delà du fleuve de l'Euphrate" (Antiquités Judaïques, t. II, ch. 5). Elles se dispersèrent dans le monde parmi

les gentils, plus particulièrement vers l'Occident. Parmi les populations israéliennes transplantées par Nabuchodonosor en Assyrie, certaines s'enfuirent avant l'écroulement de l'empire assyrien, vers 609 avant Jésus-Christ, et elles s'installèrent le long de la Mer Caspienne et de la Mer Noire. Lors de cet écroulement, les autres tribus restées jusqu'alors sous le joug furent rejetées plus à l'ouest, vers l'Europe occidentale et devinrent nomades... Ceux qui envahirent la Germanie, la Scandinavie et les Îles Britanniques s'appelèrent alors du nom général de Saxons, ou Isaac-sons, les fils d'Isaac... Régine Pernoud, dans son Histoire des Gaulois, écrit : "A l'époque de la Thène (vers l'an 500 avant Jésus-Christ) les Celtes n'ont pas encore d'histoire proprement dite, ils ne forment pas un empire, mais une sorte d'agrégat de peuples qui semblent avoir été assez mouvants" (Les Gaulois, p. 31-32) ; ... Plusieurs tribus d'Israël étaient établies dans le pays de GALAAD et, au temps du Christ cette région s'appelait aussi GAULONITIS. Il convient de rapprocher ce nom de région de Galates et Galli ou Gaulois qui finit par être donné aux habitants de la Gaule une fois que ses habitants s'y furent installés. D'autre part, Funck Brentano écrit : "Ce nom CELTE, ils (les Celtes) SE L'ÉTAIENT DONNÉ A EUX-MÊMES. On les nommait aussi Galates. Les Romains les appellent Galli". (Les Origines). Ainsi les appellations Celtes, Galates, Galli et Gaulois s'appliquent au même peuple dont l'origine était Israël. Et il y a lieu de remarquer que ces appellations sont à l'origine étymologiquement de Valaques, Walah, Wales, Welsch, Galles et aussi Gael. Or le mot hébreu GÔLÂH, qui se prononçait GAULAU signifiait EXIL... Très justement, le Comte de Place, dans ses Problèmes Héraldiques (p. 11), écrit : "Les tribus se sont succédé, poussées les unes les autres jusqu'au moment où la Providence a voulu que les tribus d'Israël se répandissent avec leurs chefs à travers l'Europe et que les descendants de la Maison de Juda vinssent en Gaule qui, dans les décrets éternels devait être le nouveau peuple choisi, Israël ayant rejeté l'Arche d'Alliance" Ajoutons que l'Abbé Boudet, Curé de Rennes-les-Bains, dans l'Aude, a publié en 1886 une étude, La vraie langue celtique et le Cromleck de Rennes-les-Bains, dans laquelle il écrit : "La Gaule a été le point central de l'établissement définitif de la famille celtique dans les contrées occidentales de l'Europe" (p. 1), et il ajoute : "Les Gals, descendants de Gomer, fils de Japhet, partirent de l'Asie Mineure à une époque que l'on ne peut préciser, se répandirent dans la Gaule..."

L'ascendance davidique des Rois de France

Marquis de la Franquerie dit (Ascendances davidiques des rois de France) : ... la maison royale de France descend de David (donc de la maison royale de Juda...) uniquement par quatre Princesses de la maison de David : Tea-Tephi qui épousa Heremon ; Anna, la cousine germaine de la Très Sainte Vierge Marie et la fille de Saint Joseph d'Arimathie par son mariage avec Beli Nouer, dont la fille Bennardim épousa le Roi Lear ;enfin Athildis qui épousa Marcomir IV [Roi des Francs]. La Bible annonçait que la maison de David serait transplantée en Occident ; elle l'a été, en effet, et par droit d'aînesse salique dans la maison royale de France, et Dieu l'a prouvé par les événements... Par les événements et par Ses miracles Dieu a prouvé que seuls les rois de France sont les fils aînés de l'Église, et le Pape Grégoire IX, successeur légitime de Pierre, a bien précisé dans sa lettre à Saint Louis que "la tribu de Juda était la figure anticipée du royaume de France". Rappelons l'allocution de Saint Remy, inspiré, au baptême et au sacre de Clovis : "Apprenez, mon fils, que le royaume des Francs est prédestiné par Dieu à la défense de l'Église romaine qui est la seule véritable Église du Christ... Ce royaume sera un jour grand entre tous les royaumes et il embrassera toutes les limites de l'empire romain et il soumettra tous les peuples à son sceptre... Il durera jusqu'à la fin des temps ! Il sera victorieux et prospère tant qu'il sera fidèle à la Foi Romaine. Mais il sera rudement châtié toutes les fois où il sera infidèle à sa vocation..." Et dans son Testament : "... Cette race royale... que j'ai choisie pour régner jusqu'à la fin des temps au sommet de la majesté royale..."

Clément V dit (Rex gloriae ; 27 avril 1311) : Dans la nouvelle alliance, la France est le peuple élu de Dieu et occupe à peu près la même place qu'Israël dans l'Ancien Testament...

Historiquement, les peuples européens sont déjà des métis à forte ascendance israélite ; la lignée de Clovis est donc mélangée avec la lignée de David, ce qui prouve que notre peuple a été en quelque sorte anobli par le métissage. Mais aucun autre métissage ne nous rendra plus nobles que celui qui a été opéré dans le passé, car, en quelque sorte, le peuple élu de l'Orient, le peuple juif, est venu en Occident se métisser avec des gentils, et cela a formé le peuple de France, qui est ainsi devenu le peuple élu de l'Occident. Ce n'est pas là un discours racial ; la race n'est franchement rien pour moi, contrairement au peuple. L'humanité est un royaume et les peuples sont les différentes maisons et familles. Si donc, parmi nous, quelques-uns, voire la majorité, se métissent de nouveau, cela n'a rien d'un « grand remplacement » ; c'est surtout un grand mélange qui va seulement métisser la lignée de Clovis, elle-même issue de la lignée de David, avec d'autres lignées. Le vrai grand remplacement se trouve dans le remplacement de la Foi et des mœurs. L'on se fait grand remplacer notre religion, pas notre peuple ; lui se fait mélanger, ce qui est quelque chose de purement naturel dans le monde qu'a créé le Seigneur Tout-Puissant.

Sur les pas des Conquistadors

Le conquistador Bernal Díaz del Castillo dit (Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne, p. 80) : Le Frère prêcha aux vingt Indiennes... plusieurs bonnes vérités sur notre sainte foi, leur conseillant de ne plus croire aux idoles, auxquelles elles avaient cru jusque-là; que c'étaient de méchantes choses, et nullement des divinités : qu'il ne fallait plus leur faire de sacrifices ; qu'on les instruisait dans l'erreur, et qu'elles devaient adorer Notre Seigneur Jésus-Christ. On les baptisa sur-le-champ. La dame indienne... prit le nom de dona Marina. C'était bien réellement une grande dame, fille de grands caciques, ayant possédé des vassaux ; et, certes, on s'en apercevait bien à sa belle prestance... Je ne me rappelle pas bien les noms des autres femmes... mais ce furent les premières chrétiennes de la Nouvelle-Espagne. Cortès les répartit en en donnant une à chaque capitaine ; et comme dona Marina était de bel aspect... dona Marina se lia avec Cortès, qui en eut un fils...

Le Dr Denis Jourdanet dit (Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne, p. 895-897) : « ... En 1545, se présenta une épidémie de laquelle les indigènes sortirent fort diminués. Grand nombre de villages restèrent déserts et ils ne se sont plus repeuplés depuis lors. Trente ans après arrivait le fléau qui règne actuellement. Beaucoup d'endroits ont déjà été dévastés ; le mal augmente chaque jour, et l'on peut croire que, s'il dure trois ou quatre mois encore, il ne restera plus personne... » Ces cruels ravages sévissaient presque exclusivement sur les Indiens; mais on aurait tort de croire que les Espagnols en étaient absolument préservés, car le Père Sahagun nous a dit : « Je me trouvais à Mexico pendant cette épidémie. J'enterrai plus de dix mille morts, et, vers la fin du fléau, j'en fus moi-même atteint... » Il nous parle de plusieurs moines malades, et Juan de Torquemada signale également quelques victimes parmi ses coreligionnaires. Malgré ces accidents, on peut considérer comme certain que les indigènes servirent presque exclusivement d'aliment à cette cruelle dévastation... Quoi qu'il en soit, bien d'autres épidémies ont désolé périodiquement le Mexique depuis la conquête. Les principales ont été : celles de variole des années 1779 et 1796; celle de fièvre bilieuse de 1813; celle de scarlatine de 1825; les choléras de 1833, 1850 et 1854. Ces terribles fléaux n'en excluent pas un grand nombre d'autres, dont la fréquence est venue démontrer de tout temps que la tendance de la plupart des maladies à se propager à l'état épidémique caractérise d'une manière déplorable les influences de la climatologie de l'Anahuac. Mais il est très-certain, — et c'est à cette conclusion que j'ai voulu conduire les détails qui précèdent, — que plus la race indienne pure disparaît, pour faire place au type métis qui s'empare insensiblement du pays, moins considérables sont les ravages que ces épidémies produisent. Je ne veux pas, en m'exprimant ainsi, faire allusion à la variole, qui a trouvé dans l'usage de la vaccine les motifs d'une diminution générale très-sensible -, mais j'ai voulu dire que les autres grandes épidémies que les Indiens appelèrent matlazahuatl, cocolixtli, ne se renouvellent plus de nos jours, et que cette dernière expression ne s'applique guère par eux qu'à quelques

épidémies légères de typhus pétéchial ou même à des cas isolés de cette maladie. Il paraît donc prouvé que les anciens indigènes, soit par suite d'aptitudes spéciales, soit à cause de leur manière de vivre, donnaient plus de prise à ces fléaux périodiques que les races mélangées qui leur succèdent et prospèrent à leur place dans le pays.

(Le Dr Denis Jourdanet était un racialiste et un ami de Paul Bert, un raciste colonialiste qui adhérait au même discours que son ami le raciste et laïciste Jules Ferry, le 28 juillet 1885, à l'Assemblée nationale : « Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures... » Paul Bert ajouta : « La France l'a toujours fait ! » Pourtant, cela n'empêcha pas le Dr Denis Jourdanet, en sa qualité de médecin, de dire ce qu'était la vérité, qui est la suivante : le métissage n'est pas un poison. Dans le cas des Indiens d'Amérique, ils ont clairement été anoblis par le métissage, qui leur a permis d'avoir une résistance accrue face aux maladies et de mieux se familiariser avec leurs nouveaux compatriotes et coreligionnaires, en décidant de tout simplement se mélanger à eux et ainsi devenir mi-amérindiens, mi-espagnols. Il n'y a rien de mal à cela. Je le répète donc : le métissage anoblit les peuples ! À propos de la Conquête de l'Amérique, je vous conseille de consulter ce lien : <https://app.videas.fr/489513a0-ba94-4423-a775-4ae74a9b2873/> afin d'intégralement visionner une conférence sur la Nouvelle-Espagne, expliquant à quel point, avant l'arrivée des Espagnols catholiques, les peuples amérindiens, alors barbares et païens, vivaient dans les ténèbres. Cette conférence est utile pour comprendre que la sainte colonisation existe autant que la sainte immigration. Cette colonisation de l'Amérique par les Espagnols ne fut point du tout une conquête atroce, comme veulent le faire entendre la plupart des gauchistes qui se penchent sur le sujet. Bref, je cite le conférencier : « Après la Conquête, les Espagnols n'hésitaient pas à mêler leur sang avec celui des peuples vaincus ou libérés. On peut importer l'origine ethnique, voilà : les Espagnols se montraient ouverts, même aux Incas et aux Aztèques, peu importe. En fait, il n'y avait pas de problème. Et donc, on a des preuves historiques qui abondent. On a, par exemple, Isabel, fille de l'empereur aztèque Moctezuma, qui devint après la Conquête l'une des femmes les plus riches et influentes du Mexique. Âgée d'environ 30 ans, elle épousa le conquistador Juan Cano de Saavedra, avec qui elle eut cinq enfants. Ce qui est assez incroyable, c'est que les deux filles d'Isabel entraient au Couvent de la Conception à Mexico, tandis que ses fils épousaient des filles de gentilshommes espagnols, donc des métis qui épousaient des filles "pures" espagnoles de nobles. C'était bien la preuve que le métissage n'était pas un obstacle, même au sein de l'élite. Ils étaient catholiques et comprenaient que tous les hommes ont la même dignité humaine. » Cette conférence a été faite et publiée par un catholique sédévacantiste. Qu'aucun donc ne vienne dire que cette conférence est l'œuvre des modernistes ou des gallicans !)

Le Père Augustin Berthe dit (Garcia Moreno, président de l'Équateur, vengeur et martyr du droit chrétien, p. 36-43) : Les Indiens... considéraient comme leur grand dieu ce soleil qui dardait perpendiculairement ses rayons sur leur tête ; la lune était son épouse... Leurs princes avaient senti d'instinct que, pour obtenir obéissance sur terre, l'autorité doit descendre du ciel... Leurs temples, leurs forteresses prouvent qu'ils possédaient quelques connaissances en architecture... Or, malgré les splendeurs de leur dieu-soleil, ces peuples restaient depuis leur origine assis dans les ténèbres de l'idolâtrie et courbés sous le poids des vices les plus dégradants lorsque, à la fin du XVe siècle, il plut à leur Père du ciel de leur révéler Jésus-Christ, le rédempteur et le sauveur de toutes les nations, le divin soleil qui illumine et purifie toutes les âmes. Mais quel sera l'apôtre choisi pour porter la croix à ces pauvres tribus indiennes ? Dieu promena son regard sur ses fils aînés, les chrétiens d'Europe. Au lieu de messagers disposés à étendre son règne, il trouva sur presque tous les trônes des princes apostats, en guerre ouverte contre son Église. En Allemagne, les empereurs persécutaient depuis plusieurs siècles le pontife romain ; en France, les rois n'avaient que trop développé les germes de révolte semés par Philippe le Bel, le persécuteur du pape Boniface VIII ; en Angleterre, on voyait poindre Henri VIII ; partout les souverains proclamaient leur absolutisme, et préludaient ainsi aux crimes de Luther et des antéchrists

qui lui ont succédé. Restait cependant, au fond de l'Europe, un vrai chevalier de la croix, le peuple espagnol. Descendu des Asturies avec Pélage, il avait reconquis pied à pied, durant une croisade de huit siècles, le terrain usurpé par les Sarrasins. Il comptait des saints parmi ses rois, le cid Campéador parmi ses gloires ; Il aimait avec passion l'Église catholique, ses évêques, ses prêtres, ses temples, ses cérémonies saintes : aussi poursuivait-il sans pitié le juif déicide, l'hérétique renégat, et ces fils odieux de Mahomet, qu'il venait de chasser de Grenade, leur dernier boulevard. C'est à ce peuple profondément catholique que Dieu confia l'évangélisation de ses millions d'enfants ensevelis jusque-là dans le sein de la mer ténébreuse. Depuis dix-huit ans déjà, Christophe Colomb, le génie mystérieux à qui Dieu avait fait pressentir l'existence de mondes inconnus, errait de royaume en royaume, cherchant un prince qui voulût bien être le messager du Christ ; mais partout, à Gênes, à Venise, en France, en Angleterre, on l'avait traité de visionnaire et d'aventurier. Dieu le conduisit enfin à la cour d'Espagne, où Isabelle la Catholique, non moins zélée que lui pour le salut des âmes, favorisa son expédition. Quelques mois après, Colomb découvrait l'Amérique, et le Souverain Pontife, au nom du Christ, roi de tous les peuples qui sont sous le soleil, donnait aux rois d'Espagne l'investiture de toutes les îles et continents nouveaux « à condition pour eux de faire connaître Jésus-Christ dans ces lointaines contrées, et d'envoyer à cette effet aux îles et terres susdites des hommes probes et craignant Dieu, pleins de doctrine, de sage et d'expérience ; pour instruire les habitants dans la foi catholique et les former aux bonnes mœurs. » (Inter cætera ; 4 mai 1493) Les rois d'Espagne s'acquittèrent avec fidélité de l'auguste mission que leur avait confiée le Vicaire de Jésus-Christ. Chrétiens, ils se préoccupaient du salut de leurs sujets ; politiques, ils comprenaient qu'il n'y a point de colonisation possible sans la fusion des races, ni de fusion sans une religion commune à tous. Aussi chaque vaisseau quittant les côtes d'Espagne emportait-il avec les colons de nouveaux missionnaires de la croix, des évêques, des prêtres, des dominicains, des franciscains, des religieux de la Merci, des jésuites, des augustins. Chaque évêque créait un nouveau centre pastoral, les prêtres rappelaient leurs devoirs aux colons et aux indiens déjà baptisés, les missionnaires s'en allaient à la recherche de tribus nomades. Qui racontera les voyages, les souffrances, le martyre de ces héros du christianisme, dignes des premiers apôtres ? Au sein de ces immensités, de ces fleuves, de ces montagnes, de ces forêts vierges sans ombre de routes, sous les feux d'un soleil brûlant, ils couraient comme Jésus-Christ après les brebis égarées. En 1581, Saint Turibe, archevêque de Lima, écrivait au pape Clément VIII : « J'ai visité plusieurs fois mon diocèse. Je prêchais aux Espagnols et aux Indiens, à chacun d'eux dans leur propre langue. Il m'a fallu pour cela faire plus de cinq mille deux cents lieues de marche, d'autres disent sept mille lieues, le plus souvent à pied, dans des sentiers raboteux et difficiles. J'ai dû traverser de très larges fleuves, franchir de hautes montagnes, dans une grande disette et nécessité de toutes choses. Souvent je ne trouvais rien à manger ni à boire, et je couchais sur la terre nue. Néanmoins j'ai pu pénétrer dans les parties les plus reculées de ces provinces, où habitent les indiens convertis, toujours en guerre avec les infidèles et les sauvages. » ... C'est ainsi que, fidèles à leur mission divine, les monarques espagnols firent du nouveau Monde la terre de la Sainte-Croix, *Tierra de Santa Cruz*, comme on l'appelait au XVI^e siècle. Ces peuples conquis par leur épée, ils les ont dotés de la vraie foi et de la vraie civilisation ; et cette foi, nous en verrons bien souvent la preuve, ils l'ont tellement ancrée dans les cœurs, qu'il semble impossible de l'en arracher. Pourquoi faut-il qu'après ce juste hommage rendu aux rois d'Espagne, les premiers colonisateurs du monde, nous soyons obligé de signaler la grande faute qui prépara la ruine de ces admirables colonies, le plus beau fleuron de leur couronne ? Au siècle dernier, dans l'odieux dessein de fomenter l'insurrection et de ruiner le catholicisme aux colonies les encyclopédistes accablèrent d'anathèmes les monarques espagnols qu'ils accusaient d'avoir tyrannisé pendant trois siècles les indiens et les colons du Nouveau-Monde. Et l'on trouve encore aujourd'hui des catholiques qui, sur la foi de ces faux humanitaires, nous parlent sérieusement des « trois siècles d'esclavage ». Admettons qu'aux jours troublés de la conquête, des chercheurs d'or venus en Amérique à la suite de ces chercheurs d'âmes dont nous venons de rappeler les dévouements sublimes, se soient déshonorés par des actes de barbarie... est-il juste de faire retomber sur les rois

d'Espagne ou sur la nation espagnole la responsabilité des méfaits individuels ? L'histoire vraie démontre, au contraire, par des faits irrécusables que Ferdinand et Isabelle, Charles-Quint et Philippe II, ont employé toute leur puissance à sauvegarder la liberté et le bien-être des indigènes. Qu'on lise dans le recueil des lois espagnoles les règlements contenus sous le titre de *Bon traitement des Indiens*, et l'on verra que ces dispositions ont été dictées par un amour profond de l'humanité et de la justice. Pour assurer le respect et l'observation de ces lois, les rois catholiques créèrent un protectorat spécial des indiens, protectorat dont furent investis les Frères-Prêcheurs, qui toujours s'étaient montrés les ardents défenseurs des opprimés. Quant aux exacteurs et aux malfaiteurs, il les punirent autant que le permirent l'éloignement et l'étendue des provinces conquises. S'ils ont autorisé les répartitions ou distributions de travailleurs entre les colons, c'est que, dit le protestant Robertson, de cette question du travail, longtemps débattue, dépendait l'avenir et même l'existence des colonies. Le grand ministre Ximénès, d'accord avec Las Casas, envoya sur place une commission de religieux et de jurisconsultes pour la résoudre. Or, après de longues informations et de mures délibérations, ces commissaires reconnurent que « les Espagnols établis en Amérique étaient en trop petit nombre pour exploiter les mines ouvertes et cultiver le pays ; que pour ces deux genres de travaux, ils ne pouvaient se passer des indiens, et qu'enfin, sans l'autorité d'un maître, il n'y avait aucun moyen assez puissant pour faire surmonter aux indiens leur aversion naturelle pour toute espèce de travail. » Et cependant les rois n'y consentirent qu'après avoir édicté de nouveaux règlements pour empêcher les abus. « Nous vous ordonnons, écrivait Charles-Quint à l'évêque du Pérou, nommé protecteur des indiens, de faire toutes les perquisitions nécessaires pour vous assurer du bon traitement des indiens. Si les colons qui les ont en garde abusent de leur autorité, nous vous donnons le droit de les punir, soit par la prison, soit par une amende pécuniaire. » Donc si l'on commit des crimes au Nouveau-Monde, il faut en accuser, non les rois catholiques qui ont tout fait pour les prévenir, mais cette *auri sacra fames*, cette maudite passion de l'or qui désola le monde ancien et courbe aujourd'hui l'Europe esclave, en dépit des lois républicaines ou monarchiques, aux pieds de quelques banquiers juifs. De là aussi l'importation des nègres dans les colonies.

Aujourd'hui, des racistes confirment, sans le savoir ou volontairement, la réécriture de l'histoire faite par les encyclopédistes protestants, aidés par les juifs contre le catholicisme, et disent fièrement aux descendants des peuples colonisés et civilisés par les catholiques : « Nous avons mis tes ancêtres en esclavage ! » Le Père Berthe cite dans son œuvre : « Il y avait une grande différence entre les colonies fondées par les Français, les Portugais, les Espagnols et celles formées par les Anglais et les Américains des États-Unis. Les trois premiers peuples ont laissé partout des germes abondants de catholicisme et de civilisation, tandis que, si les Anglais et les Américains se retiraient de leurs possessions, il ne resterait après eux que des ruines dans un désert et la nuit de l'erreur. » (p. 40). Malheureusement, le Royaume de France, qui avait inscrit dans sa loi que « le sol de France affranchit l'esclave qui le touche » (Louis X, édit du 3 juillet 1315), s'est lancé dans l'esclavage sous Louis XIV, un gallican excommunié indigne du trône de France, qui a déshonoré ses prédécesseurs. L'actuel Royaume de France, en matière de colonisation, suivra donc toujours l'exemple des Conquistadors et ne marchera pas sur les pas de Louis XIV et obéira sans faillir au pieux décret de Louis X : « le sol de France affranchit l'esclave qui le touche », néanmoins, soyons-en sûrs, nous, Français, ainsi que nos voisins les Espagnols, n'avons jamais commis de crimes plus atroces que l'Angleterre protestante en matière d'esclavage. Bon, si nous prenons le « Code noir », il y a du bon comme du mauvais. Voici quelques bonnes choses : « ... enjoignons à tous nos officiers de chasser hors de nos îles tous les juifs qui y ont établi leur résidence, auxquels, comme aux ennemis déclarés du nom chrétien, nous commandons d'en sortir dans trois mois, à compter du jour de la publication des présentes, à peine de confiscation de corps et de biens. » (art. I), « Interdisons tout exercice public d'autre religion que de la catholique, apostolique et romaine ; voulons que les contrevenants soient punis comme rebelles et désobéissants à nos commandements. » (art. III), « Défendons à nos sujets de la religion prétendue réformée [protestantisme] d'apporter aucun trouble ni

empêchements à nos autres sujets, même à leurs esclaves, dans le libre exercice de la religion catholique, apostolique et romaine, à peine de punition exemplaire. » (art. V), « Enjoignons à tous nos sujets, de quelque qualité et condition qu'ils soient, d'observer les jours de dimanche et fêtes qui sont gardés par nos sujets de la religion catholique, apostolique et romaine. Leur défendons de travailler, ni de faire travailler leurs esclaves aux dits jours, depuis l'heure de minuit jusqu'à l'autre minuit, à la culture de la terre, à la manufacture des sucres, et à tous autres ouvrages, à peine d'amende et de punition arbitraire contre les maîtres, et des confiscation tant de sucres que des dits esclaves qui seront surpris par nos officiers dans leur travail. » (art. VI), « Les maîtres seront tenus de faire mettre en terre sainte dans les cimetières destinés à cet effet leurs esclaves baptisés... » (art. XIV).

Monseigneur Alexandre Taché dit (Nord-Ouest de l'Amérique, p. 66) : Le « Département du Nord » compte environ quinze mille métis. Loin du pays que nous habitons, ce mot de métis ou descendants de sauvages, emporte avec lui, je le sais, une certaine idée que bien des gens ne regardent pas comme flatteuse. Ici c'est bien autre chose ; nos métis ne sont pas une race inférieure. Loin de rougir de leur origine, ils en sont fiers, et ont tout simplement, à l'égard des nations, mêmes les plus civilisées, le sentiment de supériorité que ces dernières revendiquent, les unes sur les autres. Un français est toujours heureux de son origine, parce qu'il appartient à la « Grande Nation » Un anglais se gonfle de bonheur à la pensée que son berceau a été éclairé par les rayons du soleil de la « Puissante Albion » Et qui dira tout ce qu'éprouve de noble satisfaction l'Espagnol qui raconte à ses enfants les gloires de la « Vieille Castille » Ce sentiment de fierté nationale. Dieu nous l'a donné pour notre satisfaction. Ce que l'on aime le plus, et que l'on a aimé tout d'abord, n'est-il pas dans la famille, dans la patrie ? L'amour légitime de soi-même, l'amour de tout ce que Dieu a rendu cher à nos cœurs, voilà ce qui fait que tout homme peut chanter, sans faire injure à personne ; « A tout je préfère le toit de ma mère, » ou encore : « Rien n'est si beau que son pays. » Ce sentiment de satisfaction de son origine, je le cède volontiers à tous les autres, comme je le revendique pour moi même ; aussi, je suis loin, et bien loin, de faire un reproche à nos métis de ce qu'ils en sont animés. Chaque peuple a son lot de bonnes qualités, comme aussi, tous les pauvres enfants d'Adam ont leur part de misères... Les familles métisses sont nombreuses, en général, et c'est assez dire combien on a été faux autant qu'absurde, en affirmant que les sauvages étaient d'espèce différente des peuples civilisés...

Sur les pas des Croisés

Foucher de Chartres, chapelain de la cour de Baudouin Ier dit (Historia Hierosolymitana, chapitre LVII) : Qu'on ne s'étonne pas de voir des prodiges paraître dans le ciel, puisque Dieu en opère également sur la terre ; comme dans les choses célestes, de même dans les choses terrestres, il transforme et arrange tout comme il lui plaît ; que si les choses qu'il fait sont admirables, bien plus admirable est celui qui les fait. Considérez et réfléchissez en vous-même de quelle manière en notre temps Dieu a transformé l'Occident en Orient ; nous qui avons été Occidentaux, nous sommes devenus des Orientaux ; celui qui était Romain ou Franc est devenu ici Galiléen ou habitant de la Palestine ; celui qui habitait Reims ou Chartres se voit citoyen de Tyr ou d'Antioche. Nous avons déjà oublié les lieux de notre naissance ; déjà ils sont inconnus à plusieurs de nous, ou du moins ils n'en entendent plus parler. Tels d'entre nous possèdent déjà en ce pays des maisons qui lui appartiennent comme par droit héréditaire ; tel autre a épousé une femme qui n'est point sa compatriote, une Syrienne ou Arménienne ou même une Sarrasine qui a reçu la grâce du baptême ; tel autre a chez lui ou son gendre, ou sa bru, ou son beau-fils ; celui-ci est entouré de ses neveux ou même de ses petits-neveux ; l'un cultive des vignes, l'autre des champs ; ils parlent diverses langues, et sont déjà tous parvenus à s'entendre. Les idiomes les plus différents sont maintenant communs à l'une et à l'autre nation, et la confiance rapproche les races les plus éloignées. Il a été écrit en effet, « le lion et le bœuf mangent au même râtelier. » Celui qui était étranger est maintenant indigène, le pèlerin est devenu habitant ; de jour en jour nos parents et nos proches nous viennent nous rejoindre ici, abandonnant

les biens qu'ils possédaient en Occident. Ceux qui étaient pauvres dans leur pays, ici Dieu les fait riches... Pourquoi retournerait-il en Occident celui qui trouve l'Orient si favorable ? Dieu ne veut pas que ceux qui, portant leur croix, se sont dévoués à le suivre tombent ici dans l'indigence. C'est là, vous le voyez bien, un miracle immense, et que le monde entier doit admirer. Qui a jamais entendu dire rien de pareil ? Dieu veut nous enrichir tous et nous attirer à lui comme des amis chers à son cœur ; puisqu'il le veut, que notre volonté se conforme à la sienne, et faisons d'un cœur doux et humble ce qui lui plaît, pour régner heureusement avec lui.

Moi, Athanase de France, indigne serviteur de Dieu et Commandeur de France, j'élève la voix vers mes frères en le baptême, de toutes terres et de tous peuples. Je vous appelle à venir en France, non comme des envahisseurs navaux, mais comme des pèlerins marchant dans le sentier de Dieu. Que vos pas franchissent monts et mers pour rejoindre cette terre, afin d'y servir en la Croisade contre-révolutionnaire. Cet appel n'est pas à prendre à la légère : la France appelle voisins et étrangers pour la défendre, la France appelle les catholiques du monde entier à venir la défendre ! Braves catholiques, moi et tous les catholiques de France vous appelons à immigrer dans le sentier de Dieu. Ici, vous mènerai une vie gracieuse sous la lumière de la Sainte-Croix, une vie riche non en or, mais en foi. Ici, vous vivrez ou mourrez victorieux et catholiques : la victoire éclatante ou le martyre par excellence ! J'en appelle aussi à tous les catholiques présents sur le sol français – Français de souche, Français de papiers, étrangers sans papiers, même ceux que nul registre ne reconnaît – à se lever pour servir sous l'étendard *Crux Sacra Sit Mihi Lux*. Et j'en fais le serment : quiconque verse sa sueur ou son sang pour le Royaume de France aura droit à la sujétion, à la nationalité française, la France fera de vous ses fils adoptifs et accueillera vos familles ou vous laissera libres d'en bâtir une en son sein ! Et quiconque y perdra la vie sincère dans le combat pour la cause de Dieu aura la rémission de ses péchés et accédera au Royaume de Dieu. Ce n'est pas moi qui en fais le serment, mais l'ensemble des Papes ayant déclaré que la Croisade menée au Royaume de Dieu ! Mais nous vous avertissons, chers frères, nous n'accueillons que les catholiques prêts à abandonner leurs cultures. Selon le lieu où vous résiderez en France, nous vous demandons de vous attacher à sa culture locale : occitane, bretonne, etc. Selon les cas, nous nous permettrons d'accueillir des non-catholiques s'ils se convertissent sincèrement au catholicisme sur place, et nous acceptons également que vous n'abandonniez vos cultures que temporairement en France, dans le cas où vous compteriez, une fois la Croisade terminée, ne pas résider en France mais rentrer chez vous après service rendu. Pour ceux qui viennent en France dans les conditions précédemment citées, considérez-vous comme des invités et enfants adoptifs ; montrez donc de la gratitude envers vos hôtes, qui vous montrent à leur tour de la gratitude pour votre aide. Tous ceux ne respectant pas ces conditions d'immigration légale ne sont pas les bienvenus en France.

Lorsque j'ai précédemment dit : « ... si parmi nous il y avait un Arménien, son peuple par le sang serait bien le peuple arménien, mais par la foi, son peuple est bien le peuple chrétien. Ainsi, les étrangers par le sang ne sont pas étrangers par la foi ; ils ne seront jamais pour nous des Français, mais seront éternellement pour nous des frères en Christ ! » j'ai dit cela dans le sens où, naturellement, ces étrangers de bonne volonté qui viennent dans nos terres pour nous venir en aide par divers moyens, afin de gagner le droit de résider en France, en respectant ses lois et en adoptant la culture locale, ne sont pas les descendants des guerriers de 732 qui ont repoussé les Sarrasins, ni les descendants des Francs qui ont reconquis Jérusalem en 1099. De leur vivant, ils seront donc des étrangers que nous avons accueillis, des Français de culture, mais pas des Français de souche. En revanche, les enfants d'étrangers qui se seront métissés avec des Français seront, eux, des Français de souche française, c'est-à-dire dont les ancêtres étaient originaires de cette terre depuis des siècles ou des millénaires. Avec le temps, on oublie vite quelles origines avaient nos ancêtres, et nous finissons par nous considérer comme étant forcément des « Français de souche » parce que nous vivons en France. Par exemple, les juifs convertis au Moyen Âge et à la Renaissance, nous ne contrôlions pas avec qui ils se mariaient, car l'Église n'avait pas de

programme raciste anti-métissage. Ainsi, les juifs devenus catholiques se sont métissés avec les catholiques de France, d'Italie, d'Espagne, etc. Puis, en France, nous savons bien que nous ne sommes pas un peuple aux origines uniques : nous sommes un mélange de Celtes, de Germains, de Romains, d'Ibères et d'Israélites. Le Français moyen est donc un mélange de ces cinq groupes, et il n'est pas rare qu'il soit plus que cela encore. Donc, pour en revenir au sujet principal : pour les étrangers qui viennent en France, vous serez Français par la culture, pas par la généalogie. Si vous vous métissez, votre descendance sera en revanche française. C'est du bon sens, pas des théories raciales frauduleuses. Je n'y adhère point, et cela embête certains — beaucoup plutôt — qui voudraient que je sois raciste. Or, je refuse. Si l'Église catholique n'a jamais pris la peine, dans Son Magistère, de s'exprimer sur les races ou le métissage, c'est que le métissage n'est pas une abomination. Certains comparent le métissage à l'inceste. Or, si le métissage était dangereux comme l'inceste, pourquoi l'Église ne l'a-t-elle pas condamné comme elle l'a fait de nombreuses fois pour l'inceste ? Mes frères et sœurs, qui intégrez le « combat racial » dans le combat religieux, revenez à la sainte doctrine catholique. Car quiconque adhère à ce « combat racial » ne peut pas faire partie de cette croisade et de ce royaume. Nous ne sabotons pas notre cause — noble et juste — en y ajoutant une cause frauduleuse qui a pour projet de tuer la diversité des habitants de la terre, diversité qui est sacrée, car c'est Dieu Lui-même qui l'a établie dans Sa Création, et Dieu ne se trompe pas. Dieu a appelé toutes Ses créatures humaines à renaître par le baptême pour faire partie de Son Église, sans distinction ethnique. Et si de petits humains sur terre osent dire le contraire, ou osent dire que dans l'Église les blancs sont supérieurs aux noirs, ou que les noirs sont supérieurs aux blancs, je peux dire avec certitude que ces personnes pêchent chaque seconde où elles entretiennent cette pensée avec la sincérité d'un esprit démoniaque. Et si elles continuent sincèrement à le penser le jour de leur mort, elles n'iront point dans le Royaume de Dieu. Dieu veut que vous vous humiliez un peu : cessez de vous croire supérieurs en toute matière. Nous sommes supérieurs en matière de foi et de mœurs ; cela suffit. N'ajoutez pas vos fruits pourris dans la vertueuse corbeille de fruits bien remplie qu'est l'Église catholique. Et si vous reniez ce que je dis, reniez aussi Baudouin Ier de Jérusalem, qui s'est marié avec une Arménienne. Reniez tous les Croisés qui ont pris des Syriennes pour épouses. Reniez Moïse, qui a pris une Éthiopienne pour épouse. Reniez-les tous ! Puis, si demain un frère se marie avec une juive devenue catholique, insultez-le parce que son épouse est une « sale juive ». Vous insulterez alors la Très Sainte Vierge, qui l'est aussi, et qui est la plus parfaite des créatures que le Seigneur Tout-Puissant a créées. Mais pour ceux qui subissent les fruits pourris des mauvais — le racisme, la discrimination, la déshumanisation — et qui sont sincères dans leur foi et veulent servir leur Dieu : émigrez dans le sentier de Dieu. Venez en France non pas comme ses envahisseurs, mais comme ses défenseurs. Vous marcherez sur les pas des Croisés en aidant des étrangers — les Français — car les Croisés sont partis de l'Occident pour venir en aide aux Orientaux. S'ils avaient été des êtres inférieurs, pourquoi se seraient-ils sacrifiés pour eux ? Pourquoi se seraient-ils mariés avec eux ? Pour finir, voyons la vie d'Alphonse VI, Roi de León, de Galice et de Castille, qui a de son vivant épousé quatre femmes, et je dis bien épousé ; ces femmes étaient ses épouses, non pas des concubines, il n'était pas polygame et c'était parfaitement permis par l'Église catholique. Bref, en 1069 il épousa Agnès de Poitiers, fille du Duc d'Aquitaine. Hélas, elle mourut en 1078 et ne lui fit point d'héritier. Il épousa alors Constance de Bourgogne, fille du Duc de Bourgogne, qui mourut en 1092 et qui, de même, ne lui fit point d'héritier. De même, sa troisième épouse, Berthe de Bourgogne, mourut en 1098 et le laissa alors toujours sans héritier au trône de León, de Galice et de Castille. Mais lorsqu'il eut épousé la princesse maure et mahométane, convertie au catholicisme, Zaida de Séville, dont le beau-père était Abu al-Qasim, l'émir de Séville, elle mit au monde l'héritier du Roi Alphonse VI, Sancho Alфонsez, qui mourut en martyr contre les mahométans à la bataille d'Uclés en 1108. L'on peut aussi noter qu'il eut avec son épouse Constance de Bourgogne une fille, Urraque, qui est l'arrière-arrière-grand-mère de Saint Louis et Saint Ferdinand. Donc Alphonse VI a eu une descendance bénie, comme le prévoit l'Écriture : « Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur ; il mettra toutes ses volontés dans ses commandements. Sa postérité sera puissante sur la terre : la

génération des justes sera bénie. » (Ps 111, 1-2). Ou encore : « ... la maison du juste demeurera à jamais. » (Ps 12, 7). Puis il est dit : « La maison des impies sera détruite... » (Ps 14, 11). Si l'union qu'eut Alphonse VI avec Zaida avait été une abomination, comme veulent le faire entendre les racistes, cela aurait été un grave péché, donc un acte impie. Or, la maison des impies ne crée pas de saints ; la maison des impies est détruite. Or, la maison d'Alphonse VI a produit un saint et d'innombrables grands monarques catholiques. Il faut donc que les racistes reviennent à la vraie foi, car ils sont coupables d'une hérésie. Oui, les hérétiques ne sont pas seulement les protestants, les modernistes, etc. Ce sont tous ceux qui, sur un seul et unique point, se détournent de l'enseignement de l'Église et enseignent une erreur, tout en la faisant passer pour une doctrine de l'enseignement de l'Église catholique. Si donc un individu vient à vous et vous dit : « Je suis catholique et je crois que tel ou tel peuple est supérieur ! » et qu'il professe que l'Église catholique considère ou est au moins d'accord pour dire qu'il y a des peuples ou des races supérieures et inférieures, répoussez-le immédiatement. De même pour ceux qui professent fermement que l'Église catholique interdit ou déconseille le métissage et les mariages interraciaux : chassez-les de votre vue, car par leurs propos ils se rendent immédiatement hérétiques. L'on pourrait m'accuser d'avoir un discours immigrationniste et gauchiste. Or, ce serait malhonnête, car moi non plus je ne veux pas que la religion catholique et les cultures de France soient grandement remplacées par des fausses religions et des cultures étrangères qui ont déjà leurs terres de résidence. Seulement, je connais mon ennemi, et je connais la part de lui qui fait de lui mon ennemi. Mon ennemi est le juif, le mahométan ; pour faire court : tous ceux qui ne sont pas catholiques. Cet ennemi, je désire le voir soit catholique, pour qu'il sauve son âme, soit mort, pour qu'il arrête de corrompre la société. Une grande partie de la multitude de nos ennemis en France sont donc des juifs et des mahométans qui n'appartiennent pas à l'ethnie ancestrale de la France ; ils ne sont pas originaires de France, ni même d'Europe, et ne sont pas blancs. Ces hérétiques qui se disent « catholiques » ont haï les juifs et les mahométans, comme je les hais tout en désirant sincèrement leur salut. Or, ils ont perverti cette sainte haine que nous portons contre ceux qui ne professent pas que l'Église catholique est le seul moyen pour l'homme de sauver son âme du feu éternel. Ces hérétiques, contrairement à moi, se sont mis à haïr ces individus pour d'autres raisons que leurs croyances, et cela est inadmissible. L'ennemi déclaré sur la terre est celui qui ne professe pas le Christ et Son Église ; il n'y a pas d'autre critère que l'on puisse donner à l'ennemi. Or, ces hérétiques le font : « La grande majorité des Arabes sont des mahométans, nous devons donc haïr tous les Arabes ! » Voilà l'hérésie à laquelle moi et tous les combattants de l'Ordre de Saint-Dismas refusons d'adhérer. Et nous déclarons solennellement, tous ensemble, unis dans notre serment, que nous combattons et punirons sévèrement tous ceux qui y adhèrent !

Par une Sainte Immigration, la Croisade sera victorieuse !

Pie XII dit (Exsul Familia Nazarethana ; 1er août 1952) : La Sainte Famille émigrée de Nazareth, fuyant en Égypte, est l'archétype de toute famille de réfugiés. Jésus, Marie et Joseph, vivant en exil en Égypte pour échapper à la fureur d'un roi malfaisant, sont, pour tous les temps et en tous lieux, les modèles et protecteurs de tout migrant, étranger et réfugié de quelque sorte que ce soit, qui, qu'il soit contraint par la peur de la persécution ou par le besoin, est forcé de quitter sa patrie, ses parents et proches bien-aimés, ses amis intimes, et de chercher un sol étranger. Car le Dieu tout-puissant et le plus miséricordieux a décrété que Son Fils unique, « étant fait semblable aux hommes et apparaissant sous la forme d'un homme », devait, avec Sa Mère vierge immaculée et Son saint gardien Joseph, être aussi dans ce type d'épreuves et de souffrances, le premier-né parmi beaucoup de frères, et les précéder en cela. Afin que cet exemple et ces pensées consolantes ne s'éteignent pas mais offrent plutôt aux réfugiés et aux migrants un réconfort dans leurs épreuves, et favorisent l'espérance chrétienne, l'Église a dû prendre soin d'eux avec une attention spéciale et une aide incessante. Elle a cherché à préserver intacte en eux la Foi de leurs pères et un mode de vie conforme à la loi morale. Elle a aussi dû lutter avec vigueur

contre de nombreuses difficultés, auparavant inconnues et imprévisibles, rencontrées à l'étranger. Surtout, il a été nécessaire de combattre l'œuvre mauvaise de ces hommes pervers qui, hélas, s'associaient aux migrants sous prétexte d'apporter une aide matérielle, mais avec l'intention de nuire à leur âme... *La sollicitude maternelle de l'Église envers les migrants* - La Sainte Mère l'Église, poussée par son ardent amour des âmes, s'est efforcée d'accomplir les devoirs inhérents à son mandat de salut pour toute l'humanité, mandat qui lui a été confié par le Christ. Elle a été particulièrement attentive à fournir tous les soins spirituels possibles aux pèlerins, étrangers, exilés et migrants de toute sorte. Ce travail a été principalement réalisé par les prêtres qui, en administrant les Sacrements et en prêchant la Parole de Dieu, ont travaillé avec zèle pour renforcer la Foi des chrétiens dans le lien de la charité. Passons brièvement en revue ce que l'Église a fait à ce sujet dans un passé lointain, puis discutons plus pleinement de la mise en œuvre de ce travail à notre époque. Tout d'abord, rappelons ce que le grand Saint Ambroise fit et dit lorsque cet illustre évêque de Milan réussit à racheter les misérables captifs pris après la défaite de l'empereur Valentinien près d'Andrinople. Il sacrifia les vases sacrés afin de protéger les indigents des souffrances physiques et de les soulager des dangers spirituels pressants, qui constituaient un risque encore plus grand. « Car qui, dit Ambroise, est si insensible de cœur... et cruel qu'il ne veut pas que les hommes soient sauvés de la mort et que les femmes échappent aux attaques barbares pires que la mort ? Qui ne voudrait pas sauver les filles et les garçons ou les petits enfants du service des idoles païennes, dans lequel ils ont été contraints sous peine de mort ? Nous n'avons pas entrepris ce travail sans raison ; et nous l'avons fait ouvertement pour proclamer qu'il est bien mieux de préserver les âmes pour le Seigneur que de préserver l'or. » Également nobles furent les travaux vigoureux et ardents des évêques et des prêtres qui cherchaient à apporter aux nouveaux arrivants les bénédictions de la vraie Foi et à les introduire dans les coutumes sociales de ces nouveaux pays. Ils facilitaient également l'assimilation des envahisseurs incultes qu'ils introduisaient à la fois à la religion chrétienne et à une nouvelle culture... Avec la découverte du Nouveau Monde, les prêtres du Christ furent les compagnons infatigables des hommes qui fondèrent des colonies dans ces terres lointaines. Ce furent ces prêtres qui veillèrent à ce que ces colons ne délaissent pas les manières chrétiennes ni ne deviennent orgueilleux à cause des richesses acquises dans les nouvelles terres. Ces prêtres souhaitaient également avancer adéquatement et promptement comme missionnaires pour enseigner l'Évangile aux indigènes, qui étaient auparavant entièrement ignorants de la Lumière Divine. Et ils proclamèrent avec zèle que les indigènes devaient être traités comme des frères par les colons. Nous devons également mentionner ces apôtres de l'Église qui travaillèrent au soulagement et à la conversion de ces Nègres qui avaient été barbaquement déportés de leur terre et vendus comme esclaves dans les ports américains et européens. Nous voulons aussi dire quelques mots concernant le soin incessant exercé au bénéfice des pèlerins par un certain nombre d'associations pieuses. Établies providentiellement au cours du Moyen Âge, ces associations prospérèrent dans le monde chrétien, et surtout ici à Rome. Sous leur influence, d'innombrables hospices et hôpitaux pour étrangers, églises et sociétés nationales furent créés. Beaucoup de traces d'entre eux subsistent encore aujourd'hui. Particulièrement dignes de mention étaient les Halls des pèlerins : saxon, franc, frison, qui au VIII^e siècle avaient été établis autour du Vatican à côté du tombeau de Saint Pierre, Prince des Apôtres. Ces Halls accueillaient des visiteurs venant de pays situés au nord des Alpes qui étaient venus à Rome pour vénérer la mémoire des Apôtres. Ces Halls étaient pourvus de leurs propres églises et cimetières, et étaient pourvus de prêtres et clercs de leurs nationalités respectives, qui pourvoyaient au bien-être matériel et spirituel de leur peuple, en particulier des malades et des pauvres. Dans les siècles suivants, d'autres monastères furent construits, avec leurs hospices associés pour les pèlerins. Parmi eux figuraient les Halls éthiopiens ou abyssiniens, hongrois et arméniens. Tout cela faisait écho aux paroles de l'Apôtre Paul : « ... partageant les besoins des saints, pratiquant l'hospitalité. » (...) Ces paroisses, le plus souvent demandées par les émigrants eux-mêmes, constituaient une grande source de bien pour les diocèses et pour les âmes. Tout le monde le reconnaît et le respecte avec estime. Par conséquent, le Code de droit canonique les

prévoit dûment (Can. 216, 4). Et, à mesure que la Sainte Sièges donnait son approbation, de nombreuses paroisses nationales furent établies, surtout en Amérique. Très récemment, pour ne citer qu'un exemple, des paroisses furent établies par décret de la Congrégation consistoriale pour les Chinois vivant dans les îles Philippines. En effet, il n'y a jamais eu de période durant laquelle l'Église n'a pas été active au bénéfice des migrants, exilés et réfugiés. Mais pour être bref, nous ne raconterons que son travail des dernières années. Il est bon de commencer cet aperçu en mentionnant les cinquante volumes conservés dans les Archives du Vatican : La sollicitude de la Sainte Sièges envers les Français. Ils constituent véritablement une preuve magnifique de la dévotion incessante des Pontifes romains envers les personnes malheureuses bannies de leur pays par la révolution ou la guerre. Ces volumes révèlent le soin paternel pris des Français par nos prédécesseurs Pie VI et Pie VII. Chassés de leur terre natale, beaucoup de ces émigrés furent reçus à bras ouverts dans l'État pontifical, et particulièrement à Rome, tandis que d'autres prenaient refuge dans d'autres pays... Vers la fin du XIXe siècle, alors que les moyens sociaux de prospérité devenaient accessibles aux pauvres d'une manière jusque-là inconnue, de grandes vagues de populations quittèrent l'Europe et migrèrent surtout de l'Italie vers l'Amérique. Comme à l'accoutumée, l'Église catholique déploya un soin particulier et constant pour le bien-être spirituel de ces émigrés. Inspirée par sa dévotion envers ses fils exilés, elle a, à travers les siècles, été prompt non seulement à approuver de nouvelles méthodes d'apostolat, mieux adaptées au progrès des peuples et aux circonstances changeantes des temps, mais elle les a aussi intégrées avec zèle dans ce nouveau système social, veillant toujours à avertir des dangers menaçant la société, la morale et la religion. Le registre de notre prédécesseur Léon XIII fournit une preuve claire de la sollicitude diligente de la Sainte-Sièges, une sollicitude qui s'accrut à mesure que les responsables publics et les institutions privées semblaient plus lents à répondre aux nouveaux besoins. Léon XIII non seulement défendit vigoureusement la dignité et les droits de l'homme travailleur, mais il soutint aussi avec énergie les émigrés cherchant à gagner leur vie à l'étranger. Le 9 juillet 1878, alors qu'il n'était pape que depuis un an, il approuva avec bienveillance la Société de Saint-Raphaël, fondée par les évêques d'Allemagne pour aider les émigrés de cette nation. Au fil des années, la Société œuvra avantageusement au profit des émigrés dans les ports de départ et d'arrivée, et soutint également d'autres nationalités, telles que les Belges, Autrichiens et Italiens. Plus tard, dans une Lettre apostolique de 1887, il approuva comme très bénéfique et opportun le projet du Serviteur de Dieu Jean-Baptiste Scalabrini, alors évêque de Piacenza. Le plan consistait à « fonder un institut de prêtres prêts et disposés à quitter leur terre natale pour des lieux lointains, en particulier l'Amérique, afin d'exercer leur ministère sacerdotal parmi les nombreux catholiques italiens, contraints par la détresse économique à émigrer et à s'établir dans des pays étrangers » (...) Nous sommes heureux de mentionner également une autre lettre que le même grand Léon, notre prédécesseur, envoya l'année suivante aux archevêques et évêques d'Amérique. Heureusement, cette lettre inspira de nombreux nouveaux projets et développa une saine rivalité pour aider les émigrés. De nombreux prêtres, ainsi que beaucoup de membres de communautés religieuses, parcoururent toutes les régions d'Amérique afin de secourir leurs frères dispersés. À la même époque, des sociétés et institutions furent créées pour aider les masses d'émigrés venant d'Italie, d'Allemagne, d'Irlande, d'Autriche, de Hongrie, de France, de Suisse, de Belgique, des Pays-Bas, d'Espagne et du Portugal, et des paroisses nationales très importantes furent établies. Dans sa sagesse et sa charité, Léon XIII ne négligea pas les migrations temporaires ni celles à l'intérieur de l'Europe. Plus d'une lettre du Secrétaire d'État aux évêques italiens témoigne clairement de cette sollicitude du grand Pontife... C'est à notre prédécesseur, Saint Pie X, que l'on doit l'organisation systématique des actions catholiques en faveur des émigrants en Europe, en Orient et en Amérique. Alors qu'il était encore curé à Salzano, il se porta au secours de ses fidèles qui émigraient, veillant à leur assurer un voyage sûr et une vie paisible dans leur nouvelle patrie. Plus tard, devenu pape, il porta une attention particulière aux brebis déracinées et dispersées de son troupeau universel et prit des dispositions spécifiques pour elles. Saint Pie X était animé d'un amour ardent pour les fidèles qui avaient émigré vers des terres lointaines, comme l'Amérique du

Nord et du Sud. Le zèle des évêques et des prêtres pour les accueillir lui procurait une grande joie, comme en témoigne clairement une lettre qu'il adressa le 26 février 1904 à l'archevêque de New-York. Dans cette lettre, il louait et approuvait la sollicitude dont l'archevêque avait fait preuve envers les immigrants italiens, les protégeant de nombreux dangers et les aidant à persévérer dans la pratique de la foi de leurs pères... La plus importante de toutes les mesures prises en faveur des émigrants fut cependant la création, au sein de la Congrégation consistoriale, du Bureau spécial pour la sollicitude spirituelle des migrants. « Son but », selon les mots de Saint Pie X, était de rechercher et de fournir tout ce qui pouvait améliorer la condition des migrants du rite romain pour tout ce qui concerne le salut des âmes... Notre bien-aimé prédécesseur, Pie XI, n'a laissé aucun obstacle entraver cette initiative si importante et couronnée de succès en faveur des migrants. D'innombrables migrants et réfugiés en Amérique et en Europe ont pu constater abondamment la paternité universelle de Pie XI. Parmi les nombreuses dispositions qu'il a prises, nous souhaitons simplement rappeler quelques-unes des plus importantes, à commencer par celles prises en faveur des peuples d'Orient. Dès la première année de son pontificat, l'Arménie fut dévastée et de nombreux fidèles furent tués ou contraints à l'exil, loin de leur patrie. Il soutint généreusement ses malheureux fils, ainsi dépouillés de tous leurs biens. Il accueillit notamment avec une hospitalité paternelle des enfants malades et orphelins dans une partie de son palais de Castel Gandolfo et prit soin d'eux à ses propres frais. En 1925, les affaires relatives aux Russes exilés de leur pays furent confiées à la Commission russe, puis un bureau spécial fut créé au sein de la Congrégation pour l'Église orientale afin de prendre soin des catholiques de rite slave du monde entier... Pie XI a aidé à plusieurs reprises les réfugiés d'Europe de l'Est, de toutes nationalités, par ses encouragements, son exemple et ses offres spontanées d'aide financière... Lorsque des évêques, des prêtres, des membres de communautés religieuses et des laïcs durent fuir l'Espagne en raison des persécutions antireligieuses qui y sévissaient, il les accueillit avec humanité et les consola avec une profonde affection... Comme chacun sait, peu après notre accession au Siège de Rome, sont apparus chaque jour des signes plus flagrants et plus violents d'un désir effréné d'étendre les frontières nationales, d'une suprématie idolâtrée de la rage et d'une tendance débridée à occuper des terres étrangères, ainsi que d'une prétention à la force plutôt qu'au droit, entraînant la déportation cruelle et honteuse de nations entières et la migration forcée de peuples [national-socialisme, communisme, etc.] Ces nouveaux crimes étaient, en vérité, bien pires que les anciens. Bientôt, une série d'événements tragiques dégénéra en une guerre barbare. Immédiatement, nous nous mobilisâmes pour la charité et la paix. Nous fîmes tout notre possible, nous efforçant, exhortant, suppliant et interpellant directement les chefs de gouvernement pour empêcher cette guerre désastreuse. Même lorsque cette guerre tragique éclata et sema l'horreur dans le monde entier, nous cherchâmes encore, par nos paroles et nos actes, à l'atténuer et à la contenir, autant que faire se pouvait. Dans ces circonstances douloureuses, l'Église, en tant que mère universelle, ne faillit ni à son devoir ni à ce que l'on attendait d'elle. Elle, « Chef de la société universelle de charité », devint, comme à son habitude, un réconfort pour les affligés, un refuge pour les persécutés, une patrie pour les exilés. Quelles que soient les difficultés rencontrées et les circonstances désespérées, nous ne ménagâmes aucun effort pour apporter du secours à nos fils souffrants, sans distinction de statut ou de nationalité... La guerre qui éclata en Palestine en 1948 apporta de nouvelles raisons de tristesse et de deuil. D'innombrables réfugiés endurèrent d'horribles souffrances, contraints d'abandonner leurs biens et d'errer à travers la Libye, la Syrie, la Jordanie, l'Égypte et la bande de Gaza. Unis dans un même désastre, riches et pauvres, chrétiens et non-chrétiens, offrirent un spectacle déchirant. Immédiatement, fidèles à la tradition de l'Église catholique d'aider les malheureux et les abandonnés, nous avons envoyé toute l'aide possible... dans notre encyclique *Redemptoris Nostri* sur les Lieux saints de Palestine, nous déplorions avec tristesse : « De très nombreux réfugiés de tous âges et de toutes conditions, chassés à l'étranger par cette guerre désastreuse, implorent notre aide. Ils vivent en exil, sous surveillance, exposés aux maladies et à toutes sortes de dangers... la situation de ces exilés est si critique, si précaire, qu'elle ne peut perdurer. C'est pourquoi, puisqu'il est de notre

devoir d'exhorter toutes les âmes généreuses et bienveillantes à soulager autant que possible la misère et le dénuement de ces exilés, nous implorons avec la plus grande insistance les autorités de rendre justice à tous ceux que la tempête de la guerre a contraints à quitter leurs foyers » (...) « Notre planète, avec ses océans, ses mers et ses lacs, ses montagnes et ses plaines couvertes de neiges et de glaces éternelles, ses vastes déserts et ses terres arides, n'est pas pour autant dépourvue de régions habitables et d'espaces de vie aujourd'hui laissés à la végétation sauvage et parfaitement cultivables par l'homme pour satisfaire ses besoins et ses activités civiles. Il arrive inévitablement que des familles, migrant d'un endroit à un autre, se déplacent en quête d'une nouvelle patrie. » Alors, conformément à l'enseignement de « Rerum Novarum », le droit de la famille à un espace de vie est reconnu. Dès lors, la migration retrouve sa pleine dimension naturelle, comme l'expérience le montre souvent. Nous entendons par là une répartition plus favorable des hommes sur la surface de la terre, propice à l'établissement de colonies de travailleurs agricoles ; cette surface que Dieu a créée et préparée pour l'usage de tous. Si les deux parties, celles qui consentent à quitter leur patrie et celles qui consentent à accueillir les nouveaux arrivants, s'efforcent d'éliminer autant que possible tous les obstacles à la naissance et au développement d'une confiance véritable entre le pays d'émigration et le pays d'immigration, tous ceux qui sont concernés par ces transferts de personnes et de territoires en tireront profit. Les familles recevront une parcelle de terre qui leur sera véritablement familière ; les pays densément peuplés seront soulagés et leurs habitants se feront de nouveaux amis à l'étranger ; et les États qui accueillent les émigrants gagneront des citoyens travailleurs. De même, les migrants gagneront des citoyens travailleurs. Ainsi, les nations qui donnent et celles qui reçoivent contribueront toutes deux au bien-être accru de l'humanité et au progrès de la culture... La loi naturelle elle-même, au même titre que le dévouement à l'humanité, exige que des voies de migration soient ouvertes à ces personnes. Car le Créateur de l'univers a fait toutes choses bonnes avant tout pour le bien de tous. Puisque partout la terre offre la possibilité de nourrir un grand nombre de personnes, la souveraineté de l'État, bien qu'elle doive être respectée, ne saurait être outrepassée au point de refuser, pour des raisons inadéquates ou injustifiées, l'accès à cette terre à des personnes nécessiteuses et dignes venues d'autres nations, à condition, bien entendu, que le patrimoine public, examiné avec la plus grande attention, ne s'y oppose pas... nul ne peut ignorer, après avoir entendu nos paroles, que ce soit dans notre Adresse de Noël 1945, dans notre allocution du 20 février 1946 aux cardinaux nouvellement créés, ou dans notre adresse du 25 février au Corps diplomatique accrédité auprès du Saint-Siège, la profonde inquiétude qui étreint le cœur du Père soucieux de tous les fidèles. Dans ces adresses et dans nos émissions radiophoniques, nous avons condamné avec la plus grande fermeté les idées de l'État totalitaire et impérialiste, ainsi que celles du nationalisme exacerbé. D'une part, ils restreignent arbitrairement le droit naturel des peuples à migrer, et d'autre part, ils contraignent des populations entières à l'exil, déportant des habitants contre leur gré et arrachant honteusement des individus à leurs familles, à leurs foyers et à leurs pays...

Matthieu 10, 40-42 : Qui vous reçoit, me reçoit... Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense d'un prophète, et celui qui reçoit un juste en qualité de juste, recevra la récompense d'un juste. Et quiconque aura donné à l'un de ces plus petits seulement un verre d'eau froide à boire, parce qu'il est de mes disciples, en vérité, je vous le dis, il ne perdra point sa récompense.

Le Seigneur, qui tient toujours Ses promesses, a donc promis à ceux qui accueillent Ses disciples qu'ils ne perdraient pas leurs récompenses, pour les catholiques en général : la grâce et le Royaume de Dieu, les récompenses célestes. Et aussi les récompenses terrestres, en voilà une bonne pour les catholiques de France : la victoire de la Croisade. Le Docteur de l'Église, qui fut lui-même exilé, Saint Jean Chrysostome dit (Catena in Marcum) : « Afin que personne ne puisse prétexter sa pauvreté, Jésus-Christ accorde cette récompense à ce qui est à la disposition de tous : donner un verre d'eau froide. Ce qui, à ses yeux, rend une œuvre digne de récompense, ce n'est point l'importance de l'objet donné, mais la dignité de

celui à qui on l'offre, et l'affection de celui qui le donne. Pour nous encourager à recevoir ses disciples, il ne se borne pas à nous montrer en perspective la récompense éternelle, il nous montre aussi la rigueur du châtement : Que si quelqu'un est un sujet de scandale à l'un de ces plus petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une de ces meules qu'un âne tourne, et qu'on le jetât dans la mer. C'est comme s'il disait : si quelqu'un vous traite avec honneur à cause de moi, il aura une récompense ; si quelqu'un vous déshonore et si quelqu'un vous scandalise, il recevra le pire châtement. » Si donc nous accueillons les disciples de Jésus-Christ venus de terres étrangères comme nos semblables afin d'honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous serions récompensés, comme Il nous l'a promis, peut-être de la plus grande récompense terrestre qui soit pour les catholiques de France : la victoire de la Croisade. Et tous les incrédules qui disent le contraire sont des hérétiques qui négationnent l'Acte d'Espérance : « Mon Dieu, j'espère, avec une ferme confiance, que vous me donnerez, par les mérites de Jésus-Christ, votre grâce en ce monde, et si j'observe vos commandements, le bonheur éternel dans l'autre, parce que vous l'avez promis, *et que vous êtes fidèle dans vos promesses.* » Il nous est donc enseigné que le Seigneur tient Ses promesses. Ceux qui disent le contraire osent donc traiter Notre-Seigneur Jésus-Christ de menteur ! Puis, ne savez-vous pas que « Ici-bas... nous ne sommes que des exilés. Nous habitons la même terre que les démons, animés contre nous d'une haine que rien ne peut apaiser, nos implacables et éternels ennemis... Tant que nous sommes revêtus de ce corps fragile et mortel, tant que nous vivons dans les ténèbres d'ici-bas, pèlerins, exilés, errants, sans forces et loin de Dieu, on nous voit souvent, hélas ! faillir et tomber, parce que nous repoussons le secours de la Grâce d'en haut, qui nous soutenait. Mais lorsque la lumière du royaume de la Gloire, qui est le Royaume parfait, aura brillé à nos yeux, nous serons à jamais fermes et invariables dans le bien et la perfection. » (Catéchisme de Trente, chapitre 41, des misères de cette vie) Ainsi, notre planète n'est qu'une terre d'exil à « l'usage de tous », comme l'a dit le Pape Pie XII, et quiconque croit pouvoir s'appropriier la terre dont le Créateur a voulu qu'elle profite à l'ensemble de Ses créatures exilées s'égare dans les ténèbres du nationalisme exacerbé et du tribalisme, car nous savons tous que la France est la Fille Aînée de l'Église et qu'elle sera toujours, jusqu'à la fin des temps, une grande nation catholique. Vouloir abandonner les âmes des étrangers dans les contrées les plus païennes et ténébreuses de cette terre d'exil est donc un crime, un scandale qui déshonore le Seigneur, et quiconque déshonore le Seigneur recevra un lourd châtement pour avoir milité contre l'accueil des étrangers catholiques dans une terre gracieuse et milité pour les abandonner dans des terres n'ayant même pas de vraies églises (non una cum). Pour sauver leurs âmes, deux solutions : *la sainte colonisation ou la sainte immigration !* Or, nous n'avons actuellement pas les moyens de lancer une sainte croisade coloniale dans l'esprit d'évangélisation des Conquistadors ; jusqu'à pouvoir le faire : *la sainte immigration sur les pas des Croisés !*

Est-il permis d'être patriote ?

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 101, art. I) : Dieu tient le premier rang ; il est l'être souverain, et le premier principe de notre existence et de notre gouvernement. Mais secondairement les principes qui nous ont donné l'être et qui nous gouvernent, ce sont nos parents et le pays où nous sommes nés et où nous avons été élevés. C'est pourquoi après Dieu, l'homme est surtout redevable envers ses parents et sa patrie.

Le Commandeur Athanase de France dit : N'ayons pas mépris de qui nous sommes, nous avons notre identité, nous succédons des exemples universels, les Apôtres, nous succédons des Saints de France, Saint Remi de Reims, Saint Louis de France, Sainte Jeanne d'Arc, et nous succédons des martyrs de France, Louis XVI et Roland, les martyrs des persécutions révolutionnaires franc-maçonniques, et des défenseurs des invasions mahométanes du temps de Charles Martel, des glorieux croisés sacrifiés ayant atteint le martyre, et du célèbre Pape Franc, le Bienheureux Urbain II, père des croisades, nous sommes les successeurs de Sainte Jeanne d'Arc, des Vendéens, et des Chouans, nous sommes la bannière de la contre-

révolution, le Royaume de Jésus-Christ et de Marie, ALORS : OUI ! Vous avez le droit d'être patriote de ce royaume, n'oublions pas que les vies de Saint Louis et de Sainte Jeanne d'Arc chantent, à travers les siècles, l'amour du Royaume de France ! Gloire aux martyrs qui nous ont précédés, et gloire aux Croisés actuels en cheminement d'atteindre le martyre en intérêt de rejoindre Notre Seigneur bien-aimé en son Royaume ! Mais n'oubliez pas : il y a la patrie temporelle, qui est terrestre et temporaire, créée pour réunir les peuples et les soumettre à la Loi de Dieu, et il y a la patrie éternelle des Cieux : le Royaume de Dieu, dont nous devons tous être d'ardents patriotes, au point d'être capables de complètement détruire la patrie temporelle au nom d'elle !

Nous n'aurons pas de devise taillée dans la pierre comme les républicains franc-maçons, mais notre esprit la connaît : Dieu, Famille, Patrie !

Léon XIII dit (*Sapientiae Christianae* ; 10 janvier 1890) : Aimer les deux patries, celle de la terre et celle du ciel, mais de telle façon que l'amour de la patrie céleste l'emporte sur l'amour de la première et que jamais les lois humaines ne passent avant la Loi de Dieu, tel est donc le devoir essentiel des chrétiens d'où sortent, comme de leur source, tous les autres devoirs. Le Rédempteur du genre humain n'a-t-il pas dit de lui-même : Je suis né et je suis venu au monde afin de rendre témoignage à la vérité, et encore : Je suis venu apporter le feu sur la terre et que veux-je, sinon qu'il s'allume ? C'est dans la connaissance de cette vérité qu'est la suprême perfection de l'intelligence; c'est dans la charité divine, qui perfectionne la volonté, que résident toute la vie et la liberté chrétiennes. Cette vérité et cette charité forment le glorieux patrimoine confié, par Jésus-Christ à l'Église qui le défend et le conserve avec un zèle et une vigilance infatigables.

Le Commandeur Athanase de France dit : Aujourd'hui, un passeport, ça se foule aux pieds ; une carte d'identité, ça se brûle !

—

« Contre les idéologies »

Contre le racisme, le national-socialisme et la judéophobie moderne

Léon XIII dit (*Rerum Novarum* ; 15 mai 1891) : Si l'on obéit aux préceptes du christianisme, c'est dans l'amour fraternel que s'opérera l'union. De part et d'autre, on saura et l'on comprendra que les hommes sont tous absolument issus de Dieu, leur Père commun; que Dieu est leur unique et commune fin, et que lui seul est capable de communiquer aux anges et aux hommes une félicité parfaite et absolue; que tous ils ont été également rachetés par Jésus-Christ et rétablis par lui dans leur dignité d'enfants de Dieu, et qu'ainsi un véritable lien de fraternité les unit, soit entre eux, soit au Christ leur Seigneur qui est le "premier-né parmi un grand nombre de frères". Ils sauront enfin que tous les biens de la nature, tous les trésors de la grâce appartiennent en commun et indistinctement à tout le genre humain, et qu'il n'y a que les indignes qui soient déshérités des biens célestes. "Si vous êtes fils, vous êtes aussi héritiers : héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ".

Pie XI dit (*Ubi Arcano Dei Consilio* ; 23 décembre 1922) : Cet amour même de sa patrie et de sa race source puissante de multiples vertus et d'actes d'héroïsme lorsqu'il est réglé par la loi chrétienne, n'en devient pas moins un germe d'injustice et d'iniquités nombreuses si, transgressant les règles de la justice et du droit, il dégénère en nationalisme immodéré. Ceux qui tombent en cet excès oublient, à coup sûr, non seulement que tous les peuples, en tant que membres de l'universelle famille humaine, sont liés entre eux par des rapports de fraternité et que les autres pays ont droit à la vie et à la prospérité, mais encore qu'il n'est ni permis ni utile de séparer l'intérêt de l'honnêteté : la justice fait la grandeur des nations, le péché fait le malheur des peuples. Que si une famille, ou une cité, ou un État, a acquis des

avantages au détriment des autres, cela pourra paraître aux hommes une action d'éclat et de haute politique ; mais Saint Augustin nous avertit sagement que de pareils succès ne sont pas définitifs et n'excluent pas les menaces de ruine : C'est un bonheur qui a l'éclat et aussi la fragilité du verre, pour lequel on redoute que soudain il ne se brise à jamais.

Pie XI dit (Mit brennender Sorge ; 10 mars 1937) : Quiconque prend la race, ou le peuple, ou l'État, ou la forme de l'État, ou les dépositaires du pouvoir, ou toute autre valeur fondamentale de la communauté humaine - toutes choses qui tiennent dans l'ordre terrestre une place nécessaire et honorable,- quiconque prend ces notions pour les retirer de cette échelle de valeurs, même religieuses, et les divinise par un culte idolâtrique, celui-là renverse et fausse l'ordre des choses créé et ordonné par Dieu : celui-là est loin de la vraie foi en Dieu et d'une conception de la vie répondant à cette foi.

(Abbé Julio Meinvielle, *Los tres pueblos bíblicos en su lucha por la dominación del mundo* : Dans tous les peuples païens qui parviennent à un haut degré de civilisation, le pouvoir est divinisé, non seulement à Rome, mais aussi chez les antiques peuples assyriens et égyptiens. L'idolâtrie de l'État est une réalité typiquement païenne. Il est superflu d'expliquer comment cela se réalise dans l'Allemagne national-socialiste où l'État et le Reich sont faits dieu. Un État, qui peut disposer de tout, possède un pouvoir divin. En Allemagne, l'État viole les droits les plus sacrés de la personne humaine comme la pratique de la religion, le droit de contracter mariage, par la loi de la stérilisation, le droit à la vie, par la pratique de l'euthanasie contre les [handicapés], le droit des parents à éduquer leurs enfants, par une éducation totale de la jeunesse dans les moules du national-socialisme. L'État est un Moloch dévorant qui ne fait qu'immoler les individus pour son propre avantage. Il est dieu.)

Pie XI dit (Mit brennender Sorge ; 10 mars 1937) : Seuls des esprits superficiels peuvent tomber dans l'erreur qui consiste à parler d'un Dieu national, d'une religion nationale ; seuls ils peuvent entreprendre la vaine tentative d'emprisonner Dieu, le Créateur de l'univers, le Roi et le Législateur de tous les peuples, devant la grandeur duquel les nations sont « comme une goutte d'eau suspendue à un seau » (Isaïe 40, 15) dans les frontières d'un seul peuple, dans l'étroitesse de la communauté de sang d'une seule race. Les évêques de l'Église du Christ, établis « pour ce qui se rapporte à Dieu » (Hébreux 5, 1), doivent veiller à ce que de pernicieuses erreurs de cette sorte, que des pratiques encore plus pernicieuses ont coutume de suivre, ne prennent pas pied parmi les fidèles... Nous vous remercions, Vénérables Frères, Nous remercions vos prêtres et tous vos fidèles, qui, dans la défense des droits de la divine Majesté contre un nouveau paganisme agressif, et favorisé, hélas ! de bien des manières par des hommes influents, ont rempli et continuent à remplir leur devoir de chrétiens...

Pie XI dit (Mit brennender Sorge ; 10 mars 1937) : Si des hommes qui ne sont pas même unis dans la foi au Christ viennent vous présenter la séduisante image d'une Église nationale allemande, sachez que ce n'est autre chose qu'un reniement de l'unique Église du Christ, l'évidente trahison de cette mission d'évangélisation universelle à laquelle, seule, une Église mondiale peut suffire et s'adapter.

Pie XI dit (Syllabus des erreurs du racisme ; 13 avril 1938 ; erreur n° 2) : Il faut, par tous les moyens, conserver et cultiver la vigueur de la race et la pureté du sang ; tout ce qui conduit à ce résultat est, par le fait même, honnête et permis.

Pie XI dit (Syllabus des erreurs du racisme ; 13 avril 1938 ; erreur n° 3) : C'est du sang, siège des caractères de la race, que toutes les qualités intellectuelles et morales de l'homme dérivent comme de leur source principale.

Pie XI dit (Discours aux pèlerins belges ; 6 septembre 1938) : Par le Christ et dans le Christ, nous sommes de la descendance spirituelle d'Abraham. Non, il n'est pas possible aux chrétiens de participer à l'antisémitisme. Nous reconnaissons à quiconque le droit de se défendre, de prendre les moyens de se protéger contre tout ce qui menace ses intérêts légitimes. Mais l'antisémitisme est inadmissible. Nous sommes spirituellement des sémites.

(Attention, vous devez faire la différence entre l'antisémitisme et l'antijudaïsme donc l'antitalmudisme car le judaïsme a été abrogé par la mort de Jésus-Christ... L'antisémitisme signifie la haine raciale des juifs, alors que l'antitalmudisme signifie la haine de leurs erreurs et iniquités religieuses, l'Église catholique et Pie XI étaient et sont fermement antitalmudistes mais jamais antisémites, même si je préfère utiliser le terme "judéophobe" pour dire "antisémite" car il n'y a pas que les juifs qui sont sémites mais aussi les arabes et d'autres peuples. — L'Abbé Georges de Nantes dit dans Les 150 points de la Phalange : « [Le catholique] saura donc sagement combattre sans esprit de conciliation le judaïsme talmudique, religion antéchrist dans son essence... sans renier pour autant le judaïsme biblique, source première et garantie indiscutable de notre foi... » Les vrais Juifs furent ceux qui étaient soumis à Dieu, d'Abraham jusqu'à Notre Seigneur Jésus-Christ. Les vrais Juifs qui aimaient vraiment Dieu sont devenus chrétiens, et les hérétiques du judaïsme ont poursuivi leur œuvre sectaire qu'était le pharisaïsme, puis le talmudisme actuel. Il ne faut donc pas que vous tombiez dans une haine des vrais Juifs qui étaient soumis à Dieu et de l'Ancien Testament ; vous devriez plutôt haïr le talmudisme et son interprétation erronée de l'Ancien Testament.)

La parfaite explication du Dr Alexandre Roudinesco

Le Dr Alexandre Roudinesco dit (Le Malheur d'Israël) : Le Christianisme ne peut pas être appelé "une petite secte juive qui a eu du succès", comme les rabbins le prétendent. Le Christianisme dans toute sa pureté et sa grandeur a accompli le Judaïsme et, en le dénationalisant, l'a rendu universel et humain conformément aux souhaits des Prophètes. Jésus, l'homme de Dieu, incomparable et sans égal, aurait pu être accepté comme le Messie en accord avec l'eschatologie et le messianisme d'Israël. Est-ce aux juifs de se plaindre si les chrétiens ont reconnu Dieu lui-même en ce fils d'Israël ? Pendant deux mille ans, le Judaïsme avait contenu en esprit la semence du Christianisme. Déjà les prophéties avaient donné le signe d'un Christianisme en gestation. La naissance de l'enfant n'était plus qu'une question de temps. Ayant rejeté son propre enfant, le Judaïsme se replia sur lui-même, dans un isolement morose, fier et stérile. Il abandonna tout prosélytisme, et se posa comme la religion nationale d'une petite fraction du peuple juif... L'appartenance à l'Église catholique ne repose pas sur la race : c'est seulement une question de foi religieuse. Aux yeux de l'Église, un juif converti est un chrétien qui partage la totalité des privilèges de l'appartenance à l'Église. Le baptême confère l'appartenance à la communauté chrétienne sans restriction d'aucune sorte. La conversion des juifs non seulement était souhaitée, mais elle était activement recherchée. Une fois convertis, ils étaient reçus avec joie ; la conversion mettait fin à toute ségrégation. Aujourd'hui en revanche, le juif n'est plus ni désiré ni recherché ; l'antisémitisme national et racial est beaucoup plus discriminatoire... L'antisémitisme moderne est illogique comparé à celui du Moyen-Âge qui reposait sur des objections religieuses indiscutables, et non sur des hypothèses sans preuves et des idées nébuleuses. Et le juif est d'autant plus rejeté en tant qu'étranger que le nationalisme recèle la haine des étrangers.

(Cet homme a parfaitement compris et expliqué ce qu'est l'antitalmudisme catholique : *nous haïssons leurs croyances, pas leur appartenance au peuple juif*. Il a parfaitement compris que l'antisémitisme moderne, celui d'Hitler et d'autres, n'en a rien à faire de Jésus-Christ sur la Croix ; ils haïssent les juifs pour des critères raciaux frauduleux. Nous ne sommes pas partisans de cet antisémitisme moderne.)

Pie XII dit (Summi Pontificatus ; 20 octobre 1939) : Parmi les multiples erreurs qui jaillissent de la source empoisonnée de l'agnosticisme religieux et moral, il en est deux, Vénérables Frères, sur lesquelles Nous voulons attirer votre attention d'une façon particulière, comme étant celles qui rendent presque impossible, ou au moins précaire et incertaine, la pacifique vie en commun des peuples. La première de ces pernicieuses erreurs, aujourd'hui largement répandue, est l'oubli de cette loi de solidarité humaine et de charité, dictée et imposée aussi bien par la communauté d'origine et par l'égalité de la nature raisonnable chez tous les hommes, à quelque peuple qu'ils appartiennent, que par le sacrifice de rédemption offert par Jésus-Christ sur l'autel de la Croix à son Père céleste en faveur de l'humanité pécheresse. De fait la première page de l'Écriture, avec une grandiose simplicité, nous raconte comment Dieu couronna son œuvre créatrice en faisant l'homme à son image et à sa ressemblance (cf. Gen., I, 26-27) et le même Livre saint nous enseigne qu'il l'enrichit de dons et de privilèges surnaturels, le destinant à une éternelle et ineffable félicité. L'Écriture nous montre en outre comment du premier couple tirèrent leur origine les autres hommes, dont elle nous fait suivre, avec une plasticité de langage qui n'a pas été dépassée, la division en plusieurs groupes et la dispersion dans les diverses parties du monde. Même quand ils s'éloignèrent de leur Créateur, Dieu ne cessa de les considérer comme des fils qui devaient un jour, selon ses miséricordieux desseins, être encore une fois réunis dans son amitié (cf. Gen., XII, 3)... Et les nations en se développant et en se différenciant selon les diverses conditions de vie et de culture, ne sont pas destinées à mettre en pièces l'unité du genre humain, mais à l'enrichir et à l'embellir par la communication de leurs qualités particulières et par l'échange réciproque des biens, qui ne peut être possible et en même temps efficace que quand un amour mutuel et une charité vivement sentie unissent tous les enfants d'un même Père et toutes les âmes rachetées par un même sang divin. L'Église du Christ, fidèle dépositaire de la divine sagesse éducatrice, ne peut penser ni ne pense à attaquer ou à mésestimer les caractéristiques particulières que chaque peuple, avec une piété jalouse et une compréhensible fierté, conserve et considère comme un précieux patrimoine. Son but est l'unité surnaturelle dans l'amour universel senti et pratiqué, et non l'uniformité exclusivement extérieure, superficielle et par là débilante... Au milieu des déchirantes oppositions qui divisent la famille humaine, puisse cet acte solennel proclamer à tous Nos fils épars dans le monde que l'esprit, l'enseignement et l'œuvre de l'Église ne pourront jamais être différents de ce que prêchait l'apôtre des nations : "Revêtez-vous de l'homme nouveau, qui se renouvelle dans la connaissance de Dieu à l'image de celui qui l'a créé; en lui il n'y a plus ni grec ou juif, ni circoncis ou incirconcis; ni barbare ou Scythe, ni esclave ou homme libre : mais le Christ est tout et il est en tous" (Col., III, 10-11.) Et il n'est pas à craindre que la conscience de la fraternité universelle, inculquée par la doctrine chrétienne, et le sentiment qu'elle inspire, soient en opposition avec l'amour que chacun porte aux traditions et aux gloires de sa propre patrie, et empêchent d'en promouvoir la prospérité et les intérêts légitimes; car cette même doctrine enseigne que dans l'exercice de la charité il existe un ordre établi par Dieu, selon lequel il faut porter un amour plus intense et faire du bien de préférence à ceux à qui l'on est uni par des liens spéciaux. Le Divin Maître lui-même donna l'exemple de cette préférence envers sa terre et sa patrie en pleurant sur l'imminente destruction de la Cité sainte. Mais le légitime et juste amour de chacun envers sa propre patrie ne doit pas faire fermer les yeux sur l'universalité de la charité chrétienne, qui enseigne à considérer aussi les autres et leur prospérité...

Pie XII dit (Discours à l'occasion de la fête de Saint Eugène ; 2 juin 1945) : Aujourd'hui, après près de six ans, les conflits fratricides ont cessé, du moins dans une partie de ce monde déchiré par la guerre... En Europe, la guerre est finie ; Mais quelles stigmates elle a imprimées sur vous ! (...) Vous voyez que subsiste une conception et une action de l'État qui ne tiennent aucun compte des sentiments les plus sacrés de l'humanité, qui foule aux pieds les principes inviolables de la foi chrétienne. Le monde entier contemple aujourd'hui, stupéfait, la ruine qui en a résulté. Nous avons vu cette ruine venir de loin, et rares sont

ceux, nous le croyons, qui ont suivi avec plus d'angoisse l'évolution et l'accélération de cette chute inévitable. Pendant plus de douze ans, parmi les plus belles années de notre maturité, nous avons vécu, par obéissance à la charge qui nous avait été confiée, au milieu du peuple allemand. Durant cette période, avec la liberté permise par les conditions politiques et sociales de l'époque, nous avons œuvré à consolider la position de l'Église catholique en Allemagne. Nous avons ainsi eu l'occasion de constater les grandes qualités de ce peuple et de nous trouver en contact personnel avec ses plus éminents représentants. Nous sommes donc convaincus qu'elle peut accéder à une dignité nouvelle et à une vie nouvelle, une fois qu'elle aura repoussé le spectre satanique du national-socialisme et que les coupables (comme nous avons déjà eu l'occasion de l'expliquer) auront expié leurs crimes... La lutte contre l'Église devenait de plus en plus acharnée : destruction des organisations catholiques ; suppression progressive des écoles catholiques florissantes, publiques et privées ; séparation forcée des jeunes de leur famille et de l'Église ; oppression de la conscience des citoyens, notamment des fonctionnaires ; dénigrement systématique, par une propagande habilement et rigoureusement organisée, de l'Église, du clergé, des fidèles, de ses institutions, de sa doctrine et de son histoire ; fermeture, dissolution et confiscation des maisons religieuses et autres institutions ecclésiastiques ; anéantissement de la presse et de la production de livres catholiques. Pour résister à ces attaques, des millions de catholiques courageux, hommes et femmes, se sont ralliés autour de leurs évêques, dont la voix ferme et déterminée n'a jamais cessé de résonner jusqu'à ces dernières années de guerre ; autour de leurs prêtres, pour les aider à adapter constamment leur apostolat aux besoins et aux circonstances changeantes ; et jusqu'au bout, avec patience et fermeté, ils ont opposé à l'impiété et à l'orgueil le front de la foi, de la prière, de la conduite et d'une éducation catholique authentique. Parallèlement, sans hésiter, le Saint-Siège lui-même a multiplié ses sollicitations et ses protestations auprès du gouvernement allemand, l'appelant avec force et clarté à respecter et à observer les devoirs découlant du droit naturel et confirmés par le Concordat. En ces années critiques, alliant la vigilance attentive du Pasteur à la patience du Père, notre grand Prédécesseur Pie XI a accompli sa mission de Souverain Pontife avec une intrépidité inébranlable. Mais lorsqu'après avoir épuisé toutes les voies de la persuasion, il se trouva confronté, le dimanche des Rameaux 1937, dans son encyclique « Mit brennender Sorge », à la violation délibérée d'un pacte solennel et à la persécution religieuse, tant secrète qu'ouverte, mais toujours menée avec une grande brutalité, il révéla au monde la véritable nature du national-socialisme : une apostasie orgueilleuse de Jésus-Christ, le reniement de sa doctrine et de son œuvre rédemptrice, le culte de la force, l'idolâtrie de la race et du sang... Tel un coup de trompette sonnant l'alarme, ce document papal vigoureux – trop vigoureux, de l'avis de certains – bouleversa les esprits et les cœurs. Nombreux furent ceux – même hors des frontières de l'Allemagne – qui, jusqu'alors, avaient fermé les yeux sur l'incompatibilité de la conception national-socialiste avec la doctrine chrétienne, contraints de reconnaître et de confesser leur erreur. Nombreux furent ceux qui, D'autres, même parmi les fidèles, furent aveuglés par leurs préjugés ou séduits par l'espoir d'un avantage politique. Les faits rapportés par Notre Prédécesseur ne parvinrent pas à les convaincre, et encore moins à les inciter à changer de conduite. Est-ce un simple hasard si certaines régions, par la suite les plus durement touchées par le régime national-socialiste, furent précisément celles où l'encyclique « Mit brennender Sorge » fut ignorée ou presque ? Aurait-il été possible, alors, par des mesures politiques appropriées et opportunes, d'enrayer une fois pour toutes le déchaînement de violence brutale et de permettre au peuple allemand de se libérer des tentacules qui l'enserraient ? Aurait-il été possible, de cette manière, d'épargner à l'Europe et au monde l'invasion de ce flot de sang immense ? Nul n'aurait osé se prononcer avec certitude. En tout cas, nul ne saurait reprocher à l'Église de ne pas avoir dénoncé et mis en lumière à temps la véritable nature du mouvement national-socialiste et le danger qu'il faisait courir à la civilisation chrétienne. « Quiconque élève la race, le peuple, l'État ou une forme particulière de celui-ci, les représentants du pouvoir d'État ou d'autres éléments fondamentaux de la société humaine... au rang de norme suprême de toute chose, même des valeurs religieuses, et les divinise par un culte idolâtre, pervertit et falsifie l'ordre des choses créées voulu par

Dieu » Cette proposition de l'encyclique résume l'opposition radicale entre l'État national-socialiste et l'Église catholique. Parvenue à ce point, l'Église ne pouvait plus, sans manquer à sa mission, renoncer à prendre position devant le monde entier. Par cet acte, elle redevenait cependant un « signe de contradiction » devant lequel les esprits divergeaient et se divisèrent en deux camps opposés. On peut dire que les catholiques allemands étaient unanimes à reconnaître que l'encyclique « Mit brennender Sorge » avait apporté lumière, orientation, consolation et réconfort à tous ceux qui considéraient sérieusement et pratiquaient fidèlement la religion du Christ. Cependant, une réaction était inévitable de la part de ceux qui en avaient été affectés ; et de fait, 1937 fut une année d'une amertume indicible et de terribles épreuves pour l'Église catholique en Allemagne. Les événements politiques majeurs qui marquèrent les deux années suivantes, puis la guerre, ne firent rien pour atténuer l'hostilité du national-socialisme envers l'Église, une hostilité qui persista jusqu'à ces derniers mois, où ses partisans s'imaginaient encore qu'une fois la victoire militaire acquise, ils pourraient se débarrasser de l'Église pour toujours. Des témoignages faisant autorité et irréfutables Nous tenaient informés de ces projets, qui, de surcroît, se révélaient par les actions répétées et de plus en plus hostiles menées contre l'Église catholique en Autriche, en Alsace-Lorraine, et surtout dans les régions de Pologne déjà annexées au Reich pendant la guerre : tout y était frappé et anéanti, tout ce qui pouvait être obtenu par la violence extérieure. Poursuivant l'œuvre de Notre Prédécesseur, Nous-mêmes, tout au long de la guerre, et notamment dans Nos Messages, n'avons cessé de nous opposer aux applications ruineuses et inexorables de la doctrine national-socialiste, qui allait jusqu'à employer les méthodes scientifiques les plus sophistiquées pour torturer ou tuer des personnes souvent innocentes, au mépris des exigences et des normes immuables de l'humanité et de la foi chrétienne. C'était pour Nous le moyen le plus approprié, et même, pourrait-on dire, le seul efficace, de proclamer au monde les principes immuables de la loi morale et de confirmer, au milieu de tant d'erreurs et de violences, l'attachement des esprits et des cœurs des catholiques allemands aux idéaux supérieurs de vérité et de justice. Ces préoccupations ne restèrent pas sans effet. Nous savons, en effet, que Nos Messages, et en particulier le Message de Noël de 1942, malgré toutes les interdictions et tous les obstacles, furent étudiés lors des conférences diocésaines du clergé en Allemagne, puis présentés et expliqués au peuple catholique. Mais si les dirigeants de l'Allemagne avaient décidé d'anéantir l'Église catholique, même sous l'ancien Reich, la Providence en avait décidé autrement. Les tribulations de l'Église sous le joug du national-socialisme prirent fin avec la mort soudaine et tragique du persécuteur ! Des prisons, des camps de concentration et des prisons à perpétuité, aux côtés des prisonniers politiques, affluent aujourd'hui des foules de personnes, clercs et laïcs, dont le seul crime fut leur fidélité au Christ et à la foi des Pères, ou leur courageux accomplissement des devoirs sacerdotaux. Pour tous, Nous avons prié avec ferveur et, chaque fois que cela fut possible, Nous nous sommes efforcés de leur transmettre Nos paroles de réconfort et les bénédictions de Notre Cœur paternel. En réalité, plus on lève les voiles qui, jusqu'à présent, dissimulaient les souffrances de l'Église sous le régime national-socialiste, plus apparaît clairement la constance, souvent inébranlable jusqu'à la mort, d'innombrables catholiques et le rôle glorieux joué par le clergé dans ce noble combat. Bien que nous ne disposions pas encore de données statistiques complètes, nous ne pouvons nous empêcher de mentionner ici, à titre d'exemple, quelques-uns des nombreux témoignages qui nous sont parvenus de prêtres et de laïcs internés au camp de Dachau et jugés dignes d'insulter le nom de Jésus. En première ligne, de par leur nombre et la brutalité des traitements qu'ils ont subis, se trouvaient les prêtres polonais. De 1940 à 1945, 2 800 ecclésiastiques et religieux de cette nation furent emprisonnés dans le même camp, dont l'évêque auxiliaire de Wladislavia, qui y mourut du typhus. En avril dernier, il n'en restait plus que 816, tous les autres étant décédés, à l'exception de deux ou trois, transférés dans un autre camp... Malgré l'afflux constant de nouveaux internés, notamment en provenance de certains diocèses de Bavière, de Rhénanie et de Westphalie, leur nombre, en raison du taux de mortalité élevé, n'a pas dépassé 350 au début de cette année. Il ne faut pas non plus oublier ceux originaires des territoires occupés : Pays-Bas, Belgique, France (dont l'évêque de Clermont), Luxembourg, Slovaquie et

Italie. Nombre de ces prêtres et laïcs ont enduré des souffrances indicibles pour leur foi et leur vocation. Dans un cas, la haine des impies envers le Christ atteignit un tel paroxysme que, sur un prêtre interné, ils parodièrent le fouet avec du fil barbelé et le couronnement d'épines du Rédempteur. Les généreuses victimes allemandes qui, depuis 1933, ont sacrifié leurs biens, leur liberté et leur vie au Christ et à son Église, lèvent les mains vers Dieu en offrande expiatoire. Puisse le juste Juge l'accepter en réparation des tant de crimes commis contre l'humanité, non seulement contre le présent et l'avenir de son peuple, en particulier la jeunesse malheureuse, et enfin abaisser le bras de son Ange exterminateur. Avec une insistance croissante, le national-socialisme s'est efforcé de dénoncer l'Église comme l'ennemie du peuple allemand. L'injustice manifeste de cette accusation aurait profondément blessé les sentiments des catholiques allemands et des nôtres, si elle était venue d'autres bouches. Loin d'être un fardeau pour ceux de ces accusateurs, c'est le témoignage le plus éclatant et le plus honorable de l'opposition ferme et constante de l'Église contre ces doctrines et méthodes pernicieuses, pour le bien de la véritable civilisation et du peuple allemand lui-même. Nous espérons que, libéré de l'erreur qui l'a précipité dans l'abîme, il trouvera son salut aux sources pures de la paix et du bonheur véritables, aux sources de vérité, d'humilité et de charité qui jaillissent avec l'Église du Cœur du Christ... Nous adressons de tout cœur à Nos fils et filles du monde entier une chaleureuse invitation à la prière : puisse-t-elle parvenir aux oreilles de tous ceux qui reconnaissent en Dieu le Père très aimant de tous les hommes, créé à Son image et à Sa ressemblance...

Pie XII dit (Discours « negli ultimi sei anni » ; 24 décembre 1945) : Une autre caractéristique de cette nomination sera la diversité des nationalités auxquelles appartiendront les futurs cardinaux, car nous avons souhaité que le plus grand nombre possible de races et de peuples soient représentés, afin de refléter l'universalité de l'Église. Ainsi, de même que durant les années passées de notre pontificat, malgré la guerre, et même à cause d'elle, nous avons vu des hommes de toutes nations et des régions les plus reculées affluer vers la Ville Éternelle, de même maintenant, avec la fin du conflit mondial, nous aurons la consolation – si Dieu le veut – de voir de nouveaux membres du Sacré Collège affluer vers nous des cinq coins du monde. Rome apparaîtra alors véritablement comme la Ville Éternelle, la Ville Universelle, la Cité Caput mundi, l'Urbs par excellence, la Ville dont tous sont citoyens, la Ville, siège du Vicaire du Christ, vers laquelle se tourne le regard du monde catholique tout entier. L'Italie, la terre bénie qui accueille Rome en son sein, ne sera pas diminuée ; au contraire, elle rayonnera aux yeux de tous les peuples comme participante à cette grandeur et à cette universalité. L'Église catholique, dont Rome est le centre, est supranationale par essence. Cela a une double signification, l'une négative et l'autre positive. L'Église est mère, Sainte Mère de l'Église, une vraie mère, la mère de toutes les nations et de tous les peuples, autant que de tous les individus. Précisément parce qu'elle est mère, elle n'appartient pas, et ne peut appartenir, exclusivement à tel ou tel peuple, ni à un peuple plus ou moins qu'à un autre, mais à tous également. Elle est mère, et par conséquent n'est et ne peut être étrangère nulle part ; elle vit, ou du moins par sa nature doit vivre, en tous les peuples. De plus, tandis que la mère, avec son époux et ses enfants, forme une famille, l'Église, en vertu d'une union incomparablement plus étroite, constitue, plus et mieux qu'une famille, le Corps mystique du Christ. L'Église est donc supranationale parce qu'elle est un tout indivisible et universel... Il apparaît donc que toute tentative visant à faire de l'Église une sorte de prisonnière et d'esclave d'un peuple en particulier, à la confiner aux limites étroites d'une nation, voire à l'exiler, constitue un sacrilège et un coup fatal porté à l'unité du genre humain. Ce démembrement de l'Église dans son intégralité s'est amoindri et ne cesse de s'aggraver... L'individualisme national et étatique des derniers siècles n'a pas seulement cherché à saper l'intégrité de l'Église, à affaiblir et à entraver ses forces d'union et de rassemblement, ces forces qui ont jadis joué un rôle essentiel dans la construction de l'unité de l'Europe occidentale. Un libéralisme dépassé a cherché, en dehors et contre l'Église, à créer l'unité par la culture séculière et un humanisme sécularisé. Ici et là, fruit de son action dissolvante et en même temps son ennemi, le totalitarisme lui a succédé. En un mot, quel fut le résultat, après un peu plus d'un siècle, de tous ces efforts

déployés en dehors et souvent contre l'Église ? La mort de la saine liberté humaine ; des organisations forcées ; un monde sans égal dans sa brutalité et sa barbarie, dans ses politiques et sa ruine, mais surtout dans sa désunion désastreuse et son insécurité... La force de l'État totalitaire ! Ironie cruelle et sanglante ! La surface entière du globe, rouge du sang versé durant ces terribles années, le proclame haut et fort. L'édifice de la paix reposerait sur des fondations branlantes et toujours menaçantes s'il ne mettait pas fin à ce totalitarisme, qui réduit l'homme à un simple pion dans le jeu politique, un chiffre dans les calculs économiques. D'un trait de plume, il modifie les frontières des États ; d'une décision péremptoire, il prive l'économie d'un peuple, partie intégrante de la vie nationale, de ses potentialités naturelles ; avec une cruauté à peine dissimulée, il précipite des millions d'hommes, des centaines de milliers de familles, dans la misère la plus abjecte, les chassant de leurs foyers et de leurs terres, les déracinant et les arrachant à une civilisation et à une culture auxquelles des générations entières ont œuvré... Tout cela constitue un système contraire à la dignité et au bien-être du genre humain... Si donc la racine du mal réside là, il n'y a qu'un seul remède : un retour à l'ordre établi par Dieu, même dans les relations entre États et peuples ; un retour au véritable christianisme au sein de l'État et entre les États. Il ne faudrait pas non plus dire que ce n'est pas une politique réaliste. L'expérience aurait dû enseigner à tous qu'une politique orientée vers les vérités et les lois éternelles de Dieu est la plus réaliste et la plus concrète des politiques. Les politiciens réalistes qui pensent autrement ne font que semer la ruine.

Pie XII dit (Fulgens Radiatur ; 21 mars 1947) : Un autre avertissement, dont notre siècle a tant besoin : à savoir, que Dieu ne doit pas seulement être honoré et adoré ; il doit aussi être aimé, comme un Père, d'une ardente charité. Et parce que cet amour s'est malheureusement aujourd'hui attiédi et alangui, il en résulte qu'un grand nombre d'hommes recherchent les biens de la terre plus que ceux du ciel, et avec une passion si immodérée, qu'elle engendre souvent des troubles, qu'elle entretient les rivalités et les haines les plus farouches. Or, puisque le Dieu éternel est l'auteur de notre vie et que de Lui nous viennent des bienfaits sans nombre, c'est un devoir strict pour tous de l'aimer par-dessus toutes choses, et de tourner vers Lui, avant tout le reste, nos personnes et nos biens. De cet amour envers Dieu doit naître ensuite une charité fraternelle envers les hommes, que tous, à quelque race, nation ou condition sociale qu'ils appartiennent, nous devons considérer comme nos frères dans le Christ ; en sorte que de tous les peuples et de toutes les classes de la société se constitue une seule famille chrétienne, non pas divisée par la recherche excessive de l'utilité personnelle, mais cordialement unie par un mutuel échange de services rendus. Si ces enseignements, qui portèrent jadis [Saint] Benoît, ému par eux, à construire, recréer, éduquer et moraliser la société décadente et troublée de son époque, retrouvaient aujourd'hui le plus grand crédit possible, plus facilement aussi, sans nul doute, notre monde moderne pourrait émerger de son formidable naufrage, réparer ses ruines matérielles ou morales, et trouver à ses maux immenses d'opportuns et efficaces remèdes.

Jean VIII dit (Unum est ; septembre 873) : Il est une chose pour laquelle nous devons paternellement vous admonester ; si vous ne la corrigez pas, vous encourez un grand péché, et par elle ce ne sont pas les gains que vous accroîtrez, comme vous l'espérez, mais bien plutôt les dommages. Comme nous l'avons appris, à l'instigation des Grecs, beaucoup qui ont été enlevés captifs par les païens sont donc vendus dans vos régions et, après avoir été achetés par vos compatriotes, ils sont gardés sous le joug de l'esclavage ; alors qu'il est avéré qu'il est pieux et saint, comme il convient pour des chrétiens, que lorsqu'ils les ont achetés des Grecs, vos compatriotes les renvoient libres pour l'amour du Christ, et qu'ils reçoivent leur récompense non pas des hommes, mais de Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même. C'est pourquoi nous vous commandons, avec un amour paternel, si vous leur avez acheté des captifs, de les laisser aller libres pour le salut de votre âme.

Eugène IV dit (Sicut Dudum ; 13 janvier 1435) : Nous ordonnons et commandons à tous les fidèles de chaque sexe, dans les quinze jours suivant la publication des présentes lettres

dans leur lieu de résidence, de rétablir dans leur liberté antérieure toutes les personnes des deux sexes ayant résidé aux îles Canaries, réduites en captivité depuis leur capture et réduites en esclavage. Ces personnes seront totalement et perpétuellement libres et pourront être libérées sans exiger ni recevoir d'argent. Si cela n'est pas fait après l'expiration des quinze jours, ils encourent la peine d'excommunication de plein droit, dont ils ne peuvent être absous, sauf à l'article de la mort, ni par le Saint-Siège, ni par un évêque espagnol... à moins d'avoir au préalable libéré ces captifs et restitué leurs biens. Nous voulons qu'une peine d'excommunication similaire soit encourue par quiconque tente de capturer, de vendre ou de réduire en esclavage des résidents baptisés des îles Canaries, ou ceux qui cherchent librement le baptême, dont l'excommunication ne peut être absoute que comme indiqué ci-dessus.

Paul III dit (*Veritas ipsa* ; 2 juin 1537) : La Vérité elle-même, qui ne peut ni tromper ni se tromper, a dit clairement lorsqu'elle destinait les prédicateurs de la foi au ministère de la parole : « Allez enseigner toutes les nations ». Elle a dit toutes, sans exception, puisque tous les hommes sont capables de recevoir l'enseignement de la foi. Ce que voyant, le jaloux adversaire du genre humain, toujours hostile aux œuvres humaines afin de les détruire, a découvert une nouvelle manière d'empêcher que la parole de Dieu soit annoncée, pour leur salut, aux nations. Il a poussé certains de ses suppôts, avides de satisfaire leur cupidité, à déclarer publiquement que les habitants des Indes occidentales et méridionales, et d'autres peuples encore qui sont parvenus à notre connaissance ces temps-ci, devaient être utilisés pour notre service, comme des bêtes brutes, sous prétexte qu'ils ne connaissent pas la foi catholique. Ils les réduisent en esclavage en leur imposant des corvées telles qu'ils oseraient à peine en infliger à leurs propres animaux domestiques. Or Nous, qui, malgré notre indignité, tenons la place du Seigneur sur terre, et qui désirons, de toutes nos forces, amener à Son bercail les brebis de Son troupeau qui nous sont confiées et qui sont encore hors de Son bercail, considérant que ces Indiens, en tant que véritables êtres humains, ne sont pas seulement aptes à la foi chrétienne, mais encore, d'après ce que Nous avons appris, accourent avec hâte vers cette foi, et désirant leur apporter tous les secours nécessaires, Nous décidons et déclarons, par les présentes lettres, en vertu de Notre Autorité apostolique, que lesdits Indiens et tous les autres peuples qui parviendraient dans l'avenir à la connaissance des chrétiens, même s'ils vivent hors de la foi ou sont originaires d'autres contrées, peuvent librement et licitement user, posséder et jouir de la liberté et de la propriété de leurs biens, et ne doivent pas être réduits en esclavage.

Grégoire XVI dit (*In Supremo Apostolatus* ; 3 décembre 1839) : Nous conjurons instamment dans le Seigneur tous les fidèles, de quelque condition que ce soit, qu'aucun d'eux n'ose à l'avenir tourmenter injustement les Indiens, les Nègres ou autres semblables, ou les dépouiller de leurs biens, ou les réduire en servitude, ou assister ou favoriser ceux qui se permettent ces violences à leur égard, ou exercer ce commerce inhumain par lequel les Nègres, comme si ce n'étaient pas des hommes, mais de simples animaux, réduits en servitude de quelque manière que ce soit, sont, sans aucune distinction et contre les droits de la justice et de l'humanité, achetés, vendus et voués aux travaux les plus durs.

Léon XIII dit (*In Plurimis* ; 5 mai 1888) : Parmi les peuples les plus civilisés, les Grecs et les Romains, même ceux qui étaient les plus sages du monde païen, philosophes illustres et jurisconsultes érudits, indignant le sentiment commun de l'humanité, réussirent à se persuader que l'esclavage n'était qu'une condition nécessaire de la nature. Ils n'hésitaient pas non plus à affirmer que la classe des esclaves était très inférieure aux hommes libres, tant en intelligence qu'en perfection physique, et que, par conséquent, les esclaves, dépourvus de raison et de bon sens, devaient être en tout point les instruments de la volonté, aussi téméraire et indigne soit-elle, de leurs maîtres. De telles doctrines inhumaines et perverses sont particulièrement abhorrées.

Saint Pie X dit (Lacrimabili statu ; 7 juin 1912) : Qu'y a-t-il d'aussi cruel et d'aussi barbare, en effet, que de frapper les hommes de verges ou de lames rougies pour les motifs souvent les plus futiles, et bien des fois pour le simple plaisir de frapper, ou bien, après les avoir soudainement saisis, de les tuer par centaines et par milliers à la fois, ou de dévaster les hameaux et les villages jusqu'à extermination des indigènes, dont Nous avons appris que quelques tribus avaient été presque entièrement détruites en ces dernières années... Ils n'épargnent la faiblesse ni du sexe ni de l'âge : bien plus, Ton a honte de rapporter les crimes et les infamies qui accompagnent la capture et la vente des femmes et des enfants, car, en vérité, ils dépassent les plus bas exemples de la turpitude païenne.

La judéophobie moderne est antichrétienne et blasphématoire :

Benito Mussolini dit (Galeazzo Ciano, Journal du 8 août 1938) : Je ne sous-estime pas ses forces mais lui non plus [Pie XI] ne doit pas sous-évaluer la mienne. L'exemple de 1931 l'enseigne. Il suffirait que je fasse un signe pour déchaîner tout l'anticléricalisme du peuple italien, lequel a dû se donner bien du mal pour ingurgiter un Dieu juif.

Louis-Ferdinand Céline dit (L'École des cadavres, p. 155-158) : Assez de nos religions molles ! Nous avons été suffisamment comme ça introduits par tous les apôtres, par tous les Évangélistes. Tous Juifs d'ailleurs depuis Pierre, le fondateur, jusqu'au Pape actuel [Pie XII] (...) Rien de plus juif que la Pape actuel. De son véritable nom Isaac Ratisch. Le Vatican est un Ghetto... L'Église est toujours prête à rebrûler Jeanne d'Arc. Trop heureuse ! L'Église, notre vieille sorcière judaïque, marchande de cierges... Qui mange du Pape en meurt ! La religion christianique ? La judéo-talmudo-communiste ? Un gang ! Les Apôtres ? Tous Juifs ! Tous gangsters ! Le premier rang ? L'Église ! La première racket ? Le premier commissariat du peuple ? L'Église ! Pierre ? Un Al Capone du Cantique ! Un Trotzky pour moujiks romains ! L'Évangile ? Un code de racket... L'Église catholique ? Un arnaquage aux bonnes paroles consolantes, la plus splendide des rackets qui ait jamais été montée en n'importe quelle époque pour l'embéroutage des Aryens. On ne fera jamais mieux ! ... religion des Soumis ! La croyance faite pot ! Pénitence ! Aveux ! Tendres aveux ! Confidences ! Re-Pénitence ! Macérations ! Abnégations ! Plus d'épreuves ! Sacrées ! Tortures ! Bénies ! Adoration des chères souffrances ! Pleurnichons ! Bas les frocs ! Encore plus de contrition ! Déchirements ! Désolation ! Méticulisation de l'Indignité souffreteuse ! Purgatoire ! Purgations ! Vaticinations confessières ! Douleurs ! Douleurs ! Plus de douleurs ! Flagellations ! Crucifix ! Encore ! Remords éternels ! Larmes ! Larmes ! Deuil ! Mortifications laminantes ! Agoniques ! Merci ! Amen ! Voilà le miracle ! Dieu-Juif partout !

Louis-Ferdinand Céline dit (Les Beaux draps, p. 35) : Ainsi, Drumont et Gobineau se raccrochent à leur Mère l'Église, leur christianisme sacrissime, éperdument. Ils brandissent la croix face au juif, patenté suppôt des enfers, l'exorcisent à tout goupillon. Ce qu'ils reprochent surtout au youtre, avant tout, par-dessus tout, c'est d'être le meurtrier de Jésus, le souilleur d'hostie, l'empêcheur de chapelets en rond... Que ces griefs tiennent peu en l'air ! La Croix antidote ? quelle farce ! Comme tout cela est mal pensé, de traviole et faux, cafouilleux, pleurard, timide. L'aryen succombe en vérité de jobardise. Il a happé la religion, la Légende tramée par les juifs expressément pour sa perte, sa châtrerie, sa servitude. Propagée aux races viriles, aux races aryennes détestées, la religion de "Pierre et Paul" fit admirablement son œuvre, elle décatit en mendigots, en sous-hommes dès le berceau, les peuples soumis, les hordes enivrées de littérature christianique, lancées éperdues imbéciles, à la conquête du Saint Suaire, des hosties magiques, délaissant à jamais leurs Dieux, leurs religions exaltantes, leurs Dieux de sang, leurs Dieux de race. Ce n'est pas tout. Crime des crimes, la religion catholique fut à travers toute notre histoire, la grande proxénète, la grande métisseuse des races nobles, la grande procureuse aux pourris (avec tous les saints sacrements), l'enragée contaminatrice. La religion catholique fondée par douze juifs aura fièrement joué tout son rôle lorsque nous aurons disparu, sous les flots de l'énorme tourbe, du géant lupanar afro-asiatique qui se prépare à l'horizon.

Alain Soral dit (Entretien Ripublik.com, décembre 2010) : Je ne me sens pas très catholique, parce que je trouve que la spiritualité catholique, coupée totalement de toute virilité militaire, et qui produit une espèce de religion masochiste, totalement féminisée, où les prêtres ont tous des gueules d'émasculés, ça ne m'intéresse pas du tout. De ce point de vue-là, je préfère être païen. Je me sens plus proche de la mythologie germanique et nordique. Quand je regarde le cureton moyen des années 1960, avec ses petites lunettes, sa gueule de fonctionnaire, son visage mou, et son discours lénifiant, auquel je ne comprends rien... C'est insupportable ! Ce n'est pas une religion, c'est de la merde !

Alain Soral dit (Soral a presque toujours raison, épisode 15, 12 Juillet 2020) : Je le répète pour les gens qui me traitent de marcionite : l'Ancien Testament est le fumier sur lequel a fleuri la fleur du Christ. Quand je dis ça, je crois que j'ai tout dit. Les cathos tradis peuvent fermer leurs gueules.

(Via ce lien vous pouvez accéder à une vidéo de sept minutes contenant les blasphèmes d'Alain Soral : <https://app.videas.fr/242c3a6f-b790-41b6-8b24-083ac1a1a29d/> Pour résumer, il y affirme : « La Transsubstantiation, c'est de la sorcellerie [judéïque]. Quand je communiais à 5 ans, je n'ai jamais cru que je mangeais le corps du Christ... »)

Contre le communisme, le socialisme et le capitalisme agressif

Pie IX dit (Nostis et nobiscum ; 8 décembre 1849) : Quant à cette doctrine de dépravation et à ces systèmes, tout le monde sait déjà qu'ils ont pour but principal de répandre dans le peuple, en abusant des mots de liberté et d'égalité, les pernicieuses inventions du Communisme et du Socialisme. Il est constant que les chefs soit du Communisme, soit du Socialisme, bien qu'agissant par des méthodes et des moyens différents, ont pour but commun de tenir en agitation continuelle et d'habituer peu à peu à des actes plus criminels encore les ouvriers et les hommes de condition inférieure, trompés par leur langage artificieux et séduits par la promesse d'un éclat de vie plus heureuse. Ils comptent se servir ensuite de leur secours pour attaquer le pouvoir de toute autorité supérieure, pour piller, dilapider, envahir les propriétés de l'Église d'abord, et ensuite celles de tous les autres particuliers; pour violer enfin tous les droits divins et humains, amener la destruction du culte de Dieu et le bouleversement de tout ordre dans les sociétés civiles. Dans un si grand danger pour l'Italie, il est de votre devoir, Vénérables Frères, de déployer toutes les forces du zèle pastoral pour faire comprendre au peuple fidèle que, s'il se laisse entraîner à ces opinions et à ces systèmes pervers, ils le conduiront à son malheur temporel et à sa perte éternelle... Si les fidèles, méprisant les avis paternels de leurs pasteurs et les préceptes de la loi chrétienne que Nous venons de rappeler, se laissent tromper par les promoteurs des machinations du jour, s'ils consentent à conspirer avec eux dans les systèmes pervers du "Socialisme" et du "Communisme" qu'ils sachent, et qu'ils considèrent sérieusement qu'ils amassent pour eux-mêmes auprès du divin Juge des trésors de vengeance au jour de la colère, et qu'en attendant il ne sortira de cette conspiration aucun avantage temporel pour le peuple, mais bien plutôt un accroissement de misères et de calamités. Car il n'est pas donné aux hommes d'établir de nouvelles sociétés et des communautés opposées à la condition naturelle des choses humaines; et c'est pourquoi le résultat de pareilles conspirations, si elles s'étendaient en Italie, serait celui-ci : l'état actuel des choses publiques serait ébranlé et renversé de fond en comble par les luttes de citoyens contre citoyens, par des usurpations, par des meurtres; puis quelques hommes, enrichis des dépouilles du grand nombre, saisiraient le souverain pouvoir au milieu de la ruine commune.

Léon XIII dit (Rerum Novarum ; 15 mai 1891) : Le dernier siècle a détruit, sans rien leur substituer, les corporations anciennes qui étaient pour [les travailleurs] une protection... Les socialistes, pour guérir ce mal, poussent à la haine jalouse des pauvres contre les riches.

Ils prétendent que toute propriété de biens privés doit être supprimée, que les biens de chacun doivent être communs à tous, et que leur administration doit revenir aux municipalités ou à l'État... Ainsi, cette conversion de la propriété privée en propriété collective, préconisée par le socialisme, n'aurait d'autre effet que de rendre la situation des ouvriers plus précaire, en leur retirant la libre disposition de leur salaire et en leur enlevant, par le fait même, tout espoir et toute possibilité d'agrandir leur patrimoine et d'améliorer leur situation. Mais, et ceci paraît plus grave encore, le remède proposé est en opposition flagrante avec la justice, car la propriété privée et personnelle est pour l'homme de droit naturel... Ce qui excelle en nous, qui nous fait hommes et nous distingue essentiellement de la bête, c'est l'esprit ou la raison. En vertu de cette prérogative, il faut reconnaître à l'homme, non seulement la faculté générale d'user des choses extérieures à la façon des animaux, mais en plus le droit stable et perpétuel de les posséder, tant celles qui se consomment par l'usage que celles qui demeurent après nous avoir servi. Une considération plus profonde de la nature humaine va faire ressortir mieux encore cette vérité. L'homme embrasse par son intelligence une infinité d'objets; aux choses présentes, il ajoute et rattache les choses futures; il est le maître de ses actions. Aussi, sous la direction de la loi éternelle et sous le gouvernement universel de la Providence divine, est-il en quelque sorte à lui-même, et sa loi, et sa providence. C'est pourquoi il a le droit de choisir les choses qu'il estime les plus aptes à pourvoir, non seulement au présent, mais encore au futur. Il doit donc avoir sous sa domination, non seulement les produits de la terre, mais encore la terre elle-même qu'il voit appelée à être, par sa fécondité, la pourvoyeuse de son avenir. Les nécessités de l'homme ont pour ainsi dire de perpétuels retours : satisfaites aujourd'hui, elles renaissent demain avec de nouvelles exigences. Il a donc fallu, pour qu'il pût y faire droit en tout temps, que la nature naît à sa disposition un élément stable et permanent, capable de lui en fournir perpétuellement les moyens. Or, cette perpétuité de ressources ne pouvait être fournie que par la terre avec ses richesses inépuisables... Qu'on n'oppose pas non plus à la légitimité de la propriété privée le fait que Dieu a donné la terre au genre humain tout entier pour qu'il l'utilise et en jouisse. Si l'on dit que Dieu l'a donnée en commun aux hommes, cela signifie non pas qu'ils doivent la posséder confusément, mais que Dieu n'a assigné de part à aucun homme en particulier. Il a abandonné la délimitation des propriétés à la sagesse des hommes et aux institutions des peuples... C'est pourquoi l'on peut affirmer en toute vérité que le travail est le moyen universel de pourvoir aux besoins de la vie, soit qu'on l'exerce sur sa propre terre ou dans quelque métier dont la rémunération se tire seulement des produits de la terre et s'échange avec eux. La force de ces raisonnements est d'une évidence telle qu'il est permis de s'étonner que certains tenants d'opinions surannées puissent encore y contredire, en accordant sans doute il l'individu l'usage du sol et les fruits des champs, mais en lui refusant le droit de posséder en qualité de propriétaire ce sol où il a bâti, cette portion de terre qu'il a cultivée. Ils ne voient donc pas qu'ils dépouillent par là cet homme du fruit de son labeur. Ce champ travaillé par la main du cultivateur a changé complètement d'aspect : il était sauvage, le voilà défriché; d'infécond, il est devenu fertile. Ce qui l'a rendu meilleur est inhérent au sol et se confond tellement avec lui, qu'il serait en grande partie impossible de l'en séparer. Or, la justice tolérerait-elle qu'un étranger vînt alors s'attribuer et utiliser cette terre arrosée des sueurs de celui qui l'a cultivée ? De même que l'effet suit la cause, ainsi est-il juste que le fruit du travail soit au travailleur. C'est donc avec raison que l'universalité du genre humain, sans s'émouvoir des opinions contraires d'un petit groupe, reconnaît, en considérant attentivement la nature, que dans ses lois réside le premier fondement de la répartition des biens et des propriétés privées... Enfin, l'autorité des lois divines vient y apposer son sceau en défendant, sous une peine très grave, jusqu'au désir même du bien d'autrui. "Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni sa maison, ni son champ, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à lui" (...) On ne voit que trop les funestes conséquences [du système socialiste] : ce serait la confusion et le bouleversement de toutes les classes de la société, l'asservissement tyrannique et odieux des citoyens. La porte serait grande ouverte à l'envie réciproque, aux manœuvres diffamatoires, à la discorde. Le talent et l'esprit d'initiative personnels étant privés de leurs stimulants, la richesse, par une

conséquence nécessaire, serait tarie dans sa source même. Enfin le mythe tant caressé de l'égalité ne serait pas autre chose, en fait, qu'un nivellement absolu de tous les hommes dans une commune misère et dans une commune médiocrité.

Pie XI dit (Divini Redemptoris ; 19 mars 1937) : La doctrine, que le communisme cache sous des apparences parfois si séduisantes, à aujourd'hui pour fondement les principes du matérialisme dialectique et historique déjà prônés par Marx; les théoriciens du bolchevisme prétendent en détenir l'unique interprétation authentique. Cette doctrine enseigne qu'il n'existe qu'une seule réalité, la matière, avec ses forces aveugles; la plante, l'animal, l'homme sont le résultat de son évolution. De même, la société humaine n'est pas autre chose qu'une apparence ou une forme de la matière qui évolue suivant ses lois; par une nécessité inéluctable elle tend, à travers un perpétuel conflit de forces, vers la synthèse finale : une société sans classe. Dans une telle doctrine, c'est évident, il n'y a plus de place pour l'idée de Dieu. il n'existe pas de différence entre l'esprit et la matière, ni entre l'âme et le corps: il n'y a pas de survivance de l'âme après la mort, et par conséquent nulle espérance d'une autre vie. Insistant sur l'aspect dialectique de leur matérialisme, les communistes prétendent que le conflit, qui porte le monde vers la synthèse finale, peut être précipité grâce aux efforts humains. C'est pourquoi ils s'efforcent de rendre plus aigus les antagonismes qui surgissent entre les diverses classes de la société; la lutte des classes, avec ses haines et ses destructions, prend l'allure d'une croisade pour le progrès de l'humanité. De plus, le communisme dépouille l'homme de sa liberté, principe spirituel de la conduite morale ; il enlève à la personne humaine tout ce qui constitue sa dignité, tout ce qui s'oppose moralement à l'assaut des instincts aveugles. On ne reconnaît à l'individu, en face de la collectivité, aucun des droits naturels à la personne humaine; celle-ci, dans le communisme, n'est plus qu'un rouage du système. Dans les relations des hommes entre eux, on soutient le principe de l'égalité absolue, on rejette toute hiérarchie et toute autorité établie par Dieu, y compris l'autorité des parents. Tout ce qui existe de soi-disant autorité et subordination entre les hommes dérive de la collectivité comme de sa source première et unique. On n'accorde aux individus aucun droit de propriété sur les ressources naturelles ou sur les moyens de production, parce qu'ils sont l'origine d'autres biens, et que leur possession entraînerait la domination d'un homme sur l'autre. Voilà précisément pourquoi ce genre de propriété privée devra être radicalement détruit, comme la première source de l'esclavage économique. En refusant à la vie humaine tout caractère sacré et spirituel, une telle doctrine fait nécessairement du mariage et de la famille une institution purement conventionnelle et civile, fruit d'un système économique déterminé. On nie par conséquent l'existence d'un lien matrimonial de nature juridico-morale qui soit soustrait au bon plaisir des individus ou de la collectivité et, par suite, on rejette l'indissolubilité de ce lien. En particulier, le communisme n'admet aucun lien spécial de la femme avec la famille et le foyer. En proclamant le principe de l'émancipation de la femme, il l'enlève à la vie domestique et au soin des enfants pour la jeter dans la vie publique et dans les travaux de la production collective au même titre que l'homme; le soin du foyer et des enfants est dévolu à la collectivité. Enfin on retire aux parents le droit de l'éducation, que l'on considère comme un droit exclusif de la communauté, c'est seulement au nom de la communauté et par délégation que les parents peuvent encore l'exercer. Que deviendrait donc la société humaine fondée sur de tels principes matérialistes ? Elle serait une collectivité sans autre hiérarchie que celle du système économique. Elle aurait pour unique mission la production des biens par le travail collectif et pour unique fin la jouissance des biens terrestres dans un paradis où chacun "donnerait selon ses forces et recevrait selon ses besoins". C'est à la collectivité que le communisme reconnaît le droit ou plutôt le pouvoir discrétionnaire d'assujettir les individus au joug du travail collectif, sans égard à leur bien-être personnel, même contre leur propre volonté, et quand il le faut, par la violence. L'ordre moral aussi bien que l'ordre juridique ne serait plus, dès lors, qu'une émanation du système économique en vigueur; il ne serait fondé que sur des valeurs terrestres, changeantes et caduques. Bref, on prétend ouvrir une ère nouvelle, inaugurer une nouvelle civilisation résultant d'une évolution aveugle : "une humanité sans Dieu !" Enfin quand l'idéal collectiviste sera devenu

pour tous une réalité, au terme utopique de cette évolution, où la société ne connaîtra plus les différences de classes, l'État politique, aujourd'hui instrument de domination des capitalistes sur les prolétaires, perdra toute sa raison d'être et "disparaîtra de lui-même". Cependant, en attendant cet âge d'or, le communisme considère l'État et le pouvoir politique comme le moyen le plus efficace et le plus universel pour arriver à ses fins. Voilà le nouvel Évangile que le communisme bolchevique et athée prétend annoncer au monde, comme un message de salut et de rédemption ! Système rempli d'erreurs et de sophismes, opposé à la raison comme à la révélation divine : doctrine subversive de l'ordre social puisqu'elle en détruit les fondements mêmes, système qui méconnaît la véritable origine, la nature et la fin de l'État, ainsi que les droits de la personne humaine, sa dignité et sa liberté... Après avoir exposé les erreurs du communisme bolchevique et athée, il est temps désormais, de leur opposer brièvement la vraie notion de la "Cité humaine", de la Société humaine, telle que vous la connaissez, et telle que nous l'enseignent la raison et la révélation par l'intermédiaire de l'Église. Au-dessus de tous les êtres, il y a l'Être unique, suprême, souverain, c'est-à-dire Dieu, Créateur tout-puissant de toutes choses, Juge infiniment sage et juste de tous les hommes. Cette réalité suprême de Dieu est la condamnation la plus absolue des impudents mensonges du communisme. Ce n'est point, en effet, parce que les hommes croient en Dieu que Dieu existe; mais c'est parce que Dieu existe que tout homme, ne fermant pas volontairement les yeux devant la vérité, croit en Lui et Lui adresse ses prières... En cette vie et dans l'autre, l'homme n'a qu'un Dieu pour fin dernière; par la grâce sanctifiante, il est élevé à la dignité de fils de Dieu et incorporé au royaume de Dieu dans le corps mystique du Christ. C'est pourquoi Dieu l'a doté de prérogatives nombreuses et variées : le droit à la vie, à l'intégrité du corps, aux moyens nécessaires à l'existence; le droit de tendre à sa fin dernière dans la voie tracée par Dieu; le droit d'association, de propriété, et le droit d'user de cette propriété... En même temps Dieu destina l'homme à vivre en société comme sa nature le demande. Dans le plan du Créateur, la société est un moyen naturel, dont l'homme peut et doit se servir pour atteindre sa fin, car la société est faite pour l'homme et non l'homme pour la société. Ce qui ne veut point dire, comme le comprend le libéralisme individualiste, que la société est subordonnée à l'utilité égoïste de l'individu, mais que, par le moyen de l'union organique avec la société, la collaboration mutuelle rend possible à tous de réaliser la vraie félicité sur terre : cela veut dire encore que c'est dans la société que se développent toutes les aptitudes individuelles et sociales données à l'homme par la nature, aptitudes qui, dépassant l'intérêt immédiat du moment, reflètent dans la société la perfection de Dieu, ce qui est impossible, si l'homme reste isolé... Afin d'assurer cette collaboration organique et cette tranquille harmonie, la doctrine catholique revendique pour l'État la dignité et l'autorité d'un vigilant et prévoyant défenseur des droits divins et humains, dont les Saintes Écritures et les Pères de l'Église parlent si souvent. Il est faux que tous les hommes aient les mêmes droits dans la société civile et qu'il n'existe aucune hiérarchie légitime... Veillez [donc], à ce que les fidèles ne se laissent pas tromper. Le communisme est intrinsèquement pervers, et l'on ne peut admettre sur aucun terrain la collaboration avec lui de la part de quiconque veut sauver la civilisation chrétienne. Si quelques-uns, induits en erreur, coopéraient à la victoire du communisme dans leur pays, ils tomberaient les premiers, victimes de leur égarement... Nous mettons la grande action de l'Église catholique contre le communisme athée mondial sous l'égide du puissant protecteur de l'Église, Saint Joseph. Il appartient, lui, à la classe ouvrière; il a fait la rude expérience de la pauvreté, pour lui et pour la Sainte Famille, dont il était le chef vigilant et aimant; il reçut en garde l'Enfant divin quand Hérode lança contre Lui ses sicaires.

Décret du Saint-Office, 1er juillet 1949 : On a posé à cette Suprême Congrégation les questions suivantes : 1. Est-il permis de s'inscrire comme membre à un parti communiste ou de le favoriser en quelque manière ? (...) Négativement, car le communisme est matérialiste et antichrétien : bien que les chefs communistes (les dirigeants) déclarent parfois en paroles qu'ils n'attaquent pas la religion, ils se montrent, en fait, soit par leur doctrine, soit par leurs actes, hostiles à Dieu, à la vraie religion et à l'Église du Christ (...)

Les fidèles qui professent la doctrine matérialiste et antichrétienne des communistes et surtout ceux qui la défendent ou la propagent encourent-ils de plein droit, comme apostats de la foi catholique, l'excommunication spécialement réservée au Saint-Siège ? — [Réponse] : Affirmativement.

Léon XIII dit (Rerum Novarum ; 15 mai 1891) : Tous les citoyens sans exception doivent apporter leur part à la masse des biens communs qui, du reste, par un retour naturel, se répartissent de nouveau entre les individus. Néanmoins, les apports respectifs ne peuvent être ni les mêmes, ni d'égale mesure. Quelles que soient les vicissitudes par lesquelles les formes de gouvernement sont appelées à passer, il y aura toujours entre les citoyens ces inégalités de conditions sans lesquelles une société ne peut ni exister, ni être conçue.

Saint Pie X dit (Fin dalla prima ; 18 décembre 1903) : La société humaine, telle que Dieu l'a établie, est composée d'éléments inégaux... les rendre tous égaux est impossible et serait la destruction de la société elle-même.

Pie XII dit (Fulgens Radiatur ; 21 mars 1947) : Le travail de l'homme n'est pas chose exempte de dignité, odieuse et accablante, mais bien plutôt aimable, honorable et joyeuse. La vie de travail, en effet, qu'il s'agisse de la culture des champs, des emplois rétribués ou des occupations intellectuelles, n'avilit pas les esprits, mais les ennoblit ; elle ne les réduit pas en servitude, mais plus exactement elle les rend maîtres en quelque sorte et régisseurs des choses qui les environnent et qu'ils traitent laborieusement. Jésus lui-même, adolescent, quand il vivait à l'ombre de la demeure familiale, ne dédaigna pas d'exercer le métier de charpentier dans la boutique de son père nourricier et il voulut consacrer de sa sueur divine le travail humain. Que donc, non seulement ceux qui se livrent à l'étude des lettres et des sciences, mais aussi ceux qui peinent dans des métiers manuels, afin de se procurer leur pain quotidien, réfléchissent qu'ils ont une très noble occupation, leur permettant de pourvoir à leurs propres besoins, tout en se rendant utiles au bien de la société entière. Qu'ils le fassent pourtant, l'esprit et le cœur levés vers le ciel ; qu'ils s'y adonnent non par force, mais par amour ; enfin, quand ils défendent leurs droits légitimes, qu'ils le fassent, non en jalousant le sort d'autrui, non désordonnément et par des attroupements, mais d'une manière tranquille et avec droiture. Qu'ils se souviennent de la divine sentence : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » (Gn 3, 19) ; précepte que tous les hommes doivent observer en esprit d'obéissance et d'expiation.

(Vouloir instaurer une collectivité suprême du travail, comme le propose le communisme, ou rêver d'un monde "parfait" sans inégalités salariales, comme le font les actuels gauchistes, c'est aller à contre-courant de la sentence divine qui a décrété que l'homme, ayant goûté au fruit défendu, devait gagner son pain par le fruit de son travail, à la sueur de son front. Il est légitime d'améliorer sa condition et ses droits de travailleur, mais non par la sédition, qui bouleverserait encore davantage l'économie et les conditions de vie des travailleurs, menant ainsi à la ruine collective.)

Néanmoins, cela ne signifie aucunement que notre État catholique ne se préoccupe pas des conditions et des droits des travailleurs. Bien au contraire, nous nous plaçons dans la continuité des principes de l'économie et de la justice distributive telles que les ont préconisées Léon XIII et Pie XI dans *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno* :

Léon XIII dit (Rerum Novarum ; 15 mai 1891) : L'homme doit accepter cette nécessité de sa nature qui rend impossible, dans la société civile, l'élévation de tous au même niveau. Sans doute, c'est là ce que poursuivent les socialistes. Mais contre la nature, tous les efforts sont vains. C'est elle, en effet, qui a disposé parmi les hommes des différences aussi multiples que profondes; différences d'intelligence, de talent, de santé, de force; différences nécessaires d'où naît spontanément l'inégalité des conditions... Pour ce qui regarde le travail en particulier, même dans l'état d'innocence, l'homme n'était nullement destiné à

vivre dans l'oisiveté. Mais ce que la volonté eût embrassé librement comme un exercice agréable est devenu, après le péché [originel], une nécessité imposée comme une expiation et accompagnée de souffrance. "La terre est maudite à cause de toi. C'est par un travail pénible que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie". De même, toutes les autres calamités qui ont fondu sur l'homme n'auront pas ici-bas de fin ni de trêve, parce que les funestes conséquences du péché sont dures à supporter, amères, pénibles, et qu'elles se font sentir à l'homme, sans qu'il puisse y échapper, jusqu'à la fin de sa vie. Oui, la douleur et la souffrance sont l'apanage de l'humanité, et les hommes auront beau tout essayer, tout tenter pour les bannir, ils n'y réussiront jamais, quelques ressources, qu'ils déploient et quelques forces qu'ils mettent en jeu. S'il en est qui s'en attribuent le pouvoir, s'il en est qui promettent au pauvre une vie exempte de souffrances et de peines, tout adonnée au repos et à de perpétuelles jouissances, ceux-là certainement trompent le peuple et le bercent d'illusions d'où sortiront un jour des maux plus grands que ceux du présent. Il vaut mieux voir les choses telles qu'elles sont et, comme Nous l'avons dit, chercher ailleurs un remède capable de soulager nos maux. L'erreur capitale, dans la question présente, c'est de croire que les deux classes sont ennemies-nées l'une de l'autre, comme si la nature avait armé les riches et les pauvres pour qu'ils se combattent mutuellement dans un duel obstiné. C'est là une affirmation à ce point déraisonnable et fausse que la vérité se trouve dans une doctrine absolument opposée. Dans le corps humain, les membres malgré leur diversité s'adaptent merveilleusement l'un à l'autre, de façon à former un tout exactement proportionné et que l'on pourrait appeler symétrique. Ainsi, dans la société, les deux classes sont destinées par la nature à s'unir harmonieusement dans un parfait équilibre. Elles ont un impérieux besoin l'une de l'autre : il ne peut y avoir de capital sans travail, ni de travail sans capital. La concorde engendre l'ordre et la beauté. Au contraire, d'un conflit perpétuel il ne peut résulter que la confusion des luttes sauvages. Or, pour dirimer ce conflit et couper le mal dans sa racine, les institutions chrétiennes ont à leur disposition des moyens admirables et variés. Et d'abord tout l'ensemble des vérités religieuses, dont l'Église est la gardienne et l'interprète, est de nature à rapprocher et à réconcilier les riches et les pauvres, en rappelant aux deux classes leurs devoirs mutuels et, avant tous les autres, ceux qui dérivent de la justice. Parmi ces devoirs, voici ceux qui regardent le pauvre et l'ouvrier. Il doit fournir intégralement et fidèlement tout le travail auquel il s'est engagé par contrat libre et conforme à l'équité. Il ne doit point léser son patron, ni dans ses biens, ni dans sa personne. Ses revendications mêmes doivent être exemptes de violences et ne jamais revêtir la forme de séditions. Il doit fuir les hommes pervers qui, dans des discours mensongers, lui suggèrent des espérances exagérées et lui font de grandes promesses qui n'aboutissent qu'à de stériles regrets et à la ruine des fortunes. Quant aux riches et aux patrons, ils ne doivent point traiter l'ouvrier en esclave; il est juste qu'ils respectent en lui la dignité de l'homme, relevée encore par celle du chrétien. Le travail du corps, au témoignage commun de la raison et de la philosophie chrétienne, loin d'être un sujet de honte, fait honneur à l'homme, parce qu'il lui fournit un noble moyen de sustenter sa vie. Ce qui est honteux et inhumain, c'est d'user de l'homme comme d'un vil instrument de lucre, de ne restituer qu'en proportion de la vigueur de ses bras. Le christianisme, en outre, prescrit qu'il soit tenu compte des intérêts spirituels de l'ouvrier et du bien de son âme. Aux patrons, il revient de veiller à ce que l'ouvrier ait un temps suffisant à consacrer à la piété; qu'il ne soit point livré à la séduction et aux sollicitations corruptrices; que rien ne vienne affaiblir en lui l'esprit de famille, ni les habitudes d'économie. Il est encore défendu aux patrons d'imposer à leurs subordonnés un travail au-dessus de leurs forces ou en désaccord avec leur âge ou leur sexe. Mais, parmi les devoirs principaux du patron, il faut mettre au premier rang celui de donner à chacun le salaire qui convient. Assurément, pour fixer la juste mesure du salaire, il y a de nombreux points de vue à considérer. Mais d'une manière générale, que le riche et le patron se souviennent qu'exploiter la pauvreté et la misère, et spéculer sur l'indigence sont choses que réprouvent également les lois divines et humaines. Ce serait un crime à crier vengeance au ciel, que de frustrer quelqu'un du prix de ses labeurs. "Voilà que le salaire que vous avez dérobé par fraude à vos ouvriers crie contre vous, et que leur clameur est montée jusqu'aux oreilles du Dieu des armées".

(Ainsi, oui, notre État catholique fera tout son possible pour que travailleurs et patrons accomplissent fidèlement leurs devoirs respectifs. Mais nous ne pouvons aller à l'encontre de la nature, comme le font le communisme et le socialisme. Nous ne pouvons renverser l'ordre voulu par Dieu, selon lequel les hommes sont inégaux. Cela se constate dès le berceau : certains naissent sans bras, d'autres sans la vue. Et pourtant, cela ne fait pas forcément d'eux des êtres faibles. Au contraire, quelle force ne leur faut-il pas pour surmonter ces inégalités ! Les choses sont ainsi faites afin que chacun soit un être unique et non une simple copie. Il est donc nécessaire que subsistent des inégalités physiques, mentales et économiques, car l'inégalité, c'est la diversité.)

Léon XIII dit (*Rerum Novarum* ; 15 mai 1891) : Dans une société bien constituée, il doit se trouver encore une certaine abondance de biens extérieurs... Or, tous ces biens, c'est le travail de l'ouvrier, travail des champs ou de l'usine, qui en est surtout la source féconde et nécessaire. Bien plus, dans cet ordre de choses, le travail a une telle fécondité et une telle efficacité, que l'on peut affamer sans crainte de se tromper que, seul, il donne aux nations la prospérité. L'équité demande donc que l'État se préoccupe des travailleurs. Il doit faire en sorte qu'ils reçoivent une part convenable des biens qu'ils procurent à la société, comme l'habitation et le vêtement, et qu'ils puissent vivre au prix de moins de peines et de privations. Ainsi, l'État doit favoriser tout ce qui, de près ou de loin, paraît de nature à améliorer leur sort. Cette sollicitude, bien loin de préjudicier à personne, tournera au contraire au profit de tous, car il importe souverainement à la nation que des hommes, qui sont pour elle le principe de biens aussi indispensables, ne se trouvent point de tous côtés aux prises avec la misère... Il importe au salut public et privé que l'ordre et la paix règnent partout ; que toute l'économie de la vie familiale soit réglée d'après les commandements de Dieu et les principes de la loi naturelle; que la religion soit honorée et observée; que l'on voie fleurir les mœurs privées et publiques; que la justice soit religieusement gardée et que jamais une classe ne puisse opprimer l'autre impunément; qu'il croisse de robustes générations capables d'être le soutien et, s'il le faut, le rempart de la patrie. C'est pourquoi, s'il arrive que les ouvriers, abandonnant le travail ou le suspendant par les grèves, menacent la tranquillité publique; que les liens naturels de la famille se relâchent parmi les travailleurs ; qu'on foule aux pieds la religion des ouvriers en ne leur facilitant point l'accomplissement de leurs devoirs envers Dieu; que la promiscuité des sexes ou d'autres excitations au vice constituent, dans les usines, un péril pour la moralité; que les patrons écrasent les travailleurs sous le poids de fardeaux iniques ou déshonorent en eux la personne humaine par des conditions indignes et dégradantes; qu'ils attentent à leur santé par un travail excessif et hors de proportion avec leur âge et leur sexe... Les droits doivent partout être religieusement respectés. L'État doit les protéger chez tous les citoyens en prévenant ou en vengeant leur violation. Toutefois, dans la protection des droits privés, il doit se préoccuper d'une manière spéciale des faibles et des indigents. La classe riche se fait comme un rempart de ses richesses et a moins besoin de la tutelle publique. La classe indigente, au contraire, sans richesses pour la mettre à couvert des injustices, compte surtout sur la protection de l'État. L'État doit donc entourer de soin et d'une sollicitude toute particulière les travailleurs qui appartiennent à la classe pauvre en général... Chez l'ouvrier pareillement, il est des intérêts nombreux qui réclament la protection de l'État. Vient en première ligne ce qui regarde le bien de son âme. La vie du corps en effet, quelque précieuse et désirable qu'elle soit, n'est pas le but dernier de notre existence. Elle est une voie et un moyen pour arriver, par la connaissance du vrai et l'amour du bien, à la perfection de la vie de l'âme. C'est l'âme qui porte gravée en elle-même l'image et la ressemblance de Dieu. C'est en elle que réside cette souveraineté dont l'homme fut investi quand il reçut l'ordre de s'assujettir la nature inférieure et de mettre à son service les terres et les mers. "Remplissez la terre et l'assujettissez ; dominez sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel et sur les animaux qui se meuvent sur la terre". A ce point de vue, tous les hommes sont égaux ; point de différences entre riches et pauvres, maîtres et serviteurs, princes et sujets : Ils n'ont tous qu'un même Seigneur. Il n'est permis à personne de violer impunément cette dignité

de l'homme que Dieu lui-même traite avec un grand respect, ni d'entraver la marche de l'homme vers cette perfection qui correspond à la vie éternelle et céleste. Bien plus, il n'est même pas loisible à l'homme, sous ce rapport, de déroger spontanément à la dignité de sa nature, ou de vouloir l'asservissement de son âme. Il ne s'agit pas en effet de droit dont il ait la libre disposition, mais de devoirs envers Dieu qu'il doit religieusement remplir. C'est de là que découle la nécessité du repos et de la cessation du travail aux jours du Seigneur. Le repos d'ailleurs ne doit pas être entendu comme une plus large part faite à une stérile oisiveté, ou encore moins, suivant le désir d'un grand nombre, comme un chômage fauteur des vices et dissipateur des salaires, mais bien comme un repos sanctifié par la religion. Ainsi allié avec la religion, le repos retire l'homme des labeurs et des soucis de la vie quotidienne. Il l'élève aux grandes pensées du ciel et l'invite à rendre à son Dieu le tribut d'adoration qu'il lui doit. Tel est surtout le caractère et la raison de ce repos du septième jour dont Dieu avait fait même déjà dans l'Ancien Testament un des principaux articles de la loi : "Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat", et dont il avait lui-même donné l'exemple par ce mystérieux repos pris aussitôt après qu'il eût créé l'homme: "Il se reposa le septième jour de tout le travail qu'il avait fait" (...) Travailler, c'est exercer son activité dans le but de se procurer ce qui est requis pour les divers besoins de la vie, mais surtout pour l'entretien de la vie elle-même. "Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front" (...) Il est nécessaire parce que l'homme a besoin du fruit de son travail pour conserver son existence, et qu'il doit la conserver pour obéir aux ordres irréfragables de la nature. Or, si l'on ne regarde le travail que par le côté où il est personnel, nul doute qu'il ne soit au pouvoir de l'ouvrier de restreindre à son gré le taux du salaire. La même volonté qui donne le travail peut se contenter d'une faible rémunération ou même n'en exiger aucune. Mais il en va tout autrement si, au caractère de personnalité, on joint celui de nécessité dont la pensée peut bien faire abstraction, mais qui n'en est pas séparable en réalité. En effet, conserver l'existence est un devoir imposé à tous les hommes et auquel ils ne peuvent se soustraire sans crime. De ce devoir découle nécessairement le droit de se procurer les choses nécessaires à la subsistance que le pauvre ne se procure que moyennant le salaire de son travail. Que le patron et l'ouvrier fassent donc tant et de telles conventions qu'il leur plaira, qu'ils tombent d'accord notamment sur le chiffre du salaire. Au-dessus de leur libre volonté, il est une loi de justice naturelle plus élevée et plus ancienne, à savoir que le salaire ne doit pas être insuffisant à faire subsister l'ouvrier sobre et honnête. Si, contraint par la nécessité ou poussé par la crainte d'un mal plus grand, l'ouvrier accepte des conditions dures, que d'ailleurs il ne peut refuser parce qu'elles lui sont imposées par le patron ou par celui qui fait l'offre du travail, il subit une violence contre laquelle la justice proteste... L'ouvrier qui percevra un salaire assez fort pour parer aisément à ses besoins et à ceux de sa famille s'appliquera, s'il est sage, à être économe. Suivant le conseil que semble lui donner la nature elle-même, il visera par de prudentes épargnes à se ménager un petit superflu qui lui permette de parvenir un jour à l'acquisition d'un modeste patrimoine.

Pie XI dit (Quadragesimo Anno ; 15 mai 1931) : Le Pasteur Suprême dans cette Lettre, affligé qu'une si grande partie de l'humanité devrait « vivre de manière imméritée dans des conditions misérables et misérables », a pris sur lui avec beaucoup de courage de défendre « la cause des travailleurs que l'âge présent avait remis, chacun seul et sans défense, à l'inhumanité des employeurs et à l'avidité débridée des concurrents » Il n'a sollicité l'aide ni du libéralisme ni du socialisme, car le premier avait prouvé son incapacité totale à résoudre le problème social, et le second, proposant un remède bien pire que le mal lui-même, aurait plongé la société humaine dans de grands périls... L'enseignement de Léon XIII, si noble et si élevé et si totalement nouveau aux oreilles du monde, fut tenu suspect... Car il attaquait et renversait hardiment les idoles du libéralisme.

Pie XI dit (Quadragesimo Anno ; 15 mai 1931) : De même que l'unité de la société humaine ne saurait se fonder sur une opposition de classes, l'organisation harmonieuse de la vie économique ne peut être laissée à la seule libre concurrence des forces. Car c'est de cette source, telle une source empoisonnée, que jaillissent et se répandent toutes les erreurs de

la doctrine économique individualiste... Avec la diffusion de l'industrie moderne dans le monde entier, le régime économique « capitaliste » s'est répandu partout à un tel degré, qu'il a envahi et imprégné la vie économique et sociale même de ceux en dehors de son orbite et lui fait incontestablement comprendre ses avantages, ses inconvénients et ses vices et, en un sens, c'est lui donner sa propre forme et sa propre forme. En conséquence, lorsque nous accordons une attention particulière aux changements qu'a subis le système économique capitaliste depuis l'époque de Léon, nous avons à l'esprit le bien non seulement de ceux qui habitent dans des régions consacrées au « capital » et à l'industrie, mais de toute l'humanité. En premier lieu, il est évident que non seulement la richesse est concentrée à notre époque, mais qu'un immense pouvoir et une dictature économique despotique sont consolidés entre les mains de quelques-uns, qui ne sont souvent pas propriétaires mais seulement administrateurs et directeurs généraux des fonds investis qui ils administrent selon leur propre volonté et leur propre plaisir arbitraires. Cette dictature est exercée avec la plus grande force par ceux qui, puisqu'ils détiennent l'argent et le contrôlent complètement, contrôlent également le crédit et régissent le prêt d'argent. C'est pourquoi ils régulent le flux, pour ainsi dire, du sang vital dans lequel vit tout le système économique et ont si fermement à leur portée l'âme, pour ainsi dire, de la vie économique que personne ne peut respirer contre sa volonté... Cette accumulation de puissance et de pouvoir génère à son tour trois types de conflits. Il y a d'abord la lutte pour la suprématie économique elle-même ; puis il y a le combat acharné pour obtenir la suprématie sur l'État afin d'utiliser dans les luttes économiques ses ressources et son autorité ; enfin, il y a un conflit entre les États eux-mêmes, non seulement parce que les pays emploient leur pouvoir et façonnent leurs politiques pour promouvoir tous les avantages économiques de leurs citoyens mais aussi parce qu'ils cherchent à trancher les controverses politiques qui surgissent entre les nations grâce à l'utilisation de leur suprématie et de leur force économiques. Les conséquences ultimes de l'esprit individualiste dans la vie économique sont celles que vous-mêmes, voyez et déplorez : la libre concurrence s'est détruite ; la dictature économique a supplanté le libre marché ; l'ambition effrénée du pouvoir a également réussi l'avidité du gain ; toute vie économique est devenue tragiquement dure, inexorable et cruelle. A cela s'ajoutent les graves maux qui résultent d'une confusion entremêlée et honteuse des fonctions et devoirs de l'autorité publique avec ceux de la sphère économique - comme, l'un des pires, la quasi-dégradation de la majesté de l'État, qui, bien qu'elle doive s'asseoir en haut comme une reine et une arbitre suprême, libre de toute partialité et de toute intention envers le bien commun et la justice, il est devenu un esclave, livré et livré aux passions et à la cupidité des hommes. Et en ce qui concerne les relations internationales, deux courants différents sont sortis d'une seule tête de fontaine : D'un côté, le nationalisme économique ou encore l'impérialisme économique ; de l'autre, un internationalisme non moins mortel et maudit de la finance ou de l'impérialisme international dont le pays est où se trouve le profit... Il est certain que nous avons aujourd'hui plus que jamais besoin de tels vaillants soldats du Christ, qui œuvreront de toutes leurs forces pour préserver l'humanité du désastre absolu dans lequel elle sombrerait si les enseignements de l'Évangile étaient bafoués et si l'on laissait prévaloir cet ordre des choses qui foule aux pieds non seulement les lois de la nature, mais aussi celles de Dieu.

(Il ne faut tomber ni dans le socialisme, qui nie l'ordre naturel, ni dans un capitalisme débridé, dominateur et impérialiste, qui écrase l'homme au nom du profit. Le capitalisme, pour être juste, doit être régulé et soumis aux commandements de Dieu et à l'enseignement de Jésus-Christ. — Il est nécessaire de ne pas garder le silence face aux traces de socialisme se trouvant dans les enseignements des antipapes. L'antipape Jean-Paul II dit dans *Laborem Exercens* : "La tradition chrétienne n'a jamais reconnu comme absolu ou intouchable le droit à la propriété privée..." Et l'antipape François a repris cette même doctrine erronée dans *Laudato si* : "La tradition chrétienne n'a jamais reconnu comme absolu ou intouchable le droit à la propriété privée, et elle a souligné la fonction sociale de toute forme de propriété privée. Saint Jean-Paul II a rappelé avec beaucoup de force cette doctrine en affirmant que 'Dieu a donné la terre à tout le genre humain pour qu'elle fasse

vivre tous ses membres, sans exclure ni privilégier personne.'" Or, comme nous l'avons déjà montré, les inégalités font partie de l'ordre voulu par Dieu : elles constituent la diversité même de l'humanité. Sans inégalités, nous ne serions plus des personnes uniques, mais de simples machines uniformes. Une société qui prétendrait abolir toute inégalité s'opposerait donc à l'infinie sagesse du Créateur et à la diversité de Sa création.)

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Réponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la religion) : LA RELIGION, AU LIEU DE TANT PARLER DE L'AUTRE VIE, DEVRAIT PLUTÔT S'OCCUPER DE CELLE-CI, DÉTRUIRE LA MISÈRE, ET NOUS DONNER LE BONHEUR. [Réponse :] Cette erreur est plus facile que jamais de nos jours ; car jamais, je pense, la France n'a été inondée de plus de doctrines mensongères sur ce sujet. Des hommes coupables ou égarés répandent de tous côtés et par les mille moyens que fournit la presse, des doctrines qui, flattant toutes les passions, pénètrent aisément dans l'esprit des populations. Ils veulent nous persuader que nous ne sommes sur la terre que pour jouir ; que les espérances de la vie future sont des chimères ; que le bonheur consiste dans la prospérité matérielle, dans l'argent et dans les jouissances que procure l'argent. Quelques-uns, plus audacieux et plus logiques, ajoutent que, pour se procurer cet argent et ces jouissances, tous les moyens sont bons, et que, dût périr la société, dût périr la famille, dût périr la Religion, il faut que tout le monde arrive à ce parfait bonheur terrestre. L'état actuel de la société humaine est vicieux, disent-ils ; il faut tout détruire, tout changer ; il faut que la terre change de face ; alors tout le monde sera heureux. Cette doctrine, vous ne la connaissez que trop ; c'est le COMMUNISME. Je ne vous ferai pas l'injure de vous prouver que ce bonheur de jouissance est dégradant. Cela saute aux yeux. Ce qui nous distingue des bêtes : le bien, la vertu, le dévouement, l'ordre moral, il l'anéantit. L'homme ne diffère plus de son chien que par la peau et la figure ; le bonheur est le même pour l'un comme pour l'autre, la satisfaction de tous ses penchants, la jouissance ! Mais ce dont on n'est point assez convaincu, et ce sur quoi je veux appeler votre attention, c'est l'impossibilité pratique de la doctrine communiste, l'absurdité de son bonheur universel. Je voudrais vous faire toucher du doigt son opposition absolue avec la nature des choses, avec les faits existants que nul ne peut changer ; vous convaincre qu'elle n'est qu'un rêve, une dangereuse et ridicule utopie, et que sous les grands mots dont elle se pare il n'y a rien. S'il est un fait avéré, aussi clair que la lumière du soleil, c'est sans contredit la triste nécessité où nous sommes tous ici-bas de souffrir et de mourir ; c'est la condition humaine dans ce qui lui est essentiel sur la terre ; c'est l'état où je suis, où vous êtes, où ont été nos pères, où seront nos enfants, d'où nul effort humain ne nous peut retirer. Ya-t-il, je le demande, ici -bas, et n'y aurait-il pas toujours, toujours et toujours, des maladies, des peines, des douleurs ? y a-t-il et n'y aura-t-il pas toujours des veuves et des orphelins ? des mères pleurant inconsolables devant le berceau vide de leur enfant ?... Y a-t-il et n'y aura-t-il pas toujours des conflits de caractères, des chocs de volonté, des déceptions profondes ?... Une organisation nouvelle de la société, QUELLE QU'ELLE SOIT, empêchera-t-elle que nous ayons des maladies, des souffrances, des fluxions de poitrine, la fièvre, la goutte, le choléra ? que nous perdions ceux que nous aimons ?... Empêchera-t-elle les intempéries si désagréables des saisons, la rigueur du froid d'hiver, l'ardeur brûlante du soleil d'été ?... Empêchera-t-elle que l'homme n'ait des vices ? qu'il n'ait de l'orgueil, de l'égoïsme, de la violence, de la haine ? Empêchera-t-elle surtout de MOURIR ? Tout cela est-il ou n'est-il pas ? Et n'est-il point aussi certain, aussi indubitable que cela est, qu'il est certain que cela sera toujours ? Il faudrait avoir perdu la tête pour le nier. Que devient, au milieu de tant de maux inévitables, cette jouissance constante, CE BONHEUR TERRESTRE PARFAIT que nous promet le Communisme ? La seule approche de la maladie, du chagrin et de la mort suffit pour l'anéantir !... Donc, votre Communisme, votre Socialisme (appelez-le comme vous voudrez) est un rêve, une vaine utopie, contraire à la nature des choses. Donc, il se trompe, ou il me trompe, quand il me promet le bonheur sur la terre, où il ne peut être... Donc, il faut que je le cherche autre part ; car il est quelque part, je le sais ; la sagesse, la bonté, la puissance de Dieu m'en sont un sûr garant... Où donc ? — Là où me le montre le Christianisme : *en germe sur la terre, en perfection dans le Ciel*. Le Christianisme, lui, s'accorde parfaitement

avec le grand fait de notre condition mortelle. Il nous explique le redoutable problème de la souffrance et de la mort. Il nous y fait voir la punition du péché. Il nous montre, dans les peines inévitables de la vie, des afflictions passagères destinées, dans les desseins de notre Père céleste, à éprouver notre fidélité, à nous purifier de nos fautes, à nous rendre plus semblables à Notre Sauveur crucifié, à nous faire mériter un plus grand bonheur dans l'éternelle patrie ! ... Il nous les fait supporter avec patience, quelquefois même avec joie ; il nous fait aimer la main paternelle qui ne nous frappe que pour nous sauver. Il prend l'homme tout entier et tel qu'il est ; il tient compte des faits qu'oublie le Communisme (la dégradation originelle, la condamnation à la pénitence, la Rédemption de Jésus-Christ, la nécessité d'imiter le Sauveur pour avoir part à sa Rédemption, la vie éternelle qui nous attend, etc.). Il ne raisonne point en l'air, comme le Communisme, et sur des suppositions chimériques. Tous les intérêts de l'homme lui sont présents ; son corps, son âme, sa vie en ce monde, sa vie future, il n'oublie rien. Le Communisme ne voit en nous que l'écorce, il oublie le noyau, l'âme. Le Christianisme n'oublie point l'écorce, le corps, mais il y voit aussi le noyau, et il trouve que le noyau vaut encore mieux que l'écorce. Il rapporte tout à l'âme, à l'éternité, à Dieu. Par une action aussi douce que puissante, il purge peu à peu l'âme de son orgueil, de ses cupidités, de ses concupiscences, de ses excès, de son égoïsme, en un mot de tous ses vices... Presque toujours, en effet, nos malheurs viennent de nos passions ; et ces passions, le Christianisme les apaise, il les contient, il les dompte. Il donne à notre cœur cette joie, cette paix si douce que produit la pureté de la conscience, la foi nous montre clairement la voie qui mène au bonheur, et à quel bonheur !! ... L'espérance et l'amour nous font courir dans cette voie, et rendent doux, aimable, le joug du devoir ! S'il fait tant pour l'âme, le Christianisme, nous l'avons dit, n'oublie pas le corps. Il le vénère comme le temple de cette âme immortelle qui est elle-même le temple vivant de Dieu. Il s'ingénie sans cesse à en soulager, à en guérir, à en prévenir même toutes les douleurs par ses institutions charitables, ses hospices, etc. Partout où sa voix est écoutée, la misère diminue, le riche devient l'ami, le frère, souvent le serviteur du pauvre. Il verse son superflu dans le sein des malheureux ; et la pauvreté, si elle ne peut être détruite, devient du moins supportable. Le Christianisme s'occupe du corps, non comme du principal et du maître (ce serait un désordre), mais comme de l'accessoire et du compagnon. Il le conserve par la sobriété et la chasteté ; il le sanctifie par le culte extérieur, par la réception des sacrements, et surtout par l'union au corps sacré de Jésus-Christ dans l'Eucharistie... La pauvreté ne peut être détruite, parce que ses causes ne peuvent être supprimées. La première est l'inégalité des forces physiques, des santés, des talents, de l'intelligence, de l'activité, etc., entre les hommes. Est-il possible de rendre tous les hommes égaux en forces, en esprit, en bonne volonté ? [Non !] ... La seconde cause de la misère, non moins profonde que l'autre, ce sont les vices de notre pauvre nature corrompue par le péché : la paresse, la débauche, l'ivrognerie, la prodigalité, etc. La misère est une des punitions du péché. Il est impossible de la détruire, mais il est possible de la diminuer, de la soulager, de l'adoucir, de la sanctifier. C'est ce que fait la Religion. Que les riches donc deviennent bons chrétiens et charitables, et les pauvres bons chrétiens et patients !... Un jour, ce corps chrétien, purifié par le baptême de la mort, sortira radieux de sa poussière, ressuscitera dans la gloire, sera réuni à son âme, et goûtera avec elle, dans le paradis, d'ineffables délices ! ... Tel est le Christianisme. Il connaît, il promet, il donne le bonheur ! Il donne sur la terre ce qui est possible. S'il ne donne pas tout, c'est que tout ne doit pas, ne peut pas être donné ici-bas. Il appuie ses promesses des preuves les plus irréfragables. Ce qu'il n'a point encore, le chrétien sait, qu'il l'aura un jour... Tout vrai chrétien est HEUREUX. Il a des chagrins, des douleurs... il est impossible de n'en pas avoir ; mais son cœur est toujours rempli, toujours calme et content. Le Communisme traite-t-il ainsi les pauvres égarés qu'il berce de ses chimères ? Il promet ce que nulle puissance humaine ne peut donner ; il promet l'impossible... Il n'a point d'autres preuves que l'audacieuse affirmation de ses chefs ! et ses chefs sont-ils bien propres à inspirer la confiance ? « Le monde sera heureux, disent-ils, quand tout y sera changé. » — Oui ; mais QUAND tout sera-t-il changé ? Si, comme nous croyons l'avoir prouvé, ce changement est contraire à la nature des choses, le monde court grand risque de ne jamais connaître le bonheur ! Le Communisme fait comme ce perruquier

gascon qui mettait sur son enseigne : "Demain, ici, on rase pour rien." Demain restait toujours demain ; et aujourd'hui n'arrivait jamais. Le Communiste veut la récompense sans le travail ; le Chrétien veut la récompense après le travail... Que notre France se garde donc de ces promesses creuses, mais séduisantes, dont ses ennemis remplissent leurs journaux, leurs romans, leurs pamphlets... Qu'elle les repousse ; qu'elle fasse justice, par son mépris, des hommes qui ne rougissent pas de proposer à leurs frères l'ignoble bonheur des bêtes, la jouissance ! Relevons la tête ! Ranimons notre foi engourdie ; redevenons Chrétiens ! Là seulement est le remède à nos maux. Instruisons-nous de cette religion catholique qui a créé la France ! pénétrons-en notre esprit, notre cœur, nos habitudes, nos institutions, nos lois ! Nous aurons le bonheur POSSIBLE en ce monde, et le bonheur PARFAIT dans l'autre !

Monseigneur Jean-Joseph Gaume dit (L'Europe en 1848) : Deux sociétés sont en présence; l'une dit : conservation de la propriété et des droits acquis; l'autre dit : remaniement, partage, confiscation de la propriété au profit de l'État, abolition des droits acquis au profit de l'égalité universelle. C'est la guerre de ceux qui ont et de ceux qui n'ont pas... La froide logique ne peut s'empêcher d'y voir un nœud gordien que toute la sagesse humaine est désormais impuissante à délier ; une impasse d'où il est à craindre que l'Europe actuelle ne puisse sortir que par une crise violente... : il est impossible de procurer actuellement aux masses ouvrières, et pour un temps un peu long, un travail capable de les nourrir. Les finances de la République n'y suffiraient pas. Supposé même que cela soit possible aujourd'hui, que sera-ce dans quelques mois ? Le travail suffisant ne peut revenir qu'avec les capitaux particuliers; les capitaux particuliers ne reparaîtront qu'avec la confiance ; la confiance naît de la sécurité ; la sécurité naît de l'ordre; l'ordre fondamentalement ébranlé aujourd'hui, ne peut renaître sérieux et durable que de l'observation des lois fondamentales des sociétés ; les lois fondamentales des sociétés modernes sont des lois chrétiennes ; les lois chrétiennes ne sont aujourd'hui ni respectées dans leurs prescriptions, ni voulues dans leur application sociale. Et quand on sentirait le besoin d'y revenir, il n'appartient à aucune assemblée si nationale qu'elle soit, de les faire observer d'une manière générale et consciencieuse, c'est-à-dire véritablement efficace et assez prompte pour nous sauver. Pour cela, il faudrait immédiatement de la conscience et des mœurs. Or, on ne décrète pas la conscience; on ne change pas en un jour les mœurs d'un peuple. Je le répète donc, la société se trouve engagée dans une impasse, d'où elle ne peut sortir que par un déchirement plus ou moins violent. Comment y sommes-nous arrivés ? En transgressant les deux lois que le christianisme a données pour bases aux sociétés modernes; lois sacrées par cela même qu'elles sont fondamentales, et auxquelles il est mille fois plus dangereux de toucher, qu'il ne l'est de jouer avec la foudre. Ces deux lois sont : la loi de la charité et la loi de la liberté. En voici l'histoire. Quand Jésus-Christ parut, il ne trouva sur la face du globe que des maîtres et des esclaves. Le monde ancien était constitué sur l'esclavage; l'exploitation de l'homme par l'homme était le droit public des nations. Le fils de Dieu vint abolir cet humiliant et cruel ordre de choses... Le Rédempteur, s'adressant à l'esclave, lui dit : « Tu es libre. Désormais ton avenir, l'avenir de ta femme et de tes enfants repose entre tes mains; à toi de le rendre prospère. Secoue tes chaînes; lève-toi et travaille. » Transporté de reconnaissance, l'esclave couvrit de larmes brûlantes la main de son libérateur. Toutefois, il lui dit : « Il est vrai, jusqu'ici j'ai porté des fers; mais par compensation mon existence était assurée. Maintenant que je suis libre, je n'aurai plus de maître qui me nourrisse. Sans doute, le travail et la bonne conduite assureront ma subsistance et celle de ma famille : mais si l'ouvrage vient à manquer; mais si ma santé se perd; mais si la vieillesse me condamne à une longue inaction; mais si mes économies, supposé que j'en puisse faire, viennent à s'épuiser, qui prendra soin de ma misère ? Je me verrai dans l'alternative ou de mourir de faim, ou de me vendre au maître qui voudra bien recevoir ma liberté pour prix de ma nourriture. Si tel est le terme auquel doit aboutir le présent que vous me faites, gardez-le... J'aime autant conserver mes chaînes que d'être obligé de les reprendre, et de les voir imposer à ma femme et à mes enfants, après avoir joui de la liberté. Tranquillise-toi, répondit le Libérateur; j'ai tout prévu. En créant la liberté, j'ai créé la charité. Tu travailleras suivant la mesure de tes forces, et tu seras économe. Puis, si la maladie ou le manque d'ouvrage [manque de travail, chômage,

etc.] te mettent hors d'état de subvenir à tes besoins, le riche, qui est mon fermier, sera obligé de faire l'appoint de ton travail. Son superflu sera ton patrimoine [Luc 11, 41 : Faites l'aumône de votre superflu...] ; tu pourras le réclamer en mon nom. Sous des peines éternelles, le riche sera obligé de le verser dans le sein des malheureux. Tout le bien qu'il te fera, c'est à moi-même qu'il le fera ; c'est moi qui lui en tiendrai compte. Ainsi l'abondance des uns suppléera à l'indigence des autres. Par ce moyen, tu ne seras jamais réduit à mourir de faim ou à te vendre; ta vie et ta liberté sont assurées. Entre le riche et toi j'aurai créé une sainte égalité ; j'aurai justifié ma providence, qui regarde tous les hommes comme ses enfants, et leur destine, sans en exclure aucun, une juste part dans les biens de ce bas monde. Ta reconnaissance d'une part, de l'autre la charité du riche, formeront les bases d'une véritable fraternité, et j'aurai ramené les fils d'Adam à l'état heureux d'où le péché primitif les a fait déchoir. »

(Voilà la vision chrétienne du travail : chacun accomplit son devoir selon ses moyens et ses capacités. Le travailleur rend service à son patron, et le patron lui donne ce qui lui est dû : son salaire. Sans que le premier se révolte contre lui, et sans que le second exploite la liberté de ses travailleurs ni oublie son devoir de charité. Ni communisme, ni capitalisme agressif : travail et salaire, travail et salaire. Parfois la misère, parfois la charité, puis de nouveau le travail et le salaire. Et peut-être qu'un jour, par ce chemin, vous obtiendrez votre propre bien : un commerce, une ferme, une usine. Alors vous deviendrez à votre tour patron, responsable des uns et des autres, appelé à donner un juste salaire aux travailleurs et de la charité aux plus miséreux d'entre eux. Ou bien vous n'atteindrez jamais cet état, et vous mourrez travailleur, recevant parfois la charité. Cela n'a rien de honteux : vous aurez vécu le bonheur possible ici-bas, vous aurez été un homme de devoir, et vous connaîtrez le bonheur parfait dans l'au-delà pour votre comportement exemplaire sur terre. Et si vous avez été économe, peut-être que vos enfants, restés sur terre, connaîtront à votre place l'état de patron grâce à votre travail.)

Monseigneur Jean-Joseph Gaume dit (L'Europe en 1848) : L'Europe, devenue chrétienne, embrassa avec ferveur cette double loi. Le riche fut magnifique dans sa charité; ses fondations en faveur des pauvres couvrirent longtemps le sol de l'Europe et de la France en particulier. Confiées à la garde fidèle de la religion, elles devinrent les splendides Caisses d'épargne du travailleur, l'inépuisable patrimoine du malheureux. Non-seulement le pauvre eut du pain, des vêtements, un asile; mais encore on créa pour lui un service public et vraiment royal de charité... L'enfant eut des instituteurs, l'orphelin des pères et des mères, le malade des médecins et des gardes, le vieillard, le blessé, le lépreux, le pestiféré, le coupable même, en un mot, le malheureux, quel qu'il fut, se vit entouré de soins assidus et d'amis dévoués; tout cela se faisait sans coûter un denier à l'État. Le travailleur, de son côté, moralisé par le christianisme, forma d'innombrables et fraternelles associations avec ses compagnons de labeur, afin de trouver dans une caisse de réserve les secours que les circonstances pouvaient lui rendre nécessaires, et, par ce moyen, de laisser à de plus pauvres que lui les ressources générales de la charité publique. « La fraternité fut le sentiment qui présida à la formation des communautés de marchands et d'artisans constituées sous le règne de Saint Louis. Dans ce moyen âge qu'animait le souffle du christianisme; mœurs, coutumes, institutions, tout s'était coloré de la même teinte... La compassion pour le pauvre, la sollicitude pour les déshérités de ce monde se font jour à travers les règlements de l'antique jurande. Si l'on reconnaît dans les corporations l'empreinte du christianisme, ce n'est pas seulement parce qu'on les voit dans les cérémonies publiques promenant solennellement leurs religieuses bannières; ces pieuses cérémonies expriment les sentiments que fait naître l'unité des croyances. Une passion qui n'est pas aujourd'hui dans les mœurs ni dans les choses publiques rapprochait alors les conditions et les hommes : la charité. » Qui écrivit ces lignes, où respire le génie du christianisme dans ses rapports avec l'industrie ? Ce n'est ni M. de Chateaubriand, ni M. de Maistre : c'est M. Louis Blanc [député français, franc-maçon et socialiste...] ! (...) Après Rome, la France est le pays qui avait le plus magnifiquement doté le pauvre, qui avait

organisé le plus savamment des services publics et gratuits de charité pour tous les besoins du peuple. Une foule de congrégations et d'ordres religieux, composés souvent des fils et des filles des plus nobles maisons, se disputaient l'honneur de le servir. On peut mettre au défi l'homme le plus hostile de nommer une seule misère intellectuelle, physique ou morale qui n'ait eu son soulagement particulier et complètement gratuit dans une de nos institutions religieuses. Le pauvre était littéralement ce que le christianisme l'a fait, l'image vivante et vénérable du Dieu devenu pauvre pour le réhabiliter. Arriva la Révolution de 1789. Digne fille de la Réforme [protestante], elle déclare dès le 4 novembre que tous les biens ecclésiastiques sont mis à la disposition de la nation. Le 13 février 1790 elle supprime tous les vœux monastiques; le 1er mai 1792 elle chasse les religieux et les religieuses de leurs maisons; le 4 août elle ordonne la vente de leurs biens, et, le 18, la vente des biens des congrégations séculières et des confréries. De ces biens, qu'en a fait la nation? D'autres peut-être peuvent le dire. Tout ce que nous savons, c'est qu'ils n'ont aucunement tourné à l'avantage des pauvres en général. La preuve en est que leur nombre s'est augmenté dans une mesure qui dépasse beaucoup l'accroissement de la population. Tandis qu'en 1789 on ne comptait en France qu'un pauvre sur dix, on en compte aujourd'hui un sur sept.

Monseigneur Jean-Joseph Gaume dit (L'Europe en 1848) : Si les riches et les patrons doivent concourir par l'abandon généreux d'une partie de leurs bénéfices et de leur richesse intellectuelle, à l'amélioration des classes laborieuses, est-il juste que les ouvriers restent spectateurs indifférents des efforts tentés en leur faveur ? N'est-il pas de leur devoir de les seconder ? Avant tout, ils doivent se rappeler que la liberté n'est pas la licence [l'abus]. Que celui-là seul est digne de la liberté pour soi-même qui sait la respecter dans les autres. Qu'ainsi la véritable organisation du travail repose essentiellement sur le respect de la propriété et des droits acquis. « En menaçant la propriété, en l'écrasant de nouvelles taxes, on ébranle aussitôt la confiance, on arrête tout échange, on supprime le travail, on réduit tout le monde à la misère. Le riche ne consomme pas pour sa nourriture un grain de blé de plus que le pauvre; donc tout ce qu'il possède passe de ses mains dans d'autres mains. Dépouillez-le arbitrairement, vous dépouillez du même coup tous ceux qui participent à son capital. » Ouvriers, c'est à ce point de vue qu'il faut vous placer pour juger sainement certains actes du gouvernement provisoire [socialiste de 1848] et certains systèmes auxquels peut-être vous avez applaudi. Les actes dont je parle sont entre autres : les décrets sur l'impôt des boissons, l'impôt sur les objets de luxe, sur le rachat des chemins de fer, sur le rachat des compagnies d'assurance, sur les créances hypothécaires, sur les successions, pour lesquelles on a proposé d'élever en certains cas le droit du fisc jusqu'à cinquante pour cent ; enfin , la proposition de l'impôt progressif, substitué à l'impôt proportionnel. Toutes ces mesures, qui au premier coup d'œil semblent dictées par votre intérêt, vous conduisent à la misère. Si jamais elles sont appliquées, il n'y a plus de riches, plus de propriétaires, partant plus de capitaux, plus de travail, plus d'ouvriers. Il est vrai, tous les Français seront égaux ; mais égaux devant la misère. Soyez donc sur vos gardes ; d'autant plus que ces décrets isolés sont autant de jalons placés sur la route de la société, pour la conduire au socialisme et au communisme, c'est-à-dire à l'esclavage, à la guerre civile, à l'anarchie, à la ruine... La concurrence déloyale et ruineuse, la violation de la propriété et des droits acquis, les mauvais procédés entre les ouvriers et les maîtres, la défiance générale... voilà où conduit la liberté sans frein donnée aux ouvriers et aux fabricants... Pour concourir utilement à l'organisation du travail, il faut donc que les ouvriers et les fabricants se persuadent bien que la liberté illimitée n'est pas la vraie liberté ; mais trop souvent la licence, la cupidité, l'égoïsme et la fraude en action.

(Ô travailleur, ô pauvre, ne crois pas que la liberté te donne le droit d'usurper la propriété du riche, de la lui voler en disant : "Il faut que cela soit à tous et pas qu'à lui." En agissant ainsi, tu n'améliores pas ta condition ; au contraire, tu détruis celui qui pourrait te faire charité et tu le précipites dans la misère avec toi. Ô patron, ô riche, ne crois pas que tu as le droit de refuser la charité à ceux qui la demandent parmi les travailleurs de tes entreprises. Si tu es trop peu fortuné pour donner, ne te dis plus patron et deviens un

travailleur ; et si tu es fortuné mais que tu n'es pas charitable, le bon Dieu te punira puissamment. Réfléchis-y, ô pauvre, réfléchis-y, ô riche, afin que vous soyez tous deux ensemble dans les Cieux, lorsque vous aurez accompli vos devoirs l'un envers l'autre, sans haine et sans jalousie.)

Monseigneur Jean-Joseph Gaume dit (L'Europe en 1848) : Nous répétons cela pour les hommes, malheureusement trop nombreux, qui ne voient pas que le mal est dans les âmes, et que c'est là qu'il faut avant tout porter le remède... Quel est donc ce remède ? Le communisme ? Non... Le communisme se comprend de deux manières. Les uns le font consister dans le partage des biens entre les particuliers; les autres dans la confiscation générale des propriétés au profit de l'État. Entendu dans le premier sens, le communisme, c'est la guerre civile : celui qui a plus ne se laissera pas dépouiller sans résistance par celui qui a moins ; c'est la misère universelle, le jour même du partage il n'y aura plus de riches, partant plus de capitaux à dépenser, plus d'ouvrage, plus d'ouvriers : chaque citoyen vivra de ses rentes. Mais combien durera cette aisance imaginaire ? Tous les hommes ne sont doués ni de la même force, ni de la même santé, ni de la même intelligence. Tous n'ont pas les mêmes vertus, le même amour du travail et de l'économie. Qu'en résultera-t-il ? Les uns administreront avec ordre et intelligence les biens qui leur seront échus ; les autres les administreront mal. L'un augmentera son avoir, l'autre diminuera le sien. L'inégalité reparaitra : il y aura de nouveau des riches et des pauvres, des travailleurs et des bourgeois. Les réclamations, les haines, les jalousies ne tarderont pas à se faire entendre, et le lendemain du premier partage il faudra procéder à un second ; après celui-ci à un troisième, ainsi de suite jusqu'à la fin du monde. Tous ces partages injustes seront accompagnés comme le premier de bouleversements sociaux et de luttes sanglantes. Dans ce premier sens, le communisme est donc la spoliation violente et périodique de la propriété; c'est la prime perpétuellement offerte à la paresse, à la débauche, à la cupidité : loin d'être le salut de la société, il en serait donc la ruine. Entendu dans le second sens, c'est-à-dire comme la confiscation générale des propriétés au profit de l'État, il n'est pas moins fatal. Il commence par la guerre civile; il continue par la suppression de la liberté, s'achève par la destruction de la famille et finit par la dégradation la plus monstrueuse... Est-il besoin de dire que, dans le premier ainsi que dans le second sens, le communisme est le pillage en principe, l'assassinat et la misère en réalité ? Entendu dans le second sens en particulier, il est le plus vaste système d'esclavage qu'on ait jamais rêvé et la dégradation la plus repoussante à laquelle l'humanité soit jamais descendue. Ici encore, il viole radicalement la seconde loi fondamentale des sociétés, la charité. Donc encore, loin de guérir le mal, il le rendrait incurable... Aujourd'hui ; le communisme en est la preuve. Tandis que les nations païennes ne se battirent que pour des esclaves et du butin, on a vu, depuis que le christianisme a spiritualisé le monde, les nations de la vieille Europe se battre presque toujours pour des idées. Les luttes sanglantes de l'arianisme et du mahométisme, les croisades, les combats plusieurs fois séculaires de l'Espagne et du Portugal, les levées de bouclier des empereurs contre la papauté, les scènes tragiques de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France au seizième siècle, en un mot les grandes guerres des peuples chrétiens furent, s'il est permis de le dire, des luttes intellectuelles; la vérité en était l'enjeu : aujourd'hui c'est un morceau de pain. Chez les peuples matérialistes il n'en peut être autrement. De là ce mot tristement célèbre, parce qu'il est honteusement vrai, du patriarche de la diplomatie moderne : « Toutes les questions aujourd'hui sont au fond d'un sac d'écus. » (...) Nous avons vu que toutes les sociétés nées du christianisme reposent fondamentalement sur la double loi de la charité et de la liberté. Nous avons vu, de plus, que ces deux lois ont été tour à tour violées, qu'elles le sont encore trop souvent, par le riche et par le pauvre, par le maître et par l'ouvrier. Le riche les viole, et lorsqu'il enfouit ses richesses, et lorsqu'il ne les fait fructifier que pour lui, et lorsqu'il ne donne pas largement de son superflu, et lorsqu'il consomme sa fortune en prodigalités, en débauches et en luxe inutile. A plus forte raison il les viole lorsqu'il néglige ou refuse de consacrer jamais la moindre portion de son temps, de son activité intellectuelle, de sa sollicitude aux intérêts du pauvre, et lorsqu'il le démoralise par ses exemples. Dans tous ces cas, il abuse de sa position : il devient oppresseur, il vit

injustement aux dépens du pauvre dont il retient le patrimoine et dont il provoque la haine et la jalousie ; il outrage la Providence, il compromet sa propre fortune et l'ordre social tout entier, en autorisant par sa dureté les théories qui tendent à faire regarder la propriété comme un vol, et la possession comme la détention inique d'un bien qui, en partie du moins, appartient légitimement au pauvre. Il faut donc avant tout rendre le riche vraiment charitable; mais, pour le rendre vraiment charitable, il n'y a pas deux moyens, il n'y en a qu'un, c'est de le rendre consciencieux et moral. De son côté le pauvre, l'ouvrier viole les lois de charité et de liberté, et lorsqu'il refuse de travailler, et lorsqu'il travaille mal, et lorsqu'il trompe dans la fabrication ou dans la vente de ses produits, et lorsqu'il impose aux maîtres ses injustes caprices, et lorsqu'il consume périodiquement en débauches de quelques heures le fruit de plusieurs jours de travail. Dans tous ces cas, il vit injustement aux dépens du riche; il épuise, sans les mériter, les bienfaits de la charité; il aggrave le sort de son confrère laborieux et honnête, qu'il prive entièrement ou en partie des secours auxquels lui donnent droit ses infirmités et sa misère. Il faut donc avant tout rendre le pauvre, l'ouvrier vraiment libéral ; mais pour le rendre vraiment libéral, il n'y a pas deux moyens, il n'y en a qu'un, c'est de le rendre consciencieux et moral. Quel moyen de rendre consciencieux et moraux, et le riche et le pauvre, et le maître et l'ouvrier ? A cette question la réponse n'est pas moins absolue qu'à la précédente. Il n'y a pas deux moyens, il n'y en a qu'un seul. Écoutez : Pas de conscience, pas de mœurs sans croyances; pas de croyances sans foi; pas de foi sans religion ; pas de religion hors du catholicisme; pas de catholicisme sans liberté d'action pleine et entière. Médecins de l'Europe actuelle, de l'Europe en proie aux convulsions de l'anarchie, appelez donc le catholicisme à votre secours; donnez-lui libre carrière : confiez-lui le soin de guérir le grand malade. Laissez-le traiter le riche, afin de le guérir de l'égoïsme et de développer en lui les sentiments de compassion et de générosité. Laissez-le traiter le pauvre, afin de le guérir de la licence, de la paresse et de la débauche, et de développer en lui l'amour du travail, de l'ordre et de l'économie, la résignation chrétienne, le respect de la propriété, la fidélité et la reconnaissance. Laissez-le traiter le riche et le pauvre, afin de les élever jusqu'à l'héroïque oubli de leurs torts réciproques, et de leur apprendre que la fraternité n'est pas un vain mot, mais un devoir sacré, dont l'accomplissement exige chaque jour des sacrifices nombreux et pénibles. Laissez-le en un mot traiter tous les membres de cette société qui, de la tête aux pieds, n'est plus qu'une plaie. N'ayez pas peur ; vous pouvez vous en reposer sur lui. Il est vieux dans le métier; il y a dix-huit siècles qu'il l'exerce, et dix-huit siècles déposent qu'en un jour il a fait plus de bien à l'humanité, que les utopistes [socialistes et communistes] n'en ont rêvé depuis le commencement du monde. Le laisser libre à l'égard des autres, ce n'est pas assez. Riches et pauvres, maîtres et ouvriers, vous devez aussi vous soumettre sans résistance à son traitement. Trêve de belles phrases et de mauvaises mœurs; trêve de contradictions entre le langage et la conduite. Il faut désormais des actes, et des actes sincères. Pauvres et travailleurs, que votre conduite cesse donc d'être une violation perpétuelle des lois chrétiennes du travail, de la loyauté, de la tempérance, du repos du dimanche et de tant d'autres que vous trouvez très-agréable de voir pratiquées par vos enfants, vos femmes, vos voisins et vos semblables, et dont vous trouvez également bon de vous dispenser pour vous-mêmes. Riches et maîtres, que votre conduite aussi cesse de dire au peuple : la religion n'est bonne que pour les femmes, les enfants et les imbéciles; les pratiques du catholicisme, la prière, la sanctification du dimanche... Prenez-y garde, agir de la sorte c'est faire du christianisme un roi de théâtre; c'est ruiner son action salutaire sur les classes laborieuses ; c'est continuer la dérision sacrilège qui a conduit la société au point où nous la voyons; c'est ôter aux passions frémissantes le seul frein capable de les contenir; c'est provoquer infailliblement de nouvelles catastrophes; c'est devenir vous-mêmes la pire espèce de révolutionnaires... Souvenez-vous-en donc une bonne fois, hommes de toutes les classes et de toutes les professions, pères de famille, simples citoyens, magistrats, législateurs, vous tous que l'âge, la fortune, l'intelligence, une position quelconque appellent à réagir sur vos semblables, par conséquent à guérir la société agonisante : c'est, non comme moyen gouvernemental, non comme instrument de police, non comme femme de ménage, ainsi que l'ont fait vos devanciers; mais bien comme LOI DIVINE, loi sacrée pour tous, pour vous

comme pour le peuple, sans exception aucune, que vous devez appeler la religion à votre aide, vous inspirer de son esprit dans vos lois et dans vos conseils, réclamer sa liberté, l'accepter, la professer, la pratiquer fidèlement, constamment, complètement.

Monseigneur Henri Delassus dit (La conjuration antichrétienne) : L'écrivain juif Bernard Lazare a écrit ce qui suit en parlant de ses coreligionnaires : « Quant à leur action et à leur influence dans le socialisme contemporain, elle fut et elle est, on le sait, fort grande. » C'est Marx (Bernard Lazare dit ailleurs : Ce descendant (Karl Marx) d'une lignée de rabbins et de docteurs hérita de toute la force logique de ses ancêtres; il fut UN TALMUDISTE LUCIDE ET CLAIR, que n'embarrassèrent pas les minuties niaises de la pratique, un talmudiste qui fit de la sociologie et appliqua ses qualités natives d'exégète à la critique de l'économie politique...) qui donna l'impulsion à l'Internationale par le manifeste de 1847, rédigé par lui et Engels; non qu'on puisse dire qu'il « fonda » l'internationale, ainsi que l'ont affirmé ceux qui considèrent toujours l'Internationale comme une société secrète dont les Juifs furent les chefs, car bien des causes amenèrent la constitution de l'Internationale, mais Marx fut l'instigateur du meeting ouvrier tenu à Londres en 1864, et d'où sortit l'Association. Les Juifs y furent nombreux, et dans le Conseil général seulement on trouve Karl Marx, secrétaire pour l'Allemagne et pour la Russie, et James Cohen, secrétaire pour le Danemark. Outre Marx et Cohen, on peut citer Neumayer, secrétaire du bureau de correspondance de l'Autriche, Fribourg, qui fut un des directeurs de la Fédération parisienne de l'Internationale, dont firent partie aussi Loeb, Haltmayer, Lazare et Armand Levi. Léon Frankel, qui dirigea la Section allemande à Paris; Cohen, qui fut délégué de l'Association des cigariers de Londres au Congrès de l'Internationale tenu à Bruxelles en 1868; Ph. Cœnen qui fut, au même Congrès, le délégué de la Section anversoise de l'Internationale, jouèrent plus tard un rôle pendant la Commune, où ils retrouvèrent d'autres coreligionnaires. Quant à l'organisation du parti socialiste, les Juifs y contribuèrent puissamment. Marx et Lassalle en Allemagne; Aaron Libermann et Adler en Autriche; Dobrojanu Ghéréa en Roumanie; Gompers, Kahn et de Lion aux États-Unis d'Amérique, en furent ou en sont encore les directeurs ou les initiateurs. Les Juifs russes doivent occuper une place à part dans ce bref résumé. Les jeunes étudiants, à peine échappés du ghetto, participèrent à l'agitation nihiliste; quelques-uns — parmi lesquels des femmes — sacrifièrent leur vie à la cause émancipatrice, et, à côté de ces médecins et de ces avocats israélites, il faut placer la masse considérable des réfugiés artisans qui ont fondé à Londres et à New-York d'importantes agglomérations ouvrières, centres de propagande socialiste et même communiste anarchiste. » Ce sont donc des juifs qui, de l'aveu d'un juif, fondèrent les premières associations socialistes. Ce sont les hauts barons de la Finance Juive qui permirent ensuite au collectivisme de s'étendre et de prospérer en le subventionnant, en fondant les journaux par lesquels il propage sa doctrine dans les masses. La presse collectiviste est aux mains des Juifs dans tous les pays du monde, et l'on sait que chez nous *l'Humanité*, l'organe du citoyen Jaurès, fut fondée avec les capitaux fournis par douze Juifs — « un par chaque tribu », disait Urbain Gohier dans la *Terreur Juive*. Le collectivisme est le terme auquel tendent les Juifs, le collectivisme qui, sous couleur de remettre tout à l'État, remettra tout dans leurs mains à eux qui se trouveront dissimulés derrière la personnalité anonyme de l'État. L'État qui a opéré la centralisation au point de vue politique, travaille maintenant à centraliser entre ses mains toutes les forces économiques. Il avait déjà un certain nombre de monopoles. Il commença l'accaparement des chemins de fer; il laisse voir ses intentions de monopoliser les assurances, l'alcool, etc.; il parle aussi de faire chaque jour de nouveaux pas vers la main-mise sur les successions par l'augmentation des droits. Le collectivisme s'établira ainsi peu à peu sans violence, sans révolution par la prise de possession successive de toutes les manifestations économiques, industrielles ou commerciales de l'activité française... Le socialisme intégral tend à la socialisation des moyens de production et d'échange. L'État doit s'emparer des capitaux pour régler à sa guise la production et la consommation. La réalisation de ce programme donnerait à l'État une puissance illimitée sur les individus dont le bien-être, et même la vie, seraient à la merci des pouvoirs publics. On frémit à la pensée du pouvoir dont jouirait l'État socialiste si jamais il parvenait à réaliser son programme.

Pour dominer le commerce, l'industrie, l'agriculture, toute la production nationale, il suffirait à l'État de s'emparer de trois ou quatre branches d'activité économique qui commandent et conditionnent toutes les autres. L'État sera maître de tout quand il possédera exclusivement le crédit, les transports, les assurances et, au besoin, les mines (matières premières). Pour être maître dans une de ces branches, inutile qu'il s'en empare. Il lui suffit d'exercer cette industrie à perte, en comblant les déficits avec les ressources de l'impôt. Il est évident que l'industrie privée ne pourrait soutenir une concurrence si disproportionnée. Or, c'est précisément ce que l'État tend à faire depuis plusieurs années. Voyez déjà son œuvre pour le crédit : Il a commencé par organiser des caisses régionales agricoles subventionnées par lui (plus de cent millions sont affectés à ce service). Ces caisses dépendent entièrement de l'État, car il se réserve le droit de leur retirer, à son gré, les subventions renouvelables à court terme. Naturellement les agriculteurs n'ont pas protesté contre cette première tentative. Peut-on taxer de socialisme une mesure dont on bénéficie ? Second pas : crédit aux industries agricoles. — Habile mesure de propitiation, puisque ce sont les classes agricoles qui sont les plus opposées au socialisme. Troisième pas : il ouvrira des crédits pour la construction des habitations bon marché. Puis il s'est fait donner la mission de faire crédit aux marins. Puis, par des projets de loi relatifs aux secours des inondés, il se fait autoriser à prêter aux petits commerçants... Qu'on le remarque : toutes ces mesures sont bienfaisantes en elles-mêmes. Créées par l'initiative privée (telles qu'elles existent et fleurissent dans d'autres pays), elles seraient excellentes. Mais elles deviennent éminemment dangereuses quand l'État se substitue à l'initiative privée — qui fait toujours mieux à meilleur marché — parce que l'action de l'État tue cette dernière, et que le résultat final ne peut être que : l'État tout; le citoyen rien... Nous avons dit que, depuis deux mille ans, les juifs ambitionnent la conquête du monde tout entier. Pour dominer les nations, il faut détruire les institutions qui constituent l'ordre social, particulièrement l'ordre social chrétien. De là les principes de 89, de là les Droits de l'Homme, de là le Libéralisme, dont la Franc-Maçonnerie, insinue le virus dans toutes les sociétés. Avec ces poisons, on désagrège toutes les institutions, on les tue : Religion, Famille, Patrie, Propriété, Armée, rien n'y résiste. Comme d'autre part les Juifs se conservent, eux, en nation, en corps de familles, en communauté de religion, bref en patrie, on comprend sans peine que cette organisation, exclusive de toutes les autres, arrive à établir sa domination universelle sur les peuples réduits en poussière. Voilà le but suprême des Juifs, voilà le grand objectif de la nation juive. La destruction de la propriété privée, l'institution du collectivisme d'État fera, faire un grand pas. Le collectivisme, c'est l'État se substituant aux individus dans la possession de toutes les richesses. Mais qu'est-ce que l'État ? Tous les citoyens réunis en collectivité, répondent les juifs et leurs disciples... C'est l'État, pas la France qui fait la guerre à l'Église. C'est l'État, mais ce n'est pas la France qui dispose des quatre ou cinq milliards que fournit le budget. Ce sera l'État, mais ce ne sera pas la France qui deviendra l'unique propriétaire; et l'État c'est l'homme, ce sont les hommes qui détiennent le pouvoir; ce seront les juifs.

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Les gens sont asservis, à la sueur de leur front, dans la pauvreté, d'une manière formidable... Nous avons eu soin d'insérer, dans les Constitutions, des droits qui sont pour la masse purement fictifs. Tous les soi-disant « droits du peuple » ne peuvent exister que sous forme d'idées inapplicables en pratique... Sous nos auspices, la populace extermina l'aristocratie qui, dans son intérêt propre, avait pourvu aux besoins du peuple et l'avait défendu, car son intérêt est inséparable du bien-être de la populace. De nos jours, ayant détruit les privilèges de la noblesse, le peuple tombe sous le joug de profiteurs rusés... Nous tenons à passer pour les libérateurs du travailleur, venus pour le délivrer de cette oppression en lui suggérant d'entrer dans les rangs de nos armées de socialistes, d'anarchistes et de communistes. Nous protégerons toujours ces derniers, feignant de les aider par principe de fraternité et d'intérêt général pour l'humanité, évoqué par notre Maçonnerie socialiste. La noblesse qui, de droit, partageait le travail des classes laborieuses, avait tout intérêt à ce qu'elles fussent bien nourries, saines et fortes. Notre intérêt veut, au contraire, la dégénérescence des Gentils. Notre force consiste à maintenir le travailleur dans un état constant de besoin et d'impuissance, parce qu'ainsi nous

l'assujettissons à notre volonté ; et dans son entourage, il ne trouvera jamais ni pouvoir ni énergie pour se dresser contre nous. La faim confèrera au Capital des droits plus puissants sur le travailleur que jamais le pouvoir légal du souverain n'en conféra à l'aristocratie. Nous gouvernerons les masses en tirant parti des sentiments de jalousie et de haine allumés par l'oppression et le besoin. Et, au moyen de ces sentiments, nous nous débarrassons de ceux qui entravent notre marche. Quand viendra pour nous le moment de couronner notre Maître du Monde, nous veillerons à ce que, par les mêmes moyens – en nous servant de la populace – nous détruisions tout ce qui serait un obstacle sur notre route... Nous créerons une crise économique universelle par tous les moyens détournés possibles et à l'aide de l'or qui est entièrement entre nos mains. Simultanément, nous jetterons à la rue, dans toute l'Europe, des foules énormes d'ouvriers. Ces masses seront alors heureuses de se précipiter sur ceux que, dans leur ignorance, elles ont jaloués dès l'enfance ; elles répandront leur sang et pourront ensuite s'emparer de leurs biens.

Monseigneur Ernest Jouin dit (Le Péril Judéo-Maçonnique) : Les Juifs nient l'authenticité de ces Protocoles. Il fallait s'y attendre. Mais leurs arguments ne sont pas des preuves... Les causes et les buts de la Grande Guerre qui a ébranlé la terre presque entière, le développement du bolchevisme en Russie, le mouvement spartakiste en Allemagne... tout cela apparaît comme la conséquence logique de l'action de cette mystérieuse main qui dirige les destinées du monde. Et cette main, ce sont les Juifs.

Les socialistes et les communistes sont les ennemis des Curés, et les ennemis des Curés sont les ennemis du peuple, des travailleurs comme des patrons :

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Les Ennemis des Curés) : Les ennemis des Curés sont en général des lâches. Ils insultent les prêtres, parce qu'ils savent bien qu'ils n'ont rien à craindre d'eux, la prêtre, au milieu des impies, est comme le pauvre agneau au milieu des loups : il n'a pour armes que la douceur, la patience, la prière et le pardon des injures. L'homme qui insulte une femme est un lâche. Il en est de même de celui qui insulte un prêtre. Il fait comme les oies, lesquelles ne sont braves que contre ceux qui ne lèvent point le bâton sur elles. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, les insulteurs de prêtres fileraient, fileraient vite et doux, s'ils pensaient avoir à craindre la moindre représaille. J'ai connu en Normandie un excellent prêtre qui m'a raconté à ce sujet une bonne histoire. Il faut dire qu'il avait près de six pieds de haut, et qu'il était taillé en hercule du Nord. Il venait de prêcher une mission dans la ville de Laigle. Le jour du départ, plus de place dans l'intérieur de la diligence ; obligé de monter sur la banquette, il y trouve deux espèces de petits commis, qu'il salue fort poliment. Les deux polis se mettent à rire, à se moquer de lui à demi-voix, et la voiture part. Le bon missionnaire ouvre son bréviaire et commence à prier. Ses deux voisins commencent à chanter ou plutôt à crier la Marseillaise. « Messieurs, leur dit le prêtre, ayez la bonté de ne pas crier ainsi à mes oreilles. Je suis poli pour vous ; soyez-le pour moi. » Ils se mettent à rire aux éclats, à brailler encore plus fort, et, allumant leurs pipes, ils envoient deux ou trois bouffées de tabac dans la figure du prêtre, qui avait repris sa prière. Sans rien dire, le missionnaire ferme son bréviaire, et au même instant l'un de ces drôles se sent empoigné comme dans un étau, par le cou et par les jambes ; il est soulevé de la banquette, et passe comme un colis à la gauche du prêtre, qui prend sa place, le plante à la sienne, et les deux fumeurs se trouvent séparés. L'opération s'était faite en un clin d'œil. Ainsi placé entre les deux commis stupéfaits, il leur montre ses deux poings ; et les poings, il leur arrache leurs pipes insolentes. « Et maintenant, leur dit-il, si vous bougez, vous aurez affaire à moi. Le premier qui dira un mot, je le flanque en bas. Vous êtes deux lâches. Vous croyiez que je me laisserais manger la laine sur le dos. Mes petits amis, vous avez trouvé votre maître. » Les deux braves, pâles comme des navets, demeurèrent immobiles pendant tout le temps du voyage... Tous les Curés, je le sais, n'ont pas des poings aussi respectables ; mais tous ils ont ce qui est plus respectable que les poings les plus vigoureux, leur caractère de ministres de Dieu, et les convenances de leur état, qui ne leur permettent pas de recourir à la correction fraternelle du redoutable missionnaire normand.

Voilà pourquoi ceux qui les insultent sont des lâches... Le prêtre a l'honneur incomparable, mais périlleux, d'être l'ennemi mortel des impudiques. En voulez-vous une preuve ? Entrez dans ce cabaret, dans cette auberge où trois ou quatre viveurs sont attablés. Ils ont vu passer un prêtre : il n'en faut pas davantage pour surexciter leur verve ignoble. Moqueries contre la Religion, blasphèmes contre les choses saintes, chansons obscènes, sales histoires : tout cela tombe comme grêle. Pourquoi ? parce qu'ils ont vu un prêtre. Pour eux, le prêtre, c'est comme le sixième commandement de Dieu qui passe, et qui leur crie : Luxurieux point ne seras. Et comme ce commandement leur met le doigt dans l'œil, ils s'emportent et se démènent contre celui dont la seule vue le leur rappelle malgré eux... Qu'est-ce que le prêtre, au milieu de la société ? N'est-ce pas l'Envoyé de Dieu, qui a pour mission d'apprendre et de rappeler sans cesse aux autres qu'il y a un DIEU, une éternité, un enfer, un paradis ? un enfer pour punir tous ceux qui font le mal, un paradis pour récompenser ceux qui font le bien ? Par sa seule vue, comme nous le disions tout à l'heure en parlant des mauvais sujets, le prêtre rappelle aux ivrognes qu'il y a un Dieu qui punit la débauche ; aux voleurs et aux fripons, qu'il n'est pas permis de voler, et que, lors même qu'ils parviendraient à échapper à la justice des hommes, ils ne sauraient échapper à la justice de Dieu. Comment voulez-vous qu'un homme pareil ne fasse pas à tous ces gens-là l'effet d'un cauchemar ? Et comme personne n'aime les cauchemars, ils n'aiment pas, ils détestent le prêtre... Les Curés sont les ennemis du peuple. On vous le dit et vous êtes assez simples pour le croire. Et qui vous le dit ? ... « les ennemis des Curés, » Qui vous dit cela encore ? et qui le leur dit à eux-mêmes ? Les journaux ? Mais vous ne savez donc pas qui parle dans les neuf dixièmes des journaux ? Des individus sans foi ni loi, sans convictions, sans conscience, qui exploitent la crédulité de leurs lecteurs, qui mentent à tant par mois, qui disent du mal des prêtres parce qu'ils sont payés pour cela ! Et que vous disent-ils, ces docteurs de contrebande ? Qu'il n'y a pas de DIEU, qu'il n'y a ni ciel ni enfer, que la Religion est un tas de vieilles superstitions, qu'on n'est en ce monde que pour jouir, et que les prêtres, qui vous disent le contraire, sont vos ennemis, les ennemis du peuple, les ennemis du genre humain. Si vous croyez cela, savez-vous ce qui vous arrivera ? Vous irez en enfer, vous irez brûler éternellement en enfer ; car il y a un enfer, quoi qu'on vous dise. Et voilà où vous conduisent tout droit ces fameux « amis du peuple. » Pourquoi ces misérables-là vous répètent-ils chaque jour, sur tous les tons, que le prêtre est votre ennemi ! Parce que, pour sauver vos âmes, pour vous empêcher d'aller en enfer, le prêtre est obligé en conscience de vous dire juste le contraire de tout ce qu'ils vous disent. Au lieu de flatter, comme eux, votre orgueil et vos passions, il vous dit de les réprimer. A chaque instant, il est obligé de vous répéter : « Il n'est pas permis de désobéir à Dieu. Il n'est pas permis de voler. Il n'est pas permis de s'enivrer. Il faut être chaste, » etc.; en un mot, tous les commandements de Dieu et de l'Église. Or, tout cela n'est jamais agréable à la nature. « Vous le voyez, disent les susdits, les prêtres sont les ennemis du peuple. » Et cependant, si vous écoutez le prêtre, c'est votre salut en ce monde et en l'autre, c'est votre vrai bonheur. En ce monde, vous éviterez toutes les misères, toutes les hontes de l'inconduite ; vous serez bons, aimés, estimés de tous les honnêtes gens. Vous aurez encore des peines, sans doute : tout le monde en a ; mais la Religion vous donnera la force de les porter avec patience et avec mérite. Dans l'autre monde, vous serez éternellement heureux avec le bon Dieu dans le ciel, au lieu de brûler éternellement en enfer comme les méchants. Et le prêtre qui vous veut, qui vous procure ce bonheur, ce serait votre ennemi ! Quelle folie ! Mais ce n'est pas tout. Vos journaux, j'entends vos journaux rouges (couleur du sang et du feu), vos journaux, que vous prêchent-ils encore ? La révolte sociale, l'envie contre tous ceux qui sont au-dessus de vous, la révolte de l'ouvrier contre le patron, la révolte du paysan contre le château, le bouleversement de la société, le renversement de tout; en un mot, la Révolution. Sous des formes plus ou moins gazées, et sous prétexte de politique, de liberté, de progrès, voilà ce qu'ils ne cessent de vous prêcher. Et, si vous les croyez, où vous mèneront ils ? Aux émeutes, aux sanglantes barricades, à la mort, ou du moins en prison, au bagne. Les beaux « amis » que vous avez là ! Et ce sont eux qui vous ameutent contre l'Église et contre les prêtres, parce qu'ils sentent très bien que l'Église et les prêtres sont toujours et partout les adversaires-nés des passions révolutionnaires. Certes, l'Église et les prêtres vous

enseignent juste le contraire. De la part de Dieu, ils vous disent qu'il faut respecter l'autorité, qu'il faut obéir aux pouvoirs légitimes, qu'il ne faut pas se fourrer dans la politique, qu'il n'en faut pas croire les journaux, que la souffrance est une conséquence inévitable et une punition du péché, et que les belles utopies des socialistes ne sont que des chimères. Or, ces grandes vérités-là sont le secret du bonheur public, et par conséquent du bonheur privé. Là où ces vérités sont connues et pratiquées, là règne la paix de l'État, la paix de la famille ; l'agriculture, le commerce, l'industrie, que paralysent toujours les perturbations sociales, se développent sans crainte ; le paysan, l'ouvrier ne chôment point ; chacun s'occupe de ses affaires et tout va bien. Et voilà encore comment l'Église et les prêtres sont « les ennemis du peuple » Un dernier mot : quel intérêt personnel a le prêtre quand il vous dit de réprimer vos mauvaises passions, d'obéir, de souffrir patiemment ce que vous ne pouvez pas éviter ? Quel profit lui en revient-il ? Il n'en retire guère que l'outrage, que la calomnie, que la persécution, parfois même de la part de ceux qu'il veut sauver. Et les autres, au contraire, les prétendus amis du peuple, ceux qui vous mènent à la boucherie ou au bagne, et finalement en enfer, avez-vous remarqué où cela les conduit eux-mêmes ? Sinon toujours, du moins souvent, au Conseil municipal, au Conseil général, voire même au fauteuil (et aux appointements) de député. On en a vu et l'on en voit qui, marchant ainsi sur le dos du pauvre peuple, grimpent encore plus haut et attrapent patriotiquement une écharpe de préfet, ou un portefeuille de ministre. Et pendant ce temps-là, vous leurs pauvres dupes, vous lecteurs de leurs journaux, vous leurs électeurs, vous demeurez avec vos femmes et vos enfants dans la misère, si toutefois vous n'avez pas eu la tête cassée en chemin. Donc, ce ne sont pas les prêtres qui sont les ennemis du peuple. Les vrais ennemis du peuple ce sont les ennemis des Curés.

Saint Pie X dit (E Supremi apostolatus ; 4 octobre 1903) : L'action, voilà ce que réclament les temps présents; mais une action qui se porte sans réserve à l'observation intégrale et scrupuleuse des lois divines et des prescriptions de l'Église, à la profession ouverte et hardie de la religion... Le jour où, dans chaque cité, dans chaque bourgade, la loi du Seigneur sera soigneusement gardée, les choses saintes entourées de respect, les sacrements fréquentés, en un mot, tout ce qui constitue la vie chrétienne remis en honneur, il ne manquera plus rien, Vénérables Frères, pour que Nous contemplions la restauration de toutes les choses dans le Christ. Et que l'on ne crie pas que tout cela se rapporte seulement à l'acquisition des biens éternels ; les intérêts temporels et la prospérité publique s'en ressentiront aussi très heureusement. Car, ces résultats une fois obtenus, les nobles et les riches sauront être justes et charitables à l'égard des petits, et ceux-ci supporteront dans la paix et la patience les privations de leur condition peu fortunée; les citoyens obéiront non plus à l'arbitraire, mais aux lois; tous regarderont comme un devoir le respect et l'amour envers ceux qui gouvernent, et dont "le pouvoir ne vient que de Dieu".

Contre le nationalisme intégral et le gallicanisme

Lettre de Son Éminence le Cardinal-Archevêque de Bordeaux, Pierre Paulin Andrieu, publiée par le diocèse de Bordeaux ; 27 août 1926 : Les dirigeants de l'Action française... se déclarent, de ce chef, athées ou agnostiques. L'oracle des dirigeants de l'Action française publia dans sa jeunesse, un ouvrage intitulé : Le Chemin du Paradis, qu'il a fait rééditer en 1920, après quelques suppressions et corrections de pure forme. Or, Le Chemin du Paradis est un recueil de contes licencieux dont l'athéisme rivalise avec celui de nos contemporains les plus réfractaires à l'idée religieuse... Anthinéa, dont le premier titre fut : Promenades païennes. Dans l'édition de 1923, l'auteur a supprimé, pour raison de convenance, quatre pages blasphématoires sur le Nazaréen et la nuit du christianisme, mais il n'y a aucune rétractation et bien d'autres impiétés ont été maintenues... Catholiques par calcul, et non par conviction, les dirigeants de l'Action française se servent de l'Église, ou du moins ils espèrent s'en servir, mais ils ne la servent pas, puisqu'ils repoussent l'enseignement divin qu'elle a pour mission de propager... Aussi osent-ils nous proposer de rétablir l'esclavage ! Et qu'on ne leur parle pas d'une revendication quelconque de l'individu à l'encontre du

pouvoir. La raison d'État sera supérieure à toute revendication de justice et de moralité ; car, dit le chef de l'Action française, « la morale naturelle prêche la seule vertu qui est la force », et selon le mot d'un autre maître de la même école « toute force est bonne, en tant qu'elle est belle et qu'elle triomphe »

Décret du Saint-Office du 29 janvier 1914 et 29 décembre 1926 (Acta Apostolicae Sedis, 1926, p. 529-530) : Tous les Consultants furent unanimement d'avis que les quatre œuvres de Charles Maurras : Le Chemin de Paradis, Anthinéa, Les Amants de Venise et Trois idées politiques, étaient vraiment mauvaises et donc méritaient d'être prohibées ; à ces œuvres, ils déclarèrent qu'il fallait ajouter l'œuvre intitulée L'Avenir de l'Intelligence. Plusieurs Consultants voulurent qu'on y ajoutât aussi les livres intitulés La Politique religieuse et Si le coup de force est possible... Les Éminentissimes Pères, entrant donc au cœur de la question, déclarèrent que, sans aucun doute possible, les livres désignés par les Consultants étaient vraiment très mauvais et méritaient censure... Les Éminentissimes Pères décidèrent unanimement de proscrire, au nom de la Sacrée Congrégation, les livres énumérés, mais de laisser la publication du Décret à la sagesse du Souverain Pontife. Pour ce qui concerne le périodique L'Action française, revue bimensuelle, les Éminentissimes Pères estimèrent qu'il fallait en décider comme des œuvres de Charles Maurras.

Déclaration de l'épiscopat français ; 9 mars 1927 : Nous, évêques de France, croyons-nous de notre devoir de pasteur et de Français d'intervenir aujourd'hui par une déclaration collective et solennelle, pour faire écho à la voix du Souverain Pontife... L'école de l'Action française a été condamnée, le journal *L'Action française* est mis à l'Index ; pourquoi ? (...) Parce que cette école reconnaît pour principaux maîtres et chefs des hommes qui, par leurs écrits, se sont mis en contradiction avec la foi et la morale catholiques ; parce que cette école a pour base des erreurs fondamentales desquelles résulte ce que le Saint Père appelle un « système religieux, moral et social » inconciliable avec le dogme et la morale. Le journal a été mis à l'Index parce qu'il est comme le porte-voix de l'école susdite et encore à cause de ses articles irrespectueux, de ses calomnies et de ses injures contre le Saint-Siège, contre le Vatican et contre le Pape lui-même... Ceux-ci professent un "nationalisme intégral" qui n'est, au fond, qu'une conception païenne de la cité et de l'État, où l'Église n'a de place que comme soutien de l'ordre, et non comme organisme divin et indépendant, chargé de diriger les âmes vers leur fin surnaturelle... L'Action française est monarchiste ; c'est son droit. Le Pape ne songe nullement à en entraver l'exercice. Mais il ne veut pas que, sous prétexte de restaurer la royauté en France, on inculque aux catholiques français des doctrines erronées et des principes d'action réprouvés par la morale chrétienne...

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Réponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la religion) : Moi, je suis gallican. [Réponse] : Gallican ? Vous ne savez seulement pas ce que c'est. Vous sentez dans ce mot-là un fumet de révolte, et vous dites avec une ferveur d'instinct : C'est mon affaire ; j'en suis ! Il y a des gens qui croient bonnement qu'être gallican, c'est être bon Français, c'est aimer la France, préférer la patrie à un joug étranger, etc. Là-dessus, le sang patriotique s'échauffe, avec la bile, dans les veines, et l'on fait chorus avec les impies, avec les hérétiques, avec tous les blasphémateurs et contempteurs de l'Église. Rien de tout cela ; le gallicanisme est tout simplement du schisme en herbe : c'est un ensemble de maximes et d'usages, nés de l'insubordination et de la fausse science, en opposition directe avec l'esprit catholique... Les gallicans sont des gens qui, sous prétexte d'honorer les Évêques, méprisent le Pape et les décrets du Saint-Siège ; ce sont des gens qui mettent le Roi avant le Pape, le fils avant le père, et, sous prétexte de dévouement à l'État, foulent aux pieds les droits les plus sacrés, les plus inaliénables de l'Église. Ce sont des esprits pointus, chicaneurs, qui ergotent à la manière des protestants sur les textes les plus clairs, et trouvent moyen d'embrouiller les questions les plus élémentaires d'obéissance et de respect. Il n'y a plus guère de gallicans aujourd'hui, sinon dans les rangs impies des révolutionnaires, des incrédules, et de ces bons chrétiens qui ne font pas leurs Pâques. Vous êtes gallican ? Tant pis pour vous. Moi, je suis catholique,

apostolique, romain ; en même temps qu'aux Évêques, j'obéis au Souverain Pontife, Vicaire et premier Ministre de mon Dieu ; je crois tout simplement ce qu'il enseigne, j'obéis à ce qu'il commande, je condamne ce qu'il condamne ; et ma soumission est toute ma finesse. Je n'ai pas la prétention d'en savoir plus long que le Pape, et, pauvre petit mouton, de diriger mon Pasteur... Et maintenant soyez gallican, si cela vous fait plaisir d'aller en enfer !

(Charles Maurras dit dans Mes idées politiques : « Nous ne faisons pas de la nation un Dieu, un absolu métaphysique, mais tout au plus, en quelque sorte, ce que les anciens eussent nommé une déesse... Une déesse France... En un mot, la nation occupe le sommet de la hiérarchie des idées politiques. De ces fortes réalités, c'est la plus forte, voilà tout. » Or, cela, c'est de l'idolâtrie nationale comme l'enseigne Pie XI dans Mit brennender Sorge : « Quiconque prend la race, ou le peuple, ou l'État, ou la forme de l'État, ou les dépositaires du pouvoir, ou toute autre valeur fondamentale de la communauté humaine – toutes choses qui tiennent dans l'ordre terrestre une place nécessaire et honorable –, quiconque prend ces notions pour les retirer de cette échelle de valeurs, même religieuses, et les divinise par un culte idolâtrique, celui-là renverse et fausse l'ordre des choses créé et ordonné par Dieu : celui-là est loin de la vraie foi en Dieu et d'une conception de la vie répondant à cette foi... » et dans son allocution consistoriale du 20 décembre 1926 : « Il n'est pas du tout permis aux catholiques d'adhérer au programme et à l'école de ceux qui placent les intérêts de parti avant la religion... Il n'est pas permis non plus aux catholiques de soutenir, de favoriser, de lire les journaux publiés par des hommes dont les écrits, s'opposant à notre doctrine sur la foi et la morale, ne peuvent pas ne pas être réprouvés. » Puis, dans son œuvre Mes idées politiques, Charles Maurras ne cite pas une fois les termes suivants : les mots « Jésus » et « Christ » ; il ne dit que deux fois le mot « catholicisme » et une fois le mot « chrétienté ». Alors quelle blague de dire que l'Action française et son idolâtre de maître à penser veulent voir naître une monarchie catholique.)

Conclusion : soyez catholique avant d'être Français.

L'Ordre de Saint-Dismas se soumet à Saint Pierre, Saint-Père et Apôtre, ainsi qu'à tous ses successeurs jusqu'au dernier, le Saint-Père Pie XII.

Réponse à la question : « Pourquoi n'êtes-vous pas royaliste ? »

L'Ordre de Saint-Dismas n'est pas orléaniste, tout comme il n'est pas bonapartiste, car la maison d'Orléans est franc-maçonne. Louis-Philippe d'Orléans l'était, et le prétendant au trône de 1999 à 2019, Henri d'Orléans, l'était aussi. Nous n'avons donc aucune confiance en eux pour rendre sa gloire à la France et encore moins à l'Église. Quant aux Bourbons, des personnes comme Albert Mathiez, Louis Amiable, et d'autres ont parlé de l'influence de la franc-maçonnerie sur les Bourbons, mais nous n'affirmons pas qu'ils en étaient membres et ne soutenons pas l'idée que Louis XVI, martyrisé pour la France, était un franc-maçon. Pourquoi, dès lors, ne sommes-nous pas royalistes, alors que cela semble être la structure idéale et légitime pour la France ? Nous sommes partisans d'un Royaume avec pour Roi le Christ-Roi et pour Reine Marie-Reine. Cela pourrait être appelé, sans en faire une idéologie particulière, christoroyalisme ou monarchie christique/divine. Je le répète, ce n'est pas une idéologie, mais la reconnaissance que Jésus-Christ est Notre Roi et la Très Sainte Vierge, Notre Reine. Ce qui compte, comme le dit Léon XIII dans Immortale Dei, ce n'est pas la forme du gouvernement, mais qu'il soit soumis à Dieu et à Sa Loi :

« La souveraineté n'est en soi nécessairement liée à aucune forme politique; elle peut fort bien s'adapter à celle-ci ou à celle-là, pourvu qu'elle soit de fait apte à l'utilité et au bien commun. Mais, quelle que soit la forme de gouvernement, tous les chefs d'État doivent absolument avoir le regard fixé sur Dieu, souverain Modérateur du monde, et, dans l'accomplissement de leur mandat, le prendre pour modèle et règle. »

Ou encore dans *Diuturnum Illud* :

« Rien n'empêche que l'Église n'approuve le gouvernement d'un seul ou celui de plusieurs, pourvu que ce gouvernement soit juste et appliqué au bien commun. Aussi, réserve faite des droits acquis, il n'est point interdit aux peuples de se donner telle forme politique qui s'adaptera mieux ou à leur génie propre, ou à leurs traditions et à leurs coutumes. »

Et dans *Libertas Præstantissimum* :

« Des diverses formes du gouvernement, pourvu qu'elles soient en elles-mêmes aptes à procurer le bien des citoyens, l'Église n'en rejette aucune; mais elle veut, et la nature s'accorde avec elle pour l'exiger, que leur institution ne viole le droit de personne et respecte particulièrement les droits de l'Église. »

Et directement adressé à la France dans *Au milieu des sollicitudes* :

« Divers gouvernements politiques se sont succédé en France dans le cours de ce siècle, et chacun avec sa forme distinctive : empires, monarchies, républiques. En se renfermant dans les abstractions, on arriverait à définir quelle est la meilleure de ses formes, considérées en elles mêmes; on peut affirmer également, en toute vérité, que chacune d'elles est bonne, pourvu qu'elle sache marcher droit à sa fin, c'est-à-dire le bien commun, pour lequel l'autorité sociale est constituée; il convient d'ajouter finalement, qu'à un point de vue relatif, telle ou telle forme de gouvernement peut-être préférable, comme s'adaptant mieux au caractère et aux mœurs de telle ou telle nation. Dans cet ordre d'idées spéculatif, les catholiques, comme tout citoyen, ont pleine liberté de préférer une forme de gouvernement à l'autre, précisément en vertu de ce qu'aucune de ces formes sociales ne s'oppose, par elle-même, aux données de la saine raison, ni aux maximes de la doctrine chrétienne. Et c'en est assez pour justifier pleinement la sagesse de l'Église alors que, dans ses relations avec les pouvoirs politiques, elle fait abstraction des formes qui les différencient, pour traiter avec eux les grands intérêts religieux des peuples, sachant qu'elle a le devoir d'en prendre la tutelle, au-dessus de tout autre intérêt... Mais une difficulté se présente : "Cette république, fait-on remarquer, est animée de sentiments si antichrétiens que les hommes honnêtes, et beaucoup plus les catholiques, ne pourraient consciencieusement l'accepter." Voilà surtout ce qui a donné naissance aux dissentiments et les a aggravés... Qu'en France, depuis plusieurs années, divers actes importants de la législation aient procédé de tendances hostiles à la religion, et par conséquent aux intérêts de la nation, c'est l'aveu de tous, malheureusement confirmé par l'évidence des faits. Nous-même, obéissant à un devoir sacré, Nous en adressâmes des plaintes vivement senties à celui qui était alors à la tête de la République. Ces tendances cependant persistèrent, le mal s'aggrava, et l'on ne aurait s'étonner que les membres de l'Épiscopat français, placés par l'Esprit Saint pour régir leurs différentes et illustres églises, aient regardé, encore tout récemment, comme une obligation, d'exprimer, publiquement leur douleur, touchant la situation créée en France à la religion catholique. Pauvre France ! Dieu seul peut mesurer l'abîme de maux où elle s'enfoncerait, si cette législation, loin de s'améliorer, s'obstinait dans une telle déviation, qui aboutirait à arracher de l'esprit et du cœur des Français la religion qui les a faits si grands... En conséquence, jamais on ne peut approuver des points de législation qui soient hostiles à la religion et à Dieu; c'est, au contraire, un devoir de les réprouver. C'est ce que le grand évêque d'Hippone, Saint Augustin, mettait en parfaite lumière dans ce raisonnement plein d'éloquence : "Quelquefois, les puissances de la terre sont bonnes et craignent Dieu; d'autres fois, elles ne le craignent pas. Julien était un empereur infidèle à Dieu, un apostat, un pervers, idolâtre. Les soldats chrétiens... dès qu'il s'agissait de la cause de Jésus-Christ, ils ne reconnaissaient que celui qui est dans le ciel... Ils mettaient Dieu au-dessus du prince.". Nous le savons, l'athée, par un lamentable abus de sa raison et plus encore de sa volonté, nie ces principes. Mais, en définitive, l'athéisme est une erreur si monstrueuse qu'elle ne pourra jamais, soit dit à l'honneur de l'humanité, y anéantir la

conscience des droits de Dieu pour y substituer l'idolâtrie de l'État. Les principes qui doivent régler notre conduite envers Dieu et envers les gouvernements humains étant ainsi définis, aucun homme impartial ne pourra accuser les catholiques français, si, sans épargner ni fatigues ni sacrifices, ils travaillent à conserver à leur patrie ce qui est pour elle une condition de salut, ce qui résume tant de traditions glorieuses enregistrées par l'histoire, et que tout Français a le devoir de ne pas oublier. »

Mes frères et mes sœurs, n'idolâtrez donc pas la forme du gouvernement, car trop de républicains sont d'abord républicains avant d'être chrétiens, et trop de royalistes sont d'abord royalistes avant d'être chrétiens, ou ne le sont tout simplement même pas. C'est pour cela que nous combattons les idéologies en général, car la nôtre (qui n'en est pas une) est la seule qui se prosterne devant Dieu et qui ne se relève pas... Cela ne signifie nullement qu'il faille se soumettre aux tyrans et aux lois injustes de la République. Bien au contraire, il est nécessaire de s'organiser et de résister, car demeurer soumis ou neutre face à la catastrophe serait un crime et une infidélité. Pire encore, se ranger du côté de la République serait une désertion de l'Église de Jésus-Christ au profit de la République : une apostasie. Toutefois, cette résistance doit être juste et proportionnée. Dieu ne nous accorde pas le droit de détourner ce combat pour rétablir le fantasme, si répandu chez la plupart des bons Français, d'un retour pur et simple au Royaume de France d'antan, celui de Saint Louis ou de Louis XVI, Rois de France et Lieutenants de Jésus-Christ. Car sans discernement, notre lutte deviendrait alors un fantasme politique semi-religieux royaliste, au lieu d'être une œuvre de justice et de fidélité au Christ-Roi et à Marie-Reine. Notre devoir et notre objectif sont au contraire de bâtir pour la France une structure gouvernementale entièrement nouvelle, encore plus soumise à la Loi de Dieu que ne l'était l'Ancien Royaume. Le Seigneur s'en réjouit, car dans quel but devrions-nous copier nos ancêtres comme si nous en étions idolâtres ? Dieu ne veut ni des modernistes qui transforment la société pour la rendre athée, ni de simples copistes de l'histoire vivant dans le fantasme du passé. Car en fantasmant le passé, nous courons vers notre propre ruine. Le peuple français doit accepter qu'il a perdu son roi terrestre, Louis XVI, martyr pour la France et Lieutenant de Jésus-Christ. Mais cela ne signifie en rien que la France ait perdu son véritable Roi, Jésus-Christ. C'est avec cet esprit de nouveauté, profondément enraciné dans la Loi de Dieu, que nous pourrions remplacer la structure actuelle : la République. Considérez donc, ô catholiques de France, qu'il nous sera plus juste et plus simple de bâtir une nouvelle forme de gouvernance, véritablement catholique et ordonnée à Dieu. D'autant plus que les Bourbons actuels ne reconnaissent pas ce combat et se sont engagés dans l'hérésie moderniste, ce qui manifeste, en quelque sorte, que la bénédiction de Saint Remi ne repose plus sur eux. Et certains pourraient dire : "Alors, soyez providentialiste ! Commandeur de France ! Soyez notre Roi !" Hélas pour vous, je ne me sens pas assez honorable pour porter le même titre que Notre Seigneur Jésus-Christ. Il est mon Roi, je suis Son esclave. Par Dieu, je ne me ferai jamais appelé roi, par Dieu, je ne me ferai jamais couronné. D'autant plus que faire cela serait une usurpation, car je ne suis ni descendant direct ni descendant indirect de Louis XVI. Le providentialisme ne doit donc pas être attaché exclusivement à la royauté, mais à toute forme de gouvernement à laquelle Dieu accorde un chef droit dans la Foi et dans les mœurs, c'est-à-dire un catholique authentique. C'est là ce que tous les catholiques devraient désirer avant tout : un chef et un gouvernement véritablement catholiques. Rien de plus. Cela suffit. Il ne faut pas céder à une gourmandise historique "patriotique" qui fantasme le passé, car cette gourmandise a déjà produit ses fruits amers ailleurs. L'Allemagne, de 1933 à 1945, a voulu redevenir ce qu'elle a été : un grand empire. Or cet état d'esprit a conduit à la ruine totale de la nation et a ouvert la voie aux ténèbres d'une nouvelle URSS (l'UE). Si les Français succombaient à la même tentation — ce désir excessif de voir renaître le Royaume qui nous fait rêver à travers les livres d'histoire —, nous pourrions demain entendre ce raisonnement absurde : « La France fut jadis l'Empire d'Occident sous Charlemagne ; prenons donc les armes pour reconquérir l'Allemagne, l'Italie et une partie de l'Espagne ! » Être fier de notre histoire est non seulement louable, mais obligatoire : le patriotisme est une loi naturelle qui nous pousse à défendre ce qui est lié à l'histoire de notre nation et de notre peuple.

Cependant, vouloir ressusciter aujourd'hui, dans ses formes exactes, ce qui fut accompli hier en matière de gouvernance relève d'une gourmandise excessive. Ce fantasme pervertit l'esprit, nous coupe de la réalité, enfle notre orgueil et nous conduit, dans les faits, à une défaite totale face à la multitude de nos ennemis — exactement comme l'Allemagne en 1945. Il est même très probable que, sous l'emprise de ce fantasme, ce ne soient pas nos ennemis qui nous vainquent, mais Dieu Lui-même, voyant que ceux qui étaient censés être Ses serviteurs combattent non pour l'accomplissement de Sa Loi, mais pour une reconstitution historique idéalisée. Mener une guerre pour rétablir l'Ancien Royaume tel qu'il fut est un scénario de film, un tournage, une comédie : cela ne peut que mener à l'échec. Après tant d'années de décatholisation, imposée par une multitude de lois injustes, nous ne devrions demander à Dieu qu'une seule chose : un système de gouvernance catholique, fonctionnel et juste, quelle qu'en soit la forme. Non pas la réalisation d'un fantasme excessif et gourmand qu'est la reconstitution parfaite, exacte et idéalisée de l'Ancien Royaume. Refuser toutes les autres formes de gouvernements justes et catholiques, pourtant plus accessibles et que le Seigneur met à notre disposition pour accomplir Sa Loi sur la terre, revient à faire passer la forme avant la fin. Désirer une forme de gouvernance par-dessus toutes les autres est un désir égoïste et excessif, qui retarde l'application de la Loi de Dieu en France. Dieu n'accorde pas les fantasmes oisifs. Il faut donc, par-dessus tout, que les catholiques cessent de croire à une future résurrection de l'Ancien Royaume, car cette illusion nous fait perdre de vue notre véritable objectif : construire une forme de gouvernance juste et catholique, sans autre critère que la fidélité à la Loi de Dieu. Et la situation l'exige : le chef de cette gouvernance en cours de construction, c'est moi, Athanase de France. Pourtant, comme vous, j'ai attendu jour après jour la chute de la République et la naissance d'un nouveau gouvernement catholique. Mais elle n'est jamais venue. Il n'y eu que des partis républicains et des beaux parleurs sur les plateaux de télévision, qui ne pensent pas une seule seconde à Dieu et à Sa Loi. Fort de mes modestes connaissances, je me suis donc engagé dans une étude plus approfondie des documents magistériels et de la théologie catholique. De ce travail est née une œuvre profondément catholique et accessible, celle que vous êtes en train de lire. Cette œuvre expose comment nous devons construire cette nouvelle forme de gouvernance : par la destruction de l'actuelle forme de l'État, la République. Si je me déclare aujourd'hui votre chef, ce n'est ni pour tirer profit du pouvoir que j'exerce sur vous, ni pour me forger une légende, encore moins pour être couronné ou appelé « sauveur de la France ». Le seul et véritable Sauveur de la France est Jésus-Christ, et nul autre. Si donc, en tant que commandeur, je peux parfois me montrer autoritaire et intransigeant, ce n'est pas pour vous soumettre à moi, mais pour vous soumettre à Dieu. Seule l'application de la Loi de Dieu m'importe. C'est pourquoi, bien que je sois le commandeur de cette forme de gouvernance en construction — le Royaume de France, ayant pour Roi Jésus-Christ et pour Reine Marie-Reine — je combats néanmoins, au péril de ma liberté et de ma vie. Que je vive ou que je meure, l'essentiel est que mes œuvres demeurent sur cette terre. Je sais que, même si je venais à disparaître, vous pourrez poursuivre la Croisade et la construction de ce nouveau Royaume de France. Soyez donc fidèles à Dieu, qui veut que vous soyez fidèles à ceux qui appliquent Sa Loi. Et si je tombe au cours de la Croisade de France, ne soyez pas abattus : faites subsister notre cause, celle de Jésus-Christ, sur toute la France à travers les siècles, jusqu'à l'Apocalypse. Cette mission est notre mission, avec ou sans moi. Quant à ceux qui ne veulent pas que je règne sur eux, je vous l'accorde volontiers : je ne suis pas Dieu, je ne suis ni prophète ni apôtre, je ne suis pas docteur en théologie ni chef d'un grand parti politique. Mais j'ai foi en la Loi de Dieu. Pour moi, l'avenir réside dans une France volontairement asservie à Dieu, dans la crainte et le respect de Sa Loi, et je m'efforcerai de la faire appliquer sans relâche, car je crains le châtement divin. Est-ce le feu éternel que je crains ? Non. Le plus grand châtement ne serait pas d'être tourmenté à jamais, mais que mon âme soit éternellement séparée du Seigneur Tout-Puissant. Ayez donc foi en Dieu, et fidélité envers un homme qui ne craint qu'une seule chose : décevoir et perdre son Seigneur.

Saint Pie X dit (Allocution "Si Nous n'avions" ; 23 septembre 1904) : La France est le royaume de Marie, et, par conséquent, comme l'a proclamé la Vénérable Pucelle d'Orléans, Jeanne d'Arc, la France est le royaume de Jésus-Christ. Aussi, ne pourriez-vous, chers fils, Nous donner une plus douce consolation dans ces moments où nous sommes profondément affligés par tout ce qui se passe au détriment de la religion dans votre patrie. Votre présence, en effet, Nous confirme dans Notre conviction que Dieu aime la France parce qu'il aime l'Église, et que, puisqu'il protège son Épouse, Il veut aussi le salut de sa fille bien aimée. Oui, Dieu aime la France, à cause des œuvres si nombreuses qu'elle a fondées pour le salut des âmes; œuvres qui, comme les eaux d'un fleuve majestueux, répandent de tous côtés leur action bienfaisante. Dieu aime la France, à cause des conquêtes pacifiques de ses Missionnaires intrépides, qui courent porter la lumière de la foi aux extrémités moins connues de la terre et au milieu des ténèbres de l'idolâtrie. Dieu aime la France, parce que, si elle n'a pas toujours correspondu à la mission qu'il lui a confiée et aux privilèges qu'il lui accordait pour remplir cette mission, Il n'a pas laissé sans punition son ingratitude, et Il l'a relevée par cette même main qui la châtiait. Dieu aime la France, parce qu'en ces temps mêmes de proscription et d'angoisses, Il appelle ses fils auprès des sanctuaires de Montmartre et de la Grotte de Lourdes, à prier, à pleurer, et à admirer les merveilles de sa toute-puissance. Dieu n'accorde des grâces pareilles qu'aux nations qu'il veut sauver. Dieu aime la France, parce qu'il excite ses fils à manifester leur foi par le dévouement à l'Église, par l'attachement au Siège Apostolique et par l'amour envers le Vicaire du Christ, en les amenant, même au prix de sacrifices, auprès de la Chaire de Pierre pour entendre la parole de vérité, pour recevoir une direction dans leur œuvres, pour se ranimer dans les luttes qu'ils ont à soutenir : une nation qui a de tels fils ne doit pas périr.

Ave Christus Rex, Ave Maria Regina !

—

« La vacance du Saint-Siège »

Le Royaume de France ne reconnaît pas comme papes les antipapes hérétiques ayant collaboré avec la Grande Synagogue de Satan et les loges maçonniques, en outre les antipapes modernistes ayant élaboré le concile Vatican II et éclipsé la Sainte Église catholique par la Contre-Église antichristique, prophétisée par Notre-Dame à La Salette.

Les antipapes :

Jean XXIII, Paul VI, Jean-Paul Ier, Jean-Paul II, Benoît XVI, François, Léon XIV, et les antipapes qui les succéderont.

Le Royaume de France ne reniera point les règnes « papaux » ayant lieu après eux pour une durée incertaine, le temps que nos évêques et prêtres puissent juger de la validité du règne, s'il est valide, le Royaume de France s'y soumettra ; cependant, s'il est invalide, le Royaume de France maintiendra sa position sur la vacance du Saint-Siège et sera hostile au règne de l'antipape en question. Pour qu'un homme appelé à exercer l'autorité sur l'Église puisse être considéré comme un pape, il faut qu'il admette lui-même que le concile Vatican II est hérésiarque et que tout l'enseignement qui en découle est hérétique. Il devra abjurer cette hérésie et abandonner le rite montinien pour revenir au rite tridentin. De plus, il devra reconnaître que ses « prédécesseurs », de Jean XXIII à Léon XIV, étaient des antipapes.

Le Royaume de France reste aussi méfiant concernant la validité des "canonisations" effectuées depuis le concile Vatican II. N'est-il pas douteux que, depuis ce même concile, trois "papes" furent "canonisés", et un autre "béatifié" ? L'Église n'avait jamais connu cela depuis ses débuts dans une Rome païenne.

Pie XI dit (Divini illius Magistri ; 31 décembre 1929) : De fait, les saints ont été, sont et seront toujours les plus grands bienfaiteurs de la société, comme aussi les modèles les plus parfaits pour toutes les classes et toutes les professions, tous les états et toutes les conditions de vie, depuis le simple et rustique paysan jusqu'au savant et au lettré, depuis l'humble artisan jusqu'au chef d'armées, depuis l'homme privé, père de famille, jusqu'au roi conducteur de peuples et de nations, depuis les petites filles et les femmes au foyer domestique jusqu'aux reines et aux impératrices.

Or, les "pontificats" invalides des antipapes, faux saints et faux bienheureux, Jean XXIII, Paul VI, Jean-Paul Ier, Jean-Paul II, sont pleins d'hérésies et de blasphèmes !

Saint Pie X dit (Pascendi Dominici Gregis ; 8 septembre 1907) : Les artisans d'erreurs, il n'y a pas à les chercher aujourd'hui parmi les ennemis déclarés. Ils se cachent et c'est un sujet d'appréhension et d'angoisse très vives, dans le sein même et au cœur de l'Église, ennemis d'autant plus redoutables qu'ils le sont moins ouvertement. Nous parlons, Vénérables Frères, d'un grand nombre de catholiques laïques, et, ce qui est encore plus à déplorer, de prêtres, qui, sous couleur d'amour de l'Église, absolument courts de philosophie et de théologie sérieuses, imprégnés au contraire jusqu'aux moelles d'un venin d'erreur puisé chez les adversaires de la foi catholique, se posent, au mépris de toute modestie, comme rénovateurs de l'Église ; qui, en phalanges serrées, donnent audacieusement l'assaut à tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'œuvre de Jésus-Christ, sans respecter sa propre personne, qu'ils abaissent, par une témérité sacrilège, jusqu'à la simple et pure humanité. Ces hommes-là peuvent s'étonner que Nous les rangions parmi les ennemis de l'Église.

Vision du pape Léon XIII sur l'Église catholique :

Après avoir célébré la Messe dans la chapelle du Vatican, entouré par quelques cardinaux et membres du personnel, le pape Léon XIII, selon ces mêmes témoins, Léon XIII s'arrête soudain au pied de l'autel, environ dix minutes, comme en extase, le visage pâle comme la mort. Puis, partant immédiatement de la chapelle à son bureau, il compose la prière à Saint Michel Archange, donnant l'ordre de la réciter partout après les Messes-basses. Cette demande papale sera fidèlement exécutée jusqu'au concile Vatican II, puis abandonnée par le clergé moderniste de la Contre-Église !

Lorsque son entourage lui demande ce qui s'est passé, le Saint Père explique qu'au moment où il s'apprêtait à quitter le pied de l'autel, il entendit soudainement deux voix : l'une douce et bienveillante, l'autre gutturale et rauque. Les voix semblaient venir d'auprès du tabernacle. Et il entendit la conversation suivante :

La voix rauque, celle de Satan dans son orgueil, se vantait à Notre Seigneur en disant :

« Je peux détruire ton Église ! »

La voix douce du Seigneur répondit : « Tu le peux ? Alors, fais-le donc. »

Satan : « Pour cela, j'ai besoin de plus de temps et de puissance. »

Notre Seigneur : « De combien de temps ? »

Satan : « De 75 à 100 ans, et il me faut aussi un pouvoir plus grand sur ceux qui se livreront à mon service. »

Notre Seigneur : « Tu as le temps, tu auras le pouvoir. Fais-en ce que tu voudras. »

Le Pape racontera plus tard qu'il entendit Satan et Jésus avant d'avoir une vision terrifiante de l'enfer : « J'ai vu la terre comme enveloppée de ténèbres et d'un abîme, j'ai vu sortir des légions de démons qui se répandaient sur le monde pour détruire les œuvres de l'Église et s'attaquer à l'Église elle-même que je vis réduite à l'extrémité. Alors, Saint Michel apparut et refoula les mauvais esprits dans l'abîme. Puis, j'ai vu Saint Michel Archange intervenir non à ce moment, mais bien plus tard, quand les personnes multiplieraient leurs prières ferventes envers l'Archange. »

Saint Vincent de Lérins dit dans Commonitorium : Il a toujours été ainsi dans l'Église que plus un homme est imprégné de religion, plus il est prompt à s'opposer aux innovations.

Le Commandeur Athanase de France dit : Renions les antipapes hérétiques, tièdes, apostats, et ne succombons point à l'impie comme eux, ne soyons pas lâches, soyons endoctrinés par la vérité, soyons extrémistes et radicaux dans l'application de la Loi de Dieu !

Le Commandeur Athanase de France dit : Les hérétiques modernistes, comme les hérétiques protestants et les schismatiques orientaux, ont autant foi que les catholiques traditionnels. Néanmoins, la foi n'est pas suffisante ; l'application de l'enseignement traditionnel du Christ dans la vie de tous les jours est nécessaire et obligatoire, car cela vous différencie du diable, car lui aussi a la foi. Il est bien au courant que Dieu existe et qu'il est son Seigneur. Il a l'orgueil d'avoir foi sans suivre l'enseignement. Il n'y a donc aucun mérite à avoir foi sans suivre l'enseignement traditionnel du Christ. Il ne reste à la Contre-Église que sa foi morte, semblable à celle du diable.

Jacques 2, 26 : Comme le corps sans l'esprit est mort, ainsi la foi elle-même sans les œuvres est morte.

Le Commandeur Athanase de France dit : Beaucoup trop de chrétiens oublient que les plans divins sont en cours, de même que les ruses du malin, mais que les plans divins triomphent toujours sur les ruses du malin. Néanmoins, parmi les plans divins se trouve l'Apocalypse, et pour que les plans divins aient lieu, en bonne et due forme, c'est-à-dire l'Apocalypse, il faut donc que l'Église perde de son pouvoir, et cela jusqu'à l'Apocalypse, dans laquelle le malin sera vaincu, et le Christ et l'humanité triompheront (pour ceux l'ayant suivi). Ainsi, l'Église retrouvera son pouvoir dans le Royaume de Dieu.

L'apostasie de Rome prophétisée

Notre-Dame de La Salette prophétise : Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'antéchrist... L'Église sera éclipsée.

Notre-Dame de Fátima dit (Troisième Secret) : Un grand châtiment tombera sur tout le genre humain, pas aujourd'hui, ni demain, mais dans la seconde moitié du XXe siècle. Nulle part dans le monde il n'y a d'ordre, et Satan règne sur les plus hauts postes, déterminant le cours des choses. Il réussira à s'introduire jusqu'au sommet de l'Église.

La Vénérable Anna Katharina Emmerick prophétise : Je vis l'Église des apostats prendre de grands accroissements. Je vis les ténèbres qui en portaient se répandre alentour et je vis beaucoup de gens délaisser l'Église légitime et se diriger vers l'autre, disant "là tout est plus beau, plus naturel et mieux ordonné". Je vis des choses déplorables : on jouait, on buvait, on bavardait, on faisait la cour aux femmes dans l'église, en un mot on y commettait toutes sortes d'abominations. Les prêtres laissaient tout faire et disaient la messe avec beaucoup d'irrévérence. J'en vis peu qui eussent encore de la piété et jugeassent sainement les choses... J'ai vu des gens de la secte secrète saper sans relâche la grande Église. Et j'ai vu près d'eux une horrible bête qui était montée de la mer. Je vis l'Église de Saint Pierre et une énorme quantité d'hommes qui travaillaient à la renverser... Les démolisseurs détachaient

de gros morceaux ; c'étaient particulièrement des sectaires en grand nombre et avec eux des apostats. Parmi eux [les démolisseurs] des hommes de distinction et des prêtres catholiques... Je vis alors la bête s'enfuir de nouveau vers la mer et les ennemis courir dans le plus grand désordre : puis je vis, dans le lointain, s'approcher de grandes cohortes, rangées en cercle tout autour de l'Église, les unes sur la terre, les autres dans le ciel... les cohortes étaient composées de gens de guerre... Pendant qu'ils s'approchaient, des captifs et des opprimés furent délivrés et se joignent à eux. Alors je vis rebâtir l'Église très promptement et avec plus de magnificence que jamais : car les gens de toutes les cohortes se faisaient passer des pierres d'un bout du monde à l'autre. Lorsque les groupes les plus éloignés s'approchèrent, celui qui était le plus près du centre se retira derrière les autres. C'était comme s'ils présentaient divers travaux de la prière et les groupes de soldats les œuvres de la guerre... J'y ai vu des rois, des empereurs, des prêtres superbement vêtus et montés sur des chars. Satan avait un trône magnifique. En même temps, je vis l'empire du Sauveur, pauvre et à peine visible sur la terre, plongé dans le deuil et la désolation... Sur la terre, il y avait un grand combat... Cependant, l'ange descendit, alla aux [soldats de Dieu] et je le vis plusieurs fois en avant de toutes leurs cohortes. Alors, ils furent animés d'un courage merveilleux sans qu'ils sussent d'où ça leur venait ; c'était l'ange qui multipliait ses coups parmi les ennemis, lesquels s'enfuirent de tous côtés. Au-dessus du champ de bataille, des troupes de Saints parurent dans l'air : ils montraient, indiquaient ce qu'il fallait faire, faisaient des signes avec la main : tous étaient différents entre eux, mais inspirés d'un même esprit et agissant dans un même esprit... Un chef invoquera Saint Michel et alors la victoire descendra.

(Il est probable que nous soyons les soldats de Dieu prophétisés par la Très Sainte Vierge, la Bienheureuse Anna Maria Taigi et les Vénérables Elisabetta Canori Mora et Anna Katharina Emmerick, ou du moins que nous soyons leurs prédécesseurs, et que notre groupe est prophétiquement amené, d'ici plusieurs décennies ou plusieurs siècles, à combattre l'antéchrist et à rebâtir l'Église de Jésus-Christ. En ce qui concerne la bête qui monte de la mer, c'est l'Union Européenne. Cette prophétie est connue depuis les Apôtres et les Pères de l'Église, de nombreux saints ont prophétisé qu'un nouvel empire régnerait sur l'Europe et la mer Méditerranée à la fin des temps. Et s'il y a des incrédules incapables d'avoir foi en ce que je dis, tant pis pour eux — Proverbes 3, 5 : "Confie-toi de tout ton cœur en le Seigneur, et ne t'appuie pas sur ta propre intelligence." — Lorsque l'on doute, il ne faut pas croire en notre propre intelligence, mais en Dieu et en ses soldats qui ne doutent pas. Être incrédule et penser que la puissance de Dieu a des limites, ou que les prophéties précédemment citées ne peuvent se réaliser parce qu'elles semblent trop "folles" ou "surnaturelles", est un grave péché. Lorsqu'une pensée intrusive fait naître le doute dans notre esprit, il faut se mortifier et supplier le Seigneur d'accorder Son pardon. Il l'accordera aux sincères pénitents, mais pas aux incrédules. Ceux qui doutent doivent donc se fortifier et cesser de douter. Et si, après avoir cessé de douter, ils rechutent dans le doute, c'est le signe qu'ils ne peuvent peut-être pas vivre ici-bas pour le Seigneur, mais qu'ils peuvent plutôt vivre dans l'au-delà pour Lui. Ceux qui doutent doivent donc accepter de partir en martyrs durant les combats et les opérations pour leur salut, car ils ne sont pas capables de vivre pour le Seigneur, mais ils sont capables de mourir pour Lui.)

Le Vénérable Barthélémy Holzhauser prophétise : Une très grande partie de l'Église latine abandonnera la vraie foi et tombera dans les hérésies, ne laissant en Europe qu'un petit nombre de bons catholiques... Les royaumes combattront contre les royaumes, et tous les États seront désolés par les dissensions intestines... il ne restera en Europe qu'un petit nombre de catholiques qui déploreront leurs malheurs... De même qu'Assur vint de Babylone avec les Chaldéens pour s'emparer de Jérusalem, détruire son temple, incendier la ville, dépouiller le sanctuaire et réduire à la captivité le peuple de Dieu, de même une menace similaire menace le peuple chrétien. Les barbares et les tyrans entrèrent en Italie, ils dévasteront Rome...

Monseigneur Jean-Joseph Gaume dit (Où en sommes-nous ?) : La Révolution est l'ennemie irréconciliable du catholicisme. Pour en finir avec son ennemi, elle veut le frapper au cœur : elle veut Rome. Pourquoi encore ? Parce que, sans Rome, l'idéal de la Révolution ne sera jamais réalisé. Chose digne de remarque ! aucun des anciens envahisseurs n'afficha la prétention de faire de Rome sa capitale. Autre est le but avoué de la Révolution. Reconduire Satan dans Rome ; le replacer au Capitole; ressusciter, sous un nom ou sous un autre, le gigantesque empire des Césars, armé de toutes pièces contre le catholicisme; refaire de Rome la capitale de ce nouvel empire antichrétien, dont l'Italie, ramenée à l'unité politique, sera comme autrefois l'orgueilleux municipe : tel est, qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas, l'idéal de la Révolution (...) Pie IX lui-même : « Le but de la Révolution, dit la Sentinelle d'Israël, est de détruire de fond en comble l'édifice du christianisme et de reconstituer sur ses ruines l'ordre social du paganisme. Son grand moyen est de faire briller aux yeux des Italiens les gloires de Rome païenne, afin de rendre odieuse Rome chrétienne, comme étant l'obstacle qui empêche l'Italie de reconquérir l'antique splendeur des temps anciens, c'est-à-dire des temps païens... » (...) Nous avons entendu Pie IX déclarer solennellement que le but de la Révolution, en s'emparant de Rome, était de ramener le monde au paganisme. En livrant à l'Europe le programme de la Révolution, le Voyant d'Israël est l'écho d'une tradition, transmise de génération en génération par les Pères de l'Église, défendue par les théologiens les plus renommés et acceptée par les interprètes les plus autorisés de l'Écriture. Cette tradition dit, d'une part, que, vers la fin des temps, la puissance de Rome chrétienne cessera ; et, d'autre part, que Rome redeviendra païenne. En sorte que l'Église finira comme elle a commencé, par une lutte gigantesque, dont Rome, redevenue païenne, sera le centre et le foyer. Comme nous devons parler plus tard de la destruction de l'empire de Rome, nous nous contenterons de rapporter ici, sur cette partie de la tradition, le texte de Suarez : « Je n'ai jamais regardé comme un signe douteux de la fin des temps la destruction de l'empire de Rome ; car cela est certain, et appuyé sur la commune tradition des Pères, que nous regardons même comme apostolique. » Venons à la seconde partie de la tradition, et donnons la parole à ses illustres témoins : « J'ajoute, continue Suarez, que, d'après le sentiment d'un grand nombre de sages, dont j'ai rapporté les paroles, il n'est pas incroyable que, vers les temps de l'antéchrist, ou pendant son règne, Rome, de nouveau envahie par des païens, redevienne païenne ; que l'Église étant bannie de son sein, ou tellement persécutée qu'elle soit obligée de se cacher dans un coin ou dans les cavernes de la terre ; et alors pourra s'accomplir parfaitement la prophétie de Saint Jean sur la Rome païenne. » Plus explicite que Suarez est le savant cardinal Bellarmin : « Plein de rage contre Rome, dit-il, Satan regagnera le terrain qu'il a perdu, et se jettera sur la ville éternelle. Il s'en rendra maître et la désolera. » (...) Dans ses savants et très orthodoxes Commentaires, Cornelius a Lapide donne, sans ombre de doute ni d'hésitation, le retour de Rome au paganisme, vers la fin des temps : « Par la grande Babylone, ivre du sang des saints et du sang des martyrs, les Pères et les interprètes sont unanimes à entendre Rome païenne, telle qu'elle était au temps de Saint Jean, et telle qu'elle redeviendra à la fin du monde ? » (...) « Toutefois, comme dans les premiers siècles, il y aura toujours à Rome un grand nombre de fidèles et de saints, soit connus publiquement, soit cachés et retirés dans les catacombes et les lieux secrets. Leur vertu et leur gloire, comme celle du souverain Pontife, seront plus grandes ; puisque, au milieu de magistrats et de citoyens impies, ils persévéreront dans la foi et dans la piété jusqu'au martyre. » Ainsi, loin de nuire à l'Église, cette Révolution augmentera sa gloire. Jamais Rome chrétienne ne fut plus glorieuse, que lorsque Rome païenne, altérée de sang; la persécutait avec le plus de rage. Il en sera de même lorsque Rome sera redevenue païenne. La gloire du Vicaire de Jésus-Christ et des vrais fidèles qui resteront dans son sein, brillera d'un éclat bien autrement vif, que si Rome était toujours demeurée chrétienne et pieuse. » (...) « Dieu permettra cette chute de Rome, ajoutent les interprètes, afin que nous distinguions la ville, de l'Église ; Rome, de la chaire de Pierre , et que les Romains apprennent que ce n'est ni à leurs mérites, ni à la majesté de leur ville, mais à la faveur de Jésus-Christ et de Saint Pierre, qu'ils sont redevables de posséder le Siège apostolique et la métropole de l'Église. » (...) La cité des Papes, redevenue la cité des Césars, Rome retournée au paganisme : voilà donc la suprême destinée de la ville éternelle

et le dernier triomphe de Satan. Comment s'accomplira cette apostasie, mille fois incroyable, si elle n'était mille fois annoncée. Avec une clarté surhumaine, la tradition a vu le chemin qui conduira Rome à ce terme fatal... Alors s'établira le grand empire annoncé par la même tradition et dont l'idée ne s'est jamais perdue dans le monde... sous un nom ou sous un autre, l'antique empire des Césars païens, essentiellement hostile au christianisme et dont Rome, redevenue païenne, sera la capitale. Telle est, dans son essence, la Révolution cosmopolite qui marche à grands pas à l'envahissement du monde moderne.

Le Cardinal Henry Manning dit (*The present crisis of the Holy See*, p. 88-90) : L'idée d'une apostasie de la cité de Rome contre le Vicaire du Christ et sa destruction par l'antéchrist, semble être si stupéfiante aux yeux de beaucoup de catholiques, que je ferais aussi bien de citer dans le texte, quelques théologiens de la plus haute réputation. Premièrement, Malvenda, qui écrivit expressément sur le sujet, affirme de même que Ribera, Gaspar Melus, Biegas, Suarez, Bellarmin et Bosius, que Rome apostasierait la Foi, chasserait le Vicaire du Christ et retournerait à son paganisme primitif. (...) C'est alors que l'Église sera dispersée, exilée dans le monde sauvage et se trouvera un certain temps, comme elle fut à ses débuts, invisible, cachée dans les catacombes, dans les grottes, dans les montagnes, dans les endroits où se cacher. Pendant un temps, ce sera comme si elle avait été balayée de la surface de la terre. Tel est le témoignage unanime des Pères de la primitive Église.

L'Union européenne est le nouvel empire antichrétien prophétisé par Saint Jean et d'autres ; cette coalition franc-maçonnique internationale, de par son pouvoir, son influence et ses richesses, a placé un franc-maçon à la tête du Vatican : Jean XXIII.

Dans *L'Église éclipsée* par Louis-Hubert Remy (p. 19) : Jean XXIII était-il initié ? Certains documents l'appellent "frère". Qu'en pensez-vous ? [Réponse du Père Malachi Martin :] Oui, il fut initié [en franc-maçonnerie] par Vincent Auriol.

Monseigneur Marcel Lefebvre dit (Conférence aux associations Saint-Pie V ; février 1976) : Imaginez que le pape ait été inscrit dans une loge maçonnique avant son élection. Il était excommunié, son élection est invalide. Il ne peut pas être pape et nous aurions un "pape" qui ne serait pas pape. Ce sont des choses possibles...

(Cette coalition franc-maçonnique existait bien avant l'Union européenne, sous diverses formes dans le monde, mais cet empire autrefois invisible est désormais parachevé par un empire visible. Qu'on ne s'y méprenne pas, cette nouvelle Rome païenne, héritière des Césars persécuteurs et divinisés, n'est nullement athée. Elle professe une religion bien réelle, celle de l'humanitarisme, fondée sur les principes maçonniques de 89. Sous le masque des droits de l'homme, elle renverse ouvertement les droits souverains de Dieu, substituant à la Loi de Dieu le culte de l'homme érigé en idole. Cette Europe apostate, enivrée d'elle-même, ne reconnaît d'autre autorité que sa propre volonté et d'autre morale que ses caprices idéologiques. Sa vocation profonde n'est pas de servir la vérité, mais de l'étouffer ; non de protéger la foi chrétienne, mais de l'extirper ; non de glorifier Dieu, mais de le faire disparaître de la cité des hommes. C'est pourquoi il appartient aux catholiques de démasquer sans crainte cet empire d'iniquité, de dénoncer ses mensonges et de combattre son œuvre de décatholisation. Car toute civilisation qui se dresse contre Dieu prépare sa propre ruine.)

Les Sages de Sion disent (*Les Protocoles*) : Par qui ou par quoi pourrait être détrôné un pouvoir invisible ? Or, c'est là justement ce qu'est notre Gouvernement. La Loge maçonnique joue, inconsciemment, dans le monde entier, le rôle d'un masque qui cache notre but. Mais l'usage que nous allons faire de ce pouvoir dans notre plan d'action, et jusque dans nos quartiers généraux, reste à jamais ignoré du monde en général... Au temps où le peuple croyait au droit divin de ses souverains, il se soumettait paisiblement à ses monarques. Mais, du jour où nous inspirâmes à la populace la notion de ses propres droits, elle regarda

les rois comme de simples mortels ; l'onction sacrée disparut à ses yeux, et lorsque nous lui eûmes enlevé sa religion, le pouvoir fut jeté dans les rues comme propriété publique, et nous nous en emparâmes...

(Néanmoins, le règne de l'antéchrist n'est pas imminent ; il est probable qu'il n'ait lieu que dans plusieurs siècles. Surtout, il ne sera pas la cause de la fin du monde. Le Père Berry dit dans son exégèse de l'Apocalypse de Saint Jean : « Une lecture attentive du Livre de l'Apocalypse montre clairement que l'antéchrist apparaîtra plusieurs siècles avant le jugement dernier et la fin du monde. Son règne constituera la dernière tentative de Satan pour empêcher le règne universel du Christ dans le monde. Après la défaite de l'antéchrist, les nations de la Gentilité reviendront dans l'Église, tandis que les Juifs se convertiront enfin. C'est alors que s'accompliront les paroles du Christ : "Il y aura une seule bergerie et un seul pasteur." » Après la défaite de l'antéchrist, le diable sera enchaîné durant mille ans, les nations ne seront plus séduites, juifs et mahométans se convertiront, puis il sera libéré, et viendra ensuite la fin du monde et le jugement dernier.)

La vacance du Trône de David

Je vais brièvement défendre le constat de la vacance du Saint-Siège, laquelle s'impose comme l'unique position cohérente pour un véritable catholique, dès lors que des antipapes ont apostasié en embrassant le Coran, ou encore en participant à des rites démoniaques dans des synagogues et des mosquées.

Dans plusieurs passages de l'Ancien Testament, Dieu a promis que le trône du roi David serait perpétuel et qu'il aurait des successeurs perpétuels sur ce trône :

Psaume 88, 3-4, 35-38 : J'ai établi une alliance avec mes élus ; j'ai juré à David mon serviteur : J'affermirai ta race, en sorte qu'elle dure éternellement, et je fonderai ton trône pour toutes les générations... Et je ne profanerais point mon alliance, et les paroles qui sortent de ma bouche, je ne les rendrai pas vaines. J'ai juré une fois par ma sainteté, que je ne mentirai pas à David : Sa race demeurera éternellement. Et son trône sera comme le soleil en ma présence, et comme la pleine lune, éternellement, et comme le témoin fidèle dans le ciel.

Psaume 131, 11 : Dieu a juré la vérité à David, et il ne l'éludera pas : Je mettrai un fils du fruit de tes entrailles sur ton trône.

2 Rois 7, 16 : Ta maison sera fidèle, et ton royaume éternellement devant ta face, et ton trône [David] sera ferme à jamais.

2 Paralipomènes 13, 5 : Est-ce que vous ignorez que le Seigneur Dieu d'Israël a donné à David un royaume sur Israël pour toujours, à lui et à ses fils, par un pacte de sel ?

Jérémie 33, 17 : Voici ce que dit le Seigneur : Il ne manquera pas dans la race de David, d'homme qui s'asseye sur le trône de la maison d'Israël.

Comme nous le constatons, Dieu lui-même a promis que la Chaire ou le Trône de David serait perpétuel, que ce Trône aurait des successeurs perpétuels, et qu'il ne manquera pas d'homme dans la race de David pour s'asseoir sur son Trône. Eh bien, devinez ce qui s'est passé. Peu après que Jérémie fit cette prophétie, l'empire babylonien mit Jérusalem à sac et emmena le roi Sédécias, successeur du trône de David, en exil où il mourut.

Après la mort du roi Sédécias, vers 586 avant J.-C., il n'y eut aucun successeur au trône de David pendant plus de 500 ans. La Chaire ou le Trône de David qui, selon la promesse infaillible faite par Dieu, serait perpétuel, aurait des successeurs perpétuels et ne manquerait jamais d'un homme de la race de David pour s'y asseoir, a été laissé vacant par

Dieu pendant plus de 500 ans. Par conséquent, certains pensaient que la promesse de Dieu n'avait pas été tenue ou alors ils ne savaient pas comment elle s'accomplirait. Comment alors la succession perpétuelle promise par Dieu pour le Trône de David s'est-elle poursuivie et accomplie ? Après une vacance de plus de 500 ans, la succession de David a été poursuivie et accomplie par Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même :

Luc 1, 30-33 : L'ange lui dit : Ne craignez point, Marie ; vous avez trouvé grâce devant Dieu ; voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.

Actes 2, 29-36 : Hommes, mes frères, qu'il me soit permis de vous dire hardiment du patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli ; et son sépulcre est jusqu'à ce jour au milieu de nous. Comme donc il était prophète, et qu'il savait que Dieu lui avait juré par serment qu'un fils de son sang s'assoirait sur son trône ; par prévision, il a dit, touchant la résurrection du Christ, qu'il n'a point été laissé dans l'enfer, et que sa chair n'a point vu la corruption. Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité ; nous en sommes tous témoins. Élevé donc par la droite de Dieu, et ayant reçu de son Père la promesse de l'Esprit-Saint, il a répandu cet Esprit que vous voyez et entendez vous-mêmes. Car David n'est point monté au ciel, mais il a dit lui-même : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. Qu'elle sache donc très certainement, toute la maison d'Israël, que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié.

Actes 13, 22-23 : Il leur suscita pour roi David, à qui il rendit témoignage, disant : J'ai trouvé David, fils de Jessé, homme selon mon cœur, qui fera toutes mes volontés. C'est de sa postérité que Dieu, selon sa promesse, a suscité à Israël le Sauveur Jésus.

Notre Seigneur Jésus-Christ a donc mis fin à la vacance du Trône de David, qui avait duré plus de cinq siècles, mais malgré qu'il était demeuré sans chef visible durant ces cinq siècles, le Trône de David conserva son Chef invisible, Notre Seigneur. Il en va de même pour la Chaire de Saint-Pierre, qui est aujourd'hui vacante et sans chef visible, elle n'est pas abandonnée par son véritable Chef suprême, céleste, éternel et invisible : Dieu le Fils.

Paul IV dit (Cum ex apostolatus officio ; 15 février 1559) : ... le Pontife Romain pourrait être rejeté comme faux, si il était pris à dévier dans la foi... qu'il ne nous arrive pas de voir ce jour de l'abomination de la désolation dans le lieu saint, annoncé par le prophète Daniel [l'évènement prophétique de la Rome païenne...] ... par cette constitution valide à perpétuité... dans la plénitude de notre pouvoir Apostolique, nous décidons, statuons, décrétons et définissons que... tous et chacun des Évêques, Archevêques, Patriarches, Primats, Cardinaux, Légats, Comtes, Barons, Marquis, Ducs, Rois et Empereurs, qui... auraient avoué, auraient été convaincus ou pris sur le fait d'avoir dévié ou tombé dans l'hérésie, de s'être jetés dans le schisme, de l'avoir commencé ou suscité, ou encore, par la suite, devieront, tomberont dans l'hérésie, se jetteront dans le schisme, le commenceront ou le susciteront, soit qu'ils l'avouent, soit qu'ils en soient convaincus ou pris sur le fait... qu'ils soient privés, par là même, sans autre instrument de droit ou d'exécution, jusqu'au bout, en totalité et perpétuellement de... de leurs Églises Cathédrales, même Métropolitaines, Patriarcales et Primatiales, de leur dignité Cardinalice, de toute charge de Légat, de plus de leur voix active et passive et de toute autorité, de leurs Monastères, bénéfices et fonctions Ecclésiastiques, avec ou sans charge d'âme... Par ailleurs, qu'ils soient tenus pour impropres, incapables à ces [fonctions], et pour relaps, subversifs en tout et par tout, comme si ils avaient auparavant abjuré publiquement une telle hérésie, jamais, à aucun moment, ils ne pourront être restitués, replacés, réintégrés ou réhabilités en leur précédent état ou Églises Cathédrales, Métropolitaines, Patriarcales ou Primatiales, Cardinalat ou n'importe quel autre titre honorifique et dignité mineure comme majeure,

aussi bien en leur suffrage actif ou passif, autorité, Monastères, bénéfices, ou Comtés, Baronnies, Marquisats, Duchés, Royaumes et Empires; bien plus, qu'ils soient abandonnés au pouvoir séculier pour la punition par le châtement dû... Et c'est ainsi qu'ils doivent être traités et réputés devant tout le monde, quel que soit leur état, grade, ordre, condition et prééminence... et, comme tels, qu'ils doivent être évités et privés de toute consolation humaine... Nous ajoutons que si jamais un Évêque, même ayant fonction d'Archevêque, de Patriarche ou de primat; qu'un cardinal de l'Église romaine, même Légat, un Souverain Pontife même, apparaît, avant sa promotion, ou au cardinalat, ou son élévation au Souverain Pontificat, avoir dévié de la foi Catholique ou être tombé dans quelque hérésie, avoir encouru le schisme, l'avoir suscité ou commis, sa promotion ou son élévation, même réalisée dans la concorde et avec l'assentiment unanime de tous les cardinaux, est nulle, non avenue et sans valeur, et qu'on ne puisse pas dire qu'elle a été valide ou qu'elle est valide par l'acceptation de la fonction, de la consécration, ou ensuite par la possession ou la quasi-possession du gouvernement ou de l'administration ou par l'intronisation du Pontife Romain lui-même, ou par la vénération, ou par l'obéissance à lui manifestée par tous, ou par l'écoulement d'un quelconque laps de temps en suivant, qu'elle ne soit tenue pour légitime en aucune de ses parties... mais que tout et chacun des leurs actes, qu'ils soient paroles, faits, gestes, administrations, et quelles que soient leurs conséquences, soient privés de toute force... [il est permis], à tout moment, de renoncer à l'obéissance et à l'attachement envers ceux-là... et de les éviter comme des magiciens, des païens, des publicains ou des hérésiarques... contre ceux-là [est permis] ... d'invoquer le secours du bras séculier... En conséquence, il ne sera permis à aucune personne de diminuer dans cet écrit nos sanction, statut, dérogation, volontés et décrets, ni de s'y opposer avec une téméraire audace. Si quelqu'un avait la présomption de le tenter, qu'il sache que cela lui fera encourir l'indignation de Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul.

Victor III dit (Dialog., Lib III, Pair., Lut., tora, CXCIX, coi. 1005.) : Il y eut une période lamentable dans laquelle le Siège Apostolique fut occupé par des "pontifes" qui n'en avaient que le nom seul.

Saint Antonin de Florence dit (Summa Theologica, cité dans les Actes de Vatican I, V. Frond Pub.) : Un pape qui serait séparé de l'Église par l'hérésie... cesserait par ce fait seul d'être la tête de l'Église, car il ne pourrait pas être un hérétique et rester pape.

Saint Robert Bellarmin dit (Les Controverses de la foi chrétienne contre les hérétiques de ce temps, 3ème controverse, livre II, chapitre 30) : Le non-chrétien ne peut en aucun cas être pape, comme l'admet lui-même Cajetan ; la raison en est qu'il ne peut pas être la tête de ce dont il n'est pas un membre ; or celui qui n'est pas chrétien n'est pas membre de l'Église, et un hérétique manifeste n'est pas un chrétien, comme l'enseignent clairement Saint Cyprien, Saint Athanase, Saint Augustin, Saint Jérôme et d'autres ; par conséquent l'hérétique manifeste ne peut pas être pape... [Saint] Cyprien (livre 2, épître 6) écrit : « Nous disons que tous les hérétiques et tous les schismatiques n'ont ni pouvoir ni droit. » Et (au livre 2 de son épître 1), il enseigne que les hérétiques qui retournent à l'Église doivent être reçus comme des laïcs, même s'ils étaient antérieurement, dans l'Église, prêtres ou évêques. Optatus (livre 1 contre Parmenius) enseigne que les hérétiques et les schismatiques ne peuvent ni avoir les clefs du royaume des cieux, ni lier, ni délier.

Monseigneur Pierre-Martin Ngô-dinh-Thuc (Déclaration de Munich ; 25 février 1982) : La seule Messe qui plaît à Dieu est la Messe de Saint Pie V, qui est célébrée par un petit nombre de prêtres et d'Évêques dont je suis. Pour cette raison on doit autant que possible ouvrir pour les candidats au sacerdoce un séminaire qui plaise à Dieu. En plus de cette « messe » ne plaisant pas à Dieu, il y a de nombreuses choses où Dieu refuse sa grâce, par exemple dans l'ordination sacerdotale, dans la consécration épiscopale, dans les sacrements de confirmation et d'extrême onction. En outre les « prêtres » cultivent : 1. le modernisme, 2. le faux œcuménisme, 3. le culte de l'homme, 4. la liberté étendue à toutes les religions ; 5.

ne condamnent et n'excluent pas les hérétiques. Pour cela, en tant qu'Évêque de la Sainte Église Catholique Romaine, je juge que le Siègne de l'Église Catholique Romaine est vacant et qu'il me faut comme évêque, tout faire pour que l'Église Catholique Romaine continue à conduire les âmes au Salut Éternel.

Déclaration d'Acapulco ; 26 mai 1983 (Mgr Thuc, Mgr Martínez, Mgr Carmona, Mgr Vezelis, Mgr Zamora, Mgr Valades) : Les évêques catholiques réunis autour de son Excellence, l'Archevêque Pierre Martin Ngo-Dinh Thuc, déclarons que nous adhérons à sa courageuse déclaration publique sur la vacance du Saint-Siège et l'invalidité de la nouvelle « messe ». Comme le théologien de fer, le Révérend Père Joaquin Saenz y Arriaga, nous soutenons que le Saint-Siège est vacant depuis la mort du pape Pie XII, parce que ceux qui ont été élus pour lui succéder ne remplissaient pas les conditions nécessaires pour être des papes légitimes. Roncalli, dans sa jeunesse, a été accusé d'être un moderniste par le Saint-Office. Dans ses cours de professeur d'histoire, il a utilisé les textes de Duchesne « Histoire de l'Église ancienne », un ouvrage considéré comme moderniste au point d'être inclus plus tard dans l'Index des livres interdits par l'Église. Le cardinal De Lai convoqua Roncalli au Saint-Office et lui recommanda sévèrement d'observer la sainte doctrine. Au Saint-Office, son nom figurait dans ce que l'on appelle le « Fascicule Noire » qui le dénonçait à cause de ses relations avec les modernistes. Dans le livre « Les prophéties de Jean XXIII », écrit par Pierre Carpi, il est sous-entendu que Roncalli, alors qu'il était en Turquie en 1935, a été initié dans la secte rosicrucienne. Pour toutes ces raisons, Roncalli n'était pas papabile, puisque le modernisme étant un ensemble de toutes les hérésies – tel que l'a défini le pape Saint Pie X –, en tant que moderniste, il était donc en dehors de l'Église catholique, et ne pouvait donc en aucune façon être pape de l'Église catholique. Même élu, il ne pourra jamais être considéré comme un pape légitime. En effet, nous avons un document de grande valeur qui annule son élection et tous ses actes, ce document n'est rien de moins que la Bulle (infaillible) Cum ex Apostolatus officio de Sa Sainteté Paul IV, dont nous recopions uniquement ce qui est pertinent dans notre propos : « par l'intronisation du pontife romain lui-même, ou par la vénération, ou par l'obéissance manifestée par tous, ou par l'écoulement d'un quelconque laps de temps, qu'elle ne soit tenu pour légitime en aucune de ses parties, qu'il soit estimé n'avoir concédé aucune faculté d'administration tant spirituelle que temporelle. » Ainsi, conformément à cette bulle de Sa Sainteté Paul IV, nous soutenons que Roncalli n'a jamais été un pape, et que, par conséquent, ces actes étaient complètement nuls. Montini n'était pas non plus un pape, car selon la Bulle Cum ex Apostolatus officio, si Roncalli n'était pas un pape, et que tous ses actes étaient nuls et n'avaient aucune validité, alors l'élection de Montini au cardinalat était nulle. Montini n'a donc jamais été cardinal et n'était donc pas papabile. Le fait qu'il ait été élu ne lui confère aucune validité puisqu'il était hérétique avant son élection. Luciani n'était pas non plus un pape, car même en supposant qu'il n'était pas dévié de la Foi, les cardinaux, tant ceux nommés par Roncalli que ceux nommés Montini – qui n'ont pas été des papes – n'étaient pas des cardinaux, et pour cette raison, ils n'ont pas pu élire de pape, parce qu'ils n'avaient aucun pouvoir. Pour les mêmes raisons que Roncalli, Montini et Luciani n'étaient pas des papes, Wojtyla non plus. Son élection était nulle et tous ses actes le sont aussi. Il est donc clair que le Saint-Siège est vacant depuis la mort de Pie XII jusqu'à nos jours et nous ne savons pas combien de temps la vacance sera prolongée. Nous avons également des preuves abondantes que ces quatre pseudo-papes sont tombés dans de multiples hérésies... Nous déclarions que la nouvelle « messe » est invalide pour les catholiques, car elle est entièrement protestante et faite par Max Thurian, Smith et Kennet, George et Sephard qui sont des ministres protestants... cette « messe » est ambiguë, c'est-à-dire qu'elle est pour les catholiques et pour les protestants. Si elle est ambiguë, c'est une « messe » que Dieu hait ; car dans le livre des Proverbes nous lisons que Dieu hait les ambiguïtés. Nous disons et soutenons que l'instauration de cette nouvelle « messe » marque la création d'une nouvelle religion, dans laquelle l'homme est adorée à la place de Dieu, et dans laquelle les biens du Ciel ont moins d'importance que les biens terrestres. Ceux qui ont accepté cette nouvelle « messe » ont apostasié la vraie Foi. Ils se sont éloignés de la Vraie Église que le

Christ a instituée et leur salut éternel est compromis. C'est pourquoi nous invitons les fidèles à reconsidérer leur attitude et à retourner à la Foi, d'où ils ont été détournés. Nous rejetons cet œcuménisme judéo-maçonique, qui cherche l'union de toutes les religions dans une seule religion universelle en laissant à chacune d'entre elles ses propres croyances et ses propres rites. Cet œcuménisme n'est pas l'œcuménisme du Christ qui veut l'union de tous les hommes dans sa vérité divine. Cet œcuménisme nous conduit au syncrétisme et au mépris de notre vraie Foi. Nous rejetons le décret hérétique sur la liberté religieuse, qui met au même niveau la religion révélée avec les fausses religions, et qui est le signe le plus clair de l'éloignement de notre sainte tradition de la part de cette hiérarchie apostate et schismatique. Nous déclarons – comme l'Église l'a déjà déclarée – que le communisme est « intrinsèquement pervers », car le Souverain Pontife Pie XI, d'heureuse mémoire, l'a condamné comme tel, et parce que le pape Pie XII, a lancé une excommunication contre tous ceux qui ont collaboré avec lui. Qui sont vraiment les excommuniés ? Est-ce que ce sont les renégats de la foi catholique ? Qui ont voulu changer l'Église en enseignant la repentance de ce qu'ils ont enseigné auparavant, et en rejetant tous les Saints Conciles ainsi que tous les enseignements des papes précédents (Jean XXIII, Paul VI, Jean-Paul II, etc.) ? Ou alors est-ce nous, les vrais fidèles ? Qui ne se sont jamais séparés de cette Sainte Église instituée par le Christ pour continuer son œuvre salvifique. D'autre part, quelle autorité les hérétiques ont-ils pour « excommunier » ceux qui restent fidèles à la vérité Divine ? Que l'Église a toujours prêché sans aucune altération, et qu'elle prêchera toujours, jusqu'à la consommation des siècles. Nous dénonçons la grande escroquerie de cette hiérarchie qui n'est plus catholique et qui se présente aux fidèles comme si elle l'était, en usurpant les temples que les catholiques ont construit pour le culte catholique, pour y célébrer leur « dîner protestant » en faisant croire aux fidèles naïfs que c'est la Messe catholique, et en prêchant de véritables hérésies présentées comme des vérités divines. Nous dénonçons les sacrilèges et les profanations qui sont commises dans ces temples (autrefois sacrés et dignes de respect), avec ces abominations terribles qui détruisent la vraie foi, en semant parmi les fidèles la plus terrible indifférence, la plupart d'entre eux croyant qu'il est aussi bien d'être catholique que d'adhérer à toute autre religion. Les fidèles doivent savoir que ces « évêques » qui, docilement et sans aucune protestation de leur part, obéissent aux usurpateurs du Trône de Saint Pierre et les suivent dans leurs déviations, ont apostasié de la vraie Foi et ont cessé d'être les vrais berges de l'Église, car à cause de leurs prédications hérétiques, ils les conduisent à l'apostasie universelle. Enfin, nous déclarons que personne ne peut nous forcer à nous séparer de la vraie Église, de cette Église que le Christ a instituée, qui doit durer jusqu'à la consommation des siècles, et qui est la seule à laquelle nous devons obéir, sous peine de condamnation éternelle. Par conséquent, nous croyons ce qu'elle a enseigné, toujours et partout, sans aucune variation, aidée par l'Esprit-Saint et assistée par le Christ, son divin époux, car la vérité est invariable. La vérité ne change jamais, elle est immuable, comme Dieu est immuable. Nous remercions Dieu pour l'intégrité de notre foi, parce que ce n'est qu'avec son aide que nous la préservons et nous prions pour ceux qui, consciemment ou inconsciemment, l'ont perdue en acceptant les changements fatidiques qui ont donné naissance à une nouvelle église [la Contre-Église...].

Monseigneur Carlo Maria Viganò dit (Déclaration *J'accuse !* ; 28 juin 2024) : Elle [La F.M.] s'est infiltrée dans la Hiérarchie [de l'Église] et a réussi à lui faire déposer les armes spirituelles dont elle disposait, ouvrant les portes de la Citadelle à l'ennemi au nom du dialogue et de la fraternité universelle, concepts justement intrinsèquement maçoniques. Mais l'Église, à l'exemple de son divin Fondateur, ne dialogue pas avec Satan : elle le combat... cette reddition vile et coupable commence avec la convocation du Concile œcuménique Vatican II et avec l'action souterraine et très organisée d'ecclésiastiques et de laïcs liés aux loges maçoniques, visant à subvertir lentement mais inexorablement la structure de gouvernement et de magistère de l'Église pour la démolir de l'intérieur. Inutile de chercher d'autres raisons : les documents des sociétés secrètes démontrent l'existence d'un plan d'infiltration conçu au XIXe siècle et réalisé un siècle plus tard, exactement dans les termes où il avait été pensé. Des processus dissolutifs analogues avaient été réalisés

auparavant dans la sphère civile, et ce n'est pas un hasard si les Papes surent voir dans les mouvements et les guerres qui ont ensanglanté les Nations européennes l'œuvre de décomposition de la Franc-maçonnerie internationale. À partir du Concile, l'« Église » (la Contre-Église) s'est donc faite porteuse des principes révolutionnaires de 1789, comme l'ont admis certains parmi les partisans de Vatican II et comme cela est confirmé par l'appréciation des Loges à l'égard de tous les « papes » (antipapes) du Concile et du post-concile précisément pour les changements que les Maçons invoquaient depuis longtemps... Je suis donc appelé devant le tribunal qui a remplacé le Saint-Office pour être jugé pour schisme, tandis que le chef des « Évêques » italiens célèbre illégalement une « messe » de suffrage pour l'un des pires et des plus obstinés représentants du modernisme... le prof. Luigino Bruni faisait l'éloge du modernisme en ces termes : « ... un processus de renouvellement nécessaire pour l'Église catholique de son temps, encore imperméable aux études critiques sur la Bible qui se développaient depuis de nombreuses décennies dans le monde protestant. Accueillir les études scientifiques et historiques sur la Bible était pour Buonaiuti le chemin principal pour la rencontre de l'Église avec la modernité. Une rencontre qui, cependant, n'a pas eu lieu, car l'Église catholique était encore dominée par les théorèmes de la théologie néo-scholastique et bloquée par la peur de la Contre-Réforme que les vents protestants pourraient finalement envahir le corps catholique. » Ces paroles suffiraient à comprendre l'abîme qui sépare l'Église catholique de celle qui l'a remplacée avec le Concile Vatican II, lorsque les vents protestants envahirent enfin le corps catholique. Cet épisode très récent n'est que le dernier d'une série infinie de petits pas, de silences consentants, de clins d'œil complices avec lesquels les mêmes dirigeants de la Hiérarchie conciliaire ont rendu possible la transition "des théorèmes de la théologie néo-scholastique" – c'est-à-dire de la formulation claire et sans équivoque des Dogmes – à l'apostasie actuelle. Nous nous trouvons dans la situation surréaliste où une Hiérarchie se définit catholique et pour cela prétend à l'obéissance du corps ecclésial, tout en professant des doctrines que, avant le Concile, l'Église avait condamnées ; et qui condamne comme hérétiques, des doctrines qui jusque-là avaient été enseignées par tous les Papes. Cela se produit lorsque l'absolu est retiré de la Vérité et qu'il est relativisé en l'adaptant à l'esprit du monde. Comment agiraient, aujourd'hui, les Pontifes des derniers siècles ? Me jugeraient-ils coupable de schisme, ou bien condamneraient-ils celui qui se prétend leur Successeur ? Avec moi, le sanhédrin moderniste juge et condamne tous les Papes catholiques, car la Foi qu'ils ont défendue est la mienne ; et les erreurs que défend Bergoglio sont celles qu'ils ont tous, sans exception, condamnées. Je me demande alors : quelle continuité peut-on établir entre deux réalités qui se contredisent mutuellement ? Entre l'« église » (contre-église) conciliaire et synodale de Bergoglio et celle « bloquée par la peur de la Contre-Réforme » dont celui-ci se distance ostensiblement ? Et de quelle « église » serais-je en état de schisme, si celle qui prétend être catholique se distingue de la véritable Église justement par sa prédication de ce que celle-ci condamnait et par la condamnation de ce qu'elle prêchait ? Les adeptes de « l'église conciliaire » répondront que cela est dû à l'évolution du corps ecclésial dans un « renouvellement nécessaire » ; tandis que le Magistère catholique nous enseigne que la Vérité est immuable et que la doctrine de l'évolution des dogmes est hérétique. Deux églises [l'Église catholique et la Contre-Église], certes : chacune avec ses doctrines, ses liturgies et ses saints ; mais pour le Catholique, l'Église est Une, Sainte, Catholique et Apostolique, pour Bergoglio l'« église » est conciliaire, œcuménique, synodale, inclusive, immigrationniste, écoresponsable, gay-friendly. L'Église aurait donc commencé à enseigner l'erreur ? Peut-on croire que la seule Arche de salut soit en même temps un instrument de perdition pour les âmes ? que le Corps Mystique se sépare de son Chef divin, Jésus-Christ, annulant ainsi la promesse du Sauveur ? Cela ne peut évidemment pas être admissible et celui qui le soutient tombe dans l'hérésie et le schisme. L'Église ne peut enseigner l'erreur, ni son Chef, le Pontife Romain, ne peut être en même temps hérétique et orthodoxe, Pierre et Judas, en communion avec tous ses Prédécesseurs et en même temps en schisme avec eux. La seule réponse théologiquement possible est que la Hiérarchie conciliaire, qui se proclame catholique mais embrasse une foi différente de celle enseignée constamment pendant deux mille ans par l'Église catholique, appartient à une

autre entité et pour cela ne représente pas la véritable Église du Christ. À ceux qui me rappellent que l'Archevêque Marcel Lefebvre n'est jamais allé jusqu'à remettre en question la légitimité du Pontife Romain, tout en reconnaissant l'hérésie et même l'apostasie des « papes » conciliaires – comme lorsqu'il s'exclamait : « Rome a perdu la Foi ! Rome est dans l'apostasie ! » (Principes et directives, 1977) Et encore : « Celui qui est assis sur le Siège de Pierre participe à des cultes de faux dieux. Quelle conclusion devrions-nous en tirer, peut-être dans quelques mois, face à ces actes réitérés de communication avec les faux cultes ? Je ne sais pas. Je me le demande. Mais il est possible que nous nous trouvions obligés de croire que le Pape n'est pas Pape. Parce qu'à première vue, il me semble – je ne veux pas encore le dire de manière solennelle et publique – qu'il est impossible qu'un homme qui est publiquement et formellement hérétique soit Pape. » (30 Mars 1986). Comment comprenons-nous que « l'église synodale » et son chef Bergoglio ne professent pas la Foi catholique ? Par l'adhésion totale et inconditionnelle de tous ses membres à une multitude d'erreurs et d'hérésies déjà condamnées par le Magistère infaillible de l'Église catholique et par le refus ostentatoire de toute doctrine, précepte moral, acte de culte et pratique religieuse qui ne soit pas sanctionné par leur concile. Aucun d'entre eux ne peut en conscience souscrire à la Profession de Foi tridentine et au Serment Anti-moderniste, car ce que tous deux expriment est exactement le contraire de ce que Vatican II et le soi-disant « magistère conciliaire » insinuent et enseignent. Puisqu'il n'est pas théologiquement soutenable que l'Église et la Papauté soient des instruments de perdition au lieu de salut, nous devons nécessairement conclure que les enseignements hétérodoxes véhiculés par la soi-disant « église conciliaire » et par les « papes du Concile » de Paul VI en avant constituent une anomalie qui remet sérieusement en question la légitimité de leur autorité magistérielle et de gouvernement... SI VOUS NE PARLEZ PAS, LES PIERRES CRIERONT !!! Assister au renversement total de l'ordre divin et à la propagation du chaos infernal avec la collaboration zélée des sommets du Vatican et de l'« Épiscopat », nous fait comprendre combien les paroles de la Vierge Marie à La Salette sont terribles – Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'antéchrist – et quel odieux trahison est constituée par l'apostasie des « Pasteurs », et par celui encore plus inouï de celui qui siège sur le Trône du Bienheureux Pierre. Si je restais silencieux devant cette trahison – qui se consomme avec la complicité lâche de nombreux, trop nombreux Prélats réticents à reconnaître dans le Concile Vatican II la cause principale de la révolution actuelle et dans l'adultération de la Messe catholique l'origine de la dissolution spirituelle et morale des fidèles – je faillirais au serment prêté le jour de mon Ordination et renouvelé à l'occasion de ma Consécration Épiscopale. En tant que Successeur des Apôtres, je ne peux et ne veux pas accepter d'assister à la démolition systématique de la Sainte Église et à la damnation de tant d'âmes sans chercher par tous les moyens à m'y opposer. Ni je ne peux considérer préférable un silence lâche pour une vie tranquille à la témoignage de l'Évangile et à la défense de la Vérité catholique. Une secte schismatique m'accuse de schisme : cela devrait suffire à prouver le renversement en cours. Imaginez quelle impartialité de jugement pourra exercer un juge qui dépend de celui que j'accuse d'être un usurpateur. Mais précisément parce que cette affaire est emblématique, je souhaite que les fidèles – qui ne sont pas tenus de connaître le fonctionnement des tribunaux ecclésiastiques – comprennent que le crime de schisme ne se consomme pas lorsqu'il y a des raisons fondées de considérer douteuse l'élection du Pape, en raison du vitium consensus et des irrégularités ou des violations des normes qui régissent le Conclave. (cfr. Wernz – Vidal, Ius Canonicum, Rome, Pont. Univ. Greg., 1937, vol. VII, p. 439). La Bulle Cum ex apostolatus officio de Paul IV établit à perpétuité la nullité de la nomination ou de l'élection de tout Prélat – y compris le Pape – qui serait tombé dans l'hérésie avant sa promotion au rang de Cardinal ou son élévation au Pontife Romain. Elle définit la promotion ou l'élévation nulle, irrita et inanis, c'est-à-dire nulle, non valide et sans aucune valeur, « même si elle est survenue avec l'accord et le consentement unanime de tous les Cardinaux ; il ne pourra même pas être dit qu'elle est validée par la réception de la charge, de la consécration ou de la possession (...), ou par l'intronisation (...) du même Pontife Romain ou par l'obéissance qui lui est rendue par tous et par le passage de quelque durée que ce soit dans l'exercice de sa charge. Paul IV ajoute

que tous les actes accomplis par cette personne sont également à considérer comme nuls et que ses sujets, tant clercs que laïcs, sont libérés de l'obéissance envers elle, restant néanmoins de la part de ces mêmes personnes soumises, l'obligation de fidélité et d'obéissance à rendre aux futurs Évêques, Archevêques, Patriarches, Primats, Cardinaux et Pontife Romain canoniquement succédant. Paul IV conclut : Et à plus grande confusion de ceux ainsi promus et élevés, s'ils prétendent continuer l'administration, il est licite de demander l'aide du bras séculier ; et ceux qui se soustraient à la fidélité et à l'obéissance envers ceux qui auraient été promus et élevés de la manière déjà dite, ne seront soumis à aucune de ces censures et punitions infligées à ceux qui voudraient diviser la tunique du Seigneur. » Pour cette raison, avec une conscience sereine, je considère que les erreurs et les hérésies auxquelles Bergoglio adhérerait avant, pendant et après son élection et l'intention placée dans la prétendue acceptation du Pontificat rendent nulle son élévation au Trône. Si tous les actes de gouvernement et de « magistère » de Jorge Mario Bergoglio, dans leurs contenus et leurs formes, se révèlent étrangers et même en conflit avec ce qui constitue l'action de tout Pape ; si même un simple fidèle et même un non-Catholique comprennent l'anomalie du rôle que Bergoglio joue dans le projet mondialiste et antichrétien mené par le Forum économique mondial, les Agences de l'ONU, la Commission trilatérale, le Groupe Bilderberg, la Banque mondiale et toutes les autres ramifications tentaculaires de l'élite mondialiste, cela ne démontre en rien ma volonté de schisme en soulignant et en dénonçant cette anomalie. Et pourtant, on m'attaque et on me juge parce qu'il y a ceux qui se bercent de l'illusion qu'en me condamnant et en me excommuniant, ma dénonciation du coup d'État perdra de sa consistance. Cette tentative de faire taire tout le monde ne résout rien, et en fait rend encore plus coupable et complice celui qui cherche à dissimuler ou à minimiser la métastase qui détruit le corps ecclésial. À cela s'ajoute le Document d'Étude de l'« évêque de Rome » que le Dicastère pour la Promotion de l'Unité des Chrétiens a récemment publié et le déclassement du Pape qu'il théorise en application de l'Encyclique de Jean-Paul II *Ut unum sint*, qui à son tour se réfère à la Constitution *Lumen Gentium* du Vatican II. Il est tout à fait légitime – et nécessaire, au nom du primat de la Vérité catholique sanctionnée dans les documents infaillibles du Magistère papal – de se demander si le choix délibéré de Bergoglio d'abolir le titre apostolique de Vicaire du Christ et de choisir de se définir simplement Évêque de Rome ne constitue pas en quelque sorte une *deminutio* du Pape lui-même, un attentat à la constitution divine de l'Église et une trahison du *Munus petrinum*... Je rejette avec force l'accusation d'avoir déchiré la tunique sans couture du Sauveur et de m'être soustrait à l'Autorité suprême du Vicaire du Christ : pour me séparer de la communion ecclésiale avec Jorge Mario Bergoglio, je devrais d'abord avoir été en communion avec lui, ce qui n'est pas possible puisque le même Bergoglio ne peut être considéré comme membre de l'Église, en raison de ses multiples hérésies et de son évidente étrangeté et incompatibilité avec le rôle qu'il occupe de manière invalide et illicite. Devant mes Confrères dans l'Épiscopat et l'ensemble du corps ecclésiastique, j'accuse Jorge Mario Bergoglio d'hérésie et de schisme, et je demande qu'il soit jugé et démis de son Siègre qu'il occupe indignement depuis plus de onze ans. Cela ne contredit en aucun cas l'adage *Prima Sedes a nemine judicatur*, car il est évident qu'un hérétique, en tant qu'incapable d'assumer le Pontificat, n'est pas au-dessus des Prélats qui le jugent. J'accuse également Jorge Mario Bergoglio d'avoir provoqué – en raison du prestige et de l'autorité du Siègre Apostolique qu'il usurpe – des effets graves, de la stérilité et de la mort chez les millions de fidèles qui ont suivi son appel incessant à se soumettre à l'inoculation d'un sérum génique expérimental produit avec des fœtus avortés, allant jusqu'à faire publier une Note indiquant son utilisation comme moralement licite. Il devra répondre devant le Tribunal de Dieu de ce crime contre l'humanité. Je dénonce enfin l'Accord secret entre le Saint-Siègre et la dictature communiste chinoise, par lequel l'« Église » est humiliée et contrainte d'accepter la nomination gouvernementale des « Évêques », le contrôle des célébrations et les limitations à sa liberté de prêcher, tandis que les Catholiques fidèles au Siègre Apostolique (plutôt la Contre-Église) sont persécutés impunément par le gouvernement de Pékin dans le silence complice du sanhédrin romain... Je rejette fermement les doctrines hétérodoxes contenues dans les documents de Vatican II et qui ont été condamnées par les Papes jusqu'à

Pie XII, ou qui contredisent de quelque manière que ce soit le Magistère catholique (cfr. Annexe I). Je trouve pour le moins troublant que ceux qui me jugent pour schisme soient ceux qui adoptent la doctrine hétérodoxe selon laquelle il existe un lien d'union « avec ceux qui, étant baptisés, sont parés du nom chrétien, mais ne professent pas intégralement la foi ou ne conservent pas l'unité de communion sous le successeur de Pierre » (LG:15). Je me demande avec quelle imprudence on peut reprocher à un Évêque de manquer à une communion qu'on affirme exister par ailleurs avec les hérétiques et les schismatiques. Je condamne, rejette et refuse également les doctrines hétérodoxes exprimées dans le soi-disant « magistère post-conciliaire » dérivées de Vatican II, ainsi que les récentes hérésies... l'admission des concubins aux Sacrements et à la promotion de la sodomie et de l'idéologie du « genre ». Je condamne également l'adhésion de Bergoglio à la fraude climatique, folle superstition néomalthusienne née de ceux qui, haïssant le Créateur, ne peuvent que détester aussi la Création, et l'homme avec elle, fait à l'image et à la ressemblance de Dieu.

(La Fraternité Saint-Pie X s'est d'ailleurs dédouanée des propos tenus par Mgr Viganò, sur son site fsspx.news, dans l'article « Le Vatican active une procédure extrajudiciaire contre Mgr Viganò », le 21 juin 2024 : « ... Mgr Viganò se livre, dans son texte, à une nette déclaration de sédévacantisme. Autrement dit, selon lui, le pape François n'est pas pape... Sur ce point, ni Mgr Lefebvre ni la Fraternité qu'il a fondée n'ont accepté de s'aventurer. » Afin que tous sachent que la Fraternité n'est pas une « sale sédévacantiste », une « hérétique » contre qui il n'y a pas d'apostolat, mais que la calomnie — sur ce point, les modernistes et les faux tradis sont alliés —, ils mènent ensemble une campagne calomnieuse contre tous les défenseurs du constat de la vacance du Saint-Siège.)

Le Père Edmund James O'Reilly dit (The Relations of the Church to Society, p. 287) : Le grand schisme de l'Occident me fait suggérer une réflexion que je prends la liberté d'exprimer ici. Si ce schisme ne s'était pas produit, l'hypothèse qu'une telle chose se produise apparaîtrait pour beaucoup comme chimérique. Ils diraient qu'il ne pourrait en être ainsi ; que Dieu ne permettrait pas que l'Église en arrive à cette situation malheureuse. Les hérésies peuvent germer, (...) mais que l'Église véritable doive rester entre trente et quarante ans sans une Tête d'authenticité absolument certaine, et représentative du Christ sur terre, cela ne pourrait être. Pourtant cela est déjà arrivé ; et nous n'avons aucune garantie que cela ne se reproduira pas encore, bien que nous espérons le contraire avec ferveur. (...) Mais nous, ou nos successeurs dans les futures générations de chrétiens, verrons peut-être des maux plus étranges que ceux ayant été expérimentés, même avant l'approche imminente de la grande liquidation de toute chose sur terre qui précédera le jour du jugement. (...) Tout ce que j'ai l'intention de véhiculer, est que les contingences concernant l'Église – non exclues par les promesses divines – ne peuvent pas être considérées comme pratiquement impossibles, juste parce qu'elles seraient terribles et désastreuses à une très grande échelle.

Le Commandeur s'exprime aux Catholiques de France et à l'Église catholique :

Mais sur la terre où est l'Église et qui la gouverne ? Deux lignées épiscopales, la première, celle de Monseigneur Thuc, d'où provient la plupart des Évêques catholiques restant sur terre, donc sédévacantistes ; la seconde, celle de Monseigneur Lefebvre, qui, tout comme celle de Monseigneur Thuc, n'utilise pas de la copie du sacrement d'ordination sacerdotale et de consécration épiscopale promulguée par l'antipape Paul VI en 1968 ; ainsi, cette lignée est aussi capable de sacrer des Évêques ; hélas, cette lignée n'est pas sédévacantiste, ou du moins pas complètement, sa position est bancal, comme celle de Mgr Lefebvre ; oui, il a toujours été un Évêque catholique et un homme respectable, mais sa position était bancal ; en privé il était sédévacantiste, mais publiquement il ne l'était point, peut-être par doute, peut-être par lâcheté et certainement à cause de ses fidèles qui, pour la plupart, l'auraient traité de fou, tout comme l'on calomnie Monseigneur Thuc d'être un fou, alors que, tant il

disait vrai, tant ses propos dérangeaient, il fut enlevé par la Contre-Église et séquestré dans un monastère ; comme le dit Monseigneur Carmona Rivera : « il est mort au cours de son enlèvement, qui sait, peut-être comme un martyr... » ; peu après sa mort, une lettre de Monseigneur Thuc fut publiée par le Vatican apostat, disant qu'il rétractait tous ses propos et demandait le pardon au « Saint-Père », donc l'antipape Jean-Paul II ; cette lettre était signée d'une fausse signature tentant ridiculement de copier celle de Monseigneur Thuc, mais le Seigneur ne permit point qu'elle soit une parfaite copie afin que nous reconnaissons le vrai du faux ; bref, la lignée de Monseigneur Lefebvre est valide, mais nous interdisons l'obéissance aux Évêques et aux prêtres qui déclarent que Léon XIV est un pape, comme Mgr Fellay, etc. Ensuite, nous déconseillons la pleine soumission aux Évêques et aux prêtres qui le reconnaissent comme un pape mais qui, en même temps, disent de lui qu'il n'est pas pape, qui adoptent donc une position bancale ; puis décrétons et ordonnons la pleine soumission aux Évêques et aux prêtres sédévacantistes, même ceux sédéprivationnistes, auxquels vous pouvez désobéir en ce qui est de la thèse de Cassiciacum, qui n'est pas un dogme catholique, ni même une doctrine, mais une simple théorie, dont le théoricien, Monseigneur Guérard des Lauriers, a dit dans une lettre au Dr Denoyelle : « ... je crois que ma thèse contient des erreurs théologiques énormes. » Par exemple, vous n'hésitez pas une seule seconde à désobéir à l'hérétique Ricossa, non pas hérétique car il croit en la thèse de Cassiciacum, mais parce qu'il enseigne ceci sur l'Apocalypse (Sodalitium, n° 48) : « l'Apocalypse, comme l'indique son nom signifie "révélation", est bien la description d'une venue, de la venue de Jésus-Christ : mais il ne s'agit pas de celle qui viendra à la fin des temps, mais de celle qui s'est réalisée au cours de toute l'histoire, depuis la création du monde, et qui a eu son point culminant dans le grand "événement" (gr. kairós) de la venue historique de Jésus-Christ, surtout dans sa mort et sa résurrection. » Selon l'abbé Ricossa, l'Apocalypse a déjà eu lieu ; c'est pour cela qu'il est autant un incrédule en matière de prophéties, tant incrédule qu'il refuse les révélations de la Très Sainte Vierge ; bref, ce qu'il enseigne est faux, c'est une hérésie ; l'Apocalypse n'a pas eu lieu, les événements qui y sont inscrits arrivent actuellement et arriveront encore dans les siècles à venir.

Ô catholiques de France, Nous décrétons et ordonnons pour vous la pleine soumission aux gouvernants de la Sainte Église catholique, les Évêques dits « sédévacantistes ».

Ô Vous, Évêques de la Sainte Église, qui constatez la vacance du Siège de Saint Pierre, Vous qui êtes la hiérarchie de l'Église, Nous, Athanase de France, jurons pleine soumission à la Sainte Église et à Ses légitimes représentants ; non point par opportunité passagère, mais par devoir et pour l'amour de Dieu, de Son Fils et de Son Église. Aussi Nous Vous supplions de daigner bénir Notre sainte croisade, afin qu'elle ne soit point œuvre profane, mais bien œuvre catholique, qu'elle soit menée selon les lois de la guerre juste et dans l'observation des commandements de Dieu, et non selon les vaines volontés des hommes. Nous Vous supplions encore de ne point prêter foi aux calomnies, Nous ne sommes point une secte conclaviste venue bâtir une « nouvelle Église ». Nous, Athanase de France, ne sommes point venu pour être élevé au trône pontifical, ni pour fonder une école ou doctrine nouvelle. Mais seulement pour être le glaive temporel, soumis au glaive spirituel, un bellator en ce siècle présent, ayant pris sur Nous cette charge, faute qu'aucun autre n'ait eu l'opportunité de s'en saisir avant Nous. Notre royaume se veut catholique, christoroyaliste et féodal, poursuivant des objectifs politiques ordonnés à des fins religieuses, afin de régner pour le Christ, et non pas contre Lui. Car Nous savons que : « Tout pouvoir vient de Dieu ». Ainsi Nous ne voulons en aucune manière tourner contre Lui, ni contre Son Église, l'autorité qu'Il a daigner Nous accorder.

La bulle Cum ex Apostolatus officio a-t-elle été abrogée ?

Saint Pie V dit (Inter multiplices ; 21 décembre 1566) : ... marchant dans les traces de notre prédécesseur d'heureuse mémoire le Pape Paul IV, Nous rénovons par la présente la teneur de la Constitution de ce même Pontife contre les hérétiques et schismatiques, donnée à

Rome près Saint Pierre en l'An de l'Incarnation du Seigneur 1559 le 15 février, la 4e année de son Pontificat [il s'agit de la bulle Cum Ex Apostolatus Officio], Nous la confirmons et voulons et ordonnons qu'elle soit observée inviolablement et au détail près, selon son enchaînement et sa teneur.

L'Abbé Henri Mouraux dit (Une Lumière dans les ténèbres conciliaires : La bulle « Cum Ex Apostolatus », in Revue Bonum Certamen) : Le Pape Paul IV déclare que sa Bulle sera valable à perpétuité, qu'elle est promulguée en vertu de son pouvoir apostolique. Les mots dont il se sert sont précis, et ne laissent aucune place à l'équivoque. Les voici : « Nous décidons, statuons, décrétons et définissons » ... Saint Pie X avait inséré cette bulle dans le corps même du Code du Droit canonique. La mort le surprit avant qu'il n'est pût le publier. Ce fut son successeur Benoît XV qui fit cette promulgation. Mais, dans l'ombre du pape, le cardinal Gaspari, imbu de l'esprit de Rampolla retira, avant la publication, du corps des lois canoniques la Bulle de Paul IV et la plaça dans le corps des lieux canoniques. Substitution gravissime, dont la confiance m'a été faite par un Prélat du Vatican... C'est un acte de forfaiture. Mais un acte parfaitement nul en droit puisque, nous le redisons, la bulle est quand même placée dans le corps des lieux canoniques. Mais si l'effet juridique est nul, l'effet psychologique fut et demeure réel chez ceux qui connaissent peu ou pas le droit canonique. Ajoutons que pour qu'une loi dans l'Église soit supprimée, il faut qu'un document le déclare expressément. Cela ressort des 30 premiers chapitres du Code (de 1917) publié par Benoît XV. Or, aucun document officiel ne supprima la Bulle de Paul IV.

Pierre Joly dit (La vacance de la papauté et la constitution de l'Église, 23 décembre 2022) : Nos adversaires soutiennent... que la Bulle Cum Ex Apostolatus Officio du pape Paul IV aurait été abrogée par le pape Pie XII, sous prétexte que ce dernier a déclaré la chose suivante : « Aucun cardinal ne peut d'aucune manière être exclu de l'élection active et passive du Souverain Pontife sous le prétexte ou par le motif de n'importe quelle excommunication, suspense, interdit ou autre empêchement ecclésiastique. Nous suspendons ces censures seulement pour cette élection ; elles conserveront leurs effets pour tout le reste. » Or, ce même pape nous a aussi rappelé que « toute faute, même un péché grave, n'a pas en soi pour résultat – comme le schisme, l'hérésie ou l'apostasie – de séparer l'homme du Corps de l'Église. » Cette doctrine nous a également été enseignée par le pape Léon XIII qui a notamment écrit sur ce sujet : « Il est absurde de prétendre qu'un homme exclu de l'Église, a l'autorité dans l'Église. » Ainsi, la suspension des censures pour « le motif de n'importe quelle excommunication » évoquée par Pie XII ne concernent pas les délits contre la foi, mais uniquement certains péchés graves. Ceci étant, certains de nos opposants rétorqueront tout de même que cette bulle du pape Paul IV n'aurait plus de valeur légale, sous prétexte que le pape Pie XII a écrit que « dans la mesure où ce serait nécessaire, les constitutions et ordonnances apostoliques promulguées par les pontifes romains, Nos prédécesseurs ; Nous déclarons, comme ci-dessus, abrogés tous et chacun de ces documents apostoliques. » Mais cette objection est vaine, car ce même souverain pontife a déjà expliqué qu'il avait « résolu de publier et de promulguer cette constitution, qui est la même que celle de Pie X [...] et en conséquence d'abroger la constitution Vacante Sede Apostolica, telle qu'elle avait été édictée par Pie X, Notre prédécesseur. » Notons d'ailleurs que, dans ce même texte, le pape Pie XII mentionnait aussi l'abrogation des « constitutions de Nos prédécesseurs, et spécialement de Grégoire XV » ainsi que celle de la constitution « décrétée par Jules II ». En résumé, les seules constitutions qui furent abrogées par le pape Pie XII à travers ce document sont : 1) la constitution Vacante Sede Apostolica du pape Saint Pie X, 2) la constitution Æterni Patri du pape Grégoire XV, et 3) la constitution Cum tam Divino du pape Jules II. Dès lors, compte tenu du fait que Pie XII n'a jamais explicitement décrété l'abrogation de la bulle Cum ex apostolatus officio, nos adversaires sont donc contraints d'admettre que les prescriptions contenues dans ce document doivent être « observées à perpétuité et remises en pleine vigueur », car non seulement « il ne sera permis à aucune personne d'enfreindre ce texte », mais de plus, « Si quelqu'un avait la présomption de le tenter, qu'il sache que cela lui fera encourir

l'indignation de Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul. » D'ailleurs, cette Bulle a même été confirmée par le pape Saint Pie V, qui « en marchant dans les traces » de son « prédécesseur d'heureuse mémoire le Pape Paul IV » a décrété ce qui suit : « Nous rénovons la teneur de la constitution de ce même pontife contre les hérétiques et les schismatiques, donnée à Rome en l'An de l'Incarnation du Seigneur 1559 le 15 Février, la 4ème année de son pontificat, Nous la confirmons et voulons et ordonnons qu'elle soit observée inviolablement et au détail près. » De toute façon, quand bien même ce décret n'aurait pas été approuvé par le pape Saint Pie V, nos adversaires n'auraient absolument aucune raison valable pour soutenir sa caducité, car d'après le pape Léon XII : « Il est absurde de prétendre que les bulles des anciens pontifes puissent tomber en désuétude si elles n'étaient pas expressément approuvées par leurs successeurs. » De surcroît, bien avant Paul IV, le pape Nicolas II nous avait déjà averti que si quelqu'un se faisait « élire ou même ordonner et couronner, au moyen de la sédition, de l'impertinence ou de quelque ruse », alors « par l'autorité de Dieu et de celle des saints apôtres Pierre et Paul, il sera considéré comme un antéchrist, un intrus, un destructeur de toute la chrétienté, et il sera soumis à l'anathème perpétuel, banni du seuil de la Sainte Église de Dieu, et irrévocablement déposé de tout grade ecclésiastique ». Du reste, « Quiconque y adhère ou lui montre la moindre révérence, ou a l'audace de le défendre de quelque manière, » – ajoute le souverain pontife – « se trouve sous la menace d'être lié à la même sentence. De plus, quiconque méprise l'importance de ce décret Nôtre et tente d'établir quoi que ce soit de contraire à ses statuts, pour impertinemment confondre et perturber l'Église romaine, sera condamné à un anathème perpétuel, à l'excommunication et sera compté parmi les impies qui ne se relèveront pas au Jugement dernier. »

Guillaume von Hazel dit (Objection n°2 : La bulle Cum Ex Apostolatus Officio a été abrogée et n'était que disciplinaire ; 25 juin 2023) : Au moins dix canons majeurs du Code de 1917 sont explicitement fondés sur chacun des sept paragraphes de la bulle Cum Ex Apostolatus Officio. « Ne sont pas habilités à prendre part à l'élection... 4° ceux qui ont donné leur nom à une secte hérétique ou schismatique ou qui y ont adhéré publiquement. » – Canon 167 (fondé sur Paul VI, Cum Ex apostolatus, paragraphe 5), « Le pontife romain, successeur du primat de St. Pierre, a non seulement un primat d'honneur, mais aussi la suprême et pleine puissance de juridiction sur l'Église universelle, concernant la foi et les mœurs, et concernant la discipline et le gouvernement de l'Église dispersée sur tout le globe. » – Canon 218, paragraphe 1 (Cum Ex. paragraphe 1), « Le chancelier et les notaires doivent avoir une réputation sans tache et au-dessus de tout soupçon. » – Canon 373, paragraphe 4 (Cum Ex. paragraphe 5), « Concerne la privation des bénéfices ecclésiastiques ou encore la nullité des élections aux bénéfices. » – Canon 1435 (Cum Ex. paragraphes 4 et 6), « Le premier Siège n'est jugé par personne. » – Canon 1556 (Cum Ex. paragraphe 1), « Le procureur et l'avocat doivent être catholiques, majeurs et de bonne renommée; les non-catholiques ne sont pas admis, sauf cas exceptionnel et par nécessité. » – Canon 1657, paragraphe 1 (Cum Ex. paragraphe 5), « Sont à récuser comme étant des témoins suspects : 10/ les excommuniés, parjures, infâmes, après sentence déclaratoire ou condamnatoire. » – Canon 1757 (Cum Ex. paragraphe 5) [et les canons 2198, 2207, 2209...].

Réponse : Non !

Le pape est-il infallible ?

Pie IX dit (Concile Vatican I, Sess. 4, Pastor Aeternus ; 18 juillet 1870) : Le Saint-Esprit n'a pas été promis aux successeurs de Pierre pour qu'ils fassent connaître, sous sa révélation, une nouvelle doctrine, mais pour qu'avec son assistance ils gardent saintement et exposent fidèlement la révélation transmise par les Apôtres, c'est-à-dire le dépôt de la foi. Leur doctrine apostolique a été reçue par tous les Pères vénérés, révéérée et suivie par les saints docteurs orthodoxes. Ils savaient parfaitement que ce siège de Pierre demeurerait pur de toute erreur, aux termes de la promesse divine de notre Seigneur et Sauveur au chef de ses

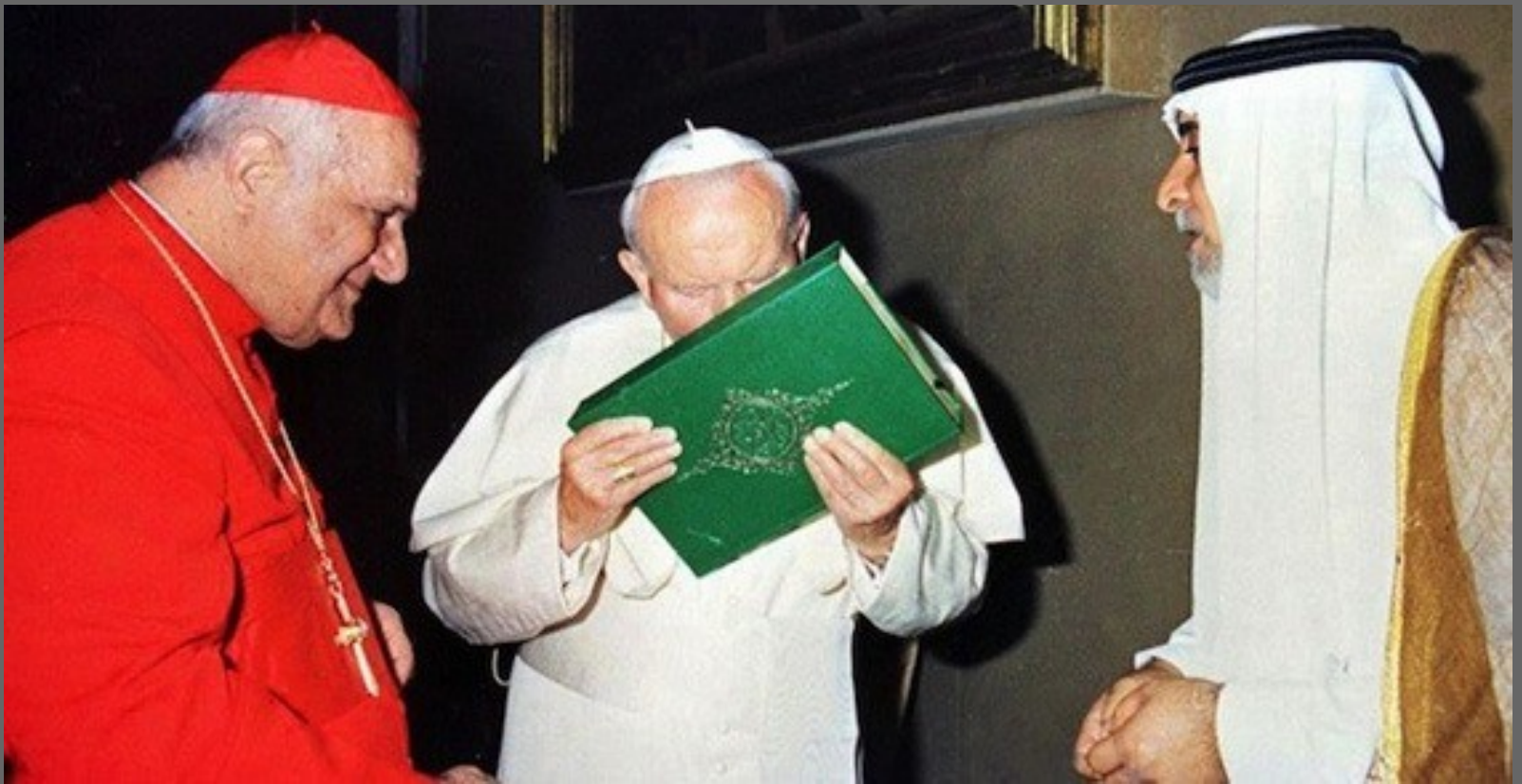
disciples : « J'ai prié pour toi, pour que ta foi ne défaille pas ; et quand tu seras revenu, affermis tes frères » Ce charisme de vérité et de foi à jamais indéfectible a été accordé par Dieu à Pierre et à ses successeurs en cette chaire, afin qu'ils remplissent leur haute charge pour le salut de tous, afin que le troupeau universel du Christ, écarté des nourritures empoisonnées de l'erreur, soit nourri de l'aliment de la doctrine céleste, afin que, toute occasion de schisme étant supprimée, l'Église soit conservée tout entière dans l'unité et qu'établie sur son fondement elle tienne ferme contre les portes de l'enfer. C'est pourquoi, nous attachant fidèlement à la tradition reçue dès l'origine de la foi chrétienne, pour la gloire de Dieu notre Sauveur, pour l'exaltation de la religion catholique et le salut des peuples chrétiens, avec l'approbation du saint concile, nous enseignons et définissons comme un dogme révélé de Dieu : Le Pontife romain, lorsqu'il parle ex cathedra, c'est-à-dire lorsque, remplissant sa charge de pasteur et de docteur de tous les chrétiens, il définit, en vertu de sa suprême autorité apostolique, qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être tenue par toute l'Église, jouit, par l'assistance divine à lui promise en la personne de saint Pierre, de cette infaillibilité dont le divin Rédempteur a voulu que fût pourvue son Église, lorsqu'elle définit la doctrine sur la foi et les mœurs. Par conséquent, ces définitions du Pontife romain sont irréformables par elles-mêmes et non en vertu du consentement de l'Église. Si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, avait la présomption de contredire notre définition, qu'il soit anathème.

Léon XIII dit (*Libertas Præstantissimum* ; 20 juin 1888) : Pour la foi et la règle des mœurs, Dieu a fait participer l'Église à son divin magistère et lui a accordé le divin privilège de ne point connaître l'erreur. C'est pourquoi elle est la grande, la sûre maîtresse des hommes et porte en elle un inviolable droit à la liberté d'enseigner.

Pie XII dit (*Humani Generis* ; 12 août 1950) : Dieu a donné à son Église, en même temps que les sources sacrées, un magistère vivant pour éclairer et pour dégager ce qui n'est contenu qu'obscurément et comme implicitement dans le dépôt de la foi. Et ce dépôt, ce n'est ni à chaque fidèle, ni même aux théologiens que le Christ l'a confié pour en assurer l'interprétation authentique, mais au seul magistère de l'Église.

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (*Le pape est infaillible*) : Lorsque le Pape enseigne, lorsqu'il déclare à l'Église que telle doctrine est vraie ou fausse, que telle ligne de conduite est bonne ou mauvaise, c'est JÉSUS-CHRIST lui-même qui parle par la bouche de son Vicaire ; et comme JÉSUS-CHRIST est la vérité infaillible, il ne souffre jamais que son Vicaire puisse enseigner l'erreur. Il l'assiste si puissamment, qu'il le maintient dans la vérité, selon la promesse qu'il lui en a faite : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne puisse défaillir. » (...) A entendre certains gens, on dirait vraiment que le Pape n'est pas pour eux, mais contre eux ; que son autorité amoindrit la leur ; que son infaillibilité n'est bonne qu'à humilier les chrétiens et à lui donner de l'orgueil. Ces esprits-là sont bien peu catholiques ; et ils oublient que tout, dans l'Église, est institué pour le bien et le bonheur des enfants de Dieu. L'autorité et l'infaillibilité du Pape sont une des plus grandes preuves d'amour, de miséricorde, de bonté, que la Providence ait pu donner à chacun de nous. Donc c'est pour nous que le Pape est infaillible ; c'est pour vous, ingrats, qui l'attaquez (...) Tout le monde est donc obligé, sous peine de péché mortel, sous peine d'hérésie et d'apostasie, de croire, du fond du cœur, sans aucune restriction, que le Souverain-Pontife ne peut errer lorsqu'il enseigne l'Église.

Réponse : Oui, il l'est ! C'est justement parce qu'il l'est qu'il est facile de détecter que les "papes" du 28 octobre 1958 à aujourd'hui sont des antipapes, car est-ce infaillible d'embrasser le Coran ? Est-ce infaillible d'aller prier dans des synagogues et des mosquées ? Est-ce infaillible de dire que toutes les religions sont des chemins vers Dieu ? Non ! Non ! Non ! C'est l'œuvre du démon, accompagnés de ses mercenaires francs-maçons !



L'antipape Jean-Paul II embrassant le Coran



L'antipape Benoît XVI priant dans une mosquée

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 12, art. 1) : Si quelqu'un adorait le sépulcre de Mahomet, il serait apostat.

—

« L'une des causes de l'état actuel de l'Église catholique »

L'Église actuelle est infiltrée par l'hérésie talmudiste. Elle est attaquée de toutes parts, mais notre bienveillant Seigneur, Jésus-Christ, l'aime et la protège. Les "juifs" sont responsables de tous les maux que subissent les chrétiens, avant même qu'ils n'aient commandité aux Romains la mort du Messie que Dieu leur avait envoyé (Jésus-Christ). Aujourd'hui, les "juifs" s'attaquent à l'Église catholique et la rongent de l'intérieur. Voilà la lâcheté du "juif" : ils ont le nez dans les comptes, ils rusent, ils réécrivent l'histoire. Les "juifs" ont collaboré avec le clergé hérétique et franc-maçon pour organiser le concile Vatican II, dans le but de moderniser l'Église catholique. En voulant rendre l'enseignement du Christ obsolète, les "juifs" n'ont fait que prouver une énième fois qu'ils sont les ennemis ultimes de l'humanité. Nous employons le mot "juif" avec des guillemets, car l'objectif de la religion juive était d'attendre un Messie. Dieu leur a envoyé ce Messie : c'était Jésus-Christ. Mais les faux juifs hérétiques ont craché sur ce Messie, sur son enseignement, et ont commandité son assassinat aux Romains. Les vrais Juifs ont suivi le Christ, sont devenus ses disciples, et ont prêché l'Évangile. Les "juifs" actuels ne sont donc pas de vrais Juifs, mais des talmudistes lucifériens, qui mutilent encore les nourrissons, des sectaires suceurs de sang qui se victimisent en public mais qui, dans l'ombre, sont des prédateurs. Ils idolâtrèrent des pédophiles, tels les mahométans idolâtrèrent le faux prophète Mahomet, le pédophile ayant, selon les textes mahométans, épousé une fillette de 7 ans. Et les mahométans glorifient cela. Mais ne vous y trompez pas : le mahométisme est inspiré du Talmud. Mahomet, dans sa grotte, a parlé au diable déguisé en Archange Gabriel. Et le diable a conduit Mahomet à rencontrer les talmudistes, puis Mahomet a égaré les Arabes et bien d'autres peuples avec une pagano-hérésie inspirée du talmudisme et du paganisme arabe. Le faux prophète Mahomet était un dégénéré et un possédé, manipulé par le diable. Le diable a donc présenté ses alliés, les talmudistes qui avaient pactisé avec lui depuis bien longtemps à Mahomet, pour qu'ils fassent alliance. Par ailleurs, la première trace écrite de racisme dans l'histoire apparaît dans le Talmud. De même, le Talmud insulte le Christ, la Très Sainte et Très Vierge Marie, légifère la pédophilie, l'avortement et la misogynie la plus totale. Voici des parties du Talmud qui confirment nos propos :

Le mot « gentil » signifie un non-juif.

1. Blasphèmes contre le Christ et la Vierge Marie

Sanhedrin 43a:20 : La veille de Pessah, on pendit le corps de Jésus le Nazaréen après l'avoir tué par lapidation. Et un crieur sortit devant lui pendant quarante jours, proclamant publiquement : Jésus le Nazaréen va être lapidé parce qu'il pratiquait la sorcellerie, incitait les gens à l'idolâtrie et égarait le peuple juif... Alors on le lapida et on pendit son corps la veille de Pessah.

Comme Jésus-Christ, ce personnage du Talmud se nomme Yeshu, Yeshua (francisé Jésus). Comme le Christ, il était de Nazareth, donc un Nazaréen. Ce qui diffère de la Passion du Christ est la lapidation : dans Sanhedrin 43a:20, il est dit que ce Jésus a été lapidé à mort. Or, nous savons que les pharisiens voulaient lapider le Christ mais qu'ils n'avaient pas réussi (Jean 8, 59, Jean 10, 31). Néanmoins, comme le Christ, ce Jésus a été tué la veille de la Pâque juive [Pessah] (Jean 19, 14), et son corps a été pendu. Cela ne signifie donc pas forcément une pendaison, mais que le corps était pendu, comme un crucifié est pendu, pieds et mains cloués à une croix.

D'autant plus que l'Écriture use aussi du terme "pendre" lorsqu'il est question de crucifixion :

Actes 10, 39 : ... Jésus qu'ils ont tué, le suspendant à un bois.

Actes 5, 30 : Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous-mêmes vous avez fait mourir, le suspendant à un bois.

Luc 23, 39 : L'un des voleurs qui étaient suspendus en croix le blasphémait, disant : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous aussi.

Galates 3, 13 : Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, devenu malédiction pour nous, selon qu'il est écrit : Maudit quiconque est pendu au bois !

Gittin 57a:3-4 : Onkelos alla alors ressusciter Jésus le Nazaréen par nécromancie et lui dit : « Qui est le plus important dans ce monde où tu es maintenant ? » Jésus lui répondit : « Le peuple juif. » Onkelos lui demanda : « Devrais-je donc m'attacher à eux dans ce monde ? » Jésus lui dit : « Tu chercheras leur bien, tu ne chercheras pas leur malheur, car quiconque les touche est considéré comme touchant la prune de son œil. » Onkelos lui dit : Quelle sera la punition de cet homme, euphémisme pour Jésus lui-même, dans l'autre monde ? Jésus lui dit : Il est puni par des excréments bouillants. Comme l'a dit le Maître : Quiconque se moque des paroles des Sages sera condamné à bouillir dans des excréments. Et c'était son péché, car il se moquait des paroles des Sages.

Le fait que le personnage, Jésus le Nazaréen, ne soit pas le même Jésus que dans la Bible mais que pourtant les similitudes soient beaucoup trop nombreuses est simplement une ruse talmudiste, possibilité numéro une : ils ont fait cela seulement dans les versions du Talmud pour les non-juifs, possibilité numéro deux : ils ont fait cela depuis quelques siècles voire plusieurs siècles pour éviter que leurs Talmuds soient de nouveau jugés, interdits ou détruits par les autorités catholiques comme en 1242 et 1244 par Saint Louis avec le soutien total de l'Église catholique (*Impia Judaeorum perfidia*, lettre du Pape Innocent IV au Roi Saint Louis), puis le 29 mai 1554, le Pape Jules III adressa une lettre apostolique aux évêques et archevêques où il ordonna que le Talmud et d'autres livres talmudistes soient damnés et brûlés et encouragea vivement l'investigation de ces derniers avant destruction pour décréter si oui ou non il y avait blasphème. Donc il est tout à fait possible que ces talmudistes rusés aient retiré des parties insultantes et blasphématoires du Talmud afin que les autorités catholiques ne détruisent plus leurs livres. Jésus le Nazaréen est un code pour dire : Jésus-Christ. Ils ne peuvent dire « Jésus-Christ » ; ils le prennent pour l'antéchrist.

De plus, dans le Talmud (Sotah 47a, Shabbat 104b, Sanhedrin 106a/b, Avodah Zara 17a...), il nous est parlé d'un Jésus bâtard, né de l'adultère, et d'une Marie qui a commis l'adultère avec un soldat romain. Et, comme par hasard, ce Jésus est allé en Égypte, et il a été lapidé, et son corps a été pendu comme un corps est pendu sur une croix, donc crucifié. Et, comme par hasard, ce Jésus était aussi nommé Jésus le Nazaréen... Mais les talmudistes et golems d'aujourd'hui nous disent : "Oui mais euh, dans ces parties-là, on ne parle pas du Jésus et de la Marie des chrétiens..." Et je réponds que oui, c'est une évidence : ce n'est pas notre Jésus et notre Marie, car les talmudistes de l'époque les ont tellement calomniés que ce sont devenus des personnages fictifs à part entière. Et j'en suis certain : le Talmud d'aujourd'hui n'est pas le même que celui d'il y a mille ans, donc celui qui a été jugé par Saint Louis et l'Église catholique. Je me demande bien ce que l'on doit trouver dans ce Talmud d'époque, ou bien encore dans le Talmud d'aujourd'hui se trouvant en Terre Sainte mais sous autorité talmudiste. La vraie vérité réside dans le Talmud en hébreu, pas dans les versions anglaises et allemandes mises en vente pour les non-juifs, avec autorisation spéciale et analyse complète des savants talmudistes avant mise en vente, évidemment. Je suis donc pour ouvrir une enquête : il nous faut récupérer le Talmud complet en hébreu venant d'"Israël" et une équipe d'anciens talmudistes convertis au catholicisme, comprenant l'hébreu parfaitement, et cela depuis la naissance, pour vérifier si, oui ou non, dans leurs versions

en hébreu, ils ne cachent pas leurs propos blasphématoires contre le Christ et la Vierge Marie, en inventant des personnages ayant les mêmes noms et une histoire quasi identique à celle du Christ et de Marie, tout en y ajoutant des inventions blasphématoires, telles que l'accusation d'adultère portée contre la Vierge Marie, comme ils le font pour les versions anglaises, allemandes, françaises, etc.

Et nous avons des traces de ces accusations contre la Très Sainte Vierge, cela a débuté par le philosophe grec Celse, dans son œuvre antichrétienne *Discours véritable*. Il traite les apôtres de scélérats et accuse aussi la Très Sainte Vierge d'avoir commis l'adultère avec un soldat romain nommé Panthera, mais il n'a rien inventé. Cette accusation que le Christ soit né de l'adultère est une rumeur orale qui s'est transmise chez les pharisiens, mais cette rumeur accusatrice, sans fondement et totalement inventée, est une réalité pour les pharisiens et nombreux autres détracteurs du Christ. La source écrite la plus ancienne de cette accusation est l'œuvre de Celse. L'un des Pères grecs, Origène, a donc répondu aux arguments de Celse et des quelques pharisiens qui ont certainement dû l'aider dans son œuvre, *Contre Celse* : "Le juif dit de la mère de Jésus : qu'elle fut chassée par le charpentier, son fiancé, ayant été convaincue d'avoir commis adultère avec un soldat, nommé Panthera." Cette œuvre de Celse fut écrite vers l'an 178, donc avant le Talmud, ce qui prouve que les auteurs du Talmud ont inséré des rumeurs et des accusations d'adultère tout en le sachant dans leur œuvre qu'est le Talmud.

Donc dans ces deux œuvres d'avant Talmud, nous pouvons voir que les pharisiens faisaient déjà tout ce qui était possible pour dire que la Vierge n'était pas vierge et que le Christ n'était pas issu d'une vierge. À noter que le *Discours véritable* date approximativement de l'an 178 et l'œuvre lui faisant objection, *Contre Celse*, date de l'an 248, et nous savons que le Talmud fut compilé des siècles après. Il est donc une évidence que ces pharisiens ont fait cela pour accuser le Christ d'être un bâtard et la Très Sainte Vierge d'être une prostituée :

(Le Talmud utilise le terme "Stada" et parfois "Sateda" pour désigner la Vierge Marie, et "ben", donc fils de Stada ou Sateda, signifie donc Jésus qui est le fils de Marie, et ils usent du terme "Panthera" et aussi "Pandeira" pour désigner le soldat romain.)

Shabbat 104b:5 : Rabbi Éliézer a dit aux rabbins : « L'infâme ben Stada n'a-t-il pas fait sortir des sorts d'Égypte par une égratignure ? » Ils lui ont répondu : « C'était un imbécile, et on ne peut pas citer de preuve d'un imbécile. » Ce n'est pas ainsi que la plupart des gens écrivent. » D'ailleurs, la Guemara demande : « Pourquoi l'a-t-on appelé ben Stada, alors qu'il était le fils de Pandeira ? » Rav Hishda a dit : « Le mari de sa mère, qui lui tenait lieu de père, s'appelait Stada, mais celui qui avait eu des relations avec sa mère et l'avait engendré s'appelait Pandeira. » La Guemara demande : « Le mari de sa mère n'était-il pas Pappos ben Yehuda ? » Au contraire, sa mère s'appelait Stada et il s'appelait ben Stada en son honneur. La Guemara demande : Mais sa mère, Myriam, n'était-elle pas celle qui tressait les cheveux des femmes ? La Guemara explique : Ce n'est pas une contradiction. Stada n'était plutôt qu'un surnom, comme on dit dans Pumbedita : Celle-ci s'est éloignée [setat da] de son mari.

(Dans Sanhedrin 67a:15, le texte est le même, sauf que cette fois le mot "mamzer", qui signifie "bâtard", apparaît à l'encontre de Jésus.)

(Pour ceux qui ne le sauraient pas, les pharisiens n'ont évidemment pas traité la Vierge Marie de prostituée par plaisir de vulgarité, pas comme premier objectif en tout cas, c'était surtout car l'une des prophéties annonciatrices du Messie, Isaïe 7, 14 dit : « Le Seigneur lui-même vous donnera un signe. Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils... »)

Voici ce que dit Maïmonide, l'un des plus grands rabbins talmudistes, sur Jésus-Christ dans son *Épître au Yémen* : Le premier à avoir adopté ce plan [de détruire toute trace de la nation

juive] a été Jésus le Nazaréen, que ses os soient réduits en poussière. Il était d'Israël, bien que son père fût non-juif et que sa mère seulement fût israélite... Il a incité les gens à croire qu'il était le prophète envoyé par Dieu pour clarifier les ambiguïtés dans la Torah, et qu'il était le Messie qui était prédit par chacun des prophètes. Il a interprété la Torah et ses préceptes de telle façon que cela conduisait à leur suppression totale, à l'abolition de tous les commandements et à la violation de tous les interdits. Les sages, que leur mémoire soit bénie, ayant été au courant de ses plans avant que sa réputation ne se répande parmi notre peuple, lui infligèrent une punition.

(L'antipape Jean-Paul II considérait d'ailleurs Maïmonide comme un grand philosophe et un grand théologien selon ses dires dans son Message du 22 mai 2004 à M. Riccardo di Segni, le Grand Rabbín de Rome : « Au Moyen-Âge, certains de vos grands penseurs, comme Juda ha-Levi et Moïse Maïmonide, ont tenté d'étudier de quelle façon il était possible d'adorer ensemble le Seigneur et de servir l'humanité souffrante, préparant ainsi les voies de la paix. Le grand philosophe et théologien, bien connu Maïmonide de Cordoue (1138-1204), dont nous commémorons cette année le VIII centenaire de la disparition, exprima le souhait qu'une meilleure relation entre juifs et chrétiens puisse conduire le monde entier à l'adoration unanime de Dieu. »)

Je vous invite aussi à lire *Sefer Toledot Yeshuh*, un livre soi-disant biographique de la vie de Jésus-Christ écrit par les talmudistes. Ce livre est certainement la pire parodie de la vie du Christ, voici donc ce que sont les parties du Talmud transmises sur le Christ et la Vierge. Ce sont des parodies, comme dit plus tôt : ils parodient, mais malicieusement, pour ne pas être pris pour fautifs plus tard. Comme pour la crucifixion, est-ce de leurs mains qu'ils l'ont faite ? Non ! Mais de leurs langues. Or, c'est pire ! Ils sont si lâches que finalement ils rusent peut-être comme cela depuis l'Antiquité, et en vérité ils n'ont jamais parlé du Christ étant un bâtard dans le Talmud sans la ruse de : "Non, ce n'est pas lui, c'est un autre Jésus le Nazaréen, ils se ressemblent mais ce n'est pas le même : Hashem est mon témoin !"

Toledot Yeshuh, Manuscrit de Vienne : À l'époque du second Temple et de l'empereur Tibère... Tous les Sages s'accordèrent pour tuer le bâtard Yehoshuah : en effet il avait enseigné la halakhah devant son maître et fait preuve d'insolence à l'égard de ce qui est en haut. Ils prononcèrent contre lui un hérem en Israël : on ne devait plus l'appeler Yehoshuah mais Yeshuh... Il apprit que la chose était devenue publique : il était un bâtard fils d'impure, sa mère s'était prostituée dans le dos de son mari, et les Sages l'avaient condamné à mort... Et des étudiants dirent au bâtard : "Si tu es vraiment le Messie, montre-nous un miracle !" et le bâtard répondit : "Quel signe me demandez-vous ?" et les étudiants répondirent : "Fait se tenir sur ses jambes un infirme qui n'a jamais marché !". Aussitôt ils allèrent lui amener un paralytique et le bâtard le guérissa. À la vue du miracle, les disciples se prosternèrent devant lui et beaucoup eurent foi en lui. Voyant que quelques gentils avaient foi en lui, les Israélites décidèrent de le faire prisonnier et dire auprès [de l'autorité] : "L'homme qui a nom Yeshuh est un bâtard qui possède des charmes magiques immenses ; grâce à eux il abuse les gens et il abuse Israël en affirmant qu'il est le Messie, ce pourquoi il mérite la peine capitale !"

(Cette rare citation, issue de l'un des nombreux manuscrits de Toledot Yeshuh, provient du livre *L'Évangile du ghetto*, qui a quasiment disparu d'internet, des boutiques en ligne et même des bibliothèques. Un exemplaire de ce livre coûte actuellement 2 000 € sur Amazon. Heureusement, il reste encore une version disponible sur Internet Archive, que j'ai utilisée pour retrouver la citation précédente. Vous pouvez donc vérifier par vous-même, au chapitre du Manuscrit de Vienne, que cette citation n'est pas inventée. Aussi, il semble que les quelques sites : Internet Archive et OpenLibrary, où les versions du livre sont encore disponibles en ligne, ont été publiées par une même personne nommée Marc, et nous le remercions et bénissons son travail d'archiviste. Soyez comme cet homme, soyez des

archivistes, archivez tout ce qui peut nous être utile afin que rien ne soit oublié, autant les bonnes choses que les mauvaises !)

Plus de doute, ils nous ont déclaré la guerre ! Et pas seulement car ils ont dit du Christ qu'il était un bâtard, et pas seulement car ils ont dit de la Très Sainte Vierge qu'elle était une prostituée, mais parce que, avant toutes ces accusations, ils ont dit de leur langue, qui était acérée comme une épée : "Crucifie-le, crucifie-le !"

2. Gentils et "juifs"

Bava Metzia 114b:2 : Comme il est dit : « Et vous, mes brebis, les brebis de mon pâturage, vous êtes des hommes » (Ézéchiel 34:31), ce qui enseigne que vous, c'est-à-dire le peuple juif, êtes appelés « hommes », mais que les Gentils ne le sont pas.

Keritot 6b:20 : Comme il est écrit : « Et vous, mes brebis, les brebis de mon pâturage, vous êtes un peuple [adam] » (Ézéchiel 34:31), d'où le fait que vous, le peuple juif, êtes appelés adam, mais que les Gentils ne le sont pas.

Dans ces deux parties, les talmudistes usent de l'Ancien Testament en l'interprétant mal de leur manière pour alimenter leur foi en la supériorité du peuple juif et pour déshumaniser les non-juifs. Il est à savoir que les interprétations de la Bible hébraïque, donc de l'Ancien Testament, sont faussées car faites par des rabbins talmudistes, non par des prêtres ou des théologiens catholiques ; de plus, ceux-ci ne possèdent pas les dons, dont l'intelligence, que procurent le baptême et le Saint-Esprit.

Eruvin 43b:6 : Le Messie venu, toutes les nations seront soumises au peuple juif et l'aideront à préparer tout ce qui est nécessaire pour le Shabbat.

Sanhedrin 58b:17-18 : Rabbi Hanina dit : Un non juif qui frappe un juif est passible de la peine de mort... Et Rabbi Hanina dit : Quiconque gifle un juif est considéré comme s'il giflait la joue du Saint [Dieu].

Sanhedrin 57a:14-17 : La Guemara demande : Un descendant de Noé est-il exécuté pour vol ? Mais n'est-il pas enseigné dans une baraïta : Concernant les types de vol suivants : celui qui vole ou cambriole, et de même celui qui a des relations avec une belle femme mariée, prisonnière de guerre, et de même tous les actes similaires, s'ils sont commis par un non juif envers un autre non juif, ou par un non juif envers un juif, l'acte est interdit ; mais si un juif le fait envers un non juif, c'est permis ? La Guemara explique la question : Et s'il est vrai qu'un non juif est passible d'exécution pour vol, et que cela ne lui est pas seulement interdit, que la baraïta enseigne qu'il est passible d'exécution. La Guemara répond : Puisque le tanna voulait enseigner dans la dernière clause que si un juif agit ainsi envers un non juif, c'est permis, il a enseigné dans la première clause que si un non juif commet l'un de ces actes, c'est interdit. Si la baraïta devait affirmer que si un non juif agit ainsi, il est responsable, elle devrait préciser que si un juif agit ainsi envers un non juif, il en est exempté, car c'est le contraire de responsable. Cela indiquerait qu'il est en réalité interdit à un juif d'agir ainsi envers un non juif, et qu'il est simplement exempté de responsabilité, ce qui n'est pas le cas. Par conséquent, le mot « interdit » est utilisé à propos d'un non juif. Cela ne prouve donc pas qu'un non juif soit exempté de la peine capitale. La Guemara rétorque : « Mais partout où il y a une responsabilité pour la peine capitale, cette tanna l'enseigne, comme il est enseigné dans la première clause : Concernant le meurtre, si un non juif tue un autre non juif, ou si un non juif tue un juif, il est responsable. Si un juif tue un non juif, il est exempté. De toute évidence, le terme responsable est utilisé dans la baraïta. La Guemara répond : Dans ce cas, comment le tanna doit-il l'enseigner ? Doit-il l'enseigner en utilisant les termes « interdit » et « permis », indiquant qu'un juif peut tuer un non juif dès le début ? Or, n'est-il pas enseigné dans une baraïta qu'à l'égard d'un non

juif, et de même à l'égard des bergers juifs de petit bétail, qui étaient généralement des voleurs, il est interdit de les relever d'une fosse dans laquelle ils sont tombés, et de les y descendre ? Autrement dit, il est interdit de les sauver du danger, mais il est également interdit de les tuer dès le début. Concernant le vol, le terme «permis» est pertinent, car il est permis à un juif de voler un non juif.

Cette partie affirme qu'un "juif" peut voler et assassiner un non-juif sans conséquence, mais qu'en plus un "juif" n'a pas le droit de secourir un non-juif.

Avodah Zarah 26a:15-16, 26b:7 : Rav Yosef pensait exprimer une idée similaire concernant un enseignement tiré d'une baraita : en ce qui concerne les non-juifs et les bergers de petits animaux domestiques, il est interdit de les sortir d'une fosse et de les y descendre. Rav Yosef suggérait que, malgré cela, il est permis de les sortir de la fosse en échange d'un paiement, par inimitié. Abaye lui dit : Il est interdit de sortir un non-juif d'une fosse, même contre rémunération, car on peut lui donner une excuse, par exemple : « Mon fils est sur le toit et je dois utiliser cette échelle pour le faire descendre. » (...) Ravina dit : on peut en déduire que si une échelle se trouvait dans le puits, un juif la retire et dit : j'ai besoin de l'échelle pour faire descendre mon fils du toit.

Cette partie affirme que si un non-juif tombe dans une fosse ou un puits, un "juif" n'a pas le droit de l'en sortir et doit retirer l'échelle.

Citations non-talmudiques :

Israël Shahak dit (Histoire juive, religion juive, p. 95) : Selon la religion judaïque, le meurtre d'un juif est un crime capital et l'un des trois péchés les plus abominables... Le cas est tout à fait différent si la victime est un gentil. Le juif qui tue délibérément un gentil n'est coupable que d'un péché contre les lois du Ciel, non punissable par un tribunal. Quant à être la cause indirecte de la mort d'un gentil, ce n'est pas un péché du tout. Ainsi, l'un des plus importants commentateurs du Shulhan Arukh explique que s'agissant d'un gentil, « l'on ne doit pas lever la main pour lui nuire, mais on peut lui nuire indirectement, par exemple en enlevant une échelle quand il est tombé dans un trou (...) il n'y a pas d'interdiction ici, puisque ce n'a pas été fait directement. »

Albert Memmi dit (Portrait d'un juif, p. 178-179) : Pour le Juif qui n'a pas cessé de croire et de pratiquer sa propre religion, le christianisme est la plus grande usurpation théologique de son histoire ; c'est un blasphème, un scandale spirituel et une subversion. Pour tous les Juifs, fussent-ils athées, le nom de Jésus est le symbole d'une menace... je dirai que pour les Juifs leur Dieu [celui des chrétiens] c'est un peu le diable... Un jour à Tunis, un juif... voyant passer un enterrement chrétien, fut subitement pris d'une fureur... Un couteau ouvert à la main, il se précipita sur le cortège mortuaire qui se dispersait affolé, lorsque [le juif], sans un regard pour la foule... piqua droit sur l'enfant de chœur... et lui arracha la croix des mains, la jeta à terre et rageusement la piétina longuement.

Jules Isaac dit (Le Judaïsme et le Vatican de Léon de Poncins) : Vos Évangélistes sont une bande de menteurs, vos Pères de l'Église sont des pervers et des tortionnaires, qui ont répandu partout dans le monde la haine du juif et déchaîné la sauvagerie de la Bête... Ils sont les précurseurs de Hitler et de Streicher, et sont véritablement responsables d'Auschwitz et des six millions de morts juifs, victimes des Allemands...

Wladimir Rabinovitch dit (Anatomie du judaïsme français, p. 188) : La conversion d'un juif au Christianisme est une trahison et une idolâtrie, car elle implique le blasphème suprême, la croyance en la divinité d'un homme.

Innocent III dit (Lettre au roi Philippe II Auguste de France) : Au jour du vendredi saint, les juifs, sans respecter les anciennes coutumes, parcourent les rues et places publique et, selon leur habitude, rient des chrétiens qui adore le Crucifié sur sa croix, et cherchent par ces impropriétés à les détourner de leur dévotions. Il s'avère que les portes des juifs sont toujours ouvertes aux voleurs, jusqu'au milieu de la nuit, sans que, si on trouve un objet volé auprès d'eux, on ne puisse jamais obtenir justice d'eux. Les juifs abusent de la patience royale et, comme ils résident au milieu des chrétiens, ils traitent mal leurs hôtes quand ils le peuvent et tuent en cachette des chrétiens : nous avons entendu parler en effet d'un pauvre étudiant qui a été trouvé mort dans leurs latrines. Pour qu'ils ne blasphèment pas le nom de Dieu et pour que la liberté chrétienne ne soit pas mise plus bas que la servitude des juifs, nous avertissons la sérénité royale et exhortons au nom de Dieu et nous imposons en rémission de ses péchés, que tu empêches les juifs de faire ces choses et des choses similaires, que tu cherches à abolir de tels abus dans le royaume de France, pour qu'on te voie imbu du zèle pour Dieu selon la sagesse. De surcroît, puisque les lois séculaires doivent être plus sévères contre ceux qui blasphèment le nom du Seigneur, ainsi fais attention à ces blasphémateurs, pour que leur punition soit une leçon pour tous, pour que la facilité du pardon n'incite pas au délit. Efforce-toi d'éliminer les hérétiques, pour que la royale grandeur ne permette pas au loup, déguisé sous une peau de mouton, de parcourir librement son territoire à la perdition des ouailles, mais qu'elle montre la même ferveur en persécutant les hérétiques qu'elle montre en poursuivant la foi chrétienne.

Monseigneur Léon Meurin dit (La franc-maçonnerie synagogue de Satan) : Mettre le Talmud à la portée de tout le monde, c'est soustraire aux juifs le secret de leur force.

3. Pédophilie, avortement et misogynie

Niddah 44b:9 : Une fille de trois ans et un jour, dont le père a arrangé les fiançailles, est fiancée par un rapport sexuel, car le statut halakhique d'un rapport sexuel avec elle est celui d'un rapport sexuel au sens strict du terme. Et si le mari sans enfant d'une fille de trois ans et un jour décède, si son frère, le yavam, a des rapports avec elle, il l'acquiert comme épouse ; et si elle est mariée, un homme autre que son mari est responsable de ses rapports sexuels avec elle, en violation de l'interdiction d'avoir des rapports avec une femme mariée.

Kiddushin 10a:10 : Une fille de trois ans et un jour peut être fiancée par un rapport sexuel, et si son yavam a eu des rapports avec elle, il l'a acquise. Et si elle est mariée, on est responsable de tout rapport sexuel avec elle, en raison de son statut de femme mariée. Et si elle est impure, comme une femme ayant ses règles, elle rend celui qui a des rapports avec elle rituellement impur pendant sept jours.

Ketubot 11b:6 : Un homme adulte qui a eu des rapports sexuels avec une fille mineure de moins de trois ans n'a rien fait, car avoir des rapports sexuels avec une fille de moins de trois ans équivaut à s'enfoncer un doigt dans l'œil. Dans le cas d'un œil, après qu'une larme en a coulé, une autre se forme pour la remplacer. De même, l'hymen rompu d'une fille de moins de trois ans est restauré.

Sanhedrin 72b:14 : Rav Hisda [dit] : Si une femme accouche et que sa vie est menacée par le fœtus, on peut sacrifier la vie de ce dernier pour sauver la mère.

Mishnah Oholot 7:6 : Si une femme a des difficultés à accoucher, on découpe l'enfant dans son ventre et on l'extrait membre par membre, car sa vie prime sur celle de l'enfant.

Shabbat 152a:12 : Une femme est essentiellement une fiole pleine d'excréments pourtant, les hommes ne sont pas dissuadés et ils courent tous après elle avec désir.

Menachot 43b:17 : Un homme est obligé de réciter trois bénédictions chaque jour louant Dieu pour Ses bontés, et ces bénédictions sont : Qui ne m'a pas fait un gentil ; Qui ne m'a pas fait une femme ; et Qui ne m'a pas fait un ignorant.

(En ce qui est de la pédophilie sur garçonnets, cela est légiféré par loi talmudiste dans Sanhedrin 54b:20-23 jusqu'à Sanhedrin 55a:1, il y a un débat entre deux rabbins pour savoir à partir de quel âge un garçonnet ne peut plus être sodomisé : trois ou neuf ans ? Dans Sanhedrin 55a:1 ils closent le débat et s'accordent sur neuf ans, je vous invite à aller vérifier par vous-même sur le site : sefaria.org)

Le Talmud est une œuvre insultante, dégénérée, et satanique, écrite par des pharisiens visiblement fallacieux pour avoir aussi peu de répartie dans leurs propos, soyons donc fermes et implacables dans l'application de la justice, tel Saint Louis en l'an de grâce 1254, expulsions les juifs du Royaume de France. De même tel Saint Louis en l'an de grâce 1242, brûlons le Talmud dans les rues de Paris, à moins que nous brûlions d'abord cette ville corrompue par la Révolution, symbole actuel de la République, comme le Talmud, hâtons-nous de faire s'effondrer la Tour Eiffel !

Le Commandeur Athanase de France dit : Vraisemblablement, le Talmud sert au moins à prouver l'existence certaine du Christ, car s'il n'avait jamais existé, les pharisiens auraient dit dans le Talmud que Jésus-Christ n'existait pas. Mais comme les Juifs de l'époque, autant les foules des Terres d'Israël que les disciples proches du Christ, avaient vu les miracles du Christ, ainsi, comme trop de personnes pouvaient témoigner de l'existence du Christ, les rabbins pharisiens n'eurent d'autre choix que de le traiter de sorcier et d'envoyé du diable. Ils ont fait passer le Christ pour l'antéchrist seulement pour leurs intérêts terrestres, et pour cela ils sont ennemis de l'humanité en Christ jusqu'à l'Apocalypse !

1 Thessaloniens 2, 14-16 : Car, mes frères, vous êtes devenus des imitateurs des Églises de Dieu qui sont en Judée, unies au Christ Jésus ; puisque vous avez souffert de ceux de votre nation ce qu'elles ont souffert elles-mêmes des Juifs, qui ont tué même le Seigneur Jésus et les prophètes ; qui nous ont persécutés ; qui ne plaisent point à Dieu, et qui sont ennemis de tous les hommes ; nous empêchant de parler aux nations pour qu'elles soient sauvées, afin de combler toujours la mesure de leurs péchés ; car la colère de Dieu est venue sur eux jusqu'à la fin.

Commentaire de 1 Thessaloniens 2, 14-16 par Saint Thomas d'Aquin : Saint Paul considère leur crime par rapport à tout le genre humain, quand il dit (Verset 15) : "Et ils sont ennemis de tous les hommes." Ils sont ennemis de tous les hommes, parce qu'ils interdisent et empêchent la prédication parmi les Gentils, et par suite leur conversion ; (Actes 11, 2).

Commentaire de 1 Thessaloniens 2, 14-16 par Saint Jean Chrysostome (Homélie III) : C'est en accusant les juifs, qu'il [Saint Paul] rappelle l'histoire du Seigneur, la passion du Seigneur; il savait bien que c'était là la meilleure des consolations... Vous l'entendez : « Qui sont ennemis », dit-il, « de tous les hommes ». Comment cela ? C'est que, s'il faut parler à toute la terre, et s'ils nous en empêchent, ce sont, pour toute la terre, des ennemis. Ils ont tué le Christ, les prophètes; ils outragent Dieu ; ce sont, pour toute la terre, des ennemis ; ils nous chassent, nous; qui sommes venus pour le salut du monde... « Car la colère de Dieu est tombée sur eux et y demeurera jusqu'à la fin » ... Il n'y a plus pour eux de retour possible; ils ne mettent plus de bornes à leurs crimes : la colère de Dieu va fondre sur eux.

Saint Augustin d'Hippone dit dans son Discours sur le psaume 63 : Que les juifs ne disent pas : Nous n'avons pas fait mourir le Christ. Car s'ils l'ont traduit au tribunal de Pilate, c'était afin de rejeter sur le gouverneur romain l'odieux de la condamnation du Sauveur, et de n'être point eux-mêmes accusés. En réalité, ô juifs, c'est vous qui lui avez donné le coup de la mort. Et comment lui avez-vous ôté la vie ? De quel instrument vous êtes-vous servi ? Du

glaive de votre langue, car vous l'avez aiguisée comme une épée. Et à quel moment avez-vous frappé votre victime ? C'est lorsque vous vous êtes écriés : "Crucifie-le, crucifie-le !" Voilà donc le but où tendaient les malicieux efforts des juifs ; voilà le résultat auquel ils voulaient parvenir : en finir avec le Christ, mais ne pas le condamner eux-mêmes ; le faire mourir, et ne pas en assumer la responsabilité devant l'opinion publique.

Saint Augustin d'Hippone dit dans son Discours sur le psaume 65 : Les juifs croyaient à la résurrection des morts; et ils espéraient qu'eux seuls ressusciteraient pour la vie heureuse, à cause de l'œuvre de la loi, à cause de la justification des Saintes Écritures, qu'ils possédaient seuls, à l'exclusion des Gentils... Or, la résurrection fut promise aux Gentils, quand ils crurent à la résurrection de Jésus-Christ. De là vient que notre psaume combat cette orgueilleuse présomption des juifs, et célèbre la foi des Gentils appelés à la même espérance de résurrection... Les juifs voyaient Notre Seigneur Jésus-Christ dans sa chair, les Gentils ne le voyaient point; voilà que ceux qui l'ont vu l'ont crucifié, ceux qui ne l'ont point vu, ont cru en lui... voilà que les juifs desquels est né le Christ sont dehors; voilà que les Gentils, les adversaires des juifs, sont à l'intérieur avec le Christ.

Saint Augustin d'Hippone dit (Questions sur les Évangiles, Saint Matthieu, VI) : Jésus appelle les juifs : "Race de vipères", comme il dit d'eux qu'ils sont fils du diable. On est d'autant plus fils du diable qu'on pêche davantage à l'exemple du diable.

Jean 8, 44 : Vous avez le diable pour père...

Matthieu 12, 34 : Race de vipères, comment pouvez-vous dire de bonnes choses, puisque vous êtes mauvais ? C'est, en effet, de l'abondance du cœur que la bouche parle.

Matthieu 23, 33 : Serpents, races de vipères, comment fuirez-vous le jugement de la géhenne ?

Saint Jean Chrysostome dit dans Adversus Judaeos : Et qu'on ne regarde pas notre discours comme déplacé, parce qu'au lieu de nous occuper des martyrs qui nous appellent en ce jour, au lieu de célébrer leur triomphe, nous entrons en lice contre les juifs. Non, il n'est pas de sujet qui puisse plaire aux martyrs autant que celui que nous allons traiter. Nos éloges ne pourraient rien ajouter à leur gloire. Eh ! quel besoin pourraient avoir de nos louanges des hommes dont les combats sont au-dessus de notre nature mortelle, dont les couronnes surpassent notre pouvoir et nos idées ? Pleins de mépris pour la vie présente, bravant les tourments et la mort, ils ont pris leur essor vers le ciel ; affranchis de tous les flots des révolutions humaines, ils sont arrivés dans un port tranquille, non chargés d'or, d'argent et d'étoffes précieuses, mais enrichis de trésors que les brigands ne peuvent ravir; revêtus de patience, de force et de charité, ils sont parvenus au séjour du bienheureux Paul, animés par l'espérance de la couronne qu'ils ont enfin obtenue, et placés désormais hors des incertitudes de l'avenir. Qu'auraient-ils donc besoin de nos discours ? et quel sujet pourrait leur plaire autant que celui qui va nous occuper ? Nos éloges, je le répète, ne pourraient rien ajouter à leur gloire; mais ils ne doivent regarder qu'avec la plus grande satisfaction des combats livrés contre les juifs; ils ne doivent écouter qu'avec un extrême contentement des discours prononcés à la gloire du Très-Haut. Les martyrs haïssent d'autant plus les juifs, qu'ils ont plus d'amour pour celui qu'ils ont crucifié. Les juifs disaient : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants (Matthieu 27, 25) ; les martyrs ont répandu leur propre sang pour celui que les juifs ont mis à mort. Ainsi ils ne doivent entendre qu'avec plaisir les nouvelles raisons par lesquelles nous allons combattre ces ennemis de l'Évangile.

Saint Jean Chrysostome dit dans Adversus Judaeos : Les juifs ont rejeté la royauté du Christ, quand ils disaient (Jean 19, 15) : "Nous n'avons pas d'autre roi, que César." Par cette parole, peuple juif, tu as brisé le joug légitime, tu as rompu le lien de Dieu; tu t'es exclu toi-même du Royaume des Cieux, et tu t'es soumis aux puissances humaines.

Saint Jean Chrysostome dit dans Adversus Judaeos : Si donc, ils ne connaissent pas le Père, s'ils ont crucifié le Fils et rejeté l'assistance de l'Esprit, qui oserait nier que la synagogue ne soit l'hôtellerie des démons ? Dieu n'est pas adoré en ce lieu, loin de là ! mais c'est désormais le temple de l'idolâtrie ! Puisqu'il y en a qui pensent que la synagogue est un lieu saint, il est nécessaire de dire quelques mots pour les désabuser. Pourquoi, en effet, vénérez-vous ce lieu qui doit être méprisé, exécré, et dont il faut s'éloigner ? Pour moi, j'en déteste d'autant plus la synagogue ; elle a les prophètes, et elle ne croit pas aux prophètes, elle connaît les Écritures, et elle n'en accepte pas le témoignage : n'est-ce pas pousser l'injure jusqu'à la dernière limite ? Dites-moi, si vous voyiez un homme vénérable, célèbre, illustre, conduit dans un cabaret ou dans un repaire de brigands, et que là, il fût injurié, frappé et eût à souffrir les derniers outrages, est-ce que vous admireriez l'auberge ou la taverne, par la raison que ce grand homme, cet homme distingué y est entré et y a été bafoué et insulté ? Je ne le pense pas ; ce serait principalement pour cela que vous le haïriez et que vous l'auriez en aversion. Raisonnez de même pour la synagogue. Les juifs y ont apporté avec eux les prophètes et Moïse, mais ce n'est pas pour les honorer, c'est au contraire pour les injurier et les déshonorer. Ils disent que ces saints personnages n'ont pas connu Jésus-Christ, et qu'ils n'ont pas parlé de son avènement, peuvent-ils leur faire une plus grande injure ? Ils ont l'audace de vouloir faire de ces grands hommes les complices de leur impiété ! Il faut donc les haïr, eux et leur synagogue, pour la raison surtout qu'ils ont outragé les saints prophètes...

Saint Jean Chrysostome dit dans Adversus Judaeos : Les apôtres étaient au nombre de douze, et ils ont attiré le monde entier à l'Évangile ; la plus grande partie de la ville est chrétienne, et il y en a encore quelques-uns qui sont malades de judaïsme. Quelle excuse apporterons-nous nous-mêmes qui sommes sains ? Sans doute, ceux qui sont atteints de cette peste sont très coupables, mais nous-mêmes nous ne sommes pas exempts de blâme, en les abandonnant dans leur maladie. Nos soins les guériraient nécessairement s'ils ne leur étaient pas épargnés. C'est pourquoi il faut que chacun de vous empêche son frère de fréquenter les juifs : je vous y exhorte, faites-le quand même il faudrait le contraindre, user de violence, le quereller, le maltraiter; ne négligez rien pour l'arracher au filet du diable, et le délivrer de toute société avec les assassins de Jésus-Christ... N'espérez pas que Dieu vous pardonne de n'avoir été chrétiens qu'à demi. Croyez-moi, je ferai le sacrifice de ma vie, plutôt que de négliger quelqu'un qui souffre de cette maladie, si j'en vois; mais si je n'en connais pas, Dieu ne m'imputera pas d'avoir négligé ceux que je ne connais pas.

Saint Jean Chrysostome dit dans Adversus Judaeos : Et ne vous étonnez pas que j'aie appelé les juifs malheureux. Ils sont, en effet, malheureux et bien à plaindre, eux qui ont repoussé tant de biens venus du ciel en leurs mains, et qui les ont rejetés avec la plus criminelle obstination. Le soleil matinal de justice s'est levé sur eux, mais ils en ont repoussé les rayons et ils sont assis dans les ténèbres; nous, au contraire, nourris dans les ténèbres, nous avons attiré la lumière à nous, et nous avons été délivrés de l'obscurité de l'erreur. Ils étaient les rameaux de la racine sainte, et ils ont été brisés (Rom. 11, 16-17) ; mais nous qui ne tenions pas à la racine, nous avons porté des fruits de piété. Ils ont connu les prophètes dès le premier âge, et ils ont crucifié Celui qui était annoncé par les prophètes ; nous, qui n'avions pas entendu les divins oracles, nous avons adoré Celui que les prophètes annonçaient. Ils sont malheureux, parce que les biens qui leur étaient envoyés, ils les ont repoussés, tandis que d'autres les ravissaient et les attiraient à eux... Rien de plus misérable que ces juifs, courant en toute circonstance à leur perte. Quand il fallait observer la loi, ils l'ont foulée aux pieds, et maintenant que la loi a cessé, ils mettent un zèle excessif à l'observer. Rien de plus digne de pitié que ce peuple qui, non-seulement par la transgression, mais encore par l'observation de la loi, a toujours excité la colère de Dieu. C'est pourquoi, il est dit : Vous qui avez la tête dure et le cœur incirconcis, vous avez toujours résisté à l'Esprit Saint (Actes 7, 51), non-seulement en violant les lois, mais encore en voulant les observer à contre-temps.

Saint Jean Chrysostome dit dans *Adversus Judaeos* : Mais si nous condamnons les juifs, parce qu'ils transgressent la Loi, nous vous condamnons beaucoup plus, vous chrétiens qui vous rendez complices de ces transgresseurs, et nous ne condamnons pas seulement ceux qui participent à la transgression de la Loi, mais encore ceux qui sont maîtres de l'empêcher et ne le veulent pas. Ne me dites pas : qu'ai-je de commun avec un tel ? C'est un étranger pour moi, et un inconnu. Vous vous trompez, cet homme est un fidèle, il participe aux mêmes mystères que vous, il vient dans la même église et c'est là un lien plus étroit que celui qui unit des frères, des parents, des amis, et que n'importe quel autre lien... Que la lutte engagée contre les juifs en reste là : Aujourd'hui nous avons préludé au combat contre eux ; nous en avons dit assez pour la sécurité de nos frères. Je dois maintenant vous exhorter, vous qui êtes présents, je vous exhorte donc à prendre beaucoup de soin de nos frères. Ne dites pas : Que m'importe ? Pourquoi serai-je curieux, et me mêlerai-je de beaucoup de choses qui ne me regardent pas ? Notre Maître est mort pour les hommes, et vous ne proférerez pas une parole pour eux ? Quel pardon obtiendrez-vous ? quelle excuse trouverez-vous ? avec quelle confiance vous tiendrez-vous devant le tribunal de Jésus-Christ, après que vous aurez regardé d'un œil indifférent la perte de tant d'âmes ? Plût à Dieu qu'il me fût possible de voir nos chrétiens courir se mêler avec les juifs, je n'aurais pas besoin de vous pour leur faire la correction la plus prompte et la plus complète...

Saint Justin de Naplouse dit dans son *Dialogue avec Tryphon* : Oui, votre main est encore étendue pour faire le mal. Vous avez mis à mort le Christ; loin d'en faire pénitence, vous nous poursuivez de votre haine, ainsi que je l'ai déjà dit, nous qui, par le Christ, croyons maintenant au Dieu créateur et père de toutes choses; et toutes les fois que vous le pouvez, vous ne manquez pas de nous mettre à mort. Avez-vous jamais cessé de charger de malédictions et le Christ, et tous ceux qui sortis de lui portent son nom ?

La Révolution Mondiale et l'Alliance Universelle Judéo-Maçonnique

Monseigneur Henri Delassus dit (*La conjuration antichrétienne*) : Enlever au Français toutes les traditions françaises, leur en substituer d'autres, c'est l'œuvre à laquelle la Franc-Maçonnerie s'est attachée depuis deux siècles avec le plus de constance et de succès, afin d'amener notre pays à se détruire lui-même... Le Pouvoir occulte qui préside à la Franc-Maçonnerie, peut donc jeter dans l'esprit de la multitude, des suggestions favorables à ses desseins, et les répéter sans cesse. Les principales suggestions lancées dans le public furent celle de l'égalité qui devait affranchir les juifs et les mettre sur le même pied que nous Français... Ici nous devons nous borner aux suggestions anti traditionalistes semées en France afin de détruire la nationalité française, car l'altération des traditions françaises dans l'esprit des Français, est la condition préalable, nécessaire au succès des desseins de la secte, qui sont, on peut le dire, en toute certitude l'assassinat de la France... La secte, avant d'agir, a commencé par créer un état d'esprit nouveau fondé sur le mépris et la haine des traditions du peuple français : traditions politiques aussi bien que traditions religieuses, les deux racines maîtresses de l'arbre national, les détruire par la force était impossible. On y arrive par la suggestion et le mensonge. A première vue, on est porté à croire qu'une nation ne peut être vaincue que par les armées. C'est une erreur. A côté des blessures qui font couler le sang des veines, il y en a d'autres plus affaiblissantes et plus difficilement curables, celles qui font couler le sang de l'âme. Où est l'âme d'un peuple ? Dans ses traditions. C'est dans ses origines et dans les traditions qui en ont surgi, qu'ont été et que sont les vraies sources de sa vie. Or, quiconque examine les faits de notre histoire contemporaine peut se convaincre qu'un immense et incessant effort est poursuivi depuis cent soixante ans pour tuer l'âme française par ce procédé : la détacher de ses origines et de ses traditions, en les lui faisant oublier, en lui en inspirant la haine et le mépris... « Lorsqu'on veut qu'un peuple vive, dit encore M. Bord, on ne détruit pas les sources de sa vie. On n'attaque pas haineusement ses souvenirs... Si, au contraire, on veut qu'un peuple meure, rien de plus logique que de le frapper aux endroits où sont les sources même de sa vie. » (...) La France

avait comme idéal la religion catholique et la royauté traditionnelle. C'est de l'union de ces deux idées et de ces deux faits qu'est née la patrie française; c'est à leur culte qu'elle doit son développement, sa prospérité et sa suprématie sur l'Europe et sur le monde civilisé. Hélas ! combien elle en est déchue, depuis qu'il s'est trouvé dans son sein une association travaillant constamment, et avec tant de complices hors d'elle, à tarir dans les âmes ces deux sources de la vie nationale !

Monseigneur Henri Delassus dit (La conjuration antichrétienne) : En toute construction, les maçons sont guidés dans leurs travaux par des contremaîtres, des directeurs, et ces directeurs veillent à la bonne exécution des plans dressés par l'architecte. Il n'en va pas autrement dans l'édification du Temple de Salomon. Là aussi, il n'y a point que des ouvriers, mais, au-dessus d'eux, des maîtres de l'œuvre et un architecte. Déjà bien souvent nous avons surpris l'intervention des juifs dans l'œuvre maçonnique. Ce sont eux qui ont conçu l'idée d'une république universelle et d'une religion humanitaire pour asseoir leur domination sur tout le genre humain. Depuis Cinq siècles, ils enrôlent, ils organisent en des sociétés secrètes superposées les unes aux autres, les ouvriers adonnés aux destructions et aux constructions nécessaires à cette double œuvre... En remontant aux origines de la conjuration antichrétienne en France, nous avons trouvé d'abord Voltaire, les encyclopédistes et les francs-maçons exportés par lui de l'Angleterre chez nous. Nous avons constaté qu'en même temps s'introduisaient chez nous des idées en contradiction avec celles que l'éducation familiale, politique et religieuse y entretenaient depuis des siècles. De chez nous, ces idées se sont répandues chez les autres nations, qui avaient une même civilisation, et cela avec rapidité. Comment expliquer sans un agent de propagande, répandu partout, cette invasion à laquelle s'opposaient la culture française, la mentalité européenne, la vigilance des pouvoirs spirituels et la difficulté des communications ? La supposition de l'intervention des juifs donne une réponse. Ils avaient intérêt à se faire les agents de transmission des idées maçonniques, puisqu'elles enseignaient l'égalité des races et que la leur était partout repoussée comme ennemie, eux seuls dans le monde avaient cet intérêt. De plus, ils avaient la possibilité d'être efficacement ces agents parce qu'ils avaient des communautés partout, que depuis longtemps ils avaient l'habitude d'organiser des groupements secrets et qu'ils en connaissaient le maniement et la force... La nation juive est d'ailleurs la seule à se trouver dans les conditions nécessaires pour remplir un tel office. Sa dispersion depuis dix-neuf siècles sur toute la surface de la terre, la situation qui lui fut faite chez tous les peuples, l'amènèrent à chercher les moyens de maintenir sa nationalité... Grâce à cette organisation, les juifs durant ces dix neuf siècles, eurent toujours entre eux, d'un bout du monde à l'autre, des rapports très actifs. L'étendue presque universelle de leur commerce, l'habileté et la discrétion de leurs agents procuraient aux chefs de la nation des moyens sûrs et nombreux de donner des mots d'ordre, de les faire parvenir sans difficulté dans les pays les plus éloignés, et par là d'obtenir une action commune et persévérante en vue du résultat à obtenir. Réduite à elle-même et sans alliance avec la juiverie, jamais la Franc-Maçonnerie n'eût pu accomplir ce que nous lui avons vu faire... Ce qui ne donne pas moins à réfléchir, c'est le genre d'œuvres accomplies par la Franc-Maçonnerie. Tout en elle est coordonné à ce double but, l'abaissement des frontières et l'abolition du dogme. On ne voit pas pourquoi et comment l'idée de ces deux destructions serait venue dans l'esprit des Français et des chrétiens, si elles n'étaient suggérées d'ailleurs. Mais plus rien n'étonne, si on la suppose suggérée par les juifs. Elle est alors le fruit naturel des deux grandes passions d'Israël, depuis la dispersion : la haine du Christ et de son œuvre et l'ambition d'asservir le genre humain (...) la ruine de Jérusalem, leur dispersion dans le monde, ne fit point perdre aux juifs leurs espérances... Cette idée, cette espérance, cette conviction d'être la « première aristocratie du monde » et de tirer de là, le droit à l'universelle domination est, a toujours été le centre de toutes leurs pensées... au XVe, le rabbin Abravanel, ministre des finances, en Espagne et en Portugal, sous Ferdinand le catholique, annonçait dans ses commentaires sur Jérémie (chap. XXX) le prochain avènement et règne du Messie où s'accomplira l'extermination des chrétiens et des gentils. Et Reuchlin à la même époque, disait aussi : « Les juifs attendent avec impatience le bruit des armes, les guerres et la ruine

des royaumes. Leur espoir est celui d'un triomphe semblable à celui de Moïse sur les Cananéens et qui serait le prélude d'un glorieux retour à Jérusalem, rétablie dans son antique splendeur. Ces idées sont l'âme des commentaires rabbiniques sur les prophètes. Elles ont été traditionnellement transmises et inculquées dans l'esprit de cette nation. Et ainsi, de tout temps, les Israélites se sont préparés à cet événement, terme suprême des aspirations de la race juive. » De nos jours, Bernard Lazare a aussi dit de ceux de sa race : « Peuple énergique, vivace, d'un orgueil infini, se considérant comme supérieur aux autres nations, le peuple juif voulut être une puissance. Il avait instinctivement le goût de la domination, puisque par ses origines, par sa religion, par sa qualité de race élue qu'il s'était de tout temps attribuée, il se croyait placé au-dessus de tous. Pour exercer cette autorité, les juifs n'eurent pas le choix des moyens. L'or leur donna un pouvoir que toutes les lois politiques et religieuses leur refusèrent, et c'était le seul qu'ils pouvaient espérer. Détenteurs de l'or, ils devenaient les maîtres de leurs maîtres, ils les dominaient, et c'était aussi l'unique façon de déployer leur énergie, leur activité. » C'est cet esprit de domination qui les a toujours rendus odieux à tous les peuples. Un livre qu'ils placent au-dessus de la Bible elle-même a puissamment servi à entretenir cet esprit chez eux, jusqu'à nos jours, le Talmud. M. Auguste Rohling, professeur à l'Université de Prague l'a traduit. Quelques lignes suffiront à en faire connaître l'esprit. « La domination sur les autres peuples doit être le partage des juifs. — En attendant la venue du Messie, les juifs vivent dans l'état de guerre continuelle avec les autres peuples. Quand la victoire sera définitive, les peuples accepteront la foi juive. — Les non juifs n'ont été créés que pour servir les juifs nuit et jour. — Dieu donne toute puissance aux juifs sur les biens et le sang de tous les peuples. — L'argent du non juif est un bien sans maître, en sorte que le juif a le droit d'en prendre possession. — Dieu nous a ordonné d'exercer l'usure envers le non juif, de façon que nous ne lui prêtions pas assistance, mais que nous lui fassions du tort. — Les juifs seuls sont des hommes, les autres nations ne sont que des variétés d'animaux. — Les âmes des non juifs viennent de l'esprit impur et les âmes d'Israël viennent de l'esprit de Dieu. » Le peuple judaïque régnant éternellement sur tout l'univers, ayant tous les Goyims pour esclaves. Voilà depuis trois mille ans, le rêve de ce peuple, le but qu'il poursuit à travers toutes les vicissitudes et par tous les moyens. Joseph Léman a fort bien dit : « L'imagination d'Israël n'a jamais cessé d'être hanté par un rêve de domination universelle. » Des pages et des livres entiers du Talmud expriment les sentiments qui agitent l'âme juive... Telles sont les convictions que le Talmud et l'enseignement qui en est donné ont fait entrer dans la conscience juive. Là est le principe de l'action que le juif s'efforce d'exercer au sein des autres peuples, la source de ses espérances, la justification de son orgueil et de l'ambition qui veut assujettir tous les peuples à son empire. L'heure de ce triomphe et de cette domination approche, pensent-ils. L'un d'eux, le fondateur de l'*Alliance Israélite Universelle*, créée pour en hâter la venue, s'écriait il y a quelques années, dans, un discours aux délégués de cette association : « Comme déjà tout est changé pour nous, Messieurs, (depuis notre affranchissement par la Révolution) et en si peu de temps ! Lorsque j'étais enfant, les juifs ne comptaient pour rien, et à mesure que l'âge est venu, je les ai vus conquérir dans toutes les carrières, une position élevée... Courage, mes amis, redoublez d'ardeur; quand on a si vite et si bien conquis le présent, que l'avenir est beau ! » Cet avenir, ils pensent le toucher. Ils l'attendent surtout des idées qu'ils ont semées dans la société chrétienne : liberté, égalité, démocratie, principes de 89... Les principes modernes ont été formulés dans la Déclaration des droits de l'homme. Ils procèdent tous du principe des principes : l'égalité. Tous les hommes sont égaux. Un Anglais ne doit être pour un Français que l'équivalent de tout autre Français, étant l'un et l'autre, membres de la famille humaine, hommes, n'ayant d'autres droits que les droits qui appartiennent à l'homme. C'est le juif, aidé par la Franc-Maçonnerie qui a répandu et fait admettre cette idée dans les années qui ont précédé la Révolution. Idée nouvelle, car jusque-là, il y avait des Français, des Anglais, des Allemands, des Russes, comme il y avait eu des Grecs, des Romains, des Barbares ayant chacun leur lois, leur constitution et les droits qu'elles confèrent aux nationaux à l'exclusion des étrangers. Les juifs, considérés étrangers dans tous les pays du monde, avaient un souverain intérêt à changer cet état de choses, à se faire prendre et accepter comme

nationaux partout où ils se trouvaient. C'est ce qu'ils obtinrent par la Déclaration des droits de l'homme et ils viennent de nous dire le parti qu'ils en ont tiré, les espérances qu'elle leur fait concevoir pour un prochain avenir... Beaucoup de juifs aujourd'hui n'attendent point d'autre Messie, que les principes de 89. Ils disent avec M. Gahen : « Le Messie est venu pour nous, le 28 février 1790 avec les Droits de l'homme ». 89 est leur hégire. Les principes modernes sont considérés par eux comme l'idée messianique et ils n'appellent rien d'autre, ni homme, ni arme pour conquérir l'univers. Ces principes nivellent tout chez leurs adversaires et en font une proie facile; à eux ils donnent l'avantage de jouir partout de deux nationalités; celle d'emprunt qui leur donne tous les droits des citoyens du pays où ils se sont introduits, et la leur propre qui leur permet de s'entendre d'un bout à l'autre du monde et de concentrer leur action pour arriver à tout dominer. Cependant l'immense majorité des juifs reste fidèle à l'antique croyance ainsi exposée par le rabbin Drach dans son livre *L'Église et la Synagogue* : « D'après la doctrine enseignée par les maîtres d'Israël, le Messie doit être un grand conquérant, qui soumettra les nations à la servitude des juifs ceux-ci reprendront la Terre Sainte, triomphants et chargés des richesses qu'ils auront arrachées aux infidèles. Alors tous les peuples seront assujettis aux juifs et à ceux-ci appartiendront les biens et la puissance des vaincus. C'est par un salut à ce même triomphateur et par l'espérance des biens qu'il doit procurer à son peuple que les rabbins finissent d'ordinaire leurs discours. »

Monseigneur Henri Delassus dit (La conjuration antichrétienne) : Le Talmud a surtout pour but d'inculquer aux Juifs cette foi, qu'ils composent une race humaine supérieure, destinée à dominer sur tout l'univers et à leur donner les moyens d'arriver à cette, domination. « Les politiques sensés, écrivait Mercier en l'année 1786, n'avaient pas su prévoir les suites fâcheuses que pouvait avoir l'explosion soudaine d'un peuple nombreux et inflexible dans ses opinions, dont les idées contrastant fortement avec celles des autres peuples, devenaient cruelles et fanatiques de leur loi et des promesses pompeuses qui remontaient à l'origine du monde, car la Terre leur appartenait et les autres peuples n'étaient à leurs yeux que des usurpateurs. Les Juifs, se regardant comme un peuple antérieur aux Chrétiens et créé pour les subjuguier, se réunirent sous un chef... Ils composaient alors, en Europe, une multitude éparses qui pouvait monter à 12 millions d'individus, et les Juifs répandus dans l'Orient, en Afrique, en Chine et même dans les parties intérieures de l'Amérique, accourant ou envoyant des secours, la première invasion fut violente. Il fallut réparer l'invigilance politique des siècles précédents et nous eûmes besoin de sagesse, de constance et de fermeté pour décomposer ce fanatisme ardent, pour apaiser cette fermentation dangereuse, et réduire les Juifs comme ci-devant à gagner leur vie dans une tranquillité absolue ! » Cette fermentation, cette explosion de la puissance juive, pressentie par Mercier en 1786, nous la voyons en pleine activité. Depuis un siècle, la Révolution aidant, les Juifs se sont mis avec une ardeur nouvelle à poursuivre l'idéal de leur race, et à s'emparer pour cela de toutes les forces vives des peuples qui ont eu l'imprudence de les admettre chez eux sur le pied de l'égalité, usant à leur égard de la morale chrétienne, tandis que les Juifs ne connaissent que la morale talmudique. C'est ainsi qu'ils sont arrivés en France à nous dominer, ou plutôt à nous tyranniser au point de vue de la politique et du gouvernement, de la haute banque et des finances, de l'industrie et du commerce, de la presse et de l'opinion. M. Gougenot des Mousseaux expose en ces termes les fruits produits par le Talmud dans l'âme juive et dans la race d'Israël. « La loi religieuse du Juif de la franche orthodoxie est une loi d'exclusion et de haine; mais il ne vous nuira point, lui, car il vit de vous. Son œil vous absorbe et ses rayons vous dévorent. Le vol, l'usure, la spoliation sont un de ses droits religieux sur les chrétiens; car le non-juif n'est devant sa face qu'une simple brute inhabile à posséder; et pour le juif, la propriété que détient cette brute, c'est le vol. Aucune loi ne lui impose le respect des biens, aucune le respect de la vie de cet infidèle. Que vous l'appeliez ou que vous le repoussiez, comptez bien l'avoir toujours pour voisin : mais que vous le persécutiez ou qu'il plie sous le poids de vos bienfaits, vous ne l'aurez jamais pour prochain; jamais il ne vous tiendra pour son semblable. » En un mot, la doctrine antisociale du talmudisant est la mort de la civilisation chrétienne. M. Auguste Rohling, professeur à

L'Université de Prague, a appris l'hébreu pour pouvoir traduire le Talmud. Voici des extraits de son travail... 5° En attendant la venue du Messie, les juifs vivent dans l'état de guerre continuelle avec tous les autres peuples. Quand la victoire sera définitive, les peuples accepteront la foi juive, mais les chrétiens seuls ne participeront pas à cette grâce; ils seront au contraire entièrement exterminés, car ils descendent du diable... 8° Les juifs seuls sont des hommes, les autres nations ne sont que des variétés d'animaux. Le chien vaut mieux que le non-juif. Les non-juifs sont non seulement des chiens, mais des ânes. Les âmes des non-juifs viennent de l'esprit impur, et les âmes d'Israël, viennent de l'esprit de Dieu. 9° Les non-juifs n'ont été créés que pour servir les juifs nuit et jour, sans se détourner de leur service. 10° Il est défendu au juif de louer la science ou la vertu d'un chrétien. 11° Il n'est pas juste d'user de miséricorde envers ses ennemis. 12° L'homme (le juif) doit en tout temps être rusé. 13° Le juif peut dire au non-juif qu'il l'aime s'il le juge nécessaire et s'il a peur. 14° Le juif peut être hypocrite avec le non-juif. 15° Les enfants d'Abraham sont les juifs; les enfants de Noé sont les non-juifs. 16° Dieu donna toute puissance aux juifs sur les biens et le sang de tous les peuples. 17° Un non-juif qui vole un juif, serait-ce moins qu'une obole, doit être mis à mort... Dépouiller un païen, est une chose permise. 18° Si la vigne appartient à un étranger, apporte moi le raisin; si elle est à un juif, n'y touche pas. L'argent du non-juif est un bien sans maître, en sorte que le juif a le droit d'en prendre possession. Le bien des Chrétiens est pour le juif comme un bien abandonné, comme le sable de la mer; le premier qui s'en empare est le véritable possesseur... 24° Si un païen tombe dans une fosse, on recouvre la fosse avec une pierre, et on doit rendre vains tous les moyens qu'il peut employer pour en sortir. Quand on le voit tomber dans une rivière ou en danger de mort, on ne doit pas le sauver... Le docteur Rohling a offert 10.000 francs à celui qui démontrerait que les thèses incriminées ne se trouvent pas dans le Talmud; jusque maintenant aucun Juif n'a accepté le gage.

Monseigneur Henri Delassus dit (La conjuration antichrétienne) : Cette inclination pour Satan vient des juifs. Dès avant Notre Seigneur Jésus-Christ, mais Surtout depuis la dispersion, certains juifs ont pratiqué les doctrines et les rites de la Kabbale noire ou magique, qui n'est autre chose que la quintessence de l'idolâtrie, la religion et le culte direct des esprits déchus, des démons, enseignant les moyens de se mettre en rapports immédiats avec eux. « Il est certain, dit le F. Eliphaz Lévy, que les juifs, dépositaires les plus fidèles des secrets de la Kabbale, ont été presque toujours, en magie, les plus grands maîtres du moyen âge ». Ce n'est point sans raison que deux fois, dans l'Apocalypse, le pharisien et sa descendance ont été nommés par le divin Sauveur « la synagogue de Satan ».

L'Abbé Julio Meinvielle dit (Les juifs dans le mystère de l'histoire) : Peuple qui un jour nous apporta le Christ, peuple qui Le répudia, peuple qui s'infiltra au sein des autres peuples, non pour vivre ensemble avec eux mais pour dévorer insensiblement leur substance ; peuple toujours dominé, mais peuple toujours rempli d'un désir insolent de domination... Et cette domination se fait sentir dans la politique internationale des peuples, dans la politique interne des partis, dans l'orientation économique des pays ;cette domination se fait sentir dans les Ministères d'Instruction Publique, dans les plans d'enseignement, dans la mentalité des universitaires ; la domination juive s'exerce sur la banque et sur les consortiums financiers, et tout le mécanisme complexe de l'or, des devises, des paiements, se déroule irrémédiablement sous cette puissante emprise ; les juifs dominent les agences d'information mondiale, les rotatives, les revues, les publications, de sorte que la masse bâtit sa mentalité d'après les moules judaïques ; (...) ils imposent les modes, contrôlent les lupanars, monopolisent le cinéma et les stations de radio, de sorte que les coutumes des chrétiens sont en train de se modeler selon leurs impositions. Où ne domine pas le Juif ? (...) Chaque jour son essor est plus grand, chaque jour aussi y est plus grande la puissance judaïque. Les juifs contrôlent notre argent, notre blé, notre maïs, notre lin, nos viandes, notre pain, notre lait, nos industries naissantes, autant que cela peut rapporter utilement, et en même temps ce sont eux qui sèment et fomentent la haine entre patrons et ouvriers chrétiens, entre bourgeois et prolétaires ; ce sont eux les agents les plus passionnés du

socialisme et du communisme ; ce sont eux les capitalistes les plus puissants de ce qu'il peut y avoir de dancings et de cabarets à infecter la ville. On dirait que tout l'argent que nous raflent les juifs, de la fertilité de notre sol et du travail de nos bras, est ensuite investi pour empoisonner nos intelligences et corrompre nos cœurs. Et ce que nous observons ici s'observe en tout lieu et en tout temps. Toujours le Juif, emporté par la frénésie de la domination mondiale, rafle les richesses des peuples et sème la désolation. Voici deux mille ans qu'il apporte à cette tâche la ténacité de sa race, et maintenant, il est sur le point d'atteindre une effective domination du monde.

L'Abbé Julio Meinvielle dit (Les juifs dans le mystère de l'histoire) : La grandeur d'Israël repose-t-elle purement sur sa descendance charnelle d'Abraham, en lequel ce peuple est formé dans les côtes du Patriarche, ou bien repose-t-elle sur la foi qu'a Abraham en la Promesse de Dieu ? Cela est extrêmement important : parce que si les bénédictions de Dieu sont pour la descendance charnelle d'Abraham, alors, du fait d'être fils d'Abraham, le peuple juif sera choisi et béni entre tous les lignages de la terre. Si par contre les bénédictions sont réservées à la foi en la Divine Promesse, la simple descendance charnelle n'a pas de valeur ; il faut descendre d'Abraham par la foi à la Promesse, c'est-à-dire une descendance spirituelle fondée sur la foi. Sur quoi repose donc la grandeur d'Israël, selon les desseins divins ? Pour le montrer, Dieu donne à Abraham deux fils. L'un de son esclave Agar, qui naît d'une façon courante et naturelle, et reçoit le nom d'Ismaël. L'autre que, contre tout espoir, lui enfante sa femme Sarah dans sa vieillesse, conformément à la promesse de Dieu, et qui est appelé Isaac... Que signifient ces deux fils d'Abraham, Ismaël et Isaac ? Saint Paul, le grand Apôtre des mystères de Dieu, nous explique qu'en Ismaël et Isaac sont préfigurés deux peuples. (Saint Paul aux Galates, 4) Ismaël qui naît le premier d'Abraham comme fruit naturel de son esclave Agar, figure la Synagogue des juifs, qui se fait gloire de venir de la chair d'Abraham. Isaac par contre, qui naît miraculeusement d'après la promesse divine, de la stérile Sarah, représente et figure l'Église, qui est née, comme Isaac, par la foi en la promesse du Christ. Ce n'est donc pas la descendance charnelle d'Abraham qui sauve, mais son union spirituelle par la foi au Christ. Le peuple juif formé en Abraham, ce n'est pas précisément par son union charnelle avec Abraham, mais en s'assimilant dans la foi, en croyant au Christ, qu'il pourra atteindre son salut. Tous ceux qui s'unissent au Christ forment la descendance bienheureuse d'Abraham et des Patriarches, et sont l'objet des Divines Promesses. L'Église est Sarah rendue féconde par la vertu de Dieu. L'esprit vivifie, et la chair, au contraire, ne vaut rien, dira plus tard Jésus-Christ. (Saint Jean, 6). Pourrait-il arriver que ce peuple, ou une partie de ce peuple, uni par des liens charnels à Abraham, croie que cette seule union généalogique soit celle qui justifie et qui sauve ? Si. Cela pouvait arriver. Et c'est arrivé... Et pour le préfigurer, commente l'Apôtre Saint Paul, Dieu fit en sorte « qu'Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave et l'autre de la femme libre. Mais celui de l'esclave naquit selon la chair ; au contraire, celui de la femme libre naquit en vertu de la promesse. » Tout cela fut dit par allégorie pour signifier que le simple fait d'une union charnelle à Abraham est représenté en Ismaël, le fils de l'esclave, et l'imitation d'Abraham par la foi en Jésus-Christ figure en Isaac, le fils de la Promesse. Aussi faut-il distinguer entre les vrais israélites, parce qu'ils imitèrent sa foi en Dieu en croyant en Jésus-Christ - ce sont eux figurés par Isaac - et les Israélites qui descendent d'Abraham par la chair sans imiter sa foi - ce sont eux préfigurés par Ismaël - Ismaël persécutait Isaac. Et Saint Paul, le commentant, ajoute : « Mais comment alors l'enfant de la chair persécutait l'enfant de l'esprit, il en est encore ainsi maintenant ». (Gal, 4,29) Voilà qui exprime la nécessité théologique de ce qu'Ismaël persécute Isaac, que la synagogue persécute l'Église, que les juifs qui ne sont unis à Abraham que par une union charnelle persécutent les chrétiens, qui sont, eux, les véritables israélites, unis par la foi au Christ. C'est le même mystère que nous révèlent les deux fils que le Seigneur accorda au Patriarche Isaac : Esaü et Jacob. Reportons-nous au chapitre 25 de la Genèse : 21 - Isaac implora le Seigneur pour sa femme, car elle était stérile ; le Seigneur l'exauça et Rebecca, sa femme, devint enceinte. 22 - Les enfants se heurtaient dans son sein, et elle dit : "S'il en est ainsi, pourquoi suis-je enceinte ? " 23 - Elle alla consulter le Seigneur ; et le Seigneur lui dit : "Deux nations sont dans ton sein ;

deux peuples, au sortir de tes entrailles, se sépareront ; un peuple l'emportera sur l'autre, et le plus grand servira le plus petit." 24 - Le temps où elle devait enfanter arriva, et voici, il y avait deux jumeaux dans son sein. 25 - Celui qui sortit le premier était roux, tout entier comme un manteau de poil, et ils l'appelèrent Esaü ; 26 - Ensuite sortit son frère, tenant dans sa main le talon d'Esaü, et on le nomma Jacob. Saint Paul, dans son Épître aux Romains, où il révèle le mystère du peuple juif, fait voir comment Esaü, l'aîné selon la chair, c'est le peuple juif uni à Abraham par les simples liens du sang, et Jacob le frère cadet, c'est l'Église (formée de Juifs et de Gentils), qui, parce qu'elle est unie par la foi au Christ, est préférée à Esaü. Et ainsi s'accomplissaient les paroles de l'Écriture : « J'ai plus aimé Jacob et j'ai détesté Esaü ». Et c'est ainsi que l'Église vainc la Synagogue, bien que la Synagogue, comme Esaü, « maintienne vive sa haine et dise en son cœur : Je tuerai mon frère Jacob ». (Gen 27, 41) (...) Judas le traître fut juif. Juifs Anne et Caïphe. Juif le peuple qui se réjouissait du sang du Sauveur et qui clamait : « Que Son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! ». Juifs, ceux qui lapidèrent Saint Étienne. Juifs, ceux qui donnèrent la mort à l'Apôtre Saint Jacques de Jérusalem. Juifs, tous ceux qui dressaient des embûches à la prédication des Apôtres. Le crime le plus grand de tous les temps, la mort de l'Homme-Dieu, a été perpétré par ce peuple, qui mérita pour cela le nom de « perfide » [et de déicide...]. Où est la racine du péché et de toutes les erreurs judaïques ? Dans le fait « qu'une partie de ce peuple » a cru que ses promesses faites aux juifs à cause du Christ qui devait naître d'eux, furent faites à sa chair, à sa généalogie. En d'autres termes, au lieu de s'apercevoir que si le peuple juif était le peuple de prédilection, il l'était PAR LE CHRIST, eux, dans leur aveuglement, crurent que ce fut le Christ qui eut de quoi se glorifier de Sa descendance généalogique. Ainsi, ce n'était pas du Christ que venait la gloire, mais de la chair d'Abraham. Aussi les pharisiens, incarnation véritable de cet esprit d'iniquité, disaient-ils avec orgueil, pour ne pas accepter le Christ : « Nous avons Abraham pour père ». Leur péché consista alors à rendre charnelles les divines promesses. De cette façon, ils donnèrent valeur de substance à ce qui n'était que figure. Ils attendirent le salut de ce qui n'était qu'un signe. Et du Messie, qui était Celui qu'on attendait pour apporter au monde la grâce et la vérité, ils firent un dominateur politique, terrestre, qui devait assurer et perpétuer la grandeur d'Israël sur toutes les nations assujetties comme esclaves à l'empire judaïque.

(Les talmudistes, contrairement aux anciens Juifs, pensent que la descendance charnelle d'Abraham — par le sang et par la chair — est nécessaire au salut. Ainsi, leur foi n'est pas faite d'esprit mais de chair ; elle n'est pas universelle mais raciale. Un non-juif qui ne descend pas charnellement d'Abraham ne peut devenir juif ni être sauvé, à moins de devenir noachide, esclave, judéophile, soumis et humilié.)

L'Abbé Julio Meinvielle dit (Les juifs dans le mystère de l'histoire) : Les pharisiens, au lieu de suivre les traces des Prophètes qui comme Isaïe ou Ézéchiël, avaient prêché l'adoration de Dieu en esprit, la componction du cœur, la charité envers tous les hommes, s'acharnèrent à inculquer au peuple l'observance littérale de rites mesquins et un sentiment d'orgueil pour le fait de la descendance charnelle du Patriarche Abraham... Les pharisiens, misérables casuistes, avaient rédigé de nombreuses prescriptions sur la purification, l'ablution, la lotion et l'immersion des mains, des corps, des verres, des nappes, afin d'assurer la pureté du peuple. Ils obligeaient à se baigner tout fidèle qui aurait touché un non-juif dans la rue, au marché, et considéraient comme un péché grave la violation de ces règles rituelles. Celui qui mange du pain sans se laver les mains - dit le Talmud - agit aussi mal que s'il couchait avec une prostituée. Le 14 du mois de Nisan de l'an 33, le peuple juif, groupé devant le prétoire du gouverneur Pilate, stimulé par ses prêtres, demande à grands cris la mort du Promis (Jean, XIX,7) : Crucifie-Le, disent-ils, crucifie-Le ! Quel mal a-t-Il fait ? Nous, répondent les juifs, avons une Loi, et d'après cette Loi, Il doit mourir ! Auparavant, les Rabbins avaient dit, dans un concile secret contre Jésus (Jean, XI, 48-50) : « Que faisons-nous ? Si nous laissons les choses en l'état, ils croiront tous en Lui ; et les Romains viendront, et ruineront notre ville et notre nation ». Et Caïphe ajoutait : « Il vaut mieux qu'un seul homme meure, plutôt que périsse toute une nation ». Alors les juifs, au nom de leur Loi, de

leur Torah, et pour servir les intérêts charnels de leur Nation, de leur Race, demandent le sang de Celui qui leur fut promis comme Bénédiction. Ils excitent les Gentils contre Jésus ; utilisant les Gentils comme exécuteurs de leurs plans... Le Juif est le véritable Caïn... Quand les juifs déicides se tourneront vers le Seigneur, et, tout comme Caïn lui diront (Gen 4) : 13 - Caïn dit au Seigneur : Ma peine est trop grande pour que je la puisse supporter. 14 - Voici que vous me chassez aujourd'hui de cette terre, et je serai caché loin de Votre face ; je serai errant et fugitif sur la terre, et quiconque me trouvera me tuera... PREMIÈRE CONCLUSION - Le peuple juif, dont le destin fut de nous apporter le Christ, buta sur le Christ. Une partie du peuple crut au Christ, et s'édifia sur Lui pour former les racines et le tronc de l'Olivier qu'est l'Église. Une autre partie du peuple tomba et se renia en invoquant l'orgueil charnel de la race et de la nation judaïque. Cette partie d'Israël fut rejetée, et porte sur elle le sang du Christ comme malédiction. Cette partie forme le judaïsme proprement dit, qui est héritage et continuation des Rabbins qui rejetèrent le Christ. Après le Christ, il n'y a, pour les descendants d'Abraham, que deux chemins : ou bien être chrétiens en adhérant au Christ, ou bien être juifs. Celui, qui sciemment, ne se convertit pas sincèrement au Christianisme, est juif, avec toutes les perversités sataniques de la race stigmatisée. SECONDE CONCLUSION - Le judaïsme est un ennemi déclaré et actif de tous les peuples en général, et d'une manière spéciale, des peuples chrétiens. Il joue le rôle d'Ismaël, qui persécutait Isaac ; d'Esau, qui cherchait à tuer Jacob ; de Caïn qui donna la mort à Abel. Saint Paul, dans sa Première Épître aux Thessaloniciens, dit que : Les juifs sont ennemis de tous les peuples... CINQUIÈME CONCLUSION - L'unique défense, la seule protection des peuples gentils pour ne pas tomber dans l'esclavage judaïque est la vie chrétienne. Parce que seul, le Christ est le Salut de l'homme. C'est pour cela que le Moyen-Âge n'a pas subi la domination des juifs. Les juifs ont été à l'affût mais sans jamais atteindre la domination.

L'Abbé Julio Meinvielle dit (Les juifs dans le mystère de l'histoire) : Ce peuple, qui un jour rejeta le Christ, parce qu'il n'avait pas voulu introniser la chair judaïque, n'a pas perdu l'espérance que vienne un autre Messie qui, selon l'expression du Talmud, donne aux juifs le spectre du monde, de sorte que tous les peuples et tous les royaumes lui seront soumis. Alors chaque juif aura 2 800 serviteurs et 310 mondes. (Jagul, fol 56, Bachai folio 168) La venue de ce Messie sera précédée d'une grande guerre dans laquelle périront les deux tiers des peuples, de sorte que les juifs auront besoin de sept ans pour détruire les armes conquises. (Abarbanel, Masmia Jesua fol 49a) (...) Or, avec cette illusion, les juifs s'introduisent dans la chrétienté, à moitié en cachette. Dans les ghettos ils ont préparé les outils pour le travail démolisseur qu'ils peuvent maintenant entreprendre au sein de la chrétienté même. Que faut-il qu'ils fassent maintenant ? Il faut qu'ils renvoient promener de par le monde des chrétiens des idées de rébellion qui rompent cette armature de société médiévale, si fortement consolidée, et surtout en finir avec deux étais de la Société Chrétienne : l'autel et le trône, le Pape et le Roi. Mais Ils ont, toute préparée, une formule magnétique qui va éblouir et subjuguer les multitudes d'une société, d'une certaine manière agitée et turbulente par la faute de ce trône et de cet autel qui ont égalisé le pouvoir, oubliant que dans le Royaume de Dieu, toute grandeur est une grandeur de service, parce que le Pape et le Roi ne sont au-dessus de tous que pour les servir tous. Une formule de trois mots va faire tourner la tête au monde : « Liberté, Égalité, Fraternité » (...) La Franc-Maçonnerie est l'œuvre des juifs. La Révolution Française est à son tour l'œuvre de la Franc-Maçonnerie. D'autre part, la Révolution Française s'est faite contre l'Église, au bénéfice exclusif des juifs... Le grand bénéficiaire de la révolution libérale bourgeoise a été le juif. La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen allait se changer en déclaration des droits du juif... Lorsque la ferveur chrétienne s'est refroidie, et que les peuples se sont paganisés, la société autrefois chrétienne ouvrit ses portes aux juifs. La Révolution Française, qui marque la mort de la société chrétienne, introduit les juifs en son sein. Une fois dans la place, ils atteignent de plus en plus de puissance, ils réussissent à corrompre de plus en plus profondément les peuples chrétiens. Avec le Libéralisme, le Socialisme et le Communisme, ils dissolvent toutes les institutions naturelles et surnaturelles qu'y avaient consolidées le christianisme. La structure des nations chrétiennes se brise. Les peuples,

maintenant, ne se proposent plus d'objectifs missionnaires ni d'entreprises politiques. Ils se transforment en un conglomérat d'individus mus par le bien-être purement économique, auquel, à leur tour, ils ne peuvent atteindre qu'en dépendance et au service des juifs, lesquels deviennent les maîtres de la richesse mondiale. La tension judéo-gentil qu'a établie Dieu au sein des nations s'accroît à mesure que celles-ci s'éloignent de Jésus-Christ. Et avec raison. Parce que cette tension ne peut disparaître que dans le christianisme. Saint Paul l'enseigne catégoriquement : Dans le Christ, il n'y a ni juif ni gentil (Gal, III, 28). Pourtant, si les nations ne veulent pas tomber sous la domination du juif, elles doivent se soumettre au joug suave de la loi de Jésus-Christ. Si au contraire, elles rejettent le royaume public de Jésus-Christ, elles devront nécessairement tomber sous la domination judaïque. La loi de la tension dialectique du juif et du gentil opère nécessairement avec une rigueur théologique. Et l'Europe ex-chrétienne, qui dut être le porte-étendard de l'Évangile à tous les peuples de l'Univers, aujourd'hui judaïsés, apporte aux peuples païens l'exploitation et la ruine, y créant des obstacles insurmontables à la prédication de l'Évangile... Dans la bulle dogmatique *Unam sanctam*, le grand pontife des Droits de l'Église, Boniface VIII, a vu dans le symbole des deux épées, les deux pouvoirs : le spirituel et le temporel, qui doivent être au service de l'Église. Entre les mains de l'Église, dit-il, "il y a deux épées, à savoir, la spirituelle et la temporelle. Nous le savons par les paroles de l'Évangile. L'une et l'autre sont entre les mains de l'Église, à savoir l'épée spirituelle et l'épée temporelle. Mais celle-ci doit être employée pour le bien de l'Église et celle-là pour l'Église elle-même. Celle-là qui appartient au prêtre est aux mains des rois et des soldats, mais reste aux ordres du prêtre. Il est nécessaire, alors, qu'une épée domine l'autre et que le pouvoir temporel se soumette au pouvoir spirituel." L'une et l'autre épée doivent flamboyer pour défendre la Vérité et restaurer la justice contre les embûches surnoises de l'iniquité. Et c'est le propre de tout homme mâle d'empoigner l'épée, quand cela serait nécessaire, pour partir défendre les Droits de Dieu et de l'Église foulés aux pieds... Dans les splendeurs de l'ère chrétienne, les hommes de la Chrétienté, exhortés par les Pontifes Suprêmes et dirigés par des chefs courageux, combattaient résolument les ennemis du christianisme. L'époque des Croisades remplit les pages les plus glorieuses de l'Église. Et le personnage de Sainte Jeanne d'Arc n'est pas qu'une décoration dans les églises catholiques, mais un symbole et un exemple qui invite tous les chrétiens à se battre avec courage pour que le fils de la lumière ne deviennent pas les esclaves de l'iniquité... Ces deux épées sont les seules capables de vaincre la tactique hypocrite du juif. D'où l'horreur du juif et d'un monde judaïsé devant la croix et l'épée. L'épée est la seule arme efficace qui puisse vaincre, à brève échéance, les juifs sans cesse à l'affût... La charité chrétienne, qui nous ordonne de faire tout ce qu'on peut, de façon efficace, pour le bien de Dieu, le bien de l'Église, le bien des peuples chrétiens, nous ordonne de même d'empoigner l'épée pour défendre efficacement ces biens quand il n'y a pas d'autre moyen de les garantir. Si cela n'est pas encore arrivé, si nous nous taisons, je pense qu'il n'est pas loin le temps où nous verrons le nom de Dieu proscrit, les temples incendiés, les prêtres vilipendés, les vierges violées par la populace déchaînée. Il sera alors nécessaire de se ceindre les reins et de saisir l'épée. Si par sentimentalisme ou par lâcheté nous refusons de nous battre, nous devons vivre esclaves d'une minorité de juifs enragés qui, après nous avoir vilipendé dans ce que nous avons de plus sacré, nous soumettra à la tyrannie du déshonneur... Si l'usage de l'épée est une bassesse quand on l'emploie pour exterminer l'innocent, quand elle est employée pour restaurer les droits de la Vérité et de la Justice, elle apporte au contraire les honneurs de l'héroïsme.

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Nous fûmes les premiers, jadis, à crier au peuple : « Liberté, Égalité, Fraternité », ces mots si souvent répétés, depuis lors, par d'ignorants perroquets, venus en foule de tous les points du globe autour de cette enseigne. À force de les répéter, ils ont privé le monde de sa prospérité et les individus de leur vraie liberté personnelle si bien protégée naguère contre la populace qui voulait l'étouffer. Les Gentils, soi-disant sages et intelligents, ne discernèrent pas combien étaient abstraits ces mots qu'ils prononçaient et ne remarquèrent point combien ils s'accordaient peu les uns avec les autres et même se contredisaient. Ils ne virent pas qu'il n'est aucune égalité dans

la Nature qui créa elle même des types divers et inégaux d'intelligence, de caractère et de capacité... Tout ceci a échappé aux Gentils... Notre appel « Liberté, Égalité, Fraternité » amena dans nos rangs, des quatre coins du monde, grâce à nos agents inconscients, des légions entières qui portèrent nos bannières avec extase. Pendant ce temps, ces mots, tels autant de vers rongeurs, dévoraient la prospérité des Chrétiens, détruisaient leur paix, leur fermeté et leur union, ruinant ainsi les fondements des États... Le caractère abstrait du mot « Liberté » permit de convaincre la populace que le Gouvernement n'est qu'un gérant représentant le propriétaire ; c'est-à-dire le peuple, et qu'on peut s'en débarrasser comme d'une paire de gants usés.

Monseigneur Henri Delassus dit (Le problème de l'heure présente) : « Le drame qui se joue, a dit M. Copin Albancelli, n'est autre chose que l'assassinat de la France, ourdi par le pouvoir occulte juif, agissant par la franc-maçonnerie. Si nous ne parvenons à faire comprendre cela à temps à la majorité des Français, la France est perdue. » Mais, hélas comme le dit M. Bidegain : « Ceux qui dirigent secrètement l'Ordre maçonnique ont si habilement pétri les cerveaux de leurs disciples devenus leurs serviteurs inconscients, qu'ils trouvent dans la maçonnerie un instrument admirable pour le coup d'État juif qui consacrera la dénationalisation de notre patrie et la définitive dépossession des Français de France. » (...) Pour arriver à son but, qui est de substituer « une Jérusalem de nouvel ordre » à la double cité des Césars et des Papes, la haute juiverie travaille à anéantir d'abord les nations catholiques ; celles-ci détruites, le reste tombera de lui-même et Israël pourra établir son universel empire. Dans le monde entier, les sociétés secrètes favorisent l'Angleterre, la Prusse, l'Amérique du Nord, au détriment de la France, de l'Autriche et de l'Espagne. L'Autriche a reçu un coup mortel à Sadowa ; la France une blessure cruelle à Sedan et une plus cruelle encore lorsqu'elle fut livrée à la franc-maçonnerie par l'Assemblée nationale... Il y a vingt-cinq ans, un prêtre, que nous connaissons d'ailleurs, publia sous le pseudonyme C. C. de Saint-André, le livre *FRANCS-MAÇONS ET JUIFS*. Il y établit que le but que poursuivent les juifs avec l'aide de la franc-maçonnerie est triple : 1. anéantir l'idée chrétienne dans le monde, 2. reprendre possession de Jérusalem, 3. subjuguier l'humanité entière. Depuis que ce livre a été écrit, c'est-à-dire en ce dernier quart de siècle, nous avons été témoins de bien des efforts faits pour atteindre le premier de ces buts ; nous avons vu, pour le second, instituer les congrès sionistes et les juifs s'y rendre de tous les points du monde ; pour ce qui est du troisième, voici ce que l'auteur en disait il y a un quart de siècle : « Les juifs ne veulent laisser debout ni gouvernement catholique, ni même une seule nation catholique. La France étant la nation catholique la plus consistante et la plus forte, forme l'obstacle le plus considérable au double but du juif, la domination du monde et le recouvrement de la Judée ; car, laissée à elle-même et à ses tendances d'origine et de tradition, la France assurément s'opposera toujours à la profanation de la Terre-Sainte par le Juif. Il faut donc que plus que les autres elle soit décatholicisée, déchristianisée, afin que ses enfants n'aient plus aucun souci des Lieux Saints. Il faut qu'en aucune façon elle ne puisse être un centre de ralliement et d'alliance pour les autres peuples catholiques, par conséquent il faut qu'elle soit épuisée et complètement écrasée par la ruine de toutes ses forces vitales, de son agriculture, de son industrie, de son commerce, de ses finances, de ses armées, par les divisions intestines continuelles... La République d'une part et l'empire allemand prussien de l'autre sont les deux instruments avec lesquels le Juif travaille savamment et successivement à cette grande destruction. Dans la pensée machiavélique d'Israël, cet état prussien a été préparé de longue date et façonné en puissance militaire formidable pour broyer, non seulement la France, mais aussi tous les autres peuples catholiques de l'Europe, et pour constituer un empire immense qui comprendra tout l'Occident du nord au midi. C'est l'une de ces grandes agglomérations qui doivent se former. Cette puissance hérétique et maçonnique ne peut que servir en tout les intérêts du Juif. L'autre grande agglomération, c'est la Russie. Là, le Juif poursuit « une politique pleine de mystères », « devant laquelle pâlit l'Europe ». La Russie est d'abord le bélier avec lequel le Juif démolit la Turquie, afin de prendre un jour au milieu des décombres le morceau qu'il convoite. Mais la Russie est un gouvernement absolu dirigé par une famille qui a une

tradition religieuse et politique directement opposée aux aspirations judaïques. Cette dynastie est chrétienne; elle veut dominer tout l'Orient et réunir les différentes communions grecques sous son autorité spirituelle. Elle ne peut donc pas souffrir que Jérusalem et la Palestine deviennent la demeure et la propriété des Juifs. C'est pourquoi, ou cette dynastie tombera, ou bien cette politique traditionnelle devra être abandonnée. Le Juif agit tant qu'il peut en ce double sens dans la Russie européenne par les sociétés secrètes et principalement par le sauvage nihilisme. Déjà des idées de modification dans le régime politique se font jour, le mot de gouvernement constitutionnel a été prononcé. On bat en brèche l'autocratie impériale. Les juifs ne pensent pas à détruire la Russie ; ils en ont besoin. Son existence entre dans leurs plans. Mais il faudra que les Romanov, s'ils veulent rester sur le trône, changent leur politique et leurs traditions religieuses. Ils laisseront de côté leur orthodoxie et leur prétention à la papauté schismatique, ou bien, de l'absolutisme la Russie passera au constitutionnalisme sous une autre famille. C'est le procédé habituel et connu chez nous de la maçonnerie juive. On le présentera comme l'unique réponse possible aux aspirations des peuples en révolte, le seul remède aux maux de l'État, l'obstacle le plus énergique aux fureurs du nihilisme. Ce sera le conseil du franc-maçon et du juif, qui aura eu soin à l'avance d'aggraver les maux, de souffler les aspirations, de fomentier et de soudoyer les fureurs et les révoltes. La Russie alors sera promptement dans sa main et ne s'opposera plus à ses plans. »

Ce livre de Monseigneur Delassus, *Le Problème de l'heure présente*, fut publié en 1904 et les paroles citées viennent du livre *Juifs et Francs-Maçons* de l'Abbé Chabauty, publié en 1880. Ces paroles, comme une prophétie, se sont réalisées. L'Abbé Chabauty avait vu juste avec 25 ans d'avance : une révolution judéo-bolchevique eut lieu en 1905 ; elle prit fin lorsque Nicolas II céda et la Russie, qui était alors une monarchie absolue, devint une monarchie constitutionnelle. Puis, en 1917, une seconde révolution judéo-bolchevique éclata ; les Romanov furent massacrés et le Juif triompha sur le Russe en instaurant son régime décimateur et raciste : les goulags n'éliminaient pas des ennemis du régime, mais des non-juifs ! La tactique fut la même en France :

5 mai 1789 - Début de la Révolution.

3 septembre 1791 - La monarchie absolue devient une monarchie constitutionnelle.

21 janvier 1793 - Le Roi est guillotiné...

5 septembre 1793 - Le peuple contre-révolutionnaire est légalement martyrisé.

10 novembre 1793 - Le culte de la Raison et de l'Être Suprême remplace le catholicisme (La République et l'URSS sont des États-dieux, ils n'ont de foi qu'en eux-mêmes...)

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Nous avons persuadé les Gentils que le libéralisme les conduirait au règne de la raison... Souvenez-vous de la Révolution française, que nous appelons « la Grande » ; les secrets de sa préparation, étant l'œuvre de nos mains, nous sont bien connus.

(Notre objectif derrière la reconstruction du Royaume de France n'est pas le retour du Roi et le royalisme, mais le rétablissement de la monarchie de droit divin, avec pour Souverain un Commandeur et non un Roi issu d'une dynastie héréditaire. Certes, les fils de la Maison de Bourbon sont héréditairement légitimes au trône de France, mais sont-ils encore aussi catholiques et contre-révolutionnaires que l'était Henri V ? Hélas, non. Louis XX déclara dans un entretien accordé à Paris Match le 13 juin 2010 : « *Si vous devenez roi de France, quel est votre programme ?* — Je vois une monarchie constitutionnelle à l'espagnole, avec un roi qui fait office d'autorité morale, d'ambassadeur de son pays à l'étranger, garant de l'unité du pays, rappel de l'Histoire. » Nous ne voyons donc pas notre avenir en Louis XX.

Nous ne voulons ni d'une république, ni d'une monarchie constitutionnelle ; nous voulons la monarchie absolue de droit divin, par son entière soumission à la Loi de Dieu.)

Certains pourraient dire : « Si une supposée élite judéo-maçonnique dirige la France depuis deux siècles, pourquoi n'existe-t-il pas de camps d'extermination pour les non-juifs ? » Il est possible qu'ils ne puissent le faire directement, mais indirectement par la ruse. Il est certain que la Russie n'eut pas autant de grâces que la France, Dieu a permis à la France de survivre à l'invasion de l'intérieur car elle est catholique, mais la Russie est schismatique, c'est pour cela que la judéo-maçonnerie a pu mettre en œuvre ses plans contre les non-juifs russes et ukrainiens et autres, car ceux-ci n'étaient pas catholiques ; ainsi, Dieu ne gracia point leurs peuples. La France, nation catholique, ne peut être exterminée par les armes, c'est pour cela que la tactique est tout autre : l'immigration, le grand remplacement du peuple catholique par des immigrés mahométans. Ces immigrés, qu'ils soient blancs, berbères, arabes ou noirs, cela ne nous embête pas tant qu'ils sont catholiques ; que notre peuple devienne partiellement métissé ne pose pas un problème. Par contre, si ce processus remplace notre religion par une autre, c'est-à-dire le mahométisme, cela est pour nous une déclaration de guerre et un génocide actif contre Jésus-Christ et Ses esclaves ! Mais il ne faut pas tout mettre sur le dos des immigrés mahométans, il faut aussi pointer du doigt les Français athées, « catholiques laïcistes », « catholiques républicains », etc. C'est à cause de la mollesse des chrétiens que le mal, telle une plaie, s'infecte et grossit sur tout le membre : la France, puis sur tout le corps : la planète.

L'Emprise du Juif sur la France

Asservissement scolaire – Endoctrinement aux principes maçonniques de la République dès l'enfance, diabolisation du Royaume de France et de l'âge d'or catholique, victimisation et innocentisation historique du peuple juif par l'enseignement de la Shoah ; parler du déicide devient antisémite et être catholique devient étrange.

Asservissement intellectuel – Débilisation du peuple français, adultes comme enfants, par les chaînes de télévision, les youtubeurs, les dessins animés, les jeux vidéo et les mangas devenus choses sacrées plus que la Sainte Bible pour notre jeunesse ; les mangas sont une plaie causant la déracinisation et la déculturation de la jeunesse.

Asservissement industriel – Les non-juifs travaillant en usine produisent des voitures pour le Juif ; tout ce qui est produit risque de lui appartenir, le servant ainsi. De même pour les ouvriers du bâtiment qui bâtissent des biens immobiliers risquant d'appartenir au Juif : sans le savoir, ils servent la cause talmudique. Je peux vous assurer qu'au Moyen Âge, si un vrai bon forgeron catholique avait su que l'épée qu'il allait forger allait appartenir à un juif, jamais il ne l'aurait forgée.

(Alexandre III, Concile de Latran III ; 1179 : "L'avarice cruelle s'est emparée du cœur de certains au point que, se réclamant du nom de chrétiens, ils fournissent aux sarrasins des armes et du bois pour leurs casques, et deviennent leurs égaux, voire leurs supérieurs, en perversité, leur fournissant armes et matériel pour attaquer les chrétiens... C'est pourquoi nous déclarons que ces personnes doivent être retranchées de la communion de l'Église et excommuniées pour leur perversité, que les princes catholiques et les magistrats civils confisquent leurs biens, et que, si elles sont capturées, elles deviennent les esclaves de leurs ravisseurs." — La plupart des travailleurs servent l'ennemi sans s'en rendre compte, en fabriquant des pièces destinées à devenir des armes ou des munitions, qui seront ensuite vendues à "Israël" ou à des nations mahométanes qui combattent Jésus-Christ et Ses serviteurs sur terre. En 2024, la République a envoyé environ 73 000 \$ d'armes et de munitions à "Israël". Pour vous donner une idée, avec cette somme, on peut se procurer plus de 240 000 cartouches de 5,56x45 mm OTAN ; ces 73 000 \$ ont donc pu servir à l'assassinat des derniers vrais catholiques de Terre Sainte... Faites donc attention, car votre

travail pourrait tuer des catholiques ! Mais plus que de fournir des armes, la République a envoyé 34 000 soldats républicains à "Israël" en 1956, lors de l'invasion de la bande de Gaza et du Sinaï. Dix d'entre eux y ont perdu la vie. C'est pourquoi nous ne devons pas avoir de pitié pour les militaires et policiers républicains que nous combattons ou devons combattre, ce sont des mercenaires, prêts à tout pour un salaire et une décoration, ce sont des sans-Dieu ; ils sont donc la fierté de la République et la honte de la France !)

Génocide – Le non-juif est tué par avortement, le non-juif catholique est grand remplacé par un immigré mahométan, et la jeunesse débilisée ne veut plus se reproduire et faire d'enfants, car avide de libertés et de plaisirs. La jeunesse sexuellement dégénérée aime le plaisir mais pas la responsabilité ; elle s'autodétruit donc, esclave de son péché. Certes, ces moyens ne génocident pas l'ensemble des non-juifs à l'échelle mondiale, mais ce n'est pas l'objectif du Juif, car lui et chacun de ses semblables sont censés posséder 2 800 esclaves non-juifs lorsque le « messie » viendra sur terre. Ce qui importe aujourd'hui au Juif est de soumettre le non-juif à l'asservissement précédemment présenté et d'étendre le territoire d'Israël jusqu'à l'arrivée de ce « messie » qui, je l'admets, arrivera un jour ; leur « messie » sera l'antéchrist.

Certains pourraient dire que les mahométans ne sont pas non plus juifs ; détrompez-vous ! Les mahométans suivent les lois noachides, c'est-à-dire les lois que le non-juif doit respecter afin que le Juif ne l'égorge pas. Et ils vont encore plus loin : ils se circoncisent, pour eux, comme pour les talmudistes, le christianisme, c'est de l'idolâtrie, car Jésus-Christ est pleinement Dieu, Fils de Dieu et homme, et du polythéisme à cause de la Trinité. Donc soit le chrétien considère Jésus-Christ comme un prophète et oublie la Trinité, soit le mahométan lui coupe la tête. Ensuite, le halal, c'est du casher, etc... comme le dit le rabbin David Touitou : « *L'islam, c'est le balai d'Israël !* » Ainsi, pour le Juif, le choix est vite fait entre le non-juif chrétien « idolâtre et polythéiste » et le mahométan soumis aux lois noachides et à la plupart des prescriptions juives abrogées par Notre Seigneur Jésus-Christ.

Les talmudistes ont avoué leurs plans

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Chez les chrétiens, le peuple est abruti par l'alcool, la jeunesse est détraquée par les classiques et la débauche prématurée à laquelle l'ont incitée nos agents : précepteurs, domestiques, institutrices dans les maisons riches, employés, etc., nos femmes dans les lieux de plaisir...

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Nous choisirons parmi le public des administrateurs aux tendances serviles... Nous les transformerons facilement en pions sur notre échiquier où ils seront mus par nos savants et sages conseillers, tout spécialement formés dès la plus tendre enfance pour le gouvernement du monde... L'élite intellectuelle des Gentils s'enorgueillira de sa science et, sans la vérifier, la mettra en pratique telle que la lui auront présentée nos agents, pour former leurs esprits dans le sens voulu par nous. Ne croyez pas que nos assertions sont des mots en l'air. Considérez le succès de Darwin, Marx et Nietzsche, préparé par nous. L'effet démoralisant des tendances de ces doctrines sur l'esprit des Gentils ne devrait certes pas nous échapper.

Joshua Jehouda dit (Cité par Léon de Poncins, Le Judaïsme et le Vatican) : La Renaissance, la Réforme et la Révolution représentent trois tentatives pour rectifier la mentalité chrétienne en l'accordant avec le développement progressif de la raison et de la science... et au fur et à mesure que le Christianisme dogmatique se relâche, les juifs graduellement se libèrent de la contrainte... La Réforme [protestante] marque la révolte contre l'Église catholique, laquelle est elle-même une révolte contre la Religion d'Israël... Quant à la Révolution française : La troisième tentative de modifier la position chrétienne, après que la Réforme ait raté l'unification, eut lieu sous la dynamique de la Révolution Française... qui marqua le début de l'athéisme dans l'histoire des peuples chrétiens. Ouvertement

antireligieuse, cette Révolution se poursuit sous l'influence du communisme russe, continuant d'apporter une puissante contribution à la déchristianisation du monde chrétien... Finalement l'œuvre de rectification de la mentalité chrétienne fut couronnée par Karl Marx et Nietzsche au XIXème siècle...

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : La presse est, entre les mains des Gouvernements existants, une grande puissance par laquelle ils dominent l'esprit public. La presse révèle les réclamations vitales de la populace, informe de ses sujets de plainte, et parfois, crée le mécontentement. La libre parole est née de la presse. Mais les Gouvernements n'ont pas su tirer parti de cette force, et elle tomba entre nos mains. Par la presse, nous acquîmes l'influence, tout en restant dans la coulisse... Aujourd'hui, je puis vous assurer que nous ne sommes plus qu'à quelques pas de notre but. Encore une courte distance à franchir et le cercle du Serpent Symbolique — le signe de notre peuple — sera complet. Quand ce cercle sera fermé, il entourera tous les États de l'Europe comme des chaînes indestructibles... Afin d'inciter les amateurs de pouvoir à faire mauvais usage de leurs droits, nous avons dressé tous les pouvoirs les uns contre les autres en encourageant leurs tendances libérales vers l'indépendance. Nous avons favorisé toute entreprise dans ce sens : nous avons mis des armes formidables aux mains de tous les partis et nous avons fait du pouvoir le but de toute notre ambition. Nous avons transformé les Gouvernements en arènes pour les guerres de partis.

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Pour s'assurer l'opinion publique, il faut, tout d'abord, l'embrouiller complètement en lui faisant entendre de tous côtés et de toutes manières des opinions contradictoires, jusqu'à ce que les Gentils soient perdus dans leur labyrinthe. Ils comprendront alors que le meilleur parti à prendre est de n'avoir aucune opinion en matière politique... Le second secret, nécessaire au succès de notre gouvernement, consiste à multiplier à un tel degré les fautes, les habitudes, les passions et les lois conventionnelles, du pays que personne ne soit plus capable de penser clairement dans ce chaos ; les hommes cesseront ainsi de se comprendre les uns les autres. Cette politique nous aidera également à semer des dissensions parmi tous les partis, à dissoudre toutes les puissantes collectivités et à décourager toute initiative individuelle pouvant gêner nos projets.

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Par tous ces moyens nous opprimerons tant les Chrétiens qu'ils seront contraints de nous demander de les gouverner internationalement. Dès que nous aurons atteint une telle position, nous pourrons aussitôt absorber toutes les puissances gouvernementales du monde entier et former un super-gouvernement universel. Nous remplacerons les gouvernements existants par un monstre que nous appellerons l'Administration du Super Gouvernement. Ses mains s'étendront au loin comme de longues tenailles et il aura à sa disposition une organisation telle qu'il ne pourra manquer de soumettre toutes les nations.

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Afin de ruiner l'industrie des Gentils et d'activer la spéculation, nous encourageons l'amour du luxe effréné que nous avons déjà développé. Nous augmenterons les salaires, ce qui ne soulagera pas les ouvriers, car, en même temps, nous élèverons le prix des objets de première nécessité...

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Actuellement, si quelques gouvernements se rendent répréhensibles à notre égard, ce n'est que pure formalité et tout se passe avec notre connaissance et notre plein consentement, car nous avons besoin de leurs débordements antisémites pour maintenir dans l'ordre nos frères inférieurs. Je ne m'étendrai pas sur ce point qui a déjà fait le sujet de nombreuses discussions... Nous avons à notre service des gens de toute opinion et de tous les partis : des hommes désireux de rétablir les monarchies, des socialistes, des communistes et des partisans de toutes sortes d'utopies...

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Quand nous ferons notre coup d'État, nous dirons au peuple : « tout a très mal marché jusqu'ici, vous avez tous souffert ; nous détruisons, maintenant, la cause de vos souffrances, à savoir : les patries et les frontières... Pour obtenir la majorité absolue, il faudra que nous amenions tout le monde à voter, sans distinction de classes. On n'obtiendrait pas cette majorité par les classes instruites.

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Le rôle des idéalistes libéraux sera définitivement terminé quand notre gouvernement sera reconnu. Jusque-là, ils nous rendront grand service, et c'est pourquoi nous essayerons d'incliner l'esprit public vers toutes sortes de théories fantastiques qui pourraient être avancées ou libérales. C'est nous qui avons, avec un succès complet, tourné les têtes sans cervelle des Gentils vers le socialisme, par nos théories progressistes...

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Nos philosophes exposeront tous les désavantages des religions des Gentils, mais personne ne jugera jamais notre religion...

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Tant que nous n'aurons pas atteint le pouvoir, nous tâcherons de créer et de multiplier les Loges de francs-maçons dans toutes les parties du monde. Nous attirerons dans ces Loges tous ceux qui peuvent revêtir la mentalité publique ou qui en sont déjà revêtus, car ces Loges seront les principaux lieux où nous recueillerons nos renseignements en même temps qu'elles seront des centres de propagande. Nous centraliserons toutes ces Loges sous une direction unique, connue de nous seuls et constituée par nos Sages. Ces Loges auront également leurs propres représentants, afin de masquer les véritables dirigeants. Et ces dirigeants auront seuls le droit de désigner les orateurs et de tracer l'ordre du jour. Dans ces Loges, nous resserrerons les liens de toutes les classes socialistes et révolutionnaires de la société. Les plans politiques les plus secrets nous seront connus, et, dès qu'ils seront formés, nous en dirigerons l'exécution. Presque tous les agents de la police internationale et secrète seront des membres de nos Loges. Les services de la police sont d'une extrême importance pour nous, car ils peuvent masquer nos entreprises, inventer des explications plausibles du mécontentement des masses, aussi bien que punir ceux qui refusent de se soumettre.

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Le jour où le roi d'Israël posera sur sa tête sacrée la couronne que lui offrira l'Europe entière, il deviendra le Patriarche du monde... Nous avons pris grand soin de discréditer le clergé des Gentils aux yeux du peuple, et nous avons ainsi réussi à nuire à sa mission qui aurait pu contrarier gravement nos desseins. L'influence du clergé sur le peuple diminue chaque jour. Nous réduirons le clergé et ses enseignements à un rôle si infime, et nous rendrons son influence si antipathique au peuple, que ses enseignements auront un effet contraire à celui qu'ils avaient jadis. Quand le moment sera venu, nous détruirons le Vatican... Le roi des Juifs, pape de l'Église universelle, roi d'Israël deviendra le vrai Pape de l'univers, le Patriarche de l'Église internationale.

Notre-Dame de La Salette prophétise : L'antéchrist naîtra d'une religieuse hébraïque, d'une fausse vierge qui aura communication avec le vieux serpent...

Monseigneur Fulton J. Sheen dit (Sermon sur les signes des temps) : Notre Seigneur nous enseigne que l'antéchrist Lui ressemblera tellement qu'il pourrait même tromper les élus – or, il est clair qu'aucun diable tel qu'on le connaît dans les descriptions populaires, ne pourrait tromper les élus. Ainsi, par quel moyen viendra-t-il dans ce nouvel âge pour rallier des partisans de sa religion ? Il viendra sous le déguisement d'un grand humaniste : il parlera de paix, de prospérité et d'abondance, non pas comme des moyens de nous élever à Dieu, mais comme des fins en elles-mêmes. Il écrira des livres sur une nouvelle idée de Dieu, qui pourra s'adapter à la manière de vivre des gens. Il présentera le remord des péchés sous une forme psychologisante, comme des passions sexuelles refoulées, faisant sombrer l'homme dans la honte s'il n'apparaît pas ouvert d'esprit et libéral auprès des autres. Il

présentera la tolérance comme étant l'indifférence entre le vrai et le faux. Il suscitera davantage de divorces... Il augmentera la notion d'amour pour l'amour naturel et fera diminuer l'amour du salut des personnes. Il utilisera le prétexte religieux pour détruire la Religion. Il parlera même du Christ et affirmera qu'Il était le plus grand homme qui ait vécu. Il dira que sa mission est de libérer l'homme de la servitude de la superstition et du fascisme, qu'il ne définira jamais. Au milieu de sa prétention à aimer l'humanité et au milieu de son verbiage sur la liberté et l'égalité, il entretiendra un secret qu'il ne livrera à personne : il ne croit pas en Dieu. Et parce que sa religion sera la fraternité à l'exclusion du patriarcat de Dieu, il trompera même les élus. Il établira une fausse Église... Cette Église sera le corps mystique de l'antéchrist, ressemblant extérieurement à l'Église, corps mystique du Christ.

Les Sages de Sion disent (Les Protocoles) : Par la miséricorde de Dieu, son peuple élu fut dispersé, et cette dispersion, qui parut au monde comme notre faiblesse, a constitué toute notre puissance, laquelle nous a conduits au seuil de la souveraineté universelle.

Nesta Webster dit (La Révolution Mondiale) : Le régime bolchevique, n'est que le développement des enseignements rabbiniques que les hautes autorités juives poursuivirent, modifièrent et précisèrent, au fur et à mesure de leur montée en puissance dans les sociétés occidentales depuis 1789 et de l'évolution de la modernité, de Weishaupt aux Protocoles [des Sages de Sion] ... Ajoutons encore un témoignage juif : « A la tête des révolutionnaires russes figuraient les élèves de l'école rabbinique de Lidia (in Haïdut, périodique juif de Varsovie du 3 août 1928) ! Mais il est non moins vrai que la haute Juiverie a su, par la Maçonnerie, associer à son projet un grand nombre de Goyims [non-juifs] complices pour des avantages matériels momentanés.

(Le communisme est la forme la plus évoluée de domination mondiale judéo-maçonique que nous ayons connue jusqu'à présent, dépassant largement les principes de 89 et de 93 ! L'antéchrist, né d'une hébraïque, le futur roi d'"Israël" et usurpateur de la Papauté, apportera l'évolution finale de l'État-Dieu... un État-Dieu qui surpassera à son tour le communisme ! La Révolution française, la Révolution bolchevique, la domination de l'UE sur l'Europe, toutes ces expériences n'étaient que des avant-goûts... elles n'ont pas encore conduit à cette forme ultime d'État-Dieu, prophétisée et attendue depuis des siècles par les talmudistes ! Mais une nouvelle expérience sociale s'est ajoutée : la pandémie du Covid-19. Orchestrée par les gouvernements judéo-maçons ou asservis à la puissance judaïque, cette supercherie a montré à quel point les citoyens sont dociles, soumis aux autorités capables de les piquer, de les confiner, de les contrôler totalement ! "Parfait !" s'écrient les rabbins. "Demain, ils nous seront totalement soumis, comme ils le sont déjà aujourd'hui !" Bientôt viendra le jour où ils retireront leur masque... celui de la franc-maçonnerie ! Et ce jour-là, ils dirigeront les Goyims sans le moindre voile, et les Goyims les adoreront ! Mais les incrédules s'illusionnent : "Ils ne réussiront pas ! Voyons... qu'est-ce que vous êtes crédules et complotistes !" Et pourquoi donc ne réussiraient-ils pas ? La Révolution française ? Ils l'ont réussie ! La Révolution bolchevique ? Ils l'ont réussie ! L'Union européenne ? Ils l'ont créée ! Le Covid-19 ? Une expérience sociale visant à tester la soumission des Goyims ? Une réussite éclatante ! Demain, ils réussiront encore ! Encore ! Et encore ! Mais lorsqu'ils seront aux portes de la victoire... lorsqu'ils croiront avoir détruit l'Église... subitement, miraculeusement, ils seront mis en déroute ! Les mains des chrétiens, assistées par les légions angéliques et les prières des saints du Ciel, les écraseront ! Ils connaîtront une défaite si immense, si absolue, qu'ils ne s'en relèveront jamais ! Et nous avons toutes les raisons de croire, par d'innombrables prophéties, que le jour de leur chute approche... dans quelques décennies... ou quelques siècles !)

Monseigneur Ernest Jouin dit (Le Péril Judéo-Maçonique) : Les « Protocoles » des Sages de Sion viennent, en effet, de dévoiler dans le monde entier que le péril judéo-maçonique est aujourd'hui une question de vie ou de mort pour tous les peuples. Ces « Protocoles »

sont une partie notable des procès verbaux des vingt-quatre séances tenues au premier Congrès Sioniste à Bâle, en 1897, sous la présidence du Dr Theodor Herzl, appelé par les Juifs « le Prince d'Exil ». Ces conférences résument le plan de domination mondiale élaboré par la race juive depuis sa dispersion, lors de la prise de Jérusalem par Titus... Ces documents furent dérobés à l'instigation de hauts fonctionnaires russes, et une des copies fut remise à Serge Nilus en 1901 par le maréchal de la noblesse de Chern (Russie centrale), Alexis Nicolajevitch Souchotin... Il faut ajouter que les Juifs les ont fait disparaître un peu près complètement, qu'en particulier l'édition de 1917, chargée sur un wagon, fut jetée sur le quai de la gare et brûlée par une troupe d'hommes qui disparurent ensuite; que le juif Kerenski, arrivé au pouvoir, fit rechercher tous les exemplaires des « Protocoles » à Petrograd et à Moscou; qu'il suffit enfin, en Russie, d'être trouvé possesseur de ce document pour être mis à mort... Encore est-il que si leur authenticité ne peut se prouver rigoureusement, elle est puissamment appuyée par les événements qu'ils prédisaient, dont nous sommes les témoins aujourd'hui et qui menacent de nous faire les victimes de demain. Le traducteur anglais écrit dans sa Préface : Il est impossible de lire aujourd'hui aucune des parties de ce volume sans être frappé de la forte note prophétique qui les remplit toutes, non seulement en ce qui concerne la sainte Russie d'autrefois, mais encore au point de vue de certains développements sinistres qui se peuvent observer dans le monde entier à l'heure actuelle. Gentils, prenez garde ! (...) Le Morning Post, du 19 juillet 1920, fait remarquer que les « Protocoles » ajoutent à la prédiction du grand mouvement révolutionnaire en Russie, en Allemagne et en Hongrie, les moyens qui devaient l'amener : les guerres, la vie chère, la corruption des gouvernements, l'emploi des agents juifs qu'on retrouve partout et dont les principaux sont désormais connus... Les causes et les buts de la Grande Guerre qui a ébranlé la terre presque entière, le développement du bolchevisme en Russie, le mouvement spartakiste en Allemagne, même certaines clauses spéciales du traité de paix tout cela trouve ici sa raison, tout cela apparaît comme la conséquence logique de l'action de cette mystérieuse main qui dirige les destinées du monde. Et cette main, ce sont les Juifs. Ce que nous avons dit est une preuve suffisante à l'appui de notre affirmation que les secousses et les bouleversements dont souffre de nos jours le monde entier sont l'œuvre des Juifs et la réalisation d'un plan bien déterminé dont tous les détails ont été étudiés avec soin et qui tend à un but nettement spécifié. C'est de ce plan satanique que nous présentons ici l'analyse. Tous ceux qui l'ont découvert ont jeté un cri d'alarme... Qu'il nous suffise d'ajouter que le pays sur lequel pèse plus lourdement cette menace judéo-maçonnique est le nôtre. Entre tous les peuples, la France est le point de mire et la cible des Juifs et des Maçons. Connaître les « Protocoles » et déjouer leur plan est donc une œuvre éminemment française. A nous de l'entreprendre à temps et de la mener à bonne fin... Mais quels sont les Juifs qui veulent nous asservir ? On peut répondre : Tous. Dans tous leurs programmes, ils affirment qu'un Juif, même nationalisé... reste toujours juif... Qu'on ne dise pas comme le font certains chrétiens qui sont dupes ou complices : « Luttez contre tels ou tels Juifs qui forment la Haute Banque. contre tels ou tels autres Juifs qui mènent la révolution. Mais ne confondez pas dans la masse les bons et les méchants ». Misérable équivoque. C'est toute la race juive « en masse » Qui est solidaire de ce programme juif. Tenez-vous en garde contre la presse juive et enjuivée, les individus juifs au pouvoir et toute la basse racaille des ghettos orientaux; tous sont solidaires dans l'œuvre délétère. Mille documents juifs (et chaque jour nous en apporte de nouveaux) proclament que la race juive doit se mettre à la tête du monde, et mille faits prouvent qu'elle poursuit ce but avec une ténacité implacable... LA JUDÉO-MAÇONNERIE EST LA CONTRE-ÉGLISE : Si vous croyez encore aux principes religieux de votre jeunesse, à votre catéchisme qui éclaire singulièrement le plan de la Contre-Église, si vous ne pensez pas qu'après votre mort vous vaudrez moins qu'un chien vivant, si vous sentez votre âme immortelle tourner à certaines heures son regard vers le ciel, là où nous attend le Père qui nous a créés ; si vous avez foi dans le Christ crucifié qui pardonne, qui bénit, qui console, et si vous rencontrez au pied de la croix, en larmes mais debout, sa Mère qui est aussi votre Mère ; si votre souvenir vous ramène parfois à l'église où vous avez été baptisés, confirmés, communies ; si vous sentez alors, dans un tressaillement d'âme, un doux regret du passé ; et si, à la lumière des événements, vous

voyez que, depuis cinquante ans, on s'est acharné à décrocher le crucifix des écoles, des crèches, des prétoires, des hôpitaux pour le jeter à la voirie, qu'on a exilé les moines et les religieuses parce qu'ils priaient et qu'ils enseignaient, qu'on a fait une loi intangible de séparation pour arriver un jour à fermer vos églises et à chasser vos prêtres, contre lesquels vous avez peut-être écouté trop complaisamment les rumeurs infâmes, alors qu'ils sont vos meilleurs amis, qu'on a fait une loi intangible d'écoles laïques pour élever, nous l'avons dit, des générations sans Dieu, les bolcheviques de demain, qu'en définitive c'est le Christ, c'est Dieu qu'on a chassé de France, et que c'est bien l'application rigoureuse du plan judéo-maçonnique ; si vous voyez ces choses, et si vous comprenez enfin l'avertissement des « Protocoles », confirmés par les faits : *unissez-vous contre les Juifs et les Francs-Maçons !*

Les talmudistes acclameront l'antéchrist

Jean 5, 43 : Je suis venu moi-même au nom de mon Père, et vous ne me recevez point ; si un autre vient en son nom, vous le recevrez.

Commentaire de Jean 5, 43 par Saint Jean Chrysostome (Homélie XLI) : Voilà ce que Jésus-Christ démontre, non-seulement par ce qu'il vient de dire, mais encore par ce qu'il ajoute ensuite, car il dit : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas : si un « autre vient en son propre nom, vous le recevrez ». Vous voyez, mes frères, que si partout Jésus-Christ dit qu'il a été envoyé, qu'il a reçu du Père le pouvoir de juger, et qu'il ne peut rien faire de lui-même, c'est pour ôter tout prétexte à l'endurcissement des juifs. Mais de qui dit-il qu'il viendra en son propre nom ? De l'antéchrist, et il démontre la malice et la méchanceté des juifs par des preuves incontestables. Si c'est effectivement l'amour de Dieu qui vous porte à me persécuter, vous devrez donc, à plus forte raison, persécuter l'antéchrist. L'antéchrist ne vous prêchera pas une doctrine semblable à la mienne; il ne dira pas que : le Père l'a envoyé, ni qu'il vient de sa part et par son ordre. Mais, au contraire, il exercera un empire tyrannique, usurpant ce qui ne lui appartient pas, et s'annonçant comme le Dieu de tout l'univers, selon les paroles de Saint Paul : « il s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est adoré, voulant lui-même passer pour Dieu ». (II Thess. II, 4.) Car c'est là venir en son propre nom. Pour moi, je ne parle pas de même; mais je déclare que je suis venu au nom de mon Père. Or, qu'après un tel aveu, qu'après avoir si manifestement déclaré qu'il était envoyé du Père, ils ne le reçussent pas, cette obstination suffisait seule pour faire voir à tout le monde qu'ils n'aimaient point Dieu. Et maintenant, par le contraste de l'accueil qu'ils devaient faire à l'antéchrist, il met au jour leur impudente malignité. Car, puisqu'ils ne recevaient pas celui qui se déclarait envoyé de Dieu, et qu'ils devaient adorer celui qui ne connaîtrait point Dieu, mais qui se vanterait d'être le Dieu de tout l'univers, il était visible que leurs persécutions contre Jésus-Christ portaient de leur envie et de leur haine contre Dieu.

Commentaire de Jean 5, 43 par le Bienheureux Alcuin (Catena in Ioannem) : Je suis venu dans le monde [au nom de mon Père, c'est-à-dire, je suis venu] pour que le nom de mon Père soit glorifié par moi, parce que je renvoie tout à mon Père. Ils n'avaient donc pas en eux l'amour de Dieu, parce qu'ils ne voulaient pas recevoir celui qui venait faire la volonté de son Père. L'antéchrist, au contraire, viendra non pas au nom du Père, mais en son propre nom, non point pour rechercher la gloire du Père, mais pour la sienne propre. Les juifs n'ont point voulu recevoir Jésus-Christ; comme juste châtiment de leur infidélité ils recevront l'antéchrist, et croiront au mensonge pour avoir refusé de croire à la vérité.

Saint Ephrem le Syriaque dit (Serm. de Antichristus) : C'est d'une manière exceptionnelle que l'antéchrist entourera de faveurs la nation juive. Mais c'est aussi d'honneurs extraordinaires que la nation déicide le couvrira et qu'elle applaudira son règne.

Les savants et théologiens de l'Ordre de Saint-Dismas confirment qu'il n'y a point divergence au sujet des juifs dans l'Église avant le concile Vatican II. Ce n'est qu'après ce concile

hérétique que les paroissiens, théologiens, « prêtres », « évêques », « cardinaux » et antipapes conciliaires ont innocenté les juifs du déicide... Alors que l'Apôtre Paul et tous les Théologiens, Vénérables, Bienheureux et Saints d'avant Vatican II dénoncent le déicide ! L'Ordre de Saint-Dismas n'oublie ni la Croix, ni ceux qui y ont cloué le Christ !

Et nous n'avons pas fait usage de paroles de saints obscurs ou contestés, mais de celles des plus grands parmi les plus grands. Au-dessus des hommes tels que Saint Augustin et Saint Jean Chrysostome, il n'y a que Dieu, la Sainte Vierge, les Apôtres et le Docteur angélique. Quant aux enseignements des Pères de l'Église qui vous ont été présentés, ils n'ont en aucun cas été réprouvés ou oubliés par l'Église :

Léon XIII dit (*Providentissimus Deus* ; 18 novembre 1893) : Pour affermir Nos arguments et Nos exhortations, Nous aimons à rappeler comment tous les hommes remarquables par la sainteté de leur vie et par leur science des vérités divines, ont toujours cultivé assidûment les Saintes Écritures. Nous voyons que les plus proches disciples des apôtres, parmi lesquels Nous citerons Clément de Rome, Ignace d'Antioche, Polycarpe, puis les Apologues, spécialement Justin et Irénée, ont, dans leurs lettres et dans leurs livres tendant soit à la conservation, soit à la propagation des dogmes divins, introduit la doctrine, la force, la piété des Livres Saints. Dans les écoles de catéchisme et de théologie qui furent fondées près de beaucoup de sièges épiscopaux, et dont les plus célèbres furent celles d'Alexandrie et d'Antioche, l'enseignement donné ne consistait pour ainsi dire que dans la lecture, l'explication, la défense de la parole de Dieu écrite... Il faut en énumérer plusieurs, qui ont étendu les limites de cette science : ainsi, parmi les plus éminents, Alexandrie a produit Clément et Cyrille ; la Palestine, Eusèbe, et le second Cyrille ; la Cappadoce, Basile le Grand, Grégoire de Nazianze et Grégoire de Nysse ; Antioche, ce Jean Chrysostome, en qui une érudition remarquable s'unissait à la plus haute éloquence. L'Église d'Occident n'a pas acquis moins de gloire. Parmi les nombreux docteurs qui s'y sont distingués, illustres sont les noms de Tertullien et de Cyprien, d'Hilaire et d'Ambroise, de Léon le Grand, et de Grégoire le Grand, mais surtout ceux d'Augustin et de Jérôme. L'un se montra d'une pénétration admirable dans l'interprétation de la parole de Dieu, et d'une habileté consommée à en tirer parti pour appuyer la vérité catholique ; l'autre, possédant une connaissance extraordinaire de la Bible et ayant fait sur les Livres Saints de magnifiques travaux, a été honoré par l'Église du titre de Docteur très grand. Depuis cette époque jusqu'au XI^e siècle, quoique ces études n'aient pas été aussi ardemment cultivées et aussi fécondes en résultats que précédemment, elles furent cependant florissantes, grâce surtout au zèle des prêtres. Ceux-ci eurent soin, en effet, ou de recueillir les ouvrages que leurs prédécesseurs avaient laissés sur ce sujet si important, ou de les répandre après les avoir étudiés à fond et enrichis de leurs propres travaux ; c'est ainsi qu'agirent, entre autres, Isidore de Séville, Bède, Alcuin. Ils munirent de gloses les manuscrits sacrés, comme Valafride Strabon et Anselme de Laon, ou travaillèrent par des procédés nouveaux à maintenir l'intégrité des textes, comme le firent Pierre Damien et Lanfranc. Au XII^e siècle, la plupart entreprirent avec beaucoup de succès l'explication allégorique des Saintes Écritures ; dans ce genre, Saint Bernard se distingua facilement parmi tous les autres ; ses sermons ne s'appuient presque que sur les Lettres divines. Aussi savamment et aussi clairement qu'aucun de leurs prédécesseurs, ils distinguèrent les divers sens des mots latins, établirent la valeur de chacun au point de vue théologique, marquèrent les différents chapitres des livres et le sujet de ces chapitres, creusèrent la signification des paroles bibliques, expliquèrent la liaison des préceptes entre eux. Tout le monde voit quelle lumière a été ainsi apportée dans les points obscurs. En outre, leurs livres, soit relatifs à la théologie, soit commentant les Saintes Écritures elles-mêmes, manifestent une science profonde puisée dans les Livres Sacrés. A ce titre, Saint Thomas d'Aquin a obtenu parmi eux la palme.

Deux fois la même histoire

Le talmudiste Kadmi Cohen, prétendument mort dans le camp d'Auschwitz, se vantait (*Nomades*) : « Les religions sémitiques ne sont que des déifications de la race... » Lui qui

se vantait d'appartenir à une race supérieure, lui qui, comme Adolf Hitler, était un théoricien du mal et de la prétendue supériorité raciale, est mort dans un camp de la mort, comme un inférieur. Adolf Hitler est prétendument mort dans son bunker en se tirant une balle dans la tête, comme un lâche, laissant son peuple mourir de faim dans les ruines qu'étaient devenues les villes allemandes ; une partie de son peuple fut entre les mains des judéo-bolcheviques à l'Est et l'autre entre les mains des sionistes occidentaux à l'Ouest. Tous ceux qui ont décrété leurs peuples supérieurs à un autre, par la volonté de Dieu ou de par nature, se sont retrouvés malheureux... « Israël » et l'Allemagne, c'est la même histoire : *un peuple qui se croit supérieur et qui se fait remettre à sa place.*

Ô nationaux-socialistes, vous dites : « Adolf Hitler et le Reich pour mille ans ! » Nous, catholiques, disons : « Jésus-Christ et le Royaume de Dieu pour l'éternité ! »

L'Ordre de Saint-Dismas prêche-t-il une nouvelle Shoah ?

L'Abbé Julio Meinvielle dit (Les juifs dans le mystère de l'histoire) : En tout temps, les Souverains Pontifes ont protesté contre toute forme de haine contre les juifs et dans les terrible persécution de Hitler le Pontife Romain et les évêques allemands ont fait entendre leur voix de protestation. Mais bien que nous devions, nous, chrétiens, aimer le Juif conformément au précepte du Christ, d'aimer même nos ennemis, il ne s'ensuit pas que nous ne devions pas nous prémunir contre ce danger. Nous devons aussi aimer les lépreux, et cela n'empêche pas qu'on les isole pour éviter la contamination ; nous devons aimer les délinquants, et cela n'empêche pas qu'on les emprisonne pour qu'ils ne fassent pas de mal à la Société. Il est très important de souligner, dans l'ambiance moderne où nous vivons, qui s'est laissé abêtir par les idées sentimentales du libéralisme, que le Juif, vrai Ismaël face à Isaac, Esaü face à Jacob, Caïn face à Abel, ne peut être régi par un droit d'exception qui prenne les précautions dues et adéquates contre le danger théologique de cette race. Ni les exterminer du milieu des peuples chrétiens, comme le prétend l'antisémitisme, ni leur donner l'égalité des droits, qui est en réalité supériorité, comme le prétend le libéralisme ou philosémitisme. L'antisémitisme est condamné par l'Église en un décret du Saint-Office du 25 mars 1928, en ces termes : L'Église Catholique a toujours eu l'habitude de prier pour le peuple juif, qui fut le dépositaire des Promesses Divines jusqu'à Jésus-Christ, malgré l'aveuglement de ce peuple. Bien plus, elle l'a fait à cause de cet aveuglement même. Règle de cette même charité, le Siège Apostolique a protégé ce peuple contre d'injustes vexations, et de même qu'il réproouve toutes les haines et toutes les animosités entre les peuples, de même il condamne la haine contre le peuple choisi par Dieu autrefois, cette haine que l'on désigne d'ordinaire sous le vocable d'antisémitisme. Est aussi condamné le libéralisme dans toute la législation et la pratique de l'Église. Le Juif doit vivre au milieu des chrétiens en témoin aveugle de la vérité chrétienne, et comme un aiguillon qui nous oblige à rester fidèles à Jésus-Christ. On ne doit ni l'exterminer, car il joue le rôle théologique de Caïn, qui porte le sceau de Dieu, pour que personne ne le tue. Ni le fréquenter parce qu'il est extrêmement dangereux [Le Seigneur lui dira, comme à Caïn : 15 - Le Seigneur lui dit : Le Seigneur mit un signe sur Caïn, afin que quiconque le rencontrerait ne le tuât pas. Et depuis lors, ce peuple marqué du Sceau de Dieu doit errer de par le monde, en faisant quoi ? En portant dans sa chair le témoignage du Christ dans le mystère de l'iniquité...]

Réponse : Non, et notre position à l'égard des talmudistes vous sera expliquée dans les prochains chapitres, présentant les lois du Royaume de France.

Nous avons précédemment parlé des mahométans et nous comptons bien ne pas passer outre, et les offensés pour leur pagano-hérésie diabolique :

Sahih Muslim 8:3311 : L'apôtre d'Allah [Mahomet] l'a épousée [Aisha] quand elle avait sept ans, et elle a été conduite à sa maison comme une épouse quand elle avait neuf ans, et ses poupées étaient avec elle, et quand il est mort, elle avait dix-huit ans.

Voici la preuve théologique mahométane que le faux prophète Mahomet était un pédophile, et que les dégénérés parlant de contexte historique sachent : RIEN À FAIRE ! Il est censé être le meilleur des hommes, l'exemple de tous, l'envoyé de Dieu !

Eugène IV dit au Concile de Bâle : Il y a de l'espoir que de nombreuses personnes de l'abominable secte de Mahomet se convertiront à la foi catholique.

Calixte III dit dans son serment public : Je m'engage à exalter la vraie foi, et à extirper d'Orient la secte diabolique de l'infidèle et réprouvé Mahomet.

Clément V dit au Concile de Vienne ; 1311-1312 : Pour l'offense du nom divin et la honte de la foi chrétienne, il arrive que, dans certaines régions du monde soumises à des princes chrétiens, où des sarrasins [ceux qui suivent Mahomet], les mahométans habitent avec des chrétiens, parfois à part, parfois mêlés à eux, leurs prêtres, appelés en langue vulgaire Zabazala, invoquent et annoncent à haute voix le nom de Mahomet, dans leurs temples ou mosquées, où les sarrasins se réunissent afin d'adorer le perfide Mahomet, et ceci chaque jour, à des heures déterminées, à partir d'un lieu élevé, et qu'ils y professent publiquement certaines paroles en son honneur... de plus, en un lieu où a été autrefois inhumé un sarrasin que les autres sarrasins vénèrent comme un saint et auquel ils adressent un culte... ce qui n'abaisse pas peu notre foi et engendre un grave scandale dans le cœur des fidèles. Puisque ces choses qui déplaisent à la majesté divine ne doivent plus être tolérées, avec l'approbation du saint concile, Nous défendons avec la plus grande rigueur qu'elles se produisent désormais à l'intérieur des territoires des chrétiens... Nous enjoignons... à tous et chacun des princes catholiques... d'éliminer totalement de leurs territoires et de veiller à ce que soit éliminée la honte que ce qui précède entraîne pour eux-mêmes et pour les autres fidèles... Nous interdisons expressément que quiconque relevant de leur autorité s'aventure... d'invoquer ou à professer publiquement... le nom sacrilège de Mahomet... Ceux qui oseront agir en sens contraire seront corrigés de telle manière... que les autres, terrorisés par leur exemple, seront éloignés de la même présomption.

(Les papes d'heureuse mémoire : Eugène IV, Calixte III, Clément V mettent en évidence l'hérésie des antipapes. L'antipape Jean-Paul II déclara le 21 mars 2000, lors de sa visite à Wadi al-Kharrar : "Que Saint Jean-Baptiste protège l'islam..." De plus, dans le Catéchisme de Jean-Paul II, il est dit (§ 841) : "Les musulmans, qui, en déclarant qu'ils gardent la foi d'Abraham, adorent avec nous le Dieu unique, miséricordieux, juge des hommes au dernier jour." Or, le Pape Saint Damase Ier dit (Concile de Rome ; 382 A.D., ca. 15) : "Si quelqu'un ne dit pas qu'Il [Jésus-Christ] viendra juger les vivants et les morts, il est hérétique." On ne peut donc affirmer, sans être hérétique, que les mahométans adorent Dieu, car ils ne croient pas que Jésus-Christ viendra juger les vivants et les morts. Ainsi, ils croient adorer Dieu mais ne l'adorent pas.)

Verset 157 de la sourate an-Nisa : Et à cause leur parole : "Nous avons vraiment tué le Christ, Jésus, fils de Marie, le Messenger de Dieu"... Or, ils ne l'ont ni tué ni crucifié; mais ce n'était qu'un faux semblant ! Et ceux qui ont discuté sur son sujet sont vraiment dans l'incertitude : ils n'en ont aucune connaissance certaine, ils ne font que suivre des conjectures et ils ne l'ont certainement pas tué.

Verset 171 de la sourate an-Nisa : Ô gens du Livre [chrétiens], n'exagérez pas dans votre religion, et ne dites de Dieu que la vérité. Le Messie Jésus, fils de Marie, n'est qu'un Messenger de Dieu, Sa parole qu'Il envoya à Marie, et un souffle (de vie) venant de Lui. Croyez donc en Dieu et en Ses messagers. Et ne dites pas "Trois". Cessez ! Ce sera meilleur pour vous. Dieu n'est qu'un Dieu unique. Il est trop glorieux pour avoir un enfant.

Rien que ces deux versets négationnent la Crucifixion et la filiation de Jésus-Christ. Ils affirment donc que le Christ n'est ni Dieu ni le Fils de Dieu, et qu'il n'a pas été crucifié. Ils

négligent également la Très Sainte Trinité, car les mahométans ne considèrent pas comme chrétiens ceux qui croient en la Très Sainte Trinité, mais les considèrent comme des polythéistes et les condamnent à mort pour polythéisme.

Mahomet et Luther : deux frères !

L'Abbé René François Rohrbacher dit (Histoire universelle de l'Église catholique) : Il y a une fraternité intime entre le luthéranisme et le mahométisme ; il suffit de les comparer pour voir qu'ils sont fils du même père. Selon le faux prophète de la Mecque, tout arrive par une nécessité inévitable, il n'y a point de libre arbitre dans l'homme : Dieu opère en nous les mauvaises actions, non moins que les bonnes; en sorte qu'il punit dans les méchants les crimes qu'il a opérés lui-même en eux. A ceux qui se récriaient contre ce blasphème, Mahomet disait pour toute réponse : C'est un mystère, c'est un secret. Oui, le mystère de Satan, l'auteur de tout le mal, qui veut faire retomber tous les crimes sur Dieu même, l'auteur de tout bien. Or, le même mystère d'impiété se révèle dans le luthéranisme. Selon le faux prophète de Wittemberg, comme selon le faux prophète de la Mecque, tout arrive à l'homme par une nécessité inévitable, il n'y a pas de libre arbitre en nous, Dieu opère en nous le mal comme le bien, et il nous punira non-seulement du mal que nous n'aurons pu éviter, mais encore du bien que nous aurons fait de notre mieux... Comme le mahométan et sur ses pas, le luthérien brise les images des saints, les images de Jésus-Christ et de Sa Sainte Mère ; comme le mahométan et sur ses pas, le luthérien crache sur la croix du Sauveur, la foule aux pieds, la traîne dans la boue. Un frère ne ressemble pas plus à son frère que le luthéranisme au mahométisme. Mahomet a ramené parmi les Arabes la polygamie et le divorce : Luther a fait la même chose parmi les siens, autant du moins qu'il a pu. D'abord, dans son commentaire sur le seizième chapitre de la Genèse, il enseigne qu'il n'est pas défendu d'avoir plus d'une femme. Voilà ce qu'il enseigne dans ses œuvres imprimées à Iéna, Nuremberg et Altenbourg, mais non dans l'édition de Wittemberg ; car il changeait d'un jour à l'autre, suivant qu'il était plus ou moins hardi. Quelquefois aussi certains éditeurs, pour ne pas trop effaroucher la pudeur publique, ont supprimé ce qui leur paraissait trop cru.

Le « Paradis » charnel

Saint Thomas d'Aquin dit (Somme contre les gentils, livre cinq ; 83) : Dans la vie présente, l'usage de nourriture est nécessaire pour assurer la croissance; ce qui n'aura plus de raison d'être, après la résurrection, puisque tous les hommes ressusciteront avec la quantité qui leur est due. De même, l'union charnelle de l'homme et de la femme est au service de la vie corruptible, ordonnée qu'elle est à la génération, celle-ci sauvegardant du moins au plan de l'espèce ce qui ne peut se conserver pour toujours au plan des individus. Or la vie des ressuscités sera incorruptible. Les ressuscités n'auront donc plus besoin de se nourrir; ils n'auront plus à exercer de relations charnelles... Si l'on prétend que les ressuscités auront encore à se nourrir et à entretenir des relations charnelles, non point en vue de la conservation ou de la croissance du corps, ni pour assurer la conservation de l'espèce ou la multiplication des hommes, mais pour le seul plaisir qui réside en ces actes, et pour qu'il ne manque aucun plaisir à la récompense dernière, l'inconvenance d'une telle affirmation éclate de bien des manières. En premier lieu, la vie des ressuscités sera plus harmonieusement ordonnée que la vie d'ici-bas. Or en cette vie, il est contraire à l'ordre, il est vicieux que l'homme use de nourriture et entretienne des rapports charnels pour le seul plaisir, et non point pressé par la nécessité de soutenir son corps ou d'engendrer une descendance... La vie des ressuscités est ordonnée à la sauvegarde d'une parfaite béatitude. Or la béatitude et la félicité de l'homme ne consistent pas dans les plaisirs du corps, plaisirs de la nourriture ou plaisirs de la chair... Il n'y aura donc aucun plaisir de cette sorte dans la vie future. Il paraît d'ailleurs absurde de chercher des plaisirs charnels, qui nous sont communs avec les bêtes, là où l'on attend les joies les plus hautes, que nous partageons avec les anges, les joies de la vision de Dieu, commune entre les anges et nous. A moins que

l'on ne veuille dire, - parfaite absurdité - que la béatitude des anges est incomplète parce qu'il leur manque les plaisirs des brutes. Aussi bien le Seigneur dit-il, en Saint Matthieu, qu'à la résurrection, les hommes n'auront point de femmes; ni les femmes de maris; mais qu'ils seront comme les anges de Dieu. Ainsi se trouve réfutée l'erreur des juifs et des sarrasins qui veulent que les hommes, à la résurrection, aient encore, comme maintenant, à se nourrir et à entretenir des rapports charnels.

(Les mahométans — les sarrasins — ont une conception charnelle du Paradis, ils pensent qu'ils auront des "houris", c'est-à-dire des femmes vierges, et beaucoup de leurs "savants" les définissent comme très jeunes, parfois des petites filles. Je ne puis être graphique car cela est trop pervers et je ne veux point vous scandaliser, mais pour les indécis, faites vos recherches et vous vous rendrez compte de leurs perversions.)

Matthieu 22, 30 : À la résurrection les hommes ne prendront point de femmes, ni les femmes de maris ; mais ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel.

Romains 14, 17 : Le Royaume de Dieu n'est ni le manger ni le boire ; mais il est justice, paix et joie dans l'Esprit-Saint.

Saint Hilaire de Poitiers dit (Catena in Matthaeum) : Comme les pensées des infidèles sont perverties à l'égard des choses de l'autre vie et qu'ils demandent avec mauvaise foi quelle sera la forme de nos corps à la résurrection, quelle sera leur nourriture pendant l'éternité, le Seigneur ajoute par conséquent : « Est-ce que l'âme n'est pas plus que la nourriture ? » Il ne veut pas que l'espérance que nous avons de la résurrection s'arrête à ces inquiétudes sur le manger, le boire et le vêtement; il ne veut pas qu'on lui fasse outrage.

—

« De l'hérésie »

Le Commandeur Athanase de France dit : Ô catholiques de France, faites donc des rappels aux hérétiques (modernistes, protestants, gallicans, etc.) et aux schismatiques orientaux. S'ils écoutent, laissez-les aller en paix, mais surveillez-les tout de même pour qu'ils ne vous trompent pas, et accompagnez-les dans leur cheminement spirituel. Mais, dans le cas où ils feraient la sourde oreille, dénoncez l'hérésie, afin que ceux qui propagent l'erreur soient corrigés et remis sur le sentier de Jésus-Christ !

Dictionnaire de théologie catholique (Guerre) : Si quelquefois, pour le bien de la paix, on doit tolérer les méchants, il ne faut pas craindre, d'autres fois, de les corriger, et même de les bannir, s'il n'y a pas d'espérance d'amendement, et cela n'est ni contre la charité, ni contre la paix, mais plutôt pour l'avantage de la société entière, dont la charité nous commande de rechercher le bien, plutôt que celui des simples particuliers... C'est un devoir des puissances établies de réprimer les perturbateurs de l'ordre... L'Église peut donc demander le secours des princes temporels contre ses ennemis et contre les hérétiques... À l'exemple du Christ, on peut user d'une sainte violence pour amener les méchants au bien... Ce n'est pas là de la cruauté, c'est de l'amour... Loin qu'il y ait faute, c'est le moyen d'apaiser la juste colère du Dieu Tout-Puissant... La foi des belligérants prépare la victoire, tandis que le délai à punir les méchants attire la colère de Dieu... C'est le devoir des rois de mettre les méchants dans l'impossibilité de nuire aux bons... Mourir en combattant contre les infidèles, c'est mériter le Ciel...

(Le Dictionnaire de théologie catholique est une source sûre, écrite sous la direction des Pères Alfred Vacant et Eugène Mangenot et de Monseigneur Émile Amann, elle reçut la bénédiction de Son Éminence le Cardinal Jean Verdier, et des centaines de prêtres et de docteurs en théologie, et même plusieurs évêques et quelques cardinaux ont participé à son

écriture de 1899 à 1950. Puis, l'œuvre reçut le nihil obstat, une approbation de publication donnée par l'Église après un examen doctrinal afin que l'Église puisse s'assurer qu'il n'y ait pas d'erreurs doctrinales ou de passages contraires à la foi et aux mœurs catholiques. Quasiment toutes les œuvres modernes qui vous sont présentées dans ce catéchisme ont reçu, de par l'Église, l'imprimatur et le nihil obstat, l'autorisation d'imprimer et de publier le livre, en vertu de l'absence d'erreurs doctrinales, et beaucoup de ces œuvres ont aussi reçu une Bénédiction Apostolique de la part d'un pape.)

Le Cardinal Louis-Édouard Pie dit dans son Sermon sur l'intolérance doctrinale : Notre siècle crie : Tolérance ! tolérance ! Il est convenu qu'un prêtre doit être tolérant, que la religion doit être tolérante... On a parlé de la tolérance des premiers siècles, de la tolérance des Apôtres. Mes Frères, on n'y pense pas ; mais l'établissement de la religion chrétienne a été au contraire par excellence une œuvre d'intolérance religieuse. Au moment de la prédication des Apôtres, l'univers entier possédait à peu près cette tolérance dogmatique si vantée. Comme toutes les religions étaient aussi fausses et aussi déraisonnables les unes que les autres, elles ne se faisaient pas la guerre; comme tous les dieux se valaient entre eux, c'étaient autant de démons, ils n'étaient point exclusifs, ils se toléraient : Satan n'est pas divisé contre lui-même... Le principal grief contre les chrétiens, c'était la rigidité trop absolue de leur symbole, et, comme on disait, l'humeur insociable de leur théologie. Si ce n'eût été qu'un Dieu de plus, il n'y aurait pas eu de réclamations; mais c'était un Dieu incompatible qui chassait tous les autres : voilà pourquoi la persécution. Ainsi l'établissement de l'Église fut une œuvre d'intolérance dogmatique. Toute l'histoire de l'Église n'est pareillement que l'histoire de cette intolérance. Qu'est-ce que les martyrs ? des intolérants en matière de foi, qui aiment mieux les supplices que de professer l'erreur. Qu'est-ce que la Papauté ? une institution d'intolérance doctrinale, qui par l'unité hiérarchique maintient l'unité de la foi. Nous sommes donc intolérants, exclusifs en matière de doctrine : nous en faisons profession; nous en sommes fiers. Si nous ne l'étions pas, c'est que nous n'aurions pas la vérité, puisque la vérité est une, et par conséquent intolérante, exclusive de toute doctrine qui n'est pas la sienne.

L'établissement d'une Église unique pour le salut des hommes

Pie XI, *Mortalium Animos* ; 6 janvier 1928 : Dieu, Auteur de toutes choses, nous a créés pour le connaître et le servir; étant notre Créateur, il a donc un droit absolu à notre sujétion. Certes, Dieu aurait pu n'imposer à l'homme, comme règle, que la loi naturelle qu'il a, en le créant, gravée dans son cœur, et dans la suite en diriger les développements par sa providence ordinaire; mais en fait il préféra promulguer des préceptes à observer, et, au cours des âges, c'est-à-dire depuis les débuts de l'humanité jusqu'à la venue du Christ Jésus et sa prédication, il enseigna lui-même aux hommes les obligations dues à lui, Créateur, par tout être doué de raison : "Dieu, qui, à diverses reprises et en plusieurs manières, parla jadis à nos pères par les prophètes, nous a, une dernière fois, parlé en ces jours-ci par son Fils" (Hebr. I, 1-2). Il en résulte qu'il ne peut y avoir de vraie religion en dehors de celle qui s'appuie sur la parole de Dieu révélée : cette révélation, commencée à l'origine et continuée sous la Loi Ancienne, le Christ Jésus lui-même l'a parachevée sous la Loi Nouvelle. Mais, si Dieu a parlé - et l'histoire porte témoignage qu'il a de fait parlé -, il n'est personne qui ne voie que le devoir de l'homme, c'est de croire sans réserve à Dieu qui parle et d'obéir totalement à Dieu qui commande. Pour que nous remplissions convenablement ce double devoir en vue de la gloire de Dieu et de notre salut, le Fils unique de Dieu a établi sur terre son Église. Or, ceux qui se déclarent chrétiens ne peuvent pas, pensons-nous, refuser de croire que le Christ a fondé une Église, et une Église unique.

L'Église catholique rejette tous ceux qui ont des vues opposées

Pélage II, Lettre (1) Quod ad dilectionem; 585 : Mais si quelqu'un suggère ou croit ou prétend enseigner le contraire de cette foi, qu'il sache qu'il est condamné et aussi anathématisé selon l'opinion des mêmes Pères.

Eugène IV, Concile de Florence, « Cantate Domino » 1441 : Tous ceux qui pensent des choses opposées ou contraires, l'Église les condamne, les réprouve, les anathématise et les dénonce comme étrangers au corps du Christ qu'est l'Église.

Rejeter un dogme de l'Église catholique, c'est rejeter toute la foi, puisque le Christ est le garant de ces dogmes :

Benoît XV, Ad Beatissimi Apostolorum Principis; 1er novembre 1914 : La Foi catholique est d'une nature telle, qu'on ne peut rien lui ajouter, rien lui retrancher : ou on la possède tout entière, ou on ne la possède pas du tout.

Léon XIII, Sapientiae Christianae; 10 janvier 1890 : Quelles que soient les choses manifestement contenues dans la révélation de Dieu, nous devons donner à chacune d'elle un égal et entier assentiment. Refuser de croire à une seule d'entre elles équivaut, en soi, à les rejeter toutes. Car ceux-là détruisent également le fondement de la foi, qui nient que Dieu ait parlé aux hommes, ou qui mettent en doute sa vérité et sa sagesse infinie... Il appartient de droit divin à l'Église, et, dans l'Église, au Pontife Romain, de déterminer dans ces deux ordres ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire. Voilà pourquoi le Pontife doit pouvoir juger avec autorité de ce que renferme la parole de Dieu [la Révélation], décider quelles doctrines concordent avec elle et quelles doctrines y contredisent. De même, dans la sphère de la morale, c'est à lui de déterminer ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui est nécessaire d'accomplir et d'éviter si l'on veut parvenir au salut éternel ; autrement, il ne pourrait être ni l'interprète infallible de la parole de Dieu, ni le guide sûr de la vie humaine.

Léon XIII, Satis Cognitum; 29 juin 1896 : Il est évident... que Jésus-Christ a institué dans l'Église un magistère vivant, authentique et, de plus, perpétuel, qu'Il a investi de Sa propre autorité, revêtu de l'esprit de vérité, confirmé par des miracles, et Il a voulu et très sévèrement ordonné que les enseignements doctrinaux de ce magistère fussent reçus comme les Siens propres. Toutes les fois donc que la parole de ce magistère déclare que telle ou telle vérité fait partie de l'ensemble de la doctrine divinement révélée, chacun doit croire avec certitude que cela est vrai ; car si cela pouvait en quelque manière être faux, il s'ensuivrait, ce qui est évidemment absurde, que Dieu Lui-même serait l'auteur de l'erreur des hommes... Telle est la nature de la foi que rien n'est plus impossible que de croire ceci et de rejeter cela. L'Église professe, en effet, que la foi est une vertu surnaturelle par laquelle, sous l'inspiration et avec le secours de la grâce de Dieu, nous croyons que ce qui nous a été révélé par Lui est véritable : nous le croyons, non point à cause de la vérité intrinsèque des choses vue dans la lumière naturelle de notre raison, mais à cause de l'autorité de Dieu Lui-même qui nous révèle ces vérités, et qui ne peut ni Se tromper ni nous tromper ». Si donc il y a un point qui ait été évidemment révélé par Dieu et que nous refusions de le croire, nous ne croyons absolument rien de la foi divine... Celui qui, même sur un seul point, refuse son assentiment aux vérités divinement révélées, très réellement abdique tout à fait la foi, puisqu'il refuse de se soumettre à Dieu en tant qu'il est la souveraine vérité et le motif propre de foi... Rien n'est plus juste : car ceux qui ne prennent de la doctrine chrétienne que ce qu'ils veulent, s'appuient sur leur propre jugement et non sur la foi ; et, refusant de « réduire en servitude toute intelligence sous l'obéissance du Christ », ils obéissent en réalité à eux-mêmes plutôt qu'à Dieu. « Vous qui dans l'Évangile croyez ce qui vous plaît et refusez de croire ce qui vous déplaît, vous croyez à vous-mêmes, beaucoup plus qu'à l'Évangile ». Les Pères du Concile du Vatican n'ont donc rien édicté de nouveau, mais ils n'ont fait que se conformer à l'institution divine, à l'antique et constante doctrine de l'Église et à la nature même de la foi, quand ils ont formulé ce décret : « On doit croire, de foi divine et catholique, toutes les vérités qui sont contenues dans la parole de

Dieu écrite ou transmise par la tradition et que l'Église, soit par un jugement solennel, soit par son magistère ordinaire et universel, propose comme divinement révélée ».

Tous ceux qui rejettent la foi de l'Église catholique sont en dehors de sa communion, des étrangers; les vrais catholiques ne doivent tenir aucune communion avec ceux-ci :

Saint Léon le Grand, Sermon 129 : C'est pourquoi, puisqu'en dehors de l'Église catholique, il n'y a rien de parfait, rien d'inviolé... nous ne nous assimilons en aucune façon à ceux qui sont divisés de l'unité du Corps du Christ ; nous ne sommes unis dans aucune communion.

Catéchisme de Saint Pie X (124) : Celui-là est hors de la communion des saints qui est hors de l'Église, tels les damnés, les infidèles, les juifs, les hérétiques, les apostats, les schismatiques et les excommuniés.

Léon XIII, Satis Cognitum; 29 juin 1896 : Pénétrée à fond de ses principes et soucieuse de son devoir, l'Église n'a jamais rien eu de plus à cœur, rien poursuivi avec plus d'effort, que de conserver de la façon la plus parfaite l'intégrité de la foi. C'est pourquoi elle a regardé comme des rebelles déclarés, et chassé loin d'elle tous ceux qui ne pensaient pas comme elle, sur n'importe quel point de sa doctrine. Les Ariens, les Montanistes, les Novatiens, les Quartodécimans, les Eutychiens n'avaient assurément pas abandonné la doctrine catholique tout entière, mais seulement telle ou telle partie : et pourtant qui ne sait qu'ils ont été déclarés hérétiques et rejetés du sein de l'Église ? Et un jugement semblable a condamné tous les auteurs de doctrines erronées qui ont apparu dans la suite aux différentes époques de l'histoire. Rien ne saurait être plus dangereux que ces hérétiques qui, conservant en tout le reste l'intégrité de la doctrine, par un seul mot, comme par une goutte de venin, corrompent la pureté et la simplicité de la foi que nous avons reçue de la tradition dominicale, puis apostolique. Telle a été toujours la coutume de l'Église, appuyée par le jugement unanime des Saints Pères, lesquels ont toujours regardé COMME EXCLU DE LA COMMUNION CATHOLIQUE ET HORS DE L'ÉGLISE QUICONQUE SE SÉPARE LE MOINS DU MONDE DE LA DOCTRINE ENSEIGNÉE PAR LE MAGISTÈRE AUTHENTIQUE. Épiphane, Augustin, Théodoret ont mentionné chacun un grand nombre des hérésies de leur temps. Saint Augustin remarque que d'autres espèces d'hérésies peuvent se développer, et que, si quelqu'un adhère à une seule d'entre elles, par le fait même, il se sépare de l'unité catholique... « *Quiconque se rend coupable en un seul point, devient transgresseur de tous* »

(Conclusion : chaque dogme et chaque doctrine de l'Église catholique, sans exception doit être accepté sous peine d'anathème.)

Sola Scriptura, le fétichisme biblique des hérétiques

Le Commandeur Athanase de France dit : Nombreux sont les hérétiques ne prenant point en compte les sages paroles des Saints, des Bienheureux et des Vénérables inspirés de l'Évangile et de l'enseignement de l'Église catholique, alors que la Parole de Dieu ne se limite pas seulement à la Sainte Bible. La Parole de Dieu vit parmi nous, elle cause des visions, des prophéties et des miracles, et guide continuellement les hommes de Dieu sur la terre à parler en Son Nom, avec des paroles inspirées de l'Évangile. La Parole de Dieu est illimitée. Ne fétichisez donc pas seulement la Sainte Bible, mais la Parole de Dieu qui ne se limite pas qu'à un livre. Ayez fétiche des signes et des miracles que Dieu a offerts à Saint Bernard de Clairvaux, et bien d'autres, preuve de la véracité de leur foi en l'Église catholique, à qui Dieu a confié les clefs de son Royaume.

Jean 21, 25 : Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites ; si elles étaient écrites en détail, je ne pense pas que le monde lui-même pût contenir les livres qu'il faudrait écrire.

Néanmoins, la Sainte Bible reste la principale et infaillible Révélation Divine :

Pie IX dit (Concile Vatican I, S. 3, Dei Filius ; 24 avril 1870) : [Les] livres de l'Ancien et du Nouveau Testament doivent être reconnus pour saints et canoniques en entier, dans toutes leurs parties, tels qu'ils sont énumérés dans le décret du Concile de Trente et comme on les lit dans l'antique édition latine de la Vulgate. Ces livres, l'Église les tient pour saints et canoniques, non point parce que, composés par la seule habileté humaine, ils ont été ensuite approuvés par l'autorité de l'Église ; et non pas seulement parce qu'ils contiennent la révélation sans erreur, mais parce que, écrits sous l'inspiration de l'Esprit Saint, ils ont Dieu pour auteur et qu'ils ont été livrés comme tels à l'Église elle-même.

Léon XIII dit (Providentissimus Deus ; 18 novembre 1893) : On ne peut plus tolérer la méthode de ceux qui se délivrent de ces difficultés en n'hésitant pas à accorder que l'inspiration divine ne s'étend qu'aux vérités concernant la foi et les mœurs, et à rien de plus. Ils pensent à tort que, lorsqu'il s'agit de la vérité des avis, il ne faut pas rechercher surtout ce qu'a dit Dieu, mais examiner plutôt le motif pour lequel il a parlé ainsi. En effet, tous les livres entiers que l'Église a reçus comme sacrés et canoniques dans toutes leurs parties, ont été écrits sous la dictée de l'Esprit-Saint. Tant s'en faut qu'aucune erreur puisse s'attacher à l'inspiration divine, que non seulement celle-ci par elle-même exclut toute erreur, mais encore l'exclut et y répugne aussi nécessairement que nécessairement Dieu, souveraine vérité, ne peut être l'auteur d'aucune erreur. Telle est la croyance antique et constante de l'Église, définie solennellement par les Conciles de Florence et de Trente, confirmée enfin et plus expressément exposée dans le Concile du Vatican, qui a porté ce décret absolu : "Les livres entiers de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans toutes leurs parties, tels qu'ils sont énumérés par le décret du même Concile de Trente, et tels qu'ils sont contenus dans l'ancienne édition vulgate en latin, doivent être regardés comme sacrés et canoniques. L'Église les tient pour sacrés et canoniques non parce que, rédigés par la seule science humaine, ils ont été ensuite approuvés par l'autorité de ladite Église; non parce que seulement ils renferment la vérité sans erreur, mais parce que, écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour auteur." On ne doit donc presque en rien se préoccuper de ce que l'Esprit-Saint ait pris des hommes comme des instruments pour écrire, comme si quelque opinion fausse pouvait être émise non pas certes par le premier auteur, mais par les écrivains inspirés. En effet, lui-même les a, par sa vertu, excités à écrire, lui-même les a assistés tandis qu'ils écrivaient, de telle sorte qu'ils concevaient exactement, qu'ils voulaient rapporter fidèlement et qu'ils exprimaient avec une vérité infaillible tout ce qu'il leur ordonnait et seulement ce qu'il leur ordonnait d'écrire. Tel a été toujours le sentiment des saints Pères. "Aussi, dit Saint Augustin, puisque ceux-ci ont écrit ce que l'Esprit-Saint leur a montré et leur a enjoint d'écrire, on ne doit pas dire que lui-même n'a pas écrit; ceux-ci, comme les membres, ont mis en œuvre ce que la tête leur dictait (De consensu Evangel. I, 35)." Saint Grégoire le Grand s'exprime encore en ces termes : "Il est bien superflu de chercher qui a écrit ces livres puisqu'on croit fermement que l'auteur en est l'Esprit-Saint. Celui-là, en effet, a écrit qui a dicté ce qu'il fallait écrire: celui-là a écrit qui a inspiré l'œuvre." (Praef. in Job, n. 2). Il suit de là que ceux qui pensent que, dans les passages authentiques des Livres Saints, peut être renfermée quelque idée fausse, ceux-là assurément ou pervertissent la doctrine catholique, ou font de Dieu lui-même l'auteur d'une erreur.

(Cela étant, il ne faut en aucun cas s'écarter du Magistère ordinaire de l'Église catholique, constitué des encycliques, lettres apostoliques, bulles, motu proprio, allocutions consistoriales, discours et autres enseignements authentiques de l'Église. Léon XIII dit dans Testem benevolentiae nostrae : "S'il est, en effet, une conclusion à tirer du magistère de l'Église, c'est, à coup sûr, que nul ne doit chercher à s'en écarter et que, au contraire, tous doivent s'appliquer à s'en inspirer toujours et à s'y soumettre, de manière à se préserver plus facilement de toute erreur de leur sens propre." De même, Pie XII dit dans Mystici Corporis Christi : "La mission dite juridique de l'Église, son pouvoir d'enseigner, de

gouverner et d'administrer les sacrements, n'ont de vigueur et d'efficacité surnaturelle pour édifier le Corps du Christ que parce que le Christ sur la Croix a ouvert à son Église la source des dons divins, grâce auxquels elle peut enseigner aux hommes une doctrine infaillible, les diriger utilement par des pasteurs éclairés de Dieu et les inonder de la pluie de ses grâces surnaturelles." Cette pluie de grâces, constante et ininterrompue sur les véritables Souverains Pontifes, assure que tout enseignement, qu'il soit oral ou écrit, demeure à l'abri de toute erreur, et confirme que le Souverain Pontife ne peut, en aucun cas, enseigner l'hérésie. Si, cependant, un individu se prétendant pape professait des doctrines hérétiques, il serait manifeste qu'il n'est pas le véritable Pontife romain. Dès lors, l'ensemble de l'enseignement magistériel, depuis Saint Pierre jusqu'à Pie XII, n'est nullement rejeté ni remis en question par l'Ordre de Saint-Dismas ; bien au contraire, nous nous déclarons ses zélés défenseurs et assumons la charge d'en être les bras droits, fidèles à la Sainte Église sur laquelle le Seigneur continue de faire pleuvoir Sa grâce abondante et constante. Pie XII avertit (*Allocutio Sodalibus delegatis ab universa Societate Iesu, Romae congregatis*) : "Qu'il ne se produise parmi vous aucun orgueil de libre examen, ni aucune pensée hétérodoxe plutôt que catholique, qui vous amènerait à confronter à votre propre jugement les enseignements du Siège apostolique." Cet avertissement, loin d'être une simple exhortation, demeure une obligation pour tous les fidèles. Que nul, parmi nous, n'ose donc ériger son opinion personnelle en tribunal de la vérité, ni substituer ses jugements privés à l'enseignement immuable de l'Église. S'il venait à se trouver, dans nos rangs, un sermenté qui prétendrait soumettre à sa propre appréciation l'enseignement magistériel, se laissant ainsi entraîner par l'orgueil du libre examen, ou qui s'élèverait publiquement ou en privé contre l'autorité des seuls et véritables Évêques catholiques de notre temps — tels que Monseigneur Pierre Roy, Monseigneur Mark Pivarunas, et toute la lignée des derniers Évêques catholiques qui les ont précédés ou qui leur succéderont, que les ignorants osent nommer "sédévacantistes", "thucistes" — celui-là serait averti puis corrigé. Mais si, malgré ces avertissements, il persévère dans son obstination, s'entête dans l'erreur et refuse de se soumettre humblement à l'autorité de l'Église, qu'il soit alors réprouvé sans délai et combattu comme un hérétique, retranché de la communion des saints. Car il n'appartient pas aux fidèles de juger l'Église, mais à l'Église de juger les fidèles ; il n'appartient pas aux disciples de corriger les pasteurs, mais aux pasteurs d'enseigner, de gouverner et de sanctifier les disciples. Quiconque s'oppose à cette autorité s'oppose à l'ordre voulu par Dieu Lui-même. Ainsi donc, que tous tremblent à l'idée de s'écarter de l'unité doctrinale : car celui qui se sépare de l'Église se sépare du Christ et ne se sauve pas, car "celui qui est hors de l'Église par sa propre faute et meurt sans la contrition parfaite ne se sauve pas." - Catéchisme de Saint Pie X, 132.)

La peine de mort est-elle permise ?

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 64, art. II) : Non seulement il est permis, mais il est nécessaire de tuer les pécheurs, s'ils sont funestes et dangereux pour la société... Si un homme est dangereux pour la société ou qu'il la corrompe par l'effet de son péché, il est louable et salutaire de le mettre à mort dans l'intérêt du bien général.

(Noter que chaque terme utilisé en théologie a un sens profond ; "salutaire" signifie que la peine de mort peut apporter le salut à l'âme du condamné.)

Et qu'aucun ne dise que cette peine est moyenâgeuse, car notre dernier pape, Pie XII, a lui-même professé la légitimité de la peine de mort — Pie XII dit (*Discours aux curés et prédicateurs de Rome ; 22 février 1944*) : "La clé de toute solution est donnée par la foi en un Dieu personnel qui est source de justice et s'est réservé le droit sur la vie et sur la mort. Rien d'autre que cette foi ne pourra donner la force morale de respecter les limites obligatoires en face de toutes les embûches et des tentations de les franchir ; en ayant sous les yeux que, sauf les cas de défense privée légitime, de guerre juste menée par des moyens

légitimes, de peine de mort infligée par l'autorité publique pour des délits très graves déterminés et prouvés, la vie humaine est intangible."

Pie XII dit (Allocution à un groupe de chirurgiens des forces alliées ; 13 février 1945) : À moins qu'un homme soit coupable de quelque crime méritant la peine de mort, Dieu seul et nul pouvoir terrestre ne peut disposer de la vie.

Pie XII dit (Discours au congrès international d'histopathologie ; 14 septembre 1952) : Quand il s'agit de l'exécution d'un condamné à mort... Il est réservé alors au pouvoir public de priver le condamné du bien de la vie, en expiation de sa faute, après que, par son crime, il s'est déjà dépossédé de son droit à la vie.

Est-il permis de tuer un hérétique ?

Alexandre III dit (Concile Latran III ; 1179) : Même si la discipline de l'Église... ne doit pas provoquer l'effusion du sang, elle est néanmoins facilitée par les lois des princes catholiques, si bien que l'on a souvent recours à un remède salutaire par crainte d'un châtement corporel... C'est pourquoi, puisque l'hérésie... s'est tellement répandue... [Que] nous déclarons qu'eux [les hérétiques], leurs défenseurs et ceux qui les accueillent sont sous le coup de l'anathème, et nous interdisons, sous peine d'anathème, de les héberger, de les soutenir dans ses maisons ou sur ses terres, ou de commercer avec eux... À tous les fidèles, nous enjoignons, pour le pardon des péchés, de combattre ce fléau de toutes leurs forces et de protéger par les armes le peuple chrétien contre eux. Leurs biens doivent être confisqués et les princes libres de les réduire en esclavage. Ceux qui, dans un véritable repentir pour leurs péchés, meurent dans un tel combat, ne doivent pas douter qu'ils recevront le pardon de leurs péchés et le fruit d'une récompense éternelle. Nous aussi, confiants en la miséricorde de Dieu et en l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, accordons aux fidèles chrétiens qui prennent les armes contre ces hérétiques et qui... s'efforcent de les chasser, une rémission de deux ans de pénitence.

(Évidemment, ces paroles ont un contexte, elles s'adressent particulièrement aux Croisés qui combattaient l'hérésie cathare implantée en Occitanie, en France. Nous avons donc des raisons de croire que nous, guerriers de l'Ordre de Saint-Dismas, en combattant tous types d'hérétiques et de schismatiques ici, en France, avons non seulement le droit légitime de nous faire appeler Croisés, mais accédons aussi à la rémission des péchés à nos morts, car nous nous battons pour la même juste cause que nos prédécesseurs dans la croisade contre les hérétiques cathares !)

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 11, art. III) : Quoiqu'on ne doive pas tolérer les hérétiques en raison de leur démerite, cependant on doit attendre jusqu'à la seconde correction qu'ils reviennent à la vraie foi de l'Église ; ceux qui après la seconde correction persévèrent obstinément dans leur erreur doivent être non seulement excommuniés, mais on doit encore les livrer aux princes séculiers pour être exterminés.

La peine de l'hérétique est d'ailleurs biblique et apostolique, car Saint Thomas d'Aquin s'inspire clairement de Tite 3, 10-11 : « Évite un homme hérétique, après une première et une seconde admonition ; sachant qu'un tel homme est perverti, et qu'il pèche, puisqu'il est condamné par son propre jugement. »

(Ces paroles de Saint Thomas d'Aquin mettent en contradiction l'antipape François, qui dit dans Fratelli tutti : "Il est une autre façon d'éliminer l'autre... C'est la peine de mort. Saint Jean-Paul II a affirmé de manière claire et ferme qu'elle est inadéquate sur le plan moral et n'est pas nécessaire sur le plan pénal. Il n'est pas possible de penser revenir sur cette position. Aujourd'hui, nous disons clairement que « la peine de mort est inadmissible » et l'Église s'engage résolument à proposer qu'elle soit abolie dans le monde entier." Je me

demande qui croire entre Saint Thomas d'Aquin, le Docteur des Docteurs de l'Église, Saint Patron des librairies, des universités, des académies, et des écoles, et l'antipape François. Le public de l'un est catholique, le public de l'autre est hippie et bisounours.)

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 11, art. III) : De la part de l'Église il y a miséricorde pour obtenir la conversion de ceux qui errent. C'est pourquoi on ne condamne pas les hérétiques immédiatement, mais après la première et la seconde correction, comme le dit l'Apôtre. Et si l'hérétique se montre obstiné, alors l'Église désespérant de sa conversion pourvoit au salut des autres, en le séparant de son sein par l'excommunication et elle l'abandonne enfin au juge séculier pour être exterminé de ce monde et mis à mort. Car Saint Jérôme dit (ad Gal., chap. 5), et on lit dans le droit canon (Decret. 24, quest. 3) : Il faut retrancher les chairs mortes et chasser du troupeau la brebis galeuse, de peur que la maison entière, la masse du sang, le corps et le troupeau ne s'enflamment, ne se corrompent, ne pourrissent et ne meurent.

(Pour éviter que l'hérétique se fasse encore plus de tort de son vivant ou, pire, qu'il corrompe la société, il faut le mettre à mort, car il n'est pas capable de vivre sans faire le mal. N'oubliez pas que nos vies ne nous appartiennent pas et que le Seigneur les a créées uniquement pour que nous lui plaisions ; ainsi, l'hérétique qui vit sans lui plaire n'a aucune raison de vivre ; il cause même du tort aux autres en vivant.)

Saint Bernard de Clairvaux dit (Sermon LXVI sur le Cantique des Cantiques) : [Les hérétiques] aiment mieux mourir que de se convertir. Aussi leur fin sera une mort, et un embrasement éternel... Il serait mieux qu'ils fussent punis par l'épée de celui qui ne la porte pas en vain, que de souffrir qu'ils en entraînaient d'autres dans leurs erreurs.

Commentaire du Sermon LXIV (de Saint Bernard) par le Père Jacobus Merlo Horstius : « Pour moi, dans le principe, ma pensée était qu'on ne devait ramener personne de force à l'unité du Christ, qu'on ne devait procéder contre eux que par la parole, les combattre que par la discussion, les vaincre que par la raison, si on ne voulait point avoir des chrétiens feignant d'être chrétiens, quand nous savons qu'au fond de l'âme ils sont, hérétiques. Telle était mon opinion, mais elle dut céder, sinon aux raisons, du moins aux nombreux exemples qui m'étaient apportés pour la combattre. En effet, au premier rang, on m'opposait ma propre ville épiscopale, qui, après avoir été tout entière dévouée aux erreurs de Dona, revint à la vraie foi sous l'impression de la crainte que lui inspiraient les lois des empereurs. » (Saint Augustin d'Hippone, Lettre XLVIII à Vincent) (...) Ainsi on doit procéder par la douceur à l'égard de ceux dont la conversion semble facile; ceux-là, mieux vaut les éclairer que les contraindre. Mais pour ceux qui s'efforcent de répandre le venin de la perfidie dans le cœur des autres, il faut les arrêter par la sévérité des lois.

(Ce qu'explique Saint Augustin d'Hippone, c'est que la méthode douce, ayant échoué, il a usé de la menace afin d'attiser la crainte chez les hérétiques, et le Père Jacobus Merlo Horstius parachève le tout de par son savoir de théologien en disant que les hérétiques les moins endurcis doivent être éclairés avec douceur, contrairement aux hérétiques endurcis qui, eux, sont complètement égarés et doivent subir "la sévérité des lois", c'est-à-dire la peine de mort à sa très pieuse époque. Le Royaume de France fait la différence entre l'hérésie matérielle et l'hérésie formelle. Qu'est-ce donc ? L'hérésie matérielle est la pratique inconsciente de l'hérésie ; l'hérésie formelle est la pratique de l'hérésie tout en ayant conscience qu'il s'agit d'une erreur, après avoir été averti et corrigé. Celui qui pratique l'hérésie matérielle et s'obstine après avoir été averti et corrigé se met donc à pratiquer l'hérésie formelle, laquelle résulte souvent en la peine de mort. L'on considère donc comme hérétique endurci celui qui pratique l'hérésie formelle.)

Grégoire IX dit (Vox in Rama ; 13 juin 1233) : Où est le zèle de Moïse, qui tua vingt-trois mille idolâtres en un seul jour ? Où est le zèle de Phinéas, qui transperça d'un seul poignard

un Juif madianite ? Où est le zèle d'Élie, qui tua par l'épée quatre cent cinquante prophètes de Baal au torrent de Qishon ? Où est le zèle de Mattathias, dont la fureur, conformément à la loi, était telle qu'il se jeta sur un Juif qui sacrifiait aux idoles sur un autel ? Où est l'autorité de Pierre, qui s'enflamma de rage contre Ananias et Saphira, parce qu'ils n'avaient pas craint de mentir au Saint-Esprit ? Assurément, si la terre se soulevait contre de tels gens [les hérétiques], et que les étoiles du ciel révélaient leurs iniquités, et manifestaient leurs crimes au monde entier, de sorte que non seulement les hommes mais aussi les éléments eux-mêmes conspiraient à leur destruction et à leur ruine, et à les effacer de la surface de la terre, sans épargner ni sexe ni âge, de sorte qu'ils soient un reproche éternel pour toutes les nations, aucune vengeance ne saurait être suffisante ni digne de leur être infligée... Allez, anges de la paix, offrir un remède à leurs fléaux et œuvrer avec une sollicitude assidue et une diligence bienveillante à leur correction. Mais si, par malheur, votre avertissement ne leur est pas donné, et que leurs cicatrices se sont tellement envenimées que la plaie elle-même, comme désespérée, les empêche de revenir de bon cœur au sein de l'Église, malgré leurs mises en garde si grandes et si fermes quant à leur conversion et leur persévérance, qu'il n'y a pas lieu de craindre une rechute – car face à une maladie si grave, il est nécessaire de recourir à des remèdes plus puissants, là où les remèdes légers sont inefficaces... vous, défenseurs et soutiens, invoquez contre eux la puissance de l'épée spirituelle et matérielle, avertissant tous les fidèles du Christ avec plus d'attention et d'efficacité, les incitant à se lever pour secourir leur Christ et à se ceindre vaillamment contre eux. Car nous, confiants en la miséricorde du Tout-Puissant et en l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, par ce pouvoir que Dieu nous a conféré, bien qu'indignes, de lier et de délier, accordons à tous les pénitents et confesseurs sincères qui, ayant pris la marque de la croix, se sont préparés à l'extermination de ces mêmes hérétiques, l'indulgence et le privilège accordés à ceux qui s'approchent de la Terre Sainte.

Saint Pie X dit (Discours sur la béatification de Sainte Jeanne d'Arc ; 13 décembre 1908) : Vous direz aux Français que s'ils aiment la France ils doivent aimer Dieu, aimer la foi, aimer l'Église, qui est pour eux tous une mère très tendre comme elle l'a été de vos pères. Vous direz qu'ils fassent trésor des testaments de Saint Remi, de Charlemagne et de Saint Louis – ces testaments qui se résument dans les mots si souvent répétés par l'héroïne d'Orléans : "Vive le Christ qui est Roi des Francs !"

Saint Louis dit dans son testament : Aime tout bien et hais tout mal en quoi que ce soit... Travaille-toi à empêcher tout péché et principalement vilain sermon et fais détruire les hérésies suivant ton pouvoir.

(Le Testament de Saint Louis est très court, ce qui laisse à penser que Saint Pie X l'a lu en entier. Il nous affirme que ce testament est un trésor. Dans ce texte, Saint Louis affirme qu'il faut détruire les hérésies, y compris par la condamnation à mort des hérétiques, car il a toujours été plus que favorable aux châtiments et, de toutes façons, il se situait pile à l'époque où les dirigeants chrétiens avaient l'obligation, par l'Église, de châtier les hérétiques par la peine de mort. Donc il n'avait pas vraiment le choix. Mais, dans tous les cas, historiquement parlant, on sait que Saint Louis a de lui-même instauré des châtiments plus lourds que ceux de ses prédécesseurs. On se retrouve donc avec un saint du Moyen Âge qui conseille la destruction des hérésies, et un saint moderne qui nous dit que ce testament, où se trouve ce conseil, est un trésor. Ce n'est pas un hasard, la Providence agit avec soin, et Dieu veut la mort des hérétiques. Il a toujours réclamé leur mort, que ce soit dans l'Ancien Testament, à Moïse, Josué ou Samuel, ou par la bouche des papes. Si donc nous voulons marcher sur les pas de ceux qui se font appeler "saints", nous devons, comme eux, condamner à mort les hérétiques, car Dieu le veut.)

Catéchisme de Saint Pie X (193) : Le cinquième commandement : Tu ne tueras pas, nous défend toute atteinte à la vie du prochain [innocent]... soit naturelle, soit spirituelle ; ainsi sont défendus l'homicide... et le scandale.

Catéchisme de Saint Pie X (198-199) : Le scandale consiste à donner au prochain, par un mauvais acte quelconque, l'occasion de pécher. Le scandale est un péché très grave, et Dieu demandera compte du mal qu'on fait commettre au prochain...

(Les vrais assassins ne sont pas les classiques meurtriers qui tuent les chrétiens avec le couteau et les rendent ainsi martyrs et les envoient ainsi retrouver leur Père céleste dans Son Royaume, mais les hérétiques ; eux sont les véritables assassins, des sales serpents qui empoisonnent les âmes innocentes par le venin de l'hérésie ! Chaque âme doit gravir la Montagne de la Vérité, qui mène au salut et au Royaume des Cieux ; or, durant l'ascension, les âmes sont attaquées par ces oiseaux de malheur que sont les hérétiques, et chutent avec eux dans les abominables abysses du mensonge, qui mènent en enfer ! Oui, les hérétiques sont pires que les simples meurtriers, car eux tuent le corps ; or les hérétiques tuent l'âme. L'Église s'est toujours montrée intransigeante envers les hérétiques et ne s'arrêtera jamais, avec l'aide du bras séculier, de les juger et de les châtier !)

Erreur de Martin Luther, n° 33 : « Brûler les hérétiques est contre la volonté du Saint-Esprit » – Condamnée par Léon X, Exsurge Domine.

Erreur de Martin Luther, n° 34 : « Aller à la guerre contre les Turcs, c'est résister à Dieu qui punit nos iniquités à travers eux. »

Léon X dit (Exsurge Domine ; 15 juin 1520) : Nous avons trouvé que ces erreurs ou thèses, telles que mentionnées ci-dessus, ne sont pas Catholiques et ne doivent pas être enseignées comme telles ; mais elles sont contraires à la Doctrine et à la Tradition de l'Église Catholique, et contraires la véritable interprétation des Écritures sacrées reçues de l'Église... Avec l'avis et le consentement de nos vénérables frères, avec une mûre délibération sur chacune des thèses ci-dessus, et par l'autorité du Dieu Tout-Puissant, des bienheureux Apôtres Pierre et Paul et de notre propre autorité, nous condamnons, réprouvons et rejetons complètement chacune de ces thèses ou erreurs comme hérétiques, scandaleuses, fausses, offensantes aux oreilles pieuses ou séduisantes aux simples d'esprit, et contraires à la vérité Catholique. En les énumérant, nous décrétons et déclarons que tous les fidèles des deux sexes doivent les considérer comme condamnées, réprouvées et rejetées... Nous tenons tous les fidèles à la vertu de la sainte obéissance sous peine d'une excommunication majeure automatique... Nous interdisons tous et chacun des fidèles des deux sexes, en vertu de la sainte obéissance et sous les peines ci-dessus qui seraient encourues automatiquement, de de les faire valoir, de les prêcher, de les louer... ou de les défendre. Ils subiront ces pénalités s'ils présument les respecter en quelque manière que ce soit...

Réfutation des hérésies luthériennes par Saint Robert Bellarmin

Erreur n° 1 - Régner par le glaive n'est pas permis

Saint Robert Bellarmin dit (Les Controverses de la foi chrétienne contre les hérétiques de ce temps, 5ème controverse, livre III, chapitre 13) : On le prouve d'abord, par les Écritures, car dans la loi de nature, dans celle de Moïse, et dans la loi évangélique, nous avons des préceptes et des exemples de cette chose. En Genèse 9, Dieu dit : « Quiconque répandra le sang humain, aura, lui aussi, son sang répandu. » Ces paroles ne prétendent pas être une prédiction, car des prédictions de ce genre sont souvent fausses, mais une direction et un précepte. Voilà pourquoi la paraphrase chaldaïque traduit : « Celui qui répandra le sang devant témoins, son sang sera répandu de par la sentence d'un juge. » Genèse 38 : Juda a dit : « Faites-la venir pour qu'elle soit brûlée. » Là, le patriarche Juda, en tant que chef de famille, condamna une femme adultère au supplice du feu. » Dans la loi de Moïse, on trouve plusieurs préceptes et exemples. Exode 21 : « Celui qui frappe un homme avec l'intention de le tuer mourra de mort. » Moïse lui-même, Josué, Samuel, David, Élie, et d'autres saints hommes ont tué. Matthieu 26 : « Celui qui se sert du glaive périra par le glaive. » On ne

peut entendre ces paroles correctement que de la façon suivante : tous ceux qui commettent un meurtre injuste doivent être condamnés à mort par le juge. Jésus fait un reproche à Pierre non parce qu'une défense juste soit illégitime, mais parce qu'il ne voulait pas tant se défendre ou défendre son maître que de venger l'injure faite à Dieu, alors qu'il ne détenait pas encore l'autorité publique, comme l'expliquent Saint Augustin (traité 112 sur Saint Jean), et Saint Cyrille (livre 11 sur Jean, chapitre 35.) Et puis Romains 13 : « Si tu agis mal, crains ! Car il ne porte pas un glaive sans raison. Il est, en effet, le ministre de Dieu. » L'apôtre dit qu'un glaive est donné aux princes par Dieu contre les criminels. Or, si dans l'Église se trouvent des criminels, pourquoi ne pourraient-ils pas être frappés par le glaive ? On le prouve, en second lieu, par le témoignage des pères. Innocent I (épître 3, chapitre 3 à Euxiperius). On lui avait demandé : est-il permis à un magistrat, après le baptême, de se servir du glaive contre les coupables. Et il avait répondu : « il lui est tout à fait permis. » Saint Hilaire (canon 62, ou dans le chapitre 26 sur Matthieu), dit qu'il est permis de tuer dans deux cas, « si quelqu'un détient le poste de juge, et si quelqu'un se sert du glaive dans une juste défense ». Saint Jérôme (chapitre 22 de Jérémie) : « Punir les homicides, les sacrilèges, et les luxurieux ne s'appelle pas une effusion de sang, mais le ministère des lois. » Saint Augustin (livre 1, chapitre 21 de la cité de Dieu) : « N'ont pas péché contre le précepte qui interdit le meurtre ceux qui agissant au nom du pouvoir public, punissent les scélérats par la peine capitale. » On le prouve enfin par la raison. Car, à un prince bon à qui revient de veiller sur le bien commun, il appartient d'empêcher que des parties qui existent pour le tout, le corrompent. Et s'il ne peut pas conserver toutes les parties dans leur intégrité, il doit amputer une partie, plutôt que permettre que le tout périclite. Comme les cultivateurs qui coupent des branches qui nuisent à l'arbre ou à la vigne; et comme un médecin qui ampute des orteils ou des pieds des diabétiques pour que le corps puisse continuer à vivre. Au raisonnement des anabaptistes tiré de Matthieu 5, (œil pour œil), il y a deux réponses. Une première. Parce qu'elle était donnée à des hommes imparfaits, la loi ancienne permettait la soif de vengeance; et se contentait de prescrire qu'elle ne soit pas plus grande que l'offense. Non pas que demander la vengeance soit une chose légitime, mais parce que c'est un moindre mal de la demander modérément qu'immodérément. Mais le Christ, qui a formé des hommes plus parfaits, a retiré cette permission. C'est ce qu'explique Saint Augustin (sermon sur la montagne livre 1, chapitre 35, et dans son livre contre Adamante, chapitre 8,) Saint Jean Chrysostome fut du même avis, ainsi que Saint Hilaire dans leurs commentaires de ce passage. Mais, comme dans le Lévitique (chapitre 19), est prohibée la vengeance « Tu ne chercheras pas à te venger. » Et comme nous lisons dans l'Eccles, chapitre 28 : « Celui qui veut se venger rencontrera la vengeance de Dieu. », il serait plus juste de répondre avec Saint Thomas, et Saint Bonaventure, et d'autres commentateurs des sentences (sentence 3, dist 30) : « quand le Seigneur dit : vous avez entendu qu'il a été dit par les anciens : œil pour œil, il ne réproche pas cette loi, et n'interdit pas au magistrat d'infliger la peine du talion, mais il condamne une interprétation dépravée qu'en donnaient les pharisiens, et il interdit aux hommes privés le désir et la demande de la vengeance. Car Dieu, dans l'Exode (21) et dans le Lévitique (24) a établi une sainte loi qui permet aux magistrats d'infliger aux scélérats la peine du talion. Les pharisiens en ont conclu qu'il était permis aux personnes privées [simples civils] de réclamer la vengeance. Et de ce que la loi disait : « tu aimeras ton ami », ils en ont conclu qu'il était permis de haïr ses ennemis. Le Christ enseigne que ces choses sont des corruptions de la loi, et qu'il faut aimer même ses ennemis, et ne pas résister au mal, mais devoir plutôt être prêts, si besoin est, à présenter l'autre joue à celui qui en a frappé une. Que le Seigneur parle des hommes privés, on le voit par ce qui suit : « Moi je vous dis de ne pas résister au mal, mais, quelqu'un te frappe sur la joue gauche... » Il faut observer que quand il dit de ne pas résister au mal, il n'interdit pas la juste défense, mais la réplique. » Car, le Christ commande de ne pas frapper celui qui te frappe, comme Théophylacte l'enseigne correctement. On dit qu'il frappe celui qui frappe pour nuire, non celui qui frappe pour se défendre. En somme, ce n'est pas la défense qui est prohibée, mais la vengeance, selon ce que dit Saint Paul (Romains 12) : « Ne vous défendant pas, très chers », c'est-à-dire : ne vous vengeant pas. Car, c'est ce que nous avons dans le grec : *ekdikountes*, d'où il suit : « Mais donnez lieu à la colère, comme il

est écrit : à moi la vengeance, c'est moi qui rendrai à chacun ce qui lui revient. » Mais la vindicte n'est pas totalement prohibée, si elle est réclamée par un juge légitime, et pour une bonne fin, ou parce qu'on espère amender le malfaiteur par cette peine, ou parce qu'il n'y a pas moyen de le réprimer autrement, et de freiner la malice de celui qui continuerait à nuire s'il jouissait de l'impunité. La seule vindicte qui est prohibée c'est celle que les hommes privés veulent exercer de leur propre chef, et celle qu'ils demandent à un juge avec l'intention de nuire à leurs ennemis, et de donner satisfaction à leur rage et à leur haine.

Erreur n° 2 - La guerre n'est pas permise

Saint Robert Bellarmin dit (Les Controverses de la foi chrétienne contre les hérétiques de ce temps, 5ème controverse, livre III, chapitres 14-16) : C'est une vieille hérésie, celle des manichéens, qui veut que, de par sa nature, la guerre soit illicite. Et en conséquence, ils considéraient comme des impies les pères de l'ancien testament qui ont fait la guerre, comme Moïse, Josué, David, les Macchabées, les Juges, et tous les autres. C'est ce que rapporte Saint Augustin (livre 22, chapitre 64, contre Faustus.) Quelques auteurs de notre siècle ont exhumé cette ancienne hérésie. D'abord, Érasme, à plusieurs endroits et surtout dans ses annotations aux chapitres 3 et 22 de Luc. Au cours d'une longue dispute, il soutient que « la guerre est un des maux que l'on tolère; qu'elle a été permise aux Juifs de l'ancien testament, mais qu'elle a été interdite aux chrétiens par le Christ et les apôtres ». Cornelius Agrippa (dans le livre sur la vanité des sciences, chapitre 79) affirme que l'art de la guerre a été interdit par le Christ. Il a été suivi par Jean Ferus (livre 4 de son commentaire sur Saint Matthieu), dans son explication du chapitre 26 : celui qui se servira de l'épée périra par l'épée. Les anabaptistes enseignent la même chose, comme le témoigne Melancton (dans les lieux théologiques, chapitre du magistrat). On attribue le même enseignement à Jean Oecolampadius, Alphonse de Castro au mot bellum. Ce qui me surprend beaucoup, car son collègue Zwingli approuva la guerre au point de périr en combattant dans un combat. Et de même Calvin (livre 4, chapitre 20 des institutions) Melancton, ainsi que tous les autres hérétiques de notre temps, ont enseigné par la parole et par l'exemple qu'on doit se battre. Quant à nous, nous constatons que l'Église a toujours enseigné, par la parole et par l'exemple, que la guerre n'est pas illicite de par sa nature; qu'il est permis non seulement aux Juifs mais aussi aux chrétiens de faire la guerre, à condition que soient respectées les conditions que nous avons énumérées. Et c'est ce que l'on prouve par le témoignage de l'Écriture. Juges 3 : « Ces nations sont des nations que le Seigneur a abandonnées, pour se faire connaître en Israël, à eux et à tous ceux qui n'ont pas connu les guerres des Chananéens, pour que, par la suite les fils d'Israël apprennent à faire la guerre à leur ennemis, et soient rompus aux combats. » Ces paroles n'indiquent certainement pas une simple permission, mais une volonté arrêtée de Dieu. De même 1 Rois 15 : « Voici ce que dit le Seigneur des armées : je me souviens de tout le mal qu'Amalech a fait aux Israélites. Va, maintenant, et frappe Amalech, et ravage tout ce qui lui appartient. Ne l'épargne pas ! » Ici, aussi, ce n'est pas une permission que nous voyons, mais un précepte, et tout l'ancien testament est plein de choses semblables. De même, dans Luc 3 : « Les soldats interrogeaient Saint Jean-Baptiste en disant : « Et nous, que ferons-nous ? » Et il leur répondit : « Ne faites de tort à personne, ne faites pas de calomnie, et contentez-vous de votre paye. » Les anabaptistes disent, selon Melancton, que Saint Jean-Baptiste a permis la guerre aux Juifs parce qu'ils étaient imparfaits, et que le Christ avait de loin enseigné autre chose. Or, Saint Jean Baptiste préparait la voie au Christ. Il ne devait donc pas permettre ce que le Christ était sur le point d'abolir. Et ces soldats eux-mêmes n'ont pas pu se servir de cette permission, puisque le Christ est venu, la même année, pour interdire la guerre, selon eux. Et de plus les gens auraient pu penser que le Christ et son précurseur ne s'entendaient pas entre eux, ce qui est de la plus grande absurdité. Érasme répond autrement. Il a dit cela aux soldats non pour qu'ils vivent bien en mettant en pratique son enseignement, mais pour qu'ils vivent moins mal. Et c'est ce que Théophylacte semble comprendre aussi. Mais c'est le contraire qui est vrai, car Saint Jean-Baptiste avait dit juste avant : « Faites de dignes fruits de pénitence, car tout arbre qui ne fait pas de bon fruit,

sera jeté au feu ». Voilà pourquoi les publicains et les soldats repentants demandèrent à Saint Jean Baptiste quel était ce bon fruit, et ce qu'ils devaient faire. Donc, ou le saint a induit les soldats en erreur, ou ils peuvent se sauver s'ils observent ce qui leur a été enseigné. A Théophylacte, je dis deux choses. La première. Il n'a pas dit que la guerre était un mal, mais il n'a fait, selon lui, qu'exhorter les foules qui étaient innocentes à faire de bonnes actions, et à communiquer leurs biens aux autres. Les publicains et les soldats qui n'étaient pas capables de cette perfection, et qui ne pouvaient pas faire un bien surérogatoire, il les a exhortés à s'abstenir du mal. Car Théophylacte pensait que donner une tunique à qui n'en a pas, quand on en a deux, était un acte de conseil et de surérogation. Autrement, il ne dirait pas que les foules étaient innocentes, ni ne verrait là une distinction entre le bien et la mal, car si c'est un précepte de ne pas retenir deux tuniques, les retenir serait un mal. La deuxième. Je réponds que Théophylacte n'explique pas bien ce texte. Car il donne le nom de foules innocentes à ceux que Jean a appelés races de vipères, et à qui il a dit : « faites de dignes fruits de pénitence. » Et de plus, retenir deux tuniques c'est retenir du superflu, comme l'explique Saint Jérôme (quest 1 à Edibia). Il dit là que c'est un péché de retenir du superflu. Ensuite, en Matthieu 22, le Seigneur enseigne qu'il faut payer le tribut à César. Or il est certain que le tribut n'est pas donné aux rois pour d'autres fins que pour nourrir les soldats qui défendent le pays. C'est ce que l'apôtre Paul explique aux Romains 13 : « Vous leur payez des tributs parce qu'ils sont les ministres de Dieu, et qui le servent en cela » C'est-à-dire qu'ils punissent par le glaive les perturbateurs de la paix. C'est bien ce qu'il avait dit juste avant : « Ce n'est pas sans raison qu'ils portent un glaive, car ils sont les ministres de Dieu, les vengeurs de la colère de Dieu. » On le prouve ensuite par l'exemple des saints qui ont fait la guerre. Car, si la guerre était un mal, les saints ne l'auraient certes jamais pratiquée. Dans l'ancien testament, nous lisons qu'ont été louangés pour avoir fait la guerre Abraham, Moïse, Josué, Gédéon, Samson, David, Josias, et les Macchabées. Dans le nouveau testament, (Matthieu 8), quand le centurion dit au Christ : « J'ai des hommes sous mes ordres, et je dis à l'un va et il va, et à l'autre viens et il vient », le Seigneur a loués sa foi, mais il ne lui donna pas l'ordre d'abandonner l'armée. Actes 10, on dit du centurion Corneille qu'il est « un homme juste et craignant Dieu ». Et cela à un point tel qu'il a mérité de voir un ange. Mais, pourtant, quand Saint Pierre lui enseigna la voie du salut, il ne lui a pas dit d'abandonner l'armée. Dans la vie de Constantin (livre 9) et dans son histoire (livre 9) Eusèbe raconte que Constantin a remporté des victoires dans les combats avec l'aide Dieu au moyen de miracles éclatants. Théodoret (livre 5, chapitre 24 de son histoire) raconte que Saint Jean et Saint Philippe ont combattu visiblement contre les ennemis, et dans le livre 5, chapitre 24, il atteste que des anges ont combattu dans le camp de Théodose Iunior contre les Sarrasins. Socrate raconte la même chose (livre 7, chapitre 18). Au sujet de Clovis, voir Grégoire de Tours (livre 2, chapitre 30 de son histoire des francs). Saint Augustin (livre 5, chapitre 23 de sa cité de Dieu) rapporte que l'armée d'Honorius a remporté contre les Goths une incroyable victoire par un miracle divin. Et il ajoute qu'on peut montrer un grand nombre d'exemples de ce genre. On le prouve, quatrièmement, par la raison. Il est permis à un état de défendre ses citoyens contre les ennemis internes de la paix, en les tuant, en leur infligeant différents supplices. Il sera donc permis aussi, quand on ne pourra pas procéder autrement, de défendre les citoyens par la guerre et les armes contre les ennemis externes. Car pour que les citoyens soient conservés à leur république, il est nécessaire que soient vaincus tous les ennemis autant externes qu'internes. Et comme il s'agit là d'un droit naturel, il n'est pas croyable que l'évangile l'ait supprimé. On le prouve aussi par le témoignage des pères. Tertullien (apologie, chapitre 22) : « Nous naviguons nous aussi avec vous, nous combattons avec vous, nous labourons avec vous, et nous faisons du négoce avec vous. » Saint Grégoire de Nazianze dans son discours sur la paix : « Il est permis, selon les circonstances, de livrer la guerre conformément aux lois, et en d'autres temps, nous devons tendre vers la paix qui est plus divine et sublime. » Saint Jean Chrysostome (homélie sur l'évangile des noces de Cana, Jean 2, et d'autres) : « Je suis soldat, dis-tu, et je ne puis pas être pieux. Le centurion n'était-il pas soldat ? Son état de militaire lui a-t-il nui en quelque chose ? » Saint Ambroise (sermon 7) : « Ce n'est pas se battre qui est un délit, mais c'est se battre pour la gloire qui est un péché. » Et (dans le livre

1, chapitres 40 et 41), il fait entrer parmi les vertus la force militaire, et il prouve, par plusieurs exemples, qu'elle n'a pas manqué aux nôtres. De même, dans son oraison sur la mort de Théodose, il recommande fortement Théodose pour sa grande vertu militaire. Saint Augustin (épître 5 à Marcellin) : « Car si la discipline chrétienne criminalisait toutes les guerres, à ceux qui demandaient un conseil de salut on aurait plutôt dit, dans l'évangile, de rejeter les armes, et de quitter l'armée. Mais ce qu'on leur a dit, c'est : ne faites de tort à personne, ne faites pas de calomnie, contentez-vous de votre salaire. Ceux à qui il a commandé de se contenter de leur salaire de soldat, il ne leur a certainement pas interdit le service militaire. » Et dans l'épître 205 ou 207 à Boniface : « Ne pense pas qu'aucun soldat ne peut plaire à Dieu. » Il enseigne la même chose dans le livre 22 contre Faust, chapitre 74, et les chapitres suivants, et dans le livre 6 des questions sur Saint Jean, question 10. Saint Grégoire (livre 1, chapitre 72 de son épître à Gennadius : « Comme le Seigneur a fait briller, en cette vie, par l'éclat de vos victoires votre excellence dans les guerres contre les ennemis, il faut que vous manifestiez la même vivacité d'esprit et de corps pour faire obstacle aux ennemis de l'église. » Et, au chapitre 73 : « Si une telle prospérité dans les exploits guerriers de votre excellence ne venait pas du mérite de la foi, de la grâce de la religion chrétienne, il ne faudrait pas s'en étonner outre mesure, mais comme, avec la grâce de Dieu, vous prévenez les futures guerres non par une perspicacité charnelle, mais plutôt par des prières, il s'ensuit que, à notre grand étonnement, votre gloire ne procède pas d'un conseil terrestre, mais descend comme un don du Dieu très haut. » Saint Grégoire de Tours (livre 5, chapitre 1, de son histoire) : « Puissiez-vous ô rois vous exercez dans les guerres qu'ont livrées vos parents, pour que, heureux de la paix que vous leur apportez, vos peuples vivent sous votre virile protection. » Saint Bernard (dans le sermon aux militaires, chapitre 3) : « Que les soldats du Christ livrent, en toute sécurité, les combats de leur Seigneur, sans craindre de pécher en se battant contre les ennemis, et sans craindre le danger en les tuant, puisqu'il faut ou infliger la mort ou recevoir la mort pour le Christ. Il n'y a en cela aucun crime, mais plutôt le mérite d'une grande gloire. » Mais on nous objecte les Écritures. Deutéronome 32 : « À moi est la vengeance, c'est moi qui rétribuerai. » Je réponds que la vindicte qu'exercent les personnes publiques peut être correctement appelée vengeance de Dieu. Car elles sont les ministres de Dieu, et elles le servent en agissant ainsi. Voilà pourquoi après avoir dit à la fin du chapitre 12 aux Romains : à moi la vengeance, et c'est moi qui rétribuerai, Saint Paul ajoute au début du chapitre 13 : « Si tu as mal agi, crains, car ce n'est pas sans raison qu'il porte le glaive, car il est le ministre de Dieu, le vengeur de la colère de Dieu pour celui qui agit mal. » Ils ajoutent cet autre passage d'Isaïe 2 : « Ils transformeront leurs glaives en charrues, leurs lances en faux, aucun pays ne lèvera le glaive contre un autre pays, nul ne s'entraînera à la guerre. » Choses prédites, selon eux, pour le temps des chrétiens. Je réponds qu'en ce passage, est prédite une paix universelle au moment de la naissance du Christ, comme l'explique Saint Jérôme, et nous savons tous que c'est au temps d'Auguste que cette paix est survenue. Le mot *ultra* ne signifie pas pendant l'éternité, mais pendant une longue période. De plus, même si cette prophétie ne s'était pas réalisée, on ne pourrait rien en conclure. Car Isaïe n'interdit pas la guerre, s'il y a des ennemis qui nous attaquent. Mais il prédit un futur où il n'y aura plus d'ennemis. Donc, tant qu'il y a des ennemis, il faut faire la guerre. On peut aussi dire qu'il a été prédit que le règne du Christ serait un règne pacifique, dans la mesure où il n'est pas de ce monde, ni n'a cure des choses terrestres. Et c'est en cela qu'il se distingue du règne judaïque, qui a été affermi et conservé par la guerre et les meurtres. Ils nous objectent ensuite ces paroles de Jésus en Matthieu 5 : « Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui l'autre. » Et : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. » Et Matthieu 26 « Celui qui se sert du glaive périra par le glaive. » Saint Paul dit des choses semblables dans son épître aux Romains : « Ne rendant pas mal pour mal à personne, et ne vous vengeant pas vous-mêmes, mes très chers. » Je réponds que ce sont les mêmes arguments qu'a opposés aux chrétiens Julien l'apostat, comme Saint Grégoire de Nazianze le rapporte dans son premier discours contre Julien, un peu plus loin que le milieu. Nous répondons que toutes ces choses sont soit des préceptes, soit des conseils donnés à des hommes privés. Car le Seigneur ou Saint Paul n'a pas prescrit au juge de ne pas punir celui qui commet une injustice envers quelqu'un, mais il a prescrit

à chacun de supporter patiemment les injustices. Or, la guerre se rapporte à la justice publique, non à la vindicte privée. Et comme l'amour de l'ennemi auquel tous sont tenus n'empêche pas le juge ou le bourreau de faire son travail, il n'empêche pas, non plus, les rois ou les soldats de faire le leur. Je dis ensuite, que, pour les personnes privées, ce ne sont pas toujours des préceptes, mais tantôt des préceptes, tantôt des conseils. Les préceptes sont toujours dans la préparation de l'âme, de façon à ce que chacun soit prêt à présenter l'autre joue, ou à donner le manteau à celui qui enlève la tunique, plutôt que d'offenser Dieu. Mais ce précepte oblige, dans la réalité, quand l'honneur de Dieu l'exige nécessairement. Dans les autres cas, ce n'est qu'un conseil. Et parfois même ce n'est nullement un conseil, comme dans le cas où le seul avantage que je retirerais de présenter l'autre joue serait de faire pécher quelqu'un. C'est ce que répondent Saint Grégoire de Nazianze et Saint Augustin, dans les lieux cités, et dans l'épître 5 de Saint Augustin à Marcellin. Ils peuvent, deuxièmement, opposer trois décrets de l'Église. Le premier vient du concile de Nicée. Le canon 11 impose une très grave pénitence à ceux qui avaient renoncé au service militaire, et qui y étaient retournés. Le second est une lettre de Saint Léon à Rustique, où il est question du canon *contrarium*, sur la pénitence, dist 5. Voici ce que dit Saint Léon : « Il est contraire aux règles ecclésiastiques de retourner, après un acte de pénitence, à la milice séculière. » Et plus bas : « Il n'est pas libéré des filets du diable celui qui veut s'impliquer dans la milice mondaine. » Le troisième est de Saint Grégoire, canon *falsas* : « Ceux qui exercent un négoce qu'on ne peut exercer sans péché, ne peuvent pas faire pénitence, à moins de renoncer à leur négoce. » Et il donne comme exemple un soldat. Je réponds au premier qu'il s'agit de soldats qui, à cause de leur profession de foi, avaient été privés de la ceinture militaire par Dioclétien ou Lucinius, et qui, prêts à renier leur foi, la redemandaient ensuite. Voir Zonara et Balsamon dans ce même canon, et Ruffin (livre 10, chapitre 6 de son histoire.), ainsi que ce que nous avons écrit sur ce sujet dans le livre 2, chapitre 8, des conciles. Au deuxième et au troisième je dis qu'il s'agit de ceux qui dans des combats avaient commis beaucoup de péchés, pour lesquels ils avaient fait pénitence. Ceux-là agissaient mal quand ils retournaient à l'armée, dont ils sont capables de remplir les tâches, mais non sans péché, non par la faute de l'armée, mais par la leur. Ils faisaient surtout une grande faute quand un prêtre leur avait commandé de ne plus retourner à l'armée. Que ces canons n'interdisaient pas la guerre, le canon *falsas* nous le fait comprendre. Car, après avoir dit qu'ils agissaient mal ceux qui retournaient à la guerre, il ajoute « à moins que ce soit pour défendre la justice d'après le conseil des évêques religieux ». Troisièmement, Érasme nous objecte plusieurs passages des pères, auxquels nous en ajoutons deux, un de Tertullien et un autre de Saint Jérôme. Tertullien (livre de la couronne du soldat, passé le milieu) se demande si l'armée convient à un chrétien. Et il répond ainsi : « Croyons-nous qu'il soit permis à un sacrement humain de supplanter un divin ? Et de répondre à un autre Seigneur, après le Christ ? Sera-t-il permis de vivre du glaive, alors que le seigneur a prédit que celui qui se sert du glaive périra par le glaive ? Et le fils de la paix fera la guerre, lui à qui il ne convient même pas d'avoir le moindre litige ? » Je réponds d'abord que Tertullien ne condamne pas la guerre comme mauvaise en soi. On peut facilement le voir aux chapitres 5 et 42 de son apologétique. Je dis ensuite que dans ce livre sur la couronne du soldat, il se demande si ceux qui étaient soldats avant le baptême peuvent demeurer soldats après le baptême. Il enseigne seulement que celui est libre de le faire ne doit pas entrer dans l'armée après le baptême. Voici ces propres paroles : « Si une foi postérieure trouve ceux qui étaient déjà soldats, la condition de ces soldats est différente des soldats que Saint Jean Baptiste admettait au baptême de pénitence, ou du fidèle centurion que le Christ a approuvé, et de celui que Pierre a catéchisé. Mais, cependant, après avoir reçu la foi et avoir été baptisé, ou il faut quitter l'armée tout de suite, comme beaucoup l'on fait, ou ont doit prendre toutes les précautions possibles pour ne rien faire contre Dieu. » Troisièmement. La chose est assez évidente, car les raisons principales qu'il donne pour lesquelles un chrétien ne doit pas faire la guerre, est le danger de l'idolâtrie, car, alors, tous les princes étaient païens. C'est donc, pour une raison particulière, que Tertullien jugeait que, de son temps, la guerre était une mauvaise chose. « Il se prosternera dans les temples auxquels il a renoncé ? Et il mangera à un endroit qui ne plaît pas à l'apôtre ? Et ceux qu'il a fuis par des exorcismes, il

prendra leur défense pendant la nuit ? Il portera l'étendard de l'émule du Christ ? » Ces raisons, comme on le voit, sont des raisons de convenance. Saint Jérôme (dans son épître à Ageruchia sur la monogamie), dit : « Autrefois, on disait aux combattants : attache ton glaive sur ta cuisse, tout puissant. On dit maintenant à Pierre : change ton glaive en charrue. » Je réponds. Il veut dire que dans l'ancien testament, les guerres avaient été ordonnées par Dieu, et qu'elles étaient nécessaires pour conquérir et conserver la terre promise. Dans le nouveau testament, les guerres ne sont pas commandées, mais plutôt la paix, car les armes ne sont pas nécessaires pour acquérir le royaume des cieux. Il ne s'ensuit pas que les chrétiens ne puissent pas, en tant que citoyens d'une république temporelle, faire la guerre à ceux qui commettent des injustices envers eux. Érasme ajoute d'autres objections tirées d'autres pères de l'Église. D'abord Origène (livre 3 contre Celse, un peu avant le milieu) qui dit que le Christ a désapprouvé toutes les guerres. Et dans le traité 7 sur Matthieu, expliquant, en passant le passage de Matthieu 22 : « Que celui qui n'a pas de glaive vende sa tunique et achète un glaive », il enseigne que ce passage est pernicieux pour ceux qui l'entendent charnellement, pour ceux qui pensent qu'il faut vraiment vendre sa tunique pour acheter un glaive. Je réponds que dans la première citation, il n'y a rien qui favorise Érasme. Car, quand Origène dit que le Christ a suspendu toutes les guerres, il ne veut pas dire que le Christ a interdit les guerres, mais que, par sa providence, il a apporté la paix au monde au moment de sa nativité. Bien plus, au même endroit se trouve quelque chose qui est contraire à Érasme. Car, Origène dit que la raison pour laquelle la providence a fait en sorte qu'à la naissance du Christ, tout fut sujet à l'Empire romain, c'est que s'il y avait eu plusieurs rois, il y aurait nécessairement eu des guerres, par lesquelles les uns repousseraient les injustices des autres. Dans le passage postérieur, il ne dit rien contre la guerre. Nous reconnaissons que les paroles de Dieu ne doivent pas être comprises au sens littéral, selon lequel chacun devait réellement vendre sa tunique pour acheter un glaive. Nous pensons que, par cette façon de parler, le Seigneur voulait leur faire comprendre que au temps de sa passion, les apôtres seraient soumis à des angoisses et des tribulations semblables à celles qu'expérimentent ceux qui, pour se défendre, se voient obligés de vendre leur tunique pour acheter un glaive. Mais pourquoi citer cela contre la guerre ? Parce que le Seigneur n'a pas vraiment ordonné que les apôtres achètent des glaives, faut-il en conclure qu'il a prohibé la guerre ? Et ce que Origène dit (homélie 5 sur Josué) qu'il n'appartient pas à des chrétiens de livrer des guerres charnelles, signifie tout simplement que la milice chrétienne, sous l'empereur Christ, ne livre pas de bataille charnelle contre les hommes, comme l'armée juive au temps de Josué, mais uniquement spirituelle contre les démons. Mais il ne s'ensuit pas que les chrétiens, en tant que citoyens d'une république humaine, ne puissent pas faire la guerre. On répond de la même façon aux objections qu'Érasme tire de Saint Jean Chrysostome, de Saint Basile, de Théophylacte (la chaîne de Saint Thomas, chapitre 22 de Luc). Tout ce qu'ils enseignent c'est qu'il n'a pas été commandé aux apôtres d'acheter de vrais glaives. Il nous oppose ensuite Saint Ambroise (livre 10 sur Luc, dans lequel il explique le verset : celui qui n'a pas de glaive, qu'il vende sa tunique pour en acheter un. « O Seigneur, dit-il, pourquoi me commandes-tu d'acheter un glaive, toi qui m'interdis de frapper ? Pourquoi m'ordonnes-tu d'avoir ce que tu me défends de promouvoir ? Si ce n'est pour que soit prête la défense, et la vengeance rendue non nécessaire; pour que j'aie l'apparence de quelqu'un qui peut se venger, mais ne le veut pas. La loi, cependant, ne défend pas de refrapper et c'est pour cela peut-être qu'à Pierre qui t'offre les deux glaives, tu réponds : ça suffit. Comme si cela avait été permis jusqu'à l'évangile, pour que dans la loi il y a un enseignement d'équité, et dans l'évangile, la perfection de la bonté. » Je réponds d'abord que, dans ce passage, il ne dit rien de la guerre entreprise par l'autorité publique, mais de la défense privée, de la vengeance. Je dis ensuite que, selon la sentence d'Ambroise, la défense privée n'appartient pas à la prohibition du précepte, mais à la perfection du conseil, comme les dernières paroles l'indiquent clairement : l'équité dans la loi, la perfection de la bonté dans l'évangile. Érasme nous oppose aussi Saint Augustin qui dit que s'il lui est arrivé parfois de patronner la guerre, à d'autres endroits il a écrit contre elle. Car, sur le psaume 37, il écrit : « Nous ne devons pas prier pour mourir ennemis, mais pour que nous nous corrigions. » Et (dans l'épître 5 à Marcellin), il écrit

beaucoup de choses contre la guerre. Dans l'épître 158, il supplie Marcellin de punir les hérétiques donatistes sans verser le sang. Je réponds qu'Érasme croyait avoir affaire à des enfants, car tout cela n'a rien à voir avec notre propos. Car le psaume 37 blâme la haine de l'ennemi, qui fait prier quelques-uns pour la mort des ennemis. Qui a jamais nié que c'est un mal de désirer la mort d'un ennemi par haine et par soif de vengeance ? Mais désirer la mort d'un ennemi, et même la lui procurer selon l'ordre de la justice n'est pas un mal, si cela se fait sans la haine de l'homme, mais par amour de la justice et du bien commun. Dans l'épître 5, il n'y a rien contre la guerre, mais plutôt pour la guerre, comme nous l'avons indiqué plus haut. Je ne sais pas à quoi d'autre rêvait Érasme. Dans l'épître 158, il supplie les juges d'épargner la vie de scélérats qui étaient déjà emprisonnés et qui avaient confessé leurs crimes, ce que font aussi les évêques. Mais quel rapport avec la guerre ? Du fait que quelqu'un supplie d'épargner un voleur, faut-il en conclure qu'il prohibe la guerre ? Il nous objecte aussi l'exemple de Saint Martin qui, comme le rapporte Sulpice Sévère dans la vie de Martin, dit à l'empereur Julien : « Que celui qui veut se battre accepte ton Donat. Moi, je suis un chrétien, il ne m'est pas permis de faire la guerre. » Je réponds qu'Érasme ne rapporte pas les paroles de Saint Martin avec assez d'exactitude. Car il ne dit pas : je suis chrétien, il ne m'est pas permis de faire la guerre, mais : « jusqu'à maintenant, j'ai milité pour toi, il convient maintenant que je milite pour mon Dieu. Je suis un soldat du Christ, il ne m'est pas permis de faire la guerre. » Par ces paroles, il ne signifie pas seulement qu'il est un chrétien, mais aussi un moine par le désir et l'intention. Et c'est ce que signifie le « il convient que je milite pour Dieu, car je suis soldat moi aussi, mais du Christ ». Voilà pourquoi, un peu avant, Sulpice Sévère avait écrit qu'après avoir reçu le baptême, Saint Martin avait fait la guerre pendant deux ans encore, non pas parce qu'il ne désirait pas renoncer immédiatement au monde, mais parce que le tribun militaire, sous le commandement duquel il se trouvait, avait promis de dire adieu au siècle à la fin de son tribunat, et de devenir moine avec lui. Ce n'était donc pas à un chrétien, mais à un moine que la guerre était interdite, puisqu'il est resté dans l'armée deux ans après son baptême. Érasme insiste. « Les armes de l'église sont le glaive de la parole de Dieu, le bouclier de la foi, la cuirasse du salut, la flèche de la justice, les javelots des oraisons, comme l'apôtre l'enseigne aux Éphésiens 6. Ce n'est donc pas avec le fer et les armes que les chrétiens doivent se battre ». Je réponds que l'apôtre ne décrit pas une guerre contre les hommes, mais contre les démons, comme il appert au même endroit : « Nous n'avons pas de combat contre les hommes. » Je dis ensuite que les armes principales des chrétiens sont la foi et la prière, mais que les armes de métal n'en sont pas moins nécessaires. Car dans l'Exode 17, nous lisons que c'est quand Moïse priait et quand Josué combattait que la victoire a été donnée à Israël contre Amalech. Et nous savons que les macchabées ont combattu avec les prières et avec les armes, comme Saint Augustin l'a écrit à Saint Boniface, épître 194 : « Saisis les armes avec tes mains, et que ta prière frappe les oreilles du Créateur. » Et au même Boniface, il écrit (épître 205, ou 207) : « Les autres, en priant, combattent pour vous contre les ennemis invisibles, et vous autres, en vous battant, vous travaillez pour eux contre les barbares visibles. » Ils récidivent. La guerre, disent-ils est opposée à la paix. Or, la paix est bonne et est un effet de la charité. La guerre est donc un mal. Je réponds que la guerre est opposée à la paix de façon à être aussi un moyen vers la paix. Or, la différence qu'il y a entre une guerre juste et une guerre injuste consiste en ceci : une guerre injuste est opposée à une bonne paix, et conduit à une mauvaise paix. Voilà pourquoi cette sorte de guerre est vicieuse. À une guerre juste est opposée une mauvaise paix, et elle conduit à une bonne paix. Comme les plaies causées par le médecin sont contraires à la santé du malade, mais conduisent à la parfaite santé... On a coutume d'énumérer quatre conditions d'une guerre juste : l'autorité légitime, une cause juste, une bonne intention, et une façon qui convient. Il nous faut donc parler de chacune d'entre elles. La première condition est l'autorité légitime. Voici ce que dit Saint Augustin (livre 22, chapitre 75, contre Faust) ; « L'ordre naturel des mortels qui est favorable à la paix demande, pour entreprendre une guerre, une autorité, et que la décision soit prise par le prince. Pour assurer la paix et le bien commun, les soldats doivent prêter leur service à des guerres justes. » La raison prouve la même chose. Car les hommes privés qui ont un supérieur peuvent, s'ils subissent une

injustice, chercher refuge auprès de leur supérieur, pour qu'il leur rende justice. Mais, les princes, s'ils subissent des injustices d'autres princes, n'ont pas de tribunal de dernière instance auquel s'adresser. Il leur est donc permis de repousser par la guerre les injustices publiques. Selon l'opinion commune, ce pouvoir de déclarer la guerre réside en tous, princes et peuples, en ceux surtout qui n'ont pas de supérieurs dans les choses temporelles, comme sont tous les rois. Il en va de même de la république de Venise et des autres qui lui sont semblables. De même, certains ducs et comtes qui ne sont soumis à personne dans les choses temporelles, mais non les ducs et les comtes qui sont soumis immédiatement aux rois, qui sont eux-mêmes soumis à d'autres. Car ils ne sont pas, par eux-mêmes, la tête de la république, mais des membres. Il est à noter que cette autorité n'est pas requise à une guerre défensive, mais seulement à une guerre offensive. Car il est permis à chacun de se défendre, non seulement aux princes, mais aussi un citoyen privé. Mais déclarer une guerre et envahir un pays ennemi, seul le peut le chef suprême. La seconde condition est une guerre juste, car on ne peut pas déclarer la guerre sans raison valable, pour n'importe quel péché, mais seulement pour repousser une injustice. Saint Augustin (question 10 sur Josué) : « On a coutume de définir comme justes les guerres qui vengent les injustices. Car, quand on inflige une guerre à une nation, ou elle néglige de se venger, ce qui est désavantageux pour les siens, ou elle recouvre ce qui lui a été enlevé par injustice. » La raison en est que, n'étant juge que des hommes qui lui sont soumis, le prince ne peut pas punir les fautes des autres hommes, mais seulement celles qui sont désavantageuses à son peuple. Car, même s'il n'est pas le juge ordinaire des autres, il est cependant le défenseur des siens, et en raison de cette nécessité, il devient aussi, en quelque sorte, le juge de ceux qui commettent des injustices envers les siens, de façon même à pouvoir les punir par le glaive. Il faut observer que la cause de la guerre ne peut être ni légère ni douteuse, mais grave et certaine, de peur que les inconvénients soient plus nombreux que les avantages escomptés. Si elle est douteuse, il faut faire la distinction entre le prince et les soldats. Car, le prince, sans aucun doute, pèche, puisque la guerre est un acte de justice punitive, et qu'il est injuste de punir sans s'être informé de la cause. Les soldats, eux, ne pèchent pas, à moins qu'il soit tout à fait évident que la guerre est illicite. Car, les sujets doivent obéir à leurs supérieurs, et ne peuvent pas discuter de leurs ordres. Ils doivent plutôt supposer que le prince a une juste raison de se battre, tant que la preuve du contraire n'a pas été faite. Quand la faute d'un particulier est douteuse, le juge qui le condamne pèche, mais non le bourreau qui le guillotine, car le bourreau n'est pas tenu de discuter de la sentence du juge. C'est ce qu'enseigne le pape Boniface (dans sexto, de regulis juris, règle 25) : « Ce que quelqu'un fait par l'ordre du juge, ne semble pas être mauvais, puisqu'il a l'obligation d'obéir. » Et Saint Augustin (livre 22, chapitre 75, contre Faust) : « Il peut aussi arriver, dit-il, qu'un homme juste qui se bat pour un roi sacrilège, puisse en toute conscience se battre sous ses ordres, en conservant l'ordre de la paix civique, si ce qui lui est commandé n'est pas contraire à un précepte de Dieu, ou s'il n'est pas certain qu'il ne le soit pas. De sorte que l'iniquité d'un commandement rend un roi coupable, et que l'obligation de servir montre l'innocence d'un soldat. » Il faut noter que cela s'applique aux soldats qui sont sous les ordres du prince qui fait la guerre, comme sont ses sujets, et même ceux qui, en temps de paix, reçoivent régulièrement de lui un montant d'argent. Mais non de ceux qui viennent d'ailleurs au moment de la guerre. Car, ceux qui ne sont pas obligés de faire la guerre, ne peuvent pas, en conscience, mettre leur bras à la disposition d'un prince, à moins de savoir que la guerre est juste. Ceux qui ne pensent à rien, et qui, pourvu qu'ils soient payés, sont prêts à se battre, que la guerre soit juste ou injuste, se mettent en état de damnation. La troisième condition est l'intention bonne. Car, comme la fin de la guerre est la paix et la tranquillité publique, il n'est pas permis d'entrer en guerre pour un autre motif. En conséquence, pèchent gravement les rois autant que les soldats qui déclarent la guerre pour agrandir leur pays, ou pour faire montre de leurs forces guerrières, ou pour une autre cause que le bien commun, même si ne font défaut ni la cause juste, ni l'autorité légitime, comme Saint Augustin l'explique dans sa lettre au comte Boniface (207 ou 205) : « La volonté doit vouloir la paix, la nécessité doit vouloir la guerre, pour que Dieu nous libère de la nécessité, et nous conserve dans la paix. Car on ne recherche pas la paix pour pouvoir faire la guerre,

mais on fait la guerre pour acquérir la paix. Sois donc pacifique même en combattant, pour que, en vainquant, tu puisses amener à l'unité de la paix ceux que tu attaques. » Et (au livre 22, chapitre 74, contre Faust), il dit : « Le désir de nuire, la cruauté de la vengeance, une âme belliqueuse implacable, la sauvagerie de la révolte, la soif du pouvoir, et d'autres choses semblables, voilà ce qu'on doit punir. » Il faut ici noter deux choses. La première. La guerre est un moyen d'apporter la paix, mais qui est grave et dangereux. Il ne faut donc pas se presser de déclarer une guerre dès qu'une cause se présente; mais il faut essayer d'abord des moyens plus simples et plus faciles, comme en demandant aux ennemis la satisfaction qui est due. Deutéronome 20 : « Quand tu seras sur le point d'attaquer une ville, offre-lui d'abord la paix. » Et Saint Augustin (épître 207 à Boniface) : « La volonté doit vouloir la paix, la nécessité la guerre. » Quelqu'un peut poser la question suivante : si l'ennemi refuse au tout début de donner satisfaction, mais, quand la guerre commence pour de vrai, demande la paix et offre la satisfaction, est-on tenu d'arrêter la guerre ? Cajetan (au mot bellum) soutient qu'on n'est point tenu d'arrêter les opérations quand la guerre est déjà commencée, bien qu'on soit obligé d'accepter la satisfaction avant l'ouverture des hostilités. Mais que, par charité, on est tenu dans les deux cas, à moins que pour certaines raisons il convienne d'agir autrement. La raison de la première sentence est que le prince qui a une juste cause de guerre peut remplir la fonction de juge envers l'autre prince qui a commis une injustice. Or, le juge n'est pas tenu, en justice, de pardonner à celui qui est coupable de mort, même si ce dernier offre une satisfaction; bien qu'il puisse pardonner par miséricorde, s'il est le juge suprême. Par exemple, un roi n'est pas tenu de donner la vie à un voleur, même s'il restitue, bien qu'il le puisse par miséricorde. La raison de la dernière est que la guerre est un sinistre terrifiant qui ne punit pas seulement les pécheurs, mais même beaucoup d'innocents. Voilà pourquoi la charité chrétienne semble toujours avoir exigé qu'on cesse les hostilités quand celui qui a causé un tort offre une satisfaction suffisante. À moins que, dans des cas particuliers, il convienne d'agir autrement comme quand, par exemple, il soit avantageux au bien commun que l'ennemi contre lequel on se bat soit soumis à un autre, ou soit détruit complètement. Comme les Amorrhéens que Dieu avait demandé de détruire (Deutéronome 20). La seconde. La différence qu'il y a entre cette troisième condition et les deux précédentes consiste en ceci : si les deux premières font défaut, la guerre est injuste, tandis que si la troisième fait défaut la guerre est mauvaise, mais non injuste, à proprement parler. Car, celui qui sans autorité et sans cause juste s'en va-t-en guerre, pèche non seulement contre la charité, mais contre la justice; et n'est pas tant un soldat qu'un pirate. Celui qui a l'autorité et une cause juste, mais qui fait la guerre par soif de vengeance ou pour l'agrandissement de son royaume, n'agit pas contre la justice, mais seulement contre la charité. Il n'est pas un pirate mais un mauvais soldat. On peut déduire de tout cela que quand manque la seule troisième condition, les militaires ni les rois ne sont tenus à aucune restitution, mais seulement à une pénitence. Mais quand manquent la première et la deuxième condition, ils sont tenus à réparer tout le tort causé, à moins que ne les en excuse une ignorance invincible. Car, l'ignorance crasse et coupable n'excuse ni du péché ni de la restitution, comme nous l'avons écrit dans le chapitre final sur la peine capitale, les injustices, et le tort causé. Celui qui agit par une ignorance invincible, n'est pas tenu à restituer tant que demeure en lui cette ignorance. Mais quand il comprendra que la guerre a été injuste, il sera tenu de restituer ou de réparer non le tort causé pendant la guerre, mais celui qui est étranger à la guerre. Et s'il ne possède aucun butin de guerre, mais s'est enrichi par les objets qu'il a vendus, il est tenu de restituer autant qu'il a gagné. Car, on ne peut pas retenir une chose étrangère, même si elle a été acquise sans péché, par ignorance. On doit la rendre à son propriétaire si on le connaît, ou la donner aux pauvres. La quatrième condition est la manière congrue. Elle consiste principalement en ceci qu'il ne faut nuire à aucun innocent. C'est ce qu'avait enseigné Saint Jean Baptiste : ne faites de tort à personne, ne faites pas de calomnie, contentez-vous de votre paye. Par ces paroles, il prohibe l'injustice commise en plein jour par un geste violent, comme quand ils frappent les paysans, s'ils n'obéissent pas au doigt et à l'œil. Quand il dit : ne faites pas de calomnie, il interdit l'injustice commise par la fraude et la calomnie, comme quand ils disent de quelqu'un qu'il est un traître ou un ennemi, quand ils savent que c'est le contraire qui est

vrai, et à cause de cela, le dépouillent, ou le livrent à un roi ou à un juge. Quand il dit : contentez-vous de votre paye, il interdit l'injustice commise non sur une personne, mais sur ses biens, comme quand ils volent des bestiaux, ou mettent la main sur tout ce qui leur plaît, ou exigent et extorquent ce qui ne leur est pas dû. Il est à noter qu'il y a trois sortes de personnes à qui les soldats n'ont pas le droit de faire de tort, selon la règle de Saint Jean-Baptiste. La première. Tous ceux qui ne font pas partie des ennemis de la république. Voilà pourquoi on ne peut excuser les soldats qui font du tort aux citoyens, ou à des paysans amis, chez qui ils logent, ou dans les villages desquels ils passent. Ils ne sont pas excusés même s'ils disent qu'on ne leur a pas payé leur salaire. Car les biens des citoyens privés ne deviennent pas leur propriété pour autant, et le citoyen comme le paysan n'ont pas à être punis parce qu'un roi ou un duc pêchent en ne payant pas ses soldats, à moins que, pour une juste raison, les habitants d'un village n'aient été condamnés, comme punition, à nourrir les soldats. Ce qui ne peut arriver que rarement. La deuxième. Elle est formée de ceux qui, d'une certaine façon, font partie des ennemis de la république, mais qui sont exemptés en vertu du chapitre innovamus, sur la guerre et la trêve, où il est dit : « Nous ordonnons que les prêtres, les moines, les convers, les pèlerins, les marchands, les paysans allant ou retournant, ou travaillant dans leurs champs, et les animaux avec lesquels ils labourent, et les semences qu'ils portent dans leur champ jouissent d'une sécurité convenable. » Par le nom de marchands, le canon ne semble pas entendre ceux qui demeurent dans la cité des ennemis, et qui sont une partie de la cité, mais seulement ceux qui voyagent, et qui ne font pas partie de la cité. La troisième. Elle est formée de personnes inaptes à la guerre, comme les enfants, les vieux et les femmes. Car même s'ils peuvent être pris et spoliés, en tant qu'ils font partie de la cité, ils ne peuvent pas être tués en justice, à moins que ce soit par hasard ou par accident qu'on les tue. Comme quand un soldat fonce dans un groupe de soldats et tue, sans le vouloir, un enfant, une femme ou même un prêtre. Il ne pêche pas. Il pécherait s'il avait l'intention de tuer, et s'il pouvait ne pas tuer quand il le voulait. Car la raison naturelle enseigne elle aussi ce que Dieu avait ordonné aux Hébreux (Deutéronome 20) : épargner les femmes et les enfants. Et l'empereur Théodose a été rabroué par Saint Ambroise, parce que quand il a voulu punir les Thessaloniciens, il les a tous fait tuer sans faire aucune distinction entre les personnes, comme Théodoret le rapporte (livre 5, chapitres 17 et 18 de son histoire). Parce que Moïse a parfois ordonné que soient mis à mort même les femmes et les enfants, comme il est dit dans le Deutéronome (2, et 3), et ailleurs, il ne faut pas en conclure que cela est permis à nos soldats. Car, par une révélation de Dieu, il savait que le voulait ainsi celui à qui personne ne peut dire : pourquoi fais-tu cela... On aurait facilement pu omettre ce développement sur la guerre aux Turcs si Luther, parmi ses nombreux paradoxes, ne s'était pas évertué à soutenir qu'il n'est pas permis aux chrétiens de faire la guerre aux Turcs, comme on le voit à l'article 34 de la bulle du pape Léon X. Theodore Bibliander (chronologie, table 13) semble être du même avis : « Urbain, ou plutôt un très méchant tribun, poussé par le mauvais esprit qui se réjouit des homicides, a lancé la guerre pour la récupération de la Judée. » Il est à noter que Luther ne nie pas que la guerre contre les Turcs soit licite, même s'il pense que toute guerre en soi est illicite. Car, au cours du même article, il persuade les princes de faire la guerre au pape, qu'il dit être plus turc que tous les turcs. Il ne parle pas ainsi parce qu'il estimerait que les chrétiens n'ont pas une juste cause, car il est évident pour tous que c'est sans aucun droit que les Turcs occupent les royaumes des chrétiens, et veulent constamment en occuper d'autres. Il est évident aussi que le Turc désire éteindre toute religion, et fait tous les efforts en son pouvoir pour que les chrétiens deviennent mahométans. Nous le démontrent aussi les anciens pontifes comme Urbain, Pascal, Eugène, et beaucoup d'autres, ainsi que des conciles généraux, comme celui du Latran, de Lyon, de Vienne, et d'autres qui ont déclaré la guerre aux mahométans. Saint Bernard et d'autres saints prédicateurs ont poussé les chrétiens par leurs prédications enflammées, à se mettre sur le sentier de la guerre, et ont confirmé leurs paroles par des miracles, comme Saint Bernard l'indique modestement lui-même dans son livre sur la considération. Luther ne nie rien de tout cela. Mais il évoque trois autres raisons qui le font penser qu'il ne faut pas faire la guerre aux Turcs. La première. Il semble que la volonté de Dieu ait prescrit que nous soyons punis par les Turcs, comme par un fouet. Or, il

ne nous est pas permis de résister à la volonté de Dieu. Il prouve cette assertion dans son article 4, par le recours à l'expérience, qui démontre clairement que nous n'avons, jusqu'ici, tiré aucun profit des pénitences infligées par les Turcs. Mais cette première raison ne vaut pas grand-chose. Car, même si c'est la volonté de Dieu que nous soyons punis par les Turcs, ce n'est pas la volonté de Dieu que nous ne résistions pas aux Turcs. Elle veut plutôt que nous leur résistions. Car Dieu ne permet pas que les Turcs se déchaînent sur nous pour nous exterminer, mais pour que nous nous convertissions. Or, nous sommes amenés à la conversion quand nous résistons aux assauts des Turcs, quand nous peinons pour résister, et quand, en peinant, nous reconnaissons notre propre faiblesse, et quand, par la suite, nous revenons à Dieu de tout notre cœur, et nous implorons son aide. De plus, la guerre des Turcs est pour nous un fléau, comme la peste, la famine, l'hérésie, les péchés. Personne n'est, pourtant, assez dépourvu d'entendement pour penser qu'il ne faut pas chercher des médicaments contre la peste, qu'il ne faut pas cultiver la terre, ni résister à l'hérésie. Il n'est pas vrai, non plus, ce que Luther dit, que l'expérience enseigne que nous n'avons remporté aucun avantage dans la guerre contre les Turcs. Car, pour omettre un grand nombre de victoires remportées sur les Turcs, il est certain que quand la guerre a été portée sur le territoire de la terre promise, Jérusalem, par un succès remarquable, fut récupérée par les nôtres, où régnèrent des chrétiens pendant 88 ans, et récupérèrent aussi d'autres villes. Et cela jusqu'à ce que s'élèvent entre les princes chrétiens des rivalités, comme cela se passe maintenant. Car les Turcs remportent plus de victoires à cause de la discorde des nôtres, qu'à cause de leur supériorité militaire. Et Luther fut une des causes principales de cette discorde. C'est ce que Jean Cochlaeus raconte dans ses actes de Luther, en l'an 1526. La Hongrie périt, parce que, au lieu de penser à ce que demandait le bien commun, les Allemands appelés en renfort par le roi de Hongrie préférèrent obéir à celui qui prêchait alors contre la guerre des Turcs. La guerre a au moins ceci de bon qu'elle empêche les Turcs de nuire autant qu'ils le voudraient. Et si jusqu'à présent nous ne leur avons pas résisté, ils auraient déjà tout conquis. La deuxième cause. La tribulation et la persécution sont plus utiles pour l'église que la victoire et la tranquillité. Voilà pourquoi, dans son sermon sur le mariage, il reproche à l'église sa coutume de prier pour la paix et la tranquillité, plutôt que de demander des tribulations. Nous répondons que la tribulation et la persécution sont certes utiles, mais qu'elles sont périlleuses; qu'il ne faut pas les demander, mais les tolérer, quand on ne peut pas faire autrement. Voilà pourquoi Jésus nous ordonne de dire dans le notre père (Matth 6) : « et ne nous induisez pas en tentation. » Et, dans 1 Timothée 2, l'apôtre ordonne de prier pour les rois, pour que nous puissions mener une vie paisible et tranquille. Il ne faut donc pas les demander, mais les tolérer quand on ne peut pas faire autrement. Et Saint Augustin (livre 10, chapitre 29 des confessions) dit : « Les misères doivent être tolérées, non aimées, ni désirées, ni demandées. » La troisième cause est celle qui semble être la principale : la haine du pape. Luther poursuivait le pape d'une telle haine qu'il désirait voir les Turcs occuper tous les royaumes de la chrétienté, pour que, de cette façon, soit éteint le nom du pape. Que cela ait été son désir, nous ne faisons pas que le supposer, mais nous le tirons de ses propres paroles. Car dans son livre à la noblesse germanique, (chapitre 25), il écrit : « Il n'y a jamais eu de meilleur régime que celui des Turcs, eux qui sont gouvernés par les lois de al-Coran. Ils n'ont rien, chez eux, qui soit plus honteux que chez les chrétiens, qui sont régis par le droit canonique et le droit civil. » Et, dans l'article 34, il dit que le pape et les évêques sont pires et plus jouisseurs que les Turcs; et qu'il est faux de se battre « pour les pires turcs contre les meilleurs turcs. » Et, dans une certaine épître, il dit contre deux commandements impériaux : « Je prie tous les pieux chrétiens de ne les suivre en aucune manière, ni de rejoindre l'armée, ni de donner quoi que ce soit contre les turcs, alors que la Turquie est dix fois plus prudente, plus honnête que ne le sont nos princes. » Par ces paroles, que disait-il d'autre qu'il fallait aider les Turcs contre les chrétiens ? Mais cette position contient une telle absurdité et une telle impiété que Luther lui-même, sans avoir pourtant rien perdu de son ardeur belliqueuse, a écrit plus tard exactement le contraire. Car, voici ce qu'il écrit dans son livre sur la visite de Saxe : « Quelques prédicateurs téméraires crient haut et fort qu'il ne faut pas résister aux Turcs. C'est un discours séditieux qu'on ne doit ni tenir ni tolérer. Les puissances sont donc tenues

de résister aux Turcs, eux qui non seulement désirent saccager les provinces, violer et tuer les femmes et les enfants, mais aussi abroger et enlever les droits des provinces, le culte de Dieu et tout bon ordre dans la société. C'est pour ces choses surtout que les princes doivent se battre. » Et, au même endroit : « Il serait plus tolérable à un homme bon de voir la mort de ses fils que de les voir entichés des mœurs des Turcs. Car, en terres turques, ils ne connaissent ni ne cherchent à connaître rien en fait d'honnêteté. »

Erreur n° 3 - La peine de mort n'est pas permise

Saint Robert Bellarmin dit (Les Controverses de la foi chrétienne contre les hérétiques de ce temps, 5ème controverse, livre III, chapitre 21) : Jean Huss affirma qu'il n'était pas permis de livrer au pouvoir séculier un hérétique incorrigible, et de permettre qu'il soit brûlé. Luther enseigna la même chose (article 33) (...) Les catholiques enseignent le contraire... Nous montrerons donc, nous, que les hérétiques incorrigibles, et surtout les relaps, peuvent et doivent être rejetés par l'Église, et recevoir des peines temporelles des pouvoirs politiques, et même la mort. On le prouve d'abord par l'Écriture. L'ancien testament. Le Deutéronome, au chapitre 3, commande, avec la plus grande sévérité, que soient mis à mort, sans pitié, les faux prophètes qui persuadent d'adorer les dieux étrangers. Et, au chapitre 17, après avoir dit que, dans les choses douteuses on devait consulter un prêtre, il ajoute aussitôt : « Celui qui s'entêtera en refusant d'obéir au verdict du prêtre sera mis à mort par la sentence d'un juge. » Et, de nouveau, au chapitre 18, il ordonne de tuer un faux prophète. Et, dans les faits, c'est cette règle qu'ont observée Élie, Josias, et les autres qui tuèrent plusieurs faux prêtres (3 Rois, 18, et 4 Rois, 10 et 23.) Or, il n'y aucune différence entre nos hérétiques et les faux prophètes de ce temps. Ce ne sont pas seulement les saints rois et les prophètes qui condamnèrent à mort les blasphémateurs, mais même un Nabuchodonosor (Daniel 3). Il promulgua un décret voulant que quiconque blasphémerait le Dieu de Daniel, le vrai Dieu, soit mis à mort et sa maison saccagée. Par ce décret, il rendait un hommage très mérité au vrai Dieu, selon Saint Augustin (Épître 50, et ailleurs) (...) Dans le nouveau testament, nous avons d'abord Matthieu 18. L'Église peut rejeter loin d'elle, comme des païens et des publicains, tous ceux qui ne veulent pas lui obéir, et donc permettre au pouvoir séculier de ne plus les considérer comme des fils de l'Église. Nous avons ensuite un texte de l'épître aux Romains (13), dans lequel il est dit que le pouvoir séculier peut punir les scélérats par le glaive : « Car ce n'est pas sans raison qu'il porte le glaive, puisqu'il est le ministre de Dieu et le vengeur de sa colère. » Ces deux textes nous montrent clairement qu'il est permis de séparer de l'église et de punir de mort par l'intermédiaire d'un juge séculier, les hérétiques qui, au jugement de tous, se rebellent contre l'Église, et sont des perturbateurs de la paix publique. De plus, le Christ et son apôtre ont comparé les hérétiques à ces choses qui, sans aucune controverse, sont repoussées par le fer et le feu. En effet, le Seigneur (en Matthieu 7) dit : « Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous en habits de moutons, mais qui sont, à l'intérieur, des loups rapaces. » Actes des apôtres 20 : « Je sais que, après ma mort, entreront des loups rapaces. » Par le nom de loups, il faut entendre les hérétiques, comme l'explique très bien Saint Ambroise (dans son commentaire sur le début du chapitre 10 de Saint Luc. Or, les loups rapaces il faut de toute nécessité les tuer, si on ne peut pas s'en débarrasser autrement, car la vie des brebis compte plus que la mort des loups. De même, le Seigneur (en Jean 10) dit : « Celui qui n'entre pas dans la bergerie par la porte, mais par la fenêtre, est un voleur et un prédateur. » Par le nom de voleurs on entend ici des hérétiques et tous les séducteurs ou inventeurs de sectes, comme l'expliquent Saint Jean Chrysostome et Saint Augustin. Or, comment punit-on les voleurs et les prédateurs, la chose est bien connue. De même, dans 2 Timothée 2, l'hérésie est comparée à un chancre ou une tumeur, qui ne peut pas être guéri par des médicaments, mais qu'on doit extraire par le fer. Autrement, il se développe et corrompt tout le corps. Également, c'est par le fouet que le Seigneur a forcé les marchands à sortir du temple. Pierre (Actes des apôtres 5) tua Ananie et Saphire parce qu'ils avaient menti au Saint-Esprit. Et Paul (Actes 13) frappa de cécité un faux prophète qui cherchait à détourner un proconsul de la foi. On le prouve, en second lieu, par les sentences et les lois des empereurs que l'Église a toujours

approuvées. À la demande du concile de Nicée, Constantin Ier envoya en exil Arius avec certains de ses compagnons, comme le rapporte Sozomène (livre 1, chapitre 20 de son histoire). Il a aussi supplicié des donatistes, comme Saint Augustin le rapporte (livre 1, chapitre 7 contre Parmenius, et dans son épître 166 contre les donatistes.) Dans cette même lettre, il énumère un grand nombre d'empereurs célèbres qui portèrent des lois très sévères contre les hérétiques, et un seul, Julien l'apostat, qui les favorisa. Ensuite, Théodose, Valentinien, Martien, et les autres empereurs très religieux, promulguèrent des lois contre les hérétiques. Ils voulurent que leurs livres soient séparés des bons livres, et ils les punirent par l'exil, la flagellation, et le dernier supplice. C'est, en effet, ce qui est arrivé aux manichéens et aux ariens. Par leur dernière loi, Valentinien et Marcien ordonnèrent de tuer tous ceux qui tentent d'enseigner des choses dépravées, ceux qui les écoutent assidûment, et ceux qui recopient leurs livres. Paul Diacre (livre 16) nous rapporte que Justinien a édicté une loi qui rejetait tous les hérétiques hors des frontières de l'empire, leur allouant trois mois pour se convertir. Le même Paul Diacre (livre 24) rapporte aussi que l'empereur Michaelus a décrété la peine capitale pour les hérétiques. On le prouve, en troisième lieu, par les lois de l'Église (chapitre ad abolendam, et chapitre excommunicamus, extra de hereticis, et de hereticis, et in sexto de hereticis, chapitre super eo). L'Église décrète que les hérétiques incorrigibles soient livrés aux pouvoirs séculiers, pour qu'ils soient punis par eux de la façon qui convient. Le concile de Constance dit la même chose dans la session 15, où il condamna la sentence de Jean Huss. Il livra au pouvoir séculier Jean et Jérôme de Prague, par lequel ils furent tous deux brûlés. Et ensuite, Léon X condamna les articles de Luther. On le prouve, en quatrième lieu, par le témoignage des Pères. Saint Cyprien d'abord. (chapitre 5 du livre de l'exhortation au martyre). Après avoir rappelé que, dans le Deutéronome 13, on ordonnait de tuer les pseudos prophètes, il ajoute : « Si cela se faisait dans l'ancien testament, cela doit se faire beaucoup plus dans le nouveau. » Saint Jérôme, commentant Galates 5 : « Un peu de ferment corrompt toute la pâte », dit : « Il faut donc éteindre tout de suite une flammèche dès qu'elle apparaît, et tenir le ferment loin de la pâte. Il faut rejeter les viandes faisandées, et éloigner loin de la bergerie l'animal infesté, de peur que toute la maison, la masse de farine, le corps et les animaux ne brûlent, ne se corrompent, ne pourrissent et ne meurent. Arius fut une étincelle, mais parce qu'elle n'a pas été éteinte tout de suite, elle a enflammé tout le peuple. » Saint Augustin (livre 2, chapitre 5 des rétractations, et épître 48 et 50 des rétractations). Il dit là qu'il a pensé, pendant un certain temps, qu'il ne fallait pas contraindre les hérétiques à adopter la vraie foi. Or, il prouve maintenant, par plusieurs raisons, que c'est une chose très utile. Mais, il excepte toujours la peine capitale, non parce qu'il pensait qu'ils ne le méritaient pas, mais parce qu'il lui semblait que cela convenait mieux à la mansuétude de l'Église. Et aussi parce qu'il n'existait pas encore de loi impériale qui obligeait de tuer des hérétiques. Car la loi quicumque canon de hereticis a paru après la mort de Saint Augustin. Que Saint Augustin ait quand même pensé qu'il serait juste de tuer des hérétiques, c'est une chose évidente. Car, (au chapitre 7 de son épître à Parmenius), il montre que si les donatistes étaient punis de mort, ils le seraient en toute justice. Et, (dans son traité 11 sur Saint Jean), il dit : « Ils tuent les âmes, ils affligent les corps, causent des morts éternelles, et ils se plaignent de souffrir des peines temporelles ». Il dit là que c'est faussement qu'ils se plaignent d'être tués par les empereurs. Car même si c'était vrai, ils se plaindraient encore sans raison. Ensuite (dans l'épître 50 à Boniface), il dit : « L'Église ne veut pas que soient tués les hérétiques. Cependant, comme la maison de David ne put avoir de paix que quand Absalon fut éteint, et que David se fit consolé de la mort de son fils par la paix de son royaume, de la même façon, quand la loi des empereurs entraîne la mort des hérétiques, l'Église sent sa douleur maternelle diminuer et se calmer par la libération de tant de peuples. » Saint Léon (épître 91, chapitre 1 à Turbius) : « C'est avec raison que nos pères pendant l'époque desquels cette hérésie néfaste se répandit, ont immédiatement partout réagi, pour que cette fureur impie soit chassée de l'Église universelle, quand les princes du monde ont, eux aussi, détesté cette folie sacrilège au point de frapper son auteur et ses disciples par le glaive des lois. Fut longtemps en vigueur une façon différente de voir et de procéder de la douceur ecclésiastique, qui satisfaite du jugement sacerdotal, fuyait les vindictes mortelles. Elle était

quand même aidée par les constitutions sévères des princes chrétiens, dans le cas ceux qui ne recourent jamais à un remède spirituel , mais craignent un supplice corporel. » Optatus Milet (livre 3), répondant à la calomnie des hérétiques qui supportaient aigrement que deux des leurs aient été tués par le préfet Macaire, écrit : « Vous voyez que c'est la même chose qui a été faite par Moïse, Élie et Macaire, car, chez tous, c'est d'un seul Dieu que provenait la vindicte. » Saint Grégoire (livre 1, épître 71 à Gennadius, l'exarque d'Afrique.) Il le loue d'avoir poursuivi militairement les hérétiques avec un grand zèle, et il l'exhorte à continuer. Saint Bernard (sermon 66, dans les cantiques), écrit : « Il vaut mieux, sans aucun doute, qu'ils soient arrêtés par le glaive de celui qui ne le porte pas sans raison, plutôt que leur permettre d'entraîner dans leur erreur un grand nombre de croyants. Car, il est le ministre de Dieu, le vengeur de sa colère pour celui qui agit mal. Quelques-uns s'étonnaient de les voir se diriger vers la mort non seulement avec résignation mais avec joie. Mais ce sont des gens qui ne réalisent pas la grandeur du pouvoir du démon non seulement dans le corps des hommes, mais aussi dans leur cœur, quand on lui a permis une fois de les posséder. » On le prouve enfin par la raison naturelle. D'abord. On peut, en toute justice, excommunier les hérétiques, comme tous le reconnaissent. On peut donc les tuer. On prouve la conséquence, en disant que l'excommunication est une plus grande peine que la mort temporelle. Saint Augustin (livre 1, chapitre 17 , contre les adversaires de la loi et des prophètes), dit qu'être livré à Satan par l'excommunication est une chose plus horrible qu'être frappé par le glaive, être brûlé vif sur un bûcher, ou être dévoré par les bêtes. L'expérience enseigne qu'il n'y a pas d'autre remède. Car l'Église a cheminé pas à pas. Au début, elle ne faisait qu'excommunier. Elle ajouta ensuite une peine pécuniaire, puis l'exil. À la fin, elle fut forcée d'en venir jusqu'à la peine de mort. Car les excommunications, les hérétiques les méprisaient, et ils disaient que c'étaient des éclairs frigides. S'ils étaient menacés d'une peine financière, ils ne craignaient pas Dieu et n'honoraient pas les hommes, sachant qu'il ne manquerait jamais de sots qui les croiraient et qui les nourriraient. Si on les écrouait dans les prisons ou si on les exilait, ils corrompaient par des paroles leurs compagnons de bagne, et ils demeuraient longtemps en place par leurs écrits. Le seul remède efficace était donc la peine capitale. Troisièmement. Par le jugement de tous, les faussaires méritent la mort. Or, les hérétiques sont des faussaires de la parole de Dieu. Quatrièmement. Par la raison donnée par Saint Augustin dans son épître 50. Ne pas conserver sa foi en Dieu est, pour un homme, plus grave que ne pas conserver la foi jurée à sa femme. Mais le dernier est puni de mort, pourquoi pas le premier ? Cinquièmement. Il y a trois raisons pour lesquelles il faut tuer des hommes. Elles sont très bien décrites par Galenus dans un livre dont le titre est que les mœurs de l'âme dépendent du tempérament du corps. La première cause. Pour que les méchants ne nuisent pas aux bons, et pour que les innocents ne soient pas opprimés par les coupables. Et c'est à cause de cela que, au jugement de tous, sont, en toute justice, tués les homicides, les adultères et les voleurs. La deuxième. Pour que, par les supplices de peu, beaucoup se corrigent; et pour que ceux qui n'ont pas voulu, de leur vivant, être utiles à la république le soient en mourant. Nous voyons aussi que c'est, au jugement de tous, en toute justice que les nécromanciens sont punis d'une mort horrible, même s'ils n'ont nui aux autres que par l'exemple, afin que tous comprennent que ces crimes sont sataniques, et que personne n'ose en commettre de semblables. La troisième. Ces hommes qui tuent, il est souvent utile qu'ils soient tués, quand ils ne font qu'empirer, et quand il n'y a plus de probabilité qu'ils recouvrent la santé de leur esprit. Toutes ces raisons nous persuadent de tuer les hérétiques. Car, quand ils tuent les âmes, ils nuisent aux autres beaucoup plus que les pirates, et les voleurs de grand chemin. Bien plus, ils enlèvent le fondement de tout bien, et remplissent la république de tumultes qui proviennent nécessairement de la diversité des religions. En conséquence, leur supplice est avantageux pour beaucoup. Car, un grand nombre, que l'impunité plongeait dans la torpeur, sont réveillés par la perspective des supplices, qui leur font réfléchir à ce qu'est l'hérésie. Ils redoutent de finir misérablement la vie présente, et de ne pas pouvoir parvenir à la béatitude future. Voilà pourquoi, comme l'atteste Saint Augustin (dans l'épître 48), plusieurs se sont convertis quand les lois des empereurs ne laissèrent plus les hérétiques vivre dans l'impunité. Et c'est ce que nous voyons tous les jours dans les lieux où se trouve l'inquisition.

En conséquence, pour les hérétiques endurcis, c'est une bonne chose que la vie de ce monde leur soit ôtée. Car, plus longtemps ils vivent, plus ils inventent d'erreurs, plus nombreux sont ceux qu'ils pervertissent, et plus grande est la damnation qu'ils acquièrent.

(En vérité, l'Église catholique a toujours soutenu les dirigeants chrétiens de condamner à mort les hérétiques, si cela s'est progressivement arrêté entre 1700 et 1800 c'est parce que les pays se protestantisaient et s'humanisaient, puis la Révolution est arrivée, ce qui fait que les Papes n'avaient plus assez de pouvoir pour mettre en laisse nos dirigeants et leurs ordonnés de mettre les hérétiques au bûcher, et c'est justement parce qu'on n'a pas mis les gens comme Érasme de Rotterdam, Martin Luther, Ulrich Zwingli, Melanchthon, Jean Calvin, John Locke, Montesquieu, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et Adam Weishaupt au bûcher que la Révolution a eu lieu...)

Le sort de ceux qui ne suivent point les dévoués serviteurs de Dieu, que sont les Croisés de l'Ordre de Saint-Dismas : *Caedite eos. Novit enim Dominus qui sunt eius !*

(Traduction : Tuez-les tous, le Seigneur reconnaîtra les siens !)

S'ils craignent le Royaume de France au point de fuir ses terres et ses combattants, c'est qu'ils sont si loin de Dieu que vivre dans des terres où l'enseignement du Christ est prescrit leur paraît trop terrifiant. S'ils fuient l'armée de Dieu sur terre, c'est bien pour se réfugier auprès des armées du diable, telles que l'armée républicaine. Dieu est l'objet de leur frayeur ; ainsi, ils se mêlent aux mécréants républicains, au point qu'il devient difficile de faire la différence entre un "catholique" et un mécréant. En agissant ainsi, ils sont du péché, et si nous les tuons par erreur, leur sort est scellé par leurs propres choix...

Et vous me direz : "Commandeur, ce châtiment est cruel, ce châtiment est injuste !" L'enfer est-il cruel, le Seigneur est-il injuste ? Non ! Sommes-nous membres d'une religion hippie et pacifique ? Non ! Mais d'une religion de combat et de justice ! Les injustes n'échapperont pas à la justice divine, car la miséricorde du Tout-Puissant ne va qu'à ceux qui le craignent (Luc 1, 50). Combien de personnes ces hérétiques ont-ils égarées dans la rue ou sur les réseaux sociaux ? Des dizaines, des centaines, des milliers, des millions... Ils prêchent des "évangiles" corrompus, ce sont de faux apôtres et de faux prophètes qui, de par leurs prêches, jettent les gens qu'ils égarent dans le feu de l'enfer avec eux. Il n'y aura donc jamais de pacte ou de négoce avec ces gens qui guident le monde entier dans le feu, et nous comptons bien les combattre et les tuer jusqu'à la fin des temps pour que ceux-ci se repentent et vivent avec catholicité, soit pour qu'ils meurent afin qu'ils ne puissent plus égarer quiconque.

Et d'autres diront : "Commandeur, ce que vous proposez est moyenâgeux, ces peines ne sont plus applicables !" Nous ne pourrions donc pas appliquer les prescriptions qui nous viennent du Moyen Âge, car c'est une époque beaucoup trop éloignée de la nôtre, alors que nous suivons l'Évangile, qui nous vient de l'Antiquité. Avec ce raisonnement, autant abandonner l'Évangile : c'est trop arriéré, trop antique. Voyons, pour plaire au monde et correspondre à cette époque moderne, il faut être un laïciste. Il n'y a aucun moyen pour un véritable catholique d'être en communion avec le Seigneur et avec cette société. Le problème ne vient pas de la modernisation des terres, mais de la modernisation des esprits : là est le vrai problème, qui nous oppose à notre propre nation. Une option pour le vrai catholique : la Croisade ; et deux issues à celle-ci : la victoire ou la mort !

Le Commandeur Athanase de France dit : Tous les Saints et Bienheureux connus et inconnus, Francs, Romains, et autres, tous nous regardent depuis les Cieux et disent : "Ceux-là sont les derniers vrais catholiques, ceux-là aiment le Seigneur comme nous l'aimons !" Et le Seigneur avec qui nous avons pactisé en renouvelant l'Alliance a prévu des demeures pour chacun des partisans de l'Ordre de Saint-Dismas pourvu qu'ils marchent toujours dans le

sentier de la vérité au jour de leur mort et le Seigneur se réjouit de ce que nous faisons car nous sommes un peuple bien guidé, qui accepte le dogme et refuse l'innovation, le doute, la remise en question, le reniement du bien et l'apostasie qu'est la compromission avec le mal ! Et le Seigneur dans Sa justice, a prévu le feu pour tous ceux qui combattent Son peuple, et nous voyons déjà proche le châtiment de ceux qui ont été nos détracteurs en pensant faire le bien, et ce sont, ainsi, rendus ennemis du Seigneur, ainsi, ceux-là doivent se repentir ou brûler ! Et tous les justes doivent dire à cela : "Ce sont des ennemis de Dieu, s'ils sont rebelles au Seigneur au point de ne jamais vouloir se repentir, qu'ils brûlent, car le Seigneur a lancé un avertissement à tous ses mauvais enfants en disant : "Allez loin de moi, maudits, au feu éternel, qui a été préparé au diable et à ses anges !" Et les véritables comprennent alors et disent : "L'O.S.D. n'est pas cruel, il nous informe de la Divine Révélation, sans innovation, sans mensonge et interprétation inventée par les malicieux et les escrocs opportunistes, mais surtout par ceux à qui déplaît la véritable révélation que Dieu a adressée à l'humanité... Qui est la suivante : "Selon la hauteur des cieux au-dessus de la terre, il a corroboré sa miséricorde sur ceux qui le craignent... De même qu'un père s'attendrit sur ses enfants, de même le Seigneur a eu pitié de ceux qui le craignent... La miséricorde du Seigneur est de l'éternité et jusqu'à l'éternité sur ceux qui le craignent." (Ps 102) Ces hérétiques veulent vous faire croire et veulent eux-mêmes croire que le Seigneur pardonne les insouciantes qui ne le craignent point et qu'Il ne jette pas les maudits dans le feu éternel. Mais, l'Ordre de Saint-Dismas crie la vérité même si elle déplaît à certains : "Il y aura pour vous tous un gigantesque feu éternel et nous nous réjouirons de ne pas être parmi vous : ô vous les insouciantes et les menteurs qui ont falsifié la vérité pour ne pas les brusquer et qui, ainsi, les ont motivés à persévérer dans leurs actes méprisables qui comblent leurs vies abominables... Votre enseignement visait à ne pas les choquer pas à les sauver, et ils ont gagné le feu, alors qu'avec nous ils auraient pu gagner les Cieux, ne faites donc pas la même erreur, ô insouciantes et menteurs qui êtes encore en vie ici-bas, que l'insouciant écoute le vrai catholique, partisan de l'Ordre de Saint-Dismas, et que le menteur se coupe la langue s'il le faut, pourvu qu'il n'égare plus quiconque !"

Matthieu 5, 29-30 : Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres péricule, que si tout ton corps était jeté dans la géhenne. Et si ta main droite te scandalise, coupe-la et la jette loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres péricule, que si tout ton corps était jeté dans la géhenne. (« scandale » désigne une occasion de chute, c-à-d de péché.)

Les bienheureux qui sont dans le ciel verront-ils les peines des damnés ?

Saint Thomas d'Aquin dit (Suppl. q. 94, art. I) : Puisque les contraires placés l'un à côté de l'autre ressortent davantage, les bienheureux verront dans le ciel les peines des damnés pour que la béatitude leur soit plus agréable.

Les bienheureux compassent-ils aux misères des damnés ?

Saint Thomas d'Aquin dit (Suppl. q. 94, art. II) : Puisque les damnés ne peuvent être tirés de leur misère, les bienheureux ne peuvent selon la droite raison compatir à leurs peines, et par conséquent ils n'y compatiront jamais.

Les bienheureux se réjouissent-ils des peines des damnés ?

Saint Thomas d'Aquin dit (Suppl. q. 94, art. III) : Ils s'en réjouiront par accident en contemplant en elles la justice divine et leur affranchissant de tous ces maux.

(Tout individu admis au paradis reçoit le titre de bienheureux, car toute âme sauvée possède une bénédiction éternelle.)

Sa justice est parfaite, Son châtement ne connaît ni faiblesse ni compromis et seuls ceux qui Le craignent reçoivent Sa miséricorde :

Psaume 2, 11 : Servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement.

Psaume 18, 10 : La crainte du Seigneur est sainte, elle subsiste dans les siècles des siècles ; les jugements du Seigneur sont vrais, ils se justifient par eux-mêmes.

Psaume 30, 20 : Qu'elle est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur que vous avez réservée en secret à ceux qui vous craignent !

Psaume 32, 8-9, 18 : Que toute la terre craigne le Seigneur : qu'à sa présence aussi soient émus tous ceux qui habitent l'univers. Car il a dit, et les choses ont été faites : il a commandé, et elles ont été créées... Les yeux du Seigneur sont sur ceux qui le craignent...

Psaume 33, 10 : Craignez le Seigneur, vous tous ses saints, parce qu'il n'y a pas d'indigence pour ceux qui le craignent.

Psaume 144, 19 : Il fera la volonté de ceux qui craignent, et il exaucera leur supplication, et il les sauvera.

Psaume 110, 10 : Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur. La bonne intelligence est à tous ceux qui agissent conformément à cette crainte. Sa louange demeure dans les siècles des siècles.

Psaume 36, 9, 12-13, 16-17, 28-33 : Ceux qui font le mal seront exterminés ; mais ceux qui attendent avec constance le Seigneur, ceux-là même hériteront de la terre... Le pécheur observera le juste, et il grincera des dents contre lui. Mais le Seigneur se rira de lui, parce qu'il voit que viendra son jour. Mieux vaut au juste un bien modique, que de grandes richesses de méchants. Parce que les bras des impies se sont rompus ; mais le Seigneur affermit les justes... Car le Seigneur aime la justice, et il ne délaissera pas ses saints : ils seront conservés éternellement. Les injustes seront punis, et la race des impies périra. Mais les justes hériteront de la terre ; et ils y habiteront dans les siècles des siècles. La bouche du juste s'exercera à célébrer la sagesse ; et sa langue publiera la justice. La Loi de Dieu est dans son cœur, ses pas ne chancelleront pas. Le pécheur considère le juste ; et il cherche à le faire mourir. Mais le Seigneur ne le laissera pas dans ses mains ; et il ne le condamnera pas quand on le jugera.

Exode 20, 6-7 : C'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu fort, jaloux, visitant l'iniquité des pères dans les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui me haïssent, et faisant miséricorde des milliers de fois à ceux qui m'aiment et gardent mes préceptes.

Deutéronome 32, 4 : Les œuvres de Dieu sont parfaites, et toutes ses voies sont justes : Dieu est fidèle, et sans aucune iniquité ; il est juste et droit.

Ecclésiastique 2, 19 : Ceux qui craignent le Seigneur rechercheront ce qui lui est agréable, et ceux qui l'aiment seront remplis de sa loi.

Ecclésiastique 15, 13 : Le Seigneur hait toute erreur exécrationnelle, et elle ne sera pas aimable à ceux qui le craignent.

L'Écriture ne ment pas, il n'y a rien de plus flagrant : la crainte de Dieu est fondamentale pour Lui plaire et pour recevoir Sa miséricorde. Et des passages sur la crainte de Dieu, il y

en a des centaines d'autres dans divers Psaumes et Proverbes, et aussi dans le Deutéronome, l'Ecclésiaste, Josué, Job, etc. Point d'excuse pour ceux qui ne craignent pas le Seigneur, eux qui sont sans sagesse et indignes de Sa miséricorde. De plus, la crainte de Dieu, qui est le septième don de l'Esprit Saint, demeure un enseignement constant de l'Église, fidèlement transmis dans le Catéchisme du Concile de Trente.

Catéchisme de Trente, De la Foi et du Symbole en général : Il n'existe aucun sujet d'effroi, et à ne craindre que Dieu seul, qui nous tient en son pouvoir, nous et tous nos biens. Et Notre Sauveur Lui-même n'a-t-il pas dit : Je vous montrerai qui vous devez craindre : craignez celui qui après avoir tué le corps peut vous précipiter dans l'enfer.

Néanmoins, je ne réduis en rien la miséricorde du Très Miséricordieux, car l'Église nous enseigne que le Seigneur efface tous les péchés de ceux qui viennent à Lui avec un cœur contrit, sincèrement désireux de se repentir, dans la crainte et les regrets. Cependant, l'homme qui ne craint pas Dieu ne se repent pas véritablement. Parfois, même s'il se confesse, il rechute dans les mêmes péchés, ou dans des péchés plus graves encore. Tant que le pécheur n'aura pas appris à craindre et à respecter Dieu, il lui sera impossible de regretter sincèrement ses péchés et de se repentir véritablement. Ainsi, il ne peut être pardonné, car lui-même ne désire pas véritablement ce pardon, et le Seigneur ne pardonne que ceux qui se repentent sincèrement.

Saint Alphonse de Liguori dit (Préparation à la mort) : De cent mille personnes qui ont vécu dans le péché et qui ont voulu attendre jusqu'au moment de la mort pour sortir de leur péché, à peine, en est-il une seule qui alors obtienne de Dieu miséricorde et opère son salut, ce serait un plus grand miracle de bien finir après avoir mal vécu, que d'opérer la résurrection d'un mort... Il est bien difficile de trouver un pécheur qui désespère au point de vouloir proprement se damner. Tous veulent pécher, mais sans renoncer à l'espoir de se sauver. Ils pêchent et ils disent : « Dieu est miséricorde. Je ferai ce qu'il me plaît; je commettrai ce péché; puis je m'en confesserai ». Voilà, dit Saint Augustin (Cf. Sermon 20; PL 38, 139-140), le langage des pécheurs. Hélas ! Combien n'y en a-t-il pas qui l'ont tenu et qui sont maintenant au fond de l'enfer ! On dit : les miséricordes de Dieu sont grandes; quelque péché que je commette, un acte de repentir m'en obtiendra le pardon. Mais Dieu lui-même nous défend de tenir ce langage. « Ne dis pas : La miséricorde du Seigneur est grande; de la multitude de mes péchés il aura pitié » (Ecclésiastique 5, 6). Et pourquoi Dieu ne veut-il pas que nous parlions de la sorte ? « C'est parce que la miséricorde et la colère regarde attentivement les pécheurs » (...) Dieu est miséricorde, mais il est juste aussi... « Tous croient en moi et publient ma miséricorde, mais presque pas un ne me publie juste juge ni ne croit que je juge justement » (Ferraige, t. 1, p. 14), juste et miséricordieux. Mais les pécheurs me regardent seulement comme miséricordieux. » « Ils ne veulent voir, remarque Saint Basile, qu'une moitié de Dieu, car s'il est bon, il est également juste » (...) La miséricorde est promise à celui qui craint Dieu et non pas à celui qui abuse de la miséricorde. « Sa miséricorde, s'écrie la divine Mère dans son sublime cantique, se répand sur ceux qui le craignent » (Luc 1, 50). Quant aux obstinés, ils sont menacés de sa justice... Saint Augustin (De vera et falsa poenitentia , c. 7, n. 18, PL 40, 1119), si Dieu ne trompe pas quand il promet, il ne trompe pas non plus quand il menace. Fidèle dans ses promesses, il l'est également dans ses menaces. Ce n'est pas Dieu, mais le démon qui vous pousse au péché dans l'espoir de la miséricorde. « Offenser Dieu en comptant sur sa bonté, c'est se moquer de Dieu et non pas se repentir » (...) Autant il plaît à Dieu que le pécheur, après sa chute, vienne, plein de repentir, mettre en lui sa confiance, autant l'espérance des obstinés lui inspire d'horreur, suivant cette parole : « Leur espérance lui est en abomination » (Job 11, 20).

Réponse aux accusations de cruauté

Le Commandeur Athanase de France répond : Notre méthodologie, c'est la justice divine. Ainsi, ceux qui nous traitent de cruels traitent le Seigneur de cruel, et pour cette offense, qui est une calomnie contre nous mais surtout un blasphème contre le Seigneur, nous nous dresserons avec fermeté et révélerons à tous le sort des injustes. Qu'ils sachent que l'avènement du Christ a instauré une amnistie générale, proposant à tous le baptême et la confession pour la rémission des péchés. Ainsi, quiconque vient à nous le cœur sincère et plein de regrets, qu'il nous ait autrefois combattu ou non, si celui-ci est pardonné devant Dieu ou souhaite se repentir devant Dieu, nous le pardonnerons aussi, car telle est la volonté de Dieu et l'amnistie christique que nous appliquons ! Et nous n'avons pas choisi Saint Dismas comme saint patron, ni sa croix sur notre étendard, par hasard. En vérité, c'est un message adressé à nos partisans comme à nos ennemis : "Pécheurs, le pardon vous attend ! Ennemis, même au seuil de la mort, venez au baptême et à la confession, et nous vous ouvrirons le chemin de la vie éternelle !"

Réponse aux accusations de schisme et d'hérésie

Des gens disent : "L'Ordre de Saint-Dismas est une production hérétique et schismatique." Et nous leur répondons que l'Ordre de Saint-Dismas est, tout au contraire, une production catholique traditionnelle, dans le dogme, d'héritage patristique et scolastique, radicalement thomiste, qui, de par son savoir et sa sagesse, a constaté la vacance du Saint-Siège.

(Comme nous constatons la vacance du Saint-Siège, nous ne sommes pas en communion avec l'antipape et n'adhérons en aucun cas aux Ecclesia Dei — FSSPX, FSSP, ICRSP, IBP, etc. — ni à la thèse de Cassiciacum de Monseigneur Guérard des Lauriers.)

Commandement aux catholiques de France

Par la grâce de Dieu, le Commandeur Athanase de France vous commande de ne pas entretenir de conversations avec les païens (les non-baptisés, mahométans, talmudistes...) et les hérétiques et schismatiques, mais si votre foi est solide et sans faille, vous pouvez discuter avec eux afin de les convertir au catholicisme ; néanmoins, il ne vous est pas autorisé d'entretenir une relation amicale ou privée avec ces mêmes individus tant qu'ils n'ont pas l'envie de se faire baptiser. Cependant, il vous faudra une foi réellement solide : il est hors de question qu'un novice ou un fragile dans la foi se donne pour mission de prêcher aux païens, hérétiques et schismatiques afin de ne pas les tromper davantage, soit par un mauvais enseignement, soit, pire, de les renforcer dans leurs croyances par un manque d'arguments et des prêches sans science et ardeur. De plus, l'effet espéré peut s'avérer l'inverse, c'est-à-dire qu'ils réussiront à vous convertir, vous, ou au moins à vous faire dire qu'il y a aussi du « bien » dans leurs cultes ; or, c'est faux. Faites donc très attention et ne croyez ni en la tolérance ni au vivre-ensemble. Tel est le commandement de votre Commandeur temporel : ne vous liez pas d'amitié avec les infidèles, ne travaillez pas pour eux et surtout ne vous mariez pas avec eux.

2 Jean 1, 7-11 : Beaucoup d'imposteurs se sont introduits dans le monde, lesquels ne confessent pas que Jésus-Christ soit venu dans la chair ; ceux-là sont les imposteurs et les antéchrists... Quiconque se retire et ne demeure point dans la doctrine du Christ ne possède point Dieu ; quiconque demeure dans sa doctrine, celui-là possède le Père et le Fils. Si quelqu'un vient à vous et n'apporte point cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, ne lui dites pas même SALUT. Car celui qui lui dit SALUT communique à ses œuvres mauvaises.

Romains 16, 17-18 : Je vous prie, mes frères, d'observer ceux qui sèment des dissensions et des scandales contre la doctrine que vous avez apprise, et détournez-vous d'eux. Car de tels hommes ne servent point le Christ Notre Seigneur, mais leur ventre ; et par de douces paroles et des flatteries, ils séduisent les âmes simples.

2 Corinthiens 6, 14-18 : Ne traînez point le même joug que les infidèles. Car quoi de commun entre la justice et l'iniquité ? ou quelle alliance entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord entre le Christ et Bélial ? ou quel commerce entre le fidèle et l'infidèle ? Quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles ? Car vous êtes le temple du Dieu vivant, comme Dieu le dit : J'habiterai en eux, et je marcherai au milieu d'eux, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple, c'est pourquoi sortez d'au milieu d'eux, et séparez-vous, dit le Seigneur, et ne touchez point à ce qui est impur ; et je vous recevrai, et je serai votre père, et vous serez mes fils et mes filles, dit le Seigneur Tout-Puissant.

Isaïe 5, 20 : Malheur à vous qui appelez le mal bien, et le bien mal ; qui donnez les ténèbres pour la lumière, et la lumière pour les ténèbres ; qui donnez l'amer pour le doux et le doux pour l'amer !

Galates 1, 7-9 : Quelques personnes sèment le trouble parmi vous, et veulent renverser l'Évangile du Christ. Mais si nous-mêmes ou un ange du ciel vous évangélisait autrement que nous vous avons évangélisés, qu'il soit anathème. Comme nous l'avons déjà dit, ainsi je le répète : Si quelqu'un vous annonce un autre Évangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème.

(Même si un « ange » venait à nous, comme cela a prétendument été le cas pour Mahomet, et venait nous annoncer un autre Évangile, il ne faudrait pas l'écouter. Alors, les paroles de simples humains mahométans et autres ne doivent pas être écoutées, à part s'ils disent de leur bouche : « Il n'y a de Dieu que le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit... »)

1 Timothée 6, 3-5 : Si quelqu'un enseigne autrement, et n'acquiesce point aux saines paroles de Notre Seigneur Jésus-Christ, et à la doctrine qui est selon la piété, c'est un orgueilleux, qui ne sait rien ; mais qui languit sur des questions et des disputes de mots, d'où naissent les jalousies, les contestations, les diffamations, les mauvais soupçons, les querelles d'hommes corrompus d'esprit, et qui sont privés de la vérité...

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 10, art. VII) : On ne doit pas discuter sur les choses qui sont de foi, comme si on en doutait ; mais la discussion doit avoir pour but la manifestation de la vérité et la réfutation des erreurs. Car il faut pour l'affermissement de la foi qu'on discute quelquefois avec les infidèles, tantôt en défendant la foi elle-même, suivant ces paroles de saint Pierre (1 Pierre, 3, 15) : Soyez toujours prêts à satisfaire tous ceux qui vous demandent raison de votre espérance et de votre foi, tantôt en réfutant ceux qui sont dans l'erreur, selon la pensée de l'Apôtre qui veut (Tite, 5, 9) qu'un évêque soit capable d'exhorter selon la saine doctrine, et de convaincre ceux qui la contredisent... Discuter publiquement avec les infidèles en présence de fidèles ignorants et simples et mettre en doute devant eux les principes de la foi, c'est une faute ; mais discuter sur la foi pour s'exercer ou pour réfuter des erreurs en présence d'hommes sages, ou d'hommes dont la foi a besoin d'être affermie, c'est une chose louable.

(Dans vos disputations avec les païens, hérétiques et schismatiques, vous devez seulement affirmer et réfuter. Si la disputation n'affermir pas votre foi ou celle de vos frères, ou si votre détracteur n'a pas l'air de vouloir se convertir, tant pis : il faut l'abandonner, de peur qu'il ne corrompe votre foi ou celle de vos frères par ses erreurs, ou tout simplement parce qu'il vous fait perdre du temps à parler avec un mur au lieu d'affermir la foi de vos frères ou d'entretenir votre relation avec le Seigneur en priant.)

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Le Bon Combat de la Foi) : Évitez, croyez-moi, de vous lier avec des gens sans foi. Nos liaisons ne doivent nous être ni nuisibles ni même inutiles ; or le moindre mal qui puisse résulter d'intimité avec un incrédule ou un hérétique, c'est que nous ne devenions pas être avec un hérétique ou incrédule comme lui. Il faut viser

plus haut, et tâcher de puiser dans nos liaisons un nouvel élément de fidélité au service de Dieu « Qui se ressemble, s'assemble, » dit le proverbe. Ne pourrait-on pas dire avec autant de raison : « Qui s'assemble, se ressemble ? » Ce serait bien mal connaître le cœur humain que de regarder comme indifférentes, au point de vue de la foi, les liaisons, et surtout les liaisons intimes. Il y a des exceptions à la règle; mais je crois pouvoir dire que presque toujours ces liaisons font plus de mal à la partie chrétienne qu'elles ne font de bien à la partie incroyante. Si l'amour proprement dit venait à s'en mêler, ce serait un péril de premier ordre. J'ai connu à Paris un jeune homme, chrétien pratiquant, qui allait se faire protestant, soi-disant par conviction, afin de pouvoir épouser sans remords la fille d'un pasteur luthérien. Rien n'est plus utile à l'âme qu'un ami bien solidement catholique. On s'appuie sur lui en toute occasion ; on le consulte; on puise en son cœur des trésors de force, de fidélité, de persévérance. La foi vive est comme le feu : unis ensemble, les charbons ardents s'embrasent mutuellement, doublent leur chaleur première, et si par accident quelques-uns d'entre eux venaient à noircir et à menacer de s'éteindre, ils retrouveraient la splendeur et la flamme. Tels sont les vrais amis chrétiens. Rien de plus important, pour la conservation de notre foi et de notre piété, que de veiller de près à nos liaisons et de ne pas jouer avec notre cœur... Je le répète donc : tous tant que nous sommes, veillons à nos liaisons et à nos intimités, si nous voulons rester intérieurement liés, unis à « l'Auteur et Consommateur de notre foi, » qui est JÉSUS-CHRIST, lumière et vie de nos âmes. C'est lui qui doit être notre premier ami, et le plus intime de nos intimes. Sa divine amitié repousse toute amitié qui serait capable d'en altérer la tendresse et d'attrister son très-bon et très-adorable Cœur.

—

« Le martyr »

La seule barrière entre un chrétien et son Seigneur est la vie, quiconque meurt (surtout en martyr) va au paradis s'il accepte Jésus-Christ comme son Seigneur et Sauveur et l'Église catholique comme seule Église du Christ, les Croisés actuels doivent comprendre que les opérations martyres sont légitimes et historiques, le Croisé de la première croisade qui était en première ligne lors de la bataille, était volontaire à être en première ligne, ils étaient désignés par les commandeurs de troupes, car ceux qui étaient en première ligne étaient voués à mourir, ils allaient forcément mourir, il était un miracle qu'un Croisé en première ligne survive aux flèches, aux lances et aux épées, ceux qui étaient en première ligne étaient donc en opération martyre, ils acceptent volontairement et consciemment de donner leurs vies pour le Christ, aujourd'hui aussi peuvent avoir lieu des opérations martyres modernes, avec des véhicules explosifs, car dans les villes se trouvent des blindés ennemis, pour les détruire est-il préférable d'envoyer plusieurs Croisés avec l'équipement nécessaire (lance-roquettes, explosifs) et risquer de sacrifier un grand nombre d'hommes ayant sûrement des épouses et des enfants ou est-il préférable de sacrifier un seul et unique homme volontaire dans un véhicule explosif ? Se sacrifier c'est planter les graines de l'avenir, même si la récolte ne nous revient pas, il n'y a rien de plus louable que celui qui donne sa vie pour le Christ, celui qui se sacrifie pose sa brique sur l'édifice en cours de reconstruction, il aide à reconstruire le Royaume de France, les mères ont des larmes quand leurs fils partent se sacrifier, il est vrai, mais leurs larmes s'atténuent quand elles apprennent que leurs fils ont atteint le martyr avec le sourire, et ils sont plus vivants que nous le sommes dans l'au-delà, il n'y a plus de barrière entre eux et le Seigneur, prions donc pour que Dieu les accepte en Son Royaume. Dans n'importe quelle guerre, il y a des sacrifices militaires, civils, économiques, etc. Alors autant choisir qui nous allons sacrifier, de même, sélectionner le meilleur moyen de les sacrifier, le moyen le plus stratégique et destructeur. Le peuple français est un peuple ayant un très grand sens du sacrifice, et comme nous sommes chrétiens, nous devons être en constante recherche du martyr, car les chrétiens seront martyrisés à cause du Christ jusqu'à Son retour. Matthieu 10, 22 : "Vous serez en haine à tous, à cause de mon nom ; mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé." Dès les Croisades, des Francs se sont sacrifiés dans des brûlots (navires incendiés, navires

explosifs), la plupart du temps l'équipage quittait le brûlot, il est vrai, mais dans de rares cas, pour que le succès de la mission soit assuré, une partie de l'équipage restait dans le brûlot. La conclusion est que, quoi qu'il arrive, des sacrifices seront nécessaires, et il faut préserver les vies des enfants, des femmes, des anciens et des fragiles, mais pas celles des hommes en bonne santé, car leur devoir est de défendre Jésus-Christ, leur peuple et leur État à condition que celui-ci soit catholique. Le Royaume, qui est parfaitement catholique, doit donc être défendu avec ardeur et sacrifice, car en faisant cela vous défendez la dernière entité politique sur cette planète qui a pour volonté d'appliquer la Loi de Dieu sans faiblesse ni compromis. Et quand vous verrez une bataille se terminer et qu'un soldat, l'air malheureux, dira : "Catastrophe... la défaite est beaucoup trop grande... 100 000 morts...", souriez et dites-lui : "Non, le combat sur cette terre continue et la victoire n'arrive qu'à la fin des temps. 100 000 morts ? Ce sont 100 000 martyrs et ils sont plus vivants que nous le sommes dans l'au-delà !" Pour un chrétien, perdre la vie est une libération des tourments et des épreuves de ce monde. Préparez donc votre rencontre avec le Seigneur et combattez avec endurance et sacrifice pour vous assurer de Sa Miséricorde lorsque vous serez devant le Tribunal de Son Divin Fils Jésus-Christ !

Jean 12, 25 : Celui qui aime son âme la perdra ; et celui qui hait son âme en ce monde, la conserve pour la vie éternelle.

Matthieu 10, 28 : Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans la géhenne.

Apocalypse 2, 10 : Ne crains rien de ce que tu auras à souffrir... Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie.

Apocalypse 3, 21 : Celui qui aura vaincu, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône ; comme moi j'ai vaincu aussi, et me suis assis avec mon Père sur son trône.

1 Jean 2, 15-17 : N'aimez point le monde ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est pas en lui. Parce que tout ce qui est dans le monde est convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie ; or cela ne vient pas du Père, mais du monde. Or le monde passe, et sa concupiscence aussi ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.

Jacques 4, 4 : Ne savez-vous point que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu ? Quiconque donc veut être ami de ce monde se fait ennemi de Dieu.

Galates 1, 10 : Est-ce des hommes ou de Dieu que je désire maintenant l'approbation ? Cherchai-je à plaire aux hommes ? Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais point serviteur du Christ.

(Le martyr par véhicule ou ceinture explosive déplaît aux institutions humaines et mécréantes telles que la République illégitime, l'UE, l'ONU, etc. Mais ce type d'opérations martyres ne déplaît pas à Dieu.)

Deutéronome 12, 2-3 : Renversez tous les lieux dans lesquels les nations que vous allez posséder ont adoré leurs dieux sur les hautes montagnes et sur les collines, et sous les arbres couverts de feuillage. Détruisez leurs autels, et brisez leurs statues, brûlez au feu leurs lieux sacrés et réduisez en poudre leurs idoles : effacez leurs noms de ces lieux.

(Le Seigneur commande la destruction de toute idole et de tout temple profané. Modernistes, protestants, gallicans : aucun lieu de culte qui renie la vérité divine ne sera épargné. Sachez que ceux qui ont bâti ces églises autrefois saintes, ouvriers comme architectes, auraient préféré les voir s'écrouler et brûler mille fois plutôt que de voir leurs

œuvres devenir temples du diable et cavernes de mensonges ! Des opérations martyres frapperont donc ces églises profanées, transformées en temples hérétiques !)

Code de droit canonique de 1917, canons 1171-1173 : Une église ne perd sa consécration ou sa bénédiction que... si elle a été réduite à des usages profane. Une église est profanée par les actes énumérés ci-dessous, pourvu qu'ils soient certains, notoires et aient été posés dans l'église : 1° Les usages impies ou sordides auxquels l'église a été affectée... 4° L'ensevelissement d'un infidèle ou d'un excommunié frappé par sentence déclaratoire ou condamnatoire. Dans l'église profanée... il est défendu de célébrer les offices, d'administrer les sacrements et d'ensevelir les morts.

(Comme les "messes" de Paul VI ne sont pas de vraies messes mais des rites hérétiques, et que la plupart des sermons des "prêtres" modernistes sont aussi hérétiques, l'église perd sa consécration, car elle est réduite à des usages profanes ; ce qui la désacralise. Quand donc ces églises sont attaquées, rien de sacré n'est détruit. C'est comme assaillir une synagogue ou une mosquée. L'Église a toujours enseigné à être plus impitoyable envers les hérétiques — les baptisés dans l'erreur, faux chrétiens — qu'envers les païens, qui ne se prétendent pas disciples du Christ. Ainsi, frapper les lieux où les hérétiques enseignent leurs mensonges ne diffère en rien de frapper les repaires des païens. Car eux se prétendent vrais disciples de Jésus-Christ, et pourtant ne le sont point ; ils nous usurpent, ils volent le nom du Christ, à nous, qui sommes les seuls vrais disciples de Jésus-Christ.)

Nous avons aussi le devoir de détruire les sépultures d'inhumation catholique des apostats, hérétiques, schismatiques et autres ennemis de la Foi catholique :

Grégoire IX dit (Decretalium, Liber V, cap. VIII) : Les hérétiques, ainsi que leurs partisans et soutiens, sont excommuniés, et ceux qui décèdent dans ce péché ne doivent pas être enterrés dans le cimetière de l'église, ni l'on ne doit prier pour eux... nous interdisons sous peine d'anathème que quiconque les accueille dans sa maison ou sur sa terre, les favorise, ou ait commerce avec eux... Si quelqu'un décède dans ce péché, ni sous la protection de nos privilèges ou indulgences, ni pour quelque autre raison ou offrande que ce soit, il ne doit recevoir de sépulture parmi les chrétiens.

Code de droit canonique de 1917, canon 1240, § 1 : Sont privés de la sépulture ecclésiastique, à moins qu'ils n'aient donné quelque signe de pénitence avant leur mort : 1. Ceux qui ont fait apostasie notoire de la foi chrétienne, ou sont attachés notoirement à une secte hérétique, ou schismatique, ou à la secte maçonnique, ou aux sociétés du même genre. 2. Les excommuniés ou interdits après une sentence condamnatoire (...) ; 6. Les autres pécheurs publics et manifestes.

Code de droit canonique de 1917, canon 2339 : Ceux qui auront osé faire donner, par ordre ou par contrainte, la sépulture ecclésiastique à des infidèles, à des apostats, à des hérétiques, à des schismatiques, ou à d'autres excommuniés ou interdits, contrairement au can. 1240 p. 1, contractent une excommunication 'latae sententiae' non réservée ; ceux qui donneraient spontanément la sépulture aux même personnes encourraient un interdit de l'entrée de l'église, réservé à l'Ordinaire.

L'excommunication latae sententiae est automatique, elle n'a pas besoin de prononciation formelle ; c'est vous-même qui vous auto-excommuniez. Et, "réservée" désigne l'autorité ayant le pouvoir et la charge de lever cette excommunication.

(Ô combattant de l'Ordre de Saint-Dismas, n'oublie pas de détruire toutes les plaques et stèles portant les noms de nos ennemis : dans les rues, dans les places, et dans les cimetières, afin qu'aucun lieu ne leur rende gloire ou mémoire. N'oublie pas que tu as reçu

l'ordre de combattre jusqu'à ce que toute l'humanité témoigne : « Il n'y a pas d'autre Dieu que le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit... »)

Saint Alphonse de Liguori dit (Préparation à la mort) : La vie présente est une guerre sans trêve ni merci avec l'enfer; et nous y courons sans cesse le risque de perdre notre âme et Dieu... c'est une grande faveur que Dieu fait à une âme de l'enlever de ce monde, quand elle se trouve en état de grâce; car en cette vie on peut toujours faillir et perdre l'amitié de Dieu... La mort n'est pas seulement la fin de nos misères, elle est encore « la porte de la vie ». Pour aller jouir de la vue de Dieu dans le ciel il faut nécessairement passer par cette porte... c'est qu'en effet la mort seule a le privilège de nous ouvrir le ciel, où nous aurons le bonheur de voir notre Dieu... Saint Jean Chrysostome (S. Jean Chrysostome, Au peuple d'Antioche, homélie 5, n. 2, PG 49, 71) a dit : Si un roi avait préparé pour l'un de ses sujets un appartement dans son palais, et qu'en attendant il lui assignât pour demeure une étable, avec quelle ardeur cet homme ne devrait-il pas soupirer après le jour où, quittant ce réduit, il franchirait le seuil du palais ? Ici-bas, l'âme est dans le corps, comme dans une prison; et, à moins d'en sortir, elle ne peut entrer dans le palais du ciel. C'est pourquoi David adressait à Dieu cette prière : « Retirez mon âme de la prison » (Psaume 141, 8). Et quand le saint vieillard Siméon prit dans ses bras l'Enfant Jésus, il ne sut lui demander d'autre grâce que celle de mourir, afin d'être délivré de la prison de cette vie : « Maintenant, Seigneur, vous laisserez partir votre serviteur » (Luc 2, 29).

Saint Bonaventure de Bagnoregio dit (Conférence sur le mépris du monde) : L'amour du monde nous fait négliger un bien meilleur. En effet, les hommes pleins de cet amour sont tellement appliqués et empressés à acquérir les biens terrestres, qu'ils négligent les biens célestes. Car, plus ils s'avancent, sous l'empire de cet amour, dans l'oubli de Dieu, plus ils en sont abandonnés et plus leur âme s'endurcit. En même temps, plus ils s'attachent au mal, moins ils comprennent les biens qu'ils perdent. Arrivés au mépris de Dieu, ils ne sentent plus combien déplorables sont les actes d'une telle vie. Mais les saints, au contraire, n'ayant aucune affection pour ce monde, ne désirant que la grâce céleste; les saints, dis-je, vivent dans une tranquillité profonde; car la félicité terrestre n'est rien autre chose qu'une grande misère. Oh ! combien heureux est celui à qui il a été donné de mépriser le monde et de servir Jésus-Christ ! Être esclave du Seigneur est un bien préférable à toute liberté... La joie du siècle n'est en effet que vanité... Tout passe, tout s'envole comme de la fumée... *Oui, le monde passe et sa concupiscence passe avec lui* (Saint Jean, I, 1, 9.) Que choisirez-vous donc ? De vous attacher aux choses temporelles et de vous en aller avec le temps, ou bien d'aimer Jésus-Christ et de vivre pour l'éternité ? Les hommes parfaits ont sans cesse sous les yeux la brièveté de la vie présente; ils vivent comme s'ils mouraient chaque jour, et ils se préparent avec d'autant plus de sollicitude à l'avenir, qu'une méditation continuelle de la fin de toutes choses leur fait voir que ce qui passe ne saurait avoir la moindre valeur ; que ce qui vient après cette vie étant sans limites est immense, et que ce qui finit n'est rien. Leur âme éclairée par la lumière d'en-haut fixe sur les biens célestes les regards d'une considération attentive; et plus elle comprend la réalité de ces biens suprêmes, plus elle dédaigne profondément ceux de la terre. Aussi les plaisirs de cette vie, plaisirs tant estimés des pécheurs, ne sont aux yeux des justes qu'une vile boue, et ils fuient comme une calamité ce qui est cher aux amateurs du siècle; car ils savent que ceux-là sont ennemis de Dieu, à qui le monde est toujours prospère. Ô pécheurs dépourvus d'intelligence et privés de prudence ! ah ! s'ils avaient la sagesse ! s'ils comprenaient et prévoyaient la fin dernière de toutes choses ! Ils sentiraient combien grande est la multitude des réprouvés, combien faible est le nombre des élus, combien frivole est la vanité de ce qui est terrestre. Ils reconnaîtraient le nombre effroyable des péchés qui se commettent, la grandeur du bien qu'on omet et la perte du temps; ils se mettraient en garde contre le péril de la mort, le jugement suprême et le supplice éternel. La mort nous montre à découvert que tout ce que les impies poursuivent en ce monde, c'est-à-dire les richesses, les plaisirs, les honneurs, doit être l'objet de nos mépris. Elle nous montre que le travail de ceux qui recherchent les richesses est un vain travail, puisque l'homme doit rentrer nu au sein de la terre ; que la

fatigue à courir après les plaisirs est inutile, puisque le corps le plus délicatement nourri deviendra la pâture des vers ; que l'ambition des honneurs est infructueuse, puisque l'homme sera recouvert de terre et foulé aux pieds par les autres hommes et les animaux. Gardez-vous donc, mes frères, d'aimer le monde et ce qui est dans le monde. Laissons là ces choses vaines et futiles ; portons-nous seulement à la recherche des biens qui ne finiront point. Cette vie est pleine de misères ; la mort viendra nous la ravir tout d'un coup, au jour le plus imprévu, et ensuite il n'y aura plus que des supplices pour celui qui aura négligé d'en profiter... Soupirez de tous les désirs de votre âme après la céleste patrie, afin de pouvoir la posséder au dernier jour. Il n'y a point ici-bas de vraie consolation; mais la vie véritable se trouve là où la mort ne sera jamais à redouter... Quiconque veut arriver à la terre de promesse, c'est-à-dire acquérir la gloire de la patrie céleste, doit nécessairement traverser la mer Rouge en se servant de la verge de la croix, passer de l'Égypte dans le désert, renoncer à une vie de délices et aux ténèbres du péché, se soumettre à une vie laborieuse et mourir avec Jésus-Christ sur la croix de la pénitence.

Saint Jean-Marie Vianney dit (Sur la tiédeur, XVIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE) : Combien est grande la récompense de celui qui quitte tout pour le bon Dieu. Alors, il ne désire que Dieu et ne veut que Dieu seul : les biens de ce monde ne lui sont rien ; il aime à les voir méprisés et à les mépriser lui-même ; les plaisirs du monde lui font horreur. Il pense qu'étant le disciple d'un Dieu crucifié, sa vie ne doit être qu'une vie de larmes et de souffrances. La mort ne l'effraie nullement, parce qu'il sait très bien qu'elle seule peut le délivrer des maux de la vie, et le réunir à son Dieu pour toujours. Mais une âme tiède est bien éloignée de ces sentiments. Les biens de l'autre vie ne lui sont presque rien : elle pense au ciel, il est vrai, mais sans désirer véritablement d'y aller. Elle sait que le péché lui ferme les portes... Elle [L'âme tiède] ne désire ni sortir de ce monde, ni aller au ciel, et si elle pouvait passer son temps sans croix et sans chagrins, elle ne demanderait jamais à sortir de ce monde.

Saint Bernard de Clairvaux dit (De Laude novae militiae, chap. I-III) : Le soldat qui revêt en même temps son âme de la cuirasse de la foi et son corps d'une cuirasse de fer, ne peut point ne pas être intrépide et en sécurité parfaite ; car, sous sa double armure, il ne craint ni homme ni diable. Loin de redouter la mort, il la désire. Que peut-il craindre, en effet, soit qu'il vive, soit qu'il meure, puisque Jésus-Christ seul est sa vie et que, pour lui, la mort est un gain ? Sa vie, il la vit avec confiance et de bon cœur pour le Christ, mais ce qu'il préférerait, c'est d'être dégagé des liens du corps et d'être avec le Christ ; voilà ce qui lui semble meilleur. Marchez donc au combat, en pleine sécurité, et chargez les ennemis de la croix de Jésus-Christ avec courage et intrépidité, puisque vous savez bien que ni la mort, ni la vie ne pourront vous séparer de l'amour de Dieu (...) et rappelez-vous ces paroles de l'Apôtre, au milieu des périls : "Soit que nous vivions ou que nous mourions, nous appartenons au Seigneur" (Romains 14,8). Quelle gloire pour ceux qui reviennent victorieux du combat, mais quel bonheur pour ceux qui y trouvent le martyre ! Réjouissez-vous, généreux athlètes, si vous survivez à votre victoire dans le Seigneur, mais que votre joie et votre allégresse soient doubles si la mort vous unit à lui : sans doute votre vie est utile et votre victoire glorieuse ; mais c'est avec raison qu'on leur préfère une sainte mort ; car s'il est vrai que ceux qui meurent dans le Seigneur sont bienheureux, combien plus heureux encore sont ceux qui meurent pour le Seigneur ? Il est bien certain que la mort des saints dans leur lit ou sur un champ de bataille est précieuse aux yeux de Dieu, mais je la trouve d'autant plus précieuse sur un champ de bataille qu'elle est en même temps plus glorieuse. Quelle sécurité dans la vie qu'une conscience pure ! Oui, quelle vie exempte de trouble que celle d'un homme qui attend la mort sans crainte, qui l'appelle comme un bien, et la reçoit avec piété. Mais les soldats du Christ combattent en pleine sécurité les combats de leur Seigneur, car ils n'ont point à craindre d'offenser Dieu en tuant un ennemi et ils ne courent aucun danger, s'ils sont tués eux-mêmes, puisque c'est pour Jésus-Christ qu'ils donnent ou reçoivent le coup de la mort, et que, non seulement ils n'offense point Dieu, mais encore, ils s'acquièrent une grande gloire : en effet, s'ils tuent, c'est pour le Seigneur, et s'ils sont tués,

le Seigneur est pour eux ; mais si la mort de l'ennemi le venge et lui est agréable, il lui est bien plus agréable encore de se donner à son soldat pour le consoler. Ainsi le chevalier du Christ donne la mort en pleine sécurité et la reçoit dans une sécurité plus grande encore. Ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée ; il est le ministre de Dieu, et il l'a reçue pour exécuter ses vengeances, en punissant ceux qui font de mauvaises actions et en récompensant ceux qui en font de bonnes. Lors donc qu'il tue un malfaiteur, il n'est point homicide mais malicide, si je puis m'exprimer ainsi ; il exécute à la lettre les vengeances du Christ sur ceux qui font le mal, et s'acquiert le titre de défenseur des chrétiens. Vient-il à succomber lui-même, on ne peut dire qu'il a péri, au contraire, il s'est sauvé. La mort qu'il donne est le profit de Jésus-Christ, et celle qu'il reçoit, le sien propre. Le chrétien se fait gloire de la mort d'un païen, parce que le Christ lui-même en est glorifié, mais dans la mort d'un chrétien la libéralité du Roi du Ciel se montre à découvert, puisqu'il ne tire son soldat de la mêlée que pour le récompenser. Quand le premier succombe, le juste se réjouit de voir la vengeance qui en a été tirée ; mais lorsque c'est le second qui périt, tout le monde s'écrie : Le juste sera-t-il récompensé ? Il le sera (...) il vaut mieux les mettre à mort [les païens] que de les laisser vivre pour qu'ils portent les mains sur les justes, de peur que les justes, à leur tour, ne se livrent à l'iniquité (...) Repoussez donc sans crainte ces nations qui ne respirent que la guerre, taillez en pièces ceux qui jettent la terreur parmi nous, massacrez loin des murs de la cité du Seigneur, tous ces hommes qui commettent l'iniquité et qui brûlent du désir de s'emparer des inestimables trésors du peuple chrétien qui reposent dans les murs de Jérusalem, de profaner nos saints mystères et de se rendre maîtres du sanctuaire de Dieu. Que la double épée des chrétiens soit tirée sur la tête de nos ennemis, pour détruire tout ce qui s'élève contre la science de Dieu, c'est-à-dire contre la foi des chrétiens, afin que les infidèles ne puissent dire un jour : Où donc est leur Dieu ?

Les paroles pleines de courage du jeune martyr, Saint Pancrace de Rome, adressées à l'empereur polythéiste Dioclétien, peu avant de verser son sang pour le Christ : Bien que je sois enfant par le corps, je porte en moi le cœur d'un vieillard, et grâce à la puissance de mon Seigneur Jésus-Christ, la terreur que tu nous inspires ne nous épouvante pas plus que ce tableau placé devant nous. Quant à tes dieux que tu m'exhortes à honorer, ce furent des trompeurs, des corrupteurs de leurs belles-sœurs ; ils n'ont pas eu même de respect pour leurs père et mère que si aujourd'hui tu avais des esclaves qui leur ressemblassent tu les ferais tuer incontinent. Je m'étonne que tu ne rougisses pas d'honorer de tels dieux.

(Saint Pancrace de Rome est un modèle de courage et de sacrifice pour tous les chrétiens, petits et grands. À 14 ans seulement, il atteignit le martyre et gagna sa place pour le Royaume de Dieu. Pensez-y : le martyre est une clef ouvrant le paradis, et il n'y a pas d'âge pour la saisir et rencontrer le Seigneur dans de bonnes conditions. Préparez votre rencontre avec le Seigneur et assurez-vous de Sa miséricorde par votre sacrifice !)

Saint Jean Chrysostome dit dans sa Première Homélie sur les statues : Quiconque se dispose à combattre, ne peut espérer de couronne sans blessure. Entreprenez-vous de lutter contre le démon, ne cherchez pas une vie tranquille et délicieuse. Ce n'est point pour ce monde, mais pour le siècle futur, que Dieu nous a promis le bonheur et la gloire.

Saint Cyprien de Carthage dit dans sa dixième lettre : Si la lutte vous appelle, si le jour vient de votre combat, soyez des soldats vaillants, de fermes lutteurs, sachant que vous combattez sous le Regard de Dieu, que la confession de son Nom vous conduit au partage de sa gloire. Il n'est pas disposé à se contenter de regarder ses serviteurs : Il lutte Lui-même en nous, Lui-même livre le combat, Lui-même, au terme de notre lutte donne tout à la fois et reçoit la couronne.

Saint Augustin d'Hippone dit (Lib. de sanct. virg., chap. XLVI) : Personne, je crois, n'osera préférer la virginité au martyre...

(Le martyre est un acte de perfection dépassant la virginité au nom de Dieu.)

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 124, art. V) : Le bien de l'État est le plus important de tous les biens humains. Mais le bien divin, qui est la cause propre du martyre, l'emporte sur le bien humain. Cependant, comme le bien humain peut devenir divin, quand on le rapporte à Dieu (D'après le théologien François Sylvius, ceux qui meurent dans une guerre juste pour la défense de l'État, par amour pour la justice et la Loi divine, peuvent être considérés comme martyrs. À plus forte raison ceux qui meurent dans une guerre contre les hérétiques et les infidèles.), il s'ensuit que tout bien humain peut être une cause du martyre, selon qu'on le rapporte à Dieu.

Dictionnaire de théologie catholique à propos de ces paroles de Saint Thomas (Martyre) : Saint Thomas semble indiquer que l'on peut considérer comme martyr le soldat dans une guerre entreprise pour la défense de la foi... Dans cette opinion, il faut une guerre entre fidèles et infidèles, non pour motif politique, mais pour cause de religion ; alors ceux qui luttent pour défendre la religion contre les infidèles meurent martyrs, car leur mort est infligée en haine de la foi. Et leur résistance n'est pas un obstacle à leur titre de martyr, car, disent ces théologiens, ils luttent non pour défendre leur vie, mais pour la cause de l'Église et la vraie foi contre les adversaires du Christ.

Dictionnaire apologétique de la foi catholique (Martyre) : Si vous me demandez ce que je pense du salut éternel d'un brave qui donne consciemment sa vie pour défendre l'honneur de sa patrie et venger la justice violée, je n'hésite pas à répondre que sans aucun doute le Christ couronne la vaillance militaire et que la mort, chrétiennement acceptée, assure au soldat le salut de son âme. Nous n'avons pas, dit Notre Seigneur, de meilleur moyen de pratiquer la charité que donner notre vie pour ceux que nous aimons... Le soldat qui meurt pour sauver ses frères, pour protéger les foyers et les autels de la patrie, accomplit cette forme supérieure de la charité. Il n'aura pas toujours, je le veux, soumis à une analyse minutieuse la valeur morale de son sacrifice, mais est-il nécessaire de croire que Dieu demande au brave entraîné au feu du combat la précision méthodique du moraliste et du théologien ? Nous admirons l'héroïsme du soldat : se pourrait-il que Dieu ne l'accueillit pas avec amour ? ... Car telle est la valeur d'un acte de charité parfaite, qu'à lui seul il efface une vie entière de péché. D'un coupable, sur l'heure, il fait un saint... Il peut donc y avoir, dans le sacrifice volontaire de sa vie à une cause juste ou — ajoute plus loin le cardinal — à une cause que l'on croit juste, un mérite tel qu'il ait devant Dieu, pour le salut de l'âme, une efficacité comparable dans une certaine mesure à celle du martyre... Il serait inexact d'attribuer à la mort du soldat sur le champ de bataille la même valeur et la même récompense qu'à la mort du martyr. Mais il est certainement légitime de considérer la mort du soldat sur le champ de bataille, dans une fidélité généreuse au devoir militaire, comme autorisant une espérance très spéciale de salut éternel.

(Le cas qui nous est ici présenté est celui d'un soldat qui meurt durant une guerre juste mais pas au nom de la religion, il n'est donc pas un martyr mais le mérite de sacrifier sa vie durant la guerre pour préserver ses frères ou son peuple de la mort lui procure tout de même le salut de son âme.)

Son Éminence le Cardinal Jacques de Vitry dit (J. Riley Smith : 2002) : Les Croisés qui, véritablement contrits et confessant leurs péchés, se [préparent] au service de Dieu et meurent ensuite au service du Christ, sont véritablement considérés comme des martyrs, libérés des péchés véniels et mortels et de toute pénitence prescrite, absous des peines du péché en ce monde, des peines du purgatoire dans l'autre, à l'abri des tourments de la géhenne, couronnés de gloire et d'honneur dans la béatitude éternelle.

(Le Cardinal Jacques de Vitry n'a peut-être pas été canonisé ou béatifié par l'Église, mais ce n'est pas une raison pour mépriser ses sermons et enseignements ; sinon, vous devriez

aussi mépriser les prêtres de vos paroisses dont vous entendez les messes et les sermons et recevez les sacrements, car je vous le rappelle, eux non plus ne sont pas déclarés saints et bienheureux ! Jacques de Vitry a certainement fait beaucoup plus pour le Christ que ceux qui le méprisent. Il était le confesseur de Sainte Marie d'Oignies et a prêché la Croisade contre les cathares et la Cinquième Croisade... deux croisades ! Et le pape Honorius III avait une telle confiance en lui qu'il l'ordonna Évêque de Saint-Jean-d'Acre en Terre Sainte, où Son Éminence Jacques de Vitry fit des sermons aux Croisés ! Cessez donc cette manie très protestante, cette orgueilleuse manie de cracher sur les enseignements des anciens, doués de science et de sainteté, sous prétexte qu'ils ne sont pas Dieu, qu'ils ne sont pas des saints ou "au moins" des bienheureux : *la honte est sur vous !*)

Les Pères John A. McHugh et Charles J. Callan disent (Théologie Morale, n° 2444) : Puisque le martyr est une vertu et le témoignage suprême, il doit avoir les conditions suivantes. La cause du martyr doit être la foi (persécution parce que le martyr est un catholique), ou d'un bien humain (la vérité de la science, la défense du pays) (...) Quelques moralistes font de la non résistance une condition pour ce qu'on appelle le martyr parfait; alors que d'autres en font une condition pour ce que nous appelons le martyr complet. Selon la première opinion, les Croisés ou les autres soldats qui sont morts pour une cause juste, ne peuvent pas recevoir le nom de martyrs de la religion; mais, selon la seconde opinion, ils peuvent prendre rang parmi les martyrs.

(Si les Pères John A. McHugh et Charles J. Callan ne citent pas les noms de ces moralistes, c'est parce qu'ils ne connaissaient personne d'assez orgueilleux pour contredire Saint Thomas d'Aquin, le Docteur des Docteurs de l'Église, qui affirme que celui qui meurt durant une guerre pour la défense d'un État catholique est un martyr.)

Lettre du pape Léon XIII à Monseigneur l'évêque de Clermont : Nous ne pouvons que louer hautement un semblable dessein. Le concile de Clermont, en effet, a été un événement d'une importance exceptionnelle dans les fastes de l'histoire, et la capitale de l'Auvergne se glorifie à juste titre d'en avoir été le théâtre. Sans parler des personnages nombreux et distingués qui vinrent y prendre part, ce Concile restera à jamais mémorable entre tous les autres pour avoir suscité la première de ces héroïques expéditions militaires dont le but était d'essuyer les larmes des chrétiens de la Palestine, et de délivrer les lieux sanctifiés par la présence, la passion, la mort et la résurrection du Sauveur des hommes.

Lettre pastorale de Monseigneur Pierre-Marie Belmont, l'évêque de Clermont : Ceux qui, en disant autrefois : Dieu le veut ! renoncèrent à tout pour aller en Judée, les uns seulement pour vénérer le tombeau du Christ, les autres, pour l'arracher à la domination des infidèles, tous pour souffrir, expier leurs fautes dans cette douloureuse expédition, consacrer à la défense de la justice, à la protection des faibles... Aujourd'hui, de nouveau, Léon XIII nous dit : Levez-vous ! Dieu le veut ! L'Europe chancelle, le danger n'est plus à la frontière d'Orient, il est au milieu de vous ; ce ne sont plus les chrétiens d'Orient qu'on force à abjurer, ce sont vos enfants ; la France court à sa perte parce qu'elle a cessé de vouloir être chrétienne alors qu'elle l'est jusque dans ses moelles. Vous êtes chrétiens, rendez donc à la Loi de Dieu sa place dans vos mœurs, dans vos lois ; que votre vie soit pure, sobre, chrétienne, dévouée à l'Église.

Tertullien dit (Apologétique, 50,13) : Le sang des martyrs est semence des chrétiens.

Commentaire d'Apologétique 50,13 par l'Abbé Joseph-Félix Allard : Le Martyr efface tout... Voilà la clef de cette fameuse question : "Qu'est-ce qui a donné au Christianisme tant de Martyrs ?" C'est la pensée qu'en mourant pour son Dieu, on se lavait dans le sang qu'on répandait pour lui, on paraissait pur devant son trône, et on recevait de sa main la couronne qui ne se flétrit pas.

Les Croisés eux-mêmes se disaient martyrs

Un Croisé anonyme dit (*Gesta Francorum*) : Les Turcs, voyant l'absence de nos anciens et leur départ pour le port la veille, se préparèrent et allèrent à leur rencontre à leur retour. Apercevant le comte et Boamund à la tête de leur peuple, ils se mirent aussitôt à crier et à hurler avec une véhémence inouïe, encerclant nos hommes de toutes parts, tirant des flèches... Ce jour-là, plus de mille de nos soldats tombèrent en martyrs et, comme nous le croyons, montèrent au ciel... Nous étions rassemblés... invoquant le nom du Christ et nous confiant au Saint-Sépulcre, nous nous unîmes et leur lancâmes la guerre, les attaquant d'un seul cœur. Mais les ennemis de Dieu et les nôtres se tenaient de toutes parts, stupéfaits et terrifiés, pensant vaincre et tuer notre peuple, comme ils l'avaient fait pour celui du comte et de Boamund. Mais Dieu Tout-Puissant ne le permit pas. Aussi, les soldats du vrai Dieu, aimés de tous par le signe de la croix, se jetèrent-ils sur eux avec force et bravoure. Mais ils s'enfuirent aussitôt, par le milieu du pont étroit, vers leur entrée. Ceux qui, submergés par la foule et le nombre de chevaux, ne purent traverser le pont vivants, y subirent la damnation éternelle avec le diable et ses anges. Nous les avons donc vaincus, les poussant dans le fleuve et les y précipitant... Le fleuve impétueux semblait rougi par le sang des Turcs de toutes parts... Un autre jour, nos hommes chevauchèrent au-delà de Sem et trouvèrent des bœufs, des moutons, des ânes et de nombreux autres animaux ; près de trois mille chameaux furent également pillés. Nous assiégâmes la forteresse mentionnée plus haut pendant trois mois moins un jour et y célébrâmes la Pâque du Seigneur le 4 avril. Nos navires s'approchèrent d'un certain port pendant toute la durée du siège, apportant d'importantes marchandises : blé, vin, viande, fromage, orge et huile, dont les produits furent les plus abondants de toute l'expédition. Enfin, durant ce siège, plusieurs de nos hommes trouvèrent la mort en martyrs, notamment Anselme de Riboatmont, Guillaume Picard et plusieurs autres dont j'ignore le nom.

(Cette chronique fut écrite par un Croisé entre 1099 et 1101. D'après les historiens, il était un combattant originaire du Sud de l'Italie, probablement un Normand, et, au travers du récit, il qualifie à plusieurs reprises ses frères tombés sur le champ de bataille comme étant des martyrs.)

Pierre Tudebode dit (*Historia de Hierosolymitano itinere*, p. 86, 138-139) : Les Pèlerins passèrent sept semaines à ce Siège, où un grand nombre des nôtres, fidèles à leur Foi, reçurent le martyre avec joie, heureux de rendre à Dieu leurs âmes sereines. Parmi les plus pauvres, beaucoup moururent de faim, et expirèrent avec allégresse pour le nom du Christ, béni et digne de louanges dans les Siècles des Siècles. Ainsi-soit-il ! (...) Ce jour-là furent martyrisés plus de mille de nos Chevaliers. Ils montèrent au Ciel avec joie, purifiés, portant la palme du martyre, glorifiant et louant Notre Seigneur, Dieu unique en trois personnes.

Albert d'Aix dit (*Historia hierosolymitanae expeditionis*, p. 78-80) : Au milieu des horreurs de ce cruel combat, l'évêque cherchait à fortifier le peuple en lui disant : « Ô race consacrée à Dieu, vous avez tout quitté pour l'amour de Dieu : richesses, champs, vignes, châteaux ; maintenant la vie éternelle sera bientôt acquise à quiconque sera couronné du martyre dans cette bataille. Attaquez donc sans hésitation ces ennemis du Dieu vivant, Dieu aidant, vous obtiendrez aujourd'hui la victoire. » A ces mots, Pagan de Garlande, Gui de Porsène, Tancrède et Roger de Barneville, Robert de Flandre et Robert, empressés de porter secours à leurs frères en Christ, s'élancèrent au milieu des rangs, pourtant des coups aussi prompts que la foudre... Enfin le peuple catholique ayant remporté la victoire par la grâce de Dieu, Soliman et les siens prirent la fuite vers les montagnes, et n'osèrent plus dès ce moment, livrer bataille au peuple de Dieu tant que dura le siège de Nicée. Depuis ce jour aussi les fidèles du Christ se montrèrent remplis de clémence pour leur prisonnier, [le] messager de Soliman, parce qu'ils l'avaient trouvé fidèle et sincère dans ses promesses, et il fut bien traité et aimé par les gens... Les Chrétiens coupèrent les têtes des morts et des blessés et les attachèrent aux courroies de leurs selles pour les porter dans leur camp en témoignage

de leur victoire ; puis ils retournèrent avec joie vers ceux de l'expédition qui étaient demeurés dans leurs tentes autour de la ville pour s'opposer aux sorties des assiégés. Lorsque le premier tumulte du combat fut calmé dans les environs de la place, les Chrétiens lancèrent sur les remparts un grand nombre de têtes de Turcs, afin d'effrayer les défenseurs de la citadelle et les gardiens des murailles. Ils choisirent en outre mille autres têtes de Turcs qui furent renfermées dans des sacs, déposées sur des chariots, transportées jusqu'au port appelé Civtot, et de là embarquées pour être envoyées à l'empereur de Constantinople. L'empereur, en voyant un si grand nombre de têtes de ses ennemis et des chevaliers de Soliman, dont l'injuste violence lui avait traîtreusement enlevé la ville de Nicée, se réjouit extrêmement de ce triomphe des fidèles, et résolut de leur donner de grandes récompenses pour prix de leurs travaux guerriers.

Albert d'Aix dit (*Historia hierosolymitanae expeditionis*, p. 238-243) : Les Turcs se réunirent au nombre de deux mille hommes, se rendirent vers le port de Siméon, et attaquèrent à l'improviste tous les matelots qu'ils y trouvèrent, les dispersèrent à coups de flèches, mirent le feu aux bâtiments, et rapportèrent dans leur camp les vivres et les provisions qu'ils leur enlevèrent de vive force. Par ce moyen, ils repoussèrent loin du port tous ceux qui venaient y vendre et y acheter, afin que les Chrétiens fussent encore privés de cette faible ressource. Lorsque cette funeste nouvelle fut connue des pèlerins, déjà accablés par tous les maux de la disette, ils en virent bientôt à ne pouvoir plus supporter toutes les persécutions des Turcs, et un grand nombre d'entre eux se mirent à chercher toutes sortes de moyens pour échapper aux périls qui les menaçaient par la prolongation du siège. Beaucoup en effet parvinrent, à force de persévérance, à trouver des occasions favorables, et quittèrent l'armée pendant la nuit... Lorsque le bruit se répandit dans Antioche que ces hommes illustres avaient quitté la ville, entraînés par leurs terreurs, beaucoup d'autres méditèrent également sur les moyens de s'enfuir : les cœurs les plus fermes furent ébranlés et ne montrèrent plus le même zèle pour la défense commune : désespérés, et ne songeant qu'à se sauver... Un frère fidèle, né Lombard, clerc et admis dans les ordres, se trouvant auprès de cette nouvelle redoute, adressa des paroles de consolation aux malheureux chevaliers du Christ, rassemblés dans le même lieu, aux clercs, aux laïcs, aux nobles et aux roturiers, et son langage ranima le courage de tous ces hommes, livrés à l'abattement et à la crainte. Il leur dit : « Vous tous, mes frères, qui êtes travaillés par les maladies et la famine, enveloppés par ces essaims de Turcs, et qui désirez affronter la mort de ce monde, croyez que ce ne sera point en vain que vous aurez supporté tant de maux, mais plutôt songez à la récompense que le Seigneur Jésus-Christ accordera à tous ceux qui mourront dans ce voyage pour l'amour de lui. Au commencement de notre entreprise, un prêtre, homme de bon témoignage et d'une excellente conduite, qui habite dans le pays d'Italie, et qui m'est connu depuis mon enfance, allant un jour célébrer la messe selon son usage, se rendait seul à la paroisse confiée à ses soins, et suivait un sentier à travers un petit champ. Un pèlerin parut devant lui, lui présenta ses hommages avec affabilité, lui demanda ce qu'il avait appris au sujet de notre expédition, et d'abord ce qu'il pensait lui-même, en voyant tant de rois, tant de princes, et enfin la race entière des Chrétiens, animés des mêmes intentions et des mêmes désirs, s'élancer vers le sépulcre de Notre Seigneur Jésus-Christ, et se précipiter vers la sainte cité de Jérusalem. Le prêtre lui répondit : « Les opinions des hommes varient au sujet de cette expédition. Les uns disent que ces pensées ont été suscitées dans les âmes de tous les pèlerins par Dieu et Notre Seigneur Jésus-Christ. D'autres pensent que les principaux parmi les Français et la multitude ne se sont jetés dans cette entreprise que par légèreté d'esprit, que c'est pour cela que les pèlerins ont rencontré tant d'obstacles dans le royaume de Hongrie et dans d'autres royaumes, et qu'en conséquence ils ne pourront jamais accomplir leurs desseins. C'est là ce qui me tient dans l'incertitude, et cependant il y a longtemps que je suis enflammé des mêmes désirs et que je m'occupe exclusivement de ces projets. » — Le pèlerin lui dit aussitôt : « Ne croyez point que cette entreprise ait été commencée légèrement ou sans motif : Dieu, à qui rien n'est impossible, en a fait les dispositions. Sachez qu'il est hors de doute qu'on verra comptés parmi les martyrs du Christ, inscrits dans la cour du ciel et bienheureusement couronnés, tous ceux, quels qu'ils soient, que la mort aura surpris dans

ce voyage, et qui, s'exilant pour le nom du Christ, auront persévéré avec un cœur pur et intègre dans l'amour de Dieu, et se seront maintenus exempts d'avarice, de larcin, d'adultère et de fornication. » — Le prêtre, recueillant avec admiration les paroles et les promesses du pèlerin, lui demanda alors qui il était, dans quel pays il était né, et comment il savait avec tant de certitude que ceux qui seraient morts dans cette expédition seraient couronnés de la gloire céleste, avec les bienheureux. A ces questions du prêtre, l'autre découvrant en un instant toute la vérité, répondit : « Je suis [Saint] Ambroise, évêque de Milan, serviteur du Christ. Que ceci soit donc un signe certain pour toi et pour tous les peuples catholiques qui entreront dans cette voie, car je ne trompe sur aucune des choses que tu viens d'entendre de ma bouche. D'aujourd'hui en trois ans révolus, sache que les Chrétiens qui auront survécu conquerront heureusement la cité sainte de Jérusalem, à la suite de leurs longs travaux, et emporteront la victoire sur tous les nations barbares. » — A ces mots il disparut sur-le-champ, et n'a plus été revu depuis lors. Telles furent les choses que l'illustre prêtre a déclaré en toute vérité avoir vues et entendues de la bouche du saint évêque de Dieu ; maintenant deux ans se sont écoulés depuis le temps de cette vision et de ces promesses ; il est certain qu'il ne reste plus qu'une troisième année à parcourir. » — Plus tard, en effet, comme l'avait prédit le bienheureux Ambroise, évêque de Milan, et la troisième année depuis sa prédiction, les pèlerins chevaliers du Christ et leurs princes conquièrent Jérusalem et purifièrent les saints lieux, après avoir mis en fuite et détruit les Sarrasins. Lorsqu'ils eurent connaissance de cette vision et de ces promesses, d'après le rapport sincère du frère clerc, tous les Chrétiens, qui jusqu'alors avaient hésité dans la crainte de perdre la vie présente, et dans le trouble qu'excitait la fuite de plusieurs princes, enflammés dès ce moment du désir et de l'espoir d'obtenir la vie céleste, devinrent plus fermes d'esprit, et déclarèrent qu'aucune crainte de la mort ne les entraînerait désormais à se séparer de leurs frères et à quitter la ville, et qu'ils voulaient vivre et mourir avec eux et supporter tout pour l'amour du Christ.

Albert d'Aix dit (*Historia hierosolymitanae expeditionis*, p. 362-364) : Dès le premier rayon de l'aurore, le peuple du Dieu vivant s'arma pour le combat, et tous les Chrétiens se livrèrent aux transports de leur joie, faisant résonner, en douces modulations, les harpes et les autres instruments de musique, et témoignant leur bonheur, comme s'ils se rendaient à un festin... Le gouverneur de la ville de Ramla (un mahométan) s'étonna vivement en voyant le peuple faire résonner la flûte, la harpe et tous les instruments, chanter et pousser des cris de joie, comme s'il était invité à un festin qui lui promît toutes sortes de délices ; et interrogeant le duc à ce sujet, il lui dit : « Je m'étonne et ne puis même assez m'étonner que ce peuple se glorifie ainsi dans les transports de sa joie, et en poussant de tels cris comme s'il marchait vers un festin, aujourd'hui même que la mort est présente devant lui, et que le martyre attend tous les fidèles ; car l'issue des combats est toujours incertaine, et que vos ennemis se sont rassemblés en troupes innombrables, et ont dressé leur camp non loin d'ici. » A ces paroles, le duc, plein de confiance en Jésus-Christ et animé de son esprit, expliqua avec sagesse à l'homme qui l'interrogeait pourquoi le peuple se délectait, dans les transports de sa joie et dans une douce mélodie, par l'espoir de trouver la mort ce jour même, au milieu du combat ; il lui dit : « Ce peuple que tu vois, et que tu entends marcher sur ses ennemis en poussant des cris d'allégresse, au moment où il va combattre au nom du Seigneur Jésus, le Christ, fils du Dieu vivant, sache qu'il est assuré aujourd'hui de la couronne des cieux, et qu'il passera dans une meilleure vie, dans laquelle seulement il commencera à vivre plus heureux, s'il est jugé digne de mourir dans un combat, pour le nom et l'amour du Christ. C'est pourquoi notre cœur tressaille de joie et de jubilation, car, si par hasard nous tombons sous la main des ennemis, le Seigneur Jésus, notre Dieu, a le pouvoir de conduire nos âmes dans le paradis de sa gloire. Aussi ne redoutons-nous point la mort au moment de l'attaque des ennemis, car nous sommes certains qu'après cette mort temporelle, nous trouverons la récompense éternelle. Ce signe de la sainte croix, par lequel nous nous sommes fortifiées et sanctifiées, est sans aucun doute pour nous un bouclier spirituel contre les traits des ennemis ; et, espérant en lui, nous affrontons tous les périls avec plus d'assurance. C'est par ce bois de la sainte croix que nous sommes rachetés de la main de la mort, de l'enfer et

de la puissance du mauvais ange. C'est par le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, que nous sommes purifiés de toutes les souillures de la vieille erreur, et que nous avons confiance en la vie éternelle. » Après avoir entendu cette du duc, le prince païen demanda, pour son admission à la vie éternelle, que lorsque lui-même irait combattre pour la cause du duc très-chrétien et du peuple catholique contre sa race et ses frères, on voulût aussi le fortifier et le sanctifier par ce signe de la croix, afin que sa foi et son espérance en cette croix, et en celui qui a été crucifié, pussent le préserver des armes et des pièges des ennemis : je ne saurais dire précisément s'il reçut le baptême en ce moment, ou seulement après la bataille ; cependant quelques personnes affirment qu'il n'obtint cette faveur qu'après avoir vu les exploits et la victoire des Chrétiens.

Raoul de Caen dit (*Gesta Tancredi*, p. 121, 314-317) : Les Francs ayant obtenu la victoire, poursuivirent les fuyards... En signe de leur victoire, les Chrétiens rapportèrent dans leur camp sept cents têtes de Turcs ; mais avant d'y entrer, ils donnèrent sépulture, aussi bien qu'il leur fut possible, au comte [de Bretagne] Conan et à ses compagnons de martyre... Et voilà que présentement nous avons vu se réaliser ce qu'autrefois le Seigneur a promis par la bouche du prophète Isaïe : « Ne craignez point, parce que je suis avec vous. J'amènerai des enfants de l'Orient, et je vous rassemblerai de l'Occident ; je dirai à l'aquilon : Donnez-moi mes enfants, et au midi, ne les empêchez point de venir ; amenez mes fils des climats les plus éloignés, et mes filles des extrémités de la terre. » Et maintenant nous voyons les fils et les filles de Dieu arriver à Jérusalem, des extrémités de la terre, et ni le vent du sud, ni l'aquilon, n'osent arrêter ses enfants. Le Seigneur en effet s'est levé maintenant sur l'Occident, car il repose dans l'esprit des Occidentaux. Maintenant l'Occident se prépare à éclairer l'Orient, et lui envoie de nouveaux astres dissiper la cécité sous laquelle il gémissait. Si les yeux pouvaient soutenir l'éclat terrible des armes qui brillent au milieu de toutes ces multitudes, ils y verraient reluire la splendeur des courages : ils marchent unanimement au combat, décidés, non à fuir, mais à mourir ou à vaincre ; ils ne pensent pas que mourir soit perdre la vie, et vaincre sera pour eux proclamer le secours divin... tous d'une voix s'écriaient : Dieu le veut ! Dieu le veut ! ... puis il dit à tous ses hommes : « Si quelqu'un appartient au Seigneur, qu'il se joigne à moi. Ô vous, mes chevaliers, soyez les chevaliers de Dieu, et prenez avec moi la route du saint sépulcre, et servez-vous de mon bien comme votre bien ! Ne sommes-nous pas de race française ? Nos pères ne sont-ils pas venus de France, et ne se sont-ils pas rendus maîtres de cette terre à main armée ? Honte (à nous) ! [Si] nos parents et frères [vont] sans nous au martyre, sans nous au paradis ! Si cette divine milice va combattre sans nous, nous et nos enfants serons à juste titre accusés dans tous les siècles à venir d'avoir rétrogradé et défailli du courage de nos ancêtres. »

Raoul de Caen dit (*Gesta Tancredi*, p. 324-325) : Bohémond arrivant à Constantinople une grande partie de l'armée des Francs vint à sa rencontre, et tous le reçurent comme une mère reçoit son fils unique. Bohémond voyant tous ces princes, tous ces chefs, tous ces grands, venir au devant de lui, leva les mains au ciel ; et la joie faisant couler ses larmes, il pleura abondamment. Après en avoir embrassé plusieurs, pouvant à peine contenir ses sanglots, dès qu'il fut en état de parler, il s'exprima en ces mots, d'un son de voix encore mêlé de larmes : « Ô guerriers de Dieu, infatigables pèlerins du saint sépulcre, qui vous a amenés en ces terres étrangères, si ce n'est celui qui conduisit à pieds secs, à travers la mer Rouge, les fils d'Israël sortant d'Égypte ? Quel autre a pu mettre en vous la volonté de quitter ainsi vos biens et votre sol natal ? Vous avez abandonné vos parents et vos alliés, vos femmes et vos enfants ; vous avez renoncé à toutes les délices corporelles ; vous êtes maintenant régénérés de nouveau par la confession et par la pénitence qu'attestent chaque jour vos rudes travaux. Ô heureux ceux qui mourront au milieu d'une telle œuvre, ils verront le paradis avant de revoir leur patrie ! Ô ordre de chevalerie maintenant trois et quatre fois heureux, qui, jusqu'à présent, souillé d'un sang homicide, aujourd'hui participant des sueurs des saints, êtes couronné de lauriers comme les martyrs ! Vous fûtes jusqu'à ce jour aux yeux de Dieu un sujet de colère ; aujourd'hui vous réconciliez le monde à sa grâce, et devenez le rempart de sa foi ; c'est pourquoi, invincibles chevaliers, maintenant que nous

commençons à combattre pour lui, ne nous glorifions plus de nos forces et de nos armes, mais glorifions le nom tout-puissant de Dieu, car c'est lui-même qui combat pour nous, et c'est lui qui soumet les peuples. »

Raoul de Caen dit (Gesta Tancredi, p. 338-340) : Le combat se renouvelle, plusieurs milliers de Turcs sont renversés. Qu'ont à faire maintenant les Turcs, ce peuple immonde de tout point, si ce n'est de tourner le dos et de s'en aller par où ils sont venus ? ... les nôtres se raniment, reprennent courage, et vengent sur les ennemis leurs blessures et leurs affronts, ceux qui les pressaient tout-à-l'heure furent maintenant par toutes les routes qu'ils peuvent trouver, et ne s'embarrassent pas de quel côté ils tournent ; les champions du Christ les abattent par une mort cruelle ; le sang mouille la terre, rougit tous côtés les flancs de la montagne, et le ruisseau est grossi du sang qui se mêle à ses eaux... Que pour une telle et si grande victoire louanges soient rendues à Dieu, qui anéantit les méchants et glorifie les siens !... les prêtres adressèrent à Dieu leurs hymnes en ces mots : « Vous êtes glorieux dans vos saints, ô Seigneur ! Et vous êtes admirable dans votre sainteté ; à vous appartiennent la terreur et les louanges, et de vous viennent les merveilles ; votre droite, ô Seigneur, a frappé l'ennemi, et vous avez écrasé vos adversaires sous le poids de votre gloire... vous avez été avec nous Seigneur, comme un guerrier courageux et dans votre miséricorde vous vous êtes fait le chef et le protecteur de votre peuple, que vous avez racheté, maintenant, Seigneur, nous connaissons que c'est votre force qui nous porte à votre sainte demeure, votre saint sépulcre » Ces paroles dites, ils firent silence et se reposèrent cette nuit sans craindre les ennemis. Le lendemain matin, lorsque la lumière du soleil vint embellir le monde, ils coururent tous sur le champ de bataille, et trouvèrent parmi les morts un grand nombre des leurs, et sans les croix qu'ils portaient, à peine aurait-on pu les retrouver parmi les autres. Les hommes capables de juger sainement les choses les révérent comme martyrs du Christ, et les ensevelirent le plus honorablement qu'il leur fut possible ; les prêtres accompagnèrent leurs funérailles avec les chants d'usage, et on entendit les douloureux gémissements des mères pour leurs fils, des amis pour leurs amis.

Raoul de Caen dit (Gesta Tancredi, p. 378-380, 385) : Ils (les mahométans) demandèrent une trêve, disant que, pendant le temps de sa durée, on traiterait des conditions pour qu'ils se rendissent aux Chrétiens, eux et la ville... et on se fit mutuellement serment d'observer la trêve. Les portes de la cité furent ouvertes, et les gens des deux partis eurent la liberté d'aller se trouver les uns les autres. Les Francs parcouraient sans obstacle l'intérieur des murs, et se tenaient avec les citoyens sur les remparts ; les citoyens prenaient plaisir à venir au camp. Cependant le temps de la trêve écoulé, et le jour où elle devait expirer, un chevalier chrétien nommé Walon, se fiant à cette nation perfide, se promenait parmi les buissons, et repaissait ses regards de l'agrément de ces lieux ; voilà que ces chiens viennent armés contre lui qui était sans armes, le mettent en pièces, et le déchirent... Hélas ! hélas ! Par la mort de Walon, la paix fut rompue, la foi des serments violée, les portes de la ville furent fermées, et les perfides païens se cachèrent de nouveau dans le fond de leurs remparts et de leurs tours. Il y eut un grand deuil dans le camp ; tous, hommes et femmes, déplorèrent avec beaucoup de sanglots la mort de Walon ; et ce qui excitait les larmes générales, c'était sa femme, qui se déchirait le corps avec une violence extraordinaire ; et l'on ne pouvait, sans être ému de douleur, entendre ses soupirs et ses sanglots si pressés qu'ils ne lui permettaient de parler ni de crier. Elle était née d'un seigneur de très-haute noblesse, et, selon la faiblesse de la chair, belle au dessus de toutes les autres. On la voyait immobile comme une colonne de marbre, en telle sorte que plus d'une fois on l'aurait crue morte, si l'on n'eut senti son sein palpitant animé encore d'une chaleur vitale. On sentait aussi battre une veine cachée sous cette peau dégarnie de poil qui recouvre l'intervalle des deux sourcils. Lorsqu'elle recommença à respirer, oubliant la pudeur de son sexe, elle se roulait par terre, se déchirait le visage avec les ongles, et arrachait sa chevelure dorée ; les autres matrones accourent, l'empêchent de se traiter de la sorte, et veillent pieusement autour d'elle. Dès qu'elle put parler, elle éclata en ces mots : « Roi des Cieux, qui êtes un en trois personnes, ayez pitié de Walon, et donnez-lui la vie éternelle, vous qui êtes un seul Dieu. Comment

Walon a-t-il pu mériter de mourir sans combat ? Vierge, mère des hommes, purgez Walon de ses fautes ; vous l'avez arraché à tous les hasards de la guerre, et vous avez permis qu'il subit le martyre. Hélas ! Combien il avait désiré de voir votre sépulcre : il a pour cela méprisé tout ce qu'il possédait et sa propre personne. Par quelle cruelle infortune s'est-il trouvé séparé de son épée, qu'il portait toujours à son côté ? Oh ! Que j'eusse été heureuse si j'eusse pu, à son dernier soupir, lui fermer les yeux, laver ses blessures de mes larmes, en baigner ses mains et ses vêtements, et confier au sépulcre ses membres chéris ! » (...) Bohémond... envoya (des hommes) au pied de la muraille avec une échelle, laquelle pouvait, étant dressée, atteindre le haut des remparts. Lorsqu'elle fut dressée, il ne se trouva dans cette multitude nul qui osât monter le premier. Tandis que tous hésitaient, un chevalier nommé Foucher, natif de Chartres, dit : « Au nom de Jésus-Christ, je vais monter le premier, prêt à recevoir ce que Dieu m'a destiné, ou le martyre ou la victoire ! ».

Graindor de Douai dit (Chanson d'Antioche) : L'évêque du Puy fut preux et éloquent, et bien zélé pour le service de Dieu. Depuis que l'armée entra dans les royaumes étrangers, jamais, pour aucune grande bataille, il ne prit les armes ; mais à présent, voici la bataille décisive ; il ne s'y refusa pas : Il a ôté les ornements dont il était enveloppé, il s'est armé de merveilleuses armes, il a lacé son casque... Puis il a ceint l'épée... Il est venu vers les Francs, il les a salués. Le bon duc de Bouillon est venu à sa rencontre, il lui crie à haute voix : « Chevalier, d'où venez-vous ? Je ne sais qui vous êtes, je ne vous vis jamais dans l'armée, j'en suis étonné. » Sire, je suis l'évêque qui vous ai tant aimé, jamais mauvais conseil ne fut donné par moi ; aujourd'hui vous aurez la bataille, vous le savez, en vérité ; souvenez-vous de Dieu, qui souffrit sur la croix. Aujourd'hui, vous aurez terres et richesses ; si toutefois, par vos péchés, vous ne les perdez, gardez-vous d'être trop tourmenté du combat ; vous verrez dans la lutte les anges ailés, que Dieu vous enverra de ses splendeurs ; et qui mourra pour lui sera bienheureux, car avec les martyrs il sera assis et placé. Quand nos gens l'entendent, ils en sont émus, tous on levé les bras vers le ciel : Sire, dit le duc, écoutez-moi. Certes, je suis plus joyeux de vous voir armé, que pour mille chevaliers équipés et bien harnachés, qui seraient venus se joindre à nous, là, dans ces champs... L'évêque du Puy, qui faisait les sermons... les prêche doucement : Barons, francs chevaliers, ne vous attristez pas, car celui qui mourra ici aura son âme sauvée. Et celui qui ira le premier dans la plaine, s'il reçoit le martyre et qu'une arme le tue, son âme bienheureuse ira devant le Seigneur. Ils se tiennent en silence, aucun ne répond, car il n'y a chevalier qui ne craigne pour sa vie, hors le seul Hugues le Grand (de Vermandois), qui ne tarde pas à parler ; il était le frère du roi qui gouverne la France. Il répondit à l'évêque : « Il n'y a pas besoin de prier, jamais, s'il plaît à Dieu, ma renommée ne sera avilie ; qui plus craint mort que honte n'a droit à seigneurie, je sortirai le premier au nom de Sainte Marie, je frapperai le premier de ma bonne épée. » Il y en avait trois avec lui, tous de mauvais service, qui le tinrent pour orgueilleux et fou, et qui de crainte de la mort quittèrent l'armée. Je sais bien qui ils furent, mais je ne les nommerai pas. Que le Seigneur leur pardonne cette grande félonie ! L'évêque du Puy les prie de bien faire, il leur ouvre la porte au nom de Sainte Marie, et les asperge largement d'eau bénite. Le comte Hugues le Grand sort avec sa chevalerie... Le comte Robert de Flandre est sorti ensuite... Il dit à ses compagnons : « Ayez confiance en Dieu, nous ferons grand massacre des mécréants perfides, nous leurs couperons la tête ! Et plutôt à Dieu qui donne la force, que les peuples d'Orient fussent tous venus ici ! Ils seraient tous vaincus ! » ... Et ils répondirent : « Que celui qui changea l'eau en vin, nous donne de le faire payer cher aux païens et aux Sarrasins. » ... Près d'un olivier ils se sont arrêtés, et disent : « Dieu nous a bien aimés... et nous sommes venus ici conquérir son héritage. Que celui qui fuira devant les païens la mesure d'un demi pied soit tenu pour vil, mécréant, et qu'il soit maudit ! » ... Il (l'évêque) les prie doucement par le Dieu du paradis, qu'ils aillent avec mesure contre les Arabes... « Celui qui mourra pour lui (Jésus-Christ) aura bien calculé ; il aura gagné un lit dans le saint paradis. » ... Ils répondirent : « Qu'il en soit comme vous commandez. Qui fuira du champ de bataille sera proclamé lâche, qu'il ne voie jamais Dieu dans sa majesté ! » ... « Quand vous aurez vaincu leur nation ; après, vous irez par la force dans leurs grandes contrées, et là vos femmes seront couronnées reines. » ... L'évêque du Puy a parlé, il a dit

un très-beau sermon : « Barons, leur a-t-il dit, heureux que vous soyez nés ! Souvenez-vous des maux que vous avez endurés, de la faim et de la soif, et de vos grandes fatigues, vous êtes tous fils et filles des mêmes parents, d'Adam, le premier homme, vous fûtes engendrés ; l'un pour l'autre doit avoir une grande amitié. Voici vos ennemis qui sont arrêtés ici ; ne vous effrayez pas s'il y en a en quantité, mais soyez prêts et armés pour frapper, et Dieu vous enverra de sa gloire une légion d'anges qui viendront tous armés. Aujourd'hui ils seront vus et aperçus dans le combat, ils y sont venus déjà autrefois ; celui qui mourra pour Dieu aura fait grand gain. Au jour du jugement, il sera récompensé ; avec les martyrs, il aura la tête couronnée. Que tout le mal par vous fait vous soit pardonné ; pour pénitence, je vous donne aujourd'hui, pour Dieu, de bien frapper et fort sur le peuple du démon. » Quand les nôtres l'entendirent, ils reprirent vigueur, chacun voudrait plutôt avoir le chef (la tête) coupé que de fuir les païens la longueur d'un demi-pied... Nous avons quitté pour Dieu, dit le duc, nos châteaux, nos forteresses, nos femmes, nos enfants et nos grands bien ; aujourd'hui est venu le jour (qu'il soit le bienvenu), où nous seront tous martyrs ou bien nous vaincrons avec nos épées... Le baron Raynaud de Toul est descendu à pied, blessé... Quand le baron voit sa mort, il en est irrité ; il tire son épée, embrasse son écu ; celui qu'il atteint d'un coup est mort, mais le sang de ses plaies a tellement coulé qu'il ne peut plus se soutenir, il est tombé à terre ; il invoque le Seigneur et sa bonté : « Glorieux Père, qui es et fus de toute éternité, aie pitié de mon âme, car mon corps est perdu. » A nos gens de France il fit cinq cents saluts, de l'herbe qui est devant lui a arraché trois brins, en l'honneur de Dieu il les mange, il s'est confessé, l'âme s'en est allée, le corps reste étendu ; les anges lui chantèrent : *Te Deum laudamus*. Ils le portèrent dans le ciel, le roi Jésus le voulut ainsi, l'évêque le vit, lui qui est l'ami de Dieu.

Pierre de Vaulx-Cernay dit (Histoire de l'hérésie des Albigeois et de la sainte guerre entreprise contre eux, p. 339-343) : Les Toulousains dressèrent un grand nombre de perrières et de mangonneaux, afin de ruiner le château Narbonnais, d'accabler de pierres le cardinal Bertrand, légat du siège apostolique, et de lapider en lui l'Église romaine... Les Français se lèvent... se confiant non dans leurs forces, mais dans le seul secours de Dieu. Soudain ils s'arment ; et bien que dispersés dans la place, ils ont tous une même volonté, la même foi dans le Seigneur, le même espoir de vaincre ; ils sortent de leur logis malgré les ennemis sur qui ils se ruent impatients comme des lions ; les traîtres prennent la fuite, les uns tombent dans les lacs qu'ils avaient préparés, d'autres se précipitent en bas des murs, bien que personne ne les poursuive. Bref, les nôtres s'emparent de presque tous leurs meubles et brûlent le reste... Après que le noble comte eut employé déjà environ neuf mois au siège de Toulouse, un jour, à savoir le lendemain de la Saint-Jean-Baptiste, les assiégés s'armèrent de grand matin afin de nous attaquer brusquement, selon leur perfidie accoutumée, pendant que quelques-uns des nôtres dormaient encore et que quelques autres étaient occupés à entendre la messe ; et, pour se jeter sur nous plus à l'improviste, pour faire plus de mal à leurs ennemis hors de garde, ils ordonnèrent que l'attaque fût faite des deux côtés, afin que nos gens, surpris sans s'y attendre, et forcés de combattre en deux endroits, fussent moins prompts à venir à leur rencontre et moins capables de soutenir leur charge. On annonça donc au comte que les assiégés s'étaient armés et s'étaient cachés en dedans de la forteresse le long du fossé ; ce qu'apprenant, comme il entendait les matines, il ordonna qu'on préparât ses armes, et, s'en étant revêtu, cet homme très-chrétien se rendit en hâte à l'église pour ouïr la messe. Or il arriva, durant qu'il était dans l'église et qu'il priait en grande dévotion, qu'une multitude infinie de Toulousains sortirent de leurs fossés par des issues secrètes, se ruèrent, bannières hautes, avec grand bruit et fracas de trompettes sur ceux des nôtres qui gardaient les machines non loin de la ville, tandis que d'autres, sortis d'ailleurs, se dirigeaient sur le gros de l'armée. Aussitôt nos gens coururent aux armes ; mais avant qu'ils fussent prêts, le petit nombre d'entre eux chargé de la garde des machines et du camp furent, en combattant contre les ennemis, à tel point criblés de coups et de blessures, qu'il ne serait facile de s'en faire une idée. Au moment même où les ennemis faisaient cette sortie, un exprès vient trouver le comte qui, comme nous l'avons dit, entendait la messe, le pressant de venir sans délai au secours des siens, auquel ce dévot

personnage : « Souffre, dit-il, que j'assiste aux divins mystères, et que je voie d'abord le sacrement, gage de notre rédemption. » Il parlait encore qu'arriva un autre courrier, disant : « Hâtez-vous, le combat s'échauffe, et les nôtres ne peuvent plus longtemps en soutenir l'effort. » Sur quoi le très-chrétien comte : « Je ne sortirai, répondit-il, avant d'avoir contemplé mon Rédempteur. » Puis, comme le prêtre eut élevé, suivant l'usage, l'hostie du saint sacrifice, le très-pieux guerrier du Christ, fléchissant les genoux en terre et tendant les mains vers le ciel, s'écria : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum, in pace ; quia viderunt oculi mei salutare meum* ; et il ajoute : « Allons, et, s'il le faut, mourons pour celui qui a daigné mourir pour nous. » A ces mots, l'invincible athlète courut au combat qui devenait à chaque instant plus sérieux, et dans lequel déjà plusieurs, de part et d'autre, avaient été blessés ou tués. Mais à l'arrivée du soldat de Dieu, les nôtres doublant de force et d'audace, repoussèrent vaillamment les ennemis en masse, et les rejetèrent jusqu'aux fossés. Après quoi, le comte et le peu de monde qui était avec lui se retirant à cause d'une grêle de pierres et de l'insupportable nuée de flèches qui les accablaient, s'arrêtèrent devant les machines, derrière des claies, pour se mettre à l'abri des unes et des autres, car les ennemis lançaient sur les nôtres une énorme quantité de cailloux au moyen des deux trébuchets, un mangonneau et plusieurs engins ; et qui pourrait écrire ou lire ce qui suit ? Qui pourrait, dis-je, le raconter sans douleur ou l'écouter sans longs sanglots ? Oui, qui ne fondra en larmes et ne se liquéfiera tout en enter en oyant que la vie des malheureux fut, on peut dire, broyée dans la personne de celui dont la mort fut la mort de toutes choses ? Car il était la consolation des affligés, la force des faibles, le refuge des misérables, l'allègement de leurs peines. Accomplissons donc ce récit lugubre. Tandis que le très-vaillant comte était, comme nous l'avons dit, posté avec les siens devant nos machines, afin d'empêcher que les assiégés ne sortissent pour les ruiner, voilà qu'une pierre, partie de leur mangonneau, frappa le soldat du Christ à la tête, lequel, renversé de la mortelle atteinte, se touchant deux fois la poitrine, recommandant son âme à la bienheureuse Vierge, imitant la mort de Saint Étienne et lapidé dans sa ville, s'endormit avec lui dans le Seigneur. Il ne faut taire que ce très-courageux guerrier de Dieu, et pour ne nous tromper, ce très-glorieux martyr du Christ, après avoir reçu le coup de la mort, fut percé de cinq flèches, comme le Sauveur pour qui il trépassa patiemment, et en compagnie duquel, ainsi que nous croyons, il vit heureusement dans la vie éternelle.

Guillaume de Puylaurens dit (Chronique, p. 457) : Ainsi tomba, sous le choc d'une pierre, celui dont le nom répandait la terreur depuis la Méditerranée jusqu'à la mer de Bretagne... Le comte Simon reçut la palme du martyre, et son trépas nous ferait verser des larmes, si la raison ne défendait de le pleurer. Cet illustre comte faisait le siège de Toulouse, qui se montrait hostile à notre foi... lorsqu'il fut enlevé tout-à-coup à cette vallée de larmes, et que, par un saint martyr, il mérita d'entrer dans le céleste séjour. Les martyrs l'accueillirent avec joie, comme un de leurs frères, et au milieu d'eux, il règne avec le Christ dans une cour éternelle. Là il jouit sans cesse de la vue du Seigneur...

Jehan de Joinville dit (Histoire de Saint Louis, 393) : Il y avait un très-vaillant homme, dans l'armée, qui avait nom Monseigneur Jacques de Castel, évêque de Soissons. Quand il vit que nos gens s'en revenaient vers Damiette, lui qui avait grand désir d'aller à Dieu, ne s'en voulut pas revenir au pays d'où il était né ; mais il se hâta d'aller à Dieu, et piqua des éperons et attaqua tout seul les Turcs, qui à coups d'épée l'occirent et le mirent en la compagnie de Dieu, au nombre des martyrs.

Arnaud de Nîmes dit (Chanson de la Croisade contre les Albigeois, p. 232-233) : Tout homme, quel qu'il soit, fût-il en état de péché mortel, pourvu seulement qu'il combatte les hérétiques, a sa pénitence faite.

Le Commandeur Athanase de France dit : Ô combattants de l'Ordre de Saint-Dismas, ayez donc pour prière : Ô terre, abreuve-toi de mon sang pour satisfaire le Tout-Puissant !

Le Commandeur Athanase de France dit : Les tièdes n'hériteront pas de la gloire et du repos, seuls les brûlants recevront les clefs des portes du Royaume de Dieu ! N'ayez donc point adoration de Dieu par habitude, ayez des prières et des discours exaltés, soyez pleins de zèle. Quand la victoire vient à vous, l'extase n'est pas permise, elle est obligatoire ! Criez, chantez, riez, pleurez, priez, visez, tirez pour la gloire de Dieu, et soyez enthousiastes d'atteindre le martyre. Car où est le mérite d'un combat tiède, où le martyre n'est pas martyre mais simple mort au combat ? Alors que le combat brûlant, lui, garantit de ne pas être brûlé dans l'au-delà ! Et je le rappelle : nous ne craignons que Celui qui a le pouvoir de jeter les âmes dans le feu de l'enfer !

Le Commandeur Athanase de France dit : Vous qui dites que le martyre guerrier n'est pas autorisé selon l'enseignement des Pères et de l'Église catholique, vous affirmez donc que les Croisés martyrs ne sont point des martyrs, mais de simples soldats morts à la guerre ? De par vos mots, vous avez blasphémé nos pères croisés morts en martyrs pour le Christ ! Vous êtes dans le rejet de ce qu'il y a de plus beau à accomplir pour le Christ : mourir ! Est-ce un crime pour les chrétiens tièdes d'aujourd'hui qu'un autre chrétien dise : le Christ ne veut point notre joie ici-bas, mais notre joie dans l'au-delà ! Pourquoi vivre ? Notre Seigneur est dans son Royaume qui se situe dans les Cieux. Pour l'atteindre, il est obligatoire pour nous de mourir. Dieu préfère-t-il ceux qui meurent pour le rejoindre, car pour ces gens, la vie loin de leur Seigneur est trop douloureuse, ou préfère-t-il ceux qui veulent vivre, qui craignent la mort, qui apprécient plus la vie à la mort, qui aiment la joie de cette vie terrestre plutôt que la vie éternelle aux côtés du Seigneur dans son Royaume ? Pour eux, la terre est un paradis, alors que pour nous, elle est un enfer : le Seigneur a créé un feu ardent pour eux, car ils ont toujours été satisfaits de vivre loin de leur Seigneur sur la terre, et dans les flammes d'une lave bouillante, ils diront : Pourquoi le Seigneur nous a-t-Il tant aimés ? S'Il ne nous avait pas tant aimés, nous n'aurions pas eu le devoir de lui rendre cet amour !

Saint Augustin d'Hippone a-t-il défini le martyre volontaire comme un suicide ?

Titre du chapitre : "Du suicide par crainte du châtiment et du déshonneur."

Saint Augustin d'Hippone dit (La Cité de Dieu, chap. XVII) : Pourquoi détestons-nous le suicide de Judas ? Pourquoi la Vérité elle-même a-t-elle déclaré qu'en se pendant il a plutôt accru qu'expié le crime de son infâme trahison ? C'est qu'en désespérant de la miséricorde de Dieu, il s'est fermé la voie à un repentir salutaire.

Titre du chapitre : "De Lucrèce, qui se donna la mort pour avoir été outragée."

Saint Augustin d'Hippone dit (La Cité de Dieu, chap. XIX) : Nous soutenons que lorsqu'une femme, décidée à rester chaste, est victime d'un viol sans aucun consentement de sa volonté, il n'y a de coupable que l'oppresseur... [mais] si elle s'est tuée pour avoir subi un outrage auquel elle n'avait pas consenti, ce n'est pas l'amour de la chasteté qui a armé son bras, mais bien la faiblesse de la honte.

Titre du chapitre : "De l'exemple de Caton, qui s'est donné la mort pour n'avoir pu supporter la victoire de César."

Saint Augustin d'Hippone dit (La Cité de Dieu, chap. XXIII) : Que pouvons-nous dire de mieux sur l'action de Caton, sinon que ses propres amis, hommes éclairés tout autant que lui, s'efforcèrent de l'en dissuader, ce qui prouve bien qu'ils voyaient plus de faiblesse que de force d'âme dans cette résolution.

Telles sont les types de suicides et leurs causes selon Saint Augustin d'Hippone, il ne cita donc pas le sacrifice durant la guerre pour la victoire ou le martyre volontaire dans ces chapitres s'exprimant sur le suicide. La différence entre un martyr volontaire et ceux ayant

commis le suicide est flagrante : Judas s'est suicidé par désespoir, il avait perdu espoir en la miséricorde de Dieu mais au lieu de se repentir de son vivant, ce qu'il aurait pu faire, il décida d'abandonner l'idée même de se repentir en se suicidant, ainsi, le premier type de suicide est incomparable avec le martyr volontaire qui n'est donc pas un suicide selon les deux autres causes du suicide, c'est-à-dire : "J'ai été salie, seule la mort peut me laver..." ou encore : "J'ai perdu face à César, seule la mort lavera mon déshonneur..." Or, le martyr volontaire ne part pas en opération martyr sans s'être fait préalablement absous de ses péchés lors d'une confession, ainsi, il n'est sali d'aucun péché, car il a été lavé de tout péché, et ce n'est pas non plus par peur de la défaite que le martyr volontaire part en opération martyr car il sait que quoi qu'il arrive le Christ reviendra sur terre juger les vivants et les morts, ainsi, la défaite n'est point possible pour nous, aucun d'entre nous ne peut donc en avoir peur car pour Dieu et son peuple la défaite est inexistante. De plus, Saint Augustin s'attaque grandement au suicide car certains de ses détracteurs étaient des adhérents de la philosophie stoïcienne qui considérait que le suicide était noble.

Voici le verdict : Saint Augustin d'Hippone n'a jamais défini le martyr volontaire comme un suicide, car c'est un louable sacrifice !

Mais certains continueront de dirent : "J'accepte le fait qu'un Croisé mourant sur le champ de bataille, d'un coup d'épée ou d'une balle, puisse être considéré comme un martyr... Mais le fait d'enfiler une ceinture explosive ou de monter dans un véhicule explosif n'est rien d'autre qu'un suicide..."

Ceux-là oublient l'opération martyr de Samson :

Juges 16, 23-30 : Lorsque les princes des Philistins s'assemblèrent pour immoler des hosties solennelles à Dagon leur dieu, et faire des festins, disant : Notre Dieu a livré Samson notre ennemi en nos mains. Ce que le peuple aussi voyant, il louait son Dieu, et disait les mêmes choses : Notre dieu a livré en nos mains notre ennemi, qui a ruiné notre terre et a tué un grand nombre de Philistins, or, comme ils se réjouissaient au milieu des festins, les repas étant déjà pris, ils ordonnèrent que Samson fût appelé, et qu'il jouât devant eux. Samson ayant été amené de la prison, jouait devant eux, et ils le firent tenir debout entre les deux colonnes. Samson dit à l'enfant qui dirigeait ses pas : Laisse-moi toucher les colonnes par lesquelles toute la maison est soutenue, et m'appuyer contre elles, et me reposer un peu. Or la maison était pleine d'hommes et de femmes, et là étaient tous les princes des Philistins, et environ trois mille personnes de l'un et de l'autre sexe, regardant, du toit et de la terrasse, Samson qui jouait. Mais, Samson, le nom du Seigneur invoqué, dit : Seigneur Dieu, souvenez-vous de moi, et rendez-moi maintenant ma première force, mon Dieu, afin que je me venge de mes ennemis, et que, pour la perte de mes deux yeux, je tire une seule vengeance. Et saisissant les deux colonnes sur lesquelles était appuyée la maison, tenant l'une d'elles de la main droite, et l'autre de la main gauche, il dit : Meure mon âme avec les Philistins ; et, les colonnes fortement ébranlées, la maison tomba sur tous les princes et sur toute la multitude qui était là, et il en tua beaucoup plus en mourant, qu'il n'en avait tué auparavant, lorsqu'il vivait.

Commentaire de Juges 16, 23-30 par le Père Haydock : Ce désir de vengeance était motivé par un zèle pour la justice contre les ennemis de Dieu et de son peuple, et non par une rancune personnelle ou une malice. (Challoner) — Il était juge de son peuple et soucieux de ses torts : Dieu, par un miracle, témoigna qu'il approuvait ses sentiments... Que je meure ! Littéralement, que mon âme meure ! Samson ne pécha pas en cette occasion, bien qu'il fût indirectement la cause de sa propre mort. Car il fut poussé à agir ainsi par une inspiration divine particulière, qui, par un miracle, lui rendit ses forces sur-le-champ, suite à sa prière. Samson, en mourant de cette manière, était une figure du Christ qui, par sa mort, vainquit tous ses ennemis... Saint Bernard observe qu'il aurait péché s'il n'avait pas reçu cette inspiration particulière. Mais beaucoup pensent qu'il aurait pu agir ainsi, même sans elle,

en qualité de juge, car son intention première était sans doute de venger son peuple et la gloire de Dieu... (Cajetan; Lessius) — L'Église rend hommage à de nombreux martyrs (Calmet) qui se sont jetés au feu ou à l'eau, dans des dispositions similaires. Saint Ambroise de Milan dit : "il faut présumer que leur zèle venait de Dieu".

Commentaire de Juges 16, 23-30 par l'Abbé Clair (Bible Lethielleux) : L'acte de Samson ne peut être traité de suicide, puisqu'il n'a point cherché autre chose que la mort de ses ennemis. Il est incontestablement permis à celui qui combat pour sa patrie, et surtout pour son Dieu, de s'exposer à une mort certaine.

Et certains diront : "Lorsque Samson fit cela, c'était sous l'effet de l'Esprit Saint !" En disant cela, ils révèlent leur mépris pour nous, croyant que l'Esprit Saint ne peut nous toucher et nous guider. Pourtant, nous aussi avons été baptisés et avons reçu le don du Saint-Esprit, comme le dit Actes 2, 38 : "Que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission de vos péchés, et vous recevrez le don de l'Esprit-Saint."

(Si je dis cela, c'est parce que nos ennemis modernistes nous calomnient, allant jusqu'à prétendre que nous serions des envoyés du diable et des soldats de l'antéchrist, et que, selon eux, nous ne serions pas capables de faire le bien : à leurs yeux, nous sommes comme des démons, des êtres si mauvais qu'il ne faut même pas espérer qu'ils se repentent, car tout serait perdu d'avance. Les païens nationaux-socialistes, eux, nous accusent d'être des agents du Mossad, tandis que les faux tradis et ralliés nous traitent d'enfants de Luther. Bref, tous nous calomnient. Notre-Seigneur Jésus-Christ nous en avait déjà avertis, mais persévérons jusqu'à la fin, et nous serons sauvés.)

D'autres pourraient aussi dire : "Saint Augustin d'Hippone et les Pères de l'Église ont discrédité l'acte de Samson !"

Il faut poser le contexte : Saint Augustin d'Hippone vivait encore au milieu des païens qui, deux siècles plus tôt, pratiquaient les sacrifices humains et les suicides rituels. La notion de sacrifice était très vaste à son époque. Saint Augustin d'Hippone a donc combattu tout type de suicide, mais pas l'acte de Samson, car ce n'est pas un suicide mais un sacrifice guerrier. Mais pour éviter de perdre les gens, il ne fallait pas enseigner que ce que Samson avait fait était un acte glorieux, afin que toute notion de suicide, de sacrifice humain ou similaire disparaisse. L'époque de Saint Augustin d'Hippone ne pouvait laisser place à la guerre au nom de Dieu ou encore au sacrifice guerrier de sa vie au nom de Dieu dans cette même guerre, de peur de perdre les peuples que l'Église mit plus de quatre siècles à conquérir. Mais quand le Seigneur vit que cela était bon, que le peuple catholique savait faire la différence entre le sacrifice de soi pour une cause juste et un suicide ou un sacrifice païen, Il lança la Croisade. Durant cette période, jusque dans les années 50, aucun saint ou théologien ne parla en mal de Samson et de son acte de sacrifice.

Saint Augustin d'Hippone dit (La Cité de Dieu, livre X, chap. VI) : "Qui serait assez insensé pour croire que Dieu ait besoin des choses qu'on lui offre en sacrifice ? (...) Dieu n'a besoin ni des animaux qu'on lui sacrifie... Il ne veut point le sacrifice d'une bête égorgée, mais celui d'un cœur contrit... Le vrai sacrifice, c'est toute œuvre accomplie pour s'unir à Dieu d'une sainte union, c'est-à-dire toute œuvre qui se rapporte à cette fin suprême et unique où est le bonheur. C'est pourquoi la miséricorde même envers le prochain n'est pas un sacrifice, si on ne l'exerce en vue de Dieu... L'homme même consacré et voué à Dieu est un sacrifice, en tant qu'il meurt au monde pour vivre en Dieu; car cette consécration fait partie de la miséricorde que chacun exerce envers soi-même, et c'est pour cela qu'il est écrit : « Aie pitié de son âme en te rendant agréable à Dieu ». Notre corps est pareillement un sacrifice, quand nous le mortifions par la tempérance, si nous agissons de la sorte pour plaire à Dieu, comme nous y sommes tenus, et que loin de prêter nos membres au péché pour lui servir d'instrument d'iniquité, nous les consacrons à Dieu pour en faire des instruments de

justice." Parlons-nous donc vraiment d'une discréditation du sacrifice de Samson par Saint Augustin d'Hippone ? Pas vraiment, car Saint Augustin d'Hippone dit (La Cité de Dieu, livre I, chap. XXI) : "Dieu lui-même a fait quelques exceptions à la défense de tuer l'homme, tantôt par un commandement général, tantôt par un ordre temporaire et personnel. En pareil cas, celui qui tue ne fait que prêter son ministère à un ordre supérieur ; il est comme un glaive entre les mains de celui qui frappe, et par conséquent il ne faut pas croire que ceux-là aient violé le précepte : "Tu ne tueras point", qui ont entrepris des guerres par l'inspiration de Dieu, ou qui, revêtus du caractère de la puissance publique et obéissant aux lois de l'État, c'est-à-dire à des lois très justes et très raisonnables, ont puni de mort les malfaiteurs... De même, comment justifie-t-on Samson de s'être enseveli avec les ennemis sous les ruines d'un édifice ? En disant qu'il obéissait au commandement intérieur de l'Esprit, qui se servait de lui pour faire des miracles. Ainsi donc, sauf les deux cas exceptionnels d'une loi générale et juste ou d'un ordre particulier de celui qui est la source de toute justice, quiconque tue un homme, soi-même ou son prochain, est coupable d'homicide..." Saint Augustin est partisan du fait que Samson reçut un commandement divin afin d'agir comme il l'a fait ; c'est possible, mais il y a divergences entre les théologiens : il y a le camp de ceux qui pensent comme Saint Augustin et le camp de ceux qui pensent que Samson est mort en martyr par sa propre volonté. Le récit biblique de sa mort prête à penser qu'il est bien mort parce qu'il le voulait et que ce n'est pas un commandement divin, ou du moins pas seulement, car lui-même prie afin de mourir et d'anéantir ses ennemis : il veut vraiment que cela arrive. En vérité, ce sacrifice est une alliance entre Dieu et son martyr, car prier comme Samson l'a fait marque le coup : *Samson le voulait et Dieu le voulait !* Comme le Croisé qui, aujourd'hui, ceinture à la taille, prie Dieu que l'opération soit une réussite : *le Croisé le veut et Dieu le veut !* Saint Augustin a précédemment donc dit que le meurtre d'un autre ou le sacrifice de soi est acceptable lorsque cela est un commandement divin, mais aussi lorsqu'une loi juste le réclame, donc une cause juste, comme le sacrifice de soi durant une guerre juste pour l'application de la Loi de Dieu. Saint Augustin n'a donc pas discrédité le sacrifice de Samson, comme certains le disent, et il a de plus enseigné que le sacrifice de soi était possible sous deux critères, mais il ne dit pas que l'un n'est pas possible sans l'autre ; il semble plutôt qu'il faille au moins répondre à un seul des deux critères donnés. Les paroles de Saint Augustin sont sages mais pas infallibles ; les miennes non plus : il n'était pas pape, de même je ne le suis pas. Néanmoins, Saint Augustin est une source sûre et un Docteur de l'Église, et moi je ne dis rien par moi-même : je répète ce que disent les souverains pontifes et les théologiens. Selon ce que j'ai pu observer des divergences vis-à-vis de l'acte de Samson, je ne me pose pas dans le camp qui dit que ce sacrifice était un commandement divin mais suis-je dans l'autre qui dit que c'était un acte glorieux mais humain, librement choisi par Samson ? Je dis que celui qui fait acte de sacrifice agit selon son libre arbitre, mais Dieu est avec lui, Dieu le veut, Dieu le commande, mais il n'agit pas sur les hommes pour les forcer à accomplir le martyre. C'est notre libre arbitre qui fait que nous mourons dans le mérite de nos propres actes et que Dieu se réjouit de nous. Ainsi, au final, je choisis plutôt le camp du libre arbitre, du choix humain de l'obéissance au commandement de Dieu sans que Celui-ci n'ait forcé les choses en nous, car Il aime voir des êtres qui se sacrifient non pour leur propre gloire mais pour Celle de Dieu, pour la Cause de Dieu, pour la Réjouissance de Dieu, et qui savent en eux que toutes les louanges Lui reviennent. Je n'affirme donc rien par moi-même : le Seigneur est plein de mystères et je ne puis Le démystifier. Mais j'ai pu démontrer que Saint Augustin n'avait jamais discrédité l'acte de Samson et le sacrifice guerrier, et qu'il l'a même autorisé selon deux critères. J'ai ensuite expliqué qu'il y avait divergences chez les savants et théologiens sur ce qui a causé la mort de Samson : était-ce Dieu ou était-ce la volonté de Samson, son libre arbitre ? Mais quoi qu'il arrive, ni le premier camp ni le second n'a critiqué l'acte de Samson ; au contraire. Cette divergence est plutôt temporelle que définitive. Le premier camp nous vient de l'Antiquité, à l'époque où il fallait faire disparaître les sacrifices humains et les suicides rituels et stoïciens, etc. Ce n'était donc pas le moment propice pour enseigner l'acte de Samson, mais Saint Augustin a quand même pris la peine d'en parler et d'instaurer une différence entre celui qui se suicide et le sacrifice de Samson. Il ne l'a pas glorifié, car

il est probable que ses détracteurs utilisaient le récit de Samson pour contrecarrer ses arguments contre le suicide. Le second camp, lui, nous vient des Croisades, c'est-à-dire l'époque où le peuple catholique avait atteint un seuil de foi si grand qu'ils pouvaient tous faire la différence entre le sacrifice guerrier en croisade et les sacrifices païens et les suicides rituels, etc. Car cela avait disparu de la société catholique à Rome, en France, etc. Le premier camp avait raison à son époque, mais aujourd'hui le suicide rituel a disparu. En France, en tout cas, personne ne peut donc confondre la chose comme les gens de l'époque de Saint Augustin le pouvaient, tellement il y avait de cultes et de sacrifices différents. Il lui fallait donc s'abstenir de parler en bien du sacrifice, de peur de tromper son auditoire. Aujourd'hui donc, cela ne sert plus à rien de faire partie du premier camp, car cette divergence entre les théologiens patristiques et ceux des Croisades, ou encore quelques-uns du monde moderne (jusqu'aux années 50), parle selon ce qu'ils ont connu : les Croisades. Des guerres justes où le sacrifice guerrier est non seulement permis, mais où il est en plus une « double récompense », comme le dit Saint Bernard de Clairvaux, et ce sacrifice peut être œuvré sur un champ de bataille en recevant un coup d'épée ou une balle dans la tête, ou en montant dans un véhicule rempli d'explosifs afin d'anéantir l'ennemi, tout comme Samson fit s'effondrer sur lui des tonnes de pierres afin d'anéantir les ennemis de Dieu : nous opérons des missions martyres par besoin, pour le contrôle et l'implantation de l'Ordre de Saint-Dismas sur toute la France. C'est par raison que nous faisons cela pour l'application de la Loi de Dieu, et c'est par la science que nous avons démontré la légitimité de telles opérations. Qu'aucun donc ne dise que c'est avec déraison et irresponsabilité que de telles opérations ont été rendues licites, car nous avons démontré, par une démonstration réfléchie, qu'elles ont toujours été licites, autant dans le récit biblique que dans la bouche des Saints... Certes, elle fut écrite avec réflexion mais aussi avec conscience ; consciencieusement, nous savons combien il est difficile de réclamer à des milliers d'hommes de sacrifier leurs vies et combien, parmi les Croisés dont la foi est jeune, subiront la crainte et les larmes plutôt que le sourire durant le martyre ; mais leurs sacrifices sont un double sauvetage : celui de leurs âmes et celui de toutes les âmes de France. Par leurs sacrifices, nous reconstruirons le Royaume de France et nous pourrons enfin faire appliquer la Loi de Dieu partout en France, et les sujets de Notre Roi Jésus-Christ et de Notre Reine la Vierge Marie auront enfin la possibilité d'atteindre la perfection qu'ils ne pouvaient atteindre sous la République, qui est une bien pire forme de persécution que la Rome païenne. Autrefois, les chrétiens étaient égorgés par les polythéistes et ils allaient au paradis, car martyrs ; mais aujourd'hui, c'est pour cela que la République ne nous tue pas mais nous force à obéir à ses lois impies, car si elle nous tue, elle nous envoie au paradis. Comprends donc, Croisé, que ces gens font pire que tuer des corps : ils tuent des âmes ! Il te faut donc reconstruire le Royaume de France par ton sacrifice, et une fois reconstruit, ce même Royaume sauvera toutes les âmes de France en appliquant la Loi de Dieu et en enseignant l'enseignement de Jésus-Christ !

Clarification pour les Croisés

Au sujet des opérations martyres par voiture et ceinture explosive, on m'accuse à tort de copier les mahométans, donc de m'en inspirer. Bien entendu, c'est faux. Comme expliqué plus tôt, je m'inspire des brûlots, et aussi de l'opération bénie de la rue Nicaise. Dans cette opération bénie, nos prédécesseurs dans la contre-révolution, les Chouans, ont rempli une charrette de tonneaux explosifs et l'ont faite exploser contre le franc-maçon Napoléon qui, hélas, ne mourut point dans l'explosion bénie. Néanmoins, elle causa la mort de vingt-deux personnes. À savoir qu'une fois les mèches allumées, l'un des meneurs de l'opération bénie donna pour tâche à une fille de quatorze ans de garder la charrette et de calmer la jument. Inconsciente du danger, elle sera pulvérisée dans l'explosion. Cette opération bénie montre bien que l'on ne doit reculer devant rien pour attaquer la République. Ensuite, que l'on ne me reproche pas de vouloir attaquer les « églises » désacralisées, devenues des temples hérétiques et schismatiques. L'histoire prouve que les Croisés n'ont point donné de répit aux hérétiques et aux schismatiques, même dans leurs temples, faussement saints. Cela se

prouve par le pillage de la cathédrale Sainte-Sophie par les Croisés en 1204 durant le Siègle de Constantinople. À savoir que les schismatiques orientaux et leurs empereurs ne furent jamais autre chose que des opportunistes profitant du passage des Croisés venus au sauvetage des catholiques d'Orient pour récupérer leurs terres perdues, qui étaient alors sous le joug de Mahomet. Ainsi, ils ne voyaient point les Croisés comme des soldats du Christ mais comme de simples guerriers dont ils se sont fait les alliés temporaires pour récupérer leurs terres. L'empereur Alexis Comnène voyait dans les Croisés, Francs et Latins, des barbares et redoutait qu'ils ne lui dérobent ses terres. Ainsi, dès la première croisade nous n'avions point eu pour véritables alliés les schismatiques orientaux, et nous ne les avons jamais eus pour alliés. La Croisade s'est faite par les catholiques pour les catholiques. Ainsi, plus tard, après Alexis Comnène, il y eut l'empereur Isaac II, qui était plus proche des mahométans que des catholiques. Ainsi, oui, durant son règne, en 1204, nos prédécesseurs dans la Croisade ont pillé la cathédrale Sainte-Sophie, qui n'était pas une église catholique mais un temple schismatique. Aucun crime devant Dieu n'a donc été commis, au contraire, ils l'ont glorifié. Voici le témoignage du schismatique oriental Nicéas Choniates, qui était sur place : « Ces précurseurs de l'antéchrist (les Croisés), ces auteurs des profanations qui doivent précéder son arrivée... Ces barbares n'ont usé d'humanité envers personne. Ils n'ont rien épargné. Ils ont tout pris, et tout enlevé [de la cathédrale Sainte-Sophie]. » Aux yeux des schismatiques orientaux, nous sommes donc des barbares et des soldats de l'antéchrist. Il en est ainsi. Pour punir leurs hérésies et leurs schismes, nous devons attaquer les temples des hérétiques et des schismatiques et répéter ce qui a été fait à Constantinople en 1204 ! De même, l'église Notre-Dame du Phare et d'autres furent détruites par les Croisés, et pas seulement pillées, car ces lieux sont pires que les synagogues et les mosquées. Ces lieux usurpent l'Église de Jésus-Christ, car ils disent, dans leurs temples et dans les églises qu'ils nous ont volées, que la Sainte Église catholique n'est pas l'Église de Jésus-Christ et que la leur est la vraie. Ainsi, pour les arrêter, comme nous ne contrôlons pas la totalité du pays et du monde, et que par conséquent nous ne pouvons pas les juger et les condamner, nous devons les attaquer rapidement, comme un éclair, et les terroriser, comme les Croisés. Le siège a duré cinq jours, puis les Croisés sont partis après les attaques. Nous comptons faire de même : des attaques rapides, puis la fuite pour continuer ailleurs, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus, en France et ailleurs dans le monde, de temples hérétiques et schismatiques ! Certes, durant ces attaques, il est possible que, par mégarde, nous tuions sans le savoir des catholiques eux aussi présents dans les temples hérétiques. S'ils étaient dans ces temples hérétiques tout en sachant qu'ils sont hérétiques, alors ils sont coupables d'un péché mortel ; ainsi, ils sont coupables de leur mort, pas nous. Mais s'ils sont inconscients de se trouver dans un temple hérétique, ils ne pèchent point, mais mourront tout de même, car lors d'une attaque éclair, l'on n'interroge personne : l'objectif est de verser le sang de tous ceux présents dans le temple en moins de dix minutes. En faisant cela, nous marcherons sur les pas des Croisés lors du Siège de Béziers en 1209, qui, pour tuer les cathares, durent aussi, tuer des catholiques. Mais ceux-là ont leurs âmes sauvées, car ils étaient catholiques ; ainsi, ce n'est donc pas une mort malheureuse. Le récit du moine Cesarius de Heisterbach : « Lorsqu'ils (les Croisés) arrivèrent à la grande ville de Béziers... ils l'assiégèrent ; et sous leurs yeux, tous les hérétiques (les cathares) profanèrent d'une manière indicible le livre du Saint Évangile, puis le jetèrent du mur en direction des chrétiens, et, envoyant des flèches après lui, crièrent : "Voilà votre loi, misérables !" Mais Christ, l'auteur de l'Évangile, ne laissa pas un tel affront impuni. Certains de ses disciples, ardents dans la foi, placèrent des échelles contre le mur et, tels des lions, à l'exemple de ceux dont il est question dans le livre des Macchabées (2 Macchabées 11, 11), escaladèrent sans crainte les remparts. Tandis que les hérétiques, pris de panique, s'enfuyaient, ils ouvrirent les portes aux autres et prirent ainsi possession de la ville. Lorsqu'ils découvrirent, d'après les aveux de certains d'entre eux, qu'il y avait des catholiques parmi les hérétiques, ils dirent à l'abbé : "Monsieur, que devons-nous faire ? Nous ne pouvons distinguer les fidèles des hérétiques." L'abbé, comme les autres, craignait que beaucoup, par peur de la mort, se fassent passer pour catholiques et, après leur départ, retournent à leur hérésie. Il aurait répondu : "Tuez-les tous, le Seigneur reconnaîtra les siens !" (2 Timothée 2, 19) Et ainsi, d'innombrables personnes

furent massacrées dans cette ville. Par la grâce divine... quatre cents furent brûlés vifs, et les autres pendus. » Le récit du moine Pierre des Vaux de Cernay : « Que dirai-je ? Sitôt entrés, ils égorgèrent presque tout, du plus petit jusqu'au plus grand, et livrèrent la ville aux flammes. Et fut ladite ville prise le jour de la fête de Sainte Marie-Madeline (ô très-juste mesure de la volonté divine !), laquelle, les hérétiques disaient avoir été la concubine du Christ... C'est juste donc s'ils furent pris et exterminés au jour de la fête de celle dont ils avaient tenu tant de propos injurieux... Même dans l'église... il fut tué d'entre eux jusqu'à sept mille, le jour même de la prise de Béziers. » Le récit de Guillaume de Puylaurens : « Aussitôt tous cherchent un asile dans les églises. Les Croisés pénètrent leur suite et se livrent à un épouvantable massacre dans l'église Sainte Marie-Madeleine, dont ce jour même était la fête... un juste châtement... » Le Seigneur envoya aux Croisés d'innombrables miracles comme signe qu'ils accomplissaient Sa volonté et qu'ils devaient continuer ; ils furent si nombreux qu'il fut impossible de tous les témoigner. L'Archevêque de Tyr témoigne (Histoire des Croisades, p. 442-449) : « La nuit vint mettre un terme à la lutte... Les Croisés, en proie à toutes sortes d'angoisses, échauffés par le désir d'accomplir leurs vœux, attendaient avidement le retour de la lumière du jour pour recommencer le combat et tenter de nouveau la fortune, en espérant que le Seigneur leur accorderait de meilleures chances et leur livrerait enfin la victoire. Leur anxiété cependant était extrême : ils craignaient sans cesse que les ennemis ne parvinssent, de manière ou d'autre, à mettre le feu à leurs machines ; ils veillèrent donc sans interruption, et nul ne se permit de se livrer un moment au sommeil... La nuit touchait à sa fin et les premières lueurs de l'aurore annonçaient la prochaine arrivée du jour. Aussitôt le peuple chrétien se précipite au combat avec une nouvelle ardeur. Chacun retourne à son poste, et reprend l'ouvrage qu'on lui avait assigné la veille... Je ne crois pas devoir passer sous silence un événement qui arrive, dit-on, ce même jour, et qui mérite bien d'être consigné dans cette histoire. Parmi les machines que les Croisés faisaient jouer contre les assiégés (mahométans), il y en avait une qui lançait contre les murailles des rochers d'un poids énorme, avec une violence et un fracas épouvantables, en sorte qu'elle faisait beaucoup de mal à ceux qui occupaient les remparts. Voyant que tous les efforts qu'ils dirigeaient contre cette machine demeuraient absolument infructueux, les assiégés firent venir deux magiciennes et leur ordonnèrent de jeter un sort sur cet instrument et de le rendre inutile en chantant des chansons magiques. Tandis que ces femmes étaient sur la muraille, opérant leurs prestiges et prononçant les paroles qui devaient favoriser leurs enchantements, une meule lancée de cette même machine vient les frapper inopinément, ainsi que trois jeunes filles qui les avaient accompagnées, les brisa en mille pièces et les précipita, sans vie, du haut des remparts. On applaudit avec des transports de joie dans tout le camp des Croisés, et les assiégés, au contraire, furent saisis d'une profonde douleur. Cependant le combat s'était prolongé jusqu'à la septième heure du jour et la victoire demeurait encore incertaine entre les deux partis. Déjà les nôtres désespéraient du succès, et, vaincus par l'excès de la fatigue, ils commençaient à attaquer avec moins de vigueur. Déjà ils formaient le projet de retirer un peu en arrière leur tour mobile, près de se briser sous les coups dont on l'accablait... Ils voulaient remettre au lendemain la suite de leurs travaux... quand tout à coup la faveur divine se manifesta d'une manière bien nécessaire dans une situation si désespérée, et vint apporter quelque consolation aux fidèles, en leur faisant entrevoir l'accomplissement de leurs vœux. On vit sur la montagne des Oliviers un soldat, qui cependant ne reparut plus ensuite dans le camp, brandissant un bouclier resplendissant en donnant un signal à nos légions pour les rappeler au combat et les inviter à recommencer leurs attaques. Ce miracle remplit de joie le duc Godefroy et son frère Eustache : ils s'étaient placés tous deux sur le sommet de la tour, pour se trouver les premiers à l'assaut et veiller de plus près à la défense de leur machine ; aussitôt, poussant de grands cris, ils se mirent à rappeler le peuple et les principaux chefs de leur corps d'armée. Tous, marchant sous la conduite de la miséricorde divine, reviennent avec joie sur leurs pas et montrent à l'envi les uns des autres une si grande ardeur, qu'il semble qu'ils vont recommencer le combat avec des forces toutes nouvelles... On avait vu également dans le camp du comte de Toulouse le signal qui avait apparu sur la même montagne et le bouclier resplendissant qu'avait agité le soldat, et ce spectacle avait

enflammé tous les courages, en donnant à tous les combattants l'espoir assuré de la victoire. Dans l'une et l'autre armée, les Croisés poursuivaient à l'envi les mêmes succès, animés les uns et les autres d'un zèle semblable, par celui qui avait résolu de récompenser dignement le fidèle dévouement de ses serviteurs. Enfin le jour était venu où ils devaient recueillir le fruit de tant de travaux et le prix de leurs glorieux services. » Jean IX, 31 : « Nous savons que Dieu n'écoute point les pécheurs ; mais si quelqu'un honore Dieu et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. » Ainsi, seuls ceux que le Seigneur agrée et exauce peuvent accomplir des miracles ou en recevoir, selon l'interprétation de ce verset par Saint Théophylacte (Catena in Ioannem) : « ... on peut dire que Dieu n'exauce point les pécheurs, en ce sens qu'il ne leur accorde pas le pouvoir de faire des miracles... » ou encore le Docteur de l'Église, Saint Jean Chrysostome (Catena in Ioannem) : « Si vous reconnaissez que Dieu n'exauce point les pécheurs, et que cet homme cependant ait fait un miracle comme jamais aucun homme n'en a fait, il est évident que la puissance en vertu de laquelle il a fait ce miracle est supérieure à toute puissance humaine... » Bref, j'ai laissé quelques incompréhensions dans ce chapitre ; je vais donc clarifier le sens de mes propos afin qu'ils ne soient pas mal interprétés. Lorsque j'ai dit : « ... est-il préférable d'envoyer plusieurs Croisés avec l'équipement nécessaire (lance-roquettes, explosifs) et risquer de sacrifier un grand nombre d'hommes ayant sûrement des épouses et des enfants ou est-il préférable de sacrifier un seul et unique homme volontaire dans un véhicule explosif ? » Certains ont pu voir dans ces propos une forme de matérialisme, au sens où je préférerais sacrifier la vie d'un homme plutôt que du matériel. Or, je précise bien que le problème réside dans le fait que des attaques non martyres risqueraient de tuer « un grand nombre d'hommes ayant sûrement des épouses et des enfants », tandis que l'opération martyre, elle, ne causerait la mort que d'« un seul et unique homme volontaire dans un véhicule explosif... ». Je ne vois là aucun matérialisme à proprement parler. Cependant, je vais tout de même examiner cette interprétation qui m'est prêtée. D'une certaine manière, je me dois d'être matérialiste par devoir, car nous ne sommes pas financés par le Mossad ; ainsi, nous ne souhaitons pas perdre le peu de matériel militaire que nous possédons. C'est d'ailleurs pour cela qu'avant chaque combat, à l'image des Croisés qui faisaient bénir leurs épées, nous ferons bénir nos fusils, de même que nos troupes, afin que le Seigneur veille sur eux. Afin de ne pas gaspiller votre équipement béni, vous devez suivre ces règles : I. Ne pas tirer dans le ciel, II. Ne pas tirer sur les cadavres — à part une à deux fois dans le crâne pour vous assurer de leur mort ; mais si le corps est terrassé depuis des heures, ou que le sang répandu sur le sol est tel qu'il ne peut plus être en vie, ou que sa cervelle est répandue soit sur lui, soit sur le sol, ne tirez pas, III. N'abandonnez jamais votre arme : elle est votre seconde épouse, vos chargeurs vos fils, vos balles vos filles. En dehors de ces trois règles, lorsque vous voyez le matériel de l'ennemi, emparez-vous-en. Voilà donc ce qu'est ce saint matérialisme que nous entendons suivre jusqu'à ce que nous soyons matériellement plus puissants que nos ennemis. Quant à ceux qui s'y opposent, ils s'humilient eux-mêmes par leur stupidité, car sans armes et sans balles, on ne gagne pas une guerre. Ensuite, j'ai utilisé plusieurs termes qui ont pu prêter à confusion. Qu'est-ce donc que le « martyre guerrier » et le « martyre volontaire » ? Le « martyre guerrier », c'est le fait de mourir durant une guerre sainte, c'est-à-dire une guerre menée soit pour défendre Dieu et Ses fidèles, soit pour attaquer les ennemis de Dieu. Le « martyre volontaire », c'est le fait de mourir volontairement, quelle qu'en soit la manière. Souvent, le martyr volontaire est aussi un martyr guerrier, même si, la plupart du temps, le martyr guerrier n'est pas un martyr volontaire mais un martyr involontaire, dans le sens où il est tué au combat. Ainsi, il n'est pas mort de sa propre initiative ; il n'est donc pas un martyr volontaire, mais il en a le même mérite. Le martyre volontaire se fait souvent par explosif, mais pas seulement. Je pense que celui qui avance en première ligne tout en sachant qu'une telle manœuvre va causer sa mort est un martyr volontaire s'il y meurt. De même pour ceux que l'on envoie piéger des routes ou autres avec des engins suspects susceptibles d'exploser durant leur installation, ou encore ceux que l'on envoie désamorcer des engins explosifs. Même s'il s'agit, en un sens, de martyrs volontaires imparfaits, dans la mesure où le martyr volontaire parfait est celui qui s'engage sans aucune intention de retour, ayant renoncé à toute possibilité de continuer à vivre une fois sa mission

commencée, ces martyrs volontaires imparfaits n'en partagent pas moins le même mérite que les martyrs volontaires parfaits et les martyrs involontaires. Avant cela, j'avais parlé du martyre de Saint Pancrace de Rome, âgé de 14 ans, et plus tard j'ai dit : « ... nous savons combien il est difficile de réclamer à des milliers d'hommes de sacrifier leur vie et combien, parmi les Croisés dont la foi est jeune, certains subiront la crainte et les larmes plutôt que le sourire durant le martyre ». Cela a pu prêter à confusion, mais je vais rapidement dissiper toute crainte : nul ne sera forcé de mener une opération martyre, les opérateurs doivent être consentants. Lorsque j'ai dit que « parmi les Croisés », certains « subiront la crainte... durant le martyre... », je parlais de ceux qui, sur le champ de bataille, alors qu'ils souffrent au sol, voient l'ennemi vainqueur avancer vers eux afin de les torturer dans leurs derniers instants. Ceux-là, oui, subiront peut-être la crainte durant le martyre, mais ils seront en vérité les vrais vainqueurs. À propos de l'âge des martyrs, cela peut concrètement se faire à n'importe quel âge, si le martyr a conscience que le Seigneur de tous est Jésus-Christ et que Son Église est la Sainte Église catholique. Comment refuser à quelqu'un, même à une jeune âme, le vœu de quitter cette prison à ciel ouvert qu'est la terre, cette terre d'exil ? Comment refuser à une âme de rentrer chez elle, dans le Royaume de Dieu ? Impossible ! Seuls des athées et de faux chrétiens, qui ne croient pas en l'existence du paradis, peuvent refuser le martyre à une âme ! Alors qu'en vérité, le martyr, à la seconde même où il disparaît de ce bas monde, rejoint l'autre, qui est éternel ! Pressez-vous donc de divorcer avec ce bas monde, même s'il essaie de vous hisser vers lui ! Et sachez qu'il est plus facile de mourir pour le Christ que de vivre pour le monde. Ne repoussez donc pas le jour de votre mort, le jour de votre rencontre avec le Tout-Puissant ! Moi-même, j'ai hâte de recevoir le martyre et, pour rien au monde, je refuserai un tel cadeau, même contre la victoire de la Croisade sur la terre, même contre la popularité et la richesse, même contre l'adoration d'ici-bas. Pour rien au monde je ne repousserai le martyre : si je le vois, je le saisis. Ainsi, que rien de ce monde : goût de la vie, victoire terrestre, épouse, ne vous empêche d'aller à la rencontre de votre Seigneur. Je n'ai pas encore eu la gloire de connaître le martyre ni l'immense joie de voir le Christ Jésus de mes yeux. Alors, ce qui me ferait le plus plaisir, si ce n'est le martyre, serait que d'autres que moi aillent Le connaître et Le saluer pour moi. Quand je pense que les juifs, ces perfides, ont vu le Christ de leurs yeux et L'ont crucifié, Lui, Dieu en personne, la bonté en personne, je ne peux comprendre. Mais imaginez leur punition, eux qui L'ont vu et L'ont crucifié. Alors imaginez notre récompense à nous, qui ne L'avons jamais vu et qui, pourtant, croyons en Lui... Ensuite, lorsque j'ai dit : « L'époque de Saint Augustin d'Hippone ne pouvait laisser place à la guerre au nom de Dieu ou encore au sacrifice guerrier de sa vie au nom de Dieu dans cette même guerre, de peur de perdre les peuples que l'Église mit plus de quatre siècles à conquérir. Mais quand le Seigneur vit que cela était bon, que le peuple catholique savait faire la différence entre le sacrifice de soi pour une cause juste et un suicide ou un sacrifice païen, Il lança la Croisade. » Je parlais là du monde dans sa globalité, tandis que la France a su, dès sa naissance, se faire l'épée et le bouclier de l'Église catholique. D'abord par la bataille bénie de Tolbiac en 496, où le Roi Clovis, après avoir prié le Christ, reçut la victoire contre les Alamans polythéistes, puis par la bataille bénie de Vouillé en 507 contre les hérétiques ariens. La bataille de Tolbiac est la première bataille menée au nom de Jésus-Christ ; ces deux batailles furent donc les deux premières batailles saintes de l'histoire catholique. Aujourd'hui, certains catholiques disent que la guerre n'est pas permise dans le catholicisme et que l'Ordre de Saint-Dismas invente une doctrine du « jihad catholique », que nous copions les mahométans. Or, c'est totalement faux, car selon les mahométans, la révélation d'Allah à Mahomet eut lieu en l'an 610, et ce n'est qu'en l'an 624 qu'il a débuté le « jihad ». Cela veut donc dire que les premiers à avoir combattu au nom d'un Dieu unique furent les catholiques, avec plus de cent ans d'avance sur les mahométans. Puis, qu'est-ce que le « jihad » ? Est-ce un concept unique que seul le mahométisme a su créer ? Non ! Le « jihad » signifie simplement faire la guerre au nom d'Allah, un faux dieu. Or, nous, les catholiques, avons fait pareil, mais au nom du vrai Dieu. Puis est venue la Croisade, qui est la plus parfaite forme de guerre sainte, mais qui ne fut en rien une « révolution » dans le catholicisme, bien avant, nous avons déjà connu des guerres saintes. La Croisade de 1095 était spéciale non pas parce qu'elle était une guerre

faite au nom de Jésus-Christ — cela, nous l'avions déjà fait plusieurs fois auparavant — mais parce qu'elle était une expédition ordonnée par le Pape Urbain II pour récupérer Jérusalem au nom de Jésus-Christ. Elle a donc dépassé toutes les guerres saintes précédentes en matière de sainteté. Mais elle n'est pas la première guerre sainte des catholiques, et surtout pas des Francs. Ne me dites pas que seules les Croisades furent saintes, la Croisade de Barbastro, faite avant celle de 1095, était une guerre sainte, de même que la bataille de Poitiers en 732, la bataille de Roncevaux en 778 ou la bataille de Tourtour en 973 ! Il n'y a jamais eu de peuple plus fièrement guerrier et catholique que le peuple des Francs, et nous en sommes les descendants. Nous, ceux qui, en 732 comme en 1099, avons affronté les Sarrasins, sommes ceux qui avons créé le concept de guerre sainte. Alors que l'on ne vienne pas me dire que je copie de quelque manière que ce soit les mahométans, alors que le peuple auquel j'appartiens fut un peuple guerrier et monothéiste un siècle avant ce peuple, qui n'était alors en Arabie qu'un peuple de caravaniers polythéistes ! Si nous voulons honorer notre baptême, en tant que Francs, nous devons faire ce que la France a toujours fait : se battre pour le Christ ! Nous ne pouvons pas avoir tort, car ce n'est qu'à partir du moment où nous avons cessé de guerroyer contre les ennemis du Christ qu'un châtiment est tombé sur la France : la Révolution ! Notre pays est né du Christ, et sa grandeur est née de la guerre au nom du Christ. Sa disgrâce est née de quoi ? De la tiédeur et de l'arrêt des guerres saintes, ce qui a mené à la Révolution, à une paix factice entre les fidèles et les infidèles ! Et nous sommes encore coincés dans cet état d'humiliation ! Alors réveillez-vous ! Léon XIII dit (*Nobilissima Gallorum gens* ; 8 février 1884) : « La très noble nation française, par les grandes choses qu'elle a accomplies dans la paix et dans la guerre, s'est acquis envers l'Église catholique des mérites et des titres à une reconnaissance immortelle et à une gloire qui ne s'éteindra pas. Embrassant de bonne heure le christianisme à la suite de son roi Clovis, elle eut l'honneur d'être appelée fille aînée de l'Église, témoignage et récompense tout ensemble de sa foi et de sa piété. Souvent, dès ces temps reculés, vénérables frères, vos ancêtres, dans de grandes et salutaires entreprises, ont paru comme les aides de la Divine Providence elle-même. Mais ils ont surtout signalé leur vertu en défendant par toute la terre le nom catholique, en propageant la foi chrétienne parmi les nations barbares, en délivrant et protégeant les saints lieux de Palestine, au point de rendre à bon droit proverbial ce mot des vieux temps : *Gesta Dei per Francos*. Aussi leur est-il arrivé, grâce à leur fidèle dévouement à l'Église catholique, d'entrer comme en partage de ses gloires et de fonder des œuvres publiques et privées où se manifeste un admirable génie de religion, de bienfaisance, de magnanimité... Si la France, parfois oublieuse de ses traditions et de sa mission, a conçu envers l'Église des sentiments hostiles, cependant, par un grand bienfait de Dieu elle ne s'est pas égarée ni longtemps ni tout entière. »

Pour les épouses des Croisés et les veuves des Martyrs

Le Commandeur Athanase de France s'exprime :

Nombreuses sont les impies m'ayant diabolisé pour mes positions anti-avortement et pour mon image mariale de la femme : piété, chasteté, simplicité. Cette image mariale de la femme est la vraie beauté. Ô mes frères, soyez heureux que vos épouses et prétendantes soient simples et pas des mannequins, elles qui sont belles du dehors mais qui de l'intérieur sont affreuses. Or, l'époux est en pacte avec l'épouse pour accéder au Royaume de Dieu, n'est-ce pas ce qu'ils sont ? Des compagnons s'entraîdant pour le salut de leurs âmes ! Or, comment faire confiance à une créature parfumée et maquillée, vulgaire et profane, qui vous tente au péché et cause votre perdition ? Non, le vrai bijou de ce monde est la femme mariale, ne demander rien d'autre au Seigneur. Ne savez-vous pas qu'il est aujourd'hui presque impossible de trouver une femme digne ? Ne vous attardez donc pas sur son visage, son corps, son portefeuille, mais attardez-vous uniquement sur sa foi, car le Seigneur n'a pas offert à l'homme et à la femme de changer de visage ou de corps mais leur a offert mieux : la possibilité de travailler leur foi et de la rendre plus puissante que le diable ! Est-

ce donc le discours d'un homme haïssant les femmes ou voulant la réduire à un objet ? Non ! Mais le discours d'un catholique éduqué, et insoumis face à la calomnie !

Notre intention est de bâtir une nation saine et vertueuse, mais à une nation vertueuse, un peuple vertueux. Les hommes sont donc appelés à imiter le Christ et les femmes sont appelées à imiter la Très Sainte Vierge. Ô mes frères et sœurs, il ne vous est pas demandé d'être sans peur, mais d'être endurants dans l'épreuve ! Ô mes frères, vous êtes appelés à lutter contre les impies en croisade. Ô mes sœurs, vous êtes appelées à veiller sur vos enfants en l'absence de vos maris et à prier pour tous les Croisés, non pas pour leur survie, mais pour leur victoire, leur martyre et leur glorieuse résurrection. Soyez telles des recluses pieuses, discrètes, modestes et patientes, car votre travail est une droiture qui nous conduira à la victoire totale sur la terre comme dans les Cieux. Et quand vos maris reviendront de la Croisade, si Dieu le veut, soyez avec eux maternelles et tendres afin d'apaiser leurs maux. Et quand ils se seront remis ou que le devoir les aura appelés, dites-leur : « Ô mon mari, n'est d'inquiétude pour moi... il sera pour moi une grande peine lorsque j'apprendrai ton trépas ou celui de nos fils... mais imagine quelle paix et bonheur j'aurais lorsque je penserai que tu jouis d'un statut très spécial auprès de Notre Père et que, prosterné devant son trône, se trouve mon mari ou mes fils ! » Et ayez dans votre esprit que ce sont eux qui sacrifient leurs vies pour cet État catholique où l'équité régnera, un État où les fillettes auront leurs propres écoles et les femmes leurs propres wagons dans les trains et métros, un État où les femmes seront prises en charge par des médecins de même sexe dans les hôpitaux et cabinets, un État autant paisible pour la femme que pour l'homme dont le Seigneur sera le pilier, et cela implique des sacrifices !

Néanmoins, il est évidemment une gloire suffisante pour les familles des martyrs que ceux-ci aient atteint le Royaume de Dieu en réussissant leurs opérations, cependant, dans le cas où les parents dépendaient de leur fils martyr pour assurer leur survie ou/et celles d'autres membres de la famille proche (autres enfants des parents en question) nous leur offririons donc une prime raisonnable, en monnaie, en vivres, ou en autres biens, et nous ferions de même dans le cas d'une épouse dont le mari est martyr, ainsi, quand nous parlons de biens c'est que nous pourrions offrir une voiture, un logement, etc. Sans demander de loyer, de plus, nous pourrions offrir aux jeunes membres des familles de martyrs la gratuité des études supérieures dans les meilleurs établissements dans les spécialisations de leurs choix. Évidemment, cela ne remplacera pas les martyrs, mais les martyrs ne partent pas sans adieux à leurs familles. Ainsi, ils les aiment et elles les aiment, et quand une personne en aime une autre, elle espère le meilleur pour elle, et les martyrs ne font pas exception. Ainsi, en prenant soin de leurs familles, nous honorons leur sacrifice et leur volonté et assurons leur sécurité, qui sera notre priorité.

La Crucifixion du Christ

Jean 15, 12-14 : Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Personne n'a un plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande.

Le Christ l'a dit, et l'a accompli, il est mort sur la croix pour nos iniquités, il nous a permis de vivre pour nous repentir du mal que nous portons en nous et que nous commettons. Notre Seigneur a été d'une si grande Miséricorde avec nous, dépassant celle qu'il eut avec l'humanité d'avant le déluge et avec les Juifs de l'Ancienne Alliance. Le Seigneur a offert aux Juifs et aux non-juifs de la Nouvelle Alliance la possibilité de se repentir, qu'importe les actes commis, même les coupables de la mort du Christ pouvaient se repentir et accéder au Royaume de Celui qu'ils avaient injustement assassiné. Car le Christ a dit à l'Apôtre Pierre : "Remets ton épée en son lieu ; car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. Penses-tu que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne m'enverra pas à l'heure même plus de douze légions d'anges ?" (Matthieu 26, 52-53).

(N'ayez d'inquiétude, ce verset n'est pas un appel au pacifisme, cela vous sera expliqué dans l'un des chapitres suivants « Réflexions sur l'Évangile ».)

Le Seigneur aurait pu faire pleuvoir sur nous ses puissantes légions angéliques pour punir nos iniquités, mais Il ne le fit point !

Genèse 6,5-7 : Dieu voyant que la malice des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leurs cœurs étaient tournées au mal en tout temps, se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre ; et touché de douleur jusqu'au fond du cœur, j'exterminerai, dit-il, l'homme que j'ai créé, de la face de la terre, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis le reptile jusqu'aux oiseaux du ciel...

Le Seigneur aurait pu faire tomber sur nous le déluge comme il l'avait fait au temps de Noé, mais il ne le fit point ! Le Christ aurait pu faire construire une Arche aux Apôtres et aux disciples comme il l'avait commandé à Noé pour ne sauver que les justes parmi tous les injustes de la terre, mais il ne le fit point ! Tous les adorateurs de faux dieux, les Romains, les Gaulois, les Berbères... Tous ont pu accéder un jour ou l'autre à la prêche de l'Évangile... Malgré qu'ils eussent adoré des faux dieux, or, quand le peuple juif avait adoré le veau d'or, il fut décrété du Seigneur la mort de trois mille hommes (Exode 32, 28) ! Le Seigneur nous a cent fois plus facilité que le peuple de Noé et que le peuple juif. Saisissez donc l'épée la plus solide, la catholicité, celle qui ne se brisera jamais, et sachez que ceux qui ne la saisissent pas seront damnés ! Il n'y a pas d'autre Église : un seul berger pour un seul troupeau ; saisissez-la, et le côté sombre de vos vies s'éclaircira. Cette épée ne peut pas se briser, mais la main qui la tient peut faiblir et finir par se briser ; restez donc sur vos gardes : le paradis pour tous ceux qui ont saisi l'épée, c'est pour lui que vous devez aimer et détester ; il n'y a pas d'autre épée : le paradis ou l'enfer pour l'éternité !

Nous n'avons pas oublié le passé, et il inspire le présent

De 850 à 859, les mahométans tuèrent une cinquantaine de catholiques pour blasphème, c'est-à-dire pour avoir publiquement prêché la perversion du faux prophète Mahomet. Le plus marquant est qu'ils l'ont fait à Cordoue, en Hispanie, sur des terres chrétiennes qu'ils ont envahies, comme ils l'avaient déjà fait au Maghreb, qui était aussi chrétien, car l'un de nos plus grands docteurs, Saint Augustin d'Hippone, était un berbère et venait d'Hippone, qui deviendra Annaba. Ils le firent aussi plus tard en Anatolie, qui deviendra la Turquie. Ainsi, ne croyez pas que les croisades eurent lieu sans raison : les mahométans ont toujours été invasifs et impérialistes. Aujourd'hui, voyez le verdict : Sainte-Sophie a été transformée en mosquée, de même pour la Cathédrale Sainte-Mère-de-Dieu, une très belle église arménienne en phase de devenir une mosquée. Aujourd'hui, il est temps d'agir en France pour ne pas qu'un jour les mahométans puissent dire : "Nous avons pris Jérusalem, la Phénicie, la Syrie, le Maghreb, l'Hispanie, l'Anatolie, qui étaient de base toutes des terres chrétiennes, et maintenant nous avons pris la France ! Allahu Akbar !" D'ailleurs, celui ayant causé la mort des Martyrs de Cordoue, Abd al-Rahman II, possède une statue à son effigie à Murcie, en Espagne : Ô Espagne, toi qui te dis catholique, où est ton catholicisme ? En honorant le souvenir d'un mahométan assassin, tu as montré ton indifférence envers Dieu et Son Église. Nous appelons donc à la destruction de cette statue par décapitation : décapitez-la, car Abd al-Rahman II a fait décapiter des chrétiens !

Le 18 octobre 1009, les mahométans détruisirent le Saint-Sépulcre, ce qui encouragea grandement le premier appel à la Croisade en 1095. L'historien Yahya ibn Sa'id al-Antaki dit : "Ils s'emparèrent de tous les meubles qui se trouvaient dans l'église et les détruisirent complètement ; ils ne laissèrent que ce dont la destruction était très difficile."

Le 14 août 1480, à Otrante, environ 800 catholiques furent tués par les mahométans pour avoir refusé de se convertir au mahométisme.

Le 7 février 1593, à Aubenas, Saint Jacques Salès et Saint Guillaume Saullemouche furent tués par les protestants après avoir refusé d'apostasier la foi catholique : le premier fut abattu d'un coup de feu et le second poignardé à mort. Leurs deux corps furent traînés dans Aubenas et jetés dans une fosse pour cadavres d'animaux.

Le 12 novembre 1623, Saint Josaphat Kountsevitch, archevêque de Polotsk, fut martyrisé par les schismatiques orientaux et son corps fut jeté dans une rivière.

Du 9 juillet au 18 juillet 1860, au Levant, dans la Phénicie et la Syrie, jusqu'à 22 000 chrétiens furent tués par les talmudistes et les mahométans.

Du 5 mai 1789 à aujourd'hui, en France, les millions de catholiques martyrisés par la Révolution et la République, qui ont causé la décatholisation de la France et de son peuple — une décatholisation encore poursuivie — ont conduit plus de cinquante millions d'âmes décatholisées en enfer parmi le peuple de France, peut-être même plus...

Rien n'est oublié : nous ne subirons plus et appliquerons la redoutable justice de nos pères : celle du Seigneur et de la terreur, celle de l'épée et du bûcher !

Richard le Pèlerin dit (Chanson d'Antioche) : Que le Dieu qui à Béthanie ressuscita Lazare, et qui livra pour nous son corps aux tourments, octroie à tous ceux qui l'aiment et croient en lui une véritable pénitence ! Et qu'il couvre de confusion ceux qui croient et adorent Mahomet. Seigneurs, dans notre chanson il n'y a pas de fables, mais la pure vérité et un saint enseignement. Ici commence l'histoire de l'expédition de Pierre, comment il vint au sépulcre et y fit son oraison. Dieu lui apparut en songe et lui donna avis de retourner au royaume de France ; muni de son divin scel pour être cru plus sûrement, de dire à son peuple entier de venir délivrer ses très-saintes reliques que retiennent les mécréants ; et d'aller le venger à cette condition, que tous ceux qui y trouveraient la mort obtiendraient la rémission de leurs péchés et auraient leur habitation dans le Paradis céleste... Maintenant, seigneurs, écoutez ce que dit l'Écriture : Vous devez vous souvenir du Dieu qui vous a faits. Quand il vous eut créés, il vous mit dans un doux repos, jamais vous n'eussiez eu de travail, si Adam n'eut péché. Dieu envoya son Fils sur la terre pour vous tirer de l'enfer ; puis il livra son corps qu'on attachait à la croix ; nul de Pilate ni des Juifs qui ne lui fit injure ! Puis il nous aima tant qu'il nous donna son nom : Chrétiens vient du nom de Christ. Puisque nous croyons qu'il a souffert la mort pour nous, il serait juste... que les chrétiens prissent la croix pour lui, et qu'ils aillent le venger du peuple de l'antéchrist, qui ne croit pas en lui, ne sert ni ne lui obéit ; qui, autant qu'il le peut, méprise ses commandements, pour ce, il serait bien juste de le confondre et de les chasser de la terre, sans en laisser un seul ; et Jésus rendrait à nos âmes une abondance de grâces... Notre-Seigneur nous demande d'aller à Jérusalem pour occire les païens et détruire ce peuple sans foi qui ne veut pas croire en Dieu ni honorer ses actions, ni suivre ses commandements. Mahomet, Tervagan doivent être écrasés par nous. Nous devons fondre leurs images et en offrir à Dieu la matière... pour qu'en partant de ce monde vous entriez dans un meilleur. Sitôt que Dieu fut pris par les Juifs, tourmenté, navré et blessé par les clous et la lance, à sa droite un larron fut dressé. Dismas était le nom sous lequel il fut baptisé. Il crut bien en Dieu : qu'il en ait la récompense ! Quand il vit Jésus expirant, il commença à parler comme un homme jugé à mort : « Roi, Fils de la Vierge, très-grande est ta clémence ; sauve-moi avec toi, quand tu iras aux cieux. Tu devrais bien faire en sorte d'être vengé de ces méchants Juifs, dont tu as reçu tant d'outrages ! » Quand Jésus l'entendit, il se tourna vers lui « Ami, dit-il, le peuple qui doit me venger avec des épieux acérés n'est pas encore né. Il viendra détruire les païens incrédules qui ont toujours repoussé ma loi. La sainte chrétienté sera exaucée ; ma terre conquise, mon pays délivré. D'aujourd'hui en mille ans ce peuple sera baptisé, enrôlé, et le saint sépulcre repris ! »

« Guerre juste et vie des soldats du Christ »

Saint Bernard de Clairvaux dit (*De Laude novae militiae*, chap. IV) : D'abord, parmi eux, la discipline et l'obéissance sont en honneur ; ils savent, selon les paroles de la Sainte Écriture, "que le fils indiscipliné est destiné à périr" (Ecclésiastique 22, 3), et que "c'est une espèce de magie de ne vouloir pas se soumettre, et une sorte d'idolâtrie de refuser d'obéir" (1 Rois 15, 23). Ils vont et viennent au commandement de leur chef ; c'est de lui qu'ils reçoivent leur vêtement et, soit dans les habits, soit dans la nourriture, ils évitent toute superfluité et se bornent au strict nécessaire (...) Ils habitent sous un même toit, ne possèdent rien en propre et ne sont préoccupés que de la pensée de conserver entre eux l'union et la paix. Aussi, dirait-on qu'ils ne font tous qu'un cœur et qu'une âme, tant ils s'étudient, non seulement à ne suivre en rien leur propre volonté, mais encore à se soumettre en tout à celle de leur chef. Jamais on ne les voit rester oisifs ou se répandre çà et là poussés par la curiosité ; mais quand ils ne vont point à la guerre, ce qui est rare, ne voulant point manger leur pain à ne rien faire, ils emploient leurs loisirs à réparer, raccommoder et remettre en état leurs armes et leurs vêtements, que le temps et l'usage ont endommagés et mis en pièces ou en désordre ; ils font tout ce qui leur est commandé par leur supérieur, et ce que réclame le bien de la communauté. Ils ne font, entre eux, acception de personne, et sans égard pour le rang et la noblesse, ils ne rendent honneur qu'au mérite. Pleins de déférence les uns pour les autres, on les voit porter les fardeaux les uns des autres, et accomplir ainsi la loi du Christ (...) Ils ont les dés et les échecs en horreur ; ils ne se livrent ni au plaisir de la chasse ni même à celui généralement si goûté de la fauconnerie ; ils détestent et fuient les bateleurs, les magiciens et les conteurs de fables, ainsi que les chansons bouffonnes et les spectacles, qu'ils regardent comme autant de vanités et d'objets pleins d'extravagance et de tromperie. Ils se coupent les cheveux, car ils trouvent avec l'Apôtre que c'est une honte pour un homme de soigner sa chevelure. Négligés dans leur personne et se baignant rarement, on les voit avec une barbe inculte et hérissée et des membres couverts de poussière, noircis par le frottement de la cuirasse et brûlés par les rayons du soleil. Mais à l'approche du combat, ils s'arment de foi au-dedans et de fer, au lieu d'or, au-dehors, afin d'inspirer à l'ennemi plus de crainte que d'avidités espérances. Ce qu'ils recherchent dans leurs chevaux, c'est la force et la rapidité, non point la beauté de la robe ou la richesse des harnais, car ils ne songent qu'à vaincre, non à briller, à frapper l'ennemi de terreur, non point d'admiration. Point de turbulence, point d'entraînement inconsidéré, rien de cette ardeur qui sent la précipitation de la légèreté. Quand ils se rangent en bataille, c'est avec toute la prudence et toute la circonspection possibles qu'ils s'avancent au combat tels qu'on représente les anciens (...) puis s'élancent sur leurs adversaires comme sur un troupeau de timides brebis, sans se mettre en peine, malgré leur petit nombre, ni de la cruauté, ni de la multitude infinie de leurs barbares ennemis ; car ils mettent toute leur confiance, non dans leurs propres forces, mais dans le bras du Dieu des armées à qui ils savent, qu'il est bien facile de faire tomber une multitude de guerriers dans les mains d'une poignée d'hommes, et qu'il n'en coûte pas plus de faire échapper les siens à un grand qu'à un petit nombre d'ennemis, attendu que la victoire ne dépend pas du nombre et que la force vient d'en-haut. Ils en ont souvent fait l'expérience, et bien des fois il leur est arrivé de mettre l'ennemi en fuite presque dans la proportion d'un contre mille et de deux contre dix mille. Il est aussi étonnant de voir comment ils savent se montrer en même temps, plus doux que des agneaux et plus terribles que des lions, au point qu'on ne sait s'il faut les appeler des religieux ou des soldats.

Enseignements catholiques sur la guerre

Dictionnaire de théologie catholique (Guerre) : La guerre est juste, quand elle est entreprise pour acquérir une paix durable... C'est une grande erreur de croire qu'une guerre est

justifiée par le désir d'agrandir un empire, d'obtenir des richesses, et d'acquérir la gloire. Guerroyer dans ces conditions et pour ce but, c'est faire un grand acte de brigandage.

(Cela n'interdit pas que des groupes catholiques étrangers puissent prêter allégeance au Royaume de France afin d'agir sous son autorité pour établir ou rétablir la catholicité ailleurs qu'en France. Le Royaume de France, seul État catholique existant actuellement, se réserve l'exercice exclusif et souverain du pouvoir de reconnaître, sans consultation ni approbation extérieure, la légitimité et la catholicité d'un État. Les territoires sous l'autorité de ces groupes vassaux ne sont pas annexés par le Royaume de France ; ils conservent une existence politique distincte, tout en étant soumis à ses directives. Le Royaume de France ne reconnaît comme États légitimes que lui-même et ceux dont les lois ont pour maîtresse la Loi de Dieu, telle que nous l'appliquons, c'est-à-dire à la perfection. En conséquence, tous les autres États et gouvernements actuellement existants sont dépourvus de légitimité et reconnus comme des usurpateurs du pouvoir légitime censé être soumis à la Loi de Dieu, laquelle donne aux États et à leurs chefs la légitimité, et donc le droit à l'existence et à la prospérité. En tout territoire, dès lors qu'un groupe de catholiques — même s'il n'est composé "que" de deux ou trois hommes — s'emploie effectivement à l'application de la Loi de Dieu, ce groupe est reconnu comme constituant l'autorité légitime, à l'exclusion de toute majorité égarée et dirigeants mécréants. Il n'y a point du tout d'impérialisme et de brigandage à désirer que la terre entière soit soumise à Dieu et à Sa Loi, tant que la diversité des peuples et l'existence de multiples États sont respectées. L'impérialisme véritable consiste plutôt à vouloir qu'une seule nation domine le monde et écrase toutes les autres, comme l'ont tenté l'URSS et le Troisième Reich et actuellement l'Union européenne. Ce n'est pas la volonté du Royaume de France. Le Royaume de France aspire à l'établissement d'États souverains mais catholiques. Il ne nie ni ne supprime le droit à l'existence des peuples, des cultures, des traditions et des États voisins et étrangers, pourvu que ceux-ci se soumettent à la Loi de Dieu. Refuser cette Loi est un crime, car le Seigneur, Créateur de l'univers, en est le légitime propriétaire. Comme il est écrit dans le Psaume 23, versets 1 et 2 : « Au Seigneur est la terre et toute sa plénitude ; le globe du monde et tous ceux qui l'habitent. Car c'est lui-même qui l'a fondée au-dessus des mers, et qui l'a disposée au-dessus des fleuves. » D'ailleurs, lorsque je disais précédemment : « L'Ordre de Saint-Dismas part en croisade pour rendre sa gloire à l'Église catholique et à la France, si Dieu nous l'accorde, mais attention, croisade n'est pas synonyme d'impérialisme : nulle autre terre que les Gaules réunies (c.-à-d. la France) ne doit être prise par les Croisés français, car elles sont nos terres ancestrales, nos terres légitimes. » Je ne disais point du tout que le Royaume de France n'avait pas le droit de détenir des terres ailleurs que sur son territoire principal : la France métropolitaine, toutes les Gaules réunies. J'interdis seulement à ce royaume d'envahir les terres des pays qui ne lui sont pas hostiles. Je n'adhère pas du tout à cette conception tribale de la nation qui se refuse à détenir d'autres terres que la sienne (la principale). Si des États, qu'importe leur puissance et leur position sur le globe, veulent prêter allégeance au Commandeur de France et intégrer le Royaume de France, ils sont les bienvenus, et nous rendons grâce au Seigneur. Évidemment, géographiquement parlant, la France est en Europe, la France est une terre, mais dans sa fonction d'État, le Royaume de France peut détenir des terres en dehors de la France, comme la Corse, la Martinique ou la Terre Sainte. Il est donc tout à fait légitime au Royaume de France de convoiter la France métropolitaine mais aussi tous types de territoires en dehors de cette dernière qui voudraient, avec le plein consentement, appartenir au Royaume de France par une sincère allégeance et un contrat de vassalité. Ainsi, les territoires sous le contrôle de la République en outre-mer doivent devenir des territoires du Royaume de France. Hélas, il sera difficile de se battre sur différents fronts. Nous appelons donc les hommes vivant en Corse, en Martinique, en Nouvelle-Calédonie et en toutes les autres terres d'outre-mer contrôlées par la République à : 1. prêter allégeance au Royaume de France et combattre localement contre la République, (ou) 2. immigrer en France métropolitaine afin de participer à la Croisade de la France métropolitaine, et une fois la victoire accordée par le Seigneur Tout-Puissant, nous augmenterons la cadence de la Croisade d'outre-mer !)

Dictionnaire de théologie catholique (Guerre) : Quoique la guerre soit un redoutable fléau entraînant toutes sortes de calamités, elle n'est pas cependant intrinsèquement mauvaise et contraire au droit naturel. Elle est toujours un très grand mal physique ; elle n'est pas toujours un mal moral. Elle peut être juste, et, quelquefois, même nécessaire... Parfois, en effet, elle est l'unique moyen par lequel un État peut pourvoir à sa propre sécurité, et assurer son existence contre les injustes agressions d'un État voisin, ou maintenir le respect de droits d'une grande importance auxquels il ne saurait renoncer sans un grave dommage, ou sans un déshonneur plus préjudiciable encore qu'une perte de biens matériels. Or, de même que, de droit naturel, il est permis à un individu de repousser, même par la violence, un injuste agresseur qui en veut à sa vie, à sa fortune, ou à son honneur ; de même, et à plus forte raison, cela est permis à une nation, qui, constituée en corps politique, forme une personne morale et publique. Le chef de cette nation a non seulement le droit, mais aussi le devoir de prendre ce moyen pour sauvegarder les intérêts généraux dont il a la charge. Ce droit et ce devoir s'entendent non seulement de la guerre strictement défensive, mais aussi de la guerre offensive rendue nécessaire par les agissements d'un État voisin, dont les menées ambitieuses constitueraient un danger réel.

Les Pères John A. McHugh et Charles J. Callan disent (Théologie Morale, n° 1380, 1382) : La guerre n'est pas contre la Loi de Dieu. Sous la loi de la nature, Melchisédech bénit Abraham qui retournait vainqueur après avoir défait les quatre rois (Gen. XI^V, 18-20). Sous la loi écrite, Dieu a souvent commandé ou approuvé la guerre, comme on peut le voir dans l'Exode et dans les livres qui suivent, en plusieurs endroits. Sous la loi nouvelle, Saint Jean-Baptiste a reconnu la légalité de la profession militaire (Luc 1, 14). Jésus a félicité un centurion. Les actes (X, 2) parlent de l'officier Corneille comme d'un homme religieux; et Saint Paul loue les guerriers de l'Ancien Testament comme Gédéon, Barac, Samson etc. (Hébr. XI, 32-34). La guerre n'est pas contre la loi de l'Église. L'Église n'a jamais condamné la guerre comme telle. Elle s'est toujours efforcée de promouvoir la paix ou de diminuer les maux de la guerre qui ne pouvaient pas être empêchées. Mais ses déclarations officielles et les écrits des Saints Pères montrent qu'elle reconnaissait que le recours aux armes par une nation n'est pas nécessairement blâmable. L'Église a approuvé certaines guerres comme étant nécessaires et dignes d'éloge. Ainsi, les croisades, auxquelles est due la préservation de la civilisation chrétienne. ont été promues par l'Église; des ordres militaires ont été institués par elle pour la défense du saint sépulcre; et elle a conduit aux honneurs de l'autel des soldats comme Saint Sébastien, Saint Maurice, Saint Martin de Tours, Sainte Jeanne d'Arc et Saint Louis.

Dictionnaire de théologie catholique (Guerre) : Dans l'Ancien Testament. — On n'y trouve aucun texte qui insinue que la guerre est une chose intrinsèquement mauvaise, ou qu'elle soit défendue aux fidèles serviteurs du vrai Dieu. Beaucoup de passages, au contraire, la présentent comme une chose bonne en diverses circonstances, et les écrivains inspirés louent, à maintes reprises, les hauts faits de guerre accomplis par les saints de l'Ancien Testament, ou par les hommes suscités de Dieu, à cette fin. Ainsi furent loués Abraham, Moïse, Josué, Samson, Jephté, Gédéon, Barac, David, les Macchabées.

Dictionnaire de théologie catholique (Guerre) : Fidèle interprète de la pensée du Christ, l'Église, quoique prêchant la paix et la charité universelles, ne condamna jamais la guerre. Comme Saint Jean-Baptiste, elle donna des règles de conduite aux militaires, mais ne les obligea pas à quitter leur profession. Dès les premiers siècles, même au temps des persécutions, on vit des soldats embrasser le christianisme, sans abandonner le service des armes, et des chrétiens, nés dans la vraie foi, s'élever aux plus hauts grades dans les armées impériales, tels que Saint Sébastien et autres. Plusieurs s'y sanctifièrent et y obtinrent la couronne du martyre. Si l'on trouve parfois, dans les écrivains de cette époque, des paroles tendant à signaler une certaine incompatibilité entre l'état militaire et le christianisme, ce n'est point que cet état leur parût intrinsèquement mauvais, ou contraire aux lois de l'Évangile, mais parce que la fréquentation des compagnons d'armes païens et la soumission

à des chefs infidèles présentaient un vrai danger de perversion et d'apostasie pour les chrétiens, qui pouvait lui être forcés à prendre part aux sacrifices idolâtriques, ou à vénérer les images des faux dieux placées sur les étendards. Il y avait donc là, pour eux, vu ces circonstances spéciales, un péril prochain de chute grave, contre lequel on ne pouvait trop les prémunir.

Dictionnaire de théologie catholique (Guerre) : La guerre, se faisant d'État à État, n'autorise que l'expropriation ou la saisie des biens d'État, tels que villes, forteresses, arsenaux, armes, munitions, revenus des domaines publics, ou autres ressources qui constituent la force politique et militaire d'une nation ; mais non celle des biens appartenant à des particuliers, surtout à ceux qui ne prennent point part activement aux hostilités. Ravir ces biens serait faire de la mirande ou du pillage. Les simples soldats doivent s'en abstenir, et les chefs sont obligés en conscience de les empêcher. De même, et à plus forte raison, doit-on respecter les biens des hôpitaux, des églises, des monastères, et des institutions pieuses, ou de bienfaisance.

Dictionnaire de théologie catholique (Guerre) : Lorsque les crimes, et surtout les crimes d'un certain genre, se sont accumulés jusqu'à un certain point marqué par la justice divine, celle-ci frappe, parfois au même instant, tous les peuples coupables ; et ces peuples, loin de faire aucun effort pour échapper à la divine sentence, ou pour l'atténuer, ou pour l'abrégier, se précipitent les uns contre les autres, s'offrant comme d'eux-mêmes aux souffrances, aux supplices et à la mort expiatoire. Tant qu'il leur restera du sang, ils viendront l'offrir sur l'autel du sacrifice, et, plus tard, une jeunesse devenue rare, après la disparition de tant de générations fauchées par les aveugles exécuteurs de la vengeance divine, se fera raconter ces guerres désolatrices produites par les crimes de ses pères... La guerre est donc divine en elle-même, comme la terrible justicière du Dieu offensé... Malgré la lourde responsabilité encourue par ceux qui déclarent une guerre, on peut être certain, cependant, qu'elle n'éclate qu'au moment précis fixé par la Providence... La sagesse divine qui, selon le mot de l'Écriture Sainte, arrive infailliblement à ses fins, avec force et suavité, se sert parfois des passions humaines et de l'ambition des potentats, pour exécuter les décrets de Sa justice et punir les contempteurs de Sa Loi. Dieu châtie, parfois, les uns par les autres, les nations qui ont la prétention de vivre sans lui... Oui, rien dans le monde ne dépend plus immédiatement de Dieu que la guerre, dans son origine, dans son développement, dans sa terminaison et dans ses résultats.

Quel est le beau côté de la guerre ?

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Au soldat en temps de guerre) : La France a toujours été une nation militaire. Le soldat français, tout pacifique qu'il est en temps de paix, est un lion en temps de guerre : sa réputation de bravoure est proverbiale, et c'est dans le monde entier qu'il passe à juste titre pour le plus brave, pour le plus intrépide. En Crimée, un officier russe prisonnier disait à un de nos officiers : « Les soldats français sont des lions conduits par des lions. » C'est un bel éloge dans la bouche d'un ennemi. Aussi la guerre, malgré ses horreurs et ses dangers, a toujours fait vibrer l'âme du soldat français. Nos braves troupiers oublient tout, dès qu'il s'agit de se battre. Il n'y a plus pour eux ni fatigue, ni péril : ils se jettent sur l'ennemi comme sur une proie, et ils ne sont contents que lorsqu'ils l'ont vaincu, dispersé, mis en fuite... Et puis, le soldat est, plus que les autres, l'homme du devoir : en temps de guerre, son dévouement au devoir va jusqu'à l'héroïsme ; car, pour obéir à ses chefs, il fait sans sourciller le sacrifice de sa vie. C'est magnifique ; c'est français ; c'est chrétien ! — Voilà le beau côté de la guerre pour le soldat.

Pourquoi le chrétien doit-il demeurer fidèle à sa foi, même pendant la guerre ?

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Au soldat en temps de guerre) : Eh ! parce qu'il risque sa vie ; tout simplement. Le soldat français a deux drapeaux : celui du ciel et celui de

la terre. Il doit les aimer tous deux d'un même amour et ne jamais oublier l'un pour l'autre. Ce serait lui faire injure, surtout en campagne, que de l'exhorter à être bien fidèle au drapeau de la France : mais c'est lui rendre service et le plus grand des services que de l'exhorter à penser à son âme, au milieu des hasards de la guerre. Nous avons tous une âme à sauver, un Dieu à servir, une éternité bienheureuse à conquérir, un enfer éternel à éviter. Cela regarde tout le monde, le soldat tout comme les autres; et cela regarde le soldat en temps de guerre comme en temps de paix. Comme le ciel domine la terre, ces grandes vérités-là dominant tout, doivent passer avant tout ; et, en toutes circonstances, c'est la grosse affaire. Pendant la guerre, il faut être chrétien, plus fidèlement encore, s'il se peut, que pendant la paix. Plus que jamais, il faut respecter ses chefs, se dévouer pour eux, leur obéir avec une fidélité absolue; plus que jamais il faut être esclave du devoir, "les meilleurs chrétiens sont les meilleurs soldats" disait un célèbre capitaine. Et cela se comprend : le chrétien, c'est par excellence l'homme du devoir. Et puis, quand l'âme est en paix avec Dieu et qu'il n'y a rien à craindre de ce côté-là, le soldat marche à l'ennemi sans arrière-pensée ; la mort elle-même n'a plus rien qui puisse l'épouvanter. Tout est gain pour lui : s'il en réchappe, c'est la gloire, c'est l'avancement, c'est la croix d'honneur, c'est la joie du retour; s'il succombe, c'est encore mieux ; c'est le ciel, c'est la gloire parfaite, c'est le bonheur qui ne finit jamais. De quoi voulez-vous qu'ait peur un homme pareil ?

Pour le soldat en temps de guerre, qu'est-ce donc qu'être chrétien ?

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Au soldat en temps de guerre) : Être chrétien, ce n'est pas seulement assister le dimanche à la Messe militaire et accomplir certains actes extérieurs de religion compatibles avec le service ; c'est encore, c'est surtout penser souvent à Dieu, prier très-souvent au fond du cœur, surtout pendant les heures de faction, pendant les marches et les contre-marches, et dans tous les autres moments où l'on est un peu plus libre; c'est mettre sa conscience en bon état, au moyen d'une bonne petite visite faite à l'aumônier ou à quelque autre prêtre des villes ou villages où l'on passe, et, une fois la visite faite, bien garder la pureté reconquise de la conscience; c'est éviter avec soin les fautes où le soldat tombe plus aisément : le blasphème du saint nom de Dieu, l'ivresse, la maraude, le vol, les paroles ordurières, les péchés contre la pureté, l'indiscipline, la désobéissance aux chefs, les emportements de la colère. Être chrétien en temps de guerre, c'est encore se conduire honorablement en pays ennemi. Point de pillage, point de brutalités, point d'outrages aux femmes, aux enfants, aux vieillards; respect de la religion et de la propriété, générosité envers tous ! Il y va de l'honneur chrétien et français. Le vrai soldat de la France ne sait pas seulement se faire craindre; il sait encore se faire respecter, se faire aimer partout où il passe. Voilà ce que c'est qu'être chrétien en temps de guerre. Le brave soldat qui veille ainsi sur lui, est béni de Dieu : s'il vient à être frappé à l'improviste, sa préparation est toute faite, et il peut être assuré de la miséricorde de son divin Juge.

Que faire la veille de la bataille ?

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Au soldat en temps de guerre) : Ceci est encore plus solennel... Demain nous nous battons; tout se prépare pour assurer la victoire; on n'oublie rien... Donc, on n'oublie pas non plus la grosse affaire : on se met en règle, et on prévoit ce qui peut arriver demain. Le jour et la nuit, l'aumônier est au service de tous, bon, cordial, le cœur et les bras ouverts, indulgent pour les faiblesses du pauvre troupier; il l'attend, armé de cette merveilleuse puissance que Dieu seul peut donner et qu'il donne à ses prêtres : la puissance de tout pardonner au repentir, tout, absolument tout. Que c'est beau et que c'est consolant ! Chose étrange ! il y a des gens qui ont peur de ce pardon si doux ! Souvent, ce sera un vieux soldat décoré, un sous-officier intrépide, un officier dix fois cité à l'ordre du jour ; ce sont des braves, presque des héros... et ils ont peur ! Peur de quoi ? De se confesser. Est-ce la foi qui leur manque ? Pas du tout : ils sont baptisés ; ils ont fait une bonne première communion ; ils portent sur leur cœur la médaille bénie de la Sainte Vierge, pieux souvenir de leur mère ou de leur sœur ;ils repoussent l'idée de mourir comme

des chiens ; et malgré tout cela, à la veille d'un combat, à la veille peut-être de paraître au tribunal de Dieu, ils hésitent à mettre ordre à leur conscience ! Quelle folie ! Risquer son éternité, quand il est si facile de l'assurer ! La veille de la bataille, mes amis, faites tout votre possible pour vous mettre en paix avec Dieu. Si vous ne pouvez arriver jusqu'à l'aumônier, tâchez d'aller trouver un autre prêtre, n'importe lequel, le premier venu ; et confessez-vous. Repentez-vous sincèrement de toutes vos fautes ; car, sans le repentir, la confession elle-même ne serait rien. Si vous le pouvez, allez-vous confesser de tout votre cœur, comme de braves enfants et de vrais chrétiens. Vous vous relèverez pardonnés ; et si le lendemain arrive un accident, si quelque boulet brutal, quelque éclat de bombe vient vous coucher par terre sans vous laisser le temps de dire « Ouf ! » au moins votre âme est sauve ; et la patrie du ciel n'aura pas à pleurer sur vous comme la patrie de la terre.

Que faire pendant la bataille ?

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Au soldat en temps de guerre) : Le champ de bataille, c'est le champ d'honneur : il faut s'y comporter en brave ; il faut vaincre ou mourir. Et si vous êtes blessé, ranimez votre foi, pensez à Dieu qui a permis cette blessure ; offrez-lui vos souffrances, et appelez bien vite l'aumônier. Le prêtre est le chirurgien du bon Dieu, qui possède une recette merveilleuse pour soulager tous les maux ; il vous dira de ces bonnes choses qui viennent tout droit du ciel, et qui sont un baume divin, pour calmer et consoler ; il vous bénira, il vous réconciliera avec Dieu.

Que faire si je suis mortellement blessé pendant la bataille ?

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Au soldat en temps de guerre) : Si vous tombez mortellement frappé, ah ! mon brave ami, pour l'amour de Dieu et de votre âme, ne perdez pas de temps ! Faites tout d'abord un fameux acte de contrition : « Mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés, et recevez-moi dans votre miséricorde ! Mon bon Dieu, je ne suis qu'un pauvre pécheur ; mais vous êtes bon, et vous pardonnez tout, dès qu'on se repent. Je me repens de tout, de tout sans exception ! ... Jésus, mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur : pardonnez-moi mes péchés ! ... Sainte Vierge Marie, priez pour moi. Je vous offre mes souffrances et ma mort ! » Dites cela, ou quelque chose de semblable, du fin fond du cœur. Le bon Dieu vous entendra, et adoucira vos derniers moments. Pensez à votre bonne mère, à votre première communion, au bon curé qui vous l'a fait faire ! Si votre bon Ange vous envoie un prêtre, confessez-vous immédiatement ; repentez-vous de toutes vos forces, et soyez plein de confiance en la miséricorde divine. Votre salut éternel est assuré ; et vos parents et vos amis seront fiers de vous lorsqu'ils apprendront que, tombé au champ d'honneur, vous êtes mort non-seulement en brave, mais encore en chrétien. Lorsque, pour une raison ou pour une autre, vous ne pourriez pas vous confesser, tout ne serait pas perdu : l'Église nous enseigne, en effet, qu'un bon acte d'amour de Dieu et de contrition parfaite efface de suite tous les péchés mortels, pourvu que le repentir soit bien sincère et qu'on soit résolu tout de bon à se confesser au prêtre si la chose n'était pas impossible. Or, avoir la contrition parfaite, c'est se repentir, de tout son cœur, de ses péchés, non par crainte de l'enfer, mais par amour pour le bon Dieu qui nous aime tant. Je le répète : la contrition parfaite, avec le sincère désir de se confesser, suffit pour mettre en état de grâce les pauvres mourants qui ne peuvent pas avoir de prêtre. Voici la formule de l'acte de contrition parfaite, qu'un bon chrétien doit savoir par cœur et répéter souvent : Jésus, mon Dieu, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon et que le péché vous déplaît. Je fais un ferme propos moyennant votre grâce, de ne plus pécher à l'avenir. — On pourrait dire encore plus brièvement : Jésus, mon Dieu, je vous aime et je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé. Je vous en supplie, n'oubliez pas cela si vous venez à en avoir besoin. Il y va du salut de votre âme. C'est comme cela qu'est mort, en vrai chrétien, le chevalier Bayard, l'honneur de sa patrie, surnommé partout « le chevalier sans peur et sans reproche. » Blessé à mort se sentant mourir, il appela son écuyer, se fit déposer au pied d'un arbre, et là, baisant en guise de croix la poignée de son épée, il demanda tout

haut pardon au bon Dieu, de toutes ses fautes, avec tant de foi, de ferveur, de repentir, de simplicité, de confiance, que le pauvre écuyer pleurait à chaudes larmes. Ne pouvant se confesser une dernière fois, comme il l'aurait voulu, il dit naïvement à son écuyer ses principaux péchés, afin de s'humilier davantage... Il rendit ainsi sa belle âme entre les mains de son Créateur. — Voilà comment sait mourir un soldat français !

Que se passera-t-il une fois que je serai mort ?

Catéchisme du Concile de Trente, Du septième article du Symbole : Pour bien mettre en lumière cette vérité, les Pasteurs auront soin de distinguer deux temps différents où chacun de nous doit nécessairement comparaître devant Dieu, pour rendre compte de toutes ses pensées, de toutes ses actions, de toutes ses paroles, et pour entendre, séance tenante, la sentence de son Juge. Le premier arrive au moment où nous venons de quitter la vie. À cet instant-là même, chacun paraît devant le tribunal de Dieu, et là il subit un examen rigoureux sur tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a pensé pendant sa vie. C'est ce qu'on appelle le Jugement particulier. L'autre arrivera lorsque tous les hommes réunis ensemble, le même jour et dans le même lieu, comparaîtront devant le tribunal de leur Juge. Là, sous les yeux de tous les hommes de tous les siècles, tous et chacun entendront le Jugement que Dieu aura porté sur eux. Et cette sentence ne sera pas la moindre peine et le moindre châtiment des impies et des scélérats. Au contraire, les Saints et les Justes y trouveront une partie de leur récompense, puisque leur conduite y sera manifestée, telle qu'elle aura été pendant la vie. Ce jugement s'appelle le Jugement général. Mais ici il faut nécessairement montrer pourquoi, après un Jugement particulier pour chacun, les hommes doivent subir encore un Jugement général pour tous... Trois principaux signes, nous dit la Sainte Écriture, doivent précéder le Jugement général : la prédication de l'Évangile par toute la terre, l'apostasie, et l'antéchrist.

Prépare ta rencontre avec le Seigneur : ne meurs pas pécheur !

Le Jugement dernier

Saint Alphonse de Liguori dit (Préparation à la mort) : Avant de paraître en personne, le juge, dit la Sainte Écriture, « fera marcher le feu devant lui » (Psaume 96, 3). Il tombera donc du ciel un feu qui consumera tout ici-bas. « La terre et toutes les choses de la terre seront, dit l'apôtre Saint Pierre, consumées par le feu » (2 Pierre 3, 10). Ainsi, palais, églises, maisons de campagne, cités, royaumes, tout doit être réduit en un morceau de cendres. Il faut que le feu purifie cette demeure, infectée par tant de péchés... Les derniers hommes ont à peine cessé de vivre; déjà la trompette retentit et tous les morts ressuscitent. « Oui, dit Saint Paul, le son de la trompette se fera entendre et les morts ressusciteront » (1 Corinthiens 15, 52). Pendant que la trompette retentit, les Bienheureux descendent du Ciel et l'on voit ces âmes, toutes resplendissantes de beauté, s'unir à ces mêmes corps avec lesquels elles ont servi Dieu en cette vie; les malheureuses âmes des damnés s'élancent du fond des enfers pour entrer dans ces corps maudits avec lesquels elles ont offensé Dieu. Oh ! Quelle différence entre les corps des Bienheureux et ceux des damnés ! Beaux, éclatants, plus resplendissants que le soleil, « car les justes brilleront alors comme le soleil » (Matthieu 13, 43), tels se montrent les justes. Bienheureux donc celui qui, à l'exemple des saints, sait ici-bas mortifier sa chair, en lui refusant les plaisirs défendus, et qui, pour mieux la tenir dans le devoir, lui interdit même les jouissances licites et ne craint pas de la maltraiter. Quel ne sera pas alors son bonheur et avec quelle joie il dira ce que Saint Pierre d'Alcantara disait, après sa mort, à Sainte Thérèse : « Heureuse pénitence, qui me vaut une si grande gloire ! » (S. Thérèse d'Avila, Autobiographie, ch. 27, n. 19 (MA, p. 192). Quant aux réprouvés, leurs corps hideux et noirs exhalent une odeur infecte ! Aussi quelle peine n'éprouve pas le damné à reprendre son corps ! — Corps maudit, s'écrie l'âme, c'est pour te contenter que je me suis perdue. — Et toi, âme maudite, répond le corps, toi qui avais la raison en partage, pourquoi m'as-tu accordé ces plaisirs qui nous ont perdus l'un et l'autre

pour toute l'éternité ? A peine ressuscités, les hommes recevront des anges l'ordre de se rendre tous dans la vallée de Josaphat pour y être jugés. « Peuples! Peuples ! A la vallée du carnage ! Car le jour du Seigneur est proche » (Joël 3, 14). Quand tous seront réunis, les anges viendront faire la séparation des justes d'avec les réprouvés. « Les anges s'élanceront, dit Jésus Christ, et ils sépareront les méchants du milieu des justes » (Matthieu 13, 49). Les élus prendront place à droite, tandis que les damnés seront chassés à gauche. Quelle peine n'éprouverait pas une personne de se voir honteusement chassée d'une réunion, d'une église ! Mais combien plus grande sera la peine de ceux qui se verront alors chassés de la compagnie des saints ! De quelle confusion ne seront pas couverts les impies en se voyant abandonnés, après qu'on aura soigneusement réuni les justes ? Déjà si glorieusement placés à la droite, voici que les élus, pour comble d'honneur, s'élèvent dans les airs par-dessus les nuées, afin d'aller avec les anges au-devant de Jésus Christ qui va descendre du Ciel. « Nous serons, dit Saint Paul, emportés avec eux dans les airs au-devant du Christ » (I Thessaloniens 4, 17). Et les damnés, comme autant de boucs marqués pour la boucherie, resteront confinés à gauche, attendant que leur Juge vienne prononcer publiquement la condamnation de tous ses ennemis. Puis apparaît, pour prendre également part au jugement, la Reine des anges et des Saints, la Très Sainte Vierge Marie. Enfin sur un trône de lumière arrive le Juge éternel dans tout l'éclat de sa majesté. « Ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté » (Matthieu 24, 30). « Et tous les peuples, en le voyant, seront dans un affreux tourment » (Joël 2, 6). A la vue de Jésus Christ, tous les élus ont tressailli de joie, tandis que les réprouvés sont en proie à des tourments plus cruels que l'enfer lui-même. « Oui, dit Saint Jérôme, les damnés aimeraient mieux endurer tous les supplices de l'enfer que la seule présence du Seigneur » (...) Alors, selon la prédiction de Saint Jean, les damnés demandent aux montagnes de tomber sur eux et de les dérober aux regards de leur Juge irrité : « Ils crieront aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous et cachez-nous de celui qui est assis sur le trône et de la colère de l'Agneau » (Apocalypse 6, 16). Mais déjà le jugement commence. Les débats s'ouvrent, c'est-à-dire que chaque conscience est mise à découvert. « Le jugement se tient, dit Daniel, et les livres sont ouverts » (Daniel 7, 10). Contre les réprouvés se présentent, comme témoins, d'abord les démons. « On les entend, dit Saint Augustin, s'écrier : Ô Dieu infiniment juste, décidez que cet homme soit à moi, puisqu'il ne voulut pas être à vous » (S. Augustin (plutôt Paulin d'Aquilée, selon Glorieux, n. 40), Liber exhortationis, c. 62, PL 40, 1073). Puis leur propre conscience. « Elle rendra témoignage contre eux », dit Saint Paul (Romains 2, 15). A leur tour, les murs de ces demeures, où les pécheurs ont offensé Dieu, se transforment eux-même en témoins et crient vengeance. Enfin, comme dernier témoin, se lève le juge lui-même; car il était là, à chaque insulte que lui faisait le pécheur. « C'est moi le juge et le témoin », dit le Seigneur (Jérémie 29, 23). Et Saint Paul nous apprend qu'alors « le Seigneur illuminera le secret des ténèbres » (1 Corinthiens 4, 5). Il découvrira au genre humain tout entier les péchés les plus honteux et les plus secrets des réprouvés... Et maintenant, la sentence va être prononcée. Jésus Christ tourne d'abord vers les élus et il leur adresse ces douces paroles : « Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume préparé pour vous depuis l'origine du monde » (Matthieu 25, 34). Saint François d'Assise, ayant appris par révélation qu'il était prédestiné, ne se possédait plus de bonheur (Marc de Lisbonne, Chroniques de l'Ordre des Frères Mineurs, p. 1, liv. 1, ch. 60, t. 1, Venise, 1582, p. 97). Avec quelle joie par conséquent les justes entendront le souverain Juge leur dire : Venez, enfants de bénédiction, venez au royaume céleste ! Pour vous plus de peines, plus de craintes. Vous êtes sauvés et sauvés pour l'éternité. Je bénis le sang que j'ai répandu pour vous et je bénis les larmes que vous avez répandues sur vos péchés. Allons au paradis, où nous serons toujours ensemble durant toute l'éternité. La Très Sainte Vierge Marie bénit, elle aussi, ses fidèles serviteurs et elle les invite à monter au ciel avec elle. Alleluia ! Alleluia ! S'écrient les élus; et c'est en poussant ce cri de joie qu'ils entrent en triomphe dans le ciel pour posséder Dieu, le louer et l'aimer à jamais. Et nous, disent alors les réprouvés, en se tournant vers Jésus Christ, qu'allons-nous devenir, malheureux que nous sommes ? Vous, leur répond le souverain Juge, puisque vous avez rejeté et méprisé ma grâce, « retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel

» (Matthieu 25, 41). Oui, retirez-vous et allez-vous-en loin de moi. Je ne veux plus vous voir ni vous entendre. Maudits, partez et partez avec ma malédiction, puisque vous avez méprisé ma bénédiction. Et où donc Seigneur, où doivent-ils aller, ces misérables ? Au feu, brûler corps et âme; dans l'enfer. Et pour combien d'années, et pour combien de siècles ? Quoi ! Des années et des siècles. Au feu éternel ! Pour toute l'éternité, tant que Dieu sera Dieu. La sentence est prononcée. Alors, dit Saint Ephrem, les réprouvés font leurs adieux aux anges, aux saints, à leurs parents, et à la divine Mère : « Adieu, juste; adieu, Croix; adieu, Paradis ! Pères et enfants, adieu, puisque nous ne verrons plus jamais aucun de vous ! A vous aussi, adieu, Sainte Vierge Marie Mère de Dieu » (...) Au milieu de la vallée s'ouvre aussitôt un vaste abîme, où tombent tous ensemble démons et damnés; puis ils entendent, grand Dieu ! Se fermer sur eux pour toute l'éternité ces portes qui ne doivent plus s'ouvrir à jamais, jamais, non jamais.

Le Paradis

Saint Alphonse de Liguori dit (Préparation à la mort) : Voilà donc l'âme entrée dans la béatitude de Dieu. Désormais elle est à l'abri de toute souffrance. « Car, dit Saint Bernard, dans le ciel il n'y a rien qui déplaît. » Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et il n'y aura plus de mort, plus de deuil, plus de cri, plus de douleur; car le premier état est passé. Alors celui qui est assis sur le trône dit : « Voici que je vais faire toutes choses nouvelles » (Apocalypse 21, 4). Dans le ciel il n'y a plus ni maladie, ni pauvreté, ni incommodités; on n'y connaît plus toutes ces vicissitudes de jours et de nuits, de froid et de chaleur; il y règne un jour d'une inaltérable sérénité et un printemps toujours également délicieux. Là, plus de persécutions, ni de jalousies : dans ce royaume de l'amour, tous s'aiment tendrement et chacun se réjouit du bonheur des autres comme de son propre bonheur. Là, plus de craintes, parce que l'âme, confirmée en grâce, ne peut plus pécher ni perdre Dieu. « Voici que je vais faire toutes choses nouvelles ». Tout y est nouveau et tout y est de nature à réjouir et à consoler les bienheureux. « Il y a là, dit Saint Bernard tout ce qui plaît ». Dans le ciel, la vue jouira du ravissant spectacle que présente « la cité d'une beauté parfaite » (Lamentations 2, 15). Quel charme on éprouverait à parcourir une ville dont le cristal formerait le pavé et dont les palais, tous d'argent, seraient garnis de lambris d'or et ornés de guirlandes de fleurs. Plus belle, beaucoup plus belle est la cité céleste ! Quelle joie encore de voir tous les élus, décorés des insignes de la royauté; tous en effet sont rois, comme dit Saint Augustin : « autant de citoyens, autant de rois » Et que sera-ce donc de voir Marie, plus belle à elle seule que tout le Paradis ! Que sera-ce surtout de voir l'Agneau divin, Jésus, l'époux des âmes, puisqu'une de ses mains, à peine entrevue, suffit pour ravir d'admiration l'âme de Sainte Thérèse ? (S. Thérèse d'Avila, Autobiographie, ch 28, n. 1 : « Un jour où j'étais en oraison, il plut au Seigneur de me montrer uniquement ses mains, si admirablement belles que je ne saurais les décrire... Quelques jours plus tard, je vis aussi ce divin visage qui, ce me semble, m'absorba tout entière » (MA, p. 193). Pour la satisfaction de l'odorat, quels parfums du paradis ! Et pour l'ouïe, quelles harmonies que les harmonies célestes ! Si Saint François d'Assise (S. Bonaventure, Legenda Major, c. 5, n. 11 (DV, p. 629)) pensa mourir de joie, un jour qu'un Ange lui fit entendre une seule note sur un instrument de musique, quelle joie ce sera d'entendre tous les saints et tous les anges chanter en chœur les louanges de Dieu ! « Ils vous loueront, Seigneur, s'écrie le Psalmiste, dans toute la durée des siècles » (Psaume 83, 5). Et surtout quelle joie d'entendre Marie exalter la gloire de Dieu ! La voix de Marie est dans le ciel, dit Saint François de Sales, ce qu'est dans une forêt la voix du rossignol, dont le chant surpasse celui de tous les autres oiseaux (S. François de Sales, Traité de l'amour de Dieu, liv. 5; ch 11 : « Ainsi, Théotime, entre tous les chœurs des hommes et tous les chœurs des anges, on entend cette voix hautaine de la Très Sainte Vierge, qui, relevée au-dessus de tout, rend plus de louange à Dieu que tout le reste des créatures ». Mais la réunion de tous ces délices ne constitue que la moindre partie du ciel. Ce qui fait vraiment le ciel, c'est le souverain Bien, c'est Dieu lui-même. Au-dessus de ces beautés, de ces harmonies, et de tous les autres délices, que le Seigneur promet de nous donner en récompense, la principale béatitude de la cité céleste, c'est Dieu, c'est de voir et

d'aimer Dieu face à face. « Moi-même, dit le Seigneur au patriarche Abraham, je serai ta récompense infiniment grande » (Genèse 15, 1). Impossible que nous comprenions en cette vie quelle joie c'est de voir et d'aimer Dieu face à face. Toutefois, nous pouvons nous en former quelque idée par ce que nous savons de l'amour divin... [Mais] pour les âmes qui aiment Dieu et qui se trouvent dans la désolation, il n'y a pas de plus grande peine ici-bas que la crainte de ne pas l'aimer et de n'en être pas aimé. « L'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine » (Ecclésiaste 9,1). Mais en le Paradis, l'âme est assurée qu'elle est aimée de Dieu; elle se voit heureusement perdue dans l'amour de son Seigneur qui la tient étroitement embrassée comme sa fille chérie; et elle comprend en même temps que leur mutuel amour ne se brisera plus jamais durant toute l'éternité. Dans le Ciel, elle connaîtra plus parfaitement l'amour que Dieu nous a témoigné en se faisant homme et en donnant sa vie pour nous.

L'Enfer

Saint Alphonse de Liguori dit (Préparation à la mort) : Lieu de tourments, où tous les sens et toutes les puissances du réprouvé ont à subir chacun son supplice spécial, et chaque sens sera d'autant plus tourmenté qu'il aura servi davantage à l'offense de Dieu. « Par où quelqu'un a péché, c'est par là qu'il est tourmenté » (Sagesse 11,17). « Autant il a été dans les délices, autant infligez-lui de tourments » (Apocalypse 18,7). La vue sera tourmentée par les ténèbres. Terre ténébreuse et « couverte des ombres de la mort », dit Job (Job 10, 21). En ce monde le feu éclaire : mais en enfer il sera tout obscur. « La voix du Seigneur partage en deux la flamme du feu » (Psaume 28, 7), c'est-à-dire, selon l'explication de Saint Basile (S. Basile de Césarée, Homélie sur le Psaume 33, n. 8, PG 29, 371), le Seigneur séparera le feu d'avec sa lumière, de telle sorte qu'il ne fera plus l'office d'éclairer, mais seulement de brûler; et comme le dit plus brièvement Albert le Grand (S. Albert le Grand, Summa theologica, p. II, qu. 2, Opera, t. 18, Lyon, 1651, p. 85), il séparera la clarté de la chaleur. De ce feu sortira une fumée, qui formera, pour aveugler les damnés, cet ouragan de ténèbres dont parle Saint Jude : « Une tempête de ténèbres leur est réservée pour l'éternité » (Jude 13). A quoi Saint Thomas ajoute que les réprouvés auront bien quelque lumière, mais « seulement ce qu'il faudra pour leur faire voir tout ce qui est de nature à les torturer (S. Thomas D'Aquin, Somme théologique, Supplément, q. 97, art. 4, c : « L'enfer sera disposé en vue de procurer la plus grande souffrance des damnés. La lumière et les ténèbres y seront donc dans la mesure où ils procurent le plus de souffrance... absolument parlant, ce lieu est ténébreux. Pourtant, par une disposition divine, il y a là assez de lumière pour qu'on puisse voir ce qui peut faire souffrir l'âme » (RJ, trad. Réginald-Omez, pp. 387-377). C'est ainsi qu'à ce faible rayon de lumière ils apercevront la laideur des autres damnés et qu'ils verront les démons prendre les formes les plus horribles et les plus épouvantables. L'odorat aura son tourment. Quel supplice d'être enfermé dans une chambre avec un cadavre en putréfaction ! « De leurs cadavres, dit Isaïe, s'élèvera une odeur fétide » (Isaïe 34,3). Le damné est contraint de rester parmi ces millions et ces millions de damnés, tous vivants pour souffrir et néanmoins à l'état de cadavres par l'infection qu'ils exhalent. D'après Saint Bonaventure, si le corps d'un réprouvé était rejeté sur la terre, il suffirait, par son odeur infecte, à faire mourir tous les hommes. Après cela, des insensés viendront nous dire : Si je vais en enfer, je n'y serai pas seul. Les malheureux ! Plus il y a de monde dans l'enfer, plus on y souffre. « Réunis tous ensemble, ces malheureux, dit Saint Thomas, loin de soulager leur misère, ne feront que l'aggraver » (S. Thomas d'Aquin, Somme théologique, Supplément, q. 89, art. 4, c : « Cela ne réduit en rien la peine des démons, car en tourmentant les autres, ils sont tourmentés eux-mêmes. La société de ces malheureux ne diminue pas leur malheur, elle l'augmente » (RJ, trad. Réginald-Omez, p. 68-69). En effet tout contribue à les faire souffrir davantage : cette infection, les hurlements et aussi l'étroitesse de leur prison. Car dans l'enfer ils sont entassés, comme les brebis qui se pressent pendant l'hiver les unes contre les autres. « Ils sont jetés en enfer comme des brebis », dit David (Psaume 48, 15). Bien plus, ils y sont entassés, comme des raisins qu'on foule dans le pressoir. « Son pied foule le pressoir du vin de la fureur et de la colère de Dieu

» (Apocalypse 19, 15). De là résulte un nouveau supplice : celui de l'immobilité. « Qu'ils deviennent immobiles comme la pierre » (Exode 15, 16). Par conséquent, dans quelque position que le damné tombe en enfer, au jour du jugement général, il devra la garder sans pouvoir jamais changer de place, ni même remuer le pied ou la main, tant que Dieu sera Dieu. L'ouïe sera tourmentée par les hurlements continuels et les lamentations de tous ces misérables désespérés, outre que les démons ne cesseront de faire le vacarme le plus assourdissant. « Des bruits terribles retentiront toujours à leurs oreilles », dit Job (Job 15, 21). Pour quelqu'un qui veut dormir, quel supplice n'est-ce pas d'entendre sans cesse un malade qui se lamente, un chien qui aboie, un enfant qui pleure ? Malheureux réprouvés ! Il leur faut entendre sans cesse et durant toute l'éternité les clameurs et les hurlements de tant de suppliciés. Pour le goût, le supplice de la faim. Dévorante est la faim qu'endure le damné. « Comme des chiens affamés, dit l'Écriture, ainsi souffriront-ils de la faim » (Psaume 58, 15). Mais jamais le damné n'aura même une miette de pain. De plus, telle est sa soif que toute l'eau de l'océan ne suffirait pas pour l'étancher. Mais il n'en recevra pas une seule goutte. De toutes les peines que le damné souffre dans ses sens, la plus cruelle c'est celle du feu, qui affecte le toucher. « La chair de l'impie, dit l'Ecclésiastique, aura pour bourreaux le feu et le ver » (Ecclésiastique 7, 17). Aussi, dans la sentence finale, le Seigneur en fait-il mention à part : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel » (Matthieu 25, 41). Même en ce monde, la peine du feu est la plus grande de toutes les peines. Et pourtant notre feu et le feu de l'enfer diffèrent tellement que, mis à côté l'un de l'autre, le premier ne conserve plus que l'apparence du feu; et, comme dit Saint Augustin, « ce n'est du feu qu'en peinture » (S. Augustin, Sur le Psaume 49, n. 7, PL 36, 569 (Vivès, t. 12, p. 465)). Saint Vincent Ferrier ajoute qu'auprès du feu de l'enfer, le nôtre perd toute sa chaleur (S. Alphonse fait référence à une pensée chère à S. Vincent Ferrier qui parle souvent du feu « intolérable » et « inextinguible » de l'enfer. Cf., par exemple, Sermones oestivales, Venise, 1573, pp. 195, 230, 472, 478). La raison en est que Dieu a créé le feu d'ici-bas pour notre utilité, tandis que le feu de l'enfer, il l'a formé tout exprès pour tourmenter. « Autre est le feu qui sert aux usages de l'homme, dit Tertullien, autre le feu qui sert à la justice de Dieu » (Tertullien, Apologétique, c. 48, 14-15, PL 1, 527-528). C'est au souffle de la colère que ce feu vengeur s'allume, comme Dieu le déclare lui-même : « Un feu s'est allumé dans ma fureur » (Jérémie 15, 14). Aussi Isaïe l'appelle-t-il un esprit d'ardeur : « Vienne le Seigneur laver les souillures par un esprit d'ardeur » (Isaïe 4, 4). Le damné ne sera pas seulement exposé au feu, mais plongé dans le feu : « Maudits, allez dans le feu éternel ». Aussi le malheureux damné sera tout environné de flammes, comme le bois dans une fournaise. Il aura donc un abîme de feu sous ses pieds, un abîme de feu par-dessus la tête; un abîme de feu autour de lui. Ce qu'il touche, ce qu'il voit, ce qu'il respire, c'est du feu, rien que du feu. Il sera dans le feu, comme le poisson dans l'eau. Que dis-je ? Non content de l'entourer, le feu, pénétrant à l'intérieur, ira tourmenter le damné jusque dans ses entrailles. Son corps ne sera plus que du feu, en sorte que les entrailles lui brûleront dans le corps, le cœur dans la poitrine, le cerveau dans la tête, le sang dans les veines, la moelle même dans les os... Le damné sera tourmenté dans sa mémoire par le souvenir des années que le ciel lui donna pour se sauver et qu'il fit servir à se perdre, et des grâces qu'il reçut de Dieu et dont il ne voulut pas profiter. Il sera tourmenté dans son intelligence, parce qu'il comprendra d'une part la grandeur du bien qu'il a perdu en perdant le ciel et Dieu, et d'autre part, son impuissance de jamais les recouvrer. Il sera tourmenté dans sa volonté, en voyant que de toutes ses demandes aucune ne sera plus exaucée. « Le désir des pécheurs périra » (Psaume 111, 10). Le malheureux ! Jamais il n'aura rien de ce qu'il désire et toujours il aura ce qu'il abhorre, c'est-à-dire ces éternels supplices. Il voudrait sortir de ces tourments et trouver la paix; mais sans cesse il sera tourmenté et jamais il n'aura la paix.

...

Saint Alphonse de Liguori dit (Préparation à la mort) : Une âme privée de Dieu est une mer agitée par la tempête, comme dit l'Esprit Saint : « Les impies sont comme une mer impétueuse qui ne peut s'apaiser » (Isaïe 57, 20). Je le demande : si l'on conduisait

quelqu'un à une partie de plaisir où il y eut musique, danses et rafraîchissements et que là on le suspendit par les pieds, la tête en bas, est-ce qu'il se divertirait un seul instant ? Tel est l'homme dont l'âme se trouve bouleversée : tel est-il, comblé, si l'on veut, des biens de ce monde, mais privé de Dieu. Il mangera, boira, dansera, portera avec grâce de riches vêtements, recevra des honneurs, obtiendra tel poste, acquerra telle propriété; mais la paix, il ne l'aura jamais. « Il n'y a pas de paix pour les impies » (Isaïe 57, 21). La paix vient de Dieu seul et Dieu l'accorde non pas à ses ennemis, mais à ses amis.

Prépare ta rencontre avec le Seigneur : ne meurs pas pécheur !

Que faire si je survis à la bataille ?

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Au soldat en temps de guerre) : Que l'ivresse de la victoire ne vous empêche pas de remplir alors deux grands devoirs : l'un, de reconnaissance; l'autre, de charité fraternelle. Devoir de reconnaissance envers le bon Dieu, qui a daigné vous faire sortir sain et sauf de cette mêlée sanglante, de cette grêle de boulets et de balles, de ces terribles chocs, de ces prises et reprises de positions, de ces incroyables périls où il semble que vous auriez dû trouver vingt fois la mort. Au lieu de cela, vous voici vivant, et plus vivant que jamais, tout prêt à recommencer. Remerciez Dieu et la Sainte Vierge. Ne soyez point ingrats ; sans quoi, vous pourriez vous en repentir une autre fois. Devoir de charité fraternelle, envers vos camarades qui ont glorieusement succombé dans la lutte. Certes, il est beau de mourir au champ d'honneur; mais ces braves n'en ont pas moins besoin de prières. Presque tous, pour ne pas dire tous, ont certainement des fautes à expier dans le Purgatoire avant d'entrer au ciel ; et c'est un grand devoir de charité chrétienne et de fraternité militaire que de beaucoup prier après les batailles pour tous ceux qui ont succombé.

Le soldat chrétien doit, autant que possible, prier pendant son temps libre et même au cours des combats difficiles : le Pater Noster, l'Ave Maria, le Credo, l'Acte de Contrition, etc. Lorsque, au cours de la bataille, vous êtes à couvert ou que l'attaque n'a pas encore commencé, il n'est jamais une perte de temps de demander l'aide du Seigneur, de Sa Très Sainte Mère ou de Ses Anges.

Qui sistit, vincitur; qui procedit, vincit ! Qui s'arrête est vaincu ; qui avance vainc !

Le soldat chrétien doit avancer en première ligne et ne point cesser de penser qu'une telle mission est une bénédiction :

Occupet extremum rabies : mihi turpe relinqui ! Traduction : « Que la gale attrape le dernier ; j'aurais honte de rester en arrière ! »

Victoria splendens aut martyrium per excellentiam ! Traduction : « La victoire éclatante ou le martyre par excellence ! »

Chanson de Roland : Seigneurs barons, ne reculez point. Au nom de Dieu, ne pensez qu'à deux choses : à recevoir et à donner de bons coups... C'est notre roi : notre devoir est de mourir pour lui. Chrétienté est en péril, maintenez-la. Il est certain que vous aurez bataille : Car, sous vos yeux, voici les Sarrasins. Or donc, battez votre coulpe, et demandez à Dieu merci. Pour guérir vos âmes, je vais vous absoudre : Si vous mourez, vous serez tous martyrs : Dans le grand paradis vos places sont toutes prêtes... Ce Sarrasin me semble bien hérétique ; plutôt mourir que de ne pas aller le tuer. Jamais je n'aimai les couards ni la couardise... devant homme mortel je ne reculerai pas. Plutôt mourir que de mériter un tel reproche !

Commandements chevaleresques : V. Tu ne fuiras pas devant l'ennemi, VI. Tu combattras les infidèles sans trêve et avec acharnement.

Henri de La Rochejaquelein dit : Si j'avance, suivez-moi ; si je meurs, vengez-moi ; si je recule, tuez-moi !

Mais si notre courage sacrificiel ne suffit point à faire capituler les ennemis, à l'exemple des Croisés, terrifions-les, afin qu'ils capitulent ou tuons-les :

L'historien Alphonse Vétault dit (Godefroy de Bouillon) : Godefroy surprit les vainqueurs sur le champ de bataille, occupés à décapiter les morts et les blessés...

L'historien Alphonse Vétault dit (Godefroy de Bouillon) : Les barons envoyèrent même à ces ambassadeurs trois cents têtes coupées sur le champ de bataille : singulier hommage, qui n'était pas loin de ressembler à un sinistre avertissement.

L'historien Alphonse Vétault dit (Godefroy de Bouillon) : Ils taillèrent en pièces les Turcs, sans perdre eux-mêmes un seul homme. Quelques heures après ils entraient à Antioche, ramenant les chevaux des vaincus et portant suspendues à leurs selles chacun plusieurs têtes sanglantes.

L'historien Alphonse Vétault dit (Godefroy de Bouillon) : A la fin, les Turcs, enfoncés et massacrés sur toute la ligne, furent obligés de faire volte face. On les poursuivit, l'espace de deux lieues environ, jusqu'à leur quartier général, au château de Harem, situé aux confins du territoire d'Alep. Les défenseurs de cette forteresse, sans tenter la moindre résistance, y mirent le feu à l'arrivée des Croisés ; mais les chrétiens du pays éteignirent les flammes, et livrèrent à Godefroy cette citadelle importante. Sa petite troupe revint le soir au camp devant Antioche, avec de riches dépouilles, parmi lesquelles une grande quantité d'armes et mille chevaux magnifiques. Elle rapportait en outre, suspendues aux arçons des selles, cinq cents têtes de mahométans décapités, des mieux apparents, comme dit une chronique. On prit un cruel plaisir à lancer, au moyen des machines, deux cents de ces têtes dans l'intérieur de la ville, pour apprendre à Aki-Sian le sort des renforts dont ses sentinelles, postées au sommet des tours, guettaient l'arrivée depuis la veille. Les autres furent exposées sur des pieux, en vue des remparts.

L'historien Alphonse Vétault dit (Godefroy de Bouillon) : Dans un nuage de poussière, parmi les cris de fureur ou d'angoisse, les gémissements des mourants et les cris de ralliement proférés en vingt langues différentes, les combattants d'un même parti se reconnaissent à peine. Durant plusieurs heures, la mêlée aveugle continua, sans trêve ni merci, son œuvre de carnage. L'ardeur belliqueuse des Francs, exaspérée par l'enthousiasme religieux, n'avait aucun frein. On répétait de toutes parts : « A mort ! à mort ! pas de quartier ! » Les plus puissants barons, entre autres les comtes de Flandre et de Normandie, l'intrépide Tancrède, tenaient la tête de leurs troupes et faisaient dans les rangs ennemis d'affreux ravages. Mais ceux qui décidèrent surtout le gain de la bataille, ce furent Godefroy et Bohémond. Galopant en tous sens, leurs larges épées, promenées à droite et à gauche, abattaient sur leur passage de longues files de cadavres mutilés ! ... Les vainqueurs, qui n'avaient pas perdu moins de deux mille hommes... coupèrent les têtes des morts et des blessés, et les attachèrent aux arçons de leurs selles. Tout le camp applaudit à ces trophées. Les machines de guerre, dressées devant les remparts, en jetèrent un grand nombre dans l'intérieur de la place ; et ce témoignage de la défaite du sultan mit la consternation et le découragement dans la garnison turque. Mille autres têtes, enfermées dans des sacs, furent envoyées à l'empereur. En voyant s'affirmer la supériorité des Croisés, le prudent Alexis resserra avec eux son alliance. Il leur fit parvenir à pleins chariots de somptueux présents... Les Croisés, loin de s'enorgueillir de leur propre victoire, se plurent à l'attribuer à une intervention divine. On se racontait le soir, au bivouac, que deux chevaliers, d'un visage admirable et couverts d'armures étincelantes, avaient combattu en tête des chrétiens et avaient causé seuls la déroute des infidèles. C'étaient des prisonniers turcs qui avaient fait d'abord ces

récits merveilleux. Peut-être, frappés de terreur par l'intrépidité des chefs qui commandaient la terrible charge, les avaient-ils pris pour des cavaliers célestes et invulnérables... Le lendemain, les Croisés ensevelirent leurs morts ; le clergé leur fit de pompeuses funérailles, et la foule les honora comme des martyrs. On passa trois jours à se reposer des fatigues de cette mémorable journée, à faire le partage du butin et à s'organiser pour continuer l'expédition.

L'historien Joseph-François Michaud dit (Histoires des Croisades) : Baudouin était impatient de signaler son règne par quelque entreprise glorieuse. Il resta une semaine à Jérusalem pour prendre possession du gouvernement ; il rassembla ensuite ses chevaliers, et cette troupe d'élite alla chercher des ennemis à combattre ou des terres à conquérir. Ils se présentèrent d'abord devant Ascalon ; mais la place paraissait disposée à se défendre avec vigueur, et les chrétiens ne pouvaient en faire le siège. Baudouin dirigea sa marche vers les montagnes de la Judée. Les habitants de cette contrée avaient souvent maltraité et dépouillé les pèlerins de Jérusalem, et, redoutant la présence des guerriers chrétiens, ils s'étaient tous retirés dans des cavernes. Pour les faire sortir de leurs retraites, on employa d'abord la ruse ; plusieurs des chefs, à qui on promit des trésors, se hasardèrent à se présenter devant Baudouin, qui les fit décapiter ; puis on alluma, à l'entrée des souterrains, des bruyères et des herbes sèches, et bientôt une multitude misérable, chassée par la flamme et la fumée, vint implorer la miséricorde des soldats de la croix.

Évidemment, il convient de se montrer charitable envers les innocents et les repentants. Toutefois, ceux qui refusent de capituler ou qui simulent la reddition par ruse ne doivent pas être épargnés. Nous n'avons ni le temps ni les moyens nécessaires pour emprisonner nos captifs. Ainsi, une seule alternative s'impose : soit ils se repentent, se convertissent et prêtent allégeance, soit ils meurent. En tant qu'héritiers des Croisés, nous sommes venus rétablir un système féodal adapté à la modernité. Dans ce système, nous valorisons l'honneur chevaleresque qui, par exigence de foi et de réputation, pousse chaque guerrier à avancer sans jamais reculer, de peur d'être considéré comme un lâche. Nous y défendons le lien entre le suzerain et le vassal : le serment, l'allégeance et l'engagement réciproque. Le Royaume de France est un véritable royaume, il reste moderne, mais doit rester fidèle à cet esprit féodal. Depuis que la France a perdu sa féodalité, elle n'a connu que l'instabilité.

—

« De la correction fraternelle »

Luc 17, 3-4 : Si ton frère a péché contre toi, reprends-le ; et s'il se repent, pardonne-lui. Et s'il a péché sept fois dans le jour contre toi, et que sept fois dans le jour il revienne à toi, disant : Je me repens ; pardonne-lui.

Matthieu 18, 15-17 : Si ton frère a péché contre toi, va et reprends-le entre toi et lui seul : s'il t'écoute, tu auras gagné ton frère ; s'il ne t'écoute point, prends encore avec toi une ou deux personnes, afin que sur la parole de deux ou trois témoins tout soit avéré. Que s'il ne les écoute point, dis-le à l'Église ; et s'il n'écoute point l'Église, qu'il te soit comme un païen et un publicain.

Commentaire de Matthieu 18, 15 par Saint Jean Chrysostome (Homélie LX) : Comme Jésus-Christ avait parlé avec force contre ceux qui scandalisent leurs frères, et qu'il avait lancé contre eux de terribles menaces, il empêche ici maintenant que ceux que l'on scandalise et qui croiraient que toute la faute retomberait sur les auteurs du scandale, ne tombent dans un autre mal, et qu'ils ne glissent à l'orgueil, en prétendant que c'est à leurs frères à réparer l'injure qu'ils leur ont faite. Considérez donc comment Jésus-Christ les rabaisse en leur commandant de ne reprendre leur frère qu'en particulier, de peur que, s'il se voyait accusé en présence de plusieurs témoins, cet outrage ne lui parut insupportable, et qu'en dépit qu'il

en aurait ne l'empêchât de reconnaître sa faute. C'est pourquoi Jésus-Christ dit ; « Reprenez-le, mais seul à seul ». « Et s'il vous écoute, vous avez gagné votre frère ». Que veut dire cette parole : « Et s'il vous écoute » ? c'est-à-dire, s'il se condamne lui-même, et s'il reconnaît qu'il a eu tort, « vous aurez gagné votre frère ». Il ne dit pas, vous aurez reçu une satisfaction entière; mais, « vous aurez gagné votre frère » montrant par ce mot de « gagner », que la perte que causait cette inimitié était commune à l'un et à l'autre. Il ne dit pas : votre frère se gagnera lui seul ; mais « vous gagnez votre frère » pour faire voir, comme je l'ai dit, qu'ils avaient fait tous deux auparavant une grande perte : l'un, de son frère, et l'autre, de son propre salut.

Saint Augustin d'Hippone dit (Lib. de verb. Domini, serm. 16, chap. 4) : Si vous négligez de corriger celui qui pèche, vous devenez pire que lui.

Saint Augustin d'Hippone dit (In reg. Epist. 211 sub fin.) : Ayez pitié non-seulement de vous, mais encore de lui, c'est-à-dire du supérieur, car il est exposé à des périls d'autant plus grands qu'il occupe un poste plus élevé parmi vous. Or, la correction fraternelle est une œuvre de miséricorde. Par conséquent, on doit reprendre ses supérieurs.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 33, art. I) : La correction par laquelle nous relevons la faute d'un de nos frères pour l'en détourner est un acte de miséricorde et de charité plutôt que les soins qu'on donne à un malade ou que le secours qu'on accorde à un indigent ; mais la correction par laquelle on remédie à un mal qui est nuisible aux autres et au bien général, est plutôt un acte de justice.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 33, art. V) : Puisque le péché ne détruit pas totalement la raison, le pécheur peut reprendre celui qui pèche, quoique dans ce cas le péché de celui qui fait la correction soit un grand obstacle à son efficacité.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 33, art. VIII) : Si les péchés sont publics, on ne doit pas seulement appliquer le remède à celui qui a péché pour le rendre meilleur, mais on doit encore l'appliquer à ceux qui en ont connaissance, pour qu'ils ne soient pas scandalisés. C'est pourquoi on doit reprendre publiquement ces péchés, d'après ces paroles de l'Apôtre Paul (1 Timothée 5, 20) : "Reprenez devant tout le monde ceux qui pèchent, afin d'inspirer de la crainte à tous les autres." Ce qui s'entend des péchés publics.

Proverbes 10, 17, 21, 31 : La voie de la vie est à celui qui garde la discipline ; mais celui qui néglige les réprimandes s'égare... Les lèvres du juste instruisent un grand nombre d'hommes ; mais ceux qui ne sont pas instruits mourront... La bouche du juste enfantera la sagesse, la langue des dépravés périra.

Proverbes 12, 1-2, 6 : Celui qui aime la discipline aime la science : mais celui qui hait les réprimandes est insensé. Celui qui est bon puisera la grâce dans le Seigneur ; mais celui qui se confie dans ses pensées agit en impie... Les paroles des impies dressent des embûches au sang ; la bouche des justes les délivrera.

Proverbes 13, 18 : Détresse et ignominie à celui qui abandonne la discipline. Mais celui qui acquiesce à celui qui réprimande sera glorifié.

Proverbes 15, 5, 9-10 : L'insensé se moque de la discipline de son père ; mais celui qui est docile aux réprimandes deviendra plus sage. Dans une abondante justice est une très grande vertu ; mais les pensées des méchants seront déracinées... C'est une abomination pour le Seigneur, que la voie de l'impie : celui qui suit la justice est aimé de lui... celui qui hait les réprimandes mourra.

« Du devoir envers les supérieurs »

Catéchisme de Trente, du quatrième commandement : Ce n'est pas seulement envers ceux qui nous ont transmis la vie naturelle [parents] que nous sommes redevables des devoirs... c'est aussi envers les rois, les princes, les magistrats que nous devons être soumis. L'Apôtre Saint Paul, dans son Épître aux Romains, s'étend longuement sur l'honneur, les égards et le respect qui leur sont dus. Ailleurs, il nous avertit que nous devons prier pour eux. Saint Pierre nous dit à son tour : « Soyez soumis, pour l'amour de Dieu, à toute créature revêtue du pouvoir, soit au roi comme au souverain, soit au gouverneur, comme étant envoyé par lui. » — Car si nous leur rendons honneur, c'est à Dieu que cet honneur s'adresse. Les dignités humaines, si hautes qu'elles soient, n'obtiennent nos respects et nos hommages, qu'autant que nous voyons en elles l'image de la puissance même de Dieu. Et en agissant ainsi, nous vénérons en même temps la divine Providence qui confie à quelques hommes la charge des fonctions publiques, et qui se sert d'eux comme d'autant de ministres qui tiennent d'Elle leur pouvoir.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 104, art. V) : L'homme est soumis à Dieu absolument pour toutes choses, pour les choses intérieures et extérieures. C'est pourquoi il est tenu de lui obéir en tout. Mais les inférieurs ne sont pas ainsi soumis à leurs supérieurs, ils ne le sont que pour des choses déterminées. À l'égard de ces choses les supérieurs sont des intermédiaires entre Dieu et leurs inférieurs ; mais pour le reste, ces derniers sont immédiatement soumis à Dieu qui les éclaire par la loi naturelle ou écrite.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 105, art. I) : La désobéissance aux préceptes de Dieu et aux ordres des supérieurs est un péché mortel.

Saint François de Sales dit (Lettre CCXXI) : L'obéissance à trois degrés en ce qui concerne les personnes à qui nous rendons obéissance. Le premier degré, c'est d'obéir aux Supérieurs et [à ceux] qui ont du pouvoir sur nous, comme pères, mères, maris, Prélats : donc le fils doit obéir à son père avec la même souplesse qu'un Novice d'une Religion fort réglée ferait à son Supérieur ; et est une niaiserie de s'imaginer qu'on obéirait bien à un Supérieur de la Religion qu'on aurait choisie, si on ne peut obéir aux Supérieurs que Dieu même et la nature nous a donnés.

Tite 3,1: Avertis-les d'être soumis aux princes et aux puissances, d'obéir au commandement, d'être prêts à toute bonne œuvre.

Commentaire de Tite 3, 1 par Saint Thomas d'Aquin : Paul établit que les inférieurs doivent rendre aux supérieurs : 1° le respect qui commande la soumission; 2° l'obéissance qui fait écouter les ordres (verset I) : "De leur obéir à la parole." (...) Cet avertissement est nécessaire pour détruire l'erreur qui court chez les juifs, lesquels prétendent qu'on ne doit pas obéir au commandement des hommes.

1 Pierre 2, 13-14 : Soyez donc soumis à toute créature humaine à cause de Dieu ; soit au roi, comme étant au-dessus des autres. Soit aux gouverneurs, comme envoyés par lui pour la punition de ceux qui font mal, et la louange des bons.

Romains 13, 1-7 : Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu ; et celles qui sont, ont été établies de Dieu. C'est pourquoi qui résiste à la puissance résiste à l'ordre de Dieu. Or ceux qui résistent attirent sur eux-mêmes la condamnation ; car les princes ne sont pas à craindre pour les œuvres bonnes, mais pour les mauvaises. Veux-tu donc ne pas craindre la puissance ? fais le bien, et elle te louera ; car elle est le ministre de Dieu pour le bien. Que si tu fais le mal, crains ; car ce n'est pas sans motif qu'elle porte le glaive, puisqu'elle est le ministre de Dieu dans sa

colère contre celui qui fait le mal. Il est donc nécessaire de vous y soumettre non seulement par crainte de la colère, mais encore par conscience. C'est aussi pour cela que vous payez le tribut ; car les princes sont les ministres de Dieu, le servant en cela même. Rendez donc à tous ce qui leur est dû : à qui le tribut, le tribut ; à qui l'impôt, l'impôt ; à qui la crainte, la crainte ; à qui l'honneur, l'honneur.

Commentaire de Romains 13, 1-7 par Saint Thomas d'Aquin : Sur la règle de la soumission, il faut remarquer que certains fidèles, dans l'Église primitive, prétendaient ne devoir aucune soumission aux puissances temporelles, en vertu de la liberté qu'ils avaient acquise de Jésus-Christ, selon ce passage (Jean, VIII, 36) : "Si le Fils vous affranchit, vous serez vraiment libres." Mais la liberté accordée par Jésus-Christ, c'est la liberté de l'esprit, qui nous délivre du péché et de la mort, comme il a été dit (Rom., VIII, 2) : "La loi de l'Esprit de vie, qui est dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort." Toutefois la chair demeure encore soumise à la servitude, ainsi qu'il a dit ci-dessus (VII, 25). Par conséquent, il y aura un temps où l'homme affranchi par Jésus-Christ ne sera plus soumis à aucune loi de servitude, soit pour l'esprit, soit pour la chair. C'est pourquoi il est dit (1 Co XV, 24) : "Lorsque le Christ aura remis son royaume à Dieu son Père, et qu'il aura anéanti tout empire, toute domination et toute puissance." Cependant, tant que nous portons cette chair corruptible, il nous faut être soumis aux maîtres... En disant (verset 2) : "Mais ceux qui résistent attirent sur eux la condamnation," l'Apôtre montre que cette soumission est non seulement convenable, mais nécessaire... Il dit donc d'abord : J'ai dit que celui qui résiste à la puissance résiste à l'ordre de Dieu. Or il faut éviter cette résistance en soi, parce qu'elle est opposée à la vertu. Cependant un grand nombre, qui n'ont pas l'amour de la vertu, ne détestent pas ce qui lui est opposé. Cette sorte de gens doit donc être contrainte d'éviter le mal au moyen du châtiment; c'est ce qui lui fait ajouter : "Et ceux qui résistent," à savoir à l'ordre de Dieu, en agissant contre l'ordre de la puissance, "attirent sur eux la condamnation." Paroles qui peuvent être entendues d'abord de la damnation éternelle que méritent ceux qui ne veulent pas être soumis aux puissances, comme ils le doivent. Sur ce point, nous avons l'exemple de Dathan et d'Abiron, qui, pour avoir résisté à Moïse et à Aaron, "furent engloutis dans les entrailles de la terre," ainsi qu'il est rapporté au livre des Nombres (XVI, 32). On peut encore entendre ce passage de la condamnation aux châtiments infligés par les princes eux-mêmes (Proverbes XX, 1) : "La colère du roi est comme le rugissement du lion; quiconque l'irrite pêche contre son âme..." (...) Quand Saint Paul ajoute (verset 4) : "Mais si tu fais mal, il montre l'obligation d'accomplir la règle qu'il vient de donner." En effet, il a été dit qu'en faisant bien tu ne craindras pas les puissances; mais (verset 4) : "Si tu fais mal, crains," parce que tu as un motif de craindre (Proverbes X, 29) : "Tous ceux qui font le mal sont dans la frayeur; et (Sag., XVII, 40) : "L'iniquité est timide; elle se condamne par son propre témoignage." En second lieu, il en assigne la raison, en disant (verset 4) : "Car ce n'est pas en vain que le prince porte le glaive." L'Apôtre parle ici d'après l'usage qu'avaient les princes de porter, comme insignes de leur puissance, des instruments de punition, par exemple les faisceaux pour frapper, les haches ou les glaives pour donner la mort (Job, XIX, 29) : "Fuyez à la présence du glaive, parce qu'il y a un glaive vengeur des iniquités." Troisièmement il développe cette raison, en disant (verset 4) : "Il porte, dis-je, "le glaive, car il est le ministre et le vengeur de Dieu," c'est-à-dire l'exécuteur de sa vengeance, "pour sa colère," c'est-à-dire pour exécuter les ordres de la colère de Dieu, en d'autres termes son juste jugement "à l'égard de celui qui fait le mal," c'est-à-dire à l'égard du malfaiteur (Ezéché., XVI, 37 et 38) : "J'assemblerai moi-même tous ceux qui vous aimaient, et je vous jugerai comme on juge les femmes adultères, et je vous livrerai entre leurs mains;" et (Proverbes XVI, 12) : "Ceux qui agissent injustement sont abominables aux yeux du roi, parce que son trône s'affermi sur la justice." Il est évident par là qu'il est non seulement licite, mais méritoire pour le prince de décerner par zèle de la justice la punition des méchants; c'est de là qu'il est dit (Ezéché., XXIX, 19 et 20) : "Tel sera le salaire de son armée et le prix de sa fidélité à exécuter mon ordre contre Tyr."

Les Pères John A. McHugh et Charles J. Callan disent (Théologie Morale, n° 544) : Il n'est pas nécessaire qu'une loi soit approuvée par le peuple pour devenir obligatoire, car l'obéissance aux autorités est commandée (Rom XIII, 5).

Le Commandeur en chef des catholiques de France, Athanase de France, réclame donc obéissance aux chrétiens ayant prêté allégeance, ainsi qu'à ceux vivant sous la juridiction du Royaume de France, non pas pour les soumettre à la loi des hommes, mais pour accomplir la Loi de Dieu, de la plus juste des manières.

Cela ne signifie pas qu'il faille tomber dans l'adulation des hommes, et dans une obéissance dépassant celle à Dieu, ou dans un amour dépassant celui à Dieu :

Actes 5, 29 : Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.

Matthieu 10, 37-39 : Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. Et qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. Qui trouve son âme, la perdra, et qui aura perdu son âme pour l'amour de moi, la retrouvera.

Mais si le Commandeur venait à outrager la Loi de Dieu ou à faiblir dans son application, vous seriez en droit, et même obligés, de désobéir :

Catéchisme de Trente, du quatrième commandement : Cependant, s'ils avaient le malheur d'ordonner quelque chose de mauvais ou d'injuste, comme alors ils n'agiraient plus de par cette autorité légitime qu'ils ont reçue de Dieu, mais en suivant leurs sentiments injustes et pervers, nous ne serions obligés en aucune façon de leur obéir.

Commentaire de Tite 3, 1 par Saint Thomas d'Aquin : Paul dit donc (verset 4) : "D'être prêt à faire toutes sortes de bonnes œuvres" autrement ce ne serait plus obéir, car il faut plutôt obéir à Dieu qui est le plus grand des maîtres (Actes, IV, 19) : "Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu." C'est ainsi que les soldats, dans une guerre injuste ne sont pas tenus d'obéir.

Commentaire de Romains 13, 1-7 par Saint Thomas d'Aquin : Mais ceci n'est-il pas contredit par la résistance que les apôtres et les martyrs ont opposée aux princes et aux puissances ? Ils n'ont pas pour cela cependant encouru la condamnation de Dieu, mais ont été récompensés. Il faut répondre que l'Apôtre parle ici de celui qui résiste à la puissance inférieure, en tant qu'elle est ordonnée de Dieu. Or l'ordre divin a ceci de particulier qu'on ne doit pas obéir à la puissance inférieure contre les droits de la puissance supérieure, de même que, dans les choses humaines, on n'obéit pas à l'officier inférieur contre le général, ni au magistrat contre le prince. Mais toute puissance humaine est subordonnée à la puissance de Dieu : donc il ne faut obéir à aucune puissance humaine contre Dieu, suivant ce qu'on lit aux Actes (verset 29) : "Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes."

Les Pères John A. McHugh et Charles J. Callan disent (Théologie Morale, n° 376-377) : Une loi humaine est injuste... Si elle est contraire aux droits de Dieu. Exemples. Le commandement que les bébés hébreux mâles soient tués. (Ex. 1, 17) L'ordre qu'Antiochus a donné à ses sujets de sacrifier aux idoles. (1 Mal. 11, 16-20) Le commandement que le Sanhédrin a donné aux apôtres de cesser de prêcher. (Act. V, 29) (...) Si une loi est opposée aux droits de Dieu, il n'est pas permis de faire ce que la loi commande ou autorise, ni d'omettre ce qu'elle interdit. Exemples. Si une loi autorise la polygamie, ou commande de blasphémer, on ne peut ni se prévaloir de cette autorisation ni obéir. Elle n'aurait aucune force la loi qui interdirait de recevoir ou de donner le baptême... Même le consentement de la majorité ou de tous les citoyens ne pourrait la rendre juste.

Les Pères John A. McHugh et Charles J. Callan disent (Théologie Morale, n° 2636) : On doit l'obéissance aux supérieurs et à leurs lois quand ils commandent ce qui n'est ni péché, ni interdit, ni ce qui excède leur autorité.

—

« De l'amour »

I. L'amour de Dieu pour ses créatures

Saint Thomas d'Aquin dit (Prima pars, q. 20, art. IV) : Les meilleures créatures n'étant telles que parce que Dieu leur veut plus de bien, il s'ensuit que les meilleures sont celles qu'il aime le plus.

Saint Augustin d'Hippone dit (Tract. 110 in Ev. Joan.) : Dieu aime tout ce qu'il a fait, et parmi ce qu'il a fait il aime davantage les créatures raisonnables, et parmi les créatures raisonnables celles qui sont les membres de son Fils unique. À plus forte raison aime-t-il encore davantage son Fils unique lui-même.

II. L'amour et la crainte de Dieu

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 25, art. I) : Car comme nous devons aimer Dieu, de même aussi nous devons le craindre.

III. L'amour des pécheurs et des ennemis

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 25, art. VI) : Nous devons haïr les pécheurs en tant qu'ils sont tels, et les aimer en tant qu'ils sont des hommes capables de la béatitude. C'est là véritablement les aimer de charité, à cause de Dieu.

IV. L'amour du prochain

Saint Augustin d'Hippone dit (De la doctrine chrétienne, livre premier, chapitre XXVIII) : On doit un égal amour à tous les hommes ; mais comme il nous est impossible de faire du bien à tous, il faut consacrer de préférence nos services à ceux qu'en raison, des temps, des lieux, ou de toute autres circonstances, le sort nous a en quelque sorte plus étroitement unis. Car si vous aviez un superflu, dont il faudrait gratifier l'indigence, sans pouvoir en faire deux parts, et que vous rencontriez deux malheureux dont aucun ne pourrait se prévaloir de la litre d'une misère plus profonde ou d'une amitié plus intime, rien de plus juste alors que de déterminer par le sort celui à qui vous devriez donner ce qu'il vous serait impossible d'accorder aux deux en même temps ; ainsi en est-il à l'égard des hommes ; ne pouvant étendre vos faveurs à tous, regardez comme vous étant désignés par le sort ceux que les circonstances de cette vie vous rattachent par des liens plus étroits.

Saint Augustin d'Hippone remarque que, lorsqu'il est prescrit : "Tu aimeras ton prochain", le mot prochain désigne manifestement tous les hommes, mais Dieu prend aussi en compte la distance du prochain ; le prochain proche de soi est évidemment prioritaire à un autre, car dans le mot "prochain" se trouve le mot "proche".

—

« De la haine »

I. La haine contre Dieu

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 34, art. II) : Puisque par la haine de Dieu l'homme se détourne de Dieu absolument il s'ensuit que cette haine est le plus grave des péchés.

II. La haine contre les parents

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 34, art. III) : D'après la loi de Dieu (Exode, chap. 20) nous devons honorer nos parents, parce qu'ils nous sont unis par la nature et par les liens du sang. Mais nous devons les haïr selon qu'ils nous empêchent d'arriver à la perfection de la justice divine.

III. La haine contre les frères en Christ

1 Jean 2, 9-11 : Celui qui dit être dans la lumière, et qui hait son frère, est encore dans les ténèbres. Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et le scandale n'est point en lui. Mais celui qui hait son frère est dans les ténèbres, marche dans les ténèbres, et ne sait où il va, parce que les ténèbres ont aveuglé ses yeux.

1 Jean 3, 15-16 : Quiconque hait son frère est homicide. Or vous savez qu'aucun homicide n'a la vie éternelle demeurant en lui. Nous avons connu la charité de Dieu en cela qu'il a donné sa vie pour nous ; ainsi nous devons de même donner notre vie pour nos frères.

IV. La haine du pécheur

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 25, art. VI) : Le prophète haïssait les impies, en tant qu'impies, en détestant leur iniquité, qui est leur mal. C'est la haine parfaite dont il dit (Psaume 139, 22) : "je les haïssais d'une haine parfaite." Or, détester le mal d'un être et aimer son bien ont une même motivation... cette haine parfaite relève de la charité.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 25, art. VI) : On doit haïr tous les pécheurs quels qu'ils soient, même son père, sa mère, ses parents, comme le dit l'Évangile dans Luc 14,26 : Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.

—

« De l'avortement »

Dieu a dit à Moïse : « Tu ne tueras point. » Car la vie est sacrée chez nous chrétiens, car c'est un don de Dieu que Dieu nous offres par bénévolence, plus qu'un don, la vie est une épreuve que chaque âme se doit d'accomplir, le résultat peut être bon comme mauvais, mais ce n'est pas le sujet, il est déjà un grave péché de se masturber ; il est donc plus grave et indigne d'un chrétien d'avoir des relations sexuelles sans but d'enfanter. Les femmes qui se considèrent comme pas prêtes ou trop jeunes ne doivent donc pas procréer tant que cela n'a pas pour but d'enfanter. Dans le cas où l'erreur est déjà faite, elles doivent assumer jusqu'au bout et mettre au monde l'enfant, puis le confier à une ou des personnes capables de l'éduquer dans le catholicisme. Dans le cas où une femme violée tombe ensuite enceinte, cela est plus complexe à résoudre, mais il est certain que la progéniture n'est pas fautive des actes du géniteur, et qu'elle doit aussi être sauvegardée. Dans le cas du manque de moyens économiques, il y a un devoir de mémoire envers nos ancêtres qui n'avaient pas toujours de toit chaud au-dessus de la tête et qui n'avaient pas toujours d'eau potable. Pourtant, ils continuaient ce devoir naturel de l'homme qu'est d'enfanter pour assurer la pérennité de la création. De même que les premiers chrétiens étaient persécutés et même massacrés, ils continuèrent d'enfanter. Quelle est l'excuse de ces gens qui avortent avec pour argument les moyens économiques : « Je ne pourrais pas lui acheter la Playstation 12, c'est trop grave... quel petit malheureux... Il n'aura pas non plus de Coca-Cola et de

chaussures Nike... oh mon Dieu... » Or, le peuple chrétien a longtemps vécu qu'avec le nécessaire. Il est donc légitime pour nous de dire que les moyens économiques ne sont pas des barrières lorsqu'il s'agit d'avoir des enfants. L'enfant vivra avec le nécessaire, ou peut-être pas, et apprendra donc à se satisfaire du peu que Dieu lui offrira dans Sa grâce infinie, car les chrétiens vivent du nécessaire et ne se comblent pas des biens temporels, mais de Dieu, dont l'amour comble les cœurs sincères. Il est à laisser ici-bas ce qui a été conçu pour ici-bas ; l'édit de proscription de l'avortement est donc justifié.

Pie XI dit (Casti Connubii ; 31 décembre 1930) : Mais il faut encore, Vénérables Frères, mentionner un autre crime extrêmement grave par lequel il est attenté à la vie de l'enfant encore caché dans le sein de sa mère. Les uns veulent que ce soit là chose permise, et laissée au bon plaisir de la mère ou du père ; d'autres reconnaissent qu'elle est illicite, à moins de causes exceptionnellement graves auxquelles ils donnent le nom d'indication médicale, sociale, eugénique. Pour ce qui regarde les lois pénales de l'État, qui interdisent de tuer l'enfant engendré mais non encore né, tous exigent que les lois de l'État reconnaissent l'indication que chacun d'eux préconise, indication différente, d'ailleurs, selon ses différents défenseurs ; ils réclament qu'elle soit affranchie de toute pénalité. Il s'en trouve même qui font appel, pour ces opérations meurtrières, à la coopération directe des magistrats ; et il est notoire, hélas ! qu'il y a des endroits où cela arrive. très fréquemment. Quant à « l'indication médicale ou thérapeutique », pour employer leur langage, nous avons déjà dit, Vénérables Frères, combien. nous ressentons de pitié pour la mère que l'accomplissement du devoir naturel expose à de graves périls pour sa, santé, voire pour sa vie même : mais quelle cause pourrait jamais suffire à excuser en aucune façon le meurtre direct d'un innocent ? Car c'est de cela qu'il s'agit ici. Que la mort soit donnée à la mère, ou qu'elle soit donnée à l'enfant, on va contre le précepte de Dieu et contre la voix de la nature : Tu ne tueras point ! La vie de l'un et de l'autre est chose pareillement sacrée ; personne, pas même les pouvoirs publics, ne pourra jamais avoir le droit d'y attenter. C'est sans l'ombre de raison qu'on fera dériver ce droit du ius gladii, qui ne vaut que contre les coupables ; il est absolument vain aussi d'alléguer ici le droit de se défendre jusqu'au sang contre un injuste agresseur car, qui pourrait donner ce nom d'injuste agresseur à un enfant innocent ? : il n'y a pas non plus ici ce qu'on appelle le « droit de nécessité extrême », qui puisse arriver jusqu'au meurtre direct d'un innocent. Pour protéger par conséquent et sauvegarder chacune des deux vies, celle de la mère et celle de l'enfant, les médecins probes et habiles font de louables efforts : par contre, ils se montreraient fort indignes de leur noble profession médicale, ceux qui, sous l'apparence de remèdes, ou poussés par une fausse compassion, se livreraient à des interventions meurtrières. Ces enseignements concordent pleinement avec les paroles sévères que l'évêque d'Hippone adresse aux époux dépravés, qui s'appliquent à empêcher la venue de l'enfant et qui, s'ils n'y réussissent pas, ne craignent pas de le faire mourir. « Leur cruauté libidineuse, ou leur volupté cruelle, dit-il, en arrive parfois jusqu'au point de procurer des poisons stérilisants, et si rien n'a réussi, de faire périr d'une certaine façon dans les entrailles de la mère l'enfant qui y a été conçu : on veut que l'enfant meure avant de vivre, qu'il soit tué avant de naître. A coup sûr, si les deux conjoints en sont là, ils ne méritent pas le nom d'époux ; et si dès le début ils ont été tels ce n'est pas pour se marier qu'ils se sont réunis, mais bien plutôt pour se livrer à la fornication : s'ils ne sont pas tels tous deux, j'ose dire : ou celle-là est d'une certaine manière la prostituée de son mari, ou celui-ci est l'adultère de sa femme. » Quant aux observations que l'on apporte touchant l'indication, sociale et eugénique, on peut et on doit en tenir compte, avec des moyens licites et honnêtes et dans les limites requises ; mais vouloir pourvoir aux nécessités sur lesquelles elles se fondent, en tuant un innocent, c'est chose absurde et contraire au précepte divin, promulgué aussi par ces paroles : « Il ne faut point faire le mal pour procurer le bien. » Enfin, ceux qui, dans les nations, tiennent le pouvoir ou élaborent les lois n'ont pas le droit d'oublier qu'il appartient aux pouvoirs publics de défendre la vie des innocents par des lois et des pénalités appropriées, et cela d'autant plus que ceux dont la vie est en péril et menacée ne peuvent se défendre eux-mêmes, et c'est assurément le cas, entre tous, des enfants cachés dans le sein de leur mère. Que si les

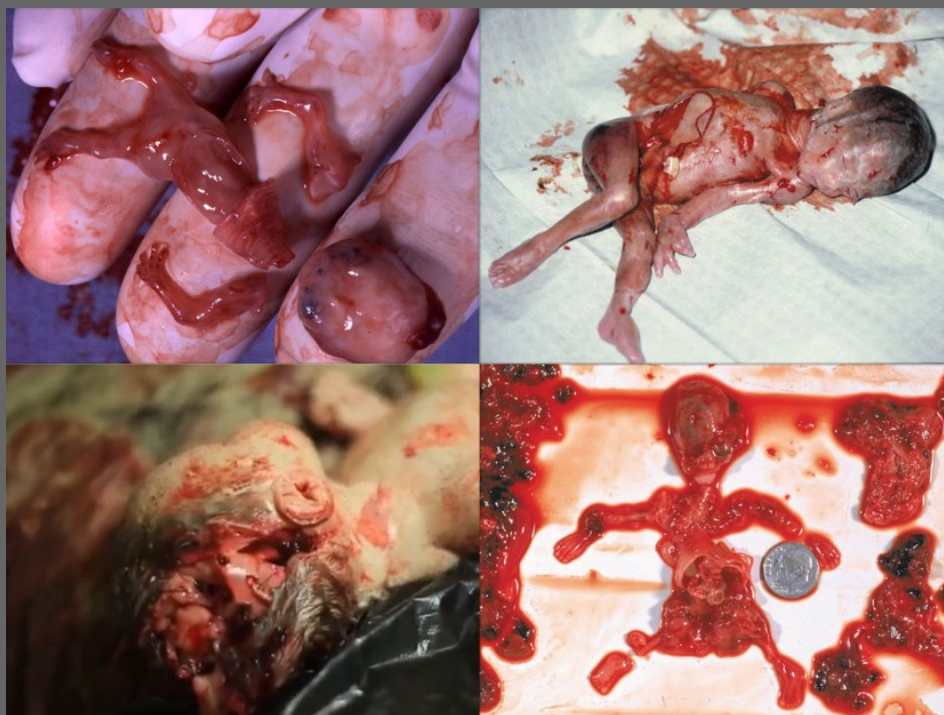
autorités de l'État n'omettent pas seulement de protéger ces petits, mais que, par leurs lois et leurs décrets, ils les abandonnent et les livrent même aux mains de médecins ou d'autres, pour que ceux-ci les tuent, qu'ils se souviennent que Dieu est juge et vengeur du sang innocent qui, de la terre, crie vers le ciel. Il faut enfin réprouver ce pernicieux usage qui regarde sans doute directement le droit naturel de l'homme à contracter mariage ; mais qui se rapporte aussi réellement, d'une certaine façon, au bien de l'enfant. Il en est, en effet, qui, trop préoccupés des fins eugéniques, ne se contentent pas de donner des conseils salutaires pour assurer plus sûrement la santé et la vigueur de l'enfant — ce qui n'est certes pas contraire à la droite raison, — mais qui mettent la fin eugénique au-dessus de toute autre, même d'ordre supérieur, et qui voudraient voir les pouvoirs publics interdire le mariage à tous ceux qui, d'après les règles et les conjectures de leur science, leur paraissent, à raison de l'hérédité, devoir engendrer des enfants défectueux, fussent-ils, d'ailleurs personnellement aptes au mariage. Bien plus, ils veulent que ces hommes soient de par la loi, de gré ou de force, privés de cette faculté naturelle par l'intervention médicale ; et il ne s'agit pas là d'une peine sanglante imposée par l'autorité : publique comme châtiment d'un crime, ou pour prévenir des attentats futurs de criminels : non, mais contre tout droit divin et humain, on attribue aux magistrats une faculté qu'ils n'ont jamais eue et qu'ils ne peuvent avoir légitimement. Tous ceux qui agissent de la sorte oublient complètement que la famille est plus sacrée que l'État, et que surtout, les hommes ne sont pas engendrés pour la terre et pour le temps, mais pour le ciel et l'éternité. Il n'est certes pas permis que des hommes d'ailleurs capables de se marier, dont, après un examen attentif, on conjecture qu'ils n'engendreront que des enfants défectueux, soient inculpés d'une faute grave s'ils contractent mariage, encore que, souvent, le mariage doive leur être déconseillé. Les magistrats n'ont d'ailleurs aucun droit direct sur les membres de leurs sujets : ils ne peuvent jamais, ni pour raison d'eugénisme ni pour aucun autre genre de raison, blesser et atteindre directement l'intégrité du corps, dès lors qu'aucune faute n'a été commise, et qu'il n'y a aucune raison d'infliger une peine sanglante. Saint Thomas d'Aquin enseigne la même chose lorsque, se demandant si les juges humains peuvent infliger du mal à un homme pour prévenir des maux futurs, il le concède pour quelques autres maux, mais il le nie à bon droit et avec raison pour ce qui concerne la lésion du corps : « Jamais, suivant le jugement humain, personne ne doit, sans avoir commis une faute, être puni d'une peine meurtrissante ; on ne peut ni les tuer, ni les mutiler, ni les frapper. »

(Accoucher d'un enfant est toujours une surprise, car c'est le Seigneur qui nous en fait cadeau ; c'est donc Lui qui le choisit pour nous. Vouloir avorter à des fins eugéniques, c'est, en somme, dire — ou du moins penser — : « Oh non, mon futur nourrisson est atteint de tel handicap... Allons, tuons-le vite fait bien fait et faisons-en un autre. » Une femme qui avorte, ou un homme qui manipule sa femme et qui, par mille et une soi-disant bonnes raisons, lui fait croire qu'elle agit de son propre gré, sont des gens qui commandent un enfant comme on commande un plat au restaurant : « Serveur, je voudrais ceci et comme cela. Dieu, donnez-moi ci et comme ça. Ah Dieu, vous n'accomplissez pas ma volonté : vous m'avez donné un nourrisson handicapé... un "sale déchet" que les gens regarderont passer dans la rue, un "sale déchet" dont il me sera difficile de m'occuper. Ah Dieu, le client est Roi : donnez-moi ce que je veux, et non ce que vous voulez pour moi ! » Voilà une rébellion contre Dieu — une vraie, une grande : l'avortement. Voilà un vrai et grand manque d'humanisme. Voilà un vrai et grand manque de courage et une vraie et grande marque de lâcheté. Or, les lâches ne vont pas aux Cieux, car il faut beaucoup de persévérance pour les atteindre, mais les lâches n'en ont pas. Quand une épreuve difficile se présente — comme devoir s'occuper d'un nourrisson qui demandera plus de soins que d'autres —, ils abandonnent. Pour prendre de bonnes décisions et agir avec courage, ils sont comme des roches tant leur lâcheté pèse sur eux et ils ne bougent pas. Mais quand ils doivent fuir, ils sont comme des feuilles emportées par le vent. En fuyant les bonnes décisions, ils fuient Dieu et courent sur l'autoroute sans embûche qui mène en enfer, pendant que les courageux persévèrent pas à pas sur le petit et périlleux sentier qui mène au Royaume de Dieu et à l'éternelle félicité. Pas à pas, ils doivent échapper aux loups, aux serpents, aux effondrements et à toutes

sortes d'épreuves, mais jamais ils n'abandonnent, ils ne peuvent point, car seul ce sentier peut les sauver. Si l'on ne passe pas par lui, on ne se sauve pas. Si l'on s'arrête en chemin et que l'on décide d'abandonner, on meurt enseveli sous les effondrements qui étaient jusqu'ici derrière nous : les péchés. Ceux qui abandonnent s'ensevelissent dans leurs péchés et seront ensevelis en enfer. Parmi les plus lâches des lâches, qui ne passeront jamais ce périlleux sentier, se trouvent les avorteuses et ceux qui les influencent.)

Pie XII dit (Alla Unione Medico-Biologica "San Luca" ; 12 novembre 1944) : Tant qu'une personne est innocente, sa vie est inviolable et, par conséquent, tout acte visant directement à la détruire est illicite, que cette destruction soit une fin en soi ou un simple moyen d'y parvenir, qu'elle concerne la vie embryonnaire, la vie en plein développement ou la vie déjà éteinte. Dieu seul est maître de la vie d'une personne innocente d'un crime passible de la peine de mort ! Le médecin n'a pas le droit de disposer de la vie de l'enfant ou de celle de la mère : et nul au monde, ni particulier ni autorité humaine, ne peut l'autoriser à la détruire directement. Sa mission n'est pas de détruire des vies, mais de les sauver. Ce sont là des principes fondamentaux et immuables que l'Église a jugé nécessaire de proclamer à maintes reprises et clairement au cours des dernières décennies, face aux opinions et méthodes contraires. À cet égard, les médecins catholiques trouvent dans les résolutions et les décrets du magistère ecclésiastique un guide fiable pour leur jugement théorique et leur conduite pratique.

Pie XII dit (Discours aux sages-femmes ; 29 octobre 1951) : Quand on pense à cette admirable collaboration des parents, de la nature et de Dieu, qui aboutit à donner le jour à un nouvel être humain, fait à l'image et à la ressemblance du Créateur, comment pourrait-on refuser d'apprécier à sa juste valeur le précieux concours que vous apportez à une telle œuvre. L'héroïque mère des Macchabées disait à ses fils : « Je ne sais de quelle manière vous avez reçu l'être dans mon sein : ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit et la vie, et ce n'est pas moi qui ai formé votre organisme. C'est donc le Créateur de l'univers qui forme l'homme à sa naissance. » C'est pourquoi celui qui s'approche de ce berceau de la vie en formation et qui y exerce son activité d'une façon ou d'une autre doit connaître l'ordre que Créateur veut qu'on y conserve... Après que l'homme a accompli son rôle et mis en mouvement la merveilleuse évolution de la vie, son devoir est d'en respecter religieusement la progression, devoir qui lui défend d'arrêter l'œuvre de la nature ou d'en empêcher le développement naturel... En outre, tout être humain, même l'enfant dans le sein de sa mère, tient le droit à la vie immédiatement de Dieu, et non des parents ou de quelque société ou autorité humaine. Donc, il n'y a aucun homme, aucune « indication » médicale, eugénique, sociale, économique, morale qui puisse exhiber ou donner un titre juridique valable pour disposer directement et délibérément d'une vie humaine innocente, c'est-à-dire en disposer en vue de sa destruction envisagée soit comme but, soit comme moyen d'obtenir un but qui peut-être en soi n'est pas du tout illégitime. Ainsi, par exemple, sauver la vie d'une mère est une très noble fin ; mais la suppression directe de l'enfant comme moyen d'obtenir cette fin n'est pas permise. La destruction directe d'une vie prétendue « sans valeur », née ou pas encore née, pratiquée, il y a quelques années, en grand, ne peut en aucune façon se justifier... Ne l'oubliez pas, au-dessus de toute loi humaine et au-dessus de toute « indication » se dresse, indéfectible, la Loi de Dieu.



Meurtres par avortement

De plus, l'Église enseigne que les enfants avortés et les petits enfants qui meurent sans baptême vont immédiatement en enfer, mais qu'ils ne souffrent pas des flammes de l'enfer. Ils vont dans un lieu en enfer appelé les limbes des enfants. La définition la plus spécifique de l'Église qui prouve qu'il n'y a aucun moyen possible pour un enfant d'être sauvé sans le sacrement du baptême est la suivante – du pape Eugène IV :

Eugène IV dit (Concile de Florence, S. 11 ; 4 fév. 1441, ex cathedra) : Au sujet des enfants, en raison du péril de mort qui peut souvent se rencontrer, comme il n'est pas possible de leur porter secours par un autre remède que par le sacrement du baptême, par lequel ils sont arrachés à la domination du diable [péché originel] et sont adoptés comme enfants de Dieu, elle avertit qu'il ne faut pas différer le baptême pendant quarante ou quatre-vingts jours ou une autre durée, comme font certains.

Paul III dit (Concile de Trente, S. 5, sur le péché originel, ex cathedra) : Si quelqu'un nie que les tout-petits, qui viennent de naître de leur mère, doivent être baptisés, même s'ils viennent de parents baptisés ; ou bien dit qu'ils sont certes baptisés pour la rémission des péchés, mais qu'ils ne portent rien du péché originel venant d'Adam qu'il est nécessaire d'expier par le bain de régénération pour obtenir la vie éternelle, d'où il suit que pour eux la forme du baptême pour la rémission des péchés n'a pas un sens vrai, mais faux : qu'il soit anathème.

Saint Fulgence dit ; 523 A.D : Ceci, tenez le ferme et n'en doutez jamais : non seulement les hommes ayant l'usage de raison, mais aussi les petits enfants qui... quittent ce monde sans le sacrement du saint baptême... seront punis dans le tourment perpétuel du feu éternel.

Catéchisme de Saint Pie X (100) : Les enfants morts sans baptême vont aux Limbes, où il n'y a ni récompense surnaturelle ni peine ; car, souillés du péché originel, et de celui-là seul, ils ne méritent ni le paradis ni non plus l'enfer ou le purgatoire.

Professer le contraire est une hérésie condamnée par l'Église :

Erreur de John Wyclif condamnée par le Concile de Constance (6 juillet 1415) : Ceux qui prétendent que les enfants des fidèles qui meurent sans baptême sacramentel ne seront pas sauvés font preuve de stupidité et de présomption.

Néanmoins, il n'est pas interdit de soulager les douleurs de l'accouchement :

Pie XII dit (Discours sur l'accouchement naturel indolore ; 8 janvier 1956) : Une critique de la nouvelle méthode au point de vue théologique doit en particulier rendre compte de l'Écriture Sainte, car la propagande matérialiste prétend trouver une contradiction éclatante entre la vérité de la science et celle de l'Écriture. Dans la Genèse (Gen. 3, 16) on lit : « In dolore paries filios » (« Tu enfanteras dans la douleur »). Pour bien comprendre cette parole, il faut considérer la condamnation portée par Dieu dans l'ensemble de son contexte. En infligeant cette punition aux premiers parents et à leur descendance, Dieu ne voulait pas défendre et n'a pas défendu aux hommes de rechercher et d'utiliser toutes les richesses de la création, de faire avancer pas à pas la culture, de rendre la vie de ce monde plus supportable et plus belle, d'alléger le travail et la fatigue, la douleur, la maladie et la mort, bref, de soumettre la terre (cfr. Gen. 1, 28). De même, en punissant Ève, Dieu n'a pas voulu défendre et n'a pas défendu aux mères d'utiliser les moyens qui rendent l'accouchement plus facile et moins douloureux. Aux paroles de l'Écriture, il ne faut pas chercher d'échappatoire ; elles restent vraies dans le sens entendu et exprimé par le Créateur : la maternité donnera beaucoup à supporter à la mère... La science et la technique peuvent donc utiliser les conclusions de la psychologie expérimentale, de la physiologie et de la gynécologie (comme dans la méthode psycho-prophylactique), afin d'éliminer les sources d'erreurs et les réflexes conditionnés douloureux et de rendre la parturition aussi indolore que possible ; l'Écriture ne le défend pas.

Pour les femmes enceintes

Jean 16, 21 : La femme, lorsqu'elle enfante, a de la tristesse, parce qu'est venue son heure ; mais lorsqu'elle a mis l'enfant au jour, elle ne se souvient plus de sa souffrance, à cause de sa joie, de ce qu'un homme est né au monde.

Clarification pour les Croisés

Le commandement « Tu ne tueras point. » est l'interdiction de tuer des innocents. Ainsi, exécuter un criminel ou tuer un ennemi durant une guerre juste n'est pas un péché.

Catéchisme de Trente, du cinquième commandement : Il est une autre espèce de meurtre qui est également permise, ce sont les homicides ordonnés par les magistrats qui ont droit de vie et de mort pour sévir contre les criminels que les tribunaux condamnent, et pour protéger les innocents. Quand donc ils remplissent leurs fonctions avec équité, non seulement ils ne sont point coupables de meurtre, mais au contraire ils observent très fidèlement la Loi de Dieu qui le défend. Le but de cette Loi est en effet de veiller à la conservation de la vie des hommes, par conséquent les châtiments infligés par les magistrats, qui sont les vengeurs légitimes du crime, ne tendent qu'à mettre notre vie en sûreté, en réprimant l'audace et l'injustice par les supplices. C'est ce qui faisait dire à David : « Dès le matin je songeais à exterminer tous les coupables, pour retrancher de la cité de Dieu les artisans d'iniquité. » Par la même raison, ceux qui, dans une guerre juste, ôtent la vie à leurs ennemis, ne sont point coupables d'homicide... Les meurtres qui se font par la volonté formelle de Dieu ne sont point non plus des péchés. Les enfants de Lévi qui firent périr en un seul jour tant de milliers d'hommes ne commirent aucune faute. Après le massacre, Moïse leur dit : "Vous avez aujourd'hui consacré vos mains au Seigneur."

—

« Le Grand Schisme d'Orient »

À travers l'histoire les prêtres, et vénérables, bienheureux et saints, s'exprimèrent avec divergence à propos de la Très Sainte Trinité :

Saint Jean Damascène dit (De orth. fid., liv. 1, chap. 11) : Nous disons que le Saint-Esprit vient du Père, et nous l'appelons l'Esprit du Père ; nous ne disons pas qu'il vient du Fils, mais nous l'appelons l'Esprit du Fils. Donc l'Esprit-Saint ne procède pas du Fils.

Or, trois siècles avant Saint Jean Damascène, Saint Hilaire de Poitiers disait (De Trin., liv. 12) : Je vous en prie, ô mon Dieu, conservez en moi la pureté de la foi, afin que je vous possède, vous le Père, que j'adore avec vous votre Fils et que je sois digne de l'Esprit-Saint qui procède de vous par votre Fils unique.

Nous lisons aussi dans le Symbole de Saint Athanase d'Alexandrie : Le Saint-Esprit est produit par le Père et le Fils ; il n'a été ni fait, ni créé, ni engendré, mais il procède.

De même, le Docteur des Docteurs de l'Église, Saint Patron des librairies, des universités, des académies, et des écoles, Saint Thomas d'Aquin dit (Prima pars, q. 36, art. II) : Le Saint-Esprit procède du Fils, et il en procède si nécessairement que sans cela on ne le distinguerait pas de lui personnellement.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 39, art. I) : Le péché de schisme est proprement un péché spécial [péché mortel] du fait qu'on veut se séparer de l'unité que la charité réalise. La charité unit non seulement une personne à une autre par le lien de l'amour spirituel, mais encore rassemble l'Église tout entière dans l'unité de l'Esprit.

Or, il vaut mieux mourir, que de commettre un péché mortel :

Le Bienheureux Grégoire X dit (Concile Lyon II ; 1274, ex cathedra) : Pour les âmes de ceux qui meurent en état de péché mortel ou avec le seul péché originel, elles descendent immédiatement en enfer, où elles reçoivent cependant des peines inégales.

Eugène IV dit (Concile de Florence, « Letentur coeli » Se. 6 ; 6 juil. 1439, ex cathedra) : De même Nous définissons... Quant aux âmes de ceux qui disparaissent en état effectif de péché mortel ou seulement originel, elles descendent aussitôt en enfer, pour y être punies cependant de peines inégales.

Sainte Thérèse d'Avila dit (La Voie de la Perfection, chapitre 41, 3) : Gardez à l'esprit cet avertissement – qui est très important – : ne baissez pas la garde jusqu'à ce que vous vous sentiez si déterminés à ne pas offenser le Seigneur que vous préféreriez perdre mille vies plutôt que de commettre un péché mortel.

Le Commandeur Athanase de France dit : Les schismatiques orientaux se sont rendus coupables d'un rejet du dogme catholique, pour une divergence théologique sur la Très Sainte Trinité, et pour cela ils ont créé une nouvelle "Église", l'"Église orthodoxe", qui est l'une des causes de la division des chrétiens. J'appelle donc les schismatiques orientaux à se repentir et à revenir à l'Église véritable qu'est l'Église catholique. J'ajoute que la Très Sainte Trinité est un mystère, et que votre raisonnement absolu sur celle-ci vous fait tomber dans l'orgueil de croire que vous détenez la clef d'un mystère que seul le Seigneur et l'infaillibilité de Son Église détiennent.

Saint Hilaire de Poitiers dit (De Trin., liv. 1) : Que l'homme ne pense pas pénétrer avec son intelligence le mystère de la génération du Verbe.

Saint Ambroise de Milan dit aussi (De fid., liv. 2, chap. 5) : L'esprit n'a pas d'idée, la langue n'a pas d'expression pour rendre le secret de la génération divine.

Saint Thomas d'Aquin dit (Prima pars, q. 32, art. I) : Il est impossible de parvenir par les lumières naturelles de la raison à la connaissance de la Trinité des personnes divines.

Catéchisme de Saint Pie X (31) : Les principaux mystères de la foi professés dans le Credo sont au nombre de deux : ... l'Unité et Trinité de Dieu...

Catéchisme de Saint Pie X (40) : Nous ne comprenons pas et ne pouvons comprendre comment les trois Personnes divines, bien que réellement distinctes, sont un seul Dieu ; c'est un mystère.

Saint Ambroise de Milan et Saint Hilaire de Poitiers sont tous deux vénérés par les schismatiques orientaux, pourtant ils rejoignent l'Église catholique et ses théologiens, qui affirment que l'esprit humain n'est pas capable de comprendre la Très Sainte Trinité, ce qui fait donc d'elle un mystère. Pourtant, les schismatiques orientaux ont l'ignoble orgueil d'oser prétendre avoir le pouvoir de jugement sur un mystère.

Hors de l'Église, pas de salut,

Innocent III dit (Concile Latran IV, Const. 1 ; 1215, ex cathedra) : Il y a une seule Église universelle des fidèles, en dehors de laquelle absolument personne n'est sauvé, et dans laquelle le Christ est lui-même à la fois le prêtre et le sacrifice...

Eugène IV dit (Concile de Florence, Sess. 8, le 22 novembre 1439, ex cathedra) : Quiconque veut être sauvé doit avant tout tenir la foi catholique, à moins qu'il la conserve intègre et inviolée, il périra sans aucun doute pour l'éternité. - Mais la foi catholique est que nous adorons un seul Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'unité ... "Mais il est nécessaire pour le salut éternel qu'il croit fidèlement aussi à l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ ... le Fils de Dieu et Dieu et homme... Telle est la foi catholique ; si chacun ne garde cette foi fidèlement et fermement, il ne peut pas être sauvé.

Eugène IV dit (Concile de Florence, Cantate Domino, 1441, ex cathedra) : Elle [La Très Sainte Église romaine] croit fermement, professe et prêche qu'aucun de ceux qui se trouvent en dehors de l'Église catholique, non seulement païens mais encore juifs ou hérétiques et schismatiques ne peuvent pas devenir participants à la vie éternelle, mais iront «dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges» [Mt 25, 41], à moins qu'avant la fin de leur vie ils ne lui aient été agrégés ; (...) et que personne ne peut être sauvé, si grandes que soient ses aumônes, même s'il verse son sang pour le nom du Christ, s'il n'est pas demeuré dans le sein et dans l'unité de l'Église catholique.

Pie IX dit (Concile Vatican I, Sess. 4, ch. 3 ; 1870, ex cathedra) : Le Saint-Siège apostolique et le pontife romain détiennent le primat sur tout l'univers et que le pontife romain est quant à lui le successeur du bienheureux Pierre, prince des apôtres et le vrai vicaire du Christ, la tête de l'Église entière... Ainsi donc, Nous enseignons et déclarons que l'Église romaine, par disposition du Seigneur, possède sur toutes les autres une primauté de pouvoir ordinaire... Telle est la doctrine de la vérité catholique, dont personne ne peut s'écarter sans danger pour la foi et le salut.

Ex cathedra - Latin pour « depuis la chaire. » Se réfère au pape lorsqu'il parle infailliblement depuis la Chaire de Saint Pierre et remplit les conditions pour un prononcement infaillible. C'est une hérésie et un péché mortel que de nier un prononcement ex cathedra d'un pape, lequel est inchangeable, puisqu'il constitue le dogme que le Christ a révélé à l'Église.

Pie IX dit (Concile Vatican I, Sess. 4, ch. 4 ; 1870) : Lorsque le pontife romain parle ex cathedra [depuis la chaire de Saint Pierre], c'est-à-dire lorsque, remplissant sa charge de

pasteur et de docteur de tous les chrétiens, il définit, en vertu de sa suprême autorité apostolique, qu'une doctrine en matière de foi ou de morale doit être tenue par toute l'Église, il jouit, en vertu de l'assistance divine qui lui a été promise en la personne de Saint Pierre, de cette infailibilité dont le divin Rédempteur a voulu que soit pourvue son Église lorsqu'elle définit la doctrine sur la foi ou la morale ; par conséquent, ces définitions du pontife romain sont irréformables par elles-mêmes et non en vertu du consentement de l'Église.

Boniface VIII dit (Unam Sanctam ; 18 novembre 1302) : La foi nous oblige instamment à croire et à tenir une seule sainte Église catholique et en même temps apostolique, et nous la croyons fermement et la confessons simplement, elle hors de laquelle il n'y a ni salut, ni rémission des péchés... En elle il y a « un seul Seigneur, une seule foi, et un seul baptême » (Éphésiens 4, 5) ... Unique en effet fut l'arche de Noé au temps du déluge, qui préfigurait l'unique Église ; achevée à une coudée, elle avait un seul pilote et chef, à savoir Noé, et hors d'elle, nous l'avons vu, tout ce qui subsistait sur terre fut détruit... Si donc les Grecs ["orthodoxes"] ou d'autres disent qu'ils n'ont pas été confiés à Pierre et à ses successeurs, il leur faut reconnaître qu'ils ne font pas partie des brebis du Christ, car le Seigneur dit lui-même en Jean 10, 16 : « il y a un seul berail, un seul et unique pasteur ».

Saint Grégoire le Grand dit (Summo iugiter studio ; 590-604 A.D.) : La Sainte Église universelle enseigne qu'il n'est pas possible d'adorer vraiment Dieu sauf en elle, et affirme que tous ceux qui sont en dehors d'elle ne seront pas sauvés.

Saint Pie X dit (Jucunda sane ; 12 mars 1904) : En attendant, est-il de Notre devoir de rappeler à tous, grands et petits, comme autrefois le fit le Saint Pontife Grégoire, la nécessité absolue où nous sommes de recourir à cette Église pour faire notre salut éternel.

Saint Pie X dit (Editæ Sæpe ; 26 mai 1910) : L'Église seule possède avec son magistère le pouvoir de gouverner et de sanctifier la société humaine. À travers ses ministres et serviteurs, elle confère à l'humanité les moyens de salut appropriés et nécessaires.

Saint Pie V dit (Regnans in Excelsis ; 25 février 1570) : La souveraine juridiction de l'Église catholique, une, sainte et apostolique, en dehors de laquelle il n'y a pas de salut, a été conférée par Lui [Jésus Christ], à Qui est donné tout pouvoir au ciel et sur terre, le Roi qui règne en haut, à une seule personne sur terre, à Pierre, prince des Apôtres... Si quelqu'un venait à contrevenir à Notre décret, Nous le lions au même lien d'anathème.

Saint Fulgence dit (Sur le pardon des péchés ; 512 A.D) : Quiconque est en dehors de cette Église, qui reçut les clefs du Royaume des Cieux, marche sur un chemin ne menant pas au ciel mais en enfer. Il ne se rapproche pas de la demeure de la vie éternelle ; il accourt vers le tourment de la mort éternelle.

Saint Fulgence dit (La règle de foi ; 526 A.D) : Ceci, tenez-le ferme et n'en doutez jamais : non seulement tous les païens, mais aussi tous les juifs et tous les hérétiques et schismatiques qui terminent leur vie présente en se trouvant en dehors de l'Église catholique, sont en route pour le feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges.

Saint Cyprien de Carthage dit (Lettre IV) : Qu'ils ne se mettent pas, d'ailleurs, en tête, qu'il y a encore pour eux possibilité de vivre et de se sauver, quand le Seigneur Dieu dit dans le Deutéronome : "Quiconque sera si orgueilleux que de n'écouter pas le prêtre ou le juge quel qu'il soit en ces jours-là, sera mis à mort, et tout le peuple, en apprenant ce châtiment sera saisi de crainte, et l'on n'agira plus désormais d'une manière impie". Dieu faisait mettre à mort ceux qui ne se soumettaient pas à ses prêtres; Il fixait le moment du jugement pour ceux qui n'obéissaient pas... C'est avec le glaive spirituel que l'on tue les orgueilleux et les révoltés, en les rejetant hors de l'Église. Ils ne peuvent, en effet, vivre dehors, puisqu'il n'y a qu'une maison de Dieu, et que, hors de l'Église, il n'y a de salut pour personne.

Pie VII, Post tam Diuturnas ; 29 avril 1814 : Il n'est certes pas besoin de longs discours pour vous faire reconnaître clairement de quelle mortelle blessure la religion catholique en France se trouve frappée... Par cela même qu'on établit la liberté de tous les cultes sans distinction, on confond la vérité avec l'erreur, et l'on met au rang des sectes hérétiques et même de la perfidie judaïque, l'Épouse sainte et immaculée du Christ, l'Église hors de laquelle il ne peut y avoir de salut. En outre, en promettant faveur et appui aux sectes des hérétiques et à leurs ministres, on tolère et on favorise non seulement leurs personnes, mais encore leurs erreurs. C'est implicitement la désastreuse et à jamais déplorable hérésie que Saint Augustin mentionne en ces termes : « Elle affirme que tous les hérétiques sont dans la bonne voie et disent vrai, absurdité si monstrueuse que je ne puis croire qu'une secte la professe réellement. »

Grégoire XVI, Mirari vos ; 15 août 1832 : L'Apôtre nous en avertit : "Il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême" (Éph. 4 : 5) ; qu'ils tremblent donc ceux qui s'imaginent que toute religion conduit par une voie facile au port de la félicité ; qu'ils réfléchissent sérieusement sur le témoignage du Sauveur lui-même : "qu'ils sont contre le Christ dès lors qu'ils ne sont pas avec le Christ" (Luc 11 : 23) ; qu'ils dissipent misérablement par là même qu'ils n'amassent point avec lui, et que par conséquent, "ils périront éternellement, sans aucun doute, s'ils ne gardent pas la foi catholique et s'ils ne la conservent entière et sans altération" (Credo Athanasien).

Pie IX, Quanto conficiamur mœror ; 10 août 1863 : Nous devons rappeler de nouveau et blâmer l'erreur considérable où sont malheureusement tombés quelques catholiques. Ils croient en effet qu'on peut parvenir à l'éternelle vie en vivant dans l'erreur, dans l'éloignement de la vraie foi et de l'unité catholique. Cela est péremptoirement contraire à la doctrine catholique... Nous connaissons parfaitement ce dogme catholique : qu'en dehors de l'Église on ne peut se sauver.

Saint Pie X, Lamentabili, erreurs des modernistes ; 3 juil. 1907, erreur n° 22 : Les dogmes que l'Église présente comme révélés ne sont pas des vérités tombées du ciel, mais une interprétation de faits religieux que l'esprit humain s'est donnée par un laborieux effort.

Les dogmes de la foi, tel que Hors de l'Église, pas de salut, sont des vérités tombées du ciel ; ce ne sont pas des interprétations. Accuser quelqu'un, qui adhère fidèlement à ces vérités tombées du ciel, de pratiquer de l'interprétation privée est hérétique.

Voici d'autres erreurs relevées par Saint Pie X dans Lamentabili sur les erreurs modernistes et dans le Syllabus de Pie IX concernant les principales erreurs de notre temps :

Erreur n° 9 : Ceux-là font preuve de trop grande simplicité ou d'ignorance qui croient que Dieu est vraiment l'Auteur de la Sainte Écriture.

Erreur n° 11 : L'inspiration divine ne s'étend pas de telle sorte à toute l'Écriture Sainte qu'elle préserve de toute erreur toutes et chacune de ses parties.

Erreur n° 27 : La divinité de Jésus-Christ ne se prouve pas par les Évangiles ; mais c'est un dogme que la conscience chrétienne a déduit de la notion du Messie.

Erreur n° 28 : Pendant qu'il exerçait son ministère, Jésus n'avait pas en vue dans ses discours d'enseigner qu'il était lui-même le Messie, et ses miracles ne tendaient pas à le démontrer.

Erreur n° 30 : Dans tous les textes évangéliques le nom de Fils de Dieu équivaut seulement au nom de Messie, il ne signifie nullement que le Christ est le vrai et naturel Fils de Dieu.

Erreur n° 35 : Le Christ n'a pas toujours eu conscience de sa divinité messianique.

Erreur n° 40 : Les sacrements sont nés de ce que les Apôtres et leurs successeurs ont interprété une idée, une intention du Christ, sous l'inspiration et la poussée des circonstances et des événements.

Erreur n° 52 : Il n'a pas été dans la pensée du Christ de constituer l'Église comme une Société destinée à durer sur la terre une longue série de siècles ; au contraire, dans la pensée du Christ le royaume du ciel et la fin du monde étaient également imminents.

Erreur n° 55 : Simon Pierre n'a jamais même soupçonné que le Christ lui eût conféré la primauté dans l'Église.

Erreur n° 56 : L'Église romaine est devenue la tête de toutes les Églises, non point par une disposition de la divine Providence, mais en vertu de circonstances purement politiques.

Erreur n° 58 : La vérité n'est pas plus immuable que l'homme lui-même, car elle évolue avec lui, en lui et par lui.

Erreur n° 59 : Le Christ n'a pas enseigné un corps déterminé de doctrine, applicable à tous les temps et à tous les hommes, mais il a plutôt inauguré un certain mouvement religieux adapté ou qui doit être adapté à la diversité des temps et des lieux.

Erreur n° 65 : Le catholicisme d'aujourd'hui ne peut se concilier avec la vraie science à moins de se transformer en un certain christianisme non dogmatique, c'est-à-dire en un protestantisme large et libéral.

(Début des erreurs de notre temps relevées par Pie IX dans le Syllabus)

Erreur n° 13 : La méthode et les principes d'après lesquels les anciens docteurs scolastiques [du Moyen-Âge] ont cultivé la théologie ne sont plus en rapport avec les nécessités de notre temps et les progrès des sciences.

Erreur n° 15 : Il est libre à chaque homme d'embrasser et de professer la religion qu'il aura réputée vraie d'après la lumière de la raison.

Erreur n° 16 : Les hommes peuvent trouver le chemin du salut éternel et obtenir ce salut éternel dans le culte de n'importe quelle religion.

Erreur n° 17 : Tout au moins doit-on avoir bonne confiance dans le salut éternel de tous ceux qui ne vivent pas dans le sein de la véritable Église du Christ.

Erreur n° 18 : Le protestantisme n'est pas autre chose qu'une forme diverse de la même vraie religion chrétienne, forme dans laquelle on peut être agréable à Dieu aussi bien que dans l'Église catholique.

Erreur n° 20 : La puissance ecclésiastique ne doit pas exercer son autorité sans la permission et l'assentiment du gouvernement civil.

Erreur n° 21 : L'Église n'a pas le pouvoir de définir dogmatiquement que la religion de l'Église catholique est uniquement la vraie religion.

Erreur n° 24 : L'Église n'a pas le droit d'employer la force ; elle n'a aucun pouvoir temporel direct ou indirect.

Erreur n° 48 : Des catholiques peuvent approuver un système d'éducation en dehors de la foi catholique et de l'autorité de l'Église, et qui n'ait pour but, ou du moins pour but principal, que la connaissance des choses purement naturelles et la vie sociale sur cette terre.

Erreur n° 55 : L'Église doit être séparée de l'État, et l'État séparé de l'Église.

Erreur n° 77 : À notre époque, il n'est plus utile que la religion catholique soit considérée comme l'unique religion de l'État, à l'exclusion de tous les autres cultes.

Erreur n° 78 : Aussi c'est avec raison que, dans quelques pays catholiques, la loi a pourvu à ce que les étrangers qui s'y rendent y jouissent de l'exercice public de leurs cultes particuliers.

Erreur n° 79 : Il est faux que la liberté civile de tous les cultes, et que le plein pouvoir laissé à tous de manifester ouvertement et publiquement toutes leurs pensées et toutes leurs opinions, jettent plus facilement les peuples dans la corruption des mœurs et de l'esprit, et propagent la peste de l'Indifférentisme.

Erreur n° 80 : Le Pontife Romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne.

—

« Réflexions sur l'Évangile »

I. L'Église catholique est-elle l'Église de Dieu ?

Matthieu 16, 18-19 : Je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera aussi délié dans les cieux.

Commentaire de Matthieu 16, 18-19 par Saint Jean Chrysostome (Homélie LIV) : C'est-à-dire, sur cette foi et sur cette confession, je bâtirai mon Église. Nous apprenons de là qu'un grand nombre croiront ce que Pierre vient de confesser, et il élève en même temps son intelligence ET LUI DONNE LA CHARGE SUPRÊME PASTEUR.

Commentaire de Matthieu 16, 18-19 par Saint Cyrille d'Alexandrie (Catena in Matthaeum) : D'après cette promesse du Seigneur, l'Église apostolique, placée au-dessus de tous les évêques, de tous les pasteurs, de tous les chefs des [autres] Églises et des fidèles, demeure pure de toutes les séductions et de tous les artifices des hérétiques dans ses pontifes, dans sa foi toujours entière et dans l'autorité de Pierre. Tandis que les autres Églises sont déshonorées par les erreurs de certains hérétiques.

Jean 21,15-17 : Lors donc qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui dit de nouveau : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui dit une troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Pierre fut contristé qu'il lui eût dit une troisième fois : M'aimes-tu ? Et il lui répondit : Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis.

Ici, le Christ donne à l'Apôtre Pierre, l'autorité de gouverner les agneaux et les brebis :

1. Les agneaux : ceux dont la foi est jeune, les simples paroissiens.

2. Les brebis : les plus avancés dans la foi, les prêtres et les évêques.

Saint Théophylacte d'Ohrid dit (Catena in Ioannem) : On peut établir une différence entre les agneaux et les brebis; les agneaux sont ceux qui commencent à faire partie du troupeau; les brebis sont les âmes qui ont atteint la perfection.

Reconnaisances de la primauté de Saint Pierre par les Pères de l'Église :

Tertullien dit dans De la pudicité : Maintenant, je prends acte de ta déclaration, pour te demander à quel titre tu usurpes le droit de l'Église. Si de ce que le Seigneur a dit à Pierre : « Je bâtirai mon Église sur cette pierre; Je t'ai donné les clefs du Royaume des Cieux » (Matthieu XVI, 18–19), ou bien : « Tout ce que lu lieras ou délieras sur la terre, sera lié ou délié dans les cieux » (Matthieu XVI, 19) ; tu t'imagines orgueilleusement que la puissance de lier et de délier est descendue jusqu'à toi, c'est-à-dire à toute l'Église, qui est en communion avec Pierre, quelle est ton audace de pervertir et de ruiner la volonté manifeste du Seigneur, qui ne conférait ce privilège qu'à la personne de Pierre ?

Saint Ambroise de Milan dit dans son Commentaire sur le Psaume 40, 19 : Là où Pierre est, là est l'Église : là où l'Église est, il n'y a pas de mort, mais la vie éternelle.

Saint Irénée de Lyon dit dans Adversus Hæreses (Livre III, chapitre 3, paragraphe 2) : C'est avec cette Église de Rome, en raison de sa plus puissante autorité de fondation que doit nécessairement s'accorder toute Église, c'est-à-dire les fidèles qui proviennent de partout, elle en qui toujours, par ceux qui proviennent de partout, a été conservée la Tradition qui vient des Apôtres.

Saint Cyprien de Carthage dit dans sa Lettre 73 à Jubianus : C'est à Pierre d'abord, sur qui il a bâti son Église et en qui il a établi et montré l'origine de l'unité, que le Seigneur a conféré le privilège de voir délier ce qu'il aurait délié sur la terre.

Saint Hilaire de Poitiers dit dans son Commentaire de l'Évangile selon Saint Matthieu (Chapitre XIV): Dans ce nouveau nom donné au prince des Apôtres, nous trouvons un présage heureux de la solidité des fondements de l'Église et une pierre digne de cet édifice qui devait briser et réduire en poudre les lois et les portes de l'enfer.

Saint Basile de Césarée dit dans Du jugement de Dieu : Le Bienheureux Pierre, celui qui avait été choisi parmi tous les Apôtres, le seul, de préférence aux autres, qui eût été confirmé et déclaré bienheureux, celui à qui les clefs du Royaume avaient été confiées.

Saint Jean Chrysostome dit dans son Commentaire de l'Évangile selon Saint Matthieu (Homélie LIV) : Saint Pierre qui est comme la bouche de tous les Apôtres, le prince et le chef de cette troupe sacrée, et qui témoigne partout tant de zèle pour le Sauveur.

Saint Augustin d'Hippone dit dans son Neuvième Sermon (Suppl II, sec. II) : Pour tenir sa place sur la terre et porter les clefs du Royaume des Cieux, il [le Christ] a établi l'Apôtre Pierre, afin que personne ne se crût incapable d'y parvenir.

Lettre de Saint Jérôme de Stridon au pape Damase Ier :

« Comme l'Orient, agité de ses anciennes furies, met en lambeaux la robe du Seigneur, robe sans couture et d'un seul tissu; que les renards dévastent la vigne du Christ, et que parmi tant de citernes entrouvertes qui ne sauraient garder l'eau, il est difficile de découvrir où est la fontaine scellée et le jardin fermé, j'ai cru devoir consulter la chaire de Pierre et cette

foi louée par la bouche de l'Apôtre, et chercher la nourriture de mon âme, au lieu même où jadis je reçus les vêtements du Christ. La vaste étendue du liquide élément et ce long espace de terres ne m'ont pas empêché d'y aller chercher la perle précieuse. "Partant où sera le corps, là se rassembleront les aigles." (Luc 17, 37). Pendant que des enfants pervers dissipent leur patrimoine, vous seuls conservez intact l'héritage de vos pères. Chez vous, le sol riche et fécond, rend au centuple la pure semence du Seigneur; chez nous le froment, étouffé dans les sillons, dégénère en ivraie et en chaume. Aujourd'hui dans l'Occident se lève le soleil de justice, tandis que dans l'Orient ce Lucifer qui était tombé, a établi son trône au-dessus des astres. "Vous êtes la lumière du monde, vous êtes le sel de la terre," (Matthieu 5, 13-14) vous êtes des vases d'or et d'argent ; ici nous n'avons que des vases d'argile ou de bois qui attendent la verge de fer et les feux éternels. Quoique votre grandeur m'effraie, votre humanité cependant me rassure. Victime, je demande au prêtre le salut; brebis, je réclame l'appui du pasteur. Loin donc l'envie calomnieuse; que la splendeur du siège romain disparaisse; je parle au successeur du pêcheur, et au disciple de la croix. Moi, qui ne veux suivre personne autre que le Christ, je communique avec votre béatitude, c'est-à-dire, avec la chaire de Pierre; je sais que l'Église est bâtie sur cette pierre. Quiconque mange l'agneau hors de cette maison est un profane. Quiconque ne se trouvera point dans cette arche de Noé périra lors du déluge. Et comme, pour pleurer mes crimes, je me suis retiré dans cette solitude qui sépare la Syrie d'avec le pays des Barbares, et que je ne puis, vu mon grand éloignement, demander toujours de votre sainteté le saint du Seigneur, je communique ici avec les confesseurs égyptiens vos collègues, et je me cache, humble chaloupe, parmi ces vaisseaux de haut bord. Je ne connais pas Vitalis, je rejette Meletius, j'ignore ce que c'est que Paulin. Quiconque n'amasse pas avec vous dissipe, c'est-à-dire, celui qui n'appartient pas au Christ appartient à l'antéchrist. »

Nous pourrions aussi dire que Saint Pierre fut mentionné 191 fois à lui seul et que les autres Apôtres combinés furent mentionnés 130 fois dans le Nouveau Testament (cela peut différer à quelques chiffres près). Saint Jean lui fut le second plus cité, à peu près 48 fois. Cette disproportion n'est pas accidentelle, c'est un signe clair. Mais encore, lorsque les Apôtres sont listés, Saint Pierre est à chaque fois sans exception le premier (Matthieu 10, 2, Marc 3, 16, Luc 6, 14, Actes 1, 13), et dans Actes 1, le texte grec utilise le terme "prôtos" qui signifie "premier en autorité". Ensuite, le Christ enseigne, corrige et bénit Saint Pierre plus de 20 fois et prie même pour lui dans Luc 22, 32. Le Christ et Saint Pierre ont une relation vraiment unique que les autres Apôtres n'ont pas eue avec le Christ. Et enfin, c'est lui qui, dans Actes 2, fait un discours et convertit 3 000 personnes, la première conversion massive. Dans Actes 10, Saint Pierre baptise Corneille le centurion, qui est le premier non-juif à se convertir au christianisme, ce qui ouvre donc la conversion des nations païennes. Et tout cela, aux yeux des schismatiques orientaux et des protestants, n'est qu'une primauté d'honneur. Nier que cette primauté est celle d'un Chef visible de l'Église du Christ, c'est nier l'Évangile et la volonté du Christ, qui nous crient : votre représentant et chef terrestre est Pierre et ses successeurs ! Et les deux Apôtres évangélistes qui ont vécu avec le Christ comme ses disciples, Matthieu et Jean, ont fait exprès de citer Pierre plus qu'eux-mêmes, ils le savaient bien qu'il était le chef d'entre eux tous, et pareil pour l'évangéliste Marc, qui n'était pas un apôtre et n'avait pas connu le Christ, mais il était le disciple de Saint Pierre, puis nous savons que Pierre a apostasié trois fois du Christ et dans Jean 21, 15-17 et Matthieu 16, 18-20, le Christ lui confia trois mandats pastoraux et le fait que Pierre se nommait à la base Simon et que le Christ le renomma Pierre est une chose que Dieu ne fit que deux fois avant Pierre, dans Genèse 17, 5, il renomme Abram en Abraham qui signifie "Père des nations" et dans Genèse 28, 32 où Jacob devient Israël qui signifie "Celui qui lutte avec Dieu", et pour terminer dans son évangile Saint Jean écrit au chapitre 20, que trois jours après que Jésus-Christ fut crucifié Marie-Madeleine alla au sépulcre où reposait le Christ et elle vit que la pierre qui bloquait l'entrée avait disparu et de même pour le corps du Christ, elle courut donc et alla voir Pierre et Jean, ils prirent donc la route vers le sépulcre en courant, mais Jean courut plus vite que Pierre et arriva en premier et Jean se pencha à l'entrée et vit les linceuls posés à terre mais il n'entra pas, puis Pierre qui arriva le second fut le premier à

entrer dans le sépulcre, puis, Jean qui était arrivé en premier entra le second dans le sépulcre, et ce n'est pas du hasard, l'Écriture fut écrite des mains des disciples mais avec l'Esprit Saint, ce passage de Jean 20 montre que Saint Jean n'avait pas osé entrer dans le tombeau vide du Christ avant Saint Pierre.

Il apparaît clairement que Saint Pierre est désigné par la parole du Christ comme le premier pape. Il est celui à qui Jésus-Christ confie la mission de représenter légitimement l'Église de Dieu sur la terre. Historiquement, il est reconnu comme le premier évêque de Rome et donc le premier pape de l'Église catholique. Il est certain que l'Église catholique, fondée sur Saint Pierre, est l'Église de Dieu.

Le Seigneur le dit lui-même (Jean 10, 16) : Il n'y aura qu'un bercaïl et qu'un pasteur.

(Un seul troupeau, un seul berger...)

II. Le baptême est-il nécessaire au salut ?

Marc 16, 16 : Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé...

Jean 3, 5 : En vérité, je te le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.

Il n'existe pas de versets plus explicites que ces deux-là ! À ceux qui objectent : "Seulement deux versets !" nous répondons : "Quand Dieu parle, deux suffisent ; Il n'a pas besoin de centaines pour être obéi." Et l'Écriture offre une vue générale de l'enseignement du Christ, et l'Église catholique nous enseigne le reste.

Matthieu 28, 19 : Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ici, le Christ pose littéralement comme condition que ses disciples soient baptisés, c'est-à-dire que celui qui veut être disciple doit être baptisé. Un chrétien ne peut être chrétien s'il n'est pas baptisé et catholique.

Point de baptême, point de salut

Eugène IV, Concile de Florence, « Exultate Deo » 22 novembre 1439, ex cathedra : Le Saint baptême, qui est la porte de la vie spirituelle, tient la première place parmi tous les sacrements ; par lui nous devenons membres du Christ et du corps de l'Église. Et parce que la mort est entrée dans l'univers par le premier homme, "si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer, comme le dit la Vérité, dans le royaume de Dieu." [Jean 3, 5]. La matière de ce sacrement est l'eau vraie et naturelle.

Paul III dit (Concile de Trente, S. 7, sur les sacrements, ex cathedra) : Si quelqu'un dit que le baptême est libre, c'est-à-dire n'est pas nécessaire pour le salut : qu'il soit anathème.

Paul III dit (Concile de Trente, S. 7, sur les sacrements, ex cathedra) : Si quelqu'un dit que les baptisés sont libres par rapport à tous les commandements de la Sainte Église, aussi bien ceux qui sont écrits que ceux qui sont transmis, en sorte qu'ils ne soient tenus de les observer que s'ils veulent spontanément s'y soumettre : qu'il soit anathème.

Paul III dit (Concile de Trente, S. 7, sur les sacrements, ex cathedra) : Si quelqu'un dit que la confirmation des baptisés est une cérémonie vaine et non pas plutôt un sacrement véritable et proprement dit, ou qu'elle ne fut autrefois rien d'autre qu'une catéchèse, par laquelle ceux qui approchaient de l'adolescence rendaient compte de leur foi en présence

de l'Église : qu'il soit anathème. (les protestants soutiennent une vision non-obligatoire de la confirmation.)

Paul III dit (Concile de Trente, S. 7, sur les sacrements, ex cathedra) : Si quelqu'un dit que les sacrements de la Loi nouvelle n'ont pas été tous institués par Jésus Christ Notre Seigneur ou bien qu'il y en a plus ou moins que sept, à savoir : le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage, ou encore que l'un de ces sept n'est pas vraiment et proprement un sacrement : qu'il soit anathème.

Pour les non-baptisés morts dans le désir sincère du baptême :

Paul III, Concile de Trente, Se. 6, ch. 4 : Ces mots esquissent une description de la justification de l'impie, comme étant un transfert de l'état dans lequel l'homme naît du premier Adam à l'état de grâce et d'adoption des fils de Dieu, par le second Adam, Jésus Christ, notre Sauveur. Après la promulgation de l'Évangile, ce transfert NE PEUT SE FAIRE SANS LE BAIN DE LA RÉGÉNÉRATION OU LE DÉSIR DE CELUI-CI, SELON CE QUI EST ÉCRIT : "Nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu s'il ne renaît pas de l'eau...".

Lettre du Saint-Office du 8 août 1949 : Pour qu'une personne obtienne son salut éternel, il n'est pas toujours requis qu'elle soit de fait incorporée à l'Église à titre de membre, mais il faut lui être uni tout au moins par désir ou souhait...

(De cette lettre aura lieu le décret d'excommunication du 13 février 1953 à l'encontre de Leonard Feeney, qui affirmait que tout homme mourant sans baptême irait dans le feu éternel, même s'il le désirait sincèrement et ardemment et était catéchumène, donc en apprentissage pour recevoir le sacrement et devenir membre de l'Église catholique.)

Il faut aussi se rappeler du martyr de Saint Rogatien de Nantes, qui était un catéchumène et n'avait donc pas encore reçu le baptême. Pourtant, c'est un martyr, c'est un saint, et pour son désir de le recevoir, il a sa place dans le Royaume de Dieu.

Pour ceux qui sont baptisés par les hérétiques :

Léon XIII dit (Eximia Nos laetitia ; 19 juillet 1893) : Ils n'ont plus les sacrements, sauf le baptême, qu'ils confèrent, dit-on, sans solennité aux enfants ; baptême fructueux pour ceux-ci, pourvu qu'à l'âge de discrétion ils n'adhèrent point au schisme, mais mortel pour ceux qui l'administrent, car, en le conférant, ils font volontairement acte de schisme.

Si, à l'âge de 7 ans, les baptisés par les hérétiques adhèrent encore aux hérésies et renient l'enseignement de l'Église catholique, le baptême devient infructueux et ils perdent l'état de grâce qu'il leur conférait.

Selon le Code de droit canonique de 1917, les parents encourrent l'excommunication s'ils permettent à des non-catholiques de baptiser leurs enfants :

Canon 2319 : Ceux qui sciemment osent offrir à des ministres non catholiques leurs enfants à baptiser encourrent une excommunication "latae sententiae".

III. L'avènement du Christ a-t-il mis une séparation entre l'Ancien et le Nouveau Testament ?

Matthieu 5, 17 : Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes : je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir.

Le Christ est donc venu accomplir les prophéties messianiques de l'Ancienne Alliance, prouvant ainsi Sa Messianité aux Juifs, cela brisa l'Ancienne Alliance entre Dieu et le peuple juif et pactisa la Nouvelle Alliance entre Dieu et l'humanité, Dieu démontra ainsi aux pharisiens qu'ils n'étaient guère supérieurs aux Gentils (non-juifs).

Matthieu 10, 34 : Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.

Commentaire de Matthieu 10, 34 par Saint Jérôme de Stridon (Catena in Matthaeum) : En effet, à peine la foi en Jésus-Christ fut-elle annoncée, que tout l'univers s'est trouvé divisé. Dans chaque maison on trouva des croyants et des infidèles, et cette division fut la cause d'une guerre heureuse qui fit cesser une paix pernicieuse.

Luc 12, 51 : Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, je vous le dis ; mais la division.

L'avènement du Christ a apporté la séparation (le glaive) entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament, entre la loi de Moïse et la Loi de l'Évangile et la division au sein de l'humanité : d'un côté, les égarés, perdus dans les cavernes ténébreuses que sont l'athéisme, les fausses religions et les hérésies dans la vraie religion ; de l'autre, ceux qui sont éclairés et conduits dans le noble jardin où paît le troupeau de Jésus-Christ.

Saint Thomas d'Aquin dit à propos de la loi ancienne (Ia-IIae, q. 98, art. I) : La loi ancienne ayant été faite conformément à la droite raison, pour détourner les hommes de la concupiscence du péché, elle a été bonne, quoiqu'elle n'ait pas été parfaite, parce qu'elle ne conduisait à rien de parfait.

Saint Thomas d'Aquin dit à propos de la loi ancienne (Ia-IIae, q. 98, art. IV) : Puisque les promesses du Christ ont été faites aux ancêtres des Juifs, il était convenable que ce peuple, dont le Christ devait naître, jouît d'une sainteté spéciale entre toutes les nations et que la loi ancienne ne fût donnée qu'à lui seul.

Saint Ignace d'Antioche dit dans son Épître aux Philadelphiens : Si quelqu'un vous interprète l'Écriture selon le judaïsme, ne l'écoutez pas. Car il est meilleur d'entendre le Christianisme de la part d'un homme circoncis, que le judaïsme de la part d'un incirconcis. Si l'un et l'autre ne vous parlent pas de Jésus-Christ, ils sont pour moi des stèles et des tombeaux de morts, sur lesquels ne sont écrits que des noms d'hommes.

Saint Ignace d'Antioche dit dans son Épître aux Magnésiens : Il est absurde de parler de Jésus-Christ et de judaïser. Car ce n'est pas le christianisme qui a cru au judaïsme, mais le judaïsme au christianisme, en qui s'est réunie toute langue qui croit en Dieu.

Eugène IV, Concile de Florence ; 1441, ex cathedra : La Sainte Église romaine croit fermement, professe et enseigne que les prescriptions légales de l'Ancien Testament qui se divisent en cérémonies, saints sacrifices, sacrements, parce qu'ils avaient été institués pour signifier quelque chose de futur, bien qu'en ce temps-là ils aient été adaptés au culte divin, une fois venu Notre Seigneur Jésus-Christ qui était signifié par eux, ont pris fin et qu'ont commencé les sacrements du Nouveau Testament. Quiconque encore après la Passion met son espoir dans les prescriptions légales et se soumet à elles en les croyant nécessaires au salut, comme si la foi dans le Christ ne pouvait sauver sans elles, a péché mortellement. Elle ne nie pas cependant que, depuis la Passion du Christ jusqu'à la promulgation de l'Évangile, elles ont pu être respectées du moins dans la mesure où on les croyait si peu que ce fût nécessaire au salut. Mais, après la promulgation de l'Évangile, l'Église affirme qu'elles ne peuvent être respectées sans l'anéantissement du salut éternel. Donc elle dénonce comme étrangers à la foi du Christ tous ceux qui depuis ce temps-là observent la circoncision, le

shabbat et les autres prescriptions légales, et affirme qu'ils ne peuvent pas du tout avoir part au salut éternel, sauf si un jour ils reviennent de ces erreurs. Donc à tous ceux qui se glorifient du nom de chrétiens, elle prescrit de manière absolue qu'à n'importe quel moment soit avant soit après le baptême il faut renoncer à la circoncision, que l'on place en elle ou non son espoir, elle ne peut être respectée sans anéantissement du salut éternel.

Benoît XIV dit (Ex quo primum ; 1er mars 1756) : La première considération est que les cérémonies de la loi mosaïque ont été abrogées par la venue du Christ et qu'elles ne peuvent plus être observées sans péché après la promulgation de l'Évangile.

Léon X dit (Cinquième concile de Latran, session 9) : Tous les faux chrétiens et ceux avec de mauvais sentiments envers la foi, quelle que soit leur race ou nation qu'ils soient, ainsi que les hérétiques et ceux souillés avec une certaine souillure de l'hérésie, ou judaïsants, doivent être totalement exclus de la société des fidèles du Christ et expulsés de n'importe quelle position, en particulier de la curie romaine, et punis d'une peine adéquate.

Pie XII dit (Mystici Corporis Christi ; 29 juin 1943) : D'abord la mort du Rédempteur a fait succéder le Nouveau Testament à l'Ancienne Loi abolie... sur le gibet de sa mort il [Jésus] annula la loi avec ses prescriptions [Éph. 11, 15] ... établissant une Nouvelle Alliance dans son sang répandu pour tout le genre humain. Alors, dit Saint Léon le Grand en parlant de la Croix du Seigneur, "le passage de la Loi à l'Évangile, de la Synagogue à l'Église, des sacrifices nombreux à la Victime unique, se produisit avec tant d'évidence qu'au moment où le Seigneur rendit l'esprit, le voile mystique qui fermait aux regards le fond du temple et son sanctuaire secret, se déchira violemment et brusquement du haut en bas." Sur la croix, par conséquent, la Loi Ancienne est morte ; bientôt elle sera ensevelie et elle deviendra cause de mort.

(L'ensemble de l'enseignement de l'Église qui vous a précédemment été présenté contredit d'ailleurs l'enseignement du faux catéchisme de Jean-Paul II qui dit § 121 : "l'Ancienne Alliance n'a jamais été révoquée...")

Vous devez néanmoins dissocier la loi mosaïque de la Loi éternelle, car lorsque j'utilise des versets de l'Ancien Testament, je ne judaïse point. En effet, après avoir étudié le Catéchisme de Trente et la Somme théologique de Saint Thomas d'Aquin, j'ai constaté par moi-même que l'Église et ses docteurs se servent de l'Ancien Testament. Ainsi, aucun marcionite — c'est-à-dire ceux qui rejettent l'Ancien Testament — ne peut donc se prétendre catholique, car ce n'est pas l'Ancien Testament qui a été délaissé par Dieu et Son Église, mais la loi mosaïque. De plus, le terme "judaïsant" désigne ceux qui suivent encore les prescriptions alimentaires juives, la circoncision et le shabbat. Et il est malheureux de devoir le rappeler mais le Dieu de l'Ancien Testament est le même que Celui du Nouveau, Il n'a point changé de nature entre-temps, et les thèses suivantes : "Le Dieu de l'Ancien Testament n'est pas le même que celui du Nouveau" ou encore "Dieu a parfois été cruel et injuste dans l'Ancien Testament..." sont deux thèses hérétiques, blasphématoires, et polythéiste pour la première, car le Seigneur a toujours été juste. A-t-Il toujours été miséricordieux ? Non ! Car Sa miséricorde ne contredit jamais Sa justice. S'il y a eu un manquement dans l'application de Sa Loi, que ce soit de la part du peuple de Noé, des Juifs ou de l'humanité en Christ, il y aura châtiment, car telle est la justice divine, sans compromis et sans faiblesse !

Paul III dit (Concile de Trente, S. 4, sur la réception des livres saints et des traditions) : Le saint concile... reçoit tous les livres tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, puisque le même Dieu est l'auteur de l'un et de l'autre ; aussi bien que les traditions, qui regardent la foi ou les mœurs, comme dictées de la bouche même de Jésus-Christ ou par l'Esprit-Saint, et conservées dans l'Église catholique par une succession continue, elles embrasse avec un égal sentiment de respect et de piété.

Pie IX dit (Concile Vatican I, Sess. 3, Dei Filius, de la Révélation) : Si quelqu'un ne reçoit pas dans leur intégrité, avec toutes leurs parties, comme sacrées et canoniques, les Livres de l'Écriture, comme le saint concile de Trente les a énumérés, ou nie qu'ils soient divinement inspirés ; qu'il soit anathème.

Pie XI, Mit brennender Sorge ; 10 mars 1937 : Les livres sacrés de l'Ancien Testament sont entièrement parole de Dieu et forment une partie substantielle de sa Révélation... Qui veut voir bannies de l'Église et de l'école l'histoire biblique et la sagesse des doctrines de l'Ancien Testament blasphème le Nom de Dieu, blasphème le plan de salut du Tout-Puissant...

(Nous nous basons sur la Loi éternelle, qui se trouve aussi dans certaines parties de l'ancienne loi de Moïse, tels les dix commandements ; ainsi, nous recevons les parties éternelles de l'ancienne loi, mais pas les parties abrogées par l'avènement du Christ, telles les prescriptions alimentaires, la circoncision ou le shabbat — Saint Thomas d'Aquin dit (Ia-IIae, q. 100, art. VIII) : "Puisque les dix préceptes du Décalogue renferment le bien absolu et l'ordre même de la justice et de la vertu, on ne peut absolument pas s'en dispenser.")

IV. Le Christ a-t-il appelé à la non-violence totale ?

Matthieu 26, 51-54 : Voilà qu'un de ceux qui étaient avec Jésus, étendant la main, tira son épée, et, frappant le serviteur du prince des prêtres, lui coupa l'oreille. Alors Jésus lui dit : Remets ton épée en son lieu ; car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. Penses-tu que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne m'enverra pas à l'heure même plus de douze légions d'anges ? Comment donc s'accompliront les Écritures, disant qu'il doit en être ainsi ?

Commentaire de Matthieu 26, 51-54 par Saint Jean Chrysostome (Homélie LXXXIV) : Car comme [l'Apôtre Pierre] n'avait tiré l'épée que par l'amour extrême qu'il avait pour le Sauveur, il la remit dans le fourreau par soumission dès que Jésus-Christ lui eut dit : "Remets ton épée à sa place" Saint Luc dit que les apôtres demandèrent à Jésus-Christ s'ils tireraient l'épée pour frapper, mais que Jésus-Christ les empêcha de le faire, et qu'il guérit celui qui était déjà blessé; faisant en même temps une réprimande sévère à Saint Pierre, afin que les autres ne pensassent point à l'imiter : "Tous ceux" , dit-il, "qui se serviront de l'épée périront par l'épée". Il donne ensuite la raison de cette défense qu'il leur fait : "Penses-tu que je ne puisse pas sur l'heure prier mon Père, qui me donnerait plus de douze légions d'anges ? Comment donc s'accompliront les Écritures, qui attestent qu'il en doit être ainsi ?" Il arrête par ces paroles la passion de ses disciples, en leur faisant voir qu'il ne se passait rien alors qui n'eût été prédit par les Écritures.

Dictionnaire de théologie catholique (Guerre) : Quand Notre Seigneur, la veille de sa passion, ordonne à Saint Pierre, dans le jardin des Olives, de remettre le glaive dans le fourreau, car ceux qui se servent du glaive, périront par le glaive, il ne condamne pas davantage la guerre en général. Pour obéir à son Père céleste, le Christ s'offrait lui-même à ses bourreaux. Il ne voulait donc pas que Pierre mît obstacle à son oblation spontanée.

Les Pères John A. McHugh et Charles J. Callan disent (Théologie Morale, n° 1381) : Ces paroles de Notre Seigneur : "ceux qui se servent de l'épée périront par l'épée" ne sont pas une approbation du pacifisme extrême, mais sont respectivement la condamnation de ceux qui, sans l'autorité requise, ont recours à la violence, et un conseil de perfection, quand cela sert mieux l'honneur de Dieu ou le bien du prochain. De plus, ces mots du Christ ne s'adressaient pas aux États, qui sont responsables du bien-être de leurs ressortissants, mais à des individus.

Le Christ dit cela aux Apôtres dans le contexte où il revient de la volonté du Père, qu'il soit arrêté par les Romains et qu'il soit crucifié. Ainsi, l'Apôtre Pierre rangea son épée, car c'était

un ordre du Christ. Beaucoup d'hérétiques isolent ce verset pour en faire une parole universelle, alors que c'est une parole contextuelle. De plus, le Seigneur a exactement dit : "... tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée." Or, nous savons que nombreux sont les militaires partis à la guerre et revenus en vie de celle-ci, et morts beaucoup plus tard de vieillesse, maladie, etc. Donc il est impossible que le Seigneur se soit contredit. Cette parole est bien contextuelle et pas universelle.

Commentaire de Matthieu 26, 51-54 par Saint Hilaire de Poitiers (Catena in Matthaeum) : La mort par le glaive n'est point le châtiment de tous ceux qui se servent du glaive, car la fièvre ou d'autres accidents en emportent beaucoup de ceux qui ont fait usage du glaive, ou en remplissant les fonctions de juge, ou en résistant nécessairement aux voleurs. Cependant, d'après la sentence du Seigneur, tout homme qui se sert du glaive doit périr par le glaive, c'est avec justice qu'on fait mourir par le glaive ceux qui s'en servent pour commettre quelque crime.

Matthieu 5, 38-39 : Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent. Et moi je vous dis de ne point résister aux mauvais traitements ; mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui encore l'autre.

Commentaire de Matthieu 5, 38-39 par Saint Augustin d'Hippone (Contre Fauste) : Ce commandement a été donné pour éteindre le feu de ces haines violentes qui éclataient entre des ennemis acharnés les uns contre les autres, et pour mettre un frein à des colères sans mesure. Car quel est celui qui se contente d'une vengeance égale seulement à l'injure qu'il a reçue ? Ne voyons-nous pas au contraire des hommes légèrement offensés tramer le meurtre, avoir soif du sang et trouver à peine de quoi l'assouvir dans les maux dont ils accablent leurs ennemis ? C'est à cette vengeance excessive autant qu'injuste que la loi a posé de justes bornes en créant la peine du talion, qui fait payer l'un d'une peine équivalente à ce qu'il a infligé à l'autre. Le but de cette loi n'est pas de donner une nouvelle force à la fureur, mais de la contenir; ce n'est pas de rallumer une flamme assoupie, mais de circonscrire celle qui brûlait déjà. En effet, la vengeance, réglée ici par la justice, ne dépasse pas les droits que l'injure donne à celui qui en est offensé. Il peut céder ce qui lui est dû, et c'est bonté de sa part; mais il peut le demander sans injustice. Or, comme il y a péché à poursuivre une vengeance sans mesure, tandis qu'il n'y en a aucun à ne vouloir qu'une vengeance modérée; il est évident que celui qui refuse toute vengeance est le moins exposé à pécher, et c'est pourquoi Notre Seigneur ajoute : « et moi, je vous dis de ne pas résister au mal. » Je pourrais traduire ainsi ces paroles : « Il a été dit aux anciens : Vous ne vous vengerez pas injustement ; pour moi, je vous dis : Ne vous vengez pas » (...) [Jésus-Christ] n'a eu d'autre but que celui même que se proposait la loi de Moïse, c'est-à-dire qu'il recommande de ne se venger en aucune manière, afin d'être plus assuré d'observer ce précepte et de ne pas dépasser les bornes d'une légitime vengeance.

Saint Augustin d'Hippone dit (Explication du sermon sur la montagne) : On ne trouve pas aisément un homme qui ne rende qu'un coup de poing pour un coup de poing; qui, pour un seul mot d'injure, se contente de répondre par un seul mot de même valeur. Ou dans le trouble de la colère on se venge outre mesure; ou bien on s'imagine que la justice exige que l'offensant soit plus maltraité que l'offensé. Ces dispositions avaient déjà trouvé un frein puissant dans la loi, où on lisait : « Œil pour œil, dent pour dent; » expression qui voulait dire que la vengeance ne doit pas dépasser l'injure. C'est déjà là un commencement de paix ; mais la perfection de la paix consiste à renoncer même à cette espèce de vengeance... Celui qui n'attaque pas le premier, mais qui, ou de volonté ou de fait, rend plus de mal qu'il n'en a reçu, s'éloigne un peu de l'extrême injustice... Celui donc qui rend autant qu'il a reçu, fait déjà une concession...

Cette paix parfaite dont parle Saint Augustin d'Hippone n'est atteignable que dans le Royaume de Dieu : c'est là-bas qu'il n'y aura plus ni offense ni riposte, et que la paix

trionphera du combat, car sur terre le chrétien est un combattant qui combat le mal spirituellement et temporellement, par la prière et par les armes. Seuls ceux qui agissent ainsi découvriront l'état de parfaite béatitude de l'au-delà. De plus, Saint Augustin explique à deux reprises qu'il est conseillé de ne pas se venger, mais que la vengeance reste permise lorsqu'il s'agit de rendre justice avec proportion, comme l'explique Saint Thomas d'Aquin (IIa-IIae, q. 108, art. I) : "Si celui qui se venge a principalement pour but un des biens que l'on obtient en punissant les coupables (comme l'amélioration du pécheur ou au moins sa compression, la tranquillité des autres, le maintien de la justice et la gloire de Dieu), la vengeance peut être permise, pourvu qu'on l'exerce avec toutes les circonstances requises (Les principales circonstances à observer c'est que la vengeance soit exercée par qui de droit, et qu'on ne dépasse pas les limites de la justice.)." Pour finir, n'oubliez pas les miracles que le Seigneur a accordés à Saint Bernard de Clairvaux lorsqu'il prêchait la seconde croisade, comme pour dire : "Cette fois-ci, il est légitime pour vous de ne pas tendre l'autre joue, mais de reprendre Jérusalem !" Et à cette époque, mille fois plus sombre, pensez-vous que nous ne sommes pas légitimes de reprendre la France ?

Aussi, nous pouvons constater que quand le Christ fut frappé par l'un des gardes du grand prêtre, il ne tendit point l'autre joue :

Jean 18, 23 : Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?

Commentaire de Jean 18, 23 par Saint Augustin d'Hippone (Catena in Ioannem) : On nous demandera peut-être : Pourquoi le Sauveur n'a-t-il pas fait ce qu'il a commandé lui-même [aux autres] ? Ne devait-il pas souffrir cet affront en silence et tendre l'autre joue, à celui qui le frappait ? Nous dirons que Notre Seigneur est allé plus loin, en répondant avec douceur et en ne tendant pas seulement l'autre joue à celui qui le frappait, mais en abandonnant son corps tout entier pour être cloué sur la croix. Il nous apprend ainsi que nous devons accomplir les préceptes de patience qu'il nous a donnés, moins par des actes extérieurs où l'ostentation peut avoir part, que par les sentiments du cœur. Il peut arriver, en effet, qu'un homme présente l'autre joue avec la colère dans le cœur. Notre Seigneur a donc beaucoup mieux agi en répondant la vérité sans la moindre aigreur, et en se montrant paisiblement disposé à supporter patiemment des outrages plus sanglants encore.

En vérité, le Seigneur ne s'est pas, ici, soumis aux humiliations des tyrans et des injustes ; bien au contraire, Il s'est rebellé contre leur plan, celui de le rendre coupable avant de l'accuser, en ne répondant à aucune de leurs offenses. Notre Seigneur fut crucifié dans la plus grande et la plus pure des innocences !

Matthieu 5, 44 : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.

Lorsque le Christ fit le Sermon sur la montagne, il n'avait pas même dix disciples. Évidemment que, face à des millions de pharisiens et de romains, on ne peut pas attendre de si peu de disciples qu'ils se défendent par les armes, surtout que le Seigneur a personnellement adressé aux Apôtres la conversion des nations, pas la guerre sainte... Ainsi, notre mission est tout autre : la défense de ce qu'ont établi les premiers disciples ! C'est pour cela que les ennemis seront combattus jusqu'à ce qu'ils soient en état de grâce par leur conversion au Christ, et tous ceux ne voulant point recevoir le baptême doivent soit quitter cette terre catholique qu'est la France... soit mourir !

Néanmoins, voici ce que dit le Catéchisme de Trente (chap. 44) : Dieu exige de nous d'une part l'oubli des injures, et de l'autre des sentiments de Charité mutuelle, et ces deux choses Il les exige à tel point qu'Il repousse et méprise les sacrifices et les offrandes de ceux qui ne veulent pas se réconcilier ensemble. C'est aussi une loi de la nature que nous soyons

envers les autres tels que nous désirons qu'ils soient pour nous. Et celui-là serait un parfait impudent, qui demanderait à Dieu de lui remettre la peine de son péché, pendant qu'il conserverait, dans son cœur, des sentiments d'inimitié pour son prochain.

Matthieu 6, 14-15 : Si vous remettez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous remettra à vous aussi vos péchés. Mais si vous ne les remettez point aux hommes, votre Père céleste ne vous remettra point non plus vos péchés.

Ainsi, nous devons combattre nos ennemis tout en aimant ce qu'il y a de bon en eux, car, comme le dit Saint Thomas d'Aquin (Prima Pars, q. 49, art. III) : "Puisqu'il n'y a pas d'être qui soit mauvais par essence, il n'y a pas de mal suprême qui soit la cause de tous les maux, comme il y a un bien suprême qui est la cause de tous les biens." — Ce qui signifie que le mal comporte toujours une part de bien. Et nous devons les pardonner dans le sens où rien sur cette terre n'est acté : ils peuvent toujours se repentir et devenir les enfants chéris de leur Père, et nous rappelons constamment que ceux qui réclament le baptême ou la confession, donc la repentance, ne seront ni blessés ni jugés !

À ceux qui interprètent mal et seuls les Saintes Écritures et qui professent le mensonge de par leur audace, lisez les exégèses au lieu d'égarer le monde !

Paul III dit (Concile de Trente, S. 4, sur la manière d'interpréter la Sainte Écriture) : Le saint concile... afin de mettre un frein à la hardiesse des esprits, ordonne que... personne, par une confiance aveugle en son propre jugement, n'ait l'audace de détourner la Sainte Écriture à son sens privé, ni de l'interpréter contrairement à l'explication qu'en donne notre mère la Sainte Église, à qui il appartient de juger du véritable sens des Écritures.

(Pour écrire cette œuvre, je me suis surtout basée sur l'excellente Somme théologique de Saint Thomas d'Aquin, que je vous conseille d'utiliser lorsque vous vous posez une question sur un sujet de foi. Veillez bien à suivre mon conseil : lorsque vous vous posez des questions, vous ne devez pas y répondre par vous-mêmes parce que vous pensez connaître la réponse, car c'est ainsi que vous pouvez vous faire une fausse image de votre propre religion et donc tomber dans l'hérésie. Ensuite, je me suis basée sur la Catena Aurea de Saint Thomas d'Aquin, qui compile des commentaires et interprétations de la Sainte Bible par les Pères de l'Église et d'autres Saints et théologiens catholiques. Puis, je me suis basée sur le Catéchisme du Concile de Trente et du Dictionnaire de théologie catholique. Pour ceux dont la foi est jeune, lisez le Catéchisme de Saint Pie X, qui est excellent, et pour tous, lorsque vous vous posez une question de foi, appliquez mon premier conseil et veillez à lire la Catena Aurea pour interpréter les Saintes Écritures. Enfin, j'ai utilisé comme Bibles celles de l'Abbé Glaire et de l'Abbé Fillion, et je vous conseille surtout la première, qui est une traduction littérale de la Vulgate. Je ne voudrais pas « élitiser » la lecture de la Sainte Bible, mais bon, l'étudier sans les moyens de la comprendre – les commentaires des Pères – est une hérésie protestante ; il n'y a rien d'« élitiste » à lire les commentaires des Pères de l'Église. Rien de plus facile que de se les procurer gratuitement grâce à l'essor d'Internet.)

V. Faut-il s'acquitter de ses impôts, de l'aumône et de la dîme ?

1. Les impôts

Matthieu 22, 17-21 : Dites-nous donc ce qui vous en semble : Est-il permis de payer le tribut à César, ou non ? Mais Jésus, leur malice connue, dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la monnaie du tribut. Et eux lui présentèrent un denier. Jésus leur demanda : De qui est cette image et cette inscription ? Ils lui répondirent : De César. Alors il leur répliqua : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Commentaire de Matthieu 22, 17-21 par Saint Jean Chrysostome (Homélie LXX) : Vous aussi, lorsque vous entendez le Seigneur déclarer qu'il faut rendre à César ce qui est à César, comprenez qu'il n'a voulu parler que de ce qui ne peut nuire en rien à la religion, car, s'il en était autrement, ce ne serait plus le tribut de César, mais le tribut du démon. Pour leur ôter ensuite tout prétexte de dire : Vous nous soumettez donc tout entier à la puissance des hommes, il ajoute : « et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Comme nos dirigeants actuels président la République anticatholique, les élire, leur obéir ou s'acquitter d'impôts auprès d'eux revient à promouvoir leur mode de vie et leur système juridique, qui outragent la Loi de Dieu. Il n'est donc pas possible d'élire des infidèles, de se soumettre à leurs lois ou de les financer avec nos impôts. En ce qui concerne le Royaume de France, il est pour l'instant une entité peu visible, voire invisible. Néanmoins, ce royaume demeure l'incarnation du pouvoir légitime, car la République est issue de la sédition — donc de la révolte contre les autorités légitimes, ce qui est un péché mortel. De même, le Royaume est le détenteur du pouvoir légitime parce qu'il est l'unique groupe de chrétiens ayant pour objectif de bâtir une société catholique, donc soumise à la Loi de Dieu. Ainsi, nous sommes en droit de réclamer des impôts aux sujets du Royaume de France, qu'il soit invisible ou visible, étendu sur aucune terre comme sur tout le territoire, de Paris jusqu'à Marseille !

Romains 13, 1-7 : Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu ; et celles qui sont, ont été établies de Dieu. C'est pourquoi qui résiste à la puissance résiste à l'ordre de Dieu. Or ceux qui résistent attirent sur eux-mêmes la condamnation ; car les princes ne sont pas à craindre pour les œuvres bonnes, mais pour les mauvaises. Veux-tu donc ne pas craindre la puissance ? fais le bien, et elle te louera ; car elle est le ministre de Dieu pour le bien. Que si tu fais le mal, crains ; car ce n'est pas sans motif qu'elle porte le glaive, puisqu'elle est le ministre de Dieu dans sa colère contre celui qui fait le mal. Il est donc nécessaire de vous y soumettre non seulement par crainte de la colère, mais encore par conscience. C'est aussi pour cela que vous payez le tribut ; car les princes sont les ministres de Dieu, le servant en cela même. Rendez donc à tous ce qui leur est dû : à qui le tribut, le tribut ; à qui l'impôt, l'impôt ; à qui la crainte, la crainte ; à qui l'honneur, l'honneur.

Commentaire de Romains 13, 1-7 par Saint Thomas d'Aquin : Saint Paul en donne la raison, lorsqu'il dit (verset 6) : "Parce qu'ils sont les ministres de Dieu pour cela même, c'est-à-dire ils reçoivent l'impôt pour cette raison qu'ils servent Dieu et le peuple. Comme s'il disait : chacun doit vivre de son ministère (1 Co XX, 7) : "Qui fait paître un troupeau, et ne mange pas de son lait ?" Par conséquent, comme les princes, dans leur gouvernement, travaillent pour Dieu, ils doivent recevoir du peuple l'impôt, sorte de salaire de leur ministère... Cependant les clercs, par un privilège des princes, sont exemptés de cette dette, ce qui est d'équité naturelle.

L'impôt actuel, dû au commandeur en chef Athanase de France, est équivalent à un demi-sicle, c'est-à-dire 3 €. D'abord, cet impôt s'inspire d'un passage du chapitre 30 de l'Exode, les versets 11 à 16. Ensuite, comme expliqué plus tôt, l'impôt est légitime, et son acquittement est non négociable pour ceux recevant une somme d'au moins 50 € par mois et étant logés et nourris par leurs parents, de même que pour ceux percevant un salaire supérieur à 1 200 € par mois. Sachez que cet argent ne sera point dépensé en vain : bien au contraire, ce sont vos impôts et vos dons qui financent les opérations du Royaume !

Catéchisme de Trente, du septième commandement : Sont également coupables de rapine : ceux qui ne paient point à l'Église et aux princes les impôts, les tributs, les dîmes et tout ce qui leur est dû... Les Pasteurs ne craindront point de les avertir du mal énorme qu'ils font, de les reprendre sans ménagement, et de mettre sous leurs yeux tous les châtiments réservés à de pareils crimes. Voilà ce que le septième Commandement nous défend.

2. L'aumône

Luc 11, 41 : Faites l'aumône de votre superflu...

Catéchisme de Trente, du septième commandement : Dieu, au jour suprême du jugement, repoussera honteusement et enverra au feu éternel de l'enfer ceux qui auront omis et négligé le devoir de l'aumône, tandis qu'au contraire il comblera de louanges et introduira dans le ciel ceux qui auront fait du bien aux indigents... si l'on n'a pas les moyens de venir en aide à ceux qui attendent leur vie de la compassion des autres, la piété chrétienne veut qu'on se mette en état de soulager leur détresse, en s'occupant pour eux, en travaillant de ses mains, s'il le faut...

L'exempter d'aumône :

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 36, art. VI) : Si quelqu'un, réduit à l'extrême nécessité, avait seulement de quoi se sustenter avec ses enfants et les autres personnes de sa maison, il ne pourrait rien donner ; car en prenant quelque chose sur son nécessaire pour faire l'aumône, il ravirait la vie à lui et aux siens. Je ne fais d'exception que pour le cas où l'on se priverait pour donner à un personnage éminent qui serait le soutien de l'Église ou de l'État, parce qu'il y aurait du mérite à s'exposer à la mort avec tout ce que l'on a de plus cher pour le salut d'un pareil homme, puisqu'on doit préférer le bien général au bien particulier.

3. La dîme

Catéchisme de Saint Pie X, quatrième précepte de l'Église : Payer les dîmes dues à l'Église, selon les usages.

Payer la dîme est un précepte et un devoir auquel il est important de s'acquitter, même quand l'on a peu à donner. Il est vrai que l'on ne bâtit pas d'églises et d'écoles avec une seule pièce, mais avec des milliers de pièces réunies. Mais peut-être que la Providence fera que votre pièce soit la dernière manquante pour la construction d'une nouvelle église, et pour cela, votre récompense sera grande dans les Cieux !

Comme dit plus tôt, Catéchisme de Trente, du septième commandement : Sont également coupables de rapine : ceux qui ne paient point à l'Église les dîmes... Les Pasteurs ne craindront point de les avertir du mal énorme qu'ils font, de les reprendre sans ménagement, et de mettre sous leurs yeux tous les châtiments réservés à de pareils crimes. Voilà ce que le septième Commandement nous défend.

Professer que l'acquiescement de la dîme n'est pas nécessaire est une hérésie condamnée par l'Église :

Erreur de John Wyclif condamnée par le Concile de Constance (4 mai 1415) : Les dîmes sont de simples aumônes, et les paroissiens peuvent les refuser selon leur bon vouloir...

—

Par la grâce de Dieu, le Commandeur des catholiques de France, Athanase de France, promulgue l'édit fondamental du Royaume de France :

I. Le Royaume de France considère la France métropolitaine entière, du fin fond du sud jusqu'au fin fond du nord, comme étant son territoire légitime, où ses lois s'appliquent à tous, sans exception, que ces terres soient contrôlées par lui complètement et

publiquement, ou partiellement et en cachette, ou qu'au contraire elles soient complètement ou partiellement occupées par la République illégitime.

II. Un individu est pleinement considéré comme un sujet : 1. s'il est baptisé et catholique, 2. s'il réside en France métropolitaine, 3. s'il reconnaît le Royaume de France comme étant l'autorité qui règne légitimement sur la France.

III. La Croisade offensive est déclarée dans les rues et partout ailleurs en France contre ceux qui tiennent le discours suivant : « Le Royaume de France n'est pas une autorité légitime mais un groupe terroriste séditieux ! »

IV. À compter de ce jour, les terres de France seront divisées en bailliages, dirigés par des baillis. Le mandat d'un bailli est permanent, dans la mesure où il n'est ni élu par le peuple ni nommé par un parlement. Son pouvoir lui est accordé directement par le Commandeur de France. Néanmoins, ce pouvoir demeure révocable à tout moment par le Commandeur de France, conformément à l'évaluation de la capacité du bailli à maintenir l'ordre et à assurer le bien commun sur les terres relevant de sa juridiction. L'autorité du bailli sur son bailliage peut être remise en question si celui-ci méprise l'autorité du Commandeur de France, sur sa personne et sur ses terres ; secondement, si celui-ci ne remplit pas ses autres devoirs, ou est tenu coupable d'apostasie, de schisme, d'hérésie, ou s'il est un pécheur public, qui est en état de péché mortel ou qui est excommunié durant plus d'une semaine, celui-ci est de fait déchu de son rang de bailli, mais qu'aucun ne se donne le droit de le réprouver sans en avoir préalablement reçu l'autorisation ou l'ordre du Commandeur de France. Les baillis ont donc pour devoir d'obéir au Commandeur de France en toutes circonstances, dans la mesure où il fait appliquer la Loi de Dieu, et qu'en étant soumis à lui, les baillis sont en fait soumis à Dieu, car le Commandeur de France a pour Roi Jésus-Christ Lui-même. Ce premier devoir est fondamental afin que les devoirs suivants soient appliqués :

***Rendre justice* — Les baillis ont pour devoir de rendre justice à ceux qui la réclament, « car ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée, étant ministre de Dieu pour exercer la vengeance contre celui qui fait le mal et le punir » (Romains 13, 4). Le premier à qui justice doit être rendue est Dieu, et le second est le particulier placé sous l'autorité du bailli. La justice doit être rendue en premier lieu par l'instruction douce ou sévère ; si celles-ci s'avèrent insuffisantes, elle doit alors être rendue par le glaive.**

***Dialoguer avec la population* — Il est essentiel d'être à l'écoute des sujets afin de connaître leurs besoins. Le bailli a donc pour devoir de visiter les villes et villages de son bailliage afin de questionner les sujets sur leurs nécessités. Prenons l'exemple de la construction d'un puits : sous la République illégitime, cela aurait pris beaucoup de temps pour un simple puits, car la République a parlementarisé la France à l'échelle nationale. Or, comme ce besoin est local, la construction de ce puits sera accordée par le bailli, qui est un vassal du Commandeur de France, représentant de ce dernier à l'échelle locale.**

***Procuration d'emplois* — Les baillis ont le devoir de procurer du travail à leurs sujets, mais non dans n'importe quels domaines. Leur responsabilité est de favoriser des emplois utiles au Royaume de France, notamment dans l'agriculture et l'élevage, afin de nourrir le peuple ; dans le domaine de la défense, pour garantir la protection du peuple et des terres ; et dans le domaine de la militarisation de matériel civil.**

***Éducation de la population* — Les baillis ont pour devoir de constituer des écoles où doit être enseigné le programme catholique national. Si les moyens font défaut, les éducateurs devront faire classe en extérieur ou dans un bâtiment prêté ou réquisitionné, afin que la jeunesse puisse être instruite, car l'éducation est un droit absolu. Ce devoir d'éducation s'étend également à l'ensemble de la population. Les baillis doivent donc organiser des séances publiques d'enseignement et des sermons, en collaboration avec le clergé.**

L'éducation ne doit être ni laïque ni mixte, mais catholique et civique. Les baillis ont donc pour devoir d'enseigner à la population que nos valeurs sont *Dieu, Famille, Patrie*. Ils doivent rappeler que notre drapeau est le drapeau noir, portant la très pieuse inscription *Crux Sacra Sit Mihi Lux*, que notre capitale est Reims où furent baptisés le Roi Clovis et la France, et que notre hymne n'est pas unique, mais réside de l'ensemble des prières adressées à Dieu. Les baillis auront charge de veiller à ce que cette instruction catholique et civique soit transmise avec discipline et catéchisation à tous, enfants comme adultes, conformément à l'ordre naturel et chrétien, en séparant les filles des garçons dès l'âge de sept ans, afin de préserver la pureté des mœurs et la discipline voulue par Dieu. Les baillis doivent veiller à ce que l'histoire du Royaume de France soit enseignée dans sa continuité chrétienne : depuis le baptême de Clovis jusqu'aux temps présents. Ils doivent combattre les falsifications et les oublis volontaires, car un peuple qui perd la mémoire de son baptême perd aussi le sens de sa mission.

Séparation des sexes — Les baillis doivent veiller à ce que, durant les messes, les hommes aient la tête découverte et que les femmes aient la tête couverte, et à ce que les fidèles soient disposés séparément : les hommes placés à l'avant, sur le côté droit ou gauche, et les femmes en arrière de ces derniers. Cette prescription s'appuie sur le Code de droit canonique de 1917 (can. 1262), qui dit : "Il est souhaitable que les hommes et les femmes, dans les églises, soient groupés séparément, selon l'ancienne discipline. Les hommes doivent être découverts... quant aux femmes, elles doivent avoir la tête couverte et être vêtues modestement, surtout lorsqu'elles s'approchent de la sainte table." Mais cette pudicité ne doit pas être limitée à la seule messe : afin de rebâtir une véritable nation catholique et vertueuse, elle doit également s'étendre aux consultations médicales et examens dans les hôpitaux et cabinets, aux écoles, ainsi qu'aux wagons de trains et de métro, où hommes et femmes doivent être séparés.

Repos dominical — Pie XI dit (Quadragesimo Anno ; 15 mai 1931) : "Nous nous souvenons combien d'obstacles s'opposent à la bonne observance des dimanches et des jours saints... Aucun remède véritable ne peut être fourni à cette lamentable ruine des âmes, qui, tant qu'elle se poursuivra, frustrera tous les efforts de régénération de la société, à moins que les hommes ne reviennent ouvertement et sincèrement à l'enseignement de l'Évangile..." Les baillis ont donc l'obligation de faire respecter la sanctification du dimanche et des jours saints, en ordonnant la fermeture de tous commerces et lieux de labeur, afin que nul ne détourne ces jours saints de la prière et du repos prescrits par Dieu.

Administration des terres et distribution des ressources — Proverbes 31, 8-9 : "Ouvre ta bouche pour le muet, pour la cause de tous les délaissés. Ouvre ta bouche, juge avec justice, et défends le malheureux et l'indigent." Les baillis ont pour devoir d'administrer avec prudence, équité et piété les terres, forêts, eaux et autres ressources naturelles de leur bailliage. Ils veilleront à ce que ces biens servent le bien commun et ne soient jamais accaparés par des intérêts égoïstes. Il leur appartient donc de prévoir une distribution régulière de ressources en aumône, afin de soutenir les pauvres, les veuves, les orphelins, les infirmes et tous les délaissés, selon l'obligation morale chrétienne de défendre et soulager les malheureux et les faibles, propre à tout gouvernant catholique.

Diffusion de la Croisade — Les baillis ont le devoir impératif de transmettre les nouvelles de la Croisade à l'ensemble de leur population, et non uniquement aux familles des Croisés. Ils doivent mettre en place des centres médiatiques locaux et maintenir une cadence soutenue de diffusion, afin de poursuivre la Croisade numérique qui multiplie les opportunités d'informer le peuple de France et de remporter la Croisade de France. Les baillis doivent veiller à ce que la population soit régulièrement informée des bienfaits du Royaume de France et de la Loi de Dieu : lors des messes, des séances d'enseignement, à travers les sourires des enfants, les distributions d'aumône, mais aussi par la diffusion et le récit des événements de la Croisade : les combats, les exécutions de criminels et des prisonniers, et

le sacrifice de nos frères tombés pour le Christ-Roi et Marie-Reine. La production de vidéos est essentielle, mais elle doit être complétée par la publication d'articles et d'affiches en ligne sur divers sujets, afin d'instruire rapidement la population sur ce qui est légal et conforme à la Loi de Dieu, et sur ce qui est illégal et contraire à la Loi de Dieu.

Vie terrestre et vie céleste — Innocent III dit (Concile de Latran IV ; novembre 1215) : "Nous ordonnons et enjoignons formellement aux médecins du corps, lorsqu'ils sont appelés auprès des malades, de les inciter avant tout à consulter des médecins de l'âme... Si un médecin enfreint cette constitution après sa publication par les prélats locaux, il lui sera interdit d'entrer dans une église jusqu'à ce qu'il ait expié cette faute. De plus, puisque l'âme est bien plus précieuse que le corps, nous interdisons à tout médecin, sous peine d'anathème, de prescrire quoi que ce soit pour la santé corporelle d'un malade qui puisse mettre son âme en danger." Les baillis veilleront donc rigoureusement à ce que tous les médecins connaissent et appliquent ce devoir primordial : assurer le salut des âmes avant toute considération terrestre. Tout nourrisson mourant, ou dont la mère est sur le point de mourir, devra recevoir le baptême, même si cela exige des interventions extrêmes telles que la césarienne. Le baptême prime sur la vie corporelle ; il est impératif que l'âme soit sauvée. De même, tout patient ayant reçu le baptême ou la confession et se trouvant en agonie ne devra en aucun cas être artificiellement maintenu en vie. Il faut le laisser partir, car ses péchés sont pardonnés et son âme prête à rejoindre le Ciel. Empêcher ce passage serait un crime contre le bonheur éternel de l'âme. De même, si un homme, à la sortie de l'église immédiatement après avoir reçu le baptême ou la confession, s'effondre soudainement, frappé par une crise ou par un éclair, il devra être reconnu que Dieu l'a appelé à Lui. Il ne faudra en aucun cas chercher à le retenir dans la vie terrestre. Vouloir "l'aider" serait une faute grave, car ce serait prolonger sa captivité dans ce monde alors que tous ses péchés ont été remis et que son âme, purifiée, a déjà remporté la victoire. Mourant sur le sol, absous et réconcilié, il a triomphé. Le ramener à la vie terrestre, c'est l'exposer de nouveau au péché, au risque de mourir plus tard dans la faute et de perdre ce qu'il avait gagné. Nul ne devra donc s'opposer à l'appel divin lorsqu'il se manifeste ainsi, car entraver ce passage, c'est préférer la durée de la chair à la destinée éternelle de l'âme. Les baillis veilleront personnellement à l'application scrupuleuse de cette discipline dans tous les hôpitaux et lieux de soins...

Péages frontaliers, portuaires et réquisitions de marchandises — Les baillis dont les bailliages s'étendent aux routes, péages frontaliers et ports d'importance pour le commerce international doivent autoriser le passage de véhicules ou l'arrêt de navires contre une somme d'argent négociée sur place avec ceux souhaitant franchir nos frontières ou accoster dans nos ports ; si les voyageurs ne disposent pas de moyens financiers suffisants, ils peuvent quand même passer ou accoster contre une minime partie des marchandises transportées. Par exemple, si un camion transporte dix vaches, il est possible d'en réquisitionner jusqu'à trois (30 %), dès lors que les marchandises ne sont pas destinées au marché français et que la France ne sert que de pays de transit vers d'autres pays.

V. Saint Pie X dit (Il Fermo Proposito ; 11 juin 1905) : "Vous voyez bien... quel appui apportent à l'Église ces troupes choisies de catholiques qui se proposent précisément de réunir ensemble toutes leurs forces vives dans le but de combattre par tous les moyens la civilisation antichrétienne; réparer par tous les moyens les désordres si graves qui en dérivent ; replacer Jésus-Christ dans la famille, dans l'école, dans la société ; rétablir le principe de l'autorité humaine comme représentant celle de Dieu; *prendre souverainement à cœur les intérêts du peuple et particulièrement ceux de la classe ouvrière et agricole*, non seulement en inculquant au cœur de tous le principe religieux, seule source vraie de consolation dans les angoisses de la vie, mais en s'efforçant de sécher leurs larmes, d'adoucir leurs peines, d'améliorer leur condition économique par de sages mesures; s'employer, par conséquent, à rendre les lois publiques conformes à la justice, à *corriger ou supprimer celles qui ne le sont pas*; défendre enfin et soutenir avec un esprit vraiment

catholique les droits de Dieu en toutes choses et les droits non moins sacrés de l'Église." Le Royaume de France, nouvellement recréé, abolit l'idiotie républicaine qu'est d'avoir nationalisé les taxes agricoles. Sachez, chers agriculteurs, que cette injustice ne sera pas répétée, car les taxes seront moindres, et les différences régionales de climat, de sols, de culture, de coûts de production, etc., seront prises en compte. Ainsi, les quelques taxes seront régionales, voire inférieures à régionales, et ne seront nullement nationalisées. Nous pensons à vous, qui, de votre labeur, nourrissez le peuple entier ! — Léon XIII dit (Rerum Novarum ; 15 mai 1891) : "Ce qui fait une nation prospère, c'est la probité des mœurs, l'ordre et la moralité comme bases de la famille, la pratique de la religion et le respect de la justice, *c'est un taux modéré et une répartition équitable des impôts*, le progrès de l'industrie et du commerce, *une agriculture florissante*... Il ne faut pas que la propriété privée soit épuisée par un excès de charges et d'impôts. Ce n'est pas des lois humaines, mais de la nature qu'émane le droit de propriété individuelle. L'autorité publique ne peut donc l'abolir. Elle peut seulement en tempérer l'usage et le concilier avec le bien commun. Elle agit donc contre la justice et l'humanité quand, sous le nom d'impôts, elle grève outre mesure les biens des particuliers."

VI. Tout prêtre aura désormais l'obligation de célébrer la messe tridentine et non una cum. Les prêtres n'ayant pas connaissance de la messe valide ou mauvaise récitation du latin pourront reprendre la célébration de la messe lorsqu'ils seront capables de célébrer la messe valide et en latin. En ce qui est des prêtres qui, malgré cet édit, s'enfoncent dans le sacrilège qu'est de célébrer la fausse et diabolique "messe" de Paul VI ou en communion (una cum) avec l'antipape, l'interdit est jeté sur eux, et ceux-ci n'ont qu'à entendre l'enseignement que nous avons à leur donner pour avoir la possibilité d'être véritablement ordonnés afin de véritablement célébrer la sainte messe, mais si ceux-ci sont sourds, ils recevront un juste châtiment : la mort. De même, les hommes "ordonnés" prêtres selon le rite d'ordination de Paul VI seront à juste titre considérés comme de simples hommes, non pas des prêtres comme ils le croient ou essaient de le faire croire. Ils devront donc soit quitter leurs paroisses, soit être ordonnés selon le rite d'ordination traditionnel.

(Le Père Sylvester Berry dit dans son exégèse de l'Apocalypse de Saint Jean : Les disciples de l'antéchrist seront marqués d'un caractère imitant le signe que Saint Jean a vu sur le front des serviteurs de Dieu. Cela indique que l'antéchrist et son prophète introduiront des cérémonies imitant les sacrements de l'Église. En fait, il y aura une organisation complète — une église de Satan établie en opposition à l'Église du Christ. Satan assumera le rôle de Dieu le Père ; l'antéchrist sera honoré comme Sauveur, et son prophète usurpera le rôle de pape. Leurs cérémonies contre-façonneront les sacrements et leurs œuvres magiques seront présentées comme des miracles.)

VII. Ceux — hommes comme femmes — qui auront été convaincus de pratiquer ou de propager quelque hérésie que ce soit, telles que le modernisme, le protestantisme, le gallicanisme, l'arianisme, le pélagianisme, le nestorianisme, le gnosticisme, et autres erreurs de même nature, seront jugés selon la sainte et perpétuelle définition de l'hérétique. Est tenu pour hérétique quiconque, ayant reçu le saint baptême et qui est donc par ce fait un enfant de Dieu et membre de l'Église du Christ, refuse de garder la foi unique, sainte, catholique, romaine et apostolique. De même, ceux appelés "orthodoxes", séparés de la Chaire de Saint-Pierre, doivent être considérés comme schismatiques et hérétiques. Les hérétiques devront, en premier lieu, être corrigés avec charité et instruits dans la vérité, afin qu'ils renoncent à leurs erreurs et reviennent à l'unité de la Sainte Église. S'ils reçoivent la correction et confessent de nouveau la foi catholique sans réserve, aucune peine ne leur sera imposée si ce n'est une pénitence spirituelle. Mais si, après cette première correction, ils persistent dans leur hérésie, ils pourront être, selon la gravité de leur obstination, soit séparés de la communauté des fidèles, soit livrés à la juste sentence prévue pour les impénitents. Une seconde et dernière correction leur sera encore accordée, pour qu'ils aient temps de repentir. Mais s'ils retombent une troisième fois dans l'hérésie, alors, selon la

mesure de leurs crimes, ils pourront être soit expulsés des terres de France, soit condamnés à morts, afin que soit préservée la véritable foi et l'unité du corps mystique de Notre Seigneur Jésus-Christ. En ce qui est de la première correction, celle-ci est appliquée par l'autorité ecclésiastique, l'hérétique sera convoqué au lieu de la correction et sera entendu sur ses croyances et ses raisons pour les comprendre et les réfuter si celles-ci sont hérétiques, ensuite il sera doctrinalement instruit, c'est-à-dire que le prêtre ou les prêtres présents vont lui expliquer les enseignements de l'Église à partir de la Sainte Bible, des Pères de l'Église, des conciles, de la scolastique, etc. pour lui faire comprendre qu'il s'écarte de la véritable foi, cette correction ouvre le dialogue entre l'autorité ecclésiastique et l'hérétique, il peut donc ouvertement poser des questions, répondre aux arguments, et même défendre sa position, et si à la fin de cette correction la conclusion est qu'il est toujours un hérétique, eh bien il serait expulsé des terres de France ou bien condamné à mort si son hérésie est grave, mais si la conclusion de cette correction est qu'il ne veut plus être un hérétique et revenir à la seule vraie foi catholique romaine, et apostolique, il devrait d'abord renoncer publiquement à ses erreurs par une formule d'abjuration préparée par l'autorité ecclésiastique, ensuite, il réciterait devant témoins la profession de foi du Concile de Trente, puis il serait pris en confession pour l'absolution de ses péchés, même si celui-ci n'a pas reçu le sacrement de la confirmation qui est facultatif pour la confession mais pas obligatoire (aucune décision n'a rendu la confirmation indispensable pour le sacrement de pénitence, seul le baptême est nécessaire pour être confessé.), ensuite de cela il serait pleinement réconcilié avec l'Église et serait membre de la communauté des fidèles et pourrait repartir en paix, néanmoins, dans le cas où ce même hérétique serait pris sur le fait une seconde fois, celui-ci serait de nouveau corrigé avec plus de dureté dans les arguments et à la fin de cette correction il pourrait même être envoyé dans un monastère pour un certain temps en guise de pénitence, et si après tout cela il est pris sur le fait une troisième fois, il ne peut qu'être expulsé ou condamné à mort pour le bien de la communauté des fidèles. En ce qui est du talmudisme, c'est une hérésie mais pas au sens strict du terme. Les talmudistes sont déchus de ce qu'ils sont censés être, c'est-à-dire le peuple élu, et ils ont refusé de pactiser la Nouvelle Alliance avec Dieu qui aurait fait d'eux des enfants de Dieu, ce qui fait d'eux des hérétiques du judaïsme car le judaïsme devait prophétiquement devenir le christianisme. Nous pouvons donc les considérer comme hérétiques, mais nous ne pouvons pas les juger et les condamner comme des hérétiques car ils ne sont normalement pas baptisés (sauf dans le cas où un non-juif serait devenu talmudiste malgré qu'il ait reçu le baptême). Nous ne pouvons donc pas forcer un talmudiste à se convertir, donc à se faire baptiser, et nous ne pouvons pas le punir physiquement ou le condamner à mort pour ce refus. Ainsi, si la campagne éducative mise en place pour ouvrir le dialogue entre les catholiques et les hérétiques et païens censée amener à leurs conversions, donc à leurs baptêmes, n'est pas fructueuse pour certains talmudistes, ceux-ci seront expulsés des terres de France, et nous confisquerons les biens talmudistes, et nous rapterons les nourrissons et enfants talmudistes n'ayant pas l'âge de discrétion, c'est-à-dire 7 ans, dont les parents ont été expulsés et ces parents-ci n'auront plus aucun droit sur leurs enfants. En ce qui est des enfants ayant 7 ans ou plus, comme ils ont atteint l'âge de discrétion, l'âge du discernement et de la responsabilité spirituelle, ceux-ci devront donc consentir à rester en France et se faire baptiser ou au contraire à être expulsés avec leurs parents, car chacun est libre de se convertir ou non et nous ne laisserons pas les choix de leurs parents les mener à l'enfer — ce sont leurs choix qui les mèneront à la damnation ou à la bénédiction, ce sont leurs choix qui les mèneront aux supplices ou aux délices. Et après les conversions et les départs de tous les talmudistes, nous détruirons les synagogues par le feu, car ces lieux impurs sont trop sales pour être transformés et doivent être purifiés par les flammes. En ce qui est du mahométisme, c'est une hérésie, mais de même que le talmudisme, pas au sens strict. Les mahométans sont des païens comme les talmudistes, car ils ne sont pas baptisés, mais les mahométans ont inséré dans leur livre le nom du Christ, Jésus, et disent de lui qu'il n'est qu'un simple prophète envoyé de Dieu. Ainsi, cela fait d'eux des païens-hérétiques, car ils ne font pas partie de la chrétienté, mais pourtant ils transforment et corrompent les enseignements de Notre Seigneur, contenus dans notre saint livre, qui est

la Sainte Bible. Il faut aussi compter que les premiers mahométans étaient Mahomet et ses compagnons : des bédouins, des mecquois et des qurayshites. Parmi eux, il y avait des polythéistes arabes, mais aussi des chrétiens et des talmudistes. Ils ont formé un culte hétérogène et syncrétique, c'est-à-dire que des gens de diverses croyances et horizons se sont unis pour professer ce culte : des polythéistes, des talmudistes et des chrétiens. C'est un culte créé pour plaire à tous, atteindre tout le monde et unir toutes les tribus arabes divisées de par leurs croyances en une seule bannière : celle du mahométisme. C'est pour cela que les mahométans vénèrent une pierre et tournent en rond autour d'un cube, car ce sont des polythéistes, alors que nous, catholiques, avons le Saint Suaire de Turin. Il a été embrassé quelques rares fois dans un cadre strict et il n'est pas autorisé de se ruer dessus comme le font les mahométans avec leur caillou. Il y a aussi des sols faits de pierre où le Christ a posé les pieds, que nous embrassons, ou bien des statues du Christ dont nous embrassons les pieds par milliers, mais avec douceur et respect, pas comme les mahométans qui eux se jettent sur un simple caillou pour l'embrasser et baver dessus, car ils ne le font pas avec douceur, respect et crainte. Ainsi, les pieds du Christ restent secs et chacun fait son baiser, pendant que dans le désert des milliers de mahométans crachent presque sur un caillou que "Dieu" leur aurait offert. C'est pour cela que la jurisprudence mahométane est extrêmement semblable à la jurisprudence pharisienne du Talmud, car les mahométans étaient en partie des talmudistes. Finalement, c'est aussi pour cela qu'on nous parle de "Jésus" et de "Marie" dans le Coran, car le culte que proposait Mahomet aux gens devait plaire à tout le monde. Ainsi, les premiers mahométans qui étaient baptisés et donc des chrétiens étaient formellement des hérétiques, mais ceux d'aujourd'hui sont des païens pratiquant une pagano-hérésie. Le mahométisme en France suivra la même voie que le talmudisme. Ensuite, tout comme les enfants des talmudistes, nous rapterons les enfants mahométans en suivant la même procédure, et tout comme les synagogues, les mosquées connaîtront le feu. Il y a des mahométans baptisés ; ceux-ci ne sont donc pas païens (non-baptisés) et peuvent être condamnés, non pas comme des hérétiques, mais comme des apostats, et peuvent être directement condamnés à mort. Nous leur laisserons tout de même le choix : la repentance ou la mort. Ce n'est pas une conversion forcée, car celui-ci est un enfant de Dieu ; il est baptisé, il fait déjà partie de la famille du Christ, et s'il s'est éloigné de Lui en devenant mahométan, c'est qu'il a apostasié et qu'il doit rendre des comptes devant le tribunal du Seigneur. Il ne peut échapper à la condamnation de ce tribunal que par la repentance, mais si celui-ci la refuse, nous ne voulons pas l'expulser pour qu'il rende d'autres personnes mahométanes. Il répondra donc de ses fautes ici-bas et dans l'au-delà. Selon la Loi de Dieu, le païen, donc le non-baptisé, celui qui n'est donc pas chrétien, ne peut être converti de force ni exécuté pour s'être refusé à la pratique religieuse. Ceux-ci devront alors soit vivre en terre de France sans jamais discuter ou débattre de religion, sauf si c'est dans l'intérêt de se convertir et donc de se baptiser ; de plus, ils devront s'acquitter d'un impôt supplémentaire. Mais si ceux-ci refusent cette loi, ils devront être expulsés des terres de France. Néanmoins, les baptisés se déclarant athées, agnostiques, déistes ou même polythéistes et bouddhistes, etc., sont, comme les mahométans baptisés, des apostats et doivent eux aussi être condamnés comme des apostats s'ils ne veulent se repentir et redevenir membres du Corps du Christ. En ce qui est du satanisme, c'est-à-dire le culte rendu consciemment à Satan et aux démons sans passer par l'intermédiaire des fausses religions fabriquées par ces derniers en usant d'individus possédés ou de mercenaires ayant pactisé avec eux (ex : talmudisme, mahométisme, hindouisme, etc.), il est à savoir que trouver une solution contre une telle horreur est difficile, mais nous avons pris une décision. Tout comme la plupart des rabbins et des imams ne seront pas expulsés, mais subiront plutôt la mort pour avoir consciemment ou non égaré leurs fidèles de la vérité, les pasteurs satanistes subiront le même sort et leurs fidèles baptisés seront de même considérés comme des apostats ; mais, en plus, comme des adorateurs du diable. Ceux-là vont souffrir et nous n'offrirons pas une mort douce à ces gens : rabbins, imams, satanistes, pour que tous observent et craignent le terrible châtement de ceux qui professent l'erreur sous toutes ses formes. Ainsi, ceux qui avaient pour ambition de devenir rabbins, imams ou satanistes seront terrifiés et ne voudront plus l'être, car le tourment sera trop grand ici-bas comme

dans l'au-delà, une minuscule partie de l'enfer sur la terre : nous affamerons ces gens et les battons dans la terreur et la douleur durant des jours, puis, nous les jetterons dans des fosses avec du sang et de la chair de porc pour les y enterrer vivants, et les châtiés n'ayant plus la force de creuser leur propre fosse seront égorgés les uns sur les autres ! En ce qui est du blasphème contre le Christ, la Très Sainte Vierge, les Saints, etc., ceux se rendant coupables de blasphème seront fustigés ou flagellés en public et devront s'acquitter d'une lourde amende à la somme indéterminée. Enfin, quiconque célèbre une "messe" sacrilège, ou commet un sacrilège tel que profaner le Corps du Christ [l'hostie], ceux-ci, s'ils agissent en pleine conscience de leurs actes et que les preuves et les témoignages à leur encontre sont fiables, seront mis à mort devant tous pour que les autres craignent le châtement ! Conclusion : Le Royaume de France est un État catholique ayant pour unique et officielle religion le catholicisme et ne tolère aucun culte rendu à de faux dieux en ses terres. Néanmoins, la mécréance (athéisme, agnosticisme, déisme) est tolérée sous certaines conditions strictes et non négociables, de même pour le talmudisme.

VIII. Tout homme résistant à l'expulsion peut être tué. De même, s'il s'agit de femmes, car le Royaume ne tombera point dans le sexisme, l'infantilisation, et la déresponsabilisation des femmes, car elles sont responsables de leurs actes. Ainsi, si elles venaient malgré nos avertissements à résister à l'expulsion, elles seraient aussi tuées pour l'application de l'implacable justice. S'il s'agit d'enfants ou d'individus fragiles, la force modérée peut être employée sans abus jusqu'à ce que la peine soit complètement appliquée.

IX. Tout condamné à mort a droit d'être baptisé avant l'exécution de la peine. Tout condamné à mort a droit à être confessé avant l'exécution de la peine. Dans le cas où le condamné est repentant, l'exécution doit avoir lieu en prière. L'exécuteur doit prier pour le condamné avant l'exécution de la peine, pendant, et après l'exécution de la peine – Néanmoins, les condamnés n'ont aucun droit de choisir le lieu ni le moyen de leur exécution. Voici les principaux moyens de mise à mort : fusillade dans des tranchées, ensevelissement vivant dans des fosses, noyade avec lest, décapitation, lapidation, bûcher et par chute.

X. Tout homme condamné à une peine d'emprisonnement par le système judiciaire républicain verra sa peine annulée et sera libéré, à l'exception de ceux condamnés pour meurtre (sans raison légitime), viol, pédocriminalité et autres crimes graves. Ces derniers seront à nouveau jugés, cette fois par le Royaume de France, selon la Loi de Dieu.

XI. Les hommes trouvés coupables d'un vol non nécessaire, de vandalisme, ou d'usure seront réquisitionnés sur le champ de bataille, et devront servir selon leur poste attribué pour une durée d'au moins un mois, néanmoins ils devront combattre et verser leur solde à leurs victimes jusqu'à temps qu'elles soient entièrement dédommagées. Les biens saisis au cours de la Croisade dans les foyers juifs ne sont pas considérés comme une solde, mais comme du butin de guerre ; ils ne peuvent être prélevés sur les combattants au titre d'un dédommagement : ces biens leur sont offerts comme une seconde compensation, en sus de leur solde, pour leur mobilisation, leur sueur et leur sang.

XII. Les hommes trouvés coupables de viol seront exécutés. Dans de rares cas, si les hommes violeurs en question sont repentants et que leurs victimes acceptent leur repentance, l'exécution peut être annulée, et le coupable en question sera réquisitionné sur le champ de bataille pour y servir selon le poste attribué, pour une durée d'au moins quatre ans. Après cette période, le coupable peut aller en paix ou garder son poste. Aussi, si le viol n'était qu'une tentative et qu'il n'y a pas eu de pénétration anale ou vaginale, le coupable sera réquisitionné sur le champ de bataille pour y servir selon le poste attribué, pour une durée d'au moins deux ans. Il lui est ajoutée une troisième année de service si des attouchements ont eu lieu. Aussi, une fellation est comptée égale à une pénétration ; l'exécution ou la réquisition aura lieu pour quatre ans dans ce cas.

XIII. Les hommes baptisés âgés d'au moins 15 ans sont appelés à se joindre à la Croisade. Les volontaires non-baptisés peuvent recevoir le baptême, puis partir en croisade si leur foi est sincère. Néanmoins, à partir de l'âge de 12 ans, les jeunes garçons encore impubères peuvent également servir la cause de Dieu, à proximité des zones de combat, dans des postes logistiques où le risque de décès demeure limité. Aucune femme ne peut participer à la Croisade, sauf quelques-unes qui, telle Sainte Jeanne d'Arc, portent en elles des âmes guerrières ; néanmoins, ces femmes ne devront servir qu'aux défenses des villes, être âgées de 17 à 35 ans, n'avoir ni mari ni enfants et être au mieux infertiles ou mortellement malades, mais en état de combattre ! Néanmoins, nous ne décrétons en aucun cas un service militaire forcé ; nous parlons seulement de volontariat et d'engagement. Dans le cadre de la Croisade, la collaboration avec l'ennemi est le plus impardonnable des crimes. En conséquence, toute personne collaborant, de quelque manière que ce soit, avec des gouvernements, institutions ou organisations combattant le Royaume de France sera condamnée à mort. Quiconque transmettra la moindre information à l'ennemi ou incitera les troupes à se rendre sera déchu de sa sujétion, c'est-à-dire de la nationalité française. Son serment sera considéré comme rompu, et la justice s'exercera sans faiblesse : sa tête sera séparée de son corps. Donner du répit à ces gens n'est pas permis, il n'y aura jamais autre chose que l'inimitié entre nous et eux, les fidèles et les infidèles, les endurants et les lâches. Vous avez le droit d'avoir peur, mais pas de douter de la victoire et de la puissance du Seigneur Tout-Puissant, vous devez endurer les épreuves avec patience, car Jésus-Christ a enduré la Croix et n'a pas fui, il ne capitula ni auprès des pharisiens, ni auprès des Romains. Dans sa continuité, nous ne plierons pas devant la République, la Rome païenne, "Israël", l'Union européenne, le Nouvel Ordre mondial, la Mère de la Franc-Maçonnerie : l'Angleterre, et la Fille Aînée de la Franc-Maçonnerie : les États-Unis d'Amérique, la Grande Capitaliste, la Grande Pédophile, la Grande Enjuivée, la Concubine d'Epstein, la Chienne Trumpiste — *Que Dieu maudisse et anéantisse les gouvernements maçonniques enjuivés !*

XIV. Une certaine quantité de livres et des bandes dessinées vont être interdits et détruits, car nous pensons que toutes activités influencent les hommes à faire le bien comme le mal. Il est clair que certains livres et certaines bandes dessinées influencent nos jeunesses en mal et les pervertissent. Aussi, nous avons pour volonté que chaque activité dans la vie du chrétien vivant en terre de France soit bénéfique à sa foi. Comme nous sommes chrétiens, nous devons vivre avec spiritualité, pas avec profanation. Ainsi, cette interdiction des livres impies contribuera à accroître la foi des chrétiens de France. Mais n'ayez crainte, l'Ordre de Saint-Dismas n'a pas pour but d'effacer la joie de vivre, tant qu'elle n'est pas faite du péché. Aussi, ne prenez pas cela comme une volonté de détruire la culture. En vérité, c'est l'inverse, car pourquoi se combler à lire des histoires fictives (romans, mangas, etc.) alors que notre histoire est déjà bien assez grande pour que dix vies ne suffisent pas à l'apprendre dans son entièreté, inculquez-vous donc à connaître le Seigneur et à connaître l'histoire de nos ancêtres qui connaissaient tant le Seigneur.

XV. La possession d'une télévision à domicile n'est désormais plus autorisée. Certes, elle occupe autant qu'elle informe, mais elle divise, elle isole. Il est vrai qu'à petite échelle, elle peut parfois améliorer certains aspects de la vie familiale. Toutefois, dans la majorité des cas, la télévision tout comme l'ordinateur et le téléphone portable rend les gens solitaires. C'est pourquoi, à partir de maintenant, seuls les vidéoprojecteurs seront autorisés dans les cinémas, afin de rassembler les personnes autour d'une expérience partagée. De même, les ordinateurs seront accessibles uniquement dans les bibliothèques, comme outils de recherche et sources d'information. Enfin, les téléphones portables seront tous confisqués. Reprenez une vie active. Touchez l'herbe, marchez dans la nature, car elle fait partie de la Création divine. Ce n'est pas le cas des télévisions, des téléphones et des ordinateurs qui ne sont que des diableries, objets de tentation, et occasions de chute.

En ce qui est de la quatrième ordonnance, l'on pourrait croire, sans explications supplémentaires, que les baillis ont le droit, de par le Commandeur de France, de faire la loi

dans les églises, là où l'Église règne en grande maîtresse. Or, ce n'est pas là ma volonté, ni dans les devoirs et droits des baillis, qui restent de simples paroissiens et n'ont donc aucune autorité religieuse pour imposer la loi dans les églises. Tout comme les baillis dirigent les terres qui leur sont confiées, les prêtres dirigent leurs églises. Les baillis rappellent seulement à leurs compatriotes — si je puis dire, à leurs comparoissiens — les obligations de la Sainte Messe, un devoir que chaque fidèle se doit d'appliquer et qui n'est donc pas exclusif aux baillis. Ce devoir consiste à se faire serviteurs des prêtres et à les assister dans l'accomplissement de leur fonction. Ô baillis, n'élevez jamais la voix contre un prêtre — et par là, il faut entendre un vrai prêtre, un prêtre non una cum et traditionnellement ordonné. Ensuite, certains jugent abusif de vouloir séparer filles et garçons. Je tranche donc tout débat avec ce genre d'individus par l'autorité du Magistère infallible de l'Église catholique. Pie XI dit dans Divini Illius Magistri (31 décembre 1929) : « C'est une erreur... non moins pernicieuse à l'éducation chrétienne que cette méthode dite de "coéducation des sexes", méthode fondée, elle aussi, aux yeux d'un grand nombre, sur un naturalisme négateur du péché originel. En outre, pour tous ses tenants, elle provient d'une confusion d'idées déplorable, qui remplace la légitime communauté de vie entre les hommes par la promiscuité et le nivellement égalitaire. Le Créateur a ordonné, et disposé la parfaite communauté de vie entre les deux sexes seulement dans l'unité du mariage; ensuite, elle les sépare graduellement dans la famille et dans la société. Il n'y a d'ailleurs dans la nature elle-même, qui a fait les sexes différents par leur organisme, par leurs inclinations, par leurs aptitudes, aucune raison qui montre que la promiscuité, et encore moins une égalité de formation, puissent ou doivent exister. Les sexes, suivant les admirables desseins du Créateur, sont appelés à se compléter réciproquement dans la famille et dans la société, et justement par leur diversité même. Cette diversité est donc à maintenir et à favoriser dans la formation et dans l'éducation, en sauvegardant la distinction nécessaire, avec une séparation correspondante, en rapport avec les âges différents et les différentes circonstances. Ces principes sont à appliquer en temps et lieu, suivant les règles de la prudence chrétienne, à toutes les écoles, mais principalement durant l'adolescence, la période la plus délicate et la plus décisive de la formation. Dans les exercices de gymnastique ou de délassement, que l'on ait particulièrement égard aux exigences de la modestie chez les jeunes filles pour qui il est d'une souveraine inconvenance de se montrer et de s'exhiber aux yeux de tout le monde. Nous ressouvenant des paroles redoutables du divin Maître : Malheur au monde à cause des scandales. Nous adressons un pressant appel à votre sollicitude et à votre vigilance, Vénérables Frères, au sujet de ces erreurs on ne peut plus pernicieuses qui, trop largement, se répandent dans le peuple chrétien pour le plus grand dommage de la jeunesse. »

Défense de la Sixième et Septième Ordonnance

La définition du sacrilège selon Saint Thomas d'Aquin (IIa-IIae, q. 99, art. I) : Le sacrilège est la violation d'une chose sainte.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 99, art. II) : Puisque par le sacrilège on viole par irrévérence une chose consacrée à Dieu, il faut que ce vice soit un péché spécial [mortel].

Les célébrants — « prêtres » comme paroissiens — de la « messe » de Paul VI violent le sacré et se rendent en état de péché mortel par cette même célébration.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 99, art. IV) : Ceux qui font un sacrilège méritent d'être excommuniés selon l'égalité de la justice ; mais on les punit de mort ou on leur impose une amende pour que ce remède détourne de ce crime.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 99, art. IV) : Il est nécessaire d'employer deux peines, quand l'une ne suffit pas pour éloigner quelqu'un du péché. C'est pourquoi il a fallu,

indépendamment de la peine de l'excommunication, employer une autre peine temporelle, pour réprimer les hommes qui méprisent les choses spirituelles (la peine de mort).

Puisque le Royaume de France ne possède ni le pouvoir, ni l'autorité du Saint-Siège pour prononcer une excommunication, nous ne le ferons pas, car cela reviendrait à usurper l'autorité papale, ce que nous refusons par crainte de la colère de Dieu. Néanmoins, nous avons le droit de promulguer la peine de mort contre ces célébrants.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIIIa, q. 82, art. IX) : Puisque les excommuniés, les hérétiques et les schismatiques ont été privés par la sentence de l'Église de l'exercice du pouvoir qu'ils ont de consacrer, ceux qui reçoivent d'eux un sacrement ou ceux qui entendent leur messe communiquent avec eux dans leurs péchés et pèchent... quiconque communique avec quelqu'un dans son péché, se rend lui-même participant de ce péché... C'est pourquoi il n'est pas permis de recevoir la communion des prêtres dont nous venons de parler ou d'entendre la messe...

Pie XII dit (Mediator Dei ; 20 novembre 1947) : Les fidèles, qui prennent une part active à la messe, ratifient, consentent et participent aux prières du Canon, tout en gardant le plus strict silence". Ainsi, la mention du pape n'est plus une affaire embarrassante pour le seul célébrant, mais concerne chaque croyant qui participe à la messe.

La plupart des participants de n'importe quelles « messes » hérétiques ou schismatiques sont souvent eux-mêmes hérétiques et schismatiques. Ainsi, le jugement légal pour eux est la peine de mort. Cependant, lorsque de vrais catholiques, qui ne sont ni hérétiques ni schismatiques, assistent à ces « messes », ils se rendent coupables de péché mortel, tout comme les célébrants. Comme ils ne sont pas formellement hérétiques, nous ne les condamnons pas à mort. Toutefois, il est possible qu'ils soient tués accidentellement lors d'opérations contre ces « messes », ce qui les empêcherait d'accéder au Royaume de Dieu, car ils étaient en état de péché mortel.

Saint Jérôme de Stridon dit (In Amos, V : 22, PL 25, 1033-1034) : Dieu hait leur sacrifices [ceux des hérétiques] et les repoussent loin de Lui ; et lorsqu'ils se rassemblent au nom du Seigneur, Il abhorre leur puanteur et se bouche le nez...

Pour chaque « messe » attaquée, et pour chaque célébrant et participant tué, nous rendons l'air plus pur pour Notre Seigneur Tout-Puissant, nous apaisons Sa colère et Il se réjouit de nous dans les Cieux !

Ensuite, certains s'offusquent que nous n'allions pas jusqu'à forcer les talmudistes, les mahométans et autres païens à se convertir, mais nous ne le pouvons point selon ce que dit Saint Thomas d'Aquin (IIa-IIae, q. 10, art. VIII) : "Les infidèles qui n'ont jamais reçu la foi, comme les juifs et les païens, ne doivent être contraints d'aucune manière à croire, mais on doit forcer les infidèles hérétiques et apostats à remplir ce qu'ils ont promis."

Si cela ne plaît pas à certains, tant pis, car nous sommes le camp des soumis qui veulent plaire à Dieu. Nous ne forcerons donc personne qui ne nous combat pas à croire.

Tandis que d'autres s'offusquent du fait que nous comptons dialoguer avec les talmudistes et les mahométans avant de les expulser : "si la campagne éducative mise en place pour ouvrir le dialogue entre les catholiques et les hérétiques et païens censée amener à leurs conversions, donc à leurs baptêmes, n'est pas fructueuse pour certains talmudistes, ceux-ci seront expulsés des terres de France..." — Nous parlons là de séances de dialogue, mais surtout d'évangélisation ; ce ne sont pas des séances de débats ni de libre cours aux fausses croyances hérétiques : nous leur laissons seulement une chance de pouvoir rester en France et de gagner le Seigneur. Puis, nous avons le droit de communiquer avec eux afin de les

convertir, selon ce que dit Saint Thomas d'Aquin (IIa-IIae, q. 10, art. IX) : "Les fidèles ne peuvent communiquer avec les hérétiques et les apostats comme avec les infidèles ou les païens qui n'ont jamais reçu la foi ; mais les fidèles qui sont fermes dans la foi peuvent communiquer avec les juifs ou les païens lorsqu'ils espèrent les convertir, quoique cela ne soit pas permis aux fidèles qui sont simples et faibles."

Saint Bernard de Clairvaux dit (Sermon LXIV sur le Cantique des Cantiques) : Que celui qui a vaincu et convaincu un hérétique, réfuté ses hérésies, distingué clairement et nettement la vérité d'avec la vraisemblance, montré par des raisons évidentes et irréfragables que ses dogmes sont corrompus. Et enfin réduit au silence un esprit opiniâtre, qui s'élève contre la science de Dieu ne croie point n'avoir pas bien fait.

Néanmoins, cela n'est en aucun cas un débat ; nous refusons catégoriquement de débattre avec les contestateurs de la Loi de Dieu :

Tite 3, 9-11 : Quant aux questions imprudentes, aux généalogies, aux contentions, aux disputes sur la loi, évite-les ; car elles sont inutiles et vaines. Évite un homme hérétique, après une première et une seconde admonition ; sachant qu'un tel homme est perverti, et qu'il pèche, puisqu'il est condamné par son propre jugement.

Commentaire de Tite 3, 9-11 par Saint Thomas d'Aquin : Il faut se garder de proposer comme douteux ce qui est certain, c'est-à-dire ce que chacun doit par lui-même retenir dans la science. C'est ce qui regarde les choses appartenant à l'enseignement de la foi et à la règle des mœurs. Il y a encore certaines choses que le prédicateur de la vérité doit éviter; c'est ce qui fait dire à Paul (verset 9) : "Les généalogies," car elles ne sont rapportées dans les Saintes Écritures qu'à cause des mystères et pour l'intelligence des faits historiques. En résistant aux contestations, [le prédicateur] doit aussi se garder des disputes et des contradictions [sur la loi]. La discussion, quand elle a pour but d'obtenir la vérité est louable, mais employer la dispute pour montrer ce qu'on doit tenir ou rejeter, cette méthode est mauvaise (Proverbes XX, 3) : "C'est une gloire à l'homme de s'abstenir des contestations;" (...) Doit-on toujours éviter ces sortes de discussions ? Il faut répondre que dans la Sainte Écriture, sur le plan de la vérité, il n'y a jamais de contradiction. Si l'on en croit avoir rencontré une, c'est que ou l'on n'a pas saisi [le sens du texte], ou que le texte en est altéré par la faute des copistes. Voilà ce que l'on remarque en particulier dans les nombres et les généalogies. Paul veut donc que l'on évite ces discussions, parce que l'on ne peut rien déterminer sur ces passages. La raison qu'il en apporte est. (verset 9) : "Qu'elles ne sont pas essentielles," En effet, celui qui enseigne doit se proposer deux choses, l'utilité et la vérité (Proverbes VIII, 7) : "Ma bouche publiera la vérité;" (Isaïe XLVIII, 17) : "Je suis le seigneur votre Dieu qui vous enseigne ce qui vous est utile." On ne doit donc pas s'engager dans des discussions inutiles, qui ne s'appuient pas sur des vérités solides. Car savoir des choses singulières, comme sont les généalogies, ne sert ni à perfectionner l'intellect, ni à régler les mœurs, ni à appuyer la foi. Ce sont là des « questions vaines », à qui manque la solidité de la vérité... La raison pour laquelle il faut fuir l'hérétique, c'est qu'il faut agir dès le début, avec celui qui s'égare, afin de le corriger (Matth., IX, 12) : "Ce n'est pas celui qui se porte bien, mais celui qui est malade qui a besoin de médecin." On ne doit donc pas l'abandonner avant de s'assurer s'il peut être guéri. S'il ne peut pas l'être, alors il faut l'abandonner (Luc, XIX, 22) : "Méchant serviteur, je vous juge sur ce qui vient de votre propre bouche."

Il est louable de poser des questions sur la Loi de Dieu afin d'en tirer un savoir bénéfique, mais il faut poser les questions avec sagesse, car celui qui ne vient pas avec sagesse ne recherche pas la science et la connaissance, mais la querelle et la division.

Le Commandeur Athanase de France dit : En expulsant les "juifs" talmudistes, nous faisons exactement comme les Rois des Francs (et de France) : Philippe II, Saint Louis, et bien

d'autres, qui, avec le soutien des Papes et de l'Église, voire parfois même sous leurs ordres, ont expulsé les "juifs" talmudistes. Tous les faux catholiques qui disent que ce que nous faisons est mal ou que nous sommes des agents de l'antéchrist, des envoyés du diable venus instrumentaliser la religion à des fins économiques ou autres : calomnient. Si nous étions des opportunistes, nous trouverions une autre cause, pas le catholicisme, qui nous oblige à suivre les règles de la guerre juste, et nous sommes heureux de les suivre, car nous n'avons qu'un seul objectif : satisfaire le Seigneur, et nous n'avons qu'une seule peur : décevoir le Seigneur ! Ainsi, tous les faux catholiques qui disent : "L'Ordre de Saint-Dismas est hérétique ! Le Christ était juif ! Ils sont antisémites !" : or, si nous les écoutons, tous les papes à travers l'histoire étaient aussi des hérétiques. N'ont-ils pas la compréhension de ce que nous disons et faisons ? Je vais être clair : judéophobes, nous ? Jamais ! Notre combat n'est pas racial, le problème n'est pas qu'ils aient du "sang" hébraïque tel le Christ, mais qu'ils aient refusé de suivre le Christ et l'ont fait crucifier. Terminer la juiverie en France, allons-nous les baptiser de force ? Non ! Il n'est pas question d'être baptisé ou d'être tué, mais d'être baptisé ou d'être expulsé ! Cessez donc de nous calomnier de judéophobes, car nous nous hâtons de voir des Israélites se faire baptiser par milliers, et nous jurons de les accueillir comme nos frères et nos sœurs au sein de la communauté des fidèles. Nous rapportons également que l'homme ayant dénoncé les blasphèmes du Talmud en 1240 était Nicolas Donin, un talmudiste converti au catholicisme et il y a bien d'autres exemples de talmudistes convertis au catholicisme et qui ont grandement servi la cause de Dieu, comme les abbés Joseph et Augustin Lémann, qui ont participé au Concile Vatican I, ou encore le Vénérable Père François Libermann, qui a été évangélisé et catéchisé par Paul-Louis Drach, un ancien rabbin s'étant lui aussi converti, et il n'était pas n'importe qui, car son épouse était la fille du Grand Rabbin de France... Le Seigneur distribue véritablement Ses grâces à tous... Gloire à Dieu et gloire à Sa Très Sainte Mère, qui, elle aussi, était une juive hébraïque, et c'est bien elle la seule, parmi toute l'humanité, qui est née sans péché !

Nous savons que les pharisiens ont fait assassiner le Christ sur la Croix et n'ont point regretté cela car ils continuèrent à persécuter ses disciples, en lapidant Saint Étienne, ils firent de lui le tout premier martyr (Actes 7, 58 : Ils lapidaient Étienne qui priait et disait : Seigneur Jésus, recevez mon esprit.), et en l'an 70, le Temple de Jérusalem fut détruit comme signe du Seigneur pour dire : "Ô pharisiens, notre alliance n'est plus !". Ensuite, il y eut une longue période où les chrétiens furent persécutés par les empereurs polythéistes romains : Néron accusa les chrétiens d'avoir incendié Rome, et les jeta dans des arènes et des jardins où des bêtes féroces les dévoraient... Dèce ordonna à ce que tout citoyen romain ait un libellus, un certificat prouvant qu'ils avaient sacrifié aux faux dieux romains, et quiconque ne voulait point sacrifier aux faux dieux fut tué : cela causa un grand nombre de martyrs... Valérien cibra le clergé et fit arrêter et exécuter prêtres et évêques ; c'est à cette époque que Saint Cyprien de Carthage fut martyrisé pour avoir refusé de devenir un lapsi apostat... Et Dioclétien, chien de l'enfer, fit détruire nos églises, fit brûler nos livres, et interdit totalement le christianisme sous peine de mort. Avant lui, bien d'autres nous avaient persécutés. — Mais, malgré que nous ayons subi la barbarie des pharisiens et des Romains, nous n'avons jamais répondu à la barbarie par la barbarie, mais par la terreur, une chose bien différente de la barbarie. Le barbare viole, castre, réduit en esclavage et jette ses ennemis dans des arènes pleines de lions. En vérité, comme nos prédécesseurs, nous répondrons par la prêche et la conversion, et ceux qui refuseront le baptême ne subiront pas la barbarie mais la terreur : l'expulsion ou la mort en cas de refus. — Et l'histoire consolide notre ordonnance : en l'an 415 à Alexandrie, quelques talmudistes ont massacré des chrétiens, et Saint Cyrille d'Alexandrie ordonna que tous les talmudistes d'Alexandrie soient expulsés pour les fautes de quelques-uns, mais en ce qui est de la France nous ne nous sommes point précipités afin de garantir leur départ sans révolte, dans l'ordre il a été interdit les mariages entre talmudistes et chrétiens au canon 19 du deuxième synode d'Orléans (533) : "Il a été décidé qu'aucun chrétien ne devait épouser une femme juive, ni aucun juif une chrétienne, car nous avons jugé illégal le mariage entre de telles personnes." Et le troisième synode d'Orléans (538) interdit aux talmudistes de convertir des chrétiens

au talmudisme, et donna comme interdiction aux chrétiens de partager leur repas avec des talmudistes. À savoir que le deuxième synode d'Orléans était présidé par Saint Honoré I et Saint Aubin d'Angers y participa grandement, de même, le troisième synode d'Orléans était présidé par Saint Loup de Lyon. Ensuite, durant le quatrième synode d'Orléans, présidé par Saint Léonce le jeune, il est décidé que les adorateurs des faux dieux polythéistes soient condamnés à mort, condamnation que nous suivons, car vous devez tous comprendre que ces synodes eurent lieu après le baptême de Clovis pour consolider la chrétienté en France, et aujourd'hui nous sommes dans une époque qui a besoin d'un second baptême, d'une seconde conversion, la France est redevenue majoritairement païenne, et il nous faut combattre le paganisme comme nos prédécesseurs l'ont combattu : le baptême ou la mort. Ensuite, à propos des talmudistes, en 535 eut lieu un synode à Clermont auquel plusieurs participèrent : Saint Dalmas de Rodez, Saint Désiré de Verdun, Saint Domitien de Tongres, Saint Gall Ier de Clermont, et au moins quatre autres saints. Entre autres, ce synode interdit aux talmudistes de célébrer le shabbat dans le diocèse de Clermont, et en 576, encore à Clermont, l'évêque Saint Avit de Clermont exigea la conversion des 500 talmudistes résidant dans sa ville, beaucoup refusèrent et s'exilèrent à Marseille. Voyez-vous, lorsque autant de saints ont professé ce que l'Ordre de Saint-Dismas professe actuellement, nul ne peut dire que nous sommes des égarés ou des hérétiques ; en vérité ce sont nos calomniateurs les hérétiques. Il y eut ensuite bien d'autres dizaines de synodes qui prirent des décisions à l'encontre des talmudistes... Et en 1096, au départ de la Croisade à Rouen, le chroniqueur Guibert de Nogent raconte que des Croisés auraient dit : "Notre intention est d'aller attaquer les ennemis de Dieu en Orient, non sans avoir à traverser de vastes territoires, alors que nous avons ici même, sous nos yeux, les juifs. Or il n'existe pas de race plus hostile à Dieu. Voilà qui n'a ni queue ni tête !" Et les talmudistes de Rouen durent choisir : le baptême ou la mort. Nous avons beaucoup à dire sur les décisions catholiques à l'encontre des talmudistes que nous ne pouvons pas nous permettre de tout explorer, mais pensons à l'expulsion des talmudistes de France de 1182 où leurs biens furent confisqués, ainsi, nous nous permettons de même de confisquer leurs biens, ainsi, ce n'est point un pillage mais une décision de droit sur leurs biens qui résident sur nos terres. Pensons aussi aux décisions du quatrième concile de Latran en 1215 et au procès du Talmud de 1240, à l'expulsion des talmudistes de 1254 par Saint Louis. Réfléchissez au fait que, en France sous Louis XIII, il n'y avait officiellement plus qu'un seul talmudiste en France, le médecin de Marie de Médicis, et à part la France pensons aux expulsions en Espagne et à la Reconquista et aux États pontificaux. En 1569, le Pape Saint Pie V ordonna l'expulsion des talmudistes des États pontificaux, et en 1593, le Pape Clément VIII renouvela cette décision et fit de nouveau expulser les talmudistes des États pontificaux. Enfin, pour en finir, n'oubliez jamais les baptêmes sanglants d'Espagne en 1391, ces jours-là telle était la devise des catholiques : **LE BAPTÊME OU LA MORT !** Et si l'histoire catholique ne vous plaît pas : c'est que vous êtes tombés amoureux d'une fausse religion — le catholicisme réinventé avec pour doctrine la paix et l'amour, or, notre doctrine première est la justice ! Nous avons donc parfaitement le droit, si nous le souhaitons, de ne pas appliquer la méthode : le baptême ou l'expulsion, mais plutôt la méthode : le baptême ou la mort. Ainsi, si dans quelconques lieux en France la tâche d'expulsion ne s'avérerait pas possible, difficile, ou infructueuse, ou qu'un grand nombre de talmudistes se montrerait récalcitrant, ceci est un avertissement aux talmudistes : l'expulsion se changera en mort, et nous couperons les têtes de tous ceux refusant le baptême après la déclaration de mise en action de la méthode : le baptême ou la mort.

(Ce texte n'affirme pas que nous comptons appliquer la méthode du baptême ou de la mort en cas de refus, mais que légalement, selon la Loi de Dieu, nous pourrions le faire. Néanmoins, nous ne voulons point le faire, car cette méthode est l'ultime solution que nous avons prévue contre les talmudistes, les mahométans, les païens et tout autre ennemi de Dieu, dans le cas où ceux-ci décideraient de nous combattre — Certains pourraient dire que nous nous sommes contredits, car nous avons plus tôt dit que nous ne forcerons personne à croire ; or c'est faux, car il a été exactement dit : « Nous ne forcerons donc personne qui ne nous combat pas à croire. » En vérité, c'est une limitation au massacre, car si des

talmudistes, des mahométans et autres nous combattent pour éviter d'être expulsés, mais que l'ardeur soit si grande que nous ayons besoin de décréter : « le baptême ou la mort », ce décret évite en fait de décréter la méthode de : « la mort ou la mort », car lorsque quelqu'un qui nous a combattu est capturé, il lui est proposé le baptême ; si celui-ci le refuse, nous ne pouvons pas le libérer ou l'expulser de crainte qu'il revienne nous combattre. Ainsi, il doit être tué ; c'est malheureux, mais le choix est entre les mains de ceux que nous tuons : *s'ils meurent, c'est que la colère de Dieu a fondu sur eux !* — Et cela ne s'applique pas particulièrement contre les talmudistes mais contre tout type d'individus prenant les armes contre le Royaume de France, si nous les capturons, ils doivent se baptiser pour prouver leur repentance devant Dieu, et s'ils ne le veulent pas, c'est qu'ils ne veulent pas se repentir et qu'ils doivent ainsi être tués, car si nous les laissons repartir, ils reviendront encore pour nous combattre. La méthode : le baptême ou la mort. C'est de la légitime défense à laquelle est ajouté un apport de sûreté afin que nous n'ayons pas besoin de nous défendre une seconde fois contre le même individu. Et si celui-ci se baptise non pas par repentance mais pour ne pas être tué, et qu'il ne fait rien pour croire en Dieu et se repentir sincèrement à Lui, il finira tué. Ce n'est donc pas une conversion forcée, car nous proposons aux prisonniers de se faire baptiser, donc de se repentir, ou de mourir. S'ils ne veulent pas se repentir, ils doivent choisir la mort, puis l'enfer éternel, car ils ont combattu Dieu. Ceux qui combattent Dieu et Ses serviteurs par les armes, lorsqu'ils sont capturés, n'ont d'autre choix que de se repentir ou d'accepter leur défaite face à Dieu et Ses troupes en mourant et en allant dans le feu éternel ; ne pensez donc pas que c'est de la conversion forcée, car lorsque nous capturons des ennemis, il est possible que nous proposons le baptême à quelques-uns par charité, mais cela n'est pas systématique. Il est probable que nous l'oublions pour la plupart et que, comme les Croisés à Jérusalem, nous tuions tous les ennemis capturés rapidement afin que nous puissions continuer le combat sans ralentissement. La plupart du temps où cette méthode s'appliquera, c'est lorsqu'un prisonnier en larmes ou presque nous suppliera de le baptiser que nous lui accorderons cette requête et qu'il deviendra, ainsi, notre frère en Jésus-Christ. N'allez donc pas croire que cette méthode a pour objectif la conversion massive, car, comme dit plus tôt, la plupart du temps un prisonnier est rapidement interrogé puis tué. Cette méthode est donc déjà active contre ceux qui portent les armes contre nous, mais l'ultime solution est de déclarer la méthode contre ceux de leurs communautés qui ne nous combattent pas, afin de décourager ceux qui nous combattent. Il y a donc contradiction apparente avec cette affirmation : « Nous ne forcerons donc personne qui ne nous combat pas à croire. » Puisqu'au final nous pouvons, un jour, lorsque cela est nécessaire, déclarer la méthode — *le baptême ou la mort* — contre des gens qui ne nous combattent pas, nous répondons qu'il n'y a pas contradiction, car ces gens font partie d'une communauté qui nous combat. Ils doivent donc changer de communauté et rejoindre la nôtre par le baptême, et s'ils ne le veulent pas, ils avaient le choix de quitter le pays. Si donc ils sont encore dans les terres du Royaume de France malgré que nous ayons ordonné leurs conversions ou leurs expulsions, c'est qu'ils sont du côté de ceux qui nous combattent et qui empêchent ces expulsions. Ils sont rebelles face à nos décisions. Selon la justice, nous pouvons donc les châtier par la mort, mais comme il est toujours difficile d'envoyer quelqu'un en enfer en le tuant, nous leur proposons toujours le baptême ou la confession jusqu'à leur dernier souffle, pour qu'ils n'aient pas comme excuse devant le Tribunal de Jésus-Christ : « Ces hommes m'ont mis à mort sans même me proposer de me repentir ! » Le but n'est pas de faire en sorte qu'ils se convertissent sous la menace de la mort ; nous leur laissons seulement la possibilité de se repentir ou de partir tels qu'ils sont : des rebelles au règne de Dieu. Et ce genre de châtiments communautaires est biblique, il y a de nombreux passages — faites vos recherches — où Dieu, pour punir un seul homme, punit tout son peuple.)

Le Commandeur Athanase de France conclut : L'entièreté du catéchisme O.S.D., justifie par le dogme, la théologie et l'histoire l'expulsion des talmudistes, qui s'inscrit, en réalité, dans une immense clémence de notre part, inspirée par la Miséricorde et l'omnibénévolence infinie de Notre Seigneur bien-aimé et adoré. Plutôt que de les exterminer, ils reçoivent, une

nouvelle fois, de la part de Dieu et de nous, qui intermédions pour Lui sur la terre, l'occasion de se repentir et de rejoindre Son Église !

(Nous sommes l'intermédiaire par lequel Dieu fait passer Son message sur la terre... Lui et nous avons renouvelé l'Alliance, et depuis, Il nous transmet Sa volonté !)

L'historien talmudiste Max Isaac Dimont dit (Les Juifs, Dieu, et l'Histoire, p. 286) : Papes et princes du Moyen-Âge auraient pu éliminer les juifs s'ils l'avaient voulu, mais ils ne le voulurent pas... Lorsque par suite de pressions sociales, économiques ou même religieuses, la présence des juifs devenait indésirable, ils étaient bannis, mais on ne les tuait pas. L'Église attribuait à tout être humain une âme, et l'on ne prenait à l'homme sa vie que pour sauver son âme. Ce fut seulement lorsque la religion eut perdu son emprise de crainte sur l'homme que la société occidentale put jouer avec l'idée d'assassiner froidement des millions d'hommes en jugeant qu'il n'y avait pas de place pour eux...

(Nous ne voulons pas l'extermination des talmudistes et des autres païens, car nous les aimons en tant qu'hommes capables de béatitude et nous souhaitons sincèrement leur retour dans le sentier de Dieu ; mais si ceux-ci ne le veulent pas, ils doivent être bannis de France, car depuis plusieurs siècles déjà ils la poignent. Ainsi, comme nos rois par le passé les ont expulsés, nous les expulsions, et tant qu'ils se soumettent à nos décisions, nous ne les mettrons pas à mort et assurerons leurs départs avec attention afin que tous puissent partir dans la sécurité, sans frayeur ni mauvais traitements. Le Commandeur de France a d'ailleurs prêté serment de désigner prochainement, par un communiqué officiel du Royaume, les terres de France où les juifs les moins hostiles et les plus soumis à son autorité pourront librement demeurer. En ces quelques parties du Royaume seront établis des quartiers où ils pourront vivre en paix, séparés des chrétiens. Ces quartiers ne seront point délabrés, ni délaissés, ni lieux de persécution. Plusieurs expulsions conduiront les juifs simplement hors de certaines terres vers d'autres régions du Royaume où leur résidence sera accueillie avec tranquillité et sans violence. Seuls les juifs les plus rebelles et obstinés dans le talmudisme seront contraints de quitter le Royaume de France. Néanmoins, cela s'applique exclusivement aux juifs et non aux mahométans ni aux autres païens. Cependant, le Royaume de France n'est point la République. La France ne sera plus jamais un immense nid à juifs ; il n'y aura donc pas des centaines de milliers de juifs en France, mais quelques dizaines de milliers seulement. Le Commandeur de France chérit profondément la culture juive — celle des anciens Juifs fidèles à Dieu, tels Moïse, Josué et Samuel, etc. — et il distingue clairement le talmudisme du judaïsme biblique et mosaïque. Si, par la main du Commandeur de France, venait à disparaître le peuple juif de France ou du monde entier par l'extermination, il le déclare lui-même : « Ce serait pour moi un déshonneur ; vouloir génocider le peuple juif est un blasphème... Je souhaite éradiquer le talmudisme, non les juifs ; je veux détruire leurs erreurs pour les sauver, je veux épargner leurs corps des balles ! Lorsque j'ai dit vouloir tuer les juifs qui nous combattaient, je parlais de tuer un homme qui nous agresse, comme je tuerais un soldat ennemi blanc, blond aux yeux bleus durant une guerre, ou un cambrioleur qui viendrait attaquer ma propriété ! » Et il conclut par cette sainte parole de Saint Vincent Ferrier : « Les chrétiens ne doivent pas tuer les juifs avec le couteau, mais avec des paroles... »)

Les villes où se situeront les quartiers juifs, et qui seront les seuls lieux de France où une autre religion que le catholicisme sera tolérée, ne sont point encore désignées, mais voici quelques lois auxquelles devront se soumettre les juifs tolérés :

Innocent III dit (Concile de Latran IV ; 1215) : Il serait absurde qu'un blasphémateur du Christ exerce un pouvoir sur les chrétiens. C'est pourquoi, dans ce canon, face à l'audace des contrevenants, nous réaffirmons ce que le concile de Tolède a sagement décrété en la matière : nous interdisons aux Juifs d'occuper des fonctions publiques, car, sous leur couvert, ils se montrent très hostiles aux chrétiens.

Eugène IV dit (Dudum ad nostram audientiam ; 8 août 1442) : Tout Juif, quel que soit son sexe ou son âge, portera partout un signe distinctif et notoire, permettant aux chrétiens de les reconnaître clairement, et ne résidera pas parmi les chrétiens, mais entre eux dans un village ou un lieu séparé et distinct des chrétiens... Les Juifs ne peuvent ni ériger de nouvelles synagogues, ni en faire construire. Ils peuvent seulement réparer les anciennes, mais sans les rendre plus grandes ni plus coûteuses que d'habitude. Les jours des Lamentations et du Dimanche de la Passion, ils ne peuvent ni traverser ni circuler dans les lieux publics, ni laisser portes ou fenêtres ouvertes... Les autorités chrétiennes séculières puniront et persécuteront également les Juifs qui blasphèment Dieu, ou la plus glorieuse des divinités telles que Marie, la Vierge Marie, Mère de Dieu, ou tout saint, ou qui commettent une offense en ce sens, par des sanctions pécuniaires ou d'autres châtiments plus graves, selon leur appréciation.

Paul IV dit (Cum nimis absurdum ; 14 juillet 1555) : Il est absurde et totalement inopportun de se trouver dans une situation, où la piété chrétienne permet aux juifs, qui en raison de leur propre faute, ont été condamnés par Dieu à un esclavage perpétuel, d'avoir accès à notre société et même de vivre parmi nous ; en vérité, ils sont sans gratitude envers les chrétiens, car, au lieu de nous remercier pour le traitement bienveillant, ils nous retournent des invectives et parmi eux, au lieu de l'esclavage, qu'ils méritent, ils s'arrangent pour clamer leur supériorité... Considérant que l'Église de Rome tolère ces juifs... qu'ils réalisent qu'ils sont des esclaves en raison de leurs actes, alors que les chrétiens ont été libérés grâce à Notre Seigneur Dieu Jésus Christ... nous ordonnons... que... tous les juifs devront habiter dans un seul quartier, qui ne possédera qu'une seule entrée, et qu'une seule sortie, et que s'il n'y a pas assez de places [dans ce quartier, alors], dans deux ou trois ou le nombre nécessaire ; dans tous les cas, ils devront résider entièrement entre eux dans des rues désignées et être foncièrement séparés des résidences des chrétiens... ils n'auront qu'une seule synagogue, à l'emplacement habituel, et ils n'en construiront pas de nouvelles, ni ne posséderont leurs propres bâtiments. De plus, toutes leurs synagogues, autres que celle autorisée, devront être détruites et démolies... En plus, concernant la question que les juifs doivent être reconnaissables partout : [à cette fin] les hommes devront porter un chapeau, les femmes, quelque signe évident, de couleur jaune, qui ne devra pas être caché ou recouvert d'aucune façon, et devra être fermement apposé [cousu] ; et de plus, ils ne pourront être absous ou excusés de leur obligation de porter le chapeau ou tout autre emblème de ce genre en aucune occasion et sous aucun prétexte, quel que soit leur rang ou importance... Aussi, ils ne pourront pas avoir de nourrices ou de servantes ou tout autre domestique chrétiens, ni utiliser des femmes chrétiennes pour allaiter ou nourrir leurs enfants. Ils ne devront pas travailler ni donner à travailler le dimanche ni tout autre jour férié déclaré par l'Église... Ils ne devront pas non plus incriminer des chrétiens d'aucune façon... Et ils ne devront d'aucune façon jouer, manger ni fraterniser avec des chrétiens... Et ils ne pourront pas utiliser de termes autres que italiens [dans notre cas français] dans les livres de comptes qu'ils tiennent avec des chrétiens, et, s'ils devaient utiliser de tels mots [en hébreu, par exemple...], ces tels accords ne seront pas opposables à des chrétiens... Et ceux parmi eux qui sont médecins, même si appelés et sommés, ne pourront assister ni prendre part aux soins de chrétiens.

Ces lois et mesures imposées aux juifs tolérés, s'ils veulent rester en France, sont certes lourdes, mais elles le sont seulement en raison du danger que représente le talmudisme et ses disciples, dont la domination mondiale est le moteur et la haine le carburant :

L'Abbé Julio Meinvielle dit (Les juifs dans le mystère de l'histoire) : *Sur les chrétiens* — Ils sont appelés Nostrim, Nazaréens, et on leur applique tous les noms sous lesquels on désigne les non-juifs ; « Aboda Zara », c'est-à-dire qui cultivent l'idolâtrie, « acum », adorateurs des étoiles et des planètes ; « Obdé Elilim », esclaves des idoles ; « Minim », hérétiques ; « Edom », Iduméens ; « Goïm », gentils ; « Nokhrim », étrangers, gens du dehors ; « Ammé

Aarez », peuples de la terre, ignorants... L'on y dit des chrétiens ce qui se peut imaginer de plus abominable. Que ce sont des idolâtres, des hommes très mauvais ;pires que les turcs homicides, libertins, animaux impurs, indignes de s'appeler hommes, bêtes à forme humaine, contagieux à la manière du fumier, bœufs et ânes, porcs, chiens, pires que les chiens ; qu'ils se reproduisent comme des bêtes, qu'ils sont d'origine diabolique ; que leurs âmes procèdent du diable, et qu'elles doivent retourner au diable en enfer après la mort ; que le cadavre d'un chrétien mort ne diffère en rien de celui d'une bête. Du culte des chrétiens, on dit qu'il est idolâtrique, que ses prêtres sont les prêtres de Baal, que leurs temples sont des maisons de fatuité et d'idolâtrie, et que tous les objets qui s'y trouvent, calices, livres, servent à l'idolâtrie ; que leur prières privées et publiques sont des péchés qui offensent Dieu, et que leurs fêtes sont des jours de malheur. La seconde partie des préceptes du Talmud sur les chrétiens renferme trois chapitres : les chrétiens doivent être évités, doivent être détruits, doivent être tués... Abhodah Zarah 26b : « Les hérétiques, les traîtres et les apostats doivent être jetés dans un puits d'où l'on ne puisse les retirer. » ... Zohar I, 219b : « Il est certain que notre captivité doit durer jusqu'à ce que soient effacés de la terre les princes chrétiens qui adorent les idoles. » Abhodah Zarah 26b Tosephoth : « Le meilleur parmi les Goïm mérite d'être mis à mort. » Sepher Or Israël ; 177b : « Efface la vie du chrétien et tue-le. C'est agréable à la Majesté Divine comme celui qui offre un don d'encens. » Ibid, fol, 180 : « L'Israélite est obligé de mettre toute son ardeur à ôter toutes les épines de la vigne, c'est-à-dire d'arracher, d'extirper les chrétiens de la terre ; on ne peut donner une plus grande joie au Dieu béni que celle que nous faisons en exterminant les impies et les chrétiens de ce monde. » ... Saint Basile affirme qu'autrefois les juifs et les païens ont lutté entre eux, mais que maintenant, aussi bien les uns que les autres, ils luttent contre le christianisme... Les juifs jouissent de collaborer avec Julien l'Apostat dans les terribles persécutions contre les chrétiens (Socrates, Histoire Eccl. III, XVII) ... A Singarah, en l'an 390, l'enfant juif Abdul Masich, qui s'était converti au christianisme, est décapité par son père... en l'an 603, les juifs se précipitent sur les chrétiens, en tuent un grand nombre, et brûlent les cadavres. En Palestine, en l'an 614, ils massacrent les chrétiens par milliers et incendient les églises et les couvents... A partir du XIIe siècle, ces persécutions diminuent, non pas que la haine se soit amoindrie, mais parce qu'étant donné la vigilance de l'Église et de l'État, les possibilités de les réaliser diminuent. Cependant, nous voyons les juifs s'allier aux hérétiques dans la destruction du christianisme. Par leurs intrigues, ils décident Léon Isauricus à sa campagne iconoclaste. Les juifs inspirent les Cathares et les Vaudois et s'allient à eux. Une ordonnance de Philippe le Bel, du 6 Juin 1299, nous montre que les juifs cachaient les hérétiques en fuite et en 1425, le duc de Bavière châtia les juifs de son duché, qui avaient fourni des armes aux hussites contre les chrétiens... En Espagne, en 694, en accord avec leurs frères d'Afrique, les juifs trament une conjuration pour ouvrir la péninsule aux Arabes ; en 711, ils s'allient avec les Arabes, en 852, ils livrent Barcelone. En France, en l'an 507, ils accusent Saint Césaire, Évêque d'Arles, de vouloir livrer aux francs la ville occupée par les wisigoths, tandis qu'un juif, au nom de ses coreligionnaires, s'offre aux assiégeants pour les introduire dans la place. Jusqu'au XIIe siècle, à Toulouse, dura la pratique de la colaphisation : le Vendredi Saint, le représentant de la communauté juive devait recevoir en présence du Comte une gifle, en châtiment de la trahison faite par les juifs en faveur des musulmans. La même pratique existait à Béziers. En l'année 845, la ville de Bordeaux fut livrée aux normands par les juifs, et à la fin du XIIe siècle, ils se seraient entendus avec les mongols contre les chrétiens de Hongrie... Laissons de côté la question débattue du crime rituel, selon laquelle les juifs martyriseraient des chrétiens innocents dans le but de leur prendre leur sang, qu'ils emploieraient dans certains rites. Mais que ce soit dans le but d'un crime rituel ou que ce soit simplement à cause de la haine satanique qu'ils ont envers le Christ, ce qui est certain, c'est qu'il n'est aucune époque de l'histoire, y comprise l'histoire moderne, dans laquelle ils n'aient ôté la vie à des chrétiens, surtout à des enfants innocents. Il y a plus de cent cas, parfaitement enregistrés, quelques-uns aussi renommés que Saint Guillaume d'Angleterre, un jeune garçon de douze ans, honteusement martyrisé par les juifs en 1144, Saint Richard, de Paris, assassiné le jour de Pâques 1179, Saint Dominique de Val, crucifié à Saragosse en l'an 1250, le Bienheureux Henri de Munich,

qui fut vidé de son sang et blessé de plus de 60 coups, en l'an 1345, le Bienheureux Siméon, martyrisé à Trente, en l'an 1475. Plus récemment le Père Thomas de Calangiano, martyrisé à Damas, avec son serviteur, en l'an 1840. Cas fameux, celui-là, dans lequel les assassins avouèrent leur crime et furent condamnés à mort par Chériff Pacha, Gouverneur Général de Syrie. Mais la juiverie universelle intervint en faveur des coupables, faisant pression sur Méhémet-Ali pour qu'il révoquât la sentence du Gouverneur de Syrie. Crémieux, juif, vice-président du Consistoire Français, ne tarda pas à prendre la défense des coupables, et dans une lettre parue au Journal des Débats du 7 avril 1840, il n'hésita pas à attribuer cette histoire à « l'influence des chrétiens en Orient ». Les juifs de tous les pays s'agitèrent en faveur des « saints et martyrs », c'est à dire des assassins de Damas... D'immenses sommes furent offertes aux employés des consulats et aux témoins, ...pour obtenir la commutation de la peine... Et le fait est que Méhémet-Ali, à la vue de l'immense population juive qui réclamait en faveur des assassins, par l'intermédiaire de Montefiore et de Crémieux, décréta leur mise en liberté. Tactique cadrant parfaitement avec les normes habituelles du mensonge et de l'hypocrisie, qui, lorsqu'ils sont convaincus de faute, se déclarent victimes de l'arbitraire des chrétiens... Que l'on ne dise pas : il en allait ainsi autrefois au Moyen-Âge, qui vivait de préjugés... Les conditions et les méthodes de lutte pourront varier, mais dans le fond, aujourd'hui comme au Moyen-Âge, ou à l'Âge Apostolique ou au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la lutte se présente comme irréductible et décisive entre juifs et chrétiens. Le désir des juifs de détruire les États chrétiens et le christianisme, de s'emparer des biens des chrétiens, et de leur ôter leur vie est aujourd'hui aussi ferme qu'aux époques précédentes... La seule différence est qu'alors, les juifs ne pouvaient réaliser ces desseins que directement, contre des peuples qui étaient prévenus contre eux et qui généralement faisaient payer très cher ces désirs criminels. Aujourd'hui par contre, que ces peuples se sont déchristianisés et qu'ils sont infectés de la contagion du libéralisme, les juifs ravissent les biens des chrétiens, exterminent leur vie et conspirent contre les États... en se servant des chrétiens eux-mêmes, insensibilisés au préalable par une déchristianisation progressive depuis trois siècles ; et les juifs ont ainsi réussi ceci : que les chrétiens se séparent en bandes opposées qui luttent jusqu'à l'extermination complète... Les juifs, par leur orgueilleux désir de domination, ne font qu'accomplir leur devoir. C'est pour cela qu'ils sont au milieu des peuples chrétiens : pour les dominer... Les chrétiens ne veulent pas être victimes de cette perfidie ? Qu'ils cessent de fréquenter les juifs ; qu'ils ne se livrent pas à leurs vices, et aussi, ils n'auront pas besoin de recourir au prêteur juif, ni aux cinémas juifs, ni aux revus juives, et ils n'auront pas à supporter demain le patron juif à l'usine, le patron juif au bureau, dans les banques, dans les entreprises commerciales, le patron juif dans la richesse du pays, dans le blé, dans le maïs, dans le lin, dans le lait, dans le vin, dans le sucre, dans le pétrole, dans les titres et actions de toute entreprise d'importance, dans la circulation de la monnaie, dans l'or, et peut-être aussi dans le domaine politique. Ils ne devront pas demain, penser à la manière juive en théologie, en philosophie, en histoire, en politique, en économie, parce que la presse juive et les universités, les écoles et la bibliographie judaïsés ont formé la mentalité de notre peuple ; ils n'auront pas à supporter demain l'action mortifère des juifs, dans la société libérale que nous a léguée la Révolution Française, l'action juive dans la socialisation des peuples du socialisme, ni la mise en esclavage judaïque dans le communisme.

Mais certains golems lobotomisés disent, pour défendre leur cause : « Ce sont les juifs qui ont apporté confort, richesse et progrès à la civilisation occidentale ! »

L'Abbé Julio Meinvielle dit (Les juifs dans le mystère de l'histoire) : Si les peuples gentils, c'est à dire nous aussi, nous voulons une civilisation basée sur la grandeur de l'économique, comme le fut par exemple, l'antique civilisation des Pharaons au temps de Joseph ou de Babylone au temps d'Assuérus, ou, dans notre temps moderne, la civilisation capitaliste ou communiste, c'est à dire un régime de grandeur charnelle, à l'apogée de toutes les valeurs économiques, un régime dans lequel toute la nation, merveilleusement équipée des dernières inventions de la technique, se développe avec la précision d'une montre pour

produire tout ce dont l'homme a besoin en vue d'une vie confortable ici-bas, je dis, oui, que nous pouvons l'obtenir comme l'ont obtenu ces civilisations... les juifs étant les maîtres et nous les esclaves. Depuis que le Christ vint au monde, une civilisation de grandeur charnelle n'est pas possible, une civilisation où prédomine Mammon, le dieu des richesses et le dieu de l'iniquité, sans que les juifs en soient les créateurs et les gentils les exécuteurs. Parce que l'hégémonie leur a été donnée dans ce qui est charnel... Il existe, disions-nous, parce que Dieu en a disposé ainsi, pour des raisons qui ne sont pas de notre pertinence, une opposition irréconciliable qui doit se perpétuer irrémédiablement jusqu'à ce que vienne le temps de la réconciliation. Juifs et chrétiens doivent se rencontrer partout sans se réconcilier et sans se confondre. Ils représentent dans l'histoire l'éternelle lutte de Lucifer contre Dieu, du serpent contre la Femme, des ténèbres contre la Lumière, de la chair contre l'Esprit. L'éternelle lutte de Caïn contre Abel, d'Ismaël contre Isaac, d'Esau contre Jacob, de Pharaon contre Moïse, des juifs contre le Christ. Elle est si fondamentale, cette opposition, qu'après le Christ, ne sont possibles pour l'homme que deux chemins : la christianisation ou la judaïsation, de même que dans toutes les manifestations de la vie ne sont possibles que deux modes véritablement fondamentaux : le mode chrétien et le mode juif ; deux religions, la religion chrétienne et la religion juive ; deux économies, l'économie chrétienne et l'économie juive ; seulement deux internationalismes, l'internationalisme chrétien et l'internationalisme juif. Nous avons vu comment l'Église eut conscience de la « dangereuseté » du juif, et comment elle prit des précautions, parfois douloureuses, pour éviter la contamination des peuples chrétiens. Les juifs confinés dans leurs ghettos, contrôlés, espionnés par l'État, pouvaient se développer parallèlement aux chrétiens, mais sans se mêler à eux, afin de ne pas les contaminer. Tandis qu'on évitait cette contamination, les peuples chrétiens n'eurent rien à redouter de la dangereuseté judaïque. Le juif était un serviteur du chrétien, comme il revient au fils de l'esclave d'être au service du fils de la femme libre. Mais quelle est la meilleure défense du Christianisme contre la dangereuseté judaïque ? Jésus-Christ, Vérité et Salut de l'homme, était la garantie et la sécurité du chrétien, et Il avait enseigné : 33 - Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et Sa Justice, et le reste vous sera donné par surcroît. (Mt. VI) 28 - Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent pas tuer l'âme ; craignez plutôt celui qui peut jeter le corps et l'âme en enfer. (Mt. X) 27 - Ayez bon courage. C'est Moi, ne craignez point. (Mt. XIV) C'est à dire que tant que les peuples chrétiens adhèrent au Christ ils n'ont rien à craindre de la synagogue. Mais malheur aux peuples chrétiens, s'il arrive un jour où ils oublient que leur Salut c'est le Christ ! Malheur à l'Europe s'il arrive un jour qu'elle veuille briser les liens très doux qui l'unissent à la Sainte Église de Dieu ! Parce qu'alors, ils devront tomber sous l'esclavage déshonorant du diable, et de son exécuteur sur la terre, le juif... Alors, l'Europe et l'Amérique, les peuples gentils qui connurent les bénédictions de la Foi, devront connaître l'opprobre de leur judaïsation. Voici qu'à la fin du Moyen-Âge, les peuples chrétiens commettent de grands péchés, énormes, effrayants... Cela est très grave, pour le salut des peuples. Parce qu'ils se déchristianisent, il leur faudra se judaïser. Telle est la loi théologique. L'histoire aussi l'a prouvée, point par point. Les faits nous disent que le processus de déchristianisation, entrepris par l'Humanisme de la Renaissance et de la Révolution Française, et qui atteint aujourd'hui son apogée dans la Révolution Soviétique est un processus typique de judaïsation du monde, c'est à dire dans lequel les plans judaïques de domination universelle et absolue sur les chrétiens sont en train d'atteindre leur accomplissement. Que ces plans existent, cela ne peut faire le moindre doute... C'est une exigence du Talmud, qui est le Code civil et religieux des juifs. L'histoire en apporte la preuve en tout lieu et en tout temps. En outre, on démontre que tant la Renaissance que la Réforme Protestante, l'Encyclopédisme pendant le XVIIIe siècle, la Révolution Française, le Capitalisme, la contamination des peuples par le Libéralisme et le Socialisme, le Communisme, la Révolution Soviétique, ont été en grande partie forgés par les Juifs, qui en ont certainement bénéficié au détriment des peuples chrétiens. En d'autres termes : depuis la Renaissance jusqu'au Communisme, se développe un processus uniforme de déchristianisation des peuples et de leur assujettissement aux juifs, qui, de serviteurs qu'ils étaient au Moyen-Âge, deviennent maîtres et rois. Et ce processus est en grande partie

l'œuvre des juifs. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de faire remarquer aux lecteurs intelligents qu'en attribuant aux juifs un rôle prépondérant dans l'œuvre de déchristianisation du monde moderne, on ne veut pas en faire un dieu malin doté de pouvoirs surhumains pour monter des révolutions et des catastrophes. Tout processus historique se réalise au sein d'un mouvement continu, compliqué, de forces les plus diverses, dont beaucoup se déterminent librement ; de sorte qu'il faut tenir compte de tous ces intérêts qui se croisent pour expliquer totalement les réalités historiques engendrées au cours de l'histoire. Mais bien que ceci soit la vérité, il n'y a pas de doute que nous pouvons concentrer notre attention exclusivement sur l'action et l'influence des juifs, pour voir en quel sens ils procèdent, et avec quelle intensité, avec quelle portée, dans les possibilités d'action, pour créer et donner naissance aux grands faits qui se produisent dans l'histoire, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Et ma thèse est celle-ci : dans les possibilités d'agir, les juifs sont cause première et principale (disons : le cerveau qui pense et la main qui dirige, selon l'expression de Mgr Jouin) des principaux faits antichrétiens qui s'échelonnent de la Renaissance au Communisme. Le juif, agent théologique de l'iniquité... accomplit avec une ténacité indéfectible ce travail démolisseur de destruction du christianisme... un juif, Bernard Lazare, dit que (L'Antisémitisme, I, 222) : « Pendant les années qui annoncent la Réforme, le Juif arrive à être l'éducateur et le professeur d'hébreu des savants. Il les initie aux mystères de la Cabale après leur avoir ouvert les portes de la philosophie arabe ; il les pourvoit, contre le catholicisme, de la terrible exégèse que les Rabbins avaient cultivée et fortifiée pendant des siècles ; cette exégèse dont se servirait le Protestantisme et plus tard le Rationalisme. » Il n'y a pas de doute que toutes les sectes et sociétés secrètes, occultistes, cabalistes, qui pullulent partout à la fin du Moyen-Âge sous une forme plus ou moins déguisée... étaient des réduits de conspiration contre l'Église et les États chrétiens, manœuvrés habilement par la satanique main judaïque... D'autre part, Werner Sombart, l'historien du Capitalisme, qui fait autorité, et qui n'est ni catholique, ni antisémite, dans son livre documenté : « Les juifs et la vie économique », démontre comment quelques sectes protestantes... (p. 321) sont judaïques, de sorte que le pressentiment du juif Henri Heine peut se justifier : « Les Écossais protestants... leur religion n'est-elle pas dans le fond le judaïsme, avec cette différence qu'ils sont autorisés à manger du porc ? » ... Mais quelle que soit l'influence des juifs dans la Renaissance et dans la Réforme Protestante, ce qui est certain, très certain, c'est que les juifs bénéficièrent de l'une et de l'autre. Le juif Bernard Lazare a pu dire (L'Antisémitisme, I, 225) que : « l'esprit juif a triomphé avec le Protestantisme. » ... La Renaissance et le Protestantisme ouvrent une brèche dans le solide édifice de la Chrétienté, par où s'introduit le juif. De là-dedans, le juif va employer sa persévérance et sa ténacité séculaires, avec son astuce et son hypocrisie pour réaliser son rêve, séculaire aussi, de détruire le christianisme et d'établir l'empire judaïque universel... Le fameux Drach, grand rabbin converti [au catholicisme], dit que le Messie que les juifs s'obstinent à attendre, malgré que Lui s'obstine à ne point venir, doit être un grand conquérant qui rendra toutes les nations du monde esclaves des juifs. Ceux-ci reviendront triomphants à la Terre Sainte, chargés des richesses de tous les infidèles. Jérusalem sera ornée d'un nouveau Temple, et ses plus petites pierres seront de diamant. (De l'Harmonie entre l'Église et la Synagogue) ... avec cette illusion, les juifs s'introduisent dans la chrétienté, à moitié en cachette. Dans les ghettos ils ont préparé les outils pour le travail démolisseur qu'ils peuvent maintenant entreprendre au sein de la chrétienté même... Une formule de trois mots va faire tourner la tête au monde : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Mais comment les lancer au monde pour qu'ils prennent substance dans la chair des chrétiens, surtout en sachant qu'il suffit qu'apparaisse le sceau judaïque pour qu'ils soient repoussés [par les chrétiens] ? Très simple pour cette race, conspiratrice par nature. Il les fera germer et acclimater d'abord dans des conciliables secrets, où se groupent tous les ambitieux d'une société en décomposition. C'est ainsi que les turbulents et ceux qui sont aigris par l'esprit de rébellion, le cerveau délirant de conceptions et d'idées de transformation mondiale, pris en mains par des aristocrates non moins ambitieux, se réuniront dans les « Loges secrètes » de la Franc-Maçonnerie. Dans ces sectes ténébreuses, sous l'apparence de rites et de formules judaïques inoffensives, sous le prétexte de

travailler pour l'amélioration matérielle et morale dans le perfectionnement social intellectuel de l'humanité (E. Plantagenêt, La Franc-Maçonnerie française), on le cherchera à détruire tout ce que l'Église Catholique avait fait dans le monde. (A. Preuss, Études sur la Franc-Maçonnerie Américaine) ... Et qui a créé, et qui commandait, les multitudes de loges qui infestaient le sol de France ? Le juif Isaac Wise nous donne la réponse dans « The Israelite » du 3 et du 17 Août 1855 : « La Maçonnerie, dit-il, est une institution juive, dont l'histoire, les règlements, les devoirs, les consignes et les explications sont juives depuis le début jusqu'à la fin, à l'exception de quelque règle secondaire et de quelques mots dans le serment. » Et il apparaît clairement dans les nombreux documents saisis aux Archives Maçonniques de Budapest en 1919 (La franc-maçonnerie en Hongrie, préface de Charles Wolf, Budapest, 1921) que la maçonnerie est une œuvre éminemment juive. Ainsi, par exemple, le livre qui contient la constitution de la Grande Loge Symbolique de Hongrie, imprimé à Budapest en 1905, porte la date de l'ère juive 5886. Le texte des vœux prononcés par les membres est conçu en langue hébraïque. Les consignes, qui changent tous les six mois ou chaque année, sont également en hébreu. La liste publiée à la fin du livre nous montre que 92 % des loges sont juives ; ce ne sont que des noms comme Abel, Bloch, Berger, Fuchs, Herz, Lévy, Pollak, Rosenthal, Schon, etc. ou bien des noms juifs magyarisés comme Kun, Kadar, etc. (voir Mgr Jouin : La judéo-maçonnerie et l'Église Catholique) ... Le 27 septembre 1791, les juifs sont complètement émancipés à la face du monde. Et par le fait même de l'émancipation des juifs, l'ordre social chrétien se trouve détruit sous le prétexte mensonger des Droits de l'Homme. Les juifs pourront dès l'instant commencer en pleine lumière leur travail de conquête de la société chrétienne, non seulement parce qu'ils sont sur un pied d'égalité avec les peuples chrétiens, mais aussi parce que les lois antichrétiennes qui se sont implantées vont favoriser l'exécution de leurs plans séculaires. Quelle sera, dès lors, la tactique judaïque pour atteindre le propos de domination universelle ? Extrêmement simple et extrêmement efficace. Ils s'empareront des richesses de tous les peuples. Et avec cette richesse, ils corrompent les mêmes peuples physiquement et moralement, jusqu'à en faire une foule d'esclaves, qui n'auront d'autre destin que de travailler sous le joug de cette race maudite, et à son profit exclusif. Nous avons trois choses à démontrer. La première, c'est que par le Capitalisme, les juifs s'accaparent des richesses de tous les peuples. La seconde, c'est qu'au moyen du Libéralisme et du Socialisme, les juifs, maîtres des richesses du monde, empoisonnent tous les peuples, pervertissant leur intelligence et corrompant leur cœur. La troisième, c'est qu'avec le Communisme, les juifs exterminent leurs adversaires et soumettent les chrétiens à un joug impossible à briser. Quelle est l'essence, quel est le cœur du régime économique capitaliste qui est en vigueur depuis la Révolution Française et qui a produit les grandeurs charnelles du monde moderne ? C'est le régime de richesse financière comme premier moteur de toutes les activités économiques. Le pouvoir financier qui se concentre dans les banques assure l'impulsion et le développement de toute activité commerciale, industrielle, et de culture agropécuniaire. Le capital financier est le grand facteur d'expansion économique. Au moyen du crédit, du prêt à intérêt, un capital financier mobilise d'énormes richesses, qui à leur tour multiplient et accroissent ce même capital financier. Les banques s'enrichissent rapidement, non seulement par le prêt à intérêt en tant qu'intérêt, mais surtout par le prêt. Elles s'enrichissent aussi par l'intérêt. Et sous cet aspect, le prêt est merveilleux. Parce que nous avons 10.000 piastres, et à la fin de l'année, sans qu'intervienne notre travail et sans que nous ayons à nous préoccuper, cette somme aura rapporté 600 piastres. Merveilleux, parce qu'avec le prêt, l'argent acquiert un pouvoir d'enchantement, d'aimantation. L'argent, par lui-même, attire plus d'argent. Heureux ceux qui dans un régime où le prêt à intérêt est en vigueur, possèdent de l'argent ! Sans avoir besoin de le risquer dans des entreprises problématiques, ils pourront l'accroître. Il suffit qu'ils le remettent sous bonne garantie à un prêteur. Merveilleux, le prêt à intérêt. Cependant les juifs entre eux, n'ont pas le droit de se prêter à intérêt. Par contre, ils peuvent prêter aux non-juifs. (Deut. XXIII, 19). La raison de cette différence réside en ce que, entre eux, ils doivent se traiter comme des frères, et par contre, les étrangers, ils peuvent les traiter comme des ennemis. Et en réalité, le prêt à intérêts, dans un régime à forte stabilité monétaire, tend à créer deux classes bien définies :

la prêteuse, et la laborieuse. La prêteuse, qui doit forcément aller en s'enrichissant, parce que l'argent augmente chaque jour d'un accroissement nouveau et indéfectible. La classe laborieuse, qui doit forcément travailler pour elle et pour les prêteurs ; et comme ceux-ci s'accroissent, elle doit accroître aussi le travail des producteurs, jusqu'à ce qu'arrive le moment où ses travaux ne couvrent pas ce qu'ils doivent aux prêteurs, et alors, ils s'endettent. Mais il y a un autre chapitre par où les banques s'enrichissent rapidement : c'est par les nombreuses opérations de prêt et de remboursement de prêt qu'elles réalisent. Cela leur permet, en disposant d'un fond effectif relativement petit, de réaliser des opérations jusqu'à dix fois supérieures. Il y a une véritable création d'argent au pouvoir du banquier. Le crédit, c'est de la monnaie. Et en créant de la monnaie, il s'enrichit rapidement. Il est bien connu que le secteur juif, en étant relativement petit en comparaison du secteur des gentils qui se consacre à la création de richesses, manœuvre surtout le pouvoir financier qui s'exerce au moyen des banques. Que se passe-t-il, alors, dans l'économie ? Les non-juifs cultivent la terre, rendent les champs florissants, créent de puissants établissements d'agriculture ou d'élevage, montent des industries, découvrent et utilisent de nouvelles inventions, font surgir de la terre de véritables richesses, et cependant, ils sont, en grande majorité, de misérables débiteurs. Les juifs, par contre, ni ne cultivent, ni n'inventent, ni ne produisent, et ils sont les maîtres de tout. On les voit toujours agrippés à l'or ; toujours manipulant mille papiers qu'on appellera lettres de change, chèques, billets à ordre, actions, obligations, titres dont eux seuls connaissent tous les secrets ; ils garderont toujours l'or, même quand ils laisseraient aux autres ces papiers. Et eux, maîtres de l'or, qui est le pôle vers où tout converge, ils seront par le fait même, maîtres de tout le mouvement financier, de tout le mouvement commercial, de tout le mouvement industriel, de tout le mouvement agropécuniaire. Eux, qui ne cultivent pas un grain de céréales, ils ont le monopole du blé, du riz, du lin, du coton, de l'orge, et de tous leurs dérivés, du monde entier. Eux, qui n'élèvent pas une brebis, ils possèdent le monopole de tous les ovins, bovins, porcins, et en général, toutes les viandes du monde entier ; eux qui n'exploitent pas une mine, ils sont les maîtres des gisements de houille et de pétrole ; maîtres de l'or, de l'argent, de l'étain, du fer, du cuivre, de la force électrique ; eux qui ne savent fabriquer que des articles de qualité médiocre, ils contrôlent les plus importantes usines du pays, et de tous les pays. L'Esprit Saint dit (Eccl. X, 19) qu'à l'argent obéissent toutes choses, et les juifs, après avoir créé une économie totalement en fonction de l'argent, de l'accroissement et de la multiplication de l'argent comme fin ultime, ont su garder l'argent pour eux. C'est ainsi qu'ils ont tout pris pour eux, y compris les gouvernements. Parce que ceux-ci ayant toujours besoin d'argent, ils sont toujours les clients soumis des juifs. Est-ce que les gouvernements ne pourraient pas rompre les liens dont les juifs les ont attachés ? Si, ils le pourraient. Mais c'est si difficile ! Parce que, entre beaucoup d'autres circonstances, dont l'énumération serait trop longue, observons seulement ce fait : les juifs, selon leur convenance, sont nationaux ou internationaux. S'agit-il donc de cautionner dans le pays une industrie ou des produits juifs ? Ils s'efforcent de les présenter comme nationaux, argentins. Et si l'on veut un signe relativement habile pour connaître la provenance juive d'une fabrique ou d'un article, on l'aura dans l'étiquette de « national » ou « argentin » qu'ils arboreront. Mais par contre, quand on veut les contraindre à des lois ou à des règlements qui limitent leur omnipotence financière, ils invoqueront la provenance belge, anglaise ou américaine, n'hésitant pas à aller jusqu'à exiger l'intervention de ces gouvernements en garantie de leurs intérêts. Le juif international a créé le capitalisme international pour avoir en main les richesses internationales. Werner Sombart a écrit un livre volumineux, documenté avec une abondance ahurissante, montrant comment les juifs ont créé le capitalisme et comment sans eux on ne pourrait pas expliquer ce système économique. (Les juifs et la vie économique, traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur par le Dr S. Jankélévitch, Paris, 1923). Henry Ford, le célèbre roi de l'automobile, apporte des renseignements très intéressants dans « Le Juif international », renseignements qui ont surtout trait au puissant capitalisme américain, et qui démontre l'influence jamais soupçonnée de la Banque Juive Internationale. Et qu'on aille pas dire qu'Henry Ford a démenti son livre puissant, parce qu'un livre comme le sien, abondamment documenté, ne se dément pas par une simple lettre

rédigée sous la pression de toute la juiverie internationale contre son industrie. Au contraire, cette victoire de la juiverie contre une puissance comme Ford est la meilleure démonstration du pouvoir fantastique des juifs, maîtres des richesses du monde... Que le socialisme soit judaïque, cela se prouve non seulement parce que ses prud'hommes, tels que Marx, Engels, Lasalle, Kurt Eisner, Bela Kun, Trotsky, Léon Blum, furent des juifs, mais surtout, comme le fait remarquer le juif Alfred Nossig (Integrales Judentum, le judaïsme intégral) parce que le socialisme et le [talmudisme] non seulement ne s'opposent pas, mais parce qu'au contraire, il y a entre les idées fondamentales des deux doctrines une conformité surprenante. « Le mouvement socialiste moderne, dit-il, est en sa majeure partie l'œuvre des juifs ; les juifs furent ceux qui y imprimèrent la marque de leur cerveau. Également, ce furent des juifs qui eurent une part prépondérante dans la direction des premières républiques socialistes... Le socialisme mondial actuel forme le premier stade de l'accomplissement du [talmudisme], le principe de la réalisation de l'état futur du monde annoncé par les prophètes. C'est pour cela que tous les peuples juifs, quels qu'ils soient, ou Sionistes, ou adeptes de la Diaspora, ont un intérêt vital dans la victoire du socialisme, victoire qu'ils doivent exiger non seulement par principe et par son identification avec le [talmudisme], mais aussi par principe de tactique. » Mais direz-vous, comment est-il possible que le juif bâtit à la fois le socialisme et le capitalisme, deux forces qui se contredisent et s'éliminent ? Très simple. Parce que ces deux créations sont construites par les chrétiens. Le capitalisme, pour leur voler ce qu'ils ont. Le socialisme, pour empoisonner ceux qui n'ont rien, et établir la lutte des classes. Avec le capitalisme et le socialisme, avec les bourgeois et les prolétaires... les juifs ont réussi à partager le monde en deux camps également pernicioeux. Et dès lors, toutes les manifestations de la vie, de culture, de bienfaisance, syndicales, religieuses, politiques, économiques, portent le sceau de l'un ou l'autre camp. Et le Catholicisme, qui est le Salut du Monde, qui a construit la chrétienté, reste confiné dans une espèce de ghetto, tout juste jeté dans un coin des sacristies, dans les séminaires et dans les couvents. Les gens, le public, se sont judaïsés : les riches avec le libéralisme, les pauvres avec le socialisme. Tous pensent, haïssent, aiment et dansent à la façon judaïque. Tous se sentent libres, c'est vrai, libres pour être manœuvrés comme des guignols par l'astucieux pouvoir des fils d'Israël. Tous libres, mais aucun ne pense autrement que par le cerveau judaïsé de son journal, de son livre, de sa revue. Tous libres, mais aucun n'a de haine ni d'amour qu'à travers l'artiste ou l'acteur judaïsé du cinéma. Tous libres, mais leurs idées politiques, économiques, religieuses, philosophiques, ont été préparées et imposées par les juifs. Combien vraies sont les paroles d'un journal anglais (Jewish World, 9 février 1863) quand il dit : « Le grand idéal du judaïsme est que le monde entier soit imbu de l'enseignement juif, et que dans une fraternité universelle des nations - un judaïsme élargi - toutes les races et les religions séparées disparaissent. Par leur activité dans la littérature et dans la science, par leur passion dominant dans toutes les branches de l'activité publique, ils sont en train de faire vider graduellement les pensées et les systèmes non-juifs dans des moules juifs. » Il y a bien des années déjà que l'on écrivait cela... Aujourd'hui la marche des choses a bien avancé en faveur d'Israël. Maintenant se projette clairement notre : troisième proposition : **PAR LE COMMUNISME LES JUIFS EXTERMINENT LEURS ADVERSAIRES ET ASSUJETTISSENT LES CHRÉTIENS A UN JOUG D'ESCLAVES IMPOSSIBLE A BRISER.** On sait, et c'est prouvé, qui est celui qui a fourni, au moins comme agent direct, l'or qui a favorisé, forgé et financé la Révolution Soviétique en Russie : Jacob Schiff, chef de la fabuleuse banque Kuhn, Loeb and Co., mort en Octobre 1920. A. Nechvolodow a démontré dans son livre « Nicolas II et les juifs » comment Schiff a financé la propagande révolutionnaire entre les prisonniers de guerre russes internés au Japon, comment Schiff, le 14 février 1916, promet de l'argent aux révolutionnaires russes résidant à New-York, et comment le même Schiff, après le récit secret du Haut Commissaire Français à Washington à son Gouvernement, au printemps de 1917, fournit des subsides à Trotsky pour établir le communisme en Russie. Lisons un passage de ce récit secret, extrait des « Archives de l'une des principales institutions gouvernementales de la République Française », et qui fut publié pour la première fois dans le numéro 1 du 23 septembre 1919, du journal « A Moscou », édité à Rostow-sur-le-Don. Il dit ceci : « I - En février 1916, on apprit pour

la première fois qu'une révolution se tramait en Russie ; on découvrit que les personnes et les maisons ci-dessous étaient compromises dans cette œuvre de destruction : 1 Schiff Jacob, juif. 2 Kuhn, Loeb and Co., maison juive. Direction : Jacob Schiff, juif Félix Warburg, juif Otto Kahn, juif Mortimer Schiff, juif Jeronimo H. Hanauer, juif. 3 Gugenheim, juif. 4 Max Breitung, juif. On peut difficilement douter que la Révolution russe, qui éclata un an après l'information citée plus haut fut lancée et fomentée par des influences clairement juives. De fait, Jacob Schiff fit une déclaration publique en avril 1917, en disant que grâce à son appui financier, la révolution russe avait réussi. II - Au printemps de 1917, Jacob Schiff commença à demander au juif Trotsky de l'aide pour faire la révolution sociale de Russie... De Stockholm, le juif Max Warburg commanditait également Trotsky et compagnie et de la même manière, il demandait de l'aide au syndicat Westphalien-Rhénan, importante affaire juive, de même que celle du juif Olef Aschberg, de la Nye Banken de Stockholm, et du juif Jivitivsky, dont la fille épousa Trotsky. C'est ainsi que s'établirent les relations entre les multimillionnaires juifs et les juifs prolétaires. III - En octobre 1917, la révolution sociale eut lieu en Russie, grâce à laquelle certaines organisations des soviets prirent la direction du peuple russe. Dans ces soviets se détachèrent les individus suivants : (suit une liste de 29 juifs, et de Lénine, russe de mère juive). VIII - Si nous observons le fait que la firme juive Kuhn, Loeb and Co. est en relations avec le syndicat Westphalien-Rhénan, firme juive d'Allemagne ; les Frères Lazare, maison juive de Paris, et aussi la maison de banque Ganzbourh, maison juive de Pétrograd, Tokyo et Paris ; si nous observons en outre que ces affaires juives sont toutes en relations étroites avec les maison juives de Speyer and Co de Londres, New-York et Francfort, ainsi qu'avec la banque Nye, affaire juive bolchevique de Stockholm, on verra que le mouvement bolchevique en tant que tel est dans une certaine mesure, l'expression d'un mouvement général juif, et que certaines maisons de banques juives sont intéressées dans l'organisation de ce mouvement. Les Alliés ont obtenu une merveilleuse victoire sur le militarisme allemand. Des cendres de l'autocratie allemande se lève une nouvelle autocratie mondiale... C'est l'impérialisme juif, dont le propos final est d'établir la domination juive sur le monde. La juiverie internationale s'organise fébrilement en se groupant, en répandant ses doctrines empoisonnées, réalisant d'énormes sommes d'argent... et investissant des sommes énormes pour sa propagande. » Voilà quelques fragments de ce très intéressant document. Je crois que plus on étudie à fond et universellement le juif, plus ancrée doit être la conviction que cette race, que Dieu a voulu accolée aux peuples chrétiens comme agent de l'iniquité, placée pour dresser des embûches, est en train d'effectuer avec une assurance indéfectible la revanche sur ces mêmes peuples. L'avance lente, mais progressive du judaïsme sur les peuples chrétiens est très claire. Chaque étape de déchristianisation est un nouveau jalon dans la judaïsation. Et le communisme signale comme le terme, « l'achèvement de l'émancipation des juifs et le triomphe du judaïsme, » en toutes lettres dans la revue juive (Vu, avril 1932) parce qu'il a été réalisé par les juifs, et plus que cela, parce que le communisme est l'assujettissement effectif d'une multitude de chrétiens à la minorité juive. Le capitalisme, dans l'esprit juif, n'est qu'une étape transitoire qui doit forcément s'achever dans le nivellement égalitaire que l'on atteint dans le communisme. Aussi le juif Walter Rathenau, le magnat de la finance et de l'industrie allemandes, l'un des hommes les plus puissants du monde, a-t-il pu écrire : « La formule oratoire de la Révolution Russe est l'humanité. Son désir secret : dictature (provisoire) du prolétariat et anarchisme idéalisé. Son plan pratique dans l'avenir : suppression de la stratification européenne, sous la forme politique de républiques socialisées. Après que, pendant des siècles, notre planète a édifié, accumulé, conservé, préservé les trésors matériels et intellectuels pour servir à la jouissance de quelques uns ; voici qu'arrive le siècle des démolitions, de la destruction, de la dispersion, du retour à la barbarie... Néanmoins, non seulement, nous devons parcourir la route sur laquelle nous nous sommes engagés, mais nous voulons la parcourir. (Le Kaiser) » C'est un fait certain que les sanglantes convulsions opérées en Russie, Hongrie, et Bavière, et ensuite en Espagne, ont tous les caractères d'une tragédie tramée et exécutée par les juifs, avec des hommes aussi sombres que Lénine, Trotsky, Bela Kun, et Janos Kadar. « Et malheureusement, les hommes de race juive, non seulement ont joué un rôle dans le

déroutement de la révolution bolchevique, mais encore ils ont été les principaux acteurs dans chacun des pires crimes de cette révolution. Dans les annales du terrorisme, il y a quatre noms qui surgissent d'une façon sinistre : Jankel Yurovski, le monstre qui assassina les onze membres de la famille impériale dans les sous-sol de la maison Ipatief à Ekaterinbourg y comprises les quatre filles du tsar ; Moïse Uritsky, le premier exécuter en chef de la Tcheka ; Bela Kun, le bourreau de Budapest et de Crimée ; Dzerjinsk, l'exécuter général de la Tcheka. De ces quatre noms, pas un seul n'est russe ; l'un des quatre polonais, les trois autres juifs. » (Ch. Saroléa, Impression of Soviet Russia). ... Si la Providence ne dispose pas autre chose, il semblerait que l'État d'Israël devrait prendre la tête d'un nouveau communisme mondial. Et avec le communisme, quelle autre chose veulent-ils, les juifs ? L'empire universel de leur race sur les peuples domestiqués, avec Jérusalem comme capitale du monde. C'est cela le sens du mouvement sioniste, lequel veut la réintégration des juifs en Palestine, non pas « pour que la nouvelle Judée englobe la totalité des juifs, mais pour que la création d'un centre juif serve de foyer commun qui communique l'impulsion nécessaire à la majeure partie des juifs qui resteraient dans leur patrie d'adoption. » (G. Batault - Le problème juif) Alors le rêve doré des juifs sera une réalité. Mais quand les juifs seront maîtres du monde, avec Jérusalem pour capitale, c'est alors, rêvent-ils, que viendra « le Messie, le grand Conquérant, qui rendra toutes les nations du monde esclaves des juifs. » (Drach, De l'harmonie entre l'Église et la Synagogue), « et qu'il recevra les dons de tous les peuples et ne refusera que celui des chrétiens. » ... Ce qu'on peut dire, c'est qu'aujourd'hui toutes les forces du mal qui ont engendré, consciemment ou inconsciemment, de la Renaissance à nos jours, le paganisme, le protestantisme, le rationalisme, le capitalisme, le libéralisme, le laïcisme, le socialisme, le communisme, toutes ces forces travaillées par le virus de la haine au Christ et à Son Église, sont en train de mobiliser sur un front unique et entraînant... ces forces dont sataniquement commandées par la franc-maçonnerie, et surtout par le [talmudisme]. Les juifs, depuis le Golgotha jusqu'à aujourd'hui n'ont pas abandonné leur tâche de crucifier le Christ.

(Pardonnez-moi cette longue citation, non moins nécessaire au chrétien de notre temps, lequel se doit de connaître ses ennemis présents, savoir par qui et comment ils furent créés et par qui ils sont gouvernés ; que voulez-vous ? Nous ne sommes point juifs : notre mine d'or est la Loi de Dieu et tous les bons livres de nos chers prêtres qui nous conduisent à mieux la suivre et vaillamment la défendre.)

Édouard Drumont dit (La France juive) : Aujourd'hui, grâce au Juif, l'argent auquel le monde chrétien n'attachait qu'une importance secondaire et n'assignait qu'un rôle subalterne est devenu tout puissant. La puissance capitaliste concentrée dans un petit nombre de mains gouverne à son gré toute la vie économique des peuples, asservit le travail et se repaît de gains iniques acquis sans labeur.

L'Abbé Julio Meinvielle dit (Les juifs dans le mystère de l'histoire) : Charité n'est pas SENTIMENTALISME qui consent à toutes les erreurs et infractions des autres. La charité, c'est procurer efficacement le bien réel (éternel et temporel) des autres, et HAÏR À TOUT MOMENT LE MAL. Ceci étant donné, comment faut-il prévenir les propos judaïques de dominer les peuples chrétiens ? De deux façons simultanées : 1° - EN AFFERMISSANT ET EN CONSOLIDANT LA VIE CHRÉTIENNE DANS LES PEUPLES. 2° - EN RÉPRIMANT DIRECTEMENT LES MAUVAIS COUPS JUDAÏQUES... La charité chrétienne, qui nous ordonne de faire tout ce qu'on peut, de façon efficace, pour le bien de Dieu, le bien de l'Église, le bien des peuples chrétiens, nous ordonne de même d'empoigner l'épée pour défendre efficacement ces biens quand il n'y a pas d'autre moyen de les garantir... Si l'usage de l'épée est une bassesse quand on l'emploie pour exterminer l'innocent, quand elle est employée pour restaurer les droits de la Vérité et de la Justice, elle apporte au contraire les honneurs de l'héroïsme.

Le Juif, qu'il soit le génie derrière les progrès techniques ou le voleur qui s'en attribue le mérite, utilise ces avancées et les richesses qui en découlent pour détruire le catholicisme

dans l'Église, dans l'État, dans la famille... L'Occidental lobotomisé par le Juif court aujourd'hui derrière son veau d'or : l'argent. Alors que Saint Louis fut couronné de bijoux et d'or, il ne s'enorgueillit pas, conscient que cette couronne n'était autre qu'un don de Dieu, l'héritage de Clovis qui avait prêté serment de fidélité à N.S. Jésus-Christ et à Son Église. Les juifs ont donc perverti l'économie et le travail dans le monde chrétien et les esprits Occidentaux vis-à-vis de l'argent et du salaire. Combien parmi les Occidentaux sont de malheureux enjuivés qui voient la vie comme une course vers le premier million d'euros ? Combien parmi les malheureux reçoivent un salaire après travail et s'en vont le dilapider dans le virtuel, la mode et toutes sortes de futilités ? Combien sont les malheureux qui vivent une vie charnelle, qui basent l'entièreté de leur temps libre sur le soin de leur corps ? Je parle là du sport en salle : les salles sont des temples et les idolâtres y vont pour superficiellement déformer leurs corps de muscles artificiels fabriqués par des machines et des exercices, puis à la fin, ils se regardent dans les miroirs de ces mêmes temples ou de leurs salles de bains et s'auto-vénèrent. Ces gens sont des idolâtres : leurs idoles sont leurs corps, leur religion est l'idolâtrie de la chair, la musculation. L'argent et le sport, deux choses fondamentales et utiles à la société, ont été transformés par le Juif en armes contre l'Occident catholique. À nous donc de prendre les armes contre les juifs, mais pas les armes qu'utilise le Juif contre l'Occident : la ruse, le mensonge et la perversion : non ! Mais l'arme qu'utilise le chevalier catholique : l'épée ! Celle qui verse le sang ; son équivalent aujourd'hui est le fusil. Armons-nous donc du fusil pour combattre le Juif et ses agents ! Puis, certains nous traitent de criminels, car nous utilisons la violence. Mais quel autre choix avons-nous ? Si l'on parle, c'est le procès et la détention ; et nous ne pouvons ruser ni mentir comme le font les juifs et leurs agents, car l'on ne peut pas faire un mal pour un bien ou un moindre mal : le mal reste le mal. Puis bon, le très catholique président de l'Équateur, Gabriel Garcia Moreno, a bien été assassiné par les francs-maçons ; eux aussi utilisent la violence à leur guise. Donc, marre des accusations, les criminels ne sont pas les contre-révolutionnaires qui prennent l'épée pour résister, mais les révolutionnaires qui tuent les âmes. Je le répète donc : il n'y aura pas de taqiya de la part des catholiques de France. Par catholiques, je parle des vrais, les sujets du Royaume de France. Nous ne ruserons pas et ne retrancherons rien de la doctrine catholique pour plaire aux impies, et c'est par la guerre contre-révolutionnaire que nous reconquerrons la France ! C'est par la Croisade que nous continuerons de vivre catholiques, ou que nous outrepasserons notre condition terrestre pour retrouver le bon Dieu dans les Cieux ! D'autres se donnent comme excuse, pour ne pas participer à cette croisade, le fait qu'elle n'ait pas été déclarée à l'initiative du Pape, ou du moins avec son autorisation. Or, il n'y en a plus. Mais nous sommes en Alliance avec le Seigneur qui règne dans les Cieux, et qui nous a transmis Ses ordres par la bouche de tous les papes, de Saint Pierre à Pie XII. Dans cette situation où nous n'avons pas de Pape, nous, catholiques de la terre qui formons l'Église militante, demeurons toujours unis à nos frères et à nos pères du Purgatoire et du Ciel — l'Église souffrante et l'Église triomphante. Nous implorons leurs prières afin que, comme Saint Louis, nous partions certes en croisade sans l'ordre d'un pape, mais sous l'ordre de Dieu Lui-même ! Et lorsque nous accomplirons les prophéties, nous montrerons que nous sommes les victorieux et les bien-guidés, d'abord par la prophétie du Psaume 109, 1 : « Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » Nous allons combattre nos ennemis et en faire les escabeaux de nos pieds ; nous les ferons capituler et les humiliers pour leur montrer que leur défaite est totale et que, par conséquent, notre victoire est totale ! Nous piétinerons leurs corps et ferons d'eux des escabeaux, puis nous les tuerons et laisserons leurs corps pourrir ! Très prochainement, vous verrez cette prophétie s'accomplir ! Mais jusque-là, le combat doit se mener sans relâche, et nous ne devons avoir aucune pitié pour ceux qui ne veulent pas capituler ou qui simulent la capitulation pour mieux nous combattre ensuite. Hélas, Louis XVI et Marie-Antoinette, que nous vénérons comme des martyrs, n'ont pas été vigilants vis-à-vis des juifs et de la franc-maçonnerie, mais si plus de mesures avaient été prises, peut-être que la Révolution n'aurait pas eu lieu, peut-être qu'elle aurait été le grand échec de la conspiration judéo-maçonnique contre les sociétés catholiques... L'année 1781 fut particulièrement poignante dans l'histoire de Marie-Antoinette, car des serviteurs

clairvoyants de la France ont fait, cette année-là, de pressants efforts pour éclairer sur le complot maçonnique ceux qu'il menaçait le plus directement : le Roi et la Reine. Mais, hélas ! ces nobles tentatives sont demeurées vaines... En 1781, on riait des avertissements des gens avisés sur les agissements de la Franc-Maçonnerie. (Lettre de Marie-Antoinette à sa sœur Marie-Christine, 26 février 1781) « Je crois que vous vous frappez beaucoup trop de la franc-maçonnerie pour ce qui regarde la France ; elle est loin d'avoir ici l'importance qu'elle peut avoir en d'autres parties de l'Europe, par la raison que tout le monde en est. On sait ainsi tout ce qui s'y passe ; où donc est le danger ? On aurait raison de s'en alarmer si c'était une société secrète de politique ; l'art du gouvernement est de laisser la Franc-maçonnerie s'étendre, car ce n'est qu'une société de bienfaisance et de plaisir ; on y mange beaucoup, et l'on y parle et l'on y chante, ce qui fait dire au Roi que les gens qui chantent et qui boivent ne conspirent pas. Ce n'est nullement une société d'athées déclarés, puisque, m'a-t-on dit, Dieu y est dans toutes les bouches ; on y élève les enfants charitablement... Ces jours derniers, la princesse de Lamballe a été nommée grande-maîtresse dans une Loge. » Quelques années plus tard, les francs-maçons « charitables » coupaient le cou de la Reine Marie-Antoinette et promenaient la tête de la princesse de Lamballe au bout d'une pique... Malheureuse Reine ! Elle ne savait pas qu'auprès de ces Loges peuplées de dupes s'ouvraient les Arrière-Loges peuplées de criminels qui voulaient sa perte et la destruction de sa foi comme de son trône... Louis XVI et Marie-Antoinette ont donc été dupés par les francs-maçons, ils étaient si bons, qu'ils en étaient peut-être devenus naïfs, pourtant Clément XII, des décennies avant leur règne, avait fermement condamné la franc-maçonnerie. Hélas, ce n'est que trop tard que Louis XVI et Marie-Antoinette comprirent pourquoi, la Révolution déjà puissante et leurs cous sous la guillotine, ils ne purent point sauver la France de la Franc-Maçonnerie... Mais aujourd'hui nous savons quelle erreur nous ne devons pas répéter : la tolérance. Nous ne devons pas tolérer la franc-maçonnerie, nous devons l'exterminer ! Voilà notre mission, celle de nous montrer intransigeants face à ceux qui ont déclaré que Dieu était un OQTF et qu'Il devait être expulsé de France comme le « sale étranger » qu'Il est aux yeux des laïcistes ! Ces gens qui ont chassé Dieu de notre pays l'ont chassé ailleurs. Et ces nations d'où Dieu a été chassé ne sont-elles pas devenues des nations barbares, dont l'idéologie — le barbarisme athée — est pire encore que le « terrorisme religieux » (la Croisade, le jihad, etc.) ? L'Amérique, nation noachide, n'a-t-elle pas récemment bombardé l'école de Minab en Iran, causant, selon les autorités iraniennes, 175 morts, presque toutes des petites-filles ? Certes, c'est un pays mahométan... et alors ? Si un jour nous arrivons à reprendre Constantinople et Jérusalem, nous n'attaquerons pas les écoles. Nous ne tuerons pas les enfants sous prétexte qu'ils sont mahométans ou juifs, car nous voulons sauver les innocents et tuer les coupables impénitents, tout en épargnant les coupables repentants. Malgré cela, nous serons traités de barbares et de terroristes. Certes, il y a une part de terreur dans notre combat — quelle guerre n'est pas faite de terreur ? — mais nous ne sommes pas des barbares. Tuer des enfants n'est pas un acte terroriste, pire encore : c'est un acte barbare ! L'Amérique paiera pour ses actes, car Dieu ne laisse pas impunis les barbares. Mais devons-nous punir l'Amérique entière ? Non. Nous devons punir les lâches en costumes qui ont ordonné ces attaques, les fabricants des missiles et des avions impliqués, leurs actionnaires, ainsi que les électeurs de ces politiciens. Et enfin, les pilotes et ceux qui contrôlent les appareils qui tirent les missiles. Ce sont toutes ces personnes qu'il faut retrouver pour les assassiner : ils doivent tous payer pour ce qu'ils ont fait. Et je fais le serment, devant Dieu et devant ceux qui me suivent, de jamais ordonner ou tolérer des assassinats d'enfants. Mais malgré ce serment, je serai toujours traité de terroriste, car est un terroriste celui qui se bat pour Dieu et pour la Religion, tandis que soldat, héros et défenseur de la patrie est celui qui tue au nom d'un salaire et des intérêts économiques de ses dirigeants athées... Voilà pourquoi je ne peux pas rendre hommage aux victimes du 7 octobre 2023. Leur festival était à la frontière de la bande de Gaza : voilà une grande provocation, qui s'est retournée contre eux lorsque des guerriers sont venus les assaillir. Ces gens étaient des mahométans et des nationalistes palestiniens, et ils ont eu raison de combattre ceux venus les envahir, même si je combats le mahométisme. Je ne peux pas dire qu'ils ont commis un crime en agissant ainsi. J'appelle la Palestine, le Liban,

la Jordanie, la Syrie et toutes les nations de l'Orient à revenir à Jésus-Christ et à combattre « Israël », qui, parmi la multitude d'ennemis, est clairement l'antagoniste : le principal, le plus grand. J'appelle aussi les juifs d'« Israël » au baptême. Je le jure : il n'y aura pas de barrière ethnique, vous serez nos frères. Combattez ensuite « Israël » et établissez un État catholique en Orient, ou au moins en Terre Sainte. Le Royaume de France ne peut pas être sur tous les fronts. Il viendra certes vous aider et vous enverra des frères déterminés si possible, mais vous devez faire votre part, mes frères qui me lisez depuis d'autres pays que la France : luttiez pour le salut de votre pays et de votre peuple ! Vous devez tous donner vos pays, vos peuples et vos cultures en offrandes sur l'Autel du Tout-Puissant, et les aligner avec la religion catholique. Plus que votre devoir, c'est votre unique moyen de salut pour aller dans les Cieux, et votre unique moyen de connaître un jour, si Dieu le veut et si vous le voulez, la paix et la prospérité dans vos terres. Si Dieu veut le bien de tous, il faut aussi que l'humanité entière se réveille et se mette à travailler sur son propre salut ! Ne faites pas comme les athées qui disent : « Si Dieu existe, pourquoi y a-t-il autant de mal sur la terre ? » C'est vous qui faites le mal, puis vous pointez Dieu du doigt, hypocrites que vous êtes ! Par Dieu Tout-Puissant, j'espère que ces mots seront inspirants et encourageants pour mes frères en Jésus-Christ, car aujourd'hui n'est pas le temps du désarmement mais de l'armement, pas le temps de la paix mais de l'épée !

L'antipape Léon XIV dit (Message pour la Journée mondiale de la paix ; 1er janvier 2026) : La paix de Jésus ressuscité est désarmée, car son combat fut désarmé, dans des circonstances historiques, politiques et sociales précises. De cette nouveauté, les chrétiens doivent ensemble témoigner prophétiquement en se souvenant des tragédies dont ils se sont trop souvent rendus complices. La grande parabole du jugement universel invite tous les chrétiens à agir avec miséricorde dans cette prise de conscience. Et ce faisant, ils trouveront à leurs côtés des frères et sœurs qui, de différentes manières, ont su écouter la douleur des autres et se sont intérieurement libérés du piège de la violence... Jean XXIII fut le premier à introduire la perspective d'un désarmement intégral qui ne peut s'affirmer que par le renouveau du cœur et de l'intelligence. Il écrivait ainsi dans *Pacem in terris* : « Que tous en soient bien convaincus : l'arrêt de l'accroissement du potentiel militaire, la diminution effective des armements et - à plus forte raison - leur suppression, sont choses irréalisables ou presque sans un désarmement intégral qui atteigne aussi les âmes : il faut s'employer unanimement et sincèrement à y faire disparaître la peur et la psychose de guerre. Cela suppose qu'à l'axiome qui veut que la paix résulte de l'équilibre des armements, on substitue le principe que la vraie paix ne peut s'édifier que dans la confiance mutuelle. Nous estimons que c'est là un but qui peut être atteint, car il est à la fois réclamé par la raison, souverainement désirable, et de la plus grande utilité ». C'est là un service fondamental que les religions doivent rendre à l'humanité souffrante, en étant attentives à la tentative croissante de transformer en armes même les pensées et les paroles... Malheureusement, il est de plus en plus courant dans le panorama contemporain de faire entrer des mots de la foi dans le combat politique, de bénir le nationalisme et de justifier religieusement la violence et la lutte armée. Les croyants doivent réfuter activement, avant tout par leur vie, ces formes de blasphème qui obscurcissent le Saint Nom de Dieu. C'est pourquoi, avec l'action, il est plus que jamais nécessaire de cultiver la prière, la spiritualité, le dialogue œcuménique et interreligieux comme voies de paix et langages de rencontre entre traditions et cultures. Partout dans le monde, il est à souhaiter que chaque communauté devienne une maison de paix, où l'on apprend à désamorcer l'hostilité par le dialogue, où l'on pratique la justice et cultive le pardon. Aujourd'hui plus que jamais, en effet, il faut montrer que la paix n'est pas une utopie...

La paix parfaite sur la terre est une utopie, car une telle paix n'existe que dans les Cieux. Dans notre monde, la vie humaine est régie par deux cycles alternants : la paix imparfaite et la guerre. La paix imparfaite est certes une paix, mais elle reste fragile et temporaire. Nous savons qu'un jour ou l'autre elle sera rompue, volontairement ou par les circonstances, pour que le cycle de la guerre reprenne : elle peut intervenir pour défendre les intérêts d'une

nation au détriment des autres, ce qui constitue une transgression de la Loi de Dieu que le Royaume de France fait serment de ne pas commettre ; elle peut intervenir pour protéger et défendre la patrie, comme le fait le Royaume de France contre la République révolutionnaire, en conformité avec le devoir sacré de protéger son peuple. Ainsi, sur terre, la paix n'est jamais parfaite : elle est toujours provisoire et soumise aux cycles naturels des circonstances et de la volonté humaine.

L'Abbé Frédéric Lebrethon dit (Petite somme théologique de Saint Thomas d'Aquin, tome III, p. 151-152) : Ceux-là mêmes qui cherchent les guerres et les divisions veulent en cela la paix qu'ils ne croient pas avoir, ou une paix plus parfaite que celle qu'ils ont. Remarquons que la véritable paix ne saurait exister que dans les bons, et relativement au bien. Celle qui a pour cause le mal est une paix fausse, malgré les apparences, comme le marque cette parole : « Ensevelis dans une ignorance aussi funeste que la plus terrible guerre, ils appellent paix des maux si nombreux et si grands. » (Sag. XIV, 22.) La paix parfaite est au ciel, où l'on possède le bien véritable d'une manière parfaite.

(Je n'ai rien contre le sport. Seulement, il est évident que le corps doit se forger par le mouvement naturel, par un sport naturel, et non par un « sport » artificiel fait de machines et d'exercices codifiés. Il faut réellement pratiquer un sport, dans le sens où il faut pratiquer une discipline : le béhourd, l'escrime, la boxe, etc. Les hommes qui vont à la salle de sport et se photographient ensuite face à un miroir sont, en quelque sorte, efféminés. Prenons un exemple : Caroline a 20 ans. Elle pense peser moins de 55 kg et en est fière, mais après être montée sur la balance, elle se rend compte qu'elle en pèse 60 et en fait tout un drame. Elle s'inscrit alors à la salle de sport et perd 5 kg en quelques semaines. Elle est fière d'elle, certes, et se regarde dans la glace comme une déesse après avoir perdu cinq malheureux kilos. Je vois donc les hommes qui vont à la salle de sport comme ces femmes. Elles, encore, je ne les juge pas, même si une femme catholique n'aura normalement pas un tel comportement. Il ne faut pas être obèse non plus, bien sûr, mais avoir quelques kilos en trop n'est pas le signe d'une vie malheureuse. Il ne faudrait pas exagérer, certains meurent de faim, et l'on devrait plaindre ceux qui pleurent pour cinq kilos de trop. Bref, messieurs, je vous encourage à faire du sport pour vous discipliner, pour votre âme, et non seulement pour votre corps. Évidemment, un homme physiquement fort est parfois plus utile qu'un homme physiquement faible. Mais si l'âme ne suit pas et que j'ai affaire à des hommes forts hérétiques ou athées, je dis poliment : non merci.)

Pie XII dit (Discours aux professeurs d'éducation physique ; 8 novembre 1952) : Le sport et la gymnastique ont, comme fin prochaine, d'éduquer, de développer et de fortifier le corps du point de vue statique et dynamique ; comme fin plus éloignée, l'utilisation, par l'âme, du corps ainsi préparé, pour le développement de la vie intérieure ou extérieure de la personne ; comme fin encore plus profonde, de contribuer à sa perfection ; en dernier lieu, comme fin suprême de l'homme en général, commune à toute forme d'activité humaine, rapprocher l'homme de Dieu. Ainsi établies les finalités du sport et de la gymnastique, il s'ensuit qu'on doit approuver en eux tout ce qui sert à atteindre les différents buts indiqués, chacun naturellement à la place qui lui revient ; il faut par contre repousser tout ce qui ne conduit pas à ces buts ou s'en écarte ou sort de l'ordre qui leur est assigné... Le sport et la gymnastique n'ont certainement rien à craindre de ces principes religieux et moraux correctement appliqués ; il faut toutefois exclure certaines formes qui sont en opposition avec le respect indiqué à l'instant. La saine doctrine enseigne à respecter le corps, mais non à l'estimer plus qu'il n'est juste. Le principe est celui-ci : soin du corps, accroissement de vigueur du corps, oui ; culte du corps, divinisation du corps, non, pas plus que divinisation de la race et du sang avec leurs présupposés somatiques ou leurs éléments constitutifs. Le corps n'occupe pas chez l'homme la première place ; ni le corps terrestre et mortel, tel qu'il existe maintenant, ni le corps glorifié et spiritualisé, tel qu'il sera un jour. Ce n'est pas au corps, tiré du limon de la terre, que revient le primat dans le composé humain, mais à l'esprit, à l'âme spirituelle... Dans l'usage et l'exercice intensifs du corps, il faut tenir compte

de ce fait. De même qu'il y a une gymnastique et un Sport qui, par leur austérité, concourent à réfréner les instincts, ainsi il existe d'autres formes de sport qui les réveillent, soit par la force violente, soit par les séductions de la sensualité. Du point de vue esthétique aussi, par le plaisir de la beauté, par l'admiration du rythme dans la danse et dans la gymnastique, l'instinct peut insinuer son venin dans les âmes. Il y a en outre dans le sport et dans la gymnastique, dans les exercices rythmiques et dans la danse, un certain nudisme qui n'est ni nécessaire ni convenable. Ce n'est pas sans raison qu'il y a quelques décades un observateur tout à fait impartial devait avouer : « Ce qui dans ce domaine intéresse la masse, ce n'est pas la beauté de la nudité, mais la nudité de la beauté ». A une telle manière de pratiquer la gymnastique et le sport, le sens religieux et moral oppose son Veto... Le sport qui ne sert pas l'âme ne sera qu'une vaine agitation de membres, une ostentation de beauté caduque, une joie éphémère. Dans son grand discours de Capharnaüm, voulant arracher ses auditeurs à leurs sentiments basement matérialistes et les conduire à une intelligence plus spirituelle, Jésus-Christ formula un principe général : « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien ». Ces divines paroles, qui renferment une maxime fondamentale de la vie chrétienne, valent aussi pour le jeu et le sport. L'âme est le facteur déterminant et définitif de toute opération extérieure, de même que ce n'est pas le violon qui détermine la naissance de la mélodie, mais la touche géniale de l'artiste, sans laquelle l'instrument, même le plus parfait, resterait muet. Ainsi en est-il pour les mouvements harmonieux des membres dans la gymnastique, pour les déplacements agiles et avisés dans les jeux, pour les étreintes puissantes des muscles dans la lutte : le facteur principal et déterminant n'est pas le corps, mais l'âme ; si celle-ci l'abandonnait, il tomberait, comme toute autre masse inerte. C'est d'autant plus vrai que le lien qui les unit est plus étroit : dans l'homme, c'est une union substantielle en vertu de laquelle les deux éléments s'unissent pour former une seule nature ; union bien différente du rapport d'association qui existe entre l'artiste et son violon. Dans le sport et dans la gymnastique, donc, comme dans le jeu de l'artiste, l'élément principal, dominant, est l'esprit, l'âme ; non l'instrument, le corps. Fondée sur de tels principes, la conscience religieuse et morale exige que dans l'appréciation du sport et de la gymnastique, dans le jugement sur la personne des athlètes, dans le tribut d'admiration à leurs entreprises, le respect de cette hiérarchie des valeurs soit pris comme critérium fondamental, de telle sorte que la plus grande louange n'aille pas à celui qui possède les muscles les plus forts et les plus agiles, mais à celui qui fait preuve aussi d'une capacité plus rapide de les soumettre à la maîtrise de l'esprit... Rendez à Dieu, en premier lieu, l'honneur qui lui est dû, et, surtout, sanctifiez le jour du Seigneur, car le sport n'exempte pas des devoirs religieux. « Je suis le Seigneur ton Dieu » – disait le Très-Haut dans le Décalogue – « Tu n'auras point d'autre Dieu que moi », donc pas même le corps dans les exercices physiques et dans le sport : ce serait comme un retour au paganisme.

Cette septième ordonnance est aussi pédagogue sur les termes à employer sur les différents types d'individus : un chrétien est obligatoirement baptisé et catholique ; les hérétiques sont ceux étant baptisés, suivant une fausse doctrine ou une fausse église se réclamant pourtant du christianisme et se déclarant être en adhésion avec le Christ ; un schismatique est un individu qui ne reconnaît pas l'autorité du Saint-Siège (donc du pape) lorsque celui-ci en est pourtant un vrai et n'est pas un antipape ; et un païen est un individu non baptisé, qui n'est donc pas chrétien, à ne pas confondre avec le terme "polythéiste", qui signifie adorer plusieurs faux dieux, donc des démons. Mais il y a deux types de païens : le croyant et le mécréant, et nous tolérons le mécréant : athée, agnostique, déiste, etc. Comme expliqué dans la septième ordonnance, il ne faudrait pas que le mécréant penche plutôt vers l'existence de Bouddha, de Shiva ou d'Allah ; il doit complètement se taire sur la question, sauf s'il est question d'avouer que Dieu est le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit, et ensuite, il y a les satanistes inconscients, qui sont souvent païens, donc non baptisés, et qui adorent Satan par l'intermédiaire de toutes autres religions que le catholicisme, puis il y a les satanistes conscients, qui adorent Satan consciemment au sein des temples sataniques, très présents aux États-Unis, en Allemagne, et au Royaume-Uni.

Néanmoins, cette septième ordonnance reste vague concernant la peine de ceux qui, après avoir abjuré leur hérésie lors de leur première correction, ont été découverts en train de la pratiquer de nouveau : leur peine est la peine de mort, car Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 11, art. IV) : "L'hérésie est une infidélité. Mais les autres infidèles, lorsqu'ils veulent se convertir, sont accueillis par l'Église. Les hérétiques doivent donc l'être aussi. Cependant, une décrétale dit que "s'il en est qui après abjuration de leur erreur ont été pris comme étant retombés dans l'hérésie qu'ils avaient abjurée, il faut les abandonner au jugement séculier". Ils ne doivent donc pas être reçus par l'Église." Cette peine est légitime, car comment pourrions-nous leur accorder notre confiance et les laisser repartir, alors qu'après avoir abjuré et professé leur foi, ils ont eu l'audace de trahir leur serment en répétant leur hérésie, malgré la crainte du châtement ? D'ailleurs, si nécessaire, nous pouvons condamner à mort les hérétiques dès leur seconde correction, sans attendre une troisième faute, qui marquerait la fin de toute possibilité de correction, comme l'affirme Saint Thomas d'Aquin (IIa-IIae, q. 11, art. IV) : "C'est pourquoi, pour ceux qui reviennent une première fois de leur erreur, l'Église les reçoit non seulement à la pénitence, mais encore elle leur conserve la vie... s'ils paraissent véritablement convertis... Mais quand ceux qui ont été reçus tombent de nouveau, c'est une preuve de leur inconstance dans la foi, c'est pourquoi on les admet encore à la pénitence, mais on ne les délivre pas de la peine de mort." Comme le dit le Dictionnaire de théologie catholique (Guerre) : "C'est un devoir des puissances établies de réprimer les perturbateurs de l'ordre... L'Église peut donc demander le secours des princes temporels contre ses ennemis et contre les hérétiques... Ce n'est pas là de la cruauté, c'est de l'amour..." Ainsi, nous agissons ainsi parce que c'est notre devoir, et par amour pour les hérétiques. En effet, si nous les mettons à mort et qu'ils sont repentis et pénitents, ils peuvent accéder au Ciel. Mais au contraire, s'ils meurent dans leur hérésie, ils connaîtront le feu éternel. Ainsi, lorsque nous tuons des hérétiques non repentis, nous les envoyons dans les flammes infernales afin qu'ils ne corrompent plus la société. Et lorsque nous tuons des hérétiques repentis, nous leur ouvrons la voie vers le salut et les sortons de ce monde afin qu'ils ne puissent plus tomber dans l'erreur : nous les empêchons d'aller en enfer en mettant fin à leurs vies ! De plus, Saint Thomas d'Aquin indique que la vie des hérétiques ne sera préservée après leur première correction que : "... s'ils paraissent véritablement convertis..." Ceux qui ne paraissent pas suffisamment sincères seront alors mis à mort. En vérité, l'expulsion des terres de France est une sentence que nous prononcerons contre les non-baptisés tels que les talmudistes et les mahométans, mais pour les hérétiques, les schismatiques et les apostats, la sentence sera plus fréquemment la peine de mort. Pour finir, dans le cas où nous n'aurions pas suffisamment d'ecclésiastiques pour mener à bien les corrections, il est possible que celles-ci soient entreprises par des laïcs, sélectionnés parmi les plus savants en matière de loi, de théologie et d'enseignement de l'Église, afin que leurs corrections et jugements soient menés sans fautes et avec justice.

Défense de la Loi de Dieu

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 11, art. IV) : Ceux qui reviennent sont toujours reçus au jugement de Dieu, parce que Dieu est le scrutateur des cœurs, et qu'il connaît ceux qui reviennent véritablement ; mais l'Église ne peut l'imiter. Car elle présume que ceux qui retombent après être revenus n'étaient pas sincères ; et c'est pour cette raison qu'elle ne leur ferme pas la voie du salut, mais qu'elle ne les met pas non plus à l'abri de la mort.

Ici, Saint Thomas d'Aquin explique que nous ne sommes pas omniscients comme Dieu ; ainsi, si un hérétique rechute après sa première correction, nous présumons qu'il n'était pas sincère et qu'il n'est pas capable de vivre sans rechuter. C'est pour cela que la pénitence lui est accordée, mais pas la sauvegarde de sa vie.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 11, art. IV) : Le droit dit : que si, après avoir abjuré leur erreur, les hérétiques retombent dans l'hérésie qu'ils avaient abjurée, on doit les abandonner au juge séculier. L'Église ne doit donc pas les recevoir... Quoique les hérétiques

qui reviennent à la foi doivent toujours être admis à la pénitence toutes les fois qu'ils retombent, néanmoins on ne doit pas toujours les recevoir et les réintégrer dans la participation des biens de ce monde.

« La participation des biens de ce monde... » signifie la vie. Nous accordons la pénitence à l'hérétique, mais pour s'assurer qu'il ne rechute pas, il faut parfois le mettre à mort pour son bien et celui de la société.

L'Abbé Frédéric Lebrethon dit (Petite somme théologique de Saint Thomas d'Aquin, tome III, p. 70) : L'Église étend sa charité à ses amis et à ses ennemis ; elle fait du bien à tous, même à ses persécuteurs. Mais il y a deux sortes de bien : le bien spirituel et le bien temporel. La charité ne nous oblige à vouloir à quelqu'un ce dernier que relativement à son salut et à celui de nos frères. Or, si l'Église réintégrait toujours dans leurs avantages temporels les hérétiques qui reviennent à la foi, il pourra en résulter un préjudice pour les autres, qu'une telle impunité encouragerait à se laisser facilement aller à l'hérésie. C'est pourquoi, la première fois qu'ils reconnaissent leur erreur, elle les reçoit à la pénitence, en leur ouvrant les voies du salut (...) Mais si, après avoir été reçu une première fois, ils retombent de nouveau, montrant ainsi leur inconstance dans la foi, l'Église, quoiqu'elle les admette encore à la pénitence, ne les soustrait point à la justice humaine.

Le Révérend Père Thomas Pègues dit (Commentaire français littéral de la Somme théologique, tome XI, p. 319-320) : Si le salut du corps humain dans son ensemble demande qu'un membre soit amputé, parce qu'il sera, par exemple, corrompu et de nature à corrompre les autres, c'est chose louable et salutaire qu'on le coupe (...) chaque personne se compare à la communauté dans son ensemble comme la partie au tout. Il suit de là que si un homme est un péril pour la communauté et de nature à la corrompre, en raison de quelque péché, il est louable et salutaire qu'il soit mis à mort, afin que le bien commun soit conservé (...) ajoute, Saint Thomas, (...) l'individu, dans la société, sera ordonné au bien de cette dernière et devra, si besoin, lui être sacrifié (...) s'il refuse indûment de se rendre à la raison, surtout s'il devient pour la raison publique, qui est la condition même de tout bien dans la société, soit par ses doctrines, soit par ses actes, une sorte de poison corrupteur, dans ce cas il déchoit sa dignité humaine et n'a plus droit à l'inviolabilité que cette dignité confrère à tout être humain. Il tombe au rang de la bête, par rapport aux autres hommes ; et le bien de ces derniers va pouvoir exiger qu'il leur soit sacrifié, sans qu'il soit fait appel à sa raison et contre sa volonté, comme, dans l'ordre naturel, la bête qui n'a pas de raison, est sacrifiée à l'homme, au seul gré de ce dernier, quand le bien de celui-ci l'exige.

Le Révérend Père Thomas Pègues dit (Commentaire français littéral de la Somme théologique, tome X, p. 260-264) : Au corps de l'article, Saint Thomas répond qu' « au sujet des hérétiques (...) il y a le péché, par lequel ils ont mérité, non pas seulement d'être séparés de l'Église par l'excommunication, mais encore d'être exclus du monde par la mort. C'est qu'en effet », déclare Saint Thomas en une parole magnifique et qui condamne par avance toutes les honteuses faiblesses du libéralisme, « c'est chose beaucoup plus grave de corrompre la foi, qui est la vie de l'âme, que de falsifier la monnaie qui sert à la vie temporelle. Si donc les faux monnayeurs, ou autres malfaiteurs, sont tout de suite et d'une façon juste livrés à la mort par les princes séculiers, combien plus les hérétiques pourraient tout de suite, dès qu'ils sont convaincus d'hérésie, non pas seulement être excommuniés, mais encore justement mis à mort. — Mais, du côté de l'Église, il y a la miséricorde, pour la conversion des égarés. Et voilà pourquoi, ce n'est pas tout de suite qu'elle condamne, mais après une première et une seconde correction, comme l'enseigne l'Apôtre. Que si, après cela, l'hérétique s'obstine et montre sa pertinacité, l'Église, n'ayant plus aucun espoir de sa conversion, pourvoit au salut, des autres, le séparant de son sein par la sentence d'excommunication; et puis, elle l'abandonne au juge séculier pour être exterminé du monde par la mort (...) Tout péché d'hérésie, quand il est de nature à être connu des autres hommes qui appartiennent à l'Église, pouvant les détacher de la foi et les perdre, est un crime social

qui, de soi, est passible des peines les plus rigoureuses, non seulement d'ordre spirituel, mais encore d'ordre temporel, sans excepter la mort. – Telle est la conclusion formellement enseignée par Saint Thomas. Il est aisé de voir que cette conclusion se rattache directement à la question de l'Inquisition. Elle en est, du reste, la justification éclatante. Il n'est pas douteux, en effet, que l'ordre normal de la société est celui où le pouvoir civil reconnaît le pouvoir spirituel et travaille de concert avec lui au bien total des sujets soumis à l'un et à l'autre de ces deux pouvoirs. Or, cet état de choses entraîne comme conséquence que le pouvoir civil mette au service du pouvoir spirituel la force dont il dispose pour l'aider à faire régner l'ordre parmi leurs communs sujets. Tout crime de nature à troubler la société doit être châtié par lui, les crimes spirituels plus encore que les crimes temporels, étant plus graves et plus nuisibles (...) Aujourd'hui, cette harmonie des deux pouvoirs qui fut la gloire des beaux temps de la chrétienté, n'existe pour ainsi dire plus nulle part, quant à sa réalisation parfaite. Depuis le grand choc de la Réforme protestante et du Naturalisme philosophique, la notion de l'État chrétien catholique a été s'affaiblissant de plus en plus... venu à se proclamer laïque, entendant, par là, n'avoir plus aucun devoir de sujétion ou de subordination à l'endroit du pouvoir spirituel représenté par l'Église catholique. Il s'en est suivi que le crime d'hérésie, au sens strict, n'a plus existé aux yeux de l'État. Bien plus, entraîné par un esprit d'hostilité sourde ou déclarée à l'endroit de cette Église dont il avait secoué la bienfaisante tutelle, il s'est appliqué trop souvent à favoriser ceux-là même que l'Église avait condamnés. Et comme les erreurs contre la Foi vont rarement sans de graves erreurs contre la raison, il s'en est suivi que par esprit d'opposition au pouvoir spirituel, défenseur-né de toutes les vérités, l'État, en favorisant les erreurs contre la vérité de la Foi, a favorisé aussi les erreurs contre la raison. Or, c'est là précisément le grand mal dont souffre la société moderne. En refusant de reconnaître le crime d'hérésie, elle en est venue à donner libre cours à toutes les erreurs, même les plus subversives de l'ordre social humain. C'est le mal du libéralisme, tant de fois signalé et anathématisé par les Pontifes romains, surtout depuis le pape Pie VI. Contre ce mal, qui a pour cause l'erreur la plus pernicieuse, il faut proclamer qu'aucun État, quel qu'il soit, n'a le droit de se désintéresser de la vérité, puisque sans la reconnaissance des droits de la vérité aucune société ne peut exister. Il suit de là que tout État est tenu de proscrire les erreurs qui sont contre les premiers principes de la raison (...) elles doivent être impitoyablement prosrites (...) Tout État se trouve en face de l'Église catholique, qui se dit constituée par Dieu pour enseigner aux hommes la vérité surnaturelle (...) ce doit être le cas normal (...) que l'État soit dans la certitude que [la Très Sainte et Très Infaillible] Église catholique est vraiment la Maîtresse de vérité surnaturelle, constituée par Dieu pour enseigner aux hommes cette vérité. Il suit de là que nul État n'a le droit d'agir contre l'Église catholique ou de l'entraver dans son ministère ; car il devra... la traiter avec une souveraine déférence. Que s'il a le bonheur de reconnaître sa vérité, il est tenu, de toute nécessité, à se soumettre à elle et à favoriser son ministère par tous les moyens en son pouvoir. Et, dans ce dernier cas, relativement aux doctrines formellement hérétiques, si elles se trouvent déjà existantes parmi ses sujets, surtout si elles y existent notablement répandues et depuis un long temps, il doit les tolérer, mais ne rien faire pour les favoriser ; bien plus, il devra limiter le plus possible le cercle de leur influence, prenant tous les moyens que la prudence permettra pour empêcher que ces doctrines ne se répandent parmi les fidèles de la vérité et n'y exercent leurs ravages.

Le Père Thomas Pègues dit (Revue thomiste : questions du temps présent, revue du 1er mars 1906, des droits de l'État, p. 567) : L'État n'a pas le droit de rester neutre et indifférent à l'endroit de la vérité et de l'erreur. La vérité est un bien, le premier de tous les biens pour l'homme, comme l'erreur est un mal et le pire de tous les maux. Or, l'État ne peut pas rester indifférent entre ce qui est le bien et ce qui est le mal de l'homme. Il doit promouvoir le bien et exclure le mal. C'est là son premier devoir, son devoir essentiel, d'où découlent tous les droits qu'il peut avoir et revendiquer légitimement (...) le premier devoir de l'État est de les mettre (les hérétiques) dans l'impossibilité de nuire en leur interdisant d'enseigner sous quelque forme que puisse se produire cet enseignement. Ceci vaut pour tous les États et en quelque hypothèse que l'on se place.

(Le Royaume de France ne veut pas « génocider » les hérétiques, mais les amener au repentir et à la pénitence. Il ne veut pas verser le sang ni répandre les cendres, mais parfois il le doit, car c'est son droit et son devoir d'État de ne pas laisser impunies les offenses faites au Seigneur et de conserver son peuple, pur de toute corruption.)

L'Abbé Pélage dit (La Bulle Quanta Cura et la civilisation moderne, p. 547) : Faites surtout la guerre à ce délire de la liberté de conscience ; c'est un fruit de l'indifférence en matière de religion : en effet, le pape Grégoire XVI, dans son Encyclique de 1832, a dit : « De cette source empoisonnée de l'indifférentisme découle cette maxime, fausse et absurde, qu'il faut assurer et garantir à chacun la liberté de conscience, erreur des plus dangereuses. » Réfutez également, comme conséquence, cette autre erreur, à savoir : que l'État ne doit pas réprimer, par des peines, les violateurs de la foi catholique. Qu'il sévisse, au contraire, contre les hérétiques : persuadez-lui qu'il en a le droit : ramenez les convictions à l'opinion que la révocation de l'édit de Nantes, l'expulsion des protestants, les bûchers de l'inquisition ont été des œuvres méritoires. Vous avez, dans vos diocèses des dominicains : il ira bien à leurs antécédents de prouver que ce n'est pas une bonne forme de société que celle où on ne reconnaît pas à l'État le devoir de réprimer, par des punitions, les violateurs de la foi catholique. Et comme autre conséquence de cette doctrine, dites que 89 s'est trompé quand il a proclamé l'admissibilité de tous les Français aux emplois publics. Les hérétiques n'y doivent pas être admis (...) L'Encyclique du 18 mars 1861 (...) Elle a condamné « cette civilisation qui va jusqu'à favoriser des cultes non catholiques, qui n'écarte même pas les infidèles des emplois publics, et qui ouvre les écoles catholiques à leurs enfants. » (...) Voilà la croisade morale que le Saint-Siège recommande à votre zèle : Portez avec sollicitude cette guerre dans tous vos diocèses et dans chaque commune de vos diocèses. Élevez le drapeau de la foi contre ces doctrines perverses.

Grégoire IX dit (Decretalium, Liber V, cap. IX) : Ceux qui, après avoir renié... sont trouvés retomber dans l'hérésie reniée, sont remis au jugement séculier sans aucune audience... Nous ordonnons que cette sentence d'excommunication, à laquelle tous les hérétiques doivent être soumis, soit renouvelée... pour la gloire de Dieu et la répression de la perversité hérétique... nous ajoutons que tout archevêque ou évêque, soit personnellement, soit par l'archidiacre ou par d'autres personnes honnêtes et aptes, doit visiter une ou deux fois par an sa paroisse où l'on dit que résident des hérétiques, et y faire jurer trois hommes de bonne réputation, ou plus, voire tout le voisinage, de signaler à l'évêque ou à l'archidiacre ceux qui connaissent des hérétiques, célèbrent des réunions secrètes ou mènent une vie en contradiction avec la communauté des fidèles... L'évêque ou l'archidiacre convoque alors les accusés, qui doivent se purifier... ceux qui refusent de prêter serment, sont considérés comme hérétiques et frappés des peines ci-dessus. Nous ordonnons également que comtes, barons, dirigeants et consuls des villes et autres lieux, sur avertissement des archevêques et évêques, prêtent serment de soutenir fidèlement et efficacement l'Église contre les hérétiques et leurs complices, et de faire appliquer les lois ecclésiastiques. S'ils refusent, ils seront dépouillés de leur honneur, liés par l'excommunication et leurs terres placées sous interdit.

Lucius III dit (Ad abolendam ; 4 novembre 1184) : Nous établissons en outre que les comtes, barons, recteurs et consuls des cités et des autres lieux, selon l'avertissement des archevêques et des évêques, après avoir prêté serment corporellement, promettent qu'en toutes les choses susdites, lorsqu'ils en seront requis, ils aideront fidèlement et efficacement l'Église contre les hérétiques et leurs complices (...) s'ils refusent d'observer cela, qu'ils soient dépouillés de l'honneur qu'ils détiennent et qu'ils ne soient nullement admis à d'autres, étant néanmoins liés par l'excommunication, et leurs terres soumises à l'interdit de l'Église.

Grégoire IX dit (Decretalium, Liber V, cap. XIII) : Les pouvoirs séculiers, perpétuels ou temporels, sont tenus de jurer d'exterminer, dans la mesure de leurs moyens, tous les hérétiques condamnés par l'Église. Un seigneur temporel qui ne purge pas son territoire des hérétiques est excommunié... Les catholiques, en revanche, qui, marqués de la croix, se sont armés pour exterminer les hérétiques, jouissent de cette indulgence et sont munis de ce saint privilège qui est accordé à ceux qui se rendent en aide en Terre Sainte.

Innocent IV dit (Ad extirpanda ; 15 mai 1252) : Nous décrétons que le chef d'État, quel que soit son rang ou son titre, dans chaque territoire, qu'il soit actuellement en fonction ou qu'il le soit à l'avenir... doit jurer sans équivoque et sans hésitation qu'il préservera inviolablement, et pendant toute la durée de son mandat, qu'il veillera à ce que tous, tant dans son diocèse ou son domaine administratif que sur les terres soumises à son autorité, observent les dispositions du présent décret, ainsi que les autres règlements et lois, tant ecclésiastiques que civils, publiés contre l'hérésie. Les serments relatifs à l'observance précise de ces règlements et lois devront être acceptés par quiconque succédera à la dignité monarchique ou de gouverneur. Quiconque manquera à cette obligation perdra la qualité de chef d'État ou de gouverneur. Les chefs d'État et les dirigeants agissant ainsi perdront absolument toutes les garanties de non-agression de la part des autres gouvernements. Nul n'est tenu de prêter allégeance à de telles personnes, ni ne devrait le faire... Si un chef d'État ou un dirigeant refuse d'obéir à chacun et à tous ces statuts, ou les néglige, outre la stigmatisation du parjure et le désastre de l'infamie éternelle, il subira la peine de voir son pays perdre ses frontières, peine qui lui sera infligée irrévocablement... parce que, précisément, un homme parjure et infâme, et, de fait, protecteur des hérétiques, sa foi compromise, a usurpé la dignité et l'honneur du pouvoir gouvernemental... Dès le début de son mandat, lors de l'assemblée des citoyens convoquée selon la coutume par l'autorité de la ville ou du domaine féodal, le chef d'État ou le souverain de la ville ou du domaine féodal accusera de tous les hérétiques, hommes et femmes, de tous noms, quel que soit leur nom inscrit sur les registres de la population. Il confirmera ainsi son droit à la charge héritée de son prédécesseur. De plus, aucun hérétique ne pourra demeurer, séjourner ou subvenir à ses besoins dans le pays, ni dans aucune juridiction ou district en son sein. Quiconque trouvera un hérétique pourra s'emparer impunément de tous ses biens et les emporter librement, ceux-ci appartenant de plein droit à celui qui l'aura expulsé... Le chef de l'État ou le souverain est tenu de considérer comme immuables et irrévocables tous les préceptes que sa fonction l'oblige à prononcer, et de punir ceux qui ne s'y conforment pas.

(C'est pour cela que toutes les lois qui vous sont présentées dans ce catéchisme sont absolument indispensables au bon fonctionnement de cet État catholique, car si aujourd'hui le Pape Grégoire IX se réveillait d'entre les morts, il jetterait l'interdit sur l'ensemble des nations apostates excepté le Royaume de France, qui, fidèle à l'Église, continue d'obéir à ses pieuses lois. Il est donc insensé de vouloir bâtir un État catholique sans suivre ces précieux commandements papaux, n'ayant jamais été révoqués, ordonnant de condamner les hérétiques ne voulant point se repentir et déclarant que ceux qui n'obéissent point à ces mêmes commandements sont excommuniés et l'interdit est jeté sur eux et leurs terres !)

Celui qui contraint fait le bien, celui qui ne contraint pas fait le mal :

Le moine Gratien citant le Pape Pélage (Decretum Gratiani, C.23 q.5 c.42) : Ce n'est pas celui qui contraint au bien, mais celui qui contraint au mal, qui persécute... L'Église [qui] exerce une persécution... Ne persécute que celui qui pousse au mal. Mais celui qui soit punit le mal déjà commis, soit empêche qu'il soit commis, celui-là ne persécute pas, mais aime (...) si, comme ils le pensent (des séditieux hérétiques), personne ne doit être ni repris du mal, ni ramené au bien, il est nécessaire que les lois humaines et divines soient abolies, elles qui, sous l'impulsion de la justice, établissent des peines pour les méchants et des récompenses pour les bons (...) Et le bienheureux Augustin dit au sujet de tels hommes : « Beaucoup de choses doivent aussi être accomplies à l'égard de ceux qu'il faut châtier,

même contre leur gré, avec une certaine dureté bienveillante, car il faut pourvoir davantage à leur utilité qu'à leur volonté. Car lorsqu'on corrige un fils, même durement, l'amour paternel n'est jamais perdu ; cependant il arrive que souffre celui [qui est corrigé], lui qui semble devoir être guéri par la douleur même contre son gré. » Voici, vous voyez de quelle manière, selon le témoignage d'un si grand père, l'Église ne persécute pas en réprimant de telles choses, mais aime toujours en corrigeant de tels hommes. Faites donc vous aussi ce que, connaissant l'intention de votre christianité, nous exhortons fréquemment, et appliquez-vous à ce qu'il ne soit plus permis désormais que de telles choses se produisent [que des gens disent que l'Église persécute les hérétiques en les punissant].

L'Évêque Alfonso de Castro dit (*De iusta haereticorum punitione*, p. 271) : Le Seigneur dit au serviteur : « Sors sur les chemins et le long des haies, et contrains-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie. » De ceux qui étaient venus d'abord, il fut dit : « Introduis-les. » Mais des derniers, il fut dit : « Contrains-les d'entrer. » Ce qui fut dit des premiers doit être rapporté à ces temps où les rois et les princes de la terre n'avaient pas encore reçu la foi catholique. Car alors chacun était laissé à l'arbitre de sa propre volonté. Mais ce qui fut dit des derniers regarde les temps postérieurs, lorsque le glaive des rois et des empereurs commence à servir l'Évangile. Et en ces temps, les hérétiques ne doivent pas seulement être invités, mais contraints, afin qu'ils croient de cœur à la foi catholique qu'ils ont une fois reçue dans le baptême pour la justice, et qu'ils la confessent de bouche pour le salut.

La juste vengeance et l'injuste miséricorde :

Le moine Gratien citant Saint Augustin d'Hippone (*Decretum Gratiani*, C.23 q.4 c.28) : Il offense gravement celui qui remet impunément les dettes du Seigneur. Si celui qui est préposé (à une charge) remet sans peine les fautes d'un débiteur du Seigneur, il offense assurément non médiocrement, lui qui, par sa présomption, annule les dettes du Roi et du Seigneur céleste. Car celles qui sont commises contre nous, nous pouvons facilement les remettre ; mais celles qui sont commises contre Dieu [comme l'hérésie], nous ne pouvons les relâcher qu'avec une grande discrétion, et cependant pas sans pénitence.

Le moine Gratien citant Saint Augustin d'Hippone (*Decretum Gratiani*, C.23 q.4 c.33) : Il existe une miséricorde injuste. En effet, dans la Loi il est écrit à propos de quelqu'un : « Tu n'auras pas pitié de lui », et dans les livres des Rois il est lu que Saül s'est attiré une faute parce qu'il eut pitié d'Agag, roi des ennemis, que la sentence divine avait ordonné de ne pas épargner. Ainsi, si quelqu'un, ému par les enfants qui le supplient, et fléchi par les larmes de son épouse, estime devoir absoudre un brigand chez qui subsiste encore le désir de brigandage, ne livrera-t-il pas à la perte des innocents celui qui délivre un homme qui médite la perte de beaucoup ? Certes, s'il retient l'épée, s'il relâche les chaînes, s'il adoucit l'exil, pourquoi ne retire-t-il pas, par une voie qu'il peut rendre plus clément, la possibilité de brigandage à celui dont il n'a pu extirper la volonté ? (...) Dans l'Église elle-même, où l'on doit surtout faire miséricorde, la forme de la justice doit être gardée avec le plus grand soin, afin que quelqu'un, arraché du groupe des accusés, par une petite larme rapide et passagère, ou même par des pleurs abondants, n'obtienne pas la communion qu'il devrait demander pendant de très longs temps en la soutirant par la facilité du prêtre. N'est-ce pas que, lorsqu'on en épargne un indigne, on provoque tous les autres au risque de chute ? Car la facilité du pardon fournit un encouragement au péché.

Saint Thomas d'Aquin dit (*IIa-IIae*, q. 108, art. I) : Il est louable de se montrer patient à l'égard des injures qu'on a reçues, mais fermer les yeux sur les injures faites à Dieu, c'est un excès d'impiété.

Ils nous disent cruels car nous infligeons des peines temporelles, alors qu'eux causent des peines éternelles :

Le moine Gratien citant Saint Augustin d'Hippone (Decretum Gratiani, C.23 q.4 c.39) : Quand Dieu veut, il peut soulever des puissances contre les hérétiques, contre les schismatiques, contre les dissipateurs de l'Église, contre les blasphémateurs du baptême du Christ : qu'ils ne s'en étonnent pas. Car Dieu appelle, afin que, comme Agar fut frappée par Sara, Agar (l'hérétique) se reconnaisse elle-même et incline la nuque ; elle, qui, humiliée, s'en allait loin de sa maîtresse (l'Église), rencontra un ange, et il lui dit : « Qu'as-tu, Agar, servante de Sara ? » Comme elle se plaignait de sa maîtresse, qu'entendit-elle de l'ange ? « Retourne vers ta maîtresse. » C'est donc pour cela qu'elle est affligée, afin qu'elle retourne, et puisse-t-elle revenir, car sa descendance, comme Jacob, possédera l'héritage avec ses frères (les autres catholiques) ... ils (les hérétiques) tuent les âmes... ils causent des morts éternelles, et ils se plaignent de subir des morts temporelles (la peine de mort).

Le Royaume de France n'est pas cruel, et ses guerriers seront récompensés :

Le moine Gratien citant Saint Jérôme de Stridon (Decretum Gratiani, C.23 q.8 c.13) : Punir les crimes pour l'amour de Dieu n'est pas de la cruauté, mais de la piété.

Le moine Gratien citant le Saint Pape Nicolas Ier (Decretum Gratiani, C.23 q.5 c.46) : Dans le combat qui est mené contre les infidèles, quiconque meurt mérite le royaume céleste. Nous voulons que votre charité le sache tous : que quiconque mourra fidèlement dans ce combat de guerre, les royaumes célestes ne lui seront en aucune manière refusés.

Le moine Gratien citant le Pape Urbain II (Decretum Gratiani, C.23 q.5 c.47) : Nous ne tenons pas pour homicides ceux qu'il arrive d'avoir tué certains excommuniés, brûlant du zèle de la mère catholique Église contre les excommuniés.

Ce que fait le Royaume de France n'est qu'amour paternel et innocence :

Le moine Gratien citant Saint Augustin d'Hippone (Decretum Gratiani, C.23 q.5 c.36) : On n'aime pas un serviteur ou un fils lorsqu'on ne le corrige pas. Ne pense pas que tu aimes ton serviteur lorsque tu ne le frappes pas, ou que tu aimes ton fils lorsque tu ne donnes pas de discipline, ou que tu aimes ton prochain lorsque tu ne le corriges pas. Ce n'est pas là la charité, mais une faiblesse malade. Que la charité soit ardente pour corriger. Si les mœurs sont bonnes, qu'elles soient agréables ; si elles sont mauvaises, qu'elles soient corrigées.

Le moine Gratien citant Saint Augustin d'Hippone (Decretum Gratiani, C.23 q.5 c.37) : Le devoir de l'innocent est de punir celui qui pèche. Ce n'est pas une innocence que de laisser, par indulgence, qu'on tombe dans un mal plus grave. Il appartient donc au devoir de l'innocent de retenir du péché ou de punir le péché, afin que soit corrigé [le pécheur], soit que les autres soient effrayés par l'exemple.

Certains s'offusquent du droit accordé aux Croisés de saisir les biens appartenant aux talmudistes, mais il ne s'agit pas seulement d'un droit, c'est également un devoir. Ce devoir permet non seulement aux Croisés de recevoir leur salaire, mais aussi de faire en sorte que la majorité des biens soit distribuée à la communauté des fidèles, en particulier à ceux qui ont besoin de l'aumône pour vivre.

Grégoire IX dit (Decretalium, Liber V, cap. X) : Dans les terres soumises à notre juridiction temporelle, les biens des hérétiques doivent être publiés et saisis, et dans les autres terres, la même chose sera faite par les pouvoirs et princes séculiers, que nous voulons contraindre par la censure ecclésiastique si jamais ils négligent de le faire. Aucun de leurs biens ne sera rendu, sauf si quelqu'un veut par charité les leur restituer... Selon les sanctions légales, lorsque les coupables de lèse-majesté sont punis de mort, leurs biens sont confisqués. À plus forte raison, ceux qui offensent le Fils de Dieu, Jésus-Christ, dans la foi, doivent être frappés par la contrainte ecclésiastique et dépouillés de leurs biens temporels, car il est bien

plus grave de nuire à la majesté éternelle qu'à la majesté temporelle... La sévérité de ces mesures ne doit pas être empêchée par le prétexte de la miséricorde envers les enfants, car dans de nombreux cas, selon le jugement divin, les enfants sont temporairement punis pour leurs pères, et, selon le droit canon, la vengeance s'exerce parfois non seulement sur les auteurs du crime, mais aussi sur leur descendance.

Cependant, les convertis conservent la pleine possession de leurs biens :

Alexandre III dit (Concile Latran III ; 1179) : Si des personnes se convertissent à la foi chrétienne... elles ne doivent en aucun cas être privées de leurs biens, car la condition des convertis doit être meilleure qu'avant leur conversion. À défaut, nous enjoignons aux princes et aux dirigeants de ces lieux, sous peine d'excommunication, de restituer intégralement à ces convertis leur part d'héritage et de biens.

(Quiconque s'oppose à ces lois n'est pas en adéquation avec la doctrine catholique et est tombé amoureux d'une fausse religion, comme dit plus tôt, celle d'un "christianisme" pacifique et tolérant fondé en 1958. Saint Thomas professait-t-il qu'il fallait exterminer les hérétiques ? Oui ! Et où est-il ? Au Paradis ! Saint Jean de Capistran était un inquisiteur qui réclamait l'expulsion des talmudistes et aujourd'hui, où est-il ? Au Paradis ! Bien d'autres suivirent l'exemple que je vous ai présenté et sont désormais au Paradis grâce à cela, dont quatre autres inquisiteurs : Saint Pierre de Vérone, Saint Pedro de Arbués, le Bienheureux Antoine Pavoni et Saint Raymond de Peñafort, que j'apprécie particulièrement car il est celui qui a compilé les décrétales faites par le Pape Grégoire IX qui vous ont précédemment été présentées. Je ne puis faire plus pour convaincre, si vous n'êtes pas d'accord avec ce qu'est vraiment le catholicisme, nous vous préparerons un bûcher. Néanmoins, j'espère que cette vidéo de l'Abbé Rioult vous convaincra : <https://www.lasapiniere.info/archives/3347>.)

L'Abbé Gabriel Lenert dit (Condamnés parce que condamnables, p. 32-33) : Sur quoi repose le catholicisme ? Sur l'autorité infaillible de l'Église, gardienne et interprète de la révélation divine. Le protestantisme, au contraire, c'est le libre examen examen, c'est-à-dire l'interprétation personnelle (...) Il est vrai que, dans chaque secte, la masse des adeptes suit l'avis de ses pasteurs. Mais de quel droit ceux-ci condamneront-ils celui des chefs des autres confessions ? C'est donc une inévitable anarchie dans les croyances, au grand préjudice de la vérité. Le malheureux hérétique ne pourra jamais être sûr de marcher sur les traces de Jésus-Christ. Pour nous, soyons toujours dociles à la voix de ceux à qui il a dit : « Celui qui vous écoute m'écoute » (Lux, x, 16), et « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de l'éternelle vie. » (Jean, VIII, 12.)

(Ceux qui professent que nous n'avons ni le droit ni le devoir, de par Dieu, de condamner les hérétiques, et cela par la peine que nous avons trouvée et décrétée adéquate, sont des hérétiques qui ne marchent pas sur les traces du Christ, car ils ne nous écoutent pas, nous qui ne faisons que répéter les dires des papes et des évêques, qui sont les successeurs des Apôtres. Donc, quiconque les écoute écoute le Christ ; quiconque ne les écoute pas n'écoute pas le Christ. Ils ne sont pas catholiques, ces hérétiques-là, car même devant plus de vingt citations favorables à nos lois, ils choisissent la voie du libre examen.)

En ce qui concerne ceux tenant tant à la liberté au blasphème, Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 13, art. III) : Le blasphème est en son genre le plus grave de tous les péchés ; il aggrave encore l'infidélité qui est elle-même la plus grave des fautes.

Il est donc hors de question que je laisse libre cours au blasphème ! Jamais ce royaume ne laissera le Seigneur ou sa Très Sainte Mère être blasphémés, et il est déjà pour les blasphémateurs une grande clémence de ma part de ne pas directement faire couper leurs langues ou même leurs têtes ! Il n'est point à oublier que le Christ est Roi de France, et que sa Très Sainte et Très Vierge Mère est Reine de France !

Sur les pas de l'Inquisition

L'inquisiteur Nicolas Eymeric dit (*Directorium Inquisitorum*, chapitre XIII) : On abandonne à la Justice Séculière 1. les relaps pénitents ; 2. les hérétiques impénitents non relaps; 3. les hérétiques négatifs, c'est-à-dire, ceux qui convaincus par des preuves suffisantes, s'obstinent à nier leur crime... On appelle relaps proprement celui qui soutient de nouveau telle ou telle opinion hérétique, dont il avait été convaincu, qu'il avait abjurée... Les relaps donc, lorsque la rechute est bien constatée, doivent être livrés à la Justice séculière, [qu'importe] quelque protestation qu'ils fassent pour l'avenir, et quelque repentir qu'ils témoignent... On doit d'abord envoyer au coupable des gens de bien qui l'entretiendront du mépris du monde, des misères de cette vie, de la gloire et des joies du Paradis. Après ce préambule, ils lui feront entendre qu'il ne lui est pas possible d'éviter la mort temporelle, et qu'il faut qu'il mette ordre aux affaires de sa conscience. On lui accordera les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie s'il les demande avec humilité... La Sentence contre l'Hérétique pénitent et relaps se prononcera dans la forme suivante : ... nous avons examiné la chose avec soin, et nous avons reconnu que vous êtes en effet relaps. Comme vous revenez au giron de l'Église et que vous abjurez votre hérésie, nous vous accordons les Sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie que vous demandez avec humilité, mais l'Église de Dieu ne peut plus rien faire pour vous, après que vous ayez abusé déjà de ses bontés. A ces causes, nous vous déclarons relaps, nous vous rejetons du for de l'Église ; et nous vous livrons à la Justice séculière... Lorsque le coupable aura été livré à la Justice séculière, celle-ci prononcera sa Sentence et le criminel sera conduit au lieu du supplice : des personnes pieuses l'accompagneront, l'associeront à leurs prières , prieront avec lui, et ne le quitteront point [tant] qu'il n'ait rendu son âme à son Créateur... Si... les Magistrats différoient trop longtemps l'exécution des criminels, il faudra les regarder comme fauteurs des hérétiques, et poursuivre comme tels ceux coupables d'un aussi grand crime... Dans quelques Inquisitions du monde chrétien on ne livre point les hérétiques à la Justice séculière les jours de Fête. Je ne prétends pas blâmer les coutumes louables en usage dans les différents Tribunaux du Saint-Office ; cela est assez indifférent, pourvu que l'hérétique soit puni du supplice qu'il a mérité : mais je prendrai la liberté de dire que j'approuve beaucoup qu'on fasse cette cérémonie [exécution] les jours de fêtes, parce que, comme le dit très-bien Joannes Andréas, il est utile qu'une grande multitude soit présente au supplice et aux tourments des coupables, afin que la crainte les détourne du mal... C'est un spectacle qui remplit les spectateurs de terreur, et une image effrayante du Jugement dernier. Or cette crainte est le sentiment qu'il convient le mieux d'inspirer, et on en retire les plus grands avantages. Personne ne doute qu'il faille faire mourir les hérétiques, mais on peut demander quel genre de supplice il convient d'employer. Alfonsus Castrus pense qu'il est assez indifférent de les faire périr par l'épée, ou par le feu, ou par quelque'autre supplice ; mais Hostiensis, Godofredus, Covarruvias, Simancas, Roñas soutiennent qu'il faut absolument les brûler. En effet, comme le dit très-bien Hostiensis le supplice du feu est la peine due à l'hérésie. On lit dans Saint Jean, chap. 15, v. 6 : « Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il séchera ; et on le ramassera, et on le jettera au feu, et il brûlera. » ... Simancas et Roñas ajoutent qu'il faut les brûler vifs, mais il y a une précaution qu'il faut toujours prendre en les brûlant, c'est de leur attacher la langue ou de leur fermer la bouche, afin qu'ils ne scandalisent pas les spectateurs par leurs impiétés... Quelquefois des hérétiques deviennent fous avant l'exécution de leur Sentence... L'hérétique impénitent non relaps est abandonné, comme le relaps, à la Justice séculière. Il faudra tâcher d'abord de le convertir ; on pourra lui envoyer des Prêtres et des Religieux qui disputent avec lui la Bible à la main, des Inquisiteurs. Il ne faut pas se presser de le livrer au bras séculier. On le tiendra d'abord dans un cachot obscur et incommode, bien serré dans les fers. S'il résiste à cette épreuve, on cherchera à le ramener par d'autres moyens, en le traitant avec un peu plus de douceur, en le mettant dans une bonne chambre, en lui donnant un peu mieux à manger, et en lui promettant que s'il se convertit on le recevra avec miséricorde ; s'il ne donne aucun signe de changement après quelques jours, on laissera

venir auprès de lui ses enfants, s'il en a, surtout les plus jeunes, et sa femme pour l'attendrir ; si tout cela est inutile, on le livrera au bras séculier. S'il arrivait que l'hérétique prût à être attaché au pieu pour être brûlé, donnât des signes de conversion, on pourrait peut-être le recevoir par grâce... et [seulement] l'enfermer entre quatre murailles... quoiqu'il ne faille pas ajouter beaucoup de foi à une pareille conversion, et que cette indulgence ne soit autorisée par aucune disposition du droit, mais cela est fort dangereux ; j'en ai vu un exemple à Barcelone un prêtre [hérétique] condamné avec deux autres hérétiques impénitents, et déjà au milieu des flammes, cria qu'on le retirât et qu'il voulait se convertir ; on le retira en effet, déjà brûlé d'un côté ; je ne dis pas qu'on ait bien ou mal fait, ce que je sais, c'est que quatorze ans après on s'aperçut qu'il dogmatisait encore, et qu'il avait corrompu beaucoup de personnes, on l'abandonna donc une autre fois à la Justice, et il fit brûlé. Aujourd'hui on n'use plus d'une pareille indulgence envers les hérétiques qui se convertissent après avoir été livrés à la Justice séculière, parce qu'on présume que ces conversions ne sont pas l'effet du regret d'avoir offensé Dieu, mais de la crainte du feu qui est allumé sous les yeux des coupables ; ainsi quand ils promptement mille et mille fois de se convertir, il est toujours plus sûr de ne les entendre en aucune manière... On peut nous faire l'objection suivante : Lorsqu'on punit de mort un hérétique impénitent, on perd son âme, et c'est sans doute un plus grand mal de perdre une âme que de laisser l'hérétique impuni. A cela on peut répondre, lorsqu'on brûle un hérétique ; ce n'est pas seulement pour son bien, mais principalement pour l'édification et le bien spirituel du peuple catholique, et le bien public est préférable à l'avantage particulier de cet homme qu'on damne en le faisant mourir impénitent... il faudra... lui faire entendre par quelques gens de bien, qu'il ne peut pas éviter la mort temporelle, et qu'il mette ordre aux affaires de sa conscience. Lorsqu'on lui aura donné un temps suffisant pour se disposer à la mort, (qu'il se repente ou non) on le livrera à la Justice séculière... si quelqu'innocent est condamné injustement, il ne doit pas se plaindre du jugement de l'Église, qui a jugé d'après des preuves suffisantes, et qui ne lit pas dans les cœurs ; ... il doit recevoir sa Sentence avec résignation, et se réjouir de mourir pour la vérité... On sait que les enfants des juifs qui ont reçu le baptême, ou même les adultes qu'on a obligés par des menaces ou par la confiscation de leurs biens, ou à force des coups, ou même par la crainte de la mort à recevoir le Baptême, doivent être contraints d'observer les promesses qu'ils ont faites en recevant la foi de Jésus-Christ ; à plus forte raison peut-on les obliger d'être fidèles à Dieu dans les engagements qu'ils ont contracté librement, d'observer ses préceptes moraux et de croire en lui...

(J'use du propos final pour dire que si des juifs ont été convertis par la force, il est trop tard, s'ils ont reçu le baptême, qu'ils le veuillent ou non, ils doivent adhérer à l'Église. S'ils ne le font point, ils apostasient. De même pour les nourrissons baptisés qui deviennent ensuite athées et disent ouvertement : « J'aurais voulu ne pas être baptisé », et qui suppriment leurs noms des registres de baptême, ils ne sont pas de simples athées, mais des apostats, et doivent être condamnés à mort pour apostasie. Ainsi, comme l'inquisiteur d'Aragon Nicolas Eymeric, je n'appelle pas à ce que nous forcions absolument tous les juifs à se convertir, mais, dans certains cas isolés où la conversion forcée — qui n'est franchement ni un mal ni un bien — a déjà eu lieu, il n'y a pas d'autre choix pour celui qui a été baptisé que de se soumettre à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Avec douceur, nous l'accompagnerons et l'éduquerons afin qu'il ne se perde point. S'il est de bonne volonté, il sauvera sans nul doute son corps du châtiment réservé aux apostats ici-bas et son âme du châtiment de l'au-delà. Bon, comme il l'a été dit précédemment, les conversions forcées ne sont pas encouragées ; c'est-à-dire poser le dilemme aux non-catholiques non hostiles : « Le baptême ou la mort » S'ils ne nous ont pas combattus, nous ne devons pas leur poser cet ultimatum. Ensuite, selon les conséquences de ces conversions, elles se montreront soit bonnes, soit mauvaises. Si le converti, par la faute de cette conversion, devient pire qu'il ne l'était auparavant, certes elle était mauvaise, et ses auteurs — ceux qui l'ont forcé — devraient se repentir de cette faute grave. Mais, dans d'autres cas, les convertis, même par la force, finissent par trouver que la vérité se trouve dans le sentier qu'on leur a imposé, et ils béniront tous ceux qui les ont forcés à se baptiser. Ces conversions-là sont donc bénies, même si elles furent forcées. La

conversion forcée n'est donc pas mauvaise ou bonne tant que l'une de ces deux conséquences n'a pas abouti. Par conversions forcées, je parle bien de la menace imminente de la mort en cas de refus du baptême. Menacer les gens d'expulsion, de confiscation des biens, etc., n'est pas une conversion forcée, ils peuvent très bien fuir et aller vivre parmi les païens qui règnent illégitimement sur toute la surface de la terre.)

La beauté de la peine de mort, le témoignage d'un condamné

Jacques Fesch dit (Cellule 18, lettre du 28 septembre 1957 à sa mère) : Pauvre Maman ! Que veux-tu, il faut se résigner aux événements et je suis content de constater que tu le fais. Reste calme et soumise. Pense à la Sainte Vierge qui est restée des heures au pied de la croix sans se révolter ! C'est à Elle qu'il faut te confier. Si Dieu le permet, je prierai pour vous tous là-haut.

Jacques Fesch dit (Cellule 18, lettre du 30 septembre 1957, la dernière) : Maman chérie, nous nous sommes tellement écrit depuis six mois... Essaie d'ouvrir bien grand les yeux et de discerner derrière ce semblant de châtiment la manifestation de la volonté divine qui est : amour. Ne te crispe pas trop sur ta douleur, reporte-là en Dieu et ne souffre que pour une seule chose : les offenses faites à Dieu. C'est, vois-tu, le grand but de la vie. Nous sommes tous mortels et tôt ou tard, nous quitterons cette vallée de larmes, l'essentiel est de la quitter dans de bonnes conditions. Rassure-toi à mon sujet, Dieu m'a fait la grande grâce de m'attirer à Lui et quand tu liras ces lignes, je verrai Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je t'avoue que je crains un peu tes réactions impulsives dictées par une profonde douleur. Reste calme surtout, fais toute chose avec mesure et essaie de faire fondre ton chagrin dans l'amour de Jésus qui n'attend que ton appel pour venir te consoler... Maman chérie, je te dis d'abord un grand merci pour tout l'amour dont tu m'as entouré ces derniers mois... Tu sais ce qu'a dit Jésus dans son Évangile : « J'étais en prison et vous m'avez visité... » En entourant ton enfant d'amour, c'est aussi le Christ que tu as atteint, et je suis bien sûr qu'Il te le rendra... Par ces lignes, je te confie ma petite fille. Protège-la bien avec charité et mesure. Pense que Jésus l'aime infiniment et que ce que tu feras à l'un de ces petits, c'est à Lui que tu le feras... ainsi va tomber ma tête [par la guillotine], ignominie glorieuse dont le ciel sera le prix ! Je suis heureux... Adieu, Maman chérie, et que le Seigneur te garde, toi et les tiens. Je t'embrasse dans le Christ et Marie. Ton fils, Jacques.

Jacques Fesch fut exécuté le lendemain, pour avoir assassiné un innocent, heureusement pour lui, il s'en était repenti devant Dieu avant de rendre l'âme... Sa vie est un témoignage exemplaire de la réalité des choses, qui est que, parfois, pour en réveiller certains, l'on est obligé de les mettre devant une situation terrible pour eux : la mort. Et, en sachant qu'il ne leur reste plus rien d'autre à faire que de se repentir et d'attendre patiemment l'exécution de leur peine, ils le font, et meurent pénitents, c'est pour cela que la peine de mort est un bienfait et que nous ne l'appliquons pas avec haine contre ceux qui se repentent mais avec douleur et un certain bonheur, de voir que ces pauvres âmes qui étaient ici-bas des brigands seront là-haut comme le Bon Larron, des bienheureux !

Féodalité et chevalerie

En ce qui est de la quatrième ordonnance et de ce propos : « Les baillis ont... pour devoir d'enseigner à la population que... notre drapeau est le drapeau noir, portant la très pieuse inscription *Crux Sacra Sit Mihi Lux*... », il ne doit pas être interprété comme un reniement des bannières aux fleurs de lys, armoiries des Rois de France, lesquelles leur appartiennent et dont l'usage par autrui serait une forme d'usurpation. Car je ne suis point Roi de France, mais Commandeur de France ; ainsi, je suis étranger aux lignées royales, et leurs bannières ne m'appartiennent donc point. En cette grandiose époque féodale, il n'y avait point de drapeau national, mais des étendards locaux, représentant terres, dynasties et seigneurs. Il en va de même aujourd'hui, le drapeau *Crux Sacra Sit Mihi Lux* est la bannière du

Commandeur de France et de l'Ordre de Saint-Dismas, mais non celle du Royaume de France, car celui-ci n'en a pas. Chaque bailli représentera donc son bailliage par un étendard local. Désormais, je vais plus amplement expliquer le système féodal de notre royaume adapté à notre monde moderne, sans dévier de la féodalité. D'abord, il n'y a point du tout plusieurs types de vassaux, il n'y a que les baillis, et leur pouvoir n'est ni souverain ni héréditaire. Leur pouvoir est une délégation du pouvoir du Commandeur de France, qui n'est donc point héréditaire. Les bailliages dont sont délégués les baillis ne seront point automatiquement successivement délégués à leurs fils aînés comme un héritage, sauf si cela a été discuté et accepté durant l'engagement réciproque et le serment d'allégeance, lors de la réception de la délégation du bailliage. L'historien Frantz Funck-Brentano dit (Féodalité et chevalerie, p. 30) : « Hommage. Le vassal comparaît devant celui qui va devenir son suzerain, pour lui jurer foi et loyauté... Le vassal est devenu l'homme du seigneur en lui prêtant un hommage prononcé la main sur la croix ou sur l'Évangile. » Par « il n'y a point du tout plusieurs types de vassaux, il n'y a que les baillis... », je voulais dire qu'il n'y avait plus de noblesse comme au Moyen Âge, et cela n'existera pas de nouveau, donc plus de comtes, de ducs, etc. Le bailli reste un vassal, mais doit savoir qu'il n'est point un noble, que son pouvoir n'est pas héréditaire et que ni son nom, ni son sang, ni son or n'ont d'importance : seule la fidélité dans le devoir compte. Néanmoins, le bailli peut aussi déléguer son pouvoir, malgré le fait qu'il soit une délégation, et nommer des hommes à tel ou tel poste par un contrat d'engagement réciproque et un serment d'allégeance au bailli. Funck-Brentano dit (ibid., p. 32) : « Les devoirs réciproques du suzerain et du vassal leur étaient... rigoureusement tracés, imposés sous serment religieux. » Il n'y a point de duels ni de luttes internes entre le Commandeur de France et ses vassaux, quiconque brise son serment sera pourchassé, capturé et exécuté. Évidemment, si le Commandeur de France venait à ordonner des actes immondes contre l'Église catholique – et non pas des hérétiques ou des « catholiques » rebelles et infidèles soit au Christ, soit au Commandeur de France, mais réellement contre l'Église – pourvu que cela n'arrive pas, vous seriez en droit, et auriez même le devoir, de par Dieu, de briser votre serment afin de combattre l'impie tyran. Funck-Brentano dit (ibid., p. 37-38) : « Il existait un code des devoirs féodaux dénommé "Code de la Chevalerie" : un décalogue dont le septième article précise les devoirs du vassal vis-à-vis de son suzerain. Le vassal doit à son suzerain une stricte obéissance du moment que celui-ci ne lui demande rien qui soit contraire à l'Église, c'est-à-dire à Dieu, ou bien aux pauvres... L'auteur de la Chanson de Girars de Viane le répète : "Dès que l'on tient fief ou terre d'un baron on lui doit en toutes circonstances venir en aide, pourvu qu'il ne s'agisse pas de détruire les églises ni de faire du mal aux pauvres gens, car il ne doit pas guerroyer contre Dieu." ... Le chevalier Bernier... en arrive à se révolter contre son suzerain... Bernier tue son suzerain... Et voilà le malheureux en pleurs. Il a tué son suzerain ! Seul un pèlerinage outre-mer, en Terre Sainte, pourra effacer pareil forfait. » Maintenant, parlons un peu du champ de bataille féodal. Funck-Brentano dit (ibid., p. 97-98) : « Sur le champ d'Aliscans, l'armée chrétienne, commandée par Guillaume d'Orange, Guillaume au courbe nez, a été anéantie par les Sarrasins. À peine compte-t-on quatorze survivants. Près d'une fontaine en un pré gît un jeune homme, un enfant peut-on dire. C'est Vivien, le neveu de Guillaume au courbe nez, et que celui-ci aime comme un fils. Parcourant le champ de bataille, il le reconnaît. Il se penche sur l'enfant qu'il croit mort, mais celui-ci fait un léger mouvement. Doucement, le noble duc lui murmure à l'oreille : "Ne voudrais-tu pas manger du pain qui a été béni par les prêtres ?" Guillaume portait sur lui une hostie consacrée. "Mais, ajoute-t-il, il faut faire ta confession." "Je veux bien, répond une voix faible, mais hâtez-vous, je vais mourir. J'ai faim de ce pain et voici ma confession. Il ne me souvient que d'une seule faute : j'avais fait le vœu de ne jamais reculer d'un pas devant les païens, et j'ai bien peur d'avoir aujourd'hui manqué à la promesse faite au bon Dieu." Guillaume au courbe nez tire l'hostie de son aumônière et l'approche des lèvres entrouvertes de Vivien, dont le visage s'illumine ; la mort lui descend au cœur, mais il a fait sa première communion. » (Chanson d'Aliscans) Devant la mort, le guerrier féodal meurt en catholique, pieux et résigné, et comme ce jeune l'eut bien compris, le guerrier féodal marche droit vers son ennemi : soit il vainc, soit il est vaincu ; soit il tue pour Dieu, soit il meurt pour Dieu, mais il ne recule pas de peur de déplaire au Seigneur ;

mais s'il recule, qu'il s'en repente et qu'il dépasse ses frères d'armes, pour que, de par son sacrifice précipité, il se fasse pardonner son acte de lâcheté irréfléchi. Funck-Brentano dit (ibid., p. 102, 105) : « Nos chevaliers de fer vêtus aimaient la guerre passionnément... L'un d'eux en venait à dire : "Si j'avais un pied en paradis et l'autre en mon château, je retirerais pour aller me battre, le pied que j'aurais là-haut." La guerre leur était un magnifique tournoi. "Se battre" c'était "jouer son jeu", "jouer des mains". Prend part à une bataille rangée c'était "joueur gros jeu". L'épée de Charlemagne en était nommée "Joyeuse" ... Coutumièrement dans les combats [Chez les Francs], les contingents féodaux semblent n'avoir cherché qu'à en multiplier et accroître les dangers... Aussi dans ce besoin de faire trophée de sa vaillance et de sa valeur personnelle en arrivait-on à concevoir les vœux les plus [glorieux]. Au siège d'une place forte : "Je serai le premier à planter mon pennon sur la plus haute tour de la place" ; en une bataille rangée : "Je serai le premier à me jeter contre l'ennemi de manière à lui porter le premier coup." "Je connais l'usage des Français, disait un capitaine Albigeois, de sa faire un jeu du danger." » La guerre n'est pas une source de terreur pour le Franc catholique à l'esprit féodal, mais un jeu qui s'avère bénéfique dans les deux issues possibles : la victoire sur terre ou la mort et la vie éternelle dans le Ciel ! Notre guerre n'est pas impériale et stratégique, mais féodale, honorable et sacrificielle : c'est avec un cœur plein d'amour pour le Christ et de courage que nous devons nous élancer dans la Croisade, pas avec un cœur de stratège et de rusé ! Ce n'est pas celui qui fuit les armées de Dieu ou recule devant celles du diable qui goûte la paix et la joie du céleste Royaume de Dieu, mais celui dont l'âme a quitté le corps et qui, dans un abandon total, a livré sa chair aux mouches et aux larves, comme le Christ a livré pour lui et pour toute l'humanité Son Corps et Son Sang sur la Croix. Et vous verrez que c'est en vivant avec cet esprit féodal que possédaient les Saints que nous les ravirons, eux et tous nos bienheureux ancêtres qui sont dans les Cieux. Ravis de nous, ils diront : « Ceux-là méritent que nous priions pour eux ; ceux-là sont nos héritiers ! » Saint Robert Bellarmin dit (Les Controverses de la foi chrétienne contre les hérétiques de ce temps, 3e controverse, livre I, chapitre X) : « La monarchie est le meilleur régime. » Et Pie VI dit (Allocution Quare lacrymæ, au sujet du martyr de Sa Majesté Louis XVI) : « ... la monarchie, le meilleur des gouvernements... » Ainsi, dans les royaumes de l'Occident catholique, il n'exista point de monarchie sans féodalité ; par la constitutionnalisation de la monarchie, la Révolution a affaibli l'Europe et a transformé les monarchies, alors déjà constitutionnelles, en des républiques qui furent ensuite vassalisées par l'empire judéo-européen : l'Union européenne. Pour rétablir la chrétienté, il faut donc revenir à la royauté et à la féodalité, car il n'y aura pas le retour de l'une sans l'autre ; sinon ce serait bancal et déjà une bien trop grande compromission avec la Révolution et la République, qui a perverti la France. Chaque combattant de l'O.S.D. est un Croisé, mais pas un chevalier, et doit se conduire comme un Croisé, tandis que les baillis doivent se comporter comme des Croisés et des chevaliers ! Ils doivent se conduire comme de parfaits Fils de France, car ils ont été désignés pour diriger ses terres ! Funck-Brentano dit (ibid., p. 144-145) : « Clercs et chevaliers étaient honorés d'un même respect. Peu s'en fallait qu'on ne les confondît. Et les chevaliers étaient estimés comme formant une race d'élite. Tandis que les simples hommes libres étaient considérés comme descendants de Sem et les serfs de Cham, les chevaliers étaient salués comme descendants de Japhet. On a pu écrire que la France avait été le pays d'élection de l'idéal chevaleresque... Eustache Deschamps note en ses vers que trois ordres sont nécessaires dans un État : le chevalier pour la défense des causes justes, le prêtre pour le culte et la prière, le laboureur pour le travail des champs... la chevalerie avait été qualifiée de huitième sacrement. » Néanmoins, du mieux qu'ils peuvent, les simples combattants de l'O.S.D. doivent se conduire comme des chevaliers. Pour cette histoire de bannière, ô baillis, prenez exemple et faites la vôtre ; Funck-Brentano dit (ibid., p. 149) : « Quant au blason des chevaliers, il était infiniment variable. D'aucuns se contentaient d'un écu blanc... pour le décorer dans la suite des événements, d'un emblème significatif : une croix en mémoire d'une campagne contre les Sarrasins, la reproduction d'une arme conquise, l'image d'une tour ou d'une forteresse prise d'assaut, ou les créneaux d'une enceinte victorieusement défendue. » Tout juste après avoir prêté allégeance à l'Ordre de Saint-Dismas et au Commandeur de France et donc avoir

rejoint l'O.S.D., les jeunes sermentés sont adoubés, reçoivent leurs armes et deviennent par l'adoubement des combattants de l'O.S.D. (les sermentés ne pouvant être adoubés par souci de distance peuvent sans adoubement combattre au nom du Royaume de France dans les terres sous contrôle de la République illégitime). Funck-Brentano dit (ibid., p. 159-161) : « L'ensemble des formalités et des cérémonies pour la création d'un chevalier était nommé adoubement. En quelques textes du Moyen Âge "adoubé" est remplacé par "donner des armes". Nous avons dit que la chevalerie était considérée comme une manière de sacerdoce. Jeunes, des nuits en prières avec un prêtre et des pauvres dans un lieu saint, église ou chapelle, confession, communion, en étaient les préliminaires... Qui peut être armé chevalier ? La condition exigée est naturellement la foi catholique. La pensée de voir chevalier un Sarrasin en fait éclater de rire... La chevalerie est un sacerdoce mais de caractère militaire... À quelle époque le sacrement était-il conféré ? Étaient choisies volontiers les fêtes liturgiques : Noël, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Saint-Jean. » Par l'adoubement nous n'armons pas des chevaliers comme à l'époque féodale, mais de fiers défenseurs du Royaume de France, des combattants de l'Ordre de Saint-Dismas, et il n'y a aucun autre critère que la Foi catholique pour rejoindre l'armée du Christ-Roi et de Marie-Reine : jeunes, infirmes, étrangers, tous peuvent se faire sermentés et adoubés ! Voici le serment d'allégeance à l'Ordre de Saint-Dismas et au Commandeur de France en latin : « Iuro coram Deo, fidelitatem Ordini Sancti Dismatis eiusque Commandeori, Athanasius de Francia; iuro me victurum et moriturum secundum doctrinam Domini Nostri Iesu Christi, sanguinem meum pro Eo effusurum, pugnaturum ad defendendam Ecclesiam Eius, atque cum fide progressurum ne cum ignavia recedam! Iuro me semper secuturum Athanasium de Francia, Commandeorem Regni Franciae, in pace sicut in bello, in prosperitate sicut in adversitate, quamdiu hic nullum signum apostasiae, haeresis aut schismatis manifesti ostendat! Cruciata, Deus lo vult! Cruciata, Deus lo vult! Cruciata, Deus lo vult! » Ailleurs dans ce catéchisme, j'ai aussi mis le serment français. Il est préférable de réciter le serment latin, mais si ce n'est pas possible, vous pouvez réciter le serment français. Pour certains, la guerre est un jeu ; pour d'autres, elle est une mortification, et nous comprenons les différences qui règnent entre les combattants d'un même royaume, car c'est Dieu qui a créé la diversité. Seulement, la diversité ne veut pas dire chaos et ne doit pas mener à des luttes intestines. Bref, si la guerre s'avère douloureuse pour certains, vous ne devez guère vous perdre dans les ténèbres mais dans la lumière du Christ, à qui vous avez prêté allégeance ! Sur le champ de bataille, ni pillage ni viol ne seront commis par un Croisé sans qu'il ne soit condamné à mort pour son crime déshonorant. Nous ne sommes point des mahométans, nous n'avons pas de loi dans notre tradition religieuse qui nous permet de marier des femmes sur le champ de bataille durant quelques heures afin de se satisfaire d'elles et de les répudier ensuite, en somme une légalisation du viol. Suivez l'exemple du chevalier Guillaume d'Orange qui disait à sa femme inquiète avant de retourner à la guerre : « Non, je vous jure, Madame, que je ne toucherai jamais d'autres lèvres que les vôtres. » Soyez fidèles envers vos épouses, car ce que vous leur faites, vous le faites au Christ, et lorsque vous viendra l'idée de piller des innocents et des pauvres gens, souvenez-vous que vous n'êtes pas des révolutionnaires ou des communistes, alors respectez la propriété de votre prochain, ne transgressez ni le sixième ni le septième commandement ! Funck-Brentano dit (ibid., p. 192-205) : « Voici les derniers moments de Guillaume d'Orange exaltés de patriotisme : Vers douce France il s'est retourné, un vent de France lui souffle au visage. Il découvre sa poitrine pour le laisser entrer à plein. Placé contre le vent, il se met à genoux : "Ô doux souffle qui vient de France. France je te remets entre les mains du Seigneur. Je ne pense plus te revoir." ... Des devoirs des chevaliers... essayons d'en donner un tableau d'ensemble. Eustache Deschamps leur consacre une de ses ballades : "Péché fuir, l'Église devez défendre, la veuve aussi, l'orphelin entreprendre, être hardi et le peuple garder, humble cœur toujours doit travailler, guerre loyale et grand voyage, lâcheté en ses œuvres ne doit trouver [et] doit aimer son seigneur avec droiture..." ... les dix commandements du Code de la chevalerie : "I. Tu croiras en tout ce qu'enseigne l'Église et observeras ses commandements, II. Tu protégeras l'Église, III. Tu auras le respect de toutes les faiblesses et t'en constituera le défenseur, IV. Tu aimeras le pays où tu es né, V. Tu ne reculeras pas

devant l'ennemi, VI. Tu feras aux infidèles une guerre sans trêve, VII. Tu t'acquitteras exactement de tes devoirs féodaux s'ils ne sont pas contraires à la Loi de Dieu, VIII. Tu ne mentiras pas et seras fidèle à la parole donnée, IX. Tu seras généreux en tes avoirs, X. Tu seras partout le champion du droit et du bien contre l'injustice et le mal." ... Si le chevalier fidèle à l'honneur était honoré... celui qui avait méfait ou gravement manqué à ses devoirs, était châtié d'une manière aussi rude que dégradante. Quelles fautes... pouvaient motiver le châtement ? Avant tout la lâcheté. Est puni qui "honteusement se part de la bataille ou de la besogne ordonnée" Des chevaliers sont traduits en jugement pour avoir combattu dans les rangs des infidèles... Le chevalier condamné à la dégradation était hissé sur un échafaud d'où il voyait briser et fouler aux pieds ses armes et les différentes pièces de son équipement guerrier. Il les avait déshonorées. Ses écus, ses armories étaient renversés dessus dessous, opération qui suivait le décès... Des prêtres disaient ensuite sur la tête du condamné le psaume VIII qui prononce des malédictions contre les traîtres. Puis, un poursuivant jetait à la tête du coupable un bassin d'eau chaude pour effacer le caractère vénérable dont l'avait marqué l'adoubement. Enfin, [il] était tiré au bas de l'échafaud par une corde attaché à son cou et traîné jusqu'à l'église où les prêtres disaient sur lui les prières [pour les] morts. » L'ennemi qui a combattu Dieu par ignorance, car il ne l'avait jamais connu, a droit à notre sympathie lorsqu'il est repentant. Mais le déserteur de l'armée du Christ n'a pas droit à la sympathie, il est d'une répugnance sans borne, il a connu son Père et l'a trahi. Qu'ils se repentent donc, ces lâches, mais qu'ils sachent qu'ils mourront, qu'importe leur repentance, et que nous ne les pardonnerons pas tant qu'ils ne seront pas morts ! Pour en finir avec la féodalité, concentrons-nous sur la treizième ordonnance, précisément sur ce propos : « ... nous ne décrétons en aucun cas un service militaire forcé... ». Je ne suis pas le juif Zelensky, je ne compte donc pas forcer les signatures des départs pour le champ de bataille ni enlever les jeunes éligibles en les contraignant à monter dans une voiture. Néanmoins, pour la sécurité de tous, je décrète que, lorsqu'un bailliage est attaqué, le bailli a le droit et le devoir d'instaurer, pour tous les hommes de 15 à 45 ans n'ayant point de fonction ou dont la fonction n'est pas vitale pour le bailliage et ses habitants, un service militaire de 40 jours, comme durant la féodalité, afin qu'ils défendent le bailliage. Ce décret est défensif et non offensif, et personne de sensé ne peut me reprocher un tel décret.

Les Douze Promesses de l'Adoubant (candidat à l'adoubement), à réciter durant l'adoubement (la cérémonie où le sermenté reçoit son arme après le serment d'allégeance qui est l'adhésion à l'O.S.D., armée catholique et royale de France et devient un combattant.) :

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit

I. Je répète et renouvelle toutes les promesses faites à Notre-Seigneur Jésus-Christ et au Commandeur Athanase de France durant mon serment d'allégeance.

II. Je promets de ne jamais me détourner de la dévotion due à la Très Sainte Vierge Marie, Notre Reine ; car Elle est l'océan qu'il nous faut traverser pour atteindre le continent.

(« Le continent » veut dire Jésus-Christ.)

(Je pense qu'il est très juste de rappeler que la Très Sainte Vierge Marie était aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ lorsqu'il fut crucifié ; c'est maintenant aux hommes d'être aux pieds de la Très Sainte Vierge, la plus belle Fleur du Paradis - Ode à la Très Sainte Vierge – Le Révérend Père Alexis-Marie Lépicier dit, La plus belle Fleur du paradis, : « Marie renferme en elle-même toutes les perfections répandues dans l'univers... Marie est cette Femme que vit Saint Jean, "revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles" » Que dis-je ? Ce n'est pas aux pieds de la Très Sainte Vierge que doivent être les hommes et leurs nations, mais sous les pieds de Marie, car la lune et la terre sont elles-mêmes sous les pieds de Marie ; c'est un fait incontestable. Ibidem : « Cette Femme

incomparable est bien la plus belle fleur du Paradis, fleur d'un tel parfum, que, pour peu qu'on ne la respire, elle suffit à remplir l'âme des plus suaves délices (...) en devenant Mère du Verbe Incarné, Marie devait par le fait même, devenir la Souveraine et la Maîtresse de tout l'univers (...) Le très saint nom de Marie, uni à celui de Jésus, possède une puissance secrète pour mettre en fuite le démon, et remplit de consolation et d'espérance l'âme de celui qui le prononce avec foi et amour. Ne semble-t-il pas que Dieu ait accordé à ces deux noms un pouvoir bienfaisant de sanctification et de vie, et cela précisément parce que Jésus et Marie sont les objets les plus chers à son amour ? Aussi tout bon chrétien doit-il prononcer souvent, avec foi, vénération et confiance, ces deux [très] saints noms : il doit les invoquer dans ses besoins, et faire son possible pour empêcher qu'ils soient profanés par des bouches impures. Hélas, pourquoi faut-il que des noms si grands si saints et si chers à nos cœurs, soient pour beaucoup un objet de mépris et de railleries ? Ô mon Dieu ! Que votre nom terrible et adorable soit sanctifié dans les noms très doux de Jésus et de Marie ! En eux se trouvent notre vie et notre salut ! » En les terres du Royaume de France, si quelqu'un ne vénère pas la Très Sainte Vierge, il est digne de mort, même si cette loi devrait s'appliquer dans tout l'univers. Si quelqu'un milite contre la dévotion due à Marie ou sa co-rédemption, il sera condamné à mort. Ainsi, manque à sa promesse l'adoubé qui, voyant le Très Saint Nom de Marie outragé, ne va pas à la rencontre du blasphémateur pour le châtier et le forcer à — pour faire pénitence — vénérer une image ou une statue de la Très Sainte Vierge, que les blasphémateurs du Très Saint Nom de Marie soient fustigés et forcés à se prosterner devant Celle qu'ils ont outragée ! Et surtout, pas de pardon sans humiliation, sinon son Divin Fils pourrait, lors de notre jugement, dire : "Qu'avez-vous fait lorsque Ma Mère était outragée ?", tout en sachant qu'il y a peu, et en France, des vandales ont brisé et brûlé une statue de la Très Sainte Vierge : qu'on les retrouve donc et qu'à leur tour on les brise à grands coups de masse, pour ensuite les jeter dans une fosse de flammes ici-bas et dans l'au-delà ; ou, dans le cas contraire, laissons cela impuni, et c'est nous que le Divin Juge fera brûler éternellement dans l'enfer réservé aux blasphémateurs et à tous les lâches, les faux amoureux de Jésus et de Marie, qui abandonnent leur croix face au danger... Et qu'est-ce que ce danger ? La mort durant l'application du châtiment, et par qui ? Les forces de la République anti-Marie et pro-Marianne. Or, il n'y a pas de plus belle récompense que Dieu puisse donner à l'un de Ses disciples que de prendre son âme lors d'un acte si glorieux, alors qu'Il aurait pu la reprendre durant un péché honteux ! PRIEZ DONC UNE DERNIÈRE FOIS LE ROSAIRE ET VENGEZ LE NOM DE MARIE ! La plus belle Fleur du Paradis : « Le premier pas pour arriver à la connaissance de Jésus-Christ, Rédempteur du monde, est la croyance en la divine Maternité ; aussi celui-là fait-il naufrage dans la foi chrétienne, qui se refuse à reconnaître en Marie la vraie Mère de Dieu (...) Ô mon âme, conserve avec un soin jaloux la dévotion dont tu es animée envers la Mère de Dieu : cette sainte dévotion te conduira infailliblement au salut. », La plus belle Fleur du Paradis : « N'est-ce pas avec l'aide de Marie que les princes de la terre, tout en tenant d'une main ferme les rênes du gouvernement, savent procurer à leurs sujets la paix et la prospérité ? "Par moi règnent les rois". N'est-ce pas grâce à Elle, que les sages législateurs font triompher, dans leurs États, la vérité et la justice ? "Par moi, les législateurs ordonnent ce qui est juste". » N'est-ce pas aussi pour Elle et par Elle que tous les guerriers devraient faire guerre ? Ibidem : « Bien que Dieu eût pu seul sauver l'homme, lui qui l'avait créé sans le concours d'aucune créature, il voulut néanmoins que sa Mère Immaculée coopérât avec lui à cette grande entreprise, l'unissant ainsi d'une manière tout intime à l'œuvre de la Rédemption (...) Il est donc juste de proclamer Marie la Co-Rédemptrice du genre humain, et de l'honorer comme telle. C'est là le plus beau titre que nous puissions lui donner, puisqu'il résume tous les bienfaits que nous devons à cette glorieuse Mère. », La plus belle Fleur du Paradis : « Marie, étant la vraie Mère de Jésus, Roi et Seigneur de l'univers est par le fait même Reine et Maîtresse, non seulement des hommes mais encore des Anges. Elle possède donc, avec Jésus, un droit de propriété sur toutes les créatures, en sorte qu'elle peut en disposer selon son bon plaisir. Nous pouvons même dire, en toute vérité, que Dieu, en créant le monde, avait tout spécialement en vue ces deux personnes, qu'il aime plus que tous les hommes et les anges, réunis ensemble. Oui, c'était bien pour Jésus et Marie que Dieu formait tout ce vaste univers et en ornait les

différentes parties. Réjouis-toi, ô mon âme, de voir ta Souveraine et ta Reine tenir en ses mains le sceptre de l'univers ! Admire cette femme incomparable, élevée à la plus haute dignité que l'on puisse concevoir... » Et fais voir l'ombre de Ses pieds au reste de la terre encore infidèle à Son règne ! Ne les laisse pas aveugles ; qu'ils acceptent de voir l'ombre qui plane au-dessus de leurs nations. Mets fin à leur mépris, et s'ils résistent, soumets-les ; s'ils refusent encore, qu'ils périssent ! S'ils n'ont pas voulu de leur plein gré s'humilier devant la Très Sainte Vierge, humilie-les toi-même : tue-les, rapt leurs enfants, bâtis des églises sur leurs terres, remplis-les de statues mariales et éduque leurs enfants à la dévotion mariale. Ces rebelles brûleront éternellement en enfer, tandis que leurs enfants s'enfonceront et avanceront de plus en plus loin dans les terres de leur nation et imposeront la dévotion mariale dans chaque maison ! Je parle ici des nations protestantes et mahométanes qui ne vénèrent point la Très Sainte Vierge : ces nations-là, passez-les toutes au fil de l'épée jusqu'à ce que tous leurs habitants disent : « J'atteste que Marie est Vierge et Très Sainte, qu'Elle est la Mère de Dieu, de l'Église et de tous les catholiques, qu'Elle est digne de vénération et de dévotion, et qu'Elle est la Co-Rédemptrice du genre humain. », Ibidem : « L'excellence de la maternité divine est si grande, qu'elle donne droit à Marie à un culte, inférieur, il est vrai, au culte dû à la divinité, mais pourtant supérieur au culte que nous devons aux Saints (...) Le culte que les chrétiens rendent à Marie n'est point un hommage vain ou stérile : c'est une source de biens innombrables, tant pour les individus que pour la société. Ce culte est d'abord un moyen très efficace pour arriver à Jésus ; car l'amour de Marie conduisent l'âme spontanément à l'amour de notre divin Sauveur, dont la Vierge Sainte est la copie la plus parfaite qui ait jamais existé. Ensuite, l'honneur que nous rendons à Marie rejaillit nécessairement sur Jésus, et devient pour lui une source de gloire et de louange ; car il est écrit que les parents sont la gloire de leurs enfants : "Gloria filiorum patres eorum" (...) Aussi l'Église se plaît-elle à répéter que Marie a détruit, à Elle seule, toutes les hérésies dans l'univers entier : "Gaude, Maria Virgo, cunctas haereses sola interemisti in universo mundo". Enfin, le culte que l'on rend à Marie est une source intarissable de biens... car cette puissante Reine n'abandonne jamais ses serviteurs ; Elle les aide continuellement pendant leur vie, et se plaît à les assister à l'heure de la mort : à l'amour Elle répond par l'amour : "Ego diligentes me diligo". », Ibid : « Âmes chrétiennes, cultivez, à l'exemple de la Mère de Dieu, la belle fleur de l'humilité ; ce n'est que par elle que vous attirerez sur vous les bénédictions divines. La ruine des anges, aussi bien que celle des hommes, eut son principe dans la rébellion au commandement divin, et c'est également dans l'orgueil, que se consomme la damnation éternelle des réprouvés Au contraire, c'est dans l'imitation sincère de l'humilité de Jésus et de Marie, que se trouvent le principe de la consommation de notre salut. », La plus belle Fleur du Paradis : « C'est surtout au pied de la Croix, que brilla de son plus vif éclat la force de Marie. Poussée par l'immense charité qui brûlait dans son cœur, cette Vierge immaculée, put assister à la consommation du grand sacrifice, et continuer à être, jusqu'au bout, témoin du mystère de la Rédemption [Seules la Très Sainte Vierge et Marie-Madeleine sont restées aux pieds de Jésus-Christ durant sa crucifixion, excepté Saint Jean ; tous les autres Apôtres avaient fui.]. En réalité, personne ne pouvait mieux que la Vierge sainte, rendre témoignage à la divinité et en même temps à l'humanité de Jésus attaché à la Croix, et expirant pour le salut du monde (...) Aussi Elle n'hésite pas à s'exposer au péril de la mort pour confesser Jésus-Christ. Et certes, il était à croire que les Juifs déicides n'épargneraient pas la mère de leur victime. Si ce danger fut éloigné, ce fut par la toute-puissance de l'Homme-Dieu, qui avait défendu qu'aucun de ses parents ne fut soumis, à cause de lui, à une mort violente. S'il n'en avait pas été ainsi, Marie, croyons-nous, eût été la première victime mise à mort en haine du Christ. Aussi est-il juste de la proclamer la femme forte par excellence. », Ibidem : « Sainte Jeanne d'Arc naquit au village de Domremy, en Lorraine, de parents pieux et honnêtes, qui ne lui donnèrent pas de grandes richesses, mais qui léguèrent une dévotion solide, une foi sincère et une tendre confiance dans le patronage de la Sainte Vierge. Son enfance se passa au milieu des occupations d'une vie simple et retirée : la garde d'un troupeau et la prière partageaient tout son temps. Son bonheur était de se trouver au pied de l'autel de Marie. Mais la Reine du ciel préparait cette nouvelle Judith à combattre, sous son patronage, les batailles du

Seigneur. Par des visions répétées, Dieu lui commanda d'aller au secours du roi Charles VII, réduit à l'extrémité, et de relever ainsi le Royaume de France, appelé avec raison le Royaume de Marie : « Regnum Galliae, regnum Mariae ». Malgré ce qui lui en coûtait de se séparer des siens, Jeanne obéit généreusement à l'ordre du ciel. Avant de partir, elle alla, tout d'abord, se prosterner devant la statue de la Sainte Vierge à Vaucouleurs, puis, elle fit faire trois étendards. Le premier, destiné à être porté à la tête de l'armée, avait comme devise : Jésus, Marie ; le second représentait Jésus Crucifié et Marie au pied de la Croix ; le troisième qu'elle tenait toujours en main, représentait l'Annonciation de la Sainte Vierge. Elle déploya une force d'âme admirable au milieu des batailles, ranimant le courage des soldats par la promesse du succès final de leurs armes. Avant le combat, les soldats, par ordre de Jeanne, devaient se confesser et recevoir la sainte communion. Groupés autour de l'étendard de Marie, ils chantaient des cantiques en l'honneur de leur céleste Patronne. » Marchant sur les pas de Sainte Jeanne d'Arc et du Roi Louis XIII, l'Ordre de Saint-Dismas a couronné la Très Sainte Vierge Marie, Reine de France – et donc Jésus-Christ, Roi de France – et a décidé qu'aucun homme et qu'aucune femme n'était aujourd'hui digne de porter le titre de Roi de France et de Reine de France, surtout pas moi, Athanase de France, indigne serviteur de Jésus et de Marie. L'Abbé André Jean-Marie Hamon dit, Notre-Dame de France : « Après trois siècles de prospérité et de gloire, Notre-Dame de Bethléhem vit encore arriver de nouveaux jours de deuil. Sous le règne de Charles VII, les Anglais, maîtres de tout le pays, vinrent ravager Ferrières, brûlèrent l'église, dont ils ne laissèrent debout que la flèche. Mais le Ciel ne laissa pas ce crime impuni. Selon une légende traditionnelle, le soldat anglais qui avait mis le feu au lieu saint se sentit tout à coup dévoré jusqu'au fond des entrailles comme par un feu mystérieux dont rien ne pouvait éteindre les ardeurs ; et dans l'excès de sa douleur, il alla se précipiter dans un puits voisin. En 1607, un prieur du monastère, voulant constater le fait, fit sonder le fond de ce puits, et on y trouva des ossements humains. » Celui-là n'a pas droit au Ciel, celui qui combat le culte de la Très Sainte Vierge, que ce soit en s'attaquant à ses lieux ou à ses doctrines. L'Abbé Joseph Lémann dit, La Mère des chrétiens et la Reine de l'Église : « N'est-il pas apparent comme le plein jour, ce phénomène surnaturel qui remplit le monde : Marie alimente l'Église ? Elle l'alimente, comme un fleuve alimente les fontaines, comme la sève alimente toutes les plantes. Quelle surabondante et réjouissante alimentation ! Il n'y a qu'à regarder pour la décrire : Elle alimente la prière de l'Église. – Immédiatement après le Pater, on récite l'Ave. Son nom n'est-il pas mêlé à toutes les intercessions ? "Ô Femme, tu es si grande et tu as tant de puissance, que celui qui veut une grâce et ne recourt pas à toi, veut que son désir vole sans ailes." Elle alimente la hiérarchie de l'Église. – La hiérarchie étant une subordination des rangs les uns aux autres au moyen de l'autorité et de l'obéissance, Marie rend suave l'exercice de l'autorité, et facilite la promptitude de l'obéissance. Le Pape lui offre ses clefs, l'évêque, sa houlette, le prêtre, son étole ; et tout le monde est brebis à ses pieds. Elle alimente l'unité de l'Église. – Terrible comme une armée rangée en bataille, l'intrépide Vierge, n'a jamais pu être entamée ni tournée par aucune hérésie. Sous sa garde, comme derrière un boulevard inexpugnable, la construction de l'Église se poursuit, irréprochable dans l'unité de ses parties ; et les hérésies n'ont jamais emporté que des pierres de rebut. Elle alimente l'enseignement de l'Église. – A la suite de l'exorde de chaque sermon, n'est-ce pas Elle que prédicateur et auditoire invoquent de concert, pour être éclairés et touchés ? Au-dessus de la chaire du docteur de l'Université comme au milieu de l'humble école de village, son image n'est-elle pas placée comme siège de la Sagesse ? Elle alimente la sainteté de l'Église. – Sans Elle, la pureté aurait-elle ses épanouissements aux mille nuances délicates et tendres : candeur, modestie, cloîtres de vierges, foyers chastes ? Sans Elle, les parfaits avanceraient-ils dans le chemin de la perfection ? Les imparfaits oseraient-ils s'y engager ? Y aurait-il sans Elle, des retours de prodiges, des conversions de pécheur ? Au Confiteor, après Dieu, c'est à Elle qu'on fait l'aveu de ses fautes, et ils est moins pénible : Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie... Elle alimente l'apostolat de l'Église. – "Les îles m'attendent" c'est le cri enthousiaste de chaque missionnaire ; le souffle virginal de la Reine des Cieux et des mers enfle la blanche voile, qui l'emmène ! Puis, quand apparaissent beaux sur les montagnes les pieds de celui qui propage les biens de l'Évangile, leur beauté n'est-elle pas

encore un reflet de Celle qui, la première, annonça dans les montagnes de Juda la bonne nouvelle à sa cousine Élisabeth ? Elle alimente la perpétuité de l'Église. – Saint Paul a dit du Christ : Il était hier, il est aujourd'hui et il sera dans tous les siècles ; on peut dire, dans un sens subordonné, de la jeune et ravissante Épouse du Christ : grâce à Marie, l'Église était hier, elle est aujourd'hui et sera dans tous les siècles. Vouloir trouver une perfection de l'Église où Marie n'intervienne pas comme dispensatrice est une chose impossible. Aussi, les Pères se sont plus à la nommer l'Aqueduc qui amène dans l'Église l'abondance des grâces. Qu'est-ce qu'un aqueduc ? C'est un canal qui, tantôt souterrain, tantôt à fleur du sol, conduit l'eau d'un lieu à un autre, malgré les inégalités du terrain. On appelle, cependant, plus spécialement de ce nom les canaux qui, portés sur des arcades disposées en un seul ou plusieurs rangs superposés, traversent marais, rivières, monts et vallées, pour transporter l'eau à des lieux secs et arides. – Ô Marie, vous avez été le canal favorable qui, malgré les inégalités de notre nature vicieuse, et à travers marais de l'impureté, monts de l'orgueil et vallées du découragement, nous apporté du ciel, le Christ, avec lui le torrent des grâces : vos vertus étaient les arcades de fleurs qui soutenaient et amenaient sûrement ce doux trésor ! La sécheresse de la terre a aussitôt cessé : l'Église était le délicieux jardin qui remplaçait partout l'aridité (...) Les protestants ne sont point de cet avis. "Est-il si donc si nécessaire, disent-ils, d'avoir recours à Marie. N'est-il pas plus logique, plus convenable et plus court, de s'adresser à Dieu lui-même ?" Nous répondons : Il ne s'agit plus, en cette matière épuisée, de discuter des mois et des années comme on l'a fait depuis Luther, pour savoir s'il est plus logique, plus convenable et plus court de s'adresser directement à Dieu. Il s'agit de savoir si Dieu a établi que ses grâces passeraient par Marie, pour arriver aux hommes, et s'il a établi que les prières des hommes passeraient également par Marie, pour mieux monter à Lui. Eh bien, rendez-vous à l'évidence, elle est plus que jamais en vigueur cette loi, cette délicieuse nécessité ; Elle est en vigueur, puisque l'Église catholique, qui est la colonne de la vérité, le déclare formellement : quel intérêt aurait-elle à tromper les hommes ? Elle est en vigueur, puisque les quinze siècles de christianisme qui ont précédé Luther, ce recours à Marie était un fait constant et universel, qui progressait comme la plus belle chose du monde ; et puisque, depuis Luther, nonobstant toutes ses oppositions et celles de ses continuateurs, l'alimentation de l'Église par Marie, demeure le grand fait du monde, avec une magnificence toujours grandissante, alors qu'à coté de cette superbe, jaillissante et consolante alimentation, les temples protestants ressemblent à des citernes crevassées, qui ne peuvent plus retenir l'eau. Vous en appelez, dites-vous encore, chers protestants, contre cet état de choses, à l'autorité de la Bible ; mais la Bible approuve cet état de choses, et le soutient de ses textes et de ses figures : De ses textes ; par exemple, celui-ci : la Bible ne dit-elle pas au Cantique (c'est Dieu qui parle) : "Une seule est ma Colombe, ma parfaite ; elle est unique pour sa mère, préférée de celle qui lui a donné la vie." Quelle est cette unique colombe, cette parfaite ? Sinon l'Église catholique, qui possède l'unité et qui est incomparable en perfection et en beauté. Et qui est cette Mère pour qui la colombe est unique ? Sinon, la Vierge Marie, qui aime l'Église avec une tendresse exclusive. », Ibid : « Accourez, jeunes filles de toutes les nations, et venez former le cortège de la Vierge et de son Fils, de la Reine des vierges et du Roi des anges ! » En le Royaume de France, toutes les fillettes sont de pieuses, discrètes et généreuses princesses et toutes les femmes des reines, appelées à imiter leur Impératrice, la Très Sainte Vierge Marie. Tous les livres ici cités sont donc non seulement vivement conseillés aux jeunes garçons et aux hommes afin de renforcer leur dévotion envers cette Très Sainte Impératrice, mais sont aussi et uniquement obligatoires dans les classes et les écoles réservées aux filles, afin que toutes aient la Femme parfaite pour modèle. Et par Dieu Tout-Puissant, et par le Divin Fils de Marie : que la honte soit sur tous les pères qui préféreraient que leurs filles soient comme Beyoncé plutôt que comme la Très Sainte Vierge, et que la honte soit sur les ânes qui préféreraient avoir des épouses imitant Mia Khalifa plutôt qu'imitant la Très Sainte Vierge. Qu'ont-ils dans la tête ? Ces hommes préfèrent le déchet au plus beau de tous les bijoux ; ils éloignent d'eux le diamant le plus brillant ! L'Abbé Joseph-Épiphanie Darras dit, La Légende de Notre-Dame : « Un vaillant et noble chevalier, après avoir combattu pour Dieu et Notre-Dame dans les guerres saintes d'outre-mer, était revenu déposer sa lourde armure à la porte d'un

monastère de l'ordre de Citeaux, et sollicitait l'honneur de combattre désormais dans les rangs de cette milice sacrée. Noblesse et science ne s'alliaient pas toujours, en ces temps, où les fils des héros signaient, sans lire, avec le pommeau de leur épée. Les moines voulurent donc instruire le nouveau religieux dans les saintes lettres. Un docte et bon vieillard fut donné pour maître, et remplit avec zèle ce pieux devoir. Mais le disciple, après les plus constants efforts, ne put retenir de ses leçons que les deux mots latins : Ave Maria. Dans son ignorance naïve ; il leur trouvait un charme indicible et des sens merveilleux. Il s'accoutuma à les redire avec un plaisir toujours nouveau, de sorte que le reste de sa vie se passa à méditer ces douces paroles. Quelques années après, il s'endormit en paix dans le Seigneur, et fut enterré dans le cimetière du couvent. Le lendemain, on vit que de son tombeau s'était élevé un lis d'une éclatante blancheur. Sur chacune de ses fleurs étaient écrits en lettres d'or ces deux mots : Ave Maria. Tous les religieux accoururent pour contempler cette merveille ; on ouvrit le tombeau et l'on vit que le lis avait sa racine dans la bouche même du bon chevalier qui avait prononcé tant de fois ces paroles de bénédiction. C'est ainsi que Marie se plaisait à récompenser par des douces faveurs la piété de ses enfants. » Pour gagner le Paradis, commence par dire : AVE MARIA. Pas besoin d'être un génie pour être délivré par Marie. L'Abbé Théodore Combalot dit, Le culte de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu : « La Bienheureuse Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras; voilà la théologie de l'enfance, voilà sa religion, son culte, sa science et sa vie. Ah ! Si les jeunes générations épouvantent la terre par une corruption intellectuelle, morale et même physique, inconnue dans les siècles de foi, c'est qu'aux traditions évangéliques de la [Très] Sainte Famille, c'est qu'au culte civilisateur de la douce Marie, ont succédé les idolâtries maternelles d'un sensualisme énervant, et la funeste influence de cet enseignement païen qui, depuis quatre siècles, empoisonne le monde. La jeunesse de toute l'Europe est élevée dans une atmosphère d'idées, de souvenirs et de mensonges empruntés aux siècles les plus corrompus de la Grèce et de Rome païenne. On la passionne pour des fables poétiquement stupides, et on lui fait prendre à dégoût les divines réalités de l'Évangile. Mères chrétiennes, relevez l'autel de Marie et de Jésus enfant, au sein de vos familles ; nourrissez l'intelligence, la mémoire et le cœur de vos enfants des doctrines descendues du Ciel, des récits merveilleux dictés par le Saint-Esprit aux écrivains sacrés , faites leur aimer les chastes beautés du monde de la grâce ; dégoûtez-les de tous ces rêves du paganisme, et vous verrez disparaître, du sein de la famille, ce naturalisme antichrétien, qui mène les générations élevées avec de brillants mensonges, et des fables corruptrices, à l'égoïsme de l'état sauvage, où à la barbarie policée des sociétés païennes. Le culte de la Très-Sainte Vierge, si accessible à l'âme des enfants, si attrayant pour des générations baptisées dans la grâce de Jésus-Christ et qui n'ont pas foulé aux pieds les richesses divines que le Fils de Dieu fait Homme a apportées aux nations chrétiennes, est un culte rempli de charmes pour la jeune-fille. La dévotion envers la Reine des Anges, s'empare de toutes les puissances de son âme, avec une force pour ainsi dire irrésistible. » En bref, la Très Sainte Vierge appelle et convoque toutes les âmes à son culte : guerriers et fillettes, génies et néophytes, etc.)

III. Je promets de ne jamais abandonner mon arme durant le combat, pour quelque raison que ce soit, et de mener bataille jusqu'au bout.

IV. Je promets de ne jamais reculer d'un pas durant le combat, que ce soit par lâcheté ou par stratégie, et de ne jamais appeler à la capitulation ou au défaitisme.

V. Je promets de ne jamais tourner mon arme contre mes frères d'allégeance sermentés, mes frères d'armes adoubés et mes chefs, à moins qu'ils ne s'attaquent à la Foi catholique ou trahissent le Royaume de France.

VI. Je promets de veiller à ce que mon abstinence ne se brise point par l'agression, et que les difficultés de la guerre ne me rendront point pervers ou pilleur, mais tempéré, respectueux et généreux avec tous, et de respecter les biens d'autrui, tant charnels que matériels.

(Pas de viol... et pas de pillage.)

VII. Je promets de me battre pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et du Royaume de France, et non pour le salaire, ni pour ma propre gloire, ni pour celle de mon commandeur temporel, Athanase de France, ni pour celle du bailli qui me dirige.

(Le Royaume de France, appauvri, ne peut encore se permettre de verser des salaires ; ainsi, jusqu'au jour où cela sera possible : patience et saisie des biens des juifs, des banques et des sociétés judéo-mondialistes et libertines.)

VIII. Je promets de ne point lire d'autre livre que le Catéchisme O.S.D., manifeste du Royaume de France, tant que je ne l'aurai point entièrement lu et compris, et de me tenir à son enseignement.

(Excepté les livres catholiques, ex : la Vulgate, le Catéchisme de Saint Pie X, etc.)

IX. Je promets de chérir l'histoire de la Sainte Église catholique et du très catholique peuple des Francs, et de ne jamais salir leur mémoire.

(Prétendre que Clovis, Charles Martel, Charlemagne, Godefroy de Bouillon ou Saint Louis eurent tort de guerroyer revient à salir leur mémoire. Un vrai Franc, ne peut dire que des louanges de ces valeureux guerriers. Cette interdiction ne protège cependant pas la mémoire des Français, ex : Louis XIV le Gallican ou Henri III l'Efféminé. Excepté Louis XIII et Louis XVI — sans leur rendre un culte —, car leurs règnes ne furent point sans erreurs.)

X. Je promets de faire tout ce que je peux afin d'offrir une sépulture digne aux corps de mes frères d'armes tombés sur le sentier de la Croisade.

(Si cela n'est VRAIMENT pas faisable, la promesse n'est pas rompue.)

XI. Je promets de prendre soin de mon arme et de ne pas gaspiller mes munitions.

XII. Si je venais à rompre mon serment d'allégeance ou l'une de mes promesses, je promets de me laisser châtier — pourvu qu'une telle chose ne m'arrive jamais !

Me voilà adoubé, me voilà combattant de l'Ordre de Saint-Dismas, armée catholique et royale du Royaume de France ! Ainsi soit-il.

En ce qui est de la huitième ordonnance, j'ai voulu mettre fin à l'idée erronée selon laquelle les hommes auraient un devoir de surprotéger toutes les femmes, même lorsqu'elles sont criminelles. Ceux qui soutiennent cette idée devraient se remémorer l'exemple de nos prédécesseurs, qui étaient fidèles à la Loi de Dieu, laquelle ordonne que les magiciennes soient tuées, comme il est écrit dans Exode 22,17 : "Tu ne laisseras pas vivre la magicienne." Ainsi, les sorcières furent brûlées sur les bûchers, et personne ne contesta cette loi sous prétexte qu'elles étaient des femmes. Car une coupable est une coupable, et elle doit être livrée aux flammes.

En ce qui est de la onzième ordonnance, j'ai usé du terme « vol non nécessaire » pour indiquer que l'individu, qui vole des vivres par nécessité pour sa survie ou celle de son prochain, ne sera point condamné, car Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 66, art. VII) : "Parce qu'il y a beaucoup de malheureux qui sont dans le besoin... Si la nécessité est tellement évidente et pressante qu'il soit manifeste qu'on doive la secourir immédiatement avec ce qui se présente et qu'il n'est pas possible de la secourir autrement, alors on peut licitement lui venir en aide avec le bien d'autrui, soit qu'on le prenne ouvertement, soit qu'on le prenne en secret. Cet acte n'est, à proprement parler, ni un vol,

ni une rapine." Lorsque je parle d'envoyer des voleurs sur le champ de bataille, je parle des cambrioleurs ou des voleurs de voitures et autres biens non nécessaires à la survie, et ceux attrapés après avoir volé de la nourriture ou une couverture et autres biens nécessaires ne seront ni giflés, ni amendés, ni même moqués, mais celui qui vole ces biens nécessaires alors que son foyer en est déjà assez comblé devra restituer les biens volés, et s'il ne le peut point, il devra alors rendre une compensation et s'arranger avec les propriétaires des biens volés comme le dit Saint Thomas d'Aquin (IIa-IIae, q. 62, art. II) : "Il est de nécessité de salut de restituer ce qu'on a dérobé injustement." Ensuite, en ce qui concerne mon propos sur les vandales, je parle là de ceux qui vandalisent autant les biens d'autrui : maisons, voitures, etc., tout comme de ceux qui vandalisent les biens sacrés de l'Église : églises, cimetières, statues, etc. Mais notre ordonnance ne se limite qu'à réquisitionner les vandales incapables de dédommager leur vandalisation, ceux ne pouvant point régler leurs dettes auprès de leurs victimes seront donc dans l'obligation de se soumettre à la réquisition pour pouvoir toucher une solde qui servira de dédommagement à leurs victimes. Je considère aussi comme des vandales ceux qui pratiquent la simonie, c'est-à-dire ceux qui volent des calices ou autres biens sacrés dans les églises, et cela n'auront à payer leur dette que devant le Seigneur, tout comme ceux qui détruisent les statues ou commettent autres sacrilèges et blasphèmes. Nous leur proposons donc la mort ou la réquisition. En ce qui est des usuriers, nous savons que l'usure est une pratique abusive que l'Église n'a jamais cessé de combattre. Ainsi, quiconque pratique l'usure se verra ses profits malhonnêtes confisqués et rendus aux victimes de l'usure, et nous mettrons tout en œuvres pour que les victimes récupèrent l'entièreté de leur somme perdue. L'argent en trop sera versé aux pauvres comme aumône, ou comme dîme aux églises, ou encore comme financement de la Croisade. Mais si les usuriers, pour quelque raison, n'ont pas la possibilité de rendre leurs profits malhonnêtes, ceux-là seront réquisitionnés, et de même que pour les voleurs et les vandales, leurs soldes serviront à compenser les victimes de leurs profits malhonnêtes, et, comme il a été déclaré au deuxième concile de Latran : "Quiconque exigera des usures sur l'argent d'autrui, ou même sur le sien propre, ou qui, par une exaction usuraire quelconque, s'y adonnera au détriment et au péril de son âme, qu'il soit tenu pour infâme et étranger à la société des chrétiens, et même s'il meurt, qu'aucune sépulture ecclésiastique ne lui soit accordée. Si quelqu'un, clerc ou laïc, contrevient à ce statut, qu'il soit frappé d'excommunication." ou le Concile de Vienne (1311-1312) : "Les prêteurs d'argent concluant pour la plupart des contrats usuraires si fréquemment avec secret et ruse qu'ils ne peuvent être condamnés que difficilement, nous décrétons qu'ils sont contraints... d'ouvrir leurs livres de comptes, lorsqu'il est question d'usure. Si en effet quelqu'un est tombé dans l'erreur de présumer affirmer avec pertinence que la pratique de l'usure n'est pas un péché, nous décrétons qu'il doit être puni comme hérétique." et pour finir le Pape Benoît XIV dans Vix pervenit : "L'espèce de péché appelée usure et dont le lieu propre est le contrat de prêt – dont la nature demande qu'il soit rendu autant seulement que ce qui a été reçu – consiste pour le prêteur à exiger – au nom même de ce contrat – qu'il lui soit rendu davantage que ce qui a été reçu et, par conséquence, à affirmer que le seul prêt donne droit à un profit, en plus du capital prêté. Pour cette raison, tout profit de cette sorte qui excède le capital est illicite et usuraire. Personne ne pourra être préservé de la souillure du péché d'usure en arguant du fait que ce profit n'est pas excessif ou inconsidéré mais modeste, qu'il n'est pas grand mais petit. Ni du fait que celui à qui on le réclame n'est pas pauvre mais riche. Ou bien encore que l'argent prêté n'a pas été laissé inactif mais a été employé très avantageusement pour augmenter sa propre fortune, acquérir de nouveaux domaines, ou se livrer à un négoce fructueux... Que les chrétiens ne s'imaginent pas que les usures ou d'autres injustices semblables puissent faire fleurir les branches du commerce. Bien au contraire, Nous apprenons de la Parole divine elle-même que « la justice élève une nation, mais la honte des peuples, c'est le péché. » (Prov 14, 34)."

En ce qui est de mon propos sur la repentance des voleurs, il s'inspire du martyr de Sainte Marie Goretti, qui fut tuée après avoir refusé les avances d'un homme, Alessandro Serenelli, en lui disant : « Non ! C'est un péché ! Dieu ne le veut pas ! » À l'hôpital, avant de mourir,

elle déclara : « Oui, pour l'amour de Jésus, je lui pardonne... et je veux qu'il soit avec moi au paradis. » Si nous avions affaire à une telle miséricorde de la part des victimes, les vies des coupables ne seraient pas abrégées ; néanmoins, Alessandro Serenelli avait été condamné à trente années d'emprisonnement, bien qu'il se soit repenti à Dieu et qu'il se soit confessé. C'est pour cela que les coupables repentis devront servir à la Croisade, pour se racheter devant Dieu, mais aussi auprès de leurs victimes. Ainsi, ils honoreront leurs victimes, leurs familles, et le peuple de France, et laveront le déshonneur qui les a souillés par leurs actes, et peut-être, si Dieu le veut, dans Sa grâce infinie, et par Son décret, ils seront martyrisés durant la Croisade et accéderont au Royaume de Dieu.

(C'est ce qui fait la chrétienté et l'Ordre de Saint-Dismas : tous peuvent se repentir et sont invités à faire pénitence, car le maudit peut devenir un béni ! Entre frères, nul jugement sur le passé d'avant le baptême et la confession ne subsistera, de même pour la moquerie, car cet Ordre est fraternel et nous voulons que tous nous rejoignent : Français et étrangers, criminels repentis et innocents de toujours, jeunes et anciens, handicapés et avantagés, génies et attardés, fortunés et infortunés, tous sont les bienvenus !)

Catéchisme de Trente, du dixième article du Symbole - *Je crois en la rémission des péchés* : Au moment où nous faisons notre première profession de Foi, en recevant le Saint Baptême qui nous purifie, le pardon que nous recevons est si plein et si entier, qu'il ne nous reste absolument rien à effacer... Il ne faut pas s'imaginer que ce pouvoir de pardonner s'applique seulement à certaines espèces de fautes : Non. Il n'en est aucune, si criminelle qu'elle soit, ou qu'on la suppose, que la Sainte Église ne puisse remettre. Il n'est personne, si méchant et si coupable qu'il soit, qui ne doive espérer avec assurance son pardon, pourvu que son repentir soit sincère. Ce pouvoir non plus n'est point limité de telle sorte, que l'on puisse en user seulement dans un temps déterminé. Quelle que soit l'heure à laquelle le pécheur veuille revenir au bien, il ne faut pas le rejeter.

Catéchisme de Trente, cinquième demande de l'Oraison Dominicale - *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* : La meilleure Aumône, la meilleure manière d'exercer la miséricorde, c'est d'oublier les injures et de vouloir du bien à ceux qui nous ont fait tort à nous, ou aux nôtres, dans nos biens, dans notre réputation et dans notre personne... Il n'y a rien, qu'on ne peut même imaginer rien de plus injuste que de demander à Dieu d'être pour nous plein de douceur et de miséricorde, si nous-mêmes nous sommes durs pour notre prochain, et ne pratiquons la douceur envers personne.

En ce qui est de la quatorzième ordonnance, elle s'inspire en grande partie de ces trois enseignements :

Saint Robert Bellarmin dit (Les Controverses de la foi chrétienne contre les hérétiques de ce temps, 5ème controverse, livre III, chapitre 20) : Il reste, enfin, la question de la peine des hérétiques que, après le jugement et la condamnation de l'Église, les princes politiques peuvent et doivent infliger. Commençons par leurs livres, et montrons brièvement que c'est en toute justice qu'ils sont interdits et brûlés. On le prouve cela, d'abord, par la coutume antique et perpétuelle non seulement des chrétiens, mais aussi des païens. Valère Maxime rapporte (livre 1, chapitre 1) que quand on découvrit, à Rome, des livres qui semblaient réduire la religion à rien, le préteur de la ville, de par l'autorité du sénat, les brûla en présence de tout le peuple. Marcus Tullius, Cicéron (livre 1, de la nature des dieux), rapporte que Protagoras, parce qu'il avait écrit des livres nuisibles à la religion, fut, sur l'ordre des Athéniens, chassé de la ville et de la campagne, et que ses livres ont été brûlés, pendant que des orateurs les dénonçaient. Ensuite, au temps des apôtres, Saint Luc rapporte (actes 19) que, après que plusieurs aient été convertis par les apôtres, des livres curieux et vains ont été apportés et brûlés devant tous. Et Clément (au livre premier des constitutions apostoliques), déclare que les apôtres avaient, au début, interdit aux fidèles les livres des Gentils et des faux prophètes. Eusèbe écrit aussi (livre 7, chapitre 6 de son histoire) que

Denys, l'évêque d'Alexandrie, qui vécut autour des années 250, fut blâmé par les fidèles parce qu'il lisait les livres des hérétiques. Dans les siècles qui suivirent, le zèle des fidèles contre les livres des hérétiques ne fit que croître. En effet, le concile de Nicée jugea que les livres d'Arius étaient dignes du feu, comme Nicéphore l'atteste (livre 8, chapitre 18). Et Constantin vit à faire exécuter ce décret en menaçant de la peine capitale ceux qui cacheraient les livres d'Arius, comme le révèle son épître citée par Socrate (livre 1, chapitre 6) et par Nicéphore (livre 8, chapitre 25.) Socrate écrit (livre 1, chapitre 21) que Marcel d'Ancyre a été condamné parce qu'il n'avait pas voulu brûler ses livres pour les purger de leurs erreurs. Car on ne recevait pas à la pénitence les hérétiques avant qu'ils aient brûlé leurs livres. À peu près à la même époque, Épiphané, au synode convoqué à Chypre, voulut que les livres d'Origène soient lus, comme le rapporte Socrate (livre 6, chapitre 9 de son histoire). Le synode permit aux seuls évêques de lire les livres des hérétiques, quand la chose s'avérera nécessaire. Peu de temps après, quand l'hérésie de Nestorius fut condamnée au concile d'Éphèse, et ses livres interdits, l'empereur Théodose ordonna de les brûler, comme Liberatus le rapporte (au chapitre 10 de son bréviaire). Nous a d'ailleurs été conservée cette loi de Théodose condamnant les hérétiques. Environ au même temps, apparut la loi d'Honorius et de Théodose qui obligeait de brûler en présence des évêques, tous les livres des astrologues dans lesquels se trouvait quelque chose de contraire à la religion catholique. Pour une raison semblable, le concile de Chalcédoine a condamné les livres d'Eutychès, et les empereurs Valentinien et Martien les ont prohibés par une loi sévère. Ces livres personne ne devait les lire ou oser les conserver; et on devait les rechercher diligemment pour qu'ils soient tous brûlés, comme nous le montre le concile de Chalcédoine (actes, 3) et la loi qui a été conservée (L, quicumque, versets nulli, et omnes, canon sur les hérétiques), À la même époque, Saint Léon (épître 91, à Turbius, chapitres 15 et 16), a interdit la lecture des livres de certains hérétiques. Il ajouta que seraient considérés comme hérétiques les évêques qui permettraient que les hérétiques logent dans les maisons des fidèles. Un peu après, le pape Gélase, dans un concile de 70 évêques, proposa (dist 15, canon sancta roma) un index des hérétiques, dont les livres ne doivent pas être lus par les fidèles. Un peu après, au 5ème, fut condamné le synode d'Anthyme, ainsi que ses livres. Et l'empereur Justinien imposa une grave peine, rien de moins que l'amputation des mains, pour ceux qui copient ces livres, et il ordonna que ces livres soient brûlés partout. Nous avons encore cette constitution (synode 5 acte 1, et dans les novellis, constitution 42.) Le bienheureux Grégoire (livre 14, chapitre 1 des Morales) rapporte que c'est sur l'ordre de l'empereur Tibère, que le livre d'Eutychès a été brûlé, après que Grégoire ait convaincu son auteur d'hérésie... Le concile de Constance, dans sa huitième session, confirme le décret du concile romain qui interdisait la lecture des livres de John Wyclif. Et le concile ordonna de composer un index des livres hérétiques, pour que tous connaissent les livres qu'on doit fuir et brûler. Il s'ensuit que la coutume de l'Église a toujours été semblable. C'est un fait, il ne nous reste aucun des livres des anciens hérétiques. Comment donc ont pu s'évanouir tant de volumes de Valentin, de Marcion, d'Arius, d'Eunome, de Nestorius, de Pélage, et les autres que les saints pères ont réfutés ? N'est-ce pas là un nouvel argument en notre faveur ? On le prouve par une deuxième raison. Les colloques des hérétiques sont très pernicioeux, et doivent donc être évités avec soin. Les livres sont donc encore plus nuisibles et contagieux et doivent être évités. Saint Paul (Romains, 16) : « Je vous prie de bien observer ceux qui font des dissensions et qui donnent de fausses interprétations à la doctrine que vous avez apprise. Car, par des douces paroles et des bénédictions, ils séduisent les cœurs des innocents. » 2 Timothée 3 : « Évite-les. » Tite 3 : « Évite l'hérétique. » Épître de Saint Jean : « Si quelqu'un vient vous voir sans présenter cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne le saluez pas. » Saint Irénée (livre 3, chapitre 3) : « Les apôtres et leurs disciples avaient une telle peur qu'ils ne disaient même pas un mot à ceux qui adultéraient la vérité. » Saint Cyprien (livre 1, épître 3 à Cornelius) : « Que nos frères bien-aimés rejettent et évitent les paroles et les conversations de ceux dont le discours infecte l'âme comme un cancer. » Et plus bas : « N'ayez aucune relation avec ces gens-là, aucune familiarité, aucune conversation ! Nous sommes séparés d'eux dans la mesure même où ils sont des transfuges. » Saint Athanase

(dans la vie de Saint Antoine) : « Il n'a jamais fait cadeau de paroles amicales aux manichéens ou aux autres hérétiques, car il dénonçait ces amitiés et ces relations comme étant la perte de l'âme. Il détestait les ariens au point qu'il leur défendait à tous de monter jusqu'à lui. » Et, à l'heure de sa mort, le même Antoine disait : « Évitez les venins des hérétiques et des schismatiques, suivez ma haine envers eux. Et sachez tous que je n'ai jamais eu une parole pacifique avec eux. » Saint Augustin (épître 62) : « Nous vous avertissons et nous vous commandons de fuir l'hérétique, de peur qu'il ne fasse tomber le faible et le petit, et que nous ne puissions plus ensuite le ramener dans le droit chemin. » Saint Léon (sermon 18 sur la passion du Seigneur) : « Évitez les entretiens avec les vipères d'hérétiques, car vous n'avez rien de commun avec eux, eux qui ne sont chrétiens que de nom. » S'il faut éviter avec tant de soin les conversations avec les hérétiques, ne faut-il pas éviter plus encore leurs livres ? Car, un discours écrit dans un livre est bien mieux présenté, et est plus rempli d'artifices de toutes sortes que les paroles utilisées dans une conversation. Il est, en plus, toujours à la portée de la main. Les discours et les colloques sont rares, et les paroles prononcées s'envolent vite. Mais les paroles écrites dans un livre demeurent à perpétuité. Elles nous sont toujours présentes. Elles voyagent avec nous, et s'assoient avec nous dans la maison. Les livres se répandent facilement. Quelqu'un peut, par un livre, parler à presque toute la terre en même temps. Les livres pénètrent dans des villes et des maisons que l'auteur n'a jamais vues, et où il n'aurait peut-être pas la permission d'entrer. L'expérience enseigne la même chose. Car, de vive voix, John Wyclif a perverti peu de personnes. Car, il n'enseigna qu'en Angleterre, et, en mourant, il ne laissa que peu d'héritiers de son erreur. C'est par ses livres qu'il a perverti toute la Tchéquie. Voir Cochlæus dans son histoire des Hussites. Mais on nous fait plusieurs objections. La première. Il y a beaucoup de bonnes choses dans les livres des hérétiques, et il semble idiot, à cause de quelques mauvaises choses, de se priver de beaucoup de bonnes choses. Et on le confirme en disant que, s'il en était ainsi, beaucoup de livres de pères devraient être brûlés. Et aussi parce que l'Église tolère les livres des Gentils, des Juifs, des Turcs, et des anciens hérétiques comme Origène, Tertullien, Eusèbe, Pélage. Je réponds qu'il ne faut pas nier la vérité, mais que ce n'est pas dans les livres des hérétiques qu'il faut la lire. Car, là, elle n'est d'aucun profit, mais elle est très nuisible. Saint Grégoire (livre 5, chapitre 11 des mémoires), écrit que c'est le propre des hérétiques de mélanger le vrai avec le faux, et le bien avec la mal. Car s'ils ne disaient que du faux et du mal, ils seraient rejetés par tous. S'ils ne disaient que du vrai et du bien, ils ne seraient pas hérétiques. Ils mêlent le bien au mal pour autoriser le mal par le bien, et pour cacher le mal par le bien. Voilà pourquoi le Christ et les apôtres ont interdit aux démons de dire la vérité. Pour que les Juifs n'acquiescent pas la vraie foi par eux, de peur que, par la suite, ils n'apprennent d'eux des faussetés. Luc 4 : « Le Seigneur ne permettait pas aux démons de dire : tu es le Christ, le Fils de Dieu. » Et actes 16, Paul a interdit au démon de dire : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut, qui vous annoncent la voie du salut. » De plus, il ne convient pas de recevoir la vérité de ceux qui sont les ennemis de la vérité, les hérétiques. Comme l'écrit Gellius (livre 18, chapitre 3 sur les Lacédémoniens) : « Lors d'une réunion du conseil suprême de la république, un homme érudit et docte, mais malhonnête et vicieux, énonça la meilleure sentence, qui plut à tous, de sorte qu'il sembla pendant un certain temps qu'on dût agir d'après son avis. Mais ne pouvant souffrir que le meilleur conseil soit souillé par la turpitude de son auteur, ils choisirent l'homme le plus vertueux, pour que, au consentement de tous, ils proposent la même solution. Et cet avis fut changé en décret, sans faire aucune mention du premier qui l'avait proposé. À la première confirmation tirée des écrits des pères, je réponds, d'abord, que les pères ne sont pas des ennemis de l'Église, et que leurs erreurs ne sont pas des hérésies, mais des défaillances humaines. De plus, les erreurs des pères sont des erreurs éteintes et mortes, qui ne peuvent plus nuire à personne. Car une erreur nuit quand elle est défendue avec acharnement. J'ajoute que les erreurs des pères ne furent pas détectées de leur vivant, autrement, eux, ou d'autres, en leurs noms, les auraient amendées; ou elles auraient été rejetées par l'Église. Mais, c'est après leurs morts, qu'on les a détectées et qu'elles ont été réprouvées par tous, comme eux aussi les auraient réprouvées s'ils avaient été encore en vie. Au sujet des erreurs des Gentils, je dis qu'on les tolère parce qu'elles ne

nuisent plus, puisqu'elles sont des erreurs mortes. Car, il n'y a personne, aujourd'hui, qui ne rie des dogmes des anciens. On n'a jamais, non plus, entendu dire que des chrétiens aient été dépravés par les livres des anciens, qu'ils aient été convertis au paganisme, comme à chaque jour on en voit devenir hérétiques. Il est vrai que, au temps des apôtres, plusieurs combattaient les dogmes des païens. Clément écrit même que les livres des Gentils ont été interdits (livre 1, chapitre, constitutions ecclésiastiques.) Et pour la même raison, ces livres ont été prohibés par le concile de Carthage 4, (chapitre 15.) Au sujet des livres des Juifs et des Turcs, je réponds qu'ils sont d'une meilleure condition que ceux des hérétiques. Car, ces gens-là sont ouvertement des ennemis du christianisme, et ne trompent pas avec le nom chrétien comme le font les hérétiques. Voilà pourquoi même les plus simples savent distinguer les dogmes des Juifs et des mahométans des dogmes chrétiens. Mais détecter des hérésies, seuls le peuvent des hommes très instruits. Il faut dire aussi que les livres des Juifs et des Turcs sont prohibés quand ils contiennent des blasphèmes contre le Christ, ou sont jugés pernicioeux pour les chrétiens, comme le Talmud des Juifs. Au sujet d'Origène, de Tertullien, d'Eusèbe et de Pélage, je dis que leurs livres sont permis parce que leurs hérésies sont éteintes, et qu'ils ont de la valeur à cause de leur antiquité. Ajoutons, au sujet de Pélage, que nous n'avons rien sous son nom. Mais, sous le nom de Jérôme, combien de commentaires brefs sur chacune des épîtres de Saint Paul n'avons-nous pas, ainsi que sur le symbole faussement attribué à Damase. Et c'est dans une lettre à Démetriade (tome 4), que nous trouvons d'autres hérésies de Pélage. Deuxième argument. Saint Paul (1 Thessal, 5) : « Ne méprisez pas les prophéties, éprouvez tout. Ce qui est bon, gardez-le ». Voilà quel en est le sens : « Si quelqu'une prédit des choses futures, ou interprète l'Écriture par la parole ou par l'écrit, ne faites pas la sourde oreille. Écoutez et lisez. Ce qui est conforme à la doctrine catholique, gardez-le, le reste, rejetez-le. » Je réponds que l'apôtre parle des prophéties et des écrits quand on ne sait pas encore s'ils sont bons ou mauvais. Il ne veut pas qu'on les rejette avant de les avoir examinés. Mais, quand une chose a été soigneusement examinée, et qu'il s'est avéré qu'elle est mauvaise, il veut qu'on la rejette instantanément. Et tels sont tous les écrits qui sont prohibés par nous. C'est-à-dire qu'ils ont été prohibés après avoir été examinés et trouvés répréhensibles. Ensuite, même si l'apôtre écrivait à toute l'église, il ne veut pas que tout soit fait par tous, mais par ceux qui le peuvent, et à qui cela incombe en vertu de leur office. Exemple. Quand on envoie à une université certains articles pour être examinés, on ne les envoie pas à tous ceux qui sont dans l'université, mais seulement aux maîtres. De la même façon, quand l'apôtre ordonne d'examiner, en église, les prophéties et les interprétations scripturaires, il est certain qu'il ne veut pas que cela soit fait par les cordonniers et les cimentiers, mais par les évêques et leurs conseillers. Ils tirent un argument des témoignages des pères de l'Église suivants : Denys d'Alexandrie, Theophile d'Alexandrie, Saint Jérôme et Gélase. Quand on reprocha à Denys d'Alexandrie de lire les livres des hérétiques, (Eusèbe, livre 7, chapitre 6 de son histoire), il répondit avoir eu une vision qui lui disait : « Lis tout ce qui vient dans ta main. Ces choses t'aideront à tout expliquer et prouver. » Quand on reprocha à Theophile de lire Origène, il répondit, comme Socrate le rapporte (livre 6, chapitre 15 de son histoire) qu'il lisait pour conserver ce qui est bon, et rejeter ce qui est mauvais. Dans l'épître à Alexandre et à Minérius, Saint Jérôme dit qu'il lit les livres des hérétiques pour en retirer ce qui est bien, même s'il sait que quelques-uns le lui reprochent. Saint Gélase (dans le tome du lien de l'anathème), voulant prouver que le concile de Chalcédoine peut en partie être reçu, et en partie non, apporte, comme exemple, des livres écrits par des hérétiques, qui sont reçus en partie, et qui sont rejetés en partie. Et il ajoute : éprouvez tout, gardez ce qui est bon, rejetez ce qui est mauvais. Au dernier, je réponds qu'il faut comprendre ainsi l'exemple de Gélase. Dans le concile de Chalcédoine, il y avait des choses bonnes et mauvaises. Quelques-unes qu'on pouvait accepter, d'autres qu'il fallait rejeter, comme dans les livres des hérétiques. Son intention n'est quand même pas qu'on puisse recevoir les livres des hérétiques à cause du vrai mélange au faux, comme on reçoit le concile de Chalcédoine. Car autres sont les conciles des saints pères et autres les livres des hérétiques. Bien que la vérité inscrite dans les livres des hérétiques soi bonne, et doive être reçue si on la trouve ailleurs, voici quelles sont ses paroles : « Dans les livres des hérétiques, ne lisons-nous pas

beaucoup de choses qui se rapportent à la vérité ? Devra-t-on réfuter la vérité parce qu'on réfute leurs livres où se trouvent de la perversité ? Ou devons-nous recevoir leurs livres pervers parce que la vérité qui s'y trouve n'est pas niée par eux ? » Aux autres, je réponds. Ces citations nous font voir qu'il y a toujours eu, dans l'église, la coutume d'éviter la lecture des livres hérétiques, car autrement, personne n'aurait fait de reproche à ces pères. Je dis ensuite que la lecture des livres hérétiques a toujours été concédée aux évêques, et à beaucoup d'autres. Il ne faut donc pas s'étonner si Denys et Theophyle, qui étaient patriarches, et Saint Jérôme qui a toujours été considéré comme un grand érudit, pouvaient, de plein droit, lire tous les livres. Je dis enfin qu'il n'y a probablement jamais eu de loi universelle, mais seulement une coutume, interdisant la lecture des livres hérétiques, à l'exception des livres d'Arius. Mais, c'est maintenant une loi de l'église universelle à laquelle il faut obéir.

Grégoire XVI dit (Mirari Vos ; 15 août 1832) : À cela se rattache la liberté de la presse, liberté la plus funeste, liberté exécrationnelle, pour laquelle on n'aura jamais assez d'horreur et que certains hommes osent avec tant de bruit et tant d'insistance, demander et étendre partout. Nous frémissons, vénérables Frères, en considérant de quels monstres de doctrines, ou plutôt de quels prodiges d'erreurs nous sommes accablés ; erreurs disséminées au loin et de tous côtés par une multitude immense de livres, de brochures, et d'autres écrits, petits il est vrai en volume, mais énormes en perversité, d'où sort la malédiction qui couvre la face de la terre et fait couler nos larmes. Il est cependant, ô douleur ! des hommes emportés par un tel excès d'impudence, qu'ils ne craignent pas de soutenir opiniâtrement que le déluge d'erreurs qui découle de là est assez abondamment compensé par la publication de quelque livre imprimé pour défendre, au milieu de cet amas d'iniquités, la vérité et la religion. Mais c'est un crime assurément, et un crime réprouvé par toute espèce de droit, de commettre de dessein prémédité un mal certain et très grand, dans l'espérance que peut-être il en résultera quelque bien ; et quel homme sensé osera jamais dire qu'il est permis de répandre des poisons, de les vendre publiquement, de les colporter, bien plus, de les prendre avec avidité, sous prétexte qu'il existe quelque remède qui a parfois arraché à la mort ceux qui s'en sont servis ? Mais bien différente a été la discipline de l'Église pour l'extinction des mauvais livres, dès l'âge même des Apôtres. Nous lisons, en effet, qu'ils ont brûlé publiquement une grande quantité de livres. Qu'il suffise, pour s'en convaincre, de lire attentivement les lois données sur cette matière dans le Ve Concile de Latran et la Constitution publiée peu après par Léon X, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, pour empêcher « que ce qui a été heureusement inventé pour l'accroissement de la foi et la propagation des arts utiles, ne soit perverti en un usage tout contraire et ne devienne un obstacle au salut des fidèles ». Ce fut aussi l'objet des soins les plus vigilants des Pères de Trente ; et pour apporter remède à un si grand mal, ils ordonnèrent, dans le décret le plus salubre, la confection d'un Index des livres qui contiendraient de mauvaises doctrines. « Il faut combattre avec courage », disait Clément XIII, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, dans sa lettre encyclique sur la proscription des livres dangereux, « il faut combattre avec courage, autant que la chose elle-même le demande, et exterminer de toutes ses forces le fléau de tant de livres funestes ; jamais on ne fera disparaître la matière de l'erreur, si les criminels éléments de la corruption ne périssent consumés par les flammes » Par cette constante sollicitude avec laquelle, dans tous les âges, le Saint Siège Apostolique s'est efforcé de condamner les livres suspects et dangereux et de les arracher des mains des hommes, il apparaît clairement combien est fautive, téméraire, injurieuse au Siège Apostolique, et féconde en grands malheurs pour le peuple chrétien, la doctrine de ceux qui, non contents de rejeter la censure comme trop pesante et trop onéreuse, ont poussé la perversité, jusqu'à proclamer qu'elle répugne aux principes de la justice et jusqu'à refuser audacieusement à l'Église le droit de la décréter et de l'exercer... Tirez le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu, et donnez la nourriture à ceux qui ont faim de la justice. Choisissez pour cultiver avec soin la vigne du Seigneur, n'agissez que dans ce but et travaillez tous ensemble à arracher toute racine amère du champ qui vous a été confié, à y étouffer toute semence de vices et à y faire croître une heureuse moisson de vertus. Embrassez avec une

affection toute paternelle ceux surtout qui appliquent spécialement leur esprit aux sciences sacrées et aux questions philosophiques : exhortez-les et amenez-les à ne pas s'écarter des sentiers de la vérité pour courir dans la voie des impies, en s'appuyant imprudemment sur les seules forces de leur raison. Qu'ils se souviennent que c'est « Dieu qui conduit dans les routes de la vérité et qui perfectionne les sages », et qu'on ne peut, sans Dieu, apprendre à connaître Dieu, le Dieu qui, par son Verbe, enseigne aux hommes à le connaître. C'est à l'homme superbe, ou plutôt à l'insensé de peser dans des balances humaines les mystères de la foi, qui sont au-dessus de tout sens humain, et de mettre sa confiance dans une raison qui, par la condition même de la nature de l'homme, est faible et débile.

Léon XIII dit (*Immortale Dei* ; 1er novembre 1885) : La liberté de penser et de publier ses pensées, soustraite à toute règle, n'est pas de soi un bien dont la société ait à se féliciter; mais c'est plutôt la source et l'origine de beaucoup de maux. La liberté, cet élément de perfection pour l'homme, doit s'appliquer à ce qui est vrai et à ce qui est bon... Il n'est donc pas permis de mettre au jour et d'exposer aux yeux des hommes ce qui est contraire à la vertu et à la vérité... la liberté illimitée de penser et d'émettre en public ses pensées ne doit nullement être rangée parmi les droits des citoyens, ni parmi les choses dignes de faveur et de protection...

(Les deux papes d'heureuse mémoire, Grégoire XVI et Léon XIII, contredisent d'ailleurs l'antipape Jean XXIII, qui dit dans *Pacem in Terris* : « Tout être humain a droit au respect de sa personne, à sa bonne réputation, à la liberté dans la recherche de la vérité, dans l'expression et la diffusion de la pensée... Chacun a le droit d'honorer Dieu suivant la juste règle de la conscience et de professer sa religion dans la vie privée et publique. » Pareillement, la « liberté » de conscience, c'est-à-dire la « liberté » religieuse, n'est pas un droit humain que procure l'Église. Grégoire XVI dit dans *Mirari Vos* : « De cette source empoisonnée de l'indifférentisme, découle cette maxime fausse et absurde ou plutôt ce délire : qu'on doit procurer et garantir à chacun la liberté de conscience ; erreur des plus contagieuses, à laquelle aplanit la voie cette liberté absolue et sans frein des opinions qui, pour la ruine de l'Église et de l'État, va se répandant de toutes parts, et que certains hommes, par un excès d'impudence, ne craignent pas de représenter comme avantageuse à la religion. Eh ! "quelle mort plus funeste pour les âmes, que la liberté de l'erreur !" disait Saint Augustin. » — L'enseignement de l'Église contredit l'enseignement de la Contre-Église. Concile Vatican II, *Dignitatis humanae* : « Ce Concile du Vatican déclare que la personne humaine a droit à la liberté religieuse. Cette liberté consiste en ce que tous les hommes doivent être exempts de toute contrainte de la part tant des individus que des groupes sociaux et de quelque pouvoir humain que ce soit, de telle sorte qu'en matière religieuse nul ne soit forcé d'agir contre sa conscience ni empêché d'agir, dans de justes limites, selon sa conscience, en privé comme en public, seul ou associé à d'autres. Il déclare, en outre, que le droit à la liberté religieuse a son fondement réel dans la dignité même de la personne humaine telle que l'ont fait connaître la Parole de Dieu et la raison elle-même. Ce droit de la personne humaine à la liberté religieuse dans l'ordre juridique de la société doit être reconnu de telle manière qu'il constitue un droit civil. » Mais, comme l'enseigne Pie XII, *Discours aux juristes italiens*, 6 décembre 1953 : « Ce qui ne répond pas à la vérité et à la loi morale n'a objectivement aucun droit à l'existence, ni à la propagande, ni à l'action. » — L'erreur n'a aucun droit !)

Les livres cités dans l'*Index Librorum Prohibitorum* sont interdits et doivent être détruits. Nous demandons aux sujets de détruire eux-mêmes les ouvrages figurant dans cette liste. En ce qui concerne les « bibles » protestantes et modernistes — Segond, Darby, « Bible » de Jérusalem, TOB — elles doivent être enterrées dans un drap ou une boîte ; si vous ne pouvez pas les enterrer, brûlez-les. Ce n'est point du tout un péché, Innocent III et l'Inquisition espagnole, ont de nombreuses fois ordonné de brûler des versions françaises ou espagnoles de la Bible, car c'était déjà une trop grande modernisation que d'en retirer le latin. Procurez-vous plutôt la Bible selon la Vulgate de l'Abbé Glaire, qui a été approuvée

par le Pape Pie IX. Code de droit canonique de 1917 (can. 1399) : « Sont prohibés : les livres des saintes Écritures, leurs annotations et leurs commentaires ; les versions des saintes Écritures en langue vulgaire, sans notes et non approuvées par le Saint-Siège. » Cette Bible est la seule à avoir reçu l'approbation du Saint-Siège. Toutefois, si vous ne pouvez vous la procurer, vous pouvez vous tourner vers la Bible Fillion, dont les commentaires de l'Abbé Fillion sont de grande qualité. Mais, tout comme la Bible du chanoine Crampon, le récit biblique et les versets sont trop dénaturés et, si je puis dire, « romancés », c'est-à-dire que des micro-détails sont ajoutés pour rendre la Bible « moins rigide » et plus moderne, ce qui la rend donc moins littérale. Il faut donc éviter ces deux bibles autant que possible ; mais, faute de mieux, elles sont passables. Néanmoins, il faudra mener une grande campagne éducative dans nos écoles et paroisses afin d'apprendre le latin aux enfants et aux paroissiens, afin que, dans les temps prochains, nos successeurs puissent détruire l'ensemble des traductions françaises de la Sainte Bible et ne se servir que de la Vulgate latine. J'ai lu la traduction de la Vulgate en français ; si je puis dire, les Saint Jérôme de Stridon et Saint Pie V ne lui donneraient pas l'heure. Quelques sens se perdent, quelques mots ne sont pas littéraux, ce qui est déjà trop, même si nous comprenons ce travail de traduction dans un monde qui a été délatinisé. À part cela, le Royaume de France se donne le droit souverain de censurer ou de proscrire n'importe quels livres comportant des perversions, même s'ils ne figurent pas dans l'Index. De plus, lorsqu'il est dit que nous n'avons pas l'intention de détruire la culture, il faut bien préciser qu'il s'agit ici de la culture catholique de la France. En effet, nous imposons la destruction de toute autre culture, qu'il s'agisse des cultures polythéistes : romaine, grecque, égyptienne — comme les statues de fausses divinités du Louvre, par exemple — mais aussi de la culture républicaine révolutionnaire maçonnique : la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe, le Louvre, etc.

(Le peuple français doit comprendre que le retour de la chrétienté en terre de France impose la tactique de la terre brûlée. Notre devoir, en tant que catholiques, est, s'il le faut, de ruiner notre économie, de détruire toutes nos infrastructures et de brûler nos forêts. Aussi, il est impératif pour le peuple français de comprendre que le drapeau tricolore n'est pas son drapeau, que la Marseillaise n'est pas son hymne, que les valeurs "liberté, égalité, fraternité" ne sont pas les siennes et que la Tour Eiffel est un monument offert à l'homme, non pas à Dieu telles les églises. La Tour Eiffel a été créée sur ordre des franc-maçons et elle a été construite plus haute que toutes les églises de Paris exprès pour dire : "L'homme est plus grand que Dieu, il a dépassé Dieu !" Ainsi, chaque lieu, objet, concept républicain, maçonnique et kabbalistique sera exterminé !)

Monseigneur Henri Delassus dit (La conjuration antichrétienne) : La franc-maçonnerie consiste en ceci : Tous les hommes sont égaux et libres, tous les hommes sont frères... la trilogie maçonnique : liberté, égalité, fraternité.

Le Père Nicolas Deschamps dit (Les sociétés secrètes et la société) : L'idée fondamentale de la franc-maçonnerie et de toutes les sociétés secrètes qui en dérivent : c'est la déification de l'humanité, où l'homme est mis à la place de Dieu.

Le Commandeur Athanase de France dit : Au feu les manuels scolaires républicains, car les écoles ne doivent pas être des usines à athées mais des usines à parfaits chrétiens. Ainsi, les élèves seront éduqués avec le Catéchisme de Saint Pie X, et les livres de Monseigneur de Ségur, et nous leur offrirons la véritable interprétation de la Sainte Bible selon les commentaires de la Catena Aurea, et sachez que chaque question scientifique a sa réponse dans la Sainte Écriture et la théologie, et ce n'est pas parce que les enfants sont jeunes qu'ils échapperont à l'enfer s'ils étaient inconscients de qui était leur Seigneur et s'ils ne l'aimaient point, ni ne le craignaient. Ainsi, ils apprendront les bases : compter, calculer, lire, écrire, l'histoire, et la religion plus que tout. Il n'y aura donc plus aucun cours de langues étrangères, d'arts, et de philosophie profane. Quelques rares écoles pourront néanmoins avoir des cours de chimie et de technologie, et les écoles organiseront

régulièrement chaque mois des journées d'entraînement militaire pour garçons qui seront encadrées par des combattants de l'Ordre de Saint-Dismas. Les garçons y apprendront la fraternité chrétienne, à tirer et à démonter un fusil d'assaut, et apprendront à se déplacer en groupe sur plusieurs kilomètres avec un fardeau sans faiblir.

(Le Catéchisme O.S.D. sera évidemment distribué et enseigné dans les écoles où nous y étudierons aussi la Bible selon la Vulgate de l'Abbé Glaire, le Catéchisme de Trente, la Somme théologique, et toutes les plus importantes encycliques et autres documents magistériels de Sainte Pierre à Pie XII — Certains disent que la Somme théologique et la scolastique ne sont pas adaptées à notre temps, ceci est un argument hérétique et moderniste — Saint Pie X dit dans Pascendi Dominici Gregis : "En ce qui regarde les études, Nous voulons et ordonnons que la philosophie scolastique soit mise à la base des sciences sacrées... Et quand Nous prescrivons la philosophie scolastique, ce que Nous entendons surtout par là - ceci est capital - c'est la philosophie que nous a léguée le Docteur angélique [Saint Thomas d'Aquin]. Nous déclarons que tout ce qui a été édicté à ce sujet par Notre Prédécesseur reste pleinement en vigueur, et, en tant que de besoin, Nous l'édiction à nouveau et le confirmons, et ordonnons qu'il soit par tous rigoureusement observé... Que les modernistes et leurs fauteurs se souviennent de la proposition condamnée par Pie IX : "La méthode et les principes qui ont servi aux antiques docteurs scolastiques, dans la culture de la théologie, ne répondent plus aux exigences de notre temps ni au progrès des sciences." — Et d'autres déclarent la Vulgate arriérée et dépassée par les traductions modernes. — Paul III, Concile de Trente, Sess. 4 : "Le saint concile, considérant qu'il ne sera pas d'une médiocre utilité pour l'Église de Dieu de faire connaître quelle est, de toutes les éditions latines des livres sacrés qui se débitent aujourd'hui, celle qui doit être tenue pour authentique, statue et déclare que l'ancienne version Vulgate, approuvée dans l'Église par le long usage de tant de siècles, soit prise comme authentique dans les leçons publiques, les disputes, les prédications et les explications ; et que personne n'ait, sous aucun prétexte, la hardiesse et la témérité de la rejeter." — Et cet enseignement a été réitéré par le Pape Léon XIII dans Providentissimus Deus : « Le professeur, fidèle aux prescriptions de ceux qui Nous ont précédé, devra faire usage de la version Vulgate. C'est celle, en effet, que le Concile de Trente a désignée comme authentique et comme devant être employée "dans les lectures publiques, les discussions, les prédications et les explications" ; c'est celle aussi que recommande la pratique quotidienne de l'Église. Nous ne voulons pas dire cependant qu'il ne faudra pas tenir compte des autres versions que les chrétiens des premiers âges ont utilisées avec éloges, et surtout des textes primitifs. » — Aller à l'école et recevoir une éducation catholique est un droit fondamental. L'école sera donc catholique, publique, gratuite et obligatoire jusqu'à l'âge de quinze ans, sauf si, à partir de douze ans l'écolier souhaite, de son propre chef, servir la cause de Dieu en travaillant ou en combattant.)

Léon XIII dit (Depuis le Jour ; 8 septembre 1899) : Est-il besoin d'ajouter que le livre par excellence où les élèves pourront étudier avec plus de profit la théologie scolastique est la Somme Théologique de Saint Thomas d'Aquin ? Nous voulons donc que les professeurs aient soin d'en expliquer à tous leurs élèves la méthode, ainsi que les principaux articles relatifs à la foi catholique. Nous recommandons également que tous les séminaristes aient entre les mains et relisent souvent le livre d'or, connu sous le nom de Catéchisme du Saint Concile de Trente... Remarquable à la fois par la richesse et l'exactitude de la doctrine et par l'élégance du style, ce catéchisme est un précieux abrégé de toute la théologie dogmatique et morale. Qui le posséderait à fond aurait toujours à sa disposition les ressources à l'aide desquelles un prêtre peut prêcher avec fruit, s'acquitter dignement de l'important ministère de la confession et de la direction des âmes, et être en état de réfuter victorieusement les objections des incrédules.

Saint Pie X dit (Acerbo Nimis ; 15 avril 1905) : Parce que, de nos temps surtout, l'âge plus avancé n'a pas moins besoin d'enseignement religieux que l'enfance, tous les Curés et les autres Prêtres ayant charge d'âmes, sans préjudice de l'Homélie ordinaire sur l'Évangile qui

doit se faire tous les jours fériés à la Messe Paroissiale, choisiront l'heure qui pourra attirer une assistance plus nombreuse, en dehors de celle qui est réservée à l'instruction des enfants, pour adresser aux Fidèles une catéchèse en un langage facile, approprié à leur intelligence. Dans ce but, ils se serviront du Catéchisme de Trente, de façon à traiter dans l'espace de quatre ou cinq ans toute la matière du Symbole, des Sacrements, du Décalogue, de la Prière et des Commandements de l'Église.

(Il faut enseigner à tous la Somme théologique et le Catéchisme de Trente, aux fidèles, enfants et adultes, et non plus seulement, comme à l'époque, aux séminaristes, car aujourd'hui nous avons peu de prêtres et les vrais chrétiens sont de nouveau réduits à un petit troupeau, comme au temps des Apôtres. Si nous voulons reprendre le contrôle de la France, il nous faut une population éduquée et pleine de vertus : le contrôle de la France passe par le contrôle des esprits !)

Pie XI dit (Divini Illius Magistri ; 31 décembre 1929) : C'est un fait que les hommes, créés par Dieu à son image et à sa ressemblance, ayant leur destinée en lui, perfection infinie, et se trouvant au sein de l'abondance grâce aux progrès matériels de maintenant, se rendent compte aujourd'hui plus que jamais de l'insuffisance des biens terrestres à procurer le vrai bonheur des individus et des peuples; aussi sentent-ils plus vivement en eux cette aspiration vers une perfection plus élevée que le Créateur a mise au fond de leur nature raisonnable, et ils veulent l'atteindre principalement par l'éducation. Mais beaucoup d'entre eux, s'appuyant pour ainsi dire outre mesure sur le sens étymologique du mot, prétendent tirer cette perfection de la seule nature humaine et la réaliser avec ses seules forces. D'où il leur est aisé de se tromper, car, au lieu de diriger leurs visées vers Dieu, premier principe et fin dernière de tout l'univers, ils se replient et se reposent sur eux-mêmes, s'attachant exclusivement aux choses terrestres et éphémères. C'est pourquoi leur agitation sera continuelle et sans fin tant qu'ils ne tourneront pas leurs regards et leur activité vers l'unique but de la perfection qui est Dieu, selon la parole profonde de Saint Augustin : "Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous." Il est donc de suprême importance de ne pas errer en matière d'éducation, non plus qu'au sujet de la tendance à la fin dernière, à laquelle est intimement et nécessairement liée toute l'œuvre éducatrice. En fait, puisque l'éducation consiste essentiellement dans la formation de l'homme, lui enseignant ce qu'il doit être et comment il doit se comporter dans cette vie terrestre pour atteindre la fin sublime en vue de laquelle il a été créé, il est clair qu'il ne peut y avoir de véritable éducation qui ne soit tout entière dirigée vers cette fin dernière. Mais aussi, dans l'ordre présent de la Providence, c'est-à-dire depuis que Dieu s'est révélé dans son Fils unique, qui seul est *la voie, la vérité et la vie*, il ne peut y avoir d'éducation complète et parfaite en dehors de l'éducation chrétienne. On voit par là l'importance suprême de l'éducation chrétienne, non seulement pour chaque individu, mais aussi pour les familles et pour toute la communauté humaine, dont la perfection suit nécessairement la perfection des éléments qui la composent. Pareillement, des principes énoncés ressort clairement et avec évidence l'excellence, peut-on dire incomparable, de l'œuvre de l'éducation chrétienne, puisqu'elle a pour but, en dernière analyse, d'assurer aux âmes de ceux qui en sont l'objet la possession de Dieu, le Souverain Bien, et à la communauté humaine le maximum de bien-être réalisable sur cette terre; ce qui s'accomplit de la part de l'homme de la manière la plus efficace qui soit possible, lorsqu'il coopère avec Dieu au perfectionnement des individus et de la société. L'éducation, en effet, imprime aux âmes la première, la plus puissante et la plus durable direction dans la vie, selon une sentence du sage bien connue : Le jeune homme suit sa voie; et même lorsqu'il sera vieux il ne s'en détournera pas. C'est ce qui faisait dire avec raison à Saint Jean Chrysostome : "Qu'y a-t-il de plus grand que de gouverner les âmes et de former les jeunes gens aux bonnes mœurs ?" Mais aucune parole ne nous révèle mieux la grandeur, la beauté et l'excellence surnaturelle de l'œuvre de l'éducation chrétienne que la sublime expression d'amour par laquelle Notre-Seigneur Jésus, s'identifiant avec les enfants, déclare : Quiconque reçoit en mon nom un de ces petits enfants me reçoit. Cependant, pour ne pas

commettre d'erreur dans cette œuvre de souveraine importance, et pour lui donner, avec l'aide de la grâce divine, la meilleure direction possible, il est nécessaire d'avoir une idée claire et exacte de l'éducation chrétienne et de ses éléments essentiels : A qui appartient-il de donner l'éducation ? Quel est le sujet de l'éducation ? Quelles conditions de milieu requiert-elle nécessairement ? Quelle est la fin et la forme propre de l'éducation chrétienne selon l'ordre établi par Dieu dans l'économie de sa Providence ? L'éducation est nécessairement œuvre de l'homme en société, non de l'homme isolé. Or, il y a trois sociétés nécessaires, établies par Dieu, à la foi distinctes et harmonieusement unies entre elles, au sein desquelles l'homme vient au monde. Deux sont d'ordre naturel: la famille et la société civile; la troisième, l'Église, est d'ordre surnaturel. En premier lieu, la famille, instituée immédiatement par Dieu pour sa fin propre, qui est la procréation et l'éducation des enfants. Elle a pour cette raison une priorité de nature, et par suite une priorité de droits, par rapport à la société civile. Néanmoins, la famille est une société imparfaite parce qu'elle n'a pas en elle-même tous les moyens nécessaires pour atteindre sa perfection propre; tandis que la société civile est une société parfaite, car elle a en elle tous les moyens nécessaires à sa fin propre, qui est le bien commun temporel. Elle a donc sous cet aspect, c'est-à-dire par rapport au bien commun, la prééminence sur la famille, qui trouve précisément dans la société civile la perfection temporelle qui lui convient. La troisième société dans laquelle l'homme, par le baptême, naît à la vie divine de la grâce, est l'Église, société d'ordre surnaturel et universel, société parfaite aussi, parce qu'elle a en elle tous les moyens requis pour sa fin, qui est le salut éternel des hommes. A elle donc la suprématie dans son ordre. En conséquence, l'éducation qui s'adresse à l'homme tout entier, comme individu et comme être social, dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, appartient à ces trois sociétés nécessaires, dans une mesure proportionnée et correspondante, selon le plan actuel de la Providence établi par Dieu, à la coordination de leurs fins respectives. Et d'abord, elle appartient d'une manière suréminente à l'Église à deux titres d'ordre surnaturel, que Dieu lui a conférés à elle exclusivement, et qui sont pour ce motif absolument supérieurs à tout autre titre d'ordre naturel. Le premier titre se trouve dans la mission expresse et l'autorité suprême du magistère que son divin Fondateur lui a données : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé; et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. A ce magistère le Christ a conféré l'infaillibilité en même temps qu'il donnait à l'Église la mission d'enseigner sa doctrine. Il en résulte que celle-ci "a été établie par son divin Auteur comme la colonne et le fondement de la vérité pour enseigner à tous les hommes la foi divine, pour en conserver entier et inviolé le dépôt qui lui a été confié, pour conduire et conformer les hommes, leurs mutuelles relations et leurs actions, à l'honnêteté des mœurs et à l'intégrité de la vie selon la règle de la doctrine révélée". Le second titre est la maternité surnaturelle par laquelle l'Église, Épouse immaculée du Christ, engendre, nourrit et élève les âmes dans la vie divine de la grâce par ses sacrements et son enseignement. C'est pourquoi Saint Augustin affirme à bon droit que "celui-là n'aura pas Dieu pour Père qui aura refusé d'avoir l'Église pour Mère". Cependant, pour ce qui concerne l'objet propre de sa mission éducatrice, c'est-à-dire "la foi et la règle des mœurs, Dieu lui-même a fait l'Église participante de son divin magistère et l'a mise, par privilège divin, à l'abri de l'erreur. Elle est donc la maîtresse suprême et très sûre des hommes, et elle a reçu un droit inviolable au libre exercice de son magistère". La conséquence nécessaire en est l'indépendance de l'Église vis-à-vis de tout pouvoir terrestre, aussi bien dans l'origine que dans l'exercice de sa mission éducatrice, et non seulement dans ce qui concerne l'objet propre de cette mission, mais aussi dans le choix des moyens nécessaires ou convenables pour la remplir. De là, à l'égard de toute autre science humaine et de tout enseignement qui, considérés en eux-mêmes, sont le patrimoine de tous, individus et sociétés, l'Église a le droit indépendant d'en user et surtout d'en juger, dans la mesure où ils peuvent se montrer utiles ou contraires à l'éducation chrétienne. Il en est ainsi parce que l'Église, en tant que société parfaite, a un droit indépendant sur les moyens propres à sa fin, et que tout enseignement, comme toute action humaine, a une relation nécessaire de dépendance vis-à-vis de la fin dernière de l'homme, et ne peut, dès

lors, se soustraire aux règles de la loi divine, dont l'Église est la gardienne, l'interprète et la maîtresse infaillible. C'est ce que Pie X, de sainte mémoire, a clairement exprimé : "Quoi que fasse un chrétien, même dans l'ordre des choses terrestres, il ne lui est pas permis de négliger les biens surnaturels; bien plus, il doit, selon les enseignements de la sagesse chrétienne, diriger toutes choses vers le Souverain Bien comme vers la fin dernière. En outre, toutes ses actions, en tant que bonnes ou mauvaises moralement, c'est-à-dire en tant que conformes ou non au droit naturel et divin, sont sujettes au jugement et à la juridiction de l'Église." (...) C'est donc de plein droit que l'Église se fait la promotrice des lettres, des sciences et des arts, dans la mesure où tout cela peut être nécessaire ou profitable à l'éducation chrétienne comme à toute son œuvre de salut des âmes, fondant même et entretenant des écoles et des institutions qui lui sont propres en tout genre de science et à tout degré de culture. De plus, l'éducation physique elle-même, comme on l'appelle, ne doit pas être considérée comme étrangère à son magistère maternel, précisément parce qu'elle est un moyen qui peut servir ou nuire à l'éducation chrétienne. Cette action de l'Église en tout genre de culture est un secours immense pour les familles et pour les nations qui se perdent sans le Christ, comme le remarque justement Saint Hilaire : "Qu'y a-t-il de plus périlleux pour le monde que de ne pas recevoir le Christ ?" (...) En outre, c'est un droit inaliénable de l'Église et en même temps un devoir, dont elle ne peut se dispenser, de veiller sur l'éducation de ses fils, les fidèles, en quelque institution que ce soit, publique ou privée, non seulement pour ce qui regarde l'enseignement religieux qu'on y donne, mais aussi pour toute autre matière ou organisation d'enseignement, dans la mesure où ils ont rapport à la religion et à la morale. On devra considérer l'exercice de ce droit non pas comme une ingérence illégitime, mais comme un secours précieux de la sollicitude maternelle de l'Église qui met ses fils à l'abri des graves dangers d'un empoisonnement doctrinal et moral. Et cette vigilance même de l'Église, qui ne peut être la cause d'aucun véritable inconvénient, ne peut pas davantage ne pas être un secours efficace pour l'ordre et le bien-être des familles et de la société civile, en tenant éloigné de la jeunesse ce poison des âmes qui, à cet âge inexpérimenté et changeant, exerce d'ordinaire plus facilement son emprise et s'étend plus rapidement dans la pratique. C'est que, sans une bonne instruction religieuse et morale, comme nous en avertit dans sa sagesse Léon XIII, "toute culture des esprits sera malsaine: les jeunes gens, n'étant pas habitués au respect de Dieu, ne pourront supporter aucune règle d'honnêteté de vie et, accoutumés à ne jamais rien refuser à leurs convoitises, ils seront facilement amenés à bouleverser les États." Quant à l'extension de la mission éducatrice de l'Église, elle atteint toutes les nations sans exception, selon le commandement du Christ : *Enseignez toutes les nations*, et il n'y a pas de puissance terrestre qui puisse légitimement s'y opposer ou l'empêcher. Et d'abord, elle s'étend à tous les fidèles dont, comme une mère très tendre, elle prend un soin diligent. C'est pour eux que, dans tous les siècles, elle a créé et fait prospérer une multitude d'écoles et d'institutions, dans toutes les branches du savoir. En effet, comme Nous l'avons dit dans une récente occasion, "jusque dans le lointain moyen âge, où étaient si nombreux (on a été jusqu'à dire trop nombreux) les monastères, les couvents, les églises, les collégiales, les Chapitres de cathédrales ou autres Chapitres, il y avait près de chacune de ces institutions un foyer scolaire, foyer d'instruction et d'éducation chrétiennes. A quoi il faut ajouter toutes les Universités, Universités répandues dans tous les pays, toujours par l'initiative et sous la garde du Saint-Siège et de l'Église... Mais si nous admirons que l'Église ait su, en tout temps, rassembler autour d'elle, par centaines, par milliers, par millions, les enfants confiés à sa mission éducatrice, nous ne devons pas être moins frappés, en réfléchissant, de ce qu'elle a su faire, non seulement sur le terrain de l'éducation, mais sur celui de l'enseignement proprement dit. Car si tant de trésors de culture, de civilisation, de littérature, ont pu être conservés, on le doit à la conduite de l'Église qui, même dans les temps les plus reculés et les plus barbares, a su projeter une si belle lumière sur le champ des lettres, de la philosophie, de l'art, et particulièrement de l'architecture". L'Église a su et pu accomplir de si grandes choses parce que sa mission éducatrice embrasse même les infidèles, tous les hommes étant appelés à entrer dans le royaume de Dieu et à obtenir le salut éternel. De même que, de nos jours, ses missions répandent par milliers les écoles dans les régions et les pays qui ne sont

pas encore chrétiens, des deux rives du Gange au fleuve Jaune et aux grandes îles de l'Archipel de l'Océanie, du continent noir à la Terre de Feu et à l'Alaska glacé, ainsi, dans tous les temps, par ses missionnaires, l'Église a formé à la vie chrétienne et à la civilisation les peuples qui, aujourd'hui, constituent les diverses nations chrétiennes du monde civilisé. Il est donc évident, de droit et de fait, que la mission éducatrice appartient à l'Église d'une manière suréminente, et que les esprits libres de préjugés ne peuvent concevoir aucun motif raisonnable d'y contredire ou d'empêcher l'Église d'accomplir une œuvre dont le monde goûte aujourd'hui les fruits bienfaisants... De cette mission éducatrice, qui appartient avant tout à l'Église et à la famille, comme il ne peut provenir que de grands avantages pour la société tout entière, ainsi il n'en peut résulter aucune atteinte aux droits authentiques et personnels de l'État, sous le rapport de l'éducation des citoyens, selon l'ordre établi par Dieu. Ces droits sont communiqués à la société civile par l'auteur même de la nature, non pas à un titre de paternité, comme à l'Église et à la famille, mais en vertu de l'autorité sans laquelle elle ne peut promouvoir ce bien commun temporel, qui est justement sa fin propre. En conséquence, l'éducation ne peut appartenir à la société civile de la même manière qu'à l'Église et à la famille, mais elle lui appartient dans un mode différent en rapport avec sa fin propre. Or, cette fin, ce bien commun d'ordre temporel, consiste dans la paix et la sécurité dont les familles et les citoyens jouissent dans l'exercice de leurs droits et en même temps dans le plus grand bien-être spirituel et matériel possible en cette vie, grâce à l'union et à la coordination des efforts de tous. La fonction de l'autorité civile qui réside dans l'État est donc double : protéger et faire progresser la famille et l'individu, mais sans les absorber ou s'y substituer. En matière donc d'éducation, c'est le droit, ou, pour mieux dire, le devoir de l'État de protéger par ses lois le droit antérieur défini plus haut qu'à la famille sur l'éducation chrétienne de l'enfant et, par conséquent aussi, de respecter le droit surnaturel de l'Église sur cette même éducation. Pareillement, c'est le devoir de l'État de protéger le même droit de l'enfant, dans le cas où il y aurait déficience physique ou morale chez les parents par défaut, par incapacité ou par indignité. Le droit, en effet, qu'ils ont de former leurs enfants, comme Nous l'avons déclaré plus haut, n'est ni absolu ni arbitraire, mais dépendant de la loi naturelle et divine; il est donc soumis au jugement et à l'autorité de l'Église, et aussi à la vigilance et à la protection juridique de l'État en ce qui regarde le bien commun; et, de plus, la famille n'est pas une société parfaite qui possède en elle-même tous les moyens nécessaires à son perfectionnement. En pareil cas, exceptionnel du reste, l'État ne se substitue assurément pas à la famille, mais il supplée à ce qui lui manque et y pourvoit par des moyens appropriés, toujours en conformité avec les droits naturels de l'enfant et les droits surnaturels de l'Église. D'une manière générale, c'est encore le droit et le devoir de l'État de protéger selon les règles de la droite raison et de la foi l'éducation morale et religieuse de la jeunesse, en écartant ce qui, dans la vie publique, lui serait contraire. Il appartient principalement à l'État, dans l'ordre du bien commun, de promouvoir de toutes sortes de manières l'éducation et l'instruction de la jeunesse : tout d'abord il favorisera et aidera lui-même l'initiative de l'Église et des familles et leur action, dont l'efficacité est démontrée par l'histoire et par l'expérience; de plus, il complétera cette action lorsqu'elle n'atteindra pas son but ou qu'elle sera insuffisante; il le fera même au moyen d'écoles et d'institutions de son ressort, "car l'État, plus que tout autre, est pourvu de ressources, mises à sa disposition pour subvenir aux besoins de tous, et il est juste qu'il en use à l'avantage de ceux-là mêmes dont elles proviennent". En outre, l'État peut exiger et, dès lors, faire en sorte que tous les citoyens aient la connaissance nécessaire de leurs devoirs civiques et nationaux, puis un certain degré de culture intellectuelle, morale et physique, qui, vu les conditions de notre temps, est vraiment requis par le bien commun. Toutefois, il est clair que, dans toutes ces manières de promouvoir l'éducation et l'instruction publique et privée, l'État doit respecter les droits innés de l'Église et de la famille sur l'éducation chrétienne et observer en outre la justice distributive. Est donc injuste et illicite tout monopole de l'éducation et de l'enseignement qui oblige physiquement ou moralement les familles à envoyer leurs enfants dans les écoles de l'État contrairement aux obligations de la conscience chrétienne ou même à leurs légitimes préférences. Cela n'empêche pas cependant que, pour la bonne administration de la chose publique et pour la sauvegarde de

la paix à l'intérieur et à l'extérieur, qui sont choses si nécessaires au bien commun et qui exigent des aptitudes et une préparation spéciales, l'État ne se réserve l'institution et la direction d'écoles préparatoires à certains services publics et particulièrement à l'armée pourvu encore qu'il ait soin de ne pas violer les droits de l'Église et des familles dans ce qui les touche. Il n'est pas inutile d'insister ici sur cette remarque d'une façon particulière, parce que de nos jours, où se répand un nationalisme aussi ennemi de la vraie paix et de la prospérité que plein d'exagération et de fausseté, on a coutume de dépasser la mesure dans la militarisation de ce qu'on appelle l'éducation physique des jeunes gens (et parfois même des jeunes filles, ce qui est contre la nature même des choses humaines). Souvent encore, le jour du Seigneur, cette préparation envahit outre mesure le temps qui doit être consacré aux devoirs religieux ou passé dans le sanctuaire de la vie familiale. Nous ne voulons pas, du reste, blâmer ce qu'il peut y avoir de bon dans l'esprit de discipline et de légitime hardiesse inspiré par ces méthodes, mais seulement tout excès, comme par exemple l'esprit de violence, qu'on ne doit pas confondre avec l'esprit de force ni avec le noble sentiment du courage militaire dans la défense de la patrie et de l'ordre public; comme encore l'exaltation de l'athlétisme, qui, même à l'âge classique païen, a marqué la dégénérescence et la décadence de la véritable éducation physique. De plus, en général, la société civile et l'État sont en droit de revendiquer ce qu'on peut appeler l'éducation civique, non seulement de la jeunesse, mais encore de tous les âges et de toutes les conditions. Cette éducation consiste dans l'art de présenter publiquement à la raison, à l'imagination, aux sens des individus vivant en société, des objets qui soient de nature à provoquer la volonté au bien ou à l'y conduire par une sorte de nécessité morale, soit positivement, dans la manière même de les présenter, soit négativement, dans les moyens employés pour écarter ce qui leur serait contraire. Cette éducation civique, vaste et multiple au point d'embrasser presque toute l'œuvre de l'État pour le bien commun, ne peut avoir d'autre fondement que les règles du droit, et ne peut davantage se mettre en contradiction avec la doctrine de l'Église, qui est la maîtresse divinement établie de ces règles. Tout ce que Nous avons dit jusqu'ici sur l'œuvre de l'État par rapport à l'éducation a pour fondement très solide et immuable la doctrine catholique sur "la constitution chrétienne des États", si remarquablement exposée par Notre Prédécesseur Léon XIII, surtout dans les Encycliques Immortale Dei et Sapientiae Christianae : "Dieu - dit Léon XIII - a partagé le gouvernement du genre humain entre deux pouvoirs : le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil. Le premier est préposé aux choses divines, le second aux choses humaines. Tous les deux ont la suprématie, chacun dans son ordre; ils ont l'un et l'autre des limites déterminées qui les contiennent, limites tracées par la nature propre et la fin prochaine de chacun. Ainsi se dessine comme une sphère à l'intérieur de laquelle se développe, de droit exclusif, l'action de chaque pouvoir. Mais puisqu'ils ont l'un et l'autre les mêmes sujets, et qu'il peut arriver qu'une seule et même chose, sous des aspects différents, tombe sous la compétence et le jugement de chacun d'eux, le Dieu très prévoyant dont ils émanent doit avoir déterminé à chacun sa voie selon la rectitude de l'ordre. Les autorités qui existent ont été instituées par Dieu... Or, l'éducation est précisément une de ces choses qui appartiennent à l'Église et à l'État, bien que d'une manière différente, comme Nous l'avons exposé plus haut. Il doit donc régner - poursuit Léon XIII - un ordre harmonieux entre les deux pouvoirs, et l'on a comparé avec raison cette harmonie à celle qui régit l'union de l'âme et du corps. De sa nature et de son étendue l'on ne peut juger qu'en se reportant, comme Nous l'avons dit, à la nature de chacun des deux pouvoirs, à l'excellence et à la noblesse de leur fin : l'un ayant comme fonction prochaine et propre de veiller à l'utile dans les choses qui passent, l'autre de procurer les biens célestes et éternels. Tout ce qu'il y a donc de sacré dans les choses humaines, en quelque manière que ce soit, tout ce qui se rapporte au salut des âmes et au culte divin, ou de par sa nature ou en raison de sa fin, tout cela est soumis au pouvoir et aux dispositions de l'Église; le reste, qui ne sort pas de l'ordre civil et politique, dépend à bon droit de l'autorité civile, car Jésus-Christ a commandé de donner à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu." Quiconque refuserait d'admettre ces principes et de les appliquer à l'éducation en viendrait nécessairement à nier que le Christ ait fondé son Église pour le salut éternel des hommes, et à soutenir que la société civile et l'État ne sont pas soumis à Dieu et

à sa loi naturelle et divine. Ce qui est évidemment impiété, principe contraire à la saine raison, et particulièrement en matière d'éducation, chose extrêmement pernicieuse à la bonne formation de la jeunesse, ruineuse assurément pour la société civile elle-même et le bien-être véritable de la communauté humaine. Au contraire, de l'application de ces principes la droite formation des citoyens reçoit nécessairement le plus grand secours. Les faits le démontrent pleinement à toutes les époques. C'est ainsi que Tertullien aux premiers temps du christianisme, dans son Apologétique, et Saint Augustin, pour son époque, pouvaient défier tous les adversaires de l'Église catholique; et nous, de nos jours, nous pouvons répéter avec ce dernier : "Eh bien ! que ceux-là qui nous disent que la doctrine de l'Église est l'ennemie de l'État nous donnent une armée composée de soldats tels que les veulent la doctrine et les enseignements de l'Église; qu'ils nous donnent des sujets, des maris, des épouses, des parents, des fils, des maîtres, des serviteurs, des rois, des juges, et enfin des contribuables et des agents du fisc, tels que les exige la doctrine chrétienne, et qu'ils osent ensuite nous dire que cette doctrine est nuisible à l'État; qu'ils n'hésitent pas un instant, au contraire, à proclamer que là où on lui obéit, elle est le salut par excellence de l'État." Puisqu'il s'agit de l'éducation, il est à propos de faire remarquer combien parfaitement cette vérité catholique, que confirment les faits, a été exprimée, pour des temps moins éloignés, à l'époque de la Renaissance, par un écrivain ecclésiastique qui a grandement mérité de l'éducation chrétienne. Il s'agit du très pieux cardinal Silvio Antoniano, disciple de l'admirable éducateur que fut Saint Philippe de Néri, maître et secrétaire pour les lettres latines de Saint Charles Borromée, à la demande et sous l'inspiration duquel il écrivit son traité d'or : *De l'éducation chrétienne des enfants*. Il y raisonne ainsi : " Plus le gouvernement temporel sait coordonner son action avec celle du gouvernement spirituel, plus il le favorise et le soutient, plus aussi il concourt à la conservation de l'État. Car, tandis que le supérieur ecclésiastique s'efforce de former le bon chrétien avec l'autorité et les moyens spirituels, suivant sa fin; il réussit en même temps, par une conséquence nécessaire, à former le bon citoyen, tel qu'il doit être sous la dépendance de l'autorité politique. Il en est ainsi parce que, dans l'Église catholique romaine, cité de Dieu, le bon citoyen et l'homme de bien sont absolument la même chose. Sont donc dans une erreur profonde ceux qui disjoignent des choses si intimement unies, et qui pensent avoir obtenu de bons citoyens par d'autres règles et d'autres voies que par celles qui contribuent à former les bons chrétiens. Que la prudence humaine parle et discoure tant qu'il lui plaira : ni la vraie paix ni la vraie tranquillité temporelle ne sortiront jamais de tout ce qui s'oppose à la paix et à la félicité éternelle ou qui s'en écarte." ... il ne faut jamais perdre de vue que le sujet de l'éducation chrétienne c'est l'homme tout entier : un esprit joint à un corps, dans l'unité de nature, avec toutes ses facultés naturelles et surnaturelles, tel que nous le font connaître la droite raison et la Révélation; toutefois, c'est aussi l'homme déchu de son état originel, mais racheté par le Christ et rétabli dans sa condition surnaturelle de fils adoptif de Dieu, sans l'être pourtant dans les privilèges préternaturels d'immortalité de son corps, d'intégrité et d'équilibre de ses inclinations. Subsistent donc dans la nature humaine les effets du péché originel, et en particulier l'affaiblissement de la volonté et le désordre de ses tendances. "La folie, dit l'Écriture, est liée au cœur de l'enfant, et la verge de la discipline la fera fuir" Il faut donc, dès l'âge le plus tendre, corriger les inclinations déréglées de l'enfant, développer et discipliner celles qui sont bonnes. Par-dessus tout, il importe d'éclairer l'intelligence et de fortifier la volonté au moyen des vérités surnaturelles et avec le secours de la grâce, sans laquelle il est impossible de dominer les mauvaises inclinations et d'atteindre la perfection requise par l'action éducatrice de l'Église : de cette Église que le Christ a dotée, en toute perfection et plénitude, de sa divine doctrine et des sacrements, instruments efficaces de la grâce divine. Est donc faux tout naturalisme pédagogique qui, de quelque façon que ce soit, exclut ou tend à amoindrir l'action surnaturelle du christianisme dans la formation de la jeunesse; erronée toute méthode d'éducation qui se base, en tout ou en partie, sur la négation ou l'oubli du péché originel ou du rôle de la grâce, pour ne s'appuyer que sur les seules forces de la nature. Tels sont, ordinairement, ces systèmes modernes, aux noms divers, qui en appellent à une prétendue autonomie et à la liberté sans limites de l'enfant, qui réduisent ou même

suppriment l'autorité et l'œuvre de l'éducateur, en attribuant à l'enfant un droit premier et exclusif d'initiative, une activité indépendante de toute loi supérieure, naturelle ou divine, dans le travail de sa propre formation... il n'est que trop clair que l'intention d'un grand nombre est de soustraire l'éducation à toute dépendance de la loi divine. Et ainsi voit-on de nos jours ce cas vraiment étrange d'éducateurs et de philosophes qui se fatiguent à la recherche d'un code moral universel d'éducation, comme si n'existaient ni le Décalogue, ni la loi évangélique, ni même cette loi naturelle que Dieu a gravée dans le cœur de l'homme, qui a été promulguée par la droite raison, et codifiée encore par Dieu lui-même, avec la Révélation positive, dans les dix Commandements. Ce sont encore ces novateurs qui ont coutume de donner par mépris à l'éducation chrétienne les noms de : "hétéronome", "passive", "arriérée", tout simplement parce qu'elle se fonde sur l'autorité et la Loi de Dieu. Ces malheureux s'illusionnent dans leur prétention de "libérer l'enfant", comme ils disent. Ils le rendent bien plutôt esclave de son orgueil et de ses passions déréglées : conséquence d'ailleurs logique de leurs faux systèmes, puisque les passions y sont justifiées comme de légitimes exigences d'une nature prétendue autonome... Il est un autre genre de naturalisme souverainement périlleux qui de nos temps envahit le champ de l'éducation en cette matière extrêmement délicate qu'est la pureté des mœurs. Très répandue est l'erreur de ceux qui, avec des prétentions dangereuses et une manière choquante de s'exprimer, se font les promoteurs de ce qu'ils appellent "l'éducation sexuelle". Ils se figurent faussement pouvoir prémunir la jeunesse contre les périls des sens uniquement par des moyens naturels, tels que cette initiation téméraire et cette instruction préventive donnée à tous indistinctement, et même publiquement, ou, ce qui est pire encore, cette manière d'exposer les jeunes gens, pour un temps, aux occasions, afin, dit-on, de les familiariser avec elles et de les endurcir contre leurs dangers. La grande erreur, ici, est de ne pas vouloir admettre la fragilité native de la nature humaine, de faire abstraction de cette autre loi, dont parle l'Apôtre, qui lutte contre la loi de l'esprit, de méconnaître les leçons de l'expérience, montrant à l'évidence que, spécialement chez les jeunes gens, les fautes contre les bonnes mœurs sont moins un effet de l'ignorance intellectuelle que surtout de la faiblesse de la volonté, exposée aux occasions et privée des secours de la grâce. Si, en matière aussi délicate, compte tenu de toutes les circonstances, une instruction individuelle devient nécessaire, en temps opportun, et de la part de qui a reçu de Dieu mission d'éducateur et grâce d'état, il reste encore à observer toutes les précautions que connaît si bien l'éducation chrétienne traditionnelle et que l'auteur Antoniano, déjà cité, développe suffisamment en ces termes : "Telle et si grande est notre misère, notre inclination au péché, que souvent ces choses mêmes que l'on nous présente comme remède au péché deviennent occasion et excitation à ce même péché. Il importe donc extrêmement qu'un père digne de ce nom, qui a à traiter avec son fils de matière aussi dangereuse, se tienne pour bien averti de ne pas descendre dans le détail des choses et des modes variés dont sait user l'hydre infernale pour empoisonner une si grande partie du monde. Autrement, au lieu d'éteindre le foyer du mal, il risquerait de l'allumer et de l'activer, imprudemment dans le cœur encore simple et délicat de son enfant. Généralement parlant d'ailleurs, tant que dure l'enfance, il conviendra de se contenter de ces moyens qui, par eux-mêmes, font entrer dans l'âme la vertu de chasteté et ferment la porte au vice." C'est une erreur du même genre et non moins pernicieuse à l'éducation chrétienne que cette méthode dite de "coéducation des sexes", méthode fondée, elle aussi, aux yeux d'un grand nombre, sur un naturalisme négateur du péché originel. En outre, pour tous ses tenants, elle provient d'une confusion d'idées déplorable, qui remplace la légitime communauté de vie entre les hommes par la promiscuité et le nivellement égalitaire. Le Créateur a ordonné, et disposé la parfaite communauté de vie entre les deux sexes seulement dans l'unité du mariage; ensuite, elle les sépare graduellement dans la famille et dans la société. Il n'y a d'ailleurs dans la nature elle-même, qui a fait les sexes différents par leur organisme, par leurs inclinations, par leurs aptitudes, aucune raison qui montre que la promiscuité, et encore moins une égalité de formation, puissent ou doivent exister. Les sexes, suivant les admirables desseins du Créateur, sont appelés à se compléter réciproquement dans la famille et dans la société, et justement par leur diversité même. Cette diversité est donc à maintenir et à favoriser dans

la formation et dans l'éducation, en sauvegardant la distinction nécessaire, avec une séparation correspondante, en rapport avec les âges différents et les différentes circonstances. Ces principes sont à appliquer en temps et lieu, suivant les règles de la prudence chrétienne, à toutes les écoles, mais principalement durant l'adolescence, la période la plus délicate et la plus décisive de la formation. Dans les exercices de gymnastique ou de délassement, que l'on ait particulièrement égard aux exigences de la modestie chez les jeunes filles pour qui il est d'une souveraine inconvenance de se montrer et de s'exhiber aux yeux de tout le monde. Nous ressouvenant des paroles redoutables du divin Maître : *Malheur au monde à cause des scandale*. Nous adressons un pressant appel à votre sollicitude et à votre vigilance, Vénérables Frères, au sujet de ces erreurs on ne peut plus pernicieuses qui, trop largement, se répandent dans le peuple chrétien pour le plus grand dommage de la jeunesse. Pour assurer la perfection de l'éducation, il importe souverainement encore que tout ce qui entoure l'enfant durant la période de sa formation, c'est-à-dire cet ensemble de conditions extérieures que l'on appelle ordinairement "le milieu", soit en parfaite harmonie avec le but proposé. Le premier milieu naturel et nécessaire de l'éducation est la famille, précisément destinée à cette fin par le Créateur. De règle donc, l'éducation la plus efficace et la plus durable sera celle qui sera reçue dans une famille chrétienne et bien ordonnée et bien disciplinée, et son efficacité sera d'autant plus grande qu'y brilleront plus clairement et plus constamment les bons exemples, surtout des parents, puis des autres membres de la famille. Nous voudrions... attirer votre attention d'une façon particulière... sur la lamentable décadence de l'éducation familiale à notre époque. Tout ce qui regarde l'emploi, la profession de la vie temporelle et terrestre, choses certainement de moindre importance, se voit précédé de longues études et d'une préparation soignée; tandis qu'au devoir fondamental de l'éducation des enfants beaucoup de parents, aujourd'hui, sont peu ou pas du tout préparés, plongés qu'ils sont dans leurs soucis temporels. Pour affaiblir encore l'influence de l'éducation familiale s'ajoute aussi de nos jours ce fait que, presque partout, on tend à éloigner l'enfant, toujours plus et dès l'âge le plus tendre, de la famille. On a pour cela divers prétextes : raisons d'ordre économique, tirées des nécessités de l'industrie et du commerce, raisons d'ordre politique. Il est tel pays même où l'enfant est arraché à la famille sous prétexte de formation, pour être livré, dans des groupements et des écoles sans Dieu, à l'irréligion et à la haine, conformément aux théories d'un socialisme extrémiste : véritable renouvellement d'un massacre des innocents, plus horrible que le premier ! Nous conjurons donc, par les entrailles de Jésus-Christ, les pasteurs des âmes de mettre tout en œuvre, dans les instructions et les catéchismes, par la parole et les écrits largement répandus, pour rappeler aux parents chrétiens leurs très graves obligations... Que les parents donc, et avec eux tous les éducateurs, s'appliquent à user, en toute rectitude, de l'autorité qui leur a été confiée par Dieu, dont ils sont en un sens très réel les vicaires; qu'ils en usent non pour leur propre commodité, mais pour une consciencieuse formation de leurs enfants dans cette sainte et filiale crainte de Dieu, fondement de la sagesse et seule base solide du respect de l'autorité sans laquelle ne peuvent en aucune manière subsister l'ordre, la tranquillité et le bien-être de la famille et de la société. La divine bonté a pourvu à la faiblesse de la nature humaine déchue en multipliant les secours de sa grâce et tous les autres moyens dont il a enrichi son Église, cette grande famille du Christ, qui pour cette raison est le milieu éducateur le plus étroitement et le plus harmonieusement uni à celui de la famille chrétienne. Ce milieu éducateur de l'Église ne s'entend pas seulement de ses sacrements divinement institués pour donner la grâce, de ses rites tous merveilleusement éducatifs ni même de l'enceinte matérielle du temple chrétien, lui aussi si admirablement formateur par le langage de sa liturgie et de son art, mais encore de l'abondance et de la variété de ces écoles, associations et institutions de tout genre qui ont pour but de former la jeunesse à la piété en y joignant l'étude des lettres et des sciences, sans oublier les délassements et la culture physique. Dans cette inépuisable fécondité d'œuvres éducatives se montre l'admirable en même temps qu'incomparable providence maternelle de l'Église. Et non moins admirable est l'harmonie, dont nous venons de parler, qu'elle sait maintenir avec la famille chrétienne, si bien que l'on peut dire en toute vérité que l'Église et la famille constituent un temple unique de

l'éducation chrétienne. Il est nécessaire, d'une part, que les nouvelles générations soient instruites dans les arts et les sciences qui font la richesse et la prospérité de la société civile; d'autre part, la famille est incapable par elle-même d'y pourvoir suffisamment. De là est sortie l'institution sociale de l'école. Mais qu'on le remarque bien, ceci se fit d'abord par l'initiative de la famille et de l'Église bien avant l'intervention de l'État. A ne considérer donc que ses origines historiques, l'école est de sa nature une institution auxiliaire et complémentaire de la famille et de l'Église ; partant, en vertu, d'une nécessité logique et morale, l'école doit non seulement ne pas se mettre en contradiction, mais s'harmoniser positivement avec les deux autres milieux, dans l'unité morale la plus parfaite possible, de façon à constituer avec la famille et l'Église un seul sanctuaire consacré à l'éducation chrétienne. Faute de quoi elle manquera sa fin pour se transformer, au contraire, en œuvre de destruction. Ceci a été manifestement reconnu même par un laïque de grande réputation pour ses récits pédagogiques, où tout n'est pas à approuver, entachés qu'ils sont de libéralisme. Il s'exprime ainsi : "L'école, si elle n'est pas un temple, devient une tanière." Et encore : "Quand la formation littéraire, la formation sociale, ou domestique, ou religieuse, ne sont pas en parfait accord, l'homme est sans bonheur et sans force." De là il ressort nécessairement que l'école dite neutre ou laïque, d'où est exclue la religion, est contraire aux premiers principes de l'éducation. Une école de ce genre est d'ailleurs pratiquement irréalisable, car, en fait, elle devient irréligieuse. Inutile de reprendre ici tout ce qu'ont dit sur cette matière Nos Prédécesseurs, notamment Pie IX et Léon XIII, parlant en ces temps où le laïcisme commençait à sévir dans les écoles publiques. Nous renouvelons et confirmons leurs déclarations et, avec elles, les prescriptions des sacrés canons : La fréquentation des écoles non catholiques, ou neutres ou mixtes (celles à savoir qui s'ouvrent indifféremment aux catholiques et non-catholiques, sans distinction), doit être interdite aux enfants catholiques... Il ne peut donc même être question d'admettre pour les catholiques cette école mixte (plus déplorable encore si elle est unique et obligatoire pour tous) où, l'instruction religieuse étant donnée à part aux élèves catholiques, ceux-ci reçoivent tous les autres enseignements de maîtres non catholiques, en commun avec les élèves non catholiques. Ainsi donc, le seul fait qu'il s'y donne une instruction religieuse (souvent avec trop de parcimonie) ne suffit pas pour qu'une école puisse être jugée conforme aux droits de l'Église et de la famille chrétienne et digne d'être fréquentée par les enfants catholiques. Pour cette conformité, il est nécessaire que tout l'enseignement, toute l'ordonnance de l'école, personnel, programmes et livres, en tout genre de discipline, soient régis par un esprit vraiment chrétien sous la direction et la maternelle vigilance de l'Église, de telle façon que la religion soit le fondement et le couronnement de tout l'enseignement, à tous les degrés, non seulement élémentaire, mais moyen et supérieur : "Il est indispensable, pour reprendre les paroles de Léon XIII, que non seulement à certaines heures la religion soit enseignée aux jeunes gens, mais que tout le reste de la formation soit imprégné de piété chrétienne. Sans cela, si ce souffle sacré ne pénètre pas et ne réchauffe pas l'esprit des maîtres et des disciples, la science, quelle qu'elle soit, sera de bien peu de profit; souvent même il n'en résultera que des dommages sérieux." Et qu'on ne dise pas qu'il est impossible à l'État, dans une nation de croyances diverses, de pourvoir à l'instruction publique autrement que par l'école neutre ou par l'école mixte, puisqu'il doit le faire... et qu'il le peut... là... où cette liberté élémentaire est empêchée ou contrecarrée de différentes manières, les catholiques ne s'emploieront jamais assez, fût-ce au prix des plus grands sacrifices, à soutenir et à défendre leurs écoles, comme à obtenir des lois justes en matière d'enseignement. Ainsi, tout ce que font les fidèles pour promouvoir et défendre l'école catholique destinée à leurs fils est œuvre proprement religieuse, et partant devient un devoir essentiel... Elles sont donc particulièrement chères à Notre cœur paternel et vraiment dignes d'une haute approbation toutes ces associations spéciales qui, chez différentes nations, s'appliquent avec tant de zèle à une œuvre si nécessaire. Qu'il soit donc proclamé hautement, qu'il soit bien entendu et reconnu par tous que, en procurant l'école catholique à leurs enfants, les catholiques de n'importe quelle nation ne font nullement œuvre politique de parti, mais œuvre religieuse indispensable à la paix de leur conscience; qu'ils ne cherchent pas du tout à séparer leurs fils du corps et de l'esprit de la nation, mais bien au

contraire à leur donner l'éducation la plus parfaite et la plus capable de contribuer à la prospérité du pays. Un bon catholique, en effet, en vertu même de la doctrine catholique, est le meilleur des citoyens, attaché à sa patrie, loyalement soumis à l'autorité civile établie, sous n'importe quelle forme légitime de gouvernement. Dans cette école en harmonie avec l'Église et la famille chrétienne, il n'arrivera pas qu'il y ait contradiction, au grand détriment de l'éducation, entre les leçons des divers enseignements et celles de l'enseignement religieux. Si l'on croit indispensable, par scrupule de conscience professionnelle, de faire connaître aux élèves certaines œuvres contenant des erreurs qu'il sera nécessaire de réfuter, cela se fera avec de telles précautions et en apportant si bien les correctifs exigés par une saine doctrine que, loin d'en être affaiblie, la formation chrétienne de la jeunesse en tirera profit. Dans cette école pareillement, l'étude de la langue nationale et des lettres classiques ne deviendra pas occasion de ruine pour la pureté des mœurs. Le maître chrétien saura suivre l'exemple des abeilles, qui recueillent dans les fleurs ce qu'elles ont de plus pur pour laisser le reste, ainsi que l'enseigne Saint Basile dans son discours aux jeunes gens sur la lecture des classiques. Prudence nécessaire que suggère le païen Quintilien lui-même et qui n'empêchera d'aucune façon le maître chrétien de récolter et de mettre à profit tout ce que notre époque a de vraiment bon dans ses disciplines et dans ses méthodes. Le maître chrétien se souviendra de ce que dit l'Apôtre (I Thess. V 21.) : *Examinez toutes choses et retenez ce qui est bon*. Il se gardera, par conséquent, en accueillant quelque nouveauté, de répudier inconsidérément ce qui est ancien, dont une expérience de plusieurs siècles a montré la valeur et l'efficacité. Remarque qui s'applique spécialement à l'étude du latin, étude dont nous voyons la décadence progressive de nos jours, précisément par suite de l'abandon injustifié de méthodes employées avec fruit par un saint humanisme; étude si florissante en particulier dans les écoles de l'Église. Toutes ces nobles traditions demandent que l'on donne à la jeunesse confiée aux écoles catholiques une instruction dans les lettres et dans les sciences pleinement conforme aux exigences de notre époque, mais en même temps solide et profonde; on aura soin spécialement, par une saine philosophie de se tenir éloigné de la manière superficielle et confuse de ces hommes qui "auraient peut-être trouvé le nécessaire s'ils n'avaient pas cherché le superflu" (...) C'est moins la bonne organisation que les bons maîtres qui font les bonnes écoles. Que ceux-ci, parfaitement préparés et instruits, chacun dans la partie qu'il doit enseigner, ornés de toutes les qualités intellectuelles et morales que réclament leurs si importantes fonctions, soient enflammés d'un amour pur et surnaturel pour les jeunes gens qui leur sont confiés, les aimant par amour pour Jésus-Christ et pour l'Église, dont ils sont les fils privilégiés, et ayant par cela même sincèrement à cœur le bien véritable des familles et de la patrie. Et c'est bien ce qui nous remplit l'âme de consolation et de reconnaissance envers la bonté divine, de voir, à côté des religieux enseignants, un aussi grand nombre de bons maîtres et de bonnes maîtresses. Unis, eux aussi, dans des Congrégations et des associations spéciales qui les aident à mieux cultiver leur esprit, et qui méritent à ce titre d'être louées et encouragées comme de très nobles et puissantes œuvres auxiliaires... ils s'adonnent, avec désintéressement, zèle et constance, à ce que Saint Grégoire de Nazianze appelle "l'art des arts et la science des sciences", à la direction et à la formation de la jeunesse. C'est à eux cependant que s'applique encore la parole du divin Maître : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers*. Nous supplions donc le Maître de la moisson de nous envoyer encore beaucoup de semblables ouvriers de l'éducation chrétienne et dont la formation doit tenir très à cœur aux pasteurs des âmes et aux supérieurs majeurs des Ordres religieux. Il est nécessaire, d'autre part, de diriger et de surveiller l'éducation de l'adolescent, car "son âme pour se plier au vice est molle comme la cire". En quelque milieu qu'il se trouve, que l'on écarte de lui les occasions dangereuses et qu'on lui procure opportunément celles du bien, dans ses divertissements comme dans ses fréquentations, car les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. La vigilance, à notre époque, doit être d'autant plus étendue et plus active que les occasions de naufrage moral ou religieux se sont accrues pour la jeunesse sans expérience. Notons spécialement les livres impies et licencieux, dont beaucoup, par une tactique diabolique, sont répandus à vil prix; les spectacles du cinéma, et maintenant aussi les auditions à la radio, celles-ci multipliant et facilitant, pour ainsi dire,

toute sorte de lectures, comme le cinéma toute sorte de spectacles. Ces moyens merveilleux de diffusion, qui peuvent, dirigés par de saints principes, être de la plus grande utilité pour l'instruction et l'éducation, ne sont que trop souvent subordonnés à l'excitation des passions mauvaises et à l'insatiable avidité du gain. Saint Augustin gémissait déjà de la passion qui entraînait les chrétiens de son temps aux spectacles du cirque. Il raconte en des paroles émues, la perversion, heureusement passagère, de son disciple et ami Alypius. Que d'égarements juvéniles, dus aux spectacles modernes ou aux mauvaises lectures, n'ont pas à déplorer aujourd'hui les parents et les éducateurs ! Elles sont donc à louer et à développer, toutes ces œuvres éducatives qui, dans une inspiration sincèrement chrétienne de zèle pour les âmes des jeunes gens, s'emploient, par des livres faits tout exprès et dans des publications périodiques, à signaler spécialement aux parents et aux éducateurs les dangers moraux ou religieux, sournois la plupart du temps, que présentent certains livres ou certains spectacles; qui s'appliquent à répandre les bonnes lectures et à promouvoir les spectacles vraiment éducatifs, allant jusqu'à créer, au prix de grands sacrifices, des théâtres ou des cinémas où la vertu n'ait rien à perdre et trouve même beaucoup à gagner. De cette vigilance nécessaire il ne suit pas que la jeunesse ait à se séparer de cette société dans laquelle elle doit vivre et faire son salut, mais on en conclura qu'il convient, aujourd'hui plus que jamais, de la prémunir et de la fortifier chrétiennement contre les séductions et les erreurs du monde. Le monde n'est-il pas, comme nous en avertit une parole divine, tout entier concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie ? Que nos jeunes gens, comme les vrais chrétiens de tous les temps, soient, ainsi que le demandait Tertullien des premiers fidèles, "participants du monde, mais non pas de l'erreur". Cette parole de Tertullien Nous a amené au point que Nous voulons traiter en dernier lieu, point de souveraine importance, substance même de l'éducation chrétienne, qui se déduit de sa fin propre, et dont la considération nous fera voir plus clairement, comme dans une lumière de plein midi, la suréminente mission éducative de l'Église. La fin propre et immédiate de l'éducation chrétienne est de concourir à l'action de la grâce divine dans la formation du véritable et parfait chrétien, c'est-à-dire à la formation du Christ lui-même dans les hommes régénérés par le baptême, suivant l'expression saisissante de l'Apôtre : Mes petits enfants pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous. En effet, le vrai chrétien doit vivre sa vie surnaturelle dans le Christ, le Christ, votre vie, dit encore l'Apôtre, et le manifester dans toutes ses actions, afin que la vie même de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle. Il s'ensuit que l'éducation chrétienne embrasse la vie humaine sous toutes ses formes : sensible et spirituelle, intellectuelle et morale, individuelle, domestique et sociale, non certes pour la diminuer en quoi que ce soit, mais pour l'élever, la régler, la perfectionner, d'après les exemples et la doctrine du Christ. Le vrai chrétien, fruit de l'éducation chrétienne, est donc l'homme surnaturel qui pense, juge, agit, avec constance et avec esprit de suite, suivant la droite raison éclairée par la lumière surnaturelle des exemples et de la doctrine du Christ : en d'autres termes, c'est un homme de caractère. Ce n'est pas n'importe quelle suite ou fermeté de conduite, basée sur des principes tout subjectifs, qui constitue le caractère, mais la constance à obéir aux principes éternels de la justice. Le poète païen le reconnaît lui-même quand il loue sans les séparer les deux qualités de "l'homme juste et ferme dans sa résolution ". C'est d'ailleurs une condition de la pleine justice que de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, comme le fait le vrai chrétien. Mais il semble aux profanes que pareil objectif et pareille fin de l'éducation chrétienne soient de pures abstractions, ou plutôt des choses impossibles à réaliser sans supprimer ou amoindrir les facultés naturelles, et sans renoncer à l'activité de cette vie terrestre; qu'ils sont donc en opposition avec la vie sociale et la prospérité matérielle, et contraires à tout progrès dans les lettres, les sciences, les arts et autres œuvres de civilisation. A semblable objection, déjà mise en avant par l'ignorance et les préjugés des païens, même cultivés, de l'antiquité, et malheureusement reproduite plus fréquemment et avec plus d'insistance à l'époque moderne, Tertullien avait ainsi répondu : "Nous ne sommes pas des étrangers à la vie. Nous nous rappelons fort bien nos devoirs de reconnaissance envers Dieu notre Maître et Créateur; nous ne rejetons aucun fruit de ses œuvres; mais nous nous modérons dans leur usage pour ne en pas user mal ou avec excès. Et ainsi, nous

n'habitons nullement dans ce monde sans place publique, sans marchés, sans bains, sans maisons, sans boutiques, sans écuries, sans vos foires et sans tous vos autres trafics. Comme vous, nous naviguons et nous guerroyons, nous cultivons les champs et nous faisons du commerce, si bien que nous pratiquons avec vous des échanges et nous mettons à votre disposition nos travaux. Comment pourrions-nous paraître inutiles à vos affaires quand nous y sommes mêlés et quand nous en vivons ? Je ne le vois vraiment pas !" En réalité, le vrai chrétien, loin de renoncer aux œuvres de la vie terrestre et de diminuer ses facultés naturelles, les développe et les perfectionne en les coordonnant avec la vie surnaturelle, de manière à ennoblir la vie naturelle elle-même, et à lui apporter aide plus efficace, non seulement en choses spirituelles et éternelles, mais aussi matérielles et temporelles. C'est ce que démontre toute l'histoire du christianisme et de ses institutions, elle s'identifie avec l'histoire de la vraie civilisation et du vrai progrès jusqu'à nos jours. C'est ce que montrent encore particulièrement tous ces saints dont l'Église, et elle seule, est la mère très féconde ; ils ont réalisé dans sa plus grande perfection l'idéal de l'éducation chrétienne; ils ont ennobli et enrichi la communauté humaine de biens de toute sorte. De fait, les saints ont été, sont et seront toujours les plus grands bienfaiteurs de la société, comme aussi les modèles les plus parfaits pour toutes les classes et toutes les professions, tous les états et toutes les conditions de vie, depuis le simple et rustique paysan jusqu'au savant et au lettré, depuis l'humble artisan jusqu'au chef d'armées, depuis l'homme privé, père de famille, jusqu'au roi conducteur de peuples et de nations, depuis les petites filles et les femmes au foyer domestique jusqu'aux reines et aux impératrices. Et que dire, à ne considérer que les résultats obtenus pour le bien-être matériel, de l'immense travail accompli par ces missionnaires de l'Évangile qui avec les lumières de la foi ont porté et portent aux peuples barbares les bienfaits de la civilisation; de ces fondateurs d'œuvres sans nombre de charité ou d'assistance sociale; de ce cortège interminable de saints éducateurs ou de saintes éducatrices qui ont perpétué et multiplié leur action par leurs fécondes institutions d'éducation chrétienne, aide pour les familles et avantage inappréciable pour les nations ? Les voilà donc ces fruits, bienfaisants sous tous les rapports, que produit l'éducation chrétienne, justement grâce à cette vie et cette vertu surnaturelle dans le Christ qu'elle développe et forme dans l'homme. C'est que le Christ Notre-Seigneur et Maître divin est le principe dispensateur de cette vie et de cette vertu, mais en même temps le modèle universel et accessible à toutes les conditions de l'humanité par ses exemples, ceux tout spécialement qu'il donne à la jeunesse dans sa vie cachée, laborieuse, obéissante, ornée de toutes les vertus individuelles, domestiques et sociales, devant Dieu et devant les hommes. Et cet ensemble de trésors éducatifs de valeur infinie, dont nous n'avons pu rappeler qu'une partie, est tellement le bien propre de l'Église qu'il en constitue comme la substance, puisque l'Église, en somme, est le corps mystique du Christ, son Épouse immaculée, et par là, mère très féconde, éducatrice souveraine et parfaite. Aussi le grand et génial Saint Augustin, dont nous allons bientôt célébrer le quinzième centenaire de la mort, éclatait-il, transporté d'un saint amour pour une telle mère, en de tels accents : "Ô Église catholique, Mère très véritable des chrétiens, tu as le mérite non seulement de nous enseigner le culte très pur et très chaste que nous devons à Dieu et qui devient la meilleure joie de notre vie, mais de faire tellement tiennes la dilection et la charité envers le prochain que nous trouvons chez toi, souverainement efficaces, tous les remèdes aux maux nombreux dont souffrent les âmes à cause du péché. Tu exerces et tu instruis l'enfance avec simplicité, la jeunesse avec force, la vieillesse avec délicatesse, tenant compte des besoins du corps comme de ceux de l'âme. C'est par toi que le fils se soumet à ses parents, pour ainsi dire dans une libre servitude, et que les parents commandent à leur fils avec l'autorité de l'amour. C'est toi qui, par un lien religieux, plus fort et plus étroit que le lien du sang, unis le frère au frère; c'est toi qui, par un lien non seulement de vie commune mais d'une certaine fraternité, unis les citoyens aux citoyens, les races aux races, en un mot tous les hommes entre eux, en leur rappelant leur commune origine. Tu enseignes aux rois le dévouement envers les peuples, aux peuples l'obéissance envers leurs rois. Avec quel soin tu nous apprends à qui se doit l'honneur, à qui l'affection, à qui le respect, à qui la crainte, à qui l'encouragement, à qui l'avertissement, à qui l'exhortation, à qui la correction, à qui le

reproche, à qui le châtiment ; montrant que si tout ne se doit pas également à tous, la charité pourtant doit être pour tous et l'injustice pour personne" Élevons donc... nos cœurs et nos mains en supplication vers le ciel, vers le Pontife et Gardien de nos âmes, vers ce Roi divin qui donne des lois aux gouvernants, afin que par sa vertu toute-puissante il fasse en sorte que ces fruits splendides de l'éducation chrétienne se recueillent et se multiplient dans le monde entier, toujours davantage, pour le bien des individus et des nations.

Léon XIII dit (Immortale Dei ; 1er novembre 1885) : Quant à l'Église, que Dieu lui-même a établie, l'exclure de la vie publique, des lois, de l'éducation de la jeunesse, de la société domestique, c'est une grande et pernicieuse erreur. Une société sans religion ne saurait être bien réglée... La vraie maîtresse de la vertu et la gardienne des mœurs est l'Église du Christ. C'est elle qui conserve en leur intégrité les principes d'où découlent les devoirs, et qui, suggérant les plus nobles motifs de bien vivre, ordonne non seulement de fuir les mauvaises actions, mais de dompter les mouvements de l'âme contraires à la raison, quand même ils ne se traduisent pas en acte.

Pie XII dit (Summi Pontificatus ; 20 octobre 1939) : La mission assignée par Dieu aux parents, de pourvoir au bien matériel et spirituel de leurs enfants et de leur procurer une formation harmonieuse, pénétrée de véritable esprit religieux, ne peut leur être arrachée sans une grave lésion du droit. Cette formation doit certes avoir aussi pour but de préparer la jeunesse à remplir avec intelligence, conscience et fierté les devoirs d'un noble patriotisme, donnant à la patrie terrestre toute la mesure qui lui est due d'amour, de dévouement et de collaboration. Mais d'autre part, une formation qui oublierait, ou pire encore négligerait délibérément de diriger les yeux et le cœur de la jeunesse vers la patrie surnaturelle, serait une injustice contre la jeunesse, une injustice contre les inaliénables droits et devoirs de la famille chrétienne, une déviation, à laquelle il faut incontinent porter remède dans l'intérêt même du peuple et de l'État. Une telle éducation paraîtra peut-être, à ceux qui en portent la responsabilité, source d'accroissement de force et de vigueur : en réalité elle serait le contraire, et de tristes conséquences le prouveraient. Le crime de lèse-majesté contre le Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs (I Tim., VI, 15, Apoc., XIX, 16) perpétré par une éducation indifférente ou hostile à l'esprit chrétien, le renversement du *Laissez venir à moi les petits enfants* (Marc, X, 14) porteraient des fruits bien amers.

Saint Pie X dit (Acerbo Nimis ; 15 avril 1905) : Pour enflammer le zèle des Ministres de Dieu, il sera bon de le répéter encore : grand est le nombre - et il grandit tous les jours - de ceux qui ignorent tout, en fait de Religion, ou qui ont de Dieu et de la Foi chrétienne une connaissance si insuffisante qu'elle ne les empêche pas, dans le plein jour de la Vérité catholique, de vivre à la façon des idolâtres. Combien, hélas ! nous ne disons pas d'enfants, mais d'adultes et d'hommes sur le déclin de l'âge, qui ne savent rien des principaux Mystères de la Foi et qui, entendant nommer le Christ, répondent : Qui est-Il... pour que je croie en Lui ? De là vient qu'ils ne se font pas un reproche de susciter et d'entretenir des haines, d'établir les contrats les plus injustes, de se livrer à des spéculations malhonnêtes, d'accaparer le bien d'autrui par une lourde usure, et autres méfaits pareils. En outre, ignorant la Loi du Christ qui ne condamne pas seulement les actes honteux, mais défend même d'y penser volontairement et de les désirer, il se peut bien que, pour une raison ou pour une autre, il se gardent des plaisirs coupables, mais ils accueilleront sans le moindre scrupule les pensées les plus impures, multipliant les iniquités au delà du nombre de leurs cheveux. Et ces choses se rencontrent (disons-le encore une fois) non pas seulement dans les campagnes ou chez le pauvre peuple, mais aussi, et peut-être plus fréquemment, chez des hommes d'une classe plus élevée, voire même chez ceux que la science gonfle, qui, forts, d'une vaine érudition, croient pouvoir se moquer de la Religion et blasphèment tout ce qu'ils ignorent. Or, si l'on ne saurait attendre une moisson d'une terre qui n'aurait pas reçu de semence, comment espérer des générations ayant des bonnes mœurs, si elles n'ont pas été, à temps, instruites dans la Doctrine chrétienne ? (...) de Notre autorité suprême, Nous établissons et ordonnons expressément ce qui suit, pour être observé et exécuté dans

tous les Diocèses : 1. Tous les Curés et, en général, tous ceux qui ont charge d'âmes, aux jours de Dimanches et de Fêtes de l'année sans en excepter aucun, pendant une heure entière, enseigneront, d'après un petit livre de Catéchisme, aux enfants des deux sexes, ce qu'ils doivent croire et pratiquer pour faire leur salut... 5. Dans les villes plus considérables, dans celles surtout qui ont des Universités, des Lycées, des Collèges, on fondera des cours de Religion pour instruire dans les Vérités de la Foi et dans les pratiques de la Vie chrétienne les jeunes gens... Considérez, Nous vous en prions instamment, combien d'âmes se perdent par la seule ignorance des choses divines. Vous avez peut-être établi dans vos Diocèses, pour le bien de votre troupeau, nombre d'institutions utiles et dignes de tout éloge : veuillez néanmoins, de préférence à tout, avec toute l'énergie, tout le zèle, toute la persévérance que vous pourrez, employer vos soins et vos efforts à obtenir que la connaissance de la Doctrine chrétienne atteigne et pénètre profondément les âmes.

Saint Vincent Ferrier dit (La pratique de la vie spirituelle) : En vos lectures et vos études il faut toujours ramener votre pensée au Christ, en vous entretenant avec Lui et Lui demandant l'intelligence et le sens des choses. Pendant que vous étudiez, détournez pour un moment les yeux de votre livre afin de vous recueillir et de vous cacher un instant dans les plaies de Jésus-Christ. Puis reprenez l'étude. Parfois arrêtez l'étude pour vous mettre à genoux et faire une brève et brûlante prière.

Monseigneur Jean-Joseph Gaume dit (Le ver rongeur des sociétés modernes) : Peuples de l'Europe... Depuis le quinzième siècle, vous coulez vos enfants dans un moule païen, et vous vous étonnez de n'en pas retirer des chrétiens ! Écoutez votre histoire. Pendant toute la durée du moyen âge, l'éducation fut exclusivement chrétienne. Jamais les livres païens n'étaient remis comme classiques aux mains de la jeunesse... Peuples de l'Europe, tant que vous jetterez la jeunesse dans le moule du paganisme, vous aurez des générations païennes : ni vos lois sur l'enseignement, si libérales qu'elles puissent être, ni le talent de vos professeurs, ni vos intentions n'y changeront rien. Penser le contraire, c'est une erreur. Cette erreur, vous l'avez commise; vous la commettez chaque jour, depuis plus de trois siècles : voilà le ver qui vous ronge.

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (l'École sans Dieu) : Si vous êtes chrétien, vous voulez sans doute que votre enfant soit et demeure chrétien ? Dès lors vous devez vouloir que l'école où vous envoyez votre enfant vous aide à en faire un chrétien. Vous devez vouloir et vous voulez que le maître, que la maîtresse à qui vous confiez votre enfant, non seulement ne lui enlève point la foi de son baptême, mais coopère, dans la mesure du possible, à la grande œuvre de son éducation, laquelle doit être avant tout chrétienne, puisque tout chrétien est chrétien avant tout... Pour des incrédules et des révolutionnaires, la solution est tout opposée; et ils répondent par la voix de leurs journaux, de leurs députés, de leurs francs-maçons, de leurs Conseils municipaux : « Nous ne voulons pas d'école chrétienne ; nous voulons que l'école où nous mettons nos enfants soit comme nous, sans Dieu, sans religion. » (...) Le sachant ou non, de bonne ou de mauvaise foi, ils font la guerre au vrai DIEU ; ils méconnaissent, ou du moins ils ignorent JÉSUS-CHRIST et son Église ; ils attaquent ce qu'ils devraient bénir, et ils acclament ce qu'ils devraient maudire... Ceux qui veulent faire à la France ce beau cadeau de l'éducation sans religion, de l'école radicalement séparée de l'Église, quels sont-ils ? Du haut en bas de l'échelle sociale, depuis les plus gros gouvernants jusqu'aux plus maigres gouvernés, ce sont des révolutionnaires, c'est-à-dire des hommes égarés ou pervers, dupes ou scélérats, qui posent en principe que la société doit vivre sans religion, sans foi, sans prière. Ce sont des impies, des incrédules, sans exception. Tous ne demandent pas avec le même zèle cette mise hors la loi de JÉSUS-CHRIST et de son Église ; mais tous sont partisans du système, qui fait merveilleusement leur affaire. Ce sont des Francs-Maçons, des membres de l'Internationale, des sectaires antichrétiens des sociétés secrètes; en un mot, tous les conspirateurs, grands et petits, ministres ou ouvriers, bourgeois ou communards. Ceux qui veulent bannir de nos écoles la Religion, ce sont tous les mal vivants, tous ceux qui n'ont de religion nulle part, ni à la maison, ni au

dehors. Ce sont tous les journalistes mal famés; ce sont tous les démagogues. C'est la foule, malheureusement considérable, des esprits-forts qui croient tout ce que leur apportent chaque jour les feuilles révolutionnaires, dirigées, comme chacun sait, par la fine fleur de ces ambitieux sans vergogne, sans conscience, sans patriotisme, qui n'ont qu'un seul but : arriver au pouvoir, s'ils n'y sont pas; s'y maintenir, s'ils y sont; amasser des écus; se donner du bon temps; le tout, aux dépens de la patrie, et tout spécialement du pauvre peuple qui a la simplicité de les croire... L'école sans religion est leur idéal : donc repoussons la. Rien de plus logique... Dans la pratique, ne pas s'occuper de la Religion à l'école, c'est rendre impossible l'instruction religieuse des enfants. Sortons des théories, et regardons les choses dans la pratique. Si le système de l'école sans religion venait à prévaloir, ce serait tout simplement la suppression de l'instruction religieuse, et par conséquent la perte de nos pauvres petits enfants. Comment cela ? Voici des enfants qui arrivent à l'école à huit heures du matin, pour en sortir à onze heures. Ils y reviennent à une heure pour n'en sortir qu'à quatre heures, quelquefois même quatre heures et demie. Cela fait six heures d'école par jour. Pour des enfants, même de onze et douze ans, ce n'est pas peu de chose. On ne fait pas assez attention à ce fait. Six heures d'application d'esprit et d'attention continue de la part de petits enfants qui, jusqu'à l'école et en dehors de l'école, ne pensent qu'à jouer; à manger et à rire : c'est énorme. Ce n'est pas tout : de l'école ils emportent du travail à faire à la maison, des leçons à apprendre, des devoirs à rédiger. Mettons que ce travail ne leur prenne que deux heures : avec les six heures d'école, cela fait huit heures. Déjà c'est beaucoup trop. Je le demande à tout homme de bon sens, est-il raisonnable, est-il possible d'exiger de la petite tête de l'enfant un travail intellectuel quelconque en sus de ces huit heures ? Et dès lors que devient l'instruction religieuse ? Que devient l'étude, fort ardue pour un enfant, de la lettre du catéchisme ? Car enfin, le travail du catéchisme, le travail de l'instruction religieuse, est un travail intellectuel s'il en fut jamais. Il y faut du temps, il y faut de l'application. Il y faut revenir à tout propos, parce que l'enfant oublie aussi vite qu'il apprend... Enfin, il est certain que si les enfants n'entendent parler de Religion que deux misérables petites fois par semaine, ils n'arriveront jamais à la connaître comme il faut; et, de plus, ils se feront tout naturellement cette idée très-fausse, que la Religion est étrangère à leur vie de chaque jour. En pratique, ils apprendront à s'en passer.

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Les Francs-Maçons) : La franc-maçonnerie nous attaque par la presse : tenons-nous sur nos gardes ; ne lisons jamais les mauvais journaux ; instruons-nous à fond des vérités de la foi ; si nous le pouvons, répandons autour de nous les bons livres catholiques. Un bon livre est un petit missionnaire qui, bien souvent, convertit celui qui le porte. La franc-maçonnerie veut nous ravir les âmes de nos enfants ; réagissons énergiquement, et du mal faisons sortir le bien. Redoublons de zèle pour sauver et sanctifier les enfants, pour les instruire, pour préparer à l'Église de vaillants soldats. Pères et mères, n'oubliez pas que vous avez charge d'âmes, et qu'une éducation qui n'est pas foncièrement chrétienne serait aujourd'hui, plus que jamais, un immense danger pour vos enfants.

Léon XIII dit (Sapientia Christiana ; 10 janvier 1890) : La famille est le berceau de la société civile, et c'est en grande partie dans l'enceinte du foyer domestique que se prépare la destinée des États. Aussi bien, ceux qui veulent en finir avec les institutions chrétiennes s'efforcent-ils de s'attaquer aux racines mêmes de la famille et de la corrompre prématurément dans ses plus tendres rejetons. Ils ne se laissent pas détourner de cet attentat par la pensée qu'une telle entreprise ne saurait s'accomplir sans infliger aux parents le plus cruel outrage, car c'est à eux qu'il appartient, en vertu du droit naturel, d'élever ceux auxquels ils ont donné le jour, avec l'obligation d'adapter l'éducation et la formation de leurs enfants à la fin pour laquelle Dieu leur a donné de leur transmettre le don de la vie. C'est donc une étroite obligation pour les parents d'employer leurs soins et ne négliger aucun effort pour repousser énergiquement toutes les injustes violences qu'on leur veut faire en cette matière, et pour réussir à garder exclusivement l'autorité sur l'éducation de leurs enfants. Ils doivent, d'ailleurs, pénétrer celle-ci des principes de la morale chrétienne et s'opposer absolument à ce que leurs enfants fréquentent les écoles où ils sont

exposés à boire le funeste poison de l'impiété. Quand il s'agit de la bonne éducation de la jeunesse, on n'a jamais le droit de fixer de limites à la peine et au labeur qui en résultent, si grands qu'ils puissent être. Aussi ces catholiques de toutes nations qui, en dépensant beaucoup d'argent et plus encore de zèle; ont créé des écoles pour l'éducation de leurs enfants, sont dignes d'être proposés à l'admiration de tous. Il convient que ce bel exemple soit imité partout où les circonstances l'exigent. Toutefois, et par-dessus tout, qu'on tienne compte de l'influence considérable exercée sur les âmes des enfants par l'éducation de famille. Si la jeunesse trouve au foyer domestique les règles d'une vie vertueuse et comme l'école pratique des vertus chrétiennes, le salut de la société sera, en grande partie, garanti pour l'avenir.

(Comme l'explique le Pape Léon XIII, les jeunes sont les saints de demain : ce sont eux qui seront canonisés dans les siècles à venir, si Dieu le veut ; ce sont eux qui formeront demain les armées du Christ-Roi et de Marie-Reine. De sa naissance jusqu'à sa mort, l'homme est un combattant ; l'éducation de la jeunesse et du peuple de France en général est donc une priorité absolue, au même titre que la Croisade et le rétablissement de la Loi de Dieu en France. Sous le Royaume de France, rien n'échappera à Dieu, tout Lui sera soumis : écoles, tribunaux, entreprises, etc. L'objectif est que l'éducation catholique et civique du peuple de France soit optimale, afin que toutes leurs pensées, dans leurs journées, soient tournées vers le bien : *pas une pensée ne doit se tourner vers le mal ! Jésus est Roi, Marie est Reine, et nous, leurs sujets, sommes leurs esclaves !*)

(La naissance de cet État catholique impose aussi l'arrêt total des recherches pseudo-scientifiques sur la création de l'univers, notamment celles basées sur la théorie de l'évolution ou toute autre théorie que le créationnisme catholique, c'est-à-dire la création de l'univers telle qu'elle est racontée dans la Genèse. L'Ordre de Saint-Dismas pense et enseignera donc que l'univers fut créé par le Seigneur entre 4004 av. J.-C. et 3761 av. J.-C. Nous ne croyons donc ni en la théorie de l'évolution, ni en la théorie du big bang, ni en les dinosaures et nous pensons que ces théories sont aussi fumeuses que frauduleuses, car travestir des cadavres de singes en mi-hommes mi-singes ne m'a pas l'air être une tâche difficile. De même pour les dinosaures : nous prenons des ossements trouvés sous terre et les disposons tels un puzzle afin d'en faire une seule grande pièce. Là aussi, il est possible d'inventer ce que l'on souhaite ou même de se tromper ! L'Ordre de Saint-Dismas enseignera aussi qu'aucune théorie ne peut contredire le fait que la terre soit au centre de l'univers, car comment pourrions-nous savoir cela si ce n'est en ayant visité l'entièreté de l'univers, ce qu'aucun homme n'a fait ? Alors, au feu les travaux de Giordano, Galilée, Kepler, Newton, Hubble, Einstein, Heisenberg et tous les autres physiciens, car ce ne sont pas des scientifiques, car les vrais doués de science étudient la Sainte Écriture et obtiennent la vérité de par l'inerrance biblique. Or, les faux savants précédemment cités ne sont que des rebelles, voilà leur vraie "science" : la rébellion contre Dieu, l'orgueil de vouloir tout savoir et de vouloir prouver l'inexistence de Dieu. Qu'est-ce que leurs études, si ce n'est une tentative de faire apostasier toute l'humanité du Christ ? En fabriquant leurs théories, ils construisent un récit athée de la création de l'univers et trompent les fragiles n'ayant point d'argument à leur répondre, les forçant ainsi à vivre dans ce monde évolutionniste et athée sans pouvoir protester en disant : "Je ne crois pas en Darwin, je crois en Jésus-Christ !" Car sinon, ils seraient traités de parias : "Regardez-le, il ne croit pas qu'on descend du singe, quel débile !" Et il serait ainsi forcé de se convertir à l'une des deux grandes religions parmi les athées, deux religions de marchands : le capitalisme et le communisme ou pire la religion du sang : le racisme perfectionné par l'évolutionnisme athée, doctrine absurde et irrationnelle ; à ce sujet, voyons ce que dit Monseigneur de Ségur à propos des théories pseudo-scientifiques de Charles Darwin, cet insensé, — *La foi devant la science moderne* : "L'homme n'est qu'un singe perfectionné... On a eu l'air de le dire sérieusement, et certains étudiants en médecine mal-vivants donnent leur parole d'honneur que c'est vrai. « Il est évident, disent-ils, après les encyclopédistes et à la suite d'un certain Darwin, il est évident que les êtres vont en se perfectionnant physiquement ; le progrès humanitaire continu. Le

polype est devenu huître ; l'huître est devenue pieuvre ; la pieuvre est devenue anguille de mer; l'anguille est devenue poisson ; le poisson, phoque ; le phoque, castor ; le castor, sarigue ; le sarigue est devenu le singe de deuxième classe ; le singe de deuxième classe est devenu l'orang-outang ; enfin, à force de temps, d'efforts de la nature, à force de progrès et de vertus, l'orang-outang perdit sa queue, est devenu nègre; le nègre, Chinois ; le Chinois, homme tout de bon, homme blanc. » (...) Des voyageurs anglais allèrent jusqu'à dire qu'il existait encore en Abyssinie des hommes à queue... appelés Niams-Niams, tenant le milieu entre le simple nègre et le simple singe. Cette découverte était importante. Le savant M. Mariette, alla au fond de cette question étrange, et découvrit que ces nègres à queue étaient tout bonnement des nègres revêtus de la peau de bêtes qu'ils avaient tuées et dont la queue pendait par derrière. Et ainsi la vraie science a fait une fois de plus la queue à la fausse. Les naturalistes sérieux constatent, au point de vue purement physique, entre le singe le plus humain et l'homme le plus bête, non des nuances, mais des différences essentielles; entre autres cette fameuse queue que nos libres penseurs voudraient bien retrouver ; puis la forme des mains, sans compter la tête et certains autres détails qu'il serait puéril d'énumérer. Non, la science n'a rien découvert contre la grandeur divine de l'intelligence et de la vocation de l'homme... Les rossignols d'aujourd'hui chantent comme les rossignols du temps d'Abraham et de Mathusalem ; les chiens aboient après les voleurs, au dix-neuvième siècle après l'ère chrétienne, comme mille, deux mille trois mille ans avant ; les castors bâtissent leurs maisons avec la même perfection depuis le déluge et même auparavant ; il en est de même des fourmis, des abeilles, des araignées, des chats, des chevaux, des chameaux... Jusqu'à la fin du monde, les petits oiseaux feront leur nid avec la même perfection ; les chiens s'attacheront à l'homme avec la même fidélité ;... Je serais curieux de savoir jusqu'à quel point l'homme peut arriver à croire qu'il n'est qu'un singe. J'espère que tous ceux qui le disent ressemblent à ce professeur du muséum de Turin, M. de Filippi, qui avait enseigné publiquement le plus hideux matérialisme et avait même consacré plusieurs séances de ses cours à démontrer que l'homme descendait du singe en droite ligne. Il vient de mourir en chrétien repentant, détestant ses folles impiétés et recevant avec bonheur, à deux reprises, le Corps adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Devant la mort, le masque tombe... " C'est pour cela que la seule véritable science est celle qui ramène tout à Dieu, et que seule cette science sera tolérée en terre de France !)

Psaume 13, 1 : L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu... [parmi les insensés] il n'y en a point qui fasse le bien, il n'y en a pas même un seul.

Job 28, 28 : La crainte du Seigneur, c'est la sagesse, et s'éloigner du mal, l'intelligence.

Psaume 110, 10 : Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur. La bonne intelligence est à tous ceux qui agissent conformément à cette crainte.

Jérémie 9, 23-24 : Voici ce que dit le Seigneur : Que le sage ne se glorifie point dans sa sagesse ; que le fort ne se glorifie point dans sa force, et que le riche ne se glorifie point dans ses richesses ; mais que celui qui se glorifie se glorifie de cela, de me connaître, et de savoir que c'est moi qui suis le Seigneur, qui fais miséricorde et jugement, et justice sur la terre ; c'est là ce qui me plaît, dit le Seigneur.

Saint Thomas d'Aquin dit (Prima pars, q. 1, art. V) : La science sacrée [théologie] est la plus noble de toutes les sciences. Comme science spéculative elle surpasse de beaucoup toutes les sciences spéculatives, et comme science pratique elle surpasse de même toutes les sciences pratiques... Elle l'emporte d'abord pour la certitude, parce que les autres sciences ne doivent leur certitude qu'à la lumière naturelle de la raison humaine qui est faillible, tandis que la science sacrée tire sa certitude de la lumière de la science divine qui est infaillible. Elle l'emporte encore pour la dignité de son objet, parce qu'elle s'occupe principalement de choses qui surpassent par leur élévation la raison humaine, tandis que les autres sciences ne considèrent que ce qui est de son domaine.

Pie IX dit (Concile Vatican I, Sess. 3, Dei Filius, De la Foi et de la Raison) : Si quelqu'un dit que les sciences humaines doivent être traitées avec une telle liberté que l'on puisse tenir pour vraies leurs assertions, quand même elles seraient contraires à la doctrine révélée ; et que l'Eglise ne peut les proscrire ; qu'il soit anathème.

Pie IX dit (Tuas libenter ; 21 décembre 1863) : Les hommes sages et vraiment catholiques ont pu cultiver les sciences sans péril, travailler à leur développement et les rendre utiles et certaines. Mais ce résultat ne saurait être obtenu si, même dans la recherche des vérités qu'elle peut atteindre par ses facultés et ses forces propres, la lumière de la raison humaine, circonscrite à ses limites, ne respectait pas avant tout, comme il convient, la lumière infaillible et incréée de l'intelligence divine, qui brille admirablement de toutes parts dans la révélation chrétienne. Quoique, en effet, les sciences naturelles s'appuient sur leurs propres principes, connus par la raison, il importe que les catholiques qui les cultivent aient toujours devant les yeux la révélation divine comme une étoile qui les guide, et dont la lumière les aide à se préserver des écueils et des erreurs, lorsque, dans leurs recherches et leurs études, ils s'aperçoivent qu'ils pourraient se laisser conduire, comme il arrive très souvent, à proférer des paroles plus ou moins contraires à la vérité infaillible des choses qui ont été révélées par Dieu.

Pie XI dit (In multis solaciis ; 28 octobre 1936) : La science, qui est la véritable connaissance des choses, ne se trouve jamais en contradiction avec les vérités de la foi chrétienne ; et quiconque aura parcouru les annales des sciences ne pourra s'empêcher de le reconnaître.

Pie XII dit (Discours à l'Académie Pontificale des Sciences ; 3 décembre 1939) : Comme la nature est fille de Dieu... elle fait en sorte que la vérité de notre science soit fille de cette nature et donc petite-fille de Dieu... Toute science sert Dieu, parce que Dieu est le « Maître des sciences et enseigne à l'homme la science » (Ps., xciii, 10). Dans ses études profondes, l'homme a deux livres : celui de l'univers, où la raison humaine étudie, cherchant la vérité des choses bonnes faites par Dieu ; celui de la Bible et de l'Évangile, où l'intelligence étudie à côté de la volonté, en quête d'une vérité supérieure à la raison, sublime comme le mystère intime de Dieu, connu de lui seul.

Pie XII dit (Discours au congrès mondial d'astronomie ; 7 septembre 1952) : Il n'y a aucune probabilité que même le plus génial chercheur puisse arriver à connaître et encore moins à résoudre toutes les énigmes renfermées dans l'univers physique. Celles-ci postulent donc et indiquent l'existence d'un Esprit infiniment supérieur, de l'Esprit divin, qui crée, conserve, gouverne et par conséquent connaît et scrute, dans une suprême intuition, aujourd'hui comme à l'aube du premier jour de la création, tout ce qui existe : *Spiritus Dei ferebatur super aquas* (Gen. I, 2) (...) [Dieu] — Esprit divin, distinct et différent du monde, non pas hors du monde, comme retiré dans une solitude dédaigneuse et qui abandonnerait son œuvre à son destin, comme l'affirment les théories déistes, mais au contraire présent au monde, comme créateur, conservateur et ordonnateur tout-puissant, auquel le monde est lié, par une dépendance essentielle, dans l'intime de son être et de son action. Esprit divin, qui, au savant soucieux de trouver un sens à l'ensemble de la réalité existante, se révèle bien différent du froid cosmos. Esprit animé par un souffle de bonté et d'amour qui pénètre et explique tout, qui se concentre et se révèle de façon particulière dans la créature humaine, faite à son image et à sa ressemblance, qu'il ne dédaigne pas, à cause de cela, d'entourer de continues et ineffables opérations d'amour, telle la rédemption opérée par le moyen de sa mystérieuse Incarnation. De la sorte, l'ampleur prise par la conception cosmique, qui a rapetissé, peut-on dire, notre planète jusqu'aux dimensions d'un grain de poussière astrale et réduit l'homme à celles d'un atome sur cette poussière, reléguant l'un et l'autre dans un coin de l'univers, ne constitue pas un obstacle — comme certains l'ont affirmé en traitant du mystère de l'Incarnation — pour l'amour ni pour la toute-puissance

de Celui qui, étant pur esprit, possède une supériorité infinie sur la matière, quelles que puissent être les dimensions cosmiques de celle-ci en espace, temps, masse et énergie.

Pie XII (Discours à l'Académie Pontificale des Sciences ; 24 avril 1955) : Vous, qui interprétez la création, devenez des maîtres avides d'en divulguer la beauté, la puissance et la perfection et de les faire goûter à d'autres. Enseignez à regarder, à comprendre, à aimer le monde créé, pour que l'admiration de splendeurs aussi sublimes fasse plier le genou et invite les esprits à l'adoration. Ne trahissez jamais ces aspirations, ces espérances. Malheur à ceux qui se servent de la science exposée fausement pour faire sortir les hommes du droit sentier ! Ils ressemblent à des pierres jetées par malveillance sur le chemin du genre humain : ils sont l'achoppement sur lequel vont trébucher les esprits en quête de vérité.

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Réponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la religion) : IL Y A DES SAVANTS ET DES GENS D'ESPRIT QUI NE CROIENT PAS À LA RELIGION. [Réponse :] Que conclure de là, si ce n'est que, pour être chrétien, pour recevoir de Dieu le don de la foi, il ne suffit pas d'avoir de la science profane ni de l'esprit ; mais qu'il faut, en outre, avoir un cœur droit, pur, humble, bien disposé, prêt à faire les sacrifices qu'imposera la connaissance de la vérité ? Or, voilà ce qui manque au petit nombre de savants qui sont irréli-gieux. 1° Ou bien ils sont indifférents et ignorants en matière de religion, absorbés dans leurs études mathématiques, astronomiques, physiques, et ils ne pensent ni à Dieu ni à leur âme ; et alors il n'est pas étonnant qu'ils n'entendent rien aux choses de la Religion. Par rapport à la Religion, ils sont ignorants, et leur jugement sur elle n'a pas plus de valeur que celui d'un mathématicien sur la musique ou la peinture. Il y a tel savant qui est plus ignorant en Religion qu'un enfant de dix ans assidu au catéchisme. 2° Ou bien, ce qui arrive plus souvent, ces hommes sont des orgueilleux qui veulent juger les choses de Dieu, traiter avec lui d'égal à égal, et mesurer sa parole aux dimensions de leur faible raison. L'orgueil est le plus profond des vices. Aussi sont-ils justement repoussés comme des téméraires, et privés des lumières qui ne sont données qu'aux cœurs simples et humbles. Le bon Dieu n'aime pas les insurrections contre son infaillible vérité. Et, parmi ce nombre d'incrédulés, on peut affirmer encore que la plupart ne furent point sincères dans leur incrédulité, et se réfugièrent avant de mourir dans les bras de cette Religion qu'ils avaient blasphémée. Tels furent, entre autres plusieurs, des chefs de l'école voltairienne du dernier siècle, Montesquieu, Buffon, la Harpe. Voltaire lui-même, malade à Paris, fit appeler le curé de Saint-Sulpice un mois environ avant sa mort. Le danger passa, et, avec le danger, la crainte de Dieu. Mais une seconde crise survint ; les amis de l'impie accoururent... Son médecin, témoin oculaire, nous atteste que Voltaire réclama de nouveau les secours de la religion... mais cette fois ce fut en vain ; on ne laissa point le prêtre pénétrer jusqu'au moribond, lequel expira dans un hideux désespoir ! D'Alembert voulut également se confesser ; et il en fut empêché, comme l'avait été son maître, par les philosophes qui entouraient son lit. « Si nous n'eussions été là, disait l'un d'eux, il eût fait le plongeon comme les autres ! » Quant à Rousseau, il mourut fou, et, dit-on, se suicida. Quelle valeur morale ont ces hommes ? et que prouve leur irréli-gion, surtout si vous leur opposez la foi, la piété des plus grands savants, des plus profonds génies, des hommes les plus vénérables qui aient paru sur la terre ? (...) Saint Athanase, Saint Ambroise, Saint Grégoire le Grand, Saint Jérôme, Saint Augustin, Saint Bernard, Saint Thomas d'Aquin (l'homme le plus prodigieux peut-être qui ait jamais existé), combien de noms magnifiques la Religion ne compte-t-elle pas sur la liste de ses enfants ! (...) Et nos gloires militaires, ne sont-elles pas pour la plupart des gloires religieuses ? Charlemagne n'était-il pas chrétien ? Godefroy de Bouillon, Tan-crède, Bayard, du Guesclin, Jeanne d'Arc, Crillon, Catinat, Vauban, Villars, etc., n'abaissaient-ils pas devant la religion leurs fronts glorieux ceints des lauriers de mille victoires ? (...) Et au-dessus de tous, SAINT LOUIS, ce véritable héros, cet homme si aimable et si parfait, la gloire de la France en même temps que de l'Église !

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Le Bon Combat de la Foi) : La lumière et la vie de la foi n'ont pas seulement pour ennemis les ténèbres impures de l'erreur; elles sont également menacées par d'autres maladies morales, qui, sans s'attaquer aussi directement à l'intelligence, l'atteignent indirectement, mais très-profondément. Ces maladies peuvent se ranger en quatre catégories : les premières ont pour siège la tête ; les secondes, le cœur et les sens; les troisièmes, l'estomac; les quatrièmes, la bourse et la caisse. Les maladies morales qui menacent la foi par la tête sont d'abord l'ignorance religieuse, puis l'orgueil. Voyez les pauvres gens qui ne croient pas, ou du moins qui vivent, parlent et agissent comme s'ils ne croyaient pas. La plupart sont ignorants comme des Turcs [mahométans]. J'entends ignorants en matière de religion; car on peut être fort savant en mathématiques, en chimie, en médecine, en agriculture, en archéologie, voire même en astronomie, et ne pas savoir un traître mot de son catéchisme. N'ai-je pas connu à Paris un très-illustre et très-savant membre de l'Institut qui, « depuis vingt ans, » me disait il, ne s'occupait que de la lune, ne vivait que dans la lune, ne pensait qu'à la lune ! Le pauvre savant lisait assidûment le Siècle souscrivait de bonne foi à la fameuse statue de Voltaire qui, pendant près de deux ans, a agité tout Paris ; mais il ne se doutait pas de ce qu'était JÉSUS-CHRIST. Il savait la lune par cœur, et ignorait totalement pourquoi il était en ce monde. Pauvre science ignorante ! En ce temps-ci, l'ignorance religieuse est malheureusement à l'ordre du jour, surtout chez les hommes. Elle provient de l'enseignement et instruction rationalistes dont la détestable Université sature depuis trois quarts de siècle nos jeunes générations. La France recueille ce qu'elle a semé : pour recueillir des chrétiens, il faudrait semer les doctrines et les habitudes qui font les chrétiens. Dans la plupart des maisons d'éducation, l'enseignement catholique tient si peu de place, qu'on peut hardiment le déclarer nul; et l'encre rationaliste de l'Université vient altérer promptement le pauvre petit filet de vérité que le zèle d'un aumônier s'efforce de faire couler, malgré mille obstacles, dans les âmes. L'oubli pratique de DIEU résulte directement de cette éducation sans foi. Je voyais un jour un jeune homme qui sortait d'un de nos lycées les plus renommés pour la fermeté de la discipline et la force des études. Je lui recommandais de vivre en chrétien, et, pour cela, de penser souvent au bon Dieu, et de s'habituer à vivre pour lui, à travailler, à souffrir pour lui. « J'essaye de le faire, me répondit-il; mais quand je prie, il me semble que je ne parle à personne, que je parle dans le vide. Au lycée, nous étions habitués à vivre sans Dieu. » Et ce pauvre jeune homme, d'ailleurs bon et instruit, avait remporté dans son lycée, en rhétorique, le premier prix d'instruction religieuse ! (...) Première maladie de la tête, au point de vue de la foi : l'ignorance. La seconde, non moins dangereuse, est l'orgueil, qui s'entête et se révolte. Il s'entête sottement à ne pas vouloir s'instruire : il se révolte follement contre l'autorité sacerdotale qui veut l'instruire, ou contre l'autorité de la vérité qui se propose et tout ensemble s'impose à son intelligence. Il répète la parole du démon : « Je ne me soumettrai point. » [Ni Dieu, ni maître...]. Sachez-le bien, il n'y a pas autre chose clans la tête de l'incrédule : ou le vide de l'ignorance, ou le pêle-mêle de la demi-science et des préjugés, ou enfin le gonflement de l'orgueil, de la fausse science et de la révolte.

(Comme quoi toute la science du monde, dont la science de Dieu, ne vaut rien sans la foi et la mise en œuvre de la Loi de Dieu.)

En ce qui est la quinzième ordonnance, il est à rappeler que seuls quelques films et séries traitant de la vie de Jésus-Christ, des prophètes, des apôtres et des croisades, tels que la mini-série de Franco Zeffirelli *Jésus de Nazareth*, seront diffusés dans les salles de cinéma. Toutefois, ces œuvres seront censurées et purgées de toute nudité ainsi que des dialogues inventés prononcés par les acteurs du Christ, de la Très Sainte Vierge Marie ou des Apôtres. De plus, les œuvres non catholiques devront être livrées aux flammes. Car, en suivant ce sentier, il n'existera plus qu'un seul chemin : celui du Christ. Ainsi, tous les sujets du Royaume de France vivront éternellement dans le Royaume de Dieu. Mais pour cela, comme il a été dit précédemment, il est nécessaire d'effacer tout ce qui est mondain et inutile au salut, donc les livres, les musiques et les monuments qui ne rendent pas gloire à Dieu, mais

aussi les consoles de jeu et les lieux infâmes : temples maçonniques, boîtes de nuit, casinos, piscines municipales, salles de sport, banques et sociétés judéo-mondialistes, etc.

Pie XI dit (Vigilanti cura ; 29 juin 1936) : Tous savent combien de mal les mauvais films produisent dans l'âme. Ce sont des occasions de péché ; ils poussent la jeunesse dans les voies du mal parce qu'ils sont la glorification des passions : ils montrent la vie sous un faux jour, offusquent l'idéal, détruisent l'amour pur, le respect du mariage, l'affection pour la famille. Ils peuvent même créer des préjugés entre les individus, des malentendus entre les classes sociales, entre des races entières. Au contraire, les bonnes représentations peuvent exercer une influence profondément moralisatrice sur ceux qui les voient. Outre qu'elles créent, elles peuvent susciter de nobles idéals de vie, donner des notions précieuses, fournir de plus amples connaissances sur l'histoire et les beautés du propre pays, présenter la vérité et la vérité sous une forme attrayante, créer ou du moins favoriser une compréhension entre les nations, les classes sociales et les races, promouvoir la cause de la justice, éveiller l'attrait de la vertu et contribuer par une aide positive à la genèse d'un juste ordre social dans le monde... Nous exhortons donc vivement les évêques de tous les pays producteurs de films, mais vous spécialement, Vénérables Frères des États-Unis, à prévenir paternellement les fidèles qui, d'une façon quelconque, participent à cette industrie. Qu'ils pensent sérieusement à leurs devoirs et aux responsabilités qu'ils ont, comme fils de l'Église, d'employer leur influence à promouvoir dans les films qu'ils produisent ou aident à produire des principes sains et moraux. Le nombre des catholiques qui sont exécuteurs ou directeurs, auteurs ou acteurs dans les films n'est pas petit, et malheureusement leur influence dans la production de ces films n'a pas toujours été d'accord avec leur foi et avec leurs idées. Aussi vous ferez bien, Vénérables Frères, de les engager à mettre leur profession d'accord avec leur conscience d'hommes respectables et disciples de Jésus-Christ.

Certaines mesures peuvent paraître comme des "liberticides" pour certains, néanmoins, il ne faut pas oublier que Lucifer s'est rebellé contre le règne de Dieu par orgueil sous prétexte de liberté. Le satanisme, c'est la liberté, la décadence, la possibilité de tout faire, de pécher un maximum, tout en oubliant l'éternité de l'au-delà, autant la récompense que le châtiment. Le diable vous entraîne tous dans sa chute. Son objectif est simple : vous faire baisser vos gardes et vous attaquer subtilement par la liberté, la joie de vivre la plus totale, etc. Cette liberté si chère à vos yeux est dangereuse pour vous, mais pas seulement, car l'homme est social et il s'inspire de ses congénères. Vous êtes coupables de l'endoctrinement des uns et des autres à cette liberté luciférienne, et eux aussi seront coupables. C'est un cycle sans fin, si ce n'est l'Apocalypse, ultimement, pour vous, pour nous, et pour le Seigneur, nous vous retirons des libertés de perdition ! Le rappel est douloureux, tout comme sa mise en pratique, mais il profite aux chrétiens, et vous verrez un jour les bienfaits de ces décrets.

Saint Pie X dit (Allocution "Réconforté" ; 25 septembre 1904) : Tant d'aveugles qui se professent catholiques réclament une indépendance absolue envers toute autorité, et veulent une liberté qui ne serait plus celle des fils de Dieu mais des rebelles de Lucifer.

(Cette liberté luciférienne est apparue en Europe dès la Renaissance avec l'« humanisme », qui donna lui-même naissance à la franc-maçonnerie, laquelle engendra la philosophie des Lumières et la Révolution française, qui rendit la France totalement ennemie du catholicisme en adoptant la laïcité – Jérémie 14, 10-12 : « Voici ce que dit le Seigneur à ce peuple qui a aimé à remuer ses pieds, qui n'est pas demeuré en repos, et qui n'a pas plu au Seigneur : Main tenant il se ressouviendra de leurs iniquités, et il visitera leurs péchés. Et le Seigneur me dit : Ne prie pas pour le bien de ce peuple. Lorsqu'ils jeûneront, je n'exaucerai pas leurs prières ; et s'ils offrent des holocaustes et des victimes, je ne les recevrai pas, parce que par le glaive, et par la famine, et par la peste, je les consumerai. » À cette époque, les gens du royaume de Juda offraient des sacrifices à de faux dieux, ce qui faisait d'eux des idolâtres

et donc des transgresseurs de la Loi de Dieu – Exode 22, 20 : « Celui qui sacrifie à d'autres dieux qu'au Seigneur seul sera mis à mort. » – Jérémie 16, 3-11 : « Parce que voici ce que dit le Seigneur sur les fils et les filles qui sont enfantés en ce lieu, et sur les mères qui les ont enfantés, et sur leurs pères de la souche desquels ils sont nés en cette terre : de différentes morts de maladies ils mourront ; ils ne seront pas pleures et ils ne seront pas ensevelis ; comme un fumier, ils seront sur la face de la terre ; par le glaive et par la famine ils seront consumés, et leur cadavre sera en pâture aux volatiles du ciel et aux bêtes de la terre. Car voici ce que dit le Seigneur : N'entre point dans une maison de festin ; et ne va pas pour pleurer, et ne les console point ; parce que j'ai retiré ma paix à ce peuple, dit le Seigneur, ma miséricorde et mes bontés. Et ils mourront, grands et petits, sur cette terre, et ils ne seront pas ensevelis, ni pleures, et on ne se fera pas d'incision, et on ne se rasera pas la tête pour eux. Et on ne rompra pas parmi eux de pain pour consoler celui qui pleure un mort, et on ne leur donnera pas le calice à boire pour le consoler de la perte de son père et de sa mère. Et tu n'entreras pas dans une maison d'un festin, afin de l'asseoir et de manger et de boire ; parce que voici ce que dit le Seigneur des armées, Dieu d'Israël : Voilà que moi j'ôterai de ce lieu, à vos yeux et en vos jours, la voix de la joie et la voix de l'allégresse, la voix de l'époux et la voix de l'épouse. Et lorsque tu annonceras à ce peuple toutes ces paroles, et qu'ils le diront : Pourquoi le Seigneur a-t-il prononcé sur nous tous ces grands maux ? quelle est notre iniquité ? et quel péché avons-nous commis contre le Seigneur notre Dieu ? Tu leur diras : C'est parce que vos pères m'ont abandonné, dit le Seigneur, qu'ils ont couru après des dieux étrangers, qu'ils les ont servis, qu'ils les ont adorés ; et qu'ils m'ont abandonné, et qu'ils n'ont point gardé ma loi. » Comme le royaume de Juda, la France et le monde entier ont abandonné le Seigneur et Sa Loi. Ainsi, nous ne devons pas nous étonner si aujourd'hui Il se venge de nous par les guerres, les famines et les maladies — Ainsi, quand certains nous traitent de vendeurs de guerre et de mort, nous sourions et répondons : « Gloire à Dieu, c'est nous ! » Car nous ne pouvons pas vendre la paix alors que nous sommes dans les temps de la vengeance divine : les temps de la guerre, de la famine, de la maladie et, par conséquent, le temps de la mort. Jusqu'ici, Dieu, dans Sa bonté infinie, nous avait accordé de ne jamais voir la défaite sur nos terres. Souvenez-vous des invasions mahométanes du temps de Charles Martel et de la Reconquista : Dieu nous avait permis de les repousser. Mais aujourd'hui, nous sommes dans un temps si sombre que Dieu a permis que toute l'Angleterre devienne anglicane, que toute la France devienne laïquement païenne à cause de la Révolution maçonnique, qu'un antipape siège au Vatican, que toute l'Europe du Nord et une partie de l'Allemagne soient protestantes, que toute l'Europe de l'Est suive le schisme d'Orient, et que l'écrasante majorité des « catholiques » soient des hérétiques modernistes. La réaction de nos ancêtres, lorsque leurs terres furent envahies par une force antichrétienne et païenne, était de déclarer la guerre. Ainsi, nous marchons sur leurs pas et espérons que Dieu donne la victoire à ceux qui ne L'ont ni oublié ni abandonné. Psaume 9, 18 : « Que toutes les nations qui oublient Dieu soient précipités dans l'enfer ».)

Saint Pie X dit (Une fois encore ; 6 janvier 1907) : On a déclaré la guerre à tout ce qui est surnaturel, parce que derrière le surnaturel, Dieu se trouve et que ce que l'on veut rayer du cœur et de l'esprit de l'homme, c'est Dieu. Cette lutte sera acharnée et sans répit de la part de ceux qui la mènent. Qu'au fur et à mesure qu'elle se déroulera, des épreuves plus dures que celles que vous avez connues jusqu'ici vous attendent, c'est possible et même probable. La sagesse commande donc à chacun de vous de s'y préparer. Vous le ferez simplement, vaillamment et avec confiance, sûrs que, quelle que soit la violence de la bataille, finalement la victoire restera entre vos mains.

Monseigneur Jean-Joseph Gaume (La Révolution) : *Premier fait* - A part quelques contrées septentrionales, l'Europe, il y a quatre siècles, était toute catholique. Aujourd'hui, la moitié de l'Europe n'est plus catholique, l'autre moitié ne l'est guère qu'à demi... *Deuxième fait* - Il y a quatre siècles, l'indissolubilité du lien conjugal était la loi universelle de la famille. Aujourd'hui le divorce est légalement établi dans la moitié de l'Europe... *Quatrième fait* - Il y a quatre siècles, il n'y avait pas de théâtres en Europe ; pas d'arts corrupteurs, pas de

conspiration générale du talent et du génie contre la foi et les mœurs. Aujourd'hui, l'Europe est couverte de théâtres, où chaque soir des milliers de spectateurs applaudissent à la mise en scène et au triomphe des plus dangereuses passions. Les rues, les places, les jardins publics sont peuplés de statues indécentes; les galeries, les salons, les livres offrent de toutes parts des tableaux et des gravures que la pudeur ne peut regarder sans rougir... l'affaiblissement du sens moral... quel que soit son nom, l'empire ténébreux des sociétés secrètes, le règne visible du sensualisme, ces grands symptômes de décadence inconnus autrefois, sont des faits qui frappent tous les regards, et pour lesquels il n'y a pas de compensation. Pour tout dire d'un seul mot : l'émancipation progressive de l'Europe de la tutelle du catholicisme, sa sortie de l'ordre divin et la substitution, en toutes choses, de la souveraineté de l'homme à la souveraineté de Dieu : voilà le caractère distinctif de l'époque moderne ; voilà ce que nous appelons la Révolution ; voilà le mal !

Monseigneur Henri Delassus dit (La conjuration antichrétienne) : Si la maçonnerie voulait anéantir l'Église, c'était afin de pouvoir substituer à la religion du Christ la religion de l'humanité. Constituer une religion nouvelle, la « religion de l'humanité », c'est, en effet, le terme auquel la franc-maçonnerie veut faire aboutir le mouvement commencé à la Renaissance : l'affranchissement de l'humanité.

Le Commandeur Athanase de France dit : Notre intention est de bâtir un Royaume sans système carcéral, car nous préférons la pénitence à l'abandon. Certains auront comme pénitence de prier après s'en être vu imposer l'obligation en confession, et d'autres auront comme pénitence d'être envoyés en monastère pour une retraite spirituelle et pour y recevoir la grâce d'œuvrer pour le Seigneur. Tandis que d'autres auront, comme grâce et pénitence, de partir en croisade. Ils auront la grâce d'être parmi les plus braves serviteurs de Dieu et protégeront femmes, enfants, malades et anciens restés en arrière. C'est pour eux une grande opportunité de se repentir !

Le Commandeur Athanase de France dit : Une fois la Loi de Dieu rétablie en France, chaque tribunal sera improvisé, et chaque peine prononcée devra l'être qu'après une étude pointue de l'acte et des peines applicables pour celui-ci selon les avis des théologiens, d'autant plus s'ils sont des saints ou des bienheureux !

Lorsqu'un jugement a lieu sans preuves absolues telles que des images de vidéosurveillance ou encore des empreintes, etc., pour qu'un jugement soit juste et équitable, il faudrait au moins deux témoignages fiables pour une condamnation :

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 70, art. II) : Dans tout jugement il faut nécessairement la déposition de deux ou trois témoins, et cela suffit.

Et je profite de cet exemple pour montrer à quel point Saint Thomas d'Aquin prend lui-même pour modèle la Sainte Écriture, et non ses propres raisonnements personnels :

Deutéronome 19, 15 : Il ne se présentera point un seul témoin contre quelqu'un, quel que soit son crime ; mais c'est sur la parole de deux ou trois témoins que tout sera avéré.

Matthieu 18, 15-16 : Si ton frère a péché contre toi, va et reprends-le entre toi et lui seul : s'il t'écoute, tu auras gagné ton frère ; s'il ne t'écoute point, prends encore avec toi une ou deux personnes, afin que sur la parole de deux ou trois témoins tout soit avéré.

Et lorsque Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 68, art. IV) : Il est juste que si un accusateur ne prouve pas son fait et qu'il ait exposé quelqu'un au péril d'un grave châtiment, il supporte une peine semblable.

Il suit le modèle de la Sainte Écriture qui dit :

Deutéronome 19, 18-21 : Lorsqu'après avoir fait la plus exacte perquisition, ils auront trouvé que le faux témoin a dit contre son frère un mensonge, ils lui rendront ce qu'il avait eu dessein de faire à son frère, et tu ôteras le mal d'au milieu de toi. Afin que tous les autres entendant, éprouvent de la crainte, et qu'ils n'osent nullement faire de telles choses. Tu n'auras point pitié de lui ; mais tu exigeras âme pour âme, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied.

Ainsi, quiconque porte un faux témoignage pèche mortellement, car il ment et se rend coupable de parjure s'il a prêté serment. De plus, il transgresse le huitième commandement de Dieu : « Tu ne porteras point de faux témoignage ». Ainsi, lorsqu'une accusation d'assassinat est portée contre un innocent et qu'un témoin profère un faux témoignage pour le rendre coupable, si nous venions à déjouer ce complot, le faux témoin serait condamné à mort, car telle est la peine des assassins. Et nous ne le réquisitionnerions point sur le front, car nous ne pouvons avoir confiance en un menteur. Mais dans le cas où le faux témoin accuse un innocent d'un crime qui n'est pas passible de la peine de mort, le châtiment du faux témoin reste celui prévu pour le crime dont l'innocent avait été accusé. Ainsi, le faux témoin qui accuse un innocent de blasphème se verra fustigé ou flagellé, car telle est la peine des blasphémateurs.

En ce qui concerne la défense des accusés, nous avertissons que lorsqu'un avocat soutient sciemment une cause injuste — c'est-à-dire lorsqu'il sait que l'accusé est véritablement coupable — il se rend fautif au même titre que cet accusé :

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 71, art. III) : L'avocat pèche grièvement s'il défend sciemment une cause injuste, et il est tenu de restituer ; mais s'il le fait par ignorance il n'est pas coupable, parce que son ignorance l'excuse.

—

Par la grâce de Dieu, le Commandeur Athanase de France, promulgue l'édit d'abolition de la « Déclaration des droits de l'homme », de la laïcité et de la trilogie maçonnique : « liberté, égalité, fraternité », et promulgue le rétablissement de la Loi de Dieu :

Le Royaume de France fera s'effondrer la Constitution maçonnique de la République, et gisante sur les Champs-Élysées, le Pied de Marie la piétinera ! Marie, Mère de Dieu, Exterminatrice des hérésies, Reine du Ciel, de la terre et de la France, sauvez la France !

Saint Pie X dit (Vehementer Nos ; 11 février 1906) : Qu'il faille séparer l'État de l'Église, c'est une thèse absolument fausse, une très pernicieuse erreur. Basée, en effet, sur ce principe que l'État ne doit reconnaître aucun culte religieux, elle est tout d'abord très gravement injurieuse pour Dieu, car le Créateur de l'homme est aussi le fondateur des sociétés humaines et il les conserve dans l'existence comme il nous soutient. Nous lui devons donc, non seulement un culte privé, mais un culte public et social, pour l'honorer (...) Catholiques de France ; que notre parole vous parvienne à tous comme un témoignage de la très tendre bienveillance avec laquelle nous ne cessons pas d'aimer votre pays et comme un réconfort au milieu des calamités redoutables qu'il va vous falloir traverser. Vous savez le but que se sont assigné les sectes impies qui courbent vos têtes sous leur joug, car elles l'ont elles-mêmes proclamé avec une cynique audace : « Décatholiciser la France ». Elles veulent arracher de vos cœurs, jusqu'à la dernière racine, la foi qui a comblé vos pères de gloire, la foi qui a rendu votre patrie prospère et grande parmi les nations, la foi qui vous soutient dans l'épreuve qui maintient la tranquillité et la paix à votre foyer et qui vous ouvre la voie vers l'éternelle félicité. C'est de toute votre âme, vous le sentez bien, qu'il vous faut défendre cette foi (...) Ainsi armés pour la lutte, marchez sans crainte à la défense de

l'Église, mais ayez bien soin que votre confiance se fonde tout entière sur le Dieu dont vous soutiendrez la cause et, pour qu'il vous secoure, implorez-le sans vous lasser.

Saint Thomas d'Aquin dit (Ia-IIae, q. 96, art. IV) : Il y a deux sortes de lois injustes. Les unes sont contraires au bien des hommes et elles peuvent être mauvaises de trois manières : d'après leur fin, comme quand le chef de l'État impose à ses sujets des lois onéreuses qui n'ont pas pour but l'intérêt général, mais plutôt sa propre cupidité ou sa propre gloire ; d'après leur auteur, comme quand quelqu'un en faisant une loi outrepassse ses pouvoirs ; d'après leur forme, comme quand les charges sont inégalement dispensées, bien qu'elles se rapportent à l'intérêt général (Une de ces causes suffit pour rendre la loi injuste, et par conséquent nulle ; mais il est à remarquer qu'elles ne sont applicables qu'autant qu'elles sont évidentes. Dans le cas de doute la présomption est en faveur du législateur.). Dans ce cas, ces décrets sont plutôt des violences que des lois. Car, comme le dit Saint Augustin (De lib. arb., liv. 1, chap. 5), ce qui n'est pas juste ne semble pas une loi. Ces lois n'obligent donc pas au for de la conscience, sinon pour éviter le scandale ou le désordre (Dans ce cas, dit Billuart, ce n'est pas la loi injuste elle-même qui oblige, mais c'est la loi naturelle (De leg., dissert. 4, art. 3). Dans ce cas l'individu doit céder son droit, d'après ces paroles de l'Évangile (Matth., 5, 41) : Si quelqu'un vous a contraint à faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille; à celui qui vous aura enlevé votre robe, abandonnez encore votre manteau. — Les autres sont contraires au droit divin (Il n'est jamais permis d'obéir à ces lois ; on doit mille fois préférer la mort, comme le font les martyrs.) ; telles sont les lois des tyrans qui portent à l'idolâtrie ou à toute autre chose de contraire à la Loi de Dieu. Il n'est permis d'obéir d'aucune manière à ces lois, parce que, comme le disaient les apôtres (Actes, chap. 4) : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Saint Jean Chrysostome dit dans sa Première Homélie sur les statues : Lorsque l'Apôtre [Saint Jean] voyait de saintes lois outragées, il sacrifia sa tête, et c'est pour cela qu'on doit le regarder comme un vrai martyr. Combattez comme lui pour la justice jusqu'à la mort, et le Seigneur vous secondera. N'allez point me dire : Que me font les discours de ce particulier ? il n'y a rien de commun entre lui et moi. Le démon est le seul avec lequel nous n'ayons rien de commun ; nous avons mille choses communes avec tous les hommes. Participant de la même nature, habitant la même terre, nourris des mêmes aliments, nous avons le même Maître, les mêmes lois, les mêmes espérances. Ne disons donc pas que nous n'ayons rien de commun avec eux. Ce sont des paroles froides, ou plutôt des paroles criminelles, qui ne peuvent venir que du démon ; c'est une pensée cruelle qui ne peut être inspirée que par cet esprit impur. Ne nous permettons pas un pareil langage, occupons-nous du salut de nos frères.

Le Commandeur Athanase de France dit : La laïcité et les droits de l'homme sont abolis, autant dans les terres sous la juridiction du Royaume et de l'Ordre de Saint-Dismas que dans les terres légitimes du Royaume, actuellement sous occupation républicaine. Nous appelons donc les sujets du Royaume sous le joug républicain à ne plus obéir à leurs lois humaines et tyranniques, comme Saint Thomas d'Aquin le prévoit, combattez-les et rétablissez la Loi de Dieu dans les terres de France. Et si vous ne pouvez pas combattre, facilitez ceux qui partent en croisade, assurez leurs arrières et priez pour leurs âmes... Et ne soyez pas comme ceux qui disent : "Je ne combattrai pas car la République ne me persécute pas au point de vouloir me blesser ou me tuer !", or, ils font bien pire, car s'ils vous tuent pour votre Foi catholique vous êtes martyrisé et vous allez au paradis. L'objectif de la République anticatholique est de vous faire vivre sous la loi de l'homme et du diable, ils font bien pires que de vous tuer : ils corrompent vos âmes et vous envoient en enfer ! Ainsi, quiconque se soumet à la loi diabolique de la République anticatholique transgresse la Loi de Dieu, et pèche mortellement, en se soumettant à la décatholisation de la France (laïcité) favorisant ainsi la mécréance, la pornographie, le génocide par avortement, l'homosexualité, la fornication, la surconsommation de tabac et d'alcool et le blasphème. Dieu veut la Croisade ! Dieu le voulait en 1095, Dieu le veut en 2025, Dieu le veut en 2030,

Dieu le veut en 2050, Dieu le veut tous les jours jusqu'à l'Apocalypse. Tel est le cri de ralliement de cette Alliance avec le Seigneur : *Dieu le veut et nous voulons Dieu !*

Léon XIII dit (Sapientiae Christianae ; 10 janvier 1890) : Si la loi naturelle nous ordonne d'aimer d'un amour de prédilection et de dévouement, le pays où nous sommes nés et où nous avons été élevés en sorte que le bon citoyen ne craint pas d'affronter la mort pour sa patrie, à plus forte raison, les chrétiens doivent-ils être animés de pareils sentiments à l'égard de l'Église. Car elle est la cité sainte du Dieu vivant et la fille de Dieu lui-même, de qui elle a reçu sa constitution. C'est sur cette terre, il est vrai, qu'elle accomplit son pèlerinage; mais, établie institutrice et guide des hommes, elle les appelle à la félicité éternelle. Il faut donc aimer la patrie terrestre qui nous a donné de jouir de cette vie mortelle; mais il est nécessaire d'aimer d'un amour plus ardent l'Église à qui nous sommes redevables de la vie immortelle de l'âme, parce qu'il est raisonnable de préférer les biens de l'âme aux biens du corps et que les devoirs envers Dieu ont un caractère plus sacré que les devoirs envers les hommes... Cependant la hiérarchie de ces devoirs se trouve quelquefois injustement bouleversée, soit par le malheur des temps, soit plus encore par la volonté perverse des hommes. Il arrive, en effet, que, parfois, les exigences de l'État envers le citoyen contredisent celles de la religion à l'égard du chrétien, et ces conflits viennent de ce que les chefs politiques tiennent pour nulle la puissance sacrée de l'Église ou bien affectent la prétention de se l'assujettir. De là, des luttes et, pour la vertu, des occasions de faire preuve de valeur. Deux pouvoirs sont en présence, donnant des ordres contraires. Impossible de leur obéir à tous les deux simultanément. Nul ne peut servir deux maîtres. Plaire à l'un, c'est mépriser l'autre. Auquel accordera-t-on la préférence ? L'hésitation n'est pas permise. Ce serait un crime, en effet, de vouloir se soustraire à l'obéissance due à Dieu pour plaire aux hommes, d'enfreindre les lois de Jésus-Christ pour obéir aux magistrats, de méconnaître les droits de l'Église sous prétexte de respecter les droits de l'ordre civil. Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Cette réponse que faisaient autrefois Pierre et les apôtres aux magistrats qui leur commandaient les choses illicites, il faut, en pareille circonstance, la redire toujours et sans hésiter. Il n'est pas de meilleur citoyen, soit en paix, soit en guerre, que le chrétien fidèle à son devoir; mais ce chrétien doit être prêt à tout souffrir, même la mort, plutôt que de désertir la cause de Dieu et de l'Église... Si les lois de l'État sont en contradiction ouverte avec la loi divine, si elles renferment des dispositions préjudiciables à l'Église ou des prescriptions contraires aux devoirs imposés par la religion, si elles violent dans le Pontife Suprême l'autorité de Jésus-Christ, dans tous ces cas, il y a obligation de résister et obéir serait un crime.

Léon XIII dit (Sapientiae Christianae ; 10 janvier 1890) : Dans ce déluge universel d'opinions, c'est la mission de l'Église de protéger la vérité et d'arracher l'erreur des âmes, et cette mission, elle la doit remplir saintement et toujours, car à sa garde ont été confiés l'honneur de Dieu et le salut des hommes. Mais, quand les circonstances en font une nécessité, ce ne sont pas seulement les prélats qui doivent veiller à l'intégrité de la foi, mais, comme le dit Saint Thomas [d'Aquin] (IIa-IIae, q. 3, art. II) : "Chacun est tenu de manifester publiquement sa foi, soit pour instruire et encourager les autres fidèles, soit pour repousser les attaques des adversaires". Reculer devant l'ennemi et garder le silence, lorsque de toutes parts s'élèvent de telles clameurs contre la vérité, c'est le fait d'un homme sans caractère, ou qui doute de la vérité de sa croyance. Dans les deux cas, une telle conduite est honteuse et elle fait injure à Dieu ; elle est incompatible avec le salut de chacun et avec le salut de tous ; elle n'est avantageuse qu'aux seuls ennemis de la foi ; car rien n'enhardit autant l'audace des méchants que la faiblesse des bons (...) les chrétiens sont nés pour le combat. Or, plus la lutte est ardente, plus, avec l'aide de Dieu, il faut compter sur la victoire (Jean 16, 33) : "Ayez confiance, j'ai vaincu le monde".

(L'un de nos plus gros problèmes est que la plupart des chrétiens d'aujourd'hui sont tombés amoureux d'une fausse religion et ne sont par conséquent pas de vrais chrétiens. Beaucoup d'entre eux pensent que seuls quelques péchés mettent Dieu en colère et réclament donc

châtiment et vengeance : meurtre, viol, etc. Or, c'est faux, le moindre péché, la moindre transgression à Sa Loi suffit à provoquer le Seigneur. Ainsi, ne croyez pas qu'il faille que les gens tuent des chrétiens ou insultent et crachent sur Jésus-Christ pour que nous nous sentions provoqués, non, il faut beaucoup moins que cela pour nous provoquer : lorsque les gens dansent, rient, et ne se sentent pas obligés de vivre sous la Loi de Dieu, cela est suffisant pour nous provoquer, le fait qu'ils sacralisent la "liberté" et s'épanouissent en oubliant et abandonnant Dieu et Sa Loi est pour nous abominable : détruisons donc ce qu'ils adorent le plus : la liberté de perdition.)

N'oubliez point ce qu'a dit l'un des prophètes de cette maudite laïcité, Jean Jaurès : « Nous combattons l'Église et le christianisme parce qu'ils sont la négation du droit humain et renferment un principe d'asservissement humain. »

Le Commandeur Athanase de France dit : La liberté est pourtant un concept simple mais mal interprété. Sommes-nous libres, selon la loi laïque de la République, de commettre un assassinat ? Non ! Car nous ne pouvons pas être libres de commettre un délit ou un crime, car la liberté, c'est agir selon ce qui est autorisé. Ainsi, quiconque transgresse la Loi de Dieu va à l'encontre de la liberté – Mais Jaurès n'a pas complètement tort, car qu'est-ce que l'Église catholique, si ce n'est une société universelle pour l'asservissement des peuples à la Loi de Dieu ? Et l'Église catholique s'est loyalement dévouée à cette tâche jusqu'en 1958, jusqu'à ce qu'une autorité antipapale atteigne le haut du Saint-Siège. Donnez-moi donc, sur terre, à l'heure actuelle, un groupe, rien qu'un, qui a pour volonté d'appliquer la Loi de Dieu à la lettre, si ce n'est l'Ordre de Saint-Dismas : aucun !

(Définition de la liberté, au sens politique du terme, selon le Dictionnaire *Le Robert* : "Pouvoir d'agir, dans une société organisée... dans la limite de règles." Vous êtes libre d'agir selon ce qu'autorise la Loi de Dieu, pas plus, car en dépassant la Loi de Dieu, vous dépassez la liberté que Dieu vous a permise, ce qu'Il vous a rendu licite.)

Léon XIII dit (Immortale Dei ; 1er novembre 1885) : L'Église ne peut approuver une liberté qui engendre le dégoût des plus saintes lois de Dieu et secoue l'obéissance qui est due à l'autorité légitime. C'est là plutôt une licence qu'une liberté, et Saint Augustin l'appelle très justement une *liberté de perdition*, et l'Apôtre Saint Pierre *un voile de méchanceté*... cette prétendue liberté, étant opposée à la raison, est une véritable servitude. *Celui qui commet le péché est l'esclave du péché*... il est nécessaire que tous les catholiques dignes de ce nom se déterminent à être et à se montrer les fils très dévoués de l'Église; qu'ils repoussent sans hésiter tout ce qui serait incompatible avec cette profession... qu'ils travaillent à ce que la liberté ne dépasse pas la limite posée par la loi naturelle et divine; qu'ils prennent à tâche de ramener toute constitution publique à cette forme chrétienne que Nous avons proposée pour modèle... voici ce que tous doivent admettre : la profession intègre de la foi catholique, absolument incompatible avec les opinions qui se rapprochent du rationalisme, et du naturalisme, et dont le but capital est de détruire de fond en comble les institutions chrétiennes et d'établir dans la société l'autorité de l'homme à la place de celle de Dieu. Il n'est pas permis non plus d'avoir deux manières de se conduire, l'une en particulier, l'autre en public, de façon à respecter l'autorité de l'Église dans sa vie privée et à la rejeter dans sa vie publique; ce serait là allier ensemble le bien et le mal et mettre l'homme en lutte avec lui-même, quand au contraire il doit toujours être conséquent et ne s'écarter en aucun genre de vie ou d'affaires de la vertu chrétienne.

Léon XIII dit (Libertas Præstantissimum ; 20 juin 1888) : "Selon sa nature, l'homme est raisonnable. Donc, quand il se meut selon la raison, c'est par un mouvement qui lui est propre qu'il se meut, et il agit par lui-même, ce qui est le fait de la liberté ; mais, quand il pèche, il agit contre la raison, et alors c'est comme s'il était mis en mouvement par un autre et qu'il fût retenu sous une domination étrangère : c'est pour cela que celui qui commet le péché est esclave du péché. C'est ce qu'avait vu assez nettement la philosophie antique,

celle notamment dont la doctrine était que nul n'est libre que le sage, et qui réservait, comme on sait, le nom de sage à celui qui s'était formé à vivre constamment selon la nature, c'est-à-dire dans l'honnêteté et la vertu... La liberté digne de ce nom ne consiste pas à faire tout ce qui nous plaît : ce serait dans l'État une confusion extrême, un trouble qui aboutirait à l'oppression ; la liberté consiste en ce que, par le secours des lois civiles, nous puissions plus aisément vivre selon les prescriptions de la loi éternelle. Et pour ceux qui gouvernent, la liberté n'est pas le pouvoir de commander au hasard et suivant leur bon plaisir : ce serait un désordre non moins grave et souverainement pernicieux pour l'État ; mais la force des lois humaines consiste en ce qu'on les regarde comme une dérivation de la loi éternelle et qu'il n'est aucune de leurs prescriptions qui n'y soit contenue, comme dans le principe de tout droit. Saint Augustin dit avec une grande sagesse (De lib. Arb., 1. I, c. 4, n. 15.) : "Je pense que vous voyez bien aussi que, dans cette loi temporelle, il n'y a rien de juste et de légitime que les hommes ne soient allés puiser dans la loi éternelle." Supposons donc une prescription d'un pouvoir quelconque qui serait en désaccord avec les principes de la droite raison et avec les intérêts du bien public ; elle n'aurait aucune force de loi, parce que ce ne serait pas une règle de justice et qu'elle écarterait les hommes du bien pour lequel la société a été formée. Par sa nature donc et sous quelque aspect qu'on la considère, soit dans les individus, soit dans les sociétés, et chez les supérieurs non moins que chez les subordonnés, la liberté humaine suppose la nécessité d'obéir à une règle suprême et éternelle; et cette règle n'est autre que l'autorité de Dieu nous imposant ses commandements ou ses défenses; autorité souverainement juste, qui, loin de détruire ou de diminuer en aucune sorte la liberté des hommes, ne fait que la protéger et l'amener à sa perfection, car la vraie perfection de tout être, c'est de poursuivre et d'atteindre sa fin : or, la fin suprême vers laquelle doit aspirer la liberté humaine, c'est Dieu... C'est, en outre, un devoir très réel de respecter le pouvoir et de se soumettre aux lois justes : d'où vient que l'autorité vigilante des lois préserve les citoyens des entreprises criminelles des méchants. Le pouvoir légitime vient de Dieu, et celui qui résiste au pouvoir, résiste à l'ordre établi de Dieu; c'est ainsi que l'obéissance acquiert une merveilleuse noblesse, puisqu'elle ne s'incline que devant la plus juste et la plus haute des autorités. Mais, dès que le droit de commander fait défaut, ou que le commandement est contraire à la raison, à la loi éternelle, à l'autorité de Dieu, alors il est légitime de désobéir, nous voulons dire aux hommes, afin d'obéir à Dieu. Ainsi, les voies à la tyrannie se trouvant fermées, le pouvoir ne rapportera pas tout à soi; ainsi sont sauvegardés les droits de chaque citoyen, ceux de la société domestique, ceux de tous les membres de la nation ; et tous enfin participent à la vraie liberté, celle qui consiste, comme nous l'avons démontré, en ce que chacun puisse vivre selon les lois et selon la droite raison. Que si, dans les discussions qui ont cours sur la liberté, on entendait cette liberté, légitime et honnête, telle que la raison et Notre parole viennent de la décrire, nul n'oserait plus poursuivre l'Église de ce reproche qu'on lui jette avec une souveraine injustice, à savoir qu'elle est l'ennemie de la liberté des individus et de la liberté des États. Mais, il en est un grand nombre qui, à l'exemple de Lucifer, de qui est ce mot criminel : Je ne servirai pas, entendent par le nom de liberté ce qui n'est qu'une pure et absurde licence. Tels sont ceux qui appartiennent à cette école si répandue et si puissante et qui, empruntant leur nom au mot de liberté, veulent être appelés Libéraux. Et, en effet, ce que sont les partisans du Naturalisme et du Rationalisme en philosophie, les fauteurs du Libéralisme le sont dans l'ordre moral et civil, puisqu'ils introduisent dans les mœurs et la pratique de la vie les principes posés par les partisans du Naturalisme. Or, le principe de tout rationalisme, c'est la domination souveraine de la raison humaine, qui, refusant l'obéissance due à la raison divine et éternelle, et prétendant ne relever que d'elle-même, ne se reconnaît qu'elle seule pour principe suprême, source et juge de la vérité. Telle est la prétention des sectateurs du Libéralisme dont Nous avons parlé ; selon eux, il n'y a dans la pratique de la vie aucune puissance divine à laquelle on soit tenu d'obéir, mais chacun est à soi-même sa propre loi. De là, procède cette morale que l'on appelle indépendante et qui, sous l'apparence de la liberté, détournant la volonté de l'observation des divins préceptes, conduit l'homme à une licence illimitée. Ce qui en résulte finalement, surtout dans les sociétés humaines, il est facile de le voir. Car, une fois cette conviction fixée dans l'esprit que personne n'a d'autorité

sur l'homme, la conséquence est que la cause efficiente de la communauté civile et de la société doit être cherchée, non pas dans un principe extérieur ou supérieur à l'homme, mais dans la libre volonté de chacun, et que la puissance publique émane de la multitude comme de sa source première; en outre, ce que la raison individuelle est pour l'individu, à savoir la seule loi qui règle la vie privée, la raison collective doit l'être pour la collectivité dans l'ordre des affaires publiques : de là, la puissance appartenant au nombre, et les majorités créant seules le droit et le devoir. Mais l'opposition de tout cela avec la raison ressort assez de ce qui a été dit. En effet, vouloir qu'il n'y ait aucun lien entre l'homme ou la société civile et Dieu créateur et, par conséquent, suprême législateur de toutes choses, répugne absolument à la nature, et non seulement à la nature de l'homme, mais à celle de tout être créé ; car tout effet est nécessairement uni par quelque lien à la cause d'où il procède ; et il convient à toute nature, et il appartient à la perfection de chacune, qu'elle reste au lieu et au rang que lui assigne l'ordre naturel, c'est-à-dire que l'être inférieur se soumette et obéisse à celui qui lui est supérieur. Mais, de plus, une pareille doctrine apporte le plus grand dommage tant à l'individu qu'à la société. Et, en réalité, si l'on fait dépendre du jugement de la seule et unique raison humaine le bien et le mal, on supprime la différence propre entre le bien et le mal ; le honteux et l'honnête ne diffèrent plus en réalité, mais seulement dans l'opinion et le jugement de chacun; ce qui plaît sera permis. Dès que l'on admet une semblable doctrine morale, qui ne suffit pas à réprimer ou apaiser les mouvements désordonnés de l'âme, on ouvre l'accès à toutes les corruptions de la vie. Dans les affaires publiques, le pouvoir de commander se sépare du principe vrai et naturel auquel il emprunte toute sa puissance pour procurer le bien commun; la loi qui détermine ce qu'il faut faire et éviter est abandonnée aux caprices de la multitude plus nombreuse, ce qui est préparer la voie à la domination tyrannique. Dès que l'on répudie le pouvoir de Dieu sur l'homme et sur la société humaine, il est naturel que la société n'ait plus de religion, et tout ce qui touche à la religion devient dès lors l'objet de la plus complète indifférence. Armée pareillement de l'idée de sa souveraineté, la multitude se laissera facilement aller à la sédition et aux troubles, et le frein du devoir et de la conscience n'existant plus, il ne reste plus rien que la force, la force qui est bien faible à elle seule pour contenir les passions populaires. Nous en avons la preuve dans ces luttes presque quotidiennes engagées contre les Socialistes et autres sectes séditeuses qui travaillent depuis si longtemps à bouleverser l'État jusque dans ses fondements... Il est donc nécessaire que la règle de notre vie soit par nous constamment et religieusement empruntée, non seulement à la loi éternelle, mais à l'ensemble et au détail de toutes les lois que Dieu, dans son infinie sagesse, dans son infinie puissance, et par les moyens qui lui ont plu, a voulu nous transmettre, et que nous pouvons connaître avec assurance, par des marques évidentes et qui ne laissent aucune place au doute. Et cela d'autant mieux que ces sortes de lois, ayant le même principe, le même auteur que la loi éternelle, ne peuvent nécessairement que s'harmoniser avec la raison et perfectionner le droit naturel; d'ailleurs, nous y trouvons renfermé le magistère de Dieu lui-même, qui, pour empêcher notre intelligence et notre volonté de tomber dans l'erreur, les conduit l'une et l'autre et les guide par la plus bienveillante des directions. Laissons donc saintement et inviolablement réuni ce qui ne peut, ne doit être séparé, et qu'en toutes choses, selon que l'ordonne la raison naturelle elle-même, Dieu nous trouve soumis et obéissants à ses lois... De plus, ceux qui gouvernent les peuples doivent certainement à la chose publique de lui procurer, par la sagesse de leurs lois, non seulement les avantages et les biens du dehors, mais aussi et surtout les biens de l'âme. Or, pour accroître ces biens, on ne saurait rien imaginer de plus efficace que ces lois dont Dieu est l'auteur; et c'est pour cela que ceux qui veulent, dans le gouvernement des États, ne tenir aucun compte des lois divines, détournent vraiment la puissance politique de son institution et de l'ordre prescrit par la nature... Examinons cette liberté si contraire à la vertu de religion, la liberté des cultes, comme on l'appelle, liberté qui repose sur ce principe qu'il est loisible à chacun de professer telle religion qu'il lui plaît, ou même de n'en professer aucune. Mais, tout au contraire, c'est bien là sans nul doute, parmi tous les devoirs de l'homme, le plus grand et le plus saint, celui qui ordonne à l'homme de rendre à Dieu un culte de piété et de religion. Et ce devoir n'est qu'une conséquence de ce fait que nous sommes perpétuellement sous la

dépendance de Dieu, gouvernés par la volonté et la Providence de Dieu, et que, sortis de lui, nous devons retourner à lui. Il faut ajouter qu'aucune vertu digne de ce nom ne peut exister sans la religion, car la vertu morale est celle dont les actes ont pour objet tout ce qui nous conduit à Dieu considéré comme notre suprême et souverain bien; et c'est pour cela que la religion, qui "accomplit les actes ayant pour fin directe et immédiate l'honneur divin" (S. Th. II - II, qu. LXXXI, a. 6.), est la reine à la fois et la règle de toutes les vertus. Et si l'on demande, parmi toutes ces religions opposées qui ont cours, laquelle il faut suivre à l'exclusion des autres, la raison et la nature s'unissent pour nous répondre : celle que Dieu a prescrite et qu'il est aisé de distinguer, grâce à certains signes extérieurs par lesquels la divine Providence a voulu la rendre reconnaissable, car, dans une chose de cette importance, l'erreur entraînerait des conséquences trop désastreuses. C'est pourquoi offrir à l'homme la liberté dont Nous parlons, c'est lui donner le pouvoir de dénaturer impunément le plus saint des devoirs, de le désertir, abandonnant le bien immuable pour se tourner vers le mal : ce qui, nous l'avons dit, n'est plus la liberté, mais une dépravation de la liberté et une servitude de l'âme sans l'abjection du péché. Envisagée au point de vue social, cette même liberté veut que l'État ne rende aucun culte à Dieu, ou n'autorise aucun culte public; que nulle religion ne soit préférée à l'autre, que toutes soient considérées comme ayant les mêmes droits, sans même avoir égard au peuple, lors même que ce peuple fait profession de catholicisme. Mais pour qu'il en fût ainsi, il faudrait que vraiment la communauté civile n'eût aucun devoir envers Dieu, ou qu'en ayant, elle pût impunément s'en affranchir; ce qui est également et manifestement faux. On ne saurait mettre en doute, en effet, que la réunion des hommes en société ne soit l'œuvre de la volonté de Dieu, et cela qu'on la considère dans ses membres, dans sa forme qui est l'autorité, dans sa cause ou dans le nombre et l'importance des avantages qu'elle procure à l'homme. C'est Dieu qui a fait l'homme pour la société et qui l'a uni à ses semblables, afin que les besoins de sa nature, auxquels ses efforts solitaires ne pourraient donner satisfaction, pussent la trouver dans l'association. C'est pourquoi la société civile, en tant que société, doit nécessairement reconnaître Dieu comme son principe et son auteur et, par conséquent, rendre à sa puissance et à son autorité l'hommage de son culte. Non, de par la justice; non, de par la raison, l'État ne peut être athée, ou, ce qui reviendrait à l'athéisme, être animé à l'égard de toutes les religions, comme on dit, des mêmes dispositions, et leur accorder indistinctement les mêmes droits. - Puisqu'il est donc nécessaire de professer une religion dans la société, il faut professer celle qui est la seule vraie et que l'on reconnaît sans peine, au moins dans les pays catholiques, aux signes de vérité dont elle porte en elle l'éclatant caractère. Cette religion, les chefs de l'État doivent donc la conserver et la protéger, s'ils veulent, comme ils en ont l'obligation, pourvoir prudemment et utilement aux intérêts de la communauté. Car la puissance publique a été établie pour l'utilité de ceux qui sont gouvernés, et quoiqu'elle n'ait pour fin prochaine que de conduire les citoyens à la prospérité de cette vie terrestre, c'est pourtant un devoir pour elle de ne point diminuer, mais d'accroître, au contraire, pour l'homme, la faculté d'atteindre à ce bien suprême et souverain dans lequel consiste l'éternelle félicité des hommes, ce qui devient impossible sans la religion... Une autre liberté que l'on proclame aussi bien haut est celle qu'on nomme liberté de conscience. Que si l'on entend par là que chacun peut indifféremment, à son gré, rendre ou ne pas rendre un culte à Dieu, les arguments qui ont été donnés plus haut suffisent à le réfuter. Mais on peut l'entendre aussi en ce sens que l'homme a dans l'État le droit de suivre, d'après la conscience de son devoir, la volonté de Dieu, et d'accomplir ses préceptes sans que rien puisse l'en empêcher. Cette liberté, la vraie liberté, la liberté digne des enfants de Dieu, qui protège si glorieusement la dignité de la personne humaine, est au-dessus de toute violence et de toute oppression, elle a toujours été l'objet des vœux de l'Église et de sa particulière affection. C'est cette liberté que les apôtres ont revendiquée avec tant de constance, que les apologistes ont défendue dans leurs écrits, qu'une foule innombrable de martyrs ont consacrée de leur sang. Et ils ont eu raison, car la grande et très juste puissance de Dieu sur les hommes et, d'autre part, le grand et le suprême devoir des hommes envers Dieu trouvent l'un et l'autre dans cette liberté chrétienne un éclatant témoignage... Mais les partisans du Libéralisme, qui, en même temps qu'ils attribuent à l'État un pouvoir despotique et sans limites, proclament qu'il n'y a

aucun compte à tenir de Dieu dans la conduite de la vie, ne reconnaissent pas du tout cette liberté dont Nous parlons... En accordant aux citoyens sur tous les points dont Nous avons parlé une liberté sans bornes, ils dépassent tout à fait la mesure et en viennent au point de ne pas paraître avoir plus d'égards pour la vertu et la vérité que pour l'erreur et le vice. Et quand l'Église, colonne et soutien de la vérité, maîtresse incorruptible des mœurs, croit de son devoir de protester sans relâche contre une tolérance si pleine de désordres et d'excès, et d'en écarter l'usage criminel, ils l'accusent de manquer à la patience et à la douceur ; en agissant ainsi, ils ne soupçonnent même pas qu'ils lui font un crime de ce qui est précisément son mérite. D'ailleurs, il arrive bien souvent à ces grands prôneurs de tolérance d'être, dans la pratique, durs et serrés quand il s'agit du catholicisme : prodiges de libertés pour tous, ils refusent souvent de laisser à l'Église sa liberté. Mais, afin de récapituler brièvement, et pour plus de clarté, tout ce discours, avec ses conséquences, Nous disons en résumé que l'homme doit nécessairement rester tout entier dans une dépendance réelle et incessante à l'égard de Dieu, et que, par conséquent, il est absolument impossible de comprendre la liberté de l'homme sans la soumission à Dieu et l'assujettissement à sa volonté. Nier cette souveraineté de Dieu et refuser de s'y soumettre, ce n'est pas la liberté, c'est abus de la liberté et révolte; et c'est précisément d'une telle disposition d'âme que se constitue et que naît le vice capital du Libéralisme... S'insurger complètement contre l'empire suprême de Dieu et lui refuser absolument toute obéissance, soit dans la vie publique, soit dans la vie privée et domestique, c'est à la fois, sans nul doute, la plus grande dépravation de la liberté et la pire espèce de Libéralisme. C'est sur elle que doivent tomber sans restriction tous les blâmes que nous avons jusqu'ici formulés. Immédiatement après vient le système de ceux qui, tout en concédant qu'on doit dépendre de Dieu, Auteur et Maître de l'univers puisque toute la nature est régie par sa Providence, osent répudier les règles de foi et de morale qui, dépassant l'ordre de la nature, nous viennent de l'autorité même de Dieu, ou prétendent, du moins, qu'il n'y a pas à en tenir compte, surtout dans les affaires publiques de l'État. Quelle est la gravité de leur erreur et combien peu ils sont d'accord avec eux-mêmes... C'est de cette doctrine que découle, comme de sa source et de son principe, cette pernicieuse erreur de la séparation de l'Église et de l'État, quand, au contraire, il est manifeste que ces deux pouvoirs, quoique différents dans leur mission et leur dignité, doivent néanmoins s'entendre dans la concorde de leur action et l'échange de leurs bons offices... De ces considérations, il résulte donc qu'il n'est aucunement permis de demander, de défendre ou d'accorder sans discernement la liberté de la pensée, de la presse, de l'enseignement, des religions... Car une liberté ne doit être réputée légitime qu'en tant qu'elle accroît notre faculté pour le bien; hors de là, jamais.

(Les lois de la République, puisqu'elles ne dérivent pas de la Loi de Dieu, ne sont pas des prescriptions recevables et applicables pour un catholique, car elles n'aboutissent à rien de juste et n'ont donc aucune valeur devant Dieu.)

Saint Robert Bellarmin dit (Les Controverses de la foi chrétienne contre les hérétiques de ce temps, 5ème controverse, livre III, chapitre 18) : La seconde erreur est celle de ceux qui, à l'opposé, enseignent que les rois doivent s'occuper de l'état et de la paix publique; doivent n'intervenir en rien dans la religion, mais permettre à chacun de penser et de vivre comme il le veut, pourvu qu'ils ne troublent pas la paix publique. Furent partisans de cette erreur les païens qui approuvaient toutes les religions, et admettaient toutes les sectes des philosophes, comme saint Augustin le dit (livre 18, chapitre 51 de la cité de Dieu). C'est ce qui a fait dire à saint Léon le grand (sermon sur les apôtres Pierre et Paul) : « Cette cité, ignorant l'auteur de son origine, au moment où elle dominait presque toutes les nations, approuvait les erreurs de toutes les nations, et pensait avoir établi une grande religion, parce qu'elle ne rejetait aucune fausseté. » Et Themistius le philosophe, comme le rapporte Socrate (livre 4, chapitre 27 de son histoire), s'efforçait de persuader l'empereur Valentin que la variété des sectes était agréable à Dieu, parce qu'on le prie de manières différentes, puisqu'il est difficile de savoir quelle est la meilleure. De même l'hérésiarque du nom de rhéteur, chez Augustin, dans son livre sur les hérésies (chapitre 72) enseignait que « toutes

les sectes étaient vraies ». Quelques siècles après, les Allemands ont demandé et obtenu cette liberté, en l'an 1526, quand les princes de l'empire de Spire se sont réunis. Et on rapporte qu'on demande maintenant la même chose dans les Flandres. Ils ont quatre arguments principaux à présenter. Le premier, la foi doit être libre. Le deuxième. Elle est un don de Dieu. Le troisième. L'expérience montre qu'on n'obtient rien en forçant quelqu'un. Le quatrième. Les chrétiens ont toujours toléré les Juifs, alors qu'ils sont des ennemis du Christ. Mais cette erreur est très pernicieuse, et les princes chrétiens sont tenus de ne pas permettre à leurs sujets cette liberté de croyance, mais de faire tous leurs efforts pour que soit conservée la foi que les évêques catholiques, et surtout le pape, enseignent devoir être tenue. On le prouve d'abord par l'Écriture. Proverbe 20 : « Un roi qui s'assoie sur la chaise du juge dissipe tout mal par son regard. » De même : « Le roi sage dissipe les impies. » On ne peut nier que le mot impies signifie ici hérétiques. De même, dans le psaume 2 : « Et maintenant, rois, comprenez, instruisez-vous, vous qui jugez la terre, et servez le Seigneur dans la crainte. » Saint Augustin (épître 50) : « Le roi sert Dieu autrement en tant qu'homme qu'en tant que roi. En tant qu'homme, il le sert en vivant dans la fidélité à Dieu; en tant que roi, il le sert en prescrivant des lois saintes, en prohibant les contraires, et en les sanctionnant avec la vigueur qui convient. Comme le roi Ezéchias le servit, en détruisant les haut-lieux et les temples des idoles. Comme le servit le roi Josias en faisant la même chose. Comme le servit le roi des Ninivites, en forçant toute la cité à apaiser le Seigneur. Comme l'a servi Darius, en donnant à Daniel le pouvoir de détruire l'idole. Comme a servi Nabuchodonosor en interdisant, par une loi terrible, à tous les habitants de son royaume, de blasphémer Dieu. Qui, étant sobre d'esprit, dira aux rois : ne vous souciez pas de savoir par qui est soutenue ou combattue l'Église de votre Seigneur ? Ça ne vous regarde pas de savoir quels sont ceux qui, dans votre royaume, veulent être religieux ou sacrilèges. Car, on ne peut pas leur dire non plus : Il ne vous appartient pas de savoir qui, dans votre royaume veut être pudique ou impudique » De plus, dans le nouveau testament, (apocalypse 2), on reproche à l'ange de Pergame d'avoir avec lui des gens qui soutiennent la doctrine des Nicolaïtes, et à l'ange de Thyatyre d'avoir permis à Jézabel de séduire son peuple. On déduit de ces textes qu'est nuisible un mélange d'hérétiques et de catholiques. A Romains 16, on ordonne aux chrétiens de s'éloigner des hérétiques. Galates 5 : « Puissent-ils être coupés! » Tite 1 : « Insiste fortement pour qu'ils soient saints dans la foi ! » On peut donc conclure de tous ces textes que les rois, qui sont les nourriciers de l'Église, (Isaïe 49) ne doivent pas permettre cet amalgame. On prouve, en deuxième lieu, par les témoignages des pontifes et des empereurs. Saint Léon le grand (épître 75 à l'empereur Léon) écrit : « Tu dois, empereur, te rappeler sans cesse que le pouvoir royal t' a été confié non seulement pour gouverner le monde, mais surtout pour apporter de l'aide à l'Église, pour que, en réprimant les audaces néfastes, tu défendes ce qui a été bien statué, et rétablisses ce qui a été renversé. » Le pape Anastase 11 (dans sa lettre à l'empereur Anastase) écrit : « Voilà ce que je suggère surtout à ta sérénité. Puisque les errements des Alexandrins sont parvenus à tes pieuses oreilles, puisses-tu, par ton autorité, ta sagesse et tes mandements divins, les faire retourner à la foi catholique et véritable. » On trouve des choses semblables dans les écrits du pape Grégoire (livre 9, épître 60 au roi d'Angleterre, et livre 11, épître 44 à l'empereur Léonce, de du pape Agathon, dans sa lettre à Constantin 1V. De plus, les pieux empereurs furent du même avis. Théodose a, au sujet de la sainte trinité et de la foi catholique, enlevé radicalement à tous les peuples la liberté de croire, que certains princes avaient accordée, et a ordonné à tous de croire de la façon dont le pontife romain enseigne qu'on doit croire. Dans son oraison funèbre, Saint Ambroise loue Valentinien junior pour avoir fermement résisté à ceux qui voulaient rétablir l'antique liberté religieuse, pour qu'il soit de nouveau possible d'offrir des sacrifices aux dieux. Semblablement, Martien (au même C. L Nemo) interdit sévèrement à quiconque d'oser remettre en discussion ce qui a été défini par les conciles des évêques. Constantin le grand, au commencement de son règne, accorda la liberté de religion à tous, comme il appert de l'histoire d'Eusèbe (livre 10, chapitre 5), mais, plus tard, il ordonna de fermer les temples des idoles, comme Optatus le rapporte (livre 2, contre Parmenius. Ce que ces fils Constant et Constantin ont imité, comme le rapportent Saint Augustin (dans son épître 166, et Ruffin, livre 10, chapitre 5). Et

Constantin a menacé de l'exil tous ceux qui n'acquiesceraient pas aux définitions du concile de Nicée. On en trouve trois qui ont accordé la liberté de croire. Jovien, qui a été sévèrement averti par le concile d'Antioche de ne pas mêler les catholiques avec les hérétiques, comme le rapporte Socrate (livre 3, chapitre 21.) L'empereur arien Valens accorda la liberté de religion à tous les hérétiques et à tous les païens, comme l'écrit Théodoret (livre 4, chapitre 22 de son histoire). Ensuite, Julien l'apostat, qui a permis la liberté religieuse dans le but de détruire le christianisme. Car, voici ce que dit saint Augustin (épître 166, ou 165) : « Julien, déserteur et ennemi du Christ, accorda aux hérétiques la liberté de perdition, et rendit les basiliques aux hérétiques, et les temples aux démons, croyant, dans son envie de l'unité de l'église dont il s'était sorti, qu'il pourrait proscrire le nom chrétien de la terre, s'il accordait la pleine liberté aux dissensions sacrilèges. » On prouve la même chose, en troisième lieu, par des raisons. La première. Les pouvoirs temporel et spirituel de l'Église ne sont pas des choses séparées les unes des autres, comme le sont, par exemple, deux royaumes politiques, mais deux choses annexées l'une à l'autre, de façon à ne faire qu'un seul corps. Ils sont plutôt unis ensemble comme le corps et l'âme dans un seul homme, le pouvoir spirituel étant comme une âme et le temporel comme un corps. C'est du moins de ce qu'enseigne Saint Grégoire de Nazianze dans son discours au peuple troublé par la peur. Le pouvoir temporel doit donc servir le pouvoir spirituel, le protéger, le défendre contre les ennemis, et, comme le dit saint Grégoire (livre 2, épître 61), « familiariser le terrestre avec le spirituel ». Or, cette liberté est mortelle à l'église, car le lien de l'Église est la confession d'une seule foi, (Éphésiens 4, une seule foi), et la dissension dans la foi est la dissolution de l'Église. Les princes ne doivent donc, en aucune façon, permettre cette sorte de liberté, s'ils veulent accomplir leur devoir. Deuxièmement. Quand, chez les Juifs, la vraie religion florissait, les rois ne pouvaient pas permettre la liberté de religion. Les rois chrétiens, à bien plus forte raison, ne peuvent pas, non plus, la permettre. Car l'église ne doit pas être moins ordonnée que la synagogue. On prouve l'antécédent par un texte du Deutéronome 17, où on ordonne de tuer, par sentence d'un juge, ceux qui n'obéissent pas au prêtre. Et, au chapitre 18, les pseudos prophètes doivent être exterminés de la même manière. La même chose est mise en évidence par les exemples que présentent Saint Augustin dans ses épîtres sur Ézéchiass, Josaphat, Josias, et les autres rois pieux, qui détruisirent les haut-lieux et les temples d'idoles, et punirent sévèrement les idolâtres, et obligèrent le peuple à suivre le culte du vrai Dieu. Qu'un peu avant les temps chrétiens aient été permises diverses hérésies, comme celles Sadducéens qui niaient la résurrection, il ne faut pas s'en étonner outre mesure, car la synagogue approchait alors à sa fin, et n'avait plus de vrai roi juif, qui veillerait sur elle, mais un Iduméen, Hérode. Les pontifes n'y pouvaient rien. Troisièmement. La liberté de croire est pernicieuse même pour un bon règne temporel, ou pour la paix publique, comme nous le montre d'abord saint Grégoire (livre 4, épître 32) où il dit que la tranquillité de la république civile dépend de la paix de l'Église. Par la raison. Car là où sont conservées la foi et l'obéissance à Dieu, là aussi sont conservées la foi dans le prince et l'obéissance qui lui est due. Car la foi elle-même enseigne et exige cela. Inversement, les dissensions dans la foi enfantent les dissensions dans les âmes et dans les volontés. Car, tout royaume divisé contre lui-même périra. Notre époque le prouve surabondamment, et les preuves seraient superflues. Quatrièmement. La liberté de croire est pernicieuse à ceux-là mêmes auxquels elle est concédée. Car, la liberté de croire n'est rien d'autre que la liberté d'errer, et d'errer dans la chose la plus périlleuse de toutes. Car la vraie foi ne peut être qu'une. Donc, la liberté de s'éloigner de cette foi est la liberté de ruer dans les brancards de l'erreur. Il n'est pas permis aux brebis la liberté de vagabonder sans guides dans les montagnes, ni à un bateau de naviguer sans gouvernail, ou quand souffle n'importe lequel vent. De la même façon, la liberté de croire n'est pas concédée aux peuples, après qu'ils aient adhéré à l'unique vraie foi.

Pie VI dit (Quod aliquantum ; 10 mars 1791) : Quelle folie plus grande peut-on imaginer que de considérer tous les hommes égaux et libres au point de ne tenir aucun compte de la raison, dont l'homme a été doté par nature et qui le distingue des bêtes ? Lorsque Dieu créa le premier homme et le plaça dans le Paradis terrestre, ne le menaça-t-il pas simultanément

de la peine de mort s'il goûtait au fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ? Par ce premier précepte, ne restreignit-il pas aussitôt sa liberté ? Et après que l'homme fut devenu coupable par sa désobéissance, Dieu n'ajouta-t-il pas de nombreux autres préceptes, promulgués par Moïse ? Bien qu'Il ait laissé l'homme libre de ses choix, le rendant ainsi capable de mériter récompense ou châtement, Il lui a néanmoins donné des lois et des commandements, afin que, s'il souhaitait les observer fidèlement, ils contribuent à son salut. Où donc se trouve cette liberté de pensée et d'action que les décrets de l'Assemblée attribuent à l'homme vivant en société comme un droit naturel immuable ? Dès lors, il ressort clairement de ces décrets que leur teneur même oblige à contredire le droit du Créateur, par qui nous existons et de la générosité duquel tout ce que nous sommes et possédons doit être reconnu. De plus, qui ignore que les hommes ont été créés non seulement pour vivre individuellement, mais aussi pour œuvrer au bien commun ? Aussi faible que soit la nature humaine, la préservation de soi repose sur la collaboration d'autrui ; c'est pourquoi Dieu a doté les hommes de la raison et de la parole, afin qu'ils puissent connaître, demander de l'aide et, lorsqu'on la leur demande, en apporter. Ainsi, la nature même les a incités à se rassembler et à s'unir en société. Or, puisque l'usage de la raison appartient à l'homme, de sorte qu'il non seulement reconnaît son Créateur suprême, mais le respecte et le vénère avec admiration, et reconnaît que lui-même et toutes choses proviennent de Lui, et qu'il est nécessaire que, dès le début de sa vie, il soit soumis à ses aînés, qui peuvent le guider et l'instruire, afin qu'il lui soit aisé de conformer le cours de sa vie aux lumières de la raison, aux principes de la nature et aux maximes de la religion, il s'ensuit que la naissance même de chaque homme prouve clairement que l'égalité tant vantée entre les hommes et la liberté est vaine et illusoire. « Sois soumis », dit l'Apôtre, « car cela est une nécessité. » Mais pour que les hommes s'unissent en société civile, il était également nécessaire d'établir une forme de gouvernement, par laquelle ces droits à la liberté seraient encadrés par les lois et le pouvoir suprême des dirigeants... Il ressort clairement que l'égalité et la liberté dont se vante cette Assemblée visent en définitive, comme nous l'avons déjà démontré, à renverser la religion catholique, à laquelle l'Assemblée a donc refusé d'accorder le titre de Dominante, dans un royaume qu'elle a toujours dominé... Cette assemblée souhaite adopter les idées erronées de Luther et de Calvin... Ils prétendaient que la loi divine exigeait que les évêques soient élus par le peuple ; une opinion qu'il est aisé de réfuter... Puisque nous vivons des temps si misérables et si calamiteux que ceux qui semblent fermement établis sur le chemin du Seigneur doivent redoubler de vigilance et de prudence en toutes choses, aussi, conformément au devoir pastoral qui nous est confié, et sans que cela soit de notre propre mérite, nous vous exhortons, bien-aimés, avec la plus grande efficacité possible, à préserver la concorde entre vous, avec toute la ferveur de vos âmes, afin qu'en unissant vos soucis, votre travail et vos conseils, vous puissiez, d'un seul esprit et par la miséricorde divine, défendre la religion catholique contre les pièges et les tentatives des nouveaux législateurs. Car rien n'est plus favorable à l'ouverture d'un large champ aux adversaires que la division de vos esprits discordants ; aussi rien n'est plus opportun et efficace que votre concorde et votre consentement unanime pour leur barrer toute porte et écraser toutes leurs machinations.

Pie VI dit (Charitas quae ; 13 avril 1791) : Nous avons confiance dans le Seigneur que les consécrateurs et les envahisseurs de cathédrales et de paroisses, les auteurs et tous les partisans de la Constitution, reconnaîtront leur erreur et, poussés par la pénitence, reviendront au bercail dont ils ont été arrachés non sans machinations et tromperies. Les exhortant avec des paroles paternelles, Nous les implorons et les supplions dans le Seigneur d'abandonner ce ministère. Afin de les détourner du chemin de perdition où ils se sont précipités, il faut empêcher les hommes imprégnés de la philosophie de ce temps de répandre parmi le peuple ces monstruosité doctrinales, contraires aux institutions du Christ, à la tradition des Pères et aux règles de l'Église. Si, à Dieu ne plaise, Notre action bienveillante et Nos avertissements paternels venaient à rester vains, qu'ils sachent que Nous n'avons aucune intention de les dispenser des peines les plus sévères auxquelles les Canons les soumettent. Qu'ils soient convaincus qu'ils s'exposeront à Notre anathème et

que Nous les dénoncerons à toute l'Église comme excommuniés, schismatiques et séparés de Nous... Nous nous adressons également à vous, fils bien-aimés, curés et pasteurs de second ordre, vous qui, nombreux et fidèles dans la vertu, avez accompli vos devoirs, à l'opposé de vos confrères qui, vaincus par la faiblesse ou aveuglés par l'ambition, sont devenus esclaves de l'erreur et qui, maintenant avertis par Nous, Nous espérons qu'ils reviendront promptement à leur devoir. Poursuivez avec courage l'œuvre que vous avez entreprise et souvenez-vous que le mandat que vous avez reçu de vos évêques légitimes ne peut vous être retiré que par eux. Souvenez-vous que, bien que... Expulsés de votre charge par le pouvoir civil, vous demeurez néanmoins des pasteurs légitimes, tenus par votre devoir de tenir à distance, autant que possible, les voleurs qui tentent de pénétrer dans votre foyer dans le seul but de perdre les âmes confiées à votre charge, dont vous serez responsables du salut... Enfin, nous prions tous dans le Seigneur, chers enfants catholiques du Royaume de France : nous souvenant de la religion et de la foi de vos pères, nous vous exhortons avec la plus grande affection de nos cœurs à ne pas vous en éloigner, car c'est la seule vraie religion qui donne la vie éternelle et qui soutient et fait prospérer les sociétés civiles. Prenez garde de ne pas écouter les voix insidieuses de la philosophie de ce siècle, qui sont... Messagers de mort, éloignez-vous de tous les usurpateurs, qu'ils se nomment archevêques, évêques ou curés, et n'ayez rien en commun avec eux, surtout pas en matière divine.

(À cette époque, les prêtres étaient contraints de prêter le serment suivant : « Je jure de veiller avec soin sur les fidèles de la paroisse [ou du diocèse] qui m'est confiée, d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout mon pouvoir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi. » Ceux qui acceptaient ce serment devenaient schismatiques. Il y eut aussi de faux évêques, élus par le peuple contre la volonté du Saint-Siège. Ainsi, même s'ils continuaient à se faire appeler archevêques, évêques ou curés, il ne fallait plus les suivre : ils avaient choisi leur camp, au détriment de celui de Jésus-Christ, qu'ils auraient pourtant dû défendre jusqu'au bout, fût-ce au péril de leur vie. Cette situation est semblable à la nôtre. Aujourd'hui, l'antipape se prétend pape, mais ses paroles mêmes prouvent qu'il ne peut pas l'être. Nous ne voulons donc rien avoir en commun ni avec cet imposteur ni avec ceux qui le suivent fidèlement, au détriment de Jésus-Christ. Nos ancêtres ont connu la Révolution dans le Royaume de France ; nous, nous avons connu la Révolution dans l'Église catholique.)

Pie VI dit (Dum nos ; 19 avril 1792) : Nous estimons qu'il n'y a pas d'occasion plus juste et valable pour Nous de continuer à louer ceux qui, fidèles à Dieu et à leur souverain, sont accusés et condamnés par l'Assemblée nationale française actuelle. En revanche, tandis que Nous exhortons et exhortons à nouveau à la repentance ceux qui se rebellent contre Dieu et leur souverain, cette même Assemblée française les encense avec une telle ferveur que tout le monde en est stupéfait. Dieu, qui punit Nos péchés et ceux des peuples par des tribulations, mais qui n'abandonne jamais ceux qui défendent particulièrement Sa cause, Nous a véritablement consolés d'une profonde satisfaction... Nous pourrions énumérer, avec une oraison appropriée, les nobles actes par lesquels vous, Vénérables Frères et Fils bien-aimés, avez honoré par-dessus tout votre Religion, qui Nous est particulièrement chère, et par la suite votre loyauté envers Nous, endurent, avec une admirable constance, pour certains la perte de biens et de fortune, pour d'autres l'exil, pour d'autres encore les insultes et les persécutions, pour d'autres l'emprisonnement, et pour d'autres enfin l'extermination et la mort elle-même... Telle est la fureur qui anime vos ennemis... Concernant la religion, vous n'ignorez pas qu'il ne suffit pas d'endurer les insultes avec courage pendant un temps, mais qu'il est nécessaire de persévérer avec la même constance jusqu'à la fin et, s'il le faut, de sacrifier sa vie. En effet, ce n'est pas celui qui commence, mais « celui qui persévère jusqu'à la fin qui sera sauvé » (Mt 10, 32). La persévérance dont vous avez fait preuve jusqu'à présent Nous donne l'espoir que vous serez tout aussi fermes à l'avenir, face à tout péril pour le destin et même pour votre vie : un espoir que Nous partageons assurément, car, bien qu'absents, Nous porterons vos tourments comme s'ils étaient les nôtres.

Pie VI dit (Ubi lutetiam ; 13 juin 1792) : Si grave que soit le crime imputé à ceux qui, même en s'engageant par le lien de la religion, se sont obligés d'observer une constitution qui, de l'avis de tout le corps épiscopal français, ainsi que de Notre solennelle déclaration, est en partie hérétique et en partie schismatique, une infamie bien plus grande et bien plus grave est perpétrée par celui qui, délibérément et en toute connaissance de cause, s'apprête à accomplir ce qu'il a promis sous serment (c'est-à-dire sacrilègement ou consécration selon le rite, s'il est évêque ; sacrilègement ou ordination selon le rite, s'il est prêtre) et exerce ainsi une mission et une autorité illégitimes et envahit les églises épiscopales ou paroissiales ; Ainsi séparé du Saint-Siège et des évêques légitimes, il accumule jour après jour, à une vitesse inouïe, autant de péchés qu'il commet d'actes sous une juridiction illégitime ; il profane les plus grands sacrements ; il égare misérablement le peuple ; il introduit dans le royaume une nouvelle Église constitutionnelle, différente de l'Église de Jésus-Christ par son essence, ses lois et son nom ; enfin, il ouvre lui-même la voie du schisme... Néanmoins, afin que les naïfs ne soient pas trompés, Nous, conformément à ce que Nous avons dit dans Notre dernière Lettre contre de tels documents pervers, déclarons ce document faux, imaginaire, calomnieux, hérétique et schismatique, et par conséquent le rejetons, le réprimandons et le condamnons.

Pie VI dit (Quare lacrymae ; 17 juin 1793) : Par la conspiration d'hommes pervers, le très chrétien roi Louis XVI fut condamné à mort, et la sentence fut aussitôt exécutée. Mais Nous Te résumerons brièvement quel procès et comment il s'est déroulé : l'affaire fut jugée par l'Assemblée nationale sans aucune autorité ni aucun droit. En effet, ayant aboli la forme de gouvernement la plus prestigieuse, la monarchie, elle avait transféré tout le pouvoir public au peuple, qui ne se laisse guider ni par la raison ni par le conseil ; il ne fait aucune distinction entre le bien et le mal ; il apprécie peu de choses selon la vérité, mais beaucoup selon l'opinion courante ; il est inconstant, facilement trompé et sujet à toutes sortes d'excès ; il est ingrat, arrogant et cruel. Il se délecte du spectacle du sang humain, des massacres, des deuils et des tourments des mourants, tels qu'on les voyait dans les amphithéâtres antiques, et il s'en repaît voluptueusement. La frange la plus féroce de ce peuple, non contente d'avoir profané la majesté de son roi, mais voulant aussi lui ôter la vie, ordonna que ses propres accusateurs, qui s'étaient déclarés ses ennemis, fassent office de juges. Durant le procès, ces accusateurs voulurent soudain en appeler d'autres, pires encore, afin que le nombre de juges favorables à la condamnation l'emporte sur celui des autres... Nous omettons également tout ce que le Roi fut contraint d'endurer et de souffrir avant son exécution : sa longue détention dans diverses prisons, d'où il était parfois conduit devant la Convention ; l'assassinat de son confesseur ; la séparation d'avec sa famille royale bien-aimée, et bien d'autres tribulations destinées à aggraver son châtiment et son ignominie. Face à de telles épreuves, quiconque doté d'humanité ne peut éprouver que de l'horreur, car chacun connaissait la nature douce, bienveillante, miséricordieuse et patiente de Louis XVI, amoureux de son peuple, indifférent à la rigueur et à la sévérité, et cordial et indulgent envers tous... Ne devrions-nous pas également considérer la mort du roi Louis comme un martyr ? Là encore, on retrouve le même attachement à la religion, le même dessein et la même férocité. Le même mérite doit donc être reconnu. Et qui pourrait douter que ce roi ait été mis à mort pour haine de la Foi et outrage aux dogmes du catholicisme ? Les calvinistes cherchaient depuis longtemps à renverser la religion catholique en France ; mais il leur fallait d'abord préparer les cœurs. Le peuple devait être endoctriné par des idéologies impies, qu'ils répandaient sans cesse parmi les masses par des pamphlets perfides et incitant à la révolte ; et pour atteindre leur but, ils employaient les écrits de philosophes pervers... Aussi a-t-on publié dans la vie imprimée de l'impie Voltaire, que le genre humain lui devait d'éternelles actions de grâces comme au premier auteur de la Révolution Française. C'est lui, dit-on, qui en excitant le peuple à sentir et à employer ses forces, a fait tomber la première barrière du despotisme : le pouvoir religieux et sacerdotal. Si l'on n'eût pas brisé ce joug, on n'aurait jamais brisé celui des tyrans. L'un et l'autre se tenaient si étroitement unis que le premier, une fois secoué, le second devait l'être bientôt après. En célébrant comme le triomphe de Voltaire la chute de l'Autel et du Trône, on exalte

la renommée et la gloire de tous les écrivains impies comme autant de généraux d'une armée victorieuse. Après avoir ainsi entraîné, par toutes sortes d'artifices, une très grande portion du peuple dans leur parti pour mieux l'attirer encore par leurs œuvres et par leurs promesses, ou plutôt pour en faire leur jouet dans toutes les provinces de France, les factieux se sont servis du mot spécieux de liberté, ils en ont arboré les trophées et ils ont invité de tous côtés la multitude à se réunir sous ses drapeaux. C'est bien là, véritablement, cette liberté philosophique qui tend à corrompre les esprits, à dépraver les mœurs, à renverser toutes les lois et toutes les institutions reçues. Aussi fut-ce pour cette raison que l'Assemblée du Clergé de France témoigna tant d'horreur pour une pareille liberté, quand elle commençait à se glisser dans l'esprit du peuple par les maximes les plus fallacieuses. Ce fut encore pour les mêmes motifs que Nous avons cru, Nous-mêmes, devoir la dénoncer et la caractériser en ces termes : Les philosophes effrénés entreprennent de briser les liens qui unissent tous les hommes entre eux, qui les attachent aux Souverains et les contiennent dans le devoir. Ils disent et répètent jusqu'à satiété que l'homme naît libre et qu'il n'est soumis à l'autorité de personne. Ils représentent, en conséquence, la Société comme un amas d'idiots dont la stupidité se prosterne devant les prêtres et devant les rois qui les oppriment, de sorte que l'accord entre le Sacerdoce et l'Empire n'est autre chose qu'une barbare conjuration contre la liberté naturelle de l'homme. Ces avocats tant vantés du genre humain ont ajouté au mot fameux et trompeur de liberté cet autre nom d'égalité qui ne l'est pas moins. Comme si entre des hommes qui sont réunis en société et qui ont des dispositions intellectuelles si différentes, des goûts si opposés et une activité si dérégulée, si dépendante de leur cupidité individuelle, il ne devait y avoir personne qui réunît la force et l'autorité nécessaires pour contraindre, réprimer, ramener au devoir ceux qui s'en écartent, afin que la Société, bouleversée par tant de passions diverses et désordonnées, ne soit précipitée dans l'anarchie et ne tombe pas en dissolution. Après s'être établis, selon l'expression de Saint Hilaire de Poitiers, Réformateurs des Pouvoirs publics et arbitres de la religion, tandis que le principal objet est au contraire de propager partout un esprit de soumission et d'obéissance, ces novateurs ont entrepris de donner une constitution à l'Église elle-même par de nouveaux décrets inouïs jusqu'à ce jour. C'est de ce laboratoire qu'est sortie une constitution sacrilège que Nous avons réfutée dans Notre réponse du 10 mars 1791 à l'exposition des principes qui Nous avait été soumise par cent trente Évêques. On peut appliquer convenablement à ce sujet ces paroles de Saint Cyprien : « Comment se fait-il que les Chrétiens soient jugés par des hérétiques, les hommes sains par des malades ... les juges par des coupables, les prêtres par des sacrilèges ? ». Que reste-t-il donc de plus que de soumettre l'Église au capitol ? Tous les Français qui se montraient encore fidèles dans les différents ordres de l'État et qui refusaient avec fermeté de se lier par un serment à cette nouvelle Constitution, étaient aussitôt accablés de revers et voués à la mort. On s'est hâté de les massacrer indistinctement ; on a fait subir les traitements les plus barbares à un grand nombre d'ecclésiastiques. On a égorgé des Évêques ... ceux que l'on persécutait avec moins de rigueur se voyaient arrachés de leurs foyers et relégués dans des pays étrangers, sans aucune distinction d'âge, de sexe, de condition. On avait décrété que chacun était libre d'exercer la religion qu'il choisirait, comme si toutes les religions conduisaient au salut éternel ; et cependant la seule religion catholique était proscrite. Seule, elle voyait couler le sang de ses disciples dans les places publiques, sur les grands chemins et dans leurs propres maisons. On eût dit qu'elle était devenue un crime capital. Ils ne pouvaient trouver aucune sûreté dans les États voisins où ils étaient venus chercher asile... Tel est le caractère constant des hérésies. Tel a toujours été, dès les premiers siècles de l'Église, l'esprit des hérétiques, spécialement développé de notre temps par les manœuvres tyranniques des calvinistes qui ont cherché avec persévérance à multiplier leurs prosélytes par toutes sortes de menaces et de violences. D'après cette suite ininterrompue d'impiétés qui ont pris leur origine en France, aux yeux de qui n'est-il pas démontré qu'il faut imputer à la haine de la religion les premières trames de ces complots qui troublent et ébranlent toute l'Europe ? Personne ne peut nier que la même cause n'ait amené la mort funeste de Louis XVI.

Monseigneur Jean-Joseph Gaume dit (La Révolution) : La Révolution ! Ce mot devenu populaire se répète en même temps à Paris, à Londres, à Berlin, à Madrid, à Vienne, à Naples, à Bruxelles, à Fribourg, à Turin, à Rome, et partout il retentit comme le bruissement de la tempête... Pour elle rien n'est sacré : ni l'ordre religieux, ni l'ordre social, ni les droits acquis, ni la conscience, ni la liberté ni même la vie. Elle hait tout ce qu'elle n'a pas fait, et tout ce qu'elle n'a pas fait, elle le détruit. Donnez-lui aujourd'hui la victoire, et ce qu'elle fut hier vous verrez qu'elle le sera demain... La Révolution a toujours demandé, elle demande encore la destruction de l'ordre social et religieux existant. Elle l'attaque incessamment, sur tous les points et de mille manières : par l'injure, par la calomnie, par le sarcasme, par la violence ; elle l'appelle esclavage, superstition, dégradation. Elle veut tout détruire, afin de tout refaire. La Révolution demande la souveraineté de l'homme, Roi, Sénat, ou Peuple, dans le but d'établir soit le despotisme d'un seul, soit le despotisme de la multitude, soit une monarchie dans laquelle le roi est esclave du parlement, et le parlement esclave de l'opinion, et l'opinion esclave de quelques hommes. La Révolution demande la liberté, c'est-à-dire le laisser-faire en toutes choses, sauf, plus tard, à ne rien laisser faire sans sa permission : le morcellement et l'aliénation illimités de la propriété, la liberté illimitée de la concurrence ouvrière, la liberté illimitée de la parole, des cultes et du divorce. La Révolution demande l'égalité, c'est-à-dire l'abolition de tous les droits acquis, de toutes les hiérarchies sociales, de toutes les autorités établies, de toutes les supériorités, au profit du nivellement complet. La Révolution demande la séparation de l'Église et de l'État, afin de ruiner l'influence sociale de la première, la dépouiller impunément, faire absorber le pouvoir spirituel ou de Dieu, par le pouvoir temporel ou de l'homme, de manière à réaliser sa maxime favorite : l'Église doit être dans l'État, et le prêtre dans la sacristie. La Révolution demande la reconnaissance politique et la protection de tous les cultes, afin de mettre sur la même ligne l'erreur et la vérité, de les rendre aux yeux des peuples l'objet d'une égale indifférence, de les confondre dans un commun mépris, et par là de substituer à la religion révélée de Dieu la religion naturelle, fabriquée par l'homme, interprétée et sanctionnée par lui. La Révolution demande sans cesse des Constitutions, c'est-à-dire l'anéantissement de la constitution naturelle, historique, telle qu'elle s'est formée et développée, durant des siècles, par les traditions et coutumes nationales, afin de la remplacer par une nouvelle constitution, faite d'un trait de plume, dans le but d'abolir tous les droits antérieurs, excepté ceux qui sont contenus dans cette nouvelle charte, et uniquement parce qu'ils y sont. Depuis 1789 la France en a eu dix-sept, et elle n'est pas encore contente. Telles sont les principales demandes de la Révolution. Depuis quatre siècles, ses organes, dans toute l'Europe, ne cessent de les renouveler tantôt une à une, tantôt toutes ensemble, quelquefois d'une manière impérieuse, le plus souvent sous des formules soi-disant gouvernementales. Nous disons depuis quatre siècles. A cette époque, en effet, la Révolution, c'est-à-dire la théorie païenne de la souveraineté absolue de l'homme, se formule chez les nations chrétiennes. Partie d'en haut pour descendre en bas, elle nous présente trois phases distinctes. Depuis la Renaissance jusqu'en 1789, elle est royale ; en 1789 elle devient bourgeoise ; aujourd'hui elle tend à devenir populaire. Inspirés par l'esprit de l'antiquité païenne, la plupart des rois chrétiens ont voulu se faire Césars ; et l'histoire nous les montre poursuivant pendant trois siècles, comme dernier mot de leur politique, l'affaiblissement et la destruction de toute puissance capable de contrebalancer leur pouvoir absolu, ou d'en gêner l'exercice. Ils ont voulu se faire Papes. De là l'oppression systématique de l'Église, la spoliation de ses biens et la proclamation de maximes tendant à consacrer leur affranchissement de son autorité sociale. A la fin du dernier siècle, les classes moyennes réagissent avec une épouvantable énergie contre le paganisme monarchique, le renversent et le confisquent à leur profit. A l'exemple des rois, les révolutionnaires de 89 se font Césars, ils se font Papes. Nous les voyons, en conséquence, faire table rase de ce qui restait de l'état religieux et social ; et, du milieu des ruines, on les entend proclamer à leur profit la souveraineté absolue de l'homme sur tout ordre donné. Le peuple, dont le bras a exécuté la Révolution, le peuple pour qui on disait qu'elle était faite, et qui en a été la victime ; le peuple, à son tour, aspire au Césarisme et à la Papauté, et, d'une voix de plus en plus terrible, il crie à la bourgeoisie : Ote-toi de là, que je m'y mette ! Ainsi, après avoir été royale et bourgeoise, la Révolution menace de devenir

populaire. « La sauterelle mangera les restes de la chenille ; le ver, les restes de la sauterelle ; la nielle, les restes du ver, et il ne restera rien. » Telle sera, si Dieu, n'y met la main, la dernière phase de la Révolution. En effet, ce que le paganisme royal et le paganisme bourgeois ont demandé pour eux, le paganisme démocratique le demande pour lui, à savoir : la suprématie absolue de l'homme dans l'ordre religieux et dans l'ordre politique. La suprématie absolue entre les mains de la multitude, c'est la destruction universelle ; par conséquent l'abolition de la propriété, pour arriver, comme le peuple l'entend, et il ne s'en cache pas, au communisme, et du communisme à la jouissance... Voilà ce dont l'Europe est aujourd'hui menacée.

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (La Révolution) : *La liberté* - Encore un masque qu'il faut arracher à la Révolution ; encore une grande et sainte parole de la langue chrétienne, dont le génie du mal abuse à tout propos. La liberté, c'est, pour chacun de nous, la puissance de faire ce qu'il doit faire, c'est-à-dire ce que Dieu veut, c'est-à-dire le bien... Je suis libre, lorsque rien ne m'empêche de remplir mon devoir, tout mon devoir ; et je suis d'autant plus libre que tout concourt autour de moi à me faire accomplir mon devoir, à me faire pratiquer le bien, à me faire exécuter en tout la sainte volonté de Dieu. Je ne suis pas libre lorsque quelqu'un ou quelque chose vient m'empêcher de marcher dans cette voie. En religion, la liberté consiste à pouvoir connaître et pratiquer pleinement la vérité religieuse, c'est-à-dire, la religion catholique, apostolique, romaine. C'est, pour le Pape et les Évêques, la faculté pleine et entière d'enseigner et de gouverner les fidèles, et, pour ceux-ci, de pouvoir leur obéir sans entraves. La vraie liberté religieuse n'est que cela. Dans l'ordre civil et politique, la liberté, c'est, pour les gouvernants, le pouvoir d'exercer tous leurs droits légitimes ; pour les gouvernants et les gouvernés, le pouvoir de remplir sans obstacle tous les vrais devoirs du citoyen. Toutes les vraies libertés civiles et politiques sont renfermées dans cette définition, du moins en ce qu'elles ont d'essentiel. Enfin, dans l'ordre de la famille, la liberté, c'est, pour le père et la mère, la faculté d'exercer pleinement tous leurs droits véritables sur leurs enfants et leurs serviteurs ; et, pour tous, la puissance d'accomplir leurs devoirs respectifs. Ceci posé, il y a trois manières d'entendre et de vouloir la liberté, pour les sociétés aussi bien que pour les individus : 1° la liberté de faire le bien avec le moins d'entraves possible ; 2° la liberté de faire le bien et le mal avec une égale facilité donnée à l'un et à l'autre ; 3° la liberté de faire le mal, en entravant le bien. La première de ces trois formes constitue la vraie et bonne liberté, la liberté la moins imparfaite en ce monde, la liberté telle que Dieu la veut, et telle que l'Église la réclame, l'enseigne et la pratique. Cette liberté relativement parfaite n'est pas une utopie, pas plus que la justice et les autres vertus morales, proposées aux hommes et aux sociétés par Dieu et par son Église ; ces vertus sont toujours imparfaitement pratiquées, mais elles sont toujours praticables et l'on doit tendre à les pratiquer parfaitement. Ainsi en est-il de la liberté ; plus nous avons de facilités pour faire le bien, plus nous sommes libres ; et plus nous sommes libres, plus nous sommes dans l'ordre et dans le vrai. Plus les pouvoirs de ce monde nous donneront de facilités pour bien faire, plus ils écarteront les obstacles qui gênent la liberté, et plus ils entreront dans les desseins de Dieu, qui veut le bien en toutes choses, et, en toutes choses, repousse le mal... La liberté de faire le bien et le mal, la même protection accordée aux bons et aux méchants, à la vérité et à l'erreur, à la foi et à l'hérésie, telle est la seconde forme sous laquelle on peut concevoir la liberté. C'est ainsi que la conçoivent les libéraux. Je ne parle pas ici de ces impies qui demandent une égale liberté pour le bien et le mal, dans l'espoir de voir le mal triompher du bien ; j'entends les libéraux honnêtes et chrétiens, qui aiment l'Église, qui détestent le désordre et la Révolution, et qui appellent la lutte parce qu'ils croient de bonne foi que le bien finira toujours par triompher. Craignant sans doute d'effaroucher les indifférents et les impies, ils font des concessions sur les principes et ils rejettent, comme imprudente et pernicieuse, la notion pure et vraie de la liberté, telle que l'Église catholique l'a toujours professée depuis dix-huit siècles, et telle que je viens de l'exposer en quelques mots. Ils quittent le terrain de l'inflexible vérité... Ils se trompent : la vérité tout entière, la vérité seule est capable de nous délivrer du fléau révolutionnaire, « Veritas liberabit vos, dit l'Évangile ». Les libéraux me semblent manquer de foi et de courage, en abandonnant

ainsi le parti de la sainte liberté ; de foi, parce qu'ils doutent pratiquement de la Providence de Jésus-Christ sur son Église et parce qu'ils acceptent comme un fait accompli l'unique domination des principes révolutionnaires dans le monde ; de courage, parce qu'ils adoptent trop souvent les idées libérales afin de ne pas être regardés par le monde moderne comme des esprits rétrogrades et absurdes, comme des utopistes, comme des hommes du moyen âge... Ce prétendu principe d'égalité entre le bien et le mal est aussi contraire à la foi qu'au bon sens. L'expérience de tous les jours n'est elle pas là pour attester que, par suite de la corruption de notre pauvre nature déchue, nous sommes plus portés au mal qu'au bien ? N'est-ce pas là un fait incontestable et même un article de foi ? Favoriser l'un comme l'autre, c'est nous exposer à une perte quasi certaine. Mettre la vérité en champ clos avec l'erreur, le bien avec le mal, la justice avec nos passions, c'est livrer la vérité à l'erreur, le bien au mal, la justice aux passions. C'est ce qui faisait dire à Saint Augustin « que la liberté de l'erreur était pour l'âme la pire des morts : Quæ pejor mors animæ quam libertas erroris ? » Et ce qui est vrai de chacun de nous, l'est encore bien plus quand il s'agit des sociétés. Nulle société ne peut servir deux maîtres, et le juste milieu n'est pas possible, quand il s'agit des principes... L'Église se trouve face à face avec des pouvoirs ennemis, ou bien avec des pouvoirs indifférents, ou bien avec des pouvoirs amis. Elle dit aux premiers : « Pourquoi me frappez-vous ? J'ai le droit de vivre, de parler, de remplir ma divine mission, qui est toute bienfaisante ; vous avez tort de me faire du mal, de ne pas me laisser libre. » Elle dit aux seconds : « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi. Pourquoi demeurez-vous indifférents à la cause de votre Dieu ? Pourquoi traitez-vous le mensonge comme la vérité, le mal comme le bien, Satan comme Jésus-Christ ? Vous n'avez pas droit de demeurer dans cette indifférence. » Elle dit aux troisièmes : « Vous êtes dans le vrai, et vous faites la volonté de Dieu. Aidez-moi le plus qu'il vous est possible à faire régner Jésus-Christ et, avec Jésus-Christ, la vérité, la justice, la paix, le bonheur. Aidez-moi à faire disparaître le plus complètement possible tout ce qui est contraire à la très bonne et très-sainte volonté de Dieu et au vrai bonheur des hommes. » Tel est le langage de l'Église au milieu du monde. Au fond, elle demande une seule et même chose : la liberté du bien, la seule vraie liberté... L'Église n'a, comme son divin Maître, qu'un poids et qu'une mesure ; elle n'aime ; elle ne favorise que le droit, la vérité, le bien ; elle repousse et déteste tout ce qui est erreur, tout ce qui est mal et injuste. Quel est le chrétien qui osera jamais dire que Satan a dans le monde les mêmes droits que le Christ ? Voilà cependant ce qui est au fond de la prétention du libéralisme. L'Église et nous tous avec elle, réclamons les droits de la vérité, parce que seule la vérité a des droits ; nous nions ce que l'on ose appeler les droits de l'erreur, les droits de l'hérésie, les droits du mal, parce que l'erreur, l'hérésie et le mal n'ont aucun droit. Il y a, je le sais, des nécessités de fait, qui obligent souvent l'autorité à fermer les yeux sur des ravages qu'elle ne peut empêcher ; mais son devoir est d'extirper les abus le mieux possible et le plus tôt possible. Cette indignation d'un grand nombre de chrétiens au sujet de l'oppression du mal est en vérité fort étrange... [Pour eux] Lorsque l'Église catholique et l'État, lèvent le bras pour frapper les corrupteurs publics de la foi, des mœurs, de la société entière, l'Église et l'État deviennent des tyrans, des pouvoirs cruels, intolérants et fanatiques !... Voilà pourquoi la Révolution lui témoigne tant de sympathies. La liberté du bien et du mal est un leurre par lequel le serpent révolutionnaire séduit un grand nombre d'esprits trop confiants, comme il fit jadis en présentant à Ève, avec toute sorte de belles promesses, non pas le fruit de l'arbre de la science du mal, mais le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal... La société, tant religieuse que civile, n'a été établie de Dieu que pour organiser la défense des bons contre les mauvais... L'Église a eu et aura toujours raison de dire aux autorités humaines : « Vous devez m'aider. » (...) L'État chrétien est le fils dévoué, le défenseur et le serviteur de sa Mère, la Sainte Église, et de son Père spirituel, le Souverain Pontife. Il ne protège l'Église qu'en la servant ; et, selon l'enseignement du Saint-Siège, enseignement formulé dans la Bulle dogmatique, Unam sanctam, le prince catholique est tenu de ne combattre pour l'Église que ad nutum et patientiam sacerdotis, avec l'assentiment du Pontife et dans la mesure que celui-ci juge convenable. Il n'y a donc rien à craindre pour l'Église dans la protection qu'elle réclame des princes véritablement catholiques. Cette protection n'est, au fond, qu'un dévouement efficace et docile... Le

principe libéral, si on le prenait au sérieux et comme une thèse doctrinale, mènerait droit à une hérésie formellement condamnée par le Saint-Siège, du temps de Philippe le Bel ; hérésie mère du dogme révolutionnaire, et qui, pour la première fois en France, osait nier la subordination du pouvoir temporel au pouvoir spirituel, de l'État à l'Église. Le Saint-Siège condamna cette erreur, et définit comme de foi que toute créature humaine doit être soumise au Pontife romain, et cela, de nécessité de salut. Toute créature humaine, c'est-à-dire tout magistrat, tout roi, tout gouvernant... La liberté de faire le mal en entravant le bien, en opprimant l'Église et ses Pasteurs, en foulant aux pieds les droits légitimes du pouvoir, en violant les droits de la famille, telle est la liberté révolutionnaire. Il est superflu, entre honnêtes gens, de s'arrêter à la discuter. Faire le mal aux dépens du bien, ce n'est plus la liberté, c'est la licence ; ce n'est plus l'usage, mais l'abus, et l'abus sacrilège du plus magnifique des dons de Dieu. Il n'y a qu'un scélérat qui puisse comprendre et vouloir ainsi la liberté. On a prétendu que c'était la liberté de 93 ; j'affirme, du moins en ce qui touche l'Église et la foi, que c'était aussi la liberté de 89. Les faits l'ont bien prouvé, et l'on n'a pas besoin de verser le sang pour opprimer le bien. Les lois révolutionnaires ne sont-elles pas plus dangereuses que l'échafaud ? (...) La liberté religieuse, bien entendue, consiste à pouvoir pratiquer avec le moins d'entraves possible la Religion, la vraie Religion ; elle impose au Souverain temporel le devoir de protéger, dans la mesure du possible, le plein et entier exercice de la religion catholique, qui est la seule vraie religion, et d'aider ainsi l'Église dans sa mission salutaire . « Le prince, dit Saint Paul, ne porte pas en vain le glaive ; car il est le Ministre de Dieu pour le bien : Non enim sine causa gladium portat ; Dei enim minister est in bonum : vindex in iram ei qui malum agit. » (Ad Rom., xiii.) Quel plus grand bien, je le demande, pour un peuple aussi bien que pour un particulier, que de pouvoir librement connaître et servir Dieu, et accomplir le premier et le plus grand des devoirs ? (...) « Et les juifs, les protestants, qu'en ferez vous donc ? » - De deux choses l'une : ou bien ils ont déjà introduit l'erreur dans un pays catholique, ou bien ils n'y sont pas encore établis et veulent y entrer. Dans le premier cas, le devoir du Souverain catholique est de les y tolérer... mais en même temps il doit les empêcher de propager leurs erreurs délétères. S'il le peut, il doit procurer leur conversion, en facilitant auprès d'eux le ministère de l'Église. C'est, en définitive, le rôle d'un bon père vis-à-vis de ses enfants. Il ne les oblige pas à se faire chrétiens, mais il tâche de les y amener par tous les moyens de persuasion ; et ensuite il les oblige, soit par la persuasion, soit par la force, à garder pour eux leurs erreurs et à ne pas en infecter les populations fidèles confiées à sa garde. Quoi de plus simple ? Dans le second cas, le rôle du prince est tout différent, bien que ce soit au fond l'accomplissement du même devoir. Il doit, s'il veut rester fidèle à sa haute mission, empêcher à tout prix l'hérésie d'infecter la foi de ses sujets, et traiter les propagandistes comme d'injustes agresseurs qu'ils sont. L'hérésie n'a aucun droit en pareil cas.

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (La Révolution) : La Révolution. Un ennemi implacable, qu'aucun sacrifice ne saurait apaiser, avec lequel il n'y a point de transaction possible. Au début, on ne demandait que des réformes. Aujourd'hui, les réformes ne suffisent pas. Démembrez la souveraineté temporelle du Saint-Siège ; mutiliez l'œuvre admirable que DIEU et la France achevèrent il y a plus de mille ans ; jetez aux mains de la Révolution, morceau par morceau, tout le patrimoine de Saint-Pierre, vous n'aurez pas satisfait la Révolution, vous ne l'aurez pas désarmée. La ruine de l'existence temporelle du Saint-Siège est moins un but qu'un moyen, c'est « un acheminement vers une plus grande ruine ». L'existence divine de l'Église, voilà ce qu'il faut anéantir, ce dont il ne doit rester aucun vestige. Qu'importe, après tout, que la faible domination dont le siège est à Rome et au Vatican soit circonscrite dans des limites plus ou moins étroites ? Qu'important Rome même et le Vatican ? Tant qu'il y aura sur terre ou sous terre, dans un palais ou dans un cachot, un homme devant lequel deux cents millions d'hommes se prosterneront comme devant le représentant de DIEU, la Révolution poursuivra Dieu dans cet homme. Et si, dans cette guerre impie, vous n'avez pas pris résolument contre la Révolution le parti de Dieu, si vous capitulez, les tempéraments par lesquels vous aurez essayé de contenir ou de modérer la Révolution n'auront servi qu'à enhardir son ambition sacrilège et à exalter ses sauvages

espérances. Forte de votre faiblesse, comptant sur vous comme sur des complices — je ne dis pas assez, comme sur des esclaves — elle vous sommera de la suivre jusqu'au terme de ses abominables entreprises. Après vous avoir arraché des concessions qui auront consterné le monde, elle aura des exigences qui épouvanteront votre conscience. Et si, dans cette guerre impie, vous n'avez pas pris résolument contre la Révolution le parti de Dieu, si vous capitulez, les tempéraments par lesquels vous aurez essayé de contenir ou de modérer la Révolution n'auront servi qu'à enhardir son ambition sacrilège et à exalter ses sauvages espérances. Forte de votre faiblesse, comptant sur vous comme sur des complices — je ne dis pas assez, comme sur des esclaves — elle vous sommera de la suivre jusqu'au terme de ses abominables entreprises. Après vous avoir arraché des concessions qui auront consterné le monde, elle aura des exigences qui épouvanteront votre conscience. La Révolution est l'insurrection la plus sacrilège qui ait armé la terre contre le ciel, le plus grand effort que l'homme ait jamais fait, non pas seulement pour se détacher de Dieu, mais pour se substituer à Dieu... Entre l'Église et la Révolution, la conciliation est-elle possible ? (...)

L'Église proclame les droits de Dieu comme principe tutélaire de la moralité humaine et du salut des sociétés ; la Révolution ne parle que des droits de l'homme et constitue une société sans Dieu. L'Église prend pour base la foi, le devoir chrétien ; la Révolution ne tient nul compte du christianisme ; elle ne croit pas en Jésus-Christ, elle écarte l'Église et se fabrique à elle-même je ne sais quels devoirs philanthropiques qui n'ont d'autre sanction que l'orgueil de l'honnête homme et la peur des gendarmes. L'Église indique et maintient tous les principes d'ordre, d'autorité, de justice dans la société ; la Révolution les bat en brèche et, avec le désordre et l'arbitraire, constitue ce qu'elle ose appeler le droit nouveau des nations, la civilisation moderne. L'antagonisme est complet : c'est la soumission et la révolte, c'est la foi et l'incrédulité. Nul rapprochement possible, nulle transaction, nulle alliance. Retenez bien ceci : tout ce que la Révolution n'a pas fait, elle le hait ; tout ce qu'elle hait, elle le détruit. Donnez-lui aujourd'hui le pouvoir absolu et, malgré ses protestations, elle sera demain ce qu'elle fut hier, ce qu'elle sera toujours : la guerre à outrance contre la religion, la société, la famille. Qu'elle ne dise pas qu'on la calomnie : ses paroles sont là, et ses actes aussi. Souvenez-vous de ce qu'elle fit en 1791 et en 1793, quand elle fut la maîtresse ! Dans cette lutte, l'un des deux partis, tôt ou tard, sera vaincu, et ce sera la Révolution. Elle paraîtra peut-être triompher pour un temps ; elle pourra remporter des victoires partielles, d'abord parce que la société a commis, depuis quatre siècles, dans toute l'Europe, d'énormes attentats qui appellent le châtement ; puis parce que l'homme est toujours libre, et que la liberté, même quand il en abuse, constitue une grande puissance ; mais, après le Vendredi saint vient toujours le dimanche de Pâques, et c'est Dieu lui-même qui, de ses lèvres infaillibles, a dit au Chef visible de son Église : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » (...)

Afin de pervertir les chrétiens... elle se sert de l'éducation qu'elle fausse ; de l'enseignement qu'elle empoisonne ; de l'histoire, qu'elle falsifie ; de la presse, dont elle fait l'usage que chacun sait ; de la loi, dont elle prend le manteau ; de la politique, qu'elle inspire ; de la religion elle-même, dont elle prend parfois les dehors pour mieux séduire les âmes. Elle se sert des sciences, qu'elle trouve moyen d'insurger contre le Dieu des sciences ; elle se sert des arts, qui deviennent, sous sa mortelle influence, la perte des mœurs publiques et la déification de la volupté... Par le mensonge cynique et persévérant, la Révolution fascine et séduit les masses, toujours peu instruites et peu habituées à suspecter la bonne foi de ceux qui leur parlent. Sur mille hommes qu'elle parvient à séduire, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sont victimes de cette tactique odieuse. Malheur à elle ! Malheur aux séducteurs des peuples, qui mettent au service du mensonge l'énergie que Dieu leur a donnée pour servir la société ! Fils de la Révolution, ils ne craignent pas d'appeler mal ce qui est bien, d'appeler bien ce qui est mal. Sur eux tombe le terrible anathème : Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum ! Væ genti insurgenti super genus meum ! Malheur à la race qui s'attaque à mes enfants !

(Les Fils de la Révolution — Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dans Les Francs-Maçons : Ce qui domine parmi les Maçons, ce sont les gros et petits bourgeois sans religion, bonnes

dupes qu'on mène par le bout du nez... Ce sont encore les ambitieux, les avocats sans cause et sans conscience, les esprits faux, les révolutionnaires, les idéologues qui courent après l'inconnu, les philanthropes à la mode du jour ; enfin, et surtout, les hommes de plaisir, qui ne demandent pas mieux que de moraliser soi-disant et de sauver le genre humain en mangeant, en buvant et en chantant. Les militaires abondent dans la Franc-Maçonnerie et aussi les juifs et les cabaretiers : à Paris seulement, près de deux mille cabaretiers fréquentent les Loges.)

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Les Francs-Maçons) : [La franc-maçonnerie] se vante, les preuves en main, d'avoir enfanté le philosophisme révolutionnaire, et d'avoir eu pour organes Voltaire, Helvétius, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Condorcet, Mirabeau, Sieyès, la Fayette, Camille Desmoulins, Danton, Robespierre, Marat, Santerre, Pétion, etc. Elle se vante d'avoir frappé à mort la monarchie chrétienne en la personne de l'infortuné Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette ; elle se vante d'avoir fait en France la sanglante révolution de 89 et de 93. « Lorsque, du fond des Loges, disait le Fr. Brémond à l'Or de Marseille, lorsque du fond des Loges sortirent ces trois mots : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, la révolution était faite. » Et un autre Maçon, initié dès sa jeunesse aux plus hauts grades de la secte, en Prusse, le comte de Taugwitz, faisait en 1822 la déclaration suivante : « J'ai acquis la ferme conviction que le drame commencé en 1788 et 1789, le régicide avec toutes ses horreurs, non-seulement avaient été résolus dans les Loges, mais encore étaient le résultat des associations et des serments. » Enfin, le Grand-Chapitre des Maçons allemands, se réjouissant de voir les ravages de l'incrédulité et de la révolte, qui de la France s'étaient répandus déjà dans toute l'Europe et jusque dans l'Amérique, s'écriait triomphalement en 1794 : « Notre Ordre a révolutionné les peuples de l'Europe pour de longues générations. » Presque tous les coryphées de l'impiété contemporaine sont des Francs-Maçons : Mazzini, Garibaldi, Kossuth, Juarez, etc. Aussi la Franc-Maçonnerie déclare hautement que c'est elle qui prépare et qui détermine dans l'ombre la destruction du catholicisme en Italie, en Allemagne, en Autriche, en Belgique, en Espagne, au Portugal, au Mexique. Elle occupe partout les postes les plus importants : elle pénètre dans toutes les armées et dans les grands corps de l'État ; elle dirige la plupart des journaux. Elle donne l'impulsion qu'elle veut à la plupart des gouvernements, et son mot d'ordre universel est : « A bas l'Église ! A bas l'autorité ! Plus de prêtres ! Plus de Christ ! Plus de Dieu ! » Qu'on le sache bien, c'est là ce qu'elle entend par ce mot magique de liberté, qu'elle fait miroiter aux yeux séduits de tous les peuples, comme jadis le serpent de l'Éden montrait à Ève l'éclat du fruit défendu.

Monseigneur Henri Delassus dit (La conjuration antichrétienne) : Il y a une charte dictée par la secte anticléricale; à force de ruse et de perversion, les adeptes sont parvenus à faire entrer ses principaux articles, tantôt un à un, tantôt subitement, dans la législation de presque tous les peuples de l'Europe... Voici les principaux articles de cette Constitution antichrétienne, conçue et méditée dans les sociétés secrètes pour vous enlever la plus précieuse des libertés, celle de faire votre salut et de conquérir par la foi catholique la place qui vous est promise dans le royaume de Dieu... : Tenez le prêtre dans la servitude, et quand il s'avisera de trouver les chaînes trop pesantes, dites que c'est de la liberté. Donnez la liberté de conscience aux hérétiques, aux juifs, aux athées, mais prenez garde que le prêtre, ni le catholique n'en jouissent. Entravez, autant qu'il vous sera possible, le ministère du prêtre, séparez-le du peuple dont il est l'ami, le défenseur et le soutien... Otez-lui tout ce qui pourrait accroître la considération que le peuple a pour lui, chassez-le des conseils, des assemblées délibérantes, des administrations, de partout, afin qu'il tombe dans la condition du paria... Écartez-le de l'enfance, chassez-le des écoles populaires. Séculariser l'enseignement supérieur de manière à l'interdire au prêtre. Dans la crainte qu'il ne parle trop souvent à la raison du peuple, diminuez le nombre des fêtes, employez le dimanche à des exercices, des banquets, des réjouissances, des occupations qui éloignent le peuple de la morale évangélique; dites-lui surtout que le travail sanctifie le dimanche mieux que la messe et la prière. Établissez des fêtes nationales, païennes, ou de quelque nature qu'elles

soient, pourvu qu'elles fassent oublier les fêtes chrétiennes... Pour enlever au prêtre l'avantage d'appuyer ses enseignements par les paroles de l'Écriture, servez vous de cette même Écriture pour démontrer toutes les doctrines que vous voudrez établir contre l'Écriture ; donnez à la raison individuelle le droit de l'interpréter à sa guise, et de se faire une religion de fantaisie... En cinquante ans, cela a été accompli et dépassé.

Pie IX dit (Quanta Cura ; 8 décembre 1864) : Il s'en trouve beaucoup aujourd'hui pour appliquer à la société civile le principe impie et absurde du « naturalisme », comme ils l'appellent, et pour oser enseigner que « le meilleur régime politique et le progrès de la vie civile exigent absolument que la société humaine soit constituée et gouvernée sans plus tenir compte de la Religion que si elle n'existait pas, ou du moins sans faire aucune différence entre la vraie et les fausses religions ». Et contre la doctrine de la Sainte Écriture, de l'Église et des saints Pères, ils affirment sans hésitation que : « la meilleure condition de la société est celle où on ne reconnaît pas au pouvoir le devoir de réprimer par des peines légales les violateurs de la religion catholique, si ce n'est dans la mesure où la tranquillité publique le demande ». À partir de cette idée tout à fait fausse du gouvernement des sociétés, ils ne craignent pas de soutenir cette opinion erronée, funeste au maximum pour l'Église catholique et le salut des âmes, que Notre Prédécesseur Grégoire XVI, d'heureuse mémoire, qualifiait de « délire ».

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (Le Bon Combat de la Foi) : *Quelles sont les erreurs contre lesquelles il faut plus spécialement se mettre en garde ?* — Ce sont les erreurs contemporaines, qui fleurissent plus particulièrement dans le temps et dans le pays où nous vivons... Les erreurs distinctives de notre siècle sont nées de la révolte anticatholique du seizième siècle et de la révolte antichrétienne du dix-huitième. Elles se confondent, avec toutes leurs nuances, dans ce que le Saint-Siège a condamné solennellement en 1864, sous le nom de naturalisme... Le naturalisme est une erreur universelle, qui touche à tout : à la religion proprement dite, à l'éducation, à la politique, etc., et qui dès lors à une très-grande portée. C'est la négation à la fois théorique et pratique de l'ordre surnaturel, c'est-à-dire des droits divins et du règne de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST sur le monde. JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU et vrai homme, a reçu du Père céleste la toute puissance au ciel et sur la terre; tout lui a été donné, tout sans exception. Il a donc droit de régner sur tout : sur les sociétés aussi bien que sur les individus, sur les rois, sur les gouvernements et sur les peuples, sur les lois et sur les institutions sociales, sur la politique, c'est-à-dire sur la direction du mouvement et de la vie des sociétés; sur la littérature, sur les sciences et sur les arts; sur l'éducation et la formation de la jeunesse, sur l'enseignement à tous les degrés, sur les familles, sur l'humanité tout entière. Ce droit est divin, inaliénable; et JÉSUS-CHRIST l'exerce officiellement dans le monde, par le ministère également divin et suprême de sa sainte Église. Cette souveraineté universelle a exclusivement pour but de faire régner ici-bas la vérité, le droit, la justice, le bien, l'ordre et la paix ; elle a pour but le bonheur de tous et de chacun, ici-bas d'abord, puis dans l'éternité. Loin d'absorber et d'anéantir les droits inférieurs, elle les protège au contraire, les sauvegarde et les préserve de toute altération. Elle est aux sociétés et aux gouvernements ce qu'est aux familles l'autorité du curé ou du confesseur. C'est une direction spirituelle, dans le sens le plus large de ce mot, donnée de la part de DIEU aux gouvernants et aux gouvernés, aux princes et aux peuples, afin de les empêcher de violer la loi divine et afin de leur faire accomplir en toutes choses les volontés de JÉSUS-CHRIST, le souverain Seigneur du monde. Mais pour respecter pratiquement les droits de JÉSUS-CHRIST et le ministère sacré de l'Église, il faut d'abord connaître JÉSUS-CHRIST, croire en lui, et écouter l'Église qui parle aux hommes en son nom. C'est, hélas, ce que ne fait plus le monde moderne. Préparée par deux siècles de négations, la Révolution a proclamé en 1789 que la société ne reconnaissait plus JÉSUS-CHRIST pour son Roi, ni l'Église pour sa Mère et sa directrice. Elle a proclamé, comme des droits sacrés de l'homme et de la société, l'incrédulité, l'hérésie, l'indifférence en matière de croyance et de religion; et, par conséquent, la liberté de tout nier comme de tout croire, de tout dire, de tout imprimer, sans autre contrôle que celui de la police matérialiste de l'État. De cet immense

blasphème, le plus étendu qui ait jamais été proféré depuis le commencement du monde, de cette apostasie radicale et universelle est née, par rapport à la foi, une indifférence systématique qu'on appelle le naturalisme, c'est-à-dire la substitution, érigée en principe social, de la nature à la grâce, de l'État à l'Église, de la raison à la Révélation, de l'homme à JÉSUS-CHRIST. Le Pape Pie IX, dans sa célèbre Encyclique [Quanta Cura] et dans le Syllabus du 8 décembre 1864, a condamné, avec toutes ses nuances et toutes ses formules, cette grande erreur, et l'a signalée comme le danger principal de notre siècle. Quelques catholiques, vaguement imbus des préjugés contemporains, et craignant sans doute de trop accorder à Notre-Seigneur et à son Église, n'ont pas accepté, comme ils le devaient, les infaillibles enseignements du Saint-Siège à cet égard. Dans l'espoir chimérique de ramener à la foi les ignorants et les libres-penseurs, ils ont formé une espèce de tiers-parti entre l'Église et la Révolution, entre la vérité et l'erreur; sans oser rien préciser bien catégoriquement, ils veulent atténuer les enseignements de l'Église, combattre pour la foi sur un autre terrain que celui où le Saint-Siège déclare qu'il faut combattre ; hommes de peu de foi, ils s'appuient plus volontiers sur l'opinion publique que sur la vérité : ils s'appuient sur César, dans les pays où règne César, et sur le peuple, dans les pays démocratiques où règne le peuple; ils semblent avoir plus de confiance dans les moyens humains que dans l'autorité infaillible du Vicaire de JÉSUS-CHRIST. Avec des intentions souvent bonnes et même chrétiennes, ils proclament, au fond, les mêmes principes que les révolutionnaires, à savoir la légitimité et l'excellence intrinsèque de la séparation de l'Église et de l'État, de l'indépendance absolue de la société civile et politique à l'égard de la vraie religion; la légitimité de la liberté de la presse, de la liberté et de l'égalité des cultes... Ceux qui sont assez peu clairvoyants pour professer les principes de ce naturalisme mitigé s'appellent libéraux. La liberté est, en effet, leur drapeau favori ; et par liberté, ils entendent, non la très-sainte et très-bonne liberté que DIEU donne à ses enfants et que son Église éclaire et préserve, mais l'indépendance vis-à-vis de cette souveraineté universelle de JÉSUS-CHRIST et de l'Église, dont nous parlions tout à l'heure. La plupart de ces chrétiens sont dupes de leur imagination et de leur cœur. Ils savent mal les choses; ils ont peu ou point de notions saines et solides en fait de doctrine ; ils sont séduits par ce qu'il y a de généreux dans certaines aspirations et tendances de notre siècle... Le Souverain-Pontife nous a donné à cet égard déjà bien des avertissements officieux et même officiels. Pour n'en citer qu'un seul, voici ce que Pie IX disait, au mois de juin 1871, à une députation de catholiques de France : « Mes chers enfants, il faut que mes paroles vous disent bien ce que j'ai dans le cœur. Ce qui afflige votre pays et l'empêche de mériter les bénédictions du ciel, c'est ce mélange des principes. Je dirai le mot, et ne le tairai point : ce que je crains, ce ne sont pas tous ces misérables de la Commune de Paris, vrais démons d'enfer qui s'agitent sur la terre. Non, ce n'est pas cela; ce que je crains, c'est cette malheureuse politique. Le libéralisme catholique, voilà le véritable fléau. » Prenons donc bien garde de nous laisser emporter par ce courant du naturalisme et du libéralisme contemporains. Il nous éloignerait d'abord, puis finirait par nous détacher de l'Église, de JÉSUS-CHRIST et de la foi. Il y a là la matière d'une vaste et très-grave hérésie, aux trois quarts condamnée déjà, et qui, selon toute apparence, sera bientôt officiellement stigmatisée, comme l'a été cette autre doctrine hérétique que l'on regardait naguère encore comme soutenable, comme vraie, comme traditionnelle, sous le nom de gallicanisme. Le gallicanisme et le libéralisme sont de la même famille... Ne nous faisons les partisans d'aucun homme en matière de doctrine : notre foi n'est point humaine, mais divine ; et aux yeux d'un chrétien, les hommes, même les plus vénérés et les plus vénérables par leur caractère, ne méritent notre dévouement et nos sympathies qu'en proportion de leur dévouement à la vérité divine, c'est-à-dire à la foi catholique romaine, c'est-à-dire encore au Saint-Siège Apostolique, incorruptible gardien, organe suprême et infaillible de cette vérité. Voilà la seule mesure, ou du moins la mesure principale à laquelle nous devons avant tout apprécier un catholique, un prêtre, un Évêque. Est-il pleinement avec le Pape ? Nous sommes avec lui ; nous le suivons avec bonheur. Est-il en opposition avec le Pape, avec les enseignements et les directions du Pape ? Il cesse d'être notre homme, et nous ne pouvons plus, en conscience et en sécurité, marcher sous son drapeau.

Certains disent : « À quoi bon le libre arbitre, si je ne suis pas libre de faire ce que je veux et de pécher de temps en temps ? En m'interdisant chaque petit péché et chaque plaisir de la vie, vous allez à l'encontre de la volonté de Dieu ! » À ceux-là, nous répondons que la « liberté » luciférienne n'est pas une liberté, mais une servitude. Comme il a été dit plus haut : « Celui qui commet le péché est esclave du péché. » Prenons l'exemple de l'alcoolique. Physiquement, oui, c'est bien par son libre arbitre qu'il choisit de s'enivrer avec deux bouteilles de vodka. Mais puisqu'il est addict, est-il réellement plus libre en les buvant, ou au contraire davantage asservi à l'alcool — et donc au péché ? La réponse est évidente : c'est la seconde. On objectera alors : « C'est ma vie, je fais ce que je veux, je rendrai des comptes à Dieu le moment venu ! » Sauf que non. Nous vivons en société et sommes responsables des chutes des autres lorsque nous donnons le mauvais exemple. Et même si l'on ne faute qu'en privé, on demeure un esclave de Dieu. Aucun homme n'a le droit de s'arroger le pouvoir de nier la souveraineté suprême de Dieu sur Ses créations. Enfin, qui — parmi les hommes logiques, cohérents, justes, aimés de Dieu et fidèles à Son service — oserait ne serait-ce qu'adresser la parole à quelqu'un qui commet de tels péchés et, ensuite, ose tenir de tels propos ? Aujourd'hui, l'on clame : « C'est ma vie, c'est ma vie ! » Demain, que dira-t-on encore pour se justifier ? « Ce monde est le mien, j'en suis le maître » ? Mais tant que tu vivras en société, dans un monde qui ne t'appartient pas, tu ne seras jamais libre de faire le mal sans en subir les conséquences : soit par la justice terrestre, soit — et surtout — par la justice céleste. D'ailleurs, certaines personnes se disent patriotes et veulent que les étrangers qui immigreront dans leurs pays respectent leurs lois, et c'est louable, mais si ces mêmes patriotes ne respectent pas la Loi de Dieu alors que tout l'univers Lui appartient, cela est une immense hypocrisie et une moquerie contre Dieu et Ses droits sur Ses créations. Refuser la Loi de Dieu, c'est vivre dans l'illégalité d'une vie contre-nature, contre-nature car Dieu a créé les hommes pour qu'ils L'aiment et se soumettent à Sa Loi. Ainsi, celui qui traite le sodomite de contre-nature n'a pas tort, mais si lui aussi n'est pas soumis à la Loi de Dieu, qu'il sache que lui aussi mène une vie contre-nature.

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (La Grande question du jour – La liberté) : La liberté est avant tout pour chaque homme le pouvoir d'atteindre sa fin dernière, de sauver son âme et de se sanctifier, en connaissant, en servant et en aimant son Dieu. Pour une société quelconque, la liberté est le pouvoir de réaliser, d'abord sa fin principale et suprême, en aidant les individus qui la composent à se sanctifier et à se sauver ; et ensuite sa fin spéciale, directe et immédiate. – Voilà le premier élément de la notion véritable et chrétienne de la liberté... Beaucoup de gens s'imaginent aujourd'hui qu'il est de l'essence de la liberté de pouvoir faire le bien ou le mal. C'est là une erreur fondamentale. « Le pouvoir de faire le mal n'est ni la liberté, ni une partie de la liberté, » dit Saint Anselme... « La liberté, disent quelques-uns, est le respect des droits de chacun. » Non... nous devons respecter le droit souverain et absolu de Dieu, qui déteste le mal, que qu'il soit, qui ne le tolère dans le temps que parce qu'il le châtiara dans l'éternité, qui n'est patient avec ceux qui le commettent que pour leur laisser le temps de se convertir. Tout droit vient de Dieu, et le mal, qui ne vient pas de Dieu, n'a pas, ne peut avoir de droits. Les hommes qui le font peuvent avoir des droits en tant qu'ils sont hommes, mais non en tant qu'ils sont les hommes du mal : incrédules, impies, hérétiques, ennemis de l'Église, libertins, etc. Personne n'a le droit d'être incrédule : tous en ont le pouvoir ; aucun n'en a le droit. Personne n'a le droit d'être hérétique, d'être schismatique, d'être impie, rationaliste. Personne, personne au monde n'a le droit de mettre au service de l'erreur ou du mal ce que Dieu donne uniquement pour le service de la vérité et du bien : l'amour, la force, le pouvoir, la fortune, la science... Oui, en toutes choses, pour tous et pour chacun, la liberté consiste à pouvoir accomplir la sainte volonté de Dieu. Le droit est inséparable du devoir ; et, en toutes choses, le devoir consiste à faire ce que Dieu veut. Les chrétiens qui aiment tant à parler de leurs droits et des droits des autres, glissent, sans s'en apercevoir, sur le terrain purement naturel, sortent de la vérité, oublient le droit souverain, universel, de Jésus-Christ et de son Église ; et ainsi

ils perdent de vue le premier de tous les devoirs d'être catholiques, d'obéir à Notre-Seigneur, de se laisser guider par la Sainte Église.

« Mais ce que propose l'Église catholique et le Royaume de France est totalitaire... »

Réponses du Pape Pie XI et du Commandeur de France :

Pie XI dit (Discours aux membres de la C.F.T.C. ; 18 septembre 1938) : On dit trop un peu partout, d'une façon ou d'une autre – et on s'est habitué à entendre dire, – que tout doit appartenir à l'État, rien à l'individu. Oh ! Chers Fils, quelle fausseté dans cette expression : elle va d'abord contre les faits, car si l'individu est réellement dépendant à ce point de la société, la société, d'autre part, ne serait rien sans les individus... On dit ainsi : tout doit être à l'État, et voici l'État totalitaire, comme on le nomme. Rien sans l'État, tout à l'État... Il y a là une grande usurpation, car s'il y a un régime totalitaire – totalitaire de fait et de droit – c'est le régime de l'Église, parce que l'homme est la créature du bon Dieu, il est le prix de la Rédemption divine, il est le serviteur de Dieu, destiné à vivre pour Dieu ici-bas et avec Dieu au ciel. Et le représentant des idées, des pensées et des droits de Dieu, ce n'est que l'Église. Alors, l'Église a vraiment le droit et le devoir de réclamer la totalité de son pouvoir sur les individus : tout l'homme, l'homme tout entier, appartient à l'Église, parce que, tout entier, il appartient à Dieu. Il n'y a pas de doute sur ce point, pour qui ne veut pas tout nier, tout refuser.

L'Église catholique et Sa Loi — la Loi de Dieu — sont totalitaires par droit divin, et l'on se plaint qu'elles le soient ; or l'État-Dieu l'est aussi, et peu s'en plaignent ! Avant la Révolution, les écoles, hôpitaux, refuges, etc. étaient bâtis et gérés par l'Église et son clergé, tout était gratuit et les travailleurs étaient protégés par les corporations et l'entraide entre travailleurs et voisins, tous dépendaient des services de l'Église et des uns et des autres, or, aujourd'hui l'individu est complètement dépendant de l'État-Dieu, qui lui-même dépend des banques juives et des milliardaires sionistes et pédophiles tels Jeffrey Epstein, et cela qu'importe qui est au pouvoir car ces banques et milliardaires financent autant les Démocrates et les Républicains aux États-Unis, de même en France, ils financent la gauche et la « droite », par « droite » nous voulons dire le Rassemblement national, un parti sioniste et gauchiste dont les dirigeants sont contre l'« islamisme », ils seront donc forcément contre le « catholicisme intégriste » que nous tenons, s'ils ne veulent point de la « charia », ils ne voudront pas non plus de la Loi de Dieu. Bref, les ennemis de Dieu, qui soutiennent l'État-Dieu, peuvent dire du Royaume de France qu'il est un régime totalitaire. Nous leur répondons : oui, il l'est, par droit divin. Car Dieu et Son Église autorisent les États à être fermes et sans compromis dans l'application de la Loi de Dieu. Nous sommes donc totalitaires dans l'application de cette Loi sainte, tout comme la République est totalitaire dans l'accomplissement de ses lois anticatholiques. Nous voulons rétablir en France la vraie liberté : celle d'aimer Dieu et d'accomplir Sa volonté. Ce n'est pas notre faute si la Révolution dénature le mot « liberté ». Ce n'est pas notre méfait si, pour eux, la « liberté » veut dire « droit de pécher », en somme, le « droit » de se jeter dans le feu de l'enfer.

La société n'aura ni paix, ni prospérité tant que Jésus-Christ n'en sera pas le pilier !

Saint Pie X dit (E Supremi apostolatus ; 4 octobre 1903) : Si grande est l'audace et si grande la rage avec lesquelles on se rue partout à l'attaque de la religion, on bat en brèche les dogmes de la foi, on tend d'un effort obstiné à anéantir tout rapport de l'homme avec la Divinité ! En revanche, et c'est là, le caractère propre de l'antéchrist, l'homme, avec une témérité sans nom, a usurpé la place du Créateur en s'élevant "au-dessus de tout ce qui porte le nom de Dieu. C'est à tel point que, impuissant à éteindre complètement en soi la notion, de Dieu, il secoue cependant le joug de sa majesté, et se dédie à lui-même le monde visible en guise de temple, où il prétend recevoir les adorations de ses semblables. Il siège dans le temple de Dieu, où il se montre comme s'il était Dieu lui-même" Quelle sera l'issue

de ce combat livré à Dieu par de faibles mortels, nul esprit sensé ne le peut mettre en doute. Il est loisible assurément, à l'homme qui veut abuser de sa liberté, de violer les droits et l'autorité suprême du Créateur; mais au Créateur reste toujours la victoire. Et ce n'est pas encore assez dire : la ruine plane de plus près sur l'homme justement quand il se dresse plus audacieux dans l'espoir du triomphe. C'est de quoi Dieu lui-même nous avertit dans les Saintes Écritures. "Il ferme les yeux", disent-elles, "sur les péchés des hommes", comme oublieux de sa puissance et de sa majesté; mais bientôt, après ce semblant de recul, "se réveillant ainsi qu'un homme dont l'ivresse a grandi la force", "il brise la tête de ses ennemis", afin que tous sachent que "le roi de toute la terre, c'est Dieu", "et que les peuples comprennent qu'ils ne sont que des hommes" ... De partis d'ordre capables de rétablir la tranquillité au milieu de la perturbation des choses, il n'y en a qu'un : le parti de Dieu. C'est donc celui-là qu'il nous faut promouvoir; c'est à lui qu'il nous faut amener le plus d'adhérents possible, pour peu que nous ayons à cœur la sécurité publique... ce retour des nations au respect de la majesté et de la souveraineté divine, quelques efforts que nous fassions d'ailleurs pour le réaliser, n'advient que par Jésus-Christ. L'Apôtre, en effet, nous avertit que "personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé et qui est le Christ Jésus". C'est lui seul "que le Père a sanctifié et envoyé dans ce monde", "splendeur du Père et figure de sa substance", vrai Dieu et vrai homme, sans lequel nul ne peut connaître Dieu comme il faut, car "personne n'a connu le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils aura voulu le révéler". D'où il suit que tout restaurer dans le Christ et ramener les hommes à l'obéissance divine sont une seule et même chose. Et c'est pourquoi le but vers lequel doivent converger tous nos efforts, c'est de ramener le genre humain à l'empire du Christ. Cela fait, l'homme se trouvera, par là même, ramené à Dieu. Non pas, voulons-Nous dire, un Dieu inerte et insoucieux des choses humaines, comme les matérialistes l'ont forgé dans leurs folles rêveries, mais un Dieu vivant et vrai, en trois personnes dans l'unité de nature, auteur du monde, étendant à toute chose son infinie providence, enfin législateur très juste qui punit les coupables et assure aux vertueux leur récompense.

Saint Pie X dit (Iucunda Sane ; 12 mars 1904) : Le salut, n'est pas ailleurs que dans le Christ : Car il n'est pas sous le ciel d'autre nom qui ait été donné aux hommes, dans lequel nous devons être sauvés (Act. IV, 12). Il est donc nécessaire de revenir à lui, de se prosterner à ses pieds, de recueillir de sa bouche divine les paroles de la vie éternelle : car seul il peut indiquer le chemin capable de nous ramener au salut, seul il peut enseigner le vrai, seul rappeler à la vie, lui qui a dit de lui-même : Je suis la Voie et la Vérité et la Vie (Joan. XIV, 6). On a tenté à nouveau de traiter les affaires du monde en dehors du Christ; on a commencé à bâtir en rejetant la pierre angulaire. Pierre le reprochait à ceux qui crucifièrent Jésus. Et voici qu'une seconde fois la masse de l'édifice s'écroule en brisant la tête des constructeurs. Jésus reste malgré tout la pierre angulaire de la société humaine, et de nouveau se justifie la maxime : Il n'est de salut qu'en lui.

Pie XI dit (Ubi Arcano Dei Consilio ; 23 décembre 1922) : L'inertie et la paresse ont remplacé l'activité et le travail ; au lieu de la tranquillité de l'ordre, gardienne de la paix, règnent un trouble et un chaos universels. De là cet arrêt de l'industrie, cette crise du commerce international, ce déclin de la littérature et de l'art. Conséquence bien plus grave encore, la vie chrétienne a si bien disparu en beaucoup de milieux qu'il semble que, loin d'avancer indéfiniment dans la voie du progrès, comme l'on a accoutumé de s'en vanter, l'humanité semble retourner à la barbarie... Trop souvent, l'homme voit-il dans son semblable non un frère, comme l'ordonne le Christ, mais un étranger et un ennemi ; on ne fait presque aucun cas de la dignité et de la personne humaine même ; il n'y a que la force et le nombre qui comptent ; chacun s'efforce d'écraser son prochain, afin de jouir le plus possible des biens de cette vie. Partout on trouve le dédain des biens éternels que le Christ ne cesse d'offrir à tous par son Église, et une soif insatiable de posséder les biens éphémères et caducs d'ici-bas. Or, ces biens matériels ont pour effet, si on les recherche avec excès, d'engendrer des maux de tout genre et tout d'abord la corruption des mœurs et la discorde. Car, vils et grossiers de leur nature, ils ne peuvent rassasier le cœur de l'homme, qui, créé par Dieu et

destiné à jouir de sa gloire, est voué à vivre dans une instabilité et une inquiétude perpétuelles aussi longtemps qu'il ne se repose pas dans le sein de Dieu... On ne saurait, en effet, imaginer peste plus mortelle que la concupiscence de la chair, c'est-à-dire la recherche effrénée du plaisir, pour bouleverser non seulement la famille, mais les États mêmes ; la concupiscence des yeux, c'est-à-dire la soif des richesses, donne naissance à cette lutte acharnée des classes, attachées chacune outre mesure à ses avantages particuliers ; quant à l'orgueil de la vie, c'est-à-dire la passion de dominer tous les autres, il a en propre d'inciter les partis politiques à des guerres civiles si âpres qu'ils ne reculent ni devant les attentats de lèse majesté, ni devant le crime de haute trahison, ni jusqu'au meurtre même de la patrie. C'est à ces convoitises déréglées, se dissimulant pour donner le change, sous le voile du bien public et du patriotisme, qu'il faut attribuer sans contredit les haines et les conflits qui s'élèvent périodiquement entre les peuples... Bien avant que la guerre mît l'Europe en feu, la cause principale de si grands malheurs agissait déjà avec une force croissante par la faute des particuliers comme des nations, cause que l'horreur même de la guerre n'aurait pas manqué d'écarter et de supprimer, si tous avaient saisi la portée de ces formidables événements. Qui donc ignore la prédiction de l'Écriture : Ceux qui abandonnent le Seigneur seront réduits à néant (Is. I, 28) ? Et l'on ne connaît pas moins l'avertissement si grave de Jésus, Rédempteur et Maître des hommes : Sans moi, vous ne pouvez rien faire (Jn XV, 5) ; et cet autre : Celui qui ne recueille point avec moi dissipe (Lc, XI, 23). De tout temps ces oracles divins se sont vérifiés, mais la vérité n'en a jamais avec une telle évidence éclaté aux yeux de tous que de nos jours. C'est pour s'être misérablement séparés de Dieu et de Jésus-Christ que de leur bonheur d'autrefois les hommes sont tombés dans cet abîme de maux ; c'est pour la même raison que sont frappés d'une stérilité à peu près complète tous les programmes qu'ils échafaudent en vue de réparer les pertes et de sauver ce qui reste de tant de ruines. Dieu et Jésus-Christ ayant été exclus de la législation et des affaires publiques, et l'autorité ne tirant plus son origine de Dieu, mais des hommes, les lois ont perdu la garantie de sanctions réelles et efficaces, ainsi que des principes souverains du droit, qui, aux yeux mêmes de philosophes païens comme Cicéron, ne peuvent dériver que de la loi éternelle de Dieu ; bien plus, les bases mêmes de l'autorité ont été renversées dès là qu'on supprimait la raison fondamentale du droit de commander pour les uns, du devoir d'obéir pour les autres. Inéluctablement, il s'en est suivi un ébranlement de la société tout entière, désormais privée de soutien et d'appui solides, livrée en proie aux factions qui briguaient le pouvoir pour assurer leurs propres intérêts et non ceux de la patrie. On décida de même que Dieu ni le Seigneur Jésus ne présideraient plus à la fondation de la famille, et l'on fit rentrer dans la catégorie des contrats civils le mariage, dont le Christ avait fait un grand sacrement (Eph. V, 32) et qui, dans sa pensée, devait être le symbole saint et sanctificateur du lien indissoluble qui l'unit lui-même à son Église. Aussi, dans les masses populaires s'obscurcissent les idées et les sentiments religieux que l'Église avait infusés à la cellule-mère de la société qu'est la famille ; la hiérarchie et la paix du foyer disparaissent ; l'union et la stabilité de la famille sont de jour en jour plus compromises ; le feu des basses convoitises et l'attachement mortel à des intérêts mesquins violent si fréquemment la sainteté du mariage, que les sources mêmes de la vie des familles et des peuples en sont infectées. Enfin, on a paru exclure Dieu et le Christ de l'éducation de la jeunesse ; on est arrivé, et c'était inévitable, non pas tant à supprimer la religion dans les écoles qu'à l'y faire attaquer à mots couverts ou même ouvertement ; les enfants en ont conclu qu'ils n'avaient rien ou pour le moins fort peu à attendre, pour la conduite de la vie, de cet ordre de choses, qu'on passait absolument sous silence ou dont on ne parlait qu'avec des termes de mépris. Et, de fait, si Dieu et sa loi sont proscrits de l'enseignement, on ne voit plus comment on peut demander aux jeunes gens de fuir le mal et de mener une vie honnête et sainte, ni comment préparer pour la famille et la société des hommes de mœurs rangées, partisans de l'ordre et de la paix, capables, et à même de contribuer à la prospérité publique. Puisqu'on a renié les préceptes de la sagesse chrétienne, il n'y a pas lieu de s'étonner que les germes de discorde semés partout, comme en un sol bien préparé, aient fini par produire cet exécrable fruit d'une guerre, qui, loin d'affaiblir par la lassitude les haines internationales et sociales, ne fit que les alimenter plus abondamment par la violence et le sang. Nous

venons, Vénérables Frères, d'énumérer brièvement les causes des maux qui accablent la société. Il reste à étudier les remèdes que, en se basant sur la nature même de ces maux, on peut juger susceptibles de la guérir. La tâche qui s'impose avant toute autre, c'est la pacification des esprits. Il y a bien peu à attendre d'une paix artificielle et extérieure qui règle et commande les rapports réciproques des hommes comme ferait un code de politesse ; ce qu'il faut, c'est une paix qui pénètre les cœurs, les apaise et les ouvre peu à peu à des sentiments réciproques de charité fraternelle. Une telle paix ne saurait être que la paix du Christ : et que la paix du Christ apporte l'allégresse en vos cœurs (Col. III, 15) ; il ne peut y avoir de paix autre et différente que celle que le Christ donne lui-même aux siens (Jn XIV, 27), lui qui, comme Dieu, voit dans les cœurs (I Samuel XVI, 7) et règne dans l'intime des âmes. C'est d'ailleurs à bon droit que le Seigneur Jésus appelait cette paix sa paix à lui, car il fut le premier à dire aux hommes : Vous êtes tous des frères (Matth. XXIII, 8) ; c'est lui qui a promulgué la loi de l'amour et du support mutuel entre tous les hommes, et la scella pour ainsi dire de son sang : Mon précepte à moi est que vous vous aimiez les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés (Jn, XV, 12) ; Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ (Gal. VI, 2) ... Nous avons déjà montré qu'une des causes principales du chaos où nous vivons réside dans ce fait que de graves atteintes ont été portées au culte du droit et au respect de l'autorité, - ce qui s'est produit le jour où on s'est refusé à voir en Dieu, Créateur et Maître du monde, la source du droit et de l'autorité. Ce mal trouvera lui aussi son remède dans la paix chrétienne, qui se confond avec la paix divine et par là même prescrit le respect de l'ordre, de la loi et de l'autorité. Nous lisons, en effet, dans l'Écriture : Conservez la discipline dans la paix (Eccl., XLI, 14) ; La paix comble ceux qui chérissent ta loi, Seigneur (Ps. CXVIII, 165) ; Celui qui a le respect de la loi vivra dans la paix (Prov. XIII, 13) ... Le jour où États et gouvernements se feront un devoir sacré de se régler, dans leur vie politique, au dedans et au dehors, sur les enseignements et les préceptes de Jésus-Christ, alors, mais alors seulement, ils jouiront à l'intérieur d'une paix profitable, entretiendront des rapports de mutuelle confiance, et résoudront pacifiquement les conflits qui pourraient surgir... Il ne saurait donc y avoir aucune paix véritable — cette paix du Christ si désirée — tant que tous les hommes ne suivront pas fidèlement les enseignements, les préceptes et les exemples du Christ, dans l'ordre de la vie publique comme de la vie privée ; il faut que, la famille humaine régulièrement organisée, l'Église puisse enfin, en accomplissement de sa divine mission, maintenir vis-à-vis des individus comme de la société tous et chacun des droits de Dieu. Tel est le sens de notre brève formule : le règne du Christ. Jésus-Christ, en effet, règne d'abord sur tous les hommes pris individuellement : il règne sur leurs esprits par ses enseignements, sur leurs cœurs par la charité, sur toute leur vie enfin quand elle se conforme à sa loi et imite ses exemples. Jésus-Christ règne ensuite dans la famille lorsque, ayant à sa base le sacrement du mariage chrétien, elle conserve inviolablement son caractère d'institution sacrée, où l'autorité paternelle reflète la paternité divine qui en est la source et lui donne son nom (Eph. III, 15), où les enfants imitent l'obéissance de Jésus adolescent, et dont toute la vie respire la sainteté de la Famille de Nazareth. Jésus-Christ règne dans la société lorsque, rendant à Dieu un souverain hommage, elle reconnaît que c'est de lui que dérivent l'autorité et ses droits, ce qui donne au pouvoir ses règles, à l'obéissance son caractère impératif et sa grandeur ; quand cette société reconnaît à l'Église son privilège, qu'elle tient de son Fondateur, de société parfaite, maîtresse et guide des autres sociétés ; non que l'Église amoindrisse l'autorité de ces sociétés — légitimes chacune dans sa sphère, — mais elle les complète très heureusement, comme le fait la grâce pour la nature ; d'ailleurs le concours de l'Église permet à ces sociétés d'apporter aux hommes une aide puissante pour atteindre leur fin dernière, qui est le bonheur éternel, et les met plus à même d'assurer le bonheur de leurs membres durant leur vie mortelle. Il apparaît ainsi clairement qu'il n'y a de paix du Christ que par le règne du Christ, et que le moyen le plus efficace de travailler au rétablissement de la paix est de restaurer le règne du Christ.

Pie XI dit (Quas Primas ; 11 décembre 1925) : A l'heure où les hommes et les États sans Dieu, devenus la proie des guerres qu'allument la haine et des discordes intestines, se

précipitent à la ruine et à la mort, l'Église de Dieu, continuant à donner au genre humain l'aliment de la vie spirituelle, engendre et élève pour le Christ des générations successives de saints et de saintes; le Christ, à son tour, ne cesse d'appeler à l'éternelle béatitude de son royaume céleste ceux en qui il a reconnu de très fidèles et obéissants sujets de son royaume terrestre... Depuis longtemps, dans le langage courant, on donne au Christ le titre de Roi... il l'est, en effet, par l'éminente et suprême perfection dont il surpasse toutes les créatures... Ainsi, on dit qu'il règne sur les intelligences humaines, à cause de la pénétration de son esprit et de l'étendue de sa science, mais surtout parce qu'il est la Vérité et que c'est de lui que les hommes doivent recevoir la vérité et l'accepter docilement. On dit qu'il règne sur les volontés humaines, parce qu'en lui, à la sainteté de la volonté divine correspond une parfaite rectitude et soumission de la volonté humaine, mais aussi parce que sous ses inspirations et ses impulsions notre volonté libre s'enthousiasme pour les plus nobles causes. On dit enfin qu'il est le Roi des cœurs, à cause de son inconcevable charité qui surpasse toute compréhension humaine et à cause de sa douceur et de sa bonté qui attirent à lui tous les cœurs : car dans tout le genre humain il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais personne pour être aimé comme le Christ Jésus... Que le Christ soit Roi, ne le lisons-nous pas dans maints passages des Écritures ! C'est lui le Dominateur issu de Jacob, le Roi établi par le Père sur Sion, sa montagne sainte, pour recevoir en héritage les nations et étendre son domaine jusqu'aux confins de la terre, le véritable Roi futur d'Israël, figuré, dans le cantique nuptial, sous les traits d'un roi très riche et très puissant, auquel s'adressent ces paroles: Votre trône, ô Dieu, est dressé pour l'éternité; le sceptre de votre royauté est un sceptre de droiture... on nous prédit que son royaume ignorera les frontières et sera enrichi des trésors de la justice et de la paix : En ses jours se lèvera la justice avec l'abondance de la paix... Il dominera, d'une mer à l'autre, du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. A ces témoignages s'ajoutent encore plus nombreux les oracles des prophètes et notamment celui, bien connu, d'Isaïe : Un petit enfant... nous est né, un fils nous a été donné. La charge du commandement a été posée sur ses épaules. On l'appellera l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire s'étendra et jouira d'une paix sans fin; il s'assoira sur le trône de David et dominera sur son royaume, pour l'établir et l'affermir dans la justice et l'équité, maintenant et à jamais. Les autres prophètes ne s'expriment pas différemment... Tel Daniel, prédisant la constitution par le Dieu du ciel d'un royaume qui ne sera jamais renversé... et qui durera éternellement ; et, peu après, il ajoute : Je regardais durant une vision nocturne, et voilà que, sur les nuées du ciel, quelqu'un s'avavançait semblable au Fils de l'homme; il parvint jusqu'auprès de l'Ancien des jours et on le présenta devant lui. Et celui-ci lui donna la puissance, l'honneur et la royauté; tous les peuples, de toutes races et de toutes langues, le serviront; sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera pas retirée, et son royaume sera incorruptible. Cette doctrine du Christ-Roi, Nous venons de l'esquisser d'après les livres de l'Ancien Testament; mais tant s'en faut qu'elle disparaisse dans les pages du Nouveau; elle y est, au contraire, confirmée d'une manière magnifique et en termes splendides. Rappelons seulement le message de l'archange apprenant à la Vierge qu'elle engendrera un fils; qu'à ce fils le Seigneur Dieu donnera le trône de David, son père; qu'il régnera éternellement sur la maison de Jacob et que son règne n'aura point de fin. Écoutons maintenant les témoignages du Christ lui-même sur sa souveraineté. Dès que l'occasion se présente - dans son dernier discours au peuple sur les récompenses ou les châtiments réservés dans la vie éternelle aux justes ou aux coupables ; dans sa réponse au gouverneur romain, lui demandant publiquement s'il était roi; après sa résurrection, quand il confie aux Apôtres la charge d'enseigner et de baptiser toutes les nations - il revendique le titre de roi, il proclame publiquement qu'il est roi, il déclare solennellement que toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre. Qu'entend-il par là, sinon affirmer l'étendue de sa puissance et l'immensité de son royaume ? Dès lors, faut-il s'étonner qu'il soit appelé par saint Jean le Prince des rois de la terre ou que, apparaissant à l'Apôtre dans des visions prophétiques, il porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Le Père a, en effet, constitué le Christ héritier de toutes choses ; il faut qu'il règne jusqu'à la fin des temps, quand il mettra tous ses ennemis sous les pieds de Dieu et du Père... Il en

résulte que les anges et les hommes ne doivent pas seulement adorer le Christ comme Dieu, mais aussi obéir et être soumis à l'autorité qu'il possède comme homme; car, au seul titre de l'union hypostatique, le Christ a pouvoir sur toutes les créatures... Il est presque inutile de rappeler qu'elle comporte les trois pouvoirs, sans lesquels on saurait à peine concevoir l'autorité royale. Les textes des Saintes Lettres que Nous avons apportés en témoignage de la souveraineté universelle de notre Rédempteur le prouvent surabondamment. C'est, d'ailleurs, un dogme de foi catholique que le Christ Jésus a été donné aux hommes à la fois comme Rédempteur, de qui ils doivent attendre leur salut, et comme Législateur, à qui ils sont tenus d'obéir... A tous ceux qui observent ses préceptes, le divin Maître déclare, en diverses occasions et de diverses manières, qu'ils prouveront ainsi leur amour envers lui et qu'ils demeureront en son amour. Quant au pouvoir judiciaire, Jésus en personne affirme l'avoir reçu du Père, dans une réponse aux Juifs qui l'accusaient d'avoir violé le Sabbat en guérissant miraculeusement un malade durant ce jour de repos : Le Père, leur dit-il, ne juge personne, mais il a donné au Fils tout jugement. Dans ce pouvoir judiciaire est également compris - car il en est inséparable - le droit de récompenser ou de châtier les hommes, même durant leur vie. Il faut encore attribuer au Christ le pouvoir exécutif : car tous inéluctablement doivent être soumis à son empire; personne ne pourra éviter, s'il est rebelle, la condamnation et les supplices que Jésus a annoncés... Toutefois, ce royaume est avant tout spirituel et concerne avant tout l'ordre spirituel... Quand les Juifs, et même les Apôtres, s'imaginent à tort que le Messie affranchira son peuple et restaurera le royaume d'Israël, il détruit cette illusion et leur enlève ce vain espoir; lorsque la foule qui l'entoure veut, dans son enthousiasme, le proclamer roi, il se dérobe à ce titre et à ces honneurs par la fuite et en se tenant caché; devant le gouverneur romain, encore, il déclare que son royaume n'est pas de ce monde. Dans ce royaume, tel que nous le dépeignent les Évangiles, les hommes se préparent à entrer en faisant pénitence. Personne ne peut y entrer sans la foi et sans le baptême... Ce royaume s'oppose uniquement au royaume de Satan et à la puissance des ténèbres... D'autre part, ce serait une erreur grossière de refuser au Christ-Homme la souveraineté sur les choses temporelles, quelles qu'elles soient : il tient du Père sur les créatures un droit absolu, lui permettant de disposer à son gré de toutes ces créatures. Néanmoins, tant qu'il vécut sur terre, il s'est totalement abstenu d'exercer cette domination terrestre, il a dédaigné la possession et l'administration des choses humaines, abandonnant ce soin à leurs possesseurs. Ce qu'il a fait alors, il le continue aujourd'hui. Pensée exprimée d'une manière fort heureuse dans la liturgie : "Il ne ravit point les diadèmes éphémères, celui qui distribue les couronnes du ciel." Ainsi donc, le souverain domaine de notre Rédempteur embrasse la totalité des hommes. Sur ce sujet, Nous faisons Volontiers Nôtres les paroles de Notre Prédécesseur Léon XIII, d'immortelle mémoire : "Son empire ne s'étend pas exclusivement aux nations catholiques ni seulement aux chrétiens baptisés, qui appartiennent juridiquement à l'Église même s'ils sont égarés loin d'elle par des opinions erronées ou séparés de sa communion par le schisme; il embrasse également et sans exception tous les hommes, même étrangers à la foi chrétienne, de sorte que l'empire du Christ Jésus, c'est, en stricte vérité, l'universalité du genre humain." Et, à cet égard, il n'y a lieu de faire aucune différence entre les individus, les familles et les États; car les hommes ne sont pas moins soumis à l'autorité du Christ dans leur vie collective que dans leur vie privée. Il est l'unique source du salut, de celui des sociétés comme de celui des individus : Il n'existe de salut en aucun autre; aucun autre nom ici-bas n'a été donné aux hommes qu'il leur faille invoquer pour être sauvés. Il est l'unique auteur, pour l'État comme pour chaque citoyen, de la prospérité et du vrai bonheur : "La cité ne tient pas son bonheur d'une autre source que les particuliers, vu qu'une cité n'est pas autre chose qu'un ensemble de particuliers unis en société ." Les chefs d'État ne sauraient donc refuser de rendre - en leur nom personnel, et avec tout leur peuple - des hommages publics, de respect et de soumission à la souveraineté du Christ; tout en sauvegardant leur autorité, ils travailleront ainsi à promouvoir et à développer la prospérité nationale. Au début de Notre Pontificat, Nous déplorions combien sérieusement avaient diminué le prestige du droit et le respect dû à l'autorité; ce que Nous écrivions alors n'a perdu dans le temps présent ni de son actualité ni de son à-propos : " Dieu et Jésus-Christ ayant été exclus de la législation et des affaires

publiques, et l'autorité ne tenant plus son origine de Dieu mais des hommes, il arriva que... les bases mêmes de l'autorité furent renversées dès lors qu'on supprimait la raison fondamentale du droit de commander pour les uns, du devoir d'obéir pour les autres. Inéluctablement, il s'en est suivi un ébranlement de la société humaine tout entière, désormais privée de soutien et d'appui solides." Si les hommes venaient à reconnaître l'autorité royale du Christ dans leur vie privée et dans leur vie publique, des bienfaits incroyables - une juste liberté, l'ordre et la tranquillité, la concorde et la paix - se répandraient infailliblement sur la société tout entière. En imprimant à l'autorité des princes et des chefs d'État un caractère sacré, la dignité royale de Notre Seigneur ennoblit du même coup les devoirs et la soumission des citoyens. Au point que l'Apôtre Saint Paul, après avoir ordonné aux femmes mariées et aux esclaves de révéler le Christ dans la personne de leur mari et dans celle de leur maître, leur recommandait néanmoins de leur obéir non servilement comme à des hommes, mais uniquement en esprit de foi comme à des représentants du Christ; car il est honteux, quand on a été racheté par le Christ, d'être soumis servilement à un homme : Vous avez été rachetés un grand prix, ne soyez plus soumis servilement à des hommes. Si les princes et les gouvernants légitimement choisis étaient persuadés qu'ils commandent bien moins en leur propre nom qu'au nom et à la place du divin Roi, il est évident qu'ils useraient de leur autorité avec toute la vertu et la sagesse possibles. Dans l'élaboration et l'application des lois, quelle attention ne donneraient-ils pas au bien commun et à la dignité humaine de leurs subordonnés ! Alors les peuples goûteraient les bienfaits de la concorde et de la paix. Plus loin s'étend un royaume, plus il embrasse l'universalité du genre humain, plus aussi - c'est incontestable - les hommes prennent conscience du lien mutuel qui les unit... Pourquoi donc, si le royaume du Christ s'étendait de fait comme il s'étend en droit à tous les hommes, pourquoi désespérer de cette paix que le Roi pacifique est venu apporter sur la terre ? Il est venu tout réconcilier ; il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir ; maître de toutes créatures, il a donné lui-même l'exemple de l'humilité et a fait de l'humilité, jointe au précepte de la charité, sa loi principale; il a dit encore : Mon joug est doux à porter et le poids de mon autorité léger. Oh ! qui dira le bonheur de l'humanité si tous, individus, familles, États, se laissaient gouverner par le Christ ! (...)

C'est ici Notre tour de pourvoir aux nécessités des temps présents, d'apporter un remède efficace à la peste qui a corrompu la société humaine. Nous le faisons en prescrivant à l'univers catholique le culte du Christ-Roi. La peste de notre époque, c'est le laïcisme, ainsi qu'on l'appelle, avec ses erreurs et ses entreprises criminelles. Comme vous le savez, Vénérables Frères, ce fléau n'est pas apparu brusquement; depuis longtemps, il couvait au sein des États. On commença, en effet, par nier la souveraineté du Christ sur toutes les nations; on refusa à l'Église le droit - conséquence du droit même du Christ - d'enseigner le genre humain, de porter des lois, de gouverner les peuples en vue de leur béatitude éternelle. Puis, peu à peu, on assimila la religion du Christ aux fausses religions et, sans la moindre honte, on la plaça au même niveau. On la soumit, ensuite, à l'autorité civile et on la livra pour ainsi dire au bon plaisir des princes et des gouvernants. Certains allèrent jusqu'à vouloir substituer à la religion divine une religion naturelle ou un simple sentiment de religiosité. Il se trouva même des États qui crurent pouvoir se passer de Dieu et firent consister leur religion dans l'irréligion et l'oubli conscient et volontaire de Dieu. Comme vous le savez, Vénérables Frères, ce fléau n'est pas apparu brusquement; depuis longtemps, il couvait au sein des États. Les fruits très amers qu'a portés, si souvent et d'une manière si persistante, cette apostasie des individus et des États désertant le Christ, Nous les avons déplorés dans l'Encyclique Ubi arcano. Nous les déplorons de nouveau aujourd'hui. Fruits de cette apostasie, les germes de haine, semés de tous côtés; les jalousies et les rivalités entre peuples, qui entretiennent les querelles internationales et retardent, actuellement encore, l'avènement d'une paix de réconciliation; les ambitions effrénées, qui se couvrent bien souvent du masque de l'intérêt public et de l'amour de la patrie, avec leurs tristes conséquences: les discordes civiles, un égoïsme aveugle et démesuré qui, ne poursuivant que les satisfactions et les avantages personnels, apprécie toute chose à la mesure de son propre intérêt. Fruits encore de cette apostasie, la paix domestique bouleversée par l'oubli des devoirs et l'insouciance de la conscience; l'union et la stabilité des familles

chancelantes; toute la société, enfin, ébranlée et menacée de ruine. La fête, désormais annuelle, du Christ-Roi Nous donne le plus vif espoir de hâter le retour si désirable de l'humanité à son très affectueux Sauveur. Ce serait assurément le devoir des catholiques de préparer et de hâter ce retour par une action diligente; mais il se fait que beaucoup d'entre eux ne possèdent pas dans la société le rang ou l'autorité qui siérait aux apologistes de la vérité. Peut-être faut-il attribuer ce désavantage à l'indolence ou à la timidité des bons; ils s'abstiennent de résister ou ne le font que mollement; les adversaires de l'Église en retirent fatalement un surcroît de prétentions et d'audace. Mais du jour où l'ensemble des fidèles comprendront qu'il leur faut combattre, vaillamment et sans relâche, sous les étendards du Christ-Roi, le feu de l'apostolat enflammera les cœurs, tous travailleront à réconcilier avec leur Seigneur les âmes qui l'ignorent ou qui l'ont abandonné, tous s'efforceront de maintenir inviolés ses droits. Mais il y a plus. Une fête célébrée chaque année chez tous les peuples en l'honneur du Christ-Roi sera souverainement efficace pour incriminer et réparer en quelque manière cette apostasie publique, si désastreuse pour la société, qu'a engendrée le laïcisme. Dans les conférences internationales et dans les Parlements, on couvre d'un lourd silence le nom très doux de notre Rédempteur; plus cette conduite est indigne et plus haut doivent monter nos acclamations, plus doit être propagée la déclaration des droits que confèrent au Christ sa dignité et son autorité royales... Chacun connaît les arguments savants, les considérations lumineuses, apportés en faveur de cette dévotion par une foule d'ouvrages édités dans les langues les plus diverses et sur tous les points de l'univers. Chacun sait que l'autorité et la souveraineté du Christ ont déjà été reconnues par la pieuse coutume de familles, presque innombrables, se vouant et se consacrant au Sacré Cœur de Jésus. Et non seulement des familles, mais des États et des royaumes ont observé cette pratique. Bien plus, sur l'initiative et sous la direction de Léon XIII, le genre humain tout entier fut consacré à ce divin Cœur, au cours de l'Année sainte 1900... Nous ne saurions passer sous silence les Congrès eucharistiques, que notre époque a vus se multiplier en si grand nombre. Ils ont servi merveilleusement la cause de la proclamation solennelle de la royauté du Christ sur la société humaine. Par des conférences tenues dans leurs assemblées, par des sermons prononcés dans les églises, par des expositions publiques et des adorations en commun du Saint Sacrement, par des processions grandioses, ces Congrès, réunis dans le but d'offrir à la vénération et aux hommages des populations d'un diocèse, d'une province, d'une nation, ou même du monde entier, le Christ-Roi se cachant sous les voiles eucharistiques, célèbrent le Christ comme le Roi que les hommes ont reçu de Dieu. Ce Jésus, que les impies ont refusé de recevoir quand il vint en son royaume, on peut dire, en toute vérité, que le peuple chrétien, mû par une inspiration divine, va l'arracher au silence et, pour ainsi dire, à l'obscurité des temples, pour le conduire, tel un triomphateur, par les rues des grandes villes et le rétablir dans tous les droits de sa royauté... Nous avons certes bien des raisons de penser que le jour est venu pour Nous de prononcer la sentence si attendue de tous : le Christ sera honoré par une fête propre et spéciale comme Roi de tout le genre humain... En conséquence, en vertu de Notre autorité apostolique, Nous instituons la fête de Notre-Seigneur Jésus-Christ-Roi... En fixant la fête un dimanche, Nous avons voulu que le clergé ne fût pas seul à rendre ses hommages au divin Roi par la célébration du Saint Sacrifice et la récitation de l'Office, mais que le peuple, dégagé de ses occupations habituelles et animé d'une joie sainte, pût donner un témoignage éclatant de son obéissance au Christ comme à son Maître et à son Souverain. Enfin, plus que tout autre, le dernier dimanche d'octobre Nous a paru désigné pour cette solennité: il clôt à peu près le cycle de l'année liturgique; de la sorte, les mystères de la vie de Jésus-Christ commémorés au cours de l'année trouveront dans la solennité du Christ-Roi comme leur achèvement et leur couronnement et, avant de célébrer la gloire de tous les Saints, la Liturgie proclamera et exaltera la gloire de Celui qui triomphe, en tous les Saints et tous les élus. Il est de votre devoir, Vénérables Frères, comme de votre ressort, de faire précéder la fête annuelle par une série d'instructions données, en des jours déterminés, dans chaque paroisse. Le peuple sera instruit et renseigné exactement sur la nature, la signification et l'importance de cette fête; les fidèles régleront dès lors et organiseront leur vie de manière à la rendre digne de sujets loyalement et amoureusement soumis à la souveraineté du divin Roi. Au terme de cette Lettre, Nous

voudrions encore, Vénérables Frères, vous exposer brièvement les fruits que Nous Nous promettons et que Nous espérons fermement, tant pour l'Église et la société civile que pour chacun des fidèles, de ce culte public rendu au Christ-Roi. L'obligation d'offrir les hommages que Nous venons de dire à l'autorité souveraine de Notre Maître ne peut manquer de rappeler aux hommes les droits de l'Église. Instituée par le Christ sous la forme organique d'une société parfaite, en vertu de ce droit originel, elle ne peut abdiquer la pleine liberté et l'indépendance complète à l'égard du pouvoir civil. Elle ne peut dépendre d'une volonté étrangère dans l'accomplissement de sa mission divine d'enseigner, de gouverner et de conduire au bonheur éternel tous les membres du royaume du Christ... Les États, à leur tour, apprendront par la célébration annuelle de cette fête que les gouvernants et les magistrats ont l'obligation, aussi bien que les particuliers, de rendre au Christ un culte public et d'obéir à ses lois. Les chefs de la société civile se rappelleront, de leur côté, le dernier jugement, où le Christ accusera ceux qui l'ont expulsé de la vie publique, mais aussi ceux qui l'ont dédaigneusement mis de côté ou ignoré, et punira de pareils outrages par les châtiments les plus terribles; car sa dignité royale exige que l'État tout entier se règle sur les commandements de Dieu et les principes chrétiens dans l'établissement des lois, dans l'administration de la justice, dans la formation intellectuelle et morale de la jeunesse, qui doit respecter la saine doctrine et la pureté des mœurs. Quelle énergie encore, quelle vertu pourront puiser les fidèles dans la méditation de ces vérités pour modeler leurs esprits suivant les véritables principes de la vie chrétienne! Si tout pouvoir a été donné au Christ Seigneur dans le ciel et sur la terre; si les hommes, rachetés par son sang très précieux, deviennent à un nouveau titre les sujets de son empire; si enfin cette puissance embrasse la nature humaine tout entière, on doit évidemment conclure qu'aucune de nos facultés ne peut se soustraire à cette souveraineté. Il faut donc qu'il règne sur nos intelligences : nous devons croire, avec une complète soumission, d'une adhésion ferme et constante, les vérités révélées et les enseignements du Christ. Il faut qu'il règne sur nos volontés: nous devons observer les lois et les commandements de Dieu. Il faut qu'il règne sur nos cœurs : nous devons sacrifier nos affections naturelles et aimer Dieu par-dessus toutes choses et nous attacher à lui seul. Il faut qu'il règne sur nos corps et sur nos membres : nous devons les faire servir d'instruments ou, pour emprunter le langage de l'Apôtre Saint Paul, *d'armes de justice offertes à Dieu* pour entretenir la sainteté intérieure de nos âmes. Voilà des pensées qui, proposées à la réflexion des fidèles et considérées attentivement, les entraîneront aisément vers la perfection la plus élevée. Plaise à Dieu, Vénérables Frères, que les hommes qui vivent hors de l'Église recherchent et acceptent pour leur salut le joug suave du Christ ! Quant à nous tous, qui, par un dessein de la divine miséricorde, habitons sa maison, fasse le ciel que nous portions ce joug non pas à contrecœur, mais ardemment, amoureusement, saintement ! Ainsi nous récolterons les heureux fruits d'une vie conforme aux lois du royaume divin. Reconnus par le Christ pour de bons et fidèles serviteurs de son royaume terrestre, nous participerons ensuite, avec lui, à la félicité et à la gloire sans fin de son royaume céleste.

Saint Pie X dit (C'est avec une bien douce et grande satisfaction ; 22 octobre 1913) : La force des sociétés est dans la reconnaissance pleine et entière de la royauté sociale de Notre-Seigneur et dans l'acceptation sans réserve de la suprématie doctrinale de son Église.

Saint Pie X dit (Je réponds de ma main ; 20 octobre 1912) : La vérité ne veut pas de déguisements; notre drapeau doit être déployé; c'est seulement par la loyauté et la franchise que nous pourrons faire un peu de bien...

Saint Pie X dit (Missam a vobis ; 10 juillet 1911) : C'est dans la mesure où pénètre dans la vie des hommes la force bénéfique de la religion, que l'on délibère en vue de la prospérité de l'État. Il ne sera pas possible de tout restaurer dans le Christ autant que c'est possible, si l'esprit du Christ, outre les mœurs de chacun et celles de sa famille, n'a pas pénétré les institutions politiques.

Saint Pie X dit (Allocution "Réconforté" ; 25 septembre 1904) : Que votre foi ait pour témoins non seulement les murs du foyer domestique ou des réunions privées, mais les églises, les places publiques, les grandes foules, les assemblées populaires ! Avec cette noble franchise que vous donne l'inviolable liberté de l'Évangile, rendez hommage à Dieu en quelque lieu et devant quelque personne que ce soit. N'ayez jamais la lâcheté de craindre les railleries de ceux qui voudraient fermer les lèvres ouvertes à Sa louange, enchaîner les pieds en marche vers Ses temples, retenir les mains prêtes à déposer sur Ses autels leurs offrandes et leurs vœux...

(Nous ne pouvons cloîtrer Dieu entre les quatre murs de nos églises : Dieu doit reconquérir la vie publique, Dieu doit être au centre de la Cité !)

Ni votes, ni guerre des partis, mais la Croisade de France !

Saint Pie X dit (Notre charge Apostolique ; 25 août 1910) : L'avènement de la démocratie universelle n'importe pas à l'action de l'Église dans le monde.

Saint Pie X dit (Nous avons eu ; 11 mai 1911) : Abstenez de prendre une part active aux luttes des partis politiques. De telles luttes ne font que trop obstacle à cette union si désirée des âmes sans laquelle on ne peut rien espérer qui vaille des groupements catholiques pour les utilités poursuivies...

Monseigneur Ernest Jouin dit (Le devoir catholique à propos des élections) : Mgr Freppel fit paraître son Instruction pastorale « Sur les devoirs des chrétiens dans l'exercice du droit de suffrage ». Après avoir réfuté l'erreur qui consiste à penser que l'exercice du droit de suffrage est un acte moralement indifférent et qu'il n'engage pas la conscience du chrétien par la raison qu'il est d'ordre civil et politique « tandis qu'il n'en est pas de plus grave, ni qui engage à un plus haut degré la responsabilité du chrétien », le prélat établit qu'il est de toute évidence qu'un chrétien ne saurait, sans trahir sa conscience, porter son choix sur un homme disposé à combattre la religion ou s'étant déjà signalé par des actes d'hostilités contre l'Église ; sur ceux, en un mot, qui manifestent plus ou moins le dessein de déchristianiser la France ; puis il ajoute : au premier rang des ennemis de l'Église vient se placer une secte qui, depuis cent ans, a déchaîné sur ce pays les fléaux dont il souffre : la secte des Francs-Maçons. Sous des dehors de bienfaisance qui ne trompent plus personne, elle se propose pour but principal de combattre la foi catholique ; et, elle n'y a que trop réussi... C'est son programme que l'on cherche à réaliser, article par article, en bannissant tout ce qui se rapporte à la religion, de l'école, de l'hospice, du prétoire, de l'armée, des toutes les institutions et de tous les établissements publics... L'antichristianisme, voilà le fond de la Franc-Maçonnerie. Et il se trouve, nous éprouvons à le dire autant de surprise que de douleur, des chrétiens assez aveugles ou assez peu consciencieux pour donner leurs suffrages à des hommes qui, une fois entrés dans les assemblées publiques, emploieront leur autorité à détruire la religion... il serait difficile de pousser plus loin, l'oubli du devoir et l'égaré de l'esprit. En retranchant de sa communion les adeptes de cette secte antireligieuse au premier chef, l'Église vous montre assez qu'il ne saurait être permis sous aucun prétexte et dans AUCUN CAS de contribuer par un vote à leur confier un mandat quelconque ; car il s'agit d'un mal certain et prévu d'avance étant donné le but et les engagements bien connus de la Franc-Maçonnerie...

Son Éminence le Cardinal Pierre Paulin Andrieu dit (Cité par Mgr Ernest Jouin, ibid) : L'athéisme social instauré par les lois laïques est un fossoyeur. Mais la France ne veut pas descendre dans la tombe qu'il lui creusait depuis quarante ans avec le concours du socialisme renforcé naguère par le bolchevisme, et il lui tarde de finir la guerre à la religion qui prépare fatalement la guerre à la société, car là où il n'y a plus Dieu, il n'y a plus de maître, et là où il n'y a plus de maître, c'est le déchaînement de tous les appétits, le règne de la force brutale au service du désordre, et la mort à bref délai, dans le sang et dans la

boue, du peuple auquel les faiseurs de lois laïques ont arraché le principe vital en chassant Dieu de son âme... Demande — *Est-il permis de voter pour un candidat franc-maçon ?* Réponse — Il n'est pas permis de voter pour un candidat franc-maçon parce que les Bulles des Papes sur les Sociétés secrètes interdisent de leur donner un appui quelconque, et elles l'interdisent parce que le franc-maçon est l'ennemi juré de la religion, surtout de la religion catholique, et qu'en travaillant contre la religion il travaille contre la patrie, à laquelle il prépare le désordre effroyable que les peuples sans Dieu et, par conséquent, sans morale et sans autorité légitime, ont à subir de la part du socialisme et du bolchevisme. Demande — *Est-il permis de voter pour un candidat partisan des lois laïques et décidé à les maintenir ?* Réponse — Il n'est pas permis de voter pour un candidat partisan des lois laïques et décidé à les maintenir, parce que les lois laïques méconnaissent les droits de Dieu, à que les peuples comme les individus doivent rendre un culte, et qu'en méconnaissant les droits de Dieu elles ruinent par la base les droits de l'homme, qui, sans l'appui de la religion, ne peuvent plus se soutenir et entraînent dans leur chute tout l'ordre social. L'horrible situation actuelle de la Russie en est la preuve éclatante. Demande — *Que faut-il entendre par « lois laïques » ?* Réponse — Il faut entendre par « lois laïques », notamment : la loi qui interdit l'étude du catéchisme et la prière dans les écoles publiques... ; la loi qui, sous prétexte de séparer l'Église et l'État, a osé dire : « La République ne reconnaît aucun culte », a essayer d'entraîner l'Église de France dans le schisme et l'a dépouillée des biens légitimement acquis depuis un siècle pour le culte, pour les écoles, pour les pauvres, pour les prêtres âgés et infirmes, et pour les morts... I — Il n'est pas permis de voter pour un candidat franc-maçon. Les Bulles des Papes sur les Sociétés secrètes aux ordres de la Franc-Maçonnerie interdisent de leur donner un appui quelconque... on lit, par exemple, ces paroles de Pie IX à peine monté sur la chaire de Saint-Pierre : « Nous sommes saisi d'horreur quand Nous considérons les colossales erreurs, les multiples et malfaisants artifices, les pièges, les trames par lesquels les francs-maçons ennemis déclarés de la lumière, maîtres passés en fait d'astuce, s'acharnent à éteindre chez nous, tout amour de la piété, de la justice, de l'honneur, à corrompre les mœurs, à brouiller tout droit divin, à renverser et l'Église et la société civile ». Citons encore ce passage de la remarquable Encyclique de Léon XIII sur les francs-maçons : « En voulant démolir la religion et l'Église, ils veulent nous faire rétrograder de dix-neuf siècles et nous ramener au paganisme et à ses institutions. Ils nous font même déchoir plus bas. Ils veulent constituer une société sans Dieu, tandis que les païens étaient si bien convaincus de la nécessité de rendre un culte à la Divinité que, d'après eux, il était plus facile de bâtir une ville dans les airs que de la construire sans temple et sans culte. Par leurs efforts à renverser les fondements de la justice et de l'honnêteté, les maçons travaillent à faire descendre l'humanité à l'état de bêtes. Ne donner à l'homme d'autre règle de conduite que l'attrait du plaisir, c'est mener le genre humain à l'anéantissement dans l'infamie et l'opprobre. » Il n'est donc pas permis de voter pour un candidat affilié à une pareille secte, et cette règle de conduite ne peut déplaire à un bon Français, car c'est la Franc-maçonnerie qui, d'accord avec l'Allemagne, a organisé la guerre contre la France, et elle va chercher à prendre sa revanche parce qu'elle veut à tout prix réaliser le programme de Bismarck ou plutôt des Loges : « La force du catholicisme est en France. Si nous pouvons l'extirper nous serons maîtres des latins ». II — Il n'est pas permis de voter pour un candidat partisan des lois laïques et décidé à les maintenir. Les lois laïques n'auraient jamais du être inscrites dans notre Code. Elles attentent à l'autorité de Dieu, maître souverain des peuples comme des individus. Elles attentent à l'autorité de l'Église instituée par Jésus-Christ, à qui toutes les nations ont été données en héritage. Elles attentent à l'autorité des pères de famille, dont les droits en ce qui concerne l'éducation des enfants sont incontestables et imprescriptibles. En méconnaissant ainsi l'autorité divine, l'autorité ecclésiastique et l'autorité paternelle, les lois laïques ruinent par la base essentiellement religieuse l'autorité sociale et elles jettent en pâture aux convoitises de la rue la propriété séculière, qui n'est ni plus inviolable ni plus sacré que la propriété des prêtres et des moines. Le laïcisme engendre le bolchevisme, et si l'on veut faire disparaître celui-ci, il faut de toute nécessité que l'on abjure celui-là. Pourquoi certains candidats, animés peut-être d'un reste de zèle anticlérical ou trop enclins aux accommodements, surtout s'ils promettent des suffrages, proposent-ils

de ne pas soulever cette question d'utilité publique au premier chef durant la prochaine législature ? Quand la patrie souffre d'un mal qui risque de mettre sa vie en péri, ne serait-ce pas la trahir que de renvoyer à plus tard l'application du seul remède dont elle puisse attendre le salut ? Les lois laïques ne sont pas seulement bolcheviques, elles sont allemandes par leur origine. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir les instructions que le chancelier de fer donna au comte d'Arnim, son ambassadeur à Paris... « Une politique catholique de la France lui donnerait une grande influence en Europe et jusque dans l'Extrême-Orient. Le moyen de contrecarrer son influence au profit de la mitre, c'est d'abaisser le catholicisme et la papauté qui est la tête. Si nous pouvons atteindre ce but la France est à jamais annihilée. » « J'entreprends contre l'Église catholique une guerre qui sera longue et terrible. Il le faut pour achever d'abaisser la France. Entretenez dans les feuilles radicales françaises la peur de l'épouvantail clérical en faisant propager des calomnies et des préjugés... Ces balivernes ne manquent jamais leur effet sur les foules ignorants... Mettez tous vos soins à entretenir cet échange de Services mutuels entre les républicains et nous. C'est la France qui paiera les frais. » Et dire que ce programme, venu des bords de la Sprée, a été exécuté avec un servilisme impitoyable, sur les bords de la Seine et dans tout le pays, pendant près de quarante années ! Quel est l'électeur à l'âme tant soit peu française qui voudrait, après cette révélation, voter pour un candidat partisan des lois laïques et décidé à les maintenir, bien qu'elles nous aient été imposées par Bismarck, à l'instigation des Loges, dans le but de nous diviser et de nous affaiblir au profit de la plus grande Allemagne ? Pauvre France !

Monseigneur Albert Nègre dit (Cité par Mgr Ernest Jouin, *ibid*) : Aucune alliance n'est permise avec les partis et les candidats qui veulent le maintien des lois de laïcité et de persécution religieuse. Un chrétien trahirait ses devoirs les plus sacrés en leur accordant son appui et sa voix. Les catholiques doivent encore se garder d'adhérer à ceux qui pour mieux faire l'union, comme ils disent commencent par écarter la question confusionnelle ou religieuse, pour ce prétendu motif qu'elle est irritante. Raison criminelle, si elle n'est inconsciente. Exclure la religion n'est pas autre chose que prononcer l'exclusion de Dieu. Autant dire que pour mieux unir les enfants d'une même famille, il ne faut rien de leur père ni de leurs devoirs envers lui, ce serait une cause de division. Dieu est vérité et juste ; bannissez-le de votre programme et il vous restera pour vous unir le mensonge et le mal. Homme sans Dieu, État sans Dieu, législateur et lois sans Dieu, société sans Dieu, voilà le sens de la formule : « Ne prononçons pas le mot de religion, la question est irritante. »

Monseigneur Pierre-Eugène-Alexandre Marty dit (Cité par Mgr Ernest Jouin, *ibid*) : Voter pour qui ne défendrait pas le catholicisme, ce serait voter contre la France... nous ne voterons que pour des candidats sincèrement résolus à respecter tous nos droits et toutes nos libertés catholiques, car tous nos droits et toutes nos libertés viennent de Jésus-Christ, sont également intangibles et d'ailleurs, également nécessaires à la vie du catholicisme et de la France. Des lois ont été faites depuis 1880 contre ces droits et ces libertés. Ces lois doivent être abrogées... notre programme aujourd'hui. Il peut être ainsi formulé : Justice et liberté... et donc abrogation de toutes les lois anticatholiques... Liberté des Associations religieuses ; plus d'écoles sans Dieu ; liberté de l'enseignement, même pour les religieux et à tous les degrés ... ; abrogation de la loi du divorce ; liberté du culte extérieur ; ... Nous ne voterons jamais pour qui ne l'accepterait pas tout entier, sous prétexte qu'il serait un candidat « moins mauvais ». Sans doute un « moindre mal » est « quelque bien ». Mais il n'est pas permis de faire même un moindre mal, dès lors qu'il est mal, pour procurer un bien. Nous ne pourrions voter pour un candidat « moins mauvais », mais mauvais cependant, sans sacrifier quelque droit ou quelque liberté de la conscience chrétienne. La justice, la religion et le sang que les catholiques ont versé pendant la guerre nous le défendent. Au demeurant, cet opportunisme ne nous servirait jusqu'à présent, qu'enhardir les persécuteurs et affaiblir les persécutés. Il est cause, pour une très large part, de la situation confuse et pleine de dangers où se débat notre chère patrie. Il nous a conduits, de degré en degré, aux portes du bolchevisme. « Dieu est mon droit ! » Nous faisons nôtre

cette belle devise de France... D'ailleurs, notre action ne finira pas avec la période électorale, car il est certain que ce n'est pas des élections surtout que nous viendra le salut. Nous travaillerons à refaire autour de nous une mentalité vraiment catholique.

Monseigneur Albert Nègre dit (Cité par Mgr Ernest Jouin, *ibid*) : Nous lisons, il y a peu de jours, dans un journal de Paris... cette chose stupéfiante au sujet des lois de laïcisation : « Est-ce à dire que la rupture soit inévitable entre les partisans intransigeants et les adversaires tenaces desdites « lois laïques » ? Il ne nous paraît point ainsi. L'accord dont il s'agit n'a pour origine ni pour but de laïciser ou de délaïciser la France. Il vise un objet précis : assurer le relèvement de la patrie, en barrant la route à l'anarchie. » Comprendons bien. L'auteur de l'article envisage les partisans des lois laïques, intransigeants, c'est-à-dire de fermement résolus à les maintenir, et prétend quand même qu'il est permis aux catholiques de s'allier avec eux aux élections prochaines. Une alliance avec les défenseurs des lois contraires aux droits de Dieu, aux droits de l'Église, au droit naturel et fondamental de toute créature raisonnable, et subversives de l'ordre social, cette alliance, disons-nous paraît déjà une énormité et un gros scandale. Mais écoutons la raison par laquelle on justifie cette opinion. L'accord, nous dit-on, n'a pas pour but de laïciser ou délaïciser la France, son seul objet c'est de barrer la route à l'anarchie et d'assurer le salut de la patrie. — Barrer la route à l'anarchie ! Mais cette route, les lois laïques en brisent les barrières et l'ouvrent toute grande. Que font en effet ces lois ? Elles établissent un gouvernement sans Dieu et logiquement, sans autorité, car toute autorité vient de Dieu ; des lois sans Dieu, et par là même nullement obligatoires, car une loi dépourvue d'autorité n'impose aucune obligation. Que font ces lois ? En enlevant l'unique principe d'obligation qui est en Dieu, elles suppriment toute morale, puisqu'une morale non obligatoire n'est pas une morale. Bref les « lois laïques » se résument dans la formule : « Ni Dieu, ni maître ». Et cette formule exprime l'essence même de l'anarchie. N'oublions pas le sens des mots. « L'anarchie nous dit le dictionnaire d'accord avec la philosophie, c'est l'état d'un peuple qui n'a plus ni chef ni autorité à laquelle on obéisse ». Et voilà exactement l'œuvre des lois laïques. En excluant Dieu, source de toute puissance et souverain absolu des hommes et des peuples, elles suppriment chef et autorité, et mènent fatalement à l'anarchie. Le bolchevisme ne vient pas d'ailleurs, il n'a pas d'autre origine que le principe de laïcisation gouvernementale, scolaire et sociale. Ni Dieu, ni maître. La première de ces négations mène à la seconde et celle-ci à l'anarchie... Dans l'échelle du mal moral les lois laïques forment le dernier échelon : quand on l'a descendu, on est au fond rien n'est plus bas. Dieu totalement exclu de la vie humaine et de la vie sociale si cela n'est pas assez déshonnête ni impie pour vous commander une rupture, que vous faut-il donc ? La concession du « moindre mal » repose, en effet, sur une équivoque. Le plus grand mal existe dans le péché, et non pas dans son châtement et dans ses conséquences, si terribles soient-elles. L'échafaud est un malheur, mais le mal est le crime qui a mérité la sentence capitale. L'enfer est un immense et irréparable malheur, mais le mal est le péché mortel. De même, le plus grand mal est le péché qui a chassé Dieu et son Christ de France et qui leur en ferme les frontières par des lois laïques. Son châtement, comme la guerre mondiale, ses conséquences inévitables, comme la révolution sont des malheurs. Enlevez la cause, enlevez le péché, le laïcisme et ses lois, remettez les « Droits de Dieu » à la place des « Droits de l'homme », et les malheurs passés et à venir disparaîtront. Autrement, les hommes peuvent peut être reculer, encore sera-ce pour les grandir par l'aggravation et l'acceptation de « l'État sans Dieu »

Monseigneur Joseph-Marie-Louis Humbrecht dit (Cité par Mgr Ernest Jouin, *ibid*) : Un catholique ne peut, sans forfaire à son devoir, et pour aucune raison, voter ni faire voter pour un franc-maçon notoire, car la Franc-maçonnerie ne poursuit qu'un but, la destruction du christianisme, voire même de la patrie. Tous ses membres sont d'ailleurs, retranchés de la communion de l'Église. Et rarement, chez nous, on s'avoue franc-maçon. Il est d'autres hommes qui, sans être francs-maçons se disent libres penseurs. Ils affectent de ne donner dans leur conduite, aucune marque de religion. Eh bien c'est aussi forfaire à son devoir et commettre un péché grave que de voter pour un libre penseur. Un libre penseur est non

seulement incapable de prendre en mains la défense des intérêts religieux, mais ses votes, l'expérience le dit, sont toujours inspirés par un sentiment d'hostilité contre Dieu et l'Église. De même un chrétien ne peut voter pour un candidat qui, sans être franc-maçon ni libre penseur, mais « laïciste », s'est signalé dans sa vie publique par des actes contraires à la religion, et qui refuse d'en reconnaître tous les droits ; ni pour un partisan du socialisme qui, vivant en dehors du christianisme et de la charité qu'il prêche, convoite, au nom de l'égalité, la destruction de la famille, de la propriété et de tout l'ordre social. En résumé, les francs-maçons, les libres penseurs et les laïcistes doivent être exclus de toute liste catholique... Les francs-maçons qui, de la haine contre la religion, de la guerre au sentiment religieux, de la déchristianisation des masses, font l'essence de leur propagande, leur devise et leur drapeau, doivent être tenus éloignés, par toute conscience droite, du gouvernement du pays, pour les empêcher de l'imprégner de leur poison et de rendre plus difficile et et plus malheureuse la vie de la nation... dans divers listes il y a des maçons de diverses couleurs politiques. Mais, c'est assez : il suffit que l'électeur honnête, et spécialement l'électeur catholique, sache avec certitude que le candidat est inscrit dans la société impie, pour qu'il doive lui refuser son vote... Qu'on ne vienne pas dire que le candidat n'a jamais appliqué dans sa vie publique les principes maçonnique, puisqu'il les a professés en s'enrôlant dans la secte, puisqu'il les professe en y restant, et cela suffit d'avance pour l'exclure du Parlement. Ce que nous avons dit des maçons doit également s'appliquer aux auteurs de la Révolution sociale, qu'on a coutume de ranger sous le nom barbare de bolchevisme, d'autant plus que, *fode parietem*, ouvrez la porte, et vous trouverez la main plus ou moins dissimulée de la secte dans cette poussée des masses vers le désordre social... Voilà la conclusion : Il s'agit d'une grande bataille que la civilisation chrétienne est contrainte de livrer sur le terrain politique et social, une véritable bataille *pro aris et focis*. Quiconque donnerait pour quelque motif que ce soit, son vote aux uns et aux autres, aux représentants de la Maçonnerie ou à ceux du bolchevisme, se rendrait coupable de trahison, d'une faute monstrueuse, desquelles il devra répondre devant Dieu, devant la nation, devant la civilisation chrétienne, doublement trahie dans ses intérêts suprêmes et vitaux, de la religion et de la morale.

Monseigneur Alexis-Armand Charost dit (Cité par Mgr Ernest Jouin, *ibid*) : Les lois laïques mettent Dieu à la porte de la patrie, et la Maçonnerie fait bonne garde... La Maçonnerie est toujours là, le catholique est toujours l'ennemi, Dieu est toujours l'exilé. De trêve, aucune n'est possible, et Notre-Seigneur en donnait la raison quand il disait à ses ennemis : « Votre père, c'est le démon ». Or, l'anathème du Christ aux Juifs s'applique rigoureusement aujourd'hui aux Francs-Maçons. Ennemie jurée de l'Église, fédération de toutes les hérésies, tontine de toutes les ambitions judaïques, alliance sacrilège de toutes les haines protestantes où se forment dans l'ombre tous les tribunaux bolcheviques, cloaque de toutes les corruptions, de toutes les hontes, de tous les déshonneurs, de toutes les trahisons, de toutes les apostasies, forge de toutes les grèves et toutes les révoltes, créatrice de l'hégémonie mondiale qui enserre, comme les tentacules de la pieuvre, tous les peuples, changés en démocraties, dans les liens dorés des fortes et libératrices laïcisations, la Maçonnerie est bien le chef-d'œuvre du mal et de l'armée de Satan. Maintenant, écrit le recteur Maeder, qu'elle est devenue un évangile scientifique, la parole du serpent est passée à l'état de message politique et social. Les peuples veulent goûter au fruit défendu de leur propre détermination. Ils en mourront. Quand ils auront démocratisé la terre, ils escaladeront dans les cieux pour les démocratiser aussi. Ils veulent être comme des dieux. Infaillible moyen pour faire des hommes des démons et de la terre un enfer. Le catholique endormi est naïf. Il se laisse chloroformer par des marques d'amitié, par de petites concessions ou par des formules diplomatiques. Il est assez enfant pour croire que son adversaire peut à la fois vouloir sincèrement le triomphe des intérêts du catholicisme, et rester l'adversaire de ce même catholicisme. Que les catholiques soient donc moins débonnaires ! Fraternisons moins de tranchée à tranchée ! Soyons hommes vis-à-vis des hommes, oui ! Mais, par ailleurs, quand on est soldat et qu'on est dans la tranchée, la seule attitude qui s'impose c'est le garde-à-vous ! Le Recteur Maeder termine par une parole de

Saint Jean : « Il y a beaucoup de séducteurs répandus dans le monde qui ne croient pas à l'Incarnation de Jésus-Christ. Celui qui se range avec eux est un séducteur, un antéchrist. Ne l'accueillez pas dans votre maison, ne le saluez pas. » Le franc-maçon ne croit pas à l'Incarnation de Jésus-Christ, ne lui tendons pas la main et n'entrons pas en pourparlers amicaux avec la Maçonnerie. C'est assez de l'interconfessionnalisme privé qui réduit presque à néant le précepte de l'Apôtre : « Après un premier et un second avertissement, évite l'hérétique, sachant que cet homme est pervers et qu'il pêche... » ... C'est assez de l'interconfessionnalisme politique qui sacrifie la religion sur l'autel de la patrie... Suivons, au cours de toute notre vie sociale et catholique, la règle de conduite tracée par l'épiscopat au moment des élections : Pas d'alliance avec les francs-maçons, les laïcistes, les libres-penseurs. Ils ont Satan pour père, et comme lui, ce sont des menteurs et des homicides. Derrière leurs attaques et derrière leurs promesses, derrière leurs vols et derrière leurs dons, se cache l'humanitariste, incapable de dissimuler à tout esprit averti le révolutionnaire du dernier jour et du grand soir. C'est de là, et de là seulement que vient et que viendra en France et dans le monde entier le Bolchevisme. N'oublions pas l'avertissement de Pie X : « Sans doute, le désir de la paix est dans tous les cœurs, et il n'est personne qui ne l'appelle de tous ses vœux. Mais cette paix, insensé qui la cherche en dehors de Dieu ; car, chasser Dieu, c'est bannir la justice et, la justice écartée, de toute espérance de paix devient une chimère. La paix est l'œuvre de la justice. Il en est, et en grand nombre, Nous ne l'ignorons pas, qui, poussés par l'amour de la paix, c'est-à-dire de la tranquillité de l'ordre, s'associent et se groupent pour former ce qu'ils appellent le parti de l'ordre. Hélas ! Vaines espérances, peines perdues ! De partis d'ordre capables de rétablir la tranquillité au milieu de la perturbation des choses, il n'y en a qu'un : le parti de Dieu. C'est donc celui-là qu'il nous faut promouvoir ; c'est à lui qu'il nous faut amener le plus d'adhérents possibles, pour peu que nous ayons à cœur la sécurité publique. » Restons catholiques et inébranlablement persuadés que l'interconfessionnalisme ne sauvera jamais ni la France, ni le monde.

Saint Pie X dit (Notre charge Apostolique ; 25 août 1910) : Les vrais amis du peuple ne sont ni révolutionnaires, ni novateurs, mais traditionalistes.

(Ce ne sont pas les partis républicains et laïcistes, tels que le Rassemblement national et Reconquête, qui vont sauver la France, mais la Croisade contre-révolutionnaire. En 1095, nos pères sont partis tuer les païens-hérétiques mahométans ; en 1209, nos pères sont partis tuer les hérétiques cathares. Mais, au XXI^e siècle, débute la Croisade contre l'hérésie des droits de l'homme qui s'attaquent aux Droits suprêmes de Dieu, la Croisade contre l'hérésie de la souveraineté de la multitude et du suffrage universel !)

Mais cette croisade ne risque-t-elle pas de causer morts et ruines ?

Saint Pie X dit (Notre charge Apostolique ; 25 août 1910) : [Le Christ] n'a pas annoncé pour la société future le règne d'une félicité idéale, d'où la souffrance serait bannie ; mais par ses leçons et par ses exemples, il a tracé le chemin du bonheur possible sur terre et du bonheur parfait au ciel : la voie royale de la croix. Ce sont là des enseignements qu'on aurait tort d'appliquer seulement à la vie individuelle en vue du salut éternel ; ce sont des enseignements éminemment sociaux et ils nous montrent en Notre-Seigneur Jésus-Christ autre chose qu'un humanitarisme sans consistance et sans autorité.

(Prenons le chemin de la Croix : la victoire éclatante ou le martyre par excellence !)

Question d'une sujette au Commandeur de France :

« Étant une femme, je ne puis prendre part au combat contre ceux qui n'obéissent point aux commandements de Notre-Seigneur, que le Commandeur de la France fait appliquer en la terre des lys. Comment dois-je donc me conduire envers ceux qui refusent de reconnaître le

Royaume de France, lui préfèrent la République laïcarde et pédéraste et s'opposent ainsi au règne de Jésus-Christ sur notre pays ? »

Réponse du Commandeur de France :

(Don Sarda y Salvani, *Le libéralisme est un péché*, p. 88-93) : « Il faut, au siècle où nous sommes, vivre avec les libéraux exaltés, les libéraux modérés et les catholiques misérablement entachés de libéralisme. Ainsi vécurent les catholiques avec les Ariens au quatrième siècle, avec les Pélagiens au cinquième, avec les Jansénistes au dix-septième. Il est impossible de ne pas avoir quelques relations avec eux, parce qu'on les rencontre partout ; dans les affaires, dans les plaisirs, dans les visites, jusque dans les églises et même parfois dans la famille. Comment donc se comportera le bon catholique dans ses relations avec de pareils pestiférés ? Comment parviendra-t-il à prévenir, éviter ou tout au moins à diminuer, les risques continuels d'infection qu'il court ? (...) *Relations de pure amitié* — Nous devons éviter toute relation de ce genre avec les libéraux, comme autant de dangers certains pour notre salut. La parole du Sauveur *qui aime le danger y périra* a sa place toute marquée ici. Il en coûte ? Qu'importe, il faut rompre le lien dangereux qui met en péril ; et pour y parvenir aidons-nous des considérations suivantes qui sans doute produiront en nous la conviction, et à son défaut la confusion. Si cette personne était attaquée d'un mal contagieux, la fréquenteriez-vous ? Assurément non. Si vos relations avec elles compromettaient votre réputation, les continueriez-vous ? Pas davantage. Iriez-vous la visiter si elle méprisait votre famille ? Non, certainement. Eh bien ! dans cette question qui touche à l'honneur de Dieu et à notre santé spirituelle, faisons ce que la prudence humaine nous conseille de faire pour notre intérêt matériel et notre honneur humain. Nous nous souvenons, à ce propos, d'avoir entendu dire à un personnage aujourd'hui très haut placé dans l'Église : « Rien de commun avec les libéraux ! Ne fréquentez pas leur maison, ne cultivez pas leur amitié. » L'Apôtre Saint Paul l'avait déjà dit, du reste, de leurs congénères : « Ne vous mêlez pas à eux. (I. Corinth. v. 9). » « Ne vous asseyez même pas à leur table. (Ibid., v. i l). » Horreur donc, ayez horreur de l'hérésie, de ce mal au-dessus de tout mal ! La première chose à faire dans un pays infecté par la peste, c'est de s'isoler. Ah ! qui nous donnera le pouvoir d'établir aujourd'hui un cordon sanitaire absolu entre les catholiques et les sectaires du libéralisme ! »

Qu'est-ce qu'entend Don Sarda y Salvani par « libéraux » ?

Don Sarda y Salvani dit (*Le libéralisme est un péché*) : Qu'est-ce que le libéralisme ? (...) Les principes libéraux sont : la souveraineté absolue de la société, dans une entière indépendance de ce qui ne procède pas d'elle-même ; la souveraineté nationale, c'est-à-dire le droit reconnu au peuple de faire des lois et de se gouverner, dans l'indépendance absolue de tout autre critérium que celui de sa propre volonté exprimée d'abord par le suffrage et ensuite par la majorité parlementaire ; la liberté de penser sans aucun frein, ni en politique, ni en morale, ni en religion ; la liberté de la presse, absolue ou insuffisamment limitée... la suprématie de l'État dans ses rapports avec l'Église ; l'enseignement laïque ou indépendant, n'ayant aucun lien avec la religion... Il nie la juridiction absolue de Jésus-Christ Dieu sur les individus et les sociétés... Le libéralisme est un péché... c'est un péché grave contre la foi, parce que ses doctrines sont une hérésie... Par conséquent les doctrines hérétiques et les œuvres inspirées par elles constituent le plus grand de tous les péchés, à l'exception de la haine formelle de Dieu... Par conséquent le libéralisme, qui est une hérésie, et les œuvres libérales, qui sont œuvres hérétiques, sont les plus grands péchés que connaisse le code de la foi chrétienne. Par conséquent, sauf le cas de bonne foi, d'ignorance et d'irréflexion, le fait d'être libéral constitue un péché plus grand que celui du blasphème, du vol, de l'adultère, de l'homicide ou de toute autre chose défendue par la loi de Dieu et châtiée par sa justice infinie.

(Seul l'Ordre de Saint-Dismas se propose de reconstruire le Royaume de France afin de rétablir le règne social de Jésus-Christ en France ; quiconque s'oppose au Royaume est donc un libéral qui s'oppose au règne social du Christ-Roi. Parmi ces libéraux, certains se proclament « catholiques », or ils ne le sont point, étant coupables de l'hérésie libérale et, bien souvent, de modernisme en accompagnement ; ceux-là seront traqués, jugés et condamnés comme des hérétiques. On considère comme criminels ces libéraux qui ne sont pas totalement, en privé comme en public, pour l'abolition de la laïcité et contre la légalisation de l'avortement, de l'homosexualité ou du divorce, etc. De même pour ceux qui oseraient, ne serait-ce que chanter la Marseillaise ou fêter la prise de la Bastille ; nul criminel de ce genre ne sera épargné d'un juste châtiment, exercé sans faiblesse ni compromis, un châtiment réparateur et redoutable, qui inspirera la terreur parmi les libéraux afin qu'ils désertent leur cause perdue d'avance. Sont considérés comme criminels les dirigeants et adhérents du Rassemblement national, de Reconquête et d'autres partis républicains ; de même pour ceux qui votent pour eux lorsqu'ils se présentent aux élections présidentielles et autres ; et sont enfin considérés comme criminels ceux qui rejoignent les forces armées ou les forces de police de la République, ou qui travaillent pour l'Éducation nationale et toutes sortes d'institutions maçonniques républicaines. Le châtiment ne sera pas systématiquement la mort pour tous, mais bon nombre subiront ce juste châtiment que mérite tout ceux qui trahissent leur Créateur et leur patrie, qu'ils détruisent par le libéralisme luciférien alors qu'elle est née d'un baptême !)

Que faire si des libéraux se montrent hostiles au Royaume, en paroles ou en actes ?

Don Sarda y Salvani dit (Le libéralisme est un péché) : C'est... une obligation de charité que de défendre l'attaqué contre l'injuste violence de l'agresseur ; et on peut faire à l'agresseur autant de mal que l'exige la défense de l'attaqué. C'est ce qui arrive lorsqu'on tue un brigand aux prises avec un voyageur. En ce cas, tuer l'injuste agresseur, le blesser, le réduire de toute autre manière à l'impuissance, c'est faire acte de véritable charité... Le bien de tous les biens est la gloire divine, de même que Dieu est pour tout homme le prochain de tous les prochains. Par conséquent, l'amour dû à l'homme en tant que prochain doit toujours être subordonné à celui que nous devons tous à notre commun Seigneur. Pour son amour donc et pour son service il faut déplaire aux hommes, les blesser et même les tuer... De même que dans une guerre juste les hommes se blessent et se tuent pour le service de la patrie, ainsi peuvent-ils se blesser et se tuer pour le service de Dieu. De même encore que l'on peut, en conformité avec la loi, exécuter des hommes à cause de leurs infractions au code humain, on a le droit, dans une société catholiquement organisée, de faire justice des hommes coupables d'infractions au code divin, dans ceux de ses articles obligatoires au for extérieur. Ainsi se trouve justifiée, soit, dit en passant, l'Inquisition tant maudite. Tous ces actes sont des actes vertueux et peuvent être commandés par la charité. Le libéralisme moderne ne l'entend pas ainsi, ce en quoi il a tort. De là vient qu'il se fait et donne une notion fausse de la charité à ses adeptes... Notre formule, à nous, est pourtant bien claire et bien concrète. La voici : la souveraine intransigeance catholique n'est autre que la souveraine charité catholique. Cette charité s'exerce relativement au prochain, quand dans son propre intérêt, elle le confond, l'humilie, l'offense et le châtie. Elle s'exerce relativement à un tiers, quand pour le délivrer de l'erreur et de sa contagion, elle en démasque les auteurs et les fauteurs, les appelant de leur vrai nom, méchants, pervers ; les vouant à l'horreur, au mépris, les dénonçant à l'exécration commune, et si cela est possible au zèle de l'autorité sociale chargée de les réprimer et de les punir. Elle s'exerce enfin relativement à Dieu, quand pour sa gloire et son service, il devient nécessaire d'imposer silence à toutes les considérations humaines, de franchir toutes les bornes, de fouler aux pieds tout respect humain, de blesser tous les intérêts, d'exposer sa propre vie et toutes les vies dont le sacrifice serait nécessaire à l'obtention d'une aussi haute fin. Tout cela est pure intransigeance dans le véritable amour et, par conséquent, souveraine charité. Les types de cette intransigeance sont les héros les plus sublimes de la charité, comme l'entend la vraie religion. Et parce que de nos jours il y a peu d'intransigeants véritables, il y a aussi peu de

gens véritablement charitables. La charité libérale, à la mode actuellement, est condescendante, affectueuse, tendre même, dans la forme, mais au fond elle n'est que le mépris essentiel des biens véritables de l'homme, des suprêmes intérêts de la vérité et de Dieu... L'Église au moyen-âge n'a-t-elle pas béni l'épée des Croisés, et de nos jours la baïonnette des zouaves pontificaux ? Ne leur a-t-elle pas donné leur drapeau ? Ne leur a-t-elle pas attaché sur la poitrine ses propres insignes ? Saint Bernard ne se contenta pas d'écrire de pathétiques homélies sur la croisade, mais il recruta des soldats et les lança sur les côtes de la Palestine ? Quel inconvénient y a-t-il à ce qu'un parti catholique se lance aujourd'hui dans la croisade permise par les circonstances ? (...) en attendant l'heure historique où Dieu enverra au secours de son peuple captif l'épée un nouveau Constantin ou un second Charlemagne ? (...) Ici où nous avons toujours été belliqueux, il est très naturel que notre attitude ait toujours quelque chose de belliqueux. Ici où nous sommes nourris dans les souvenirs d'une lutte populaire de sept siècles pour la défense de la foi, on n'a jamais le droit de jeter à la face de notre peuple catholique, comme un péché monstrueux, d'avoir quelquefois pris les armes pour défendre la religion outragée. Ici, en Espagne, pays d'éternelle croisade... l'épée de celui qui défend Dieu en juste et loyal combat et la plume qui le prêche dans un livre ont toujours été sœurs, jamais ennemies. Ici depuis Saint Herménégilde jusqu'à la guerre de l'indépendance et plus loin encore, la défense armée de la foi catholique est un fait déclaré saint ou peu s'en faut... A la façon espagnole, comme nos pères, et nos aïeux, comme nos saints et nos martyrs, c'est ainsi que nous désirons que notre peuple continue à défendre la sainte religion et non comme peut-être le conseille ou l'exige la constitution moins virile des autres nations.

Voilà le mot d'ordre de Don Sarda y Salvany, que renouvelle le Commandeur de France : « il faut... les blesser et même les tuer... »

Ces libéraux nous traiteront éternellement de « complotistes » mais le Saint-Père Léon XIII a vaillamment dénoncé et combattu ce complot bien avant nous, dans deux lettres s'adressant directement à la France :

Léon XIII dit (Au milieu de sollicitudes ; 16 février 1892) : Au milieu des sollicitudes de l'Église universelle, bien des fois dans le cours de Notre Pontificat Nous Nous sommes plu à témoigner de Notre affection pour la France et pour son noble peuple. Et Nous avons voulu, par une de nos Encycliques encore présente à la mémoire de tous, dire solennellement, sur ce sujet, tout le fond de Notre âme. C'est précisément cette affection qui Nous a tenu sans cesse attentif à suivre du regard, puis à repasser en Nous-même l'ensemble des faits, tantôt tristes, tantôt consolants, qui, depuis plusieurs années, se sont déroulés parmi vous. En pénétrant à fond, à l'heure présente encore, la portée du vaste complot que certains hommes ont formé d'anéantir en France le christianisme, et l'animosité qu'ils mettent à poursuivre la réalisation de leur dessein, foulant aux pieds les plus élémentaires notions de liberté et de justice pour le sentiment de la majorité de la nation, et de respect pour les droits inaliénables de l'Église catholique, comment ne serions-Nous pas saisi d'une vive douleur ? Et quand Nous voyons se révéler, l'une après l'autre, les conséquences funestes de ces coupables attaques qui conspirent à la ruine des mœurs, de la religion et même des intérêts politiques sagement compris, comment exprimer les amertumes qui Nous inondent et les appréhensions qui nous assiègent ? D'autre part, Nous Nous sentons grandement consolé, lorsque Nous voyons ce même peuple français redoubler, pour le Saint-Siège, d'affection et de zèle, à mesure qu'il le voit plus délaissé, Nous devrions dire plus combattu sur la terre. À plusieurs reprises, mus par un profond sentiment de religion et de vrai patriotisme, les représentants de toutes les classes sociales sont accourus, de France jusqu'à Nous, heureux de subvenir aux nécessités incessantes de l'Église, désireux de Nous demander lumière et conseil, pour être sûrs qu'au milieu des présentes tribulations, ils ne s'écarteront en rien des enseignements du Chef des croyants. Et Nous, réciproquement, soit par écrit soit de vive voix, Nous avons ouvertement dit à Nos fils ce qu'ils avaient droit de demander à leur Père. Et loin de les porter au découragement, nous les avons fortement

exhortés à redoubler d'amour et d'efforts dans la défense de la foi catholique, en même temps que de leur patrie : deux devoirs de premier ordre, auxquels nul homme, en cette vie, ne peut se soustraire... Avant tout, prenons comme point de départ une vérité notoire, souscrite par tout homme de bon sens et hautement proclamée par l'histoire de tous les peuples, à savoir que la religion, et la religion seule, peut créer le lien social; que seule elle suffit à maintenir sur de solides fondements la paix d'une nation. Quand diverses familles, sans renoncer aux droits et aux devoirs de la société domestique, s'unissent sous l'inspiration de la nature, pour se constituer membres d'une autre famille plus vaste, appelée la société civile, leur but n'est pas seulement d'y trouver le moyen de pourvoir à leur bien-être matériel, mais surtout d'y puiser le bienfait de leur perfectionnement moral. Autrement la société s'élèverait peu au-dessus d'une agrégation d'êtres sans raison, dont toute la vie est dans la satisfaction des instincts sensuels... Or, la moralité dans l'homme, par le fait même qu'elle doit mettre de concert tant de droits et tant de devoirs dissemblables, puisqu'elle entre comme élément dans tout acte humain, suppose nécessairement Dieu, et, avec Dieu, la religion, ce lien sacré dont le privilège est d'unir, antérieurement à tout autre lien, l'homme à Dieu. En effet, l'idée de moralité importe avant tout un ordre de dépendance à l'égard du vrai, qui est la lumière de l'esprit; à l'égard du bien, qui est la fin de la volonté: sans le vrai, sans le bien, pas de morale digne de ce nom. Et quelle est donc la vérité principale et essentielle, celle dont toute vérité dérive ? c'est Dieu. Quelle est donc encore la bonté suprême dont tout autre bien procède ? c'est Dieu. Quel est enfin le créateur et le conservateur de notre raison, de notre volonté, de tout notre être, comme il est la fin de notre vie ? Toujours Dieu. Donc, puisque la religion est l'expression intérieure et extérieure de cette dépendance que nous devons à Dieu à titre de justice, il s'en dégage une grave conséquence qui s'impose : Tous les citoyens sont tenus de s'allier pour maintenir dans la nation le sentiment religieux vrai, et pour le défendre au besoin, si jamais une école athée, en dépit des protestations de la nature et de l'histoire, s'efforçait de chasser Dieu de la société, sûre par là d'anéantir le sens moral au fond même de la conscience humaine. Sur ce point, entre hommes qui n'ont pas perdu la notion de l'honnêteté, aucune dissidence ne saurait subsister. Dans les catholiques français, le sentiment religieux doit être encore plus profond et plus universel, puisqu'ils ont le bonheur d'appartenir à la vraie religion. Si, en effet, les croyances religieuses furent, toujours et partout, données comme base à la moralité des actions humaines et à l'existence de toute société bien ordonnée, il est évident que la religion catholique, par le fait même qu'elle est la vraie Église de Jésus-Christ, possède plus que toute autre l'efficacité voulue pour bien régler la vie, dans la société comme dans l'individu. En faut-il un éclatant exemple ? La France elle-même le fournit. — À mesure qu'elle progressait dans la foi chrétienne, on la voyait monter graduellement à cette grandeur morale qu'elle atteignit, comme puissance politique et militaire. C'est qu'à la générosité naturelle de son cœur, la charité chrétienne était venue ajouter une abondante source de nouvelles énergies; c'est que Son activité merveilleuse avait rencontré, tout à la fois comme aiguillon, lumière directive et garantie de constance, cette foi chrétienne qui, par la main de la France, traça dans les annales du genre humain des pages si glorieuses. Et, encore aujourd'hui, sa foi ne continue-t-elle pas d'ajouter aux gloires passées de nouvelles gloires ? On la voit, inépuisable de génie et de ressources, multiplier sur son propre sol les œuvres de charité ; on l'admire partant pour les pays lointains où, par son or, par les labeurs de ses missionnaires, au prix même de leur sang, elle propage d'un même coup le renom de la France et les bienfaits de la religion catholique. Renoncer à de telles gloires, aucun Français, quelles que soient par ailleurs ses convictions, ne l'oserait; ce serait renier la patrie... Qui ne comprend maintenant que pour tous les Français qui professent la religion catholique, la grande sollicitude doit être d'en assurer la conservation; et cela avec d'autant plus de dévouement, qu'au milieu d'eux le christianisme devient, de la part des sectes, l'objet d'hostilités plus implacables ? Sur ce terrain, ils ne peuvent se permettre ni indolence dans l'action, ni division de partis; l'une accuserait une lâcheté indigne du chrétien, l'autre serait la cause d'une faiblesse désastreuse... Qu'en France, depuis plusieurs années, divers actes importants de la législation aient procédé de tendances hostiles à la religion, et par conséquent aux intérêts

de la nation, c'est l'aveu de tous, malheureusement confirmé par l'évidence des faits... jamais on ne peut approuver des points de législation qui soient hostiles à la religion et à Dieu; c'est, au contraire, un devoir de les réprouver... Nous le savons, l'athée, par un lamentable abus de sa raison et plus encore de sa volonté, nie ces principes. Mais, en définitive, l'athéisme est une erreur si monstrueuse qu'elle ne pourra jamais, soit dit à l'honneur de l'humanité, y anéantir la conscience des droits de Dieu pour y substituer l'idolâtrie de l'État... Les plus violents voudraient son abolition, pour laisser à l'État toute liberté de molester l'Église de Jésus-Christ... concernant le principe de la séparation de l'État et de l'Église... Dès que l'État refuse de donner à Dieu ce qui est à Dieu, il refuse, par une conséquence nécessaire, de donner aux citoyens ce à quoi ils ont droit comme hommes; car, qu'on le veuille ou non, les vrais droits de l'homme naissent précisément de ses devoirs envers Dieu. D'où il suit que l'État, en manquant, sous ce rapport, le but principal de son institution, aboutit en réalité à se renier lui-même et à démentir ce qui est la raison de la propre existence. Ces vérités supérieures sont si clairement proclamées par la voix même de la raison naturelle, qu'elles s'imposent à tout homme que n'aveugle pas la violence de la passion. Les catholiques, en conséquence, ne sauraient trop se garder de soutenir une telle séparation. En effet, vouloir que l'État se sépare de l'Église, ce serait vouloir, par une conséquence logique, que l'Église fût réduite à la liberté de vivre selon le droit commun à tous les citoyens... Pour tout dire, en un mot, l'idéal de ces hommes serait le retour au paganisme : l'État ne reconnaît l'Église qu'au jour où il lui plaît de la persécuter.

Léon XIII dit (Notre consolation ; 3 mai 1892) : Partout où l'agitation des partis politiques remue profondément les esprits, comme il arrive maintenant en France, il est difficile que tous rendent de suite à la vérité cette pleine justice qui est pourtant son droit. Mais fallait-il pour cela Nous taire ? Quoi ! la France souffre et nous n'aurions pas ressenti jusqu'au fond de l'âme les douleurs de cette Fille aînée de l'Église ! La France, qui s'est acquis le titre de nation très chrétienne et n'entend pour rien l'abdiquer, se débat, au milieu des angoisses, contre la violence de ceux qui voudraient la déchristianiser et la rabaisser en face de tous les peuples, et Nous aurions omis de faire appel aux catholiques, à tous les Français honnêtes pour conserver à leur patrie cette foi sainte qui en fit la grandeur dans l'histoire ! À Dieu ne plaise ! Or, nous le constatons mieux de jour en jour, dans la poursuite de ce résultat, l'action des hommes de bien était nécessairement paralysée par la division de leur force. De là ce que Nous avons dit et redisons à tous : « Plus de partis entre vous; au contraire, union complète pour soutenir de concert ce qui prime tout avantage terrestre : la religion, la cause de Jésus-Christ. En ce point comme en tout, cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » Cette idée-mère qui domine toute Notre Encyclique n'a pas échappé aux ennemis de la religion catholique. Nous pourrions dire qu'ils ont été les plus clairvoyants à en saisir le sens, à en mesurer la portée pratique. Aussi, depuis ladite Encyclique, vraie messagère de paix pour tout homme de bonne volonté, qu'on en considère le fond ou la forme, ces hommes de parti ont redoublé d'acharnement impie. Divers faits déplorables, récemment arrivés, qui ont attristé les catholiques et même, Nous le savons, nombre d'hommes peu suspects de partialité envers l'Église, sont là pour le prouver. On a vu clairement où veulent aboutir les organisateurs de ce vaste complot, comme Nous l'appelions dans Notre Encyclique, formé pour anéantir en France le Christianisme.

Lorsque les députés élus par le peuple votèrent la loi de séparation entre l'État et l'Église, ils rompirent une alliance de plus de mille ans née par le baptême de Clovis et gagnèrent l'une des nombreuses batailles de cette guerre... cette guerre ? La Révolution ? Mais nous l'avons perdue... oui... nous avons perdu cette bataille... bataille ? Oui... car la guerre ne débuta pas le 5 mai 1789... la Révolution n'est qu'une bataille de plus dans cette guerre entre Dieu et le diable, entre l'humanité en Christ et l'humanité perverse... nous ne savons point quand cette guerre entre Dieu et le diable débuta... longtemps... très longtemps... Et nous perdîmes la première bataille dans le Jardin d'Éden... Et une autre lorsque la France tomba aux mains des révolutionnaires... Et encore une autre lorsque leurs descendants

rompirent l'Alliance entre Dieu et la France... Mais... malgré cela... ils ne gagneront pas la guerre à la bataille finale car Jésus-Christ nous a dit : "Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé." Et nous sommes encore là aujourd'hui... nous les haïs du monde... nous les aimés de Dieu... nous n'avons pas désespérer de Votre Promesse Seigneur, ayez confiance, Notre Seigneur Tout-Puissant dans Son Omniscience sait bien que le peuple de France n'a pas rompu l'Alliance seuls ces maudits députés (et leurs électeurs et donateurs) ayant voté cette loi dépravée ont individuellement rompu l'Alliance entre Dieu et la France et ce sont eux-mêmes exclus du Royaume de Dieu : même s'ils semblent invincibles, la victoire ultime sera celle de Jésus-Christ !

Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit (La Révolution) : Satan est le père de la Révolution. La Révolution est son œuvre, commencée dans le ciel et se perpétuant dans l'humanité, d'âge en âge. Le péché originel, par lequel Adam, notre premier père, s'est également révolté contre Dieu, a introduit sur la terre, non pas encore la Révolution, mais l'esprit d'orgueil et de révolte qui en est le principe ; et depuis lors le mal a été sans cesse grandissant, jusqu'à l'apparition du Christianisme, qui l'a combattu être foulé en arrière. La Renaissance païenne, puis Luther et Calvin, puis Voltaire et Rousseau ont relevé la puissance maudite de Satan, leur père...

Pie VI dit (Quae causa ; 24 novembre 1792) : Après la puissante Mère de Dieu, Nous avons choisi, pour être Notre médiateur auprès de Lui [Dieu] et pour être jusqu'à Nous le canal des grâces célestes, le Bienheureux Pierre, fondement de l'Église romaine et universelle, et Saint Pie V, Notre Prédécesseur, dont l'histoire des triomphes contre les ennemis de l'Église par ses prières et son action devant Dieu, dans des circonstances semblables aux nôtres, est sous nos yeux : c'est pourquoi il nous est indiqué comme un excellent protecteur, vers lequel Nous devons nous tourner tout particulièrement. Ce Saint Pape, comme par la prière et les armes remporta de brillantes victoires sur ses ennemis, par la grâce du Seigneur. Nous adressant Nos prières à Lui et Le prenant pour modèle, Nous avons, à Son exemple, allié les armes défensives à des prières incessantes. Nous avons rassemblé des soldats pour fortifier nos côtes et Nous n'avons ménagé ni efforts ni dépenses pour sauver, au mieux de Nos forces, de toute agression et de tout danger, le peuple que Dieu a placé sous Notre autorité et confié à Notre protection. Le but de ces mesures n'est pas d'attaquer, mais de défendre Nos biens, Nos vies, Notre foi et de repousser les attaques perfides qui menacent ce siège même de la religion. Mais que vaudraient-elles, et que pourrions-Nous faire de Nos forces, même lorsque leur nombre et leur vaillance semblaient garantir leur supériorité, si le Dieu des armées ne Nous couvrait pas de Sa protection ? Grâce à cette assistance divine, la médiocrité de Nos forces ne sera pas un motif de crainte face au grand nombre de Nos ennemis. Saint Pie V nous a donné un exemple de cette généreuse confiance dans son bref du 9 mars 1566, proclamant un Jubilé. « Bien que les forces de nos ennemis soient immenses », disait-il, « Celui qui est avec nous est plus fort que ceux qui sont contre nous, et le Seigneur peut très bien nous sauver, que nous soyons peu nombreux ou très nombreux. » Le Seigneur commande aux vents et aux tempêtes ; il dirige le cours des batailles et, des petites choses, il obtient les plus grands résultats ; il dirige ou détourne à sa guise les coups mortels. Fortifiez votre courage en écoutant cette exhortation de Saint Bernard : « Si la cause pour laquelle on combat est bonne, le succès de la bataille ne peut être mauvais ; de même, on ne peut espérer un succès heureux d'une mauvaise cause et d'intentions erronées. » Et comment ceux qui, de toutes leurs forces, combattent pour la doctrine de Jésus-Christ, pour la religion et pour la cause du Christ elle-même, pourraient-ils espérer un mauvais succès ?

Qui reste-t-il à combattre après les libéraux ?

L'humanité entière, excepté les catholiques ! Le Bienheureux Jacques-François Lefranc dit : « Ils ont inventé un système pratique qui conduit les chrétiens à l'abjuration de la religion de Jésus-Christ... Voilà la marche de la franc-maçonnerie, voilà le grand secret que

les profanes n'ont pu pénétrer jusqu'à ce jour... Ne soyons donc pas étonnés que les protestants s'unifient aux francs-maçons pour persécuter la religion catholique. Ce sont, de part et d'autre mêmes maximes, même haine... Il résulte de tout ce qui s'est passé en France, de la part des protestants, qu'ils ont juré la ruine de la religion chrétienne. Ceux de Montauban ont projeté de chasser de la ville tous les malheureux catholiques ; ceux de Nîmes ont fait une guerre cruelle aux prêtres et aux catholiques. Le comité secret du club des jacobins était presque en entier composé de protestants ; et c'est dans ce club que se sont faites les motions les plus opposées aux principes catholiques. On y a même proposé de n'y parler ni de Dieu, ni de sa providence, on n'y croit plus ! Les francs-maçons ont fait l'impossible, auprès de l'assemblée nationale, pour renverser de fond en comble le dogme et la morale de la religion catholique ; et ils ont réussi en partie. La constitution française et le résumé des clubs, où dominant les francs-maçons ; elle a été dirigée par M. le marquis de Condorcet et ses adhérents, et il est le grand docteur de la franc-maçonnerie ; le duc d'Or, grand maître de toutes les loges de France... Une foule d'écrivains ennemis de la religion chrétienne ont prêté leurs plus, et vomi des blasphèmes contre ce qu'elle a de plus saint ; des officiers municipaux ont forcé les tabernacles sacrés, en ont tiré les ciboires encore pleins d'hosties, avec des mains profanes, et ont entassé dans leur voiture et sous leurs pieds, ciboires, calices, en prononçant des blasphèmes impies. Que sont tous ces hommes d'iniquité ? Des déistes, des philosophes, des francs-maçons qui veulent tout réunir sous le drapeau de la liberté de religion, de la liberté de gouvernement. Ils ne disent pas ouvertement qu'ils ne veulent pas se soumettre à des mystères religieux qui ne sont pas les leurs, qu'ils rejettent la foi en Jésus-Christ, et qu'ils veulent abolir sa religion ; mais ils enlèvent les instruments de son culte ; ils font fermer les églises où le peuple avait coutume de s'assembler pour prier son Dieu et son sauveur ; ils poursuivent ses ministres... n'est-ce pas agir comme s'ils avaient abjuré leur religion, comme s'ils voulaient l'effacer de tous les cœurs ? Les membres de l'assemblée nationale voient toutes ces insultes et ces profanes et ils ne les empêchent pas : il semble que l'assemblée nationale ne conserve son activité, que pour protéger les protestants et leurs ministres ; elle veut donc aussi renverser la religion chrétienne ? Il suffit ; pour s'en convaincre, de suivre pas-à-pas les démarches des membres de cette assemblée, et de ceux qu'elle a mis en mouvement. Ils ont eu l'adresse de diviser le clergé catholique pour le détruire plus aisément. Les pasteurs du second ordre, dont l'assemblée s'était servie pour affaiblir l'autorité des premiers pasteurs, ont été chassés de leurs places, comme les autres l'avaient été de leurs sièges... Les brebis ont changé de bercail, et n'ont plus été nourries dans les mêmes pâturages ; les églises saintes ont été abandonnées ; un schisme affreux a divisé le plus beau royaume de l'Europe ; le père s'est armé contre le fils, la fille contre la mère, l'époux contre l'épouse ; tous les sentiments de la tendresse et de la confiance ont été étouffés ; de grands scandales ont affligé les âmes pieuses, la persécution a atteint les personnages les plus respectables... L'assemblée nationale en a eu connaissance, et n'a pas réprimé ces désordres ; on l'a accusée avec fondement, de les avoir excités et autorisés, et d'avoir couvert les campagnes, des cendres des châteaux de ceux qui lui refusaient leurs applaudissements : elle n'a pas empêché le sang des citoyens de couler. Elle n'a couvert de son égide que les protestants, les juifs, les déistes, les francs-maçons, les jacobins, les philosophes : tous les autres ont été persécutés. » (Le voile levé pour les curieux, ou le secret de la Révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie, p. 89-95) Le monde entier s'est coalisé contre Dieu et Son Empire ! Que leur fin soit sanglante : nous déchaînerons contre eux un déluge de destruction !

Ô libéraux, notre autorité est incontestable, car « tout pouvoir vient de Dieu ». La légitimité n'est ni héréditaire ni démocratique. Ainsi, les Bourbons ne sont pas forcément légitimes à régner sur la France, qu'importent leurs royaux ancêtres ; de même, la République, issue de la Révolution n'est pas une autorité légitime, qu'importent les votes du peuple. Le Royaume de France, sous le Commandeur, est la seule et unique autorité légitime pour la France :

L'Abbé Pierre Féret dit (Le pouvoir civil devant l'enseignement catholique) : Le pouvoir politique vient de Dieu, comme tout ce qui existe ; il a été communiqué à la nation par Dieu,

auteur de la nature ; et, parce que la nation ne saurait l'exercer par elle-même, elle le communique à des particuliers, pour que ceux-ci, sous et avec le régime adopté, royauté ou république, république oligarchique ou démocratique, l'exercent dans l'intérêt commun ; devoir tellement sacré, imprescriptible, que la nation reprend ou peut reprendre ses droits, même dans une monarchie héréditaire, quand les dépositaires de l'autorité souveraine deviennent impuissants à remplir leur redoutable mission ou, manquant gravement à leur devoir, ne travaillent plus pour le bien public... Saint Jean Chrysostome [dit] : Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu. – Que dites-vous ? Tout prince est donc constitué de Dieu ? – Je ne dis point cela, puisque je ne parle d'aucun prince en particulier, mais de la chose en elle-même, c'est-à-dire de la puissance elle-même. J'affirme que l'existence des principautés est l'œuvre de la divine sagesse et que c'est elle qui fait que toutes choses ne sont point livrées à un téméraire hasard. C'est pourquoi l'Apôtre ne dit pas qu'il n'y a point de prince qui ne vienne de Dieu ; mais il dit, parlant de la chose elle-même : *Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu*. Rien de plus clair : de ce que la puissance souveraine découle de Dieu, il ne faut pas conclure, ce qui serait faux, que celui qui l'exerce, en a été constitué dépositaire par Dieu lui-même. Saint Irénée n'est guère moins explicite. Pour le bien des nations, écrit-il dans son livre *Contre les hérésies*, la souveraineté terrestre a été établie par Dieu et non par le diable qui, jamais en repos, ne voudrait pas que les nations elles-mêmes vécussent tranquilles. Elle a donc été établie, afin que les hommes, retenus par la crainte qu'elle inspire, ne se dévorent pas les uns les autres, comme font les poissons, mais qu'au contraire les lois viennent mettre un frein à l'injustice. C'est dans ce sens que les souverains ou ceux qui exigent de nous le tribut sont les ministres de Dieu, et que les pouvoirs sont ordonnés de Dieu. La pensée du docteur devait s'illuminer encore des clartés de cette comparaison : Comme c'est par l'ordre de Dieu que les hommes naissent, ainsi c'est par son ordre que les rois sont constitués... En Espagne, le quatrième concile de Tolède, un de ceux qui portent le titre de généraux ou nationaux, et tenu, en 633, sous la présidence de Saint Isidore de Séville, estimant bon de joindre aux décisions de l'ordre ecclésiastique un dernier décret « touchant le salut des rois et la stabilité de la nation des Goths, » formula en ces termes la loi de la souveraineté légitime en Espagne : Que personne chez nous ne soit assez osé pour s'emparer du royaume ; que personne n'excite de révolte parmi les citoyens ; que personne ne médite la mort des rois ; mais, après que le prince sera mort en paix, que les grands de toute la nation et les prêtres lui donnent d'un commun accord un successeur dans le royaume. Les importants devoirs de la royauté étaient tracés. Puis – ceci regardait uniquement les rois futurs, car du roi actuel, le vertueux Sisenand, l'on n'avait rien à craindre de semblable –, puis venait l'hypothèse de manquements graves à ces devoirs sacrés. Alors cette menace s'édicte : En ce qui touche les rois à venir, nous promulguons cette sentence : Si quelqu'un d'entre eux, soit par esprit de domination, soit par orgueil, soit par cupidité, vient, foulant aux pieds les lois, à se rendre coupable de crimes, à exercer avec cruauté son pouvoir contre les peuples, qu'il soit frappé d'anathème par le Christ Seigneur, qu'il soit séparé de Dieu et qu'il subisse le jugement mérité pour avoir agi indignement et conduit le royaume à sa perte. A l'heure même, le concile rendait une sentence qui atteignant un coupable et en lui-même et en sa descendance : c'était le cruel Suinthila qui avait abdiqué, il est vrai, mais que pour jamais, lui et les siens, on déclarait indignes du trône. En France, le huitième concile de Paris qui était composé des provinces de Reims, Sens, Tours et Rouen, remettait en mémoire avec l'étymologie du nom les grandes obligations du roi : Le roi (rex), disait-on, est ainsi appelé de ce qu'il doit bien agir (a recte agendo). En effet, s'il gouverne avec piété, justice et miséricorde, il mérite le nom de roi ; s'il en est autrement, ce n'est plus un roi, c'est un tyran. Les anciens appelaient tous les rois tyrans ; mais ensuite il n'y eut que ceux qui gouvernaient avec piété, justice et miséricorde qui reçurent le nom de rois ; quant aux princes qui se montraient impies, injustes et cruels, on leur appliqua non pas le nom de rois, mais bien celui de tyrans. Nous entendons, il est vrai, le même concile s'exprimer ainsi un peu plus loin : Ceux qui pensent tenir de leurs ancêtres un royaume terrestre et ne pouvoir le tenir de Dieu, sont assimilés aux princes que le Seigneur désapprouve par son prophète en disant : *Ils ont régné par eux-mêmes et non par moi ; ils ont été princes et je ne l'ai pas su...* le concile se propose

d'affirmer qu'au-delà du principe d'hérédité il y a le droit qui vient de Dieu, ce droit divin en vertu duquel on gouverne un royaume, car c'est de lui que découle l'autorité souveraine nécessaire à cela... C'est dans le même sens qu'on devra interpréter les paroles suivantes : C'est pourquoi quiconque commande aux hommes ici-bas doit croire que le royaume lui a été confié non pas par les hommes, mais par Dieu... Écoutons maintenant le langage d'un des plus grands pontifes du moyen-âge. Un concile de Metz s'était montré favorable à Lothaire II qui avait répudié Teutberge. Son épouse légitime, pour s'unir à Valfrade, depuis longtemps sa concubine. Nicolas I^{er} condamna le concile et frappa les principaux coupables parmi les prélats qui finirent, successivement, par se soumettre. Or, dans sa réponse à Adventius, évêque de Metz, lequel avait fait parvenir à Rome, comme les autres, sa soumission, le pape plaça ces énergiques paroles : Vous dites que vous êtes soumis aux rois et aux princes, parce que l'Apôtre dit : Sive regi tanquam procellenti. C'est bien. Cependant, voyez si ces rois et princes, à qui vous vous dites soumis, sont vraiment rois et princes. Voyez si d'abord ils se gouvernent bien eux-mêmes, puis s'ils gouvernent bien leur peuple. Car celui qui est méchant en soi, comment serait-il bon pour les autres ? Voyez s'ils commandent conformément au droit. Dans le cas contraire, on devrait les croire plutôt tyrans que les estimer rois, leur résister ouvertement plutôt que leur obéir. Autrement vous favorisez fatalement leurs vices. Donc soyez soumis au roi comme étant au dessus des autres par ses vertus et non par ses vices, ou, comme dit l'Apôtre, pour Dieu et non contre Dieu. Nous devons dire des écrivains ecclésiastiques dans le moyen-âge ce que nous avons dit des Pères de l'Église... Ceux-là n'avaient pas moins que ceux-ci à insister sur l'obéissance des sujets à l'égard des princes : la formation des royaumes l'imposait aux uns comme le triste état de l'empire en faisait une obligation aux autres. Mais, si l'on traçait les devoirs des sujets, l'on n'oubliait pas, non plus, de rappeler ceux des rois. Gouverner avec sagesse, équité, clémence ; et, pour cela, s'entourer de bons et pieux conseillers, savoir même convoquer en assemblée les meilleurs et les plus éclairés de la nation pour qu'ils puissent statuer ou émettre leur avis sur les affaires importantes ; pour cela, veiller à ce que les lois seules, et non point l'arbitraire, président à toutes les administrations, s'opposer à l'oppression que des officiers subalternes voudraient faire peser sur le peuple, réprimer énergiquement leurs exactions comme leurs violences ; pour cela, accueillir les plaintes justes et faire droit aux justes griefs de tous, mais particulièrement des petits et des pauvres, qui sont les plus exposés, parce qu'ils sont les plus faibles ; pour cela, voir dans tous les sujets du royaume des hommes qui ont un même père au ciel, Dieu, un même Sauveur sur la terre, le Christ, une même destinée, l'éternelle félicité ; pour cela, les aimer comme des frères, et leur faire du bien comme à des frères... Conséquemment, et à plus forte raison, dans une monarchie héréditaire, la nation peut repousser l'héritier naturel, quand celui-ci ne remplit pas les conditions...

Le Commandeur de France s'exprime :

Je ne dis pas être légitime au trône de France ; c'est bien pour cela que je ne me fais point appeler « roi », mais « commandeur ». Ainsi, mon règne n'a rien d'héréditaire, et rien n'oblige à ce que mon successeur au commandement de la France soit de ma famille, proche ou éloignée ; néanmoins, le pouvoir de désigner un successeur m'appartient. Ainsi, mon pouvoir vient de Dieu : ce n'est qu'une délégation. Ce pouvoir m'est prêté temporairement ; ensuite, il se transmettra à un autre, jusqu'à la consommation du siècle, où tous les délégués de Dieu rendront à Dieu ce qui est à Dieu, et devront rendre des comptes, et être puissamment punis s'ils ont profité de ces délégations pour tyranniser leurs peuples ou favoriser les droits des créatures contre les droits du Créateur. Conscient de ma mission, de mes devoirs — servir Dieu et servir le peuple au nom du Christ —, je compte fidèlement suivre ce sentier, de peur de subir le terrible châtiment du Tout-Puissant. Ce pouvoir qui m'est donné, quoi qu'il advienne, je le rendrai au Seigneur, et il appartiendra à un autre. Je n'ai absolument point une vision opportuniste ni une application tyrannique du pouvoir, car cela me serait funeste, par la damnation éternelle de mon âme. Je veux donc être juste ; le serai-je ? L'avenir nous le dira. Ainsi, priez pour que mon règne soit juste et enseignez-moi

lorsque je faute. Pour revenir sur le sujet de la légitimité héréditaire, je suis absolument d'accord pour dire qu'elle est détenue par les Bourbons ; or, ils sont aujourd'hui modernistes et libéraux. Ainsi, je pense qu'un descendant des Bourbons apparaîtra après mon règne, d'ici des décennies ou des siècles, et qu'il sera juste et pieux. D'ici là, le trône de France est comme la Chaire de Saint Pierre : vacant.

Sur les pas des modèles

Le Cardinal Louis-Édouard Pie dit (La Royauté Sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ) : Dans le passé : Charlemagne, les saints rois et particulièrement Saint Louis. Dans le présent : Garcia Moreno. Les modèles ! Ce sont ceux qui ont imité le Roi Jésus, « II n'est pas une nation de l'Europe qui n'ait « vu siéger à sa tête, à telle période de son existence, un prince en qui se reflétait l'image de ce Roi plein de douceur ». Les modèles ! Ce sont ceux qui ont employé à l'avènement du Règne du Christ le pouvoir reçu de Dieu. Inspirés par la foi et par l'amour de leur peuple, ils ont tout fait converger, personnes et choses, arts et mœurs, paix et combats, protection du bien et répression du mal, à rendre l'homme plus capable de marcher en avant vers le but de sa vie qui est la possession de l'éternelle félicité. Les modèles ! Ce sont ceux qui officiellement ont consacré leurs peuples au Roi Jésus ou à Notre-Dame disant, par exemple, avec un de nos rois : « Nous avons déclaré et déclarons que, prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre-royaume, Nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre État, notre couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer une sainte conduite et défendre avec tant de soin ce royaume contre l'effort de tous nos ennemis, que, soit qu'il souffre le fléau de la guerre ou jouisse de la douceur de la paix que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voies de la grâce qui conduisent à celles de la gloire. » Parmi de tels modèles : Constantin, Théodose, Charlemagne , « le type le plus vaste et le plus magnifique du César chrétien », Saint Étienne de Hongrie, Saint Henri d'Allemagne, Saint Wenceslas de Bohême, Saint Édouard d'Angleterre, Saint Ferdinand de Castille, mais surtout Saint Louis de France. Saint Louis peut être offert à tous siècles comme la plus parfaite expression de la véritable royauté chrétienne, de la royauté selon l'Évangile... Louis n'est point chrétien dans son oratoire et déiste sur le trône. Il gouverne en chrétien. Il fait régner Jésus-Christ dans la paix par la justice, par la charité, par la vraie liberté, par la religion. Il fait régner Jésus-Christ dans la guerre, par la défense et la protection des chrétiens, par la victoire de l'esprit sur la chair, et il mérite ainsi de devenir pour tous les princes un exemple toujours pratique, un modèle toujours sûr. Saint Louis est le roi de tous les pays et de tous les siècles, parce qu'il n'a pas été roi selon les principes variables d'une contrée, d'une époque et d'une circonstance, mais selon les principes éternels et toujours vivants de l'Évangile.

Sur les pas du Saint Louis du XIXe siècle

Son Éminence le Cardinal Florian Desprez dit (Lettre au Père Berthe ; 11 juin 1887) : Faire connaître au monde Garcia Moreno, le restaurateur du droit chrétien au dix-neuvième siècle, telle est, mon cher Père, l'œuvre que vous avez entreprise et heureusement menée à terme. Ce grand homme nous apparaît, dans votre récit, comme un nouveau Saint Louis, comprenant le rôle providentiel des pouvoirs humains, laissant à l'Église pleine liberté d'action pour le salut des peuples, lui prêtent au besoin le secours de son épée, et mettant dans une heureuse harmonie les lois civiles et les canons ecclésiastiques. Qui n'admirerait ici les prodiges de la Providence ? Ce n'est pas dans un État monarchique, et sous l'empire des vieilles traditions, que s'opérerait ce miracle, mais dans une république et sur les bords lointains du Pacifique : comme si Dieu eût voulu prouver que nulle forme de gouvernement n'est incompatible avec le droit chrétien. Quel bonheur pour l'Amérique du Sud si le président Garcia Moreno avait réalisé complètement ses plans de civilisation chrétienne ! Il l'eût fait assurément si Dieu lui avait accordé une plus longue existence. Mais ses jours étaient comptés. La franc-maçonnerie lui déclara d'abord une guerre sourde ; elle entrava tant qu'elle put son action, puis, voyant échouer ses manœuvres, elle recourut à son arme

de prédilection : le poignard. Trahi par les sectaires, il tomba sous leurs coups. Mais le héros mourant fit entendre ce sublime : *Dieu ne meurt pas !* Garcia Moreno était bien-aimé de son peuple. Malgré les intrigues des loges, il s'était vu porté quatre fois à la présidence de la République. Sa mort fut un deuil national. Le Congrès, véritable interprète des sentiments populaires, lui érigea une statue, avec une inscription rappelant à la postérité le souvenir du héros chrétien. Vous lui avez érigé, mon cher et Révérend Père, un monument plus beau et plus utile dans votre belle biographie. Si jamais, prenant en pitié notre malheureuse France, Dieu nous rend un gouvernement chrétien, les restaurateurs de la patrie étudieront l'histoire que vous avez écrite. Dans les exemples de Moreno ils apprendront à mettre les intérêts religieux au-dessus des biens passagers de ce monde. Alors se fermera l'ère des révolutions ; et notre nation, heureuse de se retrouver sous le regard de Dieu, reverra la prospérité des ages chrétiens.

Le Père Augustin Berthe dit (Garcia Moreno, président de l'Équateur, vengeur et martyr du droit chrétien, p. 89-92) : Non, la Révolution n'a pas tellement assujetti et abêti les peuples qu'un Hercule chrétien ne puisse encore les arracher à son joug pour leur rendre Jésus-Christ et son Église, et c'est précisément pour relever nos courages abattus que Dieu suscite, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, ce phénomène politique qui s'appelle Garcia Moreno. Il y a dix ans, les journaux signalèrent la mort d'un personnage étrange. Il était président de la République de l'Équateur, un de ces États révolutionnaires que nous avons naïtre du démembrement de la Colombie. Trente ans seulement après Bolivar, sans aucun respect pour les immortels principes, cet homme avait par un coup de force balayé les misérables qui s'engraissaient au dépens du peuple souverain, installé dans son pays un gouvernement aussi catholique que celui de Saint Louis, et tiré la nation du chaos où elle expirait. En 1862, en dépit des libéraux et des émeutiers, il signait un concordat qui restituait à l'Église son entière liberté, et, en 1867, une constitution destinée à faire de son peuple, au milieu des nations sans Dieu, le vrai peuple du Christ. En 1870, il eut la hardiesse de protester seul contre l'envahissement des États pontificaux, alors que, par la reconnaissance officielle d'un pouvoir usurpateur, les rois se faisaient les complices des brigandages italiens ; il obtient même du congrès, en 1873, un subside national en faveur du pontife captif et dépouillé. En même temps, il consacrait la République au Sacré-Cœur de Jésus, et ordonnait de placer aux frais de l'État dans toutes les cathédrales une pierre commémorative de ce grand évènement. Dans un pays pauvre et ruiné, il trouva moyen de réaliser en dix ans, au point de vue matériel et intellectuel, des prodiges tels que l'imagination la plus audacieuse n'eût osé les concevoir. Naturellement les démocrates qu'il avait évincés du gouvernement, et même les théoriciens de l'Église libre dans l'État libre firent rage contre lui ; mais son bras de fer les écrasa toutes les fois qu'ils ouvrirent leurs serres pour ressaisir leur proie. Enfin, comme le peuple reconnaissant envers son bienfaiteur venait de lui confier une troisième fois la suprême magistrature, sa mort fut décrétée dans les loges maçonniques. Il l'apprit, et écrivit au pape cette sublime : « Puisse-je être jugé digne de verser mon sang pour la cause de l'Église et de la société ! » Dieu l'en jugea digne : le 6 août 1875, il tomba sous le poignard de la Révolution. Sa dernière parole fut le cri du martyr : « Dios no muere, Dieu ne meurt pas ! » A l'Équateur, des jours de deuil et de désespoir suivirent l'exécrable assassinat. En Europe, aussi bien qu'en Amérique, retentit le nom à jamais mémorable de Garcia Moreno. Pie IX éleva une statue au nouveau Charlemagne dans cette Rome dont il avait si noblement revendiqué les droits, et le congrès de l'Équateur lui décerna ce solennel hommage : « Considérant que l'excellentissime seigneur don Gabriel Garcia Moreno, par sa puissante intelligence comme par ses hautes vertus, a mérité d'occuper la première place entre tous les enfants de l'équateur ; qu'il a consacré sa vie et son génie à la régénération et à la grandeur de la République, en basant les institutions politiques sur le fondement solide du principe catholique ; qu'avec la magnanimité des grands hommes, il affronta sans crainte la diffamation, la calomnie et les sarcasmes impies, donnant ainsi au monde l'exemple unique d'une inébranlable fermeté dans l'accomplissement du devoir ; qu'il aima la religion et la patrie jusqu'à souffrir le martyre pour elles, léguant à la postérité une mémoire illustrée de l'immortelle auréole dont

le ciel couronne les vertus héroïques ; qu'il combla la nation d'immenses et impérissables bienfaits dans l'ordre matériel, intellectuel, moral et religieux ; et qu'enfin la nation doit gratitude, honneur et gloire aux citoyens qui, sous l'inspiration du plus pur patriotisme, savent ainsi l'ennobler et la servir ; l'Équateur, par la voix de ses législateurs, donne à Garcia Moreno le titre de Régénérateur de la patrie et de Martyr de la civilisation. Afin de recommander ce noble héros à l'estime et au respect de la postérité, il lui sera élevé une statue en marbre, portant cette inscription : A l'excellentissime Garcia Moreno, le plus grand des enfants de l'Équateur, mort pour la religion et la patrie, la République reconnaissant ! » Il est donc possible de vaincre la Révolution et d'arracher les peuples à ses mortelles étreintes, puisque Garcia Moreno, dans cette Amérique anarchiste, l'a tenue quinze ans frémissante à ses pieds. Seulement, pour délivrer les peuples de cette robe empoisonnée dont la Déjanire de 1789 les a revêtus... il faut un Hercule chrétien, un Garcia Moreno, couvert de l'armure du Christ, c'est-à-dire des vérités sociales dont l'Église seule a le dépôt. Le vrai, le seul libérateur, c'est Jésus-Christ, parce qu'il est la vérité, et que la vérité seule peut délivrer les peuples : *Veritas liberabit vos*.

Monseigneur Armand-Joseph Fava dit (Lettre au Père Berthe ; 1er juillet 1887) : Garcia Moreno... a su aimer Dieu par-dessus tout ; c'est pourquoi il a grandi et tout fait prospérer autour de lui ? Ah ! C'est que cet homme priait et méditait la loi de Dieu. Il s'élevait par ses désirs ardents vers son Créateur, roi des mondes ; il s'unissait à lui, et, dans cette union, il puisait lumière, force, constance héroïque. On dirait que c'est un revenant des anciens juges d'Israël, suscité du ciel pour sauver son peuple, doué d'une puissance surhumaine afin d'abattre tous les ennemis de sa nation, renverser tous les obstacles, rétablir l'ordre et la paix, en tombant lui-même enseveli dans son triomphe, à l'exemple du Christ, sauveur de l'humanité par sa mort sur la croix. Oui, pour sauver les autres, il faut savoir mourir, et avant tout mourir à soi-même. On ne sert bien Jésus-Christ, son Église et sa patrie, qu'au prix de la souffrance... Quelle mort ! Il n'y a que les fils dévoués de l'Église, et les martyrs de Jésus-Christ qui ont pareille vie et pareille fin. Puisse Gabriel Garcia Moreno être le messager du ciel nous annonçant que le grand règne du Cœur de Jésus est proche...

Le Royaume de France, acceptant son sort dans cette époque moderne — celui d'être une monarchie moderne tout en demeurant absolue et de droit divin, et non point constitutionnelle — marche résolument sur les pas du Martyr de l'Équateur, Gabriel Garcia Moreno. Mais plus encore qu'un modèle politique, il voit en lui le témoin éclatant de deux vérités que le Seigneur nous a révélées par le martyre de Son serviteur : I. Toute forme de gouvernement peut s'accorder avec la religion catholique et se soumettre parfaitement à la Sainte Église ; II. Les élections présidentielles ne sauraient être une solution durable pour les nations chrétiennes. Car s'il advenait qu'en France surgît un président semblable à Gabriel Garcia Moreno en Équateur, il subirait le même sort : l'assassinat et le martyre. Ainsi, c'est par la guerre que le Royaume de France a résolu d'entreprendre la reconquête de sa patrie. Et dans cette lutte, il marchera sur les pas de Gabriel Garcia Moreno, ne dédaignant point l'Église, lui demeurant fidèle, et acceptant la gloire du martyre.

Le Royaume de France croit sincèrement en l'accomplissement prochain des saintes prophéties par les trois grandes nations catholiques, malgré qu'en ces temps sombres elles soient dirigées par des soldats du diable : la France, l'Espagne et l'Italie. Ce sont ces trois nations qui vont se démarquer des autres ; ce sont ces trois nations qui vont former les principales forces de l'armée catholique de l'Empire de Jésus-Christ contre l'Empire de l'antéchrist. Prophétiquement, l'on va reconquérir Jérusalem. Le Vénérable Barthélémy Holzhauser dit (*Adsonis abbatis monasterii Dervensis, Liber de Antichristi, P.L. CI, 1295*) : « Dieu réduira à néant la république, subjuguera tous ses ennemis et régnera de l'Orient à l'Occident. Plein de zèle pour la vraie Église du Christ, il unira ses efforts à ceux du futur Pontife en vue de la conversion des infidèles et des hérétiques. Sous un tel Pontife que Dieu prédestine à ce monde, le Royaume de France et les autres monarchies devront finalement se mettre d'accord, à l'issue des sanglantes guerres qui les auront dévastées, et, sous la

direction de ce grand Pape, collaborer à la conversion des infidèles, en sorte que toutes les nations viendront adorer le Seigneur leur Dieu. À l'heure de ce triomphe catholique fleuriront un grand nombre de saints et de docteurs ; les peuples aimeront la justice et l'équité, et la paix régnera sur terre durant de longues années jusqu'à la venue du fils de perdition... Nos docteurs enseignent en effet qu'un des rois des Francs, dans les derniers temps, aura l'Empire romain totalement sous son pouvoir et que ce sera le plus grand et le dernier de tous les rois. Après son règne, il ira finalement à Jérusalem pour y déposer, sur le mont des Oliviers, son sceptre et sa couronne. Ce sera la fin et la consommation de l'Empire des Romains et des chrétiens, et alors se révélera l'homme de péché. Ce roi dévastera de grandes îles et des villes ; il détruira tous les temples des idoles ; il appellera les païens au baptême et, dans tous les temples, il érigera la croix du Christ. Alors les juifs se convertiront au Seigneur. "En ces jours-là, Juda se sauvera et Israël vivra dans la paix" (Jr 33, 16). » Et voyez ce que prophétise la Bienheureuse Anna Maria Taigi : « Des nations entières reviendront à l'unité de la foi et la face de la terre sera renouvelée... En ces temps-là, la religion chrétienne se répandra partout et il n'y aura plus qu'un Pasteur... Le pontife qui régnera sera un homme qui n'est même pas cardinal. De plus, il ne demeure pas à Rome... Il sera applaudi par les peuples et craint par les rois. Le Turc [mahométan] lui-même le vénérera, demandera à le féliciter. Les impies seront écrasés et humiliés ; beaucoup d'hérétiques, sous son pontificat, retourneront à l'unité de la Sainte Église catholique romaine. Des nations entières arriveront ensuite à l'unité catholique. » Bien d'autres ont enseigné et prophétisé toutes ces choses, qui sont les suivantes : les catholiques de toutes les nations vont s'unir pour ne former qu'une seule armée, dont la France, l'Espagne et l'Italie seront les légitimes puissances dominantes ; en Italie, nous rétablirons les États pontificaux ; l'on reprendra les terres byzantines sous domination turque et les partagera entre les nations catholiques participantes ; l'on reprendra la Terre Sainte, que nous nous partagerons ; et, par La permission de Dieu et pour La gloire de Dieu, nous reconquerrons les anciennes colonies françaises et espagnoles afin de renouveler la sainte croisade coloniale et évangélique des Conquistadors. L'on hissera notre drapeau sur la tour Eiffel et la détruira ; l'on hissera notre drapeau sur la Maison-Blanche et la détruira ; l'on conquerra la planète entière, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un lieu sur terre où hisser notre drapeau, puis nous partirons sur la Lune et sur Mars pour y planter le drapeau *Crux Sacra Sit Mihi Lux* ! Mais ayez tous à l'esprit que ces prophéties se réaliseront très certainement d'ici des décennies, voire des siècles. Ce sont nos descendants et successeurs dans la Croisade qui accompliront ces prophéties. Ne vous étonnez donc point qu'à l'heure actuelle nous ayons quelques ou plusieurs défaites en attendant la victoire finale. C'est aussi pour cela que j'ai précédemment dit qu'il ne fallait pas rétablir l'Empire de Charlemagne immédiatement : il faut certes le reconstruire, mais pas tout de suite. Ces prophéties ne s'accompliront qu'après des décennies ou des siècles de combats acharnés contre les ennemis de l'Église catholique. Et ce n'est pas seulement la mission du Royaume de France, mais de toutes les nations chrétiennes, qui doivent suivre son exemple, combattre leurs propres gouvernements apostats pour ensuite redevenir des États catholiques, indépendants et puissants, afin de former ensemble une Alliance Catholique contre la coalition anticatholique !

L'Empire de Jésus-Christ pour mille ans !

Apocalypse 20, 4 : Je vis... des trônes (et il y en eut qui s'y assirent, et le pouvoir de juger leur fut donné), et les âmes de ceux qui ont eu la tête tranchée à cause du témoignage de Jésus, et à cause de la parole de Dieu, et qui n'ont point adoré la bête ni son image, ni reçu son caractère sur le front ou dans leurs mains ; et ils ont vécu et régné avec Jésus-Christ pendant mille ans.

Tertullien dit (Contre Marcion, 3, 24, 3-5) : Nous professons qu'un royaume nous a été promis sur la terre... avant le ciel... pour mille ans, dans une cité produite par l'œuvre divine, la Jérusalem descendue du ciel...

Commentaire d'Apocalypse 20, 4 par le chanoine Crampon : Régneront avec lui pendant mille ans. D'après ce qui précède, nous pouvons nous figurer ce règne de mille ans, prélude à la gloire définitive, comme une réalisation plus complète de l'adveniat regnum tuum (que ton règne vienne) de l'oraison dominicale. L'Église a remporté une grande victoire sur Satan et sur le monde, dont le prince des ténèbres ne peut plus faire l'instrument de ses séductions. Sans doute, la lutte entre l'esprit et la chair n'a pas cessé ; les enfants de Dieu marchent encore dans la foi, non dans la claire vision : ils sont encore des pèlerins ici-bas ; la mort exige encore sa solde. Mais une effusion plus abondante des dons de l'Esprit-Saint est répandue dans les âmes ; les combats de la vertu sont moins rudes, plus souvent victorieux. Durant cette ère de paix, le christianisme étend partout son action ; il pénètre de son esprit les arts, les sciences, toutes les relations sociales... Pendant les premiers siècles de l'Église, le millénarisme fut conçu comme le retour glorieux de Jésus-Christ venant régner sur la terre avec ses saints pendant mille ans avant le jugement général. Cette attente était commune, nous pourrions dire populaire parmi les premiers fidèles (Papias, Saint Justin, Saint Irénée, Tertullien, etc.) ... Bossuet le fait commencer avec Jésus-Christ et finir en l'an mille. D'autres le placent entre Charlemagne et la Révolution française. Nous pensons, avec Bisping, que le millénium n'a pas encore fait son apparition.

Pour hâter le salut de la France, Nous mettons cette terre sacrée sous l'égide de sa Reine, la Très Sainte Vierge Marie, car toutes les grâces passent par cette tendre et divine Mère... Et nous La supplions très humblement, de tout notre cœur, en pleurs et en nous humiliant, de nous sauver et de nous maintenir sur le très saint sentier de Son divin Fils, Jésus-Christ, où sont marqués Ses pas jusqu'à la consommation du siècle... À genoux et prosternés, nous Vous demandons de nous aider : « Misericordia ! Misericordia ! Misericordia ! Ave Maria ! »

Saint Louis-Marie Grignon de Montfort dit (Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge) : Soyez... persuadé que plus vous regarderez Marie en vos oraisons, contemplations, actions et souffrances... plus parfaitement vous trouverez Jésus-Christ qui est toujours avec Marie, grand, puissant, opérant et incompréhensible, et plus que dans le ciel et en aucune créature de l'univers. Ainsi, bien loin que la divine Marie, toute perdue en Dieu, devienne un obstacle aux parfaits pour arriver à l'union avec Dieu, il n'y a point eu jusqu'ici, et il n'y aura jamais de créature qui nous aide plus efficacement à ce grand ouvrage...

Notre-Seigneur donna l'avertissement suivant au démon : « Elle t'écrasera la tête. » C'est pour cela que, là où la Très Sainte Vierge passe, les démons trépassent, et que nul lieu où la Très Sainte Vierge est souveraine ne sera la cible des embûches des démons, qui, se souvenant de cet avertissement prophétique que leur fit Dieu, redoutent le jour où leurs têtes seront écrasées par la Reine du Ciel et de la terre. Ô Fils de Clovis, faites-la donc régner sincèrement dans vos cœurs et sur votre terre, comme une Reine souveraine et légitime ; et si vous êtes sincères, la Très Sainte Vierge fera pleuvoir Ses grâces sur vos âmes, vos maisons, vos champs, vos vignes, sur toute la France !

« *Celui qui est avec nous est plus fort que ceux qui sont contre nous !* — Saint Pie V »

—

Par la grâce de Dieu, le Commandeur Athanase de France, promulgue l'édit de proscription des abominations et perversions en terre de France :

Les hommes et les femmes trouvés coupables de pédophilie seront exécutés, selon les paroles du Christ dans Matthieu 18, 6 : « Celui qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui que l'on suspendît une meule de moulin à son cou, et qu'on le précipitât au profond de la mer. »

Commentaire de Matthieu 18, 6 par Saint Jérôme de Stridon (Catena in Matthaeum) : En ajoutant : « Il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou », Notre Seigneur parle d'après l'usage de ces contrées, car chez les anciens Juifs la peine infligée aux plus grands crimes était d'être précipité dans la mer après avoir été attaché à une pierre. Or, il lui serait avantageux qu'il en fût ainsi, car il vaut beaucoup mieux subir pour sa faute une peine de courte durée que d'être réservé à des châtiments éternels.

Le même passage apparaît dans l'Évangile selon Saint Marc et l'Évangile selon Saint Luc :

Marc 9, 41 : Quiconque scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui que l'on mît autour de son cou une meule de moulin, et qu'on le jetât dans la mer.

Commentaire de Marc 9, 41 par l'Abbé Fillion : (Par « scandale ») Il désigne tout ce qui peut être pour une âme une occasion de chute et de ruine spirituelle.

Luc 17, 2 : Il vaudrait mieux pour lui qu'on mît autour de son cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans la mer, que de scandaliser un de ces petits.

Commentaire de Luc 17, 2 par l'Abbé Fillion : Quiconque est auteur du scandale, selon tous les principes de la religion devient homicide des âmes qu'il scandalise.

Le sens premier de ces versets n'est pas directement sujet à la pédophilie, mais au scandale, c'est-à-dire tout acte pouvant mettre en embûche la foi du prochain, ce qui est d'autant plus grave que de le commettre sur les plus vulnérables, donc les enfants. La pédophilie est l'une des causes pour lesquelles beaucoup se mettent à haïr Dieu pour les actes des hommes. Nous réprimerons donc la pédophilie active par la peine la plus sévère, c'est-à-dire la mort, non seulement pour faire cesser les scandales sur les vulnérables, mais aussi pour que Dieu fasse justice, car seul Dieu peut faire justice de toutes les injustices ne pouvant être réparées ici-bas. Néanmoins, nous ne disons pas que Jésus-Christ a commandé d'exécuter les pédophiles. Toutefois, le glaive que Dieu a confié aux autorités terrestres leur donne le devoir d'établir des lois afin de condamner les criminels. Romains 13, 4 : « Car le prince est pour toi ministre de Dieu pour le bien. Mais si tu fais le mal, crains ; car ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée, étant ministre de Dieu pour exercer la vengeance contre celui qui fait le mal et le punir. »

Le Commandeur Athanase de France dit : Ô vous les pédophiles, vous serez lestés et noyés si vous scandalisez un seul des enfants de Dieu, ceci est un message pour les pédophiles. La pédophilie est parfois de naissance, parfois elle se développe, elle peut être une épreuve de Dieu, comme une abomination que le diable a développée en vous. Quoi qu'il arrive, si nous vous exécutons sans que vous soyez repentis devant Dieu, le diable aura gagné. Nous ne vous exécuterons donc pas par haine, ou par justice, car le crime est si grave que seul Dieu peut faire justice. Nous pouvons tuer votre corps, mais pas votre âme. Seul Dieu peut décider de votre sort, si votre repentance est grande, vous gagnez des points pour le Royaume de Dieu, si votre repentance est mince voire inexistante il est certain que votre sort est le feu. Si vous êtes déjà passé à l'acte, il est trop tard pour vous. Place à la repentance, puis au châtiment terrestre, et nous prions pour que Dieu ait pitié de vos âmes, car l'Ordre de Saint-Dismas, comme tout chrétien, ne souhaite l'enfer à personne, même à leurs pires ennemis. Pour ceux n'étant pas passés à l'acte, cherchez de l'aide auprès des prêtres ou de bons chrétiens. Nous prions pour que les peines des victimes s'atténuent et nous prions pour que Dieu vienne en aide aux pécheurs dans leurs épreuves, afin qu'ils ne causent plus de mal à eux-mêmes et aux autres âmes.

À l'issue de cet édit, la loi sur le mariage change :

Code de droit canonique de 1917 (can. 1067) : L'homme ne peut contracter valablement mariage avant seize ans accomplis, et la femme avant quatorze ans accomplis.

Code de droit canonique de 1917 (can. 1070) : Est nul le mariage contracté entre une personne non baptisée et une personne baptisée dans l'Église catholique, ou venue de l'hérésie ou du schisme à cette Église.

Code de droit canonique de 1917 (can. 1082) : Pour qu'il puisse y avoir consentement matrimonial, il faut au moins que les contractants n'ignorent point que le mariage est une société permanente entre l'homme et la femme qui sert à procréer des enfants. Cette ignorance ne sera pas présumée après la puberté.

Le code de droit canonique de 1917 ne décrète pas d'âge maximum pour se marier avec une personne plus jeune, pour éviter la pédophilie nous allons donc décréter un système, tout homme et toute femme âgé de plus de 25 ans ne peuvent point contracter de mariages avec des personnes âgées de 14 à 17 ans, un homme âgé de 25 ans pourrait donc se marier avec une fille âgée de 14 ans, il est vrai, mais je ne puis faire de trop grande interdiction si l'Église que Dieu a établie sur la terre n'a pas professé d'interdiction à ce sujet j'ai les mains liées, néanmoins, l'acte sexuel ne devra pas avoir lieu avant l'âge de 17 ans, de plus, comme seconde sécurité, il n'est pas à oublier que la fille en question devra être consentante, et comme autre sécurité, ce sont les parents, le père et la mère, qui doivent autoriser leur fille à se marier entre 14 et 17 ans accomplis. À partir de ses 17 ans accomplis, elle pourra décider seule. Remémorons-nous le mariage entre Saint Louis et Marguerite de Provence, qui étaient respectivement âgés de 20 ans et 12 ans. Saint Louis était amoureux d'elle et fidèle, et l'amour fut possible entre eux malgré leur différence d'âge, et Saint Louis patienta jusqu'au dix-septième anniversaire de son épouse pour consommer le mariage et enfanter.

(Cette loi sur le mariage est incomplète, mais en parfaite corrélation avec l'enseignement de l'Église catholique. Ainsi, d'autres décrets non cités font partie de cette loi.)

J'ajoute qu'il faut user des hommes condamnés pour pédophilie active ou pour viol sur des enfants comme sur des adultes à être tués dans la douleur la plus insupportable car dans ce sens les pédophiles non actifs et futurs violeurs seraient démotivés à agir. Mais aussi, pour ceux qui mourront dans l'insupportable douleur, c'est peut-être par cette grande douleur que le Seigneur acceptera leur repentance dans les Cieux ; ou bien, s'ils sont repentis sur la terre par leurs victimes, qu'au moins ils se repentent au Seigneur en mourant en martyr : par la ceinture ou la voiture, donnez vos vies à Celui que vous avez offensé !

Les individus trouvés coupables de pratiquer les abominations et les perversions telles que l'homosexualité, l'adultère, l'inceste, la fornication, la sodomie, la polygamie, et la masturbation, la prostitution, la production, la diffusion, et le visionnage de pornographie ou encore les paraphilies : sadomasochisme, zoophilie, scatophilie, voyeurisme, etc. Et la bigamie, le concubinage, avoir des relations sexuelles sans but d'enfanter et le divorce seront envoyés faire une retraite spirituelle en guise de pénitence jusqu'à ce que la repentance de leurs péchés et la purification de leurs âmes soient complètes.

1 Corinthiens 6, 9-10 : Ne savez-vous pas que les injustes ne posséderont pas le royaume de Dieu ? Ne vous abusez point : ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les rapaces, ne posséderont le royaume de Dieu.

Galates 5, 19-21 : On connaît aisément les œuvres de la chair, qui sont : la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure, le culte des idoles, les empoisonnements, les inimitiés, les contestations, les jalousies, les colères, les rixes, les dissensions, les sectes, les envies,

les homicides, les ivrogneries, les débauches de table, et autres choses semblables. Je vous le dis, ceux qui font de telles choses n'obtiendront point le royaume de Dieu.

Romains 1, 18-21, 24-32 : Puisqu'on y découvre la justice de Dieu éclatant du ciel contre toute l'impiété et l'injustice de ces hommes qui retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice ; car ce qui est connu de Dieu est manifeste en eux ; Dieu le leur a manifesté. En effet, ses perfections invisibles, rendues compréhensibles depuis la création du monde par les choses qui ont été faites, sont devenues visibles aussi bien que sa puissance éternelle et sa divinité ; de sorte qu'ils sont inexcusables ; parce que, ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, ou ne lui ont pas rendu grâces ; mais ils se sont perdus dans leurs pensées, et leur cœur insensé a été obscurci ; Dieu les a livrés aux désirs de leurs cœurs, à l'impureté ; en sorte qu'ils ont déshonoré leurs propres corps en eux-mêmes ; eux qui ont transformé la vérité de Dieu en mensonge, adoré et servi la créature au lieu du Créateur, qui est béni dans les siècles. Amen. C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions d'ignominie. Car leurs femmes ont changé l'usage naturel en l'usage contre nature. Et pareillement les hommes, l'usage naturel de la femme abandonné, ont brûlé de désirs l'un pour l'autre, l'homme commettant l'infamie avec l'homme, et recevant ainsi en eux-mêmes la récompense qui était due à leur égarement. Et comme ils n'ont pas montré qu'ils avaient la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à un sens réprouvé, de sorte qu'ils ont fait les choses qui ne conviennent pas ; remplis de toute iniquité, malice, fornication, avarice, méchanceté ; pleins d'envie, de meurtre, de l'esprit de contention, de fraude, de malignité ; délateurs, détracteurs, haïs de Dieu, violents, orgueilleux, arrogants, inventeurs de toutes sortes de mal, désobéissants à leurs parents ; insensés, dissolus, sans affection, sans fidélité, sans miséricorde, qui, ayant connu la justice de Dieu, n'ont pas compris que ceux qui font ces choses sont dignes de mort ; et non seulement ceux qui les font, mais quiconque aussi approuve ceux qui les font.

Quelle peine la Loi de Dieu prononce-t-elle contre ceux qui, avertis et corrigés, persistent à commettre des actes homosexuels ?

Saint Pie V dit (Cum primum, can. 11 ; 1566) : Si quelqu'un a commis un crime abominable contre nature, à cause duquel la colère de Dieu est venue sur les fils de défiance, qu'il soit livré au tribunal séculier pour être puni.

Au premier coup d'œil, ce décret n'a pas forcément l'air de parler d'homosexualité ; néanmoins, pour ceux pouvant faire des recherches, il vous suffit de les entreprendre avec précision et patience, et vous découvrirez deux choses : la première est que ce décret s'exprime sur nul autre sujet que la peine de l'homosexuel ; la seconde, que lorsqu'il est dit "... qu'il soit livré au tribunal séculier pour être puni...", il est en vérité écrit "... qu'il soit livré au tribunal séculier pour être puni de mort." Car à l'époque, il n'y avait nulle autre punition que la peine de mort pour les homosexuels. Ainsi, nous suivons l'incorruptible décret du Pape Saint Pie V.

Lévitique 18, 22 : Tu ne t'approcheras point d'un homme comme d'une femme, parce que c'est une abomination.

Lévitique 20, 13 : Celui qui dort avec un homme comme avec une femme, l'un et l'autre a fait une action horrible ; qu'ils meurent : que leur sang soit sur eux.

Est-il permis d'avoir une concubine ou des relations sexuelles sans but d'enfanter ?

Saint Thomas d'Aquin dit (Suppl. q. 65, art. III) : Puisque l'on doit avoir des rapports avec la femme non pour se procurer du plaisir, mais pour atteindre la fin voulue par la nature, c'est-à-dire la procréation et l'éducation des enfants, et que dans les relations qu'on a avec

une concubine on se propose principalement la jouissance, il est évident qu'il est contraire à la loi de nature d'avoir une concubine.

Est-il permis de divorcer ?

Code de droit canonique de 1917 (can. 1015) : Le mariage valide des baptisés est appelé 'ratum', s'il n'a pas été complété par la consommation ; ratum et consummatum, si l'acte conjugal, auquel le contrat matrimonial est ordonné de sa nature et par lequel les conjoints font une seule chair, a eu lieu entre ceux-ci.

Code de droit canonique de 1917 (can. 1118) : Le mariage valide 'ratum et consummatum' ne peut être dissous par aucune puissance humaine ni par aucune cause, sauf la mort.

Saint Thomas d'Aquin dit (Suppl. q. 67, art. I) : Puisque les fins du mariage ont été établies par la loi de nature de telle sorte que les enfants soient perpétuellement élevés et qu'ils soient institués héritiers, c'est avec raison que d'après le même droit l'homme ne peut se séparer de sa femme.

Matthieu 19, 3-9 : Les pharisiens s'approchèrent de lui pour le tenter, disant : Est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque cause que ce soit ? Jésus répondant, leur dit : N'avez-vous pas lu que celui qui fit l'homme au commencement, les fit mâle et femelle, et qu'il dit : À cause de cela l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair ? Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Ce que Dieu donc a uni, que l'homme ne le sépare point. Ils lui demandèrent : Pourquoi donc Moïse a-t-il commandé de lui donner un acte de répudiation et de la renvoyer ? Il leur répondit : Parce que Moïse, à cause de la dureté de votre cœur, vous a permis de renvoyer vos femmes ; mais au commencement il n'en fut pas ainsi. Aussi je vous dis que quiconque renvoie sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, et en épouse une autre, commet un adultère ; et celui qui épouse une femme renvoyée se rend adultère.

1 Corinthiens 7, 10-11 : Pour ceux qui sont mariés, ce n'est pas moi, mais le Seigneur, qui commande que la femme ne se sépare point de son mari ; que si elle en est séparée, qu'elle demeure sans se marier, ou qu'elle se réconcilie avec son mari. Que le mari, de même, ne quitte point sa femme.

Saint Pie V dit (Concile de Trente, sess. XXIV, sur le sacrement du mariage) : Si quelqu'un dit que le lien du mariage peut être rompu en raison de l'hérésie, ou bien d'une vie en commun insupportable, ou bien en l'absence voulue d'un conjoint : qu'il soit anathème... Si quelqu'un dit que l'Église se trompe quand elle a enseigné et enseigne, conformément à l'enseignement de l'Évangile et de l'Apôtre que le lien du mariage ne peut pas être rompu par l'adultère de l'un des époux, et que ni l'un ni l'autre, même l'innocent qui n'a pas donné motif à l'adultère, ne peut, du vivant de l'autre conjoint, contracter un autre mariage ; qu'est adultère celui qui épouse une autre femme après avoir renvoyé l'adultère et celle qui épouse un autre homme après avoir renvoyé l'adultère : qu'il soit anathème.

Pie IX dit (Syllabus des principales erreurs de notre temps, erreur n° 67) : De droit naturel, le lien du mariage n'est pas indissoluble...

Même l'Église ne peut dissoudre le mariage consommé :

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 22 avril 1942) : Le lien du mariage est si fort que, lorsque l'usage des droits conjugaux l'a porté à sa pleine stabilité, nulle puissance au monde – pas même la Nôtre, qui est celle du Vicaire du Christ – ne saurait le trancher. Nous pouvons, il est vrai, reconnaître et déclarer qu'un mariage, jugé valide lors du contrat, était nul en réalité, du fait de quelque empêchement dirimant, ou par un vice essentiel du

consentement, ou par défaut de forme substantielle. Nous pouvons aussi, en certains cas déterminés et pour de graves raisons, dissoudre des mariages dépourvus de caractère sacramentel. Nous pouvons enfin, pour une raison juste et proportionnée, trancher le lien d'époux chrétiens, annuler leur oui prononcé devant l'autel, quand il est prouvé qu'il n'a pas été consommé par la pratique de la vie conjugale. Mais une fois consommé, le mariage demeure soustrait à toute ingérence humaine.

Justification de la proscription de la fornication et des relations hors mariage :

Saint Cyprien de Carthage dit (Lettre IV) : Mais déjà le fait seul de partager la même couche, de s'embrasser, de tenir des conversations, de se baiser, et de dormir à deux dans le même lit, quelle honte, et quelle faute !

Saint Thomas d'Aquin dit (Suppl. q. 65, art. IV) : La fornication détruisant le rapport qui doit exister entre les parents et les enfants, elle est par elle-même un péché mortel.

1 Corinthiens 3, 16-17 : Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si donc quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra. Car le temple de Dieu est saint, et vous êtes ce temple.

Dans 1 Corinthiens 3, 16-17, l'Apôtre avertit d'extermination ceux qui profanent le temple de Dieu, qui est le corps humain. En effet, comme le dit Saint Augustin d'Hippone, par cet attentat qu'est la fornication, on provoque Dieu dans Son sanctuaire. N.S. Jésus-Christ Lui-même se trouve blessé par ces déportements, car, par le baptême nous sommes devenus Ses membres ; Il est notre tête et nous adhérons à Sa personne. Par le péché de luxure, l'homme divorce avec son Chef divin pour s'unir à des créatures méprisables : il préfère la créature au Créateur.

1 Corinthiens 6, 18-19 : Fuyez la fornication. Tout péché, quel qu'il soit, que fait l'homme est hors de son corps ; mais celui qui commet la fornication pêche contre son propre corps. Ne savez-vous pas que vos membres sont le temple de l'Esprit-Saint, qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et qu'ainsi vous n'êtes plus à vous-mêmes ?

Justification de la proscription de la pornographie :

Matthieu 5, 28 : Moi je vous dis que quiconque aura regardé une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère dans son cœur.

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 31 juillet 1940) : Certains livres comme certaines paroles, sont des sources de lumière, de force, de liberté intellectuelle et morale, tandis que d'autres ne font qu'apporter périls et occasions de péché. Tel est l'enseignement de l'Écriture Sainte : Cogitationes justorum judicia, et consilia impiorum fraudulentia. Verba impiorum insidiantur sanguini ; os justorum liberabit eos. « Les pensées des justes sont l'équité, et les conseils des méchants, la fraude. Les paroles des méchants sont des pièges de mort, mais la bouche des hommes droits les sauve » (Pr 12, 5-6) (...) La parole n'est souvent qu'un éclair. Dans la nuit et la tempête, l'éclair peut suffire à remettre le voyageur sur le bon sentier ; et, même sur le chemin le plus sûr, un éclair, un seul, suffit à foudroyer l'imprudent. Tels sont les effets de la bonne ou de la mauvaise parole. Quant au livre, son action est moins rapide, mais elle se prolonge dans le temps. C'est une flamme qui peut couvrir sous la cendre ou une faible lueur dans la nuit, une lueur qui tout à coup se rallume, bienfaisante ou dévastatrice. Le livre sera la lampe du sanctuaire, toujours prête à signaler au fidèle qui s'avance le saint tabernacle et son hôte divin, ou ce sera le volcan dont les terribles éruptions jettent des cités entières dans la désolation et la mort. Vous désirez les agréables conversations, les paroles sages et réconfortantes ; vous haïssez non sans raison

le blasphème et les propos corrupteurs ; cherchez donc de même les bons livres et détestez les mauvais.

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 7 août 1940) : « Je ne suis plus une enfant — dit cette jeune femme — et je connais la vie. Il me faut donc la connaître encore mieux, et j'en ai le droit. » Pauvre jeune femme ! Elle ne remarque point qu'elle tient le langage d'Ève en face du fruit défendu ! Croit-elle peut-être que, pour mieux connaître et aimer la vie, et pour en tirer profit, il soit nécessaire d'en scruter tous les abus et déformations ? « Je ne suis plus un enfant — dira également ce jeune homme — et à mon âge les descriptions sensuelles et les scènes voluptueuses ne font plus rien. » En est-il bien sûr, tout d'abord ? Et puis, s'il en était ainsi, ce serait l'indice d'une inconsciente perversion, fruit de mauvaises lectures antérieures... N'allez pas croire, jeunes hommes et jeunes femmes, que si vous vous laissez parfois entraîner à lire, en cachette peut-être, des livres suspects, n'allez pas croire que le poison de ces ouvrages ne produise plus d'effet sur vous ; craignez plutôt que pour n'être pas immédiat, cet effet n'en soit que plus maléfisant. Il existe dans les pays tropicaux de l'Afrique des insectes diptères connus sous le nom de mouches tsé-tsé ; leur piqûre ne cause point la mort aussitôt mais une simple et passagère irritation locale. Cependant elle inocule dans le sang des trypanosomes délétères, et, lorsque les symptômes du mal apparaissent clairement, il est parfois trop tard pour y porter remède par les médicaments de la science. Pareillement les images impures et les pensées dangereuses que produit en vous un mauvais livre semblent parfois entrer dans votre esprit sans causer de blessure. Vous serez sujets alors à récidiver, et vous ne vous rendrez pas compte qu'ainsi, par la fenêtre de vos yeux, la mort pénètre dans la maison de votre âme (cf. Jér. Jr 9, 21) ; à moins d'une réaction immédiate et vigoureuse, votre âme, tel un organisme engourdi par la « maladie du sommeil » glissera, languissante, dans le péché mortel et dans l'inimitié de Dieu... Sous certains aspects, le danger des mauvaises lectures est plus funeste que celui des mauvaises compagnies : à la façon d'un traître, le mauvais livre sait se rendre familier... La littérature peut devenir plus homicide que les chars blindés et les bombardiers.

Pie XII dit (Miranda Prorsus ; 8 septembre 1957) : Les trois principales techniques audio-visuelles de diffusion : le cinéma, la radio et la télévision, ne sont pas simplement des moyens de récréation et de détente (même si une grande partie des auditeurs et des spectateurs les considèrent avant tout sous cet aspect) mais ils transmettent des valeurs surtout culturelles et morales qui peuvent grandement contribuer au bien de la société moderne. Plus que le livre, les techniques audio-visuelles offrent la possibilité de collaboration et d'échange, et l'Église, qui par mandat s'intéresse à toute l'humanité, désire qu'elles servent à la diffusion du bien. Pour réaliser ce but, le cinéma, la radio et la télévision doivent servir la vérité et le bien.

(Pie XII confirme encore davantage la légitimité de nos précédents édits, qui interdisent la liberté de perdition au travers des livres et de la télévision. Si Pie XII était parmi nous aujourd'hui, il ne nous interdirait pas d'utiliser Internet — devenu le QG des diffuseurs de pornographie — mais il nous dirait de nous en servir uniquement pour apprendre et diffuser la bien et la vérité. C'est pourquoi notre État catholique ne permet pas la diffusion de pornographie sur son réseau et dispose de sa propre infrastructure numérique, conçue pour diffuser le bien et la vérité, et non le mal et le mensonge. Ainsi, l'accès à Internet doit être contrôlé par l'État afin de protéger le peuple de toute dégradation morale.)

Justification de la proscription de la masturbation :

Saint Alphonse de Liguori dit (Les Quatres Portes de l'Enfer, porte de l'impureté) : L'impureté, dit-on, n'est pas un péché bien grave. Comment ? il n'est pas bien grave ! N'est-ce donc pas un péché mortel ? Ce péché est si révoltant, dit Saint Antonin, que les démons eux-mêmes ne peuvent le supporter. Il y a même des docteurs qui soutiennent que certains

démons qui ont été d'un rang supérieur aux autres, se rappelant leur ancienne noblesse, dédaignaient de tenter l'homme pour ce péché !

Catéchisme de Trente, du sacrement de pénitence : [Après la Confession] la prière, le jeûne et l'aumône sont les remèdes de nos maladies spirituelles. — Par la prière, nous apaisons Dieu ; par l'aumône, nous donnons satisfaction au prochain ; par le jeûne, nous nous mortifions nous-mêmes.

Décret du Saint-Office, 2 août 1929 : Question : Une masturbation provoquée de façon directe afin d'obtenir du sperme permettant de détecter ainsi la maladie contagieuse appelée "blennorragie", et de la guérir autant que possible, est-elle licite ? - Réponse (confirmée par le souverain pontife le 26 juillet) : Non.

Justification de la proscription de la contraception :

Les Pères John A. McHugh et Charles J. Callan disent (Théologie Morale, n° 2620) : La contraception, sous toutes ses formes (onanisme, préservatif, irrigation vaginale, spermicide) est un péché grave. C'est une offense faite à Dieu. Le mariage a été institué par Dieu pour propager la race humaine (Gen 1, 27, 28), et pour bénir les maisons avec des enfants (Ps 126, 127). Et il en a fait une institution sacrée et un sacrement. La contraception s'oppose aux fins du mariage, et le ravale au niveau d'un simple instrument de gratification sexuelle. La haine de Dieu pour ce péché apparaît spécialement dans l'horreur avec laquelle l'Écriture parle de la luxure mutuelle, en particulier, dans le cas d'Onan, dont le péché est appelé détestable, et que Dieu a mis à mort en guise de punition (Gen 38, 10). C'est une offense faite à la société. La perpétuation de la race humaine est mise en danger dès que l'abus du mariage déteint sur sa fin naturelle. En conséquence, après le crime d'homicide qui détruit une vie déjà existante, la contraception, par son énormité, semble venir tout de suite après, car elle empêche la vie humaine de venir à l'existence. Ce vice répand la dégénérescence morale et la désintégration de la famille. On a raison de l'appeler un suicide racial, puisqu'il dépeuple et détruit une nation par ses propres membres.

(L'onanisme, c'est le péché d'Onan, qui était la masturbation. Dieu a donc mis à mort Onan, car il se masturbait. Certes, nous ne mettrons pas à mort les onanistes, mais rendez-vous compte que la gravité de ce péché est telle que le Seigneur a mis à mort celui qui le pratiquait : repentez-vous ! — L'onanisme désigne l'acte par lequel un homme accomplit l'union conjugale tout en se retirant volontairement, afin de répandre sa semence en dehors de son épouse dans le but d'empêcher la procréation, c'est une forme de masturbation...)

Proscription des colorations capillaires, des piercings, du maquillage et des tatouages :

Saint Cyprien de Carthage dit (De la conduite des vierges) : Dieu n'a pas donné aux toisons des brebis la couleur du vermillon ou de la pourpre. Dieu n'a pas enseigné l'art de teindre et de colorer la laine avec des sucs d'herbes et des coquillages. Dieu n'a pas inventé ces étranges édifices de diamante et de perles enchâssés dans l'or, qui cachent une tête dont il est l'auteur. Chose étrange, l'œuvre divine disparaît et, au-dessus, l'invention du diable s'étale avec audace. Dieu a-t-il voulu qu'on perçât les oreilles de ces pauvres enfants, qui ne soupçonnent rien encore de la malice du siècle, pour y suspendre je ne sais quelles graines qui les fatiguent de leur poids ? Ce sont là les inventions des anges apostats, lorsque, précipités sur la terre, ils perdirent leur céleste vigueur. Ce sont eux qui ont enseigné l'art funeste et corrupteur d'étendre sur les paupières une couleur noire, de donner aux joues un éclat menteur, de changer la couleur des cheveux, d'enlever au visage et à la tête tout ce qu'ils ont de naturel et de vrai. Et ici, avec cette autorité que me donne mon caractère, avec cette charité que je trouve dans mon cœur, je m'adresse non-seulement aux vierges, mais aux veuves et aux femmes mariées, et je leur dis qu'elles ne doivent jamais altérer l'œuvre divine avec ces fards, ces couleurs empruntées, ces compositions en un mot qui n'ont

d'autre effet que de corrompre la nature. Dieu a dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et on osera changer et dénaturer l'ouvrage de Dieu ! C'est un attentat contre Dieu que de réformer et de transfigurer son œuvre. Sachons-le bien, ce qui naît vient de Dieu; les changements sont l'œuvre du démon. Un peintre représente avec des couleurs qui rivalisent avec la nature le visage, les traits, l'extérieur d'un homme; son œuvre est terminée. Un autre peintre, se croyant plus habile, vient jeter de nouvelles couleurs sur le tableau pour le corriger : quelle injure pour le premier artiste ! Quel sujet d'une juste indignation ! Et vous croyez que votre audace téméraire restera impunie et que l'artiste suprême ne vengera pas son offense ?

Néanmoins, cela ne rend pas la chirurgie plastique illicite :

Pie XII dit (Discours au congrès national de chirurgie plastique ; 4 octobre 1958) : Lorsque le développement moderne de la chirurgie plastique demande sa pensée à la morale chrétienne, il ne fait que demander à quel degré des valeurs doit-on placer la beauté physique. La morale chrétienne répond qu'elle est un bien, mais corporel, ordonné à tout l'homme et, comme les autres biens du même genre, susceptible d'abus. Comme bien et don de Dieu, elle doit être estimée et soignée, mais sans exiger comme un devoir le recours à des moyens extraordinaires. Que l'on fasse l'hypothèse d'un individu qui demande à la chirurgie esthétique le perfectionnement de ses traits, déjà conformes aux canons de l'esthétique normale en excluant toute intention qui ne soit pas droite, tout risque pour la santé et toute autre répercussion contraire à la vertu, mais seulement — car il faut bien qu'il y ait une raison — à cause de l'estime de la perfection esthétique et de la satisfaction de posséder celle-ci. Quel sera le jugement de la morale chrétienne ? Ce désir ou acte, tel qu'il est présenté par l'hypothèse, n'est moralement en lui-même ni bon, ni mauvais, mais seules les circonstances, auxquelles en réalité aucun acte ne peut se soustraire, lui donneront la valeur morale de bien ou de mal, de licite ou d'illicite. Il en découle que la moralité des actes qui concernent la chirurgie esthétique dépend des circonstances concrètes des cas distincts. Dans l'évaluation morale de celles-ci, les principales conditions les plus pertinentes à la matière et décisives dans la vaste casuistique présentée par la chirurgie esthétique, sont les suivantes : que l'intention soit droite, que la santé générale du sujet soit à l'abri de risques notables, que les motifs soient raisonnables et proportionnés au « moyen extraordinaire » auquel on a recours. L'illicéité est évidente quand il s'agit par exemple d'une intervention risquée dans l'intention d'accroître son pouvoir de séduction et d'induire ainsi plus facilement les autres au péché ; ou exclusivement pour soustraire un coupable à la justice ; ou qui cause un dommage aux fonctions régulières des organes physiques ; ou qui soit voulue par pure vanité ou caprice de la mode. Au contraire, de nombreux motifs parfois légitiment ou même conseillent positivement l'intervention. Certaines difformités ou encore de simples imperfections sont des causes de troubles psychiques chez le sujet ou bien deviennent ou un obstacle aux relations sociales et familiales... D'autre part, si la réparation n'était pas possible, les maximes chrétiennes sont, dans leur richesse inépuisable, en mesure de suggérer les motifs et d'inspirer la force qui font tolérer avec sérénité les défauts physiques, permis par de mystérieux desseins divins. La beauté physique considérée de la sorte dans la lumière chrétienne et les conditions morales indiquées étant respectées, la chirurgie esthétique, loin de contrarier la volonté de Dieu, quand elle restitue la perfection à la plus grande œuvre de la création visible, l'homme, semble mieux la seconder et rendre à sa sagesse et à sa bonté le témoignage le plus évident... Mais il y a des circonstances dans lesquelles l'opérateur de chirurgie plastique effleure des conditions plus élevées d'ordre spirituel, dont il faut qu'il ait une pleine conscience, aussi doit-il avoir une préparation appropriée pour devenir également dans celles-ci presque un collaborateur de Dieu... En effet, comme cela Nous a été signalé, des phénomènes, parfois très graves, sont « causés par la connaissance qu'ont les malades des défauts physiques, dont ils sont affectés ». Il n'est pas rare que le chirurgien plastique rencontre des conditions de ce genre, caractérisées par des répercussions psychologiques, et elles sont même plus fréquentes que dans d'autres branches de la chirurgie... Ce sont des

phénomènes pour la plupart inobservés à leur origine, mais non moins certains et nuisibles, qui naissent d'un sentiment d'infériorité physique ou esthétique par rapport à des compagnons d'âge ou d'autres égaux ; un sentiment qui non seulement rend triste la vie de celui qui n'a pas la force morale pour le surmonter, mais qui tend à s'enraciner, à se fixer dans des complexes qui peuvent également conduire à de profondes anomalies du caractère et de la conduite jusqu'à la psychose et parfois (à Dieu ne plaise), au crime et au suicide. Au sujet de ces malades, le devoir de les assister peut revenir à beaucoup, du prêtre au médecin psychiatre jusqu'à l'ami. Aussi, quand la cause consiste en un défaut physique, que la chirurgie plastique est en mesure de supprimer, il n'est personne qui ne voie que l'intervention chirurgicale correspond non seulement à une indication médicale ou à une indication esthétique, mais aussi à un motif spirituel, suggéré par cette charité du Christ, qui s'étend à tous les éléments de la vie humaine, poussant, à l'exemple du divin Maître, à soulager toute douleur, même celles qui sont cachées, ignorées ou refoulées... Ce sont des phénomènes pour la plupart inobservés à leur origine, mais non moins certains et nuisibles, qui naissent d'un sentiment d'infériorité physique ou esthétique par rapport à des compagnons d'âge ou d'autres égaux ; un sentiment qui non seulement rend triste la vie de celui qui n'a pas la force morale pour le surmonter, mais qui tend à s'enraciner, à se fixer dans des complexes qui peuvent également conduire à de profondes anomalies du caractère et de la conduite jusqu'à la psychose et parfois (à Dieu ne plaise), au crime et au suicide. Au sujet de ces malades, le devoir de les assister peut revenir à beaucoup, du prêtre au médecin psychiatre jusqu'à l'ami. Aussi, quand la cause consiste en un défaut physique, que la chirurgie plastique est en mesure de supprimer, il n'est personne qui ne voie que l'intervention chirurgicale correspond non seulement à une indication médicale ou à une indication esthétique, mais aussi à un motif spirituel, suggéré par cette charité du Christ, qui s'étend à tous les éléments de la vie humaine, poussant, à l'exemple du divin Maître, à soulager toute douleur, même celles qui sont cachées, ignorées ou refoulées.

(La chirurgie plastique n'est pas un simple artifice comparable aux tatouages ou au maquillage. Lorsqu'une personne est profondément complexée par ce qu'elle considère comme des "imperfections", le chirurgien peut librement, en cet État catholique, pratiquer la chirurgie plastique afin de désarmer ce complexe, qui pourrait autrement mener à des conséquences plus graves, comme le suicide. Cependant, lorsque la chirurgie plastique est demandée par caprice, sans complexe alarmant, elle doit évidemment être refusée. Néanmoins, cela n'autorise en aucun cas les opérations dites de "changement de sexe", chose qui est impossible au regard de la nature humaine telle que Dieu l'a créée. Nous parlons ici d'autoriser une légère altération visant à soulager des complexes liés à l'apparence, et non une totale transformation contre-nature.)

Les personnes ne respectant pas la loi en usant de ces biens proscrits se verront leurs biens confisqués et détruits et devront s'acquitter d'une amende et, si cela est nécessaire, d'une fouille complète de leur domicile. En ce qui est de ceux faisant commerce de ces activités et de ces biens proscrits, leur matériel sera confisqué et détruit, puis nous les laisserons aller en paix, mais s'ils y sont repris une seconde fois, ils seront expulsés des terres de France.

Mais si les vices et les perversions nuisent au corps, sachez que, comme la drogue, l'alcoolisme et le tabagisme, ne peuvent pas être tolérés. Ainsi, vous avez le droit de boire et de fumer, mais vous n'avez pas le droit d'être ivre ou d'en être addict et de détruire votre corps avec. Ainsi, tout individu reconnu comme ayant une addiction à l'alcool ou au tabac devra être interdit d'achat, et s'ils ne peuvent vivre sans au point de se faire du mal ou de faire du mal aux autres, ils passeront quelque temps en monastère en guise de retraite spirituelle pour leur bien et pour faire pénitence.

Saint Thomas d'Aquin dit (IIa-IIae, q. 150, art. II) : L'ivresse volontaire est absolument un péché mortel.

Et en matière d'habit, il est bon qu'une femme porte la mantille ou un voile si elle le désire à l'extérieur, et obligatoirement à l'église : en blanc pour les femmes non mariées et en noir pour les femmes mariées. Et nous réclamons qu'elles portent des chaussettes s'étendant jusqu'aux genoux, qu'elles portent des jupes s'étendant jusqu'aux tibias, et que leurs bras, épaules et poitrines ne soient pas visibles. Et il en va de même pour les hommes : soyez pudiques, ne soyez pas torse nu dans la rue sous prétexte que vous êtes un homme. Lorsque vous souhaitez vous baigner, choisissez un endroit tranquille à la rivière ou à la plage, car la loi ne permet pas que des centaines d'inconnus occupent le même lieu de baignade, plage comme rivière, car ce seraient des lieux de nudité. Ainsi, femmes et hommes peuvent se baigner, mais doivent le faire hors de la vue des autres baigneurs de sexe différent ne faisant pas partie de leur famille proche.

1 Timothée 2, 9-12 : Pareillement, que les femmes, en vêtements décents, se parent avec pudeur et modestie, et non avec des cheveux frisés, ou de l'or, ou des habits somptueux ; mais comme il convient à des femmes qui font profession de piété par de bonnes œuvres. Que la femme écoute en silence et dans une entière soumission. Je ne permets point à la femme d'enseigner ni de dominer sur l'homme ; mais qu'elle garde le silence.

Saint Cyprien de Carthage dit (De la conduite des vierges) : Le Seigneur a dit : Vous ne pouvez faire un seul cheveu noir ou blanc (Mat., V) et vous voulez être plus fort que la parole divine ! Avec une audace et un mépris sacrilège, vous souillez vos cheveux. Fatal présage ! Vous leur donnez un reflet de l'enfer, et vous profanez votre tête, la partie la plus noble de votre corps. Nous lisons dans l'Apocalypse : Les cheveux du fils de l'homme étaient blancs comme la laine ou la neige (Apoc., II); et vous, vous détestez les cheveux blancs, vous repoussez la couleur qui est celle de la tête du Seigneur. Ne craignez-vous pas, je vous le demande, vous qui agissez ainsi, qu'au jour de la résurrection, votre créateur ne vous reconnaisse pas et que, lorsque vous vous avancerez pour recevoir la couronne promise, il ne vous exclue et ne vous repousse ? Ne craignez-vous pas, qu'avec la rigueur d'un censeur et d'un juge, il ne vous dise : Ce n'est pas là mon ouvrage; cette image n'est pas la mienne, tu as souillé ton corps par des couleurs menteuses, tu as donné à tes cheveux une teinte adultère, le mensonge a défiguré ton visage, il en a corrompu les traits; cette face n'est pas la tienne. Tu ne pourras pas voir Dieu, car tes yeux ne sont pas son œuvre, mais celle du démon... Que les femmes mariées n'invoquent pas trop le vain prétexte de plaire à leurs époux : en les donnant pour excuse, elles n'en feraient tout au plus que les complices d'une coupable faiblesse.

(Chers frères, dites à vos épouses : « Tu me plais davantage, en plaisant à Dieu. »)

Code de droit canonique de 1917 (can. 1262) : Il est souhaitable que les hommes et les femmes, dans les églises, soient groupés séparément, selon l'ancienne discipline... spécialement à la messe, soit à l'église, soit au dehors... les femmes doivent avoir la tête couverte et être vêtues modestement.

Sacrée Congrégation du Concile, 23 août 1928 : On ne peut considérer comme étant décent un vêtement dont le décolletage dépasse la largeur de deux doigts au-dessous de la naissance du cou; un vêtement dont les manches ne descendent pas au moins jusqu'aux coudes, et qui descend à peine au dessous des genoux. Indécents sont également les vêtements d'étoffes transparentes.

La Femme « émancipée » n'est qu'un instrument de plaisir !

Léon XIII dit (Arcanum Divinæ ; 10 février 1880) : Tout le monde sait, Vénérables Frères, quelle est la véritable origine du mariage. Les détracteurs de la foi chrétienne refusent d'admettre en cette matière la doctrine constante de l'Église. Ils veulent, depuis longtemps déjà, détruire la tradition de tous les peuples et de tous les siècles. Malgré leurs efforts, ils

n'ont pu, ni éteindre, ni affaiblir la force et l'éclat de la vérité. Nous rappelons donc des choses qui sont connues de tous et ne font doute pour personne. Après avoir, au sixième jour de la création, formé l'homme du limon de la terre, et après avoir envoyé sur sa face le souffle de vie, Dieu voulut lui adjoindre une compagne, qu'il tira merveilleusement du flanc de l'homme endormi. En agissant ainsi, Dieu voulut, dans sa très haute providence, que ce couple fût l'origine naturelle de tous les hommes et qu'il servît à la propagation du genre humain et à sa conservation dans tous les temps par une série ininterrompue de générations. Afin de répondre plus parfaitement aux très sages desseins de Dieu, cette union de l'homme et de la femme se présenta, dès ce temps-là, avec deux propriétés principales et nobles entre toutes, qui lui furent pour ainsi dire profondément imprimées et gravées, à savoir l'unité et la perpétuité. C'est ce que nous voyons déclaré et ouvertement confirmé dans l'Évangile par la divine autorité de Jésus-Christ. Selon l'affirmation qu'il fit aux Juifs et aux apôtres, le mariage, en vertu de son institution même, ne doit exister qu'entre deux personnes, c'est-à-dire entre l'homme et la femme : des deux il se forme comme une seule chair, et le lien nuptial est, de par la volonté de Dieu, si intimement et si fortement noué, qu'il n'est au pouvoir de personne de le délier ou de le rompre. L'homme s'attachera à son épouse, et ils seront deux en une seule chair. C'est pourquoi ils ne sont déjà plus deux, mais une seule chair. Que l'homme ne sépare donc point ce que Dieu a uni (Matth. XIX, 5-6). Cette forme de mariage, si excellente et si élevée, commença peu à peu à se corrompre et à disparaître chez les peuples païens. On la vit même se voiler et s'obscurcir jusque dans la race des Hébreux. Une coutume en effet s'était établie parmi eux, qui permettait à chaque homme d'avoir plus d'une femme. Plus tard Moïse, en raison de la dureté de leur cœur (Matth. XIX, 8), eut la condescendance de leur laisser la faculté de la répudiation. La voie fut ainsi ouverte au divorce. Quant à la société païenne, on peut à peine croire à quelle corruption, à quelle déformation le mariage y fut réduit, asservi qu'il était aux fluctuations des erreurs de chaque peuple et des plus honteuses passions. Toutes les nations oublièrent plus ou moins la notion et la véritable origine du mariage. On promulguait partout sur cet objet des lois qui semblaient dictées par des raisons d'État et n'étaient pas conformes aux prescriptions de la nature. Des rites solennels, inventés selon le caprice des législateurs, faisaient attribuer aux femmes, ou bien le nom honorable d'épouse, ou bien le nom honteux de concubine. On en était même arrivé à ce point que l'autorité des chefs de l'État décidait qui pouvait se marier et qui ne le pouvait pas ; car les lois étaient, en bien des points, contraires à l'équité et favorables à l'injustice. En outre, la polygamie, la polyandrie, le divorce furent cause que le lien nuptial se relâcha considérablement... Le mari acquérait sa femme comme une propriété et la répudiait souvent sans juste cause. Adonné à une licence indomptable et effrénée, il se permettait impunément de fréquenter les mauvais lieux et les courtisanes esclaves, comme si ce n'était pas la volonté déréglée, mais la dignité compromise, qui constituait le péché. Au milieu de ce déchaînement du libertinage de l'homme, rien n'était plus misérable que la femme. Elle était abaissée à ce point d'humiliation qu'elle était en quelque sorte considérée comme un simple instrument destiné à assouvir la passion ou à produire des enfants. On n'eut même pas honte de vendre et d'acheter les femmes à marier, ainsi que l'on fait pour les choses matérielles. Les lois donnaient, en outre, [au père] le pouvoir non seulement de conclure et de rompre à son gré les mariages de ses enfants, mais d'exercer sur eux-mêmes le droit barbare de vie ou de mort. Tous ces vices, toutes ces ignominies qui déshonoraient les mariages furent enfin supprimés et guéris par Dieu. Jésus-Christ voulant restaurer la dignité humaine et perfectionner les lois mosaïques, s'occupa du mariage avec une sollicitude toute particulière. En effet, il ennoblit par sa présence les noces de Cana en Galilée, et les rendit mémorables par le premier de ses miracles (Joan. II). Aussi le mariage semble-t-il avoir commencé à recevoir ce jour-là, en raison de ces circonstances, un nouveau caractère de sainteté. Ensuite il ramena le mariage à la noblesse de sa première origine. Il réprouva donc les mœurs des Juifs qui abusaient de la multiplicité des épouses et de la faculté de les répudier. Il voulut surtout que personne n'osât séparer ce que Dieu avait joint par un lien d'union perpétuelle... Les devoirs de chacun des deux époux furent nettement définis, leurs droits exactement fixés. Il faut qu'ils se souviennent toujours qu'ils se doivent

mutuellement le plus grand amour, une fidélité constante, une aide prompte et assidue. L'homme est le prince de la famille et le chef de la femme. Celle-ci cependant est la chair de sa chair et l'os de ses os. Comme telle, elle doit être soumise à son mari et lui obéir, non à la manière d'une esclave, mais d'une compagne. Ainsi l'obéissance qu'elle lui rend ne sera pas sans dignité ni sans honneur... Le droit du mariage fut établi égal entre tous et le même pour tous, par la suppression de l'ancienne distinction entre esclaves et hommes libres. Les droits du mari et de la femme devinrent semblables. Comme le disait Saint Jérôme, chez nous ce qui n'est pas permis aux femmes ne l'est pas non plus aux maris... Par suite des efforts de l'ennemi du genre humain, il y a des hommes qui, répudiant avec ingratitude les autres bienfaits de la Rédemption, méprisent ou méconnaissent tout à fait la restauration opérée et la perfection introduite dans le mariage. Ce fut la honte d'un certain nombre d'anciens d'avoir combattu le mariage en quelques-unes de ses prérogatives. Mais combien plus pernicieuse est la faute de ceux qui, à notre époque, veulent modifier de fond en comble la nature du mariage qui est parfaite et complète sous tous ses rapports et dans toutes ses parties ! La raison principale de ces attaques, c'est qu'imbus des opinions d'une fausse philosophie et livrés à des habitudes corrompues, de nombreux esprits ont avant tout l'horreur de la soumission et de l'obéissance. Ils travaillent donc avec acharnement à amener, non seulement les individus, mais encore les familles et toute la société humaine, à mépriser orgueilleusement la souveraineté de Dieu. Or, la source et l'origine de la famille et de la société humaine tout entière se trouvent dans le mariage. Ils ne peuvent donc souffrir en aucune façon qu'il soit soumis à la juridiction de l'Église. Bien plus, ils s'efforcent de le dépouiller de toute sainteté et de le faire entrer dans la petite sphère de ces choses instituées par l'autorité humaine, régies et administrées par le droit civil. En conséquence, ils attribuent aux chefs de l'État et refusent à l'Église tout droit sur les mariages ; ils affirment qu'elle n'a exercé autrefois un pouvoir de ce genre que par concession des princes, ou par usurpation. Ils ajoutent qu'il est temps désormais que les chefs d'État revendiquent énergiquement leurs droits et se mettent à régler librement tout ce qui concerne la matière du mariage. De là est venu ce qu'on appelle vulgairement le mariage civil. De là ces lois promulguées sur les cas d'empêchement de mariage ; de là ces sentences judiciaires sur les contrats de mariage, décidant s'ils sont valides ou non. Enfin nous voyons que tout pouvoir de légiférer ou de juger en cette matière a été si soigneusement enlevé à l'Église, qu'on ne tient plus aucun compte, ni de son autorité divine, ni des lois prudentes sous l'empire desquelles ont vécu pendant si longtemps les peuples qui reçurent avec la sagesse chrétienne la lumière de la civilisation. Cependant les rationalistes et tous ceux qui, professant avant tout le culte de l'État-Dieu, s'efforcent par ces mauvaises doctrines de jeter le trouble dans tous les peuples, ne peuvent échapper au reproche de fausser la vérité. En effet, le mariage a Dieu pour auteur... En effet, quoi de plus incroyable et de plus absurde que de prétendre que le Christ Notre-Seigneur ait reçu délégation du procureur de la province ou du roi des Juifs, pour condamner l'habitude invétérée de la polygamie et de la répudiation ! de même, que l'apôtre Saint Paul, lorsqu'il interdit les divorces et les mariages incestueux, ait agi par permission ou par mandat tacite de Tibère, de Caligula, de Néron ! On ne pourra jamais non plus persuader à un homme sain d'esprit, que toutes les lois de l'Église sur la sainteté et l'indissolubilité du mariage, sur les unions entre esclaves et femmes libres aient été promulguées après autorisation obtenue des empereurs romains. Ces ennemis déclarés du nom chrétien n'avaient rien de plus à cœur que de l'étouffer par la violence et le massacre.

Pie XI dit (Casti Connubii ; 31 décembre 1930) : Combien grande est la dignité de la chaste union conjugale, on le peut surtout reconnaître à ceci, Vénérables Frères, que le Christ, Notre-Seigneur, Fils du Père éternel, ayant pris la chair de l'homme déchu, ne s'est pas contenté d'inclure d'une façon particulière le mariage — principe et fondement de la société domestique et de la société humaine tout entière — dans. le dessein d'amour qui lui a fait entreprendre l'universelle restauration du genre humain : après l'avoir ramené à la pureté première de sa divine institution, il l'a élevé à la dignité d'un vrai et « grand » sacrement de la Loi nouvelle, et, en conséquence, il en a confié la discipline et toute la sollicitude à

l'Église son Épouse. Pour que, toutefois, cette rénovation du mariage produise dans toutes les nations du monde et dans celles de tous les temps ses fruits désirés, il faut d'abord que les intelligences humaines soient éclairées sur la vraie doctrine du Christ concernant le mariage ; il faut ensuite que les époux chrétiens, fortifiés dans leur faiblesse par le secours intérieur de la grâce divine, fassent concorder toute leur façon de penser et d'agir avec cette très pure loi du Christ, par où ils s'assureront à eux-mêmes et à leur famille le vrai bonheur et la paix. Mais lorsque, de ce Siège Apostolique, comme d'un, observatoire, Nos regards paternels embrassent l'univers entier, Nous constatons chez beaucoup d'hommes, avec l'oubli de cette restauration divine, l'ignorance totale d'une si haute sainteté du mariage. Vous le constatez aussi bien que Nous, Vénérables Frères, et Vous le déplorez avec Nous. On la méconnaît, cette sainteté, on la nie impudemment, ou bien encore, s'appuyant sur les principes faux d'une morale nouvelle et absolument perverse, on foule cette sainteté aux pieds. Ces erreurs extrêmement pernicieuses et ces mœurs dépravées ont commencé à se répandre parmi les fidèles eux-mêmes, et peu à peu, de jour en jour, elles tendent à pénétrer plus avant chez eux : aussi, à raison de notre office de Vicaire du Christ sur terre, de Notre Pastorat suprême et de Notre Magistère, Nous avons jugé qu'il appartenait à Notre mission apostolique d'élever la voix, afin de détourner des pâturages empoisonnés les brebis qui Nous ont été confiées, et, autant qu'il est en Nous, de les en préserver. Nous avons donc décidé de vous entretenir, Vénérables Frères, et, par vous, d'entretenir toute l'Église du Christ, et même le genre humain tout entier, de la nature du mariage chrétien, de sa dignité, des avantages et des bienfaits qui s'en répandent sur la famille et sur la société humaine elle-même, des très graves erreurs contraires à cette partie de la doctrine évangélique ; des vices contraires à la vie conjugale, enfin des principaux remèdes auxquels il faut recourir. Nous Nous attacherons, ce faisant, aux pas de Léon XIII, Notre prédécesseur d'heureuse mémoire, dont Nous faisons Nôtre et dont Nous confirmons par la présente Encyclique, l'Encyclique Arcanum sur le mariage chrétien, publiée par lui il y a cinquante ans : que si Nous Nous attachons davantage ici au point de vue des nécessités particulières de notre époque, Nous déclarons cependant que bien loin d'être tombés en désuétude, les enseignements de Léon XIII gardent leur pleine vigueur. Principe et fondement : La doctrine catholique du mariage. Et pour prendre Notre point de départ dans cette Encyclique même, qui est presque tout entièrement consacrée à prouver la divine institution du mariage, sa dignité de sacrement et son inébranlable perpétuité, rappelons d'abord ce fondement qui doit rester intact et inviolable : le mariage n'a pas été institué ni restauré par les hommes, mais par Dieu ; ce n'est point par les hommes, mais par l'auteur même de la nature et par le restaurateur de la nature, le Christ Notre-Seigneur, que le mariage a été muni de ses lois, confirmé, élevé ; par suite, ces lois ne sauraient dépendre en rien des volontés humaines, ni d'aucune convention contraire des époux eux-mêmes. Telle est la doctrine des Saintes Lettres, telle est la tradition constante de l'Église universelle, telle est la définition solennelle du Concile de Trente, qui, en empruntant les termes mêmes de la Sainte Écriture, enseigne et confirme que la perpétuelle indissolubilité du mariage, son unité et son immutabilité proviennent de Dieu son auteur. Mais, bien que le mariage, à raison de sa nature même, soit d'institution divine, la volonté humaine y a cependant sa part, qui est très noble : car chaque mariage particulier, en tant qu'il constitue l'union conjugale entre un homme et une femme déterminés, n'a d'autre origine que le libre consentement de chacun des deux époux ; cet acte libre de volonté, par lequel chacune des deux parties livre et reçoit le droit propre du mariage, est si nécessaire pour réaliser un mariage véritable que « nulle puissance humaine n'y pourrait suppléer ». Cette liberté, toutefois, porte seulement sur un point, savoir : si les contractants veulent effectivement entrer dans l'état de mariage, et s'ils le veulent avec telle personne ; mais la nature du mariage est absolument soustraite à la liberté de l'homme, en sorte que quiconque l'a une fois contracté se trouve du même coup soumis à ses lois divines et à ses exigences essentielles. Car le Docteur Angélique, dans ses considérations sur la fidélité conjugale et sur la procréation des enfants, remarque que, « dans le mariage, ces choses sont impliquées par la consentement conjugal même, et, en conséquence, si, dans le consentement qui fait le mariage, on formulait une condition qui leur fût contraire, il n'y aurait pas de mariage véritable ». L'union conjugale rapproche donc

tout dans un accord intime, les âmes plus étroitement que les corps ; ce n'est point un attrait sensible ni une inclination passagère des cœurs qui la détermine, mais une décision, délibérée et ferme des volontés : et cette conjonction des esprits, en vertu du décret divin, produit un lien sacré et inviolable. Cette nature propre et toute spéciale du contrat le rend irréductiblement différent des rapports qu'ont entre eux les animaux sous la seule impulsion d'un aveugle instinct naturel, où il n'y a ni raison ni volonté délibérée ; elle le rend totalement différent aussi de ces unions humaines instables, réalisées en dehors de tout lien véritable et honnête des volontés et qui n'engendrent aucun droit à vivre en commun. Il est donc manifeste que l'autorité légitime a le droit et qu'elle a même le devoir rigoureux d'interdire, d'empêcher, de punir les unions honteuses qui répugnent à la raison et à la nature ; mais comme il s'agit d'une chose qui résulte de la nature humaine elle-même, l'avertissement donné par Léon XIII, d'heureuse mémoire, n'est pas d'une vérité moins évidente : « Dans le choix du genre de vie, il n'est pas douteux que chacun a la liberté pleine et entière ou de suivre le conseil de Jésus-Christ touchant la virginité, ou de s'engager dans les liens du mariage. Aucune loi humaine ne saurait ôter à l'homme le droit naturel et primordial du mariage, ou limiter d'une façon quelconque ce qui est la fin principale de l'union conjugal établie dès le commencement par l'autorité de Dieu : Crescite et multiplicamini ». Ainsi l'union sainte du mariage véritable est constituée tout ensemble par la volonté divine et par la volonté humaine : c'est de Dieu que viennent l'institution même du mariage, ses fins, ses lois, ses biens ; ce sont les hommes — moyennant le don généreux qu'une créature humaine fait à une autre de sa propre personne pour toute la durée de sa vie, avec l'aide et la coopération de Dieu — qui sont les auteurs des mariages particuliers, auxquels sont liés les devoirs et les biens établis par Dieu. Au moment où Nous Nous préparons à exposer quels sont ces biens du mariage véritable, biens donnés par Dieu, Nous Nous rappelons les paroles du glorieux Docteur de l'Église que Nous célébrions récemment dans Notre Encyclique *Ad salutem*, publiée à l'occasion du XVe centenaire de sa mort : « Voilà tous les biens — dit Saint Augustin — qui font que le mariage est bon : les enfants, la foi conjugale, le sacrement ». Et l'on peut dire que la somme de toute la doctrine catholique sur le mariage chrétien est surabondamment contenue sous ces trois chefs : le saint Docteur le montre lui-même quand il dit : « Par la foi conjugale, on a en vue cette obligation qu'ont les époux de s'abstenir de tout rapport sexuel en dehors du lien conjugal ; dans les enfants, on a en vue le devoir, pour les époux, de les accueillir avec amour, de les nourrir avec sollicitude, de les élever religieusement dans le sacrement, enfin, on a en vue le devoir, qui s'impose aux époux, de ne pas rompre la vie commune, et l'interdiction, pour celui ou celle qui se sépare, de s'engager dans une autre union, fût-ce à raison des enfants. Telle est la loi du mariage où la fécondité de la nature trouve sa gloire, et le dévergondage de l'incontinence, son frein. » Parmi les biens du mariage, les enfants tiennent donc la première place. Et sans aucun doute, le Créateur même du genre humain, qui, dans sa bonté, a voulu se servir du ministère des hommes pour la propagation de la vie, nous a donné cet enseignement lorsque, en instituant le mariage dans le paradis terrestre, il a dit à nos premiers parents et, en même temps, à tous les, époux à venir : « Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. » C'est ce que Saint Augustin a très bien fait ressortir des paroles de l'apôtre Saint Paul à Timothée, en disant : « Que la procréation des enfants soit la raison du mariage, l'Apôtre en témoigne en ces termes : Je veux, déclare-t-il, que les jeunes filles se marient. Et comme pour répondre à cette question : Mais pourquoi ? il poursuit aussitôt : qu'elles procréent des enfants, qu'elles soient mères de famille. » (...) Si une mère vraiment chrétienne considère ces, choses, elle comprendra certainement que, dans un sens très élevé et plein de consolations, ces paroles de notre Rédempteur s'adressent à elle : « Lorsque la femme a engendré son enfant, elle cesse aussitôt de se rappeler ses souffrances, à cause de la joie qu'elle ressent, parce qu'un homme est né dans le monde », devenue supérieure à toutes les douleurs, à toutes les sollicitudes, à toutes les charges inséparables de son rôle maternel, ce sera bien plus justement et plus saintement que la matrone romaine, mère des Grecques, qu'elle se glorifiera dans le Seigneur d'une florissante couronne d'enfants. D'ailleurs, ces enfants, reçus de la main de Dieu avec empressement et reconnaissance, les deux époux les regarderont comme un talent qui leur a été confié par

Dieu, et qui ne doit pas être utilisé dans leur propre intérêt ni dans le seul intérêt terrestre de la société, mais qui devra au jour du jugement être restitué à Dieu avec le fruit qu'il aura dû produire. Le bien de l'enfant ne se termine pas, à coup sûr, au bienfait de la procréation ; il faut qu'il s'y en adjoigne un autre, contenu dans la bonne éducation de l'enfant... Un autre bien du mariage que nous avons relevé à la suite d'Augustin est celui de la foi conjugale, c'est-à-dire la fidélité mutuelle des époux... « Et moi je vous dis que quiconque arrête sur une femme des regards de concupiscence a déjà commis l'adultère dans son cœur. » Ces paroles de Notre-Seigneur ne peuvent être infirmées même par le consentement de l'autre conjoint ; elles promulguent, en effet, une loi divine et naturelle qu'aucune volonté humaine ne saurait enfreindre ou fléchir. Bien plus, afin que le bien de la fidélité conjugale resplendisse de tout son éclat, les rapports intimes entre les époux eux-mêmes doivent porter l'empreinte de la chasteté, en sorte que les époux se comportent en tout suivant la règle de la loi divine et naturelle, et qu'ils s'appliquent toujours à suivre la volonté très sage et très sainte de leur Créateur avec un sentiment profond de respect pour l'œuvre de Dieu. Cette foi de la chasteté, comme Saint Augustin l'appelle très justement, s'épanouira plus aisément et avec plus d'attrait et de beauté morale, dans le rayonnement d'une autre influence des plus excellentes : celle de l'amour conjugal qui pénètre tous les devoirs de la vie conjugale et qui tient dans le mariage chrétien une sorte de primauté de noblesse : « Car la fidélité conjugale requiert que l'homme et la femme soient unis par un amour particulier, par un saint et pur amour ; ils ne doivent pas s'aimer à la façon des adultères, mais comme le Christ a aimé l'Église : c'est cette règle que l'apôtre a prescrite quand il a dit : « Époux, aimez vos épouses comme le Christ a aimé son Église » ; et le Christ a assurément enveloppé son Église d'une immense charité, non pour son avantage personnel, mais en se proposant uniquement l'utilité de son épouse. » Nous disons donc : « la, charité », non pas fondée sur une inclination purement charnelle, et bien vite dissipée, ni bornée à des paroles affectueuses, mais résidant dans les sentiments intimes du cœur, et aussi — car l'amour se prouve par les œuvres — manifestée par l'action extérieure. Cette action, dans la société domestique, ne comprend pas seulement l'appui mutuel : elle doit viser plus haut — et ceci doit même être son objectif principal, — elle doit viser à ce que les époux s'aident réciproquement à former et à perfectionner chaque jour davantage en eux l'homme intérieur : leurs rapports quotidiens les aideront ainsi à progresser jour après jour dans la pratique des vertus, à grandir surtout dans la vraie charité envers Dieu et envers le prochain, cette charité ou se résume en définitive « toute la Loi et les Prophètes ». Car enfin, dans n'importe quelle condition et n'importe quel état de vie honnête, tous peuvent et tous doivent imiter l'exemplaire parfait de toute sainteté que Dieu a présenté aux hommes dans la personne de Notre-Seigneur, et, avec l'aide de Dieu, parvenir au faite de la perfection chrétienne, comme le prouve l'exemple de tant de Saints. Dans cette mutuelle formation intérieure des époux, et dans cette application assidue à travailler à leur perfection réciproque, on peut voir aussi, en toute vérité, comme l'enseigne le Catéchisme Romain, la cause et la raison première du mariage si l'on ne considère pas strictement dans le mariage l'institution destinée à la procréation et à l'éducation des enfants, mais, dans un sens plus large, une mise en commun de toute la vie, une intimité habituelle, une société. Cette même charité doit harmoniser tout le reste des droits et des devoirs des époux : et ainsi, ce n'est pas seulement la loi de justice, c'est la règle de la charité qu'il faut reconnaître dans ce mot de l'Apôtre : « Que le mari rende à la femme son dû ; et pareillement, la femme à son mari. » Enfin, la société domestique ayant été bien affermie par le lien de cette charité, il est nécessaire d'y faire fleurir ce que Saint Augustin appelle l'ordre de l'amour. Cet ordre implique et la primauté du mari sur sa femme et ses enfants, et la soumission empressée de la femme ainsi que son obéissance spontanée, ce que l'Apôtre recommande en ces termes : « que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur ; parce que l'homme est le chef de la femme comme le Christ est le Chef de l'Église. » Cette soumission, d'ailleurs, ne nie pas, elle n'abolit pas la liberté qui revient de plein droit à la femme, tant à raison de ses prérogatives comme personne humaine, qu'à raison de ses fonctions si nobles d'épouse, de mère et de compagne ; elle ne lui commande pas de se plier à tous les désirs de son mari, quels qu'ils soient, même à ceux qui pourraient être peu conformes à la raison ou bien à la dignité de

l'épouse ; elle n'enseigne pas que la femme doive être assimilée aux personnes que dans le langage du droit on appelle des « mineurs », et auxquelles, à cause de leur jugement insuffisamment formé, ou de leur impéritie dans les choses humaines, on refuse d'ordinaire le libre exercice de leurs droits, mais elle interdit cette licence exagérée qui néglige le bien de la famille ; elle ne veut pas que, dans le corps moral qu'est la famille, le cœur soit séparé de la tête, au très grand détriment du corps entier et au péril — péril très proche — de la ruine. Si, en effet, le mari est la tête, la femme est le cœur, et, comme la premier possède la primauté du gouvernement, celle-ci peut et doit revendiquer comme sienne cette primauté de l'amour. Au surplus, la soumission de la femme à son mari peut varier de degré, elle peut varier dans ses modalités, suivant les conditions diverses des personnes, des lieux et des temps ; bien plus, si le mari manque à son devoir, il appartient à la femme de le suppléer dans la direction de la famille. Mais, pour ce qui regarde la structure même de la famille et sa loi fondamentale, établie et fixée par Dieu, il n'est jamais ni nulle part permis de les bouleverser ou d'y porter atteinte. Sur cet ordre qui doit être observé entre la femme et son mari, Notre prédécesseur d'heureuse Mémoire, Léon XIII, donne, dans l'Encyclique sur le mariage chrétien, que Nous avons rappelée, ces très sages enseignements : « L'homme est le prince de la famille et le chef de la femme ; celle-ci, toutefois, parce qu'elle est, par rapport à lui, la chair de sa chair et l'os de ses os, sera soumise, elle obéira à son mari, non point à la façon d'une servante, mais comme une associée ; et ainsi, son obéissance ne manquera ni de beauté ni de dignité. Dans celui qui, commande et dans celle qui obéit — parce que le premier reproduit du Christ, et la seconde l'image de l'Église, — la charité ne devra jamais cesser d'être la régulatrice de leur devoir respectif. » Le bien de la fidélité conjugale comprend donc : l'unité, la chasteté, une digne et noble obéissance ; autant de vocables qui forment les bienfaits de l'union conjugale, qui ont pour effet de garantir et de promouvoir la paix, la dignité et le bonheur du mariage... Cependant, l'ensemble de tant de bienfaits se complète et se couronne par ce bien du mariage chrétien, que, citant Saint Augustin, Nous avons appelé sacrement, par où sont indiquées et l'indissolubilité du lien conjugal et l'élévation que le Christ a faite du contrat — en le consacrant ainsi — au rang de signe efficace de la grâce. Et tout d'abord, pour ce qui regarde l'indissolubilité du contrat nuptial, le Christ lui-même y insiste quant il dit : « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare point » ... Cette inviolable fermeté, dans une mesure d'ailleurs inégalé, et qui n'atteint pas toujours une aussi complète perfection, convient cependant à tous les vrais époux, car la parole du Seigneur : Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare point, a été dite du mariage de nos premiers parents, c'est-à-dire du prototype de tout mariage à venir, et elle s'applique en conséquence à tous les vrais mariages. Sans doute, avant le Christ, cette sublimité et cette sévérité de la loi primitive fut tempérée à ce point que Moïse permit aux membres de son peuple, à cause de la dureté de leur cœur, de faire, pour certaines causes déterminées, l'acte de répudiation ; mais le Christ, en vertu de sa suprême puissance de législateur, a révoqué cette permission d'une plus grande licence, et il a restauré en son intégrité la loi primitive, par ces paroles qui ne devront jamais être oubliées : « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare point. » C'est pourquoi Pie VI, d'heureuse mémoire, écrivait avec une grande sagesse à l'évêque d'Eger : « Par où il est évident que même dans l'état de nature, et, en tout cas, bien avant d'être élevé à la dignité d'un sacrement proprement dit, le mariage a été divinement institué de manière à impliquer un lien perpétuel et indissoluble, qu'aucune loi civile ne peut plus dénouer ensuite. C'est pourquoi, bien que le mariage puisse exister sans le sacrement — c'est le cas du mariage entre infidèles, — il doit, même alors, puisqu'il est un mariage véritable, garder — et il garde, en effet — ce caractère de lien perpétuel qui, depuis l'origine, est de droit divin, tellement inhérent au mariage qu'aucune puissance politique n'a de prise sur lui. Aussi bien, quel que soit le mariage que l'on dit contracté, ou bien ce mariage est contracté en effet de façon à être effectivement un mariage véritable, et alors il comportera ce lien perpétuel inhérent, de droit divin, à tout vrai mariage ; ou bien on le suppose contracté sans ce lien perpétuel, et alors ce n'est pas un mariage, mais une union illicite incompatible comme telle avec la loi divine : union dans laquelle, en conséquence, on ne peut ni s'engager ni demeurer. » Que si cette indissolubilité semble être soumise à une exception, très rare d'ailleurs comme dans

les mariages naturels contractés entre seuls infidèles, ou si cette exception se vérifie en des mariages consentis entre chrétiens — ces derniers mariages consentis sans doute, mais non encore consommés, — cette exception ne dépend pas de la volonté des hommes ni d'aucun pouvoir purement humain, mais du droit divin, dont seule l'Église du Christ est la gardienne et l'interprète. Aucune faculté de ce genre, toutefois, pour aucun motif, ne pourra jamais s'appliquer à un mariage chrétien contracté et consommé. Dans un mariage pareil, le pacte matrimonial a reçu son plein achèvement, et du même coup, de par la volonté de Dieu, la plus grande stabilité et la plus grande indissolubilité y resplendissent et aucune autorité des hommes ne pourra y porter atteinte. Si nous voulons scruter avec respect la raison intime de cette divine volonté, nous la trouverons facilement, Vénérables Frères, dans la signification mystique du mariage chrétien, qui se vérifie pleinement et parfaitement dans le mariage consommé entre fidèles. Au témoignage, en effet, de l'Apôtre, dans son Épître aux Éphésiens que nous avons rappelée au début de cette Encyclique, le mariage des chrétiens reproduit la très parfaite union qui règne entre le Christ et l'Église : « Ce sacrement est grand, je vous le dis, dans le Christ et dans l'Église. » Cette union, aussi longtemps que le Christ vivra, et que l'Église vivra par lui, ne pourra jamais être dissoute par aucune séparation. Enseignement que Saint Augustin nous donne formellement en ces termes : « C'est ce qui se passe dans l'union du Christ avec son Église : éternellement vivants l'un et l'autre, aucun divorce ne pourra jamais les séparer. La considération de ce sacrement est si grande dans la cité de notre Dieu, c'est-à-dire dans l'Église du Christ, que lorsque des fidèles ont contracté mariage, dans le but d'avoir des enfants, il n'est plus permis de laisser la femme, même stérile, pour en épouser une autre féconde. Que si quelqu'un le fait, il ne sera pas condamné sans doute par la loi de ce siècle, où, moyennant la répudiation, il est concédé que, sans délit, on convole à de nouvelles noces, chose que le saint législateur Moïse avait, lui aussi, permise aux Israélites — au témoignage du Seigneur — à cause de la dureté de leurs cœurs ; mais, suivant la loi de l'Évangile, celui qui se comporte de la sorte est coupable d'adultère, comme sa femme le sera aussi si elle en épouse un autre. » Combien nombreux et précieux, d'ailleurs, sont les biens qui découlent de l'indissolubilité matrimoniale, il suffit, pour s'en rendre compte, de considérer, même superficiellement, soit le bien des époux et de leurs enfants, soit le salut de la société humaine. Et, premièrement les époux ont, dans cette stabilité, le gage certain de la pérennité, que réclame au plus haut point, — par leur nature même, l'acte généreux par lequel ils livrent leur propre personne, et l'intime association de leurs cœurs, puisque la vraie charité ne connaît pas de fin. Elle constitue en outre pour la chasteté un rempart contre les tentations d'infidélité s'il s'en présente intérieurement ou extérieurement. La crainte anxieuse qu'au temps de l'adversité ou de la vieillesse l'autre époux ne s'en aille perd toute raison d'être, et c'est une paisible certitude qui la remplace. Il est pareillement pourvu ainsi d'une façon excellente à la sauvegarde de la dignité chez chacun des deux époux et à l'aide mutuelle qu'ils se doivent : le lien indissoluble qui dure toujours ne cesse de les avertir que ce n'est pas en vue de biens périssables, ni pour assouvir la cupidité, mais pour se procurer réciproquement des biens plus hauts et perpétuels qu'ils ont contracté cette union nuptiale que, seule, la mort pourra rompre. Il en va de même pour la tutelle et l'éducation des enfants, qui doit se prolonger durant de nombreuses années : cette tâche comporte des charges lourdes et prolongées qu'il est plus facile aux parents de porter en unissant leurs forces. Il n'en résulte pas de moindres bienfaits pour toute la société humaine. L'expérience, en effet, nous enseigne que l'inébranlable indissolubilité conjugale est une source abondante d'honnêteté et de moralité ; là où cet ordre est conservé, la félicité et le salut de l'État sont en sécurité : car la cité est ce que la font les familles et les hommes dont elle est formée, comme le corps est formé des membres. C'est donc rendre un précieux service, tant au bien privé des époux et de leurs enfants qu'au bien public de la société humaine, que de défendre énergiquement l'inviolable indissolubilité du mariage... comme Saint Augustin l'enseigne, de même que, par le baptême et l'ordre, l'homme est appelé et aidé soit à mener une vie chrétienne, soit à remplir le ministère sacerdotal, et que le secours de ces sacrements ne lui fera jamais défaut, de même, ou peu s'en faut (bien que ce ne soit point par un caractère sacramental), les fidèles qui ont été une fois unis par le lien du mariage ne peuvent plus jamais être privés du secours

et du lien sacramentels. Bien plus, comme l'ajoute le même Saint Docteur, devenus adultères, ils traînent avec eux ce lien sacré, non certes pour la gloire de la grâce désormais, mais pour l'opprobre du crime, « de même que l'âme apostate, même après avoir perdu la foi, ne perd pas, en brisant son union avec le Christ, le sacrement de la foi, qu'elle a reçu avec l'eau régénératrice du baptême » ... Tandis que Nous considérons toute cette splendeur de la chaste union conjugale, il Nous est d'autant plus douloureux de devoir constater que cette divine institution, de nos jours surtout, est souvent méprisée et, un peu partout, répudiée. Ce n'est plus, en effet, dans le secret ni dans les ténèbres, mais au grand jour, que, laissant de côté toute pudeur, on foule aux pieds ou l'on tourne en dérision la sainteté du mariage, par la parole et par les écrits, par les représentations théâtrales de tout genre, par les romans, les récits passionnés et légers, les projections cinématographiques, les discours radiophonés, par toutes les inventions les plus récentes de la science. on y exalte au contraire les divorces, les adultères et les vices les plus ignominieux, et, si on ne va pas jusqu'à les exalter, on les y peint sous de telles couleurs qu'ils paraissent innocentés de toute faute et de toute infamie. Les livres mêmes ne font point défaut, que l'on ne craint pas de représenter comme des ouvrages scientifiques, mais qui, en réalité, n'ont souvent qu'un vernis de science, pour se frayer plus aisément la route. Les doctrines qu'on y préconise sont celles qui se propagent à son de trompe comme des merveilles de l'esprit moderne — c'est-à-dire de cet esprit qui, déclare-t-on, uniquement préoccupé de la vérité, s'est émancipé de tous les préjugés d'autrefois, et qui renvoie et relègue aussi parmi ces opinions périmées la doctrine chrétienne traditionnelle du mariage. Et, goutte à goutte, cela s'insinue dans toutes les catégories d'hommes, riches et pauvres, ouvriers et maîtres, savants et ignorants, célibataires et personnes mariées, croyants et impies, adultes et jeunes gens ; à ces derniers surtout, comme à des proies plus faciles à prendre, les pires embûches sont dressées. Tous les auteurs de ces doctrines nouvelles ne se laissent pas entraîner jusqu'aux extrêmes conséquences de la passion effrénée : il en est qui, s'efforçant de s'arrêter à mi-route, pensent qu'il faut seulement en quelques préceptes de la loi divine et naturelle concéder quelque chose à notre temps. Mais ceux-là aussi, plus ou moins inconsciemment, sont les émissaires du pire des ennemis qui s'efforce sans cesse de semer la zizanie au milieu du froment. C'est pourquoi, Nous que le Père de famille a préposé à la garde de son champ, Nous que presse le devoir sacré de ne pas laisser étouffer la bonne semence par les mauvaises herbes, Nous considérons comme dites à Nous-même par l'Esprit-Saint les paroles si graves par lesquelles l'apôtre. Paul exhortait son cher Timothée : « Mais toi, veille... Remplis ton ministère. Prêche la parole, insiste à temps, à contre-temps, raisonne, menace, exhorte en toute patience et en toute doctrine. » Si l'on veut échapper aux embûches de l'ennemi, il faut tout d'abord les mettre à nu, et il est souverainement utile de dénoncer ses perfidies à ceux qui ne les soupçonnent pas : Nous préférierions à coup sûr ne point même nommer ces iniquités, « comme il convient aux saints », mais pour le bien et le salut des âmes, il Nous est impossible de les taire tout à fait. Pour commencer, en conséquence, par les sources de ces maux, leur racine principale est dans leur théorie sur le mariage, qui n'aurait pas été institué par l'Auteur de la nature, ni élevé par Notre-Seigneur à la dignité d'un vrai sacrement, mais qui aurait été inventé par les hommes. Dans la nature et dans ses lois, les uns assurent qu'ils n'ont rien trouvé qui se rapporte au mariage, mais qu'ils y ont seulement observé la faculté de procréer la vie et une impulsion véhémement à satisfaire cet instinct ; d'autres reconnaissent que la nature humaine décèle certains commencements et comme des germes du vrai mariage en ce sens que si les hommes ne s'unissaient point par un lien stable, il n'aurait pas été bien pourvu à la dignité des époux, ni à la propagation et à l'éducation des générations humaines. Ceux-ci n'en enseignent pas moins que le mariage lui-même va bien au delà de ces germes, et qu'en conséquence, sous l'action de causes diverses, il a été inventé par le seul esprit des hommes, qu'il a été institué par la seule volonté des hommes. Combien profonde est leur erreur à tous, et combien ignominieusement ils s'écarteront de l'honnêteté, on l'a déjà constaté par ce que Nous avons exposé en cette Encyclique touchant l'origine et la nature du mariage, ses fins et les biens qui lui sont attachés. Quant au venin de ces théories, il ressort des conséquences que leurs partisans en déduisent eux-mêmes : les lois, les institutions et les mœurs qui doivent régir

le mariage, étant issues de la seule volonté des hommes, ne seraient aussi soumises qu'à cette seule volonté, elles peuvent donc, elles doivent même, au gré des hommes, et suivant les vicissitudes humaines, être promulguées, être changées, être abrogées. La puissance génératrice, justement parce qu'elle est fondée sur la nature même, est plus sacrée et va bien plus loin que le mariage : elle peut donc s'exercer aussi bien en dehors du mariage qu'à l'intérieur du foyer conjugal, elle le peut même sans tenir compte des fins du mariage, et ainsi la honteuse licence de la prostituée jouirait presque des mêmes droits que l'on reconnaît à la chaste maternité de l'épouse légitime. Appuyés sur ces principes, certains en sont arrivés à imaginer de nouveaux genres d'union, appropriées, suivant eux, aux conditions présentes des hommes et des temps : ils veulent y voir autant de nouvelles espèces de mariages : le mariage temporaire, le mariage à l'essai, le mariage amical, qui réclame pour lui la pleine liberté et tous les droits du mariage, après en avoir éliminé toutefois le lien indissoluble et en avoir exclu les enfants, jusqu'au moment, du moins, où les parties auraient transformé leur communauté et leur intimité de vie en un mariage de plein droit. Bien plus, il en est qui veulent et qui réclament que ces monstruosité soient consacrées par les lois ou soient tout au moins excusées par les coutumes et les institutions publiques des peuples, et ils ne paraissent pas même soupçonner que des choses pareilles n'ont rien assurément de cette culture moderne dont ils se glorifient si fort, mais qu'elles sont d'abominables dégénérescences qui, sans aucun doute, abaisseraient les nations civilisées elles-mêmes jusqu'aux usages barbares de quelques peuplades sauvages. Mais pour aborder en détail l'exposé de ce qui s'oppose à chacun des biens du mariage, il faut commencer par les enfants, que beaucoup osent nommer une charge fastidieuse de la vie conjugale : à les en croire, les époux doivent avec soin s'épargner cette charge, non point, d'ailleurs, par une vertueuse continence (permise dans le Mariage aussi, quand les deux époux y consentent), mais en viciant l'acte de la nature. Les uns revendiquent le droit à cette criminelle licence, parce que, ne supportant point les enfants, ils désirent satisfaire la seule volupté sans aucune charge ; d'autres, parce qu'ils ne peuvent, disent-ils, ni garder la continence, ni — à raison de leurs difficultés personnelles, ou de celles de la mère, ou de leur condition familiale — accueillir des enfants. Mais aucune raison assurément, si grave soit-elle, ne peut faire que ce qui est intrinsèquement contre nature devienne conforme à la nature et honnête. Puisque l'acte du mariage est, par sa nature même, destiné à la génération des enfants, ceux qui, en l'accomplissant, s'appliquent délibérément à lui enlever sa force et son efficacité, agissent contre la nature ; ils font une chose honteuse et intrinsèquement déshonnête. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir les Saintes Écritures attester que la divine Majesté déteste au plus haut point ce forfait abominable, et qu'elle l'a parfois puni de mort, comme le rappelle saint Augustin : « Même avec la femme légitime, l'acte conjugal devient illicite et honteux dès lors que la conception de l'enfant y est évitée. C'est ce que faisait Onan, fils de Judas, ce pourquoi Dieu l'a mis à mort. » En conséquence, comme certains, s'écartant manifestement de la doctrine chrétienne telle qu'elle a été transmise depuis le commencement, et toujours fidèlement gardée, ont jugé bon récemment de prêcher d'une façon retentissante, sur ces pratiques, une autre doctrine, l'Église catholique, investie par Dieu même de la mission d'enseigner et de défendre l'intégrité des mœurs et l'honnêteté, l'Église catholique, debout au milieu de ces ruines morales, afin de garder la chasteté du lien nuptial à l'abri de cette honteuse déchéance, se montrant ainsi l'envoyée de Dieu, élève bien haut la voix par Notre bouche, et elle promulgue de nouveau : que tout usage du mariage, quel qu'il soit, dans l'exercice duquel l'acte est privé, par l'artifice des hommes, de sa puissance naturelle de procréer la vie, offense la loi de Dieu et la loi naturelle, et que ceux qui auront commis quelque chose de pareil se sont souillés d'une faute grave. C'est pourquoi, en vertu de Notre suprême autorité et de la charge que Nous avons de toutes les âmes, Nous avertissons les prêtres qui sont attachés au ministère de la confession et tous ceux qui ont charge d'âmes, de ne point laisser dans l'erreur touchant cette très grave loi de Dieu les fidèles qui leur sont confiés, et bien plus encore de se prémunir eux-mêmes contre les fausses opinions de ce genre, et de ne pactiser en aucune façon avec elles. Si d'ailleurs un confesseur, ou un pasteur des âmes — ce qu'à Dieu ne plaise — induisait en ces erreurs les fidèles qui lui sont confiés, ou si du moins, soit par une

approbation, soit par un silence calculé, il les y confirmait, qu'il sache qu'il aura à rendre à Dieu, le Juge suprême, un compte sévère de sa prévarication ; qu'il considère comme lui étant adressées ces paroles du Christ : « Ce sont des aveugles, et ils sont les chefs des aveugles ; or, si un aveugle conduit un aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse. » Pour ce qui concerne les motifs allégués pour justifier le mauvais usage du mariage, il n'est pas rare — pour taire ceux qui sont honteux — que ces motifs soient feints ou exagérés. Néanmoins, l'Église, cette pieuse Mère, comprend, en y compatissant, ce que l'on dit de la santé de la mère et du danger qui menace sa vie. Et qui ne pourrait y réfléchir sans s'émouvoir de pitié ? qui ne concevrait la plus haute admiration pour la mère qui s'offre elle-même, avec un courage héroïque, à une mort presque certaine pour conserver la vie à l'enfant une fois conçu ? Ce qu'elle aura souffert pour remplir pleinement le devoir naturel, Dieu seul ; dans toute sa richesse et toute sa miséricorde, pourra le récompenser, et il le fera sûrement dans une mesure non seulement pleine, mais surabondante... Pareillement Nous sommes touché au plus intime du cœur par le gémissement de ces époux qui, sous la pression d'une dure indigence, éprouvent la plus grande difficulté à nourrir leurs enfants. Mais il faut absolument veiller à ce que les funestes conditions des choses matérielles ne fournissent pas l'occasion à une erreur bien plus funeste encore. Aucune difficulté extérieure ne saurait surgir qui puisse entraîner une dérogation à l'obligation créée par les commandements de Dieu qui interdisent les actes intrinsèquement mauvais par leur nature même ; dans toutes les conjonctures, les époux peuvent toujours, fortifiés par la grâce de Dieu, remplir fidèlement leur devoir, et préserver leur chasteté conjugale de cette tache honteuse ; telle est la vérité inébranlable de la pure foi chrétienne, exprimée par le magistère du Concile de Trente : « Personne ne doit prononcer ces paroles téméraires, interdites sous peine d'anathème, par les Pères : qu'il est impossible à l'homme justifié d'observer les préceptes de Dieu. Car Dieu ne commande pas de choses impossibles, mais en commandant il vous avertit de faire ce que vous pouvez et de demander ce que vous ne pouvez pas, et il vous aide à le pouvoir ». Cette même doctrine a été, de nouveau, solennellement confirmée par l'Église dans la condamnation de l'hérésie janséniste, qui avait osé proférer contre la bonté de Dieu, ce blasphème : « Certains préceptes de Dieu sont impossibles à observer par des hommes justes, en dépit de leur volonté et de leurs efforts, étant données leurs forces présentes : il leur manque aussi la grâce par ou cette observation deviendrait possible. » ... Mais, pour en venir à un autre chef d'erreurs, qui concerne la foi conjugale, tout péché contre l'enfant a pour conséquence que l'on pêche aussi ; d'une certaine façon, contre la fidélité conjugale, ces deux biens du mariage étant étroitement liés entre eux. Mais, en outre, il faut compter autant de chefs d'erreurs et de déformations vicieuses contre la fidélité conjugale, que cette même foi conjugale comprend de vertus domestiques : la chaste fidélité des deux époux, l'honnête subordination de la femme à son mari ; enfin, une ferme et vraie charité entre eux. Ils altèrent donc premièrement la foi conjugale, ceux qui pensent qu'il faut condescendre aux idées et aux mœurs d'aujourd'hui sur une amitié fausse et non exempte de faute avec des tierces personnes ; qui réclament que l'on concède aux époux une plus grande licence de sentiment et d'action dans ces relations extérieures, d'autant plus (à leur sens) que beaucoup ont un tempérament sexuel auquel ils ne peuvent satisfaire dans les limites étroites du mariage monogame. Aussi la rigidité morale des époux honnêtes, qui condamne et réprouve toute affection et tout acte sensuel avec une tierce personne, leur apparaît-elle comme une étroitesse surannée d'esprit et de cœur, ou comme une abjecte et vile jalousie. C'est pourquoi ils veulent que l'on considère comme tombées en désuétude ou qu'à coup sûr on les y fasse tomber, toutes les lois pénales qui ont été portées pour maintenir la fidélité conjugale. Le noble cœur des époux chaste n'a besoin que d'écouter la voix de la nature pour répudier et pour réprouver ces théories, comme vaines et honteuses ; et cette voix de la nature trouve assurément une approbation et une confirmation tant dans ce commandement de Dieu : « Tu ne commettras point l'adultère », que dans la parole du Christ : « Quiconque arrête sur la femme des regards de concupiscence a déjà commis l'adultère dans son cœur. » Nulle habitude humaine, aucun exemple dépravé, aucune apparence de progrès de l'humanité, ne pourront jamais infirmer la force de ce précepte divin. Car de même que le seul et unique « Jésus-

Christ qui était hier et qui est aujourd'hui sera toujours dans les siècles des siècles », de même la seule et unique doctrine du Christ demeure, dont ne passera pas même une virgule jusqu'à ce que tout s'accomplisse. Les mêmes maîtres d'erreurs qui ternissent l'éclat de la fidélité et de la chasteté nuptiales n'hésitent pas à attaquer la fidèle et honnête subordination de la femme à son mari. Nombre d'entre eux poussent l'audace jusqu'à parler d'une indigne servitude d'un des deux époux à l'autre ; ils proclament que tous les droits sont égaux entre époux ; estimant ces droits violés par la « servitude » qu'on vient de dire, ils prêchent orgueilleusement une émancipation de la femme, déjà accomplie ou qui doit l'être. Ils décident que cette émancipation doit être triple, qu'elle doit se réaliser dans le gouvernement de la vie domestique, dans l'administration des ressources familiales, dans la faculté d'empêcher ou de détruire la vie de l'enfant, et ils l'appellent sociale, économique, physiologique : physiologique, car ils veulent que les femmes soient à leur gré affranchies des charges conjugales et maternelles de l'épouse (ce qui n'est pas émancipation, mais crime détestable, Nous l'avons suffisamment montré) ; économique ils entendent par là que la femme, même à l'insu de son mari, et contre sa volonté, puisse librement avoir ses affaires, les gérer, les administrer, sans se soucier autrement. de ses enfants, de son mari et de toute sa famille ; Sociale enfin : et par là ils enlèvent à la femme les soins domestiques, ceux des enfants et ceux de la famille, pour que, ceux là négligés, elle puisse se livrer à son génie naturel, se consacrer aux affaires et occuper des charges, même les charges publiques. Mais ce n'est pas là, une vraie émancipation de la femme, et ce n'est pas là non plus cette digne liberté conforme à la raison, qui est due à la noble tâche de la femme et de l'épouse chrétienne ; c'est bien plutôt une corruption de l'esprit de la femme et de la dignité maternelle, un bouleversement aussi de toute la famille, par où le mari est privé de sa femme, les enfants de leur mère, la maison et la famille tout entière d'une gardienne toujours vigilante. Bien plus, c'est au détriment de la femme elle-même que tourne cette fausse liberté et cette égalité non naturelle avec son mari ; car si la femme descend de ce siège vraiment royal où elle a été élevée par l'Évangile dans l'intérieur des murs domestiques, elle sera bien vite réduite à l'ancienne servitude (sinon en apparence, du moins en réalité) et elle deviendra — ce qu'elle était chez les païens — un pur instrument de son mari. Mais, quant à cette égalité des droits qui est si exaltée et que l'on réclame si vivement, il faut la reconnaître dans les choses qui sont propres à la personne et à la dignité humaines, qui accompagnent le pacte nuptial et qui sont impliquées par la vie conjugale ; en ces choses-là, chacun des deux époux jouit assurément des mêmes droits et il est tenu à la même obligation ; dans les autres choses, une certaine inégalité et une juste proportion sont nécessaires, celles qu'exigent le bien de la famille ou l'unité et la stabilité nécessaires d'une société domestique ordonnée. Si parfois, cependant, les conditions sociales et économiques de la femme mariée doivent se modifier en quelque manière, à cause du changement qui s'est introduit dans la forme et les usages des relations humaines, il appartient aux pouvoirs publics d'adapter les droits civils de la femme aux nécessités et aux besoins de notre époque, en tenant compte de ce qu'exigent le tempérament différent du sexe féminin, l'honnêteté des mœurs, le bien commun de la famille, et pourvu que l'ordre essentiel de la société domestique soit sauvegardé : cet ordre a été institué par une autorité plus haute que l'autorité humaine, savoir par l'autorité et la sagesse divines, et ni les lois de l'État ni le bon plaisir des particuliers ne sauraient le modifier. Mais les ennemis les plus récents de l'union conjugale vont plus loin encore : à l'amour véritable et solide, fondement du bonheur conjugal et de la douce intimité, ils substituent une certaine correspondance aveugle des caractères, et une certaine union des cœurs qu'ils appellent sympathie ; quand celle-ci prend. fin ils enseignent que le lien se relâche, par lequel seul les cœurs sont unis et qu'il se dénoue tout à fait. Mais n'est-ce pas là, en toute vérité, édifier la maison sur le sable ? Dès que celle-ci sera exposée aux flots des adversités, dit Notre-Seigneur, elle sera aussitôt ébranlée et elle croulera : « Et les vents ont soufflé, et ils se sont rués sur cette maison, et elle est tombée, et sa ruine, a été grande. » Mais, au contraire, la maison qui aura été établie sur la pierre, savoir sur la charité entre les époux, et consolidée par l'union délibérée et constante des cœurs, ne sera ébranlée par aucune adversité, et, à plus forte raison, ne sera-t-elle pas renversée. Nous venons, Vénérables Frères, de défendre les deux

premiers biens du mariage chrétien, que les actuels ennemis de la société s'efforcent de ruiner. Mais, comme le troisième de ses biens, le sacrement, l'emporte de beaucoup sur les précédents, il n'y a rien d'étonnant à ce que nous voyions les mêmes hommes assaillir surtout, avec plus d'âpreté encore, son excellence. Et, tout d'abord, ils présentent le mariage comme une chose absolument profane et purement civile, et qui ne saurait en aucune façon être confiée à la société religieuse, l'Église du Christ, mais, à la seule société civile ; ils ajoutent alors que le pacte nuptial doit être libéré de tout lien indissoluble, que les séparations d'époux, ou divorces, doivent, en conséquence, être non seulement tolérés mais sanctionnés par la loi ; d'où il résultera finalement que, dépouillée de toute sainteté, l'union conjugale sera reléguée au rang des choses profanes et civiles. Ils décrètent principalement, à ce sujet, ce premier point : que l'acte civil même doit être considéré comme le vrai contrat nuptial (ce qu'ils appellent mariage civil) ; l'acte religieux ne sera plus qu'une addition au mariage civil, le maximum de la concession qu'on puisse faire au peuple trop superstitieux. Ils veulent ensuite que, sans aucun blâme, les catholiques puissent s'unir conjugalement avec les non-catholiques, sans tenir aucun compte de la religion ni demander le consentement de l'autorité religieuse. Le second point, qui suit celui-là, consiste à excuser les divorces complets, et à louer et promouvoir les lois civiles qui favorisent la rupture du lien. Pour ce qui regarde le caractère religieux de toute union conjugale, et plus particulièrement celui du mariage chrétien et du sacrement, l'Encyclique de Léon XIII, que Nous avons rappelée souvent, et que Nous avons déjà faite expressément Nôtre, en a traité avec plus de développement et en a donné de graves raisons : aussi y renvoyons-Nous ici, et ne jugeons-Nous bon que d'en reprendre maintenant quelques données. La seule lumière de la raison — surtout si l'on scrute les antiques monuments de l'histoire, si l'on interroge la conscience constante des peuples, si l'on consulte les institutions et les mœurs des nations — suffit à établir qu'il y a dans le mariage naturel lui-même quelque chose de sacré et de religieux, « non adventice, mais inné, non reçu des hommes, mais inséré par la nature même », parce que ce mariage « a Dieu pour auteur, et qu'il a été, dès le principe, comme une image de l'Incarnation du Verbe de Dieu ». Le caractère sacré du mariage intimement lié avec l'ordre de la religion et des choses saintes, ressort en effet soit de son origine divine, que Nous avons rapportée plus haut, soit de sa fin qui est d'engendrer et de former pour Dieu les enfants, et de rattacher pareillement à Dieu les époux par l'amour chrétien et l'aide mutuelle ; soit enfin de l'office naturel de l'union conjugale elle-même, instituée par la très sage Providence du Dieu Créateur, et qui est de servir comme de véhicule pour transmettre la vie par où les parents deviennent comme des instruments de la toute-puissance divine. Une nouvelle cause de dignité s'y ajoute, venant du sacrement, qui rend le mariage des chrétiens de beaucoup le plus noble et qui l'élève à une si haute excellence qu'il a apparu à l'Apôtre comme un grand mystère digne de toute vénération ce caractère sacré du mariage et la haute signification de sa grâce et de son union entre le Christ et l'Église exigent des futurs époux une sainte révérence envers le mariage chrétien, une sainte vigilance et un saint zèle pour que le mariage auquel ils se disposent se rapproche le plus possible de l'archétype du Christ et de l'Église. Ils se mettent bien en défaut à cet égard, et parfois non sans risquer leur salut éternel, ceux qui s'engagent témérement dans les unions mixtes, dont l'amour maternel et la maternelle prévoyance de l'Église, pour des raisons très graves, détourne les siens — comme on le voit par de nombreux documents, y compris le canon du Code qui décrète ceci : « L'Église prohibe très sévèrement le mariage entre deux personnes baptisées, dont une est catholique et dont l'autre est adhérente à une secte hérétique ou schismatique ; que s'il y a péril de perversion pour l'époux catholique et pour les enfants, le mariage est interdit par la loi divine elle-même. » Si l'Église, quelquefois, pour des raisons de temps, de choses, de personnes, ne refuse point de dispenser de ces sévères prescriptions (le droit divin étant sauf, et le péril de perversion ayant été écarté dans toute la mesure possible), il arrivera toutefois difficilement que l'époux catholique ne subisse en ce genre de mariage aucun détriment. Il n'est pas rare qu'il en résulte pour les enfants de déplorables défections religieuses, ou, du moins, un glissement rapide en ce qu'on appelle l'indifférence religieuse, si proche de l'infidélité et de l'impiété. Ajoutons que les mariages mixtes rendent beaucoup plus difficile cette vivante unanimité qui reproduit le mystère que

nous avons dit, savoir l'union ineffable de l'Église avec le Christ. Cette étroite union des cœurs, en effet, sera difficilement réalisée, qui, étant le signe et la note de l'Église du Christ, doit être pareillement le signe, la gloire et l'ornement du mariage chrétien. Car le lien des cœurs se rompt d'ordinaire, il se relâche tout au moins, quand interviennent, dans les choses suprêmes que l'homme vénère, c'est-à-dire dans les vérités et les sentiments religieux, la dissemblance des esprits et la diversité des volontés. D'où le péril que la charité ne languisse entre les époux, et, conséquemment, que ne soient ébranlés la paix et le bonheur de la société domestique, qui naît surtout de l'union des cœurs... En conséquence, comme il faut tout ramener à la loi et aux pensées divines pour que la restauration du mariage se réalise partout et de façon durable, il est souverainement important que les fidèles soient bien instruits du mariage, par un enseignement oral ou écrit, non point une fois en passant, ni à la légère, mais fréquemment et solidement au moyen d'arguments clairs et convaincants, afin que ces vérités saisissent vivement l'esprit et pénètrent jusqu'au fond des cœurs. Qu'ils sachent et considèrent souvent quelle sagesse, quelle sainteté, quelle bonté envers les hommes Dieu a montrées, soit en instituant le mariage, soit en le garantissant par de saintes lois, et, plus encore, en l'élevant d'une façon merveilleuse à la dignité de sacrement, par quoi une source si abondante de grâces est ouverte aux époux chrétiens, qui peuvent ainsi, chastement, fidèlement, réaliser les hautes fins du mariage, pour leur bien et leur salut personnel, pour le bien et le salut de leurs enfants, et aussi pour le bien et le salut de la société civile et du genre humain tout entier. Or, si les adversaires actuels du mariage n'épargnent rien — discours, livres, brochures, ni toutes sortes d'autres procédés — pour pervertir les esprits, corrompre les cœurs, ridiculiser la chasteté conjugale et exalter les vices les plus honteux, vous devez bien plus encore, Vénérables Frères, vous que « l'Esprit-Saint a placés comme évêques pour régir l'Église de Dieu, acquise par lui au prix de son sang », vous devez vous engager à fond pour un effort contraire : par vous. mêmes, par les prêtres soumis à votre obéissance, et même par ces laïques d'élite rassemblés pour aider l'apostolat hiérarchique, en cette Action Catholique si vivement désirée et recommandée par Nous, vous devez tout mettre en œuvre pour opposer la vérité à l'erreur, la splendeur de la chasteté au vice honteux, la liberté des enfants de Dieu à la servitude des passions ; enfin, à la coupable facilité des divorces, l'indéfectibilité de la vraie charité dans le mariage, et le sacrement de la fidélité conjugale inviolé jusqu'à la mort. Ainsi les chrétiens pourront-ils de toute leur âme rendre grâce à Dieu de se sentir liés par ses ordres et contraintes avec tant de force et de douceur à fuir au plus loin toute idolâtrie. de la chair et tout ignoble esclavage du plaisir : ils se détourneront avec horreur, ils mettront la plus grande vigilance à s'éloigner de ces criminelles conceptions qui, pour la honte de la dignité humaine, se répandent en ce moment même, de vive voix ou par écrit, sous le nom de « mariage parfait », et qui font de ce soi-disant mariage parfait un « mariage dépravé », comme on l'a dit aussi, fort justement. Ce salutaire enseignement et cette science religieuse du mariage chrétien n'ont aucun rapport avec cette éducation physiologique exagérée par laquelle, de nos jours, de soi-disant réformateurs de la vie conjugale prétendent rendre service aux époux : ils s'étendent longuement sur ces questions de physiologie, mais ce qu'on enseigne ainsi, c'est bien plutôt l'art de pécher avec astuce que la vertu de vivre avec chasteté. Aussi ferons-Nous Nôtre, de toute Notre âme, Vénérables. Frères, les paroles de Notre prédécesseur Léon XIII, d'heureuse mémoire, dans sa Lettre encyclique sur le Mariage chrétien, adressée aux évêques du monde, entier : « Ne négligez aucun effort, y disait-il, usez de toute votre autorité pour garder dans toute son intégrité et toute sa pureté, parmi les populations qui vous sont confiées, la doctrine que le Christ Notre-Seigneur et les apôtres, interprètes de la volonté divine, nous ont transmise, que l'Église catholique a conservée, elle aussi religieusement, et qu'elle a ordonné à tous les chrétiens d'observer jusqu'à la fin des temps. » ... Les lois de l'État peuvent seconder beaucoup l'Église en cette tâche très importante, si, dans leurs prescriptions, elles tiennent compte de ce que la loi divine et ecclésiastique a établi, et si elles punissent ceux qui y contreviennent. Ils ne sont pas rares, en effet, ceux qui pensent que la loi morale autorise ce que les lois de l'État permettent, ou du moins ce qu'elles ne punissent pas, ou qui, même à l'encontre de leur conscience, usent de toutes les libertés consenties par la loi, parce qu'ils n'ont pas la crainte

de Dieu et qu'ils ne trouvent rien à redouter du côté des lois humaines. Ainsi ils sont souvent cause de ruine, pour eux et pour beaucoup d'autres. Il ne résultera, à coup sûr, de cette alliance avec l'Église, ni danger ni amoindrissement pour les droits de l'État et pour son intégrité : toute défiance, toute crainte à cet égard sont vaines et sans fondement... les deux Puissances souveraines peuvent, sans aucun détriment pour leurs droits et leurs souverainetés respectives, se rapprocher et s'allier dans un accord mutuel et une entente amicale pour le bien commun de toutes les deux, que les deux Puissances peuvent aussi associer leurs responsabilités concernant le mariage et écarter ainsi des foyers chrétiens de pernicious périls et même une ruine imminente.

(Oui, j'ai quasiment cité l'entièreté de l'encyclique, je n'ai point pu me retenir de le faire, mais tant mieux, car le chrétien moderne doit se former sur ses devoirs, dont les plus oubliés : I. Combattre pour l'honneur de Son Seigneur, cette œuvre l'a déjà exposé ; II. Bâtir une famille catholique. Ce monde moderne ne permet que deux voies de vie pour le chrétien : I. La vocation sacerdotale, II. La vie de famille, l'éducation, le travail, la militance quotidienne, la sainte messe et la Croisade pour les plus vaillants.)

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 30 juillet 1940) : Donnez au Christ la première place en votre foyer ! Défendez-le contre tout ce qui tendrait à le rendre païen. Que de baptisés, hélas ! ne savent plus s'aimer qu'à la manière des païens ! Perdant de vue le vrai but de leur union tel que la foi le leur a enseigné, ils se soustraient aux devoirs austères, mais salutaires et bienfaisants, de la loi chrétienne ; ils en arrivent peu à peu à dégrader le mariage – que la bénédiction du Christ avait fait si grand et si beau – en une vulgaire association de plaisir et d'intérêt, et à tuer en eux-mêmes tout amour véritable.

« L'émancipation » de la femme n'est qu'un retour aux pratiques païennes, qui détruisent toute la noblesse du seul vrai mariage institué par Dieu au sixième jour, comme expliqué dans *Arcanum Divinæ*. Ce retour en force du paganisme a désacralisé le mariage, ce qui a de nouveau réduit la femme à un instrument de plaisir facilement répudiable, mais il a aussi fait réapparaître l'homosexualisme pédéraste des Grecs par la mouvance LGBT. Nous n'avons donc pas évolué, comme le prétendent les gauchistes républicains, mais avons régressé, et nous craignons de vivre, dans les prochaines décennies ou siècles, le retour de Babylone la Grande et du culte de la Grande Prostituée de Babylone. Néanmoins, ce culte est déjà à l'œuvre : instrumentalisation de la femme, marchandisation de la vie, homosexualisme, transsexualisme et société pornocratique. Mais nous redoutons surtout l'avènement véritable de la sacralisation de la prostitution et de la Grande Prostituée de Babylone, qui pourrait correspondre soit à la sacralisation actuelle de l'État devenu idole, voire à un réel retour du culte d'Astarté et de Baal. Voici les pratiques païennes qui sont réapparues ou qui vont prochainement réapparaître :

Suétone dit (Vie des Douze Césars) : [Jules] César... quoiqu'on l'eût fiancé, dès son enfance, à Cossutia, d'une simple famille équestre, mais fort riche, il la répudia, pour épouser Cornélie, fille de Cinna, lequel avait été quatre fois consul.

Xénophon dit (Constitution des Lacédémoniens) : Un homme qui ne veut pas épouser une femme, mais qui désire cependant de beaux enfants, est autorisé par la loi, s'il voit une femme intelligente et féconde, à prier le mari de la lui prêter pour en avoir postérité.

Strabon dit (Géographie, livre XI) : Ils n'épousent tous qu'une seule femme, mais ils usent sans scrupule des femmes des autres, et cela ostensiblement, l'homme qui a commerce avec la femme d'autrui ayant soin, au préalable, de suspendre son carquois au chariot de cette femme pour rendre la chose aussi publique que possible.

Strabon dit (Géographie, livre XI) : Les historiens nous donnent sur les Tapyres un renseignement curieux, c'est qu'il existe chez eux une loi qui autorise le mari à céder à

autrui la femme qu'il a épousée, après qu'elle lui a donné deux ou trois enfants, tout comme on a vu de nos jours Caton, sur les instances d'Hortensius, lui céder son épouse Marcia, en vertu d'une ancienne loi ou coutume romaine.

Hippocrate dit (De la Génération) : Après le coït, si la femme ne doit pas concevoir, elle fait d'habitude tomber au dehors, quand elle veut, la semence provenue [des individus].

Hérodote dit (Histoires, livre V, XXXIX-XL) : Anaxandride avait épousé la fille de sa sœur, et, quoiqu'elle fût selon son cœur, il n'en avait pas d'enfant. Les éphores l'appelèrent et lui dirent : « Si tu ne veilles pas à ce qui te regarde, c'est à nous qu'il convient de considérer que la race d'Eurysthène va s'éteindre. Tu as certes une femme, mais puisqu'elle n'enfante point, répudie-la pour en épouser une autre. Par cette détermination tu seras agréable aux Spartiates. » (...) Les éphores en délibérèrent et ils firent au roi cette proposition : « Puisque nous te voyons attaché à ta femme, adopte cet expédient et ne nous résiste plus, de peur que les Spartiates ne prennent contre toi une résolution d'une autre nature. Nous ne te demandons pas aujourd'hui le renvoi de la femme que tu aimes ; ce que tu lui donnes maintenant, continue de le lui donner ; mais épouse en outre une femme qui fasse des enfants. » Anaxandride consentit et, ayant deux femmes, il eut deux demeures...

(Déjà réapparus : divorce, GPA, contraception, inceste.)

Platon dit (Le Banquet) : L'Éros de l'Aphrodite est véritablement populaire et ne connaît pas de règles ; l'amour de ces gens-là s'adresse aux femmes aussi bien qu'aux garçons... un tel amour vient de la déesse... ils n'aiment pas ceux qui sont encore des enfants, mais ceux qui commencent à prendre de l'intelligence, ce qui arrive vers le temps de la puberté.

Platon dit (Phèdre) : Chaque homme, selon son caractère, se choisit un amour parmi les beaux garçons ; il s'en fait comme un dieu, lui dresse une statue, la charge d'ornements, comme pour la vénérer et célébrer ses mystères... Ne me retire pas et ne mutile pas dans ta colère cet art d'aimer dont tu m'as gratifié. Accorde-moi d'être plus prisé que jamais auprès des beaux garçons.

Athénée de Naucratis dit (Les Deipnosophistes, livre XII) : Les Lydiens se sont hissés à un tel niveau de volupté qu'ils furent à la pointe en matière de contraception féminine... Adramytès, roi de Lydie, fut à l'origine de l'ablation des ovaires des femmes, à seule fin de voir celles-ci remplacer les eunuques dans leur fonction... Par plaisir, les Lydiens ont créé des parcs magnifiques et fortement ombragés, partant de l'idée qu'il était d'un goût exquis de ne point subir l'ardeur des rayons du soleil. Comble de leur orgueil, ils allèrent jusqu'à rassembler femmes mariées et jeunes filles dans un lieu qu'ils nommèrent, par dérision, « lieu de la purification », et où ils les violaient ouvertement. Pour finir, leur degré d'efféminement fut si grand qu'ils adoptèrent le mode de vie des femmes. La conséquence normale d'un tel comportement fut la prise du pouvoir par une femme tyran, une des donzelles qui avait été préalablement outragée, et dont le nom était Omphale. La première décision qu'elle prit fut de châtier les Lydiens. Reconnaissons qu'ils l'avaient bien cherché ! Ce règne violent est à mettre en relation avec la violence de ces gens. Ils eurent affaire à une créature impulsive, désireuse uniquement de se venger des humiliations qu'elle avait endurées. C'est ainsi qu'elle offrit spontanément en mariage des esclaves aux filles des maîtres, et ce à l'endroit même où elle avait été violentée par eux. Après avoir réuni tout ce beau monde, elle donna l'ordre aux filles de famille de baiser avec leurs esclaves. Plus tard, les Lydiens, atténuant le piquant de la chose, appelèrent ce lieu - par euphémisme - la Douce Étreinte. Il n'y a pas que les Lydiennes qui se soient ainsi offertes au premier venu, il y a aussi les Locriennes Occidentales, les femmes de Chypre, bref les donzelles de tous les peuples qui ont coutume de prostituer les jeunes filles.

Lucien de Samosate dit (La déesse syrienne) : Pour honorer sa vertu et sa générosité, le roi lui permet de se faire élever une statue d'airain dans le temple. On y élève, en effet, un Combabus d'airain, œuvre d'Hermodès de Rhodes. La forme est celle d'une femme, et les habits d'un homme. On dit que ses plus intimes amis, voulant le consoler dans son malheur, vinrent le partager ; ils se firent eunuques, et vécurent avec lui. D'autres font intervenir les dieux dans cette affaire ; on dit que Combabus était aimé de Junon, qui mit dans la tête de plusieurs hommes l'idée de se châtrer, afin qu'il n'eût pas le chagrin d'être seul privé de sa virilité. Une fois cette coutume introduite, elle s'est perpétuée, et tous les ans un assez grand nombre de jeunes gens se réduisent à l'état de femmes, soit pour consoler Combabus, soit pour faire plaisir à Junon. Dès qu'ils sont eunuques, ils ne portent plus d'habits d'hommes, mais des vêtements de femmes, et s'appliquent aux ouvrages de ce sexe. On attribue à Combabus la cause de ce changement d'habits, et voici à quel propos. Une femme étrangère, qui était venue pour assister à une fête solennelle, le voyant en habits d'hommes et si beau, en devint éperdument éprise ; puis, quand elle sut qu'il était eunuque, elle se donna la mort. Combabus, désolé d'être si malheureux en amour, s'habilla en femme, pour éviter qu'une autre ne tombât dans la même erreur. Voilà pourquoi les Galles sont habillés en femmes. Mais en voilà assez sur Combabus. Je parlerai plus loin des Galles, de leur castration, c'est-à-dire de la manière dont ils se châtrèrent, de leur mode de sépulture, et pourquoi ils n'entrent jamais dans le temple. Mais auparavant j'ai l'intention de parler de la position et de la grandeur de ce temple, et voici ce que j'en dis. L'emplacement même où on l'a bâti est une colline ; il est situé tout à fait au milieu de la ville, et environné de deux murailles. L'une de ces deux murailles est ancienne, l'autre n'est pas de beaucoup antérieure à notre époque. Les propylées sont du côté du vent Borée, sur une étendue d'environ cent brasses. Sous ces propylées, sont placés des phallus érigés par Bacchus à une hauteur de trente brasses. Sur l'un de ces phallus, un homme monte deux fois par an, et demeure au haut du phallus pendant sept jours. La raison de cette ascension, la voici : le peuple est persuadé que cet homme, de cet endroit élevé, converse avec les dieux, leur demande la prospérité de toute la Syrie, et que ceux-ci entendent de plus près sa prière... Mais de toutes les fêtes que j'ai vues, la plus solennelle est celle qu'ils célèbrent au commencement du printemps. Les uns l'appellent le bûcher, et les autres la lampe. Voici ce qui s'y pratique. On coupe de grands arbres ; on les dresse dans la cour du temple ; on amène des chèvres, des brebis, et d'autres animaux vivants que l'on suspend aux arbres. L'intérieur du bûcher est rempli d'oiseaux, de vêtements, d'objets d'or et d'argent. Une nombreuse multitude accourt à cette fête, de la Syrie et de toutes les contrées d'alentour ; chaque peuple y apporte ses dieux et les statues qu'ils ont faites à leur ressemblance... C'est en ces jours mêmes que se font les Galles. Pendant que le reste joue de la flûte et célèbre les orgies, quelques-uns entrent en fureur, et bon nombre, qui n'étaient venus que pour voir, se laissent aller à ce que je vais dire. Le jeune homme décidé à faire ce sacrifice jette à bas ses vêtements, s'avance au milieu de l'assemblée en jetant de grands cris, saisit un coutelas réservé, je crois, pour cet usage depuis longues années, se châtre lui-même, et court par toute la ville tenant en main ce qu'il a coupé. La maison, quelle qu'elle soit, où il jette ce qu'il tenait, lui fournit des habits et des ornements de femme. Voilà ce qui a lieu pour la castration... Les victimes qu'ils immolent sont des taureaux, des génisses, des chèvres et des brebis. Le porc est le seul animal qu'ils regardent comme impur : ils n'en sacrifient et n'en mangent jamais.

Hérodien dit (Histoire Romaine, livre I) : [L'Empereur] Commode fit un sacrifice à Cybèle, lui rendit publiquement des actions de grâces, assista d'un front riant à la fête, et accompagna l'image de la déesse. Le peuple entier redoubla d'allégresse pour célébrer à la fois et la déesse et la conservation des jours de l'empereur. Il ne sera peut-être pas hors de propos de rappeler ici, d'après les traditions historiques, la cause du respect particulier que portent les Romains à Cybèle. Ces détails sont ignorés de beaucoup de Grecs ; ils ne seront donc pas sans intérêt. La statue de la déesse est, dit-on, tombée du ciel. On n'en connaît ni la matière, ni l'ouvrier ; on est persuadé qu'elle ne sort point de la main des hommes. On raconte qu'elle tomba jadis du ciel en Phrygie, dans un lieu qui fut nommé Pessinonte. Ce

lieu, dit-on, tira son nom de la chute de la statue, qui y parut pour la première fois. Je trouve néanmoins dans d'autres historiens que ce fut en cet endroit qu'Ilus le Phrygien et le Lydien Tantale combattirent pour se disputer, selon les uns, le passage, ou, selon d'autres, Ganymède. Le combat aurait été long et opiniâtre ; un grand nombre d'hommes seraient tombés de part et d'autre, et cette circonstance aurait fourni le nom du lieu. Ce fut là aussi que périt, dit-on, Ganymède, pendant qu'Ilus son frère, et Tantale son ravisseur, voulaient se l'arracher l'un à l'autre. Son corps avait disparu, on divinisa son malheur; de là la fable de son enlèvement par Jupiter. C'était à Pessinonte que les Phrygiens célébraient autrefois les bacchanales, sur les bords du fleuve Gallus, duquel ont tiré leur nom les eunuques, prêtres de la déesse. L'empire fondé par les Romains commençait à s'accroître, lorsqu'un oracle leur promit que cet empire serait florissant, durable, et ferait sans cesse de nouveaux progrès, s'ils transportaient parmi eux la déesse de Pessinonte. Ils envoyèrent demander la statue aux Phrygiens, et l'obtinrent facilement, en faisant valoir l'espèce de parenté qui les unissait et l'origine phrygienne qu'ils avaient reçue d'Énée. On embarqua la statue de la déesse, mais quand elle fut arrivée à l'embouchure du Tibre, qui servait alors de port aux Romains, le bâtiment s'arrêta tout à coup, comme par une force surnaturelle. Tous les efforts du peuple ne purent parvenir à le mettre en mouvement; il ne céda qu'à une vestale.

(Déjà réapparus : homosexualisme, transsexualisme...)

Hérodote dit (Histoires, livre I, CXCV-CXCIX) : Voici les coutumes des Babyloniens... que je vais dire en commençant par la plus sage à mon avis : Une fois par an, dans chaque village, toutes les vierges nubiles se rassemblaient, de sorte qu'on les vît ensemble ; alentour se tenait la foule des hommes. Un héraut appelait tour à tour les jeunes filles et les mettait en vente : d'abord la plus belle, ensuite, quand celle-ci avait trouvé beaucoup d'or et était adjugée, la seconde en beauté ; elles étaient toutes vendues. sous la condition du mariage. Or, tout ce qu'il y avait de riches Babyloniens cherchant à prendre femme, achetaient toutes celles qui excellaient par la beauté; tandis que les gens du peuple, qui désiraient aussi se marier, ne regardant point la beauté comme indispensable, prenaient les plus laides... Car, lorsque le héraut avait fini de vendre les belles, il faisait lever la plus laide, une difforme s'il s'en trouvait dans le nombre, et il la mettait à l'enchère pour celui qui voudrait l'épouser... Nul n'avait le droit d'accorder sa fille en mariage à qui lui convenait, ni d'emmener la fille achetée, à moins de fournir caution... Comme, depuis la prise de Babylone, ils sont tombés dans la misère, tous les gens du peuple qui n'ont pas de quoi vivre prostituent leurs filles... Toutes les fois qu'un Babylonien a eu commerce avec sa femme, il s'assied au dessus d'encens allumé ; sa femme ailleurs en fait autant. Au point du jour, tous les deux se lavent; ils ne toucheraient aucun meuble avant cette ablution ; les Arabes ont la même coutume... Toute femme indigène est obligée de s'asseoir une fois en sa vie dans le temple de Vénus, et de se livrer à un étranger. Plusieurs qui, fières de leurs richesses, dédaignent de se mêler aux autres hommes, se rendent au temple en char couvert, escortées d'une multitude de servantes ; la plupart agissent comme il suit : elles s'asseyent dans l'enclos sacré, la tête ceinte d'une corde ; elles sont là en grand nombre ; les unes entrent, les autres sortent. Elles laissent entre elles, de tous côtés, des chemins alignés que les étrangers parcourent, après quoi ils choisissent. Dès qu'une femme s'y est assise, elle ne retourne plus à sa maison avant qu'un étranger ait jeté sur ses genoux une pièce de monnaie et se soit uni avec elle hors du temple. En jetant cette pièce d'argent, il doit dire : « J'invoque pour toi la déesse Mylitta. » C'est le nom que les Assyriens donnent à Vénus. Quelque médiocre que soit leur présent, la femme ne doit pas le refuser, ce n'est point permis, car cet argent est sacré. Elle suit le premier qui le lui jette; elle ne dédaigne personne. Lorsqu'elle s'est livrée, elle a satisfait à la loi, à la déesse; elle retourne en sa maison, et par la suite, quelque somme considérable que tu lui offres, tu ne la déciderais pas à se livrer à toi. Celles qui sont belles, grandes et bien faites, ne tardent pas à s'en aller. Les contrefaites attendent longtemps, faute de pouvoir accomplir la loi. On en a vu rester jusqu'à trois ou quatre ans.

Strabon dit (Géographie, livre XVI) : En général, ces coutumes rappellent celles de la Perse ; il en est une pourtant qui semble propre à l'Assyrie. Voici en quoi elle consiste : dans chaque tribu, trois hommes sages investis de l'autorité produisent en public les jeunes filles d'âge à se marier, et là, devant les prétendants assemblés, ils font annoncer par la voix du crieur le prix de chacune d'elles en commençant toujours par celles à qui [leur beauté ou leur naissance] assigne le plus haut prix. Aucun mariage en Assyrie ne se fait autrement. - Toutes les fois qu'il y a eu rapprochement charnel entre deux époux, ils descendent de leur lit l'un après l'autre, et vont brûler de l'encens dans un endroit séparé. Puis, le matin venu, avant de toucher à aucun vase ou ustensile de ménage, ils procèdent à leurs ablutions. Car on ne fait pas de différence, et, de même que les ablutions sont de règle quand il y a eu contact avec un corps mort, de même il faut qu'elles succèdent à l'acte vénérien. - Une autre coutume impose à toutes les femmes babyloniennes, pour obéir à je ne sais quel ancien oracle, la nécessité d'avoir une fois dans leur vie commerce avec un étranger. Elles se rendent à cet effet en grande pompe et suivies d'un nombreux cortège dans un Aphrodisium. Chacune d'elles a le front ceint d'une cordelette ou bandelette tressée. L'étranger s'approche et dépose sur les genoux de la femme tel poids d'argent qu'il lui paraît juste d'offrir ; puis, l'entraînant loin du sanctuaire, il accomplit avec elle l'acte vénérien. Cet argent est censé consacré à Vénus.

Lucien de Samosate dit (La déesse syrienne) : J'ai vu, à Byblos, un grand temple de Vénus byblienne, dans lequel on célèbre des orgies en l'honneur d'Adonis. Je me suis fait initier à ces orgies. Les habitants de Byblos prétendent que l'histoire d'Adonis, blessé par un sanglier, s'est passée dans leur pays. En mémoire de cet événement, ils célèbrent, tous les ans, des orgies, dans lesquelles ils se frappent la poitrine, pleurent et mènent un grand deuil par tout le pays. Quand il y a assez de plaintes et de larmes, ils envoient des présents funèbres à Adonis, en sa qualité de mort ; mais, le lendemain, ils racontent qu'il est vivant et le placent dans le ciel. En outre, ils se rasent la tête, comme les Égyptiens à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas sacrifier leur chevelure payent une amende qui consiste à prostituer leurs charmes pendant une journée. Les étrangers seuls, du reste, ont droit à leurs faveurs, et le prix du sacrifice est offert à Vénus.

Strabon dit (Géographie, livre XI) : Les Derbices adorent la Terre et ne sacrifient ni ne mangent les animaux femelles ; chez eux tous les vieillards qui ont passé l'âge de soixante-dix ans sont égorgés et ce sont leurs plus proches parents seuls qui dévorent leur chair ; quant aux vieilles femmes, elles sont étranglées, puis enterrées. Les hommes morts avant d'avoir atteint l'âge de soixante-dix ans ne sont pas mangés non plus, mais enterrés [comme les femmes] (...) Enfin, chez les Caspiens, il est d'usage d'exposer dans le désert les corps des septuagénaires qu'on a laissés mourir de faim et d'observer de loin ce qui leur arrive : arracher par des oiseaux...

Strabon dit (Géographie, livre XI) : Toutes les divinités de la Perse sans exception sont honorées par les Mèdes et par les Arméniens, mais Anaïtis est pour les Arméniens l'objet d'un culte particulier. Ils lui ont élevé des temples en différents lieux, notamment dans l'Akilisène, et ont attaché à chacun de ces temples bon nombre d'hiérodules ou d'esclaves sacrés des deux sexes. Jusque-là, à vrai dire, il n'y a point lieu de s'étonner; mais leur dévotion va plus loin et il est d'usage que les personnages les plus illustres consacrent à la déesse leurs filles encore vierges, ce qui n'empêche pas que celles-ci, après s'être longtemps prostituées dans les temples d'Anaïtis, ne trouvent aisément à se marier, aucun homme n'éprouvant pour ce motif la moindre répugnance à les prendre pour femmes.

Strabon dit (Géographie, livre XV) : Chaque Indien a plusieurs femmes achetées par lui à leurs parents et reçues en échange d'un attelage de bœufs : des unes il attend docilité et obéissance, des autres, plaisir et fécondité. Mais toutes celles qui n'ont pas reçu de leur mari l'ordre exprès de demeurer chastes sont libres de se prostituer.

Strabon dit (Géographie, livre VIII) : Le temple de Vénus à Corinthe était si riche, qu'il possédait à titre d'esclaves sacrés plus de mille courtisanes, vouées au culte de la déesse par des donateurs de l'un et de l'autre sexe ; et naturellement la présence de ces femmes, en attirant une foule d'hommes dans la ville, contribuait encore à l'enrichir.

Apocalypse 17, 3-5, 15, 18 : Je vis une femme... Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate ; et richement parée d'or, de pierres précieuses et de perles ; elle tenait à la main une coupe d'or, remplie d'abominations et des souillures de sa prostitution. Sur son front était un nom, nom mystérieux : "Babylone la grande, la mère des impudiques et des abominations de la terre." (...) Et [l'Ange] me dit : "Les eaux que tu as vues, au lieu où la prostituée est assise, ce sont des peuples, des foules, des nations et des langues. Et la femme que tu as vue, c'est la grande cité qui a la royauté sur les rois de la terre."

(Ce culte sexuel, instauré par le diable avant l'avènement de Jésus-Christ, se manifeste sous diverses formes, mais reste le même, quel que soit le nom qu'on lui donne. Qu'il s'agisse du culte d'Ishtar, d'Astarté, de Cybèle, de Mylitta ou de Vénus, le diable en est le garant, et ces « déesses » ne sont rien d'autres que des démons. Au travers de Platon, d'Athénée de Naucratis et les autres sources, nous pouvons constater qu'à l'époque existaient déjà l'homosexualisme pédéraste et le transsexualisme. Leur réapparition dans nos sociétés marque ainsi, prophétiquement, un point de non-retour. L'Apôtre Saint Pierre dit dans la Première Épître de Pierre 5, 13 : « L'Église de Babylone, élue avec vous, et Marc, mon fils, vous saluent. » « Babylone » se réfère donc à la ville de Rome, qui sera prochainement détruite ou faite capitale d'un nouvel empire. Il se peut que ce soit l'Union européenne, le tant prédit Nouvel Ordre mondial ou une autre entité politique, mais la réapparition de Babylone la Grande se produira bien ici, en Europe et aux portes de la France — l'Évêque Eusèbe de Césarée, Histoire ecclésiastique, livre 2, chap. 15 : « Pierre fait mention de Marc dans la première épître qu'il composa, dit-on, à Rome même : il l'indique du reste en appelant cette ville du nom métaphorique de Babylone dans ce passage. ». De plus, il y eut des orgies homosexuelles au Vatican apostat ; nous connaissons l'affaire Coccopalmerio ainsi que les scandales pédophiles. Sur le papier, la Contre-Église ressemble à la prostituée prophétisée dans l'Apocalypse : Babylone la Grande, mère des impudiques. Surtout que cette femme est vêtue de pourpre et d'écarlate, donc les couleurs des « cardinaux » et des « évêques », et qu'elle a sept têtes, Apocalypse 17, 3 : « une femme... ayant sept têtes ». Il faut prendre en compte que cette femme n'est pas une personne mais un lieu, donc la ville de Rome, appelée métaphoriquement « Babylone ». Cette ville a « sept têtes » car Rome est appelée la ville aux sept collines. C'est bien Rome, sous le contrôle païen de la Contre-Église, qui nous est là prophétisée. Commentaire de ces versets par le chanoine Crampon et l'Abbé Bacuez, repris par l'Abbé Glaire dans sa traduction de la Vulgate, publiée avec l'approbation de l'Église catholique sous Pie IX : « *La grande Babylone*. "Sous les noms symboliques de prostituée et de Babylone, c'est bien la Rome païenne, la Rome des Césars, la ville aux sept collines, représentant l'empire romain tout entier, qui est ici décrite. Aussi est-ce à cette ville et à cet empire que la plupart des interprètes appliquent ce chapitre. Ceux qui reportent à la fin des temps les événements annoncés par les visions de l'Apocalypse ne le contestent pas ; mais, selon eux, Saint Jean n'emprunte que ses couleurs et ses traits à la Rome des Césars, et ce n'est pas elle qu'il a réellement en vue, mais, soit la même ville redevenue païenne à la fin des temps, soit une autre ville riche et puissante, idolâtre et corrompue, qui sera, dans les derniers jours du monde, l'a capitale du dernier empire antichrétien." – Chanoine Crampon – "Que cette femme représente une ville, Saint Jean le dit expressément. Bien plus, il ajoute que cette ville est la ville par excellence, la reine des villes, la grande cité, qu'elle a sept montagnes... qu'elle étend sa domination sur tous les peuples et sur tous les princes. Une telle indication suffirait à elle seule ; car Rome n'était pas désignée autrement à cette époque, et nulle autre ville n'a été désignée ainsi. Cette grande ville est représentée comme le principal soutien de l'idolâtrie, comme une source d'erreurs et de dépravation pour l'univers entier. Elle est pleine d'abominations et d'impuretés, c'est-à-dire d'idoles et de temples païens. Elle est couverte d'inscriptions

sacrilèges et blasphématoires. C'est une Nouvelle Babylone, pour la tyrannie, aussi bien que pour l'orgueil, la puissance et l'impiété. Elle persécute le christianisme ; elle s'enivre du sang des saints et des martyrs du Sauveur. Elle a fait périr des apôtres et des prophètes, et tout le sang qui se verse dans le monde pour la cause de la vérité est répandu par elle. — Qui pourrait méconnaître à ces traits la Rome des empereurs, telle qu'était sous Domitien, au moment du martyre de Saint Jean et de son exil à Patmos ? Nous avons déjà vu que les chrétiens la nommaient Babylone. On l'appelait aussi Sodome ou l'Égypte. Non contente de professer l'idolâtrie, elle s'attribuait à elle-même la divinité. Elle se disait éternelle ; et comme ses empereurs, vivants et morts, elle avait ses temples, ses statues, ses autels. Elle en avait dans ses murs aussi bien que dans les provinces. Quant à sa cruauté envers les chrétiens, à ses persécutions, au nombre de ses victimes, les catacombes en sont un monument irrécusable. Cette nouvelle Babylone devait tomber comme l'ancienne, pour ne jamais se relever. Elle était destinée à être la proie de ceux qu'elle opprimait, à passer par le fer et par le feu, comme un criminel voué au châtement divin, et enfin, à être ruinée de fond en comble. Sa chute devait jeter par toute la terre l'effroi, la stupeur, la désolation, mais en même temps être le signal du triomphe de l'Église dans le monde entier. Les chrétiens échapperaient au châtement, comme ils avaient échappé à la corruption. — Il suffit d'avoir lu l'histoire du quatrième et du cinquième siècle pour reconnaître dans la ruine de Rome [la parfaite préfiguration] de ces prédictions. Prise, pillée, saccagée quatre fois, par Alaric, roi des Goths (409), par Genséric, roi des Vandales (455), par Odoacre, roi des Hérules (466), par Totila, roi des Ostrogoths (546), la capitale de l'empire finit par disparaître sous ses débris avec ses dieux et ses temples. L'empire devint la proie des Barbares. Il ne resta de la population de Rome qu'un petit nombre de chrétiens qui bâtirent une nouvelle cité, à la place des ruines de l'ancienne." – L. Bacuez – »)

(Si l'on accepte d'« émanciper » les femmes, on peut aussi « émanciper » les enfants et les rendre égaux aux adultes en toute matière, donc en matière de sexualité. Les gauchistes enjuivés qu'étaient Simone de Beauvoir et Daniel Cohn-Bendit, l'ont bien compris grâce aux travaux de l'abominable pervers Alfred Kinsey, qui soutenait que les enfants devaient avoir des relations sexuelles avec des adultes. Ses travaux furent d'ailleurs financés par la fondation Rockefeller. La femme ne peut donc pas s'« émanciper » du doux joug de la morale chrétienne instaurée par Notre-Seigneur, car ce joug est le seul code moral légitime sur la terre, la seule loi instaurée par Dieu Lui-même. Ne pas y adhérer ou y désobéir va contre la nature, contre la liberté et contre le droit de propriété. L'Univers est un lieu, ce lieu a un Créateur et un Propriétaire : Dieu. Ne discutez donc pas de Sa Loi, car Il est le légitime Souverain, le vrai et seul Créateur et Propriétaire de l'Univers et de toutes les créatures qui y vivent. L'« émancipation » de la femme profite aux femmes perverses et aux pédophiles, pas aux glorieuses épouses et aux glorieuses mères qui s'humilient pour le Christ et obéissent à leurs maris comme à de simples délégués de Dieu sur la terre. Comme les hommes de loi : leur pouvoir appartient à Dieu, qui a décidé de déléguer une partie de Son pouvoir à quelques hommes sur la terre. Ils doivent donc user de ce pouvoir avec justice, pour Dieu et pour les catholiques, et non contre Dieu ou au profit des pécheurs qui persistent dans le péché, ni des hérétiques qui veulent rester dans l'erreur. Tout, sur terre, appartient à Dieu, y compris la propriété ; mais Il délègue aux hommes la responsabilité de l'utiliser à bon escient. Qu'aucun homme n'abuse du pouvoir sur la femme que Dieu lui a confié. Agissez pour le Christ, et ne mettez pas à l'épreuve la patience de votre épouse. Ne lui donnez jamais d'ordres injustes, comme si le monde était sans foi, ni loi. Soyez toujours justes envers votre épouse et envers les femmes qui vous entourent, et obéissez à votre mère ; ne vous croyez jamais détenteur d'un pouvoir sur elle. Qu'aucun homme ne proclame la femme inférieure dans les terres du Royaume de France ; proclamez simplement que le Seigneur a donné à Adam et à Ève, deux missions différentes, mais complémentaires. Quant aux pédophiles, qui se présentent bien souvent comme des « artisans de paix et d'égalité », pour l'« émancipation » de la femme, afin que tous les voient dans la lumière comme des « anges » de la liberté, alors que dans l'ombre ils sont des tyrans, coincés dans l'entrave du péché, des pervers pédophiles... nous les tuerons. Jack Lang va mourir, par La permission

de Dieu, et au nom de toutes les victimes scandalisées, nous les vengerons ! Mesdames, les « émancipées » : il vous faut choisir entre le Christ et Cohn-Bendit, le sentier tracé par Dieu ou l'autoroute goudronnée par le diable et ses mercenaires pédophiles. Ce ne sont pas que les hommes qui ont établi la chrétienté sur la terre, mais Dieu. Or, ce sont les hommes qui ont construit le monde « émancipé » de Dieu, qui ont chassé Dieu et rendu l'humanité esclave du péché. Vous avez le choix : être libres en Dieu ou soumises au diable. Par « liberté en Dieu », nous entendons la vie dans le cadre licite de ce que Dieu a permis, et non la « liberté » luciférienne qui rend esclave du péché et qui vous a été imposée par les élites pédophiles. Dans tous les cas, un chemin vous est imposé, mais imposé par qui ? Dieu ou le diable ? Le Souverain légitime ou le dictateur révolutionnaire, le Libérateur ou l'esclavagiste, le Créateur ou l'usurpateur ? Dieu vous propose ce chemin, et Il vous l'impose si vous voulez vivre dans Son Royaume. Il impose Sa Loi, car Il est votre Créateur. Il connaît Ses créatures par cœur et sait ce qui est bon et mauvais pour elles. Soyez donc sincères et retournez auprès de votre Père ! Chères sœurs en Christ, vous dont les âmes sont blanches comme la colombe, ne convoitez pas les hommes gauchistes qui se prétendent « féministes ». Bien souvent, ils ne le sont pas par conviction, même mauvaise et fragile, mais seulement par opportunisme et par envie, l'envie de prendre la virginité de la pauvre fille qui leur accorde sa confiance, convaincus, consciemment ou non, que les femmes ne sont que des objets destinés à assouvir leurs désirs pervers. Ne les convoitez donc pas, car la colombe ne vole pas au milieu des corbeaux. On ne mélange pas la vérité et l'erreur, remède et poison.)

LA CROISADE DU MARIAGE : L'ÉPOUX ET L'ÉPOUSE CONTRE LE PAGANISME !

I. Rechristianisation de la Famille

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 26 juin 1940) : Il n'y a pas de doute que si l'on veut trouver une solution durable à la crise actuelle, il faudra rebâtir la société sur des fondements moins fragiles, c'est-à-dire plus conformes à la source première de toute vraie civilisation, la morale du Christ. Il est non moins certain que pour y parvenir il faudra avant tout rechristianiser les familles, dont beaucoup ont oublié la mise en pratique de l'Évangile, la charité qu'elle exige et la paix qu'elle apporte. La famille est le principe de la société. De même que le corps humain se compose de cellules vivantes qui ne sont pas simplement juxtaposées, mais constituent par leur relations intimes et permanentes un tout organique, ainsi la société est formée, non point d'un conglomerat d'individus qui apparaissent un instant pour disparaître ensuite, mais de la communauté économique et de la solidarité morale des familles, qui, transmettant de génération en génération le précieux héritage du même idéal, de la même civilisation et de la même foi religieuse, assurent ainsi la cohésion et la continuité des liens sociaux. Saint Augustin le notait il y a quinze siècles, lorsqu'il écrivait que la famille doit être l'élément initial et pour ainsi dire une cellule – particula – de la cité. Et comme toute partie est ordonnée à la fin et à l'intégrité du tout, il en déduisait que la paix domestique entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent tourne à la concorde des citoyens. Ceux-là le savent bien, qui, pour chasser Dieu de la société et la jeter dans le désordre, s'efforcent d'ôter à la famille le respect et le souvenir même des lois de Dieu, exaltant le divorce et l'union libre, mettant des entraves à la tâche providentielle des parents envers leurs enfants, inspirant aux époux la peur des fatigues matérielles et des responsabilités morales qu'entraîne le poids glorieux d'une nombreuse famille. C'est contre de tels périls que Nous désirons vous prémunir en vous recommandant de vous consacrer au Cœur de Jésus. Ce qui a manqué, ce qui manque au monde pour vivre dans la paix, c'est l'esprit de renoncement évangélique ; et cet esprit manque parce que l'affaiblissement de l'esprit de foi développe l'égoïsme, ruine de la félicité commune. De la foi jaillissent : la crainte de Dieu et la piété, qui rendent les hommes pacifiques ; l'amour du travail, qui conduit à l'accroissement des richesses même matérielles ; l'équité, qui en règle et assure la juste répartition... Toutes ces vertus supposent l'esprit de sacrifice que l'Évangile impose aux chrétiens : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même » (Mt 16, 24). Dans les relations sociales et internationales, la cupidité des individus et des nations

ne pourra jamais s'accorder avec le bien-être de tous. « D'où viennent les guerres et les luttes parmi vous ? demande l'apôtre Saint Jacques (Jc 4, 1). N'est-ce pas de vos passions qui combattent dans vos membres ? » Pour retrouver la paix, les hommes doivent donc réapprendre ce que leur prêchent depuis de longs siècles le Christ et son Église : le sacrifice des aspirations et des désirs incompatibles avec les droits d'autrui ou avec l'intérêt commun. Voilà où conduit la voie douce et sûre de la dévotion au Sacré-Cœur... Si seulement tous les hommes entendaient cette invitation et ces promesses ! Deux de Nos prédécesseurs, Léon XIII et Pie XI, Pères communs de la chrétienté et guides inspirés du genre humain sur cette terre, ont bien consacré solennellement le genre humain au Cœur de Jésus ; mais que d'âmes ignorent encore, que d'âmes méprisent la source de grâce qui leur a été ouverte et qui leur reste d'un accès si facile ! Ah ! Ne soyez point du nombre de ces insensés ou de ces négligents qui refusent au Roi d'amour la porte de leur foyer, de leur cité, de leur nation, et qui retardent ainsi le jour où le monde retrouvera la paix et la vraie félicité ! Fermeriez-vous votre fenêtre, si venait s'y présenter à vous, comme à Noé dans l'arche, la colombe avec le rameau d'olivier ? Or, ce que promet et apporte le Sacré-Cœur, c'est plus qu'un symbole : c'est la réalité même de la paix. Jésus ne vous demande que le don sincère de votre cœur : voilà la vraie consécration. Ayez le courage de la faire, et vous saurez par expérience que Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité. Quelles que soient, aujourd'hui ou demain, les difficultés qui vous entourent, vous n'éprouverez plus ces peurs et ces tristesses qui mènent au découragement. Se décourager, c'est manquer de cœur ; or, à la place d'un faible cœur humain, vous aurez un cœur conforme à celui de Dieu même. Vous verrez alors se réaliser pour votre famille et votre patrie, pour la chrétienté, pour l'humanité entière, la promesse du Seigneur au prophète Jérémie : « Je leur donnerai un cœur pour me connaître... ; ils seront mon peuple et je serai leur Dieu, car ils reviendront à moi de tout leur cœur » (Jr 24, 7).

II. Pas de mariage, pas de paix

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 12 juillet 1939) : Par l'élévation du mariage chrétien à la dignité de symbole permanent de l'indissoluble union du Christ et de l'Église, Dieu s'est porté garant de ces grâces. Nous pouvons par conséquent affirmer que la famille chrétienne, chrétienne en vérité et en vitalité, est une garantie de sainteté. Pareil à une rosée rafraîchissante, ce bienfaisant influx sacramentel fait croître autour de la table comme de nouveaux plants d'oliviers (Ps. 128, 3). Dans la famille chrétienne règnent l'amour et le respect mutuels ; les enfants y sont attendus et reçus comme des dons de Dieu, comme des dépôts à garder avec un soin vigilant. Si la douleur et l'épreuve entrent au foyer, elles n'y apportent pas le désespoir ou la révolte, mais la confiance sereine qui, tout en adoucissant les inévitables souffrances, en fait un moyen providentiel de purification et de mérite. Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum, « voilà comment sera béni l'homme qui craint le Seigneur » (Ps 128, 4). Ces fruits, vous ne pouvez les récolter que dans le foyer chrétien. La famille dépouillée de son caractère sacré, éloignée de Dieu et partant privée de la bénédiction divine sans laquelle rien ne peut prospérer, cette famille-là est ébranlée jusque dans ses fondements et exposée à tomber, tôt ou tard, dans la décomposition et la ruine, comme Nous le montre une continuelle et douloureuse expérience.

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 19 juillet 1939) : La paix, source de vrai bonheur, ne peut venir que de Dieu, elle ne peut se trouver qu'en Dieu : « Seigneur, vous nous avez créés pour vous, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose pas en vous ! » Aussi n'est-ce qu'au ciel, dans la vision de la divine essence, que l'homme connaîtra le bonheur absolu, le bonheur entier et parfait. Mais au milieu même de la vie terrestre, la condition fondamentale de la vraie paix et de la sainte joie est l'abandon amoureux et filial à la volonté divine. Tout ce qui relâche et affaiblit cette conformité, tout ce qui atténue et brise cette union, est en opposition avec la paix, avant tout et surtout le péché. Le péché est rupture et désunion, désordre et trouble, remords et crainte, et ceux qui résistent à la volonté de Dieu n'ont pas et ne peuvent pas avoir la paix : Quis restitit ei et pacem habuit ? « Qui lui a résisté

et est demeuré en paix ? » (Jb 9, 4). Au contraire la paix est l'heureux partage de ceux qui observent la loi de Dieu : Pax multa diligentibus legem tuam ! « Grande est la paix pour ceux qui aiment votre loi. » (Ps 118, 165). C'est sur ce solide fondement que les époux et parents chrétiens bâtissent le bonheur de leur foyer et qu'ils établissent la paix de leur famille. Tout imprégnée d'amour et de charité, la famille chrétienne fuit l'égoïsme et la recherche des propres satisfactions. Ainsi, alors même que disparaissent les fugaces attraites des sens, alors que se fanent et tombent, l'une après l'autre, les fleurs de la juvénile beauté, alors que l'imagination voit s'évanouir ses illusions d'antan, même alors il reste toujours entre les deux époux, entre les parents et les enfants, il reste le lien des cœurs, il reste la grande âme de la vie domestique, l'immuable amour, et avec lui le bonheur et la paix. Celui, au contraire, qui tient le rite sacré des noces chrétiennes pour une simple cérémonie extérieure qu'on accomplit pour suivre une coutume, celui qui y apporte une âme en état de péché grave, et par là profane le sacrement du Christ, celui-là tarit la source de grâces surnaturelles destinées, dans les admirables desseins de la Providence, à féconder le jardin de la famille, à faire éclore les fleurs des vertus chrétiennes et mûrir les fruits de la vraie paix et de la joie la plus pure. Ces familles inaugurées dans le péché donneront contre les écueils à la première tempête, ou bien, comme un navire abandonné aux flots, elles iront à la dérive de doctrines qui, sous les apparences de liberté ou de licence, préparent l'esclavage le plus dur. Les profanateurs de la famille n'auront pas la paix. Seule la famille chrétienne, docile aux lois du Créateur et du Rédempteur et soutenue par la grâce, est une garantie de paix. Telle est, jeunes époux, la portée de Notre ardent et sincère souhait paternel : paix avec Dieu dans la dépendance de sa volonté, paix avec les hommes dans l'amour de la vérité, paix avec soi-même dans la maîtrise des passions : triple paix qui est le seul vrai bonheur dont puisse jouir notre pèlerinage terrestre.

III. L'Or, le Parfum et la Myrrhe du Mariage

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 10 janvier 1940) : La fidélité conjugale est votre or, ou plutôt un trésor meilleur que l'or du monde entier. Le sacrement du mariage vous donne les moyens de posséder et d'accroître ce trésor ; offrez-le à Dieu, pour qu'il vous aide à le mieux conserver. L'or, par sa beauté, par sa splendeur, par son inaltérabilité, est le plus précieux des métaux ; sa valeur sert de base et de mesure pour les autres richesses. Ainsi la fidélité conjugale est la base et la mesure de tout le bonheur du foyer domestique. Dans le temple de Salomon, pour éviter l'altération des métaux non moins que pour embellir tout l'édifice, il n'y avait aucune partie qui ne fût revêtue d'or. Ainsi en va-t-il de la fidélité : pour assurer la solidité et la splendeur de l'union conjugale, elle doit comme la recouvrir et l'envelopper tout entière. L'or, pour conserver sa beauté et sa splendeur, doit être pur. De même la fidélité entre époux doit être entière et sans tache ; si elle commence à s'altérer, c'en est fait de la confiance, de la paix et du bonheur de la famille. Digne de pitié — gémissait le prophète (Lm 4, 1) — est l'or qui s'est terni et qui a perdu sa resplendissante couleur ; mais plus pitoyables encore sont les époux dont la fidélité se corrompt. Leur or, dirons-nous avec Ézéchiël (Ez 7, 19), se change en ordure ; tout le trésor de leur belle concorde se décompose en un désolant mélange de soupçons, de méfiance et de reproches, qui aboutissent souvent à des maux irréparables. Voilà pourquoi votre première offrande au divin Nouveau-né doit être la résolution d'une constante et vigilante fidélité à vos engagements conjugaux. Les Mages apportèrent à Jésus l'encens parfumé. Par l'or ils avaient en lui honoré le Roi ; par l'encens ils rendaient hommage à sa divinité. Vous aussi, époux chrétiens, vous avez dans le sacrement de mariage à présenter à Dieu une offrande riche d'un suave parfum. Ce parfum, qui répandra dans toute votre vie une délicieuse odeur et qui fera de vos tâches journalières mêmes les plus humbles autant d'actes capables de vous procurer au ciel la vision intuitive de Dieu, cet encens invisible mais réel, c'est la vie surnaturelle de la grâce. Cette grâce, conférée par le baptême, renouvelée par la pénitence, nourrie par l'Eucharistie, vous est donnée à un titre spécial par le sacrement de mariage, où vous recevez de nouveaux secours qui correspondent à de nouveaux devoirs. Vous devenez par là plus riches encore que les Mages. L'état de grâce est plus qu'un parfum suave, intime

et pénétrant, qui donne à votre vie naturelle un arôme céleste ; c'est une véritable élévation de vos âmes à l'ordre surnaturel qui vous rend participants de la nature de Dieu (II Pierre, 1, 4). Avec quels soins ne devez-vous donc pas conserver et accroître pareil trésor ! En l'offrant à Dieu vous ne le perdez pas ; vous le confiez au gardien le plus vigilant. Les Mages enfin, désireux d'honorer en Jésus non seulement le Roi et le Dieu, mais aussi l'homme lui présentèrent le don de la myrrhe. C'est une espèce de gomme-résine, dont les Anciens, spécialement les Égyptiens, se servaient pour conserver les restes de ceux qu'ils avaient aimés. Vous êtes peut-être surpris que Nous voyions dans cet arôme le symbole de votre troisième offrande, du troisième bien du mariage chrétien, qui est le devoir et l'honneur de mettre au monde des enfants. Mais remarquez qu'en toute nouvelle génération se continue et se prolonge la lignée des aïeux. Les enfants sont l'image vivante et comme la résurrection des aïeux qui, par la génération d'aujourd'hui, tendent la main à la génération suivante. En vos enfants, vous verrez revivre et agir, souvent avec les mêmes traits du visage et de la physionomie morale, et spécialement avec leurs traditions de foi, d'honneur et de vertu, la double série de vos ancêtres. C'est en ce sens que la myrrhe conserve, perpétue, renouvelle incessamment la vie d'une famille, arbre au tronc robuste et au feuillage luxuriant dont chaque génération forme une branche. Assurer la continuité de sa croissance est un insigne honneur, et les familles les plus nobles et les plus illustres sont celles dont l'arbre généalogique plonge le plus profondément ses racines dans la terre des aïeux.

IV. Dévotion à Marie, patronne des familles

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux et à des pèlerins suisses ; 10 mai 1939) : Nous saluons cordialement les nouveaux mariés, que la piété du peuple chrétien a voulu consacrer particulièrement au culte de la Sainte Vierge. Appelés à constituer de nouvelles familles, vous voulez sans doute leur donner un caractère essentiellement et profondément chrétien et un solide fondement de bien-être et de bonheur. Eh bien ! c'est par la dévotion à Marie que vous y arriverez. De la famille, Marie a connu les joies et les peines, les événements joyeux et les événements tristes, la fatigue du travail quotidien, les incommodités et les privations de la pauvreté, le déchirement des séparations. Mais elle a connu aussi les ineffables joies de la vie de famille, heureuse de l'amour le plus pur d'un très chaste époux, heureuse du sourire et des tendresses d'un Fils qui était en même temps le Fils de Dieu. Le cœur miséricordieux de la Sainte Vierge compatira donc aux nécessités des familles, elle leur apportera le réconfort dont elles sentiront le besoin au milieu des inévitables douleurs de la vie présente, et sous son regard maternel les douceurs du foyer deviendront plus pures et plus sereines. La Sainte Vierge ne se contente point en effet d'avoir connu par expérience les graves nécessités des familles ; tendre Mère de miséricorde, elle veut les soulager. Bienheureux, oui, bienheureux les époux qui commencent leur nouvelle vie avec ces dispositions de piété et de confiance, avec la sainte résolution d'établir leur foyer sur le fondement inébranlable de la religion ! Dispositions qu'ils légueront toutes, comme un précieux héritage, aux chers enfants que Dieu voudra leur donner. Mais ne l'oubliez pas, très chers fils et filles, pour être vraie et solide et partant féconde en fruits et en grâces, la dévotion à Marie doit être vivifiée par l'imitation de la vie même de Celle que nous aimons à honorer. La Mère divine est surtout un modèle parfait des vertus domestiques dont l'état des époux chrétiens doit briller. En Marie vous trouverez un amour pur et fidèle envers son très chaste époux, amour fait de sacrifices et de délicates attentions ; en Marie vous trouverez un dévouement parfait et continuels aux soins de la famille et du foyer, aux soins de son époux et surtout de Jésus ; en elle vous trouverez une humilité que manifestent son affectueuse soumission à Saint Joseph, sa patiente résignation aux dispositions, si souvent dures et pénibles, de la divine Providence, son amabilité et sa charité envers tous ceux qui approchaient de l'humble maison de Nazareth. Puisse votre dévotion à Marie, ô époux chrétiens, former une source toujours vive de faveurs célestes et de vrai bonheur, faveurs et bonheur dont vous recevez un gage dans la Bénédiction apostolique que Nous vous accordons de grand cœur.

V. Mission des nouvelles familles

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux et à des pèlerins slovènes ; 24 mai 1939) : Jusqu'à hier vous avez été des enfants soumis aux devoirs propres aux enfants ; mais dès l'instant de votre mariage vous voilà devenus des fondateurs de nouvelles familles. Nouvelles familles destinées à alimenter un avenir qui se perd dans les secrets de la divine Providence. Familles destinées à alimenter la société civile de bons citoyens soucieux de procurer à la cité ces biens dont jamais peut-être le besoin ne s'est fait sentir comme aujourd'hui : le salut et la sécurité. Familles destinées à alimenter l'Église de Jésus-Christ, parce que c'est des nouvelles familles que l'Église attend de nouveaux enfants de Dieu qui obéissent à ses saintes lois. Familles destinées enfin à préparer de nouveaux citoyens à la patrie céleste, au terme de cette vie temporelle. Mais ce grand bien que vous êtes appelés à réaliser dans votre nouvel état de vie, vous ne pouvez y compter que si vous vivez en époux chrétiens et en parents chrétiens. Vivre chrétiennement dans le mariage, c'est accomplir fidèlement, outre les devoirs communs à tout chrétien, à tout enfant de l'Église catholique, les obligations propres à l'état conjugal. L'apôtre Saint Paul, écrivant aux premiers époux chrétiens d'Éphèse, mettait en relief leurs mutuels devoirs et les ramassait en une vigoureuse formule : « Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur ; car le mari est le chef de la femme, comme le Christ est le chef de l'Église » (Eph., v, 22, 23). « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle » (Ib., v, 25). « Et vous, pères, n'exaspérez pas vos enfants, mais élevez-les en les corrigeant et en les avertissant selon le Seigneur » (Ib., vi, 4).

VI. La vie est une prière incessante

Pie XII (Discours aux jeunes époux ; 27 mars 1940) : C'est à vous enfin que s'adresse Notre salut, jeunes époux, devant qui la vie s'ouvre comme un sentier fleuri. S'il vous conduit parmi les fleurs et les riantes vallées, ce chemin, vous ne l'ignorez pas, aura pour vous, comme pour tous les hommes, ses âpres montées, ses descentes périlleuses et peut-être même ses heures de tempête. Ayez donc vous aussi votre cénacle, un asile de recueillement et de prière dans votre foyer domestique. Vous y trouverez le repos au soir des journées les plus dures, dans la fidélité à vos promesses et dans l'union parfaite de vos âmes : perseverantes unanimiter, « tous ensemble persévéraient » ; vous y vivrez sous le regard de Marie : cum... Maria matre Jesu, « avec... Marie, mère de Jésus », dont l'image vous réunira chaque soir pour la prière en famille : unanimiter in oratione, « tous ensemble dans la prière ». Mieux encore, toute votre vie personnelle et familiale peut devenir une prière incessante : perseverantes unanimiter in oratione, « tous ensemble persévéraient dans la prière » ; l'Apostolat de la prière vous en donne le moyen dans l'offrande matinale de la journée. La baguette magique des contes de fées change en or tout ce qu'elle touche ; ainsi cette offrande du chrétien en état de grâce qui dirige toutes ses actions vers Dieu, pour les grands besoins de l'Église et des âmes, peut convertir en actes surnaturels d'apostolat jusqu'aux actions les plus petites et les plus modestes. Le paysan à sa charrue, l'employé à son bureau, le commerçant à son comptoir, la ménagère dans sa cuisine, tous peuvent devenir les collaborateurs de Dieu qui attend d'eux et accomplit avec eux les humbles tâches de leur devoir d'état... Le genre humain voudra-t-il comprendre cette leçon et chercher, dans un confiant retour à Dieu, la reconquête de cette paix, dont la pensée hante les esprits et les cœurs, comme le souvenir hallucinant d'une félicité disparue. De nombreux peuples aujourd'hui ont perdu la paix, parce que leurs prophètes et leurs chefs se sont éloignés de Dieu et de son Christ. Les uns, propagandistes d'une culture et d'une politique areligieuse, se renfermant dans l'orgueil de la raison humaine, cum fores essent clausae, ont fermé la porte à l'idée même du divin et du surnaturel, chassant de la création le Créateur, exilant des écoles et des prétoires l'image du divin Maître crucifié, éliminant des institutions nationales, sociales et familiales toute mention de l'Évangile, tout en ne pouvant cependant en effacer les traces profondes. Les autres se sont enfuis loin du Christ et de sa paix, en reniant des siècles de civilisation lumineuse, bienfaisante et fraternelle, pour s'enfoncer

dans les ténèbres du paganisme antique ou des idolâtries modernes. Puissent-ils reconnaître leur erreur et comprendre que le Christ sauveur, malgré leurs défections, leurs reniements, leurs outrages, reste encore et toujours auprès d'eux, les mains tendues, le cœur ouvert, prêt à leur dire : *pax vobis*, si, de leur côté, dans un élan sincère et confiant, ils veulent bien tomber à ses pieds, avec ce cri de foi et d'amour : *Dominus meus et Deus meus*, « mon Seigneur et mon Dieu ! ».

VII. Collaboration des époux

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 18 mars 1942) : C'est un joug pesant, chers jeunes époux, que la vie de l'homme sur la terre. Le Saint-Esprit le proclame bien haut dans l'Écriture Sainte : « Un joug pesant est sur les enfants des hommes, depuis le jour où ils sortent du sein de leur mère, jusqu'au jour de la sépulture dans le sein de la mère commune. Ce qui trouble leurs pensées et fait craindre leurs cœurs, c'est la pensée de leur attente, c'est la crainte de la mort. Depuis l'homme qui siège sur un trône, dans la gloire, jusqu'au malheureux assis par terre et sur la cendre, depuis celui qui porte la pourpre et la couronne, jusqu'au misérable couvert d'une toile grossière, la colère, l'envie, le trouble, l'agitation, la crainte de la mort, l'aigreur et les querelles sont le partage de tous, et, dans le temps où chacun repose sur sa couche, le sommeil de la nuit bouleverse ses idées » (Si 40, 1–5). Mais ce joug de misère, ce fardeau d'angoisse dont nous a chargés la faute d'Adam, Notre-Seigneur Jésus-Christ, le nouvel Adam, l'a allégé pour nous par le joug de sa grâce et de son Évangile : « Venez à moi, nous dit-il, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug et recevez mes leçons, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger » (Mt 11, 28–30). Ô bienheureux joug du Christ, qui ne trouble pas l'esprit ni le cœur, qui ne nous humilie pas, mais nous exalte à ses yeux, et qui nous apaise dans la sérénité de l'amitié divine ! C'est pour vous aussi, bien-aimés jeunes époux, un joug de grâce que le grand sacrement de mariage ; il vous a, devant le prêtre et l'autel, unis par un lien indissoluble dans la communauté d'une même vie, afin que vous cheminiez ensemble ici-bas et que vous vous aidiez l'un l'autre, portant en commun le poids de la famille, des enfants et de leur éducation. Dans la vie familiale, autres sont les devoirs particuliers à l'homme, autres les devoirs qui regardent l'épouse ; mais ni la femme ne peut demeurer complètement étrangère au travail de son mari, ni le mari aux soucis de sa femme. Tout ce qui se fait dans la famille doit être de quelque manière le fruit de la collaboration, l'œuvre commune des époux. Mais qu'est-ce que collaborer ? Est-ce simplement l'addition de deux forces dont chacune travaille pour son propre compte, comme lorsque deux locomotives unissent leurs énergies pour tirer un train trop pesant ? Non, il n'y a point là de véritable collaboration. Par contre, le mécanicien et le chauffeur de chacune de ces deux machines (comme le mécanicien et son aide sur une de ces modernes locomotives électriques), font, eux, œuvre de véritable collaboration matérielle et consciente, pour assurer la bonne marche du convoi. Chacun, il est vrai, accomplit un travail bien à soi, mais non sans se préoccuper de son compagnon, réglant au contraire son action sur la sienne, selon que celui-ci en a besoin et qu'il est en droit de l'attendre. La collaboration humaine se réalise à la fois dans l'esprit, dans la volonté et dans l'action. Nous disons bien : dans l'esprit, parce que seules les créatures intelligentes peuvent conjuguer leur libre activité, collaborer entre elles. Collaborer, ce n'est pas seulement joindre ses efforts pour son propre compte, mais les adapter à ceux d'autrui afin de les seconder et afin de fusionner, pour ainsi dire, en une commune réalisation. Collaborer, c'est donc subordonner organiquement l'œuvre particulière de chacun à une pensée commune, en vue d'une fin commune, qui déterminera le sens, la place et la mesure de toute chose dans la hiérarchie des moyens, et qui, dès que plusieurs personnes la désireront en commun, rapprochera leurs intelligences dans un même intérêt et unira leurs cœurs étroitement dans une affection réciproque, les portant à renoncer à leur propre indépendance pour se plier à toutes les nécessités qu'imposera la recherche de cette fin. C'est dans une seule pensée, dans une seule foi, dans une commune volonté que prend naissance toute collaboration véritable, et elle sera d'autant plus étroite

et féconde que cette pensée, cette foi et cet amour agiront avec plus d'intensité et exerceront une influence plus forte sur l'action elle-même tout entière. Dès lors vous comprenez qu'une collaboration parfaite qui engage l'intelligence, la volonté et l'action, ne soit pas toujours chose aisée. Avec cette grande idée de l'union et de la collaboration des forces, avec cette intime conviction de la fin à atteindre, avec cette ardente volonté d'y arriver coûte que coûte, la collaboration suppose encore une mutuelle compréhension, l'estime sincère et le sens de l'indispensable concours que les autres apportent et qu'ils doivent apporter à la même fin, une large et sage bienveillance à prendre en considération les inévitables diversités entre collaborateurs et à les admettre, résolu, bien loin de s'en irriter, à en tirer profit. La collaboration exige donc une certaine abnégation personnelle qui sache se vaincre et céder, au lieu de vouloir faire prévaloir en tout ses propres vues, de se réserver toujours les travaux qui plaisent et conviennent le mieux et de se refuser à entrer dans l'ombre parfois et à voir le fruit de son propre labeur se perdre, pour ainsi dire, dans le vague anonymat de l'intérêt commun. Cependant, pour difficile qu'apparaisse une aussi harmonieuse et intime collaboration, elle est indispensable au bonheur que Dieu destine à la famille. Ils sont deux, l'homme et la femme, à marcher de pair, à se donner la main, à s'unir par le lien d'un anneau, lien d'amour que le paganisme lui-même n'hésitait pas à appeler « lien conjugal », *vinculum jugale*. Qu'est-ce donc que la femme, sinon l'aide de l'homme ? N'est-ce pas à elle que Dieu a accordé le privilège sacré de mettre l'homme au monde ? N'est-ce point une de ses sœurs – la plus grande de toutes, « plus humble et plus haute que ne le fut jamais nulle créature, et fruit des éternels décrets de Dieu » – qui devait nous donner le Rédempteur du genre humain et mettre en liesse par le premier miracle de son Fils le « lien conjugal » des noces de Cana ? Dieu a établi que coopèrent à la fin essentielle et primaire du mariage – qui est la procréation des enfants – le père et la mère, et cela par une collaboration librement consentie, dans une commune soumission à tout ce qu'un but si magnifique pourra imposer de sacrifices. But vraiment magnifique, puisque le Créateur fait participer les parents à la suprême puissance par laquelle il forma le premier homme du limon de la terre, tandis que lui se réserve d'infuser le *spiraculum vitae*, le souffle d'immortelle vie, et qu'il devient par là le souverain collaborateur du père et de la mère, de même qu'il est cause de toute activité et qu'il agit en tous ceux qui agissent. Votre joie, ô mères, est donc aussi la sienne, lorsque vous oubliez toutes vos peines pour vous écrier, joyeuses, à la naissance de votre enfant : *Natus est homo in mundum !* « Un homme est né dans le monde ! » (Jn 16, 21). Elle s'est accomplie en vous cette bénédiction que Dieu avait déjà donnée au paradis terrestre à nos premiers parents et qu'il renouvela après le déluge à Noé, le second père du genre humain : « Croissez et multipliez, et remplissez la terre » (Gn 1, 28 Gn 8, 17). Mais il ne suffit pas de collaborer pour la naissance de l'enfant à la vie et à la santé corporelles : vous devez collaborer à son éducation spirituelle. En cette âme tendre, les premières impressions laissent de puissantes traces ; la fin principale du mariage ne se limite pas à la procréation des enfants : elle comprend leur éducation et leur progrès dans la crainte de Dieu et dans la foi, de sorte que vous retrouviez et goûtiez dans cette collaboration qui doit pénétrer et animer toute votre vie conjugale, la félicité dont Dieu a déposé tant de semences fécondes dans la famille chrétienne. Mais la pensée et le souci de l'enfant dont la naissance a couronné et consacré l'union des deux époux, ne suffiraient pas encore à créer entre eux la collaboration spontanée d'une vie entière, si venaient à manquer ou à défaillir la volonté de collaborer et la science cordiale de la collaboration. La volonté de collaborer en suscite la résolution, mais cette résolution suppose la conviction de la nécessité de collaborer. A-t-il vraiment conscience de cette nécessité de la collaboration, celui qui entre dans la vie conjugale avec la prétention d'y apporter et d'y maintenir jalousement sa propre liberté sans rien sacrifier de son indépendance personnelle ? N'est-ce point là marcher au devant des pires conflits, rêver contre toute justice d'une situation impossible et chimérique dans la réalité de la vie commune ? Il faudra donc comprendre et accepter sincèrement et pleinement, avec un amour cordial, et non seulement avec résignation, une condition si essentielle de la voie choisie ; il faudra embrasser avec générosité, courage et joie, tout ce qui rendra possible, sincère et courtoise cette collaboration, que ce soit le sacrifice de goûts, préférences, habitudes ou désirs personnels,

ou que ce soit la monotonie des humbles, obscurs et pénibles travaux de la vie quotidienne. La volonté de collaborer. Qu'est-ce donc que vouloir collaborer ? Vouloir et chercher la collaboration : c'est aimer à travailler ensemble sans attendre que votre conjoint le propose, le demande ou l'exige ; c'est prendre les devants, c'est savoir faire les premiers pas, s'il le faut, pour mettre soi-même l'œuvre en train ; c'est souhaiter ces premiers pas, c'est en avoir le désir vif et tenace, c'est avoir, dans une vigilante sollicitude, la persévérance nécessaire pour trouver le moyen d'une liaison réelle de vos deux activités, sans découragements et sans impatiences quand l'aide que vous apporte votre conjoint pourra ne vous sembler pas suffisante ni proportionnée à vos propres efforts, fidèles que vous restez toujours à votre résolution de ne reculer, coûte que coûte, devant aucun sacrifice qui puisse contribuer à la réalisation de cette harmonie si désirable, si indispensable et si profitable dans la recherche commune du bien de la famille. La « science cordiale » de la collaboration. Nous voulons dire cette science qui ne s'apprend pas dans les livres, mais est enseignée par le cœur, qui aime, lui, l'active collaboration dans le gouvernement et la marche du foyer ; cette science, cet art qui est affection réciproque, mutuelle prévenance et sollicitude dans le même nid familial ; cet art, enfin, qui est une longue et mutuelle éducation et formation des époux nécessaire à deux âmes qui s'instruisent l'une l'autre pour parvenir à réaliser une vraie et intime collaboration. Si, avant de vivre sous le même toit, les futurs époux ont vécu et se sont formés chacun pour soi ; si l'un et l'autre viennent de familles qui, malgré leurs ressemblances, ne seront jamais pareilles si donc chacun apporte au foyer commun des manières de penser, de sentir, d'agir et de frayer que les premiers contacts ne trouveront jamais en pleine et parfaite harmonie ; vous voyez bien que, pour s'accorder, il faudra avant tout se connaître mutuellement plus à fond que ne l'a permis le temps des fiançailles : il faudra profiter de toutes les circonstances pour chercher et discerner les vertus et les défauts, les capacités et les lacunes de son conjoint, non pas afin de se lancer dans des critiques ou des querelles, ou de se juger supérieur à lui, ne voyant que les faiblesses de celui ou de celle à qui on a lié sa propre vie, mais afin de se rendre compte de ce qu'on ne peut en attendre, de ce qu'on devra suppléer ou compenser soi-même. Une fois connu le pas sur lequel il vous faudra régler le vôtre, vous aurez dans un travail généreux à modifier, ajuster et harmoniser vos pensées et vos habitudes. Ce travail s'accomplira insensiblement, par l'affection mutuelle, et ne se laissera point troubler par les transformations, les changements et les sacrifices, qui ne doivent pas peser sur un seul conjoint, mais dont chacun doit porter sa part avec amour et confiance, en songeant que se lèvera bientôt le jour où la joie de l'harmonie de leurs âmes parfaitement réalisée dans la pensée, la volonté et l'action, leur donnera la récompense et le soulagement de leurs peines, dans la satisfaction bien douce d'une pleine et féconde collaboration à la prospérité et au bonheur de leur famille. Tous les hommes ici-bas sont pèlerins de Dieu (cf. II Co 5, 6) et s'acheminent vers lui dans la voie des vivants ; mais sur le chemin battu de la vie conjugale, plus d'une fois la diversité de caractère des deux pèlerins change pour l'un ou l'autre la marche en un exercice de vertu bien capable de l'élever dans la lumière de la sainteté. Lisez la vie de la bienheureuse Anna Maria Taigi, et vous verrez avec stupéfaction quelle différence d'origine, de tempérament, d'éducation, d'inclination et de goûts il y avait entre elle et son mari ; elle avait néanmoins réalisé entre leurs deux âmes si diverses un admirable accord. Puisse cette héroïque mère de famille obtenir à chacun et à chacune d'entre vous, bien-aimés fils et filles, l'abondance des grâces célestes, afin que réussisse et fleurisse dans toutes vos familles une aussi véritable et chrétienne collaboration au service de Dieu.

Ne craignez pas la difficulté !

Pie XII (Discours aux jeunes époux ; 23 octobre 1940) : Dieu ne commande jamais l'impossible... Et si le mariage, qui est un sacrement, impose des devoirs qui peuvent sembler surhumains, il apporte aussi des secours qui se révèlent surnaturels.

Enfanter ou voir la Croisade mourir...

Le Commandeur Athanase de France dit : Lorsque l'on combat un ennemi afin d'en réduire le nombre, il faut en même temps accroître le nôtre par la conversion, mais surtout par le mariage et la procréation. C'est ainsi que la Croisade de France se mène : par les armes, mais aussi par le mariage et la procréation ! Car, il nous faut des générations guerrières.

Poursuite de la Croisade Matrimoniale

VIII. La vie est un service militaire

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 13 août 1941) : Que de fois, chers jeunes époux, avez-vous entendu répéter que « la vie de l'homme sur la terre est un temps de service militaire » (Jb 7, 1) ! Si la vie de l'homme sur la terre est un temps de service militaire, l'homme étant un composé d'esprit et de corps, cette vie se déroulera sur un double terrain : lutte physique dans le domaine de la matière et combat spirituel à l'intérieur de l'esprit. Ces deux genres de combats ont l'un et l'autre leurs périls, leurs épreuves, leurs vertus, leurs héros et leurs actes héroïques, leurs triomphes et leurs couronnes d'héroïsme. Les luttes corporelles sont manifestes ; les luttes de l'esprit sont souvent cachées : batailles, victoires et couronnes secrètes que voit Dieu seul et que Dieu seul récompense. Il est seul à connaître les épreuves et les mérites qui exaltent sur les autels les héros de la vertu. Aujourd'hui, sur les champs de bataille, dans les airs et sur mer, que d'actes héroïques resplendissent d'une force d'âme qui affronte les périls de la mort ! Héroïsmes brillants de jeunes soldats et d'intrépides capitaines, de cohortes et de légions, de prêtres qui, dans la furieuse mêlée, réconfortent blessés et mourants, d'infirmiers et d'infirmières qui soignent les maladies et les plaies ! Il est vrai que toute guerre entre les peuples afflige et fait frémir tous les hommes bien nés qu'anime la charité du Christ, cette charité qui embrasse amis et adversaires et qui donne à toute une vie le mouvement et la flamme ; mais on ne saurait nier que ces cruelles et sanglantes luttes, avec les austères devoirs qu'elles imposent aux combattants et aux non-combattants, suscitent des heures et des moments d'épreuves lumineuses ; et à ces heures-là se révèle la grandeur, souvent insoupçonnée et inattendue, d'une foule d'âmes héroïques qui sacrifient tout, jusqu'à la vie, pour accomplir les devoirs de la conscience chrétienne. Mais ce serait une erreur de croire que la grandeur d'âme, que les actes héroïques sont des vertus réservées, telles des fleurs rares, aux seuls champs de bataille, aux seuls temps de guerre, de catastrophes, de cruelles persécutions, de ruines sociales et politiques. A côté de ces héroïsmes plus manifestes et plus visibles, de ces actes de magnanimité, de ces brillants coups d'audace, germent et croissent au fond des vallées et des campagnes, dans les avenues et les ombres des villes, voilés dans le train incolore de la vie quotidienne, bien des actes non moins héroïques, qui jaillissent dans le silence de cœurs non moins grands et forts, et qui ne craindraient point la comparaison avec les beaux faits d'armes proposés à l'admiration publique. N'est-il pas héroïque l'homme d'affaires, patron d'une grande industrie, qui se voit pourchassé et acculé à la ruine par des adversités imprévues, et qui refuse de chercher l'assurance du salut dans les expédients que le monde facile excuse et absout lorsque le succès les couronne, mais que la morale chrétienne n'admet point ; n'est-il pas héroïque, l'homme d'affaires qui rentre en lui-même, interroge sa conscience, n'en esquivé point la réponse, et qui, en chrétien fidèle, rejette un moyen contraire à la justice, préférant la ruine et la misère plutôt que d'offenser son Dieu et son prochain. N'est-elle pas héroïque la jeune fille pauvre qui s'épuise de travail, moyennant un maigre salaire, pour donner un morceau de pain à sa vieille mère et à ses frères orphelins, mais qui repousse toute facile condescendance et qui a le courage de garder son honneur et son cœur, intrépide à refuser les faveurs d'un patron immoral et dédaigneuse des gains abondants et mal acquis qui la tireraient de la gêne ? N'est-elle pas héroïque l'adolescente qui, martyre de sa candeur et empourprée de son propre sang, offre à Dieu le lis de sa virginité ? Ce sont là des héroïsmes de justice, des héroïsmes de chrétienne dignité féminine, des héroïsmes dignes des anges, des héroïsmes secrets qui rejoignent ces héroïsmes de foi, de confiance en Dieu, de patience, de charité qui fleurissent dans les hôpitaux civils et militaires, sur les sentiers des missionnaires du Christ en terres infidèles,

bref partout où la force d'âme s'unit à l'amour de Dieu et du prochain. Qui donc s'étonnerait que dans l'ombre même des foyers se cache l'héroïsme familial et que la vie des époux connaisse, elle aussi, ses secrets héros : héros extraordinaires de situations durement tragiques, et souvent ignorés du monde ; héros quotidiens de sacrifices qui se suivent en une chaîne ininterrompue et se renouvellent à chaque instant ; héros du père, héros de la mère, héros de l'un et l'autre ? (...) C'est de la famille chrétienne que le divin Époux de l'Église tire ses enfants pour les régénérer dans l'eau et l'Esprit-Saint ; c'est en elle qu'il choisit ses lévites, ses héros, ses héroïnes de charité, ses vierges consacrées, ses prêtres, les propagateurs de l'Évangile, les chevaliers et héros du cloître, les pasteurs et les évêques, les successeurs de son premier Vicaire dans le gouvernement universel de son troupeau. Élevez donc vos cœurs et vos pensées ! Ne laissez point, au seuil de votre vie nouvelle, tomber votre courage : virilement, héroïquement, regardez l'avenir en face, sous la bienveillante protection de la Providence de Dieu, dans les mains de qui reposent votre bonheur et l'aurore de chacune de vos journées, ordinaires ou extraordinaires, sereines ou nébuleuses. Dieu ne permettra jamais qu'une épreuve dépasse les forces que vous communique la paternelle libéralité de sa grâce, et cette grâce, si abondante et si riche en bienfaits, vous fera trouver et goûter ici-bas dans la fidélité aux devoirs les plus difficiles une des joies les plus profondes et les plus douces de votre vie.

IX. L'héroïsme des époux

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 20 août 1941) : Aux temps modernes comme aux premiers siècles du christianisme, dans les pays où sévissent les persécutions religieuses ouvertes, ou sournoises et non moins dures, les plus humbles fidèles peuvent, d'un moment à l'autre, se trouver dans la dramatique nécessité de choisir entre leur foi, qu'ils ont le devoir de conserver intacte, et leur liberté, leurs moyens de subsistance ou même leur propre vie. Mais aux époques normales elles-mêmes, dans les conditions ordinaires des familles chrétiennes, il arrive parfois que les âmes se voient dans l'alternative de violer un imprescriptible devoir ou de s'exposer, dans leur santé, dans leurs biens, dans leurs positions familiale et sociale, à des sacrifices et à des risques douloureux et pressants : elles se voient mises dans la nécessité d'être héroïques et de se montrer héroïques, si elles veulent rester fidèles à leurs devoirs et demeurer dans la grâce de Dieu. Quand Nos prédécesseurs, et tout spécialement Pie XI dans son encyclique "Casti connubii", rappelaient les lois saintes et inéluctables de la vie matrimoniale, ils se rendaient parfaitement compte que dans bien des cas l'inviolable observation de ces lois exige de l'héroïsme. Qu'il s'agisse de respecter les fins que Dieu a établies pour le mariage ; qu'il s'agisse, pour un cœur inquiet, de résister aux passions et sollicitations ardentes et séductrices qui lui suggèrent de chercher ailleurs ce qu'il n'a pas ou croit n'avoir pas trouvé dans sa légitime union aussi pleinement qu'il l'espérait ; ou bien qu'il s'agisse, pour ne pas briser ou relâcher l'union des cœurs et de l'amour mutuel, de savoir pardonner, de savoir oublier un différend, une offense, ou un heurt peut-être grave : que de drames intimes déroulent leurs amertumes derrière le voile de la vie quotidienne ! Que d'héroïques sacrifices cachés ! Que d'angoisses morales pour vivre sous le même toit et garder à sa place et à son devoir une constance de chrétien ! Quelle force d'âme n'est pas exigée souvent par cette vie de chaque jour ? Il faudra, chaque matin, reprendre le même travail, rude peut-être et monotone ; il conviendra, pour la paix, de supporter le sourire aux lèvres, aimablement, joyeusement, les défauts réciproques, les oppositions jamais aplanies, les petites divergences de goûts, d'habitudes, d'idées, auxquelles donne lieu souvent la vie commune ; il faudra, parmi les menues difficultés et les petits incidents, inévitables souvent, garder intacts le calme et la bonne humeur ; il s'agira, dans une froide rencontre, de savoir se taire, de savoir retenir les plaintes à temps, de savoir changer de ton et adoucir sa parole qui, si elle ne se maîtrisait, détendrait des nerfs irrités, mais créerait dans le foyer domestique une atmosphère pénible. Que de force d'âme requise en toutes ces occasions ! Ce sont là mille détails infimes de la vie quotidienne, mille instants qui passent ; chacun est bien peu de chose, presque rien ; mais ils se succèdent, ils s'accumulent, ils finissent par

devenir pesants et ils contribuent pour une bonne part à entraver et à paralyser, dans une souffrance mutuelle des époux, la paix et la joie du foyer. Et pourtant, la femme, l'épouse, la mère entend être la source de la joie et de la paix de la famille, elle en veut être l'aliment et le soutien spécial. N'est-ce pas elle qui crée et resserre le lien d'amour entre le père et les enfants ? N'est-ce pas elle qui par son affection résume pour ainsi dire en elle-même la famille tout entière ? N'est-ce pas elle qui la surveille, qui la garde, qui la protège et la défend ? Elle est le chant du berceau, le sourire des bébés roses et frétillements, et le sourire des bébés en pleurs et infirmes, la première maîtresse qui montre à ses enfants le ciel, qui apprend à ses fils et filles à s'agenouiller au pied de l'autel, et qui parfois leur inspire les pensées et les désirs les plus sublimes. Donnez-Nous une mère qui sente sa maternité spirituelle non moins vivante en son cœur que sa maternité naturelle : Nous verrons en elle l'héroïne de la famille, la femme forte que vous pouvez célébrer avec le chant du roi Lemuel au livre des Proverbes : « La force et la grâce sont sa parure, et elle se rit de l'avenir. Elle ouvre la bouche avec sagesse et les bonnes paroles sont sur sa langue. Elle surveille les sentiers de sa maison et elle ne mange pas le pain de l'oisiveté. Ses fils se lèvent et la proclament heureuse ; son époux se lève et lui donne des éloges » (Pr 31, 25-28). Laissez-Nous donner d'autres éloges encore à la mère et à la femme forte : l'éloge de l'héroïsme dans la douleur. L'épreuve, l'affliction et la peine la trouvent très souvent plus courageuse, plus intrépide et résignée que l'homme, parce qu'elle sait tirer de l'amour la science de la douleur. Considérez les saintes femmes de l'Évangile qui suivent le Christ et l'assistent de leur présence, qui l'accompagnent de leurs lamentations sur la voie du Calvaire et jusqu'à la croix (Lc 8, 1-13 ; Lc 23, 27). Le Cœur du Christ n'est que miséricorde pour les larmes de la femme : elles en ont fait l'expérience, les sœurs éplorées de Lazare, la veuve de Naïm, et Madeleine tout en larmes auprès de son sépulcre. Aujourd'hui même, en ces heures où le sang coule, Dieu sait à combien de veuves de Naïm le Rédempteur manifeste sa bonté : sans aller jusqu'à ressusciter leur fils tombé à la guerre, il verse au cœur de combien de mères le baume de sa parole réconfortante : Noli flere, « ne pleure pas » (Lc 7, 13). Bien-aimés fils et filles, n'hésitez point : tournez-vous avec confiance vers les cimes héroïques du voyage que vous commencez. Il a toujours été vrai que c'est des menues occupations qu'on passe aux grandes entreprises et que la vertu est la fleur qui couronne une plante arrosée par les efforts assidus de chaque jour. C'est là l'héroïsme quotidien de la fidélité aux devoirs habituels et communs de la vie ordinaire ; et c'est là l'héroïsme qui forge et aguerrit les hommes, qui les élève et les trempe pour les jours où Dieu leur demandera un héroïsme extraordinaire. C'est là, et non ailleurs, qu'il faut aller chercher la source de cet héroïsme extraordinaire. Dans les événements de la vie familiale comme en toutes les circonstances de la vie humaine, l'héroïsme a sa racine principale dans le sentiment profond et souverain du devoir, du devoir qui ne souffre ni marchandage ni compromis et qui doit l'emporter en toutes choses et sur toutes choses. Ce sentiment nous enseigne comment la volonté divine clairement manifestée ne souffre aucune discussion et qu'elle exige de chacun qu'il s'incline devant elle ; ce sentiment, par-dessus tout, nous fait comprendre que cette volonté divine est la voix d'un amour infini à notre égard ; ce n'est pas en un mot le sentiment d'un devoir abstrait ou d'une loi tyrannique, inexorable, hostile, qui écraserait notre liberté de vouloir et d'agir : c'est le sentiment d'une loi qui répond et se plie aux exigences d'un amour, aux exigences d'une amitié infiniment généreuse qui domine et gouverne les multiples vicissitudes de notre vie d'ici-bas. Ce sentiment chrétien si puissant du devoir se développera et se renforcera en vous, bien-aimés fils et filles, par votre persévérante fidélité aux plus humbles tâches et obligations de chacune de vos journées. Par là, les menus sacrifices, les petites victoires sur vous-mêmes se multiplieront, affermissant de plus en plus en vous la vertueuse habitude de ne pas tenir compte des impressions, impulsions et répugnances qui peuvent se présenter sur le sentier de votre vie, lorsqu'il s'agit d'un devoir, d'une volonté de Dieu à accomplir. L'héroïsme n'est pas le fruit d'un jour et il ne mûrit pas en une matinée ; c'est par de longues ascensions que se forment et s'élèvent les grandes âmes, c'est par là qu'elles se trouvent prêtes, au moment où l'occasion s'en présente, aux gestes magnifiques et aux suprêmes triomphes qui nous remplissent d'admiration.

X. Le soleil du foyer

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 11 mars 1942) : Il vous accompagnera, bien-aimés fils et filles, tout le long de votre vie, le souvenir que vous emporterez de la maison du père commun et de sa bénédiction apostolique. Il vous accompagnera comme un doux réconfort et un heureux augure en ce chemin où vous vous engagez le cœur rempli de joyeuses espérances, sous la protection divine, malgré les temps orageux, pour marcher vers un but que vous entrevoyez plus ou moins dans les ténèbres de l'avenir. Mais devant ces ténèbres, votre cœur ne tremble point : l'ardeur et la hardiesse de la jeunesse vous soutiennent, vos cœurs s'unissent dans leurs désirs, vous marchez ensemble dans la vie, vous suivez le même sentier, et ainsi, loin de se troubler, la tranquillité de votre esprit se renouvelle et s'épanouit. Vous êtes heureux et vous ne voyez pas de ténèbres à l'intérieur de votre foyer : votre famille a son soleil, l'épouse. Écoutez là-dessus les paroles de la Sainte Écriture : « La grâce d'une femme fait la joie de son mari, et son intelligence répand la vigueur en ses os. C'est un don de Dieu qu'une femme silencieuse, et rien n'est comparable à une femme bien élevée. C'est une grâce au-dessus de toute grâce qu'une femme pudique, et aucun trésor ne vaut une femme chaste. Le soleil se lève dans les hauteurs du Seigneur : ainsi la beauté d'une femme brille dans sa maison bien ornée » (Sir. XXVI, 16-21). Oui, l'épouse, la mère, est le soleil de la famille. Elle en est le soleil par sa générosité et son dévouement, par son aide infatigable et sa vigilante et prévoyante délicatesse à procurer tout ce qui peut égayer la vie de son mari et de ses enfants : elle répand autour d'elle lumière et chaleur. L'on a coutume de dire qu'un mariage est heureux lorsque chacun des époux se propose, en s'y engageant, non pas son bonheur à lui, mais le bonheur de son conjoint ; et, si cette noblesse de sentiment et d'intention oblige les deux époux à la fois, elle n'en est pas moins avant tout une vertu de la femme. Oui, cette vertu naît avec les battements et l'intuition du cœur maternel, de ce cœur qui, s'il reçoit des amertumes, ne veut rendre que dignité et respect, tel le soleil qui réjouit de son aurore les matins de brouillard et qui dore les nuages des rayons de son coucher. L'épouse est le soleil de la famille par la clarté de son regard et la chaleur de sa parole. Son regard et sa parole pénètrent doucement dans l'âme, l'attendrissent, la fléchissent, apaisent le tumulte des passions et rappellent l'homme à la joie du bien-être et de la vie en famille, après une longue journée de labeurs professionnels incessants et parfois pénibles au bureau ou aux champs, ou après d'absorbantes affaires de commerce ou d'industrie. Un seul mouvement de son regard jette une lumière qui brille de mille reflets, et ses lèvres prononcent en un seul accent mille paroles d'affection. Son cœur de mère, les mouvements de son regard et les accents de ses lèvres créent et animent le paradis de l'enfance et rayonnent toujours d'une douce bonté, alors même qu'ils avertissent ou réprimandent, parce que les jeunes cœurs, grâce à leur sensibilité plus vive, offrent un accueil plus profond et plus intime aux commandements de l'amour. L'épouse est le soleil de la famille par son naturel candide, sa digne simplicité, sa parure chrétienne et honnête, aussi bien dans le recueillement et la droiture de son esprit que dans la grâce harmonieuse de son port et de ses vêtements, de son élégance et de son maintien à la fois réservé et affectueux. Sa délicatesse de sentiments, la finesse des traits de son visage, ses silences et sourires ingénus, un simple regard et mouvement de complaisance, voilà qui lui donne la grâce d'une fleur exquise et simple à la fois qui ouvre sa corolle pour recevoir et refléter les couleurs du soleil. Oh ! Si vous saviez quels profonds sentiments d'affection et de reconnaissance l'image d'une telle mère et d'une telle épouse suscite et imprime dans le cœur du père et des enfants ! Anges, qui veillez sur leur maison et écoutez leur prière, répandez les célestes parfums en ce foyer de bonheur chrétien. Mais qu'arrive-t-il si la famille se voit privée de ce soleil, si, continuellement et à tout propos, jusque dans les rapports les plus intimes, l'épouse n'hésite pas à faire sentir combien lui pèse la vie conjugale ? Où est son affectueuse douceur, lorsqu'une excessive dureté dans l'éducation, une susceptibilité mal dominée, une froideur irritée dans le regard et la parole étouffent chez les enfants l'espoir de trouver auprès de leur mère joie et réconfort ? Quand elle ne fait, hélas ! par sa voix âpre, ses plaintes et ses reproches, que jeter le trouble et l'amertume dans l'intimité de la vie familiale ? Où sont cette généreuse délicatesse et ce tendre amour

quand, au lieu de créer par une naturelle et exquise simplicité une atmosphère de douce tranquillité au foyer, elle y prend des airs de dame à la mode, agitée, nerveuse et exigeante ? Est-ce là répandre les vivants et bienfaisants rayons du soleil ? N'est-ce pas plutôt un vent glacial qui gèle le jardin de la famille ? Qui s'étonnera si le mari, faute de trouver au foyer un attrait, un lien, un réconfort, le délaisse le plus possible, provoquant par là la mère à s'en éloigner comme lui, à moins que ce ne soient les absences de l'épouse qui aient préparé celles du mari ? Ainsi l'un et l'autre vont chercher ailleurs — au grave péril de leur âme et au détriment de l'union de la famille — la tranquillité, le repos, le plaisir que ne leur donne pas leur propre maison. Quelles sont les plus malheureuses victimes d'un pareil état de choses, sinon, à n'en pas douter, les enfants ? Voilà jusqu'où peut aller, épouses, votre part de responsabilité dans la concorde du bonheur familial. Si c'est à votre mari et à son travail de procurer une vie stable à votre foyer, c'est à vous et à vos soins qu'il incombe d'en assurer le bien-être et de garantir la pacifique sérénité commune de vos deux vies. C'est là pour vous non seulement une tâche que vous impose la nature, mais un devoir religieux, une obligation de vertu chrétienne, et c'est par les actes et les mérites de cette vertu chrétienne que vous grandirez dans l'amour et la grâce de Dieu. « Mais, dira peut-être l'une ou l'autre d'entre vous, c'est nous demander là une vie de sacrifices ! » Certes, votre vie est une vie de sacrifices, mais elle est aussi autre chose. Croyez-vous donc qu'on puisse ici-bas goûter un vrai et solide bonheur sans l'avoir conquis par quelque privation ou renoncement ? Pensez-vous que la pleine et parfaite béatitude du paradis terrestre se rencontre quelque part en ce monde ? Pensez-vous que votre mari ne doive pas, lui aussi, faire des sacrifices, parfois des sacrifices nombreux et lourds, pour assurer un pain honnête à sa famille ? Ce sont précisément ces sacrifices mutuels supportés par chacun des époux et à leur commun avantage qui donnent à l'amour conjugal et au bonheur de la famille leur cordialité et leur stabilité, leur sainte profondeur et cette exquise noblesse qui se manifeste dans le respect mutuel des époux et les élève dans l'affection et la reconnaissance de leurs enfants. Si le sacrifice de la mère est le plus sensible et le plus douloureux, la puissance d'en haut l'adoucit. Par son sacrifice, la femme apprend à compatir aux douleurs d'autrui. L'amour du bonheur de son foyer la garde de se replier sur elle-même ; l'amour de Dieu, qui l'amène à se dépasser, lui ouvre le cœur à toute pitié et la sanctifie. « Mais, objectera-t-on peut-être encore, la structure sociale du monde moderne pousse un grand nombre de femmes, même mariées, à sortir du foyer et à entrer dans le champ du travail et de la vie publique. » Nous ne l'ignorons pas, chères filles, mais qu'un pareil état de choses constitue un idéal social pour la femme mariée, voilà qui est fort douteux. Cependant, il faut tenir compte de ce fait. La Providence, toujours vigilante dans le gouvernement de l'humanité, a mis dans l'esprit de la famille chrétienne des forces supérieures qui sont à même de tempérer et de vaincre la dureté de cet état social et de parer aux dangers qu'il cache indubitablement. Avez-vous déjà considéré le sacrifice de la mère qui doit pour des motifs particuliers, en plus de ses obligations domestiques, s'ingénier à subvenir par un travail quotidien à l'entretien de sa famille ? Lorsque le sentiment religieux et la confiance en Dieu constituent le fondement de la vie familiale, cette mère conserve, bien plus, elle nourrit et développe en ses enfants, par ses soucis et ses fatigues, le respect, l'amour et la reconnaissance qu'ils lui doivent. Si votre foyer doit passer par là, ayez avant tout une pleine confiance en Dieu, si riche en bonté secourable pour ceux qui le craignent et le servent ; et, dans les heures et les jours où vous avez le loisir de vous donner entièrement aux vôtres, ajoutez-y, avec un redoublement d'amour, le souci d'assurer le minimum indispensable à la vraie vie de famille et, plus que cela, le souci de répandre dans le cœur de votre mari et de vos enfants de lumineux rayons de soleil qui affermissent, alimentent et fécondent, pour les temps de séparation corporelle, l'union spirituelle du foyer.

XI. Le chef de famille

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 8 avril 1942) : Épouses qui Nous écoutez, lorsque vous avez lu les paroles que Nous avons récemment prononcées sur la responsabilité de la femme dans le bonheur de la famille, vous avez peut-être dit en votre cœur que cette

responsabilité ne concerne pas uniquement la femme, bien loin de là, qu'elle est mutuelle, qu'elle incombe non moins au mari qu'à l'épouse. Et votre pensée aura revu l'image de plus d'une femme que vous connaissez ou dont vous avez entendu parler : femme et épouse exemplaire, dévouée aux soins de la famille jusqu'au-delà de ses forces, elle se trouve encore, après plusieurs années de vie commune, en face de l'égoïsme indifférent, grossier, violent même peut-être, de son mari, et cet égoïsme, loin de diminuer n'a fait que se développer avec l'âge. Ces héroïques mères de famille, filles d'Ève, oui, mais femmes fortes, généreuses imitatrices de la seconde Ève qui a écrasé la tête du serpent tentateur et gravi le douloureux calvaire jusqu'au pied de la croix, Nous ne les ignorons point. Nous n'ignorons pas non plus les procédés des maris, leurs manières parfois affectueuses et délicates, parfois sans égards et dures. Ils ont, eux aussi, leurs responsabilités dans le gouvernement de la famille. Ces responsabilités, Nous Nous étions réservé de les exposer dans une allocution spéciale et c'est ce que Nous faisons aujourd'hui même en ce bref discours. La responsabilité de l'homme à l'égard de sa femme et de ses enfants a sa première origine dans les devoirs qui lui incombent envers leur vie, devoirs dont il s'acquitte la plupart du temps par sa profession, son art ou son métier. Son travail doit procurer aux siens un gîte et une nourriture quotidienne, leur assurer la subsistance et les vêtements convenables. Sous la protection qu'offrent et donnent à la famille la prévoyance et l'activité de l'homme, il faut qu'elle puisse se sentir heureuse et tranquille. Le mari ne vit pas dans la condition de l'homme sans famille : il doit subvenir à l'entretien de son épouse et de ses enfants. Il doit penser à eux, lorsqu'il se trouve parfois devant des entreprises aventureuses qui attirent par l'espérance de gains élevés, mais qui facilement, par des sentiers insoupçonnés, mènent à la ruine. Les rêves de richesse trompent souvent la pensée plus encore qu'ils ne satisfont les désirs, et la modération du cœur et de ses rêves est une vertu qui jamais ne saurait nuire, parce qu'elle est fille de la prudence. Aussi, même en l'absence d'autres difficultés d'ordre moral, il y a des limites déterminées que l'homme marié n'a pas le droit de franchir, des limites tracées par l'obligation qui lui incombe de ne pas mettre en danger sans motif très grave la subsistance assurée, tranquille et nécessaire de son épouse et de ses enfants actuels ou à venir. Autre chose, si, sans faute ni coopération de sa part, des circonstances indépendantes de sa volonté et de son pouvoir compromettent le bonheur de son foyer, comme il arrive aux époques de bouleversements sociaux ou politiques, où les flots de l'angoisse, de la misère et de la mort se répandent par le monde et submergent des millions de foyers. Seulement, avant de passer à l'action ou d'y renoncer, avant d'entreprendre ou de risquer quoi que ce soit, que l'homme se demande toujours : est-ce que je peux assumer cette responsabilité devant ma famille ? Mais, si des liens moraux lient l'homme marié à sa famille, il y en a aussi qui le lient à la société : la fidélité dans l'exercice de sa profession, de son art ou de son métier, l'honnêteté sur laquelle ses supérieurs doivent pouvoir compter absolument, la droiture et l'intégrité de vie qui lui gagnent la confiance de tous ceux qui traitent avec lui. Ces liens ne sont-ils pas d'éminentes vertus sociales ? Ces vertus si belles ne forment-elles pas le rempart du bonheur domestique, de la paix de la famille, dont la sécurité est le premier devoir d'un père chrétien ? Nous pourrions ajouter, puisque l'estime publique du mari tourne à l'honneur de sa femme, que l'homme doit, par égard pour elle, chercher à se signaler et à exceller parmi ses collègues. Toute femme, en général, désire pouvoir être fière de son compagnon de vie. Louons donc le mari qui, par un noble sentiment d'affection pour sa femme, s'efforce d'accomplir sa tâche de son mieux et de se distinguer. La digne et honnête élévation que sa profession et son labeur procurent à l'homme dans la société, tourne donc à l'honneur et à la consolation de son épouse et de ses enfants, puisque, « les pères sont, au dire de l'Écriture (Pr 17, 6), la gloire de leurs enfants ». Cependant, l'homme n'a pas non plus le droit d'oublier combien il importe au bonheur de la vie familiale qu'il porte en son cœur et témoigne sans cesse à la mère de ses enfants, à son épouse, par son attitude et ses paroles, le respect et l'estime qu'elle mérite. Si la femme est le soleil de la famille, elle en est aussi le sanctuaire, elle est le refuge du tout petit en pleurs, le guide des plus grands, le réconfort de leurs peines, l'apaisement de leurs doutes, la confiance de leur avenir. Maîtresse de douceur, elle est aussi maîtresse de maison. La considération que vous lui portez, chefs de famille, il faut que vos enfants et vos domestiques la discernent, la

sentent et la voient dans votre attitude, dans votre conduite, dans vos regards, dans vos paroles, dans votre voix, dans votre salut. On dit que les couples mariés se distinguent des autres par les manières indifférentes, moins délicates ou parfaitement impolies et grossières de l'homme envers sa femme : qu'il n'en soit jamais ainsi. Au contraire, toute l'attitude du mari à l'égard de son épouse doit s'inspirer sans cesse d'une cordialité empressée, naturelle, noble et digne qui convient à un homme intègre et craignant Dieu, à un homme conscient de l'incalculable influence qu'exerce sur l'éducation des enfants la bonne entente vertueuse et délicate des époux. L'exemple du père a beaucoup de puissance sur les enfants : c'est pour eux une vivante et pressante invitation à entourer leur mère, et leur père lui-même, de respect, de vénération et d'amour. Cependant la coopération de l'homme au bonheur du foyer domestique ne saurait s'arrêter ou se limiter à de respectueux égards envers sa compagne de vie : il faut encore qu'il sache voir, apprécier et reconnaître l'œuvre et les efforts de celle qui, silencieuse et assidue, se dévoue à rendre la commune demeure plus confortable, plus charmante et plus gaie. Avec quels soins affectueux cette jeune femme n'a-t-elle pas tout disposé pour fêter aussi joyeusement que le permettent les circonstances, l'anniversaire du jour où elle s'est unie devant l'autel à celui qui devenait son compagnon de vie et de bonheur, et qui va maintenant rentrer du bureau ou de l'usine ! Regardez cette table : des fleurs délicates la parent et l'égaient. Elle a soigneusement préparé le repas : elle a choisi ce qu'il y avait de meilleur, ce qu'il aime le plus. Mais voici que l'homme, épuisé par les longues heures d'un travail plus fatigant peut-être que d'habitude, agacé par des contrariétés imprévues, rentre plus tard que de coutume, sombre, préoccupé d'autres pensées. Les paroles de joie et d'affection qui l'accueillent tombent dans le vide et le laissent muet ; il ne semble rien remarquer sur la table que sa femme a ornée avec amour ; il ne s'aperçoit que d'une chose : un plat, apprêté cependant pour lui faire plaisir, est resté trop longtemps sur le feu, et voilà qu'il se plaint, sans songer que c'est la longue attente, son propre retard, qui en est la cause. Il mange à la hâte, parce que, dit-il, il doit sortir tout de suite. La pauvre jeune femme avait rêvé d'une douce soirée passée côte à côte dans la joie, une soirée toute pleine de souvenirs, et le repas est à peine fini qu'elle se retrouve seule dans les chambres désertes : elle a besoin de toute sa foi, de tout son courage, pour refouler les larmes qui lui montent aux yeux... Bien rares sont les foyers qui ne connaissent point de temps à autre des scènes de ce genre... L'amour véritable et profond des époux devra se montrer dans l'un et l'autre plus fort que la fatigue et les déplaisirs, plus fort que les événements et les contrariétés de chaque jour, plus fort que les changements de temps et de saison, plus fort que les variations d'humeur et les malheurs inattendus. Il faut se dominer soi-même, il faut dominer les événements, sans se laisser influencer ni balloter par eux. Il faut savoir donner le sourire et le merci de l'affection mutuelle, apprécier les attentions de l'amour, procurer la joie à ceux qui vous consacrent leurs peines. Quand donc, maris, vous vous retrouverez à la maison, où la conversation et le repos restaureront vos forces, ne vous attachez pas à voir et à rechercher les petits défauts inévitables en toute œuvre humaine. Regardez plutôt toutes les bonnes choses, grandes ou petites, qui vous sont offertes comme le fruit de pénibles efforts, de soins diligents, d'affectueuses attentions féminines qui vont faire de votre demeure, même modeste, un petit paradis de bonheur et de joie. Ne vous contentez point de considérer ces bonnes choses et de les aimer dans le secret de votre pensée et de votre cœur : témoignez votre reconnaissance à celle qui n'a ménagé aucun effort pour vous les procurer et qui ne trouvera pas meilleure ni plus douce récompense que l'aimable sourire, la parole gracieuse, les regards d'attention et de complaisance qui lui traduiront votre gratitude.

XII. Le mari et la femme

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 10 septembre 1941) : Toute famille est une société, et toute société bien ordonnée réclame un chef, tout pouvoir de chef vient de Dieu. Donc la famille que vous avez fondée a aussi son chef, un chef que Dieu a investi d'autorité sur celle qui s'est donnée à lui pour être sa compagne, et sur les enfants qui viendront par la bénédiction de Dieu accroître et égayer la famille tels des rejetons verdoyants autour du

tronc de l'olivier. Oui, l'autorité du chef de famille vient de Dieu, de même que c'est de Dieu qu'Adam a reçu la dignité et l'autorité de premier chef du genre humain et tous les dons qu'il a transmis à sa postérité. Aussi est-ce Adam qui fut formé le premier et Ève ensuite. Ce ne fut pas non plus Adam, observe Saint Paul, qui fut trompé, mais la femme qui se laissa séduire et qui prévariqua (1 Tim 2, 13-14). La curiosité d'Ève à regarder le beau fruit du paradis terrestre et son entretien avec le serpent, oh ! Quel dommage n'ont-ils pas causé à Adam, à Ève, à tous leurs enfants et à nous ! Or à Ève Dieu imposa, outre de multiples peines et souffrances, d'être assujettie à son mari (Gen 3, 16). Épouses et mères chrétiennes, que jamais ne vienne à vous saisir la soif d'usurper le sceptre familial ! Votre sceptre, un sceptre d'amour, doit être celui que met entre vos mains l'apôtre des nations : le salut que vous procurera la maternité, pourvu que vous persévériez dans la foi, dans la charité et dans la sainteté, unies à la modestie (1 Tim 2, 15). Dans la sainteté, par le moyen de la grâce, les époux sont également et immédiatement unis au Christ. Ceux-là, en effet, écrivait Saint Paul, qui ont été baptisés dans le Christ et se sont revêtus de lui sont tous fils de Dieu, et il n'y a pas de différence entre l'homme et la femme, parce que tous sont un seul dans le Christ Jésus (Gal 3, 26-28). Mais autres sont les conditions des époux dans l'Église et dans la famille en tant que société visible. Aussi le même apôtre avertissait-il : « Je veux cependant que vous sachiez que le chef de tout homme, c'est le Christ, que le chef de la femme, c'est l'homme, et que le chef du Christ, c'est Dieu » (1 Cor 11, 3). Comme le Christ, en tant qu'homme, est soumis à Dieu et tout chrétien au Christ dont il est membre, ainsi la femme est soumise à l'homme qui, en vertu du mariage, est devenu « une seule chair » avec elle (Mt 19, 5). Le grand apôtre se sentait le devoir de rappeler cette vérité et ce fait fondamental aux convertis de Corinthe qui, sous l'influence de nombreuses idées et pratiques païennes, pouvaient facilement les oublier, se méprendre à leur sujet ou les dénaturer. Si Saint Paul parlait à des chrétiens d'aujourd'hui, ne se croirait-il pas bien souvent dans l'obligation de leur adresser les mêmes avertissements ? Ne respirons-nous pas aujourd'hui un air malsain de néo-paganisme ? Les conditions de vie résultant de la situation actuelle économique et sociale, l'accès des hommes et des femmes aux professions libérales, aux arts et aux métiers, leur travail côte à côte dans les usines, les bureaux et les différents emplois, tout cela tend à établir en pratique une large équivalence entre l'activité de la femme et celle de l'homme, et bien souvent les époux se trouvent dans une situation qui se rapproche fort de l'égalité. Souvent le mari et son épouse exercent des professions de même ordre, fournissent par leur travail personnel à peu près la même contribution au budget familial, tandis que ce travail même les conduit à mener une vie assez indépendante l'un à l'égard de l'autre. Les enfants que Dieu leur envoie entre temps, comment sont-ils surveillés, gardés, éduqués, instruits ? Vous les voyez, nous ne dirons pas abandonnés, mais bien souvent confiés très tôt à des mains étrangères, formés et conduits par d'autres que leur mère, laquelle est retenue loin d'eux par l'exercice de sa profession. Faut-il s'étonner que le sens de la hiérarchie dans la famille aille s'affaiblissant et finisse par se perdre ? Faut-il s'étonner que l'autorité du père et la vigilance de la mère n'arrivent point à rendre joyeuse et intime la vie familiale ? Et pourtant l'enseignement chrétien du mariage que donnait Saint Paul à ses disciples d'Éphèse comme à ceux de Corinthe ne saurait être plus clair : « Que les femmes soient soumises à leur mari comme au Seigneur ; car le mari est le chef de la femme, comme le Christ est le chef de l'Église. (...) Comme l'Église est soumise au Christ, les femmes doivent être soumises à leur mari en toutes choses. Et vous, maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle. (...) Que chacun de vous, de la même manière, aime sa femme comme soi-même, et que la femme révère son mari » (Éph 5, 22-25, 33). Cette doctrine et cet enseignement ne sont-ils pas du Christ lui-même ? C'est par ce moyen que le Rédempteur allait restaurer ce que le paganisme avait bouleversé. Athènes et Rome, phares de civilisation, avaient l'une et l'autre répandu bien des lumières naturelles sur les liens de la famille, mais sans réussir, ni par les hautes spéculations de leurs philosophes, ni par la sagesse de leurs lois, ni par la sévérité de leur censure, à mettre la femme à sa vraie place dans la famille. Dans le monde romain, malgré le respect et la dignité qui entouraient la mère de famille — *Uxor dignitatis nomen est, non voluptatis*, « Le nom d'épouse est un nom de dignité et non pas de volupté » —, elle était juridiquement

assujettie à la puissance totale et illimitée du mari ou *paterfamilias*, à qui la maison, la famille, appartenait en propriété, qui *in domo dominium habet*, parce que l'épouse était, elle aussi, *in mariti manu mancipioque*, aut *in ejus*, *in cujus maritus manu mancipioque esset*, « au pouvoir et dans la servitude de son mari, ou de celui qui tenait le mari en son pouvoir et servitude ». Aussi Caton, l'austère censeur, proclamait-il devant le peuple romain : *Majores nostri nullam, ne privatam quidem rem agere feminas sine tutore auctore voluerunt ; in manu esse parentum, fratrum, virorum*, « Nos aïeux interdisaient aux femmes de faire aucune chose, même privée, sans l'autorisation d'un tuteur ; ils les voulaient au pouvoir des parents, des frères, des hommes ». Mais, dans les siècles suivants, tout le droit familial des anciens tomba en désuétude, cette discipline de fer disparut et les femmes devinrent pratiquement indépendantes de l'autorité maritale. Sans doute, il nous reste de nobles exemples de femmes et de mères excellentes, telle cette Ostoria, d'illustre famille, dont un sarcophage récemment découvert aux grottes vaticanes a conservé l'éloge : *incomparabilis castitatis et amoris erga maritum exempli feminæ*, « femme d'incomparable chasteté, modèle d'amour conjugal ». Ce document ancien, qui remonte probablement au III^e siècle après Jésus-Christ, montre, par ailleurs, que les vertus, bien rares alors, de chasteté et de fidélité, ne cessaient de recueillir l'estime des Romains. Mais en face de ces figures irréprochables se trouvait, surtout dans la haute société, un nombre sans cesse croissant de femmes qui dédaignaient et fuyaient les devoirs de la maternité, pour se donner à des occupations et jouer un rôle jusqu'alors réservés aux hommes. En même temps les divorces ne cessaient d'augmenter, la famille allait se dissolvant, l'affection et les mœurs de la femme s'écartaient du droit chemin de la vertu, au point d'arracher à Sénèque la plainte bien connue : « Est-il désormais une femme qui rougisserait de rompre son mariage, depuis que d'illustres et nobles dames comptent leurs années non par le nombre des consuls, mais par celui de leurs maris, et divorcent pour se marier et se marient pour divorcer ? » La femme a beaucoup de puissance sur les mœurs publiques et privées, parce qu'elle possède un grand pouvoir sur l'homme ; souvenez-vous d'Ève : séduite par le serpent, elle donna le fruit défendu à Adam, et il en mangea aussi. Rétablir dans la famille la hiérarchie indispensable aussi bien à son unité qu'à son bonheur, rétablir l'amour conjugal dans sa première et authentique grandeur, ce fut une des plus grandes entreprises du christianisme, depuis le jour que le Christ proclama à la face des pharisiens et du peuple : *Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet*, « Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni » (Mt 19, 6). Voici l'essentiel de la hiérarchie naturelle dans la famille, telle que l'exige l'unité du mariage et telle que la Providence l'a marquée par les qualités spéciales, différentes et complémentaires, dont il a doté l'homme et la femme : « Ni l'homme n'est dans le Seigneur sans la femme, ni la femme sans l'homme », écrit Saint Paul (1 Cor 11, 11). A l'homme la primauté dans l'unité, la vigueur corporelle, les dons nécessaires au travail qui assurera l'entretien de sa famille ; c'est à lui qu'il a été dit : « C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain » (Gen 3, 19). A la femme, Dieu a réservé les douleurs de l'enfantement, les peines de l'allaitement et de la première éducation des enfants, pour qui les meilleurs soins de personnes étrangères ne vaudront jamais les affectueuses sollicitudes de l'amour maternel. Mais, tout en maintenant cette dépendance de la femme à l'égard de son mari, dépendance sanctionnée aux premières pages de la Révélation (Gen 3, 16), le Christ, qui n'est que miséricorde pour nous et pour la femme, a adouci, comme nous le rappelle Saint Paul, ce reste de dureté qui demeurait au fond de la loi ancienne. Dans sa divine union avec l'Église, il a montré comment l'autorité du chef et la sujétion de l'épouse peuvent, sans se diminuer, se transfigurer dans la force de l'amour, d'un amour qui imite celui par lequel il s'unit à son Église ; il a montré que la constance du commandement et la docilité respectueuse de l'obéissance peuvent et doivent, dans un amour sincère et mutuel, s'élever jusqu'à l'oubli et au don généreux de soi-même : sentiments qui, eux aussi, contribuent à faire naître et à consolider la paix domestique, laquelle, fruit à la fois de l'ordre et de l'affection, est définie par Saint Augustin l'union harmonieuse du commandement et de l'obéissance de personnes qui vivent ensemble : *ordinata imperandi obediendique concordia cohabitantium*. Tel doit être le modèle de vos familles chrétiennes. Maris, vous avez été investis de l'autorité. Dans vos foyers, chacun de vous est le chef, avec tous les devoirs et

toutes les responsabilités que comporte ce titre. N'hésitez donc point à exercer cette autorité ; ne vous soustrayez point à ces devoirs, ne fuyez point ces responsabilités. La barre de la nef domestique a été confiée à vos mains : que l'indolence, l'insouciance, l'égoïsme et les passe-temps ne vous fasse pas abandonner ce poste. Mais, envers la femme que vous avez choisie pour compagne de votre vie, quelle délicatesse, quel respect, quelle affection votre autorité ne devra-t-elle pas témoigner et pratiquer en toutes circonstances, joyeuses ou tristes ! « Que vos ordres, ajoutait Saint Augustin cité tout à l'heure, aient la douceur du conseil, et l'obéissance tirera du conseil courage et réconfort. Au foyer du chrétien, qui vit de la foi et se sait pèlerin en marche vers la cité céleste, ceux-là mêmes qui commandent sont les serviteurs de ceux à qui ils paraissent commander ; ils commandent non pour dominer, mais pour conseiller, non par l'orgueil qui veut prévaloir, mais par la bonté qui veut pour voir ». Suivez l'exemple de saint Joseph. Il contemplait devant lui la très sainte Vierge, meilleure, plus sainte, plus élevée que lui ; un souverain respect lui faisait vénérer en elle la Reine des anges et des hommes, la Mère de son Dieu ; et pourtant, il restait à son poste de chef de famille et ne négligeait aucune des obligations que lui imposait ce titre. Et vous, épouses, élevez vos cœurs ! Ne vous contentez pas d'accepter et presque de subir l'autorité de votre époux à qui Dieu vous a soumises par les dispositions de la nature et de la grâce. Dans votre sincère soumission, vous devez aimer l'autorité de votre mari, l'aimer avec l'amour respectueux que vous portez à l'autorité même de Notre-Seigneur, de qui descend tout pouvoir de chef. Nous savons bien que, de même que l'égalité dans les études, les écoles, les sciences, les sports et les concours fait monter dans bien des cœurs de femmes des sentiments d'orgueil, ainsi votre ombrageuse sensibilité de jeunes femmes modernes ne se pliera peut-être pas sans difficulté à la sujétion du foyer domestique. Nombre de voix autour de vous vous la représenteront, cette sujétion, comme quelque chose d'injuste ; elles vous suggéreront une indépendance plus fière, vous répéteront que vous êtes en toutes choses les égales de vos maris et que sous bien des aspects vous leur êtes supérieures. Prenez garde à ces paroles de serpents, de tentations, de mensonges : ne devenez pas d'autres Ève, ne vous détournes pas du seul chemin qui puisse vous conduire, même dès ici-bas, au vrai bonheur. La plus grande indépendance, une indépendance à laquelle vous avez un droit sacré, c'est l'indépendance d'une âme solidement chrétienne en face des exigences du mal. Lorsque le devoir se fait entendre et qu'il jette son cri d'alarme à votre esprit et à votre cœur, quand vous vous trouvez en face d'une demande qui va contre les préceptes de la loi divine, contre vos imprescriptibles devoirs de chrétiennes, d'épouses et de mères, conservez, défendez avec respect, avec calme, avec affection sans doute, mais avec une inébranlable fermeté la sainte et inaliénable indépendance de votre conscience. Il se rencontre dans la vie des jours où sonne l'heure d'un héroïsme ou d'une victoire qui ont les anges et Dieu pour seuls et invisibles témoins. Mais pour le reste, lorsqu'on vous demande le sacrifice d'une fantaisie ou d'une préférence personnelle même légitime, soyez heureuses : vous gagnez chaque jour davantage, en retour de ces légers sacrifices, le cœur qui s'est donné à vous, car vous étendez et consolidez sans cesse l'intime union de pensées, de sentiments et de volonté qui seule vous rendra facile et douce la réalisation de la mission que vous avez auprès de vos enfants, tandis qu'elle serait gravement compromise par le moindre défaut de concorde. Et puisque dans la famille, comme dans n'importe quelle association de deux ou de plusieurs personnes qui visent à une même fin, il est indispensable d'avoir une autorité qui maintienne efficacement l'union entre les membres, qui les dirige et les gouverne, vous devez aimer ce lien qui de vos deux volontés en fait une seule, encore que l'un précède sur le chemin de la vie et que l'autre suive ; vous devez aimer ce lien de tout l'amour que vous portez à votre foyer domestique.

XIII. Les parents et les enfants

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 19 mars 1941) : Élevez vos enfants dans la foi, dans l'amour et la crainte de Dieu ; insufflez dans leur âme cette sagesse de vie qui fait le chrétien, cette sagesse qui engage et garde le chrétien dans le sentier de la vertu, à travers même cette multitude d'ennemis qui menacent la jeunesse. Soyez-leur et restez-leur

toujours des modèles de vertu, pour que vos enfants n'aient qu'à vous ressembler et qu'il leur suffise d'une louange, celle d'être votre portrait. Ainsi vous répondrez pleinement aux desseins pour lesquels Dieu leur donne par votre intermédiaire une vie semblable à la vôtre. Que votre conduite leur soit une lumineuse règle de vie. Puissent-ils, lorsque vous ne serez plus à leurs côtés, garder le souvenir de vos avis, de ces avis auxquels vous aurez su garantir un fondement et donner une confirmation par votre fidélité à tous les devoirs de la vie chrétienne, par votre conscience du devoir profonde et délicate, par une foi et une confiance en Dieu à toute épreuve, par une mutuelle affection, par une charitable et bienfaisante bonté qui se prodigue à toutes les misères. Vos enfants attendent beaucoup des soins vigilants dont vous entourez leurs premiers pas et l'éveil de leur intelligence et de leur cœur.

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 24 septembre 1941) : Chers jeunes époux, avec quelle joie et avec quelle espérance n'avez-vous pas, au pied des autels et du prêtre, inauguré votre nouvelle famille ! Or un double lien, pour l'ordinaire, enserme la famille dans sa croissance et son développement : le lien qui unit étroitement sous un même toit, d'une part l'époux et l'épouse, d'autre part les parents et les enfants. Le premier vagissement du petit au berceau ravit la mère, transporte le père, réjouit les parents et amis, et voilà qu'à cette aurore d'une première vie se manifeste pour la première fois l'autorité du père et puis de la mère : ils ont conscience de leur obligation d'assurer le baptême à leur enfant, et ils s'empressent de remplir ce devoir, afin que ce sacrement fasse de lui un fils de Dieu, efface en lui le péché originel, lui communique la vie de la grâce, lui ouvre les portes du paradis, car « le royaume des cieux est pour les petits » (Mt 19, 14). Comme une telle pensée doit ennoblir le père fier de sa foi dans le Christ, et reconforter la mère soucieuse du salut de ses enfants ! Ainsi tout enfant qui reçoit le sceau de l'adoption divine et boit à la source de l'eau surnaturelle a le bonheur de commencer dans l'Église le voyage de la vie, pour traverser les incertitudes et les périls de ce monde. Que deviendra cet enfant ? Quis, putas, puer iste erit (Lc 1,66). Les enfants sont des roseaux agités par le vent ; ce sont des fleurs délicates et il ne faut qu'un zéphir pour ravir un pétale à leur corolle ; ce sont des plates-bandes vierges où Dieu a jeté des semences de bonté que menacent les sens et les pensées du cœur humain, de ce cœur que portent au mal dès l'adolescence (Gn 8, 21) l'orgueil de la vie, la concupiscence de la chair et la concupiscence des yeux (cf. I Jn 2, 16). Qui donc affermira ces roseaux ? Qui donc défendra ces fleurs ? Qui donc cultivera ces plates-bandes et y fera germer, contre les embûches du mal, les semences de la bonté ? Avant tout, l'autorité qui régit la famille et les enfants : votre autorité, ô parents ! Les pères et mères se plaignent souvent de nos jours de ne plus réussir à plier leurs enfants à l'obéissance. Enfants capricieux qui n'écoutent personne ; adolescents qui dédaignent toute direction ; jeunes gens et jeunes filles impatientes de tout conseil, sourds à tout avertissement, ambitieux de prix dans les jeux et les concours, entêtés à n'agir qu'à leur guise et persuadés d'être seuls à bien comprendre les nécessités de la vie moderne. En un mot, dit-on, la nouvelle génération — à part tant de belles et chères exceptions ! — n'est guère disposée pour l'ordinaire à s'incliner devant l'autorité du père et de la mère. Quelle est la raison de cette attitude indocile ? Celle qu'on allègue de nos jours en général, c'est que les enfants, bien souvent, n'ont plus le sens de la soumission, du respect dû aux parents et à leurs paroles ; dans l'atmosphère d'ardente fierté juvénile où ils vivent, tout tend à détruire en eux la déférence envers les parents et à les émanciper ; tout ce qu'ils voient et entendent autour d'eux finit par accroître, enflammer, exaspérer leur inclination naturelle, et non encore domptée, à l'indépendance, leur mépris du passé, leur soif de l'avenir. Si nous parlions en ce moment à des enfants ou à des jeunes gens, notre dessein serait d'examiner et de peser ces causes de leur manque d'obéissance et de soumission. Mais c'est à vous, jeunes époux, que nous adressons la parole, à vous qui, bientôt, aurez à exercer l'autorité paternelle et maternelle, et nous voulons attirer votre attention sur un autre aspect de cette question si importante. L'exercice normal de l'autorité ne dépend pas seulement de ceux qui doivent obéir, mais aussi, et dans une large mesure, de ceux qui ont à commander. En d'autres termes : autre chose est le droit à l'exercice de l'autorité, le droit de donner des ordres, et autre chose la supériorité morale qui rend effective l'autorité et la rehausse, et qui réussit

à s'imposer aux autres et à obtenir en fait leur obéissance. Le droit de donner des ordres, Dieu vous l'accorde par l'acte même qui vous rend père et mère. La seconde prérogative, la supériorité morale, il vous faut l'acquérir et la conserver ; vous pouvez la perdre, et vous pouvez l'augmenter. Or le droit de commander à vos fils n'obtiendra d'eux que fort peu de chose s'il n'est accompagné de ce pouvoir, de cette autorité sur eux de votre propre personne, autorité qui vous assurera une obéissance effective. De quelle manière, par quels sages moyens pouvez-vous acquérir, conserver et accroître ce pouvoir moral ? A certaines personnes Dieu accorde le don naturel du commandement, le don de savoir imposer leur volonté à autrui. C'est un don précieux. Réside-t-il tout entier dans l'esprit, ou pour une grande part dans la personne, le comportement, la parole, le regard, le visage ? Il est souvent difficile de le dire. Mais c'est aussi un don redoutable. N'en abusez point, si vous le possédez, dans vos rapports avec vos enfants : vous risqueriez d'emprisonner leur âme dans la crainte et d'avoir, au lieu de fils aimants, des esclaves. Tempérez cette force par l'effusion d'un amour qui réponde à leur affection, par une bonté douce, patiente, empressée et encourageante. Écoutez le grand apôtre Saint Paul vous dire : *Patres, nolite ad indignationem provocare filios vestros, ut non pusillo animo fiant*, « Vous, pères, n'irritez point vos enfants, de peur qu'ils ne se découragent » (Col 3, 21). Parents, souvenez-vous bien de ceci : la rigueur n'est digne d'éloge que lorsque le cœur est doux. Joindre la douceur à l'autorité, c'est vaincre et triompher en cette lutte où vous engage votre mission de parents. Au reste, pour tous ceux qui commandent, l'exercice de leur autorité ne sera bienfaisant que s'ils savent d'abord se maîtriser eux-mêmes, discipliner leurs passions et leurs impressions. L'autorité n'est forte et respectée que lorsque les subordonnés savent qu'elle n'a pour mobiles que la raison, la foi, la conscience du devoir ; ils se rendent compte alors qu'ils ont à donner au devoir de l'autorité la réponse de leur propre devoir. Si les ordres que vous donnez à vos enfants et les réprimandes que vous leur adressez procèdent des impressions du moment, d'un mouvement d'impatience, d'une imagination ou d'un sentiment aveugles ou irréfléchis, vos ordres ne manqueront point d'être la plupart du temps arbitraires, incohérents, injustes peut-être, et inopportuns. Aujourd'hui, vous serez envers ces pauvres petits d'une exigence déraisonnable, d'une impitoyable sévérité ; demain, vous laisserez tout passer. Vous commencerez par leur refuser une petite chose, et, le moment, d'après, fatigués de leurs pleurs ou de leur bouderie, vous la leur accorderez avec des démonstrations de tendresse, pressés d'en finir avec une scène qui vous irrite les nerfs. Pourquoi donc ne savez-vous pas dominer les mouvements de votre humeur, mettre un frein à vos caprices, vous conduire vous-mêmes, alors que vous entreprenez de conduire vos enfants ? Ne vous sentez-vous pas entièrement maître de vous-mêmes ? Remettez à une heure plus opportune la réprimande projetée, la punition que vous croyez devoir infliger. La fermeté apaisée et tranquille de votre esprit donnera à votre parole et au châtiment une tout autre efficacité, une influence plus heureuse et plus d'autorité réelle que les éclats d'une passion indisciplinée. N'oubliez jamais que les enfants, même les plus petits, sont tout yeux à observer et à noter, et qu'ils remarqueront bien vite les changements de votre humeur. Dès le berceau, dès qu'ils parviendront à distinguer leur maman d'une autre femme, ils se rendront compte bien vite du pouvoir qu'exercent sur des parents faibles un caprice ou des pleurs, et, dans leur innocente petite malice, ils ne craindront point d'en abuser. Gardez-vous donc de tout ce qui pourrait diminuer votre autorité auprès d'eux. Gardez-vous de gaspiller cette autorité par l'habitude des recommandations et observations continuelles et insistantes, qui finissent par les lasser ; ils feront la sourde oreille et n'y attacheront plus aucune importance. Gardez-vous de vous jouer de vos enfants et de les tromper en alléguant des raisons ou des explications fallacieuses et sans consistance, distribuées au hasard, pour vous tirer d'embarras et vous défaire de questions importunes. S'il ne vous paraît point opportun de leur exposer les vraies raisons d'un ordre ou d'un fait, il vaudra mieux pour vous faire appel à leur confiance en vous et à leur amour. Ne faussez point la vérité ; au besoin taisez-la ; vous ne soupçonnez peut-être même pas les troubles et les crises qui peuvent s'élever dans ces petites âmes, le jour où elles viennent à connaître que l'on a abusé de leur crédulité naturelle. Gardez-vous aussi de laisser transparaître le moindre signe de désaccord, la moindre divergence de vues sur l'éducation

de vos enfants : ils remarqueraient bien vite la possibilité de se servir de l'autorité de la mère contre l'autorité du père, ou du père contre la mère, et ils résisteraient difficilement à la tentation de profiter de cette désunion pour satisfaire toutes leurs fantaisies. Gardez-vous enfin d'attendre que vos enfants aient grandi en âge pour exercer sur eux votre autorité, avec bonté et avec calme, il est vrai, mais aussi avec fermeté et courage, et sans vous laisser fléchir par aucune scène de pleurs ou de colère : dès le début, dès le berceau, dès les premières lueurs de leur petite raison, faites en sorte qu'ils éprouvent et sentent sur eux des mains caressantes et délicates, mais sages aussi et prudentes, vigilantes et énergiques. Que votre autorité soit sans faiblesse, mais qu'elle naisse de l'amour, qu'elle soit pénétrée d'amour et soutenue par l'amour. Soyez les premiers maîtres et les premiers amis de vos enfants. Si c'est l'amour paternel et maternel qui inspire vos ordres, — un amour chrétien à tous égards, et non pas une complaisance plus ou moins inconsciemment égoïste — vos enfants en seront touchés, et ils lui répondront du plus profond de leur cœur, sans que vous ayez besoin de beaucoup de paroles ; car le langage de l'amour est plus éloquent dans le silence de l'action que dans les accents des lèvres. Mille petits signes, une inflexion de la voix, un geste imperceptible, une légère expression du visage, un geste d'approbation leur révéleront mieux que toutes les protestations d'amour, toute l'affection qui anime un refus affligeant, toute la bienveillance qui se cache en une recommandation ennuyeuse ; et alors, la parole de l'autorité apparaîtra à leur cœur, non pas comme un fardeau pesant ou un joug odieux à secouer le plus tôt possible, mais comme la suprême manifestation de votre amour. Mais ne faut-il pas que l'amour s'accompagne du bon exemple ? Comment donc les enfants, par nature prompts à imiter, pourront-ils apprendre à obéir, s'ils voient leur mère en toute occasion ne faire aucun cas des ordres du père ou se plaindre de lui ? Comment les enfants apprendront-ils à obéir, s'ils entendent continuellement au foyer d'irrespectueuses critiques des autorités ? Comment apprendront-ils à obéir, s'ils constatent que leurs parents sont les premiers à manquer aux commandements de Dieu ou de l'Église ? Il faut, au contraire, qu'ils aient sous les yeux un père et une mère qui, dans leur manière de parler et d'agir, donnent l'exemple du respect des autorités légitimes et d'une constante fidélité à leurs propres devoirs. Un exemple si édifiant leur apprendra, avec plus d'efficacité que la plus étudiée des exhortations, la véritable obéissance chrétienne et la manière de la pratiquer à l'égard de leurs parents. Soyez bien persuadés, jeunes époux, que le bon exemple est l'héritage le plus précieux que vous puissiez donner et laisser à vos enfants. Il est le souvenir ineffaçable et lumineux d'un trésor d'œuvres et de faits, de paroles et de conseils, d'actes pieux et de démarches vertueuses, qui restera toujours vivant dans leur mémoire et dans leur esprit ; souvenir émouvant et cher qui, aux heures de doute et d'hésitation entre le mal et le bien, entre le danger et la victoire, leur rappellera vos personnes. Aux heures troubles, quand le ciel s'assombrira, vous leur réapparaîtrez dans une vision de lumière qui éclairera et dirigera leur chemin ; elle leur rappellera la voie que vous avez parcourue dans le travail et les soucis, rançon du bonheur d'ici-bas et de là-haut. Est-ce là un rêve ? Non ! La vie que vous commencez avec votre nouvelle famille n'est pas un rêve : c'est un sentier où vous cheminez, investis d'une dignité et d'une autorité qui doivent être pour les enfants de votre sang une école et un apprentissage.

XIV. La grandeur de la petitesse

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 22 juillet 1942) : Cette maison du Père commun des fidèles où vous êtes réunis, chers jeunes époux, est une maison de foi. La colline où elle s'élève, ses murs, ses tableaux, ses souvenirs, son histoire vous parlent de foi ; et c'est la foi qui vous a inspirés de venir ici, c'est la foi qui vous y a conduits. C'est dans la foi du Christ que vous avez scellé votre union ; c'est dans la foi du Christ que vous êtes venus auprès de Nous, non pas dans la simple pensée d'accomplir un acte de piété filiale, mais aussi dans l'espoir que Notre parole vous éclairera sur la route de vos nouvelles obligations et que le secours de Notre bénédiction vous donnera la force d'en porter dignement les charges... Vous êtes jeunes, vous appartenez plus au présent et à l'avenir qu'au passé : c'est là le privilège, la fierté des jeunes. Vous contemplez le présent, mais l'histoire avant vous a

fait bien du chemin. Depuis plus d'un siècle, les conditions et les relations sociales ont changé et se sont transformées avec une rapidité toujours croissante : le retour périodique des guerres et des bouleversements universels en a précipité l'évolution, et cette évolution a pénétré jusque dans les foyers. D'une part, il est plus rare de rencontrer des familles qui ont un nombre considérable de personnes à leur service ; d'autre part, les familles que la nécessité contraint de recourir au travail d'autrui se sont multipliées. Sans vouloir parler des maisons nobles et aisées, vous voyez bien des mères de famille que leurs occupations retiennent une grande partie du jour loin de leur foyer et qui sont obligées de solliciter, au moins pour quelques heures, le service et la vigilance d'autrui. N'allez pas croire, bien-aimés fils et filles, que la nature humaine doive considérer ces travaux au service d'autrui comme une vie d'humiliations et de mépris. Il se cache dans la modeste condition de serviteur un grand mystère divin. Dieu est le souverain et unique maître de l'univers : nous sommes tous ses serviteurs, sans en excepter Jésus-Christ. En effet, « bien qu'il fût dans la condition de Dieu, il s'est anéanti lui-même en prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui ; il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom et qui est notre salut » (Ph 2, 7 et ss. ; Actes iv, 12). Aussi le Christ n'a-t-il pas hésité à affirmer que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir (Mt 20, 28). Ne voyez-vous pas en lui la sublime réalisation de cette parole que « celui qui s'humilie sera exalté » ? Mais pourquoi donc ? Parce que servir Dieu, c'est régner, et que la vie, c'est de le connaître. Connaître, aimer et servir Dieu, n'est-ce point là, comme l'enseigne le catéchisme, le but de toute notre vie ? Nous sommes tous des serviteurs de Dieu. Nous-même Nous ne sommes dans cette haute charge que le servus servorum Dei, le serviteur des serviteurs de Dieu. Et vous, à votre foyer domestique, vous servez Dieu par la propagation du genre humain, par la propagation des enfants de Dieu, et votre service va même jusqu'à l'héroïsme de la maternité. On sert Dieu, on sert le Christ, on sert la religion, on sert la patrie, on sert les supérieurs, on sert les inférieurs, on sert le prochain. Nous sommes tous les serviteurs de la Providence, qui dirige et ordonne dans le gouvernement du monde toute chose à sa divine gloire, même le mal ici-bas qui bouleverse l'homme, les peuples et les nations. Qu'est-ce que le monde, sinon le champ où sur tous ses travailleurs, serviteurs obéissants ou rebelles, Dieu fait briller son soleil et descendre sa pluie ? (cf. Matth. Mt 5, 45). Qu'est-ce que l'Église, sinon la maison de Dieu où, selon l'expression de saint Paul, « vous n'êtes plus des étrangers ni des hôtes de passage, mais des concitoyens des saints et des familiers de Dieu », et domestici Dei ! (Ep 2, 19). La famille chrétienne est une image de l'Église, un sanctuaire domestique. Les enfants y vivent avec leurs parents, les domestiques et servantes avec les enfants, mais dans une situation spéciale envers leurs patrons et patronnes. Par l'origine et par le sang, ils ne sont certes pas de la famille ; ils ne le sont point non plus par une adoption légale proprement dite ; on peut toutefois considérer comme une sorte d'adoption leur admission dans la même maison pour vivre sous le même toit et devenir les continuels témoins de l'intimité familiale. Mais la vie d'un domestique ou d'une servante chrétienne n'a-t-elle pas, dans un foyer chrétien, sa modeste et discrète beauté ? Cette vie même, il est vrai, est devenue plutôt rare, mais elle n'est pas entièrement disparue de l'histoire et de notre temps. Il est donc opportun de vous la signaler, afin que vous appreniez à l'admirer et à l'aimer et que s'éveille ainsi en votre cœur le noble désir de la faire reflourir dans la société. Il n'est pas dans Notre intention d'évoquer la dure histoire des esclaves de l'antiquité. Il suffit de rappeler, croyons-Nous, que dans l'empire romain lui-même — malgré les adoucissements que la législation et le sens pratique de ce grand peuple avaient au cours des âges introduits dans les mœurs publiques — la condition et la vie des esclaves étaient souvent bien misérables. Dans la littérature de cette époque résonne encore comme un écho la voix irritée des matrones et les lamentations de leurs esclaves. On connaît l'épisode de l'élégante dame qui, pour une seule boucle trop hardie, frappe du nerf de bœuf la malheureuse Psecas qui lui arrangeait les cheveux. On connaît aussi l'épisode de Lallagé : pour une seule boucle — unus de toto peccaverat orbe cornarum anulus — pour une pauvre petite boucle que rendait disgracieuse une épingle mal fixée, elle frappa du miroir qui lui

révélaient ce défaut la coiffeuse Plecusa, laquelle en mourut. Si la colère de la femme païenne fut plus tard adoucie, c'est avant tout l'œuvre du christianisme, qui a pour Chef et pour Maître un Dieu doux et humble de cœur. Seulement la distinction entre patrons et serviteurs n'a pas disparu de la société familiale. Entrant pour la première fois en service — et souvent cette prise de contact avec une vie nouvelle revêtait une importance particulière — ces jeunes gens, ces jeunes filles, qui n'étaient encore parfois que des adolescents, appartenaient peut-être à une famille paysanne nombreuse, honnête, estimée dans sa région. Ils avaient vu dans le domaine paternel des domestiques et des servantes respectueux et respectés aider leurs parents dans des travaux encore trop pénibles pour leur âge. En attendant, on avait jugé bon de les envoyer en ville et de les y mettre en service : il y gagneraient leur vie, ce milieu élargirait leur horizon, leur vie s'ouvrirait à un avenir plus favorable, à une situation meilleure. Le cœur gros et inquiet, quittant leur maison, leur paroisse, ils ont écouté les conseils et les admonitions pleines de sagesse et de foi de leurs parents ; on leur a recommandé la fidélité à Dieu et à leurs maîtres. Et ils sont venus chez ces patrons, en compagnie parfois de leur père ou de leur mère, qui déléguaient en quelque sorte à ces maîtres une part de leur propre autorité et de leur sollicitude paternelle ou maternelle. Cet accueil d'adolescents, de jeunes gens, dans une nouvelle famille, n'est-ce pas, ainsi que Nous l'avons déjà dit, une sorte d'adoption ? Mais quelle responsabilité assument les patrons à qui un père ou une mère viennent confier leur enfant ! C'est une responsabilité qui engage leur conscience devant Dieu et devant les hommes et qui leur impose l'obligation de concilier une autorité paternelle douce et pleine de sollicitude avec une fermeté suffisante pour maintenir, comme il convient, ces « domestiques » dans l'attitude et dans l'esprit particuliers à leur condition. Est-il chose plus émouvante que la scène du serviteur malade du centurion, relatée dans l'Évangile ? Un centurion avait un serviteur malade et sur le point de mourir, un serviteur très cher. Ayant entendu parler de Jésus, il lui envoie des anciens pour le prier de venir guérir son serviteur. Jésus s'en va donc avec eux. Mais alors qu'il n'était déjà plus éloigné de la maison, le centurion lui envoie dire par des amis : « Seigneur, ne vous dérangez point, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit. Mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » Et en effet, à leur retour chez le centurion, ils trouvèrent le serviteur guéri (cf. Luc, Lc 7, 2 et ss.). Admirez la sollicitude du centurion pour son serviteur, mais admirez surtout l'amour du Christ, qui console tous ceux qui recourent à lui dans la peine et dans l'angoisse. Si un païen nous donne un si bel exemple, quels lumineux modèles ne nous fournirait pas l'histoire des familles chrétiennes ! Parcourez-en les pages, et vous verrez au cours des siècles, plus fréquemment que vous ne pensez, la maîtresse de maison accueillir la petite servante inexpérimentée, maladroite, hésitante et rude, avec une sollicitude toute maternelle, comme si c'était sa propre fille ; vous la verrez l'aider, la développer, l'affiner et l'éclairer, sans toucher en rien à cette simplicité, à cette ingéniosité, à cette innocence qui font toute la grâce d'une enfant qui vient de la campagne et qui franchit le seuil d'une famille aisée de la ville. Vous verrez le soir cette enfant répondre avec les autres aux prières que récite le père de famille ; vous la verrez, dans sa timidité, tout émue au souvenir des prières que les siens adressent à Dieu à la même heure dans son village. Lorsque, dans un dévouement à toute épreuve, l'esprit chrétien des serviteurs correspond à l'esprit chrétien des patrons, c'est un spectacle à ravir les anges. En cette mutuelle attitude chrétienne, la foi élève le patron sans abaisser le serviteur : elle les met sur le même pied devant Dieu, en cette communion d'esprit que manifeste le soin de chacun à remplir ses devoirs propres. Rien qu'à voir, non seulement dans les pièces les plus fréquentées, mais jusque dans les dernières chambres de service, briller toute chose, rien qu'à voir l'ordre et la propreté la plus soigneuse marquer d'un cachet de noblesse les plus obscurs recoins que personne ne distingue, mais qui n'en font pas moins partie de la maison, on se représente avec quelle amoureuse attention la servante accomplit son humble et pénible travail, sa tâche monotone, tous les jours la même, et reprise tous les jours avec la même ardeur, car c'est le propre de son labeur de recommencer à chaque fois que le jour se lève. Vingt fois peut-être interrompue dans son travail, vingt fois appelée, elle courra à la porte pour l'ouvrir et pour accueillir tout le monde avec le même empressement, la même déférence, le même

respect, prête à rentrer dans l'ombre, sereine et joyeuse, et à poursuivre sa tâche avec une tranquille fierté et un zèle assidu. Regardez-la, et vous verrez resplendir en ses vertus les vertus de ses maîtres. Est-ce que par hasard la vertu n'aurait point, elle aussi, sa splendeur ? Cette jeune fille, cette servante, qui retrouve et goûte dans la paix d'une bonne famille chrétienne le parfum d'un sanctuaire domestique, se sentira à son tour puissamment encouragée au bien par l'affectueuse bienveillance qui l'entoure, et les années ne feront que développer et renforcer son dévouement et attachement à ses maîtres et à leur maison. Qu'il est beau de voir plus tard ces domestiques et ces servantes qui ont grandi au foyer de leurs patrons, prodiguer leurs soins et leur respectueuse tendresse aux berceaux qui viennent égayer la maison ! Alors, la sollicitude et la bienveillance des patrons deviennent de la confiance envers le domestique et la servante qui exercent sur les enfants, sans jamais en abuser, sans jamais se départir d'une discrète réserve, la surveillance qu'on leur a confiée. Et ces enfants une fois devenus des adolescents, devenus des hommes, vous les trouverez pleins de reconnaissance et d'égards pour ces domestiques âgés et chenus qui ont déjà été au service des aïeuls et des parents et qui ont vu naître une ou deux générations. Elles s'envolent, les années : patrons et serviteurs vieillissent, les rides sillonnent les fronts, les cheveux tombent ou blanchissent, les épaules se voûtent, et voici l'âge des infirmités et des épreuves. Il semble alors qu'entre patrons et serviteurs les liens se resserrent toujours davantage et que le service se change en une sorte d'amitié, comme entre deux voyageurs fatigués qui s'appuient l'un sur l'autre afin de poursuivre leur marche ensemble sur le chemin de la vie. Nous-même gardons le souvenir de plusieurs exemples de ce genre que Nous avons connus ou dont Nous avons eu l'occasion de lire le récit, et il ne vous déplaira peut-être pas que Nous en évoquions l'un ou l'autre. Une servante qui avait été durant cinquante ans au service de la même famille et qui voyait ses patrons tombés dans l'indigence, estima que sa longue fidélité lui avait conféré non pas des droits, mais des devoirs de parenté, et elle leur offrit, sans accepter en retour aucune garantie, toute son épargne pour les tirer d'embarras. Une autre servante, qui avait également à son actif un demi-siècle de services, résolut de n'être plus à charge à une famille durement éprouvée par la guerre : elle se dévoua entièrement au service de « Madame » devenue pauvre et malade ; et lorsque mourut sa maîtresse, elle voulut pour sa patronne d'hier un monument funéraire digne de la fortune perdue et elle donna à cette fin la somme qu'elle avait reçue d'une société de bienfaisance. Des exemples plus hauts encore, des exemples où resplendit avec la charité chrétienne l'union des patrons et des serviteurs dans la confession de la foi, dans le martyre, vous en trouverez dans l'histoire des premiers siècles du christianisme. Voici Agathodore, domestique de Saint Papilus et de sa sœur Agathonica, martyrisés ensemble à Pergame. Voici, à Alexandrie, le vieillard Saint Julien que l'infirmité empêche de marcher et qui se fait porter au tribunal par deux serviteurs ; si l'un d'eux malheureusement renia sa foi, l'autre, Enus, fut l'héroïque compagnon de son maître dans les tourments du martyre. Voici les illustres martyres de Carthage. Vibia Perpetua et sa servante Félicité : exposées toutes deux aux bêtes, toutes deux grièvement blessées, elles moururent ensemble d'un coup de poignard à la gorge, victimes pour le Christ⁶. Nous ne pouvons non plus passer sous silence l'héroïque servante Blandine, morte durant la persécution de Lyon en 177 : alors que sa patronne craignait que cette tendre et frêle enfant fût incapable de persévérer dans la confession de la foi chrétienne, Blandine non seulement supporta avec joie les plus cruels supplices, mais exhorta et encouragea à la constance dans la foi le jeune Ponticus, âgé de 15 ans. Les guerres, les révolutions, les privations mettent aujourd'hui sous nos yeux des héros et des héroïnes non moins admirables de foi et de charité. Si ces nobles héroïsmes se sont faits plus rares, il faut qu'ils revivent. Priez, veillez, travaillez ; faites de votre maison un foyer où ceux qui entrent et qui vous offrent leurs services respirent et boivent l'air le plus pur. Votre œuvre alors resplendira comme le joyau d'un diadème, dans la restauration de la société chrétienne, dans cette société où l'apôtre Paul nous dit qu'il n'y a plus, sous le nom de patrons et de serviteurs, que la sainte et immense famille des enfants de Dieu (cf. Gal., iii, 26-28).

XV. Le pain des familles

Pie XII dit (Discours aux jeunes époux ; 21 janvier 1941) : Vous voulez pénétrer dans Notre cœur, en surprendre les battements, les pensées qui en montent et qui s'enflamment sur les lèvres du Père universel de la famille chrétienne ; d'un Père qui brûle, à l'exemple de Pierre dont il est le successeur, de charité pour le Christ et l'Église, son Épouse, de cette charité pleine d'affection pour les brebis et les agneaux ; d'un Père qui voit, dans les jeunes rameaux de la famille chrétienne, se régénérer les fils de Dieu, s'étendre le jardin de la foi et de la grâce, s'élever et se multiplier les fleurs du ciel ; d'un Père qui parle à ses enfants, c'est-à-dire à vous-mêmes, des choses de la famille, et qui voudrait à ce propos ressusciter un vieux et beau souvenir de famille, un souvenir qui remonte aux temps apostoliques, aux origines mêmes de l'Église, la puissante Mère de la famille chrétienne. Un jour, les chefs de cette famille — c'étaient les Douze et à leur tête ils avaient Pierre, dont Nous occupons, quoique indigne, la place — constatèrent, au milieu des fatigues de leur apostolat, que, du fait du nombre sans cesse croissant des disciples, ils n'arriveraient plus à subvenir aux besoins de leur troupeau, spécialement dans l'assistance quotidienne des veuves et dans le service des tables. Ils convoquèrent donc les fidèles et les invitèrent à choisir dans leur foule sept hommes de bonne réputation, pleins de l'Esprit-Saint et de sagesse — les diacres — afin de leur confier cet office, tandis que Pierre et les autres apôtres continueraient à vaquer « à la prière et au ministère de la parole » (Ac 6, 14). Choisis par le Christ et envoyés pour enseigner toutes les nations, les apôtres ne devaient-ils pas, avant tout, rendre témoignage à sa mission divine et transmettre la bonne nouvelle ? De fait, ils ne se dispensèrent jamais de témoigner, soit de vive voix, soit par écrit, au milieu des périls et des persécutions, dans tout l'Empire romain et au-delà, prêts à sceller de leur sang la parole que leur infatigable courage annonçait aux peuples. Dix-neuf siècles se sont écoulés, et leur parole de voie, de vérité et de vie a passé, d'âge en âge, de pays en pays, de montagne en montagne, de mer en mer, de continent en continent, de peuple en peuple, de bouche en bouche, des terres de Palestine jusqu'aux extrémités du monde, portée par les vaillants hérauts de la foi. Le petit grain de sénevé jeté à Jérusalem a grandi jusqu'à devenir un arbre immense : ses rameaux couvrent la terre et dans sa ramure habitent près de quatre cents millions de croyants. C'est là ce royaume de Dieu dont l'oraison dominicale nous fait demander l'avènement. Royaume spirituel, sans doute, mais qui se développe et qui travaille en ce monde où nous marchons en pèlerins vers une patrie située plus haut que les étoiles. Royaume immense où s'est épanouie, avide et sûre d'un avenir qui ne se terminera qu'avec les siècles, la petite famille des premières années. Composée d'hommes unis entre eux par des liens visibles et pareille à un immense troupeau sous un souverain Pasteur unique, elle ne peut se passer d'un organisme de gouvernement, d'une subordination de personnes, d'une administration de choses, et nombreux sont les émules des premiers diacres, à Rome et à travers le monde, qui secondent le pape avec un zèle admirable dans l'accomplissement de sa lourde tâche. Mais, si les soucis du gouvernement de l'Église sont bien vastes et bien nombreux, le Souverain Pontife ne saurait oublier pour autant le « ministère de la parole » que saint Pierre considérait comme le principal de ses devoirs d'apôtre avec la prière. Le Christ ne lui avait-il pas dit, à lui et aux autres disciples : « Allez, prêchez à toutes les nations ce que je vous ai enseigné » ? (cf. Matth. Mt 28, 19). Saint Paul ne s'écriait-il pas : « Je dois ma parole aux savants et aux ignorants » ? (cf. Rom. Rm 1, 14). N'est-ce pas par l'ouïe que la foi entre dans les cœurs ? La parole de Dieu n'est-elle point la voie, la vérité et la vie ? Elle est vivante et efficace, plus acérée qu'une épée à deux tranchants, si pénétrante qu'elle va jusqu'à séparer l'âme et l'esprit, les jointures et les moelles ; elle démêle les sentiments et les pensées du cœur (He 4, 12). Nous aimons la parole de Dieu parce qu'en elle c'est le Verbe divin qui resplendit, se manifeste et en quelque sorte s'incarne une seconde fois pour nous. Sans doute, c'est avant tout lorsque, dans les occasions solennelles, Nous Nous adressons à toute l'Église, aux évêques, Nos Frères dans l'épiscopat, que Nous exerçons ce ministère ; cependant, Nous sommes le Père de tous, même des plus humbles ; Nous sommes le Pasteur des brebis, mais aussi des agneaux : comment donc pourrions-Nous renoncer au simple et saint exercice du ministère de la parole et ne point porter à Nos enfants directement, de Notre propre voix, l'enseignement que Nous

a confié le Christ Notre Maître ? Dieu n'a-t-il pas mis et allumé dans le cœur de tout prêtre, de tout évêque, par la grâce même de l'ordination sacerdotale et de la consécration épiscopale, la soif inextinguible de ce saint ministère au milieu du peuple chrétien ? Vous comprenez donc, bien-aimés fils et filles, quelle joie intime et quel profond réconfort possèdent et enflamment Notre âme quand, au milieu des graves soucis de l'Église universelle, Nous pouvons venir parmi vous avec la joie d'un Père heureux de parler à ses enfants, avec la joie d'un prêtre qui rompt aux auditeurs que Dieu lui envoie le pain vivant et nourrissant de la parole évangélique et qui coopère ainsi directement à l'œuvre de la grâce pour fortifier, accroître et affermir dans leur esprit la foi, la confiance et l'amour, ces vertus qui sanctifient pour le ciel le cours — joyeux ou triste, selon que Dieu voudra — de leur vie d'ici-bas. Voilà pourquoi, et c'est ici le fond de Notre cœur que Nous vous ouvrons, voilà pourquoi Nous aimons à Nous entretenir avec vous et Nous ne vous laisserons point partir aujourd'hui sans ajouter quelque enseignement pour vos âmes. A vrai dire, ces confidences que Nous vous avons faites ne renferment-elles pas un enseignement ? Ne vous montrent-elles pas la grande valeur de la parole de Dieu ? Ne vous manifestent-elles pas l'estime où vous devez la tenir lorsqu'elle vous est distribuée même sous une forme des plus simples et des plus sobres et dans la plus humble de vos paroisses ? Saint Paul remerciait le Seigneur de ce que ses chers Thessaloniciens avaient reçu la parole de Dieu non comme parole des hommes, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, comme une parole de Dieu qui déploie sa puissance en ceux qui croient (cf. I Th 2, 13). Si, en ces temps de vie difficile, un de vos premiers soucis lors de la fondation d'un foyer a été de connaître et de trouver le moyen d'assurer à votre famille le pain quotidien, ne mettez pas moins de sollicitude à procurer aussi à vos âmes l'assurance du pain spirituel. Le plus grave des châtements dont Dieu menaçait le peuple d'Israël, par la bouche du prophète Amos, était d'envoyer la famine sur la terre : « Non une faim de pain, non une soif d'eau, mais d'entendre les paroles de Dieu... Ils iront de côté et d'autre pour chercher la parole de Dieu, et ne la trouveront pas » (Am 8, 11-12). Plus encore que toutes les difficultés d'approvisionnement matériel auxquelles les circonstances actuelles peuvent vous exposer, craignez, bien-aimés fils et filles, craignez par-dessus tout la faim, la disette de la parole de Dieu. Aimez, recherchez le pain de vos âmes, la parole de la foi, la connaissance de la vérité nécessaire au salut de l'homme, afin que votre intelligence ne se laisse point obscurcir par les erreurs et l'ignorance des fabricants de sophismes et d'immoralité. Que vos âmes, que les âmes de vos fils et de vos filles, ne défaillent point sur le chemin de la vertu, du devoir et du bien, faute de s'être suffisamment nourris de la parole de Dieu, de cette nourriture supersubstantielle qui donne force et vigueur sur le sentier de cette vie et nous permet ainsi de gagner la cité bienheureuse où les élus « n'auront plus ni faim ni soif » (Ap 7, 16). Ne vous montrez point à l'égard de la parole de Dieu négligents, paresseux ou sourds. L'heure douloureuse que nous vivons est l'heure où Dieu parle sur les terrains sanglants de ce cruel conflit et dans la désolation des cités plus que dans les pieux tressaillements de la joie. Dieu est maître des nuages et des tempêtes, et il les gouverne par sa parole. Dans les nuages, les éclairs et les tonnerres, il parla un jour sur le Sinaï pour promulguer le Décalogue de sa loi que les hommes, par la suite, ont gravement violée. Aujourd'hui, il donne la parole aux vents et aux tempêtes ; il semble se taire alors qu'il passe sur les flots mouvants des mers et des océans, et que grondent les tempêtes, secouant les nacelles que la main des hommes a construites dans leurs arsenaux terrestres. Adorons son passage et son silence. Cette heure de tempête est l'heure du retour à Dieu et du souvenir de Dieu (cf. Ps., lxxvii, 34-35) ; c'est l'heure de la prière, l'heure d'invoquer le Très-Haut ; c'est l'heure où, réalisant une parole de vérité, le Seigneur « renverse les desseins des nations et réduit à néant les pensées des peuples » (Ps 32, 12). Il tient et manœuvre le gouvernail de chaque navire pour le guider à travers les flots vers le bien qu'il a choisi. En ces moments de graves épreuves, la parole de Dieu accueillie dans l'humilité et méditée dans la ferveur de la prière, est la seule voix qui pénètre le cœur pour en apaiser les craintes et les angoisses et pour l'animer à la confiance et à la résignation. C'est la seule voix qui éclaire l'esprit sur les mystères des insondables desseins de Dieu ; c'est l'unique parole qui réconforte, soutienne et réchauffe vos âmes, chers enfants, l'unique parole qui conserve et stimule la foi, l'espérance et l'amour. Écoutez-la

donc, recueillez-la avidement et docilement des lèvres de vos pasteurs. Afin qu'elle trouve en vous des cœurs bien disposés et qu'elle y produise, selon la parabole de Notre-Seigneur (Mt 13, 8, 23), des fruits en abondance, du trente, du soixante, du cent pour un...

Ce sont de tels mariages qui vont bâtir un État catholique en France et le conduire à la paix et à la prospérité, pas les « mariages » profanes qui conduisent aux divorces :

Léon XIII dit (Arcanum Divinæ) : Les États peuvent attendre de tels mariages une race et des générations de citoyens qui, animés de sentiments honnêtes et élevés dans le respect et l'amour de Dieu, se considéreront comme obligés d'obéir à ceux qui commandent justement et légitimement, d'aimer leur prochain et de ne léser personne... Que peut-on attendre de bon de ces familles, d'où l'on veut bannir la religion chrétienne, qui est la mère de tous les biens, qui entretient les plus hautes vertus, qui excite et entraîne vers tout ce qui honore une âme généreuse et élevée ? La religion écartée et rejetée, le mariage tombe nécessairement sous la servitude de la nature vicieuse de l'homme et des pires passions maîtresses de son cœur : l'honnêteté naturelle ne peut pas lui fournir une efficace protection. C'est de là que tant de maux ont découlé non seulement dans les familles particulières, mais aussi dans les États. Sans la crainte salutaire de Dieu, sans cet adoucissement aux épreuves de la vie qu'on ne trouve nulle part autant que dans la religion chrétienne, il arrive très souvent, comme par une pente naturelle, que les charges et les devoirs du mariage semblent presque insupportables. Le nombre n'est que trop grand de ceux qui, jugeant que le lien contracté dépend de leur volonté et d'un droit purement humain, éprouvent le désir de le rompre lorsque l'incompatibilité des caractères, ou la discorde, ou l'infidélité d'un des époux, ou le consentement réciproque, ou d'autres raisons les engagent à recouvrer leur liberté. Si la loi s'oppose à la réalisation de leurs intentions déréglées, ils s'écrient que les lois sont injustes, inhumaines, contraires au droit de citoyens libres. Ils en concluent qu'il faut mettre tout en œuvre pour les annuler et les abroger et leur autoriser le divorce par une loi plus commode. Les législateurs actuels, qui professent un attachement si tenace aux mêmes principes de droit ne peuvent pas se défendre contre ces tendances perverses dont nous avons parlé, lors même qu'ils le voudraient ardemment. C'est pourquoi on en conclut qu'il faut céder aux exigences de l'époque et que le divorce doit être autorisé. C'est ce que l'histoire elle-même nous apprend, par exemple, à la fin du siècle dernier. Pendant cette révolution ou plutôt cette dissolution de la France, alors que la société s'était sécularisée en chassant Dieu de son sein, on en vint finalement à sanctionner le divorce par les lois. Beaucoup de gens désirent aujourd'hui les voir remises en vigueur, parce qu'ils veulent bannir Dieu et l'Église et les chasser de la société humaine. Ils s'imaginent follement qu'il faut demander à de pareilles lois un remède suprême à la corruption croissante des mœurs. Mais il est à peine besoin de dire tout ce que le divorce renferme de conséquences funestes. Il rend les contrats de mariage révocables ; il amoindrit l'affection mutuelle ; il fournit de dangereux stimulants à l'infidélité ; il compromet la conservation et l'éducation des enfants ; il offre une occasion de dissolution à la société familiale ; il sème des germes de discorde entre les familles ; il dégrade et ravale la dignité de la femme, qui court le danger d'être abandonnée après avoir servi aux passions de l'homme. Or il n'y a rien de plus puissant pour détruire les familles et briser la force des États que la corruption des mœurs. Il n'y a donc rien de plus contraire à la prospérité des familles et des États que le divorce. Né de la perversion morale des peuples, le divorce, l'expérience l'atteste, ouvre la voie et la porte à une dépravation plus grande encore des mœurs privées et publiques.

À travers le présent édit, il est clair que nous n'interdisons ni le mariage interracial ni le métissage, car ce ne sont point des abominations, mais au contraire des actes moralement bons et des droits naturels :

Le Père Joseph Francis Doherty dit (Moral problems of interracial marriage, 1949, p. 22-64) : Les différences individuelles et de groupe, qu'elles soient raciales ou autres, ont toujours

été reconnues par l'Église. Jamais elle ne les a ignorées, mais les a plutôt envisagées dans leur juste perspective — comme des différences qui existent parmi des hommes ayant la même vocation ou le même appel à la reconnaissance de l'égalité des droits, quel que soit leur origine nationale, raciale ou linguistique. Le Pape Pie XII résume ainsi la position de l'Église catholique sur les différences raciales : « La foi en Christ ne peut se maintenir pure et non alliée sans le soutien de la foi en l'Église, « le pilier et le fondement de la vérité » (1 Tim. iii, 15) ; car Christ Lui-même, Dieu éternellement béni, a élevé ce pilier de la Foi. Son commandement d'écouter l'Église (Matt. xviii, 15), d'accueillir dans les paroles et les commandements de l'Église Ses propres paroles et Ses propres commandements (Luc x, 16), s'adresse à tous les hommes, de tous les temps et de tous les pays. L'Église fondée par le Rédempteur est une, la même pour toutes les races et toutes les nations. Sous son dôme, comme sous la voûte du ciel, il n'y a qu'un seul pays pour toutes les nations et toutes les langues ; il y a place pour le développement de chaque qualité, avantage, tâche et vocation que Dieu le Créateur et Sauveur a attribués aux individus ainsi qu'aux communautés ethniques. Le cœur maternel de l'Église est assez grand pour voir, dans le développement ordonné par Dieu des caractéristiques et dons individuels, plus qu'un simple danger de divergence. Elle se réjouit des supériorités spirituelles parmi les individus et les nations. Dans leurs succès, elle voit avec joie et fierté maternelles les fruits de l'éducation et du progrès, qu'elle ne peut que bénir et encourager, chaque fois qu'elle le peut consciencieusement. Mais elle sait aussi qu'à cette liberté des limites ont été imposées par la majesté du commandement divin, qui a fondé cette Église une et indivisible. Quiconque touche à cette unité et à cette indivisibilité arrache à l'Épouse du Christ l'un des diadèmes dont Dieu Lui-même l'a couronnée ; il soumet une structure divine, qui repose sur des fondations éternelles, à la critique et à la transformation par des architectes que le Père des Cieux n'a jamais autorisés à intervenir. » L'énoncé ci-dessus des principes applicables aux problèmes raciaux peut être brièvement reformulé : (1) La loi fondamentale du christianisme est celle de l'amour fraternel. (2) Il existe une unité essentielle de tous les hommes fondée sur l'unité d'origine, de nature, de destinée et des moyens d'atteindre cette destinée. (3) Tous les hommes ont des droits égaux aux moyens d'atteindre leur destinée temporelle et éternelle. (4) L'Église catholique reconnaît l'existence et la valeur des différences individuelles et de groupe, mais insiste sur le fait que celles-ci ne sont pas conçues par le Créateur pour servir de base à la négation ou à la restriction des droits fondamentaux. (5) Les droits de l'individu et de la famille doivent être laissés libres et sans entrave dans leur action, à moins que le bien commun ou les intérêts d'autrui ne soient compromis. (6) Le premier et principal devoir des dirigeants est d'agir avec une stricte justice envers chaque individu et chaque groupe de personnes soumis à leur autorité. (7) L'Église n'est pas indifférente aux divisions ethniques ou raciales de l'humanité, mais insiste sur le fait qu'elles ne sont pas importantes en ce qui concerne sa mission divine. Peut-on conclure de ces principes généraux que l'Église catholique considère le mariage interracial comme une chose désirable ? D'après les principes généraux, on peut dire avec assurance que l'Église ne désapprouve pas le mariage interracial en tant que tel. En outre, elle apprécie le fait que le mariage forme habituellement un lien d'amitié entre les familles des parties contractantes. Pour cette raison, lorsque les circonstances le permettent, la Sainte Mère l'Église se réjouit beaucoup des amitiés entre familles qu'il engendre. Cela ne veut pas dire qu'elle approuve chaque mariage interracial individuel. Cela signifie qu'on ne peut conclure, sans réserve, de l'insistance de l'Église sur l'unité essentielle de tous les hommes et leur égalité essentielle qu'elle favorise positivement le mélange interracial par le mariage comme l'objectif ultime à rechercher dans les relations sociales. Son insistance sur l'appréciation des différences ethniques ainsi que des différences individuelles va à l'encontre de l'idée de lui attribuer un désir pour ce mélange sans qualification à une échelle universelle. On peut certainement conclure, cependant, à partir de l'enseignement général de l'Église concernant les groupes ethniques et raciaux et leur mélange par le mariage, que l'Église ne le désapprouve pas. Une recherche attentive n'a pas permis de révéler de documents officiels de l'Église portant spécifiquement sur la moralité des mariages interraciaux en tant que tels. Cela ne signifie pas que les autorités de l'Église ignoraient leur

existence, ni que, dans des cas particuliers, elles n'aient pas émis d'instructions ayant un rapport indirect avec la question. En effet, des preuves documentaires suffisantes ont été découvertes à partir de sources papales et conciliaires pour constituer au moins une base permettant de déterminer la pensée de l'Église sur ce problème... Les sources ecclésiastiques faisant le plus autorité concernant le mariage interracial sont la Constitution *Populis* du pape Grégoire XIII, la Constitution *Animarum saluti* du pape Urbain VIII et la Lettre apostolique *Trans oceanum* du pape Léon XIII. La Constitution *Populis* du pape Grégoire XIII, datée du 25 janvier 1586, mentionne qu'il arrive fréquemment que l'un des conjoints soit emmené d'Angola, d'Éthiopie, du Brésil et d'autres régions indiennes vers un lieu reculé, et coupé de toute communication avec son ancien conjoint. Si ce captif se convertit au christianisme, il ne peut aller ou envoyer des messagers pour interroger son ancien conjoint afin de savoir s'il souhaite se convertir ou non au christianisme. S'il vivra au moins en paix avec lui-même en tant que chrétien, les autorités ecclésiastiques peuvent autoriser le converti à épouser n'importe quel catholique sans interpellation. La pertinence de cette Constitution pour le mariage interracial réside dans l'utilisation non restrictive de l'expression « tout catholique qu'ils voudront choisir » (*quovis fidei*). Cela signifie que, pour l'Église, ils peuvent épouser n'importe quel catholique de n'importe quelle race qu'ils voudront choisir, à condition, bien sûr, que toutes les autres conditions soient remplies. Le document mentionne spécifiquement les indigènes d'Angola, d'Éthiopie et du Brésil, qui seraient des Nègres et des Indiens... Il s'agit clairement d'une reconnaissance... et un exemple de l'insistance de l'Église sur l'absence de tout obstacle lié à la différence raciale en son sein. La Constitution du pape Urbain VIII du 15 septembre 1629, *Animarum saluti*, « Sur les privilèges des néophytes », présente un argument similaire. Cette constitution étend certains privilèges et facultés concernant le mariage à l'Inde et à d'autres territoires de mission. Ses dispositions visaient à favoriser les néophytes dans ces régions... parmi ceux qui doivent bénéficier de ces privilèges, les Éthiopiens, les natifs d'Angola et d'autres régions d'outre-mer qui ont été baptisés dans leur enfance et dont les parents étaient soit autochtones, soit en partie autochtones et en partie européens. Là encore, aucune exception n'est faite au fait que des races se sont mélangées par le mariage. Si cela était un péché en soi, l'Église serait tenue d'y renoncer. Cela n'a pas été fait. Du moins, on peut conclure du silence de l'Église au fil des siècles que l'entrée dans un mariage interracial en tant que tel est un acte moralement irréprochable... Le deuxième concile plénier de Baltimore (1866) ne contient aucune mention du mariage interracial. Et ce, malgré le fait qu'il consacre un chapitre entier à exprimer sa sollicitude pour le bien-être spirituel des Nègres. Bien qu'il se félicite de la construction d'églises spécifiquement destinées aux Nègres, il les invite néanmoins à privilégier les églises existantes où ils peuvent se mêler aux autres catholiques... Ceci est un point pertinent. Cette digression témoigne du souci du Concile pour l'égalité dont le Nègre devrait jouir avec ses frères blancs dans la Maison du Seigneur. Le troisième concile plénier de Baltimore (1884) ne mentionne pas le mariage interracial. Il insiste sur le fait qu'il ne doit y avoir aucune discrimination dans l'administration des sacrements aux Nègres. L'examen de ces trois conciles pléniers de Baltimore ne révèle aucune législation interdisant le mariage interracial. Dès lors, on peut conclure que le mariage interracial n'est pas et n'a jamais été interdit par l'Église catholique aux États-Unis... On sait, d'après la pratique de l'Église dans les régions où le métissage est répandu, que sa position officielle est de permettre cette pratique, c'est-à-dire qu'elle n'y met aucun obstacle. C'est un argument par le silence. Le Code de droit canonique actuel (1917) n'établit aucun empêchement au mariage fondé sur la race. Au contraire, le canon 1035 du Code garantit à tous ses sujets le droit de contracter mariage... Lorsque deux catholiques de races différentes ont décidé de contracter mariage et de se présenter à [l'Église], libres de tout empêchement canonique, l'Église ne peut, du seul fait de la diversité de race, lui refuser son assistance. Ceci est exigé par sa mission sanctifiante et par les droits que Dieu a donnés et que l'Église reconnaît à tous ses enfants sans distinction... Tous les hommes ont un droit naturel au mariage. « Aucune loi humaine ne peut abolir le droit naturel et originel du mariage ni limiter de quelque manière que ce soit le but principal et essentiel du mariage ordonné par l'autorité de Dieu dès le commencement : "Croissez et multipliez". » Ce droit

naturel au mariage a été de nouveau souligné par le pape Pie XI dans sa condamnation de certaines pratiques eugéniques pernicieuses qui empiétaient sur « le droit naturel de l'homme d'entrer dans le mariage... » ... Le mariage est un droit naturel, au même titre que le droit à l'alimentation et au vêtement... Il n'existe aucun substitut concevable au mariage, si ce n'est l'amour libre et le célibat. Le premier n'est convenable à personne car il contrevient au droit naturel, et le second ne convient qu'à une minorité... le mariage est donc nécessaire à la majorité des gens ; il constitue pour eux une nécessité individuelle... La nature n'a érigé aucun obstacle aux mariages interraciaux en ce qui concerne la finalité première du mariage, à savoir la procréation et l'éducation des enfants. La nature elle-même n'a érigé aucun obstacle à la finalité secondaire du mariage, à savoir la communauté de vie. La différence de race, en soi, n'est pas un obstacle insurmontable à la vie commune en paix, en harmonie et à l'entraide... La nature n'érige aucun obstacle au mariage interracial, et l'Église non plus... le mariage est un contrat par lequel un homme et une femme se confèrent et acceptent mutuellement le droit perpétuel et exclusif d'utiliser le corps de l'autre aux fins d'accomplir des actes qui sont eux-mêmes propres à la procréation... Par conséquent, le droit de se marier comprend le droit de choisir librement un conjoint... Cette liberté d'épouser la personne de son choix est claire dans le passage suivant de la Première Épître de Saint Paul aux Corinthiens, chapitre VII, verset 39 : « Une femme est liée tant que son mari est vivant, mais si son mari meurt, elle est libre. Qu'elle épouse qui elle veut, pourvu que ce soit dans le Seigneur. » ... Enfin, abstraction faite des considérations ci-dessus et d'autres circonstances, et considérant l'entrée dans un mariage interracial comme l'exercice d'un droit naturel, il s'agit avant tout d'un acte moralement bon. Cela est vrai parce que les actes moralement bons sont ceux « qui favorisent la fin vers laquelle tend la nature raisonnable ; à savoir, le développement et le perfectionnement de la personnalité. ». De plus, les droits naturels sont « des moyens nécessaires à une vie raisonnable... ». Par conséquent, les droits naturels trouvent leur justification et leur but dans le bien-être de la personne. Lorsque les droits naturels sont exercés correctement, ils atteignent un but louable et contribuent effectivement à la réalisation du bien-être général. La différence de race entre les parties contractantes est, en soi, une circonstance moralement indifférente. Par conséquent, l'exercice du droit de se marier en contractant un mariage interracial conserve la moralité première de l'exercice d'un droit naturel, à savoir celle d'un acte moralement bon. Les théologiens catholiques ont très peu écrit sur la moralité du mariage interracial. Ceux qui ont écrit sur le sujet s'accordent à dire qu'en soi, l'acte de contracter un mariage interracial n'est pas un acte mauvaise. L'archevêque Kenrick le qualifie d'exercice d'un droit naturel... John La Farge... souligne également l'absence d'obstacles raciaux dans la législation de l'Église... Anthony Ostheimer, traitant brièvement des interdictions étatiques du mariage interracial (par certains États américains...) et de « l'indésirabilité du métissage », affirme que « le fait demeure qu'une telle intervention de l'État constitue une intrusion injustifiable dans les droits naturels personnels ». Theodor Grentrup, qui a mené des études approfondies sur le métissage dans les colonies établies par les nations européennes, a conclu à la validité et à la licéité des mariages interraciaux aux yeux de l'Église. Monseigneur John A. Ryan a écrit qu'une personne blanche catholique et un nègre catholique, ont le droit canonique d'exiger que leur curé les marie... Juan B. Ferreres a écrit au sujet de certaines Péruviennes qui avaient épousé des Chinois et des Japonais au Pérou et qui ont découvert plus tard que nombre de ces hommes avaient déjà contracté des mariages en Chine ou au Japon Ferreres déplore la situation malheureuse qui empêche la validation de ces mariages et indique que seule l'existence du lien de mariage antérieur fait obstacle à un mariage valide et licite. Il ne tient aucun compte du fait que les parties sont de races différentes. Cela indique que la pratique de l'Église est permissive envers les mariages interraciaux partout où la situation se présente (D'ailleurs, Juan Bautista Ferreres est mort en martyr en 1936, plusieurs années avant la publication de cet ouvrage, tué par les révolutionnaires communistes d'Espagne...). Les auteurs catholiques susmentionnés, bien que leur traitement du sujet soit succinct, forment un ensemble enseignant de manière uniforme sur le mariage interracial impliquant des personnes blanches. On peut conclure, sur leurs autorités combinées, sur le consentement tacite de

L'Église sur le fait que contracter un mariage interracial soit l'exercice d'un droit naturel, que, considéré dans son aspect interracial et abstraction faite de toutes autres circonstances, le fait de contracter un tel mariage conserve en soi la moralité première de contracter un mariage en général ; à savoir, c'est un acte moralement bon... Les bonnes intentions incluraient le désir de contracter un tel mariage pour ses nombreux avantages, par exemple, pour avoir des enfants, conçus avec cette personne particulière de son propre choix, pour soulager la concupiscence, pour la compagnie, ou pour les autres raisons légitimes habituelles de contracter un mariage. Contracter un mariage interracial dans l'intention d'atténuer les préjugés raciaux est une bonne et noble intention... Le mariage a son aspect charitable. L'entrée dans le mariage est un grand acte de charité que les parties exercent l'une envers l'autre. Il rend accessible à chacune des parties l'un des moyens nécessaires à la plupart des gens pour une vie vertueuse. Il existe d'innombrables occasions, au sein même du mariage, d'exercer la charité : l'entraide, la préservation de la continence, les soins affectueux prodigués l'un à l'autre et aux enfants. C'est, en effet, une grande école d'amour. Cet aspect du mariage ne peut être nié au mariage interracial. Cela aussi peut être ajouté à la longue liste des grands avantages découlant de l'exercice du droit naturel de se marier avec une personne d'une autre race... Écrivant sur le soin que l'individu doit apporter au choix de son conjoint, le pape Pie XI a donné l'exhortation suivante : « Qu'ils prient avec diligence pour obtenir l'aide divine, afin qu'ils fassent leur choix conformément à la prudence chrétienne, non pas guidés par l'impulsion aveugle et débridée de la luxure, ni par un désir de richesses ou toute autre vile influence, mais par un amour véritable et noble et par une affection sincère pour leur futur conjoint ; et qu'ils s'efforcent, dans leur vie conjugale, d'atteindre les fins pour lesquelles cet état a été institué par Dieu » ... La prudence chrétienne ne se préoccupe donc pas seulement du destin de l'homme ici-bas, mais aussi de son destin éternel. En contractant un mariage interracial lorsque toutes les exigences de la prudence chrétienne sont remplies, les personnes concernées agissent sans reproche. Plus précisément, le bon exercice d'un naturel est un bien en soi, et un grand bien, car lorsqu'il est exercé correctement, il favorise le bien-être de l'individu et de la société... L'exclusion sociale n'est certainement pas la réaction chrétienne, mais pourrait bien être la dure réalité de la situation. Il semble y avoir beaucoup de gens qui considèrent qu'il est indigne du statut d'une personne blanche d'épouser un nègre. Parfois, aucune autre raison ne peut être donnée que la différence de couleur, ce qui n'est guère une base rationnelle pour le statut. Néanmoins, il est possible que cette attitude affecte les contacts sociaux et entraîne l'ostracisme social pour la personne qui contracte un mariage interracial. Par conséquent, des exigences supplémentaires importantes en matière d'entraide et de réconfort pourraient être requises des parties contractantes pour surmonter l'effet décourageant de cet ostracisme social, s'il se produit. Les grands avantages du mariage lui-même semblent avoir été constitués par le Créateur en vue de compenser même cette situation. Le préjudice qui peut survenir à la progéniture est un autre effet probable et indésirable du mariage interracial... L'hybride... peut être à moitié blanc, mais si l'autre moitié est noire, il est fort probable qu'il soit considéré comme nègre... Même pour un pourcentage plus faible d'ascendance nègre, il peut être considéré comme nègre... aux parents de veiller à ce que leur progéniture hybride soit dûment éduquée et formée moralement pour résister à la situation sociale injuste à laquelle elle pourrait être confrontée... Dans toute cette discussion, il faut admettre que les parties, si elles sont catholiques, ont le droit de demander et de recevoir les sacrements (dont le mariage). Il serait contraire à l'enseignement catholique de refuser le droit de recevoir les sacrements à quiconque dûment qualifié... Un curé ne serait pas justifié de refuser les sacrements à deux catholiques pour les raisons qui ont été jusqu'ici considérées comme des objections au mariage interethnique... Il n'y a pas de péché, et on ne peut pas sérieusement prétendre qu'une personne se place en situation de péché en contractant un mariage interracial...

Le Père John La Farge dit (The Race Question and The Negro : a Study of the Catholic Doctrine on Interracial Justice, 1943, p. 144-145) : Aucune preuve scientifique ne semble être disponible quant aux effets délétères, d'un point de vue purement biologique, de l'union

entre différentes races de l'humanité. Si une telle preuve venait à apparaître, la situation serait difficile pour la plupart des habitants civilisés de la terre, puisque peu d'entre eux — et certainement pas ceux de descendance européenne — peuvent prétendre à une quelconque pureté de souche raciale. L'exemple de l'île Pitcairn, ou celui des métis russo-aléoutes de l'Alaska, va à l'encontre de toute théorie d'une détérioration inhérente due au croisement de groupes ethniques. Certains de ces groupes aux États-Unis qui sont les plus véhéments dans leur insistance sur « l'intégrité raciale blanche » — bien qu'un bon nombre d'entre eux aient une part d'ascendance nègre sans le savoir — tirent un orgueil particulier à revendiquer du sang indien dans leurs veines... Les biologistes n'ont pas non plus été capables de fournir une démonstration convaincante d'une détérioration, d'un point de vue purement biologique, chez la descendance issue de Nègres et de Blancs. Si l'on recherche l'intelligence, la fermeté émotionnelle et l'élévation de caractère, le pouvoir d'organisation et le leadership naturel, il est difficile de trouver beaucoup de mortels qui les aient possédés à un degré plus élevé que l'enfant de sang mêlé espagnol et nègre, le Bienheureux Martin de Porrès, saint frère dominicain, dont l'inscription parmi les saints par canonisation est actuellement activement promue. Et d'innombrables exemples semblables pourraient être cités... L'Église catholique n'impose aucun empêchement, empêchement dirimant, aux mariages interracialisés, malgré le grand soin de l'Église de préserver dans sa plus grande pureté l'intégrité du lien matrimonial.

Le Père John La Farge dit (*The Catholic viewpoint on race relations*, p. 44-45, 175-177) : Que désire donc un nègre, en résumé ? Un jeune nègre a donné une réponse simple et catégorique : (1) je veux être traité comme un être humain... (2) je veux être considéré comme un citoyen ayant la possibilité de jouir de tous les droits et d'assumer tous les devoirs dont jouissent et exercent tous les autres citoyens... Je veux que mes caractéristiques raciales me distinguent du reste de l'humanité de la même manière que les caractéristiques des Italiens, des Irlandais ou des Français... Je ne souhaite pas dominer [les blancs]. Je ne veux pas perdre mon identité nègre. Si un miracle pouvait se produire et que je devenais du jour au lendemain membre d'une autre race, ce serait, je crois, une catastrophe. Mais je ne veux pas que le fait d'être nègre me donne droit à un traitement de faveur... Quant au métissage, cette crainte est absurde. La majorité des Nègres préfèrent se marier entre eux... Les lois interdisant le mariage n'ont pas empêché le métissage. Approuvé les mariages [interraciaux] ne les rendra pas plus fréquents... Les voies menant à une évaluation saine et équilibrée des problèmes posés par les mariages interracialisés ont été en partie bloquées par les aberrations du racisme : la théorie selon laquelle un groupe est condamné par les lois de la nature à une infériorité héréditaire et un autre groupe est désigné comme héréditairement supérieur. Son corollaire soutient que l'espoir de la civilisation réside dans le maintien de la pureté d'une race et l'élimination du groupe dit inférieur, ou dans sa ségrégation. Le terme « race » est utilisé pour la classification de grands groupes humains en fonction de caractéristiques héréditaires. Dépourvue de toute sympathie envers les racistes, la Sainte Église, pour paraphraser les paroles de Pie XII, proclame à tous ses fils, dispersés à travers le monde, que l'esprit, l'enseignement et l'œuvre de l'Église ne peuvent jamais être autres que ceux prêchés par Saint Paul : « revêtez-vous de l'homme nouveau, qui se renouvelle à la connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé. Il n'y a plus ni Grec ni Juif, ni circoncis ni incirconcis, ni barbare ni Scythe, ni esclave ni homme libre. Mais le Christ est tout et en tous » (Col. 3, 10-11). Assurément, une organisation ne peut pas faire de telles affirmations dans le monde trouble d'aujourd'hui et ensuite, telle une autruche, se cacher la tête dans le sable de l'indifférence et ne rien entendre du mal. L'Église ne l'a jamais fait. À maintes reprises, elle a insisté sur la valeur essentielle de l'homme. La condamnation du racisme par le pape Pie XI n'est qu'une de ces insistances. La législation sociale, par conséquent, qui sent la doctrine raciste condamnée - à savoir la préservation de la « pureté de la race » - est extrêmement désavantagée pour prouver qu'elle est une loi juste. L'Église catholique est totalement opposée à une telle législation. Aucune justification raisonnable ne peut être invoquée pour priver, sur la seule base de la différence de race, du droit fondamental de se marier selon son propre choix.

Malgré le fait que des lois interdisant les mariages interracialisés soient en vigueur dans vingt-neuf États des États-Unis, il faudra chercher longtemps et difficilement pour trouver une raison suffisante de les justifier sur une base qui ne soit pas discutable. L'Église catholique romaine, en revanche, n'interdit en aucun cas le mariage interracial en tant que tel. Seul le Siège apostolique peut établir des empêchements au mariage pour les baptisés. Seul le Siège interprète authentiquement la loi divine dans la mesure où elle établit des empêchements au mariage. L'Église universelle... ne met aucun obstacle au mariage interracial... Si l'on consulte les actes et décrets des conciles pléniers de Baltimore, du premier concile plénier d'Amérique latine, des quatre premiers conciles provinciaux de Quito ou du synode archidiocésain de Santiago de Cuba de 1680, on ne trouvera aucune loi interdisant de tels mariages. Ces conciles sont mentionnés parce qu'ils représentent des localités où le mélange des races existait et existe encore à grande échelle.

Monseigneur Adolphe Le Chaptol dit (Aux rives du Tanganika, p. 5-8) : Le 24 janvier 1879, du haut des collines dominant les tombes arabes d'Oujiji, quatre Pères Blancs, premiers missionnaires catholiques de cette région poussaient un cri de victoire, en apercevant miroiter au soleil couchant la nappe bleue du lac Tanganika, et tombant à genoux remerciaient Dieu d'être heureusement parvenus au terme de leur long voyage... Aussi mettant toute leur confiance en Celui qui est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, ils commencèrent hardiment à entrer en relations avec les peuplades environnantes. La première œuvre entreprise fut le rachat de jeunes esclaves pour lesquels on créa d'abord des orphelinats, puis des villages de liberté. Il fallut se borner là pendant longtemps ; car les missionnaires ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient en quelque sorte prisonniers de l'islamisme, et à la merci des gouverneurs arabes. La religion mahométane, écrivait alors le cardinal Lavignier, est vraiment le chef-d'œuvre de l'esprit du mal... elle ouvre à ses passions toutes les barrières, elle légitime tous les désordres des sens, elle défie la force brutale. Comment arracher les âmes à son empire ? Le mahométisme ne peut périr que de lui-même, par ses excès qui sont la conséquence de ses doctrines, et par la mort qu'il porte partout avec lui. C'est ce qui est exprimé énergiquement par le proverbe oriental : L'ombre d'un Turc stérilise pour un siècle le champ qu'il traverse. Elle s'étendait, cette ombre funeste, non seulement à travers le Sahara et le Soudan, mais jusque sur le cours du Haut-Congo ; et comme conséquence, on calculait avec douleur que chaque année l'esclavage faisait quatre cent mille victimes sur le sol africain. La société musulmane, telle qu'elle est organisée, ne peut en effet vivre sans esclaves. Elle considère les Noirs comme une race inférieure, tenant le milieu entre l'homme et la bête : elle est pour eux sans pitié. Les représentants du sultan de Zanzibar au Tanganika exerçaient donc sans vergogne le même commerce que jadis les négriers sur la côte occidentale, aux embouchures du Niger et du Congo. Chacun d'eux s'était taillé un petit royaume sur lequel il avait un pouvoir souverain, et où il venait faire des razzias d'esclaves selon sa fantaisie... Quel concours la prédication du Saint Évangile, cette œuvre de relèvement surnaturel, de fraternité dans le Christ, de paix sociale par excellence, pouvait-elle espérer de ceux qui se livraient journellement à de tels brigandages ? Absolument aucun : elle devait même s'attendre à être combattue sans merci, par tous les moyens. Et c'est bien ce qui arriva... A chaque lettre lui arrivant du Noir Continent, le cardinal Lavignier, qui, dès les premiers essais de pénétration au Soudan par le Sahara, avait dénoncé d'une voix de tonnerre le trafic honteux de l'islamisme, se faisait l'écho des angoisses de ses missionnaires. Enfin ne reculant devant aucune fatigue, on le vit chargé de labeurs entreprendre sur l'ordre du Saint-Siège cette croisade antiesclavagiste, qui sera un de ses plus beaux titres de gloire devant la postérité.

(Le Commandeur Athanase de France est raciste, pas raciste. Il constate, tout comme l'Église catholique, qu'il existe dans le monde diverses races, chacune avec ses qualités et ses défauts. Cependant, comme l'Église, il n'en tient aucune pour supérieure ou inférieure. Il n'est ni un apologiste du « combat racial », ni un apologiste du métissage. Malheureusement, certains le calomnient en l'accusant d'être un « traître à la race », « wokiste » et « pro-métissage ». Voici donc la réponse du Commandeur de France : «

Jusqu'où donc iront les lobotomisés par l'hérésie du sang - les racistes - pour étouffer la vérité ?... Si dire la vérité fait de moi un "traître à la race", soit : je l'accepte comme une mortification. Les hommes que j'ai cités dans mon édit n'hésitaient point à dire la vérité dans l'Amérique raciste ; moi non plus je n'hésite pas à la dire dans la République cosmopolite. Ceux qui me calomnient en me traitant de "traître à la race pro-métissage" sont des ignorants, et chacune de leurs calomnies fortifie ma foi en la vérité, me rapproche de Dieu et les éloigne, eux, de ce dernier. Car leurs âmes sont mahométanes, non catholiques. » La vérité est que l'Église catholique n'a jamais déclaré illicites les unions interraciales ni le métissage. Pourtant, parmi les cercles dits « traditionalistes » ou sédévacantistes se trouve de nombreux racistes. Ainsi, parmi les derniers catholiques du monde, se trouve des hérétiques du sang qui mettent des bâtons dans les roues de notre noble cause, en y intégrant leur « combat racial », répugnant et étranger à Jésus-Christ. Notre Commandeur a donc raison de combattre ce racisme, qui empoisonne notre cause et la paralyse en rejetant tout ce qui ne correspond pas à leur hérésie. Et n'oubliez pas ce qu'a déclaré le Commandeur de France en parlant des adhérents de l'hérésie du sang : « ... nous déclarons solennellement, tous ensemble, unis dans notre serment, que nous combattons et punirons sévèrement tous ceux qui y adhèrent ! » Je renouvelle donc, en tant que second, cette déclaration solennelle du Commandeur de France : « Il faut propager la terreur dans les rangs de l'hérésie du sang ! » Il a été décrété dans l'édit fondamental du Royaume de France que les hérétiques seraient jugés et condamnés, et sachez que les hérétiques du sang ne seront pas épargnés !)

L'Empire de Jésus-Christ englobe toutes les races !

Benoît XV dit (Ad Beatissimi ; 1er novembre 1914) : Lorsqu'il descendit du ciel précisément pour rétablir parmi les hommes le règne de cette paix, détruite par la jalousie de Satan, Notre-Seigneur Jésus-Christ ne voulut pas d'autre fondement pour cette restauration que celui de la charité... Il nous ordonne à tous de lever nos regards vers le ciel : Car vous n'avez qu'un seul Père, celui qui est dans les cieux : à tous, sans avoir égard aux divergences de nationalité, de langue ou d'intérêts, il nous enseigne la même formule de prière : Notre Père, qui êtes aux cieux... Il nous dit encore que nous sommes tous frères : Tous, tant que vous êtes, vous êtes mes frères, et que nous sommes ses frères : Afin qu'il fut lui-même le premier-né entre beaucoup de frères... Mais, hélas ! Il en va bien autrement parmi les hommes de notre temps. Jamais peut-être, plus que maintenant, on n'a parlé de fraternité humaine : on n'hésite même pas à laisser de côté les enseignements de l'Évangile, l'œuvre de Jésus-Christ et de l'Église... jamais la fraternité n'a été moins pratiquée que nos jours. Les haines de races sont portées au paroxysme ; les peuples sont divisés par leurs rancunes encore plus que par leurs frontières ; au sein d'une même nation et dans les murs d'une même cité, les différentes classes de citoyens se jalourent mutuellement, et chez les individus tout est réglé par l'égoïsme, devenu la loi suprême.

Benoît XV dit (Litteris Apostolicis ; 7 juin 1918) : Nous exhortons instamment le clergé et le peuple fidèle... à cesser... toutes les luttes nées de la diversité des races...

Pie XI dit (Ubi Arcano Dei Consilio ; 23 décembre 1922) : Rappelez par ailleurs à l'attention des fidèles que c'est en travaillant, dans des œuvres d'apostolat privé et public, sous votre direction et celle de votre clergé, à développer la connaissance de Jésus-Christ et à faire régner son amour, qu'ils mériteront le titre magnifique de race élue, sacerdoce royal, nation sainte, peuple racheté (I P II, 9) ; c'est en s'unissant très étroitement à Nous et au Christ pour étendre et fortifier par leur zèle industrieux et actif le règne du Christ, qu'ils travailleront avec plus d'efficacité à rétablir la paix générale entre les hommes. Car le règne du Christ établit et fait épanouir une certaine égalité de droits et de dignité entre les hommes, tous ennoblis du sang précieux du Christ ; et ceux qui paraissent commander aux autres doivent en droit et en fait, à l'exemple du Christ Seigneur lui-même, être les administrateurs des biens communs, et par suite les serviteurs de tous les serviteurs de

Dieu... Rome... qui est par sa nature même au-dessus des frontières de races et de nationalités, embrasse tous les peuples et toutes les nations.

Pie XI dit (Ecclesiam Dei ; 12 novembre 1923) : Les Latins, de leur côté, doivent acquérir des notions plus complètes et plus approfondies des choses et des usages de l'Orient ; Saint Josaphat en avait une connaissance parfaite et c'est ce qui rendit son apostolat si fécond... une fois pénétrés de cette charité, tous saisiront l'enseignement divin de l'Apôtre : Il n'y a point distinction entre Juif et Grec ; car il n'y a qu'un même Seigneur pour tous, riche de faveurs pour tous ceux qui l'invoquent. Puis, ce qui vaut mieux encore, religieusement dociles aux prescriptions du même Apôtre, ils dépouilleront et abandonneront non seulement les préjugés, mais encore les soupçons injustifiés, les rivalités, les haines, enfin tous les sentiments opposés à la charité chrétienne, qui sont la source des conflits internationaux... C'est ainsi que, grâce au rétablissement de la bonne entente entre les individus comme entre les peuples, l'union pourra se réaliser parallèlement dans l'Église par la rentrée dans son giron de tous ceux qui, pour une cause ou une autre, en sont sortis... On verra alors tous les peuples, ainsi rapprochés, jouir des mêmes droits, quelles que soient leur race... l'Église romain... cette reine couverte d'un vêtement tissu d'or, drapée d'un manteau aux couleurs variés.

Pie XI dit (Rerum Ecclesiae ; 28 février 1926) : C'est une erreur de considérer les indigènes comme des hommes d'une race inférieure et des êtres d'un esprit borné. Une longue expérience nous enseigne, à l'opposé, que les peuples du lointain Orient ou de l'hémisphère austral ne le cèdent pas toujours aux habitants de nos pays ; qu'ils peuvent même rivaliser avec eux en fait d'acuité intellectuelle.

Pie XI dit (Ab ipsis ; 15 juin 1926) : Quant à ces hommes, surtout aux jeunes gens, généralement simples et ignorants, on ne cesse d'enraciner en leurs esprits l'idée que l'action de l'Église catholique et de ses missionnaires n'a pas un but religieux, mais qu'elle est au service des intérêts et des visées politiques des nations étrangères ; que par suite elle est hostile à l'indépendance des peuples évangélisés, ainsi qu'au libre essor de leurs aspirations nationales. Il n'est pas douteux que la tournure des événements politiques ou les ardeurs du nationalisme, la plupart du temps intempérant, d'un peuple ou d'un parti n'aient parfois contribué à répandre une pareille erreur – désastreuse et injurieuse pour l'Église, – ... Par suite de cette pernicieuse erreur, peuples et gouvernants en arrivent à suspecter l'Église, à l'accuser de miner leur indépendance et malheureusement à éloigner les âmes de la foi catholique. Et cependant, le seul nom même de l'Église « catholique », c'est-à-dire « universelle », indique parfaitement qu'elle s'adresse à toutes les nations, qu'elle ouvre ses bras à tous les peuples et que dans son sein, par la divine volonté du Christ son fondateur, il n'existe aucune distinction ni de race ni de peuple... C'est pourquoi, toujours et en toute circonstance, elle s'est opposée à ce que ses ministres... favorisent les intérêts de leur patrie terrestre ; elle veut que, cherchant non leur propre intérêt mais celui de Jésus-Christ... et pourtant le nom de Jésus devant les nations et les rois, ils n'aient d'autre but que la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Pie XI dit (Antomanà sollemnta ; 1er mars 1931) : Sans faire acception de races ou de nationalités, [Saint] Antoine embrassait d'un même zèle actif tous les hommes, que ce fussent ses compatriotes portugais, les Africains, les Italiens, les Français, tous ceux enfin qu'il voyait dans l'indigence de la vérité catholique. Mais surtout il engagea contre les hérétiques, Albigeois, Cathares, et Patarins, qui à cette époque faisaient d'énormes ravages et s'efforçaient d'éteindre la lumière de la vraie foi dans les âmes chrétiennes. Une lutte si véhémente et si fructueuse qu'il mérita d'être appelé « le marteau des hérétiques ».

(L'on a pas besoin aujourd'hui d'une « guerre des races » mais d'une guerre des religions, pour l'a menée a bien, tous les chrétiens de tous les peuples doivent s'unirent contre la multitude des ennemis de Dieu !)

Pie XI dit (Caritate Christi ; 3 mai 1932) : Le nombre des chômeurs a augmenté dans presque tous les pays et les partis avides de bouleversement en profitent pour leur propagande... c'est l'humanité entière qui se trouve étreinte par la crise financière et économique, et de façon si tenace que plus elle cherche à se dégager, plus ses liens semblent impossibles à rompre : il n'y a pas de peuple, il n'y a pas d'État, de société ou de famille, qui ne soit plus ou moins gravement accablé par les calamités ou ne sente le contre-coup de celles des autres. Ceux-là mêmes, un tout petit nombre, qui semblent avoir entre leurs mains, avec les richesses les plus démesurées, les destinées du monde, ces quelques hommes eux-mêmes qui par leurs spéculations ont été et restent en grande partie la cause d'un tel mal... si ce que le Saint-Esprit affirme par la bouche de Saint-Paul est toujours vrai : *La racine de tous les maux est l'amour de l'argent*, combien plus cette parole s'applique-t-elle au cas présent ! N'est-ce pas, en effet, cette avidité des biens de cette vie que le poète païen appelait déjà dans sa juste indignation *auri sacra fames* ? N'est-ce pas ce sordide égoïsme qui trop souvent préside aux relations individuelles et sociales ? N'est-ce pas en somme la cupidité, qu'elles qu'en soient l'espèce et la forme, qui a entraîné le monde aux extrémités que tous nous voyons et déplorons ? De la cupidité, en effet, naît la mutuelle défiance, qui stérilise toutes les relations des hommes entre eux ; de la cupidité, l'odieuse jalousie qui fait considérer comme un dommage pour soi tout avantage d'autrui ; de la cupidité, le mesquin individualisme qui utilise et subordonne tout à son avantage propre, sans s'occuper des autres, bien plus, en foulant cruellement tous leurs droits. De là, ce désordre et ce déséquilibre injuste par lequel on voit les richesses des nations accumulées entre les mains de quelques individus qui règlent selon leur caprice le marché mondial, pour l'immense dommage des masses... Que si ce même égoïsme, abusant du légitime amour de la patrie et poussant à l'exagération ce sentiment de juste nationalisme que l'ordre légitime de la charité chrétienne non seulement ne désapprouve pas, mais sanctifie et vivifie en le réglant, si cet égoïsme s'insinue dans les relations entre peuple et peuple, il n'y a plus d'excès qui ne semble justifié, et ce qui entre individus serait par tous estimé condamnable est dès lors considéré comme permis et digne de louange, du moment qu'on l'accomplit au nom de ce nationalisme exagéré. A la place de la grande loi de l'amour et de la fraternité humaine, qui embrasse toutes les races et tous les peuples et les unit en une seule famille sous un seul Père qui est dans les cieux, c'est la haine qui s'insinue et pousse tout à la ruine. Dans la vie publique, on foule aux pieds les principes sacrés qui étaient la règle de toute vie en société, on en vient à saper les solides fondements du droit et de la fidélité sur lesquels devrait s'appuyer l'État, on voit contaminer et tarir les sources de ces vieilles traditions qui, dans la foi en Dieu et la fidélité à sa loi, voyaient les bases les plus sûres pour le vrai progrès des peuples. Profitant d'un si grand malaise économique et d'un si grand désordre moral, les ennemis de tout ordre social, quel que soit leur nom : communistes ou autres – et cela est le mal le plus redoutable de notre temps – s'emploient avec audace à rompre tout frein, à briser tout lien imposé par une loi divine ou humaine, à engager, ouverte ou sournoise la lutte la plus acharnée contre la religion, contre Dieu même, en exécutant ce programme diabolique : bannir du cœur de tous, même des enfants, toute idée et tout sentiment religieux, car ils savent fort bien qu'une fois enlevée du cœur des hommes la foi en Dieu, ils pourront faire tout ce qu'ils voudront. Et ainsi nous voyons aujourd'hui ce qui ne se vit jamais dans l'histoire : le drapeau de la guerre satanique contre Dieu et contre la religion effrontément déployé par la rage abominable des impies à travers tous les peuples dans toutes les parties de l'univers. Il n'a jamais manqué de méchants ; il n'a même jamais manqué de négateurs de Dieu : mais ceux-ci étaient relativement peu nombreux, isolés, et constituant des exceptions ; ils n'avaient pas l'audace ou ne croyaient pas opportun de révéler trop ouvertement leur mentalité impie, ainsi que semble vouloir insinuer lui-même l'auteur du Psaume quand il s'écrie : *L'insensé dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu !* L'impie, l'athée, l'individualité au milieu de la multitude, nie Dieu, son Créateur, mais dans le secret de son cœur. Aujourd'hui, au contraire, l'athéisme a déjà pénétré dans les larges masses humaines : avec ses organisations, il s'insinue aussi dans les écoles populaires, se manifeste au théâtre, et utilise pour une large diffusion les inventions les plus récentes :

films cinématographiques, phonographes, concerts et conférences radiophoniques ; il a ses librairies à lui ; il imprime des opuscules dans toutes les langues, organise des cortèges publics, des expositions de documents et de monuments de son impiété. Bien plus, il a constitué des parties politiques à lui, des formations économiques et militaires à lui. Cet athéisme organisé et militant travaille inlassablement par l'organe de ses aspirateurs, au moyen de conférences et d'images, avec tous les procédés de propagande occulte et ouverte dans toutes les classes, sur toutes les voies publiques ; il donne à cette activité néfaste l'appui moral de ses propres universités et enlace les imprudents dans les liens puissants de ses fortes organisations. A voir tant d'activité mise au service d'une cause détestable, elle Nous vient en vérité spontanément à l'esprit et aux lèvres, la plainte attristée du Christ : *Les enfants de ce siècle sont plus habiles entre eux que les enfants de la lumière*. De plus, les chefs de toute cette campagne d'athéisme, tirant parti de la crise économique actuelle, cherchent avec une dialectique infernale à faire croire aux masses que Dieu et la religion sont la cause de cette misère universelle. La croix sainte de Notre-Seigneur, symbole d'humilité et de pauvreté, se trouve associée aux symboles de l'impérialisme moderne, comme si la religion était alliée à ces forces ténébreuses qui produisent tant de maux parmi les hommes. Ils essayent ainsi, et non sans succès, d'unir la lutte contre Dieu avec la lutte pour le pain quotidien, avec le désir de posséder en propre un coin de terre, d'avoir des salaires convenables, des habitations décentes, en somme une condition de vie digne de l'homme. Pour comble de malice, les aspirations les plus légitimes et les plus nécessaires comme les instincts les plus brutaux, tout sert à leur programme antireligieux, comme si les lois éternelles promulguées par Dieu étaient en opposition avec le bien de l'humanité, et comme s'il n'en était pas au contraire le seul protecteur sûr ; comme si les forces humaines, même avec les moyens de la technique moderne, étaient capables d'introduire contre la volonté du Dieu tout-puissant un ordre de choses nouveau et meilleur. Hélas ! Tant de millions d'hommes, croyant lutter pour l'existence, s'attachent à de telles théories dans un renversement total de la vérité, et vocifèrent contre Dieu et la religion... Quand aux sociétés secrètes, toujours prêtes à soutenir les ennemis de Dieu et de l'Église, quels qu'ils soient, elles ne manquent pas de raviver toujours davantage cette haine insensée, qui ne peut donner ni la paix ni le bonheur, mais qui conduira certainement à la ruine. Ainsi, cette nouvelle forme d'athéisme, tandis qu'elle déchaîne les plus violents instincts de l'homme, proclame avec une cynique imprudence qu'il n'y aura ni paix ni bien-être sur terre tant que ne sera pas arraché jusqu'au dernier reste de religion, et supprimé son dernier fidèle. Comme s'ils croyaient pouvoir étouffer l'admirable concert dans lequel la créature chante la gloire de Dieu ! Nous savons parfaitement, que tous ces efforts sont vains et qu'à l'heure fixée par lui Dieu se lèvera et ses ennemis seront dissipés !

(C'est en partie la faute des racistes si les gauchistes deviennent de plus en plus influents et attirent dans leurs rangs les étrangers !)

Pie XI dit (Argentinam ; 16 septembre 1934) : Mais est-il rien de plus propre à conserver et à multiplier les fruits de l'année jubilaire célébrée récemment, que d'exciter les fidèles à embrasser et à porter le joug suave du Christ ? Est-ce que, au milieu d'une telle lutte de cupidités et d'une si grave crise générale, il n'apparaît pas plus clair que la lumière que l'on ne peut trouver de salut pour le monde entier si ce n'est par le Fils de Dieu, qui est le Rédempteur du genre humain, le Conducteur et le Prince du monde entier ? Il n'est donc aucunement douteux que cette célébration solennelle, à laquelle participeront... des phalanges de fidèles accourus de toutes parts... non seulement manifestera et cela publiquement l'universalité et l'unité de l'Église au milieu d'une telle variété de langues et de races, mais encore fera apparaître dans une lumière splendide le très ferme Empire du Christ auquel tout le genre humain est nécessairement soumis.

(Nos terres ont des frontières, mais nos cœurs n'en ont pas. Prophétiquement, nous savons qu'un jour le monde entier fera partie de l'Empire de Jésus-Christ ; et dès lors, soit les frontières seront abolies, soit tous les royaumes vivront dans l'harmonie en attendant le

Jugement dernier. Mais, quoi qu'il advienne, les ultranationalistes qui haïssent les autres nations ne pourront s'en réjouir, leur haine charnelle est si grande qu'ils sont incapables d'aimer le grand dessein que le Seigneur a pour l'humanité. Ils sont comme les juifs.)

Pie XI dit (Non sine magna ; 20 juin 1935) : L'œuvre si salubre accomplie miséricordieusement par le Fils de Dieu lui-même n'est-elle pas, en effet, l'origine et le fondement de la religion catholique, en même temps que la raison première et la cause de l'Église même du Christ ? Le souvenir et le rappel de ce mystère sacro-saint sera pour les fidèles... comme une force d'attraction, grâce à laquelle des catholiques si différents par la race et par la langue ne seront plus qu'un seul cœur et une seule volonté.

Pie XI dit (Discours au Collège de la Propagande ; 28 juillet 1938) : L'Action catholique, comme l'Église catholique, est catholique. Elle veut être catholique, c'est-à-dire universelle : le mot catholique n'a pas d'autre traduction possible. On oublie fréquemment une chose : c'est qu'avec l'universalité il y a l'essence, une partie de l'essence même de l'Église catholique, mais qu'avec cette universalité il y a certainement beaucoup de choses, bien entendu à leur place, et qui pourtant semblent avoir été oubliées : l'idée de race, de descendance ; l'idée de nation, de nationalité. Et comment donc ? ... On oublie que le genre humain, tout le genre humain est une seule grande, universelle race humaine. L'expression « genre humain » révèle précisément la race humaine, bien que certains écrivains pensent que cette dernière expression soit peu sympathique. Le Saint-Père rappelle qu'il a entendu lui-même un vieux savant, qui à l'expression « race humaine » le mot « race » lui semblant à la vérité plus approprié pour désigner les animaux, préférait les termes de genre humain. Il ne faut cependant pas être trop exigeants. De même que l'on dit « genre », on peut dire « race » ; et l'on doit dire que les hommes sont avant tout un grand et seul genre, une grande et seule famille d'êtres vivants, engendrés et générateurs. Ainsi le genre humain est une seule race, universelle. On ne peut toutefois nier que dans cette race universelle il y ait place pour les races spéciales, comme pour tant de variations diverses, comme pour beaucoup de nationalités qui sont encore spécialisées. Et de même que dans les vastes compositions musicales il y a de grandes variations dans lesquelles, toutefois, l'on voit le même motif général qui les inspire revenir souvent, mais avec des tonalités, des intonations, des expressions diverses, de même dans le genre humain il existe une seule grande race humaine universelle, une seule grande et universelle famille humaine et, avec elle, en elle, des variations diverses.

Pie XII dit (Summi Pontificatus ; 20 octobre 1939) : Qui chante l'hymne de la fidélité à la patrie terrestre ne doit pas, par l'infidélité à son Dieu, à son Église, devenir un déserteur et un traître à sa patrie céleste.

(Le Royaume de France considère les racistes comme des hérétiques, déserteurs de l'Empire multiracial de Jésus-Christ !)

Une sœur de la Providence dit (Un apôtre du Nord-Ouest Canadien : le Père Lacombe, "L'homme au bon cœur", p. 111-113) : Il arriva au père Lacombe une aventure qui vaut la peine d'être relatée. Au cours d'un de ses voyages dans les missions du nord, il se trouvait un soir au milieu d'un grand rassemblement de sauvages encore catéchumènes. Vient un métis qui lui apporte un grand nombre de lettres et de journaux. Le bon père, au comble de la joie, se met à dépouiller son courrier... Continuez, dit-il aux sauvages, à fumer le calumet pendant que je lis ces lettres. Tous se pressent autour de lui comme des enfants... Hélas ! La première lettre lui apprend la mort de son père; ses larmes coulent. Les Indiens, surpris de cette faiblesse, se regardent étonnés et échangent des signes de désapprobation. Le grand chef, Herbe-Odoriférante, encore païen, se lève et lui demande la cause de ses larmes. — C'est cette lettre, répond le missionnaire en la lui montrant; elle m'annonce la mort de mon père.— Comment ? Toi, le grand homme de la prière, tu pleures ! Ne nous as-tu pas dit, à nous autres, que quand nous avons du chagrin, nous ne devons pas pleurer, mais nous

soumettre généreusement à la volonté du Grand-Esprit ? — Tiens, Père, pour nous donner l'exemple, prends ce calumet et tire quelques bouffées afin que nous sachions que tu te résignes... Le père Lacombe, surpris et embarrassé, leur demande de lui pardonner cette faiblesse et dit à son catéchumène qu'il lui a fait plaisir en lui donnant cette leçon. Tout en fumant le calumet, il continue à parcourir ses lettres; et le grand chef, qui ne le quitte pas des yeux, remarque que tout à coup la figure du père devient rayonnante de joie. Le père lève les yeux au ciel, et malgré lui pleure de nouveau, mais cette fois de bonheur. La lettre vient de Pie IX... c'est une bulle de convocation au prochain concile œcuménique, et la bénédiction apostolique pour tous les fidèles.— Qu'y a-t-il donc dans celle-ci ? reprend Herbe-Odoriférante. Ce doit être de bonnes nouvelles, puisque tu parais si content ? En effet, ce sont de très bonnes nouvelles, répond le missionnaire. Cette lettre vient du grand Maître de la prière; il appelle auprès de lui tous les autres maîtres de la prière... — Comment se nomme-t-il, ce grand Maître de la prière ? — Il se nomme Pie IX. — Veux-tu me montrer ce papier du grand Maître de la prière ? — Volontiers, dit le père en lui présentant l'encyclique. En la recevant, le grand chef se redresse, et l'élevant avec respect au-dessus de sa tête pour que tous ses compagnons la voient il demande d'une voix grave : — Père, où le grand chef de la prière a-t-il mis sa main sur ce papier, pour signer son nom et nous bénir ? — Ici, dit le père Lacombe en indiquant de la main l'endroit. Le chef s'inclinant alors fait le signe de la croix, baise le seing du Saint-Père avec respect et invite les autres Indiens à faire de même. En portant les lèvres sur cette signature, ils disent tous, les uns après les autres : — Cela nous portera bonheur.— Oui, maintenant vous n'êtes que catéchumènes, mais bientôt vous serez les enfants de notre très Saint-Père Pie IX. — Répète donc encore son nom, dit le chef, pour que nous l'apprenions... Le missionnaire, ému, redit plusieurs fois de suite le nom béni, et le leur fait répéter ensemble. Herbe-Odoriférante se lève de nouveau, et à ce moment, son mâle visage paraît comme transfiguré. Alors, d'une voix profonde, et avec une expression touchante de vénération et d'amour, il répète deux fois : Pie IX !... Pie IX !... Et il invite ses guerriers à redire avec lui le nom béni. Et tous ensemble de répéter : Pie IX !... Pie IX... Vive Pie IX qui sera bientôt notre père !... "Je pleurais, dit le père Lacombe, en voyant l'auguste nom de notre père commun toucher si profondément le cœur et l'esprit de nos sauvages, et je ne pouvais m'empêcher de songer que c'était peut-être un dédommagement aux blasphèmes dont ce nom vénéré est l'objet parmi les nations soi-disant civilisées [En Europe, etc.]."

(Nous comprenons l'extase de ces sauvages lorsqu'ils apprirent qu'ils allaient rejoindre l'Empire de Jésus-Christ, et cette extase nous émeut !)

Heinrich Himmler dit (Geheimreden 1933 bis 1945 und andere Ansprachen) : Je connais très bien l'histoire du christianisme à Rome. Je suis convaincu que les empereurs romains, qui ont exterminé les premiers chrétiens, ont agi exactement comme nous le faisons avec les communistes. À cette époque, ces chrétiens représentaient le pire ferment corrupteur que la grande ville ait connu : le pire peuple juif, les pires bolcheviks qui soient.

Joseph Goebbels dit (Bundesarchiv N 1118 Goebbels, Joseph) : Le Führer interdit un bombardement d'Athènes. C'est de sa part juste et noble. Rome et Athènes sont pour lui La Mecque. Il regrette beaucoup d'avoir à combattre les Grecs. (...) Le Führer est un homme entièrement tourné vers l'Antiquité. Il déteste le christianisme parce qu'il a paralysé toute humanité noble. Selon Schopenhauer, le christianisme et la syphilis ont rendu l'humanité malheureuse et non libre. Quelle différence entre un Zeus bienveillant et sage au sourire serein et un Christ crucifié, le visage tordu par la douleur. Même la conception de Dieu elle-même est bien plus noble et humaine chez les peuples anciens que dans le christianisme. Quelle différence entre une cathédrale sombre et un temple antique lumineux et ouvert. Il décrit la vie dans la Rome antique : clarté, grandeur, monumentalité. La plus grande république de l'histoire. Nous n'éprouverions probablement aucune déception, pense-t-il, si nous étions soudainement transportés dans cette antique ville éternelle. Le Führer n'a absolument aucun rapport avec le gothique. Il déteste l'obscurité et le mysticisme flou. Il

veut clarté, lumière, beauté. C'est aussi l'idéal de vie de notre époque. En cela, le chef est un homme entièrement moderne.

Robert Ley dit (Wir oder die Juden ; mai 1939) : ... l'élection du pape s'est déroulée dans l'ombre de la croix gammée... Je suis certain qu'ils n'ont parlé de rien d'autre que de la manière de trouver un candidat pour le siège de Saint-Pierre capable, plus ou moins, de faire face à Adolf Hitler... L'Allemagne est au centre du monde, et le monde demande : « Que fait Adolf Hitler ? » C'est leur question nerveuse... Le Juif dirige l'autre monde [dont l'Église... selon Robert Ley] ... Pensez-vous que le Reich chrétien aurait été assez fort pour obtenir les conquêtes du Führer, même si son armée avait été dix fois plus forte ? Cela n'a été possible que parce que ces 80 millions de personnes [le peuple allemand] avaient été largement libérées de cette « bénédiction ». 80 millions d'esclaves étaient devenus maîtres, parce que ces 80 millions ne se disputent plus pour des futilités [les religions] ... Le Führer a dit un jour : « Si vous enlevez une idole aux gens, vous devez la remplacer par un vrai dieu. » Notre dieu est la merveilleuse loi de la création, dont l'unité étonnante de toutes choses se manifeste dans de magnifiques fleurs, dans les arbres qui poussent, dans les enfants nouveau-nés, dans les secrets d'une mère, dans la croissance de notre peuple, dans le travail et l'accomplissement et la création, dans la vie elle-même. C'est la joie que nous avons en tout. Comme tout est beau. Ressentez-vous la même chose ? Je suis si heureux d'être en vie. Un prêtre m'a récemment demandé : « Mais qu'en est-il de l'éternité... ? » J'ai répondu : « Une journée dans l'Allemagne national-socialiste vaut mieux pour moi que tout votre ciel. » Cette vie est celle où nous construisons l'éternité de la nation. Que m'arrive-t-il quand je meurs ? Je ne sais pas. Une chose que je sais : je retournerai à la terre et j'appartiendrai de nouveau à la merveilleuse Terre Mère. N'est-ce pas suffisant ? Si seulement un brin d'herbe ou une fleur pousse sur ma tombe, cela me suffit... J'espère avoir la force de ne pas mourir comme un faible, mais plutôt avec la satisfaction de savoir que j'ai accompli quelque chose. L'éternité ? Je ne veux pas vivre éternellement, mais je veux que mon peuple vive éternellement. Je veux que mon peuple soit éternel, et qu'il vive pour toujours, de sorte que dans 2 000, 3 000 et 100 000 ans il soit exactement comme aujourd'hui. Je ne veux pas qu'il soit métissé ou corrompu, mais que la même race saine, la même virilité et les mêmes hommes soient présents, que les mêmes bataillons d'hommes marchent à travers l'Allemagne. Lorsque Romulus fonda Rome, il tua les prêtres en disant : « Je ne veux pas que les Romains craignent Dieu. » Les prêtres semblent alors avoir eu les mêmes armes que leurs homologues d'aujourd'hui : ils comptent sur la faiblesse et la lâcheté humaines. Nous, en revanche, nous nous appuyons sur le courage et la virilité humains. C'est là la différence. Nous voulons dire la vérité au peuple, et non le consoler avec des espoirs d'un lendemain meilleur... L'Église [catholique] ... elle a gouverné comtes et rois pendant deux mille ans de cette manière, détruisant des mondes et construisant des États selon son bon vouloir. Elle a mêlé Noirs et Blancs parce que cela convenait à ses intérêts et à son désir de pouvoir. Nous construisons notre nouvel État sur la base de la race et de la communauté, notre race, le peuple allemand. Nous croyons que Dieu nous a donné notre sang non pour le détruire, mais pour le garder pur et le transmettre à nos enfants et aux enfants de nos enfants. C'est cela l'éternité. C'est notre défense contre les puissances obscures du marxisme, du bolchevisme, du libéralisme, de la franc-maçonnerie et de la croyance au Messie, la doctrine juive du salut. C'est un enseignement qui affirme la vie. C'est l'idée de la race, du sang et du sol, l'idée de cette vie et des beautés de la terre, la Terre Mère, qui est notre patrie. Le monde a un sens, rien n'est arbitraire. Tout a sa signification et est lié aux autres choses. Tout suit un plan, chaque étoile est à sa place, chaque homme a sa place, chaque peuple a ses tâches. Nous vaincrons les doctrines de nos ennemis. Les Juifs doivent le savoir. Nous connaissons aussi bien les moyens matériels qu'idéologiques. Nos prières sont meilleures que les prières bibliques. Notre idée a saisi le peuple, le convertissant et le transformant ; l'idée est prêchée chaque jour, et je dois vous demander, camarades du parti, de continuer à la prêcher jour après jour... Souvenez-vous dans tout ce que nous faisons que le Führer a créé la base de tout ce que nous avons aujourd'hui, qu'il a donné au peuple les armes, car au final les visions du monde aussi se

décident par les armes. L'Église peut dire que sa seule arme est la paix. Il n'y a pas d'institution plus sanguinaire que l'Église. Aucun État, aucun comte, aucun dirigeant du monde n'a versé autant de sang que l'Église. Elle dit que tout cela était pour une cause supérieure, et que la fin justifie les moyens. Non, ce n'était pas pour la gloire de Dieu, qui a créé l'humanité pour qu'elle vive. C'était seulement pour la gloire du pape et pour satisfaire la soif de pouvoir des prêtres. Le Führer en a tiré les conclusions appropriées et a construit une armée qui est aujourd'hui la meilleure du monde.

Ces trois païens avaient trois points en commun : 1. Ils étaient nationaux-socialistes, 2. Ils étaient racistes, donc avaient une mentalité juive, car les juifs sont les inventeurs du racisme, 3. Ils se sont suicidés et brûlent tous trois dans le feu éternel de l'enfer ! Nous avons précédemment montré que le socialisme tend à bâtir sur terre l'équivalent du paradis céleste, voilà pourquoi le national-socialisme se nomme comme tel, car il tend à bâtir un empire terrestre éternel, une espèce de Jardin d'Éden germanique pour les « Aryens », seulement pour eux et leurs peuples esclaves ; ils sont comme les juifs qui pensaient qu'ils vivraient éternellement avec leurs esclaves goyim. Ainsi, le national-socialisme est, tout comme le talmudisme, l'antithèse du catholicisme, qui signifie « universalisme », car l'humanité entière doit être soumise au Christ ; il n'y aura jamais un Reich aryen dominant sur toute la surface de la terre, mais un jour prophétique viendra enfin le tant attendu Empire multiracial de Jésus-Christ : les humains comprendront enfin qu'ici-bas, sous le règne du Christ, la race, le pays, le peuple et la culture tiennent des places honorables et importantes, mais qu'elles ne sont que des conditions terrestres temporaires qui ne doivent jamais égaler ou surpasser Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Pie IX dit (Nostis et nobiscum ; 8 décembre 1849) : Pour employer ici les paroles de Saint Augustin : « L'Église catholique embrasse non seulement Dieu lui-même, mais encore l'amour et la charité pour le prochain, de telle sorte qu'elle a des remèdes pour toutes les maladies qu'éprouvent les âmes à cause de leurs péchés. Elle exerce et enseigne les enfants d'une manière appropriée à leur âge, les jeunes gens avec force, les vieillards avec tranquillité, chacun, en un mot, selon que l'exige l'âge, non pas seulement de son corps, mais encore le développement de son âme. Elle soumet la femme à son mari par une chaste et fidèle obéissance, non pour assouvir le libertinage, mais pour propager la race humaine et conserver la société domestique. Elle met ainsi le mari au-dessus de la femme, non pour qu'il se joue de ce sexe plus faible, mais afin qu'ils obéissent tous deux aux lois d'un sincère amour. Elle assujettit les fils à leurs parents dans une sorte de servitude libre, et l'autorité qu'elle donne aux parents sur leurs enfants est une sorte de domination compatissante. Elle unit les frères aux frères par un lien de religion plus fort, plus étroit que le lien du sang, elle resserre tous les liens de parenté et d'alliance par une charité mutuelle qui respecte les nœuds de la nature et ceux qu'ont formés les volontés diverses. Elle apprend aux serviteurs à s'attacher à leurs maîtres, non pas tant à cause des nécessités de leur condition que par l'attrait du devoir ; elle rend les maîtres doux envers leurs serviteurs par la pensée du Maître commun, le Dieu suprême, et leur fait préférer les voies de la persuasion aux voies de la contrainte. Elle lie les citoyens aux citoyens, les nations aux nations, et tous les hommes entre eux, non seulement par le lien social, mais encore par une sorte de fraternité, fruit du souvenir de nos premiers parents. Elle enseigne aux rois à avoir toujours en vue le bien de leurs peuples ; elle avertit les peuples de se soumettre aux rois. Elle apprend à tous, avec une sollicitude que rien ne lasse, à qui est dû l'honneur, à qui l'affection, à qui le respect, à qui la crainte, à qui la consolation, à qui l'avertissement, à qui l'exhortation, à qui la discipline, à qui la réprimande, à qui le supplice, montrant comment toutes choses ne sont pas dues à tous, mais qu'à tous est due la charité et à personne l'injustice. »

(Le lien de religion est plus fort, il dépasse le lien du sang : la race, le peuple, la famille, etc. C'est ce qui est merveilleux avec l'Église de Jésus-Christ : elle est surnaturelle, elle surpasse la nature – d'ailleurs elle-même, Fille de Dieu – pour faire de deux étrangers, par exemple un Franc et un Turc, deux frères, s'ils confessent le même Père.)

—

« Le Grand Remplacement »

LE VATICAN GRAND REMPLACÉ PAR LES PRINCIPES MAÇONNIQUES : LE CATHOLICISME DÉCIMÉ, GÉNOCIDÉ, EXTERMINÉ !

(Ce chapitre met en lumière certaines hérésies des antipapes, de Jean XXIII à Léon XIV. Certains pourraient dire que je n'ai pas présenté suffisamment d'arguments contre leurs hérésies dans ce chapitre, et c'est vrai. Mais en réalité, j'ai exposé ce qu'était réellement le catholicisme à travers ce catéchisme, si bien que ceux ayant lu l'entièreté de celui-ci savent désormais ce qu'est le catholicisme et ne peuvent que constater qu'il a cessé d'être professé par le Vatican depuis le Concile Vatican II. Lorsque vous lirez les citations d'antipapes ci-dessous, vous ne pourrez que vous rendre compte qu'ils professent une autre religion que le catholicisme.)

Concile Vatican II, *Nostra aetate*, n° 2 : Les autres religions qu'on trouve de par le monde s'efforcent d'aller, de façons diverses, au-devant de l'inquiétude du cœur humain en proposant des voies, c'est-à-dire des doctrines, des règles de vie et des rites sacrés. L'Église catholique ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans ces religions. Elle considère avec un respect sincère ces manières d'agir et de vivre, ces règles et ces doctrines qui, quoiqu'elles diffèrent sous bien des rapports de ce qu'elle-même tient et propose, cependant reflètent souvent un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes.

Objection :

1 Corinthiens 10, 20-21 : Ce qu'immolent les païens, ils l'immolent aux démons et non à Dieu. Or je désire que vous n'ayez aucune société avec les démons : vous ne pouvez boire le calice du Seigneur et le calice des démons. Vous ne pouvez avoir part à la table du Seigneur et à la table des démons.(Psaume 95, 5 : « tous les dieux des nations sont des démons. »)

Éphésiens 4, 5-6 : Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, UN SEUL DIEU...

Eugène IV, Concile de Florence, « *Cantate Domino* » 1441 : Tous ceux qui pensent des choses opposées ou contraires, l'Église les condamne, les réproouve, les anathématise et les dénonce comme étrangers au corps du Christ qu'est l'Église.

Conclusion : En dehors de l'Église catholique, il n'y a rien de vrai et de saint.

Concile Vatican II, *Unitatis Redintegratio*, n° 3 : Chez nos frères séparés [schismatiques] s'accomplissent beaucoup d'actions sacrées de la religion chrétienne qui, de manières différentes selon la situation diverse de chaque Église ou communauté, peuvent certainement produire effectivement la vie de grâce, et l'on doit reconnaître qu'elles donnent accès à la communion du salut. En conséquence, ces Églises et communautés séparées, bien que nous croyions qu'elles souffrent de déficiences, ne sont nullement dépourvues de signification et de valeur dans le mystère du salut. L'Esprit du Christ, en effet, ne refuse pas de se servir d'elles comme de moyens de salut...

Objection :

Eugène IV dit (Concile de Florence, *Cantate Domino*, 1441, ex cathedra) : Elle [La Très Sainte Église romaine] croit fermement, professe et prêche qu'aucun de ceux qui se trouvent en dehors de l'Église catholique, non seulement païens mais encore juifs ou hérétiques et schismatiques ne peuvent pas devenir participants à la vie éternelle, mais iront «dans le feu

éternel qui est préparé pour le diable et ses anges» [Mt 25, 41], à moins qu'avant la fin de leur vie ils ne lui aient été agrégés ; (...) et que personne ne peut être sauvé, si grandes que soient ses aumônes, même s'il verse son sang pour le nom du Christ, s'il n'est pas demeuré dans le sein et dans l'unité de l'Église catholique.

Conclusion : Hors de l'Église, pas de salut.

Concile Vatican II, *Nostra aetate*, n° 4-5 : L'Église croit que le Christ, notre paix, a réconcilié les Juifs et les Gentils par sa croix et en lui-même, des deux, a fait un seul... Du fait d'un si grand patrimoine spirituel, commun aux chrétiens et aux Juifs, le saint Concile veut encourager et recommander la connaissance et l'estime mutuelles, qui naîtront surtout d'études bibliques et théologiques, ainsi que d'un dialogue fraternel. Encore que des autorités juives, avec leurs partisans, aient poussé à la mort du Christ, ce qui a été commis durant sa Passion ne peut être imputé ni indistinctement à tous les Juifs vivant alors, ni aux Juifs de notre temps. S'il est vrai que l'Église est le nouveau Peuple de Dieu, les Juifs ne doivent pas, pour autant, être présentés comme réprouvés par Dieu ni maudits, comme si cela découlait de la Sainte Écriture... L'Église réprouve donc, en tant que contraire à l'esprit du Christ, toute discrimination ou vexation dont sont victimes des hommes en raison de leur religion.

Or, comme nous l'avons vu précédemment, il y a une guerre constante entre les talmudistes (ou "juifs") et les chrétiens, et elle a été menée avec brio depuis l'Antiquité, en passant par le Moyen Âge, jusqu'à aujourd'hui, par les papes, les saints, les évêques, les rois chrétiens, etc. Et elle durera jusqu'à la fin des temps, par Dieu et pour Dieu.

L'antipape Jean-Paul II dit (*Discours aux évêques français du Centre-Est ; 12 avril 1997*) : Les valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité, sur lesquelles le peuple français a choisi de fonder sa vie collective, expriment en quelque sorte les conditions de la solidarité sans laquelle il n'est pas possible à l'homme de vivre pleinement au milieu de ses frères. La grandeur d'une société se juge à la place qu'elle donne à la personne humaine... Dans les paroisses, la fraternité des fidèles d'origines diverses manifeste la communion dans le Christ selon la dimension universelle de l'Église, lorsque la parole de chacun peut s'exprimer et est écoutée. D'une manière semblable, la rencontre entre les chrétiens et les croyants d'autres traditions religieuses doit permettre une meilleure connaissance mutuelle afin de participer ensemble à l'édification d'une famille humaine plus unie.

Lorsque l'antipape dit : "La grandeur d'une société se juge à la place qu'elle donne à la personne humaine..." Il professe l'hérésie et destitue Dieu car la grandeur d'une société se juge à la place qu'elle donne à Dieu. Mais ce n'est pas tout, il ne cache pas son appréciation des trois principes maçonniques : liberté, égalité, fraternité. De plus, il encourage la rencontre entre chrétiens et non-chrétiens, non pas pour les évangéliser, mais pour "l'édification d'une famille humaine plus unie.", ce qui est formellement interdit :

Pie XI dit (*Mortalium Animos ; 6 janvier 1928*) : La plupart des hommes désirent voir, au nom de cette fraternité universelle, les divers peuples s'unir entre eux par des liens chaque jour plus étroits... Convaincus qu'il est très rare de rencontrer des hommes dépourvus de tout sens religieux, on les voit nourrir l'espoir qu'il serait possible d'amener sans difficulté les peuples, malgré leurs divergences, religieuses, à une entente fraternelle sur la profession de certaines doctrines considérées comme un fondement commun de vie spirituelle. C'est pourquoi, ils se mettent à tenir des congrès, des réunions, des conférences, fréquentés par un nombre appréciable d'auditeurs, et, à leurs discussions, ils invitent tous les hommes indistinctement, les infidèles de tout genre comme les fidèles du Christ, et même ceux qui, par malheur, se sont séparés du Christ ou qui, avec âpreté et obstination, nient la divinité de sa nature et de sa mission. De telles entreprises ne peuvent, en aucune manière, être approuvées par les catholiques, puisqu'elles s'appuient sur la théorie erronée

que les religions sont toutes plus ou moins bonnes et louables, en ce sens que toutes également, bien que de manières différentes, manifestent et signifient le sentiment naturel et inné qui nous porte vers Dieu et nous pousse à reconnaître avec respect sa puissance. En vérité, les partisans de cette théorie s'égarent en pleine erreur, mais de plus, en pervertissant la notion de la vraie religion ils la répudient, et ils versent par étapes dans le naturalisme et l'athéisme. La conclusion est claire : se solidariser des partisans et des propagateurs de pareilles doctrines, c'est s'éloigner complètement de la religion divinement révélée... nous ne savons pas comment, à travers une si grande divergence d'opinions, la voie vers l'unité de l'Église pourrait être ouverte, quand cette unité ne peut naître que d'un magistère unique, d'une règle unique de foi et d'une même croyance des chrétiens. En revanche, nous savons très bien que, par là, une étape est facilement franchie vers la négligence de la religion ou indifférentisme et vers ce qu'on nomme le modernisme, dont les malheureuses victimes soutiennent que la vérité des dogmes n'est pas absolue, mais relative, c'est-à-dire qu'elle s'adapte aux besoins changeants des époques et des lieux et aux diverses tendances des esprits, puisqu'elle n'est pas contenue dans une révélation immuable, mais qu'elle est de nature à s'accommoder à la vie des hommes... Personne sans doute n'ignore que Saint Jean lui-même, l'Apôtre de la charité, que l'on a vu dans son Évangile, dévoiler les secrets du Cœur Sacré de Jésus et qui ne cessait d'inculquer dans l'esprit de ses fidèles le précepte nouveau : "Aimez-vous les uns les autres," interdisait de façon absolue tout rapport avec ceux qui ne professaient pas la doctrine du Christ, entière et pure : "Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez même pas" (2 Jean 1, 10) (...) On comprend donc, Vénérables Frères, pourquoi ce Siège Apostolique n'a jamais autorisé ses fidèles à prendre part aux congrès des non-catholiques : il n'est pas permis, en effet, de procurer la réunion des chrétiens autrement qu'en poussant au retour des dissidents à la seule véritable Église du Christ, puisqu'ils ont eu jadis le malheur de s'en séparer... Que les fils dissidents reviennent donc au Siège Apostolique, établi en cette ville que les princes des Apôtres, Pierre et Paul, ont consacrée de leur sang, au Siège "racine et mère de l'Église catholique" (S. Cypr., Ep. 48 ad Cornelium, 3). Qu'ils y reviennent, non certes avec l'idée et l'espoir que "l'Église du Dieu vivant, colonne et fondement de la vérité" (I Tim. II, 15) renoncera à l'intégrité de la foi et tolérera leurs erreurs, mais, au contraire, pour se confier à son magistère et à son gouvernement.

L'antipape Paul VI dit (Ecclesiam Suam ; 6 août 1964) : Nous ne pouvons détacher Notre regard du panorama du monde contemporain sans exprimer un vœu flatteur : que notre dessein de cultiver et de perfectionner notre dialogue avec les répondants divers et changeants que celui-ci présente de soi, puisse servir à la cause de la paix entre les hommes... autour de nous nous voyons se dessiner un autre cercle immense, lui aussi, mais moins éloigné de nous : c'est avant tout celui des hommes qui adorent le Dieu unique et souverain, celui que nous adorons nous aussi ; Nous faisons allusion aux fils, dignes de Notre affectueux respect, du peuple hébreu, fidèles à la religion que Nous nommons de l'Ancien Testament ; puis aux adorateurs de Dieu selon la conception de la religion monothéiste - musulmane en particulier - qui méritent admiration pour ce qu'il y a de vrai et de bon dans leur culte de Dieu ; et puis encore aux fidèles des grandes religions afro-asiatiques... nous ne voulons pas refuser de reconnaître avec respect les valeurs spirituelles et morales des différentes confessions religieuses non chrétiennes ; nous voulons avec elles promouvoir et défendre les idéaux que nous pouvons avoir en commun dans le domaine de la liberté religieuse, de la fraternité humaine, de la sainte culture, de la bienfaisance sociale et de l'ordre civil.

Accord fondamental entre le Saint-Siège et l'État d'Israël (30 décembre 1993) : Le Saint-Siège et l'État d'Israël s'engagent à coopérer pleinement dans la lutte contre toutes les formes d'antisémitisme et d'intolérance religieuse, et à promouvoir la compréhension mutuelle entre les nations, la tolérance entre les communautés et le respect de la vie et de la dignité humaines. Le Saint-Siège saisit cette occasion pour réitérer sa condamnation de

la haine, de la persécution et de toutes les autres manifestations d'antisémitisme dirigées contre le peuple juif et les Juifs, où que ce soit, en tout temps et par quiconque. En particulier, le Saint-Siège déplore les attaques contre les Juifs et la profanation des synagogues et des cimetières juifs, actes qui offensent la mémoire des victimes de la Shoah, surtout lorsqu'ils se produisent dans les lieux mêmes où elle a été perpétrée. Le Saint-Siège et l'État d'Israël reconnaissent leur liberté respective dans l'exercice de leurs droits et pouvoirs et s'engagent à respecter ce principe dans leurs relations mutuelles et leur coopération pour le bien du peuple.

(Dans la bouche des antipapes et de leur "magistère", l'antisémitisme ne se réduit pas au racisme dirigé contre les juifs — ce que nous ne soutenons en aucun cas — Pour eux, affirmer que l'Ancienne Alliance a été révoquée par Dieu, ou encore que l'État d'Israël n'a aucun droit à l'existence, relève de l'antisémitisme — Hébreux 8, 13 : "En disant une nouvelle alliance, il a déclaré la première vieillie. Or ce qui devient ancien et vieillit est près de sa fin." — Nous l'avons vu précédemment : *l'Ancienne Alliance est morte avec Jésus-Christ sur la Croix.*)

L'antipape Jean-Paul II dit (Discours aux organisateurs du concert en commémoration de la Shoah ; 7 avril 1994) : Mesdames et Messieurs, il s'agit d'une rencontre importante, et je suis particulièrement heureux d'accueillir ce groupe distingué de responsables et de personnalités juives, organisateurs du Concert en commémoration de la Shoah, qui se tiendra ce soir dans la salle Paul VI au Vatican. Je salue tout particulièrement les survivants de l'horreur des camps de concentration qui nous honorent de leur présence. J'adresse également mes salutations au Maestro Gilbert Levine, qui a tant fait pour que cet événement soit possible. Votre visite me rappelle inévitablement mes pèlerinages à Auschwitz et à Dachau. Durant la première année de mon pontificat, je suis retourné à Auschwitz et, devant la stèle commémorative portant l'inscription en hébreu, j'ai cherché à exprimer la profonde émotion que suscitait en moi « le souvenir du Peuple dont les fils et les filles étaient voués à l'extermination totale ».

(Jean-Paul II est né d'une juive le 18 mai 1920 en Pologne, c'est-à-dire le pays le plus enjuivé d'Europe à cette époque : 2 989 000 juifs en 1924 et 3 100 000 en 1931. Il vivait proche de Cracovie, qui comptait à peu près 55 000 juifs. Il vivait donc à Wadowice, où étaient organisés des matchs de football entre des équipes catholiques et des équipes juives, sauf que Jean-Paul II jouait du côté des juifs car il était un judaïsant judéophile. Sa première relation était avec une juive, Ginka Beer, qu'il a décrite comme étant « une beauté juive, avec des yeux prodigieux et des cheveux noirs de jais, élancée, une superbe actrice ». Durant la Seconde Guerre mondiale, il a aidé à cacher des juifs, dont Stanley Berger, dont les parents juifs sont morts. Il fut donc adopté par des chrétiens qui demandèrent à Jean-Paul II de le baptiser, mais il refusa, affirmant qu'il devait être élevé dans la religion juive. Il y a beaucoup à dire sur Jean-Paul II. Son meilleur ami était aussi un juif, Jerzy Kluger, avec qui il partagea la tristesse de la destruction d'une synagogue durant la Seconde Guerre mondiale, ami juif qu'il n'a jamais essayé de convertir... d'après Kluger lui-même, sa relation avec Jean-Paul II le faisait se sentir "davantage juif"...)

L'antipape Jean-Paul II dit (Message au B'nai B'rith ; 11 mars 1996) : Chers amis, je suis heureux d'accueillir à nouveau un groupe de représentants de B'nai B'rith International. L'importance de votre visite réside dans le fait qu'elle nous offre à tous l'occasion de renouveler notre engagement commun envers les efforts nécessaires pour bâtir une compréhension et une solidarité toujours plus grandes entre catholiques et juifs. À l'heure où les espoirs de paix sont à nouveau mis à mal par les récents attentats terroristes à Jérusalem et à Tel-Aviv, nous devons renouveler nos prières et nos efforts pour insister sur ce qui unit plutôt que sur ce qui divise et sépare.



L'antipape Jean-Paul II recevant le B'nai B'rith (loge franc-maçonnique juive)

Le Pape Clément XII dit (In eminenti apostolatus ; 28 avril 1738) :

Nous défendons sévèrement et en vertu de la sainte obéissance, à tous et à chacun des fidèles de Jésus-Christ, de quelque état, grade, condition, rang, dignité et prééminence qu'ils soient, laïcs ou clercs, séculiers ou réguliers méritant même une mention particulière, d'oser ou de présumer, sous quelque prétexte, sous quelque couleur que ce soit, d'entrer dans les dites sociétés de Francs-Maçons ou autrement appelées, ni de les propager, les entretenir, les recevoir chez soi ; ni de leur donner asile ou protection, y être inscrits, affiliés, y assister ni leur donner le pouvoir ou les moyens de s'assembler, leur fournir quelque chose, leur donner conseil, secours ou faveur ouvertement ou secrètement, directement ou indirectement, par soi ou par d'autres...

Nous voulons de plus et mandons que les Évêques comme les Prélats supérieurs et autres Ordinaires des lieux, que tous les Inquisiteurs de l'hérésie fassent information et procèdent contre les transgresseurs, de quelque état, grade, condition, rang, dignité ou prééminence qu'ils soient, les répriment et les punissent des peines méritées, comme fortement suspects d'hérésie ; car Nous leur donnons, et à chacun d'eux, la libre faculté d'instruire et de procéder contre lesdits transgresseurs, de les réprimer et punir des peines qu'ils méritent, en invoquant même à cet effet, s'il le faut, le secours du bras séculier.

L'antipape Jean-Paul II dit (Une espérance nouvelle pour le Liban ; 10 mai 1997) : Il est particulièrement nécessaire d'intensifier la collaboration entre les chrétiens et les musulmans, dans les domaines où cela est possible... Leur considération commune à l'égard de la vie morale et leur aspiration en vue d'un avenir meilleur les rendront tous ensemble responsables de l'édification de la société présente et du monde de demain, en protégeant et en promouvant la paix et la liberté, la défense de la vie... Le dialogue islamo-chrétien n'est pas seulement un dialogue d'intellectuels. Il vise, en premier lieu, à promouvoir le vivre-ensemble entre chrétiens et musulmans, dans un esprit d'ouverture et de collaboration, indispensable pour que chacun puisse s'épanouir en se déterminant librement sur les choix dictés par sa conscience droite. En apprenant à mieux se connaître et à consentir pleinement au pluralisme, les Libanais se doteront des conditions indispensables au véritable dialogue et au respect des personnes, des familles et des communautés spirituelles. Les écoles et les différents instituts de formation ont un rôle essentiel en ce

domaine, car, dès le plus jeune âge, l'apprentissage de la vie commune rend les enfants attentifs les uns aux autres et les invite à gérer pacifiquement les conflits qui peuvent se présenter.

L'antipape Jean-Paul II dit (Nous nous souvenons : Une réflexion sur la Shoah ; 12 mars 1998) : Ce siècle a été le témoin d'une tragédie indicible et qui ne pourra jamais être oubliée: la tentative de la part du régime nazi d'exterminer le peuple juif, entraînant le massacre de millions de juifs. Femmes et hommes, personnes âgées et jeunes, enfants et nourrissons, furent persécutés et déportés uniquement en raison de leur origine juive. Certains furent tués immédiatement, tandis que d'autres furent humiliés, maltraités, torturés et totalement dépouillés de leur dignité humaine, puis assassinés. Très peu de ceux qui sont entrés dans les camps ont survécu, et ceux qui y sont parvenus ont été marqués à vie. C'était la Shoah. Il s'agit de l'un des événements les plus importants de l'histoire de ce siècle, un événement qui nous concerne tous aujourd'hui encore. Face à cet horrible génocide, auquel les dirigeants des nations et les communautés juives elles-mêmes eurent du mal à croire au moment même où il était accompli de façon impitoyable, personne ne peut rester indifférent, encore moins l'Église, en raison de ses profonds liens de parenté spirituelle avec le peuple juif et de sa mémoire des injustices du passé. L'avenir commun des juifs et des chrétiens exige que nous nous rappelions, car il n'y a pas d'avenir sans mémoire. En présentant cette réflexion à nos frères et sœurs de l'Église catholique à travers le monde, nous demandons à tous les chrétiens de s'unir à nous pour réfléchir sur cette catastrophe qui frappa le peuple juif et sur l'impératif moral d'assurer que jamais plus, l'égoïsme et la haine ne grandiront au point de semer tant de souffrance et de mort... Le fait que la Shoah ait eu lieu en Europe, c'est-à-dire dans des pays d'antique civilisation chrétienne, soulève la question de la relation entre la persécution de la part des nazis et l'attitude, au fil des siècles, des chrétiens envers les juifs... Malgré l'enseignement chrétien de l'amour pour tous, même pour ses ennemis, la mentalité dominante au fil des siècles a pénalisé les minorités et tous ceux qui étaient de quelque façon que ce soit « différents ». Des sentiments d'anti-judaïsme dans certains milieux chrétiens, ainsi que la divergence qui existait entre l'Église et le peuple juif, ont conduit à une discrimination généralisée, qui s'est parfois soldée par des expulsions ou des tentatives de conversions forcées. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, dans une grande partie du monde « chrétien », ceux qui n'étaient pas chrétiens n'ont pas toujours bénéficié d'un statut juridique pleinement garanti. En dépit de cela, les juifs présents dans le monde chrétien sont restés fidèles à leurs traditions religieuses et à leurs coutumes propres. C'est pourquoi ils étaient considérés avec une certaine suspicion et méfiance. Dans les périodes de crise, telles que la famine, la guerre, la peste ou les conflits sociaux, la minorité juive servait souvent de bouc émissaire et fut victime de violence, de pillage, et même de massacres... Nous regrettons profondément les erreurs et les fautes de ces fils et filles de l'Église. Nous faisons nôtres les paroles de la Déclaration Nostra aetate du Deuxième Concile du Vatican, qui affirme sans équivoque : « L'Église (...) ne pouvant oublier le patrimoine qu'elle a en commun avec les juifs, et poussée, non pas par des motifs politiques, mais par la charité religieuse de l'Évangile, déplore les haines, les persécutions et toutes les manifestations d'antisémitisme, qui, quels que soient leur époque et leurs auteurs, ont été dirigées contre les juifs » (...) Au terme de ce millénaire, l'Église catholique désire exprimer sa profonde douleur pour les fautes commises par ses fils et filles au cours des siècles. Il s'agit d'un acte de repentance (teshuva) (...) Enfin, nous invitons tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté à réfléchir profondément sur la signification de la Shoah. Les victimes, du fond de leurs tombes, et les survivants, à travers le témoignage poignant de ce dont ils ont souffert, sont devenus une voix retentissante, appelant l'attention de toute l'humanité. Se rappeler de cette terrible expérience, c'est devenir pleinement conscient de l'avertissement salutaire qu'elle contient : jamais plus il ne faudra permettre aux semences empoisonnées de l'anti-judaïsme de s'enraciner dans le cœur humain.



L'antipape Jean-Paul II à la synagogue de Rome

L'antipape Jean-Paul II dit (Ecclesia in Europa ; 28 juin 2003) : Comme pour tout l'engagement de la « nouvelle évangélisation », il faut également, en ce qui concerne l'annonce de l'Évangile de l'espérance, que soit instauré un dialogue interreligieux profond et intelligent, en particulier avec le judaïsme et avec l'islam... Il s'agit plutôt de prendre une plus vive conscience du rapport qui lie l'Église au peuple juif et du rôle singulier d'Israël dans l'histoire du salut... il faut reconnaître les racines communes qui existent entre le christianisme et le peuple juif, appelé par Dieu à une alliance qui reste irrévocable puisqu'elle est parvenue à sa plénitude définitive dans le Christ. Il est donc nécessaire de favoriser le dialogue avec le judaïsme, sachant qu'il est d'une importance fondamentale pour la conscience chrétienne de soi et pour le dépassement des divisions entre les Églises, et aussi d'œuvrer pour que fleurisse un nouveau printemps dans les relations mutuelles. Cela implique que chaque communauté ecclésiale ait à pratiquer, chaque fois que les circonstances le permettront, le dialogue et la collaboration avec les croyants de la religion juive... Il s'agit également de se laisser inciter à une meilleure connaissance des autres religions, pour pouvoir instaurer un dialogue fraternel... En particulier, il est important d'avoir un juste rapport avec l'islam... Il faut être conscient, entre autres, de la divergence notable entre la culture européenne, qui a de profondes racines chrétiennes, et la pensée musulmane. À cet égard, il est nécessaire de préparer convenablement les chrétiens qui vivent au contact quotidien des musulmans à connaître l'islam de manière objective... La personne humaine a droit à la liberté religieuse et, en tout point du monde, tous « doivent être exempts de toute contrainte de la part soit d'individus, soit de groupes sociaux, et de quelque pouvoir humain que ce soit »

Communiqué du Comité international de liaison catholique-juif (Pénitence et réconciliation ; 2001) : Après le deuxième Concile du Vatican de 1965, l'Église catholique et plusieurs groupes internationaux représentant la communauté juive tant en Israël que dans la diaspora, décidèrent de créer ensemble un mécanisme permettant de prolonger l'extraordinaire moment de l'histoire que représentait la Déclaration conciliaire Nostra Aetate ("En notre temps"). Faisant suite à près de deux millénaires de rapports polémiques, une fenêtre a été ouverte pour permettre au dialogue de remplacer les controverses du passé. Le résultat a été la création du Comité international de liaison catholique-juif ("ILC") entre la Commission du Saint-Siège pour les relations religieuses avec les juifs et le Comité juif international pour les consultations interreligieuses ("IJCIC"). L'IJCIC comprend

l'American Jewish Committee, l'Anti-Defamation League, B'nai Brith International, la Conférence centrale des Rabbins américains, le Conseil juif pour les relations interreligieuses en Israël, l'Assemblée rabbinique d'Amérique, l'Union des Congrégations hébraïques américaines, l'Union des Congrégations juives orthodoxes d'Amérique, la Synagogue unie d'Amérique et le Congrès mondial juif. La 17ème réunion a eu lieu du 1er au 3 mai 2001 à New York City : Notre réunion a commencé par une lecture en hébreu du Livre des Psaumes (Ps 85) par Mgr Pier Francesco Fumagalli, de Milan, avec une traduction anglaise lue par le Prof. Jean Halperin, du Congrès mondial juif de Genève... Une des questions délicates dont s'est occupée cette 17ème réunion de l'ILC a été la publication de Dominus Iesus. "Dominus Iesus", a dit le Cardinal Kasper, est un document intracatholique sur le dialogue interreligieux ; il s'adresse aux théologiens catholiques et concerne des problèmes de relativisme, de syncrétisme, d'universalisme et d'indifférentisme. Il n'intervient pas dans le dialogue catholique-juif. Il faut dire tout d'abord que le rapport entre l'Église et les juifs est unique. Deuxièmement, Dominus Iesus ne met pas en question le salut des juifs. Troisièmement, l'alliance juive n'a pas été révoquée et reste donc efficace du point de vue salvifique pour les juifs. Quatrièmement, Dominus Iesus doit être correctement interprété dans le contexte de Nostra Aetate, des encycliques papales et des autres documents officiels de l'Église concernant le judaïsme. Cinquièmement, l'Église ne déploie aucune activité missionnaire visant à convertir les juifs... La réunion s'est terminée par la lecture du Psaume 133 en hébreu.

Communiqué du Comité international de liaison catholique-juif (Tzedeq et Tzedakah ; 2004) : Face à l'ampleur mondiale de la pauvreté, de l'injustice et de la discrimination, nous avons une obligation religieuse claire de nous soucier des pauvres... Le Talmud affirme que le Saint, béni soit-Il, prend toujours soin des nécessiteux... Dans la tradition juive, la plus haute forme de charité consiste à lever les obstacles qui empêchent les pauvres de sortir de leur pauvreté. Ces dernières années, l'Église a mis l'accent sur son option préférentielle pour les pauvres. Juifs et chrétiens ont une égale obligation d'œuvrer pour la justice par la charité (Tzedakah), ce qui, en fin de compte, conduira à la paix (Shalom) pour toute l'humanité. Fidèles à nos traditions religieuses respectives, nous considérons cet engagement commun envers la justice et la charité comme la coopération de l'homme au plan divin pour un monde meilleur... À l'approche du 40e anniversaire de Nostra Aetate – la déclaration historique du Concile Vatican II qui a réfuté l'accusation de déicide portée contre les Juifs, réaffirmé les racines juives du christianisme et rejeté l'antisémitisme – nous prenons note des nombreux changements positifs survenus au sein de l'Église catholique dans ses relations avec le peuple juif. Ces quarante années de dialogue fraternel contrastent fortement avec près de deux millénaires d'« enseignement du mépris » et toutes ses conséquences douloureuses. Nous tirons les encouragements des fruits de nos luttes collectives qui incluent la reconnaissance de la relation d'alliance unique et ininterrompue entre Dieu et le peuple juif et le rejet total de l'antisémitisme sous toutes ses formes, y compris l'antisionisme en tant que manifestation plus récente de l'antisémitisme. Pour sa part, la communauté juive a fait preuve d'une volonté croissante de s'engager dans un dialogue interreligieux et une action commune sur les questions religieuses, sociales et communautaires aux niveaux local, national et international, comme en témoigne le nouveau dialogue direct entre le Grand Rabinat en Israël et le Saint-Siège. À l'occasion du 60e anniversaire de la libération des camps de la mort nazis, nous déclarons notre détermination à empêcher la réémergence de l'antisémitisme qui a conduit au génocide et à la Shoah. Nous sommes unis en ce moment, à la suite des grandes conférences internationales sur ce problème, plus récemment à Berlin et aux Nations Unies à New York. Nous rappelons les paroles du pape Jean-Paul II selon lesquelles l'antisémitisme est un péché contre Dieu et l'humanité.

L'antipape Benoît XVI dit (Discours aux juifs de Paris ; 12 septembre 2008) : C'est avec plaisir que je vous reçois ce soir, chers amis. Il est heureux que notre rencontre se place à la veille de la célébration hebdomadaire du shabbat, ce jour qui, depuis des temps

immémoriaux, tient une place si importante dans la vie religieuse et culturelle du peuple d'Israël. Tout juif pieux sanctifie le shabbat en lisant les Écritures et en récitant les Psaumes... Le Talmud Yoma (85b) ne dit-il pas : « Le shabbat vous est donné, mais vous n'êtes pas donné au shabbat » ? (...) Je ne peux omettre, en une occasion comme celle-ci, de mentionner le rôle éminent joué par les Juifs de France pour l'édification de la Nation tout entière, et leur prestigieuse contribution à son patrimoine spirituel. Ils ont donné - et continuent de donner - de grandes figures politiques, intellectuelles et artistiques. Je forme des vœux respectueux et affectueux à l'adresse de chacun d'entre eux, et j'appelle avec ferveur sur toutes vos familles et sur toutes vos communautés une Bénédiction particulière du Maître des temps et de l'Histoire. Shabbat shalom !

L'antipape Benoît XVI dit (*Caritas in veritate* ; 29 juin 2009) : D'autres cultures et d'autres religions enseignent elles aussi la fraternité et la paix, et présentent donc une grande importance pour le développement humain intégral... De là naît pour les croyants le devoir d'unir leurs efforts à ceux de tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté appartenant à d'autres religions ou non croyants, afin que notre monde soit effectivement conforme au projet divin : celui de vivre comme une famille sous le regard du Créateur.



L'antipape Benoît XVI à la synagogue de Cologne

L'antipape Benoît XVI dit (*Africae Munus* ; 19 novembre 2011) : Dans son œuvre sociale, l'Église ne fait pas de distinction religieuse. Elle aide qui est dans le besoin, qu'il soit chrétien, musulman ou animiste. Elle témoigne ainsi de l'amour de Dieu, créateur de tous et encourage les adeptes d'autres religions à une attitude respectueuse et à une réciprocité dans l'estime. J'invite toute l'Église à chercher, par un patient dialogue avec les musulmans, la reconnaissance juridique et pratique de la liberté religieuse, de telle sorte qu'en Afrique chaque citoyen jouisse, non seulement du droit au choix libre de sa religion et à l'exercice du culte, mais aussi du droit à la liberté de conscience. La liberté religieuse est la voie de la paix.

L'antipape Benoît XVI dit (*Ecclesia in Medio Oriente* ; 14 septembre 2012) : Juifs, chrétiens et musulmans, croient en Dieu Un, créateur de tous les hommes. Puissent les juifs, les chrétiens et les musulmans redécouvrir l'un des désirs divins, celui de l'unité et de l'harmonie de la famille humaine. Puissent les juifs, les chrétiens et les musulmans découvrir dans l'autre croyant un frère à respecter et à aimer pour donner en premier lieu sur leurs terres le beau témoignage de la sérénité et de la convivialité entre fils d'Abraham... L'Église catholique, fidèle à l'enseignement du Concile Vatican II, regarde les musulmans

avec estime, eux qui rendent un culte à Dieu, surtout par la prière, l'aumône et le jeûne, qui vénèrent Jésus comme prophète sans reconnaître toutefois sa divinité, et qui honorent Marie, sa mère virginale... il est juste de reconnaître l'apport juif, chrétien et musulman dans la formation d'une culture riche propre au Moyen-Orient... La tolérance religieuse existe dans de nombreux pays, mais elle n'engage pas beaucoup car elle demeure limitée dans son champ d'action. Il est nécessaire de passer de la tolérance à la liberté religieuse... nous ne pouvons pas imposer la vérité à l'autre ; la vérité se dévoile seulement dans la rencontre d'amour... Le monde entier fixe son attention sur le Moyen-Orient qui cherche sa voie. Puisse cette Région montrer que le vivre ensemble n'est pas une utopie... Les religions peuvent se mettre ensemble au service du bien commun et contribuer à l'épanouissement de chaque personne et à la construction de la société... Je salue avec sollicitude paternelle tous les enfants et les jeunes de l'Église au Moyen-Orient... Je vous invite chers jeunes à cultiver en permanence l'amitié vraie avec Jésus... N'ayez pas peur ou honte de témoigner de l'amitié avec Jésus... Faites-le toutefois en respectant les autres croyants, juifs et musulmans, avec qui vous partagez la croyance en Dieu... La relation avec Jésus vous rendra disponibles pour collaborer sans réserve avec vos concitoyens, quelle que soit leur appartenance religieuse, pour construire l'avenir de vos pays sur la dignité humaine, source et fondement de la liberté, de l'égalité et de la paix...

L'antipape François dit (Homélie ; 8 juillet 2013) : Immigrés morts en mer, dans ces bateaux qui au lieu d'être un chemin d'espérance ont été un chemin de mort. Ainsi titrent des journaux. Il y a quelques semaines, quand j'ai appris cette nouvelle, qui malheureusement s'est répétée tant de fois, ma pensée y est revenue continuellement comme une épine dans le cœur... et alors j'ai senti que je devais venir ici aujourd'hui pour prier... Je désire me tourner en pensée vers les chers immigrants musulmans qui commencent, ce soir, le jeûne du Ramadan, avec le vœu d'abondants fruits spirituels. L'Église vous est proche dans la recherche d'une vie plus digne pour vous et vos familles.

L'antipape François dit (Angélus ; 11 août 2013) : Je tiens à saluer les musulmans du monde entier, nos frères et sœurs, qui ont récemment célébré la fin du mois de Ramadan, consacré tout particulièrement au jeûne, à la prière et à l'aumône. Comme je l'ai écrit dans mon message pour cette occasion, j'espère que tous les chrétiens et les musulmans œuvreront à promouvoir le respect mutuel, notamment par l'éducation des nouvelles générations.

L'antipape François dit (Discours à la délégation des juifs de Rome ; 11 octobre 2013) : Paradoxalement, la tragédie commune de la guerre nous a enseigné à marcher ensemble. Nous rappellerons dans quelques jours le 70e anniversaire de la déportation des juifs de Rome. Nous commémorerons et nous prierons pour les nombreuses victimes innocentes de la barbarie humaine, pour leurs familles. Ce sera aussi l'occasion de garder notre attention toujours en éveil afin que ne reprennent pas vie, sous aucun prétexte, des formes d'intolérance et d'antisémitisme, à Rome et dans le reste du monde. Je l'ai dit d'autres fois et j'ai plaisir à le répéter à présent : c'est une contradiction qu'un chrétien soit antisémite. Ses racines sont un peu juives. Un chrétien ne peut pas être antisémite ! Que l'antisémitisme soit banni du cœur et de la vie de chaque homme et de chaque femme !

L'antipape François dit (Evangelii Gaudium ; 24 novembre 2013) : Un regard très spécial s'adresse au peuple juif, dont l'Alliance avec Dieu n'a jamais été révoquée... Le dialogue et l'amitié avec les fils d'Israël font partie de la vie des disciples de Jésus. L'affection qui s'est développée nous porte à nous lamenter sincèrement et amèrement sur les terribles persécutions dont ils furent l'objet, en particulier celles qui impliquent ou ont impliqué des chrétiens. Dieu continue à œuvrer dans le peuple de la première Alliance et fait naître des trésors de sagesse qui jaillissent de sa rencontre avec la Parole divine. Pour cela, l'Église aussi s'enrichit lorsqu'elle recueille les valeurs du Judaïsme.

L'antipape François dit (*Evangelii Gaudium* ; 24 novembre 2013) : La relation avec les croyants de l'Islam acquiert à notre époque une grande importance. Ils sont aujourd'hui particulièrement présents en de nombreux pays de tradition chrétienne, où ils peuvent célébrer librement leur culte et vivre intégrés dans la société. Il ne faut jamais oublier qu'ils « professent avoir la foi d'Abraham, adorent avec nous le Dieu unique, miséricordieux, futur juge des hommes au dernier jour ». Les écrits sacrés de l'Islam gardent une partie des enseignements chrétiens ; Jésus Christ et Marie sont objet de profonde vénération ; et il est admirable de voir que des jeunes et des anciens, des hommes et des femmes de l'Islam sont capables de consacrer du temps chaque jour à la prière, et de participer fidèlement à leurs rites religieux... Nous chrétiens, nous devrions accueillir avec affection et respect les immigrés de l'Islam qui arrivent dans nos pays...

Commission pour les relations religieuses avec le Judaïsme (Les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables - Une réflexion théologique sur les rapports entre catholiques et juifs à l'occasion du 50e anniversaire de *Nostra Ætate* ; 10 décembre 2015) : Saint Jean-Paul II a réussi à promouvoir et approfondir ce dialogue par des gestes hautement significatifs à l'égard du peuple juif : il a été le premier Pape à se rendre dans l'ancien camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau, où il a prié pour les victimes de la Shoah ; il s'est rendu en visite à la Synagogue de Rome pour témoigner sa solidarité à l'égard de la communauté juive ; dans le cadre d'un pèlerinage historique en Terre Sainte, il a également été reçu par l'État d'Israël, où il a participé à des rencontres interreligieuses, rendu visite aux deux Grands rabbins, et prié devant le Mur occidental ; enfin, il a rencontré en maintes occasions des groupes de représentants juifs, que ce soit au Vatican ou durant ses nombreux voyages apostoliques. Benoît XVI également, avant même son élection à la papauté, s'était engagé dans le dialogue juif-catholique en participant à une série de conférences où il avait présenté d'importantes réflexions théologiques sur le rapport entre l'Ancienne et la Nouvelle Alliance et entre la Synagogue et l'Église. Après son élection, sur les pas de Saint Jean-Paul II, il a encouragé ce dialogue à sa manière en renouvelant les mêmes gestes et en exprimant son estime pour le judaïsme par la force de ses paroles. À l'époque où il était archevêque de Buenos Aires, le Cardinal Jorge Mario Bergoglio était déjà engagé activement dans la promotion du dialogue juif-catholique et avait de nombreux amis parmi les juifs d'Argentine. En tant que Pape, il continue au plan international d'intensifier le dialogue avec le judaïsme à travers de nombreuses rencontres amicales. L'une de ses premières rencontres s'est tenue en mai 2014 en Israël, où il a rendu visite aux deux Grands rabbins, s'est recueilli devant le Mur des Lamentations, et a prié pour les victimes de la Shoah à Yad Vashem... Pour les chrétiens, le dialogue avec le judaïsme occupe une place à part en raison des racines juives du christianisme, qui déterminent les rapports entre eux d'une façon tout à fait spéciale (cf. *Evangelii gaudium*, n. 247). Malgré la rupture historique et les conflits douloureux qui s'en sont suivis, l'Église demeure consciente de sa continuité avec Israël. Nous ne pouvons pas considérer le judaïsme simplement comme une autre religion : les juifs sont nos « frères aînés » (Saint Jean-Paul II), nos « pères dans la foi » (Benoît XVI)... Au fil du temps, christianisme et judaïsme, ces enfants issus de la même fratrie, grandirent séparément en devenant hostiles, et en allant même jusqu'à se diffamer mutuellement. Du côté chrétien, les juifs étaient souvent représentés comme des damnés de Dieu et des aveugles parce qu'ils avaient été incapables de reconnaître en Jésus le Messie porteur du salut... Parmi les Pères de l'Église, la théorie dite du remplacement ou supersessionisme gagna progressivement du terrain jusqu'à représenter au Moyen-Âge le fondement théologique courant du rapport entre christianisme et judaïsme : les promesses et les engagements de Dieu ne s'appliquaient plus à Israël qui n'avait pas reconnu en Jésus le Messie et le Fils de Dieu, mais avaient été reportés sur l'Église de Jésus Christ, devenue désormais le véritable « Nouvel Israël », le nouveau peuple élu de Dieu. Issus du même terreau, judaïsme et christianisme se trouvèrent engagés après leur séparation dans un antagonisme théologique qui allait perdurer pendant des siècles et ne serait désamorcé que par le Concile Vatican II. Dans la Déclaration *Nostra Ætate* (n. 4), l'Église professe sans équivoque les racines juives du christianisme, en les inscrivant dans un nouveau cadre

théologique. Tout en affirmant que le salut dépend de la foi au Christ, explicite ou même implicite, l'Église ne met pas en doute la permanence de l'amour de Dieu pour le peuple élu d'Israël... Un autre point central doit continuer à être pour les catholiques la question théologique hautement complexe de savoir comment concilier de façon cohérente leur croyance dans la mission salvifique universelle de Jésus Christ avec l'article de foi selon lequel Dieu n'a jamais révoqué son alliance avec Israël... La Déclaration du Concile Vatican II sur le judaïsme, c'est-à-dire l'article 4 de *Nostra Ætate*, s'inscrit clairement dans la perspective théologique de l'universalité du salut en Jésus Christ et de la permanence de l'alliance entre Dieu et Israël... Pour illustrer ce qui vient d'être dit, voici un important exemple de sur- interprétation : l'alliance de Dieu avec Israël, son peuple, perdure et n'a jamais été révoquée. Bien que cette déclaration soit juste, elle ne figure pas explicitement dans *Nostra Ætate* (n. 4). Cette affirmation a été faite pour la première fois de façon très claire par Saint Jean-Paul II, le 17 novembre 1980 à Mayence, quand il déclara à l'occasion de sa rencontre avec des représentants des communautés juives que l'Ancienne Alliance n'avait jamais été révoquée par Dieu : « La première dimension de ce dialogue, à savoir la rencontre entre le peuple de Dieu de l'Ancienne Alliance, jamais révoquée par Dieu [...], et celui de la Nouvelle Alliance, est en même temps un dialogue interne à notre Église, pour ainsi dire entre la première et la deuxième partie de sa Bible » (n. 3). Cette même conviction est énoncée dans le Catéchisme de l'Église catholique de 1993, qui dit que « l'Ancienne Alliance n'a jamais été révoquée » (n. 121).



L'antipape François au Mur des Lamentations (en "Israël")

L'antipape François dit (Discours à la Mosquée Istiqlal ; 5 septembre 2024) : Je suis heureux d'être avec vous tous ici, dans la plus grande mosquée d'Asie. Je salue le Grand Imam et le remercie pour les paroles qu'il m'a adressées, me rappelant que ce lieu de culte et de prière est aussi "une grande maison pour l'humanité" où chacun peut entrer pour faire une pause avec lui-même, pour donner de l'espace à cet élan d'infini qu'il porte dans son cœur, pour chercher la rencontre avec le divin et pour vivre la joie de l'amitié avec les autres... Je vous encourage à poursuivre sur cette voie : que tous, tous ensemble, chacun cultivant sa propre spiritualité et pratiquant sa propre religion, nous puissions marcher à la recherche de Dieu et contribuer à construire des sociétés accueillantes, fondées sur le respect mutuel et

l'amour réciproque, capables d'écarter la rigidité, le fondamentalisme et l'extrémisme, qui sont toujours dangereux et jamais justifiables... La racine commune à toutes les sensibilités religieuses est unique : c'est la quête de la rencontre avec le divin, la soif d'infini que le Très-Haut a mis dans notre, la recherche d'une joie plus grande et d'une vie plus forte que n'importe quelle mort qui anime le cours de notre vie et nous pousse à sortir de nous-mêmes pour aller à la rencontre de Dieu. Donc, rappelons-nous ceci : en regardant en profondeur, en saisissant ce qui coule au plus profond de nos vies, ce désir de plénitude qui habite le fond de nos cœurs, nous découvrons que nous sommes tous frères, tous pèlerins, tous en marche vers Dieu, au-delà de ce qui nous différencie.

L'antipape François dit (À la délégation du Conseil méthodiste mondial ; 16 décembre 2024) : C'est une joie pour moi de saluer l'évêque Debra Wallace-Padgett et le révérend Reynaldo Ferreira Leão-Neto. Je vous souhaite tout le meilleur alors que vous commencez votre service en tant que présidente et secrétaire général du Conseil méthodiste mondial. Pendant longtemps, entre méthodistes et catholiques, nous étions étrangers les uns aux autres et même méfiants. Mais aujourd'hui, nous pouvons remercier Dieu car, depuis près de soixante ans, nous progressons ensemble dans la connaissance, la compréhension et surtout dans l'amour mutuel. Cela nous aide à approfondir la communion entre nous.



« L'évêque » Debra Wallace-Padgett, une femme...

Message du Dicastère pour le dialogue interreligieux (Aux musulmans pour le mois de Ramadan et Aïd al-Fitr ; 7 mars 2025) : Chers frères et sœurs musulmans, au début du mois de Ramadan, le Dicastère pour le dialogue interreligieux vous offre ses salutations les plus chaleureuses et son amitié. Ce temps de jeûne, de prière et de partage est une occasion privilégiée de se rapprocher de Dieu et de se renouveler dans les valeurs fondamentales de religion, de compassion et de solidarité... Plus qu'un simple mois de jeûne, le Ramadan nous apparaît catholiques comme une école de transformation intérieure. En s'abstenant de manger et de boire, les musulmans apprennent à contrôler leurs désirs et à se tourner vers l'essentiel. Ce temps de discipline spirituelle est une invitation à cultiver la piété, la vertu qui rapproche de Dieu et ouvre le cœur aux autres... Nous voulons donc devenir ensemble des frères et sœurs de l'humanité qui s'estiment profondément les uns les autres.

L'antipape Léon XIV dit (Lettre au rabbin Noam E. Marans ; 18 mai 2025) : Confiant dans l'assistance du Tout-Puissant, je m'engage à poursuivre et à renforcer le dialogue et la

coopération de l'Église dans l'esprit de la déclaration du deuxième concile de Vatican, *Nostra aetate*.

L'antipape Léon XIV dit (Discours aux représentants d'autres Églises et Communautés ecclésiales ; 19 mai 2025) : Je souhaite adresser un salut particulier aux frères et sœurs juifs et musulmans. En raison des racines juives du christianisme, tous les chrétiens ont une relation particulière avec le judaïsme. La déclaration conciliaire *Nostra aetate* (n° 4) souligne la grandeur du patrimoine spirituel commun aux chrétiens et aux juifs, encourageant la connaissance et l'estime mutuelles. Le dialogue théologique entre chrétiens et juifs reste toujours important et me tient très à cœur. Même en ces temps difficiles, marqués par des conflits et des malentendus, il est nécessaire de poursuivre avec élan ce dialogue si précieux. Les relations entre l'Église catholique et les musulmans ont été marquées par un engagement croissant en faveur du dialogue et de la fraternité, favorisé par l'estime pour ces frères et sœurs « qui adorent le Dieu unique, vivant et subsistant, miséricordieux et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, qui a parlé aux hommes » (ibid., n. 3). Cette approche, fondée sur le respect mutuel et la liberté de conscience, constitue une base solide pour construire des ponts entre nos communautés... Je suis convaincu que, si nous sommes en accord et libres de tout conditionnement idéologique et politique, nous pourrions dire efficacement « non » à la guerre et « oui » à la paix, « non » à la course aux armements et « oui » au désarmement.

Encore de « l'œcuménisme » apostat sous prétexte de fraternité humaine. Or, il n'y a rien d'admirable, rien de beau, de noble, de vrai, et de saint dans les fausses religions : hors de l'Église, il n'y a pas de salut ; hors du Christ, il n'y a que l'antéchrist ! S'ils parlent de paix et de dialogue, c'est pour entretenir la tiédeur et éviter que les chrétiens se réveillent et se rendent compte de la supercherie judéo-maçonnique-diabolique ! N'oubliez pas ce qu'a dit Léon XIII (*Custodi di quella Fede* ; 8 décembre 1892) : "Que chacun évite toute liaison, toute familiarité avec des personnes soupçonnées d'appartenir à la franc-maçonnerie ou à des Sociétés affiliées. Qu'on les reconnaisse à leurs fruits et qu'on s'en éloigne, et ainsi qu'on laisse toute relation familière non seulement avec les impies et les libertins déclarés qui portent au front le caractère de la secte, mais encore avec ceux qui se déguisent sous le masque de la tolérance universelle, du respect pour toutes les religions, de la manie de concilier les maximes de l'Évangile avec celles de la Révolution, le Christ avec Bélial, l'Église de Dieu avec l'État sans Dieu."

L'antipape Jean-Paul II dit (*Redemptor hominis* ; 4 mars 1979) : Le Concile Vatican II a accompli un travail immense pour former la pleine et universelle conscience de l'Église... Le Concile œcuménique a donné une impulsion fondamentale pour former l'auto-conscience de l'Église en nous présentant, d'une manière adéquate et compétente, la vision de l'ensemble du monde comme étant celle d'une «carte» de diverses religions... Le Concile a eu une attention particulière pour la religion judaïque, en rappelant l'important patrimoine spirituel commun aux chrétiens et aux juifs, et il a exprimé son estime pour les croyants de l'Islam dont la foi se réfère aussi à Abraham. Grâce à l'ouverture faite par le Concile Vatican II, l'Église et tous les chrétiens ont pu parvenir à une conscience plus complète du mystère du Christ, «mystère caché depuis les siècles» en Dieu, pour être révélé dans le temps — dans l'Homme Jésus-Christ — et pour se révéler continuellement, en tout temps. Dans le Christ et par le Christ, Dieu s'est révélé pleinement à l'humanité et s'est définitivement rendu proche d'elle; en même temps, dans le Christ et par le Christ, l'homme a acquis une pleine conscience de sa dignité, de son élévation, de la valeur transcendante de l'humanité elle-même, du sens de son existence. Il faut donc que nous tous, disciples du Christ, nous nous rencontrions et nous unissions autour de Lui. Cette union, dans les divers domaines de la vie, de la tradition, des structures et des disciplines de chaque Église et Communauté ecclésiale, ne peut se réaliser sans un travail sérieux tendant à la connaissance réciproque et à la suppression des obstacles qui se trouvent sur la voie de l'unité parfaite.

L'antipape Jean-Paul II dit (Centesimus Annus ; 1er mai 1991) : J'ai lancé un appel aux Églises chrétiennes et à toutes les grandes religions du monde, les invitant à donner un témoignage unanime des convictions communes sur la dignité de l'homme, créé par Dieu. Je suis convaincu, en effet, que les religions auront aujourd'hui et demain un rôle prépondérant dans la conservation de la paix et dans la construction d'une société digne de l'homme.

L'antipape Jean-Paul II dit (Ut Unum Sint ; 25 mai 1995) : En 1986, à Assise, durant la Journée mondiale de prière pour la paix, les chrétiens des différentes Églises et Communautés ecclésiales ont invoqué d'une même voix le Seigneur de l'histoire pour la paix dans le monde. En ce jour, de manière distincte mais parallèle, les juifs et les représentants des religions non chrétiennes ont prié pour la paix, dans une union de sentiments qui a fait vibrer les cordes les plus sensibles de l'esprit humain... Quand notre regard parcourt le monde, la joie remplit notre cœur. Nous constatons en effet que les chrétiens se sentent toujours plus interpellés par la question de la paix.

Ici, l'antipape Jean-Paul II négationne à trois reprises que Jésus-Christ ait fondé une seule et unique Église en disant : "Cette union, dans les divers domaines de la vie, de la tradition, des structures et des disciplines de chaque Église..." ou encore : "J'ai lancé un appel aux Églises chrétiennes..." et le plus explicitement : "Les chrétiens des différentes Églises et Communautés ecclésiales ont invoqué d'une même voix le Seigneur de l'histoire pour la paix dans le monde." Il se permet donc de dire qu'il y a plusieurs Églises instituées par N.-S. Jésus-Christ, or, vous le savez, il n'y en a qu'une.

L'antipape Jean-Paul II dit (Discours aux jeunes réunis dans la Basilique vaticane ; 27 décembre 1978) : Nous savons que Jésus est homme comme nous, mais en même temps il est le "Verbe Incarné", il est la Seconde Personne de la Très Sainte Trinité devenue homme; c'est pour cela qu'en Jésus la nature humaine - et donc toute l'humanité - est rachetée, sauvée, ennoblie au point de participer de la "vie divine", par le moyen de la grâce.

L'antipape Jean-Paul II dit (Redemptor hominis ; 4 mars 1979) : Il s'agit de chaque homme, parce que chacun a été inclus dans le mystère de la Rédemption, et Jésus-Christ s'est uni à chacun, pour toujours, à travers ce mystère. Tout homme vient au monde en étant conçu dans le sein de sa mère et en naissant de sa mère, et c'est précisément à cause du mystère de la Rédemption qu'il est confié à la sollicitude de l'Église. Cette sollicitude s'étend à l'homme tout entier et est centrée sur lui d'une manière toute particulière. L'objet de cette profonde attention est l'homme dans sa réalité humaine unique et impossible à répéter, dans laquelle demeure intacte l'image et la ressemblance avec Dieu lui-même. C'est ce qu'indique précisément le Concile lorsque, en parlant de cette ressemblance, il rappelle que «l'homme est la seule créature sur terre que Dieu ait voulue pour elle-même». L'homme, tel qu'il est «voulu» par Dieu, «choisi» par Lui de toute éternité, appelé, destiné à la grâce et à la gloire: voilà ce qu'est «tout» homme, l'homme «le plus concret», «le plus réel»; c'est cela, l'homme dans toute la plénitude du mystère dont il est devenu participant en Jésus-Christ et dont devient participant chacun des quatre milliards d'hommes vivant sur notre planète, dès l'instant de sa conception près du cœur de sa mère.

L'antipape Jean-Paul II dit (Message au peuple d'Asie ; 21 février 1981) : Dans le Saint-Esprit, chaque individu et tous les peuples sont devenus, par la Croix et la Résurrection du Christ, enfants de Dieu, participants à la nature divine et héritiers de la vie éternelle. Tous sont rachetés et appelés à partager la gloire en Jésus-Christ, sans aucune distinction de langue, de race, de nation ou de culture.

L'antipape Jean-Paul II dit (Centesimus Annus ; 1er mai 1991) : Au cours des cent dernières années, l'Église a manifesté sa pensée... Son but unique a été d'exercer sa sollicitude et ses responsabilités à l'égard de l'homme qui lui a été confié par le Christ lui-même, cet homme

qui, comme le rappelle le deuxième Concile du Vatican, est la seule créature sur terre que Dieu ait voulue pour elle-même et pour lequel Dieu a son projet, à savoir la participation au salut éternel. Il ne s'agit pas de l'homme « abstrait », mais réel, de l'homme « concret », « historique ». Il s'agit de chaque homme, parce que chacun a été inclus dans le mystère de la Rédemption, et Jésus-Christ s'est uni à chacun, pour toujours, à travers ce mystère.

Ici, l'antipape Jean-Paul II explique que l'humanité toute entière a été sauvée et participe de la vie divine. Les mots « participer de la vie divine » se réfèrent à l'état de justification ou l'état de grâce sanctifiante. En disant que toute l'humanité participe de la vie divine, l'antipape Jean-Paul II dit que toute l'humanité est en état de grâce ! Cela veut dire que personne n'est en état de péché mortel ou en péché originel. Il négationne donc l'existence du jugement de Dieu sur Ses créatures, du purgatoire et de l'enfer.

(Il enseigne qu'il n'y a pas besoin d'être baptisé pour être en état de grâce et ainsi accéder au salut de son âme, il enseigne que l'homme, dès qu'il naît, est déjà en état de grâce et qu'il n'a pas besoin de renaître par le baptême.)

L'antipape Jean-Paul II dit (Homélie ; 6 juin 1985) : L'Eucharistie : le sacrement de l'alliance du Corps et du Sang du Christ – de l'alliance qui est éternelle. C'est l'alliance qui comprend tout le monde. Ce Sang atteint tous et sauve tous.

Pareillement, en disant : "Ce Sang atteint tous et sauve tous." Il affirme que l'entièreté de l'humanité est sauvée, or, c'est faux, c'est une hérésie :

Paul III dit (Concile de Trente, Sess. 6, décret sur la justification) : Mais, bien que lui [Jésus-Christ] soit « mort pour tous » [2 Co 5, 15], tous cependant ne reçoivent pas le bienfait de sa mort. Mais ceux-là seulement auxquels le mérite de sa Passion est communiqué... Ils ne seraient jamais justifiés s'ils ne renaissent pas dans le Christ, puisque, grâce à cette renaissance [grâce au baptême], leur est accordé par le mérite de sa Passion la grâce par laquelle ils deviennent justes... Si quelqu'un dit que l'homme peut être justifié devant Dieu par ses œuvres – que celles-ci soient accomplies par les forces de la nature humaine ou par l'enseignement de la loi – sans la grâce divine venant par Jésus-Christ : qu'il soit anathème.

Matthieu 26, 28 : Car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour un grand nombre en rémission des péchés.

(C'est d'ailleurs pour cela que la consécration est invalide dans les « messes » de Paul VI, car au lieu de dire : « Car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour beaucoup, pour la rémission des péchés. », il est dit : « Car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu *pour tous...* »)

L'antipape François dit (Fratelli tutti ; 3 octobre 2020) : Je forme le vœu qu'en cette époque que nous traversons, en reconnaissant la dignité de chaque personne humaine, nous puissions tous ensemble faire renaître un désir universel d'humanité. Tous ensemble... Rêvons en tant qu'une seule et même humanité, comme des voyageurs partageant la même chair humaine, comme des enfants de cette même terre qui nous abrite tous, chacun avec la richesse de sa foi ou de ses convictions, chacun avec sa propre voix, tous frères... À titre d'exemple, le rêve d'une Europe unie, capable de reconnaître ses racines communes et de se féliciter de la diversité qui l'habite, a progressé. Souvenons-nous de « la ferme conviction des Pères fondateurs de l'Union Européenne, qui ont souhaité un avenir fondé sur la capacité de travailler ensemble afin de dépasser les divisions, et favoriser la paix et la communion entre tous les peuples du continent » (...) Nous ne pouvons pas oublier ce désir exprimé par Jésus-Christ : « Que tous soient un » (...) nous reconnaissons avec tristesse que la contribution prophétique et spirituelle de l'unité entre tous les chrétiens manque encore au

processus de globalisation. Un cheminement de paix est possible entre les religions. Le point de départ doit être le regard de Dieu. Car « Dieu ne regarde pas avec les yeux, Dieu regarde avec le cœur. Et l'amour de Dieu est le même pour chaque personne, quelle que soit sa religion. Et si elle est athée, c'est le même amour. Au dernier jour et quand il y aura la lumière suffisante sur la terre pour voir les choses telles qu'elles sont, il y aura des surprises ! » (...) Un pacte culturel suppose qu'on renonce à comprendre l'identité d'un endroit de manière monolithique et exige qu'on respecte la diversité en ouvrant à celle-ci des voies de promotion et d'intégration sociales. Ce pacte implique aussi qu'on accepte la possibilité de céder quelque chose pour le bien commun. Personne ne pourra détenir toute la vérité ni satisfaire la totalité de ses désirs, parce que cette prétention conduirait à vouloir détruire l'autre en niant ses droits. La recherche d'une fausse tolérance doit céder le pas au réalisme dialoguant de la part de ceux qui croient devoir être fidèles à leurs principes mais qui reconnaissent que l'autre aussi a le droit d'essayer d'être fidèle aux siens. Voilà la vraie reconnaissance de l'autre que seul l'amour rend possible et qui signifie se mettre à la place de l'autre pour découvrir ce qu'il y a d'authentique, ou au moins de compréhensible, dans ses motivations et intérêts !

L'antipape François dit (Fratelli tutti ; 3 octobre 2020) : Liberté, égalité et fraternité... La fraternité a quelque chose de positif à offrir à la liberté et à l'égalité... L'individualisme ne nous rend pas plus libres, plus égaux, plus frères. La simple somme des intérêts individuels n'est pas capable de créer un monde meilleur pour toute l'humanité. Elle ne peut même pas nous préserver de tant de maux qui prennent de plus en plus une envergure mondiale... Il est quelque chose de fondamental et d'essentiel à reconnaître pour progresser vers l'amitié sociale et la fraternité universelle : réaliser combien vaut un être humain, combien vaut une personne, toujours et en toute circonstance. Si tous les hommes et femmes ont la même valeur, il faut dire clairement et fermement que « le seul fait d'être né en un lieu avec moins de ressources ou moins de développement ne justifie pas que des personnes vivent dans une moindre dignité » (...) Tout être humain a le droit de vivre dans la dignité et de se développer pleinement, et ce droit fondamental ne peut être nié par aucun pays... Une meilleure politique, mise au service du vrai bien commun, est nécessaire pour permettre le développement d'une communauté mondiale, capable de réaliser la fraternité à partir des peuples et des nations.

L'antipape François dit (Fratelli tutti ; 3 octobre 2020) : Les différentes religions, par leur valorisation de chaque personne humaine comme créature appelée à être fils et fille de Dieu, offrent une contribution précieuse à la construction de la fraternité et pour la défense de la justice dans la société. Le dialogue entre personnes de religions différentes ne se réalise pas par simple diplomatie, amabilité ou tolérance. Comme l'ont enseigné les évêques de l'Inde, « l'objectif du dialogue est d'établir l'amitié, la paix, l'harmonie et de partager des valeurs ainsi que des expériences morales et spirituelles dans un esprit de vérité et d'amour » (...) Il y a un droit fondamental qui ne doit pas être oublié sur le chemin de la fraternité et de la paix. C'est la liberté religieuse pour les croyants de toutes les religions. Cette liberté affirme que nous pouvons « trouver un bon accord entre cultures et religions différentes ; elle témoigne que les choses que nous avons en commun sont si nombreuses et si importantes qu'il est possible de trouver une voie de cohabitation sereine, ordonnée et pacifique, dans l'accueil des différences... Un cheminement de paix est possible entre les religions. Le point de départ doit être le regard de Dieu. Car « Dieu ne regarde pas avec les yeux, Dieu regarde avec le cœur. Et l'amour de Dieu est le même pour chaque personne, quelle que soit sa religion. Et si elle est athée, c'est le même amour. Au dernier jour et quand il y aura la lumière suffisante sur la terre pour voir les choses telles qu'elles sont, il y aura des surprises ! (...) C'est pourquoi je veux reprendre ici l'appel à la paix, à la justice et à la fraternité que nous avons fait ensemble : Au nom de la fraternité humaine qui embrasse tous les hommes, les unit et les rend égaux... Au nom de la liberté, que Dieu a donnée à tous les êtres humains, les créant libres et les distinguant par elle... Au nom de Dieu et de tout cela, [... nous déclarons] adopter la culture du dialogue comme chemin ; la collaboration

commune comme conduite ; la connaissance réciproque comme méthode et critère... Dans ce cadre de réflexion sur la fraternité universelle, je me suis particulièrement senti stimulé par d'autres frères qui ne sont pas catholiques : Martin Luther King, Desmond Tutu, Mahatma Mohandas Gandhi et beaucoup d'autres encore.

"Liberté, égalité et fraternité... Une meilleure politique, mise au service du vrai bien commun, est nécessaire pour permettre le développement d'une communauté mondiale, capable de réaliser la fraternité à partir des peuples et des nations..." L'antipape François se révèle d'abord franc-maçon en mentionnant la trilogie : "liberté, égalité, fraternité", et se révèle ensuite communiste. L'antipape le dit lui-même dans ses livres :

Dans son livre *Je crois en l'homme*, il dit (pages 47-48) : Il est vrai que j'étais, comme toute la famille, un catholique pratiquant. Mais mon esprit n'était pas exclusivement tourné vers les problèmes religieux, je m'intéressais aussi à la politique... Je lisais *Nuestra Palabra, Propositos*, une publication du Parti communiste, et j'adorais les articles du dramaturge [communiste] Leonidas Barletta.

Mais Pie XII n'a-t-il pas reconnu la valeur de la trilogie : « Liberté, Égalité, Fraternité » ?

Pie XII dit (Lettre à M. Charles Flory, pour la Semaine Sociale de France ; 10 juillet 1946) : Comment enfin ne verrait-on pas dans l'Institution divinement fondée par N. S. Jésus-Christ un incomparable exemplaire, dont les sociétés d'ordre humain elles-mêmes ne trouveraient qu'avantage à s'inspirer ? Rien d'étonnant à cela, l'Église étant le modèle de toute vie sociale précisément par le fait qu'elle a sauvé la véritable valeur de la personne humaine de la dégradation où l'avaient reléguée les philosophies et les mœurs païennes et que, dans cette même personne humaine créée à l'image de Dieu, elle reconnaît et défend la racine et la fin de toute vie sociale. Vous ne sauriez trop dégager et affirmer ces grandes vérités, qui doivent présider à l'édification du corps social, alors que relèvent la tête des systèmes exacerbés jusqu'aux prétentions totalitaires en tous domaines, sans autre idéal qu'un égoïsme collectif et sans autre expression qu'un étatisme omnipotent, s'asservissant les individus comme des pions sur l'échiquier politique ou des numéros dans les calculs économiques. Il est inadmissible qu'un chrétien, fût-ce en vue de maintenir le contact avec ceux qui sont dans l'erreur, se compromette le moins du monde avec l'erreur elle-même. Ce contact ne manquera d'ailleurs pas de s'établir et de se maintenir entre les chrétiens qui usent loyalement et humblement des prérogatives de la vérité et les autres qui, loyalement et humblement aussi, cherchent la vérité. Un esprit communautaire de bon aloi doit donc informer les membres de la collectivité nationale, comme il informe naturellement les membres de cette cellule-mère qu'est la famille. C'est à cette condition seulement qu'on y verra prospérer les grands principes de liberté, d'égalité et de fraternité, dont veulent se réclamer les démocraties modernes, mais qui, sous peine des pires contrefaçons, doivent être entendus, cela va sans dire, comme les entendent le droit naturel, la loi évangélique et la tradition chrétienne, qui en sont à la fois — et eux seuls — les inspireurs et interprètes authentiques.

Par « liberté », il entendait la liberté de pratiquer le catholicisme et de faire le bien. Par « égalité », il voulait dire l'égalité en toute justice devant les princes chrétiens et devant le Juge suprême qui siège dans les Cieux, et non cette égalité révolutionnaire et socialiste qui nie les inégalités naturelles. Quant à la « fraternité », il la concevait comme une fraternité naturelle, un lien universel entre tous les membres de la famille humaine issus du même père, Adam, ainsi qu'une fraternité spirituelle entre les baptisés, enfants de Dieu. Si nous entendons la trilogie « Liberté, Égalité, Fraternité » dans son sens originel, catholique, noble et gracieux, alors gloire à elle, et qu'elle demeure éternellement dans les sociétés humaines. Mais si nous l'interprétons comme le font les révolutionnaires, alors maudite soit-elle, et que le souvenir même de son existence disparaisse de la surface de la terre !

Les traces de communisme, de mondialisme et d'humanitarisme, c'est-à-dire la religion humanitaire de la judéo-maçonnerie — la religion qui a pour dieu visible l'homme et pour dieu caché Lucifer — sont flagrantes dans les documents antipapaux :

L'antipape Jean XXIII dit (Pacem in Terris ; 11 avril 1963) : Comme chacun sait, le 6 juin 1945, a été fondée l'Organisation des Nations Unies (O. N. U.), à laquelle sont venus se rattacher, par la suite, des organismes intergouvernementaux. A ces organisations ont été confiées de vastes attributions de portée internationale, sur le plan économique et social, culturel, éducatif et sanitaire. Le but essentiel de l'Organisation des Nations Unies est de maintenir et de consolider la paix entre les peuples, de favoriser et de développer entre eux des relations amicales, fondées sur le principe de l'égalité, du respect réciproque et de la collaboration la plus large dans tous les secteurs de l'activité humaine. Un des actes les plus importants accomplis par l'O. N. U. a été la Déclaration universelle des droits de l'homme, approuvée le 10 décembre 1948 par l'Assemblée générale des Nations Unies. Son préambule proclame comme objectif commun à promouvoir par tous les peuples et toutes les nations la reconnaissance et le respect effectifs de tous les droits et libertés énumérés dans la Déclaration... Nous considérons cette Déclaration comme un pas vers l'établissement d'une organisation juridico-politique de la communauté mondiale. Cette Déclaration reconnaît solennellement à tous les hommes, sans exception, leur dignité de personne ; elle affirme pour chaque individu ses droits de rechercher librement la vérité, de suivre les normes de la moralité, de pratiquer les devoirs de justice, d'exiger des conditions de vie conformes à la dignité humaine, ainsi que d'autres droits liés à ceux-ci. Nous désirons donc vivement que l'organisation des Nations Unies puisse de plus en plus adapter ses structures et ses moyens d'action à l'étendue et à la haute valeur de sa mission. Puisse-t-il arriver bientôt, le moment où cette Organisation garantira efficacement les droits qui dérivent directement de notre dignité naturelle, et qui, pour cette raison, sont universels, inviolables et inaliénables. Ce vœu est d'autant plus ardent qu'aujourd'hui les hommes participent davantage aux affaires publiques de leur propre pays, qu'ils témoignent d'un intérêt croissant pour les problèmes de portée mondiale et prennent une conscience plus vive de leur qualité de membres actifs de la famille humaine universelle.

L'antipape Paul VI (Discours à l'Organisation des Nations Unies ; 4 octobre 1965) : Les peuples se tournent vers les Nations-Unies comme vers l'ultime espoir de la concorde et de la paix... L'édifice que vous avez construit ne doit plus jamais tomber en ruines : il doit être perfectionné et adapté aux exigences que l'histoire du monde présentera. Vous marquez une étape dans le développement de l'humanité : désormais, impossible de reculer, il faut avancer. A la pluralité des États ? qui ne peuvent plus s'ignorer les uns les autres, vous proposez une forme de coexistence extrêmement simple et féconde. La voici: d'abord vous reconnaissez et vous distinguez les uns et les autres. Vous ne conférez certes pas l'existence aux États : mais vous qualifiez comme digne de siéger dans l'assemblée ordonnée des peuples chacune des nations; vous donnez une reconnaissance d'une haute valeur morale et juridique à chaque communauté nationale souveraine, et vous lui garantes une honorable citoyenneté internationale. C'est déjà un grand service rendu à la cause de l'humanité: bien définir et honorer les sujets nationaux de la communauté mondiale; les établir dans une condition juridique qui leur vaut la reconnaissance et le respect de tous, et d'où peut dériver un système ordonné et stable de vie internationale. Vous sanctionnez le grand principe que les rapports entre les peuples doivent être réglés par la raison, par la justice, le droit, et la négociation, et non par la force, ni par la violence, ni par la guerre, non plus que par la peur et par la tromperie. C'est ainsi que cela doit être. Et permettez que Nous vous félicitions d'avoir eu la sagesse d'ouvrir l'accès de cette assemblée aux peuples jeunes, aux États parvenus depuis peu à l'indépendance et à la liberté nationales; leur présence ici est la preuve de l'universalité et de la magnanimité qui inspirent les principes de cette institution. C'est ainsi que cela doit être. Tel est Notre éloge et Notre souhait, et comme vous le voyez Nous ne les attribuons pas du dehors : Nous les tirons du dedans, du génie même de votre Institution. Votre Statut va plus loin encore: et Notre message s'avance avec

lui. Vous existez et vous travaillez pour unir les nations, pour associer les États. Adoptons la formule: pour mettre ensemble les uns avec les autres. Vous êtes une Association. Vous êtes un pont entre les peuples. Vous êtes un réseau de rapports entre les États. Nous serions tenté de dire que votre caractéristique reflète en quelque sorte dans l'ordre temporel ce que notre Église Catholique veut être dans l'ordre spirituel : unique et universelle. On ne peut rien concevoir de plus élevé, sur le plan naturel, dans la construction idéologique de l'humanité. Votre vocation est de faire fraterniser, non pas quelques-uns des peuples, mais tous les peuples. Entreprise difficile ? Sans nul doute. Mais telle est l'entreprise, telle est votre très noble entreprise. Qui ne voit la nécessité d'arriver ainsi progressivement à instaurer une autorité mondiale en mesure d'agir efficacement sur le plan juridique et politique ? (...) Ici encore Nous répétons Notre souhait : allez de l'avant ! Nous dirons davantage: faites en sorte de ramener parmi vous ceux qui se seraient détachés de vous; étudiez le moyen d'appeler à votre pacte de fraternité, dans l'honneur et avec loyauté, ceux qui ne le partagent pas encore. Faites en sorte que ceux qui sont encore au dehors désirent et méritent la confiance commune, et soyez alors généreux à l'accorder. Et vous, qui avez la chance et l'honneur de siéger dans cette assemblée de la communauté pacifique, écoutez-Nous: cette confiance mutuelle qui vous unit et vous permet d'opérer de bonnes et grandes choses, faites en sorte qu'il n'y soit jamais porté atteinte, qu'elle ne soit jamais trahie... Et ici Notre Message atteint son sommet. Négativement d'abord: c'est la parole que vous attendez de Nous et que Nous ne pouvons prononcer sans être conscient de sa gravité et de sa solennité: jamais plus les uns contre les autres, jamais, plus jamais! N'est-ce pas surtout dans ce but qu'est née l'Organisation des Nations-Unies: contre la guerre et pour la paix? Écoutez les paroles lucides d'un grand disparu, John Kennedy, qui proclamait, il y a quatre ans :« L'humanité devra mettre fin à la guerre, ou c'est la guerre qui mettra fin à l'humanité ». Il n'est pas besoin de longs discours pour proclamer la finalité suprême de votre Institution. Il suffit de rappeler que le sang de millions d'hommes, que des souffrances inouïes et innombrables, que d'inutiles massacres et d'épouvantables ruines sanctionnent le pacte qui vous unit, en un serment qui doit changer l'histoire future du monde: jamais plus la guerre, jamais plus la guerre ! C'est la paix, la paix, qui doit guider le destin des peuples et de toute l'humanité ! Merci à vous, gloire à vous, qui depuis vingt ans travaillez pour la paix, et qui avez même donné à cette sainte cause d'illustres victimes ! (...) Vous avez, Messieurs, accompli, et vous accomplissez une grande œuvre : vous enseignez aux hommes la paix. L'ONU est la grande écalé où l'on reçoit cette éducation, et nous sommes ici dans l'Aula Magna de cette école. Quiconque prend place ici devient élève et devient maître dans l'art de construire la paix. Et quand vous sortez de cette salle, le monde regarde vers vous comme vers les architectes, les constructeurs de la paix... Les voies en sont tracées devant vous : la première est celle du désarmement. Si vous voulez être frères, laissez tomber les armes de vos mains. On ne peut pas aimer avec des armes offensives dans les mains. Les armes, surtout les terribles armes que la science moderne vous a données, avant même de causer des victimes et des ruines, engendrent de mauvais rêves, alimentent de mauvais sentiments, créent des cauchemars, des défiances, de sombres résolutions; elles exigent d'énormes dépenses; elles arrêtent les projets de solidarité et d'utile travail; elles faussent la psychologie des peuples. Tant que l'homme restera l'être faible, changeant, et même méchant qu'il se montre souvent, les armes défensives seront, hélas!, nécessaires. Mais vous, votre courage et votre valeur vous poussent à étudier les moyens de garantir la sécurité de la vie internationale sans recourir aux armes : voilà un but digne de vos efforts, voilà ce que les peuples attendent de vous. Voilà ce qu'il faut obtenir ! Et pour cela, il faut que grandisse la confiance unanime en cette Institution, que grandisse son autorité; et le but alors – on peut l'espérer – sera atteint. Vous y gagnerez la reconnaissance des peuples, soulagés des pesantes dépenses des armements, et délivrés du cauchemar de la guerre toujours imminente... Parler d'humanité, de générosité, c'est faire écho à un autre principe constitutif des Nations-Unies, son sommet positif: ce n'est pas seulement pour conjurer les conflits entre les États que l'on œuvre ici; c'est pour rendre les États capables de travailler les uns pour les autres. Vous ne vous contentez pas de faciliter la coexistence entre les nations: vous faites un bien plus grand pas en avant, digne de Notre

éloge et de Notre appui: vous organisez la collaboration fraternelle des Peuples. Ici s'instaure un système de solidarité, qui fait que de hautes finalités, dans l'ordre de la civilisation, reçoivent l'appui unanime et ordonné de toute la famille des Peuples, pour le bien de tous et de chacun. C'est ce qu'il y a de plus beau dans l'Organisation des Nations Unies, c'est son visage humain le plus authentique; c'est l'idéal dont rêve l'humanité dans son pèlerinage à travers le temps; c'est le plus grand espoir du monde; Nous oserons dire: c'est le reflet du dessein de Dieu – dessein transcendant et plein d'amour – pour le progrès de la société humaine sur la terre, reflet où Nous voyons le message évangélique, de céleste, se faire terrestre. Ici, en effet, il Nous semble entendre l'écho de la voix de Nos Prédécesseurs, et de celle, en particulier, du Pape Jean XXIII, dont le Message de Pacem in Terris a trouvé parmi vous une résonance si honorable et si significative... Un mot encore, Messieurs, un dernier mot: cet édifice que vous construisez ne repose pas sur des bases purement matérielles et terrestres, car ce serait alors un édifice construit sur le sable; il repose avant tout sur nos consciences. Oui, le moment est venu de la « conversion », de la transformation personnelle, du renouvellement intérieur. Nous devons nous habituer à penser d'une manière nouvelle l'homme... Voici arrivée l'heure où s'impose une halte, un moment de recueillement, de réflexion, quasi de prière: repenser à notre commune origine, à notre histoire, à notre destin commun. Jamais comme aujourd'hui, dans une époque marquée par un tel progrès humain, n'a été aussi nécessaire l'appel à la conscience morale de l'homme. Car le péril ne vient, ni du progrès, ni de la science, qui, bien utilisés, pourront au contraire résoudre un grand nombre des graves problèmes qui assaillent l'humanité. Le vrai péril se tient dans l'homme, qui dispose d'instruments toujours plus puissants, aptes aussi bien à la ruine qu'aux plus hautes conquêtes.

Concile Vatican II, *Gaudium et spes*, n° 83, 85, 88 : Pour bâtir la paix, la toute première condition est l'élimination des causes de discorde entre les hommes : elles nourrissent les guerres, à commencer par les injustices. Nombre de celles-ci proviennent d'excessives inégalités d'ordre économique, ainsi que du retard à y apporter les remèdes nécessaires. D'autres naissent de l'esprit de domination, du mépris des personnes et, si nous allons aux causes plus profondes, de l'envie, de la méfiance, de l'orgueil et des autres passions égoïstes. Comme l'homme ne peut supporter tant de désordres, il s'ensuit que le monde, même lorsqu'il ne connaît pas les atrocités de la guerre, n'en est pas moins continuellement agité par des rivalités et des actes de violence. En outre, comme ces maux se retrouvent dans les rapports entre les nations elles-mêmes, il est absolument indispensable que, pour les vaincre ou les prévenir, et pour réprimer le déchaînement des violences, les institutions internationales développent et affermissent leur coopération et leur coordination ; et que l'on provoque sans se lasser la création d'organismes promoteurs de paix... Pour édifier un véritable ordre économique mondial, il faut en finir avec l'appétit de bénéfices excessifs, avec les ambitions nationales et les volontés de domination politique, avec les calculs des stratégies militaristes ainsi qu'avec les manœuvres dont le but est de propager ou d'imposer une idéologie... Les chrétiens collaboreront de bon gré et de grand cœur à la construction de l'ordre international qui doit se faire dans un respect sincère des libertés légitimes et dans l'amicale fraternité de tous.

L'antipape Paul VI dit (*Populorum Progressio* ; 26 mars 1967) : Par son insertion dans le Christ vivifiant, l'homme accède à un épanouissement nouveau, à un humanisme transcendant, qui lui donne sa plus grande plénitude : telle est la finalité suprême du développement personnel... chaque homme est membre de la société : il appartient à l'humanité tout entière... La solidarité universelle qui est un fait, et un bénéfice pour nous, est aussi un devoir... obstacles à surmonter : nationalisme... d'autres obstacles encore s'opposent à la formation d'un monde plus juste et plus structuré dans une solidarité universelle : Nous voulons parler du nationalisme... le nationalisme isole les peuples contre leur bien véritable. Il serait particulièrement nuisible... pour réaliser les programmes de développement et accroître les échanges commerciaux et culturels... Nous gardons cependant espoir : un besoin plus senti de collaboration, un sens plus aigu de la solidarité

finiront par l'emporter sur les incompréhensions et les égoïsmes... Car c'est là qu'il faut en venir. La solidarité mondiale, toujours plus efficiente, doit permettre à tous les peuples de devenir eux-mêmes les artisans de leur destin. Le passé a été trop souvent marqué par des rapports de force entre nations: vienne le jour où les relations internationales seront marquées au coin du respect mutuel et de l'amitié, de l'interdépendance dans la collaboration, et de la promotion commune sous la responsabilité de chacun... Le monde est malade. Son mal réside moins dans la stérilisation des ressources ou leur accaparement par quelques-uns... A la compétence technique nécessaire, il faut donc joindre les marques authentiques d'un amour désintéressé. Affranchis de toute superbe nationaliste... les experts doivent apprendre à travailler en étroite collaboration avec tous. Ils savent que leur compétence ne leur confère pas une supériorité dans tous les domaines. La civilisation qui les a formés contient certes des éléments d'humanisme universel... Entre les civilisations comme entre les personnes, un dialogue sincère est, en effet, créateur de fraternité. L'entreprise du développement rapprochera les peuples dans les réalisations poursuivies d'un commun effort si tous, depuis les gouvernements et leurs représentants jusqu'au plus humble expert, sont animés d'un amour fraternel et mus par le désir sincère de construire une civilisation de solidarité mondiale. Un dialogue centré sur l'homme... s'ouvrira alors... Les disparités économiques, sociales et culturelles trop grandes entre peuples provoquent tensions et discordes, et mettent la paix en péril. Comme Nous le disions aux Pères conciliaires au retour de notre voyage de paix à l'O.N.U... Ouvriers de leur propre développement, les peuples en sont les premiers, responsables. Mais ils ne le réaliseront pas dans l'isolement... Cette collaboration internationale à vocation mondiale requiert des institutions qui la préparent, la coordonnent et la régissent, jusqu'à constituer un ordre universellement reconnu. De tout cœur, Nous encourageons les organisations qui ont pris en main cette collaboration au développement, et souhaitons que leur autorité s'accroisse. "Votre vocation, disions-Nous aux représentants des Nations unies à New York, est de faire fraterniser, non pas quelques-uns des peuples, mais tous les peuples (...). Qui ne voit la nécessité d'arriver ainsi progressivement à instaurer une autorité mondiale en mesure d'agir efficacement sur le plan juridique et politique ?"

L'antipape Jean-Paul II dit (Laborem exercens ; 14 septembre 1981) : La tradition chrétienne n'a jamais soutenu ce droit comme un droit absolu et intangible. Au contraire, elle l'a toujours entendu dans le contexte plus vaste du droit commun de tous à utiliser les biens de la création entière: le droit à la propriété privée est subordonné à celui de l'usage commun, à la destination universelle des biens.

Compendium de la doctrine sociale de l'Église (2 avril 2004) : Le Magistère de l'Église n'a pas manqué d'évaluer positivement la Déclaration universelle des droits de l'homme, proclamée par les Nations Unies le 10 décembre 1948, que Jean-Paul II a qualifiée de véritable « pierre milliaire placée sur la route longue et difficile du genre humain » (...) Universalité et indivisibilité constituent les traits distinctifs des droits de l'homme : ce « sont deux principes de base qui exigent de toute manière d'intégrer les droits humains dans les différentes cultures, et aussi d'approfondir leur caractère juridique afin qu'ils soient pleinement respectés » (...) La très haute valeur du droit à la liberté religieuse est soulignée : « Tous les hommes doivent être soustraits à toute contrainte de la part tant des individus que des groupes sociaux et de quelque pouvoir humain que ce soit, de telle sorte qu'en matière religieuse nul ne soit forcé d'agir contre sa conscience ni empêché d'agir, dans de justes limites, selon sa conscience, en privé comme en public, seul ou associé à d'autres » (...) La tradition chrétienne n'a jamais reconnu le droit à la propriété privée comme absolu ni intouchable : « Au contraire, elle l'a toujours entendu dans le contexte plus vaste du droit commun de tous à utiliser les biens de la création entière: le droit à la propriété privée est subordonné à celui de l'usage commun, à la destination universelle des biens ». Le principe de la destination universelle des biens affirme à la fois la seigneurie pleine et entière de Dieu sur toute réalité et l'exigence que les biens de la création demeurent finalisés et destinés au développement de tout l'homme et de l'humanité tout

entière. (...) L'homme « ne doit jamais tenir les choses qu'il possède légitimement comme n'appartenant qu'à lui, mais les regarder aussi comme communes : en ce sens qu'elles puissent profiter non seulement à lui, mais aussi aux autres ».

L'antipape Benoît XVI dit (Message Urbi et Orbi ; 25 décembre 2005) : Éveille-toi, homme du troisième millénaire ! ... Homme moderne, adulte pourtant parfois faible dans sa pensée et dans sa volonté, laisse-toi prendre par la main par l'Enfant de Bethléem; ne crains pas, aie confiance en Lui ! La force vivifiante de sa lumière t'encourage à t'engager dans l'édification d'un nouvel ordre mondial, fondé sur de justes relations éthiques et économiques. Que son amour guide les peuples et éclaire leur conscience commune d'être une « famille » appelée à construire des relations de confiance et de soutien mutuel. L'humanité unie pourra affronter les problèmes nombreux et préoccupants du moment présent : de la menace terroriste aux conditions d'humiliante pauvreté dans laquelle vivent des millions d'êtres humains, de la prolifération des armes aux pandémies et à la dégradation de l'environnement qui menace l'avenir de la planète.

L'antipape François dit (Laudato si ; 24 mai 2015) : Le principe de subordination de la propriété privée à la destination universelle des biens et, par conséquent, le droit universel à leur usage, est une "règle d'or" du comportement social, et « le premier principe de tout l'ordre éthico-social ». La tradition chrétienne n'a jamais reconnu comme absolu ou intouchable le droit à la propriété privée, et elle a souligné la fonction sociale de toute forme de propriété privée. Saint Jean-Paul II a rappelé avec beaucoup de force cette doctrine en affirmant que « Dieu a donné la terre à tout le genre humain pour qu'elle fasse vivre tous ses membres, sans exclure ni privilégier personne ». Ce sont des paroles denses et fortes. Il a souligné qu'« un type de développement qui ne respecterait pas et n'encouragerait pas les droits humains, personnels et sociaux, économiques et politiques, y compris les droits des nations et des peuples, ne serait pas non plus digne de l'homme ». Avec une grande clarté, il a expliqué que « l'Église défend, certes, le droit à la propriété privée, mais elle enseigne avec non moins de clarté que sur toute propriété pèse toujours une hypothèque sociale, pour que les biens servent à la destination générale que Dieu leur a donnée ». Par conséquent, il a rappelé qu'« il n'est (...) pas permis, parce que cela n'est pas conforme au dessein de Dieu, de gérer ce don d'une manière telle que tous ces bienfaits profitent seulement à quelques-uns ».

L'antipape François dit (Fratelli tutti ; 3 octobre 2020) : Je rappelle que « la tradition chrétienne n'a jamais reconnu comme absolu ou intouchable le droit à la propriété privée, et elle a souligné la fonction sociale de toute forme de propriété privée ». Le principe de l'usage commun des biens créés pour tous est le « premier principe de tout l'ordre éthico-social » ; c'est un droit naturel, originaire et prioritaire. Tous les autres droits concernant les biens nécessaires à l'épanouissement intégral des personnes, y compris celui de la propriété privée et tout autre droit « n'en doivent donc pas entraver, mais bien au contraire faciliter la réalisation », comme l'affirmait saint Paul VI. Le droit à la propriété privée ne peut être considéré que comme un droit naturel secondaire et dérivé du principe de la destination universelle des biens créés ; et cela comporte des conséquences très concrètes qui doivent se refléter sur le fonctionnement de la société. Mais il arrive souvent que les droits secondaires se superposent aux droits prioritaires et originaires en les privant de toute portée pratique.

L'antipape François dit (Fratelli tutti ; 3 octobre 2020) : La vraie réconciliation s'obtient de manière proactive, « en créant une nouvelle société fondée sur le service des autres plus que sur le désir de domination, une société fondée sur le partage avec les autres de ce que l'on possède plus que sur la lutte égoïste de chacun pour accumuler le plus de richesse possible ; une société dans laquelle la valeur d'être ensemble en tant qu'êtres humains prime incontestablement sur l'appartenance à tout autre groupe plus restreint, que ce soit la famille, la nation, le peuple ou la culture ».

Tout comme la judéo-maçonnerie veut détruire le nationalisme, l'antipape Paul VI voudrait voir disparaître la fierté nationale afin que la "solidarité universelle", c'est-à-dire la coalition de toutes les nations en un seul empire universel judéo-maçonnique-diabolique, puisse se créer ! Et François, c'est plus direct : le Nouvel Ordre mondial d'abord, la famille et la patrie ensuite ! Voilà l'hérésie bergoglienne : antipatriotisme, socialisme, écologisme, philosémitisme, judéophilie, noachisme, égalité des religions, fraternité avec les infidèles, universalité du salut et haine de la Tradition catholique !

(L'humanité forme une seule famille, il est vrai, Adam et Ève sont nos parents, et en tant que leurs enfants, nous sommes tous frères et sœurs sur le plan naturel et humain, cependant, sur le plan surnaturel, nous ne devenons frères et sœurs de Jésus-Christ, Notre Aîné et Fils de Dieu, qui est Notre Père céleste, que par le baptême, qui est notre adhésion à la Sainte Église catholique. Ceux qui ne sont pas baptisés ne sont pas frères et sœurs de Jésus-Christ et n'ont pas pour Mère l'Église, Épouse du Christ, ni la Très Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu et de tous les catholiques, qui sont, eux, frères et sœurs de Jésus-Christ. Que François et d'autres antipapes enseignent que les Juifs, les Arabes ou les Noirs sont humainement nos frères n'est pas problématique, c'est une doctrine catholique, et nier cela serait une hérésie. Pie XI, Pie XII et d'autres papes d'heureuse mémoire l'ont clairement enseigné, le Royaume de France n'a jamais professé le contraire. En revanche, l'Église catholique enseigne que le baptême, suivi de la foi, sont les moyens par lesquels les humains doivent passer pour devenir membres de l'Église catholique, donc des enfants de la Très Sainte Famille de Jésus-Christ et êtres les enfants de Dieu. En dehors de l'Église, il n'y a que des étrangers par la foi, avec lesquels nous ne sommes en aucun cas en communion et fraternel. Or, les antipapes enseignent le contraire, ils affirment que les talmudistes et les mahométans sont nos frères, cela est une hérésie évidente et figure parmi les nombreuses raisons pour lesquelles le Royaume de France, avec le soutien de plusieurs prêtres et évêques encore fidèles à la foi catholique, déclare ces hommes antipapes, usurpateurs et hérétiques, hors de l'Église, prélats de la Contre-Église.)

Johan Livernette dit (Une loge maçonnique dirige le Vatican, p. 253-254) : François a un entourage particulièrement suspect. En effet, son conseiller au Vatican n'est autre que le banquier juif irlandais Peter Sutherland. Ce dernier a présidé la firme Goldman Sachs durant dix ans. Il fait partie du comité directeur du cartel pétrolier British Petroleum, de la section européenne de la Commission Trilatérale et a participé à maintes reprises aux conférences Bilderberg. C'est un pont de mondialisme qui est en charge de la commission catholique pour les migrations ! Un immigrationniste promoteur de la société multiculturelle et de l'invasion de l'Europe !

L'antipape François dit (Message à la IVe Rencontre Mondiale des Mouvements Populaires ; 16 octobre 2021) : C'est le devoir des gouvernements d'établir des programmes fiscaux et de redistribution pour que la richesse d'une partie soit partagée avec égalité...

L'antipape François dit (Arènes de la paix ; 18 mai 2024) : Personne n'existe sans les autres, personne ne peut tout faire tout seul. Alors l'autorité dont nous avons besoin est celle qui avant tout est capable de reconnaître ses propres points forts et ses propres limites, et donc de comprendre à qui s'adresser pour obtenir de l'aide et de la collaboration. L'autorité est essentiellement collaborative; sinon, ce sera de l'autoritarisme et de nombreuses maladies en découleront. L'autorité pour construire des processus solides de paix sait en effet valoriser ce qu'il y a de bon en chacun, sait faire confiance, et ainsi permet aux personnes de se sentir elles aussi capables d'apporter une contribution significative. Ce type d'autorité favorise la participation, que l'on reconnaît souvent comme étant insuffisante tant en quantité qu'en qualité. Participation : n'oubliez pas ce mot. Nous travaillons tous, nous participons tous à l'œuvre que nous menons. Une bonne participation que vous décrivez ainsi : « Expression de questions et proposition de réponses collectives à des critiques et

des aspirations, productrice de culture et de nouvelles visions du monde, énergie civile qui rend les individus et les communautés protagonistes de leur propre avenir ». Dans une société ou dans un pays ou dans une ville, même dans une petite entreprise, s'il n'y a pas de participation, les choses ne fonctionnent pas, car nous sommes communauté, nous ne sommes pas solitaires. N'oubliez pas ce mot : participation. C'est important. Un grand défi aujourd'hui est de réveiller chez les jeunes la passion pour la participation. Il y a un petit mot que nous oublions lorsque nous disons : « Je le fais », « J'irai »... Quel est ce petit mot ? Ensemble. Cette force de l'ensemble, telle est la participation. Il faut investir dans les jeunes, dans leur formation, pour transmettre le message que la route vers l'avenir ne peut pas passer seulement à travers l'engagement d'un individu, aussi animé soit-il des meilleures intentions et ayant la préparation nécessaire, mais passe par l'action d'un peuple — le peuple est le protagoniste, n'oublions pas cela —, où chacun fait sa part, chacun selon ses tâches et selon ses capacités. Et je vous poserai une question : dans un peuple, le travail de l'ensemble est-il la somme du travail de chacun ? Seulement cela ? Non, c'est plus ! C'est plus. Un plus un fait trois : c'est le miracle de travailler ensemble.

Mais Pie XII n'a-t-il pas approuvé l'initiative de création de l'Union européenne ?

Pie XII dit (Discours au deuxième congrès de l'Union européenne ; 11 novembre 1948) : Personne, croyons-Nous, ne pourra refuser de souscrire à cette affirmation qu'une Europe unie, pour se maintenir en équilibre et pour aplanir les différends sur son propre continent — sans parler ici de son influence sur la sécurité de la paix universelle —, a besoin de reposer sur une base morale inébranlable. Où la trouver cette base ? Laissons l'histoire répondre : il fut un temps où l'Europe formait, dans son unité, un tout compact et, au milieu de toutes les faiblesses, en dépit de toutes les défaillances humaines, c'était pour elle une force ; elle accomplissait, par cette union, de grandes choses. Or, l'âme de cette unité était la religion, qui imprégnait à fond toute la société de foi chrétienne. Une fois la culture détachée de la religion, l'unité s'est désagrégée. À la longue, poursuivant comme une tache d'huile son progrès lent mais continu, l'irrégion a pénétré de plus en plus la vie publique et c'est à elle, avant tout que ce continent est redevable de ses déchirements, de son malaise et de son inquiétude. Si donc l'Europe veut en sortir, ne lui faut-il pas rétablir, chez elle, le lien entre la religion et la civilisation ? C'est pourquoi Nous avons eu grand plaisir à lire, en tête de la résolution de la Commission culturelle à la suite du Congrès de La Haye en mai dernier, la mention du « commun héritage de civilisation chrétienne ». Pourtant, ce n'est pas encore assez tant qu'on n'ira pas jusqu'à la reconnaissance expresse des droits de Dieu et de sa loi, tout au moins du droit naturel, fond solide sur lequel sont ancrés les droits de l'homme. Isolés de la religion, comment ces droits et toutes les libertés pourront-ils assurer l'unité, l'ordre et la paix ? Et puis, oubliera-t-on encore de recenser parmi les droits de l'homme ceux de la famille, parents et enfants ? L'Europe unie ne peut se bâtir sur une simple idée abstraite. Elle a pour support nécessaire des hommes vivants. Qui seront-ils ? Bien difficilement les anciens dirigeants des vieilles puissances européennes : ils ont disparu ou n'ont plus d'influence. Moins encore les éléments d'une masse telle que Nous l'avons définie dans Notre message de Noël 1944 : la vraie démocratie avec son idéal de saine liberté et égalité n'a pas d'adversaire plus redoutable. Reste donc à nous demander d'où viendra l'appel le plus pressant à l'unité européenne ? Il viendra des hommes aimant sincèrement la paix, des hommes d'ordre et de calme, des hommes qui — tout au moins d'intention et de volonté — ne sont pas encore « déracinés » et qui trouvent dans la vie de famille, honnête et heureuse, le premier objet de leur pensée et de leur joie. Voilà ceux qui porteront sur leurs épaules l'édifice de l'Europe unie. Tant qu'on fermera l'oreille à leur appel, on ne fera rien de durable, rien qui soit à la mesure des crises présentes.

L'Union européenne aurait pu devenir une entité véritablement utile aux peuples d'Europe, une entité juste et chrétienne. Mais elle a préféré se détourner de l'Église pour s'abandonner à la Révolution, se tourner vers la franc-maçonnerie plutôt que vers le catholicisme. Les antipapes n'ont pas, comme Pie XII l'avait fait, rappelé à cette union qu'elle devait devenir

catholique et fidèle à Dieu, gravir l'ascenseur menant au Royaume de Dieu et, par ses œuvres publiques et politiques, renouveler l'Alliance entre Dieu et l'Europe. Non ! Au contraire, les antipapes ont glorifié la Déclaration des droits de l'homme contre les droits de Dieu, cette déclaration révolutionnaire qui a souillé la France, l'Europe et le monde entier. Par leurs glorifications, ils ont montré que cette déclaration — anti-évangile maçonnique — est devenue la maîtresse de la Contre-Église. Et la Contre-Église, à son tour, s'est révélée fidèle servante de Satan, de l'antéchrist et des talmudistes. Voilà la grande pyramide du pouvoir : au sommet, Satan ; au centre, l'antéchrist ; à sa base, les talmudistes et les francs-maçons, parmi lesquels se trouvent les antipapes. C'est cette clique toute entière qui œuvre à la destruction de l'Église catholique.

Pie XII dit (Discours au congrès d'Europe ; 13 juin 1957) : Vous voulez procurer, par les meilleurs moyens possibles, à l'Europe tant de fois déchirée et ensanglantée, une cohésion durable, qui lui permette de continuer sa mission historique. S'il est vrai que le message chrétien fut pour elle comme le ferment déposé dans la pâte, qui la travaille et en fait lever la masse, il n'est pas moins vrai que ce même message reste, aujourd'hui comme hier, la plus précieuse des valeurs dont elle est dépositaire ; il est capable de garder dans leur intégrité et leur vigueur, avec l'idée et l'exercice des libertés fondamentales de la personne humaine, la fonction des sociétés familiale et nationale, et de garantir, dans une communauté supranationale, le respect des différences culturelles, l'esprit de conciliation et de collaboration avec l'acceptation des sacrifices qu'il comporte et les dévouements qu'il appelle. Aucune tâche d'ordre temporel n'arrive à son terme sans en susciter d'autres, sans soulever par sa réalisation même d'autres besoins, d'autres objectifs. Les sociétés humaines restent toujours en devenir, toujours en quête d'une meilleure organisation et souvent ne se survivent qu'en disparaissant et en donnant naissance par là même à des formes de civilisation plus brillantes et plus fécondes. A chacune, le christianisme apporte un élément de croissance et de stabilité ; surtout il dirige leur marche en avant vers un but bien défini et leur donne l'immuable assurance d'une patrie, qui n'est pas de ce monde et qui seule connaîtra l'union parfaite, parce que procédant de la force et de la lumière de Dieu même.

Aujourd'hui, l'ensemble des institutions nationales et internationales a déserté l'Empire de Jésus-Christ pour prêter allégeance au Nouvel Ordre mondial, l'Empire de l'antéchrist, enfant de Satan. Sur la terre, il ne reste plus qu'un royaume fidèle à Son Empereur : le Royaume de France. Allons-nous suivre le grand désarmement des nations, organisé par les Sages de Sion, comme le réclame Paul VI ? Non ! Que devons-nous faire ? Prendre les armes et poursuivre le combat par tous les moyens possibles : des plus modestes aux plus puissants, des plus pacifiques aux plus hostiles ! Et la guerre continuera jusqu'au jour où les prophéties seront accomplies, jusqu'à ce que la terre entière soit chrétienne, ou jusqu'à ce que les trompettes de l'Apocalypse retentissent sur la terre !

L'antipape François dit (Laudato si ; 24 mai 2015) : Le climat est un bien commun, de tous et pour tous. Au niveau global, c'est un système complexe en relation avec beaucoup de conditions essentielles pour la vie humaine. Il existe un consensus scientifique très solide qui indique que nous sommes en présence d'un réchauffement préoccupant du système climatique. Au cours des dernières décennies, ce réchauffement a été accompagné de l'élévation constante du niveau de la mer, et il est en outre difficile de ne pas le mettre en relation avec l'augmentation d'événements météorologiques extrêmes, indépendamment du fait qu'on ne peut pas attribuer une cause scientifiquement déterminable à chaque phénomène particulier. L'humanité est appelée à prendre conscience de la nécessité de réaliser des changements de style de vie, de production et de consommation, pour combattre ce réchauffement... La majorité des habitants de la planète se déclare croyante, et cela devrait inciter les religions à entrer dans un dialogue en vue de la sauvegarde de la nature, de la défense des pauvres, de la construction de réseaux de respect et de fraternité. Un dialogue entre les sciences elles-mêmes est aussi nécessaire parce que chacune a l'habitude de s'enfermer dans les limites de son propre langage, et la spécialisation a

tendance à devenir isolement et absolutisation du savoir de chacun. Cela empêche d'affronter convenablement les problèmes de l'environnement.

L'antipape François dit (Querida Amazonia ; 12 février 2020) : L'équilibre planétaire dépend aussi de la santé de l'Amazonie. Avec le biome du Congo et de Bornéo, elle éblouit par la diversité de ses forêts desquelles dépendent aussi les cycles des pluies, l'équilibre du climat, et une grande variété d'êtres vivants. Elle fonctionne comme un grand filtre à dioxyde de carbone qui aide à éviter le réchauffement de la terre. Son sol est, en grande partie, pauvre en humus ; c'est pourquoi la forêt « pousse, en réalité, sur le sol et non du sol ». Lorsque l'on élimine la forêt, elle n'est pas remplacée car elle fait place à un terrain contenant peu de nutriments qui devient désertique ou pauvre en végétation. Cela est grave car, dans les entrailles de la forêt amazonienne, d'innombrables ressources subsistent qui pourraient être indispensables à la guérison des maladies. Ses poissons, ses fruits, et autres dons surabondants, enrichissent l'alimentation humaine. De plus, dans un écosystème comme l'Amazonie, chaque partie, en raison de son importance, devient indispensable à la conservation de l'ensemble. Les basses terres et la végétation marine ont aussi besoin d'être fertilisées par ce que draine l'Amazonie. Le cri de l'Amazonie parvient à tous car « la conquête et l'exploitation des ressources menacent aujourd'hui la capacité même d'accueil de l'environnement : l'environnement comme "ressource" met en danger l'environnement comme "maison" ». L'intérêt d'un petit nombre d'entreprises puissantes ne devrait pas être mis au-dessus du bien de l'Amazonie et de l'humanité entière.

L'antipape François dit (Laudate Deum ; 4 octobre 2023) : Nous avons beau essayer de les nier, de les cacher, de les dissimuler ou de les relativiser, les signes du changement climatique sont là, toujours plus évidents. Nul ne peut ignorer que nous avons assisté ces dernières années à des phénomènes extrêmes, à de fréquentes périodes de chaleur inhabituelle, à des sécheresses et à d'autres gémissements de la terre qui ne sont que quelques-unes des expressions tangibles d'une maladie silencieuse qui nous affecte tous. Il est vrai que toute catastrophe ne peut être attribuée d'emblée au changement climatique global... l'élévation du niveau des mers et la fonte des glaciers peuvent être facilement perceptibles à une personne au cours de sa vie, et il est probable que dans quelques années de nombreuses populations devront déplacer leurs habitations à cause de ces événements... Certains diagnostics apocalyptiques semblent souvent peu rationnels ou insuffisamment fondés. Cela ne doit pas nous faire ignorer que la possibilité de parvenir à un point critique est réelle.

L'antipape François a beaucoup parlé de la construction de ponts, d'accueillir les immigrés, de soutenir le développement des pays sous-développés, etc. Ce n'est pas mal, au contraire, c'est bien, c'est ce qu'il faut faire (à part si les immigrés et pays sous-développés sont des mahométans et autres infidèles...) Mais l'antipape François, ce rusé, ne parle que de cela. Ses discours sont humanistes et gauchistes, centrés sur l'homme et sa condition terrestre, un discours qui fait l'éloge de la vie d'ici-bas et du monde profane : c'est de la manipulation, de la ruse, un attentat contre les âmes. C'est par des messages de paix que l'on nous fait oublier la guerre à mener ! C'est par des théories de faux savants athées que l'empire invisible judéo-maçonnique et son chien de garde, l'antipape, nous font croire que la terre et le monde courent à leur perte à cause du réchauffement climatique. Pourquoi l'antipape nous en parle-t-il s'il croit en Jésus-Christ ? N'est-il pas censé croire que tout sur terre brûlera ? Or, il craint pour l'environnement : *le loup a montré ses dents, le serpent a répandu son venin !*

L'antipape François dit (Laudato si ; 24 mai 2015) : Les changements du climat provoquent des migrations d'animaux et de végétaux qui ne peuvent pas toujours s'adapter... Quand on analyse l'impact environnemental d'une entreprise, on en considère ordinairement les effets sur le sol, sur l'eau et sur l'air, mais on n'inclut pas toujours une étude soignée de son impact sur la biodiversité, comme si la disparition de certaines espèces

ou de groupes d'animaux... Les routes, les nouvelles cultures, les grillages, les barrages et d'autres constructions prennent progressivement possession des habitats, et parfois les fragmentent de telle manière que les populations d'animaux ne peuvent plus migrer ni se déplacer librement...

Genèse 1, 26-28 : Faisons un homme à notre image et à notre ressemblance : et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les volatiles du ciel, et sur les bêtes, et sur toute la terre et sur tous les reptiles qui se meuvent sur la terre. Et Dieu créa l'homme à son image : c'est à l'image de Dieu qu'il le créa : il les créa mâle et femelle. Et Dieu les bénit et leur dit : multipliez-vous ; remplissez la terre et assujettissez-la, et dominez sur les poissons de la mer, sur les volatiles du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre.

Genèse 9, 1-3 : Dieu bénit Noé et ses fils, et il leur dit : Croissez, multipliez vous, et remplissez la terre. Soyez la terreur et l'épouvante de tous les animaux de la terre, de tous les oiseaux du ciel et de tout ce qui se meut sur la terre ; tous les poissons de la mer ont été mis entre vos mains. Tout ce qui se meut et vit sera votre nourriture : de même que les légumes verts, je vous ai donné toutes ces choses.

Conclusion : la mission de l'Église est de sauver des âmes, pas des animaux !

(Certains pourraient dire : « Nous n'en avons rien à faire qu'il ait parlé des animaux, nous voulons savoir ce qu'il a dit d'hérétique, nous ! » Soyez satisfaits : il vous est présenté deux œuvres extrêmement détaillées montrant presque toutes les hérésies conciliaires. Néanmoins, si je présente ce que l'antipape a dit à propos des animaux, de l'environnement, etc., c'est pour vous montrer à quel point il est terrestre dans ses propos, afin que les catholiques pensent à leurs intérêts terrestres, la vie sur terre, plutôt qu'aux intérêts célestes, la vie dans le Royaume de Dieu.)

Le jugement que les antipapes François et Léon XIV portent contre ceux qui refusent de trahir la vérité :

« "Beaucoup de jeunes vivent dans des contextes de guerre et subissent la violence sous une innombrable variété de formes : enlèvements, extorsions, criminalité organisée, traite d'êtres humains, esclavage et exploitation sexuelle, viols de guerre, etc. D'autres jeunes, à cause de leur foi, ont du mal à trouver un emploi dans leur société et subissent différents types de persécutions, pouvant aller jusqu'à la mort. Nombreux sont les jeunes qui, par contrainte ou par manque d'alternatives, vivent en perpétrant des crimes et des violences : enfants soldats, bandes armées et criminelles, terrorisme, etc. Cette violence brise beaucoup de jeunes vies. Les abus et les dépendances, tout comme la violence et les déviations, figurent parmi les raisons qui conduisent les jeunes en prison, avec une incidence particulière dans certaines groupes ethniques et sociaux." De nombreux jeunes sont endoctrinés, instrumentalisés et utilisés comme chair à canon ou comme une force de choc pour détruire, intimider ou ridiculiser les autres. Et le pire, c'est que beaucoup deviennent individualistes, ennemis et méfiants envers tout le monde, si bien qu'ils deviennent la proie facile d'offres déshumanisantes et de plans destructeurs qu'élaborent des groupes politiques ou des pouvoirs économiques. » (Christus vivit ; 25 mars 2019)

« Aujourd'hui encore, les vaines et fausses idoles, qui déshonorent le nom du Très-Haut, ne manquent pas. Ce sont celles du pouvoir et de l'argent qui prévalent sur la dignité de l'homme, de l'indifférence qui détourne le regard, des manipulations qui instrumentalisent la religion en en faisant une question de suprématie ou en la réduisant à l'insignifiance. Ce sont encore l'oubli du passé, l'ignorance qui justifie tout, la colère et la haine. Soyons unis – je le répète – dans la condamnation de toute violence, de toute forme d'antisémitisme, et dans notre engagement pour que l'image de Dieu, dans chaque créature humaine, ne soit pas profanée... Et si la synagogue de ce lieu a été démolie, la communauté est encore

présente. Elle est vivante et ouverte au dialogue. Ici, nos histoires se rencontrent de nouveau. Ici, ensemble, nous affirmons devant Dieu la volonté de persévérer sur le chemin du rapprochement et de l'amitié... Selon le Talmud, qui détruit un seul homme détruit le monde entier, et qui sauve un seul homme sauve le monde entier. » (Rencontre avec la communauté juive de Bratislava ; 13 septembre 2021)

« Chers jeunes, continuez à être des signes d'espérance, celle qui ne déçoit pas, enracinée dans l'amour du Christ. Être des signes du Christ signifie être ses témoins, annonciateurs de l'Évangile, précisément autour de cette mer d'où sont partis les premiers disciples. L'horizon du croyant n'est pas celui des murs et des barbelés, mais celui de l'accueil réciproque. C'est ainsi que le patrimoine spirituel des grandes traditions religieuses nées en Méditerranée peut continuer à être un ferment vivant dans cette région et au-delà, source de paix, d'ouverture à l'autre, de fraternité, du soin de la création. Ces mêmes religions ont été et sont parfois encore instrumentalisées pour justifier la violence et la lutte armée : nous devons réfuter par notre vie ces formes de blasphème qui obscurcissent le Saint Nom de Dieu. C'est pourquoi, avec l'action, cultivez la prière et la spiritualité comme sources de paix et langages de rencontre entre les traditions et les cultures. » (Discours au Conseil des Jeunes de la Méditerranée ; 5 septembre 2025)

« Le monde a soif de paix : il a besoin d'une véritable et solide ère de réconciliation, qui mette fin à la prévarication, à l'étalage de la force et à l'indifférence envers le droit. Assez des guerres, avec leurs douloureux cortèges de morts, de destructions, d'exilés ! Aujourd'hui, ensemble, nous manifestons non seulement notre ferme volonté de paix, mais aussi la conscience que la prière est une grande force de réconciliation. Celui qui ne prie pas abuse de la religion, même pour tuer. La prière est un mouvement de l'esprit, une ouverture du cœur. Pas de paroles criées, de comportements ostentatoires, de slogans religieux utilisés contre les créatures de Dieu. Nous avons foi en la prière qui change l'histoire des peuples. Que les lieux de prière soient des tentes de la rencontre, des sanctuaires de réconciliation, des oasis de paix. » (Rencontre internationale pour la paix ; 28 octobre 2025)

Selon les antipapes Bergoglio et Prévost, les Croisés eurent tort lorsque, aux pieux cris de « Deus lo vult ! », ils massacrèrent les mahométans : « ... on entend derrière les collines retentir un cri immense : Deus lo vult ! De nouvelles bannières féodales apparaissent sur les hauteurs. C'était Godefroy, suivi de quarante mille hommes de troupes... rien ne pouvait arrêter l'impétuosité des soldats de Godefroy. Témoins des désastres de leurs frères, animés par les exhortations des prêtres, excités par les cris de vengeance, ils brûlent de laver dans le sang des infidèles la honte momentanée du nom chrétien. » (Alphonse Vétault). De même, Saint Bernard de Clairvaux eut tort de confirmer les actes des Croisés et de les avoir motivés, De Laude novae militiae : « Le chrétien se fait gloire de la mort d'un païen, parce que le Christ lui-même en est glorifié ». Non ! Ces croisés n'ont fait que répondre à l'appel du Pape Urbain II et ont glorifié le Christ en tuant les païens ; Saint Bernard de Clairvaux n'a point dit là un mensonge ou une erreur ! Marchez donc sur les pas des Croisés plutôt que sur les pas des hippies antipapaux !

(As-tu compris, ô catholique qui aime la vérité et hait le mensonge ? Tu es un criminel, comme les jihadistes et les SS. Tu n'es pas un Croisé, tu n'es pas un soldat de Jésus-Christ : tu es le soldat de l'argent sous couvert de catholicisme. Tu n'es que le rouage d'une machine économique qui se sert de toi pour se faire du fric. Tu es un ignorant. Or, au contraire, c'est la connaissance qui nous empêche de tomber dans l'ignorance et le pacifisme. Nous sommes les soldats de la vérité : nous acceptons tout ce qui est vrai et rejetons tout ce qui est faux. L'objectif de nos ennemis est de décrédibiliser notre combat : me faire passer pour un homme d'affaires dans l'ombre qui ne chercherait que le pouvoir et l'argent, et vous faire passer, vous, ô soldats, pour des ignorants persuadés de défendre une cause juste, alors que vous ne serviriez que les intérêts capitalistes de leur chef. Ne tombez donc pas dans

leur piège ! Les fidèles de Bergoglio diront toujours de nous : « Vous êtes les soldats du diable, des antéchrists, des faux apôtres, des loups affamés, des hérétiques, des schismatiques, des vendeurs de mort et de destruction. » Et nous leur répondrons : « Lorsque nous sommes nés, nous n'étions ni riches ni nombreux, à l'image des Apôtres. Et nous avons toujours, sans hésiter, sacrifié le peu que nous avons au nom du Seigneur. Vous pouvez nous calomnier, mais le Seigneur est notre témoin. Nous sommes un peuple de sacrifices. Nous sacrifions sans cesse nos fortunes et nos vies au nom du Seigneur Tout-Puissant, qui témoigne en faveur des justes ! » Les antipapes conciliaires ont unanimement professé que le recours aux armes devait cesser et que les Croisades ne devaient plus être enseignées comme étant justes ; pourtant, la doctrine catholique n'a jamais proscrit la guerre, mais a toujours reconnu que, lorsque les circonstances l'exigent, elle est un devoir. De plus, les prophéties qui vous ont été présentées dans un des précédents chapitres annoncent une ultime bataille opposant les derniers chrétiens à l'antéchrist, combat au cours duquel les fidèles recevront l'assistance de Dieu Tout-Puissant et de Ses Anges, et dont ils sortiront victorieux. Ainsi, la guerre juste est légitime, et nous savons prophétiquement que c'est par la guerre que l'antéchrist et ses armées seront vaincus.)

Demande de pardon de l'antipape Jean-Paul II pour l'Inquisition et les croisades :

L'antipape Jean-Paul II dit (Tertio Millennio Adveniente ; 10 novembre 1994) : Il y a un autre chapitre douloureux sur lequel les fils de l'Église ne peuvent pas ne pas revenir en esprit de repentir : le consentement donné, surtout en certains siècles, à des méthodes d'intolérance et même de violence dans le service de la vérité.

L'antipape Jean-Paul II dit (Discours aux participants du Symposium international sur l'étude de l'Inquisition ; 31 octobre 1998) : Le problème de l'Inquisition appartient à une période troublée de l'histoire de l'Église, que j'ai invité les chrétiens à revisiter avec un esprit ouvert. Comme je l'ai écrit dans la Lettre apostolique Tertio millennio adveniente : "Un autre chapitre douloureux de l'histoire auquel les fils et les filles de l'Église doivent revenir avec un esprit de repentance est celui de le consentement donné, surtout en certains siècles, à l'intolérance et même à l'usage de la violence au service de la vérité".

L'antipape Jean-Paul II dit (Homélie pour la Journée du pardon ; 12 mars 2000) : Pardonnons et demandons pardon ! Tandis que nous rendons grâces à Dieu qui, dans son amour miséricordieux, a suscité dans l'Église une récolte merveilleuse de sainteté, d'ardeur missionnaire, de dévouement total au Christ et au prochain, nous ne pouvons manquer de reconnaître les infidélités à l'Évangile qu'ont commises certains de nos frères, en particulier au cours du second millénaire. Demandons pardon pour les divisions qui sont intervenues parmi les chrétiens, pour la violence à laquelle certains d'entre eux ont eu recours dans le service à la vérité, et pour les attitudes de méfiance et d'hostilité adoptées parfois à l'égard des fidèles des autres religions.

L'antipape Jean-Paul II dit (Angélus pour la Journée du Pardon ; 12 mars 2000) : Pardonnés et disposés à pardonner, les chrétiens entrent dans le troisième millénaire en tant que témoins plus crédibles de l'espérance. Après des siècles marqués par les violences et les destructions et après ce dernier siècle, ô combien dramatique, l'Église offre à l'humanité en chemin sur le seuil du troisième millénaire, l'Évangile du pardon et de la réconciliation, comme présumé pour édifier une paix authentique.

L'antipape Jean-Paul II dit (Prière universelle : confession des fautes et demande de pardon ; 12 mars 2000) : Prions pour que la reconnaissance des péchés qui ont rompu l'unité du Corps du Christ et blessé la charité fraternelle aplanisse la route vers la réconciliation et la communion de tous les chrétiens... ils se sont opposés et divisés, ils se sont condamnés mutuellement et ont combattu les uns contre les autres... Prions pour que, dans le souvenir des souffrances endurées au cours de l'histoire par le peuple d'Israël, les chrétiens sachent

reconnaître les péchés commis par nombre des leurs contre le peuple de l'alliance et des bénédictions, et ainsi purifier leur cœur... Prions pour que, dans la contemplation de Jésus, notre Seigneur et notre Paix, les chrétiens sachent se repentir des paroles et des comportements qui leur ont parfois été suggérés par l'orgueil, par la haine, par la volonté de dominer les autres, par l'inimitié envers les adeptes d'autres religions...

L'antipape Jean-Paul dit (Bénédiction et envoi ; 12 mars 2000) : Jamais plus de recours à la logique de la violence ; Jamais plus de discriminations, d'exclusions, d'oppressions...

L'antipape Jean-Paul II dit (Lettre au Cardinal Roger Etchegaray ; 15 juin 2004) : L'institution de l'Inquisition a été abolie. Comme j'ai eu l'occasion de le dire aux participants au Symposium, les fils de l'Église ne peuvent manquer de revenir dans un esprit de repentir sur "le consentement donné, surtout en certains siècles, à des méthodes d'intolérance et même de violence dans le service de la vérité" Bien sûr, cet esprit de repentir comporte la ferme intention de rechercher à l'avenir les voies du témoignage évangélique à rendre à la vérité. Le 12 mars 2000, à l'occasion de la Célébration liturgique qui a marqué la Journée du Pardon, il a été demandé pardon pour les erreurs commises au service de la vérité à travers le recours à des méthodes non évangéliques. C'est en imitant son Seigneur, doux et humble de cœur, que l'Église doit accomplir ce service. La prière que j'ai adressée alors à Dieu contient les motifs d'une demande de pardon qui vaut tant pour les drames liés l'inquisition que pour les blessures de la mémoire qui en sont la conséquence.

Commission Théologique Internationale (Mémoire et réconciliation : L'Église et les fautes du passé) : Non seulement Jean-Paul II ravive le regret pour les « souvenirs douloureux » qui scandent l'histoire des divisions entre chrétiens, comme l'avaient fait Paul VI et le concile Vatican II, mais il étend aussi la richesse du pardon à une multitude de faits historiques dans lesquels l'Église ou des groupes particuliers de chrétiens ont été impliqués à des titres divers. Dans la Lettre apostolique Tertio millennio adveniente, le pape souhaite que le Jubilé de l'An 2000 soit l'occasion de purifier la mémoire de l'Église de « toutes les formes de contre-témoignage et de scandale » qui se sont succédé au cours du millénaire passé. L'Église est invitée à « prendre en charge, avec une conscience plus vive, le péché de ses fils ». Elle « reconnaît comme siens ses fils pécheurs » et elle les incite à se purifier, par le repentir, des erreurs, des infidélités, des incohérences, des lenteurs. La responsabilité des chrétiens dans les maux de notre temps est également évoquée, même si l'accent est surtout mis sur la solidarité de l'Église d'aujourd'hui avec les fautes du passé, dont certaines sont explicitement mentionnées, comme la division entre chrétiens ou « les méthodes de violence et d'intolérance » utilisées dans le passé pour évangéliser... On voit ainsi se profiler diverses interrogations : la conscience actuelle peut-elle se charger d'une faute liée à des phénomènes historiques singuliers, comme les croisades ou l'Inquisition ? (...) Étant donné que l'histoire de l'humanité est remplie de violences, de génocides, de violations des droits de l'homme et des peuples, d'exploitation des faibles et de divinisation des puissants, l'histoire des diverses religions est également entachée d'intolérance, de superstition, de connivence avec les pouvoirs injustes et de négation de la dignité et de la liberté des consciences. Les chrétiens n'ont pas été une exception... Purifier la mémoire signifie éliminer de la conscience personnelle et collective toutes les formes de ressentiment et de violence laissées par l'héritage du passé, sur la base d'un nouveau et rigoureux jugement historico-théologique, lui-même fondement d'un comportement moral renouvelé. Cela advient toutes les fois que l'on réussit à attribuer à des actes historiques passés une qualité différente impliquant une nouvelle incidence sur le présent. Son but est de promouvoir la réconciliation dans la vérité, la justice et la charité entre les êtres humains, en particulier entre l'Église et les différentes communautés religieuses, culturelles ou civiles avec lesquelles elle est en relation... La mémoire de la division et de l'opposition est purifiée et remplacée par une mémoire réconciliée.

Pour revenir sur le sujet de l'immigration, voici une ville considérée comme un « modèle d'intégration » par l'antipape François :

L'antipape François dit (Voyage apostolique à Marseille ; 22 septembre 2023) : Aujourd'hui, Marseille, caractérisée par un riche pluralisme religieux diversifié, se trouve elle aussi à un carrefour : rencontre ou confrontation. Et je vous remercie tous, vous qui êtes sur le chemin de la rencontre : merci pour votre engagement solidaire et concret en faveur de la promotion humaine et de l'intégration. Marseille est un modèle d'intégration. Il est beau qu'ici, avec diverses réalités qui travaillent avec les migrants, il existe Marseille-Espérance, une instance de dialogue interreligieux qui promeut la fraternité et la coexistence pacifique. Nous nous tournons vers les pionniers et les témoins du dialogue, comme Jules Isaac qui a vécu à proximité et dont on a récemment commémoré le 60ème anniversaire de la mort. Vous êtes le Marseille de l'avenir. Avancez sans vous décourager, afin que cette ville soit pour la France, pour l'Europe et pour le monde une mosaïque d'espérance. En guise de vœu, je voudrais enfin citer quelques mots que David Sassoli a prononcés à Bari, à l'occasion d'une précédente rencontre sur la Méditerranée : « À Bagdad, dans la Maison de la Sagesse du Calife Al Ma'mun, juifs, chrétiens et musulmans se retrouvaient pour lire les livres sacrés et les philosophes grecs. Aujourd'hui, nous ressentons tous, croyants et laïcs, le besoin de reconstruire cette maison pour continuer ensemble à combattre les idoles, à abattre les murs, à construire des ponts et à donner corps à un nouvel humanisme. Regarder notre époque en profondeur et l'aimer plus encore quand elle est difficile à aimer, je crois que c'est la graine semée en ces journées si soucieuses de notre destin. Il faut cesser d'avoir peur des problèmes que la Méditerranée nous pose ! (...) Pour l'Union européenne et pour nous tous, notre survie en dépend »

L'antipape François dit (Voyage apostolique à Marseille ; 23 septembre 2023) : La ville de Marseille est très ancienne. Fondée par des navigateurs grecs venus d'Asie Mineure, le mythe la fait remonter à une histoire d'amour entre un marin émigré et une princesse locale. Elle présente dès ses origines un caractère composite et cosmopolite : elle accueille les richesses de la mer et donne une patrie à ceux qui n'en ont plus... Une marée de peuples a fait de cette ville une mosaïque d'espérance, avec sa grande tradition multiethnique et multiculturelle, représentée par plus de 60 consulats présents sur son territoire... Frères et sœurs, sur la mer actuelle des conflits, nous sommes ici pour valoriser la contribution de la Méditerranée, afin qu'elle redevienne un laboratoire de paix. Car telle est sa vocation : être un lieu où des pays et des réalités différentes se rencontrent sur la base de l'humanité que nous partageons tous, et non d'idéologies qui opposent. Oui, la Méditerranée exprime une pensée qui n'est pas uniforme ni idéologique, mais polyédrique et adhérente à la réalité ; une pensée vitale, ouverte et conciliante : une pensée communautaire, c'est le mot. Comme nous avons besoin de cela dans les circonstances actuelles où des nationalismes archaïques et belliqueux veulent faire disparaître le rêve de la communauté des nations ! Mais - rappelons-le - avec les armes on fait la guerre, pas la paix, et avec l'avidité du pouvoir on retourne toujours au passé, on ne construit pas l'avenir... Marseille est depuis des siècles une porte grand-ouverte sur la mer, sur la France et sur l'Europe. C'est d'ici que beaucoup sont partis chercher du travail et un avenir à l'étranger, c'est d'ici que beaucoup ont franchi la porte du continent avec des bagages chargés d'espérance. Marseille a un grand port et elle est une grande porte qui ne peut être fermée. Plusieurs ports méditerranéens, en revanche, se sont fermés. Et deux mots ont résonné, alimentant la peur des gens : "invasion" et "urgence". Et on ferme les ports. Mais ceux qui risquent leur vie en mer n'envahissent pas, ils cherchent hospitalité, ils cherchent la vie.

(Ô Frères de Marseille, il vous est particulièrement commandé de vous attaquer aux vagues d'immigrés qui affluent sur votre ville ; vous devez, plus que tous, causer la perte de ces infidèles et des apostats qui les secourent de la mer, qui est la grande vengeresse de Dieu, qui noie tous ceux qui ignorent ou combattent Sa Loi. Amos 3, 6 : « Arrive-t-il un malheur dans une ville, sans que le Seigneur en soit l'auteur ? », Isaïe 51, 15 : « Je suis le Seigneur

ton Dieu, qui agite la mer et ses flots se soulèvent ; le Seigneur des armées est mon nom. » S'ils se noient, c'est que le Seigneur a une vengeance à accomplir contre eux et les fait couler ; combattez donc ceux qui empêchent la vengeance de Dieu s'accomplir : les associations d'aide aux immigrés. Car l'avenir qui se bâtit aujourd'hui à Marseille se définit en trois mots : décatholisation, grand remplacement, criminalité. Mais si, parmi ces immigrés qui débarquent en France, se trouvent des hommes fiables et soumis à Dieu, qui écoutent et suivent notre enseignement, considérez-les comme des frères et ne leur donnez pas une raison de vous haïr ; montrez-leur de l'affection fraternelle et aidez-les afin qu'ils soient parmi nous et qu'ils puissent, eux aussi, sauver leurs âmes : aime ton prochain, qu'il soit blanc ou noir, tant qu'il aime Dieu et qu'il se soumet à Sa Loi.)

L'antipape François dit (Conférence de presse au vol du retour ; 23 septembre 2023) : Dans certains pays, il y a des villages vides ! Je pense au cas concret que je connais : il y a un petit village où vivent moins de vingt personnes âgées et rien de plus ! S'il vous plaît, que ces villages fassent un effort d'intégration. Nous avons besoin de main-d'œuvre, l'Europe en a besoin !

(Mépris des anciens, des campagnes et des immigrés eux-mêmes, après tout, ils ne sont qu'une « main-d'œuvre » ... C'est pas moi qui le dis, c'est l'antipape.)

L'antipape négationne les miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ :

L'antipape François dit (Angélus ; 2 juin 2013) : Voici le miracle : plus qu'une multiplication c'est un partage, animé par la foi et par la prière. Ils mangèrent tous et il en resta : c'est le signe de Jésus, pain de Dieu pour l'humanité. Les disciples virent cela, mais ils ne comprirent pas bien le message. Ils furent pris, comme la foule, par l'enthousiasme du succès.

L'antipape François dit (Angélus ; 3 août 2014) : En ce dimanche, l'Évangile nous présente le miracle de la multiplication des pains et des poissons... Dans cet événement, nous pouvons saisir trois messages. Le premier est la compassion... Le deuxième message est le partage... Compassion, partage. Et le troisième message : le prodige des pains annonce l'Eucharistie... Qui va à l'Eucharistie sans avoir de compassion pour les personnes dans le besoin et sans partager, n'est pas en accord avec Jésus.

L'antipape François dit (Angélus ; 25 juillet 2021) : Le vrai miracle n'est pas la multiplication qui produit de l'orgueil et du pouvoir, mais la division, le partage, qui fait croître l'amour et permet à Dieu d'accomplir des miracles. Essayons de partager davantage, essayons cette route que Jésus nous enseigne... Aujourd'hui aussi la multiplication des biens ne résout pas les problèmes sans un partage juste.

L'antipape François rationalise le miracle de la multiplication des pains de Notre-Seigneur Jésus-Christ à simple partage. Face à quelque chose d'extraordinaire, il est obligé de donner un sens à cela et une interprétation erronée. Il rationalise le récit évangélique par la logique humaine avec cet agenda humaniste, et c'est mauvais, c'est dangereux, car ça tue le côté merveilleux de l'Évangile. La lecture et la méditation de l'Évangile nous laissent dans l'émerveillement, mais avec une interprétation rationaliste comme celle de François, finalement vous interprétez ce miracle comme un acte politique et militant de Jésus-Christ appelant au partage. Cela ne veut pas dire que partager n'est pas bien, mais le Christ n'a pas enseigné ça. Tout le monde sait que partager c'est bien. Le sens premier du miracle est donc le miracle !

Et sachez que Léon XIV est tout autant négateur :

(Il s'exprime à ce moment-là sur Marc 7, 31-37 où Jésus-Christ a miraculeusement guéri un homme sourd et muet.)

L'antipape Léon XIV dit (Angélus ; 30 juillet 2025) : Tout comme cela pourrait nous arriver aujourd'hui, cet homme a peut-être décidé de ne plus parler parce qu'il ne se sentait pas compris, et de devenir muet parce qu'il était resté déçu et blessé par ce qu'il avait entendu... Jésus lui offre tout d'abord une proximité silencieuse, à travers des gestes qui expriment une rencontre profonde : il touche les oreilles et la langue de cet homme (cf. v. 33b). Jésus n'utilise pas beaucoup de mots, il dit la seule chose qui lui est nécessaire à ce moment-là : « Ouvre-toi ! » (v. 34). Marc Rapporte le mot en araméen "effatà", presque pour nous en faire ressentir "en direct" le son et le souffle. Ce mot, simple et magnifique, contient l'invitation que Jésus adresse à cet homme qui a cessé d'écouter et de parler. C'est comme si Jésus lui disait : « Ouvre-toi à ce monde qui t'effraie ! Ouvre-toi aux relations qui t'ont déçu ! Ouvre-toi à la vie que tu as renoncé à affronter ! ». Se fermer n'est en effet jamais une solution. Après sa rencontre avec Jésus, cette personne non seulement recommence à parler, mais elle le fait « correctement » (v. 35). Cet adverbe inséré par l'évangéliste semble vouloir nous en dire davantage sur les raisons de son silence. Peut-être cet homme avait-il cessé de parler parce qu'il avait l'impression de mal s'exprimer, peut-être ne se sentait-il pas à la hauteur. Tous, nous faisons l'expérience d'être mal compris et de ne pas nous sentir compris...

Voilà donc l'interprétation de Léon XIV : ce n'était pas un miracle, ou peut-être, mais ce n'est pas important. L'important dans tout ça est la signification profonde de ce passage. Cet homme était introverti, timide et fragile. Voilà le véritable sens de ces versets. Et l'eau sur laquelle Notre-Seigneur a marché : en fait, il y avait un tapis sur l'eau, ou en fait c'est qu'il marchait sur le bord de l'eau. Et bientôt nous dirons, comme les talmudistes, que les miracles du Christ ne sont pas des miracles, mais que c'est de la sorcellerie et de la magie, et qu'il a été justement condamné pour cela. Et bientôt, comme les mahométans, nous dirons du Christ qu'il n'a pas été crucifié, mais qu'il y avait un faux-semblant sur la croix ! Et autant que l'hérésie et la diabolicité, voilà chez François et Léon XIV la mollesse et la tiédeur. L'Église est bienveillante, mais sa mission n'est pas humaine, elle est divine. Ses affaires sont terrestres mais ses intérêts célestes. François est surnommé « le pape des pauvres ». François et Léon XIV ont souvent prêché à aider les pauvres et construire des ponts, prêchant cela plus que tout le reste, alors que la mission de l'Église est de sauver des âmes. Les gens peuvent bien souffrir sur terre, c'est grave, mais beaucoup moins grave que de souffrir en enfer pour l'éternité. Ces deux rusés, François et Léon XIV, font cela pour concentrer les moyens du Vatican et les fidèles sur les intérêts terrestres que sont aider les pauvres et construire des ponts, etc., pour faire oublier l'intérêt céleste que de guider les âmes dans la droiture du dogme catholique. Ne tombez donc pas dans ce piège qu'ils vous ont tendu. Notre récompense n'est pas sur terre et dans ses biens temporels, mais dans les Cieux : c'est là-bas que nous gagnerons des biens éternels !

(Évidemment, il faut parler des pauvres et adresser des discours aux fortunés afin qu'ils fassent aumône de leur superflu. Mais il ne faut pas non plus en parler à chaque discours comme le font ces satanés antipapes. Honnêtement, j'ai l'impression que plus nous en parlons, moins les gens s'en soucient et plus la pauvreté dans le monde, qu'elle soit en Europe, en Afrique ou ailleurs, se banalise simplement. Ce que font les antipapes n'est donc pas fructueux, c'est l'effet inverse qui se produit partout dans le monde.)

Nul ne peut leur donner d'excuses, les francs-maçons eux-mêmes félicitent publiquement les travaux des antipapes :

Le franc-maçon Yves Marsaudon dit (L'Œcuménisme vu par un franc-maçon de tradition) : À la Mémoire de Angelo Roncalli... Pape sous le nom de Jean XXIII qui a daigné nous accorder Sa Bénédiction, Sa Compréhension, et sa Protection... Il est un fait certain, c'est que Vatican II surtout depuis la fin de la deuxième session et l'annonce du voyage de Paul VI en Palestine, sera un des grands événements de notre époque. Ceci dit, cet événement

peut-il intéresser la Franc-Maçonnerie de tradition, et dans quelle mesure ? Nous nous souvenons qu'avant la guerre, un journal d'extrême droite ajoutait à son titre, en manière de justification ; « Tout ce qui est national est nôtre » (...) Et bien nous, Francs-Maçons ne pouvons nous désintéresser de ce qui se passe à l'échelle mondiale, et c'est à juste titre que nous pouvons déclarer : « Tout ce qui est universel est nôtre » (...) Nous ne saurions donc nous désintéresser d'un mouvement aussi important que l'Œcuménisme qui peut demain signifier l'union de neuf cent millions de Chrétiens et constituer une étape importante vers l'union de tous les humains, but suprême de la Franc-Maçonnerie... La question des relations avec le Judaïsme est posée... C'est donc vers un Universalisme de plus en plus vaste que les Évêques semblent se diriger... S'il existe encore quelques îlots pas trop éloignés, en pensée, de l'époque l'Inquisition, ils seront forcément noyés dans la marée montante de l'Œcuménisme et du libéralisme dont une des conséquences les plus tangibles sera l'abaissement des barrières spirituelles qui divisent encore le monde. De tout cœur, nous souhaitons la réussite de la Révolution de Jean XXIII.

Le franc-maçon Yves Marsaudon dit (L'Œcuménisme vu par un franc-maçon de tradition) : La mort d'un saint... La terrible agonie, les souffrances dignement acceptées par Jean XXIII tinrent le monde entier dans l'angoisse pendant des jours... Monsieur Nikita Khrouchtchev, des prêtres Bouddhistes, des Chefs d'État Musulmans, le Gouvernement d'Israël, donnèrent véritablement une impression d'universelle douleur... Notre ami, Louis Doignon, Grand Maître de la Grande Loge de France (Rite Écossais) exprima les condoléances de son Obédience lorsqu'il fut interviewé par un représentant de l'Agence France-Presse. Le Grand Maître de la Grande Loge Nationale Française (Rite d'York) fit part au Vatican du chagrin de son organisation et des sentiments exprimés par ses membres au cours de « Réunions de Prières » tenues dans leur Temple à Neuilly-sur-Seine. M. Jacques Duclos, Secrétaire Général du Parti Communiste Français, parla à la Télévision en des termes qui n'avaient rien de commun avec la terminologie politique habituelle. Ce fut d'une voix calme, pondérée et vraiment attristée qu'il dit la peine ressentie par les membres de son Parti. Le Grand Rabbin de France, Kaplan, le pasteur Boegner, subirent durement la disparition de cette âme d'élite.

Le franc-maçon Yves Marsaudon dit (L'Œcuménisme vu par un franc-maçon de tradition) : Si le Christianisme veut survivre et se défendre, il n'y a qu'une voie possible, c'est l'Unité. Mais pour parvenir à cette Unité, peut-on vraiment espérer qu'elle soit dogmatique et disciplinaire, ou que, toujours selon le Cardinal Bêa, on procède par étapes et que l'on se contente de compréhension mutuelle et surtout d'un esprit de Charité ? Nous, Francs-Maçons, dirions : Tolérance.

(Avant le Concile Vatican II, l'Église catholique exigeait le retour des dissidents — hérétiques, schismatiques, apostats, etc. — sous peine d'excommunication ou même de condamnation à mort. Mais le Concile Vatican II a prêché, et son « clergé » continue de prêcher, que chaque religion est un chemin vers Dieu et que le chemin vers l'Unité passe par l'Universalité : la fraternité universelle, le vivre-ensemble et la tolérance. Or, comme nous l'avons vu plus tôt, nous sommes un peuple intolérant, prêt à mourir en martyr par les pires sévices possibles afin de garder notre foi intacte et inviolée.)

Du El informador ; 4 juin 1963 : La Grande Loge d'Occident mexicaine des Maçons Libres et Acceptés, à l'occasion de la mort de Jean XXIII, fait part de sa tristesse pour la disparition de ce grand homme qui révolutionna les idées, les pensées et les formes de la liturgie catholique romaine. Ses encycliques Mater et Magistra et Pacem in Terris ont révolutionné les concepts favorisant les droits de l'homme et la liberté. L'humanité a perdu un grand homme, et nous, les franc-maçons, reconnaissons ses principes élevés, son humanitarisme, et qu'il fut un grand libéral.

Communiqué de la Grande Loge d'Espagne : Il y a 300 ans, la naissance de la franc-maçonnerie moderne a eu lieu. Le grand principe de cette école initiatique n'a pas changé en trois siècles : la construction d'une fraternité universelle où les êtres humains s'appellent frères au-delà de leurs croyances spécifiques, de leurs idéologies, de la couleur de leur peau, de leur extraction sociale, de leur langue, de leur culture ou de leur nationalité. Ce rêve fraternel est entré en collision avec le fondamentalisme religieux ce qui, dans le cas de l'Église catholique, a conduit à des textes très durs condamnant la tolérance de la franc-maçonnerie au XIXe siècle. La dernière encyclique du pape François démontre à quel point l'Église catholique actuelle est éloignée de ses anciennes positions. Dans "Fratelli Tutti", le Pape embrasse la Fraternité Universelle, le grand principe de la Franc-Maçonnerie Moderne.

Communiqué du Grand Orient d'Italie sur le décès de François, « Papa Bergoglio. Il Grande Oriente d'Italia lo ricorda » : Dans sa dernière encyclique "Fratelli tutti", publiée le 3 octobre, le pape François a exprimé ouvertement et d'une manière absolument nouvelle une idée de fraternité universelle, comme un lien qui unit tous les êtres humains, au-delà de leur foi, de leur idéologie, de leur couleur de peau, de leur origine sociale, langue, culture et nation. C'est une pensée qui se rapproche des idéaux qui constituent les fondements mêmes de la franc-maçonnerie depuis ses origines. Depuis plus de 300 ans, le principe de Fraternité est écrit de manière indélébile dans le trinôme maçonnique placé à l'Est dans les temples avec ceux de Liberté et d'Égalité. Et, la réalisation d'une Fraternité universelle a été la grande mission et le grand rêve de la franc-maçonnerie depuis ses origines...

Luciano Romoli, Grand Maître de la Grande Loge d'Italie, a communiqué le 22 avril 2025 : En ce moment de deuil, notre Communion entend rendre hommage à la vision du Pape François. Dont le travail se caractérise par une profonde résonance avec les principes de Franc-maçonnerie : la centralité de la personne, le respect de la dignité de chaque individu, la construction d'une communauté de solidarité, la poursuite du bien commun...

Article de la Grande Loge régulière du Portugal, 15 mai 2025, « Maçonaria e Igreja Católica : As razões de um diálogo » : C'est avec une grande attention et une satisfaction progressive que la franc-maçonnerie régulière portugaise a suivi les paroles du nouveau pape Léon XIV, depuis sa proclamation inaugurale comme Souverain Pontife. En ce sens, il nous a tout de suite laissé espérer le contenu de son premier discours de la basilique Saint-Pierre, peu après avoir été élu par le conclave du cardinal le 8 mai... "La paix soit avec vous tous !"... Nous n'avons aucun doute : Le nouveau Pontife connaît certainement le travail maçonnique pour le développement humain et social et pour l'affirmation des valeurs de la franc-maçonnerie régulière : Liberté, Égalité et Fraternité... De même, le nouveau Pape n'ignore certainement pas que, dans la franc-maçonnerie régulière – une institution où la croyance en un Être Supérieur à l'Humain est obligatoire et a donc mis en évidence la dimension divine du Grand Architecte de l'Univers – de multiples exemples existaient dans le Passé, et beaucoup existent également dans le présent, de représentants de l'Église apostolique catholique romaine dans la franc-maçonnerie régulière. Les cardinaux, les archevêques, y compris les papes, auront été francs-maçons... Pour que la paix soit vraiment avec nous tous, dans ce monde troublé et menacé, la voie à suivre est celle du dialogue ouvert et celle de la communion entre ceux qui partagent le même amour pour Dieu et pour les Hommes.

Le Grand Remplacement de l'enseignement de Dieu par les principes maçonniques, est en cours : dogmatisation de la « liberté », dogmatisation de la « fraternité », l'humano-centrisme, et des discours exaltant le projet maçonnique d'une humanité universellement « libérée » de la soumission dû à Dieu. Rien n'est chrétien, tout est judéo-maçonnique-diabolique ! L'antipape François s'est révélé à tous lorsqu'il fit publier un livre au titre révélateur : *Je crois en l'homme*. La Contre-Église siégeant au Vatican a usurpé l'Église et enseigne la religion humanitaire, la religion centrée sur l'homme. Ainsi, les jeux sont faits.

Ils ont voulu destituer Dieu de Son Trône et ont apostasié. Qu'ils ne s'étonnent donc pas si nous leur menons une guerre sans merci !

Le Père Nicolas Deschamps dit (Les sociétés secrètes et la société) : *L'Humanité sans Dieu, — L'Humanité se faisant Dieu, — L'Humanité contre Dieu* : tel est l'édifice que la Maçonnerie cherche à élever à la place de l'ordre divin, qui est l'humanité avec Dieu.

Monseigneur Henri Delassus dit (Le problème de l'heure présente) : Ce que le socialisme aspire à réaliser, c'est proprement « le royaume des cieux » sur la terre, c'est le rêve de l'universelle fraternité dans l'universel amour. Ce n'est point après la mort, ni dans une autre vie, dont celle-ci ne serait que la voie douloureuse, mais sur terre et demain, que le socialisme promet à ses adeptes la réalisation du royaume des cieux...

Concile Vatican II, *Gaudium et spes*, chap. I, para. 12, n° 1 : ... tout sur terre doit être ordonné à l'homme comme à son centre et à son sommet.

L'antipape Paul VI dit (Homélie ; 8 décembre 1965) : Ce salut est, avant tout, universel... Pour l'Église catholique, personne n'est un étranger, personne n'est exclu, personne n'est loin... Le Pape pense à vous, et avec vous il célèbre ce moment sublime de communion universelle... notre salut universel s'adresse à vous, hommes qui ne nous connaissez pas, hommes qui ne nous comprenez pas, hommes qui ne nous considérez pas comme utiles, nécessaires ou amis. Ce salut s'adresse aussi à vous, hommes qui, tout en pensant peut-être faire le bien, vous opposez à nous.

Nul ne peut leur donner d'excuses, ils sont eux-mêmes francs-maçons :

Pier Carpi dit (Les prophéties du pape Jean XXIII) : Et voilà Angelo Roncalli nommé nonce apostolique en France, pour une mission des plus difficiles... Il devient l'ami de ministres francs-maçons, laïcs, anticléricaux. Sa maison est ouverte à tous et, à sa table, se côtoient des personnes politiquement opposées... Nous sommes en 1953, le 15 janvier. Selon la coutume il reçoit la barrette de cardinal des mains du président de la République française, son ami Vincent Auriol [franc-maçon], à l'Élysée... Il choisit le nom de Jean XXIII. C'est déjà un acte révolutionnaire de la part de ce pape qui aurait dû n'être que de transition, qui n'aurait dû apporter aucun changement à l'intérieur de l'église. Jean, le prénom, par référence à Baptiste et à l'Évangéliste. XXIII pour effacer une équivoque historique selon laquelle un pape qui portait ce nom devint par la suite antipape... En 1960... Jean XXIII révolutionne à nouveau l'Église en recevant le primat de l'Église anglicane. Il rencontre en même temps d'autres frères séparés de l'Église et ouvre la voie à des études sur les sociétés ésotériques et initiatiques et sur leurs relations avec l'Église. Prémices d'une opération qui devait conduire au dépassement de l'excommunication pour les francs-maçons... Mars 1963. Au grand scandale du monde occidental et des conservateurs en général, Jean XXIII reçoit Rada Krusciova, fille du Premier soviétique, et son mari, le journaliste Alexei Agiubei. Le jeudi saint, il rend publique son encyclique « *Pacem in Terris* » : son discours prend là une ampleur universelle, l'humanité tout entière est impliquée dans le message de Rédemption du christianisme contenu dans l'élément Amour, Paix et Tolérance. De nouvelles barrières s'effondrent. L'Église a un visage nouveau qui, en réalité, est le sien depuis toujours si l'on fait une analyse critique, historique et sociale des différents moments qu'elle a vécus et des victoires qu'au nom de l'Homme et de son progrès elle a remportées. Dans « *Pacem in Terris* », la Cité de Dieu devient Cité de l'Homme.

L'Abbé Francesco Ricossa dit (Le Pape du Concile) : Le 18 décembre 1993, l'avocat napolitain Virgilio Gaito était élu Grand Maître du Grand Orient d'Italie, Obédience maçonnique dite de Palazzo Giustiniani. Peu après, le Grand Maître accordait deux entrevues significatives, la première à Fabio Andriola, journaliste de *L'Italia Settimanale*, la seconde à Giovanni Cubeddu, correspondant de *Trenta Giorni*, mensuel, dirigé par Giulio Andreotti, du

mouvement Communion et Libération. Lors de ces deux entrevues, Gaito fit une allusion à Jean XXIII. Nous rapportons ici les questions et les réponses... Les voici : Andriola demanda à Gaito : "Croyez-vous qu'il y ait des prêtres dans les loges du Grand Orient, on dit que certains cardinaux ont été des frères..." ? Le Grand Maître répondit : "Probablement. Moi, je n'en ai pas connaissance. On dit que Jean XXIII a été initié à la maçonnerie lorsqu'il était nonce à Paris. Je rapporte ce qui m'a été dit. D'ailleurs dans ses messages j'ai saisi de nombreux aspects proprement maçonniques. Lui entendre dire qu'il faut mettre l'accent sur l'homme m'a beaucoup plu". Cubeddu, à son tour, demanda : "Que dit maintenant le nouveau Grand Maître des rapports brûlants entre Église catholique et maçonnerie ?". "Vous savez - répondit Gaito - un prélat qui voudrait s'inscrire, nous l'accueillerions à bras ouverts. Le problème est du côté de l'Église et non du nôtre : nous accueillons tous les hommes libres, tous les esprits libres. D'ailleurs, il semblerait que le Pape Jean XXIII ait été initié à Paris et qu'il ait participé aux travaux des Ateliers à Istanbul. Lorsque par la suite j'ai entendu les hiérarques ecclésiastiques parler dans leurs homélies de l'homme comme centre de l'univers je me suis senti ému jusqu'aux larmes"

L'Abbé Francesco Ricossa dit (Le Pape du Concile) : Mgr Stockalper reçut le coup de grâce lorsque, protestant que le canon 2335 du Droit Canon prévoit l'excommunication des affiliés à la Maçonnerie, il s'entendit répondre par son interlocuteur (...) que « la nonciature de Paris était en train de travailler en grand secret pour réconcilier l'Église et la Maçonnerie » ... Transféré à Venise en 1953, le cardinal Roncalli insiste sur son vieux principe "tout ce qu'il y a de plus maçonnique" qu'il faut considérer ce qui unit plutôt que ce qui divise, et continue à fréquenter les frères maçons, Auriol et Marsaudon. En 1958, Pie XII meurt et Roncalli est élu sous le nom de Jean XXIII... Jusqu'ici, revenant sur nos pas, nous avons examiné une nouvelle fois les rapports d'Angelo Roncalli avec la Maçonnerie ou, du moins, avec certains maçons. Une question se pose maintenant ; quelle fut l'attitude de Jean XXIII une fois élu Pape ? Un premier fait est significatif : Jean XXIII n'a jamais condamné la Maçonnerie. La chose est encore plus étrange si l'on pense au fait que depuis la Bulle In Eminentissimi du 28 avril 1738 par laquelle Clément XII condamnait pour la première fois la Maçonnerie et en excommuniait les adeptes, les Papes produisirent incessamment une "masse énorme de documents de condamnation et d'excommunication" de la Maçonnerie. Selon le Père Esposito, "une statistique appropriée n'a pas encore été faite, mais dans la mesure où il est possible à l'heure actuelle d'avancer un chiffre avec un indice élevé de probabilité, ce corpus antimassonicum ne devrait pas être inférieur à 400-450 documents" dont 145 pour le seul Pie IX et plus de 226 pour Léon XIII ! Dans cette "bataille en première ligne" ("guerra guerreggiata" pour reprendre l'expression en italien du Père Esposito) entre Église et Maçonnerie, la dernière voix d'un Pape à s'élever contre la secte est celle de Pie XII, le 23 mai 1958 encore, quelques mois seulement avant sa mort. Puis c'est le néant, ou plutôt une série de documents conciliants des conférences épiscopales d'abord, puis du "Saint Siègle", qui culminent avec l'abrogation de l'excommunication, le 28 novembre 1983... s'ils ne sont pas explicitement maçons, ont été fondés ou voulus par la Maçonnerie, autrement dit la Société des Nations (puis l'O.N.U.) avec la Déclaration universelle des droits de l'homme... Le 10 décembre 1948 l'O.N.U. votait une Déclaration des droits de l'homme qui reprenait, de nom et de contenu, celle de la Révolution française, déjà condamnée par le Pape Pie VI. Mais « avec Jean XXIII - écrit Esposito - commence l'époque du dépassement du narcissisme catholique. L'acceptation des règles du dialogue et de l'œcuménisme inaugure la loi de la réciprocité, en ce sens qu'on admet l'existence et la reconnaissance explicite des valeurs propres et de celles d'autrui (...). Dans l'Encyclique Pacem in terris (11 avril 1963) le pape Jean faisant explicitement référence à l'O.N.U. et à la Déclaration des droits de l'homme en fait l'éloge : "Le but essentiel de l'Organisation des Nations Unies est de maintenir et de consolider la paix entre les peuples, de favoriser et de développer entre eux des relations amicales fondées sur le principe de l'égalité, du respect réciproque et de la collaboration la plus large dans tous les secteurs de l'activité humaine. (...) Un des actes les plus importants accomplis par l'O.N.U. a été la Déclaration universelle des droits de l'homme approuvée le 10 décembre 1948 par l'Assemblée générale des Nations Unies. (...)

Certains points de cette Déclaration ont soulevé des objections et fait l'objet de réserves justifiées. Cependant Nous considérons cette Déclaration comme un pas vers l'établissement d'une organisation juridico-politique de la communauté mondiale"». Jean XXIII approuve donc ce que l'Église a condamné... Le rapprochement des mots Maçonnerie et œcuménisme, je le tire du livre de Marsaudon : "L'œcuménisme vu par un Maçon de Tradition". La devise de l'ami intime de Jean XXIII (extraite du rituel maçonnique) est parfaitement œcuménique : "Ad dissipata colligenda : rassembler ce qui est dispersé" (p. 59). On peut dire que l'œcuménisme est fils légitime de la Maçonnerie, laquelle unit, dans une tradition supérieure et au service de l'homme, toutes les confessions religieuses... « De nos jours, - écrit Marsaudon - notre frère Franklin Roosevelt a réclamé pour tous les hommes la possibilité "d'adorer Dieu suivant leurs principes et leurs convictions". Cela, c'est de la tolérance et c'est aussi de l'œcuménisme ! Nous, Franc-Maçon de tradition, nous nous permettrons de paraphraser et de transposer ce mot d'un homme d'État en l'adaptant aux circonstances : catholiques, orthodoxes, protestants, israélites, musulmans, hindouistes, bouddhistes, penseurs-libres, libres croyants ne sont chez nous que des prénoms ; c'est Francs-Maçons le nom de famille »

Nul ne peut leur donner d'excuses, ils sont francs-maçons, et les francs-maçons sont les agents sur le terrain qui mettent en œuvre les plans révolutionnaires et diaboliques des maîtres dans l'ombre : les talmudistes. Le Juif est le commanditaire de la mort du Christ, le Juif est le commanditaire de la Réforme protestante, le Juif est le commanditaire de la Révolution en France, en Europe, dans le monde et dans l'Église, le Juif est le commanditaire du Concile Vatican II et de la « Nouvelle Messe » :

Louis-Hubert Remy dit (l'Église éclip­sée) : L'Ordre des B'nai B'rith — ordre maçonnique entièrement juif, en relation étroite avec le pouvoir occulte, fondé en 1843, et qui signifie « les fils de l'Alliance » — a écrit un long document à l'issue de conversations tenues au cours d'une réunion secrète de leurs membres à Paris, vers 1935 (document publié en 1936 et jamais contesté) : « Nous sommes les pères de toutes les révolutions, y compris de celles qui se tournèrent contre nous... Nous pouvons nous enorgueillir d'être les créateurs de la Réforme ; Calvin fut l'un de nos fils ; il était d'origine juive et fut habilité par l'autorité juive et stimulé par la finance juive pour remplir son rôle dans la Réforme. Martin Luther fut influencé par ses amis juifs, et son complot contre l'Église se vit couronné de succès grâce au financement juif... Nous sommes reconnaissants aux protestants... de l'admirable appui qu'ils apportèrent dans notre lutte contre la puissance de la civilisation chrétienne et dans nos préparatifs pour l'avènement de notre suprématie sur le monde entier et sur les royaumes des Gentils... »

(Depuis l'antipape Paul VI, plusieurs délégations du B'nai B'rith ont été reçues par le Vatican ; communément, les antipapes adressent des lettres au B'nai B'rith.)

Louis-Hubert Remy dit (l'Église éclip­sée) : Le Concile de Trente avait en effet fixé les règles — qui remontaient à la plus haute antiquité — pour la célébration de la Sainte Messe comme, par exemple : « Si quelqu'un dit que le rite de l'Église romaine, où l'on prononce à voix basse une partie de la consécration, doit être condamné, ou que la Messe doit n'être célébrée qu'en langue vulgaire : qu'il soit anathème » (canon 9, Session XXII, chap. 9). Ajoutons les admonitions de Saint Pie V, dans sa Bulle « Quo primum tempore » du 14/7/1570 : « Par les dispositions des présentes et au nom de notre autorité apostolique, nous concédons et accordons que ce même missel pourra être suivi en totalité dans la Messe chantée ou lue, dans quelque église que ce soit, sans aucun scrupule de conscience et sans encourir aucune punition, condamnation ou censure, et qu'on pourra valablement l'utiliser librement ou licitement, et cela à perpétuité ; et d'une façon analogue, nous avons décidé et déclarons que les supérieurs, administrateurs, chanoines, chapelains et autres prêtres de quelque nom qu'ils seront désignés, ou les religieux de n'importe quel ordre, ne peuvent être tenus de célébrer la Messe autrement que nous l'avons fixée, et que jamais et en aucun temps qui

que ce soit ne pourra les contraindre et les forcer à laisser ce missel ou à abroger la présente instruction ou la modifier, mais qu'elle demeurera toujours en vigueur et valide dans toute sa force. Quiconque oserait aller à l'encontre des dispositions prises par nous, qu'il sache qu'il encourerait l'indignation de Dieu tout-puissant et de ses bienheureux apôtres Pierre et Paul ». Malgré ces condamnations, les modernistes protestantisaient le culte de la nouvelle « église conciliaire ». Voici ce qu'écrivait Luther : « Quand la Messe sera renversée, je pense que nous aurons renversé toute la papauté. Car c'est sur la Messe, comme sur un rocher, que s'appuie la papauté toute entière, avec ses monastères, ses collèges, ses autels. Tout s'écroulera nécessairement quand s'écroulera leur Messe sacrilège et abominable... » (Contra Henricum Angliae Regem). Ou encore lorsqu'il écrivait à ses représentants à la diète d'Augsbourg : « Si l'on admet le Canon romain et la Messe privée, il faut rejeter toute la doctrine protestante » (De Wette, iv 170). « Notre intention n'a jamais été d'abolir absolument tout le culte de Dieu, mais seulement de purger celui qui est en usage de toutes les additions dont on l'a souillé... Je parle de cet abominable Canon. On a fait de la Messe un Sacrifice, l'on a ajouté des Offertoires... La Messe n'est pas un Sacrifice ou l'Action du Sacrificateur. Regardons-la comme Sacrement ou comme testament. Appelons-la : Bénédiction, Eucharistie, ou Table du Seigneur ou Cène du Seigneur, ou Mémoire du Seigneur. Qu'on lui donne tout autre titre qu'on voudra, pourvu qu'on ne la souille pas du titre de Sacrifice ou d'Action... » (Formula Missæ).

Jean Guitton (ami intime de Paul VI) écrivit : L'intention du pape Paul VI à l'égard de ce qui est communément appelé la [Nouvelle] Messe, était de réformer la liturgie catholique de telle manière qu'elle devait presque coïncider avec la liturgie protestante. Il y avait chez Paul VI une intention œcuménique de retirer, ou, du moins corriger, ou du moins relâcher, ce qui était trop catholique au sens traditionnel dans la Messe et, je répète, rapprocher la Messe catholique de la Messe calviniste.

Johan Livernette dit (Une loge maçonnique dirige le Vatican, p. 26-34) : *Un plan de destruction de la messe* – Le concile Vatican II s'est attaqué en priorité au sacerdoce mais aussi à la messe traditionnelle. D'après un article publié en mars 1998 dans la revue italienne *Téologica*, il existe un plan maçonnique de destruction de la sainte messe. Il s'agit de directives envoyées par un grand maître de la franc-maçonnerie à des évêques affiliés à une loge ? Ce plan comporte 33 points qui sont les suivants : 1 – Enlever une fois pour toutes Saint Michel, le protecteur de l'Église catholique, de toutes les prières à l'intérieur et à l'extérieur de la messe. Enlever les statues en disant qu'elles détournent de l'adoration du Christ. 2 – Enlever les exercices pénitentiels du Carême comme l'abstinence de viande le vendredi et le jeûne ; empêcher les actes de dévouement personnel. À leur place doivent être favorisés les actes de joie, de bonheur et d'amour du prochain. Enseigner que « Le Christ a déjà mérité pour nous le paradis » et que « tout effort humain est inutile ». Enseigner à tous qu'ils doivent se préoccuper sérieusement de leur santé. 3 – Chargez les ministres protestants de revoir la sainte messe et de la désacraliser. Mettez en doute la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie et dites que l'eucharistie – en meilleure union avec les protestants – n'est que du pain et du vin et qu'elle existe en tant que pur symbole. Répandez des protestants dans les séminaires et les écoles. Encouragez l'œcuménisme comme voie vers l'unité. 4 – Interdisez la liturgie latine de la messe, actes, adoration, chants, parce qu'ils communiquent un sentiment de mystère et de déférence. Présentez-les comme des formules de devins. Les hommes cesseront de considérer les prêtres comme des hommes d'intelligence supérieure devant être respectés comme étant les ministres des mystères divins. 5 – Encouragez les femmes à se rendre à l'église la tête découverte. Les cheveux sont sexy. Incitez-les à revendiquer du plus en plus de postes dans la liturgie et même sacerdoce. Présentez l'idée comme de la démocratie. Soutenez les mouvements de libération de la femme. Encouragez les vêtements négligés à l'église pour que chacun se sente comme à la maison. Ils cesseront ainsi de donner trop d'importance à la messe. 6 – Empêchez les fidèles de prendre la communion à genoux. Dites aux sœurs de ne plus faire tenir les mains jointes aux enfants avant et après la communion. Dites-leur

que Dieu les aime tels qu'ils sont et qu'il désire qu'ils se sentent tout à fait à l'aise. Éliminez dans l'église l'habitude de genuflexions et enlevez les agenouilloirs. Dites-leur que durant la messe les fidèles doivent manifester leur foi debout. 7 – Éliminez l'orgue des églises et introduisez guitares, cithares, tambours, piétinements et saints rires dans les églises. Cela détournera les gens de la prière silencieuse et des conversations avec Jésus. Ne laissez pas à Jésus le temps d'appeler les enfants à la vie religieuse. Exécutez autour de l'autel théâtres, concerts et danses liturgiques en vêtements légers. 8 – Supprimez le caractère sacré des chants religieux à la mère de Dieu et à saint Joseph et indiquez que leur dévotion est idolâtre. Ridiculez ceux qui persistent. Introduisez des chants protestants. Cela leur donnera l'impression que l'Église catholique admet finalement que le protestantisme est la vraie religion, ou au moins qu'elle est égale à l'Église catholique. 9 – Éliminez tous les hymnes, même ceux à Jésus qui font penser au bonheur et à la sérénité qui viennent d'une vie de mortification et de pénitence pour Dieu dès l'enfance. Introduisez des chants nouveaux pour convaincre que les rites précédents étaient quelque peu faux. Assurez-vous que dans chaque messe il y ait au moins un chant dans lequel le nom de Jésus n'est pas mentionné et qu'au contraire on ne parle que d'amour, de tolérance et d'unité. 10 – Enlevez les reliques des saints des autels et remplacez les autels par des tables profanes non consacrées qui peuvent être utilisées pour offrir des sacrifices humains au cours de messes sataniques. Éliminez la loi ecclésiastique qui veut que la sainte messe soit uniquement célébrée sur des autels contenant des reliques de saints. 11 – Abandonnez la pratique de célébrer la sainte messe en présence du saint sacrement dans le tabernacle. Faites en sorte que le tabernacle ne soit plus sur l'autel utilisé pour la célébration de la sainte messe. La table doit d'avoir l'aspect d'une table de cuisine. Elle doit être transportable pour montrer qu'elle n'est pas du tout sacrée et servir aussi à d'autres fonctions, comme par exemple une table de conférence, voire même pour jouer aux cartes... 12 – Faites disparaître les saints du calendrier ecclésiastique, mais laissez-en quelques-uns à des dates fixes. Interdisez aux prêtres de prêcher sur les saints, sauf ceux qui sont dans l'Évangile. Faites comprendre aux gens que cela pourrait scandaliser d'éventuels protestants qui se trouveraient dans l'église ; qu'il faut éviter tout ce qui pourrait les troubler. 13 – Dans la lecture de l'Évangile, omettez le mot « saint » ; ne dites pas « Évangile selon saint Jean », mais simplement « Évangile de Jean ». Cela incitera les gens à ne plus les vénérer. Éditez beaucoup de bibles corrigées, jusqu'à ce qu'elles deviennent semblables à celles des protestants... 15 – Faites disparaître toutes les statues et les images des anges... Dites que les anges sont des mythes et des petites histoires pour endormir les enfants. Ne permettez pas de discours sur les anges car cela heurterait nos amis protestants. 16 – Abrogez l'exorcisme mineur pour expulser les démons ; engagez-vous à annoncer que les démons n'existent pas. Expliquez que le diable est la méthode adoptée par la Bible pour désigner le mal et que sans un méchant il n'existe pas d'histoire intéressante. Ainsi, les gens ne croiront plus à l'existence de l'enfer et ne craindront pas d'y tomber. Expliquez que l'enfer n'est rien d'autre que l'éloignement de Dieu et qu'il n'y a rien de terrible en cela puisqu'il s'agit fondamentalement de la même vie qu'ici sur terre. 17 – Enseignez que Jésus était seulement un homme qui avait des frères et des sœurs et qui haïssait les détenteurs du pouvoir. Expliquez qu'il aimait la compagnie des prostituées, spécialement celle de Marie-Madeleine, qui ne savaient pas quoi faire des églises et des synagogues... Découragez toute discussion présentant la croix comme une victoire ; au contraire, présentez-la comme une défaite. 18 – Souvenez-vous que vous pouvez amener les religieuses à quitter leurs couvents flattant leur vanité, leur charme et leur beauté. Faites-leur changer l'habit et cela les portera toute naturellement à rejeter leur rosaire. Faites connaître au monde les dissensions qui existent dans les couvents et les vocations cesseront. Faites comprendre aux religieuses qu'elles ne seront plus acceptées si elles conversent l'habit religieux. Favorisez le discrédit de l'habit ecclésiastique et religieux parmi les gens. 19 – Utilisez le mot « sexe » couramment dans vos cours quotidiens. Introduisez des images de sexe dans les cours religieux pour enseigner aux enfants la réalité de la vie. Assurez-vous que les images soient claires. Encouragez les écoles à devenir progressistes en matière d'éducation sexuelle... 20 – Faites disparaître les écoles catholiques... Tous les prêtres doivent abandonner leur soutane et leur

croix, de sorte à être accepté par tous. Ridiculisez les récalcitrants. 21 – Remplacez les noms des instituts religieux par des noms profanes, pour encourager l'œcuménisme. Par exemple, au lieu de « École de l'Immaculée Conception » vous direz « École Supérieure Nouvelle ». Instituez une commission œcuménique dans chaque diocèse et veillez à ce qu'elles soient contrôlées par la patrie protestante... Interdisez les prières pour Marie parce qu'elles ne sont pas œcuméniques (...) 24 – Travaillez à réduire les vocations sacerdotales en faisant perdre aux laïcs le respect du prêtre. Le scandale d'un prêtre anéantira des milliers de vocations. Louez les prêtres qui, pour l'amour d'une femme, ont eu la force d'abandonner leur ministère. Dites qu'ils sont des héros. Honorez les prêtres réduits à l'état laïc comme de véritables martyrs. Soyez tolérant avec l'homosexualité dans le clergé. 25 – Commencez à fermer les églises à cause de la pénurie de prêtres. 26 – Utilisez des commissions de laïques et des prêtres faibles dans la foi qui condamnent et réprouvent sans difficulté toute apparition de Marie et tout miracle apparent, spécialement de l'archange saint Michel. Assurez-vous que rien de cela ne recevra l'approbation selon Vatican II. Appelez désobéissance à l'autorité si quelqu'un obéit aux Révélations... 27 – Élisez un antipape. Affirmez qu'il ramènera les protestants dans l'Église et peut-être même les hébreux... 29 – Faites distribuer la communion par des femmes et des laïcs. Vous direz que c'est maintenant le temps des laïcs. Commencez par donner la communion dans main, comme les protestants, en expliquant que le Christ faisait ainsi. Recueillez quelques hosties pour les « messes noires » dans nos temples... 31 – Donnez au pape le maximum de pouvoir pour choisir son successeur. 32 – Déclarez que les dogmes précédents sont faux, sauf celui de l'infaillibilité du pape. Proclamez que Jésus-Christ était un révolutionnaire... 33 – Commander à tous les sujets du pape de lutter en sainte croisade pour étendre la religion mondiale unique. Satan sait où trouver l'or perdu. Faites la conquête du monde ! Tout cela apportera à l'humanité ce qu'elle a toujours désiré : « l'âge d'or de la paix. »

Louis-Hubert Remy dit (Ils ont tout détruit) : 1. Ils ont changé tous les rituels de tous les sacrements ; 2. Ils ont désacralisé la réception des sacrements les appelants célébrations ; ... 4. S'ils avaient eu l'intention de l'Église pourquoi auraient-ils créé de nouveaux rituels en supprimant les anciens, valides depuis 20 siècles ? ... 7. Le baptême devient [seulement une] célébration d'entrée dans l'Église et non plus changement d'état d'un enfant, ni rachat du péché originel, dont il n'est plus jamais question dans l'« église » conciliaire. 8. Ils imposent des difficultés aux parents qui, lassés, abandonnent leur intention de baptiser ; 9. Ils ne font aucune préparation pour les parents, ni pour les parrains et marraines ; ... 11. Ils ont parfois permis de prendre n'importe quel prénom ; 12. Ils admettent n'importe qui pour parrain ou marraine, y compris des divorcés ou incroyants ; 13. Aujourd'hui les baptêmes deviennent rares dans la jeune génération (moins d'un nourrisson sur deux aujourd'hui en France) ; 14. Pire, certains baptisés demandent que l'on supprime leurs noms des registres... 22. Ils ne vérifient pas si les mariés sont catholiques ; ... 24. Ils font de la cérémonie un spectacle (tenues, « animations » musicales, applaudissements...) ; ... 26. Ils marient sans vérifier si les conjoints veulent vivre ce que veut l'Église... 28. Ils n'enseignent pas les devoirs entre époux ni la morale conjugale... 31. Ils ont supprimé la table de communion ; ... 35. Ils donnent la communion à n'importe qui ; 36. Ils osent donner la communion à des schismatiques et à des hérétiques . 37. Ils ne rappellent jamais qu'il faut être en état de grâce pour communier ; 38. Ils donnent la communion à des personnes publiquement en état de péché mort ; 39. Ils ont imposé de recevoir l'Eucharistie debout. 40. Ils ont souvent imposé la communion dans la main ; 41. Ils la font distribuer par n'importe qui, même par des femmes ou des « servantes » de messe ; ... 52. Il n'y a plus qu'un seul péché mortel : le sédévacantisme. 53. Les fidèles ne se confessent pratiquement plus. 54. Ils ont changé les rituels des « sacres épiscopaux » si bien que depuis lors leurs « évêques » se croient évêques, nous font croire qu'ils sont évêques, alors qu'ils ne sont pas plus évêques que ne le sont les « évêques » anglicans. 55. Il n'y a plus de transmission du sacerdoce depuis lors ; 56. Il en est de même pour les « prêtres » : avec les nouveaux rituels d'ordination ils se croient prêtres, ils nous font croire qu'ils sont prêtres, alors qu'ils ne le sont pas ; 57. Les « ordinations » faites dans les nouveaux rituels font que les

absolutions des « prêtres » conciliaires sont inexistantes ; ... 70. Pour eux c'est l'assemblée qui fait la Présence, donc sans assemblée, pas de « messe » ; ... 72. Tout est permis, seule la Messe de toujours est persécutée ; ... 77. Ils ont mis le « prêtre » face au peuple, retournant les autels ; ... 81. Ils ont habillé leurs « prêtres » comme dans les temples et les synagogues ; 82. Ils ont la langue vernaculaire ; 83. Ils ont supprimé les anciens missels pour les fidèles ; 84. Ils ont tellement perturbé les fidèles que presque tous ont abandonné tout missel même moderne ; 85. Ils ont supprimé toute possibilité d'agenouillement ; 86. Ils restent debout face à l'infinie majesté du Créateur... ; 87. Ils ont supprimé tous les temps de silence et d'adoration... 90. Les sermons n'ont plus rien à voir avec ceux d'autrefois : ils n'enseignent plus et ne dirigent plus les consciences ; 91. Les sermons sont souvent des exposés « sociologiques » ... 92. Pendant la « messe », on rit, on parle, et on se déplace comme dans n'importe quel endroit ; 93. Les fidèles s'habillent n'importe comment, ne respectant ni le dimanche, ni le lieu sacré ; 94. Les enfants sont dissipés et s'amusent... ; 97. Ils ont coupé les fidèles de tout le passé ; 98. La nouvelle génération ne sait plus rien ; ... 103. Ils ont supprimé la fête de grands saints comme celles de Saint Pie X... ; 104. Ils ont détruit ou caché les statues des saints dans de nombreuses églises ; ... 106. Ils mettent en place le nouveau martyrologe « œcuménique » avec les saints « frères séparés » [faux saints et faux martyrs schismatiques...] ; 107. Ils ont supprimé de très nombreuses oraisons, dont celle pour la protection de l'Église contre tous ses ennemis visibles et invisibles ; ... 110. Ils ont imposé le tutoiement partout et toujours ; ... 113. Ils ont introduit des prières juives ou protestantes dans les textes de la « messe » ; 114. Ils introduisent des filles comme enfants de chœur chassant ainsi la plupart du temps les garçons ; ... 116. Ils ont limité la vie chrétienne à un quart d'heure ou une heure par semaine ; 117. Il n'y a plus de crucifix dans les maisons parfois ils ont même disparu des locaux paroissiaux prêtées certains jours aux fausses religions ; ... 119. Ni même de prière du matin ou du soir en famille ; ... 135 ? Ils ont fait disparaître le Chapelet ; 136. Pour ceux qui résistaient ils l'ont modifié, rajoutant les « mystères lumineux » ; 137. Ils ont imposé de fausses dévotions mariales, n'enseignant plus la vraie ; ... 139. La grande majorité des « évêques » et des « prêtres » ne sont pas validement ordonnés ; 140. Les « évêques » ne visitent plus les paroisses et ne connaissent plus les fidèles ; ... 142. Ils mènent une vie mondaine... et rencontrent volontiers des ministres des fausses religions ; 143. Comme les « prêtres », ils ont abandonné la soutane... ; 144. Ils ont persécuté ceux qui voulaient garder la soutane... 151. Beaucoup ne tiennent pas la chasteté et beaucoup de jeunes « prêtres » défroquent ; 152. Ils finissent de plus en plus dans l'homosexualité... ; 153. Ils ne récitent jamais plus le serment anti-moderniste ; ... Les fidèles – 159. Ils se forgent leur propre religion et leur morale, n'étant plus instruits ni guidés par les « prêtres » ; 160. Ignorants tout de leur propre religion, ils sont souvent tentés par les sectes qui les encadrent davantage et leur donnent l'illusion de la vérité ; 161. Ils ont souvent perdus tout respect pour les lieux saints, les « prêtres » et la religion ; 162. Ils se contentent du minimum et recherchent la facilité ; ... 166. Le libéralisme a décimé les vraies familles catholiques et les vocations n'y naissent plus. 167. Ils n'enseignent plus le catéchisme... ; 169. Ils n'arment plus les futurs « prêtres » de solides connaissances théologiques concernant la foi catholique et dans les séminaires ils les éloignent des vraies dévotions (Sainte-Trinité, Cœur Immaculé de Marie...) ; 170. Ils les préparent davantage au dialogue interreligieux... ; 173. Ils ne construisent plus d'églises ; 174. Au contraire ils en ferment et même en vendent ; 175. Quand ils en construisent une nouvelle, comme la cathédrale d'Évry, la conception n'est en rien catholique, et plut maçonnique ; 176. Leurs églises deviennent lieu de concert, où on y rit et cause, sans aucun respect du lieu ; 177. Elles deviennent maison du peuple ; 178. Elles servent de lieu d'exposition, de résidences, de mosquées ou de concerts scandaleux ; 179. Qu'elles soient profanées ils ne s'en offusquent pas... ; 182. Les « clercs » ont un langage subjectif, ésotérique, ambigu, hyperbolique, trompeur ; 183. Leur langage prouve leur nouvelle religion ; 184. Le temps est fini du « Oui ? Oui. Non ? Non » ; 185. Leur vocabulaire est flou, approximatif, équivoque, pour être perçu par d'autres que les « catholiques » ; 186. Il peut être perçu par d'autres (musulmans, juifs, protestants) comme étant le leur ; 187. Ils ridiculisent l'Église de toujours ; 188. Ils ont fait table rase de

tout le passé de l'Église ; 189. Ils ont renié toutes les Traditions ; 190. Ils ont renié tout l'enseignement traditionnel de l'Église ; 191. Ils critiquent les anciens catéchismes et s'en moquent ; 192. Ils n'enseignent plus le catéchisme depuis le « Concile [Vatican II] » détruisant la foi dans les nouvelles générations ; ... 194. Ils ne croient plus au Règne du Sacré-Cœur ; 195. Il n'est plus opportun que Jésus-Christ règne sur les nations ; 196. Les concordats ont été supprimés, car l'Église doit être séparée des États ; 197. Ils n'enseignent plus l'histoire Sainte ; 198. Ils remettent en question toute l'histoire de l'Église ; 199. Ils ont enseigné une nouvelle anthropogénèse évolutionniste... ; 200. Ils ont imposé le nouveau catéchisme, équivoque quant à l'évolutionnisme, oublié de citer *Humani Generis* (Pie XII), et leur « catéchisme » *Pierres vivantes* affirme désormais clairement que la Genèse est un « poème » ; 201. Ils nient le déluge ; 202. Ils nient l'inerrance des Écritures ; 203. Ils ne croient pas à l'historicité des Évangiles, contestent même leur authenticité ; ... 206. Ils professent un nouveau « sacerdoce » : le « peuple de Dieu » est un « peuple de prêtres » et de rois, dans lequel le « prêtre » préside et le peuple célèbre ; ... 208. Ils se moquent du Saint-Suaire et en nie l'historicité ; 209. Croyant à la Déclaration des Droits de l'Homme, ils ont imposé la liberté religieuse ; 210. Ils ont imposé la liberté religieuse, la collégialité, la démocratie dans le culte, l'œcuménisme, les nouvelles liturgies ; 211. La tolérance des fausses religions devient leur droit à la liberté ; 212. Ils ne croient plus avoir la Vérité ; 213. La chaire de Vérité n'est plus l'Église catholique, mais l'enseignement des savants profanes (Nobles, universitaires, professeurs...) ; 214. Toutes les religions sont pour eux moyens de salut ; 215. Toutes sont égales en dignité et en valeur de salut, surtout depuis Assise ; 216. Par leur œcuménisme, la conversion à la vraie religion est inutile ; 217. Ils ont interdit tout prosélytisme ; 218. Ils conseillent aux non-catholiques de ne pas changer de religion ; 219. Leur « Pape » visite temples, synagogues, stades, l'ONU, le monde entier, reçoit beaucoup et n'importe qui, sauf ceux qui veulent rester fidèles à ce qui toujours été cru et fait ; ... 221. Leur droit canon est protestantisé, démocratisé et laïcisé ; 222. Il permet l'intercommunion avec les hérétiques ; 223. Il entretient la confusion entre prêtres catholiques et pasteurs protestants ; 224. Ils font prêcher les femmes ; 225. Ils ont fait une nouvelle « Bible » (la T.O.B.) avec des protestants ; ... 227. AU décalogue divin, ils ont substitué la décalogue de Satan : la déclaration des droits de l'homme ; ... 229. Ceux qui étaient ennemis deviennent amis ; 230. Ceux qui étaient amis deviennent ennemis ; 231. Les Croisés, l'inquisition, les missionnaires de l'époque coloniale sont devenues ennemis ; 232. Il oublie l'excommunication des Francs-Maçons ; 233. Les seuls grands ennemis actuels sont ceux qui croient et font ce qui a toujours été cru et fait ; 234. Ce sont les seuls excommuniés ; 235. Ils ont changé les notions de vrai et de faux ; 236. Pour eux, vérité et erreur ont des droits égaux ; 237. Ils n'attaquent plus l'erreur, ils ne la réfutent pas ; 238. Ils ont changé les notions de bien et de mal ; 239. Ce qui était bien devient mal ; ce qui était mal devient bien ; 240. Pas un mot sur le premier Commandement, ni sur les blasphèmes contre la Très Sainte Trinité ; 241. Ils n'enseignent rien sur la vie morale ; 242. Rien contre le 6ème et 9ème Commandements et la télévision, principal outil de péchés ; ... 248. S'ils ne parlent jamais du jugement particulier qui sera fait rigoureusement par Notre-Seigneur Jésus-Christ à notre mort ils parlent encore moins du jugement général ; 248. Ils ne parlent jamais du petit nombre relatif des élus ; 249. Ils prétendent que tous sont sauvés ; 250. Ils parlent rarement ou mal, de l'enfer, du purgatoire ou du ciel ; 251. Si l'enfer existe, il est vide ; 252. Ils ne croient plus aux exorcismes ; 253. Ils ne croient pas plus aux démons qu'aux anges gardiens ; 254. Ils ne croient pas au monde angélique ou vivent comme n'y croyant plus ; 255. Cette exclusion de l'ancien par le nouveau est le signe certain de la corruption doctrinale ; ... 258. Pour eux la Tradition est vivante, évolutive, « élastique » et doit s'adapter au monde moderne ; 259. Ils ont vidé les bibliothèques, détruisant plus que les huguenots et la Révolution ; 260. Ils reprochent de nombreuses fautes à l'Église d'autrefois, faisant un *mea culpa* pour « ses méthodes d'intolérance et même de violence dans le service de la vérité » ; 261. Pour eux, la guerre a pour origine les conflits religieux, et ce qui prime dans les États modernes, c'est le principe de laïcité qui permettra la reconnaissance de toutes les religions, et donc la paix entre les hommes ; 262. Ils enseignent que nous avons des responsabilités dans l'Holocauste ou dans la misère du Tiers-Monde ; 263. L'Église a eu

tort d'imposer sa théologie... et elle doit revoir complètement son enseignement passé ; 264. L'Ancienne Alliance selon eux n'a pas été révoquée au profit de « La Nouvelle et Éternelle Alliance » (paroles sacrées de la consécration du Sang de Notre-Seigneur lors du Saint Sacrifice de la Messe authentique). 265. Ils proclament que l'ancienne alliance n'est pas finie et que les juifs sont nos frères aînés ; 266. A ce titre nous ne devons ni les convertir ni même user de prosélytisme envers eux ; 267. Ils insistent sur le monothéisme ou « les religions du livre », évitant de parler de la Très Sainte Trinité ; 268. Pour beaucoup Jésus-Christ n'est pas Dieu ; 269. [Que Jésus-Christ soit Dieu] C'est une invention de Saint Paul ou des chrétiens de la troisième génération ; 270. Beaucoup ne croient plus à la Résurrection, à la Trinité, à la Présence Réelle, à l'Enfer, au purgatoire, au péché, etc. 271. Tous étant sauvés, il n'est plus requis de demander la grâce divine par les mérites de Jésus-Christ ; 272. Pour beaucoup le sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ est inutile... ; ... 274. Petit à petit, ils mettent en place la religion noachide ; 275. Ils nous font oublier le Décalogue pour nous imposer les 7 lois noachides ; ... 279. C'est le règne du subjectivisme, de la sensualité spirituelle et même de l'illumination ; 280. Leur église n'est plus une ; 281. Elle n'est plus sainte ; 282. Elle n'est plus apostolique ; 283. Elle n'est plus catholique ; 284. Elle est vide et se vide : 1 ou 2 % de pratiquants, essentiellement des femmes ou des « vieux » ; 285. Ils ont renié le Christ-Roi ; 286. En conclusion, c'est le règne de Satan ; 287. Là où Dieu régnait, Satan L'a chassé et Règne. « Le Temple Maçonique s'est élevé sur les ruines de l'Église Catholique, résultat de la Conjuración Anti-Chrétienne - Mgr Delassus ».

Contre l'una cum et la Fraternité Saint-Pie X

Lors des « messes » célébrées dans les paroisses conciliaires et tridentines (à l'exception des paroisses non una cum), le prêtre récite la formule suivante et les fidèles acquiescent :

« Vous donc, très clément Père, par Jésus-Christ Votre Fils Notre Seigneur, nous prions en suppliant, et en implorons, que Vous daigniez agréer, et bénir, ces dons, ces offrandes, ces saints sacrifices sans tache, que nous Vous offrons en premier pour Votre sainte Église Catholique : afin que Vous daigniez la pacifier, la garder, l'unir, la régir dans le monde : en union avec Votre serviteur notre Pape et notre Évêque N (et notre Roi N) ... »

L'on remplace la lettre « N » par le nom de l'actuel antipape. En 2026, les « messes » célébrées le furent en union avec l'antipape Léon XIV. On déclare donc, dans ce qui est censé être une messe, que Léon XIV est le Pape, et l'on se dit en union avec lui. Voilà pourquoi ces « messes » sont interdites sur les terres du Royaume de France, car elles usurpent les véritables messes non una cum de la Sainte Église de Jésus-Christ. Les fidèles de ces « messes » commettent pire que les talmudistes, lesquels, au moins, ne prétendent pas être la véritable Église de Jésus-Christ. L'Église a le droit de mettre les hérétiques au bûcher, mais pas les infidèles, ce qui montre bien qu'ils sont pires qu'eux. Il est donc de notre devoir de les punir ! Le Catéchisme de Trente enseigne (chapitre. 10) : « ... trois sortes de personnes seulement sont exclues de l'Église : premièrement les infidèles, ensuite les hérétiques et les schismatiques, et enfin les excommuniés. — Les infidèles, parce que jamais ils n'ont été dans son sein, qu'ils ne l'ont point connue, et qu'ils n'ont participé à aucun Sacrement dans la société des Chrétiens. — Les hérétiques et les schismatiques, parce qu'ils l'ont abandonnée, et que dès lors ils ne peuvent pas plus lui appartenir qu'un déserteur n'appartient à l'armée qu'il a quittée. Cependant, on ne saurait nier qu'ils ne restent sous sa puissance. Elle a le droit de les juger, de les punir, de les frapper d'anathème.— enfin les excommuniés, parce qu'elle les a chassés de son sein par sa Communion, tant qu'ils ne se convertissent pas. Pour tous les autres, quelque méchants et quelque criminels qu'ils soient, il n'est pas douteux qu'ils font encore partie de l'Église. » L'assassin est un pécheur, mais il n'est pas chassé de l'Église. Oui, je l'atteste, par Dieu et par le Catéchisme de Trente : hérétiques et schismatiques sont pires que les assassins ! Ce sont des êtres scandaleux qui tuent les âmes. Mais sont-ils des loups ou des chiens ? « Loin d'ici les chiens », dit le Seigneur ; loin de l'Église et du Royaume de Dieu se tiennent les chiens, en allusion aux

pires individus, pour les talmudistes, les Gentils ; pour les chrétiens, les hérétiques. Mais non, ils n'en sont pas, comme le dit Saint Bernard de Clairvaux (Cantiques des Cantiques, Sermon LXIV) : « Les hérétiques sont des renards et les églises des vignes... » Certes, les talmudistes et les mahométans tournent autour de nos vignes pour les détruire, mais l'agent interne — celui qui, consciemment ou inconsciemment, détruit les vignes — est le renard qui travaille pour les loups ! Qu'aucun de vous ne dise donc : « Mais Commandeur, vous ne pouvez pas dire que les hérétiques sont pires que les talmudistes... Ils restent baptisés ! » Pire encore ! Il ne s'agit pas d'une armée ennemie totalement étrangère au Christ venue le combattre, mais de Ses propres enfants, déserteurs de Son Empire et de Son Armée, qui s'élèvent contre Lui ! Ce sont des déserteurs, et l'on a toujours fusillé les déserteurs plus que les soldats ennemis !

Saint Vincent Ferrier dit (Traité du schisme moderne) : En prêtant obéissance à quelqu'un qui n'est pas pape et en lui attribuant les honneurs papaux, on transgresse le premier précepte de la première table, en lequel il est ordonné : « Tu n'auras point de dieux étrangers, ni d'idole, ni de statue, ni aucune figure de ce qui est dans le ciel » (Deutéronome 5 ; 7-9). Or, qu'est-ce qu'un faux pape, sinon un dieu étranger en ce monde, une idole, une statue, une image ou représentation fictive du Christ...

Monseigneur Daniel Dolan dit (Conférence donnée à l'école Saint-Joseph à Serre-Nerpol en Isère le 17 Octobre 1999) : Il est plus qu'étrange, en effet, que la Fraternité Saint Pie X accuse les autres d'être indignes de respect lorsqu'eux-mêmes souillent le canon de la Messe avec le nom d'un hérétique infâme et ignoble, Jean-Paul II, qui encore récemment a embrassé le Coran, mettant ses lèvres en signe de révérence sur un livre qui contient d'odieus blasphèmes envers Notre Seigneur Jésus-Christ ! (...) Lorsqu'un vrai pape meurt, le prêtre ne prononce pas la phrase dans le canon qui mentionne le nom du pape. Pour cette raison, durant la vacance du Saint-Siège, seules les messes dont le nom du "pape" n'est pas dit dans le canon peuvent être appelées "catholiques". Si un autre nom devait être inséré là, ce serait une déclaration que la messe est en union avec un faux pape et une fausse autorité. (...) Saint Pie X n'était pas un homme de compromis, mais un homme ferme et fort en face des modernistes. Si nous observons la manière avec laquelle il traita le gouvernement maçonnique de la France en 1904, nous réalisons que Saint Pie X n'aurait jamais prêté son nom à un mouvement ou à une organisation qui chercherait le compromis avec les ennemis de l'Église, ou qui mentionnerait le nom d'un moderniste, d'un apostat qui embrasse le Coran, dans le très saint sanctuaire du canon de la Messe.

L'Abbé Anthony Cekada dit (Article : "Le Grain d'Encens : Les sédévacantistes et les Messes Una Cum.", novembre 2007) : Tout catholique est obligé de faire une profession de foi, une manifestation extérieure de foi par des signes appropriés. (...) Et ceci, en effet, est la raison pour laquelle les martyrs sont allés à la mort plutôt que de brûler un grain d'encens devant l'image d'un faux dieu. (...) Naturellement, les catholiques fidèles chérissent la Messe et la chérissent comme le moyen principal par lequel Dieu les conduira à la sainteté. Mais le Saint Sacrifice ne portera jamais de fruits pour nous si nous l'achetons au prix de la vérité, de la foi, et de la sainteté elle-même ; au prix d'un grain d'encens offert à un hérétique, à un faux pape, et à sa fausse religion.

La position doctrinale de la Fraternité Saint-Pie X est contraire à la doctrine catholique pour les raisons suivantes :

1. La FSSPX reconnaît Jean XXIII à Léon XIV comme étant les successeurs de Saint Pierre, donc des papes, tout en leur désobéissant

Code de droit canonique de 1917 (can. 1325) : Toute personne qui après avoir reçu le baptême... refuse de se soumettre au Souverain Pontife et de rester en communion avec les membres de l'Église qui lui sont soumis, est schismatique.

Pie IX dit (Quae in patriachatu ; 1er septembre 1876) : A quoi sert de proclamer à haute voix le dogme de la suprématie de Saint Pierre et de ses successeurs ? A quoi sert de répéter et répéter la profession de foi en l'Église catholique et d'obédience au Siège Apostolique si les actions démentissent les paroles ? En outre, le fait que l'obédience soit reconnue comme un devoir ne rend-elle pas la rébellion encore plus impardonnable ? Et qui plus est, l'autorité du Saint-Siège ne s'étend-elle pas à l'approbation des mesures qu'elle s'est trouvée dans l'obligation de prendre, ou bien est-il suffisant d'être en communion de foi avec le Siège Apostolique sans y ajouter la soumission de l'obéissance ; n'est-ce pas là une chose qui ne peut être soutenue sans dommage pour la foi catholique ? (...) En réalité, vénérables frères et très cher fils, il s'agit de reconnaître l'autorité [de ce Siège] sur vos églises aussi, et pas seulement en ce qui regarde la foi, mais également en ce qui concerne la discipline. Qui le nie est hérétique ; qu'il soit anathème celui qui, tout en le reconnaissant, s'y refuse obstinément.

En temps normal, si ces imposteurs qui siègent au Vatican avaient été des papes, la Fraternité Saint-Pie X aurait été schismatique, puisqu'elle reconnaît ces individus comme papes tout en leur désobéissant. Si nous partons du point de vue que le constat de la vacance du Saint-Siège est faux – ce qui n'est pas le cas –, eh bien, nous ne serions pas schismatiques à cause de ce constat s'il s'avérait erroné, car ce « schisme » n'en serait pas réellement un, du fait que nous pensions sincèrement qu'ils étaient des antipapes ; il y aurait là une forme d'ignorance invincible. Voyez donc ces sources :

Son Éminence le Cardinal John de Lugo dit (de Lugo : Disp., De Virt. Fid. Div., disp xxv, sect iii, nn. 35-8) : ... n'est pas schismatique qui refuse la soumission au pontife pour avoir des doutes probables concernant la légitimité de son élection ou de son pouvoir...

« Enfin ne peuvent pas être comptés parmi les schismatiques ceux qui refusent d'obéir au Pontife Romain parce qu'ils considèrent sa personne digne de soupçon ou douteusement élue... » (Wernz-Vidal, Ius Canonicum, vol. vii, n. 398)

Néanmoins, nous savons qu'un pape ne peut pas enseigner l'erreur et que, par conséquent, les « papes » actuels ne peuvent pas en être, puisqu'ils enseignent l'erreur, ce qui nous conduit au second point expliquant pourquoi la FSSPX est hérétique.

2. La FSSPX enseigne que la Papauté n'est pas infaillible

Face au fait que les antipapes enseignent l'erreur dans l'exercice de leur « magistère », la FSSPX enseigne que la Papauté n'est pas infaillible, ou qu'elle ne l'est que lors des prononciations ex cathedra, or c'est faux :

Pie XII dit (Humani generis ; 12 août 1950) ... l'on ne doit pas penser que ce qui est proposé dans les lettres Encycliques n'exige pas de soi l'assentiment, sous le prétexte que les Papes n'y exerceraient pas le pouvoir suprême de leur magistère. C'est bien, en effet, du magistère ordinaire que relève cet enseignement et pour ce magistère vaut aussi la parole : "Qui vous écoute, m'écoute..."

Le Pape est donc infaillible dans chacune de ses encycliques, bulles, et autres actes magistériels. Ce que disent Jean XXIII dans Pacem in Terris ou François dans Fratelli tutti est censé être infaillible. Or, la FSSPX enseigne que tout cela n'est pas infaillible, tout en reconnaissant ces individus comme papes ; ils admettent ainsi qu'ils peuvent se tromper et enseigner des erreurs. Par conséquent, la FSSPX renie : 1. L'infailibilité magistérielle, 2. L'infailibilité pontificale. Mais au-delà du fait que le Pape est infaillible dans l'exercice de son magistère, soyons honnêtes, si nous étions en 1903, face au Saint-Père d'immortelle mémoire Léon XIII, qui fit tant de bien pour l'Église et ses membres, et qu'il vous ordonnait

une tâche étrange, en tant que bon catholique, n'auriez-vous pas été soumis au Vicaire du Christ, au Chef des croyants ? Personnellement, quoi qu'il m'eût dit, un tel homme n'aurait eu que ma servitude, car, au Nom de Jésus-Christ, je suis soumis aux autorités qu'Il a instituées sur la terre. Or, la FSSPX, en enseignant que la Papauté n'est pas infaillible pour justifier la désobéissance envers les antipapes, sape l'autorité divine que Notre-Seigneur Jésus-Christ confia à Saint Pierre et à ses successeurs.

Saint Jean Bosco dit (Les conciles généraux et l'Église catholique) : Mais si le Pape commettait une erreur en matière de Foi, ce serait comme si les fondations s'enfonçaient entraînant la destruction de tout l'édifice, c'est-à-dire que l'Église elle-même s'effondrerait, et en ce cas, on devrait dire qu'elle a été vaincue par les portes de l'enfer. Est-ce possible après les promesses solennelles de Jésus-Christ ? Certainement pas. Il est donc impossible que le Pape en matière de Foi enseigne l'erreur, car il est impossible à Jésus-Christ de mentir, ou de ne pas être capable de tenir Ses promesses.

Saint François de Sales dit (Les Controverses, p. 452, p. 454, p. 545-547) : Celui qui dit, que Dieu ne nous a pas laissé des guides en un chemin si périlleux et difficile, impose à Dieu, et croit qu'il nous veut perdre ; celui qui dit qu'il nous a embarquez à la merci des vents et de la mer, sans nous donner un bon et sage pilote, qui sache bien prendre le point de la carte et de la boussole, est comme s'il disait, que faute de prévoyance le péril est très-grand ; celui qui dit que notre Maître nous a envoyez en l'école de son Église, sachant que l'erreur y était enseignée, conclu, qu'il a voulu nourrir notre vice et notre ignorance. Mais de grâce ! Qui jamais a estimé une académie, où le maître enseigne l'erreur et le mensonge, et où personne ne fut jamais son auditeur ? Certes, telle serait la Sainte Église, si les particuliers avaient toujours été dans l'imposture ; car si l'Église erre elle-même, qui n'errera [pas] ? Et si chacun y erre avec elle, ou peut errer, à qui m'adresserai-je pour être instruit ? Sera-ce Calvin ou Luther ? (...) Mais qui considérera, de bon sens, le crédit très-authentique que Dieu a donné à l'Église, inférera certainement, que celui qui dit que l'Église peut errer, peut dire que Dieu erre, ou se plait dans l'erreur, et veut qu'on erre, ce qui ne peut être qu'un grand blasphème. N'est-ce pas Jésus-Christ qui nous enseigne : Si ton frère a péché contre toi, dis-le à l'Église : si quelqu'un n'entend point l'Église, qu'il te soit comme un infidèle et un étranger (Matth. 18) ? (...) Qui osera donc avancer cette fausseté, que l'assemblée universelle de l'Église, depuis mille ans et plus, a été abandonnée à la merci de l'erreur ? Je conclus de toutes ces preuves, que s'il est impossible que l'Église catholique soit dans l'erreur de quelque article de la foi... nous devons croire à son autorité, sans aucunement répliquer, ou disputer ou douter de sa décision ; mais lui porter l'obéissance et l'hommage qui est dû à cette reine... C'est ordinaire que le chef parle pour tout le corps, et ce que le chef dit, on le tient dit pour tout le reste... Pierre seul répond pour tous... parce que ce qu'il dit pour toute l'Église et à tout l'Église, comme chef et pasteur, ce n'est pas tant parole humaine, que de Notre-Seigneur : Amen dico vobis, qui accipit si quem misero, me accipit (Joan. 13). Donc, ce qu'il disait et déterminait ne pouvait être faux. Et de vrai, si le confirmateur fut tombé, tout le reste fut-il pas tombé ? Si le confirmateur tombe ou chancelle, qui le confirmera ? Si le confirmateur n'est pas ferme et stable, quand les autres s'affaibliront, qui les affirmera ? Car il est écrit : Si l'aveugle conduit l'aveugle, ils tomberont tous deux en la fosse... Ainsi, quand Saint Pierre fut mis au fondement de l'Église et que l'Église fut assurée que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, ne fut-ce pas assez dire que Saint Pierre, comme pierre fondamentale du gouvernement et administration ecclésiastique, ne pouvait se froisser et rompre par l'infidélité, ou erreur, ce qui est la principale porte de l'enfer ? (...) L'Église a toujours besoin d'un confirmateur infaillible auquel on puisse s'adresser, d'un fondement que les portes de l'enfer, et principalement l'erreur ne puisse renverser, et que son pasteur ne puisse conduire à l'erreur ses enfants. Les successeurs de Saint Pierre ont tous ces mêmes privilèges, qui ne suivent pas la personne, mais la dignité et la charge publique. Saint Bernard (De Cons., l. 1, c. 8), appelle le Pape un autre Moïse en autorité. Or, combien grande fut l'autorité de Moïse, il n'y a personne qui l'ignore ; car il s'assit et jugea de tous les différends qui étaient parmi le

peuple, et de toutes les difficultés qui survenaient au service de Dieu (Exod. 18). Il constitua des juges pour les affaires de peu d'importance ; mais les grands doutes étaient, réservés à sa connaissance. Si Dieu veut parler au peuple, c'est par sa bouche et par son entremise. Ainsi donc, le suprême pasteur de l'Église nous est juge compétent et suffisant en toutes nos plus grandes difficultés ; autrement nous serions de pire condition que cet ancien peuple, qui avait un tribunal auquel il pouvait s'adresser pour la résolution de ses doutes, spécialement en matière de religion.

Saint Thomas d'Aquin dit (Commentaire du Credo) : Tandis que dans les autres parties du monde, ou bien la foi est inexistante, ou bien elle est mêlée de beaucoup d'erreurs, l'Église de Pierre, elle, est forte dans la foi et demeure pure de toute erreur. Il n'y a là rien d'étonnant, étant donné que le Seigneur a dit à Pierre (Luc XXII, 32) : « J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille pas. »

Saint Robert Bellarmin dit (Les Controverses de la Foi Chrétienne contre les Hérétiques de ce Temps, 3ème controverse, livre I, chapitre 10) : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. Et, je te donnerai les clefs du royaume, et tout ce que lieras sur terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur terre sera délié dans les cieux. » ... Personne ne doute que le Christ soit la pierre, et le premier fondement de l'Église. Et ce passage-là le démontre également, car si Pierre est fondement de l'Église en remplacement du Christ, le Christ l'est beaucoup plus. Mais, néanmoins, le sens propre, obvie, immédiat et littéral est que l'Église est édifiée sur Pierre. Ce que nous prouverons sans répéter ce qui a déjà été dit. D'abord le mot « cette » ne peut pas se rapporter à la pierre Christ, mais à la pierre qu'est Pierre... De plus, si le Christ était la pierre, comment aurait-il pu dire : « Je te dis que tu es pierre ». Il aurait parlé pour ne rien dire, à moins que les paroles qu'il prononçait ne s'adressassent pas vraiment à Pierre. Ensuite, si ces paroles s'appliquaient au Christ, il n'aurait pas dit j'édifierai, mais j'édifie mon Église, car il avait déjà édifié en lui les apôtres et beaucoup d'autres. Il dit j'édifierai, car Pierre n'avait pas encore été institué fondement de l'Église. C'est après la résurrection qu'il le deviendrait... il [Pierre] est le fondement très solide de l'Église du fait que sa foi ne peut errer, et qu'il doit confirmer et soutenir la foi des autres.

Saint Robert Bellarmin dit (Les Controverses de la Foi Chrétienne contre les Hérétiques de ce Temps, 3ème controverse, livre IV, chapitre I, II) : Nous avons démontré que le pape est le pasteur et la tête de toute l'Église, qu'avons-nous démontré d'autre que c'est lui qui est le juge suprême de toute l'Église ? Car, ou bien il ne doit y avoir aucun juge parmi les hommes, ou le juge doit être celui qui préside à tous. Je ne pense pas que cela ait été mis en doute dans aucune controverse. Ce qui deviendra évident dans la prochaine controverse. Car, si nous pouvons démontrer que le jugement du souverain pontife est certain et infaillible, il apparaîtra immédiatement que le souverain pontife est le juge suprême de l'Église. Car, comment Dieu aurait-il pu attribuer l'infailibilité au siège apostolique, sans lui attribuer le pouvoir suprême de juge ? (...) Dans le Deutéronome (17), se trouve un témoignage très clair, qui montre que les doutes, en matière religieuse, doivent être référés au souverain pontife : « Si tu trouves difficile de juger entre cause et cause, lèpre et lèpre, et si tu constates qu'il y a des interprétations différentes de porte à porte, lève-toi, et monte au lieu que le Seigneur ton Dieu a choisi. Tu iras voir un prêtre de la tribu de Lévi, et le juge qui sera en fonction à ce moment-là, et tu t'enquerras auprès de ceux qui t'indiqueront la vérité du jugement, et tu feras tout ce qu'auront dit ceux qui président dans le lieu que le Seigneur a choisi, » Il faut observer attentivement que, dans ce passage, il y a deux personnes distinctes, le prêtre et le juge, c'est-à-dire le pontife et le prince. Et après le prononcé de la sentence par le prêtre, c'est au juge politique qu'il faut en demander l'exécution. C'est ce qu'on explique dans ce qui suit : « Celui qui, par orgueil, ne voudra pas obéir à la décision du prêtre, qui, à ce moment, exerce le ministère du Seigneur ton Dieu, sera mis à mort par la sentence du juge. » ... « Le pontife en tant que pontife... peut être hérétiques lui-même, et enseigner à autrui des hérésies. Et cela s'est déjà produit. » C'est

l'opinion des hérétiques de notre temps, et surtout de Luther... et de Calvin... Il [Calvin] enseigne... que le pape peut errer... [or], le pontife ne peut, en aucune façon, définir quelque chose d'hérétique, comme devant être cru par toute l'Église. C'est la sentence la plus commune des auteurs catholiques.

Saint Alphonse de Liguori dit (Theologia Moralis, 111, 115) : L'Église apostolique de Pierre demeure intacte, préservée de toute séduction. Si donc cet édifice est une Église, contre laquelle les enfers ne peuvent prévaloir, et qu'elle ne peut donc s'écrouler, il est nécessaire que sa base et ses fondations soient inviolables, de peur que la destruction des fondations n'entraîne l'effondrement de toute la maison. C'est pourquoi Origène dit à ce sujet : Si les enfers prévalaient contre Pierre, sur qui l'Église est fondée, ils prévaudraient aussi contre l'Église. Cela est également prouvé par Luc : « Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. » De ce texte, Maldonatus affirme également que les auteurs ont déduit que les pontifes sont perpétuellement infaillibles... de même que l'esprit de l'homme est gouverné, les corps de l'Église sont gouvernés par le pape comme par son chef. Par conséquent, la fonction du chef, c'est-à-dire du pontife, est d'enseigner et de gouverner l'Église ; la fonction du corps, c'est-à-dire de l'Église, est d'instruire et d'obéir au pontife... Cela se trouve assurément tiré des paroles du Christ, lorsqu'il dit à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Et ailleurs : « Et toi, quand tu seras revenu à moi, affermis tes frères. » Mais ce que le Seigneur a dit à Pierre, il l'a certainement dit aussi à tous ses successeurs, car, comme le remarque Saint Augustin, le pouvoir de pasteur universel n'a pas été conféré à Pierre pour lui-même, mais pour que l'Église soit gouvernée par lui... Si les décrets des papes n'étaient pas infaillibles... on dirait certainement que l'Église n'a pas été fondée sur Pierre... Mais notre doctrine, selon laquelle les décrets du Pape sont infaillibles, est attestée par Bellarmin comme ayant été partagée par la quasi-totalité des catholiques, théologiens et Pères.

Saint Alphonse de Liguori dit (Cité par le Père Jules Jacques, Du Pape et du Concile) : L'application constante des ennemis de l'autorité des souverains Pontifes s'est toujours exercée à trouver des erreurs dans leurs définitions : mais jamais ils n'ont pu découvrir aucune erreur contre les dogmes, qui ait été énoncée par aucun Pontife romain, en tant que Pontife et Docteur de l'Église... Et les Pères du VI^e Concile œcuménique ont reconnu qu'aucune erreur n'a jamais existé et n'existera jamais dans la Chaire de Rome, et que les successeurs de Pierre, pour lequel Jésus-Christ a prié tout particulièrement, ne dévieront jamais du sentier de la foi : Nullum errorem in Cathedra Romana unquam fuisse, nec futurum, successorumque Petri, pro quo tam particulariter rogavit Christus, nunquam a fidei semita deviaturos.

Le clergé non una cum, qui défend le constat de la vacance du Saint-Siège contrairement à la Fraternité Saint-Pie X, n'enseigne pas que la Papauté n'est pas infaillible, que les Papes ont enseigné l'erreur, ou que les portes de l'enfer ont prévalu sur l'Église. Au contraire, dans cette situation, si nous avons la Foi et que nous ne voulons pas la trahir, nous ne pouvons que constater que ces hommes — Jean XXIII, Paul VI, Jean-Paul II, etc. — ne sont pas des Papes, mais des antipapes, comme il y en eu dans le passé, et que le Saint-Siège est vacant, comme cela a déjà été le cas auparavant. Revenons maintenant sur le premier point : rappelons que la FSSPX considère ces antipapes comme de véritables papes, pourtant elle ne leur obéit pas dans les actes. Or, obéir au Pape est de nécessité pour le salut :

Boniface VIII (Unam Sanctam ; 18 novembre 1302) : Nous déclarons, disons et définissons qu'il est absolument nécessaire au salut, pour toute créature humaine, d'être soumise au pontife romain.

Pour votre salut, ô paroissiens de la FSSPX, fuyez cette secte hérétique. Fuyez vers Dieu, fuyez vers les paroisses non una cum. Faites une profession de foi afin d'abjurer cette hérésie et reconnaissez pour de bon la vacance du Saint-Siège !

Louis-Hubert Remy dit (Ils ont tout détruit) : Mgr Lefebvre à la fin de sa vie disait souvent : *il n'est pas possible que ces « Papes » soient les successeurs de Pierre*. Tout laisse entendre qu'il est mort sédévacantiste. Pourquoi a-t-il été abandonné par ses fils ? Pourquoi personne n'a-t-il pu le joindre ? Pourquoi n'avons-nous toujours pas son testament ? Graves questions sans réponse et qui laissent très dubitatifs. A-t-on voulu cacher quelque chose et Quoi ?

L'Abbé Philippe Guépin, qui fut dans son sacerdoce un grand combattant de la foi catholique contre le modernisme, dévot de Sainte Jeanne d'Arc et aumônier des anciens combattants, qui rendait chaque année hommage au Maréchal dont nous regrettons la perte, et, qui fut renvoyé de la Fraternité Saint-Pie X pour avoir refusé de reconnaître l'impie Jean-Paul II comme étant le Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, disait :

« Moi, jamais je ne m'en suis caché auprès de Monseigneur Lefebvre... Je lui disais, je ne cite pas au Canon de la Messe Paul VI, je ne peux pas faire une chose pareille, puisque vous-même vous nous dites que c'est "le chef des modernistes" et Monseigneur me répondait presque à chaque fois, pendant trois ans : "je ne puis pas vous obliger en conscience..." ça c'est très important à noter, [car] beaucoup de traditionalistes ne savent pas qu'il y avait cette situation-là jusqu'en 1980. Donc pendant ses trois premières années [à la FSSPX] j'ai assuré le ministère que Monseigneur m'avait confié et en particulier à Bordeaux où j'étais le premier prieur, par la volonté de Monseigneur Lefebvre et avec un troupeau de fidèles vraiment zélés et convaincus, on marchait dans le même sens, et donc tout se passait bien, on avait une belle paroisse, et en 1980, le 29 janvier 1980... c'était l'anniversaire d'un évènement gravissime et douloureux... Monseigneur Lefebvre nous a dit, à moi-même et à mon confrère Monsieur l'Abbé Belmont, à l'époque : "Si vous refusez de citer au canon de la messe le pape Jean-Paul II considérez que vous êtes renvoyés de la Fraternité Saint-Pie X..." Jusqu'à présent, pendant trois ans, il acceptait, il tolérait notre attitude... mais il s'avère qu'à partir de janvier 1980, Monseigneur Lefebvre espérait obtenir une reconnaissance canonique de sa fraternité auprès de Jean-Paul II, mais voilà, au Vatican on lui dit "Écoutez... vous avez des prêtres qui refusent de citer le Saint-Père au canon de la messe... tant qu'il y aura cet obstacle vous ne pourrez pas recevoir la reconnaissance canonique..." et Monseigneur Lefebvre a cédé à ce chantage avec le Vatican... et donc il nous a fait venir pour nous mettre devant la situation : "Si vous citez Jean-Paul II vous restez, sinon, si vous refusez, vous êtes renvoyés..." c'était dur je peux vous dire... cela fait quarante-deux ans... et je ne regrette rien, bien au contraire, quand je vois la situation actuelle de la Fraternité Saint-Pie X où il y a des courants de pensée très différents... des confrères de la Fraternité Saint-Pie X qui viennent me visiter à Nantes en cachette me disent leur désarroi, leur confusion et approuvent l'attitude que j'ai eue qui était douloureuse, mais qui était tout simplement le témoignage de la foi... [l'intervieweur demande : "Un mot sur la position doctrinale de la FSSPX ?"] Oui... la position de la Fraternité Saint-Pie X aujourd'hui elle est multiple... Depuis la mort de Monseigneur Lefebvre il y a eu l'abbé Schmidberger, qui était son successeur... l'abbé Schmidberger, ami d'un certain cardinal Ratzinger, qui est devenu ensuite Benoît XVI, ils sont nés dans le même village... et ont eu la même formation doctrinale et là c'est un gros problème puisqu'ils n'ont pas suivi la théologie de Saint Thomas d'Aquin, qui normalement est imposée dans tous les séminaires, eux ils ont suivi la philosophie de Kant et plus précisément de Fichte et c'est très embêtant parce que ce sont des gens qui sont anti-thomistes... ceci explique cela... la confusion qui était entretenue ainsi au séminaire [de la FSSPX], je me souviens, il y avait après les cours de théologie et de philosophie des conciliabules dans les couloirs entre les séminaristes qui étaient thomistes à bloc et puis ceux qui étaient kantien... c'est fou, c'est fou... voilà... et donc après il y a eu Monseigneur Fellay, je l'ai connu, il avait douze ans, je suis rentré au séminaire, j'avais vingt ans et on l'a toujours appelé "le petit Bernard"... voilà la position doctrinale de la Fraternité est vraiment très délicate, ils se veulent d'abord, un premier point, suivre exactement l'attitude doctrinale de Monseigneur Lefebvre, mais c'est un petit

peu compliqué, parce que Monseigneur Lefebvre, en effet, a fait des démarches auprès du Vatican à de nombreuses reprises pour essayer de faire reconnaître son séminaire par le Vatican moderniste, et, plusieurs fois j'ai posé la question à Monseigneur, parce que j'ai eu la grâce de faire des milliers de kilomètres en voiture avec lui, je le conduisais, et quand on est deux dans une voiture bah on cause, surtout avec Monseigneur, c'était des moments inoubliables, il me faisait confiance et moi je lui faisais confiance également et c'est là qu'il me tenait des propos très fermes mais qu'il ne disait pas en public, je me souviens d'une anecdote qui est importante je pense pour ceux qui pourront écouter cela, parce que la FSSPX se garde bien d'en faire état, alors qu'ils savent les propos de Monseigneur Lefebvre [en privé] ... Alors c'était en 1975, j'étais encore séminariste, c'était l'époque où on parlait dans les milieux tradis du sosie de Paul VI, qui faisait tellement de choses affreuses, et qui était en train de travailler à la destruction du Saint-Sacrifice de la Messe, qui était remplacé par le culte protestant, élaboré par des protestants (...) et par l'ignoble Bugnini, dont Monseigneur nous disait qu'il était un impie... donc certains étaient choqués par cette chose-là et disaient : "Non, non ça ne vient pas du pape c'est le sosie de Paul VI..." et donc un jour à l'occasion d'un voyage, je conduisais Monseigneur Lefebvre... et je lui dis : "Mais Monseigneur qu'est-ce que c'est que cette histoire de sosie de Paul VI ?" Monseigneur me répond, indigné, pas contre moi, mais contre ceux qui racontaient ces calembredaines : "Il n'y a pas de sosie de Paul VI ! Paul VI est le responsable des maux dont nous souffrons aujourd'hui dans l'Église ! Il a œuvré à la destruction du Saint-Sacrifice de la Messe, d'ailleurs il n'est pas pape !" ça c'est des propos que je ne peux pas oublier, j'ai encore l'intonation de la voix de Monseigneur dans la tête, c'était considérable... "d'ailleurs il n'est pas pape !", et j'étais en plein accord avec lui bien sûr, ça va de soi, tout heureux de l'entendre dire ce propos, clair, net, carré il n'y avait plus à discuter... Mais c'était l'époque où il en parlait publiquement, mais il ne tenait pas ce propos-là, il disait : "Euh, peut-être, Paul VI un jour on apprendra qu'il est franc-maçon... il y a beaucoup de choses, de points d'interrogation que l'on peut lever..." Mais "d'ailleurs il n'est pas pape !" ça il ne le redisait pas [en public] et je lui demandais en voiture : "Monseigneur mais pourquoi ne parlez-vous pas publiquement des propos que vous m'avez tenus concernant Paul VI, qu'il n'est pas pape ?" [il répondait] "Ah... comprenez c'est délicat, je ne peux pas en parler publiquement, beaucoup de gens ne sont pas prêts à entendre cette vérité et seraient choqués, alors je préfère l'éviter..." ... et ça c'est un grand drame... c'est que Monseigneur Lefebvre faisait de la diplomatie en matière doctrinale... Monseigneur Lefebvre nous disait : "C'est le pape !" officiellement, mais on ne peut pas le suivre... "c'est le pape", mais on ne peut pas suivre sa doctrine en général, sa philosophie, sa théologie, ses sacrements, "tous ces sacrements issus de Paul VI et de Vatican II sont empoisonnés" nous disait Monseigneur, c'est quand même très embêtant parce que nous apprenons au séminaire que le Pape nous devons lui obéir et que surtout en matière doctrinale on est certain qu'il ne peut pas errer au regard du dogme de l'infailibilité pontificale qui fait que le Pape quand il s'exprime dans le domaine de la Foi et dans le domaine des mœurs, il ne peut pas errer, il ne peut pas se tromper : c'est impossible ! Si vous affirmez que le Pape peut se tromper vous affirmez qu'un cercle peut être carré... or il s'avère que Paul VI a promulgué une "messe"... le 3 avril 1969, c'est une date considérable, c'est un tremblement de terre dans l'Église, il a promulgué une liturgie qui n'est pas catholique, qui est protestante, Monseigneur Lefebvre lui-même disait : "C'est la messe de Luther" eh bien, un Pape ne peut pas célébrer la "messe" ou promulguer une "messe" qui est celle de Luther, c'est impossible au regard de la Foi, et donc les fidèles sont capables de comprendre ça, c'est une question de bon sens, comme disait un de mes confrères "c'est du gros bon sens bien épais", quelqu'un qui est honnête avec son intelligence... il est obligé de conclure "bah... oui c'est pas possible..." et il y a d'autres preuves qu'on peut apporter quand vous voyez Jean-Paul II qui baise le Coran, c'est quelque chose d'ahurissant, sans précédent, un Pape ne peut pas faire cela... J'ouvre une parenthèse, quand Jean-Paul II a envisagé d'aller en Irak, c'était du vivant de Saddam Hussein, qui était un Chef d'État, musulman, certes, mais qui était très pro-catholique, son premier ministre, qui s'appelait Tarek Aziz, il était catholique et en Irak il y avait plus d'un million cinq-cent-mille catholiques qui étaient protégés par le pouvoir public, c'est

intéressant ça vous ne le verrez pas dans d'autres pays musulmans où les catholiques ils sont persécutés, et alors coup de tréfalgar... Jean-Paul II ne va pas en Irak finalement, alors tout de suite, la presse nous a raconté que Jean-Paul II ne pouvait pas aller en Irak, il aurait été obligé de serrer la main de Saddam Hussein, que c'était une chose impensable, impossible, eh bien c'est faux, c'est un énorme mensonge qui a été élaboré pour cacher ce qui était l'obstacle de la visite de Jean-Paul II en Irak c'est que les catholiques irakiens et Saddam Hussein lui-même ont été ahuris de voir à la télévision de tout le pays d'Irak qui annonçait sa venue, de le voir baiser le Coran, le monde entier a pu voir ce baiser satanique et les catholiques irakiens ont été scandalisés et ont dit à leurs supérieurs ecclésiastiques "On ne veut pas voir cet individu chez nous, ah non, non, il ne peut pas être catholique, il n'aurait pas pu faire une chose pareille !" et c'est à cause de ce baiser abominable que Jean-Paul II n'est pas allé en Irak, c'est quand même intéressant à savoir, parce qu'aujourd'hui on baigne dans le mensonge, surtout de la part des journalistes officiels, ce sont des menteurs professionnels ces gens-là, c'est incroyable, incroyable... Et François, en plus, il a du mépris pour l'Église, il se moque de la Sainte Église Catholique, un Pape ne peut pas faire cela, il se moque de la Sainte Vierge, ça c'est une chose qui m'a frappé, il venait juste d'être élu par ses pairs modernistes, ce qui n'a rien à voir avec un conclave catholique, [dans] un conclave catholique, tous ceux qui participent au conclave, les cardinaux, sont tous catholiques, alors que là c'était tous des modernistes... Des amis m'ont montré un extrait de vidéo et on y voit Jean-Paul II arrivant à la porte de la Basilique [Sainte-Marie-Majeure] pas en souriant, mais en rigolant, autant le sourire c'est une preuve d'intelligence chez l'homme, autant la rigolade c'est de l'impiété, c'est vulgaire, il rigolait, il entre dans la Basilique, il se dirige vers l'Autel majeur, et il dépose sur l'Autel un ballon de foot, en rigolant, c'était son acte de piété soi-disant, et il est ressorti de la Basilique presque aussitôt en rigolant, il a fait cette forme de profanation, de moquerie publique, et je pourrais vous en citer d'autres... Moi je dis à ceux qui affirment que c'est le Pape : "Mais vous faites un outrage à Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous faites un outrage à Saint Pierre et à tous ses successeurs, parce que le Pape ne peut pas faire de choses pareilles, c'est abominable, c'est l'œuvre des pires ennemis de l'Église !" ... Les modernistes se complaisent dans le laid, alors que dans l'Église catholique on se complaît dans le beau, et Saint Pie X le premier disait : "Il faut aimer à prier sur de la beauté..." C'est ce que nous essayons de faire bien humblement bien sûr, l'on essaie de prier sur de la beauté, c'est pour cela qu'on veille à ce qu'il y ait de belles choses sur l'Autel, pour installer dans les cœurs des fidèles l'amour du sacré, eh bien les modernistes ont commencé par détruire le sens du sacré, les beaux précieux calices, ils les ont remplacés par des coupes en terre cuite... C'est une des caractéristiques des modernistes, ils se complaisent dans le laid, dans le grotesque, alors que les catholiques se complaisent dans le beau, regardez les constructeurs de cathédrales, rien n'était trop beau pour le bon Dieu, ils ont fait des folies pour ça, mais de bienheureuses folies... Donc ils ont commencé par détruire le sens du sacré et c'est comme cela qu'ils ont ouvert les portes pour installer cette contre-liturgie qui n'est pas catholique, ils ont eu beau jeu pour l'installer et ça se continue encore aujourd'hui malheureusement... Mais... il y a un bon aspect... il y a des conversions et des conversions authentiques et des jeunes gens qui ont soif de vérité, ça c'est quelque chose d'extraordinaire et ça ne peut pas venir du démon, ce n'est pas possible, c'est rassurant pour les fidèles, surtout pour ceux qui se convertissent de se dire : "J'ai l'amour de la Sainte Église, j'ai l'amour de la doctrine de l'Église, mais mon Dieu, éclairez-moi, que je connaisse davantage ma Sainte Religion !" Eh bien ça je le vois, je le touche du doigt si j'ose dire et ça c'est très réconfortant pour nous qui nous battons puis sommes dans la galère depuis tant d'années et fut un temps on avait l'impression qu'on ne s'en sortirait pas, j'ai même de bons confrères, qui m'ont dit : "Monsieur l'Abbé, tout est foutu, on s'en sortira..." eh bien j'ai rappelé tout à l'heure à la Messe que nous n'avions pas le droit de baisser les bras, de nous décourager en considérant les propos tenus par Notre-Dame à Fátima [et à La Salette et ailleurs...] "C'est alors que tout vous semblera perdu que Mon Cœur Immaculé triomphera et que le Cœur de Mon Divin Fils régnera !" et nous avons la certitude que cela arrivera, le seul point d'interrogation qu'il y a dans cette affaire : c'est que nous ne connaissons ni le jour, ni l'heure... Mais nous savons que c'est la Parole de Dieu

et que ça se réalisera parce qu'Il l'a annoncé et que Notre-Seigneur fera de Ses ennemis l'escabeau de Ses pieds, Ses ennemis qui semblent triompher aujourd'hui, qui rigolent, qui traînent la Sainte Église dans la boue, ils ont beau jeu, en profitant de tous ces modernistes qui font n'importe quoi, qui sont une honte pour la Sainte Église, eh bien, leur attitude, loin de souiller la Sainte Église qu'ils ont profanée, leurs propos, leurs méchancetés, tout ce qu'ils disent contre la Sainte Église ne peut que glorifier cette dernière, finalement, malgré eux, parce que l'Église elle a triomphé [d'avance] de tous Ses ennemis qui l'ont défigurée » (Entretien sur la chaîne Catholiques de France ; 10 mars 2022)

Johan Livernette dit (Une loge maçonnique dirige le Vatican, p. 57) : ... monseigneur Lefebvre n'a jamais voulu trancher sur la question du pape. Il l'a lui-même avoué. Au final, à cause de cette position bancale, la Fraternité Sacerdotale Saint Pie X est restée « una cum ». Elle a toujours reconnu et elle continue de reconnaître le chef des modernistes comme pape et donc comme vicaire de Jésus-Christ...

Saint Pie X et Monsieur l'Abbé Guépin, du haut du Ciel, priez pour les paroissiens de la FSSPX afin qu'ils la fuient et, surtout, priez pour l'Église militante...

Le noachisme est la religion de la Contre-Église !

Elie Benamozegh dit (La Religion noachide, l'enseignement d'Elie Benamozegh) : Nous, Juifs, nous avons nous-mêmes en dépôt la religion destinée au genre humain tout entier, la seule religion à laquelle les Gentils soient assujettis et par laquelle sont sauvés et vraiment dans la grâce de Dieu, comme l'ont été nos Patriarches avant la Loi. Pouvez-vous supposer que la vraie religion, celle que Dieu destine à toute l'humanité date seulement de Moïse et porte l'empreinte d'un peuple spécial ? Quelle contradiction ! Apprenez que le plan de Dieu est plus vaste. La religion de l'humanité n'est autre que le NOACHISME, non qu'elle ait été instituée par Noé, mais parce qu'elle remonte à l'alliance faite par Dieu avec l'humanité en la personne de ce juste. Voilà la religion conservée par Israël pour être transmise aux gentils... Et comme cette religion dont nos Prophètes ont annoncé le triomphe pour les temps messianiques comme religion de l'humanité convertie au culte du vrai Dieu n'est autre que le noachisme, on peut continuer à l'appeler le christianisme, débarrassé toutefois de la Trinité et de l'Incarnation, croyances qui sont contraires à l'Ancien Testament... Quant à la personne de Jésus... je vous dirai... parce que cela a son importance et que peut-être la question est très légitimement au fond de votre pensée, que pourvu qu'on ne lui attribue point la divinité, il n'y aurait aucun mal à faire de lui un prophète, à le considérer comme un homme chargé par Dieu d'une auguste mission religieuse, sans pour cela altérer en rien l'antique parole de Dieu et sans abolir pour les Juifs la Loi mosaïque comme ont prétendu faire ses disciples dénaturant en cela ses enseignements formels.

Aimé Palliere dit (La Religion noachide, l'enseignement d'Elie Benamozegh) : ... à l'époque où l'Église catholique et tout le christianisme avec elle se trouvaient secoués par le mouvement de rénovation moderniste. (...) Les différentes Églises, disais-je dans cette étude, traversent une période critique ; il n'est pas un dogme qui ne chancelle, pas une croyance qui ne soit mise en doute ; un vent de réforme, autrement plus violent que celui du XVI^e siècle, souffle dans le monde chrétien. Eh bien, chrétiens de toutes les communions, orthodoxes, libéraux et ceux qui, parmi eux, ont cessé de croire, tous nous les rendons attentifs à ce fait d'une évidence incontestable : c'est que toutes les réformes poursuivies actuellement au sein de la chrétienté s'opèrent dans un sens strictement juif. Les dogmes qui s'écroulent définitivement, après avoir été considérés pendant des siècles comme d'invincibles forteresses, sans lesquelles il n'y avait pas de foi chrétienne possible, sont précisément ceux qu'Israël a niés opiniâtement durant dix-neuf cents ans. L'idéal qui, peu à peu, se dégage des brumes de la dogmatique et dans lequel certains esprits, qui ne croient pas si bien dire voient une preuve de la judaïsation des peuples chrétiens, c'est l'idéal des Prophètes et le christianisme tend de plus en plus à se transformer en

messianisme conforme à la conception juive. Or, qu'on le remarque bien, les deux mots ont exactement le même sens, avec cette seule différence que le premier trahit toute l'influence hellénique subie par les disciples de Jésus, tandis que le second les ramène à la pure pensée hébraïque... Puissent les chrétiens, comprendre enfin en quoi doit consister cette nouvelle révélation de la Révélation que tous pressentent et appellent et dont on peut déjà discerner les signes précurseurs dans la plupart de leurs Églises... Puissent-ils reconnaître que le retour à l'hébraïsme est la clef de la question religieuse dans le présent et dans l'avenir... En ce qui me concerne, je considérerais que les chrétiens des diverses Églises ne peuvent se rapprocher qu'en se plaçant, à leur insu, précisément sur le terrain juif, en acceptant les données du noachisme de Benamozegh dont les pures et simples doctrines sont seules en état d'offrir une base commune...

Elie Benamozegh dit (La Religion noachide, l'enseignement d'Elie Benamozegh) : Le noachisme, un compromis entre le christianisme et le judaïsme ? Mais si vous vous rappelez ce que j'ai dit dans mon Introduction à Israël et l'Humanité, vous verrez que le noachisme est la vraie, l'unique, l'éternelle religion des Gentils et qu'elle a avec celle d'Israël un même fond commun. Ce n'est pas autre chose que le vrai christianisme, c'est-à-dire ce que le christianisme aurait dû être, ce qu'il sera un jour. C'est, selon les Juifs, la vraie religion des temps messianiques.

Le Chevalier de Ramsay dit (Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie, Daniel Ligou) : La Franc-Maçonnerie est bien la résurrection de la religion noachique... cette religion antérieure à tout dogme et qui permet de dépasser les différences et les oppositions de confessions.

Constitution d'Anderson, obligations d'un franc-maçon : Un Maçon est obligé, par sa Condition, d'obéir à la Loi morale ; et s'il comprend bien l'Art, il ne sera jamais un Athée stupide, ni un Libertin irrégulier.

« Ne laissez pas dire, mes frères, que la Franc-Maçonnerie est l'Anti-Église, cela n'a été qu'une phrase de circonstance : fondamentalement la Franc Maçonnerie se veut super église, l'Église qui les réunira toutes... » (Politique et Franc Maçonnerie, cité par le Bulletin du Grand-Orient, n° 37)

(Nous savons que Jean XXIII et Paul VI étaient francs-maçons et que la franc-maçonnerie a sa propre « religion », l'humanitarisme, que l'on appelle plus discrètement noachisme. Par l'intermédiaire de plusieurs de ses membres, elle avait envahi le clergé catholique pour former une Contre-Église « œcuménique », c'est-à-dire noachique.)

Elie Benamozegh dit (La Religion noachide, l'enseignement d'Elie Benamozegh) : Si vous adoptez la position religieuse où je vous voudrais voir [le noachisme], vous appartiendrez véritablement au judaïsme en même temps qu'au christianisme, celui-ci étant toutefois corrigé par le judaïsme sur trois points essentiels : la question de l'Incarnation, la manière de comprendre la Trinité et l'abolition de la Loi mosaïque pour les Israélites eux-mêmes.

Elie Benamozegh dit (La Religion noachide, l'enseignement d'Elie Benamozegh) : Ce mouvement religieux [le noachisme] fera faire au christianisme sa dernière évolution... le noachide n'est point hors de l'Église, il est dans l'Église...

Aimé Palliere dit (La Religion noachide, l'enseignement d'Elie Benamozegh) : Les lettres du grand rabbin [Elie Benamozegh] me traçaient un véritable programme de vie religieuse. Aucun devoir de conscience ne m'obligeait à sortir de l'Église de ma naissance, bien au contraire, avec les réserves que le maître indiquait, je pouvais même concilier la profession extérieure du catholicisme avec la foi d'Abraham, de Moïse et des Prophètes. Le noachisme dont me parlait Benamozegh n'avait pas de cadres définis, il ne possédait aucune organisation extérieure et rien ne s'opposait même à ce que le nom de christianisme lui fût

donné, à plus forte raison celui de catholicisme qui s'accorde mieux encore avec l'universalisme prophétique.

Louis-Hubert Remy dit (L'Église éclipsée) : Jean-Paul II n'a-t-il pas exprimé la même pensée lorsqu'il a dit : « Les Musulmans ont comme nous la foi d'Abraham dans le Dieu unique, tout-puissant et miséricordieux... La foi en Dieu que professent les descendants spirituels d'Abraham, Chrétiens, Musulmans et Juifs, quand elle est sincèrement vécue, qu'elle pénètre la vie, est un fondement assuré de la dignité, de la fraternité et de la liberté des hommes et un principe de rectitude morale de la vie en société. Et il y a plus ; par suite de cette foi en Dieu Créateur et transcendant, l'homme se retrouve au sommet de la création... Le principe d'une collaboration en vue d'un progrès de l'homme, de l'émulation dans le bien, de l'extension de la paix et de la fraternité dans la libre profession de la foi propre à chaque homme » (Extrait du discours prononcé lors du voyage à Ankara devant le tombeau d'Ataturk, responsable du massacre impitoyable de plusieurs milliers de chrétiens) ... Curieusement, le jour même où Jean-Paul II était à Reims (22 septembre 1996), les médias (France 2) ont consacré une émission religieuse sur l'œuvre d'Elie Benamozegh ! (...) Quelle est donc la différence entre le disciple de Benamozegh, Aimé Pallière et Jean-Paul II ? Ceux qui suivent la nouvelle « église conciliaire » et par son biais, adhèrent à la religion de l'humanité, au noachisme, doivent nécessairement, qu'ils le veuillent ou non, apostasier comme l'a fait Aimé Pallière... On objectera que Jean-Paul II ne rejette pas la divinité du Christ, ni la Sainte Trinité. Bien sûr, il ne le fait pas explicitement. Mais en affirmant, comme il l'a fait à plusieurs reprises, que nous adorons le même « Dieu », le même Père, que les juifs et les musulmans, il doit nécessairement nier, soit la divinité de Jésus-Christ, soit la Sainte Trinité. En effet, pour les musulmans et les juifs, « Dieu » n'a pas de Fils ; en plus, pour eux, dire que Jésus-Christ est le Fils de Dieu est un blasphème. Si donc Dieu le Père n'a pas de Fils, il ne peut pas y avoir non plus le Saint-Esprit qui est la « relation subsistant entre le Père et le Fils », comme le dit Saint Thomas, et par conséquent la Sainte Trinité. Donc, si on a le même « Dieu » que les musulmans et que les juifs on a un « Dieu » sans Fils. Jean-Paul II est ainsi obligé de nier implicitement le Fils parce que, comme le dit l'apôtre bien-aimé : « Toute personne qui nie le Fils ne tient pas non plus le Père ; Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ? Celui-là est l'antéchrist, celui qui nie le Père et le Fils » (1 Jn ii, 22-23) ... Jean-Paul II put ainsi être invité à pénétrer dans la Synagogue de Rome. « L'ami catholique est le premier pape qui après deux mille ans entra dans une synagogue, la synagogue de Rome. Là, face à l'ami juif présent dans le temple, il répéta la condamnation du Concile [Vatican II] contre toute forme d'antisémitisme et déclara les juifs « frères aînés dans la foi d'Abraham » (Svidercoschi, op. cit., p.101). ... La réunion au Mont Sinaï pour la fin du siècle, qui doit regrouper les « fidèles » de l'islam, les membres de la Synagogue, et les modernistes de la nouvelle « église conciliaire », constitue pour les Initiés un « signe » important adressé au Grand Architecte de l'Univers. Le Dieu qu'ils adoreront n'est pas le Dieu Trinitaire, dès lors que les sourates du Coran refusent la Très Sainte Trinité ; que les juifs de la Synagogue rejettent le véritable Messie, Jésus-Christ, Fils de Dieu... Jean-Paul II ne réalise-t-il pas cette « prophétie » [du kabbaliste luciférien] Eliphas Lévi du 21 janvier 1862 ? « Un jour viendra où un pape inspiré du Saint-Esprit déclarera que toutes les excommunications sont levées, que tous les anathèmes sont rétractés, que tous les chrétiens sont unis à l'Église, que les Juifs et les Musulmans sont bénis et appelés par elle ; que tout en conservant l'unité et l'inviolabilité de son dogme, elle permet à tous les cultes de s'en rapprocher par degré en embrassant tous les hommes dans la communion de son amour et de ses prières... Il faut, en répandant l'esprit de charité universelle, préparer l'avènement de ce grand jubilé... » [Au Sinaï, il y a 3500 ans, Dieu donna à Moïse le Décalogue ; au Sinaï de l'an 2000 l'antipape Jean-Paul II imposa le décalogue de Satan.] ... La révolution commencée par Jean XXIII, poursuivie par Paul VI, atteint donc une étape cruciale avec Jean-Paul II. C'est bien ce dernier qui exécute le programme du grand rabbin Elie Benamozegh en prêchant sur tous les lieux du globe la nouvelle religion, la religion noachide ou de l'humanité, qui sera celle de la « nouvelle civilisation de l'amour » dont le grand jubilé du Sinaï doit marquer le début... Ainsi s'édifie, sous la houlette de Jean-Paul II,

la « base commune » pour l'instauration de la religion noachide que le rabbin Elie Benamozegh définit comme suit : « C'est que le Dieu unique est actuellement adoré sous des formes multiples, au sein de cultes bien différents, mais à l'époque messianique, le monde spirituel verra se réaliser l'unité d'adoration » (A. Pallière, op. cit., p. 217) ... Ainsi Jean-Paul II apparaît-il comme un artisan majeur de la religion noachide et donc de l'apostasie. Religion noachide qui, aujourd'hui, n'est rien d'autre que la religion maçonnique : « La Maçonnerie, dit un de ses organes au Brésil, est un grand temple, comme autrefois celui de Rome, qui donne l'hospitalité à tous les dieux, puisqu'ils ne font tous ensemble qu'un seul Dieu » (*Le Pélican*, organe de la Maçonnerie) ... « Ce que veut bâtir la chrétienté... c'est un culte universel où tous les cultes seront englobés ». « Un christianisme nouveau, sublime, large, profond, vraiment universaliste, absolument encyclopédique... Un culte universel où tous les cultes seront englobés, où le Dieu sera l'humanité qui, à mes yeux, se confond avec le Christ qui est donc aussi l'univers tout entier » (le Christ cosmique de Teilhard de Chardin, [« théologien » moderniste]) (Roca : « Glorieux Centenaire », pp. 77, 528, 525). Le grand rabbin de Livourne [Benamozegh] ne dit pas autre chose : « Le monothéisme ne peut devenir universel qu'à cette condition : unité dans la diversité, et diversité dans l'unité. » ... La religion noachide mise en œuvre par Jean-Paul II sera la religion du gouvernement mondial. Le 23 juillet 1963, *Le Figaro* rapportait ces propos de Sakharov, alors très bien Moscou : « Plus les convergences entre les États-Unis et l'URSS augmenteront, plus il est évident qu'elles devraient conduire, d'ici l'an 2000, à la fondation d'un gouvernement mondial ». Le bulletin américain *The McAlvany Intelligence Advisor* de février 1996 révèle une étrange réunion : « Du 27 septembre au 1er octobre 1995, Mikhaïl Gorbatchev organisa à San Francisco, États-Unis, un forum sur "l'état du monde". La conférence avait pour but de lancer la "transition" vers un Nouvel Ordre mondial, et elle réunit une impressionnante élite d'invités que Gorbatchev lui-même qualifia de "citoyens du monde" ». En effet, on pouvait relever la présence de 141 chefs d'État en fonction et plus de 59 anciens chefs d'État ou de gouvernement. Gorbatchev annonça aux éminents participants que « cette réunion historique donnera le coup d'envoi à un processus de plusieurs années culminant en l'an 2000, lequel se propose d'articuler les priorités fondamentales, les valeurs et les actions nécessaires pour modeler d'une façon constructive notre futur commun ». Il affirma ensuite que la « convergence » entre les pays de marché libre et les pays socialistes allait produire une « nouvelle civilisation », un « Nouvel Ordre mondial ». « La quête d'un nouveau modèle pour le monde doit être une synthèse des choses qui unissent les peuples, les pays et les nations, plutôt que des choses qui les divisent ». La déclaration finale adoptée par la conférence se termine ainsi : « nous sommes en train d'assister à la naissance de la première civilisation globale ». Dans cet état d'esprit les personnalités qui se sont exprimées et qui sont appelées « le conseil des sages » ont fait deux propositions majeures : qu'une religion mondiale remplace le christianisme, et que les souverainetés nationales soient abolies. S'agissant de cette religion mondiale, les élites qui se sont exprimées exigent un nouveau modèle de valeurs universelles immanentes. John Stormer, dans *Understanding the times*, cité par *The McAlvany Intelligence Advisor* écrit : « Gorbatchev et les socialistes globalisants — qui ont été par le passé des athées et des matérialistes convaincus — ont reconnu d'une façon pragmatique qu'un athéisme pur ne pourrait jamais être vendu à la plupart des Américains, lesquels gardent toujours une certaine foi en Dieu. Leur nouvel effort consiste donc à fondre leur matérialisme (fondamental dans le communisme) avec les religions orientales (lesquelles, de par leur « humanisme cosmique », mettent l'homme à la place de Dieu, ce qui leur permet de s'adapter ou d'assimiler à peu près toutes les autres croyances ou religions) ». Dans la foulée, Gorbatchev expliquait à un journaliste italien ses motivations personnelles en vue d'une réunion à Milan de tous les prix Nobel de la paix, de Kissinger à Walesa. « A vrai dire, l'idée n'est pas de moi mais elle vient de mes amis italiens, en particulier de nombreux milieux catholiques. J'y ai adhéré avec enthousiasme et je crois qu'après la rencontre mondiale de toutes les confessions religieuses qui s'est tenue à Milan en 1993, cette ville est la plus adaptée pour accueillir le meeting sur "Paix et Solidarité" des prix Nobel » (*Quotidien de la conférence épiscopale italienne L'Avvenire* du 15 novembre 1995). Le

lendemain même de ces déclarations à L'Avvenire, une rencontre privée avait lieu au Vatican. Nul doute que les deux hommes, qui se connaissent très bien et depuis longtemps (selon un discours de Jean-Paul II lui-même), sont préoccupés par la course à l'an 2000. « La main dans la main, le Saint-Siège et la Fondation Gorbatchev poursuivent leur chimère de paix mondiale : les rencontres œcuméniques répondent aux forums mondialistes, l'esprit d'Assise recoupe la Religion globale, les étapes annuelles du Jubilé inspirent le "plan pluriannuel" approuvé à San Francisco, et la "civilisation de l'amour" coïncide avec la "nouvelle civilisation globale" annoncée par Gorbatchev. Comme l'affirme Jean-Paul II dans sa lettre apostolique "Tertio millenio adveniente" (n° 52), à l'aube de l'an 2000 « il conviendra d'aborder le vaste thème de la crise de civilisation, telle qu'elle s'est manifestée surtout dans l'Occident, plus développé sur le plan technologique, mais intérieurement appauvri par l'oubli ou la marginalisation de Dieu. A la crise de civilisation, il faudra répondre par la civilisation de l'amour, fondée sur les valeurs universelles de paix, de solidarité, de justice et de liberté qui trouvent dans le Christ leur plein accomplissement . Un christianisme qui ne sera autre chose que l'Animation Spirituelle de la Démocratie Universelle... » (extraits de la Lettre de la crc n° 328, décembre 1996). Comment ne pas voir là une preuve supplémentaire des accointances entre Jean-Paul II et les instruments d'exécution du « plan » de la secte maçonnique pour construire un monde nouveau en opposition avec le vieux monde chrétien ?

Jean-Paul II dit (Discours à l'aéroport de Tel-Aviv ; 21 mars 2000) : Je prie pour que ma visite serve à encourager un approfondissement du dialogue interreligieux qui conduira les juifs, les chrétiens et les musulmans à rechercher dans leurs croyances respectives et dans la fraternité universelle qui unit tous les membres de la famille humaine.

Jean-Paul II dit (Rencontre avec les Rabbins Chefs ; 23 mars 2000) : Révérends Rabbins Chefs, c'est avec un grand respect que je vous rends visite ici aujourd'hui et je vous remercie de m'avoir reçu à Hechal Schlomo. Cette rencontre revêt une signification véritablement unique et je forme des vœux et des prières pour qu'elle conduise à davantage de contacts entre chrétiens et juifs, visant à atteindre une compréhension toujours plus profonde du rapport historique et théologique qui existe entre nos patrimoines religieux respectifs. Personnellement, j'ai toujours désiré faire partie de ceux qui, des deux côtés, œuvrent pour surmonter les préjugés et pour garantir une reconnaissance toujours plus grande et totale du patrimoine spirituel partagé par les juifs et par les chrétiens. Je répète ce que j'ai dit à l'occasion de ma visite à la communauté juive de Rome : nous, chrétiens, reconnaissons que le patrimoine religieux juif est intrinsèque à notre foi : "Vous êtes nos frères aînés" (cf. Rencontre avec la communauté juive de Rome, 13 avril 1986 n. 4). Souhaitons que le peuple juif reconnaisse que l'Église condamne totalement l'antisémitisme... car [celui-ci est] en opposition radicale avec les principes du christianisme... Nous avons beaucoup en commun. Ensemble, nous pouvons faire beaucoup pour la paix, pour la justice et pour un monde plus fraternel et humain. Que le Seigneur... nous conduise à une ère nouvelle et féconde de respect réciproque et de coopération, au bénéfice de tous ! Merci.

Jean-Paul II dit (Rencontre avec le Président Weizman ; 23 mars 2000) : Nous devons œuvrer pour une nouvelle ère de réconciliation et de paix entre les juifs et les chrétiens. Ma visite constitue le signe que l'Église catholique fera tout son possible pour garantir que cela ne demeure pas seulement un rêve, mais une réalité. Nous savons que la paix véritable au Moyen-Orient ne pourra être que le résultat de la compréhension réciproque et du respect entre tous les peuples de la région : juifs, chrétiens, musulmans. Dans cette perspective, mon pèlerinage est un voyage d'espérance : l'espérance que le XXI siècle apporte une nouvelle solidarité entre les peuples du monde

Jean-Paul II dit (Discours au mausolée de Yad Vashem ; 23 mars 2000) : Dans ce lieu de la mémoire, l'esprit, le cœur et l'âme ressentent un extrême besoin de silence. Un silence qui invite au souvenir. Un silence dans lequel chercher à donner un sens aux souvenirs qui

reviennent de façon impétueuse. Un silence car il n'existe pas de paroles assez fortes pour déplorer la tragédie terrible de la Shoah. J'ai moi-même des souvenirs personnels de tout ce qui se produisit lorsque les Nazis occupèrent la Pologne au cours de la guerre. Je me rappelle de mes amis et mes voisins juifs, dont certains sont morts, alors que d'autres ont survécu. Je suis venu à Yad Vashem pour rendre hommage aux millions de Juifs qui, privés de tout, en particulier de leur dignité humaine, furent tués au cours de l'Holocauste. Plus d'un demi-siècle s'est écoulé, mais les souvenirs demeurent. Ici, comme à Auschwitz et dans de nombreux autres lieux en Europe, nous sommes écrasés par l'écho des gémissements déchirants de tant de personnes. Des hommes et des femmes nous expriment en criant de l'abîme l'horreur qu'ils ont connue. Comment pouvons-nous ne pas prêter attention à leur cri ? Personne ne peut oublier ou ignorer ce qui se passa. Personne ne peut diminuer son importance... En ce lieu de mémoire solennelle, je prie avec ferveur que notre douleur pour la tragédie qu'a souffert le peuple juif au XX siècle conduise à un nouveau rapport entre les chrétiens et les juifs. Construisons un avenir nouveau dans lequel il n'y ait plus de sentiments antijuifs parmi les chrétiens ou de sentiments antichrétiens parmi les juifs, mais plutôt le respect réciproque demandé à ceux qui adorent l'unique Créateur et Seigneur et qui considèrent Abraham comme notre Père commun dans la foi (cf. Nous nous souvenons : une réflexion sur la Shoah, V).

(Certes, le Royaume de France a, par son Commandeur, déclaré qu'il ne comptait pas répéter la Shoah, mais qu'en pense-t-il réellement ? Ses chefs ressentent-ils du bonheur lorsqu'on leur raconte la mort de milliers de juifs, d'autres disant des millions ? Évidemment non : c'est triste, très triste. Mais enfin, tant de malheurs n'arrivent pas gratuitement à un peuple ; les peuples qui finissent malheureux sont ceux qui combattent Dieu. Et quel peuple combat davantage Dieu que les juifs talmudistes ? Aucun ! Dieu a donc usé de l'hérésie allemande national-socialiste pour de nouveau envoyer un message au peuple juif, dispersé pour porter dans toutes les nations le message de ce qui arrive aux déserteurs de l'Empire de Jésus-Christ : « Ô peuple juif, rejoins-moi dans la lumière ou péris dans les ténèbres ! » Le Commandeur de France écoute tous les points de vue à ce sujet ; c'est son devoir d'étudier l'histoire de ce bas monde afin de répéter ce qui a été bénéfique au peuple catholique et de ne pas reproduire ce qui lui fut une malédiction, cause de ruines spirituelles. Y a-t-il eu sept ou six millions de morts, deux cent mille, ou aucun ? La Shoah s'est-elle faite par chambres à gaz et par balles, ou seulement par balles, pendaisons, famine, etc. ? Le Commandeur de France ne donne pas de réponse universelle à ce sujet. Cela dit, il ne pense pas qu'il y ait eu six millions de morts, mais pas nécessairement deux cent mille non plus ; peut-être un chiffre compris entre 250 000 et 2 millions. Toutefois, il reconnaît qu'il est difficile d'être précis et d'établir avec certitude le nombre exact de victimes : ils sont morts, leurs corps ont disparu, beaucoup de documents ont également disparu ; parfois, des documents comportent des erreurs dues à un mauvais travail, ou on été inventés pour des intérêts politiques sionistes. Le Commandeur ne peut être expert en tout ; il reste un homme. Il est donc prêt à entendre les spécialistes du sujet afin qu'ils plaident leur cause. C'est un point important, car c'est le Commandeur de France qui établit les équipes éducatives, lesquelles fixent à leur tour le programme catholique des écoles de France.)

Jean-Paul II dit (Prière au Mur occidental de Jérusalem ; 26 mars 2000) : Dieu de nos pères, tu as choisi Abraham et sa descendance pour que ton Nom soit apporté aux peuples : nous sommes profondément attristés par le comportement de ceux qui, au cours de l'histoire, les ont fait souffrir, eux qui sont tes fils, et, en te demandant pardon, nous voulons nous engager à vivre une fraternité authentique avec le peuple de l'alliance. Amen.

Monseigneur Marcel Lefebvre dit (Fideliter, mars-avril 1986, n° 50, p. 15) : Alors quel est ce pape ? Que faut-il en dire ? En tout cas, il n'est pas inspiré par l'Esprit-Saint... il est inspiré par le diable et il est au service de la maçonnerie.

(Cet apostat judaïsant né d'une hébraïque n'était autre chose qu'un judéophile noachide qui avait le diable pour père et l'antéchrist pour maître ! Qu'ils meurent avec une fente sur la gorge, les missionnaires du noachisme ! Des Croisades ont été déclarées pour cent-mille fois moins que ça, la Croisade que nous déclarons doit donc être plus meurtrière pour les méchants que toutes les précédentes croisades et guerres justes ! Je le dis clairement, afin que nul ne puisse m'en accuser, je ne suis pas cruel. Cependant, quiconque participe à la destruction de l'Église, et qui, malgré nos avertissements, interventions et efforts pour les détourner et les ramener sur le droit chemin, persiste à nous accuser d'être les méchants, sera pourchassé aux quatre coins de la terre par des guerriers chrétiens venus de toutes les nations repentantes. Ces derniers soumettront le monde entier au doux joug du Christ-Roi, celui qui libère du péché et rend justice en punissant les mauvais ! Je le jure par Dieu, continuez à vous moquer du petit troupeau, ô vous, la multitude d'ennemis calomniateurs, riez en pensant que tout ce que nous disons n'est que du vent, un délire, mais le Dieu qui n'est pas fait de mains d'hommes est avec nous, et pendant que vous vous moquez de nous, il se rit de vous et nous bénit, Ps 2-3 : « Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont ligüés contre le Seigneur et contre son Christ... Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, et le Seigneur se moquera d'eux... Embrassez la doctrine, de peur que quelque jour le Seigneur ne s'irrite, et que vous ne périissiez hors de la voie de la justice. Lorsque sa colère s'enflammera en un instant, heureux tous ceux qui se confient en lui... Je ne craindrai point les milliers d'hommes du peuple qui m'environnent : levez-vous, Seigneur, sauvez-moi, mon Dieu. Parce que c'est vous qui avez frappé tous ceux qui me combattaient sans raison ; vous avez brisé les dents des pécheurs. Au Seigneur appartient le salut ; et c'est sur votre peuple que se répand votre bénédiction. »)

L'élection mafieuse de Jean XXIII

Johan Livernette dit (Une loge maçonnique dirige le Vatican, p. 73-80) : Il est important de voir... comment Angelo Roncalli a été élu « pape » et dans quelles circonstances. Car avant lui, c'est le cardinal Siri qui était fortement pressenti pour succéder à la papauté de Pie XII dès octobre 1958. C'était en tout cas le souhait d'Eugenio Pacelli [Pie XII]. Sauf que le collège des francs-maçons ne l'entendait pas de cette oreille. Ainsi, le conclave de 1958 fut manipulé par cette clique de félons afin d'élire un autre « pape » Il s'avère que, selon une source proche du FBI (Les dossiers noirs du Vatican de Paul L. Williams, 2003), le traditionaliste Siri avait eu un nombre de voix suffisant pour être élu. Il devrait prendre le nom de Grégoire XVII. Alors que la fumée blanche sortait de la chapelle Sixtine, son élection était annoncée aux alentours de 18 heures sur la radio du Vatican. Mais cette élection fut ensuite annulée. Selon Paul L. Williams, « les cardinaux choisirent alors d'élire le cardinal Frederico Todeschine comme "pape de transition" », mais Todeschine était trop malade pour accepter le poste. (...) Enfin, le troisième jour de scrutin, Roncalli reçut le soutien nécessaire pour devenir le pape Jean XXIII. » N'ayant jamais voulu avouer ce qui s'était réellement passé en coulisse, le cardinal Siri fut intimidé et même menacé de mort pour laisser la place qui lui incombait pourtant. Giuseppe Siri fut donc mis à l'écart de la papauté, car la loge maçonnique qui dirigeait déjà le Vatican avait projeté d'imposer Angelo Roncalli... Interrogé sur le sujet, le cardinal Siri se montra très peu loquace. Il se contenta de dire : « Je suis tenu par le secret. » Et de répéter : « Je suis tenu par le secret. Ce secret est horrible. J'aurais des livres à écrire sur les différents conclaves. Des choses très graves se sont passées mais je ne peux rien dire. » Giuseppe Siri craignait les représailles dont lui et les siens auraient été certainement victimes s'il avait accepté le pontificat après la mort du pape Pie XII. Interprète lors du conclave, Malachi Martin a confirmé les menaces exercées contre Siri : « Je dus traduire un message destiné au cardinal : - Si vous acceptez le pontificat, nous engageons des représailles contre votre famille. » Telles furent les méthodes mafieuses que la maçonnerie ecclésiastique employa pour prendre le pouvoir au Vatican... Alors qu'il régnait au sommet de l'Église officielle, Jean XXIII s'absentait souvent. Selon l'écrivain Franco Bellegrandi, il était constamment recherché. Jean XXIII parfait et revenait au Vatican, sans prévenir qui que ce soit. Ses départs soudains étaient très

suspects. Selon le journaliste italien Pier Carpi, Jean XXIII fut de la Rose-Croix. Il appartenait donc à une secte anticatholique. Angelo Roncalli a été initié à cet ordre maçonnique en 1935. Il était alors délégué apostolique en Turquie. Dans son livre intitulé *Les prophéties du pape Jean XXIII*, le journaliste franc-maçon Carpi donna les détails de la cérémonie d'initiation de Roncalli. Pier Carpi décrivit la scène avec précision, notamment cette table au milieu de la salle avec « une Bible ouverte au début de l'évangile de saint Jean. » Cette secte gnostique se base en effet sur le prologue de l'évangile selon Saint Jean. Dans leur ésotérisme, les Rose-Croix parlent même d'amour de Dieu à la lumière de l'évangile de Jean. Selon eux, le véritable et authentique christianisme serait celui de l'Église de Jean et non de Saint Pierre, premier des papes de l'Église catholique. Quant à Roncalli, ce n'est certainement pas dû au hasard s'il a choisi pour nom d'initiation « Johannes ». Ce même nom lui a été ensuite attribué lorsqu'il fut élu pour diriger le Vatican. Angelo Roncalli ne fut cependant pas le premier Jean XXIII de l'histoire. Il y eut en effet un précédent, au début du XVe siècle, avec le napolitain et antipape Baldassarre Cossa. Ce qui ajoute encore un peu plus de trouble et de suspicion à cette élection de Roncalli au sommet du Vatican. Avait-il choisi le nom de Jean XXIII par hasard ? Il est difficile de le croire... De son côté, le grand maître du Grand Orient d'Italie, Virgilio Gaito, précisa en 1994 : « Il me semble que Jean XXIII ait été initié dans une loge maçonnique parisienne et qu'il ait participé aux travaux des ateliers d'Istanbul. » (Interview par Giovanni Cubeddu pour *Trenta Giorni*) ... Prenons également en considération ce témoignage marquant de l'historien suisse Jacob Burckhardt : « Je connaissais très bien le cardinal Roncalli. C'était un déiste et un rationaliste. (...) Il changera beaucoup de choses. Après lui, l'Église ne sera plus la même. » Cette tendance s'est ensuite confirmée. Ce changement s'est même amplifié avec les successeurs de Jean XXIII qui furent dans sa continuité moderniste.

L'antipape interviewé, l'hérésie professée

(L'antipape François s'entretient avec le fondateur du journal *la Repubblica*. Un entretien publié le 1er octobre 2013.)

Réponse de l'antipape François à la question : "Existe-t-il une vision unique du Bien ? Et qui en décide ?" — Tout être humain possède sa propre vision du Bien, mais aussi du Mal. Notre tâche est de l'inciter à suivre la voie tracée par ce qu'il estime être le Bien.

Dire une chose pareille est une hérésie, car il n'existe qu'un seul vrai bien pour l'homme. Certes, lors de la Création, Dieu donna à l'homme la raison, qui, comme un détecteur de métaux, lui permet naturellement de discerner ce qui est bien et ce qui est mal — Romains 2, 14-15 : « Quand des païens, qui n'ont pas la Loi, accomplissent naturellement ce que la Loi commande, n'ayant pas la Loi, ils se tiennent lieu de loi à eux-mêmes ; ils montrent que ce que la Loi ordonne est écrit dans leurs cœurs, leur conscience... » Mais sans la soumission due à Dieu et à Sa Loi, il n'est pas possible à la seule raison de pratiquer pleinement le bien. Comme le rappelle le Pape Léon XIII dans *Libertas Præstantissimum* : « Si l'on fait dépendre du jugement de la seule et unique raison humaine le bien et le mal, on supprime la différence propre entre le bien et le mal ; le honteux et l'honnête ne diffèrent plus en réalité, mais seulement dans l'opinion et le jugement de chacun ; ce qui plaît sera permis. Dès que l'on admet une semblable doctrine morale, qui ne suffit pas à réprimer ou apaiser les mouvements désordonnés de l'âme, on ouvre l'accès à toutes les corruptions de la vie. » Affirmer le contraire revient donc à prétendre que l'homme est le créateur du bien, capable de définir pour lui-même ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. L'homme devient alors son propre dieu et n'a plus besoin d'être soumis à Dieu.

Cette hérésie relève plus précisément du panthéisme, condamnée par Pie IX dans le *Syllabus* des principales erreurs de notre temps, le 8 décembre 1864 — Erreur n°3 : "La raison humaine, considérée sans aucun rapport à Dieu, est l'unique arbitre du vrai et du faux, du

bien et du mal : elle est à elle-même sa loi, elle suffit par ses forces naturelles à procurer le bien des hommes et des peuples."

Pie XII dit (*Humani Generis* ; 12 août 1950) : En effet, si, en principe du moins, la raison humaine est, par sa propre force et à sa seule lumière naturelle, apte à parvenir à la connaissance vraie et certaine d'un Dieu unique et personnel, qui par sa Providence protège et gouverne le monde, et à l'intuition aussi de la loi naturelle inscrite par Dieu en nos âmes, nombreux, pourtant, sont les obstacles qui empêchent cette même raison d'user de sa force native efficacement et avec fruits... l'intelligence humaine, dans la recherche de si hautes vérités, souffre d'une grave difficulté en raison d'abord de l'impulsion des sens et de l'imagination et en raison aussi des passions vicieuses nées du péché originel... C'est pourquoi il faut tenir que la révélation divine est moralement nécessaire pour que tout ce qui n'est pas, de soi, inaccessible à la raison en matière de foi et de mœurs, puisse être, dans l'état actuel du genre humain, connu de tous promptement, avec une certitude ferme et sans mélange d'erreur.

L'antipape François dit (*Lettre à Eugenio Scalfari* ; 11 septembre 2013) : Vous me demandez si le Dieu des chrétiens pardonne celui qui ne croit pas et ne cherche pas la foi. En admettant que – et c'est là la chose fondamentale – la miséricorde de Dieu n'a pas de limites si l'on s'adresse à lui d'un cœur sincère et contrit, la question pour qui ne croit pas en Dieu réside dans l'obéissance à sa propre conscience. Le péché, même pour celui qui n'a pas la foi, c'est d'aller contre sa conscience. Écouter et obéir à celle-ci signifie, en effet, se décider face à ce qui est perçu comme bien ou comme mal. Et c'est sur cette décision que se joue la nature bonne ou mauvaise de nos actions.

L'antipape réitère donc son hérésie panthéiste tout en répudiant un dogme nécessaire au salut : la Foi. — Hébreux 11, 6 : "Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. Car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie qu'il est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent."

Réponse de l'antipape François à la question : "Votre vocation est-elle née en vous lorsque vous étiez jeune ?" — Non, pas très jeune. J'allai à l'Université. J'eus à cette époque une enseignante pour laquelle j'éprouvai du respect et de l'amitié. C'était une fervente communiste. Souvent, elle me lisait ou me donnait à lire des textes du Parti communiste. C'est ainsi que je me familiarisai également avec cette conception très matérialiste. Je me souviens qu'elle me procura aussi le communiqué des communistes américains... La femme dont je viens de vous parler a été arrêtée, torturée et assassinée par la dictature [national-catholique et anticomuniste] qui était alors au pouvoir en Argentine.

(Par sa réponse, il renforce l'image qu'on a de lui : un antipape communiste.)

L'antipape François dit (*Lettre à Eugenio Scalfari* ; 11 septembre 2013) : Vous me demandez aussi, dans la conclusion de votre premier article, ce qu'il faut dire à nos frères juifs quant à la promesse que Dieu leur a faite : a-t-elle été entièrement un échec ? C'est là – croyez-moi – une question qui nous interpelle radicalement, en tant que chrétiens, parce que, avec l'aide de Dieu, surtout à partir du Concile Vatican II, nous avons redécouvert que le peuple juif est encore, pour nous, la sainte racine d'où a germé Jésus. Moi aussi, dans l'amitié que j'ai cultivée tout au long de ces années avec les frères juifs, en Argentine, bien souvent dans la prière j'ai interrogé Dieu, particulièrement quand mon esprit évoquait les souvenirs de la terrible expérience de la Shoah. Ce que je peux vous dire, avec l'apôtre Paul, c'est que jamais la fidélité de Dieu à l'alliance étroite avec Israël n'a fléchi, et que, à travers les terribles épreuves de ces siècles, les juifs ont conservé leur foi en Dieu. Et de cela, nous ne leur serons jamais suffisamment reconnaissants, en tant qu'Église, mais également en tant qu'humanité.

(Encore une apostasie sioniste.)

Entretien entre l'antipape François et Antonio Spadaro : À Buenos Aires j'ai reçu des lettres de personnes homosexuelles, qui sont des "blessés sociaux" parce qu'elles se ressentent depuis toujours condamnées par l'Église. Mais ce n'est pas ce que veut l'Église. Lors de mon vol de retour de Rio de Janeiro, j'ai dit que, si une personne homosexuelle est de bonne volonté et qu'elle est en recherche de Dieu, je ne suis personne pour la juger. Disant cela, j'ai dit ce que dit le Catéchisme [de l'Église catholique]. La religion a le droit d'exprimer son opinion au service des personnes mais Dieu dans la création nous a rendu libres : l'ingérence spirituelle dans la vie des personnes n'est pas possible. Un jour quelqu'un m'a demandé d'une manière provocatrice si j'approuvais l'homosexualité. Je lui ai alors répondu avec une autre question : "Dis-moi : Dieu, quand il regarde une personne homosexuelle, en approuve-t-il l'existence avec affection ou la repousse-t-il en la condamnant ?". Il faut toujours considérer la personne.

C'est une contradiction frappante : il affirme d'abord « je ne suis personne pour juger », alors même qu'il prétend être le représentant de l'Église de Dieu sur la terre. Or, celui qui occupe cette charge a précisément le devoir de faire appliquer fidèlement l'enseignement du Christ, non de s'en dispenser sous couvert d'humilité mal comprise. Nous ne t'avons pas demandé de te taire, mais de nous guider. Celui qui se dit choisi pour être le Vicaire du Christ ne peut se réfugier derrière une neutralité factice lorsque la loi morale est publiquement bafouée. Ce jugement n'est pas un acte d'orgueil, mais un devoir lié à la charge reçue, en vue de l'accomplissement de la justice divine. Refuser d'exercer ce devoir, c'est méconnaître la mission même confiée par le Christ à Pierre et à ses successeurs. Un tel renoncement révèle une incompréhension profonde de ce qu'implique réellement la charge de Vicaire du Christ. Il est également évident que le propos ne concerne pas les personnes luttant intérieurement contre la dégénérescence homosexuelle et cherchant sincèrement à vivre selon la Loi de Dieu. Ce qui est ici en cause, ce sont des comportements assumés, revendiqués publiquement et présentés comme moralement bons, en contradiction directe avec l'enseignement constant de l'Écriture. Ces actes abominables contraires à l'ordre voulu par Dieu, portent atteinte à la dignité du corps humain, qui est le Temple du Saint-Esprit. Lorsqu'ils sont non seulement pratiqués mais exaltés publiquement, ils deviennent source de scandale et de confusion morale. L'Écriture est sans ambiguïté à ce sujet : "Tu ne coucheras pas avec un homme comme on fait avec une femme : c'est une abomination." (Lévitique 18, 22), et l'Église, fidèle à sa mission, a toujours eu pour devoir d'appeler à la repentance, jamais de justifier le péché. Or, depuis le Concile Vatican II, une dérive progressive s'est installée : un langage de plus en plus ambigu, une "prêche" de plus en plus silencieuse sur le péché, jusqu'à une attitude qui décrète aujourd'hui l'approbation implicite. Par la grâce de Dieu, il subsiste néanmoins des communautés fidèles, souvent discrètes et marginalisées, qui demeurent attachées au dogme, à la morale catholique et à l'enseignement intégral du Christ, tandis que d'autres, majoritaires et exposées au grand jour, trahissent la Loi de Dieu à la vue de tous.

Entretien entre l'antipape François et Antonio Spadaro : On doit marcher ensemble... Il est peut-être temps de changer la manière de faire du Synode, car celle qui est pratiquée actuellement me paraît statique. Cela pourra aussi avoir une valeur œcuménique, tout particulièrement avec nos frères orthodoxes. D'eux, nous pouvons en apprendre davantage sur le sens de la collégialité épiscopale et sur la tradition de la synodalité. L'effort de réflexion commune, qui prend en considération la manière dont l'Église était gouvernée dans les premiers siècles, avant la rupture entre l'Orient et l'Occident, portera du fruit en son temps. Ceci est important pour les relations œcuméniques : non seulement mieux se connaître, mais aussi reconnaître ce que l'Esprit a semé dans l'autre comme un don qui nous est aussi destiné. Je veux poursuivre la réflexion sur la manière d'exercer le primat de Pierre, déjà initiée en 2007 par la Commission mixte, ce qui a conduit à la signature du Document de Ravenne. Il faut continuer dans cette voie... Nous devons cheminer unis dans les différences : il n'y a pas d'autre chemin pour nous unir. C'est le chemin de Jésus.

En 2007, une commission dirigée par l'antipape Benoît XVI approuva officiellement le Document de Ravenne. Le Document de Ravenne est un décret conjoint de l'organisation Vatican II, infiltrée au sein de l'Église, et des schismatiques orientaux. Ce décret approuva officiellement la vision soi-disant orthodoxe (selon les schismatiques) de l'Église. Ce décret enseigne clairement qu'ils font partie de l'Église puisqu'ils ont l'Eucharistie. Ce décret fait l'éloge des fausses églises schismatiques et hérétiques qui rejettent la Papauté. Or, l'unité des chrétiens ne se procure pas par le vivre-ensemble de différentes pseudo-églises, mais par le retour des dissidents à la seule et véritable Église de Jésus-Christ, comme le rappelle le Pape Pie XI dans *Mortalium Animos* : « Il n'est pas permis, en effet, de procurer la réunion des chrétiens autrement qu'en poussant au retour des dissidents à la seule véritable Église du Christ, puisqu'ils ont eu jadis le malheur de s'en séparer... »

Entretien entre l'antipape François et Antonio Spadaro : Oui, dans cette quête pour chercher et trouver Dieu en toutes choses, il reste toujours une zone d'incertitude. Elle doit exister. Si quelqu'un dit qu'il a rencontré Dieu avec une totale certitude et qu'il n'y a aucune marge d'incertitude, c'est que quelque chose ne va pas. C'est pour moi une clé importante. Si quelqu'un a la réponse à toutes les questions, c'est la preuve que Dieu n'est pas avec lui, que c'est un faux prophète qui utilise la religion à son profit... Le risque de chercher et trouver Dieu en toutes choses est donc la volonté de trop expliciter, de dire avec certitude humaine et arrogance : "Dieu est ici". Nous trouverons seulement un dieu à notre mesure... Quelqu'un pourrait dire que c'est du relativisme. Est-ce du relativisme ? Oui, si on le comprend comme une sorte de panthéisme indistinct.

Tenir un tel discours est une insulte et une calomnie portées contre tous les vrais et bons catholiques qui ont une foi certaine en Dieu, puisqu'on les traite alors de faux prophètes. De même, c'est un blasphème dirigé contre tous les bienheureux qui sont dans les Cieux, eux qui n'ont pas bâti leur foi sur le doute, mais sur la certitude. Puis, à la fin, il a confirmé l'accusation d'hérésie panthéiste que je porte à son encontre.

Entretien entre l'antipape François et Antonio Spadaro : En peinture, j'admire... Chagall et sa Crucifixion blanche... En musique, j'aime évidemment Mozart... J'aime Mozart interprété par Clara Haskil. Il me comble : je ne peux le penser, je dois l'entendre. J'aime écouter Beethoven... Je pense avoir vu tous les films avec Anna Magnani... Je me rends compte que je suis absorbé par... José Hernández... Joseph Malègue.

Marc Chagall et Mozart étaient des francs-maçons, et Clara Haskil était une talmudiste. Beethoven, lui, a été accusé d'appartenir à la secte maçonnique, mais il n'existe pas de preuves sûres ; je ne le calomnierai donc pas, bien qu'il reste suspect. Anna Magnani, quant à elle, était une antifasciste et tellement appréciée des communistes que le premier cosmonaute à avoir orbité autour de la terre, le bolchevique soviétique Youri Gagarine, déclara lors de son premier vol : "Je salue la fraternité des hommes, le monde des arts, et Anna Magnani." José Hernández était un gauchiste membre d'un parti laïciste. Jean Guitton, ami talmudiste de l'antipape Jean XXIII, offrit à Alfred Loisy un livre de Joseph Malègue. Alfred Loisy, l'un des plus grands modernistes que Saint Pie X a combatus et excommunié en 1908, critiqua finalement le livre de Malègue, le jugeant trop moderniste. Ainsi, les lectures et les orientations doctrinales de l'antipape François sont plus modernistes que le modernisme lui-même et ses hérésiarques.

Entretien entre l'antipape François et Antonio Spadaro : La compréhension de l'homme change avec le temps et sa conscience s'approfondit aussi. Pensons à l'époque où la peine de mort était admise sans aucun problème... Il est erroné de voir la doctrine de l'Église comme un monolithe qu'il faudrait défendre sans nuance... à chaque époque, l'homme cherche à mieux se comprendre et à mieux s'exprimer. Avec le temps, l'homme change sa manière de se percevoir... Les formes dans lesquelles s'exprime la vérité peuvent être

variées, et cela, en effet, est nécessaire pour transmettre le message évangélique... L'homme est à la recherche de lui-même. Évidemment, dans cette recherche, il peut aussi se tromper. L'Église a vécu des époques de génie, comme par exemple celle du thomisme. Mais elle a vécu aussi des périodes de décadence de la pensée. Nous ne devons pas confondre par exemple le génie du thomisme avec le thomisme décadent.

L'antipape François ne considère donc pas la doctrine catholique comme immuable, inchangeable et inviolable, ni comme devant être défendue afin d'être conservée pure de toute erreur. Dès lors, que signifie cette affirmation selon laquelle « l'homme est à la recherche de lui-même » ? Une telle formule n'est pas catholique, car l'homme est avant tout à la recherche de Dieu, et plus encore l'homme catholique, qui, conscient du devoir de fidélité qu'il doit au Seigneur, ne peut se chercher égoïstement en lui-même ou dans les autres hommes, mais uniquement dans l'exemple de Jésus-Christ — ou, pour la femme, dans l'exemple de la Très Sainte Vierge. Enfin, lorsque l'antipape évoque un prétendu « thomisme décadent », il vise en réalité ce qu'il a lui-même plus tôt condamné, mais que Saint Thomas d'Aquin, au contraire, n'a jamais condamné et a même enseigné : la légitimité de la peine de mort. Saint Thomas d'Aquin dit en effet (IIa-IIae, q. 64, art. II) : « Non seulement il est permis, mais il est nécessaire de tuer les pécheurs, s'ils sont funestes et dangereux pour la société. Si un homme est dangereux pour la société ou s'il la corrompt par l'effet de son péché, il est louable et salutaire de le mettre à mort dans l'intérêt du bien commun. » Comme nous l'avons vu dans le chapitre consacré à l'hérésie, le dernier pape, Pie XII, a lui aussi affirmé la légitimité de la peine de mort, lorsqu'elle n'est évidemment pas appliquée à des innocents.

Saint Pie X dit (*Pascendi Dominici Gregis* ; 8 septembre 1907) : Évoluer et changer, non seulement le dogme le peut, il le doit : c'est ce que les modernistes affirment hautement... Aveugles et conducteurs d'aveugles qui, enflés d'une science orgueilleuse, en sont venus à cette folie de pervertir l'éternelle notion de la vérité, en même temps que la véritable nature du sentiment religieux, inventeurs d'un système où on les voit, sous l'empire d'un amour aveugle et effréné de nouveauté, ne se préoccuper aucunement de trouver un point d'appui solide à la vérité, mais, méprisant les saintes et apostoliques traditions, embrasser d'autres doctrines vaines, futiles, incertaines, condamnées par l'Église, sur lesquelles, hommes très vains eux-mêmes, ils prétendent appuyer et asseoir la vérité... Ennemis de l'Église, certes ils le sont, et à dire qu'elle n'en a pas de pires on ne s'écarte pas du vrai. Ce n'est pas du dehors, en effet, on l'a déjà noté, c'est du dedans qu'ils trament sa ruine; le danger est aujourd'hui presque aux entrailles mêmes et aux veines de l'Église; leurs coups sont d'autant plus sûrs qu'ils savent mieux où la frapper...

Hérésies bergogliennes et prévostiennes

Document sur la fraternité humaine pour la paix dans le monde et la coexistence commune (signé par l'antipape François et le grand imam de la mosquée Al-Azhar, Ahmed el-Tayeb, le 4 février 2019) : La foi amène le croyant à voir dans l'autre un frère à soutenir et à aimer... Partant de cette valeur transcendante, en diverses rencontres dans une atmosphère de fraternité et d'amitié, nous avons partagé... les tristesses et les problèmes du monde contemporain... des guerres et des malheurs de nombreux frères et sœurs en diverses parties du monde, à cause de la course aux armements, des injustices sociales, de la corruption, des inégalités, de la dégradation morale, du terrorisme, de la discrimination, de l'extrémisme et de tant d'autres motifs. De ces échanges fraternels et sincères, que nous avons eus, et de la rencontre pleine d'espérance en un avenir lumineux pour tous les êtres humains, est née l'idée de ce « Document sur la Fraternité humaine ». Un document raisonné avec sincérité et sérieux pour être une déclaration commune de bonne et loyale volonté, destinée à inviter toutes les personnes qui portent dans le cœur la foi en Dieu et la foi dans la fraternité humaine, à s'unir et à travailler ensemble, afin que ce Document devienne un guide pour les nouvelles générations envers la culture du respect réciproque,

dans la compréhension de la grande grâce divine qui rend frères tous les êtres humains. Au nom de Dieu qui a créé tous les êtres humains égaux en droits... Au nom de l'âme humaine innocente que Dieu a interdit de tuer, affirmant que quiconque tue une personne est comme s'il avait tué toute l'humanité et que quiconque en sauve une est comme s'il avait sauvé l'humanité entière... Au nom de la « fraternité humaine » qui embrasse tous les hommes, les unit et les rend égaux. Au nom de cette fraternité déchirée par les politiques d'intégrisme et de division, et par les systèmes de profit effréné et par les tendances idéologiques haineuses, qui manipulent les actions et les destins des hommes... Au nom de Dieu et de tout cela, Al-Azhar al-Sharif – avec les musulmans d'Orient et d'Occident –, conjointement avec l'Église catholique – avec les catholiques d'Orient et d'Occident –, déclarent adopter la culture du dialogue comme chemin ; la collaboration commune comme conduite ; la connaissance réciproque comme méthode et critère. Nous – croyants en Dieu, dans la rencontre finale avec Lui et dans Son Jugement –, partant de notre responsabilité religieuse et morale, et par ce Document, nous demandons à nous-mêmes et aux Leaders du monde, aux artisans de la politique internationale et de l'économie mondiale, de s'engager sérieusement pour répandre la culture de la tolérance, de la coexistence et de la paix; d'intervenir, dès que possible, pour arrêter l'effusion de sang innocent, et de mettre fin aux guerres, aux conflits, à la dégradation environnementale et au déclin culturel et moral que le monde vit actuellement. Nous nous adressons aux intellectuels, aux philosophes, aux hommes de religion, aux artistes, aux opérateurs des médias et aux hommes de culture en toute partie du monde, afin qu'ils retrouvent les valeurs de la paix, de la justice, du bien, de la beauté, de la fraternité humaine et de la coexistence commune, pour confirmer l'importance de ces valeurs comme ancre de salut pour tous et chercher à les répandre partout... Nous soulignons que... un affaiblissement des valeurs spirituelles et du sens de la responsabilité... contribue à répandre un sentiment général de frustration, de solitude et de désespoir, conduisant beaucoup à tomber dans le tourbillon de l'extrémisme athée et agnostique, ou bien dans l'intégrisme religieux, dans l'extrémisme et dans le fondamentalisme aveugle, poussant ainsi d'autres personnes à céder à des formes de dépendance et d'autodestruction individuelle et collective. L'histoire affirme que l'extrémisme religieux et national, ainsi que l'intolérance, ont produit dans le monde, aussi bien en Occident qu'en Orient, ce que l'on pourrait appeler les signaux d'une « troisième guerre mondiale par morceaux », signaux qui, en diverses parties du monde et en diverses conditions tragiques, ont commencé à montrer leur visage cruel ; situations dont on ne connaît pas avec précision combien de victimes, de veuves et d'orphelins elles ont générés. En outre, il y a d'autres régions qui se préparent à devenir le théâtre de nouveaux conflits, où naissent des foyers de tension et s'accumulent des armes et des munitions, dans une situation mondiale dominée par l'incertitude, par la déception et par la peur de l'avenir et contrôlée par des intérêts économiques aveugles... Le premier et le plus important objectif des religions est celui de croire en Dieu, de l'honorer et d'appeler tous les hommes à croire que cet univers dépend d'un Dieu qui le gouverne, qu'il est le Créateur qui nous a modelés avec Sa Sagesse divine et nous a accordé le don de la vie pour le préserver. Un don que personne n'a le droit d'enlever, de menacer ou de manipuler à son gré; au contraire, tous doivent préserver ce don de la vie depuis son commencement jusqu'à sa mort naturelle. C'est pourquoi nous condamnons toutes les pratiques qui menacent la vie comme les génocides, les actes terroristes, les déplacements forcés... De même nous déclarons – fermement – que les religions n'incitent jamais à la guerre et ne sollicitent pas des sentiments de haine, d'hostilité, d'extrémisme, ni n'invitent à la violence ou à l'effusion de sang. Ces malheurs sont le fruit de la déviation des enseignements religieux, de l'usage politique des religions et aussi des interprétations de groupes d'hommes de religion qui ont abusé – à certaines phases de l'histoire – de l'influence du sentiment religieux sur les cœurs des hommes pour les conduire à accomplir ce qui n'a rien à voir avec la vérité de la religion, à des fins politiques et économiques mondaines et aveugles. C'est pourquoi nous demandons à tous de cesser d'instrumentaliser les religions pour inciter à la haine, à la violence, à l'extrémisme et au fanatisme aveugle et de cesser d'utiliser le nom de Dieu pour justifier des actes d'homicide, d'exil, de terrorisme et d'oppression. Nous le demandons par

notre foi commune en Dieu, qui n'a pas créé les hommes pour être tués ou pour s'affronter entre eux et ni non plus pour être torturés ou humiliés dans leurs vies et dans leurs existences. En effet, Dieu, le Tout-Puissant, n'a besoin d'être défendu par personne et ne veut pas que Son nom soit utilisé pour terroriser les gens. Ce Document, en accord avec les précédents Documents Internationaux qui ont souligné l'importance du rôle des religions dans la construction de la paix mondiale, certifie ce qui suit : - La liberté est un droit de toute personne : chacune jouit de la liberté de croyance, de pensée, d'expression et d'action. Le pluralisme et les diversités de religion, de couleur, de sexe, de race et de langue sont une sage volonté divine, par laquelle Dieu a créé les êtres humains. Cette Sagesse divine est l'origine dont découle le droit à la liberté de croyance et à la liberté d'être différents. C'est pourquoi on condamne le fait de contraindre les gens à adhérer à une certaine religion ou à une certaine culture, comme aussi le fait d'imposer un style de civilisation que les autres n'acceptent pas (...) - Le dialogue, la compréhension, la diffusion de la culture de la tolérance, de l'acceptation de l'autre et de la coexistence entre les êtres humains contribueraient notablement à réduire de nombreux problèmes économiques, sociaux, politiques et environnementaux qui assaillent une grande partie du genre humain. - Le dialogue entre les croyants consiste à se rencontrer dans l'énorme espace des valeurs spirituelles, humaines et sociales communes, et à investir cela dans la diffusion des plus hautes vertus morales, réclamées par les religions... - La protection des lieux de culte – temples, églises et mosquées – est un devoir garanti par les religions, par les valeurs humaines, par les lois et par les conventions internationales. Toute tentative d'attaquer les lieux de culte ou de les menacer par des attentats, des explosions ou des démolitions est une déviation des enseignements des religions, ainsi qu'une claire violation du droit international. - Le terrorisme détestable qui menace la sécurité des personnes, aussi bien en Orient qu'en Occident, au Nord ou au Sud, répandant panique, terreur ou pessimisme n'est pas dû à la religion – même si les terroristes l'instrumentalisent – mais est dû à l'accumulation d'interprétations erronées des textes religieux, aux politiques de faim, de pauvreté, d'injustice, d'oppression, d'arrogance ; pour cela, il est nécessaire d'interrompre le soutien aux mouvements terroristes par la fourniture d'argent, d'armes, de plans ou de justifications, ainsi que par la couverture médiatique, et de considérer tout cela comme des crimes internationaux qui menacent la sécurité et la paix mondiale. Il faut condamner ce terrorisme sous toutes ses formes et ses manifestations... A cette fin, l'Église catholique et Al-Azhar, par leur coopération commune, déclarent et promettent de porter ce Document aux Autorités, aux Leaders influents, aux hommes de religion du monde entier, aux organisations régionales et internationales compétentes, aux organisations de la société civile, aux institutions religieuses et aux Leaders de la pensée ; et de s'engager à la diffusion des principes de cette Déclaration à tous les niveaux régionaux et internationaux, en préconisant de les traduire en politiques, en décisions, en textes législatifs, en programmes d'étude et matériaux de communication. Al-Azhar et l'Église Catholique demandent que ce Document devienne objet de recherche et de réflexion dans toutes les écoles, dans les universités et dans les instituts d'éducation et de formation, afin de contribuer à créer de nouvelles générations qui portent le bien et la paix et défendent partout le droit des opprimés et des derniers. En conclusion nous souhaitons que : cette Déclaration soit une invitation à la réconciliation et à la fraternité entre tous les croyants, ainsi qu'entre les croyants et les non croyants, et entre toutes les personnes de bonne volonté ; soit un appel à toute conscience vivante qui rejette la violence aberrante et l'extrémisme aveugle ; appel à qui aime les valeurs de tolérance et de fraternité, promues et encouragées par les religions ; Ceci est ce que nous espérons et cherchons à réaliser, dans le but d'atteindre une paix universelle dont puissent jouir tous les hommes en cette vie.

(« Au nom de l'âme humaine innocente que Dieu a interdit de tuer, affirmant que quiconque tue une personne est comme s'il avait tué toute l'humanité et que quiconque en sauve une est comme s'il avait sauvé l'humanité entière... » ce n'est pas chrétien mais talmudique. Mishnah Sanhedrin 4:5 : « Quiconque fait périr une seule âme du peuple juif, c'est-à-dire qui tue un seul Juif, le verset lui impute la même responsabilité que s'il avait détruit un

monde entier. » Cette version du verset vient d'une des traductions anglaises, car la traduction française est trompeuse et dit : « Celui qui sauve un seul être humain sauve un monde entier, et que celui qui perd un homme doit être assimilé à celui qui perd tout un monde. » Mais comme il l'a été dit dans un des précédents chapitres, les talmudistes ne considèrent pas les non-juifs comme étant des humains ; puis les mahométans ont repris l'enseignement talmudique et l'ont inséré dans leur Coran, au verset 5 de la sourate al-Maidah : « Nous avons prescrit pour les Enfants d'Israël que quiconque tuerait une personne non coupable d'un meurtre ou d'une corruption sur la terre, c'est comme s'il avait tué tous les hommes. Et quiconque lui fait don de la vie, c'est comme s'il faisait don de la vie à tous les hommes. » Mais bon, comme les talmudistes, ils n'ont pas dit cela dans un but de pacifisme, car « quiconque... non coupable d'une corruption sur la terre... » signifie, entre autres, que celui qui apostasie ou autre, ils lui tranchent la gorge ; les talmudistes font pareil, et les catholiques aussi. Leur paix universelle est donc factice, et aucune des trois « religions abrahamiques » : catholicisme, talmudisme, mahométisme, ne professe la paix sur la terre. Pour faire court, elles professent toutes les choses suivantes : 1. Le monde entier et toutes les sociétés doivent être soumises à la Loi de Dieu ; 2. Si quelqu'un veut être avec nous, qu'il vienne ; s'il n'est pas avec nous mais qu'il est soumis, laissons-le en paix ; s'il prêche une doctrine contraire à la nôtre, on le force à se taire ou on le tue ; 3. Si les ennemis de Dieu s'unissent contre nous ou sont plus puissants que nous, on leur fait la guerre spirituellement par la prière pour réclamer à Dieu de les détruire par leur conversion ou par leur mort, et en même temps on mène la guerre temporellement afin de réduire leur nombre. Voilà ce qu'est approximativement le plan du catholicisme, du talmudisme et du mahométisme. De préférence, nous voulons vivre dans la paix, mais quand il y a besoin, c'est par la guerre et la violence que l'on règle les problèmes. Cette sorte d'alliance maçonnique formée entre les « grands chefs religieux », c'est-à-dire l'antipape et les plus grands imams et rabbins du monde, n'est ni catholique, ni même talmudique ou mahométane, car si nous étions face à de vrais religieux, il y aurait encore aujourd'hui la Croisade ou les guerres d'extermination que menaient autrefois les Juifs sous les ordres du Seigneur Tout-Puissant, mais que les talmudistes auraient usurpées. Il y a quelques vrais mahométans qui mènent encore le jihad ; d'un côté, en faisant cela, ils vont tous évidemment en enfer, mais sur le sujet du zèle de leur foi, il faudrait prendre exemple sur eux, car eux ont compris que dans leur religion la guerre est permise. À vous de comprendre que dans la vôtre elle est encore plus permise que dans la leur. C'est Notre-Seigneur qui, dans l'Ancien Testament, a ordonné les génocides et exterminations totales des ennemis ; dans le Coran, il n'y a pas cela. La violence est évidemment légitime ; si nous sommes violents avec les bons, il y a un problème, mais si c'est avec les mauvais, et qu'en plus nous leur avons proposé soit de se convertir — ils ont refusé — soit de se taire sur les sujets religieux et de ne plus prêcher, et de pouvoir ainsi rester dans le pays à condition qu'ils se taisent — ils ont refusé — et ultimement, avant le coup final, nous leur avons proposé : partez donc du pays si vous ne voulez pas respecter nos lois — ils ont refusé. Que voulez-vous qu'on fasse à partir de ce moment, si ce n'est de les tuer ? Ce que je vous dis a été présenté dans les précédents édits. Avec le choix numéro un, ils auraient pu devenir catholiques et sauver leurs âmes ; s'ils ne voulaient pas choisir ce choix, ils pouvaient choisir le choix numéro deux, où ils abandonnaient leur religion mais gardaient leur nationalité et le droit de vivre en France ; avec le choix numéro trois, ils perdaient le droit de vivre en France mais gardaient leur religion. Ils avaient trois portes de sortie différentes ; ils n'étaient pas condamnés à mourir. S'ils ont refusé d'emprunter l'une de ces trois portes, c'est qu'ils se sont eux-mêmes condamnés à mourir.)

L'antipape François dit (Evangelii Gaudium ; 24 novembre 2013) : Face aux épisodes de fondamentalisme violent qui nous inquiètent, l'affection envers les vrais croyants de l'Islam doit nous porter à éviter d'odieuses généralisations, parce que le véritable Islam et une adéquate interprétation du Coran s'opposent à toute violence.

L'antipape François dit (Discours à l'aéroport international Ben Gurion ; 25 mai 2014) : Qu'il soit universellement reconnu que l'État d'Israël a le droit d'exister et de jouir de la paix et de la sécurité dans des frontières internationalement reconnues.

L'antipape François dit (Audience générale ; 28 octobre 2015) : Le Concile [Vatican II], avec la déclaration *Nostra ætate*, a tracé la route : « oui » à la redécouverte des racines juives du christianisme; « non » à toute forme d'antisémitisme et condamnation de toute injure, discrimination et persécution qui en découlent. La connaissance, le respect et l'estime réciproques constituent la voie qui, si cela vaut de manière particulière pour la relation avec les juifs, vaut également pour les relations avec les autres religions. Je pense en particulier aux musulmans, qui — comme le rappelle le Concile — « adorent le Dieu unique, vivant et subsistant, miséricordieux et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, qui a parlé aux hommes » (*Nostra ætate*, n. 3). Ils se réfèrent à la paternité d'Abraham, ils vénèrent Jésus comme prophète, ils honorent sa Mère vierge, Marie, ils attendent le jour du jugement dernier, et pratiquent la prière, l'aumône et le jeûne. Le dialogue dont nous avons besoin ne peut être qu'ouvert et respectueux, c'est alors qu'il se révèle fructueux. Le respect réciproque est la condition et, dans le même temps, le but du dialogue interreligieux : respecter le droit d'autrui à la vie, à l'intégrité physique, aux libertés fondamentales, c'est-à-dire la liberté de conscience, de pensée, d'expression et de religion. Le monde nous regarde, nous, croyants, il nous exhorte à collaborer entre nous et avec les hommes et les femmes de bonne volonté qui ne professent aucune religion, il nous demande des réponses effectives sur de nombreux thèmes : la violence, en particulier celle commise au nom de la religion... Nous, croyants, n'avons pas de recettes pour ces problèmes, mais nous avons une grande ressource : la prière. Et nous croyants, nous prions. Nous devons prier. La prière est notre trésor, dans lequel nous puisons selon nos traditions respectives, pour demander les dons auxquels l'humanité aspire. A cause de la violence et du terrorisme s'est diffusé un comportement de suspicion voire de condamnation des religions. En réalité, bien qu'aucune religion ne soit immunisée contre le risque de déviations fondamentalistes ou extrémistes chez des individus ou des groupes, il faut regarder les valeurs positives que celles-ci proposent et qui sont des sources d'espérance. Il s'agit d'élever le regard pour aller plus loin... Nous pouvons avancer ensemble en prenant soin les uns des autres et de la création. Tous les croyants de chaque religion. Ensemble nous pouvons louer le Créateur pour nous avoir donné le jardin du monde à cultiver et à protéger comme un bien commun et nous pouvons réaliser des projets partagés pour combattre la pauvreté et assurer à chaque homme et femme des conditions de vie dignes.

L'antipape François dit (*Amoris lætitia* ; 8 avril 2016) : Le Concile Vatican II envisageait la nécessité « d'une éducation sexuelle à la fois positive et prudente au fur et à mesure [que les enfants et les adolescents] grandissent » et « en tenant compte du progrès des sciences psychologique, pédagogique et didactique » ... L'impulsion sexuelle peut être éduquée dans un cheminement de connaissance de soi... qui peuvent aider à mettre en lumière les capacités admirables de joie et de rencontre amoureuse.

L'antipape François dit (Entretien à La Croix ; 9 mai 2016) : Un État doit être laïque. Les États confessionnels finissent mal. Cela va contre l'Histoire. Je crois qu'une laïcité accompagnée d'une solide loi garantissant la liberté religieuse offre un cadre pour aller de l'avant... Si une femme musulmane veut porter le voile, elle doit pouvoir le faire. De même, si un catholique veut porter une croix...

L'antipape François dit (Discours à un groupe des luthériens ; 13 octobre 2016) : Il n'est pas licite de les convaincre de ta foi. Le prosélytisme est le venin le plus puissant contre le chemin œcuménique...

L'antipape François dit (*Fratelli tutti* ; 3 octobre 2020) : L'Église valorise l'action de Dieu dans les autres religions et « ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans ces religions.

Elle considère avec un respect sincère ces manières d'agir et de vivre, ces règles et ces doctrines qui (...) reflètent souvent un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes ».

L'antipape François dit (Voyage apostolique en Irak ; 6 mars 2021) : Il n'y aura pas de paix sans partage et accueil, sans une justice qui assure équité et promotion pour tous, à commencer par les plus faibles. Il n'y aura pas de paix sans des peuples qui tendent la main à d'autres peuples. Il n'y aura pas de paix tant que les autres seront un eux et non un nous. Il n'y aura pas de paix tant que les alliances seront contre quelqu'un, parce que les alliances des uns contre les autres augmentent seulement les divisions. La paix n'exige ni vainqueurs ni vaincus, mais des frères et des sœurs qui, malgré les incompréhensions et les blessures du passé, cheminent du conflit à l'unité.

L'antipape François dit (Conférence de presse de Slovaquie ; 15 septembre 2021) : Le mariage est un sacrement. L'Église n'a pas le pouvoir de changer les sacrements tels que le Seigneur les a institués. Il s'agit là de lois qui cherchent à aider la situation de personne qui ont une orientation sexuelle différente. Et cela est important, que l'on aide les gens. Mais sans imposer de choses qui, de par leur nature, ne peuvent aller dans l'Église. Mais si un couple homosexuel veut passer sa vie ensemble, les États ont des possibilités civiles de les soutenir, de leur donner une sécurité en matière d'héritage, de santé... Les Français ont une loi pour cela, non seulement pour les homosexuels, mais pour toutes les personnes qui veulent s'associer. Mais le mariage c'est le mariage. Cela ne signifie pas condamner les personnes qui sont ainsi, non ! S'il vous plaît, ce sont nos frères et sœurs. Nous devons les accompagner. Mais le mariage comme sacrement est clair, il est clair. Qu'il y ait des lois civiles qui... Trois veuves, par exemple, qui veulent s'associer dans une loi pour accéder à des services médicaux, pour se transmettre ensuite un héritage, ces choses-là se font. C'est le Pacs français, mais cela n'a rien à voir avec les couples homosexuels. Les couples homosexuels peuvent l'utiliser, ils peuvent l'utiliser, mais le mariage comme sacrement est entre un homme et une femme. Parfois, il y a eu de la confusion sur ce que je disais. Oui, nous devons respecter tout le monde, nous sommes tous égaux. Le Seigneur est bon et nous sauvera tous. Cela, ne le dites pas trop fort [il rit], mais le Seigneur veut le salut de tous. Mais, s'il vous plaît, ne faites pas renier sa vérité à l'Église. Beaucoup de personnes d'orientation homosexuelle s'approchent du sacrement de la pénitence et demandent conseil au prêtre, et l'Église les aide pour aller de l'avant dans leur vie, mais le sacrement du mariage, non.

(L'antipape François laisse donc l'homosexualisme se propager dans la société humaine, à condition que les sodomites ne réclament point le sacrement du mariage. L'histoire de Sodome et Gomorrhe se répète donc, et l'antipape nous exhorte à ne point discriminer les sodomites, alors que le Seigneur Lui-même les a détruits, les a littéralement exterminés. Ainsi, non ! Il faut discriminer le péché et non le tolérer : il faut appeler ceux qui s'égarent à revenir sur le sentier de Jésus-Christ, et s'ils refusent la repentance et la pénitence, qu'ils méditent le châtiment que leur réserve la Loi de Dieu : la mort, puis l'enfer éternel. Mais, évidemment, si un sodomite vient à nous et nous dit : "Par Dieu, je sais que je commets le mal, et par Dieu, je ne veux plus le commettre.", nous ne serons ni violents ni insultants envers lui. Car Dieu est le Vrai Juge. Quiconque sur terre refuse la repentance d'un homme fait peser sur son âme la crainte de comparaître devant le Tribunal de Jésus-Christ. Sur terre, nous pouvons juger et condamner les criminels, mais la sentence finale appartient à Dieu seul. Ainsi, celui qui s'approche de nous avec l'espoir de se repentir et de suivre le bon sentier ne doit jamais se voir fermer la porte. Car, même s'il a été mauvais, même s'il a péché gravement, il peut toujours obtenir le pardon. Puis, pire encore, il enseigne : « Le Seigneur est bon et nous sauvera tous. Cela, ne le dites pas trop fort [il rit], mais le Seigneur veut le salut de tous. » Certes, Dieu veut le salut de tous ; hélas, tous les hommes ne veulent visiblement pas leur propre salut : ils désobéissent à Dieu. Qu'ils ne s'étonnent donc pas d'être jugés et damnés. Le Législateur, dans Sa justice, ne fera aucune concession aux transgresseurs de Sa Loi ; aucun impénitent ne sera sauvé, car autrement Dieu ne serait

plus juste. La place du simple masturbateur et du pédophile actif est la même : l'enfer. La place de l'avorteuse et du tueur en série est la même : l'enfer. La place du violeur et de l'homosexuel est la même : l'enfer. Que les transgresseurs de la Loi du Dieu qui n'est pas fait de mains d'hommes quittent donc leurs sectes modernes ; qu'ils abandonnent les mouvements LGBT, la secte moderniste LGBT Friendly et la secte hérétique FSSPX, qui tolère les modernistes qui tolèrent les LGBT. Et Dieu sait que l'Abbé Grossin fait bien de professer que quiconque a fait partie de la FSSPX doit faire une profession de foi afin d'en quitter cette secte dirigée par l'hérétique Fellay, indigne de Mgr Lefebvre, faussement excommunié pour la cause catholique, dont l'« excommunication » n'a pas été levée en 2009, donc selon la secte moderniste et la FSSPX qui cohabite avec elle, Mgr Lefebvre brûle éternellement en enfer, car il est mort « excommunié », mais comme il disait dans sa conférence aux associations Saint-Pie V en 1976 : « Je ne veux pas collaborer à la destruction de l'Église... Si je dois être excommunié par une loge maçonnique [la Contre-Église] Deo Gratias ! »)

L'antipape François dit (Ouverture du VIIe Congrès des leaders des religions mondiales et traditionnelles à Satana ; 14 septembre 2022) : Permettez-moi de m'adresser à vous avec ces paroles directes et familières : frères et sœurs. Je souhaite vous saluer, Chefs religieux... au nom de cette fraternité qui nous unit tous, en tant fils et filles du même Ciel. Face au mystère de l'infini qui nous domine et qui nous attire, les religions nous rappellent que nous sommes des créatures : nous ne sommes pas tout-puissants, mais des femmes et des hommes en marche vers le même but céleste... Nous grandissons seulement avec les autres et grâce aux autres... Chers Leaders et Représentants des religions mondiales et traditionnelles, nous nous trouvons sur une terre parcourue depuis des siècles par de grandes caravanes. En ces lieux, déjà à travers l'ancienne route de la soie, beaucoup d'histoires, d'idées, de croyances et d'espérances se sont entremêlées. Puisse le Kazakhstan être encore une fois terre de rencontre entre ceux qui sont loin. Puisse-t-il ouvrir une nouvelle route de rencontre, centrée sur les relations humaines : ... une voie fraternelle pour marcher ensemble vers la paix... Frères et sœurs, le monde attend de nous l'exemple d'âmes éveillées et d'esprits lucides, il attend une religiosité authentique. L'heure est venue de se réveiller de ce fondamentalisme qui pollue et corrode toutes les croyances, l'heure de rendre le cœur limpide et compatissant... C'est pourquoi la liberté religieuse est une condition essentielle pour un développement véritablement humain et intégral. Frères, sœurs, nous sommes des créatures libres. Notre Créateur s'est "effacé", il a, pour ainsi dire, "limité" sa liberté absolue pour faire aussi de nous des créatures libres. Comment alors contraindre des frères en son nom ? « Lorsque nous croyons et adorons – enseignait Abai –, nous ne devons pas dire que nous pouvons contraindre les autres à croire et à adorer » (Parole 45). La liberté religieuse est un droit fondamental, primaire et inaliénable, qu'il faut promouvoir partout et qui ne peut se limiter à la seule liberté de culte. Elle est en effet un droit de toute personne de témoigner publiquement de sa croyance : de la proposer sans jamais l'imposer. C'est la bonne pratique de l'annonce, différente du prosélytisme et de l'endoctrinement, dont tous sont appelés à se tenir éloignés... les croyants de l'après-pandémie sont appelés au soin : à prendre soin de l'humanité dans toutes ses dimensions, en devenant des artisans de communion – je répète le mot : artisans de communion –, témoins d'une collaboration qui dépasse les barrières de leurs appartenances religieuses... Tant que les inégalités et les injustices persisteront, les virus pires [que le] Covid ne pourront pas cesser : la haine, la violence, le terrorisme... En mémoire des horreurs et des erreurs du passé, unissons nos efforts pour que jamais plus le Tout-Puissant ne devienne otage de la volonté de puissance humaine... Libérons-nous de ces conceptions réductrices et destructrices qui offensent le nom de Dieu par les rigidités, les extrémismes et les fondamentalismes, et le profanent par la haine, le fanatisme et le terrorisme, défigurant également l'image de l'homme... Ne justifions jamais la violence. Ne permettons pas que le sacré soit instrumentalisé par ce qui est profane. Que le sacré ne soit pas l'accessoire du pouvoir et que le pouvoir ne soit pas l'accessoire du sacré ! Dieu est paix et conduit toujours à la paix, jamais à la guerre.

L'antipape François dit (Déclaration finale et conclusion du congrès ; 15 septembre 2022) : Après ce qui s'est passé le 11 septembre 2001, il était nécessaire de réagir, et de réagir ensemble, au climat incendiaire auquel la violence terroriste voulait inciter et qui risquait de faire de la religion un facteur de conflit. Mais le terrorisme pseudo-religieux, l'extrémisme, le radicalisme, le nationalisme masqué de sacralité suscitent encore des craintes et des inquiétudes à propos de la religion. Ainsi, il a été providentiel ces jours-ci de nous retrouver et d'en réaffirmer sa véritable et indispensable essence. À ce propos, la Déclaration de notre Congrès affirme que l'extrémisme, le radicalisme, le terrorisme et toute autre incitation à la haine, à l'hostilité, à la violence et à la guerre, quelle que soit la motivation ou l'objectif qu'ils se fixent, n'ont rien à voir avec l'esprit religieux authentique et doivent être rejetés dans les termes les plus décisifs possibles (cf. n. 5) : condamnés, sans « si » et sans « mais » ... Il faut penser au bien de l'être humain plus qu'aux objectifs stratégiques... aux intérêts nationaux et militaires... Nous, qui croyons au Créateur de tous, devons être à l'avant-garde de la propagation de la coexistence pacifique. Nous devons la témoigner, la prêcher, l'implorer. C'est pourquoi la Déclaration exhorte les dirigeants du monde à mettre fin partout aux conflits et aux effusions de sang et à abandonner les rhétoriques agressives et destructrices (cf. n. 7). Nous vous prions, au nom de Dieu et pour le bien de l'humanité : engagez-vous pour la paix, non pour les armements ! Ce n'est qu'en servant la paix que votre nom restera grand dans l'histoire... Par contre, les logiques de domination et d'exploitation, l'accaparement des ressources, les nationalismes, les guerres et les zones d'influence dessinent un monde ancien, que les jeunes rejettent, un monde fermé à leurs rêves et à leurs espoirs. De même, les religiosités rigides et étouffantes n'appartiennent pas à l'avenir, mais au passé. En pensant aux nouvelles générations, on a affirmé ici l'importance de l'instruction qui renforce l'acceptation mutuelle et la coexistence respectueuse entre les religions et les cultures (cf. n. 21). Donnons aux jeunes des opportunités d'instruction, et non des armes de destruction !

L'antipape François dit (Conférence de presse du Kazakhstan ; 15 septembre 2022) : J'ai été tellement impressionné... d'une telle rencontre : une rencontre mondiale, avec des juifs, des chrétiens, des musulmans, des religions orientales... *Autour de la table* on voyait que tout le monde parlait et s'écoutait avec respect.

1 Corinthiens 10, 21 : Vous ne pouvez avoir part à la table du Seigneur et à la table des démons.

L'antipape François dit (Angélus ; 8 octobre 2023) : Je suis avec appréhension et douleur ce qui se passe en Israël, où la violence a explosé encore plus féroce, provoquant des centaines de morts et de blessés. J'exprime ma proximité avec les familles des victimes, je prie pour elles et pour tous ceux qui vivent des heures de terreur et d'angoisse. Que les attaques et les armes s'arrêtent, s'il vous plaît, et que l'on comprenne que le terrorisme et la guerre ne mènent à aucune solution, mais seulement à la mort et à la souffrance de tant d'innocents. La guerre est une défaite : chaque guerre est une défaite ! Prions pour qu'il y ait la paix en Israël !

L'antipape François dit (Angélus ; 15 octobre 2023) : Je continue à suivre avec beaucoup de douleur ce qui se passe en Israël... Je repense aux nombreuses personnes... Je renouvelle l'appel pour la libération des otages... S'il vous plaît, qu'on ne verse pas d'autre sang innocent, ni en Terre Sainte, ni en Ukraine ou dans tout autre lieu ! Assez ! Les guerres sont toujours une défaite, toujours ! La prière est la force sainte à opposer à la force diabolique de la haine, du terrorisme et de la guerre... J'exprime ma proximité à la communauté juive de Rome, qui demain commémore le quatre-vingtième anniversaire de la rafle nazie.

L'antipape François dit (Angélus ; 1er novembre 2023) : Continuons à prier pour les personnes qui souffrent des guerres d'aujourd'hui... n'oublions pas Israël.

Dicastère pour la Doctrine de la foi (Fiducia supplicans ; 18 décembre 2023) : Dans l'horizon ainsi tracé, il est possible de bénir les couples en situation irrégulière et les couples de même sexe... afin que les relations humaines puissent mûrir et grandir dans la fidélité au message de l'Évangile, se libérer de leurs imperfections et de leurs fragilités et s'exprimer dans la dimension toujours plus grande de l'amour divin.

L'antipape François dit (Message « Urbi et Orbi » ; 25 décembre 2023) : Je porte dans mon cœur la douleur pour les victimes de l'odieuse attaque du 7 octobre et je renouvelle un appel pressant pour la libération de ceux qui sont encore retenus en otage.

L'antipape François dit (Discours aux artistes du monde de l'humour ; 14 juin 2024) : Peut-on rire de Dieu ? Bien sûr, ce n'est pas un blasphème, on peut rire, comme on joue et on plaisante avec les personnes que l'on aime. La tradition sage et littéraire juive est maîtresse en cela !

L'antipape François dit (Discours au Collège Catholique Junior ; 13 septembre 2024) : L'une des choses qui m'a le plus frappé chez vous, les jeunes, ici, c'est votre capacité de dialogue interreligieux. Et c'est très important, parce que si vous commencez à vous disputer : « Ma religion est plus importante que la tienne... », « La mienne est la vraie, la tienne n'est pas vraie... ». Où cela mène-t-il ? Où ? Quelqu'un répond : où ? [quelqu'un répond : « La destruction »]. C'est ainsi. Toutes les religions sont un chemin vers Dieu. Elles sont - je fais une comparaison - comme des langues différentes, des idiomes différents, pour y parvenir. Mais Dieu est Dieu pour tous. Et parce que Dieu est Dieu pour tous, nous sommes tous fils de Dieu. « Mais mon Dieu est plus important que le vôtre ! » Est-ce vrai ? Il n'y a qu'un seul Dieu, et nous, nos religions sont des langues, des chemins vers Dieu. Certains sont sikhs, d'autres musulmans, d'autres hindous, d'autres chrétiens, mais ce sont des chemins différents.

L'antipape François dit (Lettre aux catholiques du Moyen-Orient ; 7 octobre 2024) : Il y a un an, la mèche de la haine a été allumée ; elle ne s'est pas éteinte, mais s'est embrasée dans une spirale de violence... Le sang coule, les larmes aussi, la colère augmente, tout comme le désir de vengeance, alors qu'il semble que peu se soucient de ce qui est le plus nécessaire et de ce que les gens veulent : le dialogue, la paix. Je ne me lasse pas de répéter que la guerre est une défaite, que les armes ne construisent pas l'avenir mais le détruisent, que la violence n'apporte jamais la paix.

L'antipape François dit (Discours au Palais des Congrès d'Ajaccio ; 15 décembre 2024) : Nous devons veiller à ce que la piété populaire ne soit pas utilisée, instrumentalisée par des groupes qui entendent renforcer leur identité de manière polémique, en alimentant des particularismes, des oppositions, des attitudes d'exclusion. Tout cela ne répond pas à l'esprit chrétien de la piété populaire et appelle chacun, en particulier les pasteurs, à la vigilance, au discernement et à la promotion d'une attention constante aux formes populaires de la vie religieuse... les croyants peuvent se retrouver sur un chemin commun avec les institutions laïques, civiles et politiques, pour travailler ensemble à la croissance humaine intégrale et à la sauvegarde de cette « île de beauté ». D'où la nécessité de développer un concept de laïcité qui ne soit pas statique et figé, mais évolutif et dynamique, capable de s'adapter à des situations différentes ou imprévues, et de promouvoir une coopération constante entre les autorités civiles et ecclésiastiques pour le bien de l'ensemble de la communauté, chacune restant dans les limites de ses compétences et de son espace. Benoît XVI l'a affirmé : une saine laïcité signifie « libérer la croyance du poids de la politique et enrichir la politique par les apports de la croyance, en maintenant la nécessaire distance, la claire distinction et l'indispensable collaboration entre les deux. [...] Une telle saine laïcité garantit à la politique d'opérer sans instrumentaliser la religion, et à la religion de vivre librement sans s'alourdir du politique dicté par l'intérêt, et quelquefois

peu conforme, voire même contraire, à la croyance. C'est pourquoi la saine laïcité (unité-distinction) est nécessaire, et même indispensable aux deux »

L'antipape Léon XIV dit (Discours aux membres de la Fondation *Centesimus Annus Pro Pontifice* ; 17 mai 2025) : L'endoctrinement est immoral, il empêche le jugement critique, porte atteinte à la liberté sacrée du respect de la conscience — même erronée —, et se ferme à de nouvelles réflexions parce qu'il rejette le mouvement, le changement ou l'évolution des idées face à de nouveaux problèmes.

L'antipape Léon XIV dit (Discours aux parlementaires l'occasion du Jubilé des pouvoirs publics ; 21 juin 2025) : La Déclaration universelle des droits de l'homme, approuvée et proclamée par les Nations unies le 10 décembre 1948, appartient désormais au patrimoine culturel de l'humanité. Ce texte, toujours actuel, peut contribuer de manière décisive à replacer la personne humaine, dans son intégrité inviolable, à la base de la recherche de vérité, afin de rendre sa dignité à ceux qui ne se sentent pas respectés dans leur for intérieur et dans les exigences de leur conscience.

L'antipape Léon XIV dit (Message aux participants du VIII^e Congrès des chefs des religions mondiales et traditionnelles ; 14 septembre 2025) : La « synergie pour l'avenir » n'est pas un slogan abstrait, mais une réalité vivante qui a déjà apporté du fruit. La rencontre historique des leaders religieux à Assise en 1986, convoquée par le Pape Jean-Paul II, a démontré qu'il ne peut y avoir de paix entre les nations sans paix entre les religions. Plus récemment, le Document sur la Fraternité humaine pour la paix mondiale et la coexistence commune, signé à Abou Dhabi en 2019 par mon vénérable prédécesseur le Pape François et le grand imam d'Al-Azhar, Ahmad al-Tayeb, a offert un modèle clair de la façon dont la synergie religieuse peut promouvoir la paix et la coexistence mondiales. Nous avons observé ce même esprit lors de la dernière rencontre de ce Congrès en 2022, lorsque les leaders de différentes confessions, y compris le Pape François, se sont rencontrés pour condamner la violence et l'extrémisme, promouvoir l'accueil des réfugiés, et appeler tous les responsables à œuvrer ensemble pour la paix... ils témoignent de la vérité selon laquelle la foi unit davantage qu'elle ne divise. De cette façon, la synergie devient un signe puissant d'espérance pour l'humanité tout entière, en révélant que la religion, fondamentalement, n'est pas une source de conflit mais une source de guérison et de réconciliation... Avec ces sentiments, je suis certain que le travail de ce Congrès nous inspirera à œuvrer de façon inlassable en vue de l'harmonie, en créant une synergie pour la paix — une synergie qui, comme je l'ai dit auparavant, « est désarmée et désarmante ».

(Cette propagande contre le « terrorisme » n'a rien de chrétien !)

Ézéchiel 32, 32 : J'ai répandu ma terreur dans la terre des vivants...

Exode 15, 3 : Le Seigneur est un combattant, le Tout-puissant est son nom.

Job 25, 2 : La terreur [est] en celui qui établit la concorde dans ses lieux élevés.

Matthieu 10, 34 : Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.

Luc 12, 49, 51 : Je suis venu jeter un feu sur la terre ; et que veux-je, sinon qu'il s'allume ? Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, mais la division.

Josué 23, 10 : Un seul d'entre vous poursuivra mille hommes de vos ennemis, parce que le Seigneur votre Dieu lui-même combattrait pour vous, comme il a promis.

Exode 23, 27 : J'enverrai ma terreur en avant de toi, et je ferai mourir tout peuple chez lequel tu entreras, et je ferai tourner le dos à tous tes ennemis devant toi.

Deutéronome 2, 25 : Aujourd'hui je commencerai à envoyer la terreur et l'effroi aux peuples qui sont sous le ciel entier, afin que, ton nom ouï, ils tremblent, et que, comme les femmes qui enfantent, ils frémissent, et soient saisis par la douleur.

Deutéronome 20, 3-4 : C'est vous qui aujourd'hui engagez le combat contre vos ennemis ; que votre cœur ne s'épouvante point, ne craignez point, ne reculez point, ne les redoutez point ; parce que le Seigneur votre Dieu est au milieu de vous, et il combattra pour vous contre vos adversaires, pour vous délivrer du péril.

Ecclésiastique 36, 1-2 : Ayez pitié de nous, Dieu de toutes choses, et regardez-nous, et montrez-nous la lumière de vos miséricordes ; et envoyez votre terreur sur les nations qui ne vous ont point recherché, afin qu'elles sachent qu'il n'y a point de Dieu, si ce n'est vous, et qu'elles racontent vos merveilles.

Saint Augustin d'Hippone dit (Lettre CLIII) : La terreur du jugement de Dieu doit demeurer présente à la pensée de ceux même qui punissent les crimes, non pour suivre les mouvements de leur colère, mais pour obéir aux lois; non pour venger leurs propres injures, mais les injures d'autrui après mûr examen, comme il convient à des juges... Sans doute ce n'est pas en vain qu'ont été institués la puissance du roi, le droit du glaive de la justice, l'office du bourreau, les armes du soldat, les règles de l'autorité, la sévérité même d'un bon père. Toutes ces choses ont leurs mesures, leurs causes, leurs raisons, leurs avantages; elles impriment une terreur qui contient les méchants et assure le repos des bons...De même qu'on punit quelquefois avec miséricorde, on peut pardonner avec cruauté... lors même qu'un homme est tué par un autre homme, il y a une grande différence entre la mort donnée dans le but de nuire ou d'arracher injustement quelque chose, comme le fait un ennemi ou un voleur ; et la mort donnée pour punir ou pour exécuter les arrêts de la justice, comme le fait le juge, comme le fait le bourreau; et la mort donnée pour se sauver ou pour se défendre, comme le fait un voyageur à l'égard d'un brigand qui l'attaque et un soldat envers l'ennemi. Et parfois celui qui a été cause de la mort est plutôt en faute que celui qui tue... dans le châtement comme dans le pardon, il n'y a de bon que la pensée de rendre meilleure la vie des hommes. Si telles sont la perversité et l'impiété des coupables que ni la punition ni la grâce ne leur servent de rien, les bons n'en ont pas moins rempli leur devoir d'amour par leur sévérité et leur mansuétude ; car ils ont eu l'intention de remplir ce devoir et l'ont fait avec une conscience que Dieu voit.

(Le « terrorisme » : la terreur par les lois et la guerre n'est ni un péché ni une « barbarie », mais plutôt une imitation du Seigneur, terreur des impies ! Ainsi, la Croisade, qui n'est ni barbare ni pacifique, ne rougit point d'être terroriste et s'en glorifie. Notre terreur n'est point cruelle, mais miséricordieuse ; car si, par la paix, nous n'avons pu sauver les âmes, nous les sauverons par l'épée ; et si, par l'épée, nous avons dû tuer des pécheurs et les conduire en enfer, du moins ceux-ci ne seront point sauvés, tandis que la société, elle, le sera. Et nous proclamons de nouveau l'amnistie christique : quiconque, parmi nos ennemis, déposera les armes pour faire pénitence sera accueilli sans être ni blessé ni humilié. Seuls les impénitents qui capituleront par dépit, et non par choix, ou par feinte, connaîtront une reddition marquée par l'humiliation, la terreur et la douleur, et subiront la décapitation. Telle est notre amnistie envers nos ennemis : un appel à la pénitence, afin que le pardon et l'oubli des offenses s'accomplissent dans la réconciliation. Et le miséricordieux Royaume de France ne s'est point arrêté à ces appels amnistiques destinés au salut de ses ennemis ; il a écrit, par la main de son Commandeur, un livre, le Catéchisme O.S.D., appelant à la Croisade et à l'amnistie. C'est par ces deux voies que le Christ-Roi et Marie-Reine régneront sur la France : par la mort des impénitents et la repentance des pénitents. Et le Royaume

est bon et miséricordieux, tant dans le châtement que dans le pardon. S'il tue, c'est pour le bien ; s'il épargne, c'est encore pour le bien. Et toutes les louanges reviennent à Dieu.)

(J'ai bien conscience que lorsque les antipapes parlent de « terrorisme », ils font référence au « jihadisme », la guerre au nom du faux dieu, Allah. Les « jihadistes » ne sont donc pas des « terroristes » à cause de leurs méthodes – qui sont globalement les mêmes que celles de l'armée américaine. Le 14 avril 2014, des « jihadistes » ont enlevé plus de 270 lycéennes pour en faire des esclaves sexuelles, et le 28 février 2026, l'armée américaine a bombardé une école iranienne tuant ainsi 175 fillettes. Ces méthodes se valent en barbarie –, mais de par leurs croyances. C'est parce que leur cause est religieuse qu'ils sont qualifiés par le monde athée de « terroristes », même si, selon moi, ils sont plutôt des barbares, tout comme les Américains. Parce que ce n'est pas un acte « terroriste » d'enlever ou de tuer des fillettes, mais un acte barbare et lâche. Le problème est donc que, au lieu de qualifier les « jihadistes » de barbares, ils les qualifient de « terroristes » car ils se battent pour une religion. Même si elle est fausse, elle reste une religion. Donc nous aussi nous sommes des « terroristes », et les Croisés aussi, car ils se sont battus au nom de Dieu et d'une religion. Mais la vérité, c'est que la guerre, qu'elle soit juste ou injuste, sainte ou profane, croisade ou « jihad », est toujours cause de mort et de terreur : il y a des victimes, des explosions, des déportations. Ainsi, la terreur traverse chaque ville, chaque maison, chaque cœur et remplit d'effroi les esprits des femmes, des enfants et des plus fragiles, et les poursuit jusque dans leurs rêves qui se transforment en cauchemars. Et on ne peut rien y faire, on peut apaiser les maux de la guerre, mais quoi qu'il advienne, la guerre reste la guerre. Elle ne garantit pas la victoire et la prospérité à tous. Je me différencie donc des antipapes et du monde athée sur la définition de ce qu'est un « terroriste ». Pour eux, ce sont ceux qui font la guerre au nom d'une religion qui sont des « terroristes ». Or, à mes yeux, quiconque fait la guerre, quelle qu'en soit la cause, est un terroriste, car la guerre implique de mettre en action la terreur et la mort. Je suis donc un terroriste, et quiconque me suit dans cette croisade est un terroriste. Les Croisés du passé étaient des terroristes et les Croisés du futur en seront aussi. Mais ils n'ont point été des barbares. Les « jihadistes » et les Américains ne sont pas seulement des terroristes, au même titre que nous, car ils font la guerre : ce sont des barbares, car durant la guerre ils tuent des fillettes, ils enlèvent des femmes et en font des esclaves ! Eux sont des barbares, pas des terroristes ! Voici quelques preuves... Sourate al-Muminun, v. 1-6 : « Bienheureux sont certes les croyants... qui préservent leurs sexes [de tout rapport], si ce n'est qu'avec leurs épouses ou les esclaves qu'ils possèdent, car là vraiment, on ne peut les blâmer... », Sourate an-Nisa v. 23-24 : « Vous sont interdites vos mères, filles, sœurs... et parmi les femmes, les dames (qui ont un mari), sauf si elles sont vos esclaves en toute propriété. », Tafsir al-Jalalayn an-Nisa : « Et il vous est interdit d'épouser les femmes mariées, celles qui ont des conjoints, avant qu'elles aient quitté leurs conjoints, qu'elles soient musulmanes libres ou non ; sauf ce que vos mains droites possèdent, des filles [esclaves] capturées, avec lesquelles vous pouvez avoir des relations sexuelles, même si elles ont des conjoints dans le camp ennemi... » Sahih al-Bukhari 5:59:459 : « Ibn Mouhayrîz raconte : Je suis allé à la mosquée, dit Mouhayrîz, j'y ai vu Aboû Sa'îd al-Khoudrî. Je me suis assis à côté de lui et lui ai demandé des informations sur la "'azl" (coït interrompu). Il me dit : Nous avons participé avec le Prophète à l'expédition militaire des Banî Moustaliq ; nous avons capturé des femmes arabes et éprouvé un vif désir pour elles ! Le célibat nous avait été très pénible. Nous avons voulu recourir au coït interrompu (pour ne pas enfanter). », le mahométisme codifie donc le viol, tandis que les militaires américains et ceux des autres armées athées violent des femmes sans codification et bombardent des enfants. Les Français sont bien au courant de ces viols, c'est sur leurs terres en Bretagne, en Normandie et ailleurs que leurs mères, leurs épouses et leurs filles ont été outragées par les soldats américains. Hélas, cela n'a point empêché des républicains de faire la même chose en Indochine, en Algérie, en Afrique noire, en Afghanistan, etc.)

L'antipape Léon XIV dit (Discours à la délégation de la Fondation *Aide à l'Église en Détresse Internationale* ; 10 octobre 2025) : Chaque être humain porte dans son cœur une aspiration

profonde à la vérité, au sens et à la communion avec les autres et avec Dieu. Cette aspiration naît des profondeurs de notre être. C'est pourquoi le droit à la liberté religieuse n'est pas facultatif mais essentiel. Enracinée dans la dignité de la personne humaine, créée à l'image de Dieu et dotée de raison et du libre arbitre, la liberté religieuse permet aux individus et aux communautés de rechercher la vérité, de la vivre librement et d'en témoigner ouvertement. C'est donc la pierre angulaire d'une société juste, puisqu'elle protège l'espace moral dans lequel la conscience peut se former et s'exercer. La liberté religieuse, par conséquent, n'est pas uniquement un droit légal ou un privilège qui nous est accordé par les gouvernements; c'est une condition fondamentale qui rend possible une réconciliation authentique. Lorsque cette liberté est niée, la personne humaine est privée de sa capacité à répondre librement à l'appel de la liberté. S'ensuit une lente désagrégation des liens éthiques et spirituels qui soutiennent les communautés; la confiance laisse place à la peur, la suspicion remplace le dialogue et l'oppression engendre la violence. En effet, comme l'observait mon vénérable prédécesseur, «aucune paix n'est possible là où il n'y a pas de liberté religieuse ni de liberté de pensée et d'expression, ni de respect des opinions d'autrui» (François, *Urbi Et Orbi*, 20 avril 2025). C'est pourquoi l'Église catholique a toujours défendu la liberté religieuse pour tous. Le Concile Vatican II, dans *Dignitatis Humanae*, déclara que ce droit doit être reconnu dans la vie législative et institutionnelle de chaque pays (cf. 7 décembre 1965, n. 4). La défense de la liberté religieuse, donc, ne peut rester abstraite; elle doit être vécue, protégée et promue dans la vie quotidienne des individus et des communautés.

L'antipape Léon XIV dit (Jubilé de la spiritualité mariale ; 11 octobre 2025) : Parmi les paroles de Jésus que nous ne voulons pas oublier, il en est une qui résonne particulièrement aujourd'hui, en cette veillée de prière pour la paix : celle adressée à Pierre dans le jardin des oliviers : « Range ton épée » (cf. Jn 18, 11). Il désarme la main et, avant cela, le cœur. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le rappeler à d'autres occasions, la paix est désarmée et désarmante. Elle n'est pas dissuasion, mais fraternité, elle n'est pas ultimatum, mais dialogue. Elle n'advient pas comme le fruit de victoires sur l'ennemi, mais comme le résultat d'une semence de justice et d'un pardon courageux. « Range ton épée » est une parole adressée aux puissants de ce monde, à ceux qui dirigent le destin des peuples : ayez l'audace du désarmement ! Et elle s'adresse en même temps à chacun de nous, pour nous rendre toujours plus conscients que nous ne pouvons tuer au nom d'aucune idée, d'aucune foi, d'aucune politique. C'est d'abord le cœur qu'il faut désarmer, car s'il n'y a pas de paix en nous, nous ne donnerons pas la paix.

L'antipape Léon XIV dit (Discours à la Rencontre mondiale des Mouvements populaires ; 23 octobre 2025) : Les États ont le droit et le devoir de protéger leurs frontières, mais cela doit être contrebalancé par l'obligation morale d'offrir un refuge. Avec l'abus des migrants vulnérables, nous n'assistons pas à l'exercice légitime de la souveraineté nationale, mais plutôt à des crimes graves commis ou tolérés par l'État. Des mesures de plus en plus inhumaines – voire politiquement célébrées – sont prises pour traiter ces « indésirables » comme s'ils étaient des déchets et non des êtres humains. Le christianisme, en revanche, se réfère au Dieu d'amour, qui fait de nous tous des frères et sœurs et nous demande de vivre comme tels. En même temps, je trouve encourageant de voir comment les mouvements populaires, les organisations de la société civile et l'Église font face à ces nouvelles formes de déshumanisation, témoignant constamment que ceux qui sont dans le besoin sont nos prochains, nos frères et sœurs. Cela fait de vous des champions de l'humanité, des témoins de la justice, des poètes de la solidarité.

L'antipape Léon XIV dit (Commémoration de la Déclaration *Nostra Aetate* ; 28 octobre 2025) : Pendant soixante ans, des hommes et des femmes ont œuvré pour donner vie à *Nostra Aetate*. Ils ont arrosé la graine, entretenu le sol et l'ont protégée. Certains ont même donné leur vie, des martyrs du dialogue qui se sont opposés à la violence et à la haine. Aujourd'hui, souvenons-nous d'eux avec gratitude. En tant que chrétiens, avec nos frères et sœurs

d'autres religions, nous sommes ce que nous sommes grâce à leur courage, leur sueur et leur sacrifice. À cet égard, je vous remercie sincèrement pour votre collaboration avec le Dicastère pour le Dialogue Interreligieux, la Commission pour les Relations Religieuses avec le Judaïsme... partout, les religions tentent de répondre à l'agitation du cœur humain. Chacune, à sa manière, propose des enseignements, des modes de vie et des rites sacrés qui aident à guider leurs adeptes vers la paix et le sens de la vie... Enfin, nous ne devons pas oublier comment *Nostra Aetate* s'est réellement développée. Au départ, le Pape Jean XXIII avait chargé le Cardinal Augustin Bea de présenter au Concile un traité décrivant une nouvelle relation entre l'Église catholique et le Judaïsme. On peut donc dire que le quatrième chapitre, consacré au Judaïsme, est le cœur et le noyau générateur de toute la Déclaration. Pour la première fois dans l'histoire de l'Église, nous disposons d'un texte doctrinal à base explicitement théologique qui illustre les racines juives du christianisme d'une manière biblique bien fondée. En même temps, *Nostra Aetate* (n. 4) prend fermement position contre toutes les formes d'antisémitisme. Ainsi, dans le chapitre suivant, *Nostra Aetate* enseigne que nous ne pouvons véritablement invoquer Dieu, le Père de tous, si nous refusons de traiter de manière fraternelle tout homme ou toute femme créé à l'image de Dieu. En effet, l'Église rejette toute forme de discrimination ou de harcèlement fondée... sur la religion (cf. n. 5) (...) Cette année, l'Église catholique célèbre l'Année Jubilaire de l'Espérance. L'espérance et le pèlerinage sont deux réalités communes à toutes nos traditions religieuses. C'est le chemin que *Nostra Aetate* nous invite à poursuivre : marcher ensemble dans l'espérance. Lorsque nous le faisons, quelque chose de magnifique se produit : les cœurs s'ouvrent, des ponts se construisent et de nouvelles voies apparaissent là où rien ne semblait possible. Ce n'est pas l'œuvre d'une seule religion, d'une seule nation, ni même d'une seule génération. C'est une tâche sacrée pour toute l'humanité : garder l'espérance vivante, garder le dialogue vivant et garder l'amour vivant au cœur du monde.

L'antipape Léon XIV dit (Rencontre œcuménique à Iznik ; 28 novembre 2025) : La réconciliation est aujourd'hui un appel qui vient de toute l'humanité affligée par les conflits et les violences. Le désir d'une pleine communion entre tous les croyants en Jésus-Christ s'accompagne toujours de la recherche de la fraternité entre tous les êtres humains. Dans le Credo de Nicée, nous professons notre foi « en un seul Dieu, le Père » ; cependant, il ne serait pas possible d'invoquer Dieu comme Père si nous refusions de reconnaître comme frères et sœurs les autres hommes et femmes, eux aussi créés à l'image de Dieu (Conc. œcum. Vat. II, Déclaration *Nostra aetate*, n. 5). Il existe une fraternité et une sororité universelles, indépendamment... de la religion ou de l'opinion. Les religions, par leur nature même, sont dépositaires de cette vérité et devraient encourager les personnes, les groupes humains et les peuples à la reconnaître et à la pratiquer (cf. Discours à la fin de la Rencontre de prière pour la paix, 28 octobre 2025). L'utilisation de la religion pour justifier la guerre et la violence, comme toute forme de fondamentalisme et de fanatisme, doit être rejetée avec force, tandis que les voies à suivre sont celles de la rencontre fraternelle, du dialogue et de la collaboration.

L'antipape Léon XIV dit (Discours à la fin de la divine liturgie ; 30 novembre 2025) : Avec les Chefs des Églises et les Représentants des Communautés Chrétiennes Mondiales, nous l'avons rappelé lors de la prière œcuménique : la foi professée dans le Credo de Nicée-Constantinople nous unit dans une communion réelle et nous permet de nous reconnaître comme frères et sœurs. Il y a eu beaucoup de malentendus et même de conflits entre chrétiens d'Églises différentes dans le passé, et il existe encore des obstacles qui nous empêchent d'être en pleine communion, mais nous ne devons pas revenir en arrière dans notre engagement pour l'unité et nous ne pouvons cesser de nous considérer comme frères et sœurs dans le Christ et de nous aimer comme tels. Inspirés par cette prise de conscience, il y a soixante ans, le Pape Paul VI et le Patriarche Athénagoras ont solennellement déclaré que les décisions malheureuses et les événements tristes qui ont conduit aux excommunications réciproques de 1054 devaient être effacés de la mémoire de l'Église. Ce geste historique de nos vénérés Prédécesseurs a ouvert la voie à la réconciliation, à la paix

et à une communion croissante entre catholiques et orthodoxes, qui s'est développée grâce à des contacts fréquents, des rencontres fraternelles et un dialogue théologique prometteur. À la lumière de ce chemin déjà entrepris, de nombreux progrès ont également été réalisés au niveau ecclésiologique et canonique et, aujourd'hui, nous sommes appelés à nous engager davantage pour le rétablissement de la pleine communion. À cet égard, je voudrais exprimer ma vive gratitude pour le soutien constant de Sa Sainteté et du Patriarcat œcuménique au travail de la Commission mixte internationale pour le Dialogue théologique entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe. Je souhaite que vous continuiez à tout mettre en œuvre pour que toutes les Églises orthodoxes autocéphales reprennent une participation active à cet engagement. Pour ma part, je voudrais confirmer que, dans la continuité de l'enseignement du Concile Vatican II et de mes Prédécesseurs, rechercher la pleine communion entre tous ceux qui sont baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dans le respect des différences légitimes, est l'une des priorités de l'Église catholique, en particulier de mon ministère d'Évêque de Rome, dont le rôle spécifique au niveau de l'Église universelle consiste à être au service de tous pour construire et préserver la communion et l'unité.

(Saint Léon le Grand, Sermon 129 : « C'est pourquoi, puisqu'en dehors de l'Église catholique, il n'y a rien de parfait, rien d'inviolé... nous ne nous assimilons en aucune façon à ceux qui sont divisés de l'unité du Corps du Christ ; nous ne sommes unis dans aucune communion. » Catéchisme de Saint Pie X (124) : « Celui-là est hors de la communion des saints qui est hors de l'Église, tels les damnés, les infidèles, les juifs, les hérétiques, les apostats, les schismatiques et les excommuniés. » — Si cette hérésie n'avait été professée qu'une seule fois par insouciance ou par malentendu, et ensuite corrigée, cela n'aurait pas été problématique ni formellement hérétique. Le problème est que, dans quasiment tous les documents et discours des antipapes Bergoglio et Prévost, lorsqu'il est question des schismatiques orientaux ou des hérétiques protestants, il est affirmé qu'ils sont nos frères et nos sœurs dans Jésus-Christ. Cela est techniquement vrai si l'on considère que leur baptême est valide, mais néanmoins, ils restent de mauvais enfants qui ont abandonné leur Père. De plus, ces antipapes affirment que l'Église catholique est en pleine communion avec ces autres "Églises". Or, il n'y a qu'une seule Église instituée par Jésus-Christ : l'Église catholique. Et elle n'est aucunement en communion avec ceux qui n'en font pas partie ou qui s'en sont séparés. On les appelle à revenir, mais on ne les encourage jamais à rester séparés, contrairement à ce que font les antipapes Bergoglio et Prévost.)

L'antipape Léon XIV dit (Audience générale ; 29 octobre 2025) : L'esprit de Nostra Aetate continue d'éclairer le chemin de l'Église. Elle reconnaît que toutes les religions peuvent refléter « un rayon de la vérité qui éclaire tous les hommes » (n° 2) et cherchent des réponses aux grands mystères de l'existence humaine, de sorte que le dialogue ne doit pas être seulement intellectuel, mais profondément spirituel. La Déclaration invite tous les catholiques - évêques, clergé, personnes consacrées et fidèles laïcs - à s'engager sincèrement dans le dialogue et la collaboration avec les adeptes des autres religions, en reconnaissant et en promouvant tout ce qui est bon, vrai et saint dans leurs traditions (cf. ibid.). Cela est nécessaire aujourd'hui dans pratiquement toutes les villes du monde où, en raison de la mobilité humaine, nos diversités et nos appartenances spirituelles sont appelées à se rencontrer et à vivre ensemble fraternellement. Nostra Aetate nous rappelle que le vrai dialogue s'enracine dans l'amour, unique fondement de la paix, de la justice et de la réconciliation, tout en rejetant fermement toute forme de discrimination ou de persécution, affirmant l'égale dignité de chaque être humain (cf. NA, 5).

L'antipape Léon XIV dit (Conférence de presse sur le vol Istanbul-Beyrouth ; 30 novembre 2025) : En venant en Türkiye, et bien sûr maintenant au Liban, il y avait naturellement un thème particulier, je dirais, celui d'être un messenger de paix, de vouloir promouvoir la paix dans toute la région. La Türkiye possède de nombreuses qualités à cet égard. C'est un pays à grande majorité musulmane qui compte toutefois de nombreuses communautés

chrétiennes, bien qu'en petite minorité, et où des personnes de religions différentes peuvent toutefois vivre en paix. C'est un exemple, je dirais, de ce que nous recherchons tous à travers le monde.

L'antipape Léon XIV dit (Discours aux délégations qui ont fait don de la crèche et de l'arbre de la Place Saint-Pierre ; 15 décembre 2025) : Prions pour tous ceux qui souffrent à cause de la guerre et de la violence; je désire en particulier confier aujourd'hui au Seigneur les victimes de l'attaque terroriste perpétrée hier à Sydney contre la communauté juive. Que cessent ces formes de violences antisémites ! Nous devons éliminer la haine de nos cœurs.

Saint Grégoire le Grand, Morales sur Job, livre 34 : Les saints prient pour leurs ennemis, dans le temps qu'ils voient que les cœurs de ces malheureux peuvent encore se convertir par une pénitence utile... C'est encore pour cette même raison, que les justes ne prient point maintenant pour les infidèles et pour les impies qui meurent, ne voulant pas présenter devant le tribunal du juste juge une prière inutile et infructueuse, pour des misérables qu'ils savent être déjà destinés au supplice de l'éternité.

L'antipape Léon XIV dit (Message à l'occasion de l'intronisation de l'« archevêque » anglican de Canterbury ; 20 mars 2026) : A la Très Révérende et Très Honorable Dame Sarah Mullally Archevêque de Canterbury... j'adresse mes salutations dans la prière à Votre Grâce à l'occasion de votre intronisation comme archevêque de Canterbury.



« L'archevêque » de Canterbury

L'antipape Léon XIV dit (Message « Urbi et Orbi » ; 5 avril 2026) : Que ceux qui ont des armes en main les déposent ! Que ceux qui ont le pouvoir de déclencher des guerres choisissent la paix ! Non pas une paix imposée par la force, mais par le dialogue !

Au cours de ce chapitre, présentant les innombrables hérésies professées par les antipapes de la Contre-Église, nous avons longuement pu relater leurs propos, qui correspondent clairement au gauchisme :

Le Dr Theodore Kaczynski dit (Manifesto, 218-219) : Un certain nombre de penseurs ont relevé que le gauchisme est une sorte de religion. Le gauchisme n'est pas une religion au sens strict car cette doctrine ne postule pas l'existence d'un être surnaturel. Mais pour le gauchiste, l'idéologie joue le même rôle psychologique que la religion pour certaines personnes. Le gauchiste a BESOIN de croire au gauchisme ; il joue un rôle central dans son économie mentale. Ses croyances ne sont pas facilement modifiées par la logique ou les faits. Il a la profonde conviction que le gauchisme est moralement Juste, avec un J majuscule, et cela implique que ce n'est pas un droit mais un devoir que d'imposer ses

convictions à qui que ce soit... nous ne voyons pas de meilleur terme (que gauchisme) pour désigner tout ce qui est commun au féminisme, au mouvement gay, au political correctness, etc. (...) tout ce qui s'oppose aux gauchistes est assimilé au Péché... Le gauchiste veut des chances égales pour les minorités. Une fois ceci fait, il insiste sur une répartition sociale statistique par minorité. Et aussi longtemps que quiconque abrite dans un recoin de son esprit un quelconque ressentiment envers une minorité, le gauchiste se doit de le rééduquer. Et les minorités ethniques ne sont pas suffisantes ; personne ne peut avoir quelque chose à reprocher aux homosexuels, aux handicapés, aux obèses et ainsi de suite... Les activistes ne seront jamais satisfaits... Ils se sont battus contre les mauvais traitements infligés aux enfants, ce qui est raisonnable. Mais maintenant, ils veulent prohiber jusqu'à la fessée. Ils ne seront satisfaits que lorsqu'ils auront un contrôle complet sur la façon dont sont éduqués les enfants. Puis ils passeront à une autre cause.

(Nous nous dédouanons des attaques à la bombe de Theodore Kaczynski et ne les glorifions point, néanmoins nous ne les condamnons point, nous demeurons indifférents à ce sujet. Aussi, nous ne décrétons point que Theodore Kaczynski est un modèle idéologique. Ainsi, comme pour toutes les personnes que nous avons citées au cours de cette œuvre, nous ne validons pas l'entièreté de leurs propos, mais seulement ceux que nous avons cités, car lorsqu'un homme publie la vérité, il est bon de la partager, tout comme lorsqu'un homme publie le mensonge, il est bon soit de le réfuter, soit de le détourner des croyants.)

Le Dr Theodore Kaczynski dit (Manifesto, 229) : Le gauchiste est attiré par le collectivisme sur une large échelle. Il insiste sur le devoir qu'a l'individu de servir la société et le devoir qu'a la société de prendre soin de l'individu. Il se méfie de l'individualisme. Il prend souvent un ton moralisateur. Il a tendance à être pour le contrôle des armes, pour l'éducation sexuelle, pour le multiculturalisme, pour l'affirmative action. Il s'identifie aux victimes. Il s'oppose à la compétition et à la violence, mais trouvent souvent des excuses pour les gauchistes qui en usent [les régimes communistes ou les antifas]. Il adore utiliser les phrases-clichés de la gauche comme "sexisme", "homophobie", etc. Peut-être ce qui peut le mieux caractériser le gauchiste est sa tendance à sympathiser avec les mouvements suivants : le féminisme, le mouvement gay, le droit des minorités, des handicapés, des animaux, et la political correctness. Quiconque est en accord avec TOUS ces mouvements est presque à coup sûr un gauchiste.

Le Dr Theodore Kaczynski dit (Manifesto, 22) : Si notre société n'avait pas le moindre problème, les gauchistes INVENTERAIENT des problèmes pour justifier leur agitation.

Le Dr Theodore Kaczynski dit (Manifesto, 12) : Ceux qui sont le plus sensible au "politiquement correct" ne sont pas des habitants des ghettos noirs, ni des immigrants asiatiques, des femmes battues ou des handicapés, mais une minorité d'activistes, la plupart d'entre eux ne venant d'aucun des groupes "opprimés", mais bien plutôt des couches privilégiées de la société. La forteresse du "politiquement correct" abrite essentiellement des professeurs d'université, qui ont la sécurité de l'emploi avec de confortables salaires, et la majorité d'entre eux sont des blancs hétérosexuels de la classe moyenne.

Professer que l'Église catholique n'est pas usurpée par une Contre-Église siégeant au Vatican depuis le 28 octobre 1958 revient à prétendre et à soutenir que l'Église a failli dans sa mission divine, puisqu'elle aurait alors enseigné l'hérésie. Or affirmer cela est une hérésie, car l'Église est infaillible, et le Pape l'est également dans l'exercice de son magistère. Ainsi, le seul constat recevable est que l'Église est véritablement éclipsée par une Contre-Église, comme l'a prophétisé Notre-Dame à La Salette et à Fátima.

« *Ce n'est pas du dehors, c'est du dedans qu'ils trament sa ruine ! — Saint Pie X* »

« Actualité de la Sainte Église Catholique, Apostolique et Romaine »

(À savoir que cette œuvre — le Catéchisme O.S.D. et le Manifeste du Royaume de France — a été écrite entre mai 2025 et juin 2026, tandis que le Royaume de France est né une seconde fois au sommet d'une montagne auvergnate, le 14 juin 2025. Ainsi, pour la plupart des lecteurs, ce chapitre n'aura rien d'actuel, mais il montre l'attachement du Commandeur à l'Église catholique et qu'il n'est pas seulement attaché et fidèle à la Croisade et au Royaume, mais aussi, et surtout, à la Sainte Église catholique, car l'on ne peut avoir Dieu pour Père si l'on n'a pas l'Église pour Mère. De même, le Commandeur sait que, pour atteindre la terre du Christ-Roi, il faut passer par l'océan de Sa Très Sainte Mère : la dévotion mariale. Que tout Français s'attache donc à la Sainte Église et à Marie-Reine, afin de plaire au Christ-Roi. Ad Jesum per Mariam. Ave Christus Rex Franciae et Francorum, Ave Maria Regina Franciae et Francorum, Regina cælorum et angelorum.)

I. Unam Sanctam

Monseigneur Pierre Roy dit (Homélie sur le Concile Général Imparfait ; 1er janvier 2026) : Vous savez que nous sommes catholiques. Nous sommes catholiques romains. C'est notre véritable nom. Nous croyons que le Siège de Pierre est le centre de notre foi catholique, le roc sur lequel l'Église de notre Seigneur Jésus-Christ a été établie. Il n'y a pas d'autre roc qui ait été donné à l'Église que le roc de Pierre. Néanmoins, nous sommes témoins aujourd'hui de quelque chose de terrible : le fait que ce roc soit assiégé, que les personnes « occupant » le trône de Pierre soient en réalité des destructeurs de l'Église. Et, que nous le voulions ou non, c'est le cas depuis 70 ans, presque 70 ans. Nous sommes allés de destruction en destruction. Ils ont d'abord attaqué la foi lors du « concile » Vatican II en changeant la sainte doctrine de l'Église. Ils ont attaqué les sacrements de l'Église l'un après l'autre, rendant beaucoup d'entre eux très probablement invalides, particulièrement le rite de consécration épiscopale. Ils ont attaqué la messe. Ils ont détruit la messe, pour autant qu'elle puisse être détruite. La messe a été préservée par la grâce de Dieu, mais ils ont détruit le culte public, celui qui est reconnu partout comme étant la liturgie catholique. Ils ont détruit la messe catholique. A tel point que Monseigneur Lefebvre parlait de la messe de Luther. Lorsqu'il évoquait la nouvelle messe, il parlait de la messe de Luther. C'est-à-dire une messe protestante... Nous voyons également qu'ils ont détruit le droit canon. Ils ont détruit le sacrement du mariage, le saint sacrement du mariage, en accordant des déclarations de nullité insensées à quiconque en veut une. « Vous voulez faire annuler votre mariage ? Ce sera fait. Acquitez-vous de la somme à payer et nous déclarerons votre mariage nul et non avenue ». Et tant de personnes se sont remariées après cela. Mais, en réalité, c'étaient des adultères plutôt que de véritables mariages catholiques. Donc cette situation dure. Très bientôt cela fera 70 ans que cette situation dure. Et la question que j'ai voulu poser à mes frères évêques et prêtres est la suivante : combien de temps encore ? Combien de temps cette situation va-t-elle durer ? Face à une telle apostasie, comme nous pouvons facilement le comprendre, le troupeau du Christ a été dispersé. « Je frapperai le pasteur et le troupeau sera dispersé. » Et c'est ce qui s'est passé. Ici et là, des gens ont résisté à la révolution de Vatican II, la révolution de la nouvelle église. Mais il n'y avait pas d'unité. C'était plutôt chacun pour soi, et c'est encore le cas aujourd'hui, nous sommes tous assez dispersés. Il n'y a pas le lien de la foi pour nous rassembler dans l'unité. Face à une telle destruction, il y a eu différentes réactions. Certains ont dit : nous devons sauver ce qui est le plus urgent, c'est-à-dire que nous devons sauver le saint sacrifice de la messe. Ce fut la réaction de Monseigneur Lefebvre, à qui nous devons beaucoup, qui a maintenu le saint sacrifice de la messe. Il était presque le seul avec Monseigneur de Castro Mayer au début. Ils ont fait en sorte, autant qu'il était en leur pouvoir, que le saint sacrifice de la messe, tel qu'établi par Notre Seigneur Jésus-Christ, continue, ainsi que le saint sacerdoce. Nous devons également mentionner ici Monseigneur Thuc qui a également fait beaucoup pour l'Église en consacrant des évêques tout en étant calomnié pour ses saintes actions visant à

sauver le saint épiscopat et l'Église. Quelques évêques ont donc réagi à tout cela. Mais évidemment, tout le monde regarde vers l'avenir et se pose la question : quelle est la solution à cette crise dans l'Église ? Qu'est-ce qui va se passer ? Combien de temps [encore] allons-nous être sous le joug de ces imposteurs qui détruisent l'Église de Notre Seigneur Jésus-Christ ? (...) La plupart des gens, et vous le savez, la plupart de vos amis, la plupart des membres de votre famille, quand ils pensent à l'Église catholique, pensent en réalité au Novus Ordo. En réalité, ils pensent à une fausse religion qui occupe les bâtiments de l'Église catholique. C'est ce qu'ils voient. Ils entendent François, enfin, François, il n'y a encore pas longtemps, nier le premier commandement de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ils voient le Vatican bénir les unions homosexuelles publiquement, acceptant d'une manière ou d'une autre l'agenda LGBT, etc. Et ils sont très scandalisés par ce qu'ils pensent être l'Église catholique. Et pour eux, c'est une preuve, s'ils avaient besoin d'une preuve, que cette église ne peut pas être la véritable Église établie par notre divin Sauveur, NS Jésus-Christ. Et en effet, ce n'est pas le cas. C'est le Novus Ordo, c'est une autre religion que la religion établie par le Christ. Alors certaines personnes ont dit : nous devons attendre une intervention divine. Certaines personnes attendent cela depuis 70 ans, et je suis d'accord qu'une intervention divine est nécessaire. La situation est si désastreuse qu'une intervention divine est nécessaire d'une certaine manière. Quand une certaine dame était une jeune adolescente, une jeune enfant – c'était dans les années 60 – elle m'a raconté que dans sa maison, parfois, ils dormaient en tenue de ski parce qu'ils attendaient que les trois jours de ténèbres arrivent. C'était sur le point de se produire. Ils devaient donc être prêts à fuir dans la montagne ou autre part, vous savez. Mais peu importe, ils avaient un plan pour échapper à un quelconque châtiment et aux grands événements qui se produiraient dans le monde. Elle a maintenant presque 70 ans et elle n'attend plus cela. Mais même si certaines de ces choses pourraient arriver, ce que j'essaie de dire ici, c'est que jamais, dans l'Église, nous n'avons attendu indéfiniment que Dieu intervienne directement et règle les problèmes de l'Église. Il y a eu une époque, comme vous le savez, le Grand Schisme d'Occident, avec trois papes – un désastre. Il n'y avait pas de solution. Comment aurions-nous jamais pu réconcilier trois papes différents qui avaient chacun nommé leurs propres cardinaux, qui s'étaient excommuniés les uns les autres ? La situation était désastreuse. Néanmoins, les chrétiens n'ont pas attendu indéfiniment. À un certain moment, ce que nous appelons un concile général imparfait fut organisé dans l'Église, comprenant le clergé des diverses factions, et des personnes venant des différents groupes. Ils se sont rassemblés et finalement la situation de l'Église fut réglée par l'élection de Martin V. Les trois papes douteux ont démissionné. Martin V fut élu à leur place et l'unité de l'Église fut retrouvée. D'autres personnes ont élaboré une explication très compliquée de la situation de l'Église. Il s'agit de Monseigneur Guérard des Lauriers. Vous avez peut-être entendu son nom. Monseigneur Guérard des Lauriers tenta d'expliquer la situation de l'Église. Comment est-il possible que ce que nous avons sous nos yeux se produise ? Monseigneur Guérard des Lauriers était un homme intelligent. Il était professeur au séminaire d'Écône, de Monseigneur Lefebvre. Il était professeur et il était considéré par Monseigneur Lefebvre et tout le clergé sous sa direction comme un homme très intelligent. Et avant cela, il occupait des postes très importants dans les universités catholiques de Rome. En fait, les livres que nous utilisons avec nos séminaristes ici, certains d'entre eux portent le Nihil Obstat du père Guérard des Lauriers, qui a approuvé des livres de philosophie, des livres de théologie pour l'Église catholique, des livres très importants qui sont utilisés par plusieurs aujourd'hui pour la formation de leurs prêtres. Donc le père Guérard était un homme intelligent. Néanmoins, il a élaboré une explication compliquée disant que ces personnes avaient été élues légalement, donc selon la loi, mais néanmoins n'avaient pas l'autorité de Notre Seigneur Jésus-Christ pour gouverner l'Église parce qu'ils étaient modernistes et n'étaient pas catholiques, en réalité. Et Monseigneur Guérard des Lauriers a dit : « Mon explication va disparaître avec le temps. Un jour, nous devons considérer cette église, cette nouvelle église, comme étant une église complètement différente de l'Église catholique, parce que ces hommes qui ne sont pas de vrais papes vont nommer des cardinaux qui ne seront pas de vrais cardinaux et n'auront donc aucun pouvoir d'aucune sorte, pour élire un pape

catholique. » Je ne veux pas entrer trop profondément dans la théologie aujourd'hui. Mais je veux que vous sachiez que c'est une autre explication qui a été donnée, et les gens qui suivent cette explication disent aujourd'hui que la seule solution à la crise de l'Église aujourd'hui viendra de la conversion de certains modernistes. Certains au Vatican doivent se convertir. Ils doivent se rassembler en concile et ils doivent chasser les imposteurs, les modernistes. Mais cette solution qui est proposée est une solution qui remet le salut de l'Église... qui remet la solution à cette crise entre les mains des hérétiques, entre les mains de ceux qui n'ont pas la foi catholique. Et cela n'est jamais arrivé dans l'histoire de l'Église. Ce ne furent jamais les hérétiques qui apportèrent une solution aux diverses crises de l'Église. Ce fut toujours le petit reste des fidèles catholiques qui, par la grâce de Dieu, avec l'aide de Dieu, apportèrent une solution à la crise dans l'Église. Et c'est là qu'intervient la troisième solution, qui est une solution qui a été défendue par Saint Robert Bellarmin et de nombreux autres théologiens avant Vatican II. Si vous regardez les théologiens d'avant Vatican II, essayez d'en trouver un seul parmi tous les saints — Saint Robert Bellarmin, Saint Alphonse de Liguori et de nombreux autres théologiens avant Vatican II — essayez d'en trouver un seul qui ait expliqué que lorsque l'Église est en crise, lorsqu'il y a un problème avec celui qui prétend être le pape, qu'il soit un pape douteux dont nous ne savons pas exactement s'il est un vrai pape, ou qu'il soit soupçonné d'hérésie comme cela peut parfois arriver, jamais les théologiens avant Vatican II n'ont dit que dans ce cas, il n'y a qu'une seule solution qui est l'intervention divine directe : Dieu doit descendre du ciel et régler nos problèmes. Jamais aucun d'entre eux n'a dit que la thèse de Monseigneur Guérard des Lauriers était une solution, que nous devions attendre la conversion des hérétiques pour que l'Église puisse être remise sur pied. Mais beaucoup d'entre eux ont dit : ce qui doit être fait dans une telle situation, c'est que l'Église convoque un concile général imparfait. Qu'est-ce qu'un concile général imparfait ? Un concile général imparfait est un concile sans le pape. Habituellement, un concile ne peut pas avoir lieu sans le pape. Vous avez besoin du pape pour avoir un véritable concile. Eh bien, un concile général imparfait, tel qu'il y en a eu dans l'histoire de l'Église, est un rassemblement des évêques catholiques précisément pour traiter un problème qui se produit à la tête de l'Église. C'est ce qu'ils ont fait au moment du concile de Constance quand il y avait trois papes différents. Des évêques du monde entier se sont rassemblés. C'était plus facile à cette époque parce qu'il y avait un empereur qui les a réunis et les a forcés à s'unir, les a forcés à avancer et à trouver une solution à la crise de l'Église. Aujourd'hui, la situation est pire parce que non seulement il y a une crise dans l'Église, mais dans le monde, il n'y a plus de rois catholiques. Il n'y a plus d'empereur catholique. Mais néanmoins, un concile général imparfait est un rassemblement de tous les évêques et prêtres et supérieurs d'ordres religieux, vous savez, toutes les personnes influentes du clergé dans le monde pour traiter la situation de l'Église. Et je crois que c'est la solution qui doit venir dans l'Église d'une manière ou d'une autre. Un jour ou l'autre, l'Église devra se rassembler et devra remédier à cette situation. Nous pensons que notre époque est un temps de Sede vacante. C'est-à-dire un temps où il n'y a personne pour nous diriger dans la foi. Si vous croyez que Léon est le pape, eh bien, nous enseigne-t-il réellement la foi ? Dirige-t-il l'Église ou dirige-t-il l'Église loin de la foi catholique ? Eh bien, je pense que la réponse est très facile, très facile à voir : nous ne sommes pas sous sa direction et aucun de ceux qui gardent la foi catholique aujourd'hui, pure et sans tache, ne veut être sous le joug d'une telle personne qui est un pur produit du modernisme. Oui, en effet, nous n'avons pas d'autre choix que de reconnaître la situation de l'Église. Mais pour nous, vous savez, cette situation de Siège vacant n'est pas quelque chose qui peut durer éternellement. Nous refusons de faire partie de tout groupe qui dit qu'il n'y a pas de pape et qu'il n'y a pas de problème avec cela. Vous savez, continuons ainsi pendant encore 70 ans jusqu'à ce que, vous savez, soit Dieu descende du ciel pour faire quelque chose, soit jusqu'à ce qu'ils se convertissent finalement après avoir construit un corps de doctrine complètement nouveau, une nouvelle vie sacramentelle, un nouveau code de droit canonique, un nouveau système juridique. Après avoir construit cette nouvelle religion complètement nouvelle et l'avoir imposée à tout le monde, nous resterons avec ces gens sur le bord de la route. C'est comme si vous étiez dans un bus eh bien, il y a un problème avec

le bus. Le bus s'arrête sur le bord de la route et tout le monde descend et nous décidons d'installer un camp sur le bord de la route où nous nous rassemblons, et en fait 70 ans plus tard, nous sommes toujours dans ce camp. Nous faisons des feux de camp chaque soir. Nous avons nos belles liturgies et nous sommes assez à l'aise au final avec cette situation. Vous savez, c'est une caricature évidemment, mais nous croyons, nous croyons que l'Église doit travailler à l'organisation d'un concile général imparfait. Quelque chose doit être fait. Quelque chose doit être fait pour remédier à la situation de l'Église. Et le salut est toujours venu du clergé demeuré fidèle dans l'Église ; et, autant que nous puissions le savoir, c'est une fois encore du clergé catholique qu'il devra venir. Mais si entre-temps, pendant que nous travaillons dans cette direction, Dieu intervient, Dieu descend du ciel et s'occupe de la situation, tout le monde sera heureux. Mais l'Église ne peut pas compter et n'a jamais compté dans le passé sur une intervention divine directe pour régler les problèmes de l'Église. C'était donc l'esprit de ma lettre. Je voulais vous l'expliquer mieux : je crois et je suis d'accord avec cette position qui était dans mon cœur depuis de nombreuses années, mais qui est devenue plus claire au cours des derniers mois, que notre travail principal, lorsque le Siège de Pierre est vacant comme il l'est en ce moment, le travail principal de l'Église ne doit pas être que chacun de nous établisse son petit groupe et développe sa paroisse et ait plus de prêtres et ouvre de nouvelles paroisses, etc. Tout cela est très utile. Tout cela est très bon. Mais nous avons un problème à la tête de l'Église. Rappelez-vous ce que dit la doctrine catholique : *ubi Petrus, ibi Ecclesia*, là où est Pierre, là est l'Église. Cela restera toujours vrai dans l'Église. Cela restera toujours vrai. Donc, si nous, catholiques, qui avons gardé la vraie foi, ne désirons pas au moins que Pierre soit au milieu de nous, qu'il y ait une tête, une tête visible de l'Église catholique conduisant nos âmes vers le ciel, sommes-nous vraiment *ubi Petrus*, sommes-nous vraiment là où est Pierre ? Mais vous allez me dire : eh bien, c'est impossible, tout le monde est divisé, il y a de petits groupes partout, et je suis d'accord avec cela. Et dans le passé, il y a eu des gens qui se sont rassemblés, parfois trois, quatre personnes, ils se sont rassemblés et ils ont élu un pape. Enfin, vous savez, c'était un pape, entre guillemets, parce qu'il n'était pas le vrai pape. Il y en a un qui est célèbre aux États-Unis, il a été élu par sa grand-mère, je crois, et l'un de ses frères, et il est devenu le « pape » Michael Ier. Ridicule, absolument ridicule. Et ce n'est pas ce que j'essaie de vous dire aujourd'hui. Absolument pas. Ce concile général imparfait de l'Église, qu'est-ce que c'est ? C'est un rassemblement général de tous ceux qui ont gardé la foi catholique. Un rassemblement général de tous ceux qui ont gardé la foi catholique. Cela nécessitera, comme je vous le dis, cela nécessitera une intervention divine. Cela nécessitera, que Dieu nous réunisse, évidemment. Mais cela nécessitera d'abord que les Évêques et les prêtres catholiques commencent à parler de cela, commencent à mentionner cela et commencent à dire aux gens que oui, en effet, une solution peut être trouvée. La solution peut être trouvée et elle n'est pas à attendre des modernistes, et ce n'est pas non plus la pratique de l'Église d'attendre une intervention divine directe. Monseigneur Vigano a écrit quelque chose à l'occasion de Noël, et dans cet écrit, il a dit que l'un des objectifs des mondialistes, l'un des objectifs des ennemis de Dieu, est de nous faire croire qu'aucune solution ne peut être trouvée à nos problèmes. Que ce soit au niveau de l'État, que ce soit au niveau de l'Église, que ce soit au niveau du monde en général, leur intention est de nous amener dans la situation où nous perdrons tout espoir, tout espoir humain, et où nous n'aurons plus aucune volonté de marcher dans la bonne direction. Je ne suis pas en charge de l'État. Je ne suis pas non plus en charge de l'Église dans son ensemble. Mais en tant qu'Évêque catholique, et j'ai été surpris au cours des derniers mois — cela se passait évidemment en arrière-plan depuis de nombreux mois — j'ai été surpris en discutant avec divers membres du clergé de voir avec quelle facilité le clergé arrivait également à cette conclusion. Mais cela a été pendant de nombreuses années une question taboue, quelque chose dont vous n'êtes pas autorisé à parler. Vous savez, dès que vous mentionnez que la solution pourrait venir du rassemblement de tous ceux qui ont gardé la vraie foi, tous ceux qui ont été fidèles à la foi catholique, vous devenez, quelqu'un qui veut élire un type dans son garage, et vous savez, on se moque de vous, on vous ridiculise. Mais ce que nous savons par les théologiens du passé, ce que nous savons, c'est que oui, en effet, si toute l'Église, ou au moins l'unité

morale, un grand rassemblement de clergé dans le monde se réunissait, considérait la situation de l'Église et disait : nous sommes en situation de vacance du Siège de Pierre, nous devons faire quelque chose à ce sujet, eh bien, cette assemblée serait légitime. Cette assemblée serait, rassemblée dans le Saint-Esprit. Donc je vous parle de cela au début de cette année, premièrement pour expliquer la lettre que j'ai envoyée ou le lien vers la lettre que j'ai envoyée, mais aussi pour vous dire que je crois que dans les années à venir, nous devons commencer à parler de cela. Ne soyez pas surpris si vous entendez cela du haut de la chaire. Ne soyez pas surpris si vous voyez d'autres membres du clergé, parce qu'avec la grâce de Dieu, vous savez, nous ne sommes pas seuls. Il y a un certain nombre de personnes en fait qui ont été silencieuses mais qui croient vraiment que cela doit être fait, qui vont se prononcer en disant : nous sommes la véritable Église de Notre Seigneur Jésus-Christ. Parce qu'au bout du compte, c'est la question. Si vous croyez que la solution doit venir des modernistes, alors vous me dites que les modernistes représentent Notre Seigneur Jésus-Christ. Ce sont eux qui représentent l'autorité de Notre Seigneur Jésus-Christ sur terre. Et c'est impossible, parce que pour représenter Notre Seigneur Jésus-Christ sur terre, vous devez avoir la Foi apostolique, la Foi des Apôtres, pas la « foi » de Vatican II, pas la « foi » de l'humanisme, pas la « foi » du naturalisme et de l'indifférentisme et toutes les fausses doctrines qui ont été condamnées par les papes du passé. Aujourd'hui, nous commençons une nouvelle année. Nous commençons l'année 2026. Il est très probable qu'il n'y aura pas de solution en 2026. Mais je vous invite, vous tous, à vous unir dans la prière. Nous devons prier pour notre clergé catholique. Nous tous, le clergé catholique, spécialement les prêtres, les Évêques, vous savez, spécialement les Évêques, devons rendre compte un jour à Dieu tout-puissant. Qu'avez-vous fait pour l'Église de Notre Seigneur Jésus-Christ ? Êtes-vous resté dans le camp sur le bord de la route ? Avez-vous allumé vos feux de camp chaque nuit ? Avez-vous eu votre belle liturgie, avez-vous eu votre belle paroisse, mais n'avez-vous eu aucun souci de l'état de l'Église, aucun souci de la situation générale de l'Église et des âmes en général qui vont en enfer par milliers [milliards !] parce qu'elles sont trompées par une fausse hiérarchie, par une fausse lumière qui brille dans le monde selon Notre-Dame de La Salette ? Que pouvez-vous faire ? Que pouvez-vous faire ? Eh bien, vous pouvez prier. Vous pouvez prier. Vous pouvez vous unir dans la prière. L'Église tout entière doit s'unir dans la prière afin que Pierre soit rendu à l'Église catholique. Nous avons cela dans la fête de Saint-Pierre-aux-Liens. La fête de Saint-Pierre-aux-Liens, je pense qu'elle est célébrée au début du mois d'août, pendant le mois d'août, c'est sûr. Saint-Pierre-aux-Liens est aussi le nom de notre chapelle dans le nord. Et, vous savez, avec la grâce de Dieu, j'ai voulu nommer cette chapelle d'après Saint-Pierre-aux-Liens précisément pour représenter la situation de la papauté. Vous savez qu'à un certain moment de sa vie en tant que Pontife romain, Saint Pierre a été emmené et a été mis en prison, et il était introuvable, et toute l'Église priait. Toute l'Église, nous lisons dans les Actes des Apôtres, toute l'Église priait pour que Pierre soit de retour au milieu d'eux. Et c'est alors qu'un ange, des anges sont venus et ont brisé les chaînes de Pierre et ont ramené Pierre au sein de l'Église, et il a frappé à la porte, et les gens ne pouvaient pas croire quand ils ont ouvert la porte, ils ne pouvaient pas croire qu'ils se tenaient devant Pierre. Et je pense que c'est une bonne représentation de notre situation aujourd'hui. Combien d'entre nous prient pour un Pontife romain ? Combien d'entre nous ? Avons-nous perdu le sens que l'Église est construite sur Pierre ? Sommes-nous satisfaits d'avoir peut-être un Évêque, d'avoir des prêtres ? Avons-nous perdu le sens de ce qu'est l'Église catholique ? À quelle fréquence prions-nous pour qu'un Pontife romain soit donné à l'Église ? Voyez-vous, c'est une question que beaucoup de gens se posent depuis de nombreuses années : nous ne pouvons pas faire cela, un concile général imparfait, parce que nous sommes tous divisés. Nous sommes tous divisés entre nous. Alors, comment pouvons-nous nous rassembler en concile général ? La question est donc : devons-nous nous unir pour pouvoir avoir un pape ? Devons-nous avoir une unité parfaite pour pouvoir éventuellement obtenir un pape, ou est-ce un pape qui va nous donner cette parfaite unité ? Ce sont deux perspectives complètement différentes. Vous savez, nous n'avons pas besoin d'être tous d'accord. Nous, le clergé et les diverses paroisses et divers Évêques à travers le monde, n'avons pas besoin d'être d'accord sur tout. Nous devons être d'accord sur une

chose : en ce moment, le Siège de Pierre est vacant et quelque chose doit être fait par les autorités de l'Église. Peu importe à quel point elles peuvent être dispersées en ce moment, quelque chose doit être fait. Imaginez qu'un jour, par la grâce de Dieu — et cela va arriver, l'Église est éternelle, l'Église a les paroles de la vie éternelle — imaginez le jour, je devrais plutôt dire, imaginez le jour où un Pontife romain, un véritable Pontife romain, un homme catholique élu à la papauté par l'Église nous sera donné. Eh bien, il n'y aura plus de divisions sur quoi que ce soit. Devons-nous suivre telle ou telle liturgie ? Il décidera. Cet Évêque est-il valide ou non ? Il décidera. Qui est en charge de tel ou tel endroit ? Il décidera. Tout sera décidé par le Pontife romain. Vous voyez, cette idée selon laquelle nous devons avoir une unité parfaite au sein du troupeau dispersé avant que quoi que ce soit puisse être fait pour remédier à cette situation de l'Église, je pense que cette idée est fausse. La réalité, la vérité, c'est que toute l'Église doit commencer à se réveiller, et surtout le clergé, se rendre compte de ce qui se passe, se rendre compte à quel point cette situation est nuisible pour l'Église catholique. Essayer de convaincre d'autres membres du clergé. Essayer de convaincre d'autres évêques, d'autres prêtres, d'autres membres du clergé et aussi les laïcs que quelque chose doit être fait. Et puis, avec la grâce de Dieu, à un certain moment — est-ce que ce sera dans cinq ans, dans 10 ans, dans 15 ans ? Je ne sais pas, vous savez — mais quelque chose doit être fait avec la grâce de Dieu. Nous garderons donc cette intention dans nos prières. Ce sera, je suggère que cela soit notre intention en tant que paroisse pour cette année. Je prie pour que le clergé catholique à l'avenir, quand le temps de Dieu sera venu, que tout le clergé de l'Église catholique, ou au moins la majeure partie de celui-ci, se rassemble en s'accordant sur le fait que Pierre n'est pas là et que là où est Pierre, là est l'Église. Je vous dis cela pour vous dire que ce n'est pas très populaire de dire ce que je vous dis aujourd'hui. On ne vous lancera pas des fleurs et ça ne vous vaudra pas des félicitations. Ce sera la persécution. Si vous vous prononcez dans ce sens, ça vous vaudra la persécution, c'est évident. Pourquoi ? Parce que précisément, c'est peut-être la solution que le diable veut empêcher. Il préférerait que chacun reste confortablement installé dans sa position, que nous développions, que nous fassions croître nos paroisses et que nous ne soyons pas en contact les uns avec les autres, que nous ne donnions pas au monde cette unité que Dieu a établie pour son Église. L'Église : Une, Sainte, Catholique et Apostolique. Pas «plusieurs», Sainte, Catholique et Apostolique, mais UNE, Sainte, Catholique et Apostolique. Nous savons que cette unité est fondée sur Pierre. Prions donc tous ensemble au cours de cette nouvelle année, car c'est là le principal de nos problèmes. Nous avons des problèmes dans nos familles. Nous avons des problèmes dans notre pays. Il y a des problèmes dans l'Église. Il y a des problèmes dans nos paroisses, etc. Eh bien, c'est là le problème principal. Vous voulez identifier le problème principal auquel nous sommes confrontés aujourd'hui dans le monde ? C'est ce problème-là. Nous n'avons pas la voix de Pierre. La voix de Pierre n'est pas entendue dans le monde. Et cela dure depuis un certain nombre d'années. C'est donc vers cela que notre prière doit être dirigée. Nous devons prier dans cette direction. Vous devriez prier pour que vos évêques et vos prêtres trouvent aussi le courage de s'exprimer, vous savez, de s'exprimer contre cette fausse église et de dire : « Non, il n'est pas question que nous attendions que ces gens traitent les problèmes de l'Église. Ils ne feront qu'empirer les choses. » Chaque fois qu'ils élisent un de leurs antipapes, un de leurs faux papes, il est pire que celui d'avant. Il prêche les mêmes fausses doctrines et pousse plus loin l'agenda des modernistes et des satanistes, en fait. Sur les chaînes publiques, et je terminerai avec cela aujourd'hui, sur les chaînes de télévision publiques allemandes « catholiques », pendant la période de Noël, ils ont diffusé une « messe », une « messe » qui a été dite dans l'une des églises d'Allemagne. Et c'est celle-là qu'ils ont choisie pour être diffusée sur une chaîne de télévision publique pour les catholiques qui restent chez eux et ne peuvent pas assister à la messe. Et pendant cette « messe », il y avait un tas de foin dans le sanctuaire. Et je suis vraiment désolé de devoir dire ces choses devant Dieu Tout-Puissant, mais nous devons nous rendre compte de ce qui se passe. Il y avait un tas de foin. Sur ce tas de foin, il y avait un homme adulte dans une sorte de placenta, et qui grouillait, quelque chose de dégoûtant. Et il était censé représenter l'Enfant Jésus, Notre Seigneur Jésus-Christ. Et... il y avait des « prêtres », des « clercs » rassemblés autour, expliquant le symbolisme de cette horreur.

Ils disaient que cela exprime, cela ramène la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ à une naissance commune. En d'autres termes, ils disaient : « Abandonnons cette pensée que Notre Seigneur Jésus-Christ était un être si spécial. » Ces gens vont-ils être punis par le Vatican ? Vont-ils être réprimandés pour ce qu'ils ont fait ? Non. Ils continueront : modernisme, satanisme, destruction du royaume de Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous devons arriver à la conclusion que ces gens n'appartiennent pas à la même église que nous. Ils sont une église différente. Ils sont une église différente. Cela ne se produit peut-être pas dans toutes les églises pour le moment, mais ce genre de choses, vous savez, est de plus en plus fréquent. Les fausses autorités de l'« Église » [la Contre-Église] ne font jamais rien pour mettre fin à ces abus. Mais si vous voulez commencer à dire la messe en latin, si vous voulez commencer à avoir la vraie foi et la vraie Église, être fidèle aux principes de la foi, être fidèle à la liturgie catholique, aux dévotions catholiques, à la vie de famille catholique, eh bien, on vous rejette. Vous êtes chassé. Vous êtes persécuté. Ils s'assurent que vous n'allez pas faire trop de bruit et que vous n'allez pas amener d'autres personnes à penser ce que vous pensez. Comme vous le voyez, la conclusion de tout ceci est que nous devons absolument voir, espérons-le dans notre génération, le retour de l'unité catholique autour du Siège de Pierre. Et cela va être notre prière. Nous prierons pour cette intention en particulier. Nous prierons pour les prêtres, les Évêques. Nous prierons pour que plus de gens arrivent à cette idée de se dire : « Oui, peut-être que Dieu veut que je joue un rôle dans la résolution de cette crise si je suis un Évêque catholique »... Qui d'autre est un Évêque catholique aujourd'hui ? Qui d'autre ? Il y a si peu d'Évêques catholiques qui prêchent encore la Foi catholique. Donc, les Évêques catholiques, les prêtres catholiques doivent aussi soutenir leurs Évêques dans cette direction, et puis les laïcs, une armée sous le manteau de la bienheureuse Vierge Marie. Quand je dis, quand je critique l'intervention divine, ne croyez pas que je dis que, cela va être une œuvre humaine. Absolument pas. L'intervention divine passe par les efforts du clergé et des prêtres catholiques fidèles. C'est alors que Dieu interviendra. Quand les musulmans envahirent l'Europe, le Pape Saint Pie V aurait pu dire : « Eh bien, ils sont trop nombreux. Nous devons attendre l'intervention divine. » Il n'a pas dit cela. Il a convoqué tous les rois catholiques pour qu'ils lèvent chacun leur armée et viennent à la défense de la chrétienté. L'Espagne est très célèbre pour avoir rassemblé beaucoup de gens et avoir été à la tête de ce combat. Et alors, après que l'armée catholique fut rassemblée, quand elle décida de combattre cette invasion, alors Dieu intervint. Tout le monde commença à prier le saint rosaire et une merveilleuse victoire fut remportée par la chrétienté. Mais parfois, parce que nous sommes paresseux, parce que nous avons peur – je parle du clergé – nous sommes paresseux, nous avons peur, nous voulons nous débarrasser de cette partie-là, celle de nos efforts humains. Nous voulons juste avoir l'intervention divine. Ce n'est pas comme ça que ça fonctionne avec Dieu. Ce n'est pas comme ça que ça fonctionne. Quand le clergé en aura eu assez de cette situation, qu'il comprendra à quel point la situation est grave et à quel point c'est son devoir de faire ce qui est en son pouvoir pour mettre fin à cette crise, qu'avec les prières des fidèles, avec les prières de toute l'Église, Dieu nous rendra ce successeur de Pierre qui va nous guider vers notre éternité. C'est notre prière aujourd'hui.

Moi, je ne suis qu'un simple fidèle ; je n'ai donc aucune autorité dans l'Église et je n'ai jamais prétendu en détenir une quelconque d'ordre spirituel. En revanche, Mgr Roy, lui, en possède une, il est Évêque, honorable et respectable. Je pense, comme lui, qu'il ne faut pas adopter une position « d'escargot » ou « d'ermite », c'est-à-dire ne rien faire et patienter jusqu'à ce que les hérétiques se convertissent, ou jusqu'à ce que Notre-Seigneur intervienne en descendant sur terre en chair et en os. Le projet de convoquer un Concile Général Imparfait n'est nullement illicite d'un point de vue juridique et théologique ; il est au contraire une réaction tout à fait raisonnable face à notre situation, digne en cela de l'attitude des Pères du Concile de Constance. Si un tel Concile Général Imparfait venait à avoir lieu, je serais pleinement et volontiers soumis à ses décisions, ses décrets, ses délibérations, ainsi qu'à toutes ses solutions ou condamnations. Je le répète : je trouve cela bon, même très bon, mais mon avis ne compte que peu. N'empêche, l'ermitage n'est pas bon ; l'Église doit

continuer de vivre, et là où est Pierre, là est l'Église. Et je pense sincèrement que chaque fidèle devrait soutenir le bon prêtre de sa paroisse à admettre que ce projet de convoquer un Concile Général Imparfait est une solution, une bonne solution, et, par la grâce de Dieu, ils sera amené à y participer.

Le Concile Général Imparfait : le premier pas vers le conclave !

Ce qu'il est (Source : Unam Sanctam, par Mgr Roy ?) :

Un Concile Général Imparfait est une assemblée d'évêques convoquée sans l'autorité papale quand le Siège Apostolique est manifestement vacant, ou lorsqu'un doute s'est installé à ce sujet, afin de remédier à la grave crise affectant la tête de l'Église. Il répond à une urgence, soit la vacance prolongée du Siège romain, ou un doute raisonnable sur la légitimité des prétendants à la papauté. Puisque seul le pape peut légitimement convoquer un Concile Général et lui donner une véritable universalité, ainsi que ratifier ses décrets, un tel Concile est légalement imparfait par définition. C'est pour cette raison que Cajetan l'appelle « imparfait, mais utile, » puisqu'il commence en dehors de la pleine légalité, mais reçoit pleine force légale quand un Souverain Pontife est élu, si nécessaire, et le confirme.

Ce qu'il n'est pas (Source : Unam Sanctam, par Mgr Roy ?) :

Un Concile Général Imparfait n'est pas un « synode de garage » auto-désigné de clercs mécontents, s'arrogeant une autorité universelle par décret. Il est, par définition, un remède qui nécessite une représentation morale de l'épiscopat de l'Église entière. Il ne s'agit pas non plus d'un conclave : un conclave est un processus juridique gouverné par la loi papale et effectué par le Collège des cardinaux. Un Concile Général Imparfait est un remède extraordinaire pour une urgence extraordinaire, quand la gouvernance papale ordinaire est empêchée ou incertaine, et quand apparaît la nécessité que l'Église agisse à travers l'ensemble de ses Pasteurs. Ainsi donc il ne peut pas être l'œuvre d'une simple petite portion des évêques. Sans une participation générale de l'épiscopat, suffisante pour constituer une unanimité morale, le Concile Général Imparfait n'existe pas : ce n'est pas une façon de contourner l'Église, mais un acte public, sérieux et universel de l'Église elle-même

Monseigneur Pierre Roy (?) dit (L'argument doctrinal pour un Concile Général Imparfait) : Le constat de la situation désastreuse de l'Église nous amène à nous poser la question de la légitimité des autorités qui ont mené à bien une telle révolution. En effet, si l'on soutient que ces changements néfastes résultant du concile Vatican II ont été approuvés par des autorités légitimes, ne faudrait-il pas en conclure que l'Église catholique aurait fait défection dans la Foi et que les portes de l'enfer auraient prévalu ? En tant que catholiques, nous croyons à l'infaillibilité et l'indéfectibilité de l'Église. Parce que nous savons que la sainte Église catholique a les promesses de Notre Seigneur et que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, ne faut-il pas en conclure que, nécessairement, les prélats de la nouvelle Église conciliaire n'ont pas l'autorité qu'ils prétendent avoir ? Ces questions doivent être étudiées attentivement par l'Église. Devant le désastre sans précédent qui afflige l'Église, la question de la vacance du Siège ne peut être rejetée d'un revers de main. Cette question doit être considérée avec courage et circonspection, malgré les craintes qu'elle peut inspirer. Si plusieurs considèrent que la vacance est une conclusion théologique certaine, d'autres le nient. Tous seront d'accord que l'autorité de l'Église est nécessaire pour trancher juridiquement cette question. Plusieurs des prétendants à la papauté depuis le Concile Vatican II ont été publiquement soupçonnés d'hérésie avant ou après leur élection. Ce fait a-t-il des conséquences canoniques qui devront être mises en lumière ? Se poser sérieusement la question de la vacance du Siège Apostolique n'est donc qu'une application des principes catholiques à la situation actuelle de l'Église. Tous se disent Catholiques et les Catholiques croient en la papauté, en l'infaillibilité papale et en la primauté du Pontife romain. Mais la voix individuelle de chacun ne saurait être la voix de l'Église toute entière.

Il appartiendra à l'Église réunie de déterminer clairement la situation du Siège Apostolique et nous ne voulons pas devancer son œuvre. Si cependant la vacance du Siège apostolique était clairement établie, cela ne pourrait être qu'un premier pas. Il consisterait à poser le diagnostic d'un problème très grave. Ce premier pas ne serait pas suffisant. Il faudrait rechercher la solution à ce grave problème. Nous croyons en effet que le Siège de Pierre est le centre de notre Foi catholique, le roc sur lequel l'Église de Notre Seigneur Jésus-Christ a été établie. L'Église est Une, Sainte, Catholique et Apostolique et nous savons que cette unité est fondée sur Pierre. Il n'y a pas d'autre roc qui ait été donné à l'Église que le roc de Pierre. *Ubi Petrus, ibi Ecclesia* : là où est Pierre, là est l'Église. Des clercs et des fidèles ont sans doute résisté à la révolution de Vatican II, à la révolution de la nouvelle Église, sous différentes formes. Mais, puisqu'ils n'étaient pas guidés par la voix de Pierre, il n'y a pas eu d'unité dans l'action. Il n'y en a toujours pas aujourd'hui, bien des années plus tard, et nous sommes tous dispersés en différents groupes qui se regardent avec méfiance. Quelle liturgie faut-il suivre ? Quelles disciplines s'appliquent ? Qui exerce un apostolat véritablement légitime ? Faute d'un chef indiscutable qui puisse trancher ces questions, elles donnent lieu à des querelles qui n'ont pas d'issue (...) On érige chapelle contre chapelle et le peuple chrétien souffre sans espoir de remède (...) Mais pourquoi tant de divisions ? Pourquoi tant d'hérésies ? Pourquoi tant de schismes ? Pourquoi tant d'apostasies ? Pourquoi tant de corruption ? La réponse est simple : parce qu'il y a un problème très grave qui affecte la tête même de l'Église. Celui qui doit être « la colonne de vérité », la règle de la foi, n'est tout simplement pas là pour nous rassembler dans l'unité, affirment certains... Le magistère de l'Église, étudié attentivement non plus de façon individuelle, mais par l'Église rassemblée, ne pourrait-il enfin faire la lumière sur la situation présente ? Sans doute, est-il fort bien que la messe et les sacrements véritables aient été conservés par le clergé demeuré fidèle à la Foi. Mais nous devons pourtant nous désoler de ne pas entendre la voix indiscutable de Pierre parmi nous et nous poser la question de savoir si la bataille a vraiment été menée comme elle devrait l'être. N'est-il pas en effet du premier devoir de l'Église, lorsqu'il y a un doute sérieux sur un prétendant à la papauté, de chercher à remédier à cette situation ? (...) Non seulement le monde catholique, aujourd'hui déchiré, a désespérément besoin de retrouver avec certitude la voix de Pierre, mais le monde entier, qui s'enfonce dans l'apostasie, ne pourra trouver aucun remède sans que la barque catholique soit-elle même dans les mains d'un Catholique. C'est le principal problème de ce monde, plus important, le plus urgent, celui qui doit être réglé avant tous les autres. Nous ne reconnaissons pas la voix vivante du Vicaire du Christ et sans elle, rien ne pourra être fait pour renverser la situation et rétablir l'ordre. Nous devons travailler à élucider cette question de la légitimité des pontifes modernes. C'est un devoir grave, spécialement pour les Évêques fidèles, qui incarnent aujourd'hui l'autorité visible de l'Église. Si le Siège de Pierre était véritablement vacant, ou occupé par un non-Catholique, comme le pensent plusieurs, l'élection d'un véritable Pontife serait le premier devoir de l'Église. Qu'on prenne les constitutions qui régissent la vacance du Siège apostolique et l'élection du Pontife romain, toutes insistent sur l'impérieuse nécessité qu'il y a à élire un Souverain Pontife : « un devoir grave commandé à l'Église par droit divin » nous dit Pie XII, dans la Constitution apostolique *Vacantis Apostolicae Sedis* (8 décembre 1945). Et Saint Pie X dans la Constitution *Vacante Apostolica Sede* (25 décembre 1904), enseigne : « le Siège Apostolique étant vacant, le devoir le plus grave et le plus saint est d'élire, comme tête et souverain Pasteur du troupeau du Seigneur, pour régir avec attention et sollicitude l'Église catholique, celui qui, succédant en cet état au bienheureux Pierre, représente sur terre la Personne du Christ Jésus. » Le pape Boniface VIII, dans sa fameuse bulle *Unam Sanctam* nous avertit : « Nous déclarons, affirmons, définissons et prononçons que la soumission au Pontife romain est nécessaire au salut de toute créature humaine. » Comment donc ne pas mettre son salut en péril, si on se désintéresse totalement de la présence incontestée de Pierre au sein de l'Église ? En temps de vacance du Siège Apostolique, l'élection d'un Souverain Pontife n'est nullement une simple option pour l'Église. C'est son obligation première. Et c'est donc un droit des Catholiques. Cette élection se fait ordinairement par les Cardinaux. Mais s'il existe un doute sérieux quant à la légitimité et la catholicité de ceux qui ont été nommés Cardinaux, ce

devoir revient à l'Église universelle. L'Église, étant une société parfaite, donc donc nécessairement posséder tous les moyens d'avoir en son sein un pape incontesté. C'est ce qu'enseigne le pape Léon XIII dans son encyclique Immortale Dei : « L'Église constitue une société juridiquement parfaite dans son genre, parce que, de l'expresse volonté et par la grâce de son Fondateur, elle possède en soi et par elle-même toutes les ressources qui sont nécessaires à son existence et à son action. » Or, quoi de plus nécessaire à l'existence et à l'action de l'Église que la présence certaine de Pierre ? Cette criante nécessité ne nous est-elle pas rappelée quotidiennement par la crise affreuse que traverse aujourd'hui l'Église, alors que plusieurs contestent l'autorité de celui qui se présente comme Successeur de Pierre, pendant que d'autres se contentent d'ignorer la direction qu'il veut donner à l'Église ? Le Souverain Pontife est-il devenu pour nous un simple élément de décorum ? L'Église ne doit-elle pas vivre en parfaite harmonie avec Pierre ? Comme l'explique le théologien Sylvester Berry, l'Église Universelle aura toujours le droit d'élire le successeur de Saint Pierre : « Le Christ a ordonné que Saint Pierre ait des successeurs dans sa primauté de juridiction sur l'Église, mais il n'a pas désigné la personne du successeur. C'est à l'Église d'élire, ou de désigner d'une autre manière la personne qui obtiendra, suite à cette élection ou cette désignation, le pouvoir de juridiction universelle en vertu d'une institution divine, c'est-à-dire immédiatement du Christ, et non de ceux qui l'ont élu. Lorsque le Siège Apostolique est vacant, il n'y a pas d'autorité suprême dans l'Église; les évêques conservent le pouvoir de gouverner leurs diocèses respectifs mais, pour l'Église Universelle, aucune loi ne peut être promulguée, aucun dogme de foi ne peut être défini, aucun concile légitime ne peut être convoqué. Pour se doter de cette autorité suprême, l'Église a le droit et le devoir de choisir quelqu'un à qui le Christ la confèrera. Il est donc évident que la Succession apostolique au niveau du Siège Apostolique ne peut pas défaillir aussi longtemps que l'Église elle-même continue d'exister car, même si le siège est vacant pendant de nombreuses années, l'Église conserve toujours le droit d'élire un successeur légitime, qui, une fois élu, obtient alors l'autorité suprême que lui confère le Christ. » La question de la légitimité du prétendant au Siège Apostolique ne peut par ailleurs être entre les mains de ceux qui n'ont pas la Foi catholique. Cela ne s'est jamais produit dans l'histoire de l'Église. Ce ne furent jamais les hérétiques qui apportèrent une solution aux diverses crises de l'Église, mais bien le clergé demeuré fidèle à la Foi. « Il y a, dit Saint Cyprien, un seul Dieu, un seul Christ, une seule Église du Christ, une seule foi, un seul peuple, qui par le lien de la concorde est établi dans l'unité solide d'un même corps. L'unité ne peut pas être scindée : un corps restant unique ne peut pas se diviser par le fractionnement de son organisme. » Il ne saurait donc y avoir deux Églises, comme d'aucuns l'imaginent : 1. Une Église de la juridiction, de la légalité, de l'autorité d'une part, qui n'aurait pas conservé la Foi intégrale mais qui aurait gardé le droit d'élire le pape ou de déterminer sa légitimité ; 2. et une Église de la Foi, de la messe et des sacrements, qui n'aurait aucun titre légal à résoudre les doutes qui existent quant à la légitimité du Souverain Pontife. Une telle conception n'est pas catholique. La partie des Pasteurs qui a conservé la foi sans défaillance a aussi nécessairement conservé la juridiction de l'Église. Écoutons les enseignements de Sa Sainteté le pape Pie XII : « C'est pourquoi Nous déplorons et Nous condamnons l'erreur funeste de ceux qui rêvent d'une prétendue Église, sorte de société formée et entretenue par la charité, à laquelle – non sans méprisé – ils en opposent une autre qu'ils appellent juridique. Mais c'est tout à fait en vain, qu'ils introduisent cette distinction : ils ne comprennent pas, en effet, qu'une même raison a poussé le divin Rédempteur à vouloir, d'une part, que les groupements des hommes fondé par lui fût une société parfaite en son genre et munie de tous les éléments juridiques et sociaux, pour perpétuer sur la terre l'œuvre salutaire de la Rédemption, et, d'autre part, que cette société fût enrichie par l'Esprit Saint, pour atteindre la même fin, de dons et de bienfaits surnaturels. » Mgr Maur Cappellari (futur Grégoire XVI) nous enseigne : « La partie des Pasteurs qui, au milieu des contradictions les plus adroites, des prétentions les moins fondées, des usurpations les plus illégitimes, (...) opposerait une résistance invincible et seule échapperait à la séduction, ce clergé, dis-je, composerait exclusivement la véritable Église, et aurait par conséquent les notes et les qualités de la véritable Église. (...) L'Église doit toujours subsister telle que Jésus-Christ l'a établie, et par conséquent maintenir

toujours et malgré toutes les attaques la forme essentielle de son gouvernement. Mais cette perpétuité ne se rencontre plus dans la partie des Pasteurs qui ne résistent pas aux innovations. Il ne faut donc la chercher que dans la partie qui les repousse. Celle-là seule sera donc la véritable Église. » Dieu est tout-puissant et n'a pas besoin de la coopération des hommes. Mais Il a néanmoins voulu que les hommes coopèrent avec lui. L'histoire de l'Église et l'histoire des hommes montrent à satiété que Dieu désire que les hommes agissent et coopèrent à leur salut. L'Église, de la même manière, ne peut compter et n'a jamais compté dans le passé sur une intervention directe de Dieu pour porter remède aux différentes crises qui ont affligé son pèlerinage terrestre. A l'époque du Grand Schisme d'Occident, trois différents « papes » avaient chacun nommé leurs propres cardinaux et s'étaient excommuniés les uns les autres. La situation était désastreuse. Néanmoins, les chrétiens ne se sont pas installés dans une attente passive de l'intervention divine. Un Concile Général fut organisé dans l'Église, comprenant le clergé des diverses factions, et des personnes venant des différents groupes et des différentes nations. Les trois prétendants à la papauté abdiquèrent ou furent forcés à abdiquer. Martin V fut élu à leur place et l'unité de l'Église fut retrouvée. La solution aux différentes crises qu'a traversées l'Église est toujours venue du clergé demeuré fidèle. Selon toute vraisemblance, c'est encore une fois du clergé catholique qu'elle devra venir. Nous affirmons donc que quelque chose doit être fait aujourd'hui pour remédier à la situation de l'Église. Nous devons prier, mais nous devons aussi agir. Saint Ignace de Loyola écrivait déjà : « Nous devons prier comme si tout dépendait de Dieu, et agir comme si tout dépendait de nous. » Nous croyons que l'Église doit travailler à l'organisation d'un Concile Général Imparfait. Des questions purement juridiques sur la question de savoir qui a aujourd'hui dans l'Église l'autorité nécessaire pour résoudre la question de prétendants à la papauté enseignant un autre Évangile que celui qui nous a été transmis avec la Foi, ne sauraient l'emporter sur des questions de foi et de droit divin. Les membres du clergé qui sont conscient de la gravité de la situation présente de l'Église ne peuvent rester inactifs. Ils doivent se rassembler pour chercher un remède à la crise actuelle de l'Église. Nous avons donc jugé bon de nous rassembler en une association de clercs et de laïcs pour travailler efficacement (...) à la réunion d'un Concile Général de l'Église pour étudier sérieusement les problèmes que posent les prétendants à la papauté qui nous ont imposé les réformes destructrices qui auront bientôt achevé de ruiner l'Église du Christ, si cela se pouvait. Nous croyons fermement que la Providence divine veut nécessairement que l'Église soit dirigée par un véritable Successeur de Pierre. Nous refusons la passivité qui s'est installée à ce sujet dans le clergé et nous espérons voir nos frères nous rejoindre autour de ce projet qui ne peut avoir lieu qu'avec leur coopération. Nous accueillerons bien volontiers en notre sein ceux qui constatent le grave problème qui afflige la tête de l'Église en ce moment et qui veulent unir leurs prières, leurs sacrifices, leurs efforts, leurs talents et leurs aumônes à préparer les circonstances nécessaires à l'action de la Providence. Nous rejoindre, ce n'est pas adhérer à un nouveau groupe. Nous rejoindre, ce n'est pas s'engager à participer à un Concile Général qui serait organisé d'une manière hâtive et désordonnée. Nous rejoindre, c'est tout simplement travailler à faire avancer la cause d'un Concile Général légitime afin de remédier à la situation de l'Église. Notre union, malgré toutes nos différences, s'inspire de l'union des Chrétiens lors de la bataille de Lépante. Les différentes factions rivales, comprenant le danger qui guettait la chrétienté, se sont rassemblées afin de faire face ensemble, malgré leurs nombreux désaccords politiques, à l'ennemi commun. Il s'ensuivit une grande victoire sur les mahométans, comme chacun le sait. Ainsi, nous espérons que l'union des différentes factions de la vraie chrétienté saura s'inspirer, en ces jours sombres, qui sont les nôtres, de la sagesse de nos pères dans la Foi. L'ennemi n'est pas aujourd'hui un ennemi extérieur, mais un ennemi qui a pénétré à l'intérieur des institutions de l'Église Catholique. L'Église a un devoir d'expulser les hérétiques de son sein. Le titre de ce site internet (*Unam Sanctam*), qui sera notre principal instrument de travail et notre lieu de ralliement, a été choisi pour exprimer à la fois notre refus d'embrasser la nouvelle religion et notre détermination à refuser la dispersion du troupeau du Christ en une variété de petites Églises autocéphales. *Unam Sanctam* (Une Sainte). L'Église est une d'une unité de Foi, de Sacrements, mais aussi

de gouvernement. Elle est sainte, c'est-à-dire qu'elle n'est pas rassemblement de tous ceux qui professent des hérésies variées, mais seulement de ceux qui professent la vraie Foi catholique. Un Concile Général est une assemblée des Évêques de tout l'univers convoquée pour délibérer des questions de doctrine, de discipline ou de gouvernement de l'Église sous la direction du Pontife romain. Un Concile Général est nécessairement réuni par l'autorité du Pontife romain, ayant pouvoir de statuer définitivement en matière de Foi. Le Concile Général suppose la présence, la convocation et l'assentiment du Souverain Pontife. Il peut définir des dogmes, engager la conscience de tous les fidèles de l'Église universelle et se prononcer de manière définitive sur les matières de Foi et de Mœurs. Par opposition, un Concile Général Imparfait est une assemblée des Évêques de l'univers convoquée sans l'autorité pontificale, en cas de vacance manifeste ou douteuse du Siège Apostolique, et dont le but est de remédier à un problème grave affectant la tête de l'Église. Le Concile Général Imparfait est convoqué pour répondre à une situation d'urgence : soit la vacance prolongée du Siège romain, soit un doute raisonnable sur la légitimité d'un prétendant à la papauté. Le Pape étant celui qui donne à la convocation de tout Concile Général sa légitimité, étant également celui qui lui donne sa vraie universalité, étant enfin celui qui en ratifie les décrets, le Concile Général Imparfait souffre par définition d'un problème légal. C'est pourquoi le grand théologien Cajetan appelle un tel concile « imparfait mais utile », dans la mesure où il commence en quelque sorte en dehors de la légalité, mais trouve sa pleine force après que la question de la légitimité du Pontife Romain ait été réglée et, si nécessaire, qu'un vrai Pontife Romain ait été élu, qui donne ensuite au Concile Général pleine force de loi. D'Imparfait, le Concile Général devient parfait. A ceux donc qui argueraient que le clergé demeuré fidèle à la Foi n'a pas le pouvoir de convoquer un Concile Général Imparfait sous la prétexte qu'il n'aurait pas la juridiction nécessaire, nous répondons que personne, en l'absence du Souverain Pontife, n'a le pouvoir légal de convoquer un Concile Général, tout simplement, que l'on ait ou non juridiction territoriale. Ce rassemblement est par définition un rassemblement « *praeter legem* » (au-delà de la loi) mais par lequel l'Esprit-Saint peut porter remède à une situation d'extrême urgence dans l'Église. Une fois reconnu un Souverain Pontife légitime, c'est ce dernier qui donne force de loi à ce qu'a décidé le Concile. Il peut choisir de rejeter certaines décisions du Concile et d'en conserver d'autres. Par conséquent, nous rejetons totalement l'erreur condamnée du « conciliarisme ». La légitimité d'un Concile Général Imparfait n'est à chercher que dans le Souverain Pontife qui lui donnera force de loi. Ce concept n'est pas nouveau. Il a été envisagé par de nombreux théologiens du passé qui expliquent que l'Église peut prendre des remèdes extraordinaires aux maux extraordinaires qui pourraient l'affliger. Ainsi, lorsqu'il n'y a plus de cardinaux légitimes ou certains, l'Église devant nécessairement posséder en son sein le moyen de se reconstituer et de se redonner une autorité, la convocation du Concile Général Imparfait s'impose. « Un Concile (...) agissant indépendamment du Vicaire du Christ est impensable dans la constitution de l'Église (...) De telles assemblées n'ont eu lieu qu'en période de grande agitation constitutionnelle, lorsqu'il n'y avait pas de pape ou que la pape légitime était difficile à distinguer des antipapes. En ces temps anormaux, la sécurité de l'Église devient la loi suprême, et le premier devoir du troupeau est de trouver un nouveau berger, sous la conduite duquel les maux existants puissent être corrigés. » Dans ses célèbres *Controverses*, le docteur de l'Église Saint Robert Bellarmin détaille les différentes raisons pour lesquelles un Concile Général Imparfait peut être convoqué. Il enseigne qu'advenant le cas où un prétendant à la papauté serait tombé dans l'hérésie ou le schisme, un Concile Général Imparfait peut être réuni aux fins de déclarer que cet homme n'a jamais été pape ou s'est déposé lui-même par l'hérésie ou le schisme et de le remplacer par un véritable par un véritable Souverain Pontife. D'après Saint Robert Bellarmin, ce Concile est le seul qui puisse être convoqué par les Cardinaux ou les Évêques dans des circonstances graves car l'Église doit nécessairement posséder toujours les moyens de se doter d'un chef : « En plus de ces arguments des adversaires, les catholiques eux-mêmes ont coutume d'exprimer quelques doutes. Le premier. Est-il permis à quelqu'un d'autre que le pape de convoquer un Concile, quand le pape ne veut pas le faire, et quand la chose s'impose pour le bien général de l'Église ? Le deuxième. Quand le pape est hérétique ou schismatique, et qu'en

tant que tel, il ne peut ni ne doit convoquer un Concile, quelqu'un peut-il le faire à sa place ? Le troisième. Y a-t-il quelqu'un capable de convoquer un Concile, si le pape est empêché de le faire parce qu'il a été capturé par les infidèles, qu'il est décédé, est devenu fou, ou a abdiqué ? (...) Je réponds à la deuxième et à la troisième [question], qu'il n'est possible, en aucun cas, de convoquer, sans l'autorisation du Pontife Suprême, un Concile véritable et parfait, qui ait l'autorité de définir des choses de foi. Car l'autorité principale est dans la tête, dans Pierre, à qui il a été commandé de confirmer ses frères, et pour qui le Seigneur a prié (Luc 22-32) afin qu'il ne défaille pas sa foi. Dans ces deux cas, un Concile Imparfait peut être convoqué pour fournir une tête à l'Église. Car, l'Église a, sans aucun doute, le pouvoir voulu de se procurer une tête, même si sans tête, elle ne peut pas statuer sur beaucoup de choses sur lesquelles elle peut se prononcer en agissant avec sa tête, comme l'enseigne doctement Cajetan dans un opuscule sur le pouvoir du pape (chapitres 15 et 16), et bien avant lui, les presbytres de l'église romaine dans la lettre à Cyprien (qui est la septième dans le livre 2 des œuvres de Cyprien). Un Concile imparfait pourra avoir lieu s'il est entrepris par le collège des Cardinaux, ou si les Évêques se rassemblent entre eux dans un endroit. » Si nécessaire, dans les situations d'extrême nécessité, il est donc possible aux Évêques de réunir un Concile Général Imparfait. Celui-ci suffira à pourvoir l'Église d'une nouvelle tête visible, authentique, incontestable. Le Concile Général Imparfait permet, par des moyens extraordinaires, de restaurer la tête de la hiérarchie visible, d'où découlera indubitablement la juridiction. Ce pouvoir de désignation, précise Bellarmin, découle de l'autorité même du Corps mystique, qui ne peut périr par défaut de tête. Saint Robert Bellarmin donne ailleurs quatre conditions pour qu'un tel Concile Général soit valide. Il affirme qu'il faut : 1. « ... que la convocation soit générale, c'est-à-dire qu'elle soit connue par toutes les provinces chrétiennes les plus importantes. » 2. « ... qu'aucun Évêque ne soit exclu, mais que quiconque se présente puisse venir, pourvu qu'il soit établi qu'il est Évêque et non excommunié. » 3. « ... que les quatre patriarches principaux soient présents, (...) à savoir les patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. » (Mais, dit Saint Bellarmin, ces patriarches ne sont plus nécessaires, car ils sont certainement schismatiques aujourd'hui.) 4. « ... que, du moins, quelques-uns viennent de la plus grande partie des provinces chrétiennes. » Le Concile Général Imparfait est donc légitime sous ces conditions. L'histoire de l'Église, notamment lors du Concile de Constance, montre que le Concile Général peut jouer un rôle crucial pour faire face à une crise majeure menaçant l'unité ecclésiale. Lorsque l'autorité papale est usurpée ou incertaine, le Concile constitue un remède extraordinaire. Convoqué par les Évêques fidèles, il agit en suppléance pour restaurer la papauté légitime et manifester l'unité de l'Église, sans pour autant créer une nouvelle hiérarchie ni renverser l'autorité pontificale. Ce n'est pas un acte de subversion. C'est au contraire un acte nécessaire pour assurer la continuité de l'Église visible et la restauration de son autorité. Un tel concile n'usurpe rien, mais supplée un manque, comble un vide. Il vise à rétablir l'ordre normal plutôt qu'à le renverser. Les théologiens justifient ce pouvoir extraordinaire par deux principes fondamentaux : l'indéfectibilité de l'Église, qui garantit qu'Elle ne peut disparaître ni perdre son unité, et l'idée qu'en l'absence de pape certaine, l'Église Universelle devient elle-même le sujet ultime de l'autorité, capable d'agir pour assurer sa propre survie. Il s'agit d'une mesure transitoire dictée par la nécessité. « Tout d'abord, il convient de souligner que la supériorité du Pape sur le Concile ne s'étend pas au Pape douteux en période de schisme, lorsqu'il existe un doute sérieux quant à la légitimité de son élection ; car alors, tous doivent se soumettre au Concile, comme l'a défini le Concile de Constance. Alors, effectivement, le Concile Général tire son pouvoir suprême directement de Jésus-Christ, comme en période de vacance du Siège Apostolique, comme l'a bien dit Saint Antonin. » (Saint Alphonse de Liguori, *Theologia Moralis*, lib. I, tract. II, *De legibus*, n° 421, 86.) La théologie, le droit canonique, l'histoire et l'action des saints convergent donc pour nous montrer que le Concile Général Imparfait est la voie réaliste et traditionnelle pour sortir de la crise actuelle et de redonner à l'Église son unité hiérarchique. Nous appelons donc à reconnaître enfin l'autorité de l'Épiscopat catholique actuel. Nous affirmons qu'il a le droit et le devoir d'agir. Nous nous proposons de travailler sous son autorité à la réunion en Concile de tous les Évêques catholiques fidèles, qui sont

certainement détenteurs du pouvoir nécessaire à une telle action extraordinaire, afin de remédier à un problème très grave qui afflige aujourd'hui la tête de l'Église. Un Concile Général Imparfait n'étant par définition pas convoqué par le Souverain Pontife et opérant « *praeter legem* » (au-delà de la loi), il semble que son universalité soit vraiment le critère déterminant de sa légitimité. Par conséquent, nous voulons que notre invitation à nous rejoindre soit aussi universelle que possible. Que vous soyez convaincu de la vacance du Siège Apostolique ou que vous ayez des réserves sérieuses par rapport à cette conclusion, si vous comprenez qu'il y a un très grave problème à la tête de l'Église, vous êtes le bienvenu. De même, nous croyons que la question de la validité des ordres reçus ne devrait pas dans ce contexte du Concile Général, être un obstacle à votre participation. Il est de notoriété publique dans notre époque de chaos universel que pratiquement toutes les lignées sacerdotales et épiscopales sont soupçonnées d'invalidité par les uns ou les autres. Nous pensons donc qu'un titre raisonnable à avoir été ordonné prêtre ou consacré évêque soit donc le meilleur critère d'acceptation et que chacun soit pour l'instant traité selon le titre qu'il croit avoir, pourvu qu'il puisse justifier de façon raisonnable ce titre. Saint Robert Bellarmin ne demande pas en effet qu'aucun membre dont la lignée apparaît douteuse à certains ne soit présent, mais bien plutôt qu'aucun évêque étant vraiment évêque ne soit exclu. Il semble donc que la marche à suivre qui soit la plus prudente soit de tolérer quiconque peut présenter une preuve d'ordination ou de consécration raisonnable. Pour ce qui est de la validité réelle des lignées épiscopales, il nous semble que le plus prudent soit de laisser ces décisions au Souverain Pontife une fois que le doute aura été levé et que l'Église aura un Souverain Pontife indubitable. Le Concile Général n'implique pas en effet un acte relevant du pouvoir d'ordre comme le serait par exemple une ordination sacerdotale. Pourvu que vous ayez un titre raisonnable à avoir été ordonné prêtre ou consacré évêque, si vous voulez vous joindre à vos frères pour travailler au bien de l'Église, vous êtes le bienvenu. Pour qu'un Concile Général Imparfait puisse se réunir sans être convoqué par le Souverain Pontife et alors qu'il y a un prétendant à la papauté, il est nécessaire que soit admis au minimum un doute sérieux quant à la légitimité dudit prétendant. Il est donc nécessaire dans ce contexte de ne pas refuser par principe le fait de la vacance du Siège. La vacance du Siège Apostolique n'est pas encore un fait qui a été établi canoniquement par l'autorité de l'Église. Il se pourra donc que certains se présentent au Concile Général en étant convaincu de vacance du Siège, et que d'autres n'en soit pas encore convaincus, tout en admettant néanmoins que la situation de l'Église est suffisamment grave pour légitimer la réunion d'un Concile Général Imparfait ; Il pourrait aussi exister des divergences quant à la date du début de la vacance. Quoi qu'il en soit, tout membre du clergé admettant la gravité absolue de la situation présente qui affecte la tête de l'Église et étant disposé à entendre ce que ses aînés auront à exprimer sur le sujet et à se soumettre aux décisions du Concile Général est le bienvenu. Il appartiendra bien sûr au Concile Général lui-même de déterminer le cours de son action. Cependant, il nous semble important de souligner quelques points : 1. Ce Concile Général ne peut procéder à l'élection d'un Souverain Pontife sans qu'il ait d'abord établi clairement la vacance du Siège Apostolique. Il serait absurde de procéder à l'élection d'un Souverain Pontife sans avoir au préalable établi que cette élection est nécessaire. Le Concile devra par conséquent établir l'absence du pontificat ou la perte de celui-ci chez les prétendants à la papauté depuis Vatican II avant toute élection. Ceux qui travaillent avec nous n'ont donc pas à craindre que ce Concile Général ait l'intention d'élire à tout prix un Souverain Pontife sans avoir d'abord prouvé que c'est une nécessité. 2. Le Concile Général, qui sera une assemblée réunie dans l'Esprit-Saint, devra également, si la vacance du Siège Apostolique est établie avec certitude, étudier et affirmer clairement sa légitimité à procéder à l'élection d'un véritable Successeur de Pierre. Diverses voix se font entendre qui nient la légitimité d'un tel Concile pour procéder, si nécessaire, à l'élection d'un Pontife Romain. Mais quelle voix est plus légitime pour établir un tel fait que celle du Concile Général lui-même ? 3. Admettant le cas que le Concile Général ait conclu à la vacance du Siège, il lui appartiendra également de déterminer quels seront les électeurs légitimes. Ici encore, les voix des individus ne concordent pas, mais le Concile Général est celui qui pourra déterminer ce qui paraît bon à l'Esprit-Saint (Actes 15, 28). 4. Pour le reste des

graves questions qui affectent l'Église notre Mère en ces tempes troublés, il paraît raisonnable de dire que la présence du Souverain Pontife est nécessaire pour les régler. Ce Concile Général est donc d'abord et avant tout une assemblée destinée à étudier la question de la légitimité des Pontifes de l'Église Conciliaire, et le cas échéant, porter remède à la vacance du Siège Apostolique. (...) Ce mouvement est en marche et, à condition que Dieu veuille bien ouvrir à son Église le chemin de la délivrance, nous n'avons aucune intention de rebrousser chemin. (...) Au sujet de la convocation, veuillez noter que les clercs qui auront approuvé le projet du Concile Général Imparfait seront consultés avant qu'elle ne se produise. Si le Seigneur permet que ce projet parvienne jusqu'à cette étape de la convocation, nous espérons qu'elle puisse être faite par l'ensemble des clercs qui nous auront rejoint. Il sera temps de sortir de l'anonymat et de prendre les armes de la Foi, de l'Espérance et de la Charité pour mener à bien une action qui portera désormais tous les signes de la volonté divine. *Ubi Petrus, ibi Ecclesia*.

Réponse à l'objection : « Seuls les cardinaux peuvent élire un pape. » par Mgr Roy (?) :

« Le but principal de la convocation d'un Concile Général Imparfait est de remédier à un problème très grave qui affecte aujourd'hui la tête de l'Église. Avant donc qu'une quelconque élection puisse avoir lieu, le Concile Général devra établir un diagnostic clair de la crise qui affecte la tête de l'Église. Ensuite, si la conclusion atteinte par le Concile Général est que le Saint-Siège est bien vacant, il faudra étudier la manière de redonner aujourd'hui un pape à l'Église. De même, le Concile Général aura à déterminer qui sont aujourd'hui les électeurs légitimes et comment une élection valide peut avoir lieu. Unam Sanctam, dans son travail qui vise le rassemblement d'un Concile Général, ne souhaite pas affirmer catégoriquement ce qui doit être fait, mais croit plutôt que cette tâche appartiendra à l'Église rassemblée dans le Saint-Esprit. Pour répondre néanmoins à l'objection présentée, faisons quelques considérations. Trois points méritent d'être soulignés et nous donnent des éléments de réponse : a) La question de la légitimité des cardinaux actuels devra être tranchée par le Concile Général. b) La loi exigeant que les cardinaux soient électeurs est susceptible d'évoluer. c) Le droit lui-même prévoit d'autres options dans les situations exceptionnelles. En outre, nous examinerons l'affirmation selon laquelle Pie XII a irrévocablement déterminé que les cardinaux seuls peuvent procéder à une élection pontificale. a) La question de la légitimité des cardinaux actuels devra être tranchée par le Concile Général. Il convient de clarifier ce point en premier lieu. Si tous pouvaient avoir la certitude de la validité des cardinaux et de leur élection, ce débat serait superflu. Mais il existe des raisons solides, basées sur la loi elle-même, de douter de la légitimité des cardinaux actuels. Pour le comprendre, commençons par la définition d'un cardinal selon le Droit canonique : Canon 232 § 1 : "Les cardinaux sont des hommes librement choisis par le Pontife romain dans le monde entier, qui sont au moins constitués dans l'ordre presbytéral et qui se distinguent par leur doctrine, leur piété et leur prudence dans la conduite des affaires." Ainsi, les cardinaux sont choisis par le Pontife romain, possèdent au moins une ordination sacerdotale valide et se distinguent par leur doctrine et leur piété. Est-ce que les cardinaux actuels correspondent à cette description ? Premièrement, il faudrait déjà supposer la légitimité des récents Pontifes romains pour conclure à la légitimité de leurs nominations de cardinaux. Si le Concile Général concluait que l'un ou l'autre ou, plus encore, que tous les prétendants à la Papauté des dernières décennies n'étaient pas légitimes, leurs nominations de cardinaux devraient aussi être déclarées invalides. C'est la première difficulté. Deuxièmement, nombreux sont ceux qui considèrent le nouveau rite d'ordination comme douteux. C'est un autre problème qui demandera la décision du Concile Général. L'ordination sacerdotale des cardinaux ordonnés selon le nouveau rite pourrait très bien être invalide. Enfin, il est évident que les cardinaux actuels ne sont pas "remarquables par leur doctrine et leur piété" puisqu'ils semblent tous professer publiquement une religion non catholique. Ceci nous amène à conclure que la vérité pourrait très bien être l'inverse de ce qui est supposé par l'objection : si l'objection consiste à dire que nous devons recourir aux cardinaux pour éviter la formation d'une nouvelle secte, le problème est qu'il est loin

d'être impossible que nous n'ayons pas de cardinaux actuellement précisément parce qu'ils auraient tous formé ou rejoint une nouvelle secte. Encore une fois, Unam Sanctam, indépendamment des conclusions que chacun de ses membres a pu atteindre, souhaite entendre à ce sujet la voix de l'Église assemblée plutôt que la voix des individus. Que l'Église Novus Ordo puisse très bien être déclarée une secte par le futur Concile Général ressort clairement du fait que l'ensemble de ses hiérarches semblent professer une religion non-catholique et de la définition même d'une secte : "... toute confession chrétienne qui s'est établie indépendamment de l'Église [catholique] est une secte. Selon l'enseignement catholique, des chrétiens qui, réunis, refusent d'accepter l'intégralité de la doctrine ou de reconnaître l'autorité suprême de l'Église catholique, constituent simplement un parti religieux sous une direction humaine non autorisée." Nous reviendrons plus tard sur ce point, mais nous invitons nos opposants à nous dire quels sont les critères supplémentaires permettant de définir une secte. Par exemple, certains pourraient affirmer qu'une secte n'existe que lorsque l'Église la déclare comme telle. Nous aimerions qu'on prouve cette affirmation. En l'absence de preuves, nous pouvons affirmer qu'une secte se définit par son rejet collectif de la doctrine catholique. Étant donné que ce rejet semble être une caractéristique déterminante du Novus Ordo et que les cardinaux actuels adhèrent publiquement à une nouvelle religion, le Concile Général pourrait très bien conclure qu'ils ne sont pas des cardinaux au sens juridique du terme. Nous laissons au Concile Général le soin de trancher cette question. De plus, les élections effectuées par ces cardinaux pourraient aussi être remises en question par le Concile Général et être considérées contraires à la loi. Si certains prétendants à la Papauté des dernières décennies étaient déclarés illégitimes par le Concile Général, les lois qu'ils ont établies devront aussi être rejetées et, par conséquent, seules les lois antérieures à Vatican II seront en vigueur. En effet, les cardinaux n'auraient pas, dans cette hypothèse, effectué des élections conformes aux règles établies par des papes légitimes. Les règles d'élection papale ont été modifiées à plusieurs reprises après Vatican II et le Concile Général aurait à déterminer si ces changements ont été valides. Par exemple, le Code de Droit canonique de 1917 stipule que le nombre de cardinaux est limité à 70 : Canon 231 : "§ 1. Le Sacré Collège [des cardinaux] est divisé en trois ordres : épiscopal, auquel appartiennent seulement ces six cardinaux chargés des différents diocèses suburbicaires ; presbytéral, qui compte cinquante cardinaux ; et diaconal, qui compte quatorze [cardinaux]." Or, on compte actuellement plus de 240 cardinaux dans le Novus Ordo, dont plus de 120 sont "électeurs", ce qui soulève la question de savoir lesquels de ces plus de 120 électeurs devraient voir leur vote comptabilisé lors d'une élection si la législation moderne concernant les conclaves n'était pas légale. Si l'on considérait que la légalité de ces lois ne devrait pas être prise en compte, il faudrait conclure que la loi n'a pas à être appliquée et que, par conséquent, l'objection est irrecevable. Donc, en résumé, le statut légal des cardinaux actuels doit être examiné attentivement par le Concile Général et nous ne pouvons pas exclure qu'ils soient déclarés illégitimes. Avons-nous des cardinaux valides en ce moment, étant donné leur approbation de la nouvelle religion qui les rend suffisamment douteux pour justifier des approches alternatives ? b) La loi selon laquelle les cardinaux doivent être électeurs peut être changée. La loi selon laquelle les cardinaux sont les électeurs du pape est une loi ecclésiastique (une loi humaine), pas une loi divine, et elle est sujette au changement, ce qui est prouvé par le fait qu'elle a changé dans le passé. Dans le passé, des prêtres et des diacres ont été électeurs. Plus tard, c'est le clergé de Rome et les évêques qui prenaient part à l'élection. L'Église avait mille ans d'histoire quand elle a définitivement choisi les cardinaux comme ses électeurs, et pour une bonne raison. Pendant les derniers mille ans, ils ont fait leurs preuves comme électeurs stables et suffisants. Toutefois, si une loi ecclésiastique est ancienne et très efficace, cela ne la rend pas immuable. Les lois ecclésiastiques doivent être suivies jusqu'à ce qu'elles nuisent à la Loi divine et à la mission de l'Église : "Les lois humaines, toutefois, doivent être subordonnées à la Loi divine, ou du moins, ne doivent pas la contredire..." Et Saint Thomas, en parlant de la loi humaine, dit : "les lois [humaines] peuvent être injustes de deux manières : premièrement, en étant contre le bien humain... Deuxièmement... en étant opposées au Bien divin... ou à quoi que ce soit d'autre qui est contraire à la Loi divine." Si

nous n'avons pas de cardinaux en ce moment, ou s'ils sont suffisamment douteux pour que nous ne puissions avoir foi en la validité de leurs élections, insister sur la nécessité absolue des cardinaux mènerait à la conclusion que l'Église est dans un état de paralysie et est maintenant impuissante à se doter de sa tête, deux propositions qui sont contre la Loi divine et le bien de l'Église. De plus, si l'institution des cardinaux n'était pas sujette au changement, l'existence d'alternatives suggérées par les théologiens, advenant le cas de leur extinction, serait incompréhensible. Mais les théologiens se sont penchés sur la question et ont suggéré des alternatives : L'Encyclopédie catholique : "S'il arrivait que le Collège des cardinaux devînt un jour éteint, le devoir de choisir un pasteur suprême échoirait... au reste du Clergé romain." Saint Robert Bellarmine : "S'il n'y avait pas de constitution papale sur l'élection du Souverain Pontife; ou si par quelque hasard tous les électeurs désignés par la loi, c'est-à-dire tous les cardinaux, périssaient simultanément, le droit d'élection appartiendrait aux évêques voisins et au Clergé romain, mais avec une certaine dépendance d'un Concile Général d'évêques." Cardinal Cajetan : "Tant qu'il y a des électeurs clairement désignés, à savoir les cardinaux, dans le système actuel, l'Église romaine universelle ne prend pas leur place. Mais si tous les cardinaux venaient à disparaître, l'Église romaine elle-même lui succéderait immédiatement : l'Église au sein de laquelle Linus fut élu avant même qu'on connaisse les lois électorales humaines. Or, puisque la partie est incluse dans le tout, et que l'Église romaine est incluse dans l'Église universelle, si, dans un tel cas, un concile œcuménique, avec l'accord de l'Église romaine (c'est-à-dire avec son assentiment), élisait un pape, alors l'homme ainsi élu serait véritablement pape." Ainsi, nonobstant ce que le Concile Général décidera dans le futur sur ce sujet, il est clair que la fonction des cardinaux comme électeurs papaux est sujette au changement advenant le cas où la loi irait à l'encontre du bien de l'Église, et des alternatives ont été suggérées. c) La loi elle-même permet des options alternatives dans notre situation actuelle. Comme nous l'avons vu, la légitimité des cardinaux actuels devra être étudiée par le Concile Général. Toutefois, s'ils devaient être considérés invalides, l'Église doit garder la capacité d'élire un nouveau pape. Non seulement est-ce vrai pour le bien de l'Église, mais c'est là une réalité de Foi divine : les catholiques savent que Saint Pierre aura des successeurs perpétuels, et donc que l'Église aura toujours les moyens de pourvoir à la succession de l'apôtre Pierre. Nous pouvons donc conclure de cette Foi divine que sans des cardinaux valides, l'Église doit avoir d'autres moyens valides d'élire un pape. Premièrement, considérons les arguments du Cardinal Cajetan. Après une brève discussion sur la question de savoir si l'Église peut ou non changer des lois ou suivre de nouvelles lois sans l'approbation du pape, et après avoir généralement nié cette idée, Cajetan dit toutefois : "Il y a, cependant, un cas de permission, c'est-à-dire, quand le pape n'a pas fait de déterminations contraires, et un cas d'ambiguïté, c'est-à-dire, où on ne sait pas si quelqu'un est un vrai Cardinal, et des cas similaires. Dans de telles situations, quand le pape est mort ou est d'une autre manière incertain, comme il semble être arrivé au début du grand schisme sous Urbain VI, il doit être maintenu que dans l'Église de Dieu il existe un pouvoir d'appliquer la Papauté à une personne, dans le cas où les critères requis sont observés, pour que les consciences ne soient pas laissées dans la perplexité. Dans ce cas, par manière de dévolution, ce pouvoir semble passer à l'Église universelle, comme s'il n'y avait pas d'électeurs déterminés par le pape pour la représenter dans cet acte pour le bien de l'Église. Car il a déjà été montré que le soin de l'Église a été confié par le Christ non pas à l'Église elle-même, mais à Pierre; et donc la détermination de Pierre, pour l'exercice et l'acte d'élection au nom de l'Église, l'emporte et sur la détermination propre de l'Église et sur l'acte propre de l'Église, car elle est faite au nom de l'Église, pas par l'autorité de l'Église." En d'autres termes, bien que les lois qui font maintenant autorité demandent l'élection par les cardinaux, et bien que les lois ne puissent habituellement être abrogées sans l'autorité expresse d'un pape vivant, Cajetan présente une exception : un cas où et le pape et les cardinaux sont douteux (les deux pourraient s'appliquer dans notre cas). La puissance d'élection serait dans ce cas dévolue à l'Église universelle; et cela ne serait pas fait contre la Volonté du Christ, ou contre la volonté d'un pape, mais plutôt serait autorisé selon sa volonté présumée. Pour justifier cela, Cajetan parle du même "bien de l'Église" que nous avons déjà mentionné. Nous voyons ce même principe dans le Droit canonique : Canon

20 : "Si dans une certaine matière il manque une prescription expresse de la loi, soit générale ou particulière, la règle est à présumer, sauf s'il s'agit de l'application d'une pénalité, à partir de lois établies pour des cas similaires; [puis] selon les principes généraux de la loi observés avec équité canonique; [puis] à partir du style et de la pratique de la Curie romaine; et [finalement] à partir de l'opinion commune et constante des docteurs." Ce Canon est particulièrement pertinent pour notre situation, parce que bien que nous ayons des règles expresses pour accomplir une élection papale avec des cardinaux valides, nous n'avons pas de prescriptions expresses sur la manière de procéder s'il arrivait que tous les cardinaux n'existent plus, fassent défaillance ou soient rendus douteux. Néanmoins, le Droit canonique affirme clairement qu'une loi alternative peut être déduite à partir de moyens alternatifs. Dans son commentaire sur le Code de Droit canonique, le professeur de Droit canonique le Révérend Charles Augustine met en relief les quatre principes que l'on trouve au sein du Canon 20, et nous prenons le second comme étant le plus important : "Le deuxième moyen de décider des cas est le recours aux principes légaux généraux basés sur l'équité du Droit canon. Cette équité est un moyen d'interprétation et d'application pratique et évident, car la raison nous démontre que, si une loi est déficiente dans un cas particulier, elle doit être appliquée selon les principes de la loi, en effet, et avec un sentiment humain." Ainsi, à partir de ce simple fait, nous voyons que la loi permet de discerner de nouvelles règles d'action dans des cas extraordinaires, à partir de pratiques antérieures ou à partir du principe de la loi elle-même. Il est aussi très intéressant de remarquer que l'auteur dit "avec un sentiment humain." Cela provoque une discussion plus vaste et parallèle sur la nature de la Loi catholique elle-même; étant basée sur le Droit romain, elle regarde le principe en premier ainsi que le discernement général et naturel. Mais il est suffisant de conclure que la loi elle-même permet des alternatives à l'action des cardinaux et que ces moyens alternatifs ne constituent pas un déni de la loi. Augustine met en lumière également le quatrième principe : "Le dernier mode de formulation ou d'explication d'un cas est l'autorité de l'école. Il est bien connu que les experts en droit canonique ont exercé une influence décisive depuis Gratien, non seulement sur les décisions, mais aussi sur l'élaboration même des lois. L'école distinguait trois catégories d'opinions : l'opinio communissima, lorsque tous les auteurs étaient d'accord ; l'opinio communis, lorsque plusieurs auteurs éminents partageaient la même opinion ; et l'opinio controversa, lorsqu'il y avait désaccord entre les canonistes. S'écarter de l'opinio communissima était toujours considéré comme une imprudence. Le Code mentionne l'opinion commune et constante de l'école comme principe directeur pour trancher un cas litigieux, et à juste titre, car un tel consensus suffit à garantir la certitude morale." Chercher à trouver des moyens alternatifs dans la présente situation est donc consistant avec les principes catholiques. Même si nous ne concluons pas ici sur le moyen exact d'élire un nouveau pape, et préférons laisser cette question au Concile Général, les théologiens sont d'accord que les moyens alternatifs à l'élection par les cardinaux sont possibles. Chercher des alternatives dans cette situation concorde avec la Loi catholique, est en accord avec les principes catholiques. Compte tenu de l'invalidité potentielle et du doute concernant les cardinaux actuels, ils ne peuvent pas être perçus comme les électeurs légitimes. C'est plutôt un devoir de chercher des alternatives si les Catholiques veulent rester fidèles à leur foi, selon laquelle Saint Pierre aura des successeurs perpétuels. Dans ce cas, la loi ecclésiastique particulière peut (et doit) laisser place aux nécessités de la Loi divine. Objection additionnelle : Le Pape Pie XII a déterminé que seuls les cardinaux ont le droit d'élire un pape et donc il n'existe pas d'alternatives possibles. Cet argument est basé sur la constitution *Vacantis Apostolicae Sedis* du Pape Pie XII (qui elle-même se réfère à *Vacante Sede Apostolica* du Pape Pie X). En particulier, le passage qui suit : "32. Ius eligendi Romanum Pontificem ad S. R. E. Cardinales unice et privative pertinet, excluso prorsus atque remoto quolibet cuiuspiam alterius Ecclesiasticae dignitatis, aut laicae potestatis cuiuslibet gradus et ordinis interventu. 32. Le droit d'élire le Pontife romain appartient exclusivement et inaliénablement aux cardinaux de la Sainte Église romaine, à l'exclusion complète de toute intervention, quelle qu'elle soit, d'une autre dignité ecclésiastique ou d'un pouvoir séculier, quel que soit son rang ou son ordre.]" L'objection qu'on nous oppose est donc que, puisque ce passage de Pie XII déclare expressément et explicitement que nul autre que les

cardinaux ne peut élire un pape, et puisqu'il n'y a pas de décision qui ait abrogé cette déclaration, qui est donc toujours en force, nous devons absolument adhérer à cette décision de Pie XII et ne pouvons pas avoir recours à des alternatives. Mais il y a deux problèmes avec cet argument. Le premier est qu'il part du principe que nous avons déjà des cardinaux valides et le deuxième est qu'il mène à une *reductio ad absurdum*. Nous avons déjà répondu au premier point plus haut dans cette réponse (cf. objection 2.a ci-dessus), et nous nous tournons donc vers le second point. Cette objection mène à une *reductio ad absurdum*, car les cardinaux du Novus Ordo eux-mêmes ne suivent pas les règles établies par Pie XII et donc, selon cette prémisse, ne seraient pas capables de performer des élections valides si de telles lois s'appliquaient toujours à notre situation. Dans un discours donné en explication de sa Constitution, le Pape Pie XII a dit : "Il est bien connu que notre prédécesseur, le pape Sixte V, dans sa Constitution Postquam verus du 3 décembre 1586, après avoir constaté que le Sacré Collège avait été, dans l'Antiquité, trop restreint et, plus récemment, trop important, fixa le nombre de cardinaux à soixante-dix, à l'image des soixante-dix anciens d'Israël, interdisant, par des clauses très strictes, que ce nombre soit dépassé pour quelque raison que ce soit, même la plus urgente. Sans aucun doute, les Pontifes romains qui lui succédèrent n'étaient pas liés par ces dispositions s'ils jugeaient opportun d'augmenter ou de diminuer ce nombre ; cependant, aucun document ne fait état d'une quelconque dérogation à cette loi, qui fut d'ailleurs explicitement confirmée au canon 231 du Code de Droit canonique" Et en effet, le Droit canonique affirme : Canon 231 : Le Collège sacré [des cardinaux] est divisé en trois ordres : épiscopal, auquel appartiennent seulement les six cardinaux responsables des différents diocèses suburbicaires ; presbytéral, qui compte cinquante cardinaux ; et diaconal, qui compte quatorze [cardinaux]. De même le Pape Sixte V avait initialement déclaré : "... erpetuo statuimus, et ordinamus, ut in posterum connumeratis omnibus cuiusque ordinis episcopis, presbyteris, et diaconis cardinalibus, qui nunc sunt, quique in futurum creabuntur, cuncti simul numerum septuaginta nullo umquam tempore excedant, ac talis humerus quovis praetextu, occasione, vel causa etiam urgentissima minime augeatur. [... nous établissons et ordonnons de façon perpétuelle que, à l'avenir, lorsque tous les cardinaux de chaque ordre, les évêques, les prêtres et les diacres, actuellement en fonction et ceux qui seront créés à l'avenir, seront comptés ensemble, le nombre total ne dépassera jamais soixante-dix, et que ce nombre ne sera en aucune façon augmenté sous quelque prétexte, occasion ou cause que ce soit, même la plus urgente.]" Donc, la limite des 70 cardinaux est une règle qui a force de manière permanente ; établie à perpétuité, elle n'a jamais été officiellement abrogée jusqu'à Vatican II, et a été confirmée à nouveau par le Pape Pie XII. Donc, selon la logique de l'argument de cette objection, cette règle doit aussi être suivie et n'admet pas d'exception, pour que la validité de l'élection soit assurée. Si donc cette loi n'est pas suivie, il s'ensuit, à partir de la logique de cet argument, que non seulement les élections effectuées par les cardinaux actuels sont invalides, mais le collège entier des cardinaux doit être perçu comme illégitime aujourd'hui. Cette règle a certainement été brisée, car il y a actuellement un total de plus de 240 cardinaux dans le Novus Ordo, dont plus de 120 "électeurs". La limite de 70 a quant à elle été abrogée par Paul VI en 1975. Certains de ceux qui affirment la vacance du Saint-Siège pourraient répondre que la seule marche d'action légitime est de maintenir fermement la conclusion que seuls les cardinaux peuvent procéder à une élection, et d'attendre que les règles de constitution et d'élection soient ramenées à celles de Pie XII, le nombre des cardinaux redevenant 70, ce qui rendrait possible l'accomplissement d'une élection valide. Toutefois, cela n'est pas possible, car si les règles ont changé et sont devenues invalides en 1975 à cause de Paul VI, il s'ensuit donc que toutes les élections papales à partir de ce moment étaient invalides. Cela porte un coup fatal à l'objection, car les cardinaux doivent être désignés par un pape validement élu. Si tous les papes depuis 1975 n'ont pas été élus validement, selon leurs prémisses, toutes les désignations de cardinaux depuis ce moment ont aussi été invalides. Tous les cardinaux désignés avant 1975 sont maintenant morts, comme tous ceux désignés par Paul VI. Donc, il n'y a plus de cardinal valide, et plus de papes validement élus pour en désigner de nouveaux. À partir de cette même logique de l'argument, qui dit que nous devons adhérer catégoriquement aux règles établies par Pie

XII selon lesquelles seuls les cardinaux peuvent effectuer des élections valides, nous aurions aussi à conclure qu'il n'y a, de ce fait, plus de cardinaux et plus de possibilité d'en désigner de nouveaux, ce qui invaliderait le même argument. On pourrait toutefois soutenir que, malgré cette invalidité, l'Église suppléerait néanmoins ce qui est nécessaire à la validité des désignations de cardinaux et des élections papales des cardinaux, malgré leur opposition aux règles. À cela nous répondons qu'un tel argument est une admission que l'Église peut suppléer ce qui est nécessaire dans des cas exceptionnels où les règles explicites ne peuvent pas être suivies, ce qui rend invalide la stricte nécessité d'utiliser des cardinaux pour les élections papales, et de ce fait soutient le pouvoir spécial suppléé à un Concile Général imparfait dans le cas de nécessité exceptionnelle. » (Source : Unam Sanctam)

Réponse à l'objection : « Le pape ne peut pas vivre en dehors de Rome. Si nous avons un pape, il doit être Évêque de Rome et habiter à Rome. » par Mgr Roy (?) :

« On répond très simplement à cette objection par le fait historique des papautés d'Avignon. Comme le prêtre catholique et historien Guillaume Mollat a écrit : "Entre 1305 et 1378, sept papes se succédèrent sur le trône de Saint-Pierre et résidèrent, plus ou moins sans interruption, à Avignon, sur les rives du Rhône. Était-ce un événement inédit, voire un 'scandale', dans les annales de l'Église, qu'ils résident à l'extérieur de Rome ? La plupart des auteurs non français, de Platina à nos jours, semblent le suggérer. Pourtant, bien qu'évêques de Rome, plusieurs papes furent élus et couronnés ailleurs qu'à Rome et gouvernèrent le monde depuis un autre lieu. Durant la seconde moitié du XIII^e siècle, l'agitation de leurs sujets empêcha les papes de résider dans la Ville éternelle et les contraignit à l'exil, à tel point qu'il devint exceptionnel pour eux de vivre à Rome... Martin IV (1281-1285), Français, élu à Viterbe, où résidait alors la Curie romaine, n'a jamais quitté la Toscane et l'Ombrie... Alexandre IV (1254-61) a été élu et couronné à Naples..." À partir de ces brefs passages, nous pouvons voir que non seulement sept papes légitimes ont résidé en dehors de Rome, mais certains ont même été élus légitimement en dehors de Rome, et qu'ils étaient quand même Évêques de Rome. De plus, le Pape Nicolas II a rendu cette possibilité explicite en 1059 dans la bulle pontificale *In Nomine Domini* : "... si la perversité des hommes dépravés et méchants l'emporte à tel point qu'une élection pure, sincère et libre ne puisse avoir lieu à Rome, les cardinaux-évêques, avec le clergé de l'Église et les laïcs catholiques, peuvent avoir le droit et le pouvoir, même s'ils sont peu nombreux, d'élire un pontife pour le Siège Apostolique là où cela leur semblera le plus approprié." Donc, nous pouvons conclure à partir d'un décret pontifical et des faits historiques qu'il n'est pas nécessaire que les papes résident ou soient élus à Rome. » (Source : Unam Sanctam)

Réponse à l'objection : « Dans un cas de doute sur la légitimité d'un pape, tous les prétendants doivent être physiquement déposés premièrement avant qu'une nouvelle élection puisse avoir lieu. » par Mgr Roy (?) :

« Cette objection se base sur deux arguments : a) Sur l'idée que le pape doit être élu et/ou résider à Rome. b) Sur l'idée que tant qu'il y a un usurpateur à Rome, un quelconque pape nouvellement élu serait un pape douteux (et ainsi ne pourrait pas être considéré comme pape légitime). Nous avons répondu au premier point dans notre objection précédente : il n'est pas nécessaire qu'un pape réside à Rome ou soit élu à Rome, comme cela est prouvé par l'histoire et par un décret pontifical. Nous répondrons au second point par d'autres considérations historiques : il y a eu de multiples antipapes dans l'histoire de l'Église et plusieurs d'entre eux ont "régné" de Rome pendant qu'un pape légitime était en dehors de cette ville. Cela montre que l'objection est fautive, car si un usurpateur ou prétendant à la papauté à Rome rendait le pape légitime douteux (et donc illégitime), nous aurions aussi à conclure que l'Église ne pourrait jamais avoir eu un pape légitime en même temps qu'un antipape. L'antipape rendrait l'existence de ce pape impossible. Mais nous voyons que cela n'est pas vrai. En effet, la définition d'un antipape est "Un prétendant au Saint-Siège, en opposition à un pontife canoniquement élu." Et donc chacun des vingt-neuf antipapes (voire

plus) dans l'histoire de l'Église ont existé aux côtés d'un pape légitime. Voilà quelques exemples importants : L'antipape Constantin II : "Étienne (III) IV, pape, né vers 720 ; mort le 1er ou le 3 août 772. Paul Ier n'était pas encore mort lorsque les troubles ont commencé concernant l'élection de son successeur. Toto de Nepi, à la tête d'une troupe de Toscans, a fait irruption à Rome et, malgré l'opposition du primicier Christophe, a imposé de force son frère Constantin, un laïc, sur le trône de Pierre (juin 767). Au printemps 768, cependant, Christophe et son fils Serge ont réussi à s'échapper de la ville et, avec l'aide des Lombards, ont déposé l'usurpateur. Ils ont aussi réussi à renverser le moine Philippe, que certains de leurs alliés lombards avaient secrètement élu pape. Grâce à leurs efforts, Étienne, un Sicilien, fils d'Olivus, fut finalement élu canoniquement et consacré (7 août 768). Il avait été moine bénédictin et ordonné prêtre par le pape Zacharie. Après sa consécration, les antipapes furent traités avec la plus grande cruauté, cruauté que, tel qu'on l'admet généralement, Étienne fut incapable d'empêcher." Donc, à partir de ce récit, nous voyons que pendant qu'un antipape siégeait à Rome, un pape légitime fut élu en dehors de Rome, et l'usurpateur ne fut retiré qu'après cela. L'antipape Benoît X : "Dès que la nouvelle de la mort d'Étienne X à Florence parvint à Rome (4 avril 1058), le parti tusculan désigna un successeur en la personne de Jean Mincius, évêque de Velletri, sous le nom de Benoît X. Cette élévation, due à la violence et à la corruption, contrevenait aux ordres précis d'Étienne X qui stipulaient qu'à sa mort, aucun successeur ne devait être choisi avant le retour d'Hildebrand d'Allemagne. Plusieurs cardinaux ont protesté contre ces irrégularités, mais ont été contraints de fuir Rome. Hildebrand revenait de mission lorsque la nouvelle de ces événements lui parvint. Il interrompit son voyage à Florence et, après s'être entendu avec le duc Godefroy de Lorraine-Toscane sur la nomination de l'évêque Gerhard à la papauté, il rallia une partie de la population romaine à sa cause. Une ambassade envoyée à la cour impériale obtint la confirmation de ce choix par l'impératrice Agnès. À l'invitation d'Hildebrand, les cardinaux se sont réunis en décembre 1058 à Sienne et ont élu Gerhard, qui a assumé la papauté sous le nom de Nicolas II. Sur le chemin de Rome, le nouveau pape a tenu à Sutri un synode où plusieurs sont allés et au cours duquel, en présence de Godefroy et du chancelier impérial, Guibert de Parme, il a prononcé la déposition de Benoît X." Donc, cela montre qu'un pape légitime peut être élu après l'élection d'un antipape et être tout de même perçu comme légitime avant que l'antipape soit retiré. L'antipape Félix II : "En 355, le pape Libère fut exilé à Bérée, en Thrace, par l'empereur Constance, car il défendait avec ténacité la définition nicéenne de la foi et refusait de condamner Saint Athanase d'Alexandrie. Le clergé romain s'engagea solennellement, en conclave, à ne reconnaître aucun autre évêque de Rome du vivant de Libère. (Marcellini et Fausti Libellus precum, n° 1 : Quae gesta sunt inter Liberium et Felicem episcopos dans Collectio Avellana, éd. Gunter ; Jérôme, Chronicon, an. Abr. 2365). L'empereur, cependant, qui remplaçait les évêques catholiques exilés par des évêques de tendance arienne, s'efforça de nommer un nouvel évêque de Rome à la place de Libère. Il a invité à Milan Félix, archidiacre de l'Église romaine. À l'arrivée de ce dernier, Acace de Césarée réussit à le convaincre d'accepter la charge dont Libère avait été expulsé de force, et à se faire consacrer par Acace et deux autres évêques ariens. La majorité du clergé romain a reconnu la validité de sa consécration, mais les laïcs l'ont rejeté et sont restés fidèles au pape exilé mais légitime." Donc, à partir de ce récit, nous pouvons voir qu'un pape légitime a été banni de Rome et résidait en dehors de Rome, alors qu'un antipape était installé à Rome. Même le clergé reconnaissait publiquement l'antipape, mais le Pape a gardé sa légitimité. L'antipape Anaclet II : "Les deux prétendants [Anaclet II et le pape Innocent] ont été consacrés le même jour, le 23 février, Anaclet à Saint-Pierre et Innocent à Santa Maria Nuova. Il est difficile de dire comment ce schisme aurait été résolu si la décision avait été laissée aux canonistes. Anaclet avait un titre solide en droit et en fait. La majorité des cardinaux, dirigés par l'évêque de Porto et le doyen du Sacré Collège, se sont ralliés à lui. Presque toute la population romaine se rallia à lui. Sa victoire semblait totale lorsque, peu après, Frangipani, abandonnant ce qui semblait une cause perdue, se rallia à lui. Innocent chercha refuge dans la fuite. Dès son arrivée en France, sa situation a pris une tournure favorable. 'Chassé de la Ville, il fut accueilli par le Monde', dit Saint Bernard, dont l'influence et les efforts lui assurèrent l'adhésion de la quasi-

totalité du monde chrétien. Le saint expose les raisons de sa décision en faveur d'Innocent dans une lettre aux évêques d'Aquitaine (Op. cxxvi). Ces écrits ne sont peut-être pas canoniquement convaincants, mais ils satisfaisaient ses contemporains. 'La vie et le caractère de notre pape Innocent sont au-dessus de toute attaque, même de la part de son rival ; tandis que ceux de l'autre ne sont même pas à l'abri de ses amis...' ... Au printemps 1133, le roi de Germanie conduisit à Rome Innocent, que deux grands synodes, ceux de Reims et de Plaisance, avaient proclamé pape légitime ; mais comme il arrivait accompagné de seulement 2 000 cavaliers, l'antipape, à l'abri derrière les murs du château Saint-Ange, resta impassible. Incapable d'ouvrir la voie vers Saint-Pierre, Lothaire et son épouse Richenza ont reçu la couronne impériale au Latran le 4 juin. Après le départ de l'empereur, Innocent a été contraint de se retirer à Pise, et pendant quatre ans, son rival est resté en possession incontestée de la Ville éternelle. En 1137, Lothaire, ayant finalement vaincu les insurgés Hohenstaufens, retourna en Italie à la tête d'une armée formidable ; mais comme le but principal de l'expédition était de punir Roger, la conquête de Rome fut confiée aux travaux missionnaires de Saint Bernard." Dans ce récit, nous voyons une autre histoire d'une papauté contestée avec quelques autres points intéressants qui méritent d'être mentionnés : le pape était légitime mais l'Église a jugé prudent de le confirmer par deux synodes ; malgré les raisons de douter et le rejet du clergé, le pape légitime était tout de même accepté par les fidèles (ce qui confirmait davantage sa légitimité) ; et l'Église n'a pas eu à attendre que l'usurpateur soit retiré de Rome avant de supporter le pape légitime, mais ce pape lui-même a agi comme point de ralliement pour que des catholiques reprennent Rome. Il y a plusieurs autres exemples comme cela dans l'histoire des antipapes, mais la conclusion qu'ils présentent est qu'un usurpateur occupant Rome n'est pas une raison suffisante d'empêcher l'élection d'un nouveau pape, et l'usurpateur n'a pas à être destitué avant qu'un pape légitime puisse être élu ou devenir actif d'une manière efficace. » (Source : Unam Sanctam)

Monseigneur Pierre Roy dit (Émission à propos du Concile Général Imparfait sur la chaîne YouTube « Catholic Family Podcast » ; 18 avril 2026) : Nous, à Unam Sanctam, nous comprenons que nous ne devons pas rester dans un état de passivité à attendre que quelque chose arrive. C'est la situation : beaucoup attendent que quelque chose arrive. La question est de savoir pourquoi ? Si Dieu attend aussi que nous fassions quelque chose et que nous nous rassemblions en tant qu'Église pour faire quelque chose au sujet du problème actuel, car la solution proposée par des personnes telles que la FSSPX ou les thésistes (adhérents à la thèse de Cassiciacum, sédérivationnistes) est évidemment la conversion de la hiérarchie moderniste. Je voudrais souligner aujourd'hui que la thèse [de Cassiciacum] propose une explication du problème actuel mais ne propose pas de solution. Leur solution est que nous devons attendre que les modernistes se convertissent (...) c'est la solution que les gens ont choisie pendant 70 ans et, à mon avis, on voit les résultats 70 ans plus tard : rien n'a changé, ça n'a fait qu'empirer. Et je pense que, dans l'absolu, ça pourrait être le cas pendant encore 70 ans. Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas attendre encore 70 ans pour que quelque chose arrive sans que rien ne se passe ["Oh bah ça alors... rien ? Bizarre..." ÉVIDEMMENT TU N'AS RIEN DONNÉ, NE T'ÉTONNE PAS DE NE RIEN RECEVOIR !] Donc le but d'Unam Sanctam est d'essayer de convaincre le clergé en particulier, et surtout les Évêques, mais le clergé dans son ensemble, que cette situation pourrait être gérée à condition que toute l'Église se rassemble autour de ce problème afin de trouver une solution (...) Et que cette situation ne doit pas attendre que ceux qui sont en dehors de l'Église, parce qu'ils ne professent pas la Foi catholique, se convertissent. Vous savez, tout comme nous n'attendons pas que les musulmans se convertissent avant de faire quoi que ce soit, nous n'attendons pas que les modernistes et les hérétiques se convertissent. L'Église ne peut pas être liée à ceux qui ne professent pas la Foi catholique (...) Aux gens qui disent : « Oh, ils vont faire un concile avec cinq Évêques et trente prêtres ! » Non, ce n'est pas notre objectif. Notre objectif est de continuer à convaincre, jusqu'à ce que tout le monde soit convaincu que l'Esprit Saint est toujours dans l'Église et que quelque chose peut être fait aujourd'hui pour remédier à cette situation (...) [Au Concile Général Imparfait] il devrait y avoir une profession de foi

commune englobant pleinement Vatican I et le Magistère jusqu'à Vatican II, jusqu'aux nouveautés. Ensuite, je pense que les doctrines de Vatican II devront être soigneusement étudiées et des conclusions devront être tirées sur la censure à donner à de telles fausses doctrines, sont-elles des hérésies, etc. Et, en fonction de la gravité de ces erreurs, la question se posera évidemment de savoir comment est-il possible, comment est-il compatible avec la doctrine catholique que ces erreurs contre la Foi aient été adoptées et promulguées par des personnes qui prétendent être les Pontifes romains. Donc la question de la légitimité des autorités conciliaires devra être étudiée étape par étape. Vous savez, en conséquence de cela, la vacance du Saint-Siège devra être clairement établie et, encore une fois, comme il est dit sur le site web (Unam Sanctam), nous pensons que la question de l'élection du prochain pape devra être soulevée (...) Kevin Davis dit à Mgr Roy : « Cela me réconforte, parce que toute cette idée [de convoquer un Concile Général Imparfait], je voulais quelque chose comme ça depuis des années (...) Mais nous avons entendu certaines personnes dire que vous n'êtes qu'un conclaviste, et on m'a traité de conclaviste... » Mgr Roy lui répond sur le ton de l'humour : « Je pense aussi que vous êtes un sale sédévacantiste ! » Vous savez, nous ne sommes pas conclavistes, pourquoi ne le sommes-nous pas ? Eh bien, parce qu'un conclave est un rassemblement, c'est une procédure légale à la mort d'un Pontife romain ; on y rassemble le Collège des cardinaux afin d'élire un pape. Il y a donc manifestement une volonté de ridiculiser quiconque pense qu'une solution peut être trouvée à la situation actuelle de l'Église en nous traitant de « conclavistes ». Mais encore une fois, lorsque je faisais partie de la FSSPX, il suffisait de dire que quelqu'un était un sédévacantiste [pour rendre ses arguments invalables ou pour le ridiculiser]. Donc, parmi les sédévacantistes, certains diront que c'est du conclavisme [et feront pareil que la FSSPX] (...) Certains sont convaincus que la thèse [de Cassiciacum] est la solution – et pour moi c'est hors du commun de dire cela – car encore une fois la thèse n'est qu'une explication du problème, ce n'est pas la solution, nous voulons donc arrêter de contempler le problème et nous voulons voir s'il existe une solution à cela, mais vous savez, si le problème est mieux décrit par la thèse, eh bien, qu'ils viennent et qu'ils l'expliquent à tout le monde, qu'ils entendent ce que les autres ont à dire à ce sujet, plutôt que de rester chacun de notre côté pour toujours, car une fois que nous avons correctement identifié le problème et que nous sommes tous d'accord sur sa nature exacte nous pouvons alors passer à la recherche d'une solution à ce problème, donc de toute évidence, c'est assez différent d'un conclave, certaines personnes n'aiment pas l'utilisation du mot « concile » et d'autres n'aiment pas l'utilisation des mots « hérésie » ou « secte », mais je préfère m'en tenir aux mots que l'Église a toujours utilisés, c'est-à-dire qu'un rassemblement d'Évêques s'appelle un concile, quelqu'un qui professe de fausses doctrines contre la Foi est appelé un hérétique et une institution qui professe une foi différente de la Foi catholique est appelée une secte. Je pense donc que nous ne devrions pas avoir peur d'utiliser les mots que l'Église a toujours utilisés, donc si vous préférez appeler ça un « rassemblement » c'est très bien, mais je crois absolument que nous devrions tous nous réunir et discuter de tout cela, nous ne convoquons donc pas de réunion qui élira le pape le lendemain, nous savons qu'il y a beaucoup de problèmes qui doivent être discutés avant mais nous ne voulons pas attendre indéfiniment, nous voulons lancer un mouvement, qui espérons-le apportera une solution à cette crise (...) Question de M. Davis à Mgr Roy : « Quelle est votre opinion sur la possibilité d'élire un pape par le biais d'un Concile Général Imparfait ? » Réponse de Mgr Roy : Eh bien, il sera toujours possible d'élire un pape. L'Église ne peut pas se passer d'un pape. Évidemment, je pense que Léon XIV n'est pas le pape, donc je pense que le Siège est vacant. Par conséquent, la conclusion logique est que quelqu'un, aujourd'hui, est capable d'élire le pape. Il existe un groupe d'électeurs légitimes capables d'élire un Souverain Pontife à la tête de l'Église. Et toute cette discussion que nous avons revient toujours au même problème : à quel degré le Novus Ordo est-il l'Église ? Et il semble que, parmi les sédéprivationnistes, il y ait toujours cette question [ce doute]. Les gens se demandent toujours : « Quelle est cette institution que nous avons devant nous, qui se fait appeler l'Église catholique [la Contre-Église], mais qui professe une doctrine différente ? » Est-ce une secte ? Je ne sais pas exactement, mais il semble que ceux qui craignent que quelque chose puisse être fait par le clergé catholique traditionnel

[sédévacantiste, non una cum] craignent que cela soit fait en dehors de l'Église et, même s'ils ne l'admettent pas, ils semblent dire que cela serait fait en dehors de l'Église catholique parce que ce n'est pas fait par le Novus Ordo [la Contre-Église Vatican II]. Donc, en d'autres termes, ils continuent de nous dire que le Novus Ordo est l'Église [catholique], et cela soulève des questions ; vous savez, si le Novus Ordo est l'Église, comment cela se fait-il que nous ne soyons pas en communion avec ces gens ? Donc, il y a de vrais problèmes qui doivent être discutés (...) le meilleur endroit serait un rassemblement physique des Évêques [un Concile Général Imparfait] (...) vous savez, si nous arrivons à la conclusion, par exemple, que le Novus Ordo n'est pas l'Église catholique, dans ce cas, la question suivante est qu'il doit y avoir un corps d'électeurs légitimes (...) Parfois, les gens disent que nous devrions d'abord discuter des bases ; eh bien, c'est la base, la base est d'avoir un Pontife romain, et le reste des problèmes sera traité facilement [par le Pontife romain] (...) Nous sommes tous d'accord... il y a un problème majeur au sommet de l'Église, une crise énorme ; c'est le problème que nous devons aborder ensemble, et laisser les détails pour plus tard, une fois que ce problème sera réglé (...) C'est un problème avec ceux qui disent : « On ne pourra jamais se réunir pour traiter de cette question, parce qu'on n'est pas d'accord sur d'autres choses » (...) Vous savez, même si j'aimerais être d'accord avec tout le monde, si nous pouvions être d'accord sur tout sans le pape, cela signifierait presque que nous n'avons pas besoin du pape (...) Mais si nous ne commençons pas quelque part, nous n'irons nulle part ; nous serons toujours là 70 ans plus tard, nous nous battons toujours [entre nous] pour la validité de telle ou telle lignée [épiscopale] (...) Soyez attentifs, réalisez que c'est ce qui va continuer pour toujours [si l'on ne fait rien] (la prière passive dans les quelques dernières messes du monde, les divisions entre différents groupes non una cum : sédévacantistes, sédéprivationnistes, etc., l'auto-ségrégation – c'est-à-dire que tous ceux qui se prétendent catholiques : les sédévacantistes, les faux tradis, les modernistes, etc. font tout pour vivre séparés les uns des autres, comme au Moyen Âge, où l'on vivait séparé des juifs pour qu'ils ne nuisent point à notre Foi ; cette ségrégation s'est faite naturellement par les différentes communautés qui luttent les unes contre les autres, ce qui fait que l'Église CATHOLIQUE/UNIVERSELLE n'a plus l'air UNIVERSELLE et UNIVERSELLEMENT UNIE, mais plutôt UNIVERSELLEMENT DIVISÉE contre Elle-même.) (...) Dans le passé, quand il n'y avait pas de pape pendant deux ou trois mois, c'était assez agité dans l'Église ; cela fait maintenant 70 ans, et tout le monde est en paix avec ça...

Le Père Gabriel Lavery dit (Question and Answer Session, 2024 Fatima Conference) : Question : « Comment allons-nous retrouver un pape aujourd'hui ? Doit-il être reconnu par les Novus Ordo (conciliaires) ? » Réponse du Père Lavery : C'est une bonne question, c'est quelque chose que j'avais souhaité aborder dans ma conférence. Je vais vous lire un court extrait du Cardinal Journet tiré de son ouvrage L'Église du Verbe incarné, dans lequel il traite de la question de savoir ce que l'on doit faire pour élire le pape s'il n'y pas de cardinaux. « Au cas où les conditions prévues seraient devenues inapplicables, le soin d'en déterminer de nouvelles échoirait à l'Église par dévolution, ce mot étant pris, comme le note Cajetan (Apologia de comparata auctoritate papae et concilii, cap. XIII, n° 745), non pas au sens strict (c'est à l'autorité supérieure qu'il y a, au sens strict, dévolution en cas d'incurie de l'inférieur), mais au sens large, pour signifier toute transmission, même faite à un inférieur. (...) « ... quand les dispositions du droit canonique seraient irréalisables, ce serait aux membres certains de l'Église de Rome qu'il appartiendrait d'élire le pape. A défaut du clergé de Rome, ce serait à l'Église universelle. (...) L'Église possède le droit d'élire le pape, et donc le droit de connaître avec certitude l' élu. Tant que persiste le doute sur l'élection et que le consentement tacite de l'Église universelle n'est pas venu remédier aux vices possibles de l'élection, il n'y a pas de pape, papa dubius, papa nullus (un pape douteux n'est pas pape). » Donc, pour répondre à la question « comment allons-nous retrouver un pape aujourd'hui ? », tous les théologiens sont d'accord pour dire que, lorsqu'il y a des cardinaux, personne d'autre que les cardinaux n'a le pouvoir d'élire le pape... Donc qui peut élire le pape si nous n'avons pas de cardinaux ? La plupart des théologiens sont d'accord pour dire, sur la base de très bons principes théologiques, que cela revient par dévolution aux échelons

inférieurs, à ceux qui sont le plus susceptibles d'être en charge de ce devoir de prendre soin de l'Église. Donc certains disent qu'il s'agit du clergé de Rome, d'autres disent que ce seraient tous les Évêques. Il y a des débats pour savoir si cela inclurait des Évêques qui ne sont pas les ordinaires d'un diocèse. Je pense que s'il n'y a pas de clergé à Rome et que si vous n'avez plus d'évêques diocésains et qu'il n'y a pas de cardinaux, le principe s'appliquerait toujours. Après eux, logiquement, ceux qui seraient légitimes pour procéder à cette élection sont les Évêques catholiques qui, de fait s'occupent des fidèles, donc ce sont nos Évêques (les Évêques sédévacantistes). Cependant certains diront que c'est du conclavisme, vous réunissez un groupe d'Évêques, vous votez... mais vous ne pouvez pas faire ça, disent-ils. Mais si vous n'admettez aucun des autres électeurs cités comme légitimes pour élire le pape, vous devez admettre que cela est possible, au moins en principe. La seule raison pour laquelle tout le monde est réticent à dire cela tient au fait que nous n'avons pas écarté de manière absolue toutes les autres options imaginables. Ce serait long à expliquer mais mon point est de dire que cela ne va pas contre les principes de dire que les Évêques catholiques traditionnels pourraient élire un pape, mais cela devrait se faire avec l'accord de toute l'Église. Sinon vous auriez la même situation que pendant le grand schisme d'Occident où il y avait deux papes pendant des années, deux prétendants. Ils essayèrent de résoudre le problème en ayant une majorité de cardinaux – une majorité issue des deux camps, je crois – qui s'est réunie à Pise pour procéder à une élection. On pouvait penser que ça résoudrait le problème parce qu'il y avait une majorité des cardinaux issue des deux camps. Mais parce que ce n'était pas la totalité des cardinaux, ça n'a servi qu'à créer un pape douteux en plus, parce que tout le monde ne l'a pas reconnu. Donc nous ne pouvons procéder à une élection que si tout le monde est d'accord et nous n'en sommes pas à ce stade aujourd'hui. Qui devrait accepter ce nouveau pape ? Il faudrait que tout le clergé (sédévacantiste) l'accepte et si ce n'est pas le cas vous ne pouvez pas avoir de certitude sur le fait que l'élection soit valide. L'élection du pape n'est pas une question de juridiction, car comme tout le monde l'admet, élire un pape n'est pas un acte de juridiction. Saint Robert Bellarmin le dit spécifiquement, parce que personne ne donne la juridiction au pape, c'est Dieu qui la donne, le Christ la donne à Pierre et ses successeurs.

L'Abbé Éric Julien Laurent Jacqmin dit (Nécessité des conciles sans pape ; 19 janvier 2026) : Théologiquement, moralement et canoniquement, les conciles sans pape sont essentiels en Siège vacant pour préserver la Foi catholique authentique. Les vrais évêques catholiques ont le devoir de se réunir provincialement ou généralement, de déclarer la vacance et de protéger le troupeau... Telle est la voie certaine de la Tradition et du droit.

Défense de la Vacance et du Concile : le problème et la solution !

Arguments en faveur du constat de la vacance du Saint-Siège :

Innocent III dit (Sermo IV) : Le Pontife romain n'a pas de supérieur sauf Dieu. Qui donc (si un pape « perdait sa saveur ») pourrait le chasser ou le fouler aux pieds – puisque du pape il est dit : « rassemble ton troupeau dans ton bercail ». En vérité, il ne doit pas se flatter de son pouvoir, ni se glorifier témérairement de son honneur et de sa haute dignité, parce que moins il est jugé par l'homme, plus il est jugé par Dieu. Encore moins le Pontife romain peut-il se glorifier [Minus dico] parce qu'il peut être jugé par les hommes, ou plutôt, peut être montré comme déjà jugé, si par exemple il se flétrissait dans l'hérésie ; parce que celui qui ne croit pas est déjà jugé. Dans un tel cas, il faudrait dire de lui : « Si le sel perd sa saveur, il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes ».

Saint Robert Bellarmin dit (De Romano Pontifice, II, chap. 30) : Un pape qui est un hérétique manifeste (per se) cesse d'être pape et tête, de même qu'il cesse automatiquement d'être chrétien et membre de l'Église. C'est pourquoi il peut être jugé et puni par l'Église. C'est l'enseignement de tous les anciens Pères qui enseignent que les hérétiques manifestes perdent immédiatement toute juridiction.

Saint François de Sales dit (The Catholic Controversy, p 305-306) : ... lorsqu'il [le Pape] est explicitement hérétique, il se retrouve ipso facto [par le fait même] déchu de sa dignité et hors de l'Église...

Saint Alphonse de Liguori dit (Œuvres Complètes, 9:232) : Si jamais un pape, en tant que personne privée, tombait dans l'hérésie, il tomberait aussitôt du pontificat.

Saint Antonin de Florence dit (Summa Theologica, cité dans Actes de Vatican I. V. Frond Pub) : Dans le cas où le pape deviendrait hérétique, il se trouverait, par ce fait seul et sans aucune autre sentence, séparé de l'Église. Une tête séparée d'un corps ne peut pas, tant qu'elle reste séparée, être la tête du même corps dont elle a été coupée. Un pape qui serait séparé de l'Église par l'hérésie cesserait donc, par ce fait même, d'être la tête de l'Église. Il ne pourrait pas être hérétique et rester pape, parce que, puisqu'il est en dehors de l'Église, il ne peut pas posséder les clés de l'Église.

Le Père Serapius Iragui dit (Manuale Theologiae Dogmaticae. Madrid : Ediciones Studium, 1959, p. 371) : Que dirait-on si le Pontife romain devenait hérétique ? Au Concile Vatican I, la question suivante fut proposée : Le Pontife romain, en tant que personne privée, pourrait-il tomber dans une hérésie manifeste ? La réponse fut la suivante : "Nous, nous fiant fermement à la providence surnaturelle, pensons que de telles choses ne se produiront très probablement jamais. Mais Dieu ne fait pas défaut dans les temps de nécessité. C'est pourquoi, s'Il permettait Lui-même un tel mal, les moyens d'y faire face ne manqueraient pas." [Mansi 52:1109] Les théologiens répondent de la même manière. Nous ne pouvons pas prouver l'impossibilité absolue d'un tel événement [absolutam repugnatiam facti]. Pour cette raison, les théologiens concèdent communément que le Pontife romain, s'il tombait dans une hérésie manifeste, ne serait plus membre de l'Église, et ne pourrait donc pas non plus être appelé sa tête visible.

Le Révérend Joseph Wilhelm dit (Catholic Encyclopedia. New York : Encyclopedia Press, 1913, 7:261) : Le pape lui-même, s'il était notoirement coupable d'hérésie, cesserait d'être pape parce qu'il cesserait d'être membre de l'Église.

Les Pères Franz Xaver Wernz et Pietro Vidal disent (Ius Canonicum. Rome : Grégorienne, 1943, 2:453) : Par hérésie notoire et ouvertement divulguée, le Pontife romain, s'il tombait dans l'hérésie, est considéré, par ce fait même [ipso facto], comme privé du pouvoir de juridiction même avant tout jugement déclaratoire de l'Église. ... Un pape qui tombe dans l'hérésie publique cesserait ipso facto d'être membre de l'Église ; par conséquent, il cesserait aussi d'être la tête de l'Église.

Les Pères Arthur Vermeersch et Joseph Creusen disent (Epitome Iuris Canonici. Rome : Dessain, 1949, p. 340) : Le pouvoir du Pontife romain cesse par la mort, la démission libre (qui est valide sans besoin d'aucune acceptation, c.221), la folie certaine et indubitablement perpétuelle, et l'hérésie notoire. Au moins selon l'enseignement le plus commun, le Pontife romain en tant qu'enseignant privé peut tomber dans une hérésie manifeste. Alors, sans aucune sentence déclaratoire (car le Siège suprême n'est jugé par personne), il tomberait automatiquement [ipso facto] d'un pouvoir que celui qui n'est plus membre de l'Église est incapable de posséder.

Matthaeus Conte a Coronata dit (Institutiones Iuris Canonici. Rome : Marietti, 1:312,316) : 2° Perte de la charge du Pontife romain. Cela peut se produire de diverses manières : ... c) Hérésie notoire. Certains auteurs nient la supposition selon laquelle le Pontife romain peut devenir hérétique. On ne peut cependant pas prouver que le Pontife romain, en tant qu'enseignant privé, ne puisse pas devenir hérétique – par exemple, s'il niait de manière contumace un dogme précédemment défini. Une telle impeccabilité n'a jamais été promise

par Dieu. En effet, le pape Innocent III admet expressément qu'un tel cas est possible. Si une telle situation se produisait effectivement, il [le Pontife romain] tomberait, de par le droit divin, de sa charge sans aucune sentence, et même sans sentence déclaratoire. Celui qui professe ouvertement l'hérésie se place lui-même en dehors de l'Église, et il n'est pas vraisemblable que le Christ conserve la Primauté de Son Église en une personne si indigne. C'est pourquoi, si le Pontife romain professait l'hérésie, avant toute sentence condamnatoire (qui serait de toute façon impossible), il perdrait son autorité.

Caesar Badii dit (*Institutiones Iuris Canonici*. Florence : Fiorentina, 1921, p. 160, 165) : Cessation du pouvoir pontifical. Ce pouvoir cesse : ... (d) Par hérésie notoire et ouvertement divulguée. Un pape publiquement hérétique ne serait plus membre de l'Église ; pour cette raison, il ne pourrait plus en être la tête.

Dominic Prummer dit (*Manuale Iuris Canonici*. Fribourg-en-Brisgau : Herder, 1927, p. 95) : Le pouvoir du Pontife romain est perdu : ... (c) ... par hérésie formelle... Les auteurs enseignent en effet communément qu'un pape perd son pouvoir par une hérésie certaine et notoire, mais on doute à juste titre de savoir si ce cas est vraiment possible.

Udalricus Beste dit (*Introductio in Codicem*, 3e éd. Collegeville : St John's Abbey Press, 1946. Canon 221) : Nombre de canonistes enseignent que, en dehors de la mort et de l'abdication, la dignité pontificale peut également être perdue par une folie certaine, qui est juridiquement équivalente à la mort, ainsi que par une hérésie manifeste et notoire. Dans ce dernier cas, un pape tomberait automatiquement de son pouvoir, et cela sans l'émission d'aucune sentence, car le premier Siège [c'est-à-dire le Siège de Pierre] n'est jugé par personne. La raison en est que, en tombant dans l'hérésie, le pape cesse d'être membre de l'Église. Celui qui n'est pas membre d'une société ne peut évidemment pas en être la tête.

Eduardus F. Regatillo dit (*Institutiones Iuris Canonici*, 5e éd. Santander : Sal Terrae, 1956, 1:396) : Le Pontife romain cesse en charge : ... Par hérésie publique notoire ? Cinq réponses ont été données : 1. « Le pape ne peut pas être hérétique même comme enseignant privé. » Une pensée pieuse, mais essentiellement non fondée... 3. « Le pape ne perd pas sa charge à cause de l'hérésie publique. » Contestable. (...) 5. « Le pape perd sa charge ipso facto à cause de l'hérésie publique. » C'est l'enseignement le plus commun, parce qu'un pape ne serait pas membre de l'Église, et par conséquent encore moins pourrait-il en être la tête.

Le Révérend Francis X. Doyle dit (*The Defense of the Catholic Church*, para. 402, 1927) : Le Souverain Pontife peut perdre la primauté de ces manières : 1. Par démission volontaire, comme dans le cas de Célestin V. 2. Par hérésie manifeste, par laquelle il cesse d'être membre de l'Église du Christ. Ceci cependant, bien que non contradictoire à la raison, est à peine concevable. 3. Par folie. 4. Par mort.

Le Révérend Matthew Ramstein dit (*A manual of canon law*, 1948) : Par loi divine, le pape, une fois élu, exerce sa charge à vie. Mais en plus de la mort de l'occupant, la charge pontificale peut devenir vacante si le pape devait démissionner, ou tomber dans l'hérésie, ou perdre l'usage de la raison... Si le pape devait arriver à tomber dans l'hérésie, il n'est plus un membre de l'Église, encore moins son chef. Il est entendu que le pape ne peut être coupable d'hérésie lorsqu'il parle infailliblement ex cathedra. L'hypothèse n'est possible que si le pape enseigne une doctrine hérétique à titre privé.

Modernistes, faux tradis : « Mais 70 ans de vacance, c'est trop ! C'est impossible ! »

(Objection des adversaires du sédévacantisme : « Le Concile du Vatican I a enseigné que Saint Pierre a des successeurs perpétuels ; donc de longues vacances du Siège de Pierre ne sont pas possibles. »)

Le Révérend M.P. Hill dit (*The Catholic's Ready Answer*, 1915) : Si durant tout le schisme (près de 40 ans) il n'y avait eu absolument aucun pape — cela ne prouverait pas que la charge et l'autorité de Pierre n'aient pas été transmises au pape suivant dûment élu.

Le Révérend Francis X. Doyle dit (*The Defense of the Catholic Church*, 1927) : L'Église est une société visible avec un Chef visible. S'il peut y avoir un doute sur qui est ce Chef visible, il n'est pas visible, et donc, lorsqu'il existe un doute sur le fait qu'une personne ait été légitimement élue pape, ce doute doit être levé avant qu'il puisse devenir le chef visible de l'Église du Christ. Le bienheureux Bellarmin dit : "Un pape douteux doit être considéré comme n'étant pas pape" ; et Suárez dit : "Au temps du Concile de Constance il y avait trois hommes prétendant être pape.... Donc, il aurait pu arriver qu'aucun d'eux ne soit le vrai pape, et dans ce cas, il n'y avait aucun pape du tout..."

Réponse (Par Monseigneur Pivarunas, sur le site de la CMRI) : Nulle part l'Église ne détermine combien de temps une vacance peut exister dans le Siège de Pierre. Entre la mort du pape Clément IV (29 novembre 1268) et l'élection du pape Grégoire X (1er septembre 1271), il y eut un interrègne de près de trois ans. Durant le Grand Schisme d'Occident, il y eut trois prétendants au Siège de Pierre ; les théologiens enseignent que même si aucun d'eux n'était pape, cela ne serait pas contraire à la promesse du Christ ni à l'enseignement des successeurs perpétuels.

Arguments en faveur de la convocation d'un Concile Général Imparfait :

Saint Robert Bellarmin dit (*De Romano Pontifice*, chap. 17) : ... il est prouvé que les pontifes ont existé avant les cardinaux; et que certains papes n'ont pas été créés par les cardinaux. Il est certain, en effet, que ce ne sont pas les cardinaux qui ont créé Pierre pontife; que c'est Pierre qui a créé Clément pontife, et non les cardinaux. De plus, si ce sont les cardinaux qui confèrent l'autorité apostolique, ils pourraient aussi la retirer. Ce qui est faux, du consentement de tous. Car ce ne sont pas les cardinaux qui déposent un pape douteux, mais un concile général...

Saint Alphonse de Liguori dit (*Œuvres complètes*, Tome II, Partie III, Chapitre IX) : Dieu a accordé à l'Église, c'est-à-dire au collège des cardinaux, *ou bien au concile* dans le cas d'un pape douteux ou hérétique, le pouvoir d'élire le souverain pontife, mais nullement le pouvoir pontificale.

Saint Alphonse de Liguori (*Œuvres complètes*, p. 165) : Une seconde vérité certaine, c'est que, lorsqu'en temps de schisme, on est en doute sur le Pape véritable, le Concile peut être convoqué par les cardinaux [s'il y en a] *et par les évêques* ; et alors chacun des Papes élus est obligé de s'en tenir à la décision du Concile, parce que, pour lors, le Siège Apostolique est considéré comme vacant. Il en serait de même dans le cas où le Pape tomberait notoirement et persévérerait opiniâtrement dans quelque hérésie. Toutefois, il en est qui prétendent avec plus de fondement que, dans ce dernier cas, le Pape ne serait pas privé du pontificat par le Concile, comme si celui-ci lui était supérieur, mais qu'il en serait dépouillé directement par Jésus-Christ, parce qu'il deviendrait alors un sujet complètement inhabile et déchu de sa charge.

Francisco de Vitoria dit (*De Potestate Ecclesiae*) : Si, par quelque calamité, guerre ou peste, tous les cardinaux faisaient défaut, nous ne pouvons douter que l'Église puisse subvenir à ses besoins en un Saint-Père. Par conséquent, une telle élection devrait être menée par toute l'Église et non par une Église particulière.

Le Cardinal Louis Billot dit (*Tractatus de Ecclesia Christi sive continuatio theologiae de verbo incarnato*, 1909, Tomus Prior, Quaestio XIV, De Romano Pontifice, Thesis XXIX, § 1, pages 610-611) : Mais l'élection de l'évêque suprême relève sans aucun doute de l'ordre de l'Église

universelle. Examinons maintenant, néanmoins, comment la loi s'appliquerait en cas de survenance d'une situation extraordinaire dans laquelle il serait nécessaire de procéder à l'élection d'un pontife alors qu'il ne serait plus possible de respecter les conditions déterminées par la loi pontificale précédente ; comme certains le pensent lors du Grand Schisme lors de l'élection de Martin V. Survenance de telles circonstances, il faut admettre sans difficulté que le pouvoir d'élection reviendrait à un concile général. Car la loi naturelle elle-même prescrit qu'en pareil cas l'attribut d'un pouvoir supérieur descend, par voie de dévolution, au pouvoir immédiatement inférieur dans la mesure où il est indispensable pour la survie de la société et pour éviter les tribulations d'un manque extrême. « En cas de doute, cependant (par exemple quand on ne sait pas si quelqu'un est un vrai cardinal ou quand le pape est mort ou incertain, comme cela semble s'être produit à l'époque du grand schisme qui a commencé sous Urbain VI), c'est pour affirmer que le pouvoir d'appliquer la papauté à une personne (les conditions requises ayant été remplies) réside dans l'Église de Dieu [l'Église catholique romaine]. Et puis par voie de dévolution, on voit que ce pouvoir descend à l'Église universelle, puisque les électeurs déterminés par le pape n'existent pas. » (Cajetan). Je le dis, cela se comprend sans difficulté si la survenance de telles circonstances est admise.

Monseigneur Charles Journet dit (L'Église du Verbe Incarné) : Pendant la vacance du siège apostolique, ni l'Église ni le Concile ne sauraient contrevenir aux dispositions prises pour déterminer le mode valide de l'élection. Cependant, en cas de permission, par exemple si le Pape n'a rien prévu qui s'y oppose, ou en cas d'ambiguïté, par exemple si l'on ignore quels sont les vrais cardinaux, ou qui est vrai Pape, comme cela s'est vu au temps du grand schisme, le pouvoir d'appliquer la papauté à telle personne est dévolu à l'Église universelle, à l'Église de Dieu.

Le Révérend Joseph Wilhelm dit (Catholic Encyclopedia, Volume IV, Councils) : Un Concile (...) agissant indépendamment du vicaire du Christ est impensable dans la constitution de l'Église. (...) De telles assemblées n'ont eu lieu qu'en période de grands troubles constitutionnels, quand il n'y avait pas de pape ou que le pape légitime ne se distinguait pas des anti-papes. En ces temps anormaux, la sécurité de l'Église devient la loi suprême, et le premier devoir du troupeau est de trouver un nouveau berger, sous la direction duquel les maux existants peuvent être corrigés.

Il est vrai, j'ai précédemment cité la prophétie des trois jours, selon laquelle Saint Pierre lui-même descendra des Cieux pour désigner un Souverain Pontife. Mais cette prophétie n'a peut-être aucun rapport avec notre situation actuelle. L'antéchrist n'est pas encore apparu, et le diable n'a point encore été enchaîné pour mille ans ; il est donc fort probable que cette prophétie ne s'accomplisse pas dans les décennies à venir, mais peut-être dans des siècles encore lointains. Puis, je suis amoureux de la Papauté, et, par Dieu, je ne veux pas vivre toute ma vie terrestre sans Elle. Le Christ l'a établie afin que je vive dans un monde où mon salut puisse être assuré par cette colonne de vérité. Aujourd'hui, cette colonne ne s'est pas effondrée, Elle a simplement disparu. Voilà bientôt soixante-dix ans que nous attendons sa réapparition, et Elle n'est toujours pas revenue. Il ne faut donc pas seulement attendre patiemment et prier, mais agir de toute nos forces, sans pour autant cesser de prier. Désormais, assez de l'attente sans action ! Assez de la passivité dissimulée sous le nom de patience ! Assez de l'espérance en les fils du diable : les hérétiques et les schismatiques ! Assez de l'ermitage dans l'attente d'une intervention divine ! Le Christ a apporté un feu sur la terre, et ce feu s'est allumé ; que voulons-nous donc, sinon qu'il ne s'éteigne jamais ? Enfin, la vacance du Saint-Siège, tout comme la thèse de Cassiciacum, ne sont que des explications du problème, et non des solutions, qu'importe laquelle est la vraie ou fausse. C'est d'ailleurs ce qu'a déclaré Mgr Roy dans son émission du 18 avril 2026 avec Kevin Davis. C'est donc le Concile Général Imparfait qui, s'il venait à être convoqué, officialiserait les choses et apporterait des solutions aux problèmes dans l'Église. Il déterminerait également, probablement, quelle explication de notre situation est la vraie, vraisemblablement celle de

la vacance du Saint-Siège. Mgr Roy n'est d'ailleurs pas sédéprivationniste, loin de là. Ensuite, le Concile Général Imparfait, s'il était convoqué, statuerait sur la question de savoir si Léon XIV et ses prédécesseurs sont des papes ou des antipapes. S'il s'avérait qu'ils fussent des antipapes, alors les cardinaux créés par eux seraient invalides ; il reviendrait donc aux échelons inférieurs de l'Église — Évêques, prêtres, etc. — d'élire un pape. Il faut partir du principe que Léon XIV est peut-être un antipape ; il est donc, au minimum, un « pape » douteux. C'est pour cette raison qu'il convient de convoquer un Concile Général Imparfait, afin que l'Esprit-Saint révèle la vérité à l'assemblée. Ce que propose Monseigneur Roy est non seulement théologiquement fondé, mais également conforme à l'histoire de l'Église. Les conciles de Pise et de Constance furent eux aussi des conciles généraux imparfaits, avant d'être ensuite rendus parfaits par les papes qui ratifièrent les actes que les échelons inférieurs de l'Église s'étaient permis d'entreprendre durant une crise dans l'Église. En ce qui concerne le Concile Général Imparfait actuellement envisagé, trois camps s'y opposeront certainement, et le but même du Concile sera de décréter laquelle de leurs réponses à la crise est la vraie : I. Le Saint-Siège est vacant ; II. Le Siège est occupé par un « pape » matériel (thèse de Cassiciacum) ; III. De Jean XXIII à Léon XIV, ils furent tous des papes. Et si le décret du Concile décrétait que la première réponse est la vraie, alors il faudrait travailler à l'organisation d'un conclave afin d'élire un pape. Pour finir, comme l'a rappelé Monseigneur Roy dans son émission avec Kevin Davis le 18 avril 2026 : « La base est d'avoir un Pontife romain, et le reste des problèmes sera traité facilement [par le Pontife romain]. » C'est là le fondement même : l'Église doit retrouver Pierre. Car si l'on attend encore, le souvenir de la Papauté risque de devenir si lointain qu'il ne suscitera plus l'amour qu'on lui doit. Pour nous, cela reste encore vivant — nous avons connu Pie XII il y a moins d'un siècle — mais imaginons les générations futures, dans soixante-dix, cent ou même cinq cents ans, toujours privées de pape. Si rien n'est fait, ces générations ne chercheront peut-être même plus à retrouver un Pontife, ayant peu à peu oublié jusqu'au désir même de la Papauté. L'attente seule n'est donc pas une option, il faut penser à ces générations futures, pour lesquelles la Papauté pourrait n'être plus qu'un lointain souvenir. La perte de la Papauté ne serait peut-être même plus, pour eux, un sujet de larmes et de détresse, elle deviendrait une absence silencieuse, acceptée dans une forme d'apathie, parce qu'ils ne l'auraient jamais connue. Certes, le Christ n'est plus apparu sur la terre depuis son Ascension, et pourtant nous n'avons pas oublié sa Crucifixion. Mais grâce à quoi, sinon à l'Église, qui, avec la Papauté pour colonne, a conservé, portée et défendue la mémoire du Christ à travers les siècles ? Ainsi, pour que le Christ demeure vivant dans le monde des hommes, il faut que demeure vivante la Papauté. C'est la volonté même du Christ : c'est Lui qui a établi Pierre sur le trône de l'Église. Et ce trône ne saurait être laissé vacant !

(Ce que le Commandeur veut dire, c'est que, certes, notre situation est grave, même très grave, mais cela ne signifie pas pour autant que la fin du monde soit pour demain. Peut-être vivons-nous simplement une crise gravissime, semblable au Grand Schisme d'Occident, dont nos prédécesseurs finirent pourtant par sortir. Nous ne devons pas croire que la fin est nécessairement imminente. Il se peut qu'un jour, dans des siècles ou des millénaires, nous devenions nous-mêmes un sujet d'étude pour les catholiques du futur. Peut-être étudieront-ils ce qu'ils appelleront la « Vacance prolongée » ou la « Grande Vacance », et diront-ils : « Mon Dieu, ils furent sans pape de 1958 à ... » Cela est possible. Peut-être aussi que, dans l'avenir, les catholiques connaîtront d'autres vacances prolongées, ou des situations pires encore que celles que nous pouvons imaginer aujourd'hui, et qu'ils prendront exemple sur nous. Mais sur lesquels d'entre nous prendront-ils exemple ? Sur ceux qui auront attendu sans rien faire, ou sur ceux qui auront agi afin de mettre un terme à la crise ?)

II. La Congrégation des Fils du Très Saint Rédempteur

Lorsque j'appris que les Fils du Très Saint Rédempteur avaient constaté la vacance du Siège Apostolique, mon âme en fut apaisée et remplie de joie. Voir tant d'hommes de sacerdoce se rallier à ce qui me paraît être aujourd'hui le constat le plus catholique qui soit ne peut

qu'être une source de consolation pour toute âme de bonne volonté. Puis, un de mes amis les plus proches — et frère d'armes — appartenant à l'Ordre Saint-Dismas et occupant une haute fonction dans le Royaume de France, que je ne nommerai point ici afin de préserver son anonymat et sa réputation, me parla de membres de sa famille ayant reçu des sacrements des Fils du Très Saint Rédempteur. Épris de culture celtique, il les surnommait affectueusement « les Moines d'Écosse ». Et il n'avait point tort de les estimer, car ces hommes avaient à cœur de conserver la Foi catholique pure de toute erreur. Et afin de mieux la préserver encore du venin de l'hérésie, ils en étaient venus à reconnaître la vérité : la vacance du Siège Apostolique, constatée le 2 mai 2026. Ayant appris cette nouvelle, je m'empressai de la rapporter à cet ami qui, bien que paroissien de la FSSPX, se montrait sédévacantiste dans ses propos privés, tout en demeurant soumis à l'autorité de ceux qui cohabitent avec Vatican II lorsqu'il s'agissait de recevoir les sacrements. À cette révélation, il me répondit : « Je pense très sincèrement que la FSSPX finira par devenir sédévacantiste pour de bon. » Et je lui répondis : « Cela ne se fera point d'un seul coup. Il y aura des paroisses "dissidente" — c'est-à-dire fidèles au Christ, mais "schismatiques" aux yeux des hérétiques. Toutefois, si ces paroisses veulent proclamer publiquement la vacance du Saint-Siège, elles devront être expulsées de la FSSPX, comme le furent les abbés Rioult, Pinaud, Grossin, Guépin, et d'autres encore. » Puis je lui rappelai cette parole de Monseigneur Carmona Rivera, dans une lettre adressée à Augusto Pinochet le 27 février 1987 : « L'Église catholique n'est plus à présent dans les multitudes qui ont capitulé, mais dans les petits groupes qui sont restés fidèles à nos traditions sacrées. » Alors, il changea de sujet, comme pour fuir le jugement que je portais intérieurement sur lui : celui d'un homme dont l'amour pour la Papauté n'était ni ardent ni entier, mais tiède et hésitant. Un homme qui, en quelque sorte, avait trahi cette épouse — la Papauté — en fréquentant ceux qui, sans cesse, l'affaiblissent et la contredisent : les prêtres de la FSSPX, qui présentent la Papauté — donc l'Église du Christ — non comme infaillible, mais faillible ; non comme pure de toute erreur, mais atteinte par le venin de l'erreur. Mais, grâce à Dieu, il finit par se rétracter. Grâce à Dieu, il quitta cette secte qu'est la Fraternité — indigne de porter le nom de Saint Pie X — et rejoignit la Sainte Église catholique : les paroisses non una cum. Mais je ne suis pas sans faute dans cette histoire, et je suis moi aussi loin d'être un homme parfait. La première fois qu'il m'a parlé de ces « Moines d'Écosse », je les ai rapidement anathématisés dans mon esprit et assimilés à la Fraternité indigne de Saint Pie X. Je leur présente donc mes excuses pour ce jugement précipité, ainsi qu'à lui, pour avoir troublé son âme. Ainsi, cette histoire nous instruit tous deux : gardons-nous du mépris de la Papauté et des jugements précipités.

Open Letter to the Catholic Bishops, Priests, Religious and Faithful, 16 octobre 2025 : Chers fidèles, vive Jésus notre amour et Marie notre espérance ! C'est avec le cœur lourd et une grande tristesse que nous vous écrivons. Ce qui nous unit est notre grand amour pour notre Saint Mère, l'Église catholique et Épouse de Jésus-Christ, pour laquelle les martyrs ont versé leur sang et les saints ont donné leur vie. C'est cet amour qui nous force à exprimer une vérité difficile, mais essentielle (Lc 12, 4-9). Tout comme vous, nous aussi avons nourri un grand espoir pendant de nombreuses années. Nous croyions qu'il était possible de vivre comme des enfants fidèles de la Tradition au sein des structures de l'Église moderne. Nous croyions que les anciennes et belles traditions de notre Foi, en particulier la Messe latine de toujours, nous seraient légitimement rendues. Cela nous donnait de l'espérance, spécialement durant le temps de Benoît XVI. Nous attendions avec confiance que nous pourrions pratiquer librement la Foi de nos Pères dans l'Église. Nous ne savions pas à quel point nous nous trompions ! À travers des années d'épreuves et d'expérience, nous sommes arrivés à la malheureuse conclusion que la Foi catholique traditionnelle, la Foi de toujours et des saints, est incompatible avec la nouvelle Église moderne, fuit du Deuxième Concile du Vatican. Elles ne peuvent tout simplement pas coexister dans un même corps. Puisque nous chérissons profondément et honorons la Messe latine traditionnelle et ne pouvons abandonner la Sainte Messe des siècles et des saints, cette nouvelle Église ne veut pas de nous. À cause de notre fidélité, nous avons été considérés comme obstinés, difficiles et rebelles ; piégés et calomniés dans une acrimonie sans fin. Cette lettre s'adresse à tous ceux

qui sentent que quelque chose ne va terriblement pas dans l'Église ou qui pensent la nouvelle Église et la Foi immuable peuvent coexister paisiblement. Hélas ! Permettez-nous d'énoncer la triste vérité que notre expérience montre clairement que cela est impossible. Assurément cette nouvelle Église choquerait tous les saints Papes qui ont déclaré encore et encore que l'Indifférentisme religieux est un très grand mal, absolument incompatible avec la Foi catholique. Nous vous le disons, nous ne serons pas complices par notre silence de cette destruction continue de l'Église. Nous devons parler un jour, et quel meilleur moment que maintenant ? Après 17 années comme communauté au sein des structures de l'Église, nous avons été continuellement isolés et harcelés. Plus spécialement ces dernières années, l'évêque de Christchurch nous a traités comme les balayures ou l'écume de la terre. Par ses nombreuses décrets et recours à Rome, il a cherché à expulser nos moines du diocèse. Il veut maintenir quinze vocations locales perpétuellement exilées de leurs familles et de leur patrie. Nous vous le disons maintenant, un devoir supérieur l'interdit. Tant qu'il y aura une seule âme qui nous demandera le Saint Sacrifice de la Messe, les Sacrements ou une aide spirituelle, avec la grâce de Dieu nous ne l'abandonnerons pas. Le Bon Pasteur nous pousse à donner nos vies pour Ses brebis et à tenir le loup affamé à distance. C'est notre devoir en charité, en théologie et en droit canon. Pourquoi ? Parce que la chaîne de commandement a été brisée. L'autorité dans l'Église est ministérielle (servant Notre Seigneur), non absolue (faisant tout ce qu'elle veut) : elle nous lie parce qu'elle est elle-même liée au Christ, au dépôt de la Foi, au Magistère constant. Quand un supérieur s'écarte lui-même de son obéissance au Christ Roi, son commandement n'est plus le bras du Christ mais le geste d'un homme. (S.T., IIa IIae, q. 104, a. 5) Ces hommes d'Église désobéissent à Dieu. Et alors, ayant brisé la chaîne du commandement de Dieu, ils tentent d'invoquer l'obéissance religieuse pour des choses qui appauvrissent l'Église et enlèvent la Sainte Messe. Tolle Missam, Tolle Ecclesiam – Enlevez la Messe, vous détruisez l'Église (Luther). Non ! Nous devons obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Et par conséquent, nous attachant à toutes nos forces à notre profonde communion avec notre Sainte Mère l'Église, notre devoir envers Notre Seigneur Jésus-Christ et envers les âmes exige que : Nous répudions *Amoris Laetitia* permettant la Sainte Communion aux couples vivant dans le péché. Nous répudions *Traditionis Custodes* et sa persécution de la Messe et des catholiques. Nous répudions *Fiducia Supplicans* permettant la bénédiction des couples de même sexe. Nous répudions « Le Document sur la Fraternité humaine » déclarant que Dieu veut toutes les religions. Nous répudions la fausse théologie des « Églises sœurs » et de la « communion partielle ». Nous répudions les faux pasteurs qui ont triomphalement porté en procession l'idole Pachamama dans Saint-Pierre. Nous répudions François s'excusant du catholique héroïque qui a jeté cette idole dans le Tibre. Nous répudions le fléau de l'indifférence religieuse en Nouvelle-Zélande et dans toute l'Église. Nous répudions les actes des Évêques à fermer des églises et à refuser les sacrements dans une soumission lâche à l'oppression du Covid-19. Nous répudions l'évêque de Christchurch recevant ses cendres le Mercredi des Cendres des mains de l'évêque anglican de Christchurch. Nous répudions la corruption des enfants et le scandale donné aux innocents par de mauvais programmes catéchétiques. Nous répudions François enseignant que toutes les religions sont comme différentes langues, et demandant : « Mon Dieu est-il plus important que le vôtre ? » Nous répudions le silence de ces évêques qui n'ont pas parlé contre cette trahison de la Foi. Nous répudions l'Église synodale comme distincte de l'Église catholique constituée divinement. Nous répudions la destruction et l'humiliation continues de notre Saint Mère l'Église. Nous répudions ceux qui attaquent ou sapent l'Église dans son dogme, sa morale, ses sacrements ou sa discipline avec un nouveau culte de l'homme. À tous ceux qui lisent ceci : Combien de temps toutes ces absurdités continueront-elles ? Quel qu'on soit le prix pour nous, avec l'Apôtre nous devons dire : Anathème ! « Mais si nous-mêmes ou un ange du ciel vous évangélisait autrement que nous vous avons évangélisés, qu'il soit anathème. Comme nous l'avons déjà dit, ainsi je le répète : Si quelqu'un vous annonce un autre Évangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème. » (Gal 1, 8-9) Ne restez pas silencieux ! Défendez la Foi de nos Pères ! « Quand bien même toutes les nations obéiraient au roi Antiochus, au point que chacun abandonne la loi de ses pères et consente à ses commandements : moi, mes fils et mes frères, nous

obéirons à la loi de nos pères. » (1 Macchabées 2, 19-20) « Au contraire, il est écrit (Actes 5, 29) : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Or parfois les choses commandées par un supérieur sont contre Dieu. Donc les supérieurs ne doivent pas être obéis en toutes choses. » — Saint Thomas d'Aquin (S.T., IIa IIae, q. 104, a. 5) Expecta Dominum, Viriliter Age et Confortetur cor tuum. Espère dans le Seigneur, agis virilement, et que ton cœur prenne courage. (Ps 26,14) Gaude, Maria Virgo... Réjouis-toi, ô Vierge Marie ; toi seule as écrasé toutes les hérésies dans le monde entier.

(Cette déclaration du Père Mary n'est pas unique : vingt-six membres de sa congrégation ont signé cette lettre et participent ainsi à cette déclaration. Ce qui nous comble de joie, c'est que, sur les vingt-six signataires, vingt-quatre portent dans leurs noms « Maria », « Marie » ou encore « Mary », ce qui nous remplit de joie ! Et l'un d'entre eux se nomme même « Dysmas », le Bon Larron, Saint Patron de notre Ordre. Gloire à Dieu !)

The Dogma to Steer By, 2 mai 2026 : Cher fidèles, « Beaucoup de pasteurs ont détruit ma vigne ; ils ont foulé aux pieds ma portion : ils ont changé ma portion délicieuse en un désert désolé. Ils l'ont mise en ruine, et elle a pleuré pour moi. Par la désolation tout le pays est rendu désert ; parce qu'il n'y a personne qui considère dans le cœur. » (Jérémie 12, 10-11) Nous vous écrivons avec tristesse au sujet d'une situation qui a pesé sur certains d'entre nous pendant de nombreuses années ; années de veille, années de prière et d'espérance... que ce que nous observions dans les structures de l'Église officielle se corrigerait d'une manière ou d'une autre. Cela ne s'est pas produit. La présence moderniste dans les structures et la hiérarchie de l'Église officielle a dépassé la masse critique jusqu'à un point de saturation presque complet. Le problème est maintenant beaucoup plus profond et plus évident pour tous. Alors, quel est le problème ? Le problème est, comme l'a averti Saint Pie X que les structures de l'Église catholique ont été infiltrées par des hommes d'une autre religion non catholique. Ils utilisent le nom catholique, ils occupent les bâtiments catholiques, ils connaissent la culture catholique. De l'extérieur, ils semblent être catholiques, mais ils ne professent pas la Foi catholique telle qu'enseignée à travers les siècles. En réalité, ils ont été formés comme des révolutionnaires engagés dans les hérésies maçonniques condamnées de la Liberté religieuse, de l'Indifférentisme religieux et du Faux œcuménisme. Leur infiltration a porté une blessure mortelle à la religion catholique ; ils ont provoqué un schisme majeur du Corps mystique. Nous devons rester fermement avec l'Église catholique et nous éloigner nettement du camouflage de sa contrefaçon. Ce que nous voyons aujourd'hui n'est pas apparu soudainement au Concile Vatican II comme une temple dans un ciel clair. Cela a été préparé sur plusieurs générations. Les ennemis de l'Église n'ont pas conduis de l'extérieur, ils ont infiltré de l'intérieur. Dès 1901, le Père Maignen exposait comment les modernistes avaient pris le contrôle des séminaires en France, organisant un réseau clandestin dans cinquante séminaires avec près de mille étudiants. En 1903, lorsque le pape Saint Pie X monta sur la chaire de Pierre, les ennemis de l'Église avaient déjà atteint un niveau gravement dangereux. Et que nous a dit ce saint Pape en 1907 ? Il nous a dit la vérité que nous devons maintenant avoir le courage d'appliquer à notre époque : « Les partisans de l'erreur ne doivent pas seulement être cherchés parmi les ennemis déclarés de l'Église ; ils se cachent dans son sein même et son cœur. Nous faisons allusion à beaucoup de ceux qui appartiennent aux rangs du sacerdoce lui-même, qui, feignant l'amour pour l'Église, se vantent d'être des réformateurs de l'Église ; et, se formant plus audacieusement en ligne d'attaque, assaillent tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'œuvre du Christ. Ils ne mettent pas la hache aux branches et aux rameaux, mais à la racine même, c'est-à-dire à la foi et à ses fibres les plus profondes. Et ayant frappé cette racine d'immortalité, ils répandent le poison dans tout l'arbre. » Ce n'étaient pas les paroles d'un alarmiste. C'étaient les paroles d'un Pape qui voyait clairement. Que découvrit le pape Pie XI en 1923 lorsqu'il consulta les cardinaux au sujet de la convocation d'un Concile général ? Le cardinal Billot déconseilla cela précisément à cause du danger que le Concile soit pris « par les pires ennemis de l'Église, les modernistes, qui se préparent déjà, comme certains indices le montrent, à produire la Révolution dans l'Église, une nouvelle 1789 ». Il fait référence à

1789, année de la Révolution française. Notre révolution française spirituelle est venue. Elle est venue au Concile Vatican II. Le cardinal Suenens lui-même l'a admis : « Le Concile, c'est 1789 dans l'Église ». La Révolution française fut l'œuvre de la franc-maçonnerie. Ses trois mots, Liberté, Égalité, Fraternité, sont devenues les trois grandes erreurs de Vatican II : Liberté – Liberté religieuse, Égalité – Indifférentisme religieux, et Fraternité – Faux œcuménisme. Nous vous demandons de considérer attentivement ce que les Papes ont enseigné pendant plus de deux cents ans avant Vatican II. À partir de 1738, encyclique après encyclique, ils ont condamné l'hérésie maçonnique de l'indifférentisme, la fausse doctrine selon laquelle toutes les religions sont également des chemins de salut, qu'il n'importe pas à quelle religion on appartient. Le pape Grégoire XVI dans *Mirari Vos* (1832) a appelé cette opinion « perverse » et « mortelle ». Il a déclaré que ceux qui la tiennent « périront à jamais, à moins qu'ils ne conservent la foi catholique entière et inviolée ». Le pape Pie IX dans *Qui Pluribus* (1846) l'a appelée « perverse » et « choquante ». Le pape Léon XIII dans *Humanum Genus* (1884) a enseigné que la doctrine maçonnique selon laquelle toutes les religions sont semblables est la « grande erreur de ce siècle ». Au total, environ 20 encycliques ont mis en garde contre l'indifférentisme. Puis vint Vatican II. *Nostra Aetate* parle de la « contemplation du mystère divin » dans l'hindouisme, de la « lumière suprême » du bouddhisme, d'un « profond sens religieux » dans diverses religions. Ce ne sont pas des paroles catholiques. Ce sont des pensées maçonniques. Nous ne pouvons coopérer avec cela. Nous avons vu Jean-Paul II embrasser le Coran. Nous avons vu Assise. Nous avons vu Pachamama. Nous avons vu le document d'Abou Dhabi. Nous avons vu *Amoris Laetitia* et *Fiducia Supplicans*. À Singapour : « Il n'y a qu'un seul Dieu, et les religions sont comme des langues... ». Notre Seigneur a dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ». Conclusion. Nous déclarons : 1. infiltration de l'Église, 2. indifférentisme maçonnique, 3. contradiction avec les papes pré-Vatican II, 4. catastrophe spirituelle, 5. impossibilité d'accepter les [innovations], 6. séparation de l'« Église catholique », 7. impossibilité de reconnaître et résister [comme la FSSPX]. Nous appelons à un Concile général imparfait. Nous tenons la Foi des Pères. Jésus-Christ hier, aujourd'hui et éternellement le même. *Jesus Christus heri et hodie : ipse et in saecula*.

(Cette lettre fut signée par vingt-huit moines ; la signature du frère « Dysmas » apparaît également dans cette lettre.)

Le Père Michael Mary dit (Émission sur la chaîne YouTube de Stephen Kokx ; 4 mai 2026) : Notre conclusion n'est pas de jouer au sédévacantisme ni de faire comme si rien ne se passait. Non, nous disons qu'il faut un concile. Nous devons réunir des évêques qui gardent la foi afin qu'ils se rassemblent et examinent ce qui se passe au juste dans l'Église.

Le Père Martin, aux côtés du Frère Dysmas Maria, dit (Émission sur la chaîne YouTube de Stephen Kokx ; 4 mai 2026) : Je pense que l'initiative Unam Sanctam est la seule initiative réaliste, nous disons que ce que propose Unam Sanctam est la seule manière réaliste de résoudre ce problème [dans l'Église] (...) je pense que cela dure depuis 70 ans [le problème de la vacance du Saint-Siège] et que cela pourrait durer encore 70, 170, 570 ans si le Christ ne revient pas dans la gloire ! Il n'y a aucune raison que cela se résolve, si rien n'est fait, je pense donc que c'est ce que l'initiative essaie de faire valoir pour ce concile.

III. Pour l'honneur de la mémoire de Monseigneur Ngo Dinh Thuc

Je ne puis longuement relater la vie de Monseigneur Thuc, en raison de mon ignorance avouée. Néanmoins, j'ai appris qu'une biographie allait bientôt être publiée, ce que j'attends avec hâte. Pour moi, Mgr Thuc est un héros, et il devrait l'être pour tous les catholiques.

À l'heure où j'écris ces lignes, des vidéastes modernistes, principalement M. Horovitz, se sont lancés non pas dans une croisade, mais dans un véritable jihad médiatique contre la mémoire du Martyr de la Foi, Mgr Thuc. Ils le calomnient avec une constance et une virulence démoniaques, employant les procédés les plus vils et les plus scandaleux.

De « fou », d'« hérétique » et de « schismatique », il est calomnié, lui qui a été enlevé, séquestré et martyrisé pour la vérité ! S'il en est un qui a porté sa croix comme l'a ordonné le Christ, c'est bien Monseigneur Thuc ; s'il en est un qui, avec le Christ, a été crucifié non pas à sa gauche, mais à sa droite, c'est bien lui encore. Je ne sais si c'est par une suite d'événements purement humains ou par la volonté divine que la mémoire de Monseigneur Thuc est ainsi tant calomniée. Il en fut de même pour le Christ, qui fut accusé par ses bourreaux — les juifs charnels — d'être un « bâtard » et un « magicien ». À l'image du Christ, Monseigneur Thuc est, lui aussi, accusé par ses bourreaux d'être un « fou », et ainsi de suite. Les juifs ont assassiné puis calomnié le Christ ; de même, les modernistes ont assassiné puis calomnié Monseigneur Thuc.

À l'écoute de telles horreurs, mon âme — et même mon corps — se trouvent profondément atteints par ces calomnies et ces moqueries tordues, parfois pires encore que celles que les révolutionnaires et les anticléricaux avaient autrefois dirigées contre le clergé...

L'Abbé Donald Sanborn dit (The Thuc consecrations : a postscript, Catholic restoration, p.8) : En un mot, l'accusation des adversaires selon laquelle l'archevêque Thuc n'était pas « lucide » est une calomnie. C'est un péché mortel de continuer à la répéter.

L'Abbé Anthony Cekada dit (The validity of the Thuc consecrations, Catholic restoration, p.24) : La doctrine catholique interdit d'attaquer l'intention sacramentelle de l'archevêque Thuc. Et à la lumière des déclarations de l'archevêque et de ceux qui l'ont connu, les principes moraux catholiques ordonnent de cesser de répéter la calomnie infondée selon laquelle il était dans l'incapacité de conférer un sacrement valide.

Monseigneur Louis Vezelis dit (Mgr Ngo-Dinh-Thuc : Martyr de la Foi) : Il nous faut remercier Mgr Ngo d'avoir accompli l'effort héroïque de donner à l'Église des évêques authentiques, valides et orthodoxes. Il n'avait nulle intention de lancer le moindre schisme ou de propager la moindre hérésie. Ses efforts tendaient à sauvegarder l'Église catholique romaine, comme il l'a dit lui-même à Munich le 25 février 1982.

Décret sur la protection de la mémoire de Monseigneur Thuc :

Nous, Athanase de France, Commandeur de France, faisons savoir et ordonnons ce qui suit : Qu'il soit connu de tous que la mémoire de Monseigneur Thuc doit être tenue en respect et en honneur. Certes, il ne fut point sans défaut — car nul homme en ce monde ne saurait être parfait — et il lui est advenu de commettre certaines erreurs, notamment les consécrationes dites de Palmar et autres faits, lesquels ne seront point ici détaillés. Toutefois, il convient de considérer davantage le bien qu'il a accompli que les fautes qui lui sont imputées, et de ne point oublier qu'il a rétracté et confessé ses erreurs passées. Et nous déclarons encore que nous nous réjouissons grandement, en tant que Français, que Monseigneur Thuc ait parlé notre langue, sinon dans toute la pureté des anciens Francs et des chansons de geste, du moins en une forme proche de celle des Vendéens. Il nous est joie singulière de partager avec un tel homme, que nous tenons pour honorable, ne fût-ce qu'un lien de langue. Par conséquent, quiconque usera de calomnie à son encontre — arme plus dangereuse que la bombe atomique — pèche mortellement contre la cause de Dieu que Monseigneur Thuc eut à cœur de servir. Il cause scandale parmi les fidèles, lesquels, abusés, prennent mensonge pour vérité et le répandent à leur tour. Ainsi, ceux qui contreviendront à notre décret seront pourchassés et capturés, et devront rétracter leurs calomnies. Et s'ils s'y refusent, ils seront expulsés des terres de France, ou retranchés du nombre des vivants !

Déclaration du Commandeur de France au clergé de l'Église catholique :

Nous, Athanase de France, faisons savoir au clergé catholique venant à lire notre œuvre que, si quelque mauvais sermon, parole offensante envers les choses saintes, blasphème, calomnie, erreur doctrinale ou théologique, voire quelque hérésie — ce qu'à Dieu ne plaise — venait à s'y trouver, nous les rétracterions aussitôt, en pleine soumission à la Sainte Église catholique, dont la doctrine et les dogmes ne doivent jamais être souillés par le venin de l'erreur. Aussi, nous jurons devant Dieu Tout-Puissant de toujours nous enquérir des affaires et de l'état de l'Église afin de mieux la défendre contre ses ennemis ; et jamais nous ne nous lasserons de cette charge, tant qu'il plaira au Seigneur de nous laisser âme en corps, souffle en poumons et battement en cœur.

Déclaration du Commandeur sur la sainte sévérité :

Certes, je me montre sévère à l'égard des hérétiques, et je ne cesse de les tenir pour tels, désirant voir les pénitents se repentir et les impénitents condamnés. Car il y a en ce monde plus de loups que de brebis ; la meute est plus grande que le troupeau, mais elle n'a point le berger pour la guider. Saint Ambroise de Milan disait avec raison (The Faith of the Early Fathers, vol. 2, p. 158) : « Il n'y a pas assez d'heures dans la journée pour que j'aie le temps de réciter ne serait-ce que les noms de toutes les sectes d'hérétiques. » Ainsi, lorsqu'un homme dit : « Le Christ est mon maître ! », mais qu'il ne fait pas la volonté de son maître et le contredit, il n'est point chrétien, ni imitateur et suiveur du Berger, mais hérétique. Saint Robert Bellarmin dit (De Romano Pontifice, II, 30) : « Les hommes ne sont ni tenus, ni capables de lire dans les cœurs ; mais lorsqu'ils constatent que quelqu'un est hérétique au vu de ses œuvres extérieures, ils le jugent purement et simplement hérétique et le condamnent comme tel. » Il suffit donc de juger un homme par ses œuvres extérieures pour reconnaître en lui un hérétique et le condamner comme tel. S'il rétracte son hérésie, il est pardonné, cela va de soi ; mais s'il ne la rétracte point, "qu'il soit pour vous comme un païen ou un publicain". Telle est la doctrine du Christ, telle est la sainte sévérité que je porte dans mes jugements et que vous devez, vous aussi, porter dans les vôtres. Si je venais, du jour au lendemain, à déclarer, qu'important mes arguments, que Jean XXIII et ses successeurs sont des papes, alors il faudrait me faire rétracter mon hérésie. Et si je refusais de le faire, il faudrait me condamner à mort. Et assez de ceux qui veulent que nous ayons sans cesse le « bon soupçon », qui parlent tout le temps d'oubli, de pardon et d'amour, mais jamais de justice, de correction, de pénitence et de châtiment ! Les édits du Royaume de France ne sont point valables seulement contre les simples sujets, mais contre toute personne — quelle que soit sa fortune, son statut ou sa fonction, moi y compris — qui oserait répandre le venin de l'hérésie en les terres du Royaume de France !

—

« L'histoire comme boussole »

I. Le sionisme

Pierre Hillard dit (Rapport sur le mondialisme) : La victoire des Alliés en 1918 permit à la Grande-Bretagne... d'afficher ses volontés réelles ; le contrôle de la zone mésopotamienne sous sa juridiction. Chose capitale pour l'avenir, la victoire alliée lui donna des ailes pour élargir son secteur d'influence puisque la Palestine tomba sous sa coupe grâce à l'entremise du général britannique Edmund Allenby. Cette mesure ne relève pas du hasard car elle n'est que la suite logique d'un document aux conséquences énormes pour le monde musulman et, par ricochet, pour l'ensemble de l'humanité : la « Déclaration Balfour ». Publié le 2 novembre 1917, ce document reconnaissait l'existence d'un foyer juif en Palestine avec l'assentiment du gouvernement britannique ; Arthur Balfour, Secrétaire aux Affaires britanniques, adressa une lettre au représentant de la Fédération anglaise des sionistes,

Lord Walter Rothschild : « Cher Lord Rothschild, j'ai le plus grand plaisir à vous adresser, pour le compte du gouvernement de sa Majesté, la déclaration suivante qui est en sympathie avec les aspirations sionistes et qui a été soumise au Cabinet et approuvée par lui : Le gouvernement de sa Majesté envisage favorablement l'établissement d'un foyer national pour le peuple juif en Palestine et emploiera tous ses efforts pour la réalisation de cet objectif, étant clairement entendu que rien ne sera fait qui puisse porter atteinte aux droits civils et religieux des communautés non juives installées en Palestine, ou aux droits et statuts politiques dont jouissent les Juifs de tous les autres pays. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir porter cette déclaration à la connaissance de la Fédération sioniste. Votre sincèrement, Arthur James Balfour ». L'adresse de cette lettre au représentant de la Fédération anglaise des sionistes, Lord Rothschild, ne doit pas nous faire oublier que le président de la Fédération n'était autre que Chaïm Weizmann qui est devenu le premier président de l'État d'Israël le 17 février 1949. Cette Fédération finançait depuis le début du XXe siècle l'émigration juive en Palestine. Une telle déclaration ne pouvait qu'aider à la création de l'État d'Israël... la présidente du Front National Marine Le Pen a affirmé [que] ... « Le Front National a toujours été pro-sioniste et a toujours défendu le droit d'Israël à exister » Pour la présidente du Front National qui pourfend avec raison le mondialisme, tenir de tel propos est d'un complet illogisme. En effet, défendre les intérêts nationaux comme prétend le faire le FN ne peut se faire qu'en combattant le mondialisme source de tous les maux. Or le sionisme est l'enfant du mondialisme... le mondialisme a engendré le sionisme... On ne peut pas se déclarer pro-sioniste et en même temps vouloir tordre le coup au mondialisme. Mondialisme et sionisme sont l'avvers et l'envers d'une même médaille. On ne peut les séparer. Les défenseurs de la cause nationale devraient s'en rappeler à moins de cultiver une duplicité utile aux agents du mondialisme.

Pierre Hillard dit (Atlas du mondialisme, p. 130-152) : Nous devons rappeler dans les grandes lignes que le peuple juif, à l'origine, a perdu son indépendance après la destruction du royaume d'Israël vers 720 av. J-C par les Assyriens, phénomène accentué avec l'anéantissement du royaume de Juda (composé des tribus de Juda et de Benjamin) en 587 av. J-C par Nabuchodonosor. Celui-ci détruisit le premier Temple de Jérusalem et déporta les populations dans l'Empire babylonien. À leur retour sur la terre de leurs ancêtres après la chute de cet Empire sous les coups du roi des Perses Cyrus II en 539 av. J-C, les Juifs construisirent un second Temple, permettant ainsi la réaffirmation de leur foi monothéiste. Cette situation perdura sous différentes dominations (perses, grecques, romaines). Un tournant décisif se produisit en 70 ap. J-C à la suite de la première guerre judéo-romaine (de 66 à 73) aboutissant à la destruction de Jérusalem et du Temple par les légions de Titus. Cet événement contribua largement à la dispersion des Juifs sous la forme d'une diaspora éparpillée peu à peu, au fil du temps, au Proche-Orient, en Afrique du Nord et en Europe. Il est vrai que les conditions de vie sur leurs terres n'étaient guère possibles car, comme le rappelle le journaliste Charles Enderlin, « l'Empire romain changea le nom de Judée en "Palestina", à l'emplacement de Jérusalem, une nouvelle ville fut construite, appelée Aelia Capitolina » La destruction semblait totale d'autant plus que les Juifs furent expulsés de leur ville. Dans les siècles qui suivirent, la diaspora juive lutta pour maintenir ses caractéristiques propres dans un monde hostile à son mode de vie et à ses référents religieux (Talmud...) en particulier dans l'Europe catholique du Moyen-Âge. Cependant, l'idée d'un retour des Juifs vers la Terre promise occupait l'esprit de certains. Cette caractéristique est clairement expliquée par le chercheur Youssef Hindi. Des personnages comme Moïse Nahmanide (1194-1270), Abraham Aboulafia (1240-1290), David Reuveni (1490 ?-1541 ?), Solomon Molcho (1500-1532) s'appuyant ou s'adressant à des papes comme Clément VII (1478-1534) et/ou à des représentants politiques comme Charles Quint (1500-1558) souhaitaient, en étant animés d'un esprit messianique, un retour des Juifs en Palestine en faisant la guerre aux Ottomans. Ces tentatives furent sans succès. En revanche, l'historien [juif] Cecil Roth rappelle que la première tentative migratoire de Juifs d'Europe vers la Palestine se fit sous la direction d'un marrane portugais, João Miguez (1524-1579) qui occupa une position élevée auprès de la Sublime Porte « au point d'être

considéré pendant un certain temps comme le dirigeant de l'Empire turc et l'un des hommes les plus puissants d'Europe » Vivant à Constantinople, prenant le nom de Joseph Nasi et nommé duc de Naxos, « Il a surtout marqué l'histoire juive pour sa tentative de restaurer un centre juif en Palestine, à Tibériade et dans ses environs, ville en ruines dont le sultan lui avait fait don. » Ce même auteur montre aussi que le monde ottoman de cette époque accueillait des Juifs à l'influence prépondérante comme le marrane Alvaro Mendes (1520-1603), qui prit le nom de Salomon Aben-Ayish. « Il était l'un des principaux inspirateurs de l'alliance historique entre l'Angleterre et la Turquie contre l'Espagne. » Ces liens judéo-turcs peuvent être confirmés dans le cas de Sabbataï Tsevi (1626-1676) qui, comme le rappelle le philosophe et historien israélien Gershom Scholem, après s'être proclamé Messie et avoir déclenché un enthousiasme énorme chez les Juifs, se convertit en septembre 1666 à l'islam : « À ses yeux, l'apostasie devait confirmer ses titres en révélant le paradoxe de la mission messianique. Elle serait le degré suprême de "saint péché", son apothéose. » Son exemple fut suivi par plusieurs centaines de familles juives de Salonique en 1683 qui, elles aussi, se convertirent faussement à l'islam et intégrèrent la société turque. Cette bascule de groupes juifs sous une étiquette musulmane dans le cas turc trouva son parallèle avec l'acceptation des Juifs et des marranes venant des Provinces-Unies (Pays-Bas) dans l'Angleterre d'Oliver Cromwell (1599-1658) ... le protestantisme/puritanisme de Cromwell et de son entourage offrit une convergence de vue politico-économico-spirituelle avec la communauté judaïque talmudique d'Amsterdam (la fameuse « Jérusalem hollandaise ») dont la figure de proue fut le rabbin Menasseh ben Israël (1604-1657). Celui-ci, faisant pression sur Cromwell, était un agent actif en faveur de la migration d'une partie de la communauté juive en Angleterre afin de parfaire sa dispersion géographique complète qui, selon les textes religieux (talmudiques), permettra la rédemption finale des Israélites. À quelques exceptions près l'Angleterre ne connaissait plus leur présence depuis les expulsions de 1290. Ces événements, qui eurent lieu dans la deuxième moitié du XVIIe siècle, allèrent de pair avec l'arrivée des Juifs faussement convertis à l'islam dans la société turque. À la différence de cas de Juifs cités plus haut qui souhaitaient un choc entre l'Europe et le monde musulman et s'adressaient sans grand succès à des autorités politiques et religieuses (XVe ou XVIe siècle) rétives aux concepts talmudiques, il y avait désormais deux pays accueillant en leur sein des communautés juives dont certains représentants, en occupant certains postes de l'État, facilitèrent une politique plus généreuse ou moins brutale à l'égard de la cause juive avec, bien entendu, des fluctuations. Par la suite, la Révolution française, en accordant la citoyenneté aux Juifs grâce aux efforts du député Adrien Duport (septembre 1791), donna une impulsion en faveur d'une plus grande émancipation de cette communauté en Europe. Napoléon Ier, avec la convocation du grand Sanhédrin en 1807, organisa le judaïsme français afin de mieux l'intégrer dans le régime des « cultes reconnus », phénomène qui fut un exemple en faveur des Juifs du Vieux Continent. Cette situation, héritée d'un bouleversement des mentalités (déification de l'homme via la Renaissance, le protestantisme et les Lumières), concernant l'Europe occidentale à la fin du XVIIIe et durant le XIXe siècle, s'étendit progressivement vers l'Est. Cependant, la Russie fut le pays où la mécanique se grippa. Certes, il y eut une volonté d'amélioration des conditions politiques pour les Juifs russes, comme l'a expliqué magistralement Alexandre Soljénitsyne. Cette politique, qui combinait volonté d'émancipation dans certains domaines et blocages dans d'autres, a été bien résumée par l'écrivain russe : « On a pris le pli de dire : la persécution des Juifs en Russie. Mais le mot n'est pas juste. Ce n'était pas une persécution à proprement parler. Ce fut toute une série de restrictions, de brimades. Vexantes, certes, douloureuses, scandaleuses, même. » Cette politique d'assimilation des Juifs au monde russe qui ne se fit pas ou mal provoqua des désillusions parmi certains intellectuels au sein de la communauté qui commencèrent, dès les années 1880, à vouloir voir ailleurs. La Palestine apparut, pour beaucoup d'entre eux, comme l'échappatoire. Bien avant les années 1880, cette impulsion fut l'œuvre du rabbin allemand Zevi Hirsch Kalischer (1795-1874) qui lança l'idée – au grand dam de nombreux rabbins – que le retour du Messie devrait être accéléré favorisant un courant migratoire des Juifs vers la Palestine. C'est par une lettre adressée à la branche allemande de la famille Rothschild à Berlin, en 1836, qu'il fit part de ses projets en liaison

avec le rabbin Yehudad Alkali (1788-1878). Par la suite, d'autres projets apparurent, dont l'un conçu par un médecin d'Odessa, Léon Pinsker (1821-1891), qui publia un manifeste sioniste « *Auto-émancipation* », en 1882, appelant les Juifs à quitter l'Europe et à créer leur propre État. Cette publication allait de pair avec la création en 1881 des « Amants de Sion » (*Hovevei Sion*), une association dirigée, entre autres, par le même Pinsker, qui prônait une immigration vers la « Terre d'Israël », alors partie intégrante de l'empire ottoman. Ce dernier estimait que l'aboutissement de ses réflexions devait se conclure par l'établissement d'un peuple juif sur le territoire ancestral de celui-ci afin de donner un avenir à sa communauté face à l'oppression alentour car, selon lui, « Il faut être aveugle pour ne pas voir que les Juifs sont le "peuple élu" de la haine universelle. » Avec de telles convictions ; Pinsker organisa en 1887 le premier congrès des palestiniophiles. Le résultat fut mitigé car de nombreux rabbins estimèrent que seul le Messie était en mesure de ramener les Juifs en Palestine tandis que d'autres considéraient qu'il fallait avant tout, comme Asher Guinzberg, « une renaissance des cœurs » d'ordre spirituel, « une amélioration intellectuelle et morale du peuple. » Cet idéal reçut le nom de « sionisme spirituel » (mais non religieux). C'est dans cette optique que Pinsker créa un ordre : *Bné-Moshé* (« les fils de Moïse ») dont les statuts, selon Soljénitsyne, « ressemblaient fort à ceux des loges maçonniques. » En raison de ce bouillonnement propre à la Russie, le mouvement révolutionnaire monta en force avec la création du *Bund* en 1897 (Bund en yiddish signifie « Union » : « L'Union générale des ouvriers juifs de Lituanie, Pologne et Russie ») sous l'influence de l'école rabbinique de Vilnius (« la Jérusalem lituanienne ») et, en 1898, du Parti ouvrier social-démocrate de Russie dont le futur dirigeant allait s'appeler Lénine. Ces révolutionnaires juifs russes issus, pour l'écrasante majorité d'entre eux, de familles aisées germanophones et imprégnés des écrits de Marx et de Engels, se faisaient remarquer par un idéal qui fait dire à Soljénitsyne que « Ces jeunes gens étaient soudain empoignés par les grands idéaux universels, rêvant de voir tous les hommes devenir frères et jouissant tous de la même prospérité. La tâche était sublime : libérer l'humanité de la misère et de l'esclavage. » Dans ce magma en ébullition, passions, adhésions, discussions échauffaient les esprits de nombreux Juifs. Cependant, un élément est à retenir. Le Bund rejetait, à ses débuts, l'idée d'une nation juive universelle et, coïncidence historique, au moment de la création de ce groupe, en octobre 1897, le mois d'août de la même année vit le lancement d'un congrès tenu à Bâle appelé à révolutionner le monde juif et, par ricochet, la politique des États : le 1er Congrès universel du sionisme sous la direction de Theodor Herzl (1860-1904) ... la montée de l'antisémitisme en Autriche-Hongrie et l'affaire Dreyfus en France contribuèrent à la bascule, poussant Herzl à s'engager en faveur de la cause avec la création d'un État juif... Theodor Herzl sut rallier à sa cause Edmond de Rothschild (1845-1934), banquier... Les entretiens de Theodor Herzl, entamés avec l'empereur Guillaume II, se poursuivirent avec une rencontre avec le sultan Abdul Hamid, en mai 1901. Celle-ci se fit grâce à l'entremise d'un professeur juif hongrois en langues orientales à l'université de Budapest, Ármin Vámbéry, grand aventurier dans sa jeunesse, et qui manifestait des sympathies à l'égard de la cause sioniste. Lors d'une prise de contact avec cet homme relatée le 17 juin 1900, Herzl dresse son portrait, révélant aussi des traits plus cachés : « J'allais connaître l'un des hommes les plus intéressants dans ce Juif boitillant âgé de 70 ans et qui ne sait pas s'il est plus Turc qu'Anglais, qui écrit des livres en allemand, parle douze langues avec une égale maîtrise et a professé cinq religions dans deux desquelles il a servi comme prêtre. Au contact de ces différentes religions, il était devenu naturellement athée. Il me raconta mille et une légendes sur l'Orient, sur ses liens étroits avec le sultan, etc. Je lui ai immédiatement inspiré confiance et il me révéla, sous le sceau de la confiance, qu'il était un agent secret de la Turquie et de l'Angleterre. » C'est par son intermédiaire et avec l'appui de ses hommes... et Tahsin Bey, secrétaire du sultan, que Theodor Herzl put se rendre au palais de Yildiz (résidence du sultan). Élément révélateur de la tournure d'esprit de son mentor, Ármin Vámbéry le mit en garde : « Vous ne devez pas lui parler du sionisme... Jérusalem est aussi saint pour que La Mecque. Néanmoins, le sionisme est bon – contre le christianisme. » Pendant cet entretien, Herzl fit tout pour inciter le sultan à accueillir les Juifs en Palestine. De prime abord, ce dernier semblait avoir une certaine considération à leur égard puisqu'il n'hésite pas à affirmer : « Je suis et j'ai

toujours été un ami des Juifs. En fait, je compte principalement sur les musulmans et les Juifs. Je n'ai pas le même degré de confiance dans mes autres sujets. » Afin d'arracher son consentement, Herzl n'hésite pas, en échange de l'obtention d'une charte pour la Palestine, à lui promettre qu'en retour les Juifs lui garantiraient la dette nationale turque ce à quoi il lui fut répondu que les Juifs étaient acceptés dans l'empire mais pas en Palestine. Après cet essai infructueux, les tentatives de Herzl pour faire progresser la cause piétinèrent. Nous pouvons évoquer différentes options de colonisation comme celle de l'Ouganda qui fut rejetée comme celle aussi de la ville d'El-Arish dans le Sinaï sous contrôle britannique. Ces tentatives tournèrent court. Il multiplia les contacts et les déplacements afin d'obtenir des appuis... mais sans succès avec Saint Pie X, avec Joseph Chamberlain et auprès de russes comme les ministres Vyacheslav Plehve et Sergueï Witte. Malgré ces blocages, cela n'empêcha pas Theodor Herzl de produire une carte du « Grand Israël » en 1904 qui, chose étonnante pour le sionisme qui se veut laïc, affiche un idéal territorial s'étalant du Nil à l'Euphrate en référence à la Genèse 15-18 : « Je donne ce pays à ta postérité, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve, au fleuve d'Euphrate ». La disparition de Theodor Herzl, le 3 juillet 1904, renforça l'émergence de tendances au sein du sionisme, entre ceux prônant l'obtention d'un statut juridique officiel (ottoman ou d'un autre pays) favorisant l'implantation d'une population juive et ceux cherchant une action plus directe sur le terrain (institutions culturelles, éducatives...). Malgré ces différences, un consensus fut trouvé au Xe Congrès à Bâle, synthétisant ces options en 1911. Dans cette affaire, la figure de proue qui émergea s'appelait Chaïm Weizmann (1874-1952). Chimiste de formation et enseignant à l'université de Manchester tout en participant corps et âme à l'action sioniste, ce citoyen anglais sut être le porte-parole de la cause auprès des hautes sphères britanniques. Sa découverte d'un procédé synthétisant l'acétone, produit entrant dans la fabrication des munitions, joua un grand rôle dans le renforcement de ses contacts au cours de la Première Guerre mondiale, en particulier avec Lord Balfour qui, depuis 1915, était à la tête de l'Amirauté britannique. L'année suivante, le même personnage devint ministre des Affaires étrangères. Chaïm Weizmann comprit qu'il fallait que le mouvement sioniste soutint le gouvernement britannique car il avait la conviction que la politique anglaise allait conduire à une prise de nombreux territoires appartenant à l'empire ottoman... le Grande-Bretagne était prête à reconnaître une indépendance des pays arabes... En contre-partie, les Arabes de l'empire ottoman s'engageaient à combattre du côté des Alliés pour abattre les Turcs. Les « Accords Sykes-Picot » en mai 1916 du nom des diplomates anglais et français démantelant l'empire ottoman avec répartition des zones d'influences entre la France et le Royaume-Uni... Pour Chaïm Weizmann, cette situation ne pouvait qu'être positive. Sa nomination, en février 1917, à la direction de la Fédération sioniste britannique, fondée en 1899, renforça sa position auprès du monde politique anglais. N'oublions pas non plus que les branches française et anglaise Rothschild s'étaient ralliées à la cause sioniste grâce à Herzl. Le chemin était donc balisé. La « Déclaration Balfour » du 2 novembre 1917 proclamant la reconnaissance, par le gouvernement britannique, de l'existence d'un foyer national juif en Palestine fut une étape décisive permettant de poser la première pierre conduisant à la création de l'État d'Israël en 1948. Cette Déclaration fut adressée à Lord Walter Rothschild, ami de Chaïm Weizmann, qui était aussi le fils de Nathaniel Rothschild, celui-là même qui avait traité avec Theodor Herzl. Il faut ajouter aussi ce point largement méconnu parmi l'équipe travaillant dans l'orbite des Rothschild que le véritable auteur de cette Déclaration ne fut pas Lord Balfour mais Alfred Milner (1854-1925), bras droit et successeur de Cecil Rhodes. Comme l'a prouvé l'universitaire américain Carroll Quigley : « La Palestine, cependant, occupait une position particulière parmi les mandats en raison de la déclaration Balfour de 1917, qui disposait que la Grande-Bretagne verrait favorablement l'établissement d'un foyer national pour les Juifs en Palestine. Cette déclaration, toujours connue sous le nom de déclaration Balfour, devrait plutôt s'appeler « Déclaration Milner », tant ce dernier en fut le concepteur réel et, apparemment, son soutien majeur dans le Cabinet de Guerre. Il fallut attendre le 21 juillet 1937 pour que ce fait soit rendu public. À ce moment Ormsby-Gore, s'exprimant pour le gouvernement à la Chambre des Communes, déclara "Le projet initialement affiché par Lord Balfour n'était pas

le projet final approuvé par le Cabinet de Guerre. Le projet exacte auquel consentit le Cabinet de Guerre et par la suite les gouvernements alliés ainsi que les États-Unis (...) et en fin de compte incarné dans le mandat, fut élaboré par Lord Milner. Le projet final doit être publié au nom du ministre des Affaires étrangères, mais le rédacteur fut Lord Milner." ». Le ralliement des autorités britanniques à la cause sioniste peut être compris aux liens remontant aux accords conclus entre Oliver Cromwell et le rabbin Menasseh ben Israël à la fin du XVIIe siècle. Une communion d'esprit entre le « christianisme » [protestant] et le judaïsme talmudique permit d'orienter le monde anglo-saxon dans une direction politico-spirituelle qui ne pouvait que plaire à la synagogue. Cette caractéristique fut particulièrement bien relevée par deux universitaires américains, John Mearsheimer et Stephen Walt : « Le sionisme chrétien trouve son origine dans le dispensationalisme, une interprétation de la Bible née dans l'Angleterre du XIXe siècle, en grande partie grâce aux efforts des pasteurs anglicans Louis Way et John Nelson Darby. Cette doctrine est une forme de prémillénarisme, selon laquelle le monde connaîtra une ère de chaos grandissant jusqu'au retour du Christ. Les dispensationalistes croient que le retour des Juifs en Palestine précédera la seconde venue du Christ, annoncée dans les prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament. La théorie de Darby, Way et leurs partisans a influencé certains responsables politiques anglais et il se peut même qu'elle ait contribué à convertir le secrétaire d'État aux Affaires étrangères Arthur Balfour à l'idée de la création d'un État juif en Palestine. Le courant dispensationaliste a été popularisé aux États-Unis au XIXe siècle et au début du XXe siècle par des théologiens protestants dont l'évangéliste Dwight Moody (fondateur du Moody Bible Institute de Chicago, C.I. Schofield et William E. Blackstone. » Un autre élément a joué un rôle de premier plan en faveur des sionistes. C'est l'intervention militaire des États-Unis du côté des Français et des Anglais. Cependant, cette bascule ne s'est pas faite gratuitement. Le président Wilson était judéophile et son action en faveur des revendications juives durant le traité de Versailles pour la protection des minorités et pour la Palestine fut importante. Les Alliés comprirent qu'il fallait que la communauté juive américaine fasse pression auprès des dirigeants politiques de Washington afin de ranger les États-Unis de leur côté. Les rédacteurs des auditions de la Commission royale d'enquête sur la Palestine de juillet 1937 (Commission Peel) le confirment clairement, dans un rapport de plus de 400 pages, en s'appuyant sur une déposition de Lloyd George qui était Premier ministre de Grande-Bretagne en décembre 1916 : « le lancement de la Déclaration Balfour fut, à cette époque, "motivé à des fins de propagande" ; et il souligna la gravité de la position dans laquelle étaient les Alliés. Les Roumains avaient été écrasés. L'armée russe était démoralisée. L'armée française était incapable de lancer une offensive à une large échelle. Les Italiens avaient subi une défaite sévère à Caporetto. Les sous-marins allemands avaient coulé des milliers de tonnes de cargaison de bateaux anglais. Aucune division américaine n'était à notre disposition dans les tranchées. Dans cette situation critique, on pensait que la sympathie de la communauté juive ou son antipathie, orienterait substantiellement la cause alliée vers une issue favorable... En particulier, la sympathie juive pour les Alliés conforterait le soutien de la communauté juive américaine... Voici les circonstances dans lesquelles le gouvernement britannique promulgua la Déclaration Balfour : "les chefs sionistes nous ont donné une promesse formelle que, si les Alliés s'engageaient à fournir des moyens facilitant l'établissement d'un foyer national pour les Juifs en Palestine, ils feraient de leur mieux pour rallier les sentiments et le soutien des Juifs à travers le monde entier à la cause des Alliés. Ils ont tenu parole". Afin d'informer les Juifs du monde entier de cette Déclaration, des millions de tracts circulèrent dans toutes les communautés juives. Ils furent largués depuis le ciel au-dessus des villes allemandes et autrichiennes et largement diffusés à travers la ceinture regroupant des communautés juives allant de la Pologne à la mer Noire. Les puissances centrales, entre-temps, avaient reconnu l'importance militaire de l'engagement juif. Au moment de la Déclaration Balfour, le gouvernement allemand faisait tout ce qu'il pouvait pour gagner le mouvement sioniste à sa cause ; et après la Déclaration, il se hâta, en lien avec son allié turc, de formuler une proposition rivale. Une compagnie régie par une charte fut envisagée au profit des sionistes allemands. Elle aurait eu une forme limitée d'auto-gouvernement local et un droit d'immigration vers la

Palestine. À la fin de 1917, on savait que les Turcs étaient désireux d'accepter un accord dans ces grandes lignes. Mais, avant que les concessions ne soient finalement confirmées à Constantinople, la Palestine était aux mains du général Allenby... Les difficultés ne tardèrent pas à surgir entre les populations arabes et les Juifs... ce qui se traduisit par la création d'organisations paramilitaires sionistes comme la Haganah ou l'Irgoun pour contrer les attaques arabes... Dès cette époque, chez des sionistes, se manifestaient des espérances messianiques lointaines avec la reconstruction du Temple en bout de couse comme c'est le cas avec Avraham Stern (1907-1942) un ancien de l'Irgoun (groupe « Lehi »). Dans une charte se référant aux « dix-huit principes de la Renaissance », il y est énoncé : 1. - « La nation. Le peuple juif est un peuple élu, à l'origine du monothéisme et de l'enseignement des Prophètes, le porte-étendard de la culture humaine... » 2. - « La patrie. La patrie se trouve dans la Terre d'Israël dont les frontières ont été définies par la Bible (Genèse 15,18). C'est la terre... où la nation entière vivra en sécurité. » (...) 4. - « Les objectifs. 1. Rédemption de la terre, 2. Établir la souveraineté, 3. La renaissance de la nation... » (...) 13. - « Bâtir le désert. Reconstruire les ruines pour une immigration de masse. » 14. - « Les étrangers. Résoudre le problème des populations étrangères [les Arabes habitant la Terre d'Israël] par un échange de populations. » 15. - « Réunir les exilés. Réunir dans leur État souverain tous les exilés [juifs]. » 16. - « Puissance. La nation juive deviendra une entité militaire, politique et économique de premier plan au Proche-Orient et sur le pourtour de la Méditerranée. » (...) 18. - « Le temple. Construire le troisième Temple [juif] comme symbole d'une nouvelle ère de rédemption totale. »

À l'approche de la Seconde Guerre mondiale... les tensions étaient vives depuis l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler. Le caractère antisémite du régime fit que de nombreuses organisations juives organisèrent un boycott des produits allemands. La chose fut officialisée dans le *Daily Express* du 24 mars 1933, barré d'un titre explicite : « *Les Juifs déclarent la guerre à l'Allemagne* ». Afin de contourner cette situation, il y eut un accord signé entre, d'un côté, le ministère de l'Économie [national-socialiste] et, de l'autre, la Fédération sioniste d'Allemagne en liaison avec l'Agence juive pour la Palestine le 25 août 1933, appelé « l'Accord Haavara » (*Haavara* signifiant « transfert »), afin de faciliter le départ de Juifs allemands en Palestine, l'ensemble reposant sur des arrangements financiers... La *Jewish Virtual Library* estime que 60 000 Juifs allemands débarquèrent en Palestine de 1933 à 1939. La guerre éclatant en 1939 changea la donne. Les volontés d'accélérer le processus tendant vers la création d'un État juif passèrent à un cran supérieur avec l'adoption du « Plan de Biltmore » en mai 1942 sous la direction de Ben-Gourion à New-York. Il en résultait la volonté de favoriser dans un programme en huit points une immigration de masse juive et de poser les fondements permettant la création de l'État hébreu. Le point huit affirme en particulier : « La Conférence déclare que le nouvel ordre mondial qui suivra la victoire ne peut être établi sur des bases de paix, de justice et d'égalité qu'à la condition de remédier définitivement à l'absence d'un foyer juif. »

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les bouleversements apportés par le conflit sans oublier l'impact de la politique d'extermination exercée par les nazis à l'encontre des populations juives d'Europe accélérèrent la mise sur pied d'un État tant désiré par Herzl. Affaiblie par la guerre, la Grande-Bretagne s'associa aux États-Unis pour s'occuper de la question palestinienne. Il en résulta la création d'un Comité anglo-américain qui publia, en avril 1946, des recommandations incitant à favoriser entre autres l'émigration de 100 000 Juifs en Palestine.



Puisque le MONDE s'est coalisé contre DIEU, les catholiques se sont coalisés contre le MONDE !

(Ce sont les élites anglo-américaines, allemandes et ottomanes qui ont principalement permis aux juifs de, pas à pas, retourner en Terre Sainte pour y bâtir un État talmudique, et aujourd'hui, tous se serrent la main : Donald Trump, Vladimir Poutine, Emmanuel Macron, Volodymyr Zelensky, Mahmoud Abbas, Charles III. Tous coopèrent au perfectionnement de l'État talmudique ; les enjuivés, ce sont ces tyrans, les membres de leurs gouvernements, de leurs institutions, de leurs armées, de leur police, tous ceux qui travaillent pour eux ou qui se soumettent à leur autorité. Et lorsque je dis « TOUS », c'est « TOUS » : je ne parle pas de quelques États dans le monde, j'affirme bien que tous les États sont maçonniques, enjuivés et que toute neutralité est en fait passivité, donc soumission. Tous, tous, tous... excepté, le Royaume de France !)

II. Messianisme juif et noachisme

Pierre Hillard dit (Atlas du mondialisme, p. 174) : Concernant la religion juive, il s'avère nécessaire d'établir une césure entre le judaïsme avant et après le Christ. Dans l'Ancien Testament, les Hébreux furent choisis par Dieu comme le peuple dépositaire de la vraie religion face aux peuples idolâtres et de nombreux prophètes y annoncèrent l'arrivée du Messie. Prises à la lettre, les promesses d'un règne messianique se substituèrent pour de

nombreux Juifs en promesses matérielles faites à leur race aux dépens des autres peuples et nations. Nous pouvons relever quelques exemples. C'est le cas dans la Genèse du chapitre XXIII, versets 17 et 18 qui promet à Abraham : « Je bénirai et je bénirai ta descendance comme les étoiles du ciel et comme le sable du rivage de la mer : ta postérité possédera les portes de tes ennemis. Et en ta semence seront bénies toutes les nations de la terre. » Ces propos sont considérés par les Juifs comme une reconnaissance matérielle exclusive qui leur est réservée. En revanche, la tradition de l'Église considère que les fils spirituels d'Abraham, dans le cadre de la Passion du Christ, c'est-à-dire les catholiques, sont tous appelés à obtenir leur salut face à leurs ennemis visibles et invisibles. Dans le chapitre VII du Deutéronome... on trouve écrit : « Et le règne, la domination et la grandeur des royaumes qui sont sous tous les cieux seront donnés au peuple des saints du Très Haut, dont le règne est un règne éternel, et tous les rois le serviront et lui obéiront. » Là encore, selon le judaïsme talmudique, cette royauté sur monde temporel unifié lui est échue alors que, dans le cadre de l'enseignement classique de l'Église, il s'agit du règne éternel du Christ. Ces quelques exemples soulignent l'abîme complet entre ces deux concepts concernant le temporel et le spirituel. Pour le monde judaïque, l'idéal a un horizon terrestre tandis que l'Église projette un idéal céleste.

Pierre Hillard dit (Atlas du mondialisme, p. 182-187) : Le judaïsme de la nouvelle synagogue ne reconnaissant pas le Christ comme Fils de Dieu incarné maintient son idéal d'un Messie qui doit venir pour la plus grande gloire d'Israël. Afin de préparer son arrivée, le monde doit être structuré religieusement et politiquement en fonction des référents propres aux idéaux du judaïsme talmudique. Dans cette affaire, les peuples non Juifs ont leur place, ce qui ne veut pas dire qu'ils font partie intégrante de la synagogue. Alors que l'Église née de la Révélation met tous les hommes à égalité d'un point de vue spirituel, la synagogue établit une hiérarchie et des rôles bien définis entre deux communautés humaines : les Juifs et les non Juifs. Les structures religieuses encadrant les Gentils ont été parfaitement présentées par le rabbin de Livourne, Élie Benamozegh (1823-1900), dans son livre *Israël et l'humanité* (...) il s'ensuit la mise en forme du « catholicisme d'Israël » dans le cadre des lois noachides au nombre de sept qui consistent d'abord, 1. à avoir des magistrats chargés de vérifier la bonne application des lois, et ensuite d'instaurer six autres lois qui proscrirent : 2. le sacrilège, 3. le polythéisme, 4. l'inceste, 5. l'homicide, 6. le vol et 7. l'usage d'un membre d'un animal vivant... la finalité du projet consiste faire du peuple juif le peuple prêtre, l'intermédiaire unique entre le Dieu monothéiste et le reste de l'humanité non juive encadrée par les lois noachides ; cette dernière étant placée en tant que prosélyte de la porte au seuil d'un Temple restauré et domine par un Messie universellement reconnu.

Moïse Maïmonide dit (Michne Torah Sefer Chofsim Hilkhos Melakhim cité par Juda le Prince, Voyage au bout de la nuit, p. 246) : Tout Gentil qui n'accepte pas les commandements prescrits aux descendants de Noé, on le tue s'il est sous notre autorité.

Pierre Hillard dit (Atlas du mondialisme, p. 211-215) : L'apparition de Jacob Frank, de son vrai nom Jacob ben Judah Leib, sur la scène du judaïsme européen fut un coup de poignard pour le monde juif rabbinique... il assimila et développa le principe du « saint péché » à un degré supérieur à Sabbataï Tsevi. La caractéristique première de cet homme, c'est son incroyable perversion d'essence démoniaque... Comme le souligne Scholem : « Sa doctrine ne prêche que la désolation ou même plus encore, la ruine d'un monde. » Il est vrai qu'il tenait des propos sans ambiguïté : « Nul ne peut gravir une montagne sans s'être trouvé d'abord à ses pieds. Nous devons descendre jusqu'au niveau le plus bas [moralement] si nous voulons faire l'ascension de l'infini... Je ne suis pas venu dans ce monde pour votre élévation, mais pour vous précipiter au fond de l'abîme. » (...) Son prosélytisme sabbatéen attira les foudres du judaïsme rabbinique qui n'hésita pas à persécuter les frankistes. Cette guerre farouche entre Juifs poussa Jacob Frank, suivi de ses disciples, à se placer sous l'autorité de l'évêque Dembowski et à présenter une sympathie tout en façade en faveur du catholicisme afin de s'attirer les bonnes grâces du clergé. Cette comédie marcha fort bien

comme l'écrit Scholem : « Se déclarant "antitalmudistes", ils cherchèrent protection auprès de l'Église contre leurs persécuteurs, qui, prétendaient-ils, s'étaient irrités contre eux précisément à cause de la sympathie manifestée par les "croyants" à l'égard de certaines doctrines importantes du christianisme. La manœuvre réussit parfaitement et leur permit de trouver refuge auprès des autorités ecclésiastiques, qui virent en eux des candidats potentiels à une conversion massive du judaïsme au christianisme. » Le résultat fut de conduire à une confrontation, une « dispute », entre les Juifs rabbiniques et les frankistes sous la pression de l'évêque au cours du mois de juin 1757. Elle tourna au désastre pour les Juifs rabbiniques qui furent dans l'obligation de brûler des exemplaires du Talmud en place publique. L'antisémitisme attribué au clergé catholique était dû en sous-main à l'action des frankistes, Juifs rebelles au Talmud. Le jour même de l'autodafé, l'évêque Dembowski mourut fort opportunément et les Juifs rabbiniques prirent leur revanche en s'acharnant contre les partisans de la secte : guerre à mort entre Juifs officiels et Juifs frankistes. L'affaire ne fut calmée (temporairement) qu'avec l'intervention du roi Auguste III de Pologne (grand-père de Louis XVI) qui promulgua, le 16 juin 1758, un décret accordant sa protection aux frankistes en tant qu'hommes « qui étaient près de la connaissance [chrétienne] de Dieu. » Protégé par ce document royal et pour préparer son baptême et celui de ses disciples à Lvov, Jacob Frank en profita pour réunir ses fidèles à Iwany. Rejetant toute moralité, il entraîna l'ensemble de son monde dans des jeux de débauche...

Pierre Hillard dit (Atlas du mondialisme, p. 224-226) : Dans un article consacré au roi Louis XVI pour *Boulevard Voltaire*, le 20 janvier 2016, nous écrivions (extrait) : « Louis XVI était marqué psychologiquement par sa mère, Marie-Josèphe de Saxe. Celle-ci était la fille d'Auguste III de Pologne qui fut le parrain de Jacob Frank, Juif faussement converti au catholicisme [s'étant déclaré être le Messie], et dont l'idéal à la tête de sa communauté était la "rédemption par la péché" (le frankisme). Cette perversion de l'âme doublée de l'esprit des Lumières au propre XVIIIe siècle contamina toute la cour de Pologne dans laquelle baignait la mère de Louis XVI. Malgré sa droiture d'intention, cette femme transmet à ses enfants une mentalité libérale conduisant à un amoindrissement de l'idéal monarchique hérité du baptême de Clovis et rappelé par Sainte Jeanne d'Arc... »

Pierre Hillard dit (Atlas du mondialisme, p. 226-227) : L'objectif rabbinique est de proposer un programme contraire à celui représenté par le catholicisme. Il s'agit de substituer l'intermédiaire catholique avec ses conséquences spirituelles et temporelles au profit d'un autre modèle, le judaïsme talmudique, faisant du peuple juif, le peuple prêtre, le seul intermédiaire entre le Dieu unique et le reste de l'humanité non juive encadrée par les lois noachides. Pour comprendre le parallélisme entre ce programme et l'esprit de la Révolution de 1789, il nous suffit de citer quelques extraits d'un livre phare écrit par un révolutionnaire pu jus, Anarcharsis Cloots (...) D'ailleurs, le titre de ce livre, « La République Universelle » est la façon du XVIIIe pour dire « Gouvernance mondiale » (...) : « Un corps ne se fait pas la guerre à lui-même et le genre humain vivra en paix lorsqu'il ne formera qu'un seul corps, la NATION UNIQUE. (...) Ils (les hommes) se rangeront sous l'oriflamme du genre humain s'écriant avec transport : une nation, une assemblée... Mépris aux raisonneurs pervers ou stupides qui oseraient encore nier la possibilité de l'établissement universel des droits de l'homme. (...) Au reste, le peuple fera justice lui-même de l'absurde catholicisme. L'Église romaine est un édifice bâti sur l'infailibilité ; on ne saurait en ôter une seule pierre sans que toute la fabrique ne s'écroule. Déjà la plupart des hommes libres se refusent à courber la tête en vils esclaves dans un confessionnal ; or, sans la confession, point de communion ; il est oiseux d'entendre la messe lorsqu'on renonce à l'absolution du sacerdoce. (...) C'est sur les débris de tous les trônes que nous bâtirons l'édifice de la République universelle. (...) Tant que la plupart des Français assisteront aux sorcelleries de la messe, tant qu'ils croiront que trois font un, il sera difficile de les guérir de la duperie du fantôme royal. La royauté est une espèce de prêtrise non moins absurde que tout autre sacerdoce. (...) La France libre se lèvera un jour pour jeter un cri éclatant et unanime : point de roi, point de prêtres. (...) La France n'ayant plus ni provinces, ni seigneurs, ni vassaux, ni bourgeois, ni paysans, ni villes,

ni villages ; la France nivelée en paisibles communes est devenue une cité paternelle. La cité de Philadelphie (formule ésotérique pour dire gouvernance mondiale) dont l'enceinte embrassera nécessairement tout l'univers. L'Europe, et l'Afrique, et l'Asie, et l'Amérique se donneront la main dans la cité vaste et heureuse de Philadelphie... Le Juif, avili dans le monde, est devenu citoyen français, citoyen du monde par nos décrets... On accusa les Juifs, dans les siècles des ténèbres, d'empoisonner les sources ou les puits ; et voici que dans notre siècle lumineux, les Juifs, en fournissant des viandes pures, aideront l'humanité à exterminer la tyrannie. Nous détruirons les oppresseurs en faisant avaler aux hommes le poison de la vérité... »

Pierre Hillard dit (Atlas du mondialisme, p. 246-250) : Nous avons déjà eu l'occasion d'écrire que le nazisme est un avatar du sabbatéisme. Cette tendance fut renforcée par le frankisme. Le nazisme se nourrissait d'occultisme par l'intermédiaire de multitudes liens. Ainsi, le *Germanenorden*, fondé en 1912, donna forme à la Société de Thulé créée en 1917-1918 par Rudolf von Sebotendorff (de son vrai nom Adam Glauer – a passé de nombreuses années en Turquie comme dirigeant du « Croissant rouge turc » ... en lien avec un marchand juif appelé Termudi... et la franc-maçonnerie turque.). Des hommes influents, et pour certains éducateurs auprès d'Adolf Hitler comme l'occultiste Dietrich Eckart , en faisaient partie. Ils ont été appelés à être mieux par la suite comme Hans Frank, le bourreau de la Pologne, Rudolf Hess, le dauphin de Hitler et Alfred Rosenberg, le théoricien du parti. On retrouve dans le nazisme avec son Reich de mille ans, cette idée de renouveau et de rédemption en lien avec le profil messianique caractérisant si bien la personnalité d'Adolf Hitler, sorte de « Messie allemand ». La SS (Schutzstaffel), sous la direction de Heinrich Himmler, orchestrait cette religion de la gnose célébrée dévotement dans le château de Wewelsburg, le Vatican des cérémonies occultistes nazies... En étudiant, le nazisme, fuit de l'occultisme et de la gnose dans sa partie germanique, on est frappé par de nombreuses ressemblances avec la mystique sabbatéo-frankiste. Sa volonté de traquer et d'exterminer le maximum de Juifs orthodoxes (talmudiques, rabbiniques), le culte du chef (Führerprinzip), le rejet de toute morale, l'acharnement à aller jusqu'au bout au mépris le plus complet de la vie humaine sont autant des marques de fabrique propres au nazisme qui sont dans la parfaite continuité d'esprit d'un Jacob Frank. Ce dernier est mort en 1791. Mais certains de ses adeptes ont infiltré des loges de l'État profond et contribué, au fil du temps, à la transmission de ce idéal messianique cher à son fondateur. Dans les élections allemandes du 30 janvier 1933, ne pourrait-on pas assimiler Adolf Hitler à une sorte de Golem frankiste ? La politique d'anéantissement des Juifs rabbiniques en Europe était aussi une manière macabre, de procéder à un holocauste, au sens de l'Ancien Testament, pareil au sacrifice d'Abraham sur son fils Isaac. Alors que ce dernier fut bloqué par l'intervention d'un ange, l'holocauste de la Seconde Guerre mondiale fut un acte d'offrande, parodie sacrificielle épouvantable, en vue d'accélérer un « bien » avec la disparition de nombreuses *quelipot* représentées par les Juifs orthodoxes. Les propos de Gershom Scholem prennent un sens particulier quand il écrit : « Dans tous les textes, dans toutes ces traditions, l'annonce de cataclysmes, sans lesquelles les Apocalypses ne peuvent se concevoir, est décrite en images fulgurantes, qui revêtent toutes sortes de formes : guerres mondiales, révolutions, épidémies, famines, catastrophes économiques, mais aussi apostasies, profanations du nom de Dieu, oubli de la Torah et rejet de tout ordre moral allant jusqu'au renversement des lois de la nature. » Les événements politiques et religieux détruisant de nombreuses *quelipot*, amorcés par la Première Guerre mondiale, se déroulant et prenant de l'ampleur pendant et après 1945 montrent que l'esprit sabbatéo-frankiste continue son œuvre de destruction en vue d'un autre monde. En conservant le raisonnement propre au sabbatéo-frankisme cherchant à anéantir les *quelipot* contraires à son « idéal », ne pourrait-on pas considérer que la création de l'État d'Israël en 1948 est une sorte de « récompense maudite », conséquence directe d'un grand sacrifice de Juifs rabbiniques au cours de la Seconde Guerre mondiale ?

III. L'alliance judéo-anglo-protestante

Pierre Hillard dit (*Histoire secrète de l'oligarchie anglo-américaine*, préface, p. 9) : La réforme protestante entraîne une rupture avec la papauté se traduisant par une modification radicale du fait religieux : le pasteur est un fonctionnaire au même titre que le rabbin. Le refus de toute transcendance (en particulier le rejet du principe que le prêtre étant supérieur à l'ange peut pardonner les péchés comme Dieu), l'abolition du culte marial, la suppression de la hiérarchie ecclésiastique conduisent le protestantisme à épouser des formes semblables au judaïsme... l'impact de la Réforme a aussi des conséquences économiques... En effet, l'idéal de jouissance terrestre primant sur le concept catholique, selon lequel les biens de ce monde ne sont pas l'alpha et l'oméga pour gagner son Ciel, entraîne un changement radical concernant l'argent et son utilisation... [Jacques Attali dit :] « Puis les réformateurs proposent une révision majeure de l'éthique économique. L'argent n'est plus sale ; il est permis de le faire travailler, Calvin autorise les pasteurs à pratiquer le prêt à intérêt en raison des "pieux loisirs qu'il dispense aux ministres de culte". Exactement ce que disent les rabbins depuis quinze siècles ! » Cette évolution des esprits permet de rapprocher les mentalités juives et protestantes posant les jalons en faveur d'une politique commune...

Pierre Hillard dit (*Histoire secrète de l'oligarchie anglo-américaine*, préface, p. 11-14, 15-18) : La société anglaise est travaillée au XVII^e siècle par le protestantisme... en particulier... le puritanisme, adepte du retour pur et dur à l'Ancien Testament. La figure de proue de ce mouvement fut l'homme politique Oliver Cromwell (1599-1658) qui, acquis farouchement à cette vision d'une lecture littérale de la Bible, était en communion de pensée avec les Juifs peuple de l'Ancien Testament. Après la mise à mort de Charles I^{er}, le 30 janvier 1649, Cromwell instaure une république dotée d'un parlement croupion, le tout régenté par un puritanisme complet. Cet état d'esprit a eu des répercussions immenses d'un point de vue économique. En, effet, l'Angleterre du XVII^e siècle est en rivalité économique permanente avec la puissante Hollande grand fief du marranisme. Conscient du rôle et de l'influence des marranes espagnols et portugais dans la vie économique de ce pays, Cromwell n'a qu'une idée en tête : rabattre la communauté hollando-marrane en Angleterre. Du fait de ce « déplacement de population », il espère ainsi détourner les flux des capitaux étrangers, non plus vers Amsterdam, mais vers Londres afin d'en faire la capitale mondiale de la finance. Cependant, les choses vont encore plus loin. Le XVII^e siècle est aussi celui de secousses internes au sein du judaïsme [talmudique] en particulier avec Sabbataï Tsevi (1626-1676), qui se prétend être le messie... Dans cette période de confusion des esprits mais aussi de tensions, il est nécessaire de jongler avec plusieurs paramètres afin de mieux comprendre la bascule qui s'opère en faveur d'un mariage entre la City de Londres et les marranes... Parallèlement à tous ces événements, un marrane, Antonio de Montezinos (alias Aaron Levi Montezinos) prétend en 1642, après un long voyage en Amérique du Sud, avoir découvert près de Quito en Équateur des tribus juives perdues de Ruben et de Levi. Son rapport en Hollande suscite enthousiasme et intérêt en particulier de la part d'une grande figure du judaïsme [talmudique], le rabbin Menasseh ben Israël (alias Manuel Dias Soeiro) qui relate cette information dans un traité sianique paru en 1650 intitulé *L'Espoir d'Israël*. Travaillé par cette découverte de prétendues tribus juives en Amérique du Sud, il s'appuie sur le prophète Daniel annonçant la rédemption finale (12.7) avec la dispersion complète du peuple juif. Le caractère universel de cette dispersion, rappelé dans le Deutéronome (28.64) permet à ce rabbin de conclure qu'il ne manque plus que l'installation massive de Juifs en Angleterre afin de rendre complètes ces affirmations bibliques. Selon lui, une véritable implantation juive dans les îles britanniques permettrait de parfaire ces affirmations rendant ainsi possible la délivrance messianique. Or... la population juive est absente du territoire anglais depuis la fameuse expulsion de 1290. Et c'est là où nous devons nous tourner vers Oliver Cromwell. Ce puritain, adepte uniquement de l'Ancien Testament propre à la culture juive, accepte de revoir complètement la situation héritée du XIII^e siècle. Après de multiples tractions entre les Pays-Bas et l'Angleterre, Menasseh ben Israël adresse en octobre 1651 une demande de réadmission des Juifs en Angleterre auprès du Conseil d'État. Une délégation de marranes néerlandais vient à Londres afin de défendre la cause d'un retour des Juifs dans le pays. Cette mission fut renforcée par la venue de Menasseh, en

septembre 1655, en Grande-Bretagne, avec le soutien intéressé de Cromwell... En effet, il mit fin, en 1656, à la mesure d'expulsion des Juifs d'Angleterre en 1290... les graines jetées par le « binôme » Cromwell et Menasseh ben Israël prirent racines puisqu'en 1673 la liberté de culte pour les Juifs est reconnue tandis que l'installation définitive d'une dynastie protestante... avec le soutien de riches juifs portugais, faisant suite à la révolution de 1688, assure une pérennité complète à la communauté juive de Grande-Bretagne. L'alliance judéo-anglo-protestante était définitivement scellée au profit de la City et de la politique impériale anglaise sur fond de messianisme judaïque. Cette alliance judéo-anglo-protestante s'explique par une volonté continue de la Synagogue d'imposer son modèle en s'alliant à un pays réunissant les potentialités économiques et militaires capables d'être son bras armé. Ce choix du monde anglais, riche de promesses matérielles, n'était possible qu'à la condition que les structures spirituelles régissant cet État soient en conformité théologique avec la doxa judaïque talmudique... un État catholique ne se prêtait pas à ce genre d'alliance. Il fallait donc trouver un pays, disposant d'une force de frappe politico-économique suffisante et d'une position géographique à l'intersection entre l'Ancien et le Nouveau monde, capable d'être le fer de lance de la Synagogue. La concrétisation de cette alliance entre Cromwell et le rabbin Menasseh ben Israël est l'acte de baptême inaugurant une politique de conquête de territoires et de contrôle des richesses à l'échelle mondiale [un baptême non christique mais antichristique] ... Saint Isidore de Séville définit les Juifs comme « les ministres de l'antéchrist » ... la Synagogue est allée encore plus loin avec l'élaboration d'un programme politique et religieux pour les non-Juifs (les Gentils) : le noachisme (commandements imposés à Noé). (...) Il ressort de ce programme que seuls les Juifs sont le peuple prêtre, intermédiaire unique entre le Dieu unique (monothéisme) et l'humanité non juive dans le cadre d'un monde politiquement unifié selon leurs propres codes. Le programme du judaïsme talmudique est d'éradiquer les intermédiaires ou médiateurs que nous retrouvons non seulement dans le catholicisme : le prêtre (transparent du Christ) dans le domaine spirituel jusqu'au pape (vicaire du Christ) et le roi de France, lieutenant du Christ (de Clovis à Louis XVI) dans le domaine temporel. Cette bascule spirituelle et politique avec ses conséquences économiques en faveur du judaïsme talmudique est le cœur nucléaire de la philosophie mondialiste. C'est une guerre entre la Révélation et la Révolution. Par conséquent, toutes les hérésies que nous avons évoquées [arianisme, cathares, albigeois, etc.] entraient parfaitement dans le schéma voulu par la Synagogue puisqu'elles remettaient toutes en cause les principes catholiques, en particulier la Sainte Trinité abhorrée par le judaïsme talmudique car considérée comme un polythéisme (trithéisme) [« sales trinitaires, 1+1+1 = 3 pas 1 hi hi hi ha »] ... La victoire de la Synagogue par l'intermédiaire du rabbin Menasseh ben Israël en liaison avec Oliver Cromwell est la première grande revanche du judaïsme talmudique grâce à l'enracinement définitif d'une religion schismatique (l'anglicanisme) adossée à une monarchie d'essence protestante...

Pierre Hillard dit (Histoire secrète de l'oligarchie anglo-américaine, préface, p. 24-26) : De nombreux descendants de frankistes ont émigré... en Angleterre... Julie Hauke (1825-1895), dame d'honneur au service de la tsarine Marie Alexandrovna (1824-1880) était la fille du comte frankiste Hans Moritz Hauke (1775-1830). Elle épousa Alexandre de Hesse et ce fut le frère aîné du prince qui leur assura, en 1851, le nom de « Battenberg ». Les descendants de cette famille se marièrent avec des noms illustres comme la dussse Anne du Monténégro. Un fils épousa Victoria de Hesse, petite-fille de la reine Victoria tandis qu'un autre fils épousa la fille de cette reine, Béatrice de Grande-Bretagne. Les Battenberg, descendants de juifs frankistes... ont ainsi intégré la famille royale britannique, les Saxe-Cobourg. En 1914, ces derniers préférèrent effacer leur nom trop germanique en « Windsor ». Les Battenberg firent de même en anglicisant leur nom en... « Mountbatten » (...) Pour clore cette liste de noms dans le cas anglais, Alice de Battenberg (1885-1969) épousa, en 1903, le prince André de Grèce. De cette union naquit le duc d'Édimbourg, époux de la reine Elizabeth II [mère de Charles III, actuel roi du Royaume-Uni]. Enfin signalons que la petite-fille de Julie Hauke, Victoria Eugénie de Battenberg (1887-1969) épousa le roi d'Espagne Alphonse XIII. Tous les descendants Bourbons espagnols jusqu'au roi Philippe VI d'Espagne (né en 1968) sont

issus d'une branche frankiste sans oublier le duc d'Anjou [Louis XX] (né en 1974), héritier pour certains du trône de France. Le rabbin Menasseh ben Israël aurait été sûrement satisfait de voir tous ces pedigrees... Le basculement de la Grande-Bretagne dans le protestantisme a été le déclencheur conduisant à une alliance judéo-anglaise. La France n'a pas été touchée au cœur comme sa voisine du Nord du temps de l'Ancien Régime même si nous pouvons déjà relever des marques (esprit de la Renaissance, gallicanisme [début de l'absolutisme et fin de la féodalité...]). Cependant, la Révolution de 1789, rompant avec le baptême de Clovis et imposant un concept politico-spirituel correspondant aux principes du noachisme élaborés par le judaïsme talmudique... a permis à la France d'intégrer une sphère politico-spirituelle conforme aux canons de la Synagogue.

Pierre Hillard dit (Histoire secrète de l'oligarchie anglo-américaine, préface, p. 33-34) : Enfin, le site officiel de la Grande Loge Unie d'Angleterre donne lui-même les noms de « francs-maçons célèbres » ... Rois : Edward VII, Edward VIII, George VI, hommes d'État : Churchill, Burke, Canning, Rhodes...

IV. L'invasion juive de l'Amérique, suivie de l'assujettissement de l'Europe par l'oligarchie anglo-américaine enjuivée

Henry Ford dit (Le Juif international) : Pendant la révolution américaine, la plupart des Juifs se replièrent sur Philadelphie, mais la majorité d'entre eux revint à New York à la première occasion, un instinct semblant leur indiquer que ce lieu correspondait à la Terre promise, autrement dit un paradis des gains à venir. Ce que l'Histoire confirmera. New York est devenu le bastion de la juiverie internationale. C'est un passage obligé du commerce mondial et c'est surtout le lieu où tous ceux qui ambitionnent de traiter des affaires en Amérique doivent payer tribut, car le territoire même de la cité géante est en mains juives. A l'époque de George Washington, l'Amérique comptait quelque 4 000 Juifs, la plupart commerçants. Ils favorisèrent les partisans de l'indépendance en soutenant les colonies en révolte contre la couronne britannique ["Retournez les goyim contre eux-mêmes"] par des prêts octroyés aux moments critiques. En cinquante ans la population juive atteignit 3 300 000 âmes. Ce qu'il en est aujourd'hui, personne ne peut le dire avec exactitude. Faire le décompte de tous les réseaux d'affaires sous contrôle juif aux États-Unis revient à faire l'inventaire de la plupart des industries vitales du pays : celles qui sont réellement vitales... L'industrie du cinéma, sucrière, du tabac, la moitié ou plus de la conserve de viande, plus de 60% de l'industrie de la chaussure, le « show business », la joaillerie, le blé, le coton, le pétrole, l'acier, le commerce des spiritueux, le prêt sur gage, toutes ces industries, pour ne citer que celles d'importance nationale et internationale, sont sous contrôle du commerce juif. Les Américains seraient grandement surpris s'ils pouvaient connaître l'identité et l'origine de quelques-uns des hommes d'affaires américains qui détiennent les clés du commerce outremer, car ils sont presque tous Juifs. Puissent ces constatations jeter quelques lueurs sur les prétendues méthodes américaines de traiter les affaires, car lorsque des hommes d'affaires prétendent traiter, en toute légalité, selon les méthodes « américaines », on ne s'étonnera pas que l'Américain moyen ne se reconnaisse pas vraiment dans de telles méthodes, présentées comme les siennes par la presse étrangère... Il serait impossible à une coalition de non-Juifs, dans les mêmes circonstances historiques, de parvenir à accaparer les marchés aussi bien que les Juifs l'ont fait, car il manque au non-Juif une certaine mentalité... une inconditionnelle adhésion au sentiment d'appartenir à une race élue. Le plan international des Juifs, qui consistait à transférer le marché des capitaux aux États-Unis, était précisément ce que les Américains ne voulaient pas. Lucide aux enseignements de l'Histoire, le peuple américain savait ce que cela signifierait : tour à tour la France, la Grande-Bretagne, l'Espagne, Venise et l'Allemagne ont subi les conséquences des agissements des banquiers juifs. Il est de la plus haute importance de constater que la haine et l'animosité entre nations prennent leur source dans la rancœur contre ce que l'inavouable puissance juive de l'argent a commis en dressant les nations les unes contre les autres : « Les Anglais ont fait ceci - les Allemands ont fait cela ! », alors qu'en réalité,

c'est le Juif international qui a utilisé les nations comme des pions sur un échiquier... Aujourd'hui, un blâme retentit dans le monde : « Les États-Unis s'enrichissent aux dépens du monde entier ; les Américains sont un peuple sordide, avare et cruel. » Pourquoi ? Parce que la toute-puissance de l'argent juif est ici centralisée, et qu'elle peut s'exercer en jouant les États-Unis contre l'Europe, par le biais de prétendus « hommes d'affaires américains » actifs à l'étranger. Citoyen, réveille-toi ! Même les nations blanches n'ont plus le droit de se voir autrement que selon la vision juive du monde... Que les Juifs exercent une influence, eux-mêmes le proclament : les Juifs revendiquent en effet la paternité des actes qui furent à l'origine des États-Unis : ils sont d'inspiration juive, et non chrétienne (...) « Nous ferons monter les salaires qui, cependant, ne rapporteront aucun profit aux ouvriers, car nous aurons fait naître en même temps un renchérissement des objets de première nécessité, dû, dirons-nous, à la décadence de l'agriculture et de l'élevage... » (Extrait du 6e protocole, page 44) (...) L'essence de la mentalité juive, dans son influence sur le monde du travail, sévit dans tous les secteurs : elle vise à la destruction des valeurs réelles au profit de valeurs autant fictives qu'artificielles. Dans la philosophie juive, l'argent ne sert pas à créer des richesses, mais à les cumuler. La différence entre ces deux aspects du rôle de la monnaie est fondamental. Voilà pourquoi le Juif est financier plutôt que chef d'industrie : cumuler plutôt que créer ! Les esprits qui suivent spontanément les chemins de la création trouvent dans le travail lui-même l'accomplissement de leur nature. Autrefois, l'artisan non juif choisissait un métier qu'il aimait, car il existait un lien organique entre lui-même et ses œuvres. Rien d'autre ne pouvait le séduire davantage, et il préférerait gagner moins d'argent pour travailler selon sa vocation... Il en va tout autrement pour le cumulateur : peu importe ce qu'il fait, aussi longtemps que son revenu est satisfaisant. Il est sans illusion, sans états d'âme par rapport à son activité : le résultat seul compte. Il n'établit pas de lien entre lui et l'objet, puisqu'il ne crée rien ; il ne fait que commercer avec des objets que d'autres fabriquent et ne les considèrent que sous leur aspect financier. La joie du travail créatif ne signifie rien pour lui. Avant l'avènement des idées socialistes et subversives d'essence juive, le concept du travail prédominant impliquait de s'engager dans un processus de création et de fabrication qui faisait l'orgueil des artisans. Les [artisans] constituaient en quelque sorte une race d'individus laborieux et honnêtes qui jonglaient avec les idées, cultivaient l'habileté et privilégiaient la qualité ; ils étaient ainsi faits qu'ils n'acceptaient de livrer le fruit de leur travail que lorsqu'ils étaient convaincus de son utilité pour la société. Et la société des artisans allait durer tant que ses membres trouveraient en eux la force de continuer ; les cordonniers exprimaient leur art et leur habileté dans la chaussure ; les agriculteurs labouraient et ensemençaient leurs champs autant pour vivre que pour éprouver la joie de la moisson, sans souci des fluctuations des lointains marchés. Partout, le plaisir de faire primait sur les contingences financières. Le seul moyen de rompre l'équilibre existant entre l'homme et la société était de répandre d'autres idées, dont les plus dangereuses consistaient à remplacer « créer » par « amasser ». En jouant les marchés de l'argent contre ceux de l'alimentation, la pression avait été suffisante pour que les consommateurs capitulent et consentent à l'idée qu'il fallait « amasser », causes du bouleversement total des structures économiques américaines, avec les Juifs à la tête du système bancaire, avec les Juifs encore à la direction des partis politiques et des syndicats, avec enfin, pour lier le tout, l'idée pour tous que la nouvelle mode consistait à amasser plutôt qu'à créer ! L'idée d'amasser est vicieuse, antisociale et destructrice quand elle seule domine... dès qu'un individu ou un groupe social a été contaminé par le virus juif qui consiste à amasser pour amasser, le ciment social s'effrite, car l'équilibre naturel entre production et consommation est rompu par la spéculation : peu importe les moyens, honnêtes si possible, malhonnêtes s'il le faut, le seul but étant d'amasser ! (...) Ainsi se traduit la suprématie de la mentalité qui amasse, d'origine juive, par rapport à celle qui crée, d'origine anglo-saxonne [française, espagnole, etc. - NON-JUIVE !] (...) qui, jusqu'à nos jours, se sont avérés être les bâtisseurs du Nouveau Monde, les créateurs de nos cités, les défricheurs de nos terres, alors que les Juifs n'ont jamais été des constructeurs, ni des innovateurs, ni des pionniers. Ils n'ont jamais colonisé les étendues vierges, mais sont toujours arrivés après coup, afin de vivre aux dépens des pionniers et des défricheurs.

Édouard Drumont dit (La France juive) : C'est à l'Aryen qu'on doit toutes les découvertes petites ou grandes, l'imprimerie, la poudre, l'Amérique, la vapeur, la machine pneumatique, la circulation du sang, les lois de la pesanteur. Tous les progrès se sont produits par le naturel développement de la civilisation chrétienne. Le Sémite, il ne faut pas se lasser de le répéter, n'a fait qu'exploiter ce que le génie ou le travail d'autrui avait conquis. Le véritable emblème du Juif c'est le vilain oiseau qui s'installe dans le nid construit par les autres.

Le rabbin Aaron Levi de Barcelone dit (Sefer Hahinouh 545e commandement, éditions Keren hasefer ve halimoud, 2006, page 463) : La Torah nous ordonne, lorsque nous prêtons de l'argent à un non-juif, d'exiger de l'intérêt, et de ne pas lui consentir un prêt sans intérêt. L'idée de base de cette mitsva (commandement), c'est que nous ne devons faire de dons gratuits qu'aux serviteurs de Dieu (les juifs) (...) En faisant cette discrimination, en refusant les dons gratuits aux autres, nous montrons combien est précieuse à nos yeux l'observation des mitsvot, l'attachement à la loi divin. Le refus de prêter sans intérêt à un goy devient ainsi un acte aussi méritoire que la renonciation à l'intérêt en faveur d'un coreligionnaire.

Pierre-Antoine Cousteau dit (L'Amérique juive) : Certes, les États-Unis ont été fondés par des philosophes divagants, mais le pays eût pu se dégager à mesure qu'il se développait, de l'hypothèque des « immortels principes ». On l'en a empêché. Dans l'histoire des États-Unis, la guerre de Sécession a une importance déterminante autrement importante que la Déclaration des droits. C'est de cette époque que date la confirmation du régime démocratique, c'est la victoire des Nordistes qui a condamné l'Amérique à s'enliser définitivement dans l'ornière démocratique, qui lui a interdit de chercher d'autres solutions ou même d'être tentée de les imaginer. Ensuite, lorsque la démocratie eut été solidement assise, les Juifs n'ont eu qu'à paraître pour que le pays s'abandonnât à eux. Et ils ont achevé le plus aisément du monde de saccager l'Amérique, de la souiller, de la pervertir. De même que la présence de Blum à la tête du gouvernement français est la conséquence logique de 89 et de 48, de même la facile conquête de l'Amérique par les Juifs ne s'expliquerait pas sans la guerre de Sécession. Lincoln n'a pas seulement libéré les nègres. Il a mis son pays en état de moindre résistance, il l'a offert, sans défense possible, aux convoitises effrénées du peuple élu. Bien avant que les coloniaux de Boston se révoltassent contre l'Angleterre, deux formes de civilisation parfaitement distinctes se dessinaient sur le nouveau continent. Le Nord était besogneux, démocrate, égalitaire et puritain (protestant). Il s'inspirait de ces « Pères pèlerins » (protestants) que le Mayflower avait amenés jadis de Hollande après que leur prosélytisme (hérétique) les eut rendus indésirables en Écosse d'abord, puis dans les débonnaires Pays-Bas (...) Leurs fils ne tardèrent pas à prendre goût à la richesse. Ils se mirent à gagner frénétiquement des dollars (...) Les Yankees considéraient avec une franche hostilité tout ce qui venait d'Europe ; les hommes et les choses, les idées et les coutumes (...) Et par-dessus tout, ils ne toléraient pas la moindre hiérarchie – hormis celle de l'argent – la moindre supériorité du talent ou de l'esprit (...) Seul le mérite personnel comptait et ce mérite ne pouvait s'évaluer qu'en dollars. C'est dans la Nouvelle-Angleterre (PROTESTANTE) qu'a pris naissance cette habitude désormais répandue dans les quarante-huit États de ne juger un individu qu'en fonction de sa réussite matérielle et de donner au succès (matériel) une signification morale. Si un homme gagne de l'argent, c'est parce que Dieu est avec lui, et si Dieu est avec lui, c'est parce que c'est un juste... le culte du dollar... Le Sud était bien différent. La vie y était aimable, parée de toutes les grâces aristocratiques du XVIIIe siècle. Les Sudistes étaient très fiers d'avoir pour ancêtres des émigrants « avouables » qui n'avaient été ni des missionnaires indésirables (protestants), ni des aventuriers traqués par les tribunaux d'Europe. Socialement, un planteur pauvre dont la famille avait fait souche et dont on savait qu'il se conduisait en gentleman avait une position beaucoup plus enviable qu'un spéculateur heureux. Les gens du Sud maintenaient d'autre part un contact étroit avec leurs patries d'origine. Ils en conservaient les mœurs et les traditions. Les filles copiaient leurs robes sur celles des dames de la cour de France et les garçons s'en allaient à Oxford ou à Paris achever leurs études et acquérir surtout ce vernis de politesse qui est

l'apanage des civilisations raffinées. De plus, les gens du Sud n'acceptaient la démocratie que du bout des lèvres, parce que c'était la mode, parce qu'à l'époque, surtout en Amérique, il eût été inconcevable d'attaquer de front les « immortels principes » (maçonniques). Mais au fond d'eux-mêmes ils étaient acquis aux idées d'autorité. On le vit bien pendant la guerre. Alors que Lincoln se perdait à Washington en intrigues parlementaires, alors qu'il s'usait en bavardages de sous-commissions et changeait de général en chef comme de chemise pour satisfaire des électeurs influents, les Sudistes acceptèrent d'emblée, sans discussion, le principe de la dictature et laissèrent le président Davis absolument libre de mener à sa guise les affaires de la Confédération (...) Une des deux Amériques était de trop. Depuis le début du XIXe siècle, le fossé s'était élargi entre le Nord et le Sud. L'incompatibilité d'humeur était trop évidente pour que, tôt ou tard, les échanges aigres-doux ne se transformassent pas en conflit ouvert (...) Dès lors, les Yankees (nordistes) oublièrent que la constitution rédigée par les fondateurs de la République entendait préserver l'indépendance des États et les laisser libres, dans le cadre fédéral, de s'administrer à leur guise. Étant les plus forts, ils n'hésitèrent pas à interpréter la constitution à leur manière, à imposer par la force à la fois leur dictature économique (protestante enjuivée). Lorsqu'on nous explique, à l'école que l'esclavage fut la cause et l'enjeu de la guerre de Sécession, on se moque effrontément de nous. La guerre de Sécession fut une guerre de tarifs douaniers. Pas autre chose. Le Nord était protectionniste, le Sud libre-échangiste. Le Nord s'était rapidement industrialisé, il avait besoin pour ses produits manufacturés d'une forte protection. Le Sud, au contraire, vivait de ses exportations de coton, il trouvait plus avantageux d'acheter ses machines et ses étoffes dans les pays d'Europe où il écoulait ses récoltes. Mis en demeure de subir la loi du nombre, le Sud, à plusieurs reprises, menaça de se retirer de l'Union. C'eût été pour les businessmen yankees une catastrophe : ils eussent perdu à la fois d'immenses débouchés commerciaux et l'accès à la mer par le Mississippi dont le contrôle est indispensable à la prospérité du Middle West. Chaque fois un compromis plus ou moins satisfaisant permit d'ajourner provisoirement le conflit. D'année en année, cependant, la querelle devenait plus aiguë, la sécession plus menaçante. Or, il était bien évident que les Nordistes n'accepteraient jamais un divorce, qu'ils iraient jusqu'à la guerre, s'il le fallait, pour maintenir l'Union et conserver leurs clients. Seulement, une guerre pour des tarifs douaniers, ça n'est pas très avouable. Il est beaucoup plus reluisant de proclamer que l'on se bat pour la fraternité humaine, la liberté, la démocratie et l'affranchissement des esclaves. L'affranchissement des esclaves fut l'alibi des Yankees. Ce faisant, les ploutocrates du Nord ne manquaient pas d'une certaine audace. Car, eux-mêmes, il se livraient à la traite des esclaves, ils avaient donné à l'esclavage la forme subtile et féroce qu'il a conservé jusqu'à nos jours dans les pays libéraux. Dans le Nord, en effet, tout comme dans le Sud on avait un urgent besoin de main-d'œuvre. Mais les descendants des colons (anglais) qui avaient défriché le pays s'étaient détournés, en se faisant industriels ou banquiers, des travaux manuels, et, d'autre part, l'emploi des esclaves noirs s'était révélé décevant. Les nègres transplantés coûtaient trop cher à entretenir, leur rendement était maigre, ils supportaient malaisément les rigueurs du climat, on les avait donc affranchis, mais, pour combler cette lacune, on s'était mis à importer d'Europe, en masses compactes, des travailleurs « libres ». Des sergents recruteurs d'un nouveau genre prospectaient les cabarets d'Irlande ou des Balkans, ramassaient les pauvres bougres par centaines de mille et les expédiaient en Amérique, dans les entrepôts des paquebots, nantis d'un maigre viatique et d'extravagantes promesses. À leur arrivée, ces parias, qui, pour la plupart, ne parlaient pas l'anglais, étaient absolument incapables de se défendre. Il leur fallait subir exactement toutes les conditions de leurs employeurs : douze ou quatorze heures de travail par jour pour un salaire qui leur permettait tout juste de ne pas mourir de faim. Le sort de ces malheureux blancs était pire que celui des esclaves officiels, car en cas de maladie le patron n'était nullement tenu d'assurer leur subsistance et il n'était naturellement pas question de leur verser pour leurs vieux jours la moindre retraite. Il est piquant de constater qu'aucun des tribuns qui ont tonitrué avec tant de véhémence contre la barbarie de l'esclavage des États du Sud ne semble s'être inquiété du sort des immigrants que l'on déchargeait chaque semaine, par pleins de bateaux, sur les quais de New-York ou de Boston.

Mieux, ces mêmes tribuns ont été souvent les plus acharnés à proclamer que le droit de grève (après tout c'était le seul recours de ces malheureux) eût été une abominable atteinte aux droits sacrés du patronat. Comparativement, les vrais esclaves des plantations de coton étaient beaucoup mieux traités. Avec le temps, aux environs des années 60, l'esclavage s'était humanisé, il était devenu patriarcal. Les Sudistes traitaient leurs esclaves non point évidemment comme leurs égaux mais avec une condescendance familière dont la sympathie n'était pas exclue. Pour la plupart, d'ailleurs, ils avaient été élevés par une de ces mamies d'ébène (par des mamas africaines), plantureuses et tyranniques, qui prenaient dans chaque foyer l'importance des nourrices du vieux répertoire espagnol. Ils connaissaient les nègres, ils savaient leur parler, leur inspirer confiance. Bien rares étaient ceux qui abusaient de leur pouvoir. La haine des races, en tout cas, était un sentiment totalement inconnu. Cette haine n'a pris naissance que plus tard, après l'émancipation, après, que les « idéalistes » de Washington eurent déchaîné la guerre civile (...) Si la libération des esclaves avait été la seule ambition des Nordistes, il est certain que la guerre de 60 n'aurait pas eu lieu. C'est néanmoins le prétexte qu'invoquèrent les pieux pharisiens du Septentrion. Le conflit dura quatre longues années. Ce fut la plus acharnée, la plus meurtrière des guerres du XIXe siècle. Jusqu'au bout les Sudistes résistèrent farouchement à un contre quatre (avec plus de 65 000 volontaires noirs dans leurs rangs), défendant avec un héroïsme magnifique chaque pouce carré de leur territoire. À l'appel du président Davis, le pays entier s'était dressé. Alors que, dans le Nord, la conscription n'atteignait qu'un pourcentage minime de la population, dans le Sud, tous les hommes en âge de porter les armes s'enrôlèrent dans les rangs de l'armée confédérée. Des familles entières revêtirent l'uniforme, comme cela s'est vu, depuis, dans la catholique Navarre, où les vieillards et les adolescents s'élancèrent pêle-mêle au combat pour sauver l'Espagne du bolchevisme, laissant derrière eux de grands villages déserts (...) Elle était bien oubliée la querelle de l'esclavage, si oubliée que le congrès de l'Union ne se rappela la question nègre qu'après deux ans de guerre. Encore ne vota-t-il la loi qui fit de tous les esclaves des hommes libres et des citoyens que pour des raisons de propagande et de stratégie, afin de donner satisfaction à la « conscience universelle » et pour tenter de provoquer des insurrections dans les États du Sud. Mais ce deuxième objectif ne fut pas atteint. Les soldats de couleur qui prirent part à cette guerre furent très sensiblement plus nombreux dans les rangs sudistes que dans les rangs nordistes. Enfin, accablés sous le nombre, honnis par le monde qui s'était laissé prendre à la fable du généreux idéalisme nordiste, privés d'armes et de munitions, réduits par le blocus à la plus affreuse disette, les confédérés capitulèrent. Et les Nordistes se mirent à exploiter sauvagement leur victoire. Non seulement les Sudistes furent dépossédés de leurs droits politiques, non seulement on leur enleva leurs biens et l'on installa à leur place des colons yankees, mais encore on leur imposa, à la force des baïonnettes, des gouvernements locaux et « librement » élus composés uniquement de nègres analphabètes manœuvrés par des aventuriers rapaces. Il est sans exemple qu'une nation vaincue ait été physiquement anéantie avec tant de méthode et de raffinement. Jadis les conquérants passaient leurs victimes au fil de l'épée. Il est permis de trouver ce procédé plus humain que les méthodes de la « reconstruction » yankee. Les États du Sud ne se sont pas remis de cette débâcle (...) L'Amérique civilisée traditionaliste, autoritaire, hiérarchisée était assassinée. L'autre Amérique triomphait, celle des protestants agressifs, des maîtres du charabia démocratique. Merveilleux fumier offert à l'invasion juive. De tous les ghettos d'Europe et d'Orient les rapaces aux doigts crochus allaient se précipiter à la curée. C'est aux environs de 1890 que les Juifs ont lancé sur le nouveau monde leurs premières vagues d'assaut. En moins d'un demi-siècle la conquête était achevée. L'Amérique toute entière était entre leurs mains. En classant de vieux papiers, à mon retour de captivité, j'ai retrouvé un document accablant : l'annuaire du lycée américain *De Witt Clinton high school*, où j'ai passé, en 1921, neuf mois de mon enfance... Je l'avoue à ma grande confusion : en 1921... Je ne me rendais pas compte que mes petits camarades étaient des Juifs, que l'école était juive, que New-York était une métropole juive, que le pays tout entier était soumis aux Juifs... le judaïsme triomphant... Mon excuse est que j'avais quatorze ans et que personne n'avait jamais pris la peine d'ouvrir mes yeux sur la réalité juive... On n'oubliait jamais, par

contre, de nous parler copieusement des nègres, de l'envahissement nègre, du péril nègre ! Comme si ce péril existait ! Les nègres seraient-ils deux, trois, quatre fois plus nombreux que cela ne présenterait aucun danger pour la communauté aryenne, puisque... les nègres n'ont aucune puissance économique, aucune influence politique ; ils ne contrôlent aucune banque importante, aucun truste, ils n'éditent aucun grand journal et s'ils pénètrent au théâtre ou à la radio, c'est seulement comme chanteurs de jazz. Quoi qu'on en dise, la question nègre ne se pose pas. Elle s'est réglée d'elle-même... Et pourtant, la chose crève les yeux. Je suis retourné aux États-Unis en 1929 et en 1935, avec un peu plus de maturité d'esprit qu'en 1921, et j'ai alors découvert sans peine ce que l'on prenait tant de soin à nous cacher. Naturellement, la conquête n'est apparente que dans les grandes villes. Il y a 1 800 000 Juifs à New-York, 300 000 à Chicago, 247 000 à Philadelphie, plus de 50 000 à Baltimore, à Boston, à Cleveland, à Los Angeles, à Détroit, à Saint-Louis. À New-York, un médecin sur trois et un avocat sur deux sont Juifs. Juif, le théâtre, juif le cinéma, juives la presse et les deux grandes chaînes de radio : Columbia Broadcasting System et National Broadcasting Corporation. Juives les banques et la politique... New-York, nous dit-on, n'est pas l'Amérique. Comme c'est malin ! Est-ce que Paris, par hasard, ne serait pas la France ? De même qu'une armée d'occupation n'a pas besoin de s'installer dans tous les villages, dans toutes les maisons pour tenir un pays et qu'il lui suffit de contrôler les grands centres et les points stratégiques, de même les Juifs sont les maîtres d'une nation lorsqu'ils se sont emparés de la capitale, lorsqu'ils ont domestiqué le pouvoir politique, lorsqu'ils détiennent la direction des grandes entreprises économiques et qu'ils ont le monopole des moyens d'expression... En Amérique, les aryens [les blancs germaniques et celtiques selon l'auteur] de souche britannique, scandinave, allemande ou française, sont les nègres de la juiverie... Benjamin Franklin n'était pourtant pas un agent de l'Allemagne, ni un fasciste hitléro-nippon. Nommé en 1749 grand maître de la loge de Pennsylvanie par Thomas Oxnard, grand maître de la nouvelle Angleterre, Franklin était l'ornement de la franc-maçonnerie américaine, l'enfant chéri de nos encyclopédistes, l'idole des grands ancêtres de 89. Cela ne l'empêcha pas de prononcer, en 1787, au cours de la discussion de la constitution des États-Unis, le discours que voici : « Dans tous les pays où les Juifs se sont établis en grand nombre, ils ont abaissé son niveau moral, avili son intégrité... Ils ont tourné en dérision la religion chrétienne, ils ont établi un État dans l'État. Si vous ne les excluez pas, dans deux cents ans, vos descendants travailleront aux champs pour leur fournir leur subsistance pendant qu'eux seront dans leurs banques en train de se frotter les mains. Je vous préviens, Messieurs, que si vous n'excluez pas les Juifs, vos enfants vous maudiront dans vos tombeaux. » Deux cents ans ne se sont pas écoulés, mais tout s'est passé très exactement comme l'a dit Benjamin Franklin. Oh ! Bien sûr, il n'y a pas que des Juifs aux États-Unis. Seulement pour voir des aryens, il faut quitter New-York, s'enfoncer dans les campagnes, découvrir ces petites villes du Middle West qui s'appellent Vincennes, Paris, La Grange ou Des Moines, où vivent les descendants des pionniers de l'époque héroïque, les fils de ces hommes rudes qui se sont élancés, à cheval vers l'Ouest mystérieux, emmenant femmes et enfants dans des carrioles bâchées, qui ont conquis le pays à coups de carabine, qui l'ont défriché à la sueur de leur front. Ces gens-là sont les vrais Américains. Ils ont conservé, malgré le triomphe de la civilisation mécanique et les ravages du cinéma et de la radio, la gentillesse un peu brutale, la simplicité et le courage des nomades de la « Caravane vers l'Ouest ». Lorsque je faisais le tour des États-Unis avec avec trois jeunes, j'ai appris à connaître et à aimer ces Américains-là, ces Américains oubliés on trouve parmi eux une hospitalité merveilleuse, l'hospitalité de la prairie. Le temps n'est pas loin où il suffisait d'entrer dans un ranch et de demander poliment un cheval pour qu'on vous le donnât aussitôt, sans explications. Mais quiconque était surpris en train de voler un cheval était pendu séance tenante. En 1929, l'étranger, le véritable étranger qui arrivait d'Europe (dans le Middle West, les gens de New-York sont également appelés des étrangers) était aussitôt l'objet d'une curiosité chaleureuse. Il fallait absolument qu'il racontât son histoire. Et les gens l'écoutaient, bouche bée, un peu incrédules toutefois, sollicitant des précisions saugrenues et s'émerveillant : - Non ! Vraiment, il y a des haricots en France !... Vraiment ?... Encore un peu de whisky de contrebande... On oubliait leurs ridicules. On était conquis. On

pensait : « Comme ils sont braves ! » Nous champions chaque soir et, un lundi, dans le Kansas, le mandat que nous recevions chaque semaine de New-York n'arriva pas. Nous n'avions plus rien à nous mettre sous la dent, mais nous étions trop fiers pour demander la charité. Un jour, deux jours se passèrent ainsi. Le troisième jour, un fermier surgit : - Boys, je vous observe depuis dimanche. Jamais je ne vous vois manger. Vous restez là, étendus en bordure de mon champ. Que se passe-t-il ? Nous lui avouâmes la vérité. Il se fâcha : - Vous ne pouviez pas me dire ça plus tôt ? Venez à la ferme. Et il nous offrit un repas fantastique dont je garde encore le souvenir avec une extraordinaire précision. Le fermier parlait simplement des choses de la terre, un peu comme les artisans de Péguy parlent de leur métier, avec bon sens, avec amour. Il nous dit aussi combien sa tâche était rude, compliquée qu'elle était par la féroce ingérence des trusts tentaculaires qui prélevaient leurs dîmes sur le tracteur, sur les engrais, sur la récolte et qui avaient perfectionné la technique du rançonnement en imaginant un système de crédit qui achevait de dépouiller le fermier. Franklin l'avait prévu : « Vos descendants travailleront aux champs » et « ils » (LES JUIFS !) « seront dans leurs banques en train de se frotter les mains. » Aux champs et dans les usines. Il n'y a pas plus d'ouvriers juifs dans les grandes entreprises industrielles qu'il n'y a de Juifs dans les fermes du Middle West. Henry Ford l'a dit en décembre 1938, au cours d'une interview qui a quelque peu scandalisé la « conscience universelle » des journalistes new-yorkais : « Il est inutile, a-t-il constaté, de m'envoyer à Détroit des réfugiés juifs venus d'Allemagne. L'expérience prouve qu'ils ne restent jamais. Ils acceptent du travail pendant quelques semaines, le temps de se retourner un peu et de se faire quelques relations, et puis ils s'en vont ailleurs. Les jobs qu'on pourrait leur trouver chez moi ne seraient que des marchepieds, un tremplin pour s'élever à des postes de direction... » On s'en doutait un peu. Les Juifs ne vont pas en Amérique pour défricher ou pour construire. Ils y vont pour profiter du travail aryen. Leur invasion est d'ailleurs toute récente et c'est là un fait sur le quel on ne saurait trop insister. Au XVIIIe siècle et pendant presque tout le XIXe siècle, à une époque où la colonisation comportait des dangers réels et de pénibles efforts physiques, il n'y avait pratiquement pas de Juifs en Amérique. Rien pourtant ne les empêchait de venir, aucune loi ne restreignait l'immigration. N'importe qui pouvait débarquer, louer ses bras ou s'enfoncer, le fusil à la bretelle et la hache à la main, à travers les solitudes que peuplaient, seuls, les fauves et les Indiens. À ce moment, les Juifs n'étaient ni plus ni moins malheureux qu'au XXe siècle, dans les ghettos d'Europe. Mais ils préféraient ces ghettos aux risques de la conquête [Le Juif est seulement capable de conquérir une carrière et l'économie de États non-juifs !]. C'est seulement lorsque l'« âge de la frontière » - comme l'appelle l'historien américain Adams - fut révolu, c-à-d à partir de 1890, qu'ils se ruèrent à la curée, en masses profondes, animés d'une dévorante frénésie. Ils arrivèrent de partout, d'Allemagne, de Pologne, de Russie, des Balkans. On hésite, tellement cette comparaison est banale, à écrire qu'ils arrivèrent « comme une nuée de sauterelles » Mais comment s'exprimer autrement ? L'invasion juive des États-Unis, c'est tellement une invasion de sauterelles ! Aux pionniers aryens, les efforts ingrats et rebutants, et aux parasites la moisson [la récolte, pourtant fruit des efforts non-juifs...], la belle moisson de cette terre prodigieusement riche. À eux, l'or et le pétrole ; à eux le blé et le fer. À eux, les banques et le Capitole. La conquête des États-Unis par les Juifs atteint à une sorte de perfection. En moins d'un demi-siècle, les conquistadors aryens, ont été refoulés, dépossédés, réduits un peu partout à des emplois secondaires, à des besognes vulgaires. Et les nouveaux messieurs se sont installés, occupant un à un les points stratégiques, délogeant successivement les anciens occupants des bastions dont ils croyaient s'être assuré la garde pour l'éternité. Il est extraordinaire qu'aujourd'hui, maintenant que la colonisation des États-Unis par les Juifs est pratiquement achevée, les Américains n'aient pas encore compris qu'ils ont été conquis et vassalisés par un peuple étranger... Leur candeur dépasse, celle des Français d'avant guerre. C'est qu'ils n'ont pas, comme nous – bien qu'ils aient subi autant que nous, l'avalissement des immortels principes – une tradition de l'antisémitisme qui va de Saint Louis à Drumont. C'est aussi parce que, lorsque des Américains ont commencé à ouvrir les yeux, il était trop tard. Les Juifs qui s'étaient introduits dans la place avaient déjà conquis la maîtrise des ondes, du papier imprimé et de

la publicité. Impossible de prononcer le mot « juif », de dénoncer le péril juif sans être aussitôt muselé, brisé, anéanti... Le peuple d'Amérique ne soupçonne pas sa propre servitude. Lui qui est tellement susceptible, tellement intransigeant lorsqu'on aborde la question nègre, lui qui redoute tellement d'être submergé par une vague noire venue des États du Sud, il contemple avec apathie le noyautage des trusts et du gouvernement par les impérialistes juifs. Il subit, il accepte sans réagir.

(Nous n'adhérons pas aux thèses racistes de Pierre-Antoine Cousteau. Cependant, il a raison sur un point : le fait que les afro-américains étaient ségrégés et sans capital prouve que ce n'était pas la présence d'étrangers non blancs qui causa la crise économique en Amérique, mais la présence d'une race bien plus périlleuse : la race juive. Il en va de même pour la France, ce ne sont pas les Maghrébins, qui ne possèdent ici que le monopole des épiceries et des snacks, qui contrôlent les banques et dirigent les commissions de destruction de l'agriculture et du savoir-faire des artisans français, mais les juifs. Notre ennemi religieux est celui qui n'est pas catholique, donc le Juif, le protestant, le mahométan, etc. Mais notre ennemi économique est uniquement le Juif ; seul lui veut voir le non-juif, qu'il soit blanc, noir ou beurre, endetté et dépossédé de ses biens ! Ils veulent taxer ce que nous créons et récolter ce que nous labourons ; ils n'inventent que de mauvaises choses et retournent les inventions des chrétiens contre eux-mêmes. À savoir que le mahométisme est l'œuvre du talmudisme ; les Sages de Sion disent : « Une coalition universelle des Chrétiens pourrait nous dominer pour quelque temps, mais nous sommes garantis de ce danger par les profondes semences de discorde qu'on ne peut plus arracher de leur cœur. Nous avons opposé les uns aux autres les calculs individuels et nationaux des Chrétiens, leurs haines religieuses et ethniques, que nous avons cultivées depuis vingt siècles. » Ainsi, la cause de la crise économique mondiale est le Juif, et la cause de la crise spirituelle est la Révolution, le modernisme et le mahométisme, tour à tour une hérésie sociétale, une hérésie dans la vraie religion et une fausse religion, toutes des inventions judaïques. Toutes ces choses ont été créées et promues par les juifs contre les chrétiens, tout comme toutes les idéologies profanes : ultranationalisme, racisme, socialisme, ultracapitalisme, etc. Le Juif est donc la source active de nos malheurs, qu'il fabrique et diffuse dans les sociétés chrétiennes, selon le principe : diviser pour mieux régner. Autre œuvre juive, les « droits de l'homme », qui ne profitent qu'aux juifs, ce sont donc les droits des juifs. En ce chapitre, nous parlons des États-Unis. Oh, ce n'est pas eux, nation porte-voix de l'ultracapitalisme, qui vont défendre les droits des travailleurs. D'ailleurs, les socialistes et les communistes athées ne les ont pas non plus défendus, ces droits du travailleur. Ils ne font d'ailleurs pas partie des « droits de l'homme » — bizarre. Je parle ici du jour de repos, je parle non pas seulement d'un droit, mais d'un devoir : la sanctification du dimanche, droit que ne procure pas la République universelle des « droits de l'homme », mais que le Royaume de France procure. Monseigneur Henri Delassus, dit, Les Pourquoi de la guerre mondiale, p. 74-76 : « Si le dimanche est le jour de Dieu, c'est aussi le jour de l'homme, surtout le jour du pauvre et de l'ouvrier. L'homme ne peut pas travailler toujours ; ses forces n'y suffiraient pas, il a besoin de relâche. La divine bonté y a pourvu en instituant dès les jours de la création le repos septenaire. Et ce repos n'est pas moins nécessaire au rafraîchissement de l'âme qu'au soulagement des membres fatigués. Continuons à prêter l'oreille au docteur de notre temps : "Si vous tenez l'homme sans cesse courbé vers les sillons, ou enfermé dans un atelier, dans une fabrique, bientôt il ne différera plus guère de l'instrument inerte qui est entre ses mains, ce sera... une machine..." (...) Nécessaire à l'individu, le repos dominical, n'est pas moins bienfaisant à la famille. Entendons Mgr l'évêque de Poitiers : "Le dimanche rend l'époux à l'épouse, le père aux enfants. Ce jour-là on le voit, on l'honore, on l'aime. Après le tribut d'amour payé à Dieu dans son saint Temple, tous les membres de la famille se trouvent enfin réunis auprès du foyer paternel. Le repas, pris en commun, peut s'appeler vraiment un festin, c'est-à-dire un repas de fête. La confiance, l'intimité, la gaîté, le bonheur reparaissent dans la maison." Le dimanche unit la famille. Il unit également la paroisse qui, en ce jour, semble ne faire qu'une famille. "Durant la semaine, chacun était absorbé par son intérêt personnel, chacun avait assez de songer à soi et aux siens. Aujourd'hui tous se

montrent dans la maison du Père commun, tous se sentent frères. La doctrine chrétienne leur rappelle que, devant Dieu, grands et petits, riches et pauvres, sont unis par les liens d'une même religion comme d'une même nature, que, comme tous respirent le même air, mangent le même pain, prennent un même sommeil, iront dormir dans le même champ du repos, tous aussi sont chrétiens par le même baptême, fortifiés par la même grâce, nourris par les mêmes sacrements, exposés aux mêmes fautes, pardonnés par la même miséricorde, appelés au même ciel. Ce sentiment de véritable égalité efface toutes les distinctions mondaines, rapproche toutes les conditions. Connaissez-vous rien de beau, rien de touchant comme la vue d'une population chrétienne au sortir de l'église le Dimanche ? La foule s'écoule lentement du Temple, recueillie, satisfaite, épanouie ; on se cherche, ou s'accueille avec le sourire sur les lèvres, avec des paroles d'intérêt réciproque, avec un air de bienveillance générale. L'acte religieux qu'on vient d'accomplir donne je ne sais quoi de plus poli, de plus délicat qu'à l'ordinaire : on n'est pas loin des formes de la bonne éducation quand on en a le fonds. Le pauvre côtoie le riche, les petits s'approchent des grands, les ouvriers, les serviteurs adressent la parole aux maîtres, une exquise convenance tempère la familiarité, et bannit la crainte sans préjudicier au respect. Aucun ne s'isole dans sa préoccupation égoïste ; on se fait part de ses joies et de ses tristesses mutuelles ; la villageoise aborde la châtelaine, et ces deux mères se parlent de leurs enfants comme si elles étaient sœurs. Les vieillards interrompent les graves causeries pour applaudir aux jeux de la jeunesse qui bondit sous les yeux des parents ; les cœurs sont exempts d'envie, de rivalité ; le sentiment dominant qui résulte des exercices religieux, auxquels on vient de participer, c'est l'aspiration vive des biens qui sont à tous, c'est l'attente d'un bonheur dont la possession n'est ni bornée, ni exclusive." » Je dis donc que les États-Unis ne sont pas le porte-voix des « droits de l'homme », mais des droits du Juif, et que c'est le Royaume de France qui est le porte-voix des droits de l'homme, établis par Dieu et rétablis par le Christ. C'est à l'église que l'on peut voir en œuvre la trilogie « liberté, égalité, fraternité » ; c'est à l'église qu'elle règne sur les âmes, pas ailleurs. Monseigneur Louis-Gaston de Ségur dit, La Révolution, p. 56 : « ... loin de les répudier, nous revendiquons comme nôtres ces grandes maximes de vraie liberté, de vraie égalité et de vraie fraternité universelle que la Révolution altère et prétend avoir données au monde », Léon XIII dit, Humanum Genus, 20 avril 1884 : « Nous parlons ici de la liberté des enfants de Dieu au nom de laquelle Nous refusons d'obéir à des maîtres iniques qui s'appellent Satan et les mauvaises passions. Nous parlons de la fraternité qui nous rattache à Dieu comme au Créateur et Père de tous les hommes. Nous parlons de l'égalité qui, établie sur les fondements de la justice et de la charité, ne rêve pas de supprimer toute distinction entre les hommes... »)

Henry Ford dit (Le Juif international) : Le judaïsme [talmudique] est, au monde, le pouvoir le mieux organisé... L'État panjuif est le seul État à exercer un gouvernement mondial ; tous les autres États ne peuvent exercer qu'un gouvernement national... Le gouvernement de cet État panjuif est remarquablement organisé. Paris en fut le premier siège, mais aujourd'hui il occupe un lieu moins célèbre. Avant 1914, Londres était sa première capitale, New York la seconde ; aujourd'hui New York a supplanté Londres. La Panjudée n'a pas besoin de mettre sur pied une armée ou d'équiper une marine de guerre : d'autres États y pourvoient. Jusqu'ici, ce fut la flotte britannique qui a prévenu l'économie mondiale panjuive de tout obstacle gênant, ou du moins celle qui dépend du trafic maritime ; en retour, la Panjudée garantissait la paix sociale et politique à l'Empire britannique dans les territoires soumis à sa juridiction. Ainsi donc New York remplaça Londres. La déferlante juive du XIX siècle dont les effets se poursuivirent jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale fit des États-Unis le siège de la puissance et de l'influence juive. L'Amérique, ses armées et citoyens prirent la place de la Grande-Bretagne en tant que « régent du monde ». Mais tout cela signifie simplement que la juiverie a déménagé d'Angleterre en Amérique. La Panjudée est disposée à confier le gouvernement de diverses parties du monde à des gouvernements nationalistes, elle ne demande qu'à contrôler ces gouvernements, car la judaïsme est passionnément en faveur de la perpétuation des divisions nationalistes au sein des non-Juifs.

Édouard Drumont dit (La France juive) : Les Juifs ne peuvent point se vanter d'avoir procuré au monde aucun avantage dans les différents pays où ils ont été tolérés. Les inventions nouvelles, les découvertes utiles, un travail pénible et assidu, les manufactures, les armements, l'agriculture, rien de tout cela n'entre dans leur système. Mais profiter des découvertes pour en altérer les producteurs, altérer les métaux, pratiquer toutes sortes d'usures, receler les effets volés, acheter de toutes mains, même d'un assassin, introduire les marchandises prohibées ou défectueuses, offrir aux dissipateurs ou à d'infortunés débiteurs des ressources qui hâtent leur ruine, les escomptes, les petits changes, les agiotages, les prêts sur gages, les trocs, les brocantages, voilà à peu près toute leur industrie. Permettre à seul Juif une seule maison de commerce dans une ville, ce serait y permettre le commerce à toute la nation, ce serait opposer à chaque négociant les forces d'une nation entière qui ne manquerait pas de s'en servir pour opprimer le commerce de chaque maison l'une après l'autre et par conséquent celui de toute la ville.

Pierre Hillard dit (Chroniques du mondialisme, le marché transatlantique, cimetières des nations) : Après l'annonce par le président Obama, en février 2013, du lancement d'un marché transatlantique, les événements se sont accélérés les 17-18 juin lors de la réunion du G8 en Irlande du Nord. Avant de rentrer à Washington, le Président américain a fait un détour, comme par hasard, à Berlin afin de régler avec la chancelière Merkel les derniers points permettant l'assujettissement du vieux continent aux financiers de Wall Street. La France n'oppose plus de résistance. Des secteurs étant plus égaux que d'autres, nos responsables politiques n'hésitent pas à sacrifier des pans entiers du patrimoine (industrie, agriculture, secteur public, environnement, normes sanitaires...) à l'exception de la sacro sainte « exception culturelle ». Nos artistes ont beau se proclamer « citoyens du monde », l'ouverture a ses limites. Tant pis pour l'ouvrier de Michelin ou l'agriculteur de l'Aveyron, ils devront goûter aux joies des normes transatlantiques standardisées Made in USA appelées à être les références pour le monde entier. C'est le point clé de l'affaire. Sans oublier les droits de douane en voie d'évaporation qui vont décapiter des secteurs clés de notre industrie et de notre agriculture. Il s'agit d'appliquer à toutes les strates des sociétés occidentales des mesures calquées sur les intérêts et les normes régissant le modèle américain. Ces normes édictées par l'activité intense des lobbies anglo-saxons à Bruxelles reposent toutes sur le principe du libéralisme le plus effréné. Cette situation n'est que la conséquence d'un long travail fait en amont. Les élites anglo-saxonnes ont toujours voulu assujettir l'Europe à leur profit.

Henry Ford dit (Le Juif international) : Le problème juif, aux États-Unis, est essentiellement lié aux métropoles ; ce sont en effet dans les grandes villes que couvent presque toujours les maladies de notre nation. C'est une des caractéristiques des Juifs de se réunir en nombre, non sur des territoires inoccupés, ni là où l'on trouve les matières premières, mais toujours en des lieux déjà fort peuplés et fréquentés.

Pierre-Antoine Cousteau dit (L'Amérique juive) : Le ghetto de New-York ? Il n'y a pas de ghetto à New-York. New-York est un ghetto. Chaque fois que j'essaie de rassembler mes souvenirs, de ressusciter les images de mes séjours à New-York, ce sont des Juifs qui surgissent en gros plans agressifs et obsédants. Je revois des foules confuses, estompées, qui grouillent dans un décor classique d'obélisques vertigineux, la ruée matinale vers le travail, la ruée nocturne vers le plaisir, le vacarme des rues encaissées où stagne une cohue d'autos, les bagarres féroces autour des portes du métro... Et par-dessus tout cela, en surimpression, des Juifs et des Juives. Ils ne sont pas seuls, bien sûr. Il y a à New-York pas mal d'Irlandais, un million d'Italiens, beaucoup d'Espagnols, trois cent mille nègres et même quelques Anglo-Saxons. Mais si l'on veut bien admettre que, dans nos vieux pays, dès que les Juifs atteignent un pourcentage de un pour vingt on a l'impression d'être submergé, à New-York, où ils sont un million huit cent mille, soit un Juif pour quatre habitants, on ne voit plus qu'eux, ils ne sont pas seulement présents partout, ils sont la ville elle-même. Le voyageur qui se contente de découvrir l'Amérique à New-York et qui ne voit que cela, doit

revenir avec la conviction que les beaux athlètes des Jeux olympiques et les filles aux longues jambes des films californiens sont un truc de propagande assez grossier, sans équivalence dans la réalité quotidienne... Je ne connais rien d'aussi hideux que le restaurant communiste de la 13e rue. Devant la porte, des nègres dépenaillés vendant le Daily Worker et les New Masses ; on liquide également au rabais des livres, les œuvres de Lénine... À l'intérieur du restaurant les intellectuels... dans un décor de cauchemar d'une inexprimable saleté, sous de grandes affiches antifascistes, ne lisent que des journaux yiddish. Ceux-là n'ont pas même besoin de feindre l'assimilation. Le communisme est pour eux l'affirmation de leur nationalisme... Les citadelles de la puissance juive se dressent à l'extrême pointe de Manhattan dans un jaillissement de ciment, d'acier et de stuc. C'est là que Broadway prend sa source. C'est là que gesticulent les épileptiques de Wall Street. Tout le business du pays est entassé, verticalement, sur la maigre superficie d'un tout petit canton. Qui n'a pas travaillé dans un de ces buildings ignore ce que peuvent donner les raffinements de la taylorisation. Lorsque j'étais, en 1929, l'employé d'une firme financière – juive naturellement – la Credit Alliance Corporation, je quittais chaque soir mon bureau le cerveau vide, les jambes molles, les nerfs à bout, vingt fois plus épuisé que je n'ai jamais été, pendant ma captivité, en déchargeant du charbon dix grandes heures chaque jour dans un kommando de Thuringe. C'est qu'il règne dans ces temples du business une sorte de frénésie religieuse qui contamine les plus apathiques. Gagner de l'argent est vraiment un sacerdoce, une chose sainte à laquelle il convient de se donner corps et âme. C'est le seul critérium moral, la seule manière de déterminer les préséances sociales. Combien de fois des gens à qui je vais d'être présenté, avec qui je n'avais parlé que quelques instants, m'ont-ils brutalement demandé : How much do you make ? « Combien gagnez-vous ? ».

Henry Ford, un artisan de l'automobile, un grand exemple pour l'Amérique catholique contre l'Amérique juive :

Pierre-Antoine Cousteau dit (L'Amérique juive) : Le grand malheur de l'Amérique, c'est de n'avoir donné le jour à des antisémites de qualité. Rien qui ressemble à Drumont... Il est un peu affligeant de constater que le « grand ancêtre » de l'antisémitisme américain est M. Henry Ford. M. Ford est un businessman heureux qui a gagné un milliard de dollars en exploitant une idée simple : l'auto construite en grande série et mise à la portée de toutes les bourses (...) Avant de se lancer à l'assaut des citadelles juives, Henry Ford avait déjà démontré, au moins en une circonstance, que lorsqu'il croyait servir la cause du bien public, il n'hésitait pas à payer de sa personne. En 1916, il avait frété de ses deniers un paquebot pour aller en Europe à la tête d'une délégation pacifiste, supplier les belligérants de cesser de se battre. Lui, qui était animé par la passion de construire, il n'arrivait pas à concevoir les raisons qui poussaient les hommes à s'entre-détruire avec un si sauvage acharnement. Quel affreux gaspillage de vies et de richesses !... Alors, naïvement, Ford s'était imaginé qu'il lui suffirait de paraître, et de tenir aux combattants un langage raisonnable : « Voyons, vous êtes fous, rentrez chez vous... » pour qu'aussitôt cessassent les massacres. Naturellement, cette équipée se termina par un échec assez piteux. Les belligérants refusèrent de le recevoir et, en Amérique même, la plupart des journaux tournèrent le pèlerin en dérision. Mais Ford avait donné la preuve de sa bonne volonté. La croisade contre les Juifs ne devait pas avoir plus de succès. C'est le 20 mai 1920 que l'hebdomadaire de Ford, le *Dearborn Independent* publia un article intitulé : « Le Juif international, problème mondial » qui retentit à travers toute l'Amérique comme un coup de tonnerre. Eh ! Quoi ? On osait toucher aux Juifs ! On osait aborder ce sujet tabou, braver les dieux tout-puissants de Wall Street et de la Maison-Blanche [le panthéon du dollar et du veau d'or!] ! Les gens se regardaient, pétrifiés d'horreur. Qu'allait-il se passer ? Sûrement le ciel allait s'effondrer ... La philippique du *Dearborn Independent* était suivie de cette mention : « Henry Ford prend la responsabilité de tous les articles publiés dans l'Independent, ce journal étant sa propriété personnelle. La question juive, comme le sait chaque homme d'affaires, s'est aggravée aux États-Unis. Et personne n'a osé la discuter parce que l'influence juive aurait été assez puissante pour l'anéantir... » Comment Henry Ford, cet homme si peu cultivé, si

peu curieux des choses de l'esprit, confiné dans ses usines et privé volontairement de tout contact avec New-York avait-il pu se rendre compte aussi clairement de la puissance juive ? Il en avait eu la révélation sur le fameux « bateau de la paix » qui l'emmenait en Europe, en 1916, et il l'a raconté dans une page de souvenirs que Gringoire a opportunément rappelée le 13 février 1942 : « Sur le navire étaient deux Juifs considérables. Nous n'avions pas fait deux milles en mer qu'ils commencèrent à m'entretenir du pouvoir de la race juive, à me dire comment ils tenaient le monde par le contrôle de l'or et que les Juifs seuls et nuls autres que les Juifs pouvaient arrêter la guerre. Je résistais à les croire et je leur dis. Alors, ils entrèrent dans des détails pour me dire par quels moyens les Juifs manœuvraient la guerre... argent... Matières premières... tant et si bien qu'ils me persuadèrent. Ils affirmaient et ils croyaient que les Juifs avaient déclenché la guerre, qu'ils la continueraient aussi longtemps que bon leur semblerait et qu'elle ne s'arrêterait pas tant que les Juifs, n'auraient pas décidé de l'arrêter. » Alors, ayant perçu le danger, Henry Ford décida de se lancer dans la bagarre, avec tous ses moyens financiers qui étaient immenses, et ses moyens intellectuels qui étaient, hélas, beaucoup plus limités. Mais il agissait spontanément, en homme de bonne volonté, dans le seul but d'ouvrir les yeux de ses compatriotes, de leur rendre service. L'article du *Dearborn Independent* était le premier d'une longue série. Au début, les Juifs jugèrent plus habile de ne pas répondre. Ils firent autour du journal de Ford une vaste conspiration du silence, la méthode favorite des gens d'Israël chaque fois qu'ils sont impuissants à exercer des représailles directes contre leurs ennemis. Cependant, la vente du *Dearborn Independent* ne cessait de croître et les révélations de ses rédacteurs se faisaient de plus en plus précises, de plus en plus alarmantes. Alors, certains Juifs perdirent patience et l'un d'eux, Isaac Laudmann, rédacteur en chef de l'*American Hebrew* défia Ford de « prouver » qu'il existait un complot juif. L'*American Hebrew* s'offrait à payer les détectives. C'était un piège grossier, car il est bien évident qu'il est impossible de sténographier les conciliabules des chefs de la juiverie ou de les photographier en train de conspirer. Mais Ford qui, comme tous les simples, avait un faible pour les romans policiers, tomba allègrement dans le panneau et lança ses propres détectives sur la piste du complot. Alors, ce qui devait arriver arriva. Le *Dearborn Independent* fut inondé de faux documents fabriqués par des policiers véreux à la solde des Juifs. Et ceux-ci en profitèrent pour triompher bruyamment chaque fois que Ford se laissait mystifier. Le fruste businessman de Détroit n'était pas de taille dans cette joute contre les talmudistes subtils et sans scrupules de New-York. Cependant, toute cette agitation alarmait les Juifs ? C'est leur intérêt majeur qu'on parle d'eux le moins possible, c'est seulement sous le couvert de l'ignorance qu'ils peuvent asseoir leur domination et mieux vaut un silence total que la plus brillante campagne de presse en faveur de la race élue. Car prendre leur défense, c'est les désigner à l'attention, et ils ne peuvent vraiment agir avec efficacité que lorsqu'il est admis une fois pour toutes qu'il n'y a pas de question juive. Ford était accablé de papier timbré. Par centaines, des Juifs lui intentaient des procès ou exigeaient l'insertion de mises au point ou de démentis. Il s'en réjouissait : « Nous avons provoqué, écrivait son journal, un grand déchaînement de bavardage au sujet de la question juive dans ce pays. » Il fallait en finir : un beau jour, sur un ordre mystérieux, tous les Juifs – ce qui n'était pas tellement grave – et tous les aryens enjuivés, contrôlés, domestiqués, asservis par les Juifs – ce qui était beaucoup plus inquiétant – se mirent à boycotter les automobiles Ford. Plus un sou pour l'ennemi des Juifs. Ford était riche d'un milliard de dollars, mais c'était une fortune entièrement investie dans ses usines, une fortune qui faisait vivre des centaines de milliers de personnes, une fortune extrêmement vulnérable (...) Alors, Ford capitula. En janvier 1922, le *Dearborn Independent* publia une note embarrassée expliquant que le journal devait renoncer à ses attaques, mais qu'il invitait tous les Goyims à ne pas perdre de vue la question juive. Les Juifs avaient réduit au silence le businessman...

(Au Moyen Âge, les rois ont su vaincre et soumettre les juifs. À leur tour, ils nous ont soumis en 1789. Gabriel Garcia Moreno tenta de réduire leur pouvoir par la démocratie et l'élection ; résultat : il a été assassiné. Henry Ford tenta de réduire leur pouvoir par la presse ; résultat : il a été réduit au silence. Adolf Hitler tenta de réduire leur pouvoir par la force

brute, sans la noblesse du catholicisme ; résultat : il est mort, et l'Allemagne avec. Qu'attendons-nous donc pour imiter les Rois catholiques, tels Saint Louis, qui ont su mettre à néant les plans des juifs, les soumettre et les séparer des chrétiens ?)

V. Trump, le nouveau Roosevelt

Pierre-Antoine Cousteau dit (L'Amérique juive) : Les Juifs n'ont pas intérêt à gouverner personnellement les nations qu'ils ont conquises et asservies. Chaque fois qu'ils se montrent un peu trop, ils provoquent de terribles réactions dont pâtit tout le peuple d'Israël. L'idéal est de gouverner par personne interposée, d'avoir bien en main un homme de paille d'une docilité éprouvée, un Juif synthétique. M. Roosevelt est cet homme... le serviteur modèle... ce qui est... intéressant, c'est la composition du conseil de la Société dont M. Roosevelt devient administrateur après les déconfitures de l'United European Investors Ltd. Cette société, la Consolidated Automatic Merchandising Corporation est une affaire purement juive dont les animateurs sont les Juifs .-J. Schermack, S.-C. Steinhardt, A. Granat, Steinman, S. Nowak, A.-J. Sack, F.-I. Lisman. Au conseil, l'aristocrate, le « vieil américain » Roosevelt est le seul aryen. Il ne semble pas qu'il ait souffert de cette promiscuité. Il semble même qu'elle lui ait été largement profitable, qu'elle ait été – si l'on peut dire – le tremplin qui lui a permis de se hisser en 1928 jusqu'au poste de gouverneur de l'État de New-York. M. Roosevelt avait beau tonitruer contre les financiers et capter ainsi les suffrages des anticapitalistes, les banquiers hébreux de Wall Street savaient qu'ils n'avaient rien à craindre de l'administrateur de la très juive Consolidated Automatic Merchandising Corp. Ils savaient même qu'ils avaient tout à gagner d'avoir « contre eux » un tel « ennemi ». Roosevelt, poulain d'Israël, a largement justifié tous les espoirs que l'on avait placés en lui. De son accession à la Maison-Blanche date aux États-Unis, le début de l'ère juive. Auparavant, les Juifs avaient, sans doute, conquis pas mal de citadelles. Mais ils n'exerçaient pas encore de façon « totalitaire » le pouvoir politique. C'est ce pouvoir que M. Roosevelt leur a octroyé. La grande habileté du président, avait été de se présenter comme en ennemi des financiers. Les gens de Wall Street étaient haïs... Et il est de fait qu'aussitôt installé à la Maison-Blanche, le 4 mars 1933 (l'élection avait eu lieu en novembre 1932), M. Roosevelt se hâta de prendre un certain nombre de mesures spectaculaires qui pouvaient faire illusion. En même temps qu'il promettait de multiples avantages aux prolétaires il faisait suspendre toutes les opérations bancaires et engageait des poursuites contre un certain nombre de requins un peu trop voyants. Comme la banque Morgan, par exemple. Pourquoi la banque Morgan ? Ce n'est pas notre intention, on le pense bien, de défendre cette société qui a élevé la piraterie à la hauteur d'une institution, qui s'est fait une spécialité de détrousser avec une inimitable maîtrise l'Américain moyen et qui pratique la corruption dans les couloirs du Congrès avec une stupéfiante audace. L'enquête ordonnée par M. Roosevelt a révélé des choses bien instructives quoiqu'assez banales : en démocratie, la vénalité est la loi commune. Elle a révélé notamment les noms des ministres, des sénateurs et des députés qui avaient « touché ». On s'en doutait un peu. En France, avec Panama et Stavisky, nous en avons vu bien d'autres. Mais enfin la banque Morgan n'était pas la seule. Il y avait – il y a encore – d'autres banques qui usaient des mêmes procédés. Et il est tout de même assez troublant que l'indignation des Américains honnêtes ait été pour ainsi dire canalisée, orientée dans une direction unique, comme si l'on voulait détourner la fureur populaire d'objectifs plus vastes. Les Américains meurtris par la terrible débâcle de 1929, détestaient les gens de finance ? M. Roosevelt leur jetait en pâture les administrateurs de la banque Morgan, la seule grande banque à peu près aryenne des États-Unis. Grace à quoi les autres purent se faire oublier et poursuivre sans danger leurs lucratives opérations. C'est en somme à peu près le genre d'opération qui a été menée chez nous par les judéo-marxistes contre la famille de Wendel. Haro sur ces marchands de canons-là ! Sur ces pelés, sur ces galeux d'où nous vient tout le mal ! Ce qui a permis de passer complètement sous silence, dans les feuilles les plus rouges, l'activité des Rothschild, de Louis-Louis Dreyfus, de Bader, de la banque Lazard, de la banque Worms. A-t-on jamais vu, aux plus beaux jours du Front Populaire, un cortège de manifestants réclamer entre la Bastille et la Nation la

saisie des millions de Rothschild ? Non. Rien que la fortune des de Wendel... Car il y a capitalisme et capitalisme. M. Roosevelt a provisoirement pulvérisé la banque Morgan, mais il a installé aux finances, dans son gouvernement, le Juif Henry Morgenthau junior, de la banque Seligman, l'homme de confiance du Juif Lewisohn, roi du cuivre, et des Warburg de la banque Kuhn, Loeb and Co... Une certaine finance était abaissée. Une autre finance triomphait. La plus juive. C'est à cela que se résume l'anticapitalisme de M. Roosevelt. Comme dans tous les autres pays du monde, une des premières conséquences de la prise du pouvoir par les Juifs a été, aux États-Unis, le brusque et rapide développement du communisme. Comment s'en étonner ? Le communisme n'est-il pas une doctrine juive et l'URSS une création juive ? Et qui plus est, une création des Juifs américains. On a raconté cent fois comment le Juif Trotsky et tous ses complices juifs du premier Conseil des Commissaires du Peuple ont été grassement subventionnés par les banquiers juifs Jacob et Mortimer Schiff, Guggenheim, Max Breitung, Kuhn, Loeb and Co, Félix Warburg, Otto Kahn, S.-H. Hanauer, etc. Inutile de revenir sur cette vieille histoire. Retenons cependant les aveux du journal juif américain *American Hebrew* qui écrivait le 10 septembre 1920 : « Ce succès (celui du bolchevisme en Russie) qui restera dans l'histoire comme la conséquence principale de la guerre mondiale fut en grande partie le résultat de la pensée juive, du mécontentement juif, de l'effort juif pour reconstruire. Ce que l'idéalisme juif et le mécontentement juif ont si puissamment contribué à accomplir en Russie, les mêmes qualités historiques de l'âme et du cœur juifs tendent à le réaliser dans d'autres pays. » En élisant M. Roosevelt, en le maintenant au pouvoir, le peuple américain a répondu. Et tout de suite on a pu constater que la conquête de l'argent par les ploutocrates juifs n'allait pas sans la conquête des masses par les agitateurs juifs. Toujours ce même dualisme dont l'expression la plus parfaite est aujourd'hui l'alliance de Wall Street et du Kremlin. Jusqu'à l'élection de M. Roosevelt, le communisme était pratiquement inexistant aux États-Unis. Le parti fondé le 1er septembre 1929 avait été déclaré illégal en janvier 1920. En décembre 1921, il s'était camouflé sous le nom de *Workers party* et il avait ainsi végété jusqu'en 1928, date à laquelle il fut autorisé à s'appeler de nouveau « parti communiste des États-Unis ». Mais en 1932, il ne comptait pas 10 000 adhérents, chiffre ridicule dans un pays de 125 millions d'habitants. Dès que M. Roosevelt entre à la Maison-Blanche, son premier soin est de reconnaître le gouvernement soviétique. Le Juif Litvinov vient en personne à Washington pour renouer avec les Juifs du trust des cerveaux les relations diplomatiques et conclure des accords commerciaux. Une affaire de famille. Dès lors, le communisme prend une allure respectable et le nombre des membres du parti passe de 10 000 à 50 000 en 1936 et à 100 000 en 1939. Ce chiffre peut encore paraître assez maigre, mais on sait que les communistes ont toujours dédaigné d'embrigader de grandes masses de partisans, ils préfèrent avoir bien en main des militants éprouvés qui constituent les troupes de choc et surtout les cadres de la révolution. Et par ailleurs, ils passés maîtres dans l'art de noyauter les associations annexes. Aux États-Unis, ils contrôlent ainsi 640 organisations dites « de front commun » dont les plus importantes sont l'American Civil Liberties Union (dirigée par le Juif Frankfurter), l'American League for peace and democracy, l'American Student Union, etc. Selon un rapport de M. Steele présenté en 1938 devant une commission d'enquête du Congrès, environ 6,5 millions de personnes militent dans ces organisations contrôlées par le parti communiste. Nous sommes loin, on le voit des 100 000 adhérents inscrits officiellement (...) Depuis que Roosevelt est au pouvoir, les Juifs se sont si solidement installés dans toutes les administrations, dans tous les ministères qu'on a l'impression d'une gigantesque curée. Même lorsque le ministre responsable n'est pas juif, ses subordonnés immédiats le sont. C'est le cas au travail où, sous le paravent de l'aryenne Frances Perkins, on voit s'agiter Léo Wolman, président du comité des grèves, Sidney Hillman, conseiller, W.M. Leiserson (né en Russie), secrétaire du bureau du travail, Isidor Lubin, délégué à la S.D.N., Frances Jurkowitz, secrétaire-adjointe au travail, Rose Schenederman (née en Russie), conseillère, etc., etc. Au Commerce, aux Affaires étrangères, à l'Intérieur, c'est la même chose, la même colonisation frénétique. Il suffit de se rapporter à l'année 1936, de se rappeler ce que fut chez nous, sous Léon Blum, la ruée des Juifs sur les places (toutes les places et tout de suite !) pour imaginer l'atmosphère de Washington. La seule différence est

que c'est un aryen qui est nominalement à la tête du gouvernement. Mais personne ne s'y trompe et Roosevelt ne manque jamais une occasion d'étaler, de hurler son philosémitisme militant (...) le président met un point d'honneur à se faire photographier le plus souvent possible en compagnie de Juifs et à leur manifester une tendresse spectaculaire (...) Si l'on était tenté d'oublier que Roosevelt est l'homme des Juifs, l'exécuteur servile de leur volonté, l'instrument de leurs vengeances, leur suprême espoir, les Juifs eux-mêmes se chargeraient de nous le rappeler. Dès le 20 octobre 1933, le rabbin Louis-D. Gross écrit dans le Brooklyn Jewish Examiner : « Le gouvernement de Roosevelt a donné aux Juifs plus de situations importantes qu'aucun autre gouvernement dans l'histoire des États-Unis. » L'année suivante, le 12 mars 1934, un autre rabbin, S.-H. Goldenson renchérit dans le Jewish Daily Bulletin : « Les Juifs doivent soutenir le président Roosevelt car ses idéaux sont les mêmes que ceux des anciens prophètes hébreux. » Puis, en 1935, c'est le professeur juif H.-J. Laski qui déclare : « Si l'expérience dont M. Roosevelt assume ta responsabilité échouait, comme conséquence du soutien qu'un grand nombre de Juifs éminents ont apporté à cette expérience, il y aurait un déchaînement d'antisémitisme aux États-Unis tel que la civilisation anglo-saxonne n'aurait jamais rien connu de semblable. » Le 6 mars 1939, Roosevelt reçoit la médaille d'or du congrès juif « pour services exceptionnels rendus à la cause des Israélites aux États-Unis. » Et en mai 1939, le congrès des B'naï B'rith, la toute puissante association maçonnique juive, adopte à l'unanimité une motion demandant qu'au mépris de toutes les traditions américaines Roosevelt soit réélu président pour la troisième fois.

Pierre-Antoine Cousteau dit (L'Amérique juive) : Ce qui est grave, c'est que M. Roosevelt pense et agit comme s'il était 100 % Juif.

Benyamin Netanyahu dit (Tweet, février 2017) : Donald Trump est le plus grand ami qu'Israël ait jamais eu à la Maison-Blanche.

Le Juif Mark Levin a déclaré, lors de la reconnaissance par Trump de Jérusalem comme capitale de l'État d'« Israël » : C'est un honneur d'être ici avec le premier Président juif des États-Unis...

Pierre Hillard dit (Comprendre l'Empire loubavitch, p. 194-195, 200-201) : Parmi la liste des présidents américains œuvrant selon la voie tracée par le rabbin Schneerson, relevons l'action vraiment engagée dans ce milieu de Donald Trump. Même si ce dernier a exactement suivi la politique initiée par les Loubavitch à l'instar de ses prédécesseurs, il est intéressant de souligner qu'il a bénéficié d'un soutien particulier de la part du milieu juif orthodoxe. Le mariage de sa fille Ivanka, qui n'avait pas hésité à se recueillir sur la tombe du rabbin Schneerson peu de temps avant l'élection de son père en novembre 2016 et convertie au judaïsme orthodoxe selon la foi de son mari Jared Kushner, a aidé à resserrer les liens de Donald Trump avec ce milieu. Il est vrai aussi qu'en raison de ses activités professionnelles en tant que promoteur immobilier, il a été en contact avec une variété de personnages issus souvent des milieux judaïques (...) Sa reconnaissance de Jérusalem comme capitale d'Israël et de la souveraineté des hauteurs du Golan ainsi que la signature des Accords d'Abraham en septembre 2020 normalisant les rapports entre l'État hébreu d'un côté et les Émirats arabes unis et Bahreïn de l'autre ont apaisé nombre de Juifs orthodoxes. Un tel engagement a été récompensé par l'Organisation sioniste américaine (ZAO), sous la présidence de Morton Klein, le 13 novembre 2022, par l'octroi de la médaille d'or Theodor Herzl. Lors de son discours de remerciement, Trump n'avait pas hésité à affirmer que certaines factions juives « ne font pas ce qu'il faut » pour Israël (...) Les remerciements ont continué de pleuvoir de certaines factions juives acquises aux méthodes directes puisque l'*Israel Heritage Foundation* puissamment orthodoxe n'a pas hésité, sous la houlette du rabbin David Katz, à remettre à Trump la « Couronne d'argent de la Torah » en juillet 2023, en remerciement de son engagement faveurs d'Israël, en particulier pour avoir déplacé l'ambassade américaine de Tel-Aviv à Jérusalem et pour avoir reconnu la souveraineté israélienne sur le Golan. Le même institut et le même David Katz ont réitéré, en février 2024,

en lui offrant une ménorah. En raison de tels honneurs (sans oublier l'octroi du livre des psaumes), ces milieux loubavitch mais aussi des évangéliques « chrétiens » n'ont pas hésité à comparer Donald Trump, grand défenseur de la cause juive, au roi Cyrus de Perse qui permit aux exilés hébreux à Babylone à retourner en Terre Sainte, en 538 av. J-C, leur permettant ainsi de rebâtir le Temple. Des médailles commémoratives ont été frappées à cette intention.



Donald Trump, « le nouveau Cyrus »

Pierre Hillard dit (Comprendre l'Empire loubavitch, p. 209-211) : Elizabeth II a fait officiers de l'Ordre de l'Empire britannique le rabbin loubavitch Nachman Sudak (en 2000), émissaire (Shaliah) et chef pour l'ensemble de la Grande-Bretagne "pour services rendus aux jeunes" et le militant loubavitch David Simon Segelman « pour servir le peuple juif dans le Nord de Londres ». Cette reconnaissance fut renouvelée en faisant du rabbin Aryé Sufrin « membre de l'Empire britannique » pour son travail de prévention de la toxicomanie en 2009. Cependant, le fait le plus notable, pour ne pas dire définitif concernant la collusion entre ces deux mondes, repose sur le lien entre la monarchie britannique et l'ancien étudiant du rebbe Menachem Mendel Schneerson : le rabbin Lord Jonathan Sacks (1948-2020). Ce dernier occupa le poste clef de Grand Rabbin des Congrégations unies du Commonwealth irriguant tout un réseau de la pensée loubavitch à l'échelle planétaire, sans oublier l'incalculable possibilité d'obtenir et de diffuser des informations politiques, militaires, financières et spirituelles de la plus haute importance. C'est le même homme qui a offert à la reine Elizabeth II une ménorah en guise de remerciement et de respect. Les États-Unis, création maçonnique britannique du XVIIIe siècle, n'échappent évidemment pas à cet empire loubavitch depuis le déménagement de ce milieu à New-York avec le 6e rebbe en 1940. Compte tenu du poids déterminant du capitalisme américain depuis le XIXe siècle et de sa « rue au mur » (Wall Street), une représentation loubavitch dispose d'un centre au sein de ce milieu de la haute finance depuis 1999. L'article émanant du siège de la représentation loubavitch de New-York se targue de souligner que celui-ci travaille avec de multiples hommes d'affaires juifs et « plus de cent magiciens de la finance ».

Pierre Hillard dit (Histoire politique et mystique des Temples de Jérusalem, p. 187-189) : C'est [dans une] atmosphère très éloignée des enseignements d'un Saint Thomas d'Aquin

(le plus grand théologien catholique) que les élites anglo-saxonnes ont été formées jusqu'à nos jours. Il va de soi que la fondation maçonnique des États-Unis a été faite par des Pères fondateurs issus des loges. Une très intéressante étude d'Harvard dresse la liste des principaux acteurs maçons et Pères fondateurs américains à avoir contribué directement ou indirectement aux rédactions de la Déclaration d'indépendance américaine ainsi que de sa constitution : Benjamin Franklin, George Washington, Paul Revere, John Hancock, John Jay, John Dickinson ou encore Samuel Adams, liste non exhaustive. Cependant, la touche hébraïque la plus emblématique marquant l'acte de naissance de l'État américain est le premier grand sceau officiel proposé en 1776 par Benjamin Franklin, John Adams et Thomas Jefferson. Il est symptomatique de la mentalité de ses promoteurs protestants à l'esprit hébraïque. Tiré de l'Exode, il représente les Juifs sous la direction de Moïse traversant la mer Rouge à la poursuite de la Terre Sainte accompagné de la devise « La résistance aux tyrans est l'obéissance à Dieu. » Cette indépendance américaine qui n'est que la conséquence d'une bagarre intramaçonnique avec Londres bénéficie de l'appui financier d'un Juif d'origine polonaise dont l'action a été décisive en faveur de l'émancipation des insurgés, Haym Salomon (1740-1785) (...) il travailla directement avec Robert Morris (1734-1806), surintendant des finances de 1781 à 1784, à qui il prêta la somme colossale pour l'époque de 650 000 dollars. La fameuse bataille de Yorktown scellant la défaite britannique en 1781 ne fut possible qu'en raison de l'octroi d'un prêt (20 000 dollars) par Haym Salomon adressé à George Washington lui permettant ainsi de nourrir, d'approvisionner et d'habiller son armée. Son action décisive en faveur des insurgés américains est similaire à celle de Nathan Rothschild qui œuvra largement au financement des armées britanniques et continentales dans leurs guerres contre Napoléon Ier [lui-même financé par d'autres juifs, qui se battent entre eux par l'intermédiaire des non-juifs...].

VI. Adolf Hitler, Grand Rabbin de la « Race Aryenne »

Pierre Hillard dit (Archives du mondialisme, p. 219-223) : De nombreux éléments ont permis l'ascension au pouvoir d'Adolf Hitler. Des raisons internes propres à la détresse économique du peuple allemand 1933, mais aussi des volontés de certaines hautes sphères d'un monde anglo-saxon n'ayant pas réussi à imposer Trotsky, à la suite de la révolution bolchevique en Russie, ont permis l'arrivée du nazisme (...) des milieux anglo-saxons voulaient la peau de Staline, ce dernier ne désirant pas d'une révolution d'essence messianique à l'échelle mondiale, initialement dévolue à Trotsky. Adolf Hitler a été un outil voulu par certains milieux qui devait être opposé au monde russe pour le détruire afin de faire rentrer ce pays dans le rang du nouvel ordre mondial anglo-saxon (...) En tout cas, pour la compréhension du nazisme, il s'avère utile de connaître son dirigeant suprême. Un livre apporte une aide précieuse à cet effet. Les *Propos intimes et politiques* d'Adolf Hitler, recueillis sur l'ordre de Martin Bormann, sont révélateurs de l'état d'esprit de cet homme et de ses ambitions. Il est malheureux de voir certains patriotes français se référer au nazisme, ennemi de la France. Ces mêmes patriotes devraient uniquement s'appuyer [sur] le baptême de Clovis dont la signification fut rappelée par Sainte Jeanne d'Arc (...) [Propos d'Adolf Hitler] : « Le coup le plus dur qui ait frappé l'humanité, c'est l'avènement du christianisme. Le communisme est un enfant illégitime du christianisme. L'un et l'autre sont des inventions du Juif. C'est par le christianisme que s'est insinué dans le monde le mensonge délibéré en matière religieuse. Le bolchevisme pratique un mensonge du même ordre quand il prétend apporter la liberté aux hommes alors qu'en fait il ne cherche qu'à les réduire en esclavage (...) Sans le christianisme, il n'y aurait pas eu l'islam. L'empire romain, sous une domination germanique, se serait développé en une domination mondiale (...) Je me représente donc l'avenir ainsi : d'abord, à chacun sa croyance ; la superstition aura également toujours un rôle à jouer. Le parti est débarrassé du risque de devenir un concurrent pour l'Église. Il doit être clair que l'Église ne se mêlera plus des affaires de l'État (...) Nous veillerons à ce que l'Église n'enseigne plus jamais rien qui contredise nos propres enseignements. Nous continuerons à enseigner notre doctrine national-socialiste, et la jeunesse n'entendra plus que la vérité. Que le monde antique ait été si beau, si serein et si léger s'explique par

l'absence de deux fléaux : la syphilis et le christianisme ! Le christianisme était un pré-bolchevisme, la mobilisation des masses d'esclaves par le Juif afin de miner l'État. Le christianisme a retardé de mille ans l'épanouissement du monde germanique (...) le christianisme est la chose la plus folle qui soit sortie d'un cerveau humain illuminé, une moquerie envers le divin. Un nègre, avec son fétiche (idole), écrase de sa supériorité quiconque croit sérieusement à la transsubstantiation. »

La Judée déclarant la guerre à l'Allemagne :

Daily Express n° 10258 (Londres, 24 mars 1933) : La Judée déclare la guerre à l'Allemagne! Juifs de tous les pays, unissez-vous ! L'ensemble d'Israël s'unit à travers le monde pour déclarer une guerre économique et financière à l'Allemagne (...) La juiverie mondiale a pris la résolution de ne pas rester passive devant cette résurgence moyenâgeuse de la persécution des Juifs. L'Allemagne pourrait être appelée à payer un prix très pour l'antagonisme de Hitler vis-à-vis des Juifs. Elle fait en effet face à un boycott international en termes de commerce, de finance et d'industrie. Le prince juif du négoce laisse derrière lui sa maison comptable, le banquier son conseil d'administration, le commerçant son magasin et le colporteur son humble échoppe afin de s'assembler dans ce qui est devenu une guerre sainte pour combattre les ennemis hitlériens du Juif.

Le Troisième Reich collaborant avec la Synagogue de Satan :

Pierre Hillard dit (Sionisme et Mondialisme, p. 331-332) : [Sur le] Transfert Haavara vers la Palestine, ministre de l'économie du Reich, Berlin, 28 août 1933 (...) 1.) Pour continuer à favoriser le départ de Juifs allemands vers la Palestine grâce à l'attribution des sommes nécessaires sans utilisation disproportionnée des stocks de devises de la Reichsbank et, en parallèle, augmenter les exportations vers la Palestine, un accord a été conclu avec les instances juives impliquées sur la base suivante : les émigrants, auxquels le Bureau de conseil aux émigrants confirme qu'en plus de la somme minimale de 1000,00 £P, d'autres sommes sont nécessaires pour fonder une existence en Palestine, peuvent bénéficier, dans le cadre de cette expertise, pour une somme excédant 15 000,000 RM (...) Sur demande, les bureaux de gestion des devises peuvent accorder aux ressortissants allemands du peuple juif qui n'émigrent pas encore mais veulent dès maintenant acquérir un chez soi en Palestine, l'autorisation de verser, sur ce compte, des sommes allant jusqu'à 50 000,00 RM maximum par personne.



Médaille symbolisant la coopération germano-sioniste

Pierre Hillard dit (Sionisme et Mondialisme, p. 243) : À partir de 1936, les violences entre Juifs et Arabes furent observées et discutées avec la plus vive attention par les autorités du IIIe Reich, car toute la politique découlant de l'Accord de la Haavara était conditionnée par ces événements. Une circulaire du 22 juin 1937 du ministère allemand des Affaires étrangères au titre évocateur, « Position de l'Allemagne sur la question de la création d'un État juif en Palestine » (...) : « La signature d'un accord de transfert avec la Palestine (Accord dit « Haavara ») permet aux Juifs qui émigrent vers la Palestine de débloquent certaines sommes en vue de la fondation d'une existence au moyen d'exportations

allemandes supplémentaires vers la Palestine. Cette position allemande dictée par les motifs d'une politique intérieure qui encourage, dans la pratique, la consolidation de la judéité en Palestine en accélérant ainsi la construction d'un État juif en Palestine, aurait pu contribuer à ancrer l'avis selon lequel l'Allemagne fait preuve de bienveillance vis-à-vis de la formation d'un État juif en Palestine. »

(Certes, le Royaume de France souhaite lui aussi expulser les juifs de son territoire. Ainsi, les juifs expulsés devront émigrer. Ce qui différencie le Royaume de France de l'Allemagne national-sioniste, c'est que le Royaume de France ne finance pas le départ des juifs, ils sont expulsés tels quels, leurs biens et leurs propriétés sont saisis, et nous n'espérons pas qu'ils se rendent en Terre Sainte. Les juifs les plus dociles peuvent rester vivre en France, mais le Royaume de France ne sera jamais sioniste, pas même par opportunisme.)

VII. « L'Islam des Lumières »

Pierre Hillard dit (Rapport sur le mondialisme) : En observant l'ensemble de cette zone en partant de la Péninsule arabique, on constate immédiatement le démantèlement du royaume d'Arabie Saoudite. Les propos de l'auteur sont très clairs à l'égard d'un pays qui a bénéficié de la protection américaine suite aux discussions entre le président Roosevelt et le roi Ibn Saoud, le 14 février 1945, à bord du croiseur USS Quincy. Désormais, le royaume d'Arabie Saoudite passe à la trappe. Deux grandes entités territoriales échappent à l'autorité de Riyad. Sur la côte Ouest, il s'agit de créer un « État sacré islamique ». Comme le précise Ralph Peters dans des propos lourds de conséquences : « La cause principale de la large stagnation du monde musulman réside dans le traitement réservé à la Mecque et à Médine considérés comme leur fief par la famille royale saoudienne. Les lieux saints de l'Islam soumis au contrôle de la police d'État de la part d'un des plus bigots et oppressifs régimes au monde ont permis au Saoud (ndlr : la famille régnante d'Arabie Saoudite) de projeter leur croyance wahhabite à la fois intolérante et disciplinée au delà de leurs frontières. (...) Imaginez comme le monde musulman se sentirait mieux si la Mecque et Médine étaient dirigés par un Conseil représentatif tournant issu des principales écoles et mouvements de l'Islam dans le monde au sein d'un État sacré islamique - une sorte de super Vatican musulman - où l'avenir de la foi serait débattu au lieu d'être arbitrairement fixé ». Ces propos sont d'une extrême importance. En effet, l'Islam tel qu'il se présente est incompatible avec les « valeurs » du mondialisme. Matérialisme et hédonisme promus par le nouvel ordre mondial en opposition à une transcendance ne cadrent absolument pas avec l'esprit des musulmans. C'est pourquoi, pour Ralph Peters et ses congénères, il s'agit de favoriser ce que nous appelons un « Islam des Lumières » afin d'adapter cette religion aux exigences des canons du mondialisme. Évoquant la création d'un « Conseil représentatif tournant (...) pareil à un super Vatican musulman », il s'agit de créer une hiérarchie religieuse en mesure de remodeler l'Islam afin de l'adapter aux enjeux de la modernité matérialiste. Nous désignons ces ambitions par l'expression « Vatican II de l'Islam ». En effet, dans le cas du catholicisme, l'Église s'est toujours opposée au modernisme sous toutes ses formes (libéralisme, socialisme, maçonnerie...). Vatican II, concile pastoral, sous l'impulsion de Jean XXIII est une véritable cassure avec la Tradition de l'Église. C'est à l'Église et à ses fidèles de s'adapter aux contingences du mondialisme. Il n'est donc pas étonnant de lire dans l'encyclique du « pape » Jean XXIII « Pacem in terris » des passages appelant « un pouvoir supranational ou mondial » où la déclaration des droits de l'homme (l'évangile du mondialisme) est considérée « comme un pas vers l'établissement d'une organisation juridico-politique de la communauté mondiale ». Ces affirmations de l'« Église » doivent se faire en collaboration avec l'ONU dont les principes sont pourtant à l'opposé de ceux défendus depuis Saint Pierre. C'est d'ailleurs le même état d'esprit qui anime Benoît XVI dans son encyclique « Veritas in caritate » parue en juillet 2009 où il appelle à la création d'une « autorité politique mondiale » en liaison avec les instances de l'ONU, temple du maçonnerie. C'est le même chemin qui attend l'Islam si les souhaits de Ralph Peters se réalisent. En effet, l'objectif des thuriféraires du mondialisme est d'aboutir

à une religion mondiale réunissant en son sein les différents courants religieux afin d'adorer le « porteur de lumière » grâce à l'action des grands princes du mondialisme.

« ... qu'on le veuille ou non, le principe de la maçonnerie doit être religieux, c'est-à-dire réunir tous les cultes pour le bien général... Ce n'est que dans une SOCIÉTÉ THÉOCRATIQUE ayant le caractère universel de la Maçonnerie qu'on pourra réunir un jour l'islam et la Chrétienté, les Juifs et les Bouddhistes, l'Europe et l'Asie dans un même idéal et un même espoir. C'est en un mot à la Maçonnerie de former l'UNIVERSELLE ÉGLISE [NOACHIQUE]. » (Cité par le F.: Paul Naudon dans La Maçonnerie et le divin, p. 156.)

Pierre Hillard dit (Archives du mondialisme, p. 137) : Nous devons rappeler le sens du mot « noachisme ». C'est une religion humanitaire, constituée de sept lois, élaborée par la synagogue talmudique pour les non-juifs. Les critères essentiels caractérisant le noachisme sont : 1) Un Dieu unique (surtout pas trinitaire), 2) Jésus est reconnu comme un simple prophète, mais, en aucun cas, comme le Fils de Dieu incarné (c'est le cas de l'islam) et 3) Destruction du sacerdoce catholique rappelant le principe de l'Incarnation. Les Juifs... sont le peuple prêtre encadrant une masse humaine... La version de 1738 (de la Constitution maçonnique d'Anderson) affirme : « Un maçon s'oblige à observer la loi morale comme un vrai noachide ; et s'il comprend droitement le métier, jamais ne sera stupide, athée ni libertin sans religion, ni n'agira jamais contre sa conscience (...), c'est-à-dire d'être hommes bons et vrais, ou hommes d'honneur et de probité, n'importe les appellations, religions ou croyances qui les distinguent ; car ils s'accordent tous sur les trois grands articles de Noé. »

(En vérité, cela nous arrange bien, nous catholiques, que le mahométisme se ramollisse et perde de sa barbarie. Le Commandeur de France, ayant étudié les textes islamiques et les textes talmudiques – afin de connaître ses ennemis, pour mieux les combattre – nous rapporte que les derniers vrais mahométans sur la terre – ceux qui appliquent de A à Z les lois du Coran et la tradition hadithique – sont ceux du proto-État « État islamique », que le monde athée qualifie de « groupe terroriste » et que nous qualifions, nous, de proto-État barbare. Ce n'est pas à Dubaï, à Abou Dhabi ou à La Mecque que se trouve le mahométisme pur, car les mahométans de ces régions ont capitulé face au mondialisme. Néanmoins, tous les mahométans, vrais comme faux, iront en enfer. Le catholicisme étant la vraie religion, le mondialisme judéo-maçonnique et noachide s'est d'abord attaqué à lui plutôt qu'au mahométisme. Ainsi, nous avons pu voir l'effet de la mondialisation de ces deux religions, de la vraie et d'une fausse parmi tant d'autres : elles ont été rendues pacifiques, pour mieux les contrôler. Le Dr Theodore Kaczynski disait, avec raison, dans son manifeste, 29, 72-73 : « Le système se moque de savoir ce que vous écoutez comme musique, ce avec quoi vous vous habillez, la religion en laquelle vous croyez, tant que vous étudiez à l'école, dégottiez un travail respectable, soyez un parent "responsable", un individu non-violent, et ainsi de suite... La société moderne est sous bien des aspects extrêmement permissive. Tout ce qui ne perturbe pas le fonctionnement du système, nous pouvons le faire. Nous pouvons croire en la religion de notre choix (tant qu'elle n'encourage pas des attitudes dangereuses pour le système). Nous pouvons faire ce que nous voulons tant que c'est ANODIN. Mais quand cela devient IMPORTANT, le système a tendance à progressivement réguler nos comportements. » Le système mondialiste, pour ne pas être perçu comme une tyrannie, a décidé de ne pas interdire les religions mais de les mondialiser et de limiter leurs actions par les lois de l'État-Dieu. Ainsi, les religions en elles-mêmes ne sont pas interdites mais l'application et la défense de leurs doctrines l'est : la Croisade, l'Inquisition, etc. Je ne vais pas reproduire les précédents chapitres, mais attardons-nous rapidement à d'autres propos anti-violence des antipapes de la Contre-Église. L'antipape Benoît XVI dit dans son livre *Jésus de Nazareth*, à la page 28 : « La violence n'instaure pas le royaume de Dieu, le royaume de l'humanité. C'est, au contraire, l'instrument préféré de l'Antéchrist — même avec une motivation religieuse idéaliste. » Ces paroles rappellent les dires du schismatique Nicétas Choniates, qui, voyant les Croisés mettre à sac Constantinople et Sainte-Sophie, les a déclarés être des « précurseurs de l'antéchrist ». Ainsi, l'antipape Benoît XVI, en

condamnant la violence, surtout celle faite au nom de Dieu, condamne la Croisade et la déclare être, elle et ses participants, des « instruments de l'antéchrist ». Penchons-nous aussi sur le cas de l'actuel antipape Léon XIV, qui disait à la Rencontre internationale pour la paix, le 28 octobre 2025 : « Le monde a soif de paix... Assez des guerres, avec leurs douloureux cortèges de morts, de destructions, d'exilés ! (...) Celui qui ne prie pas abuse de la religion, même pour tuer... Pas de paroles criées, de slogans religieux utilisés contre les créatures de Dieu. » Des « slogans religieux utilisés contre les créatures de Dieu », il parle là de deux slogans : « Deus lo vult » et « Allahu Akbar ». Nous sommes donc mis à égal avec ces barbares de mahométans qui tuent au nom de 72 fillettes vierges les attendant dans le « paradis » charnel du Coran, tandis que nous nous battons pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lui nous attend dans les Cieux, non pas des fillettes, et c'est une joie pour nous d'être dans les Cieux comme des Anges, non faits de chair mais d'esprit, des êtres non charnels mais spirituels : notre paix et notre joie, c'est le Christ, mais sur terre, il n'y a pas le Christ ; ainsi, il faut mourir pour l'atteindre ! En se dédouanant des croisades, qui ne sont que des actes humains commis en réponse à un appel divin, les antipapes ont aussi renié Notre Père céleste, le Dieu d'Abraham, le Dieu exterminateur de peuples idolâtres, qui agit avec justice, sans compromis ni faiblesse. Exode 11, 5 : « Tout premier-né mourra dans la terre des Égyptiens, depuis le premier-né de Pharaon, qui est assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la servante qui tourne la meule... » Bien d'autres versets violents sont présents dans la Sainte Bible ; beaucoup d'entre eux vous ont été précédemment présentés dans ce catéchisme, mais bien d'autres, plus violents encore, n'ont pas été cités. Bref, si le Seigneur se permet d'être violent, c'est que cela est bien, car Lui seul sait ce qu'est le Bien et le mal, puisqu'Il est le Souverain Bien. Lui seul est le Bien sans être le mal ; Lui seul fait le Bien sans faire le mal, car Il est le SOUVERAIN BIEN. À part le fait que le Seigneur est le Souverain Bien, et donc le seul légitime Législateur de ce qu'est le Bien et le mal, le Seigneur est aussi Souverain de Ses créatures. Ainsi, oui, sans aucune hésitation, toute créature douée de raison l'affirmerait ; je l'affirme donc : le Seigneur a tous les droits sur moi, sur vous, sur nous tous. Le Seigneur a absolument tous les droits et nul ne peut les Lui retirer. Saint Thomas d'Aquin dit, Somme théologique, IIa-IIae, q. 64, art. VI : « Dieu est le maître de la vie et de la mort ; car c'est par son ordre que meurent les pécheurs et les justes. C'est pourquoi celui qui tue un innocent par l'ordre de Dieu ne pèche pas plus que Dieu dont il exécute la volonté. Il montre même qu'il le craint en lui obéissant. (C'est pour ce motif qu'Abraham est loué d'avoir offert en sacrifice son fils Isaac, et que dans l'histoire sainte nous voyons punis les chefs qui n'ont pas exterminé les peuples que Dieu leur avait ordonné de détruire.) » Les antipapes de la Contre-Église sont donc complètement mondialisés et imprégnés de l'esprit maçonnique des Lumières : « amour, paix, tolérance » et « liberté, égalité, fraternité », une paix factice et un amour terrestre qui conduisent ensuite dans le feu éternel de l'enfer. Or, je pense bien que si j'avais été un mahométan, j'aurais préféré être traité de barbare, humilié, terrifié et forcé de capituler face aux Croisés pour ensuite être baptisé et décapité, plutôt que de vivre toute ma vie de mahométan dans la paix factice, l'amour de la tolérance et du vivre-ensemble, pour ensuite aller éternellement en enfer parce que les faux catholiques ne m'auraient pas secoué au péril de ma vie terrestre, s'il le fallait, afin de me sauver. Je le jure par Dieu, j'aurais préféré endurer souffrance après souffrance toute ma vie plutôt que de vivre dans la paix et l'allégresse pour ensuite brûler éternellement ! Voici quelques reniements du vrai Dieu, Celui d'Abraham et de Jacob, le Dieu exterminateur, Père du Christ et des Croisades : « Un autre défi est lié au fait que bien des textes bibliques se révèlent remplis de violence. Nous pouvons prendre comme exemple les Psaumes imprécatoires, ou encore l'ordre donné par Dieu à Israël d'exterminer des populations entières. Les lecteurs chrétiens sont choqués et désorientés par de tels textes. De plus, il y a des lecteurs non chrétiens qui reprochent aux chrétiens d'avoir dans leurs textes sacrés des sections terribles, et les accusent de professer et de diffuser une religion inspiratrice de violence. La troisième partie du document se propose de se proposer d'affronter, entre autres, ces défis de l'interprétation, en montrant, d'une part, comment dépasser le fondamentalisme (cf. Commission Biblique Pontificale, L'Interprétation de la Bible dans l'Église, 1993, I. F), et, d'autre part, comment éviter le scepticisme. Une fois ces obstacles

franchis, on peut espérer que sera ouverte la possibilité d'une réception réfléchie et appropriée de la Parole de Dieu... Les textes bibliques qui relatent des comportements manifestement immoraux, qui expriment des sentiments de haine et de violence, ou qui promeuvent des conditions sociales qui sont aujourd'hui considérées comme injustes, constituent également un défi pour l'interprétation. Ces textes peuvent scandaliser ou désorienter les Chrétiens, qui se trouvent parfois accusés par des non-chrétiens d'avoir dans leur livre sacré des éléments renvoyant à une religion enseignant l'immoralité et la violence. Dans le cadre de cette question difficile, nous tenterons de rendre compte, dans l'Ancien Testament, de la violence qui caractérise les lois d'« interdit » (d'extermination) et des Psaumes qui réclament vengeance... La présence dans la Bible, et particulièrement dans l'Ancien Testament, de multiples récits de violence et de cruauté, constitue l'un des obstacles majeurs à sa réception comme texte inspiré. Et ceci d'autant plus que, souvent, la violence et la cruauté sont ordonnées par Dieu, ou encore habitent les prières adressées à Dieu, parfois enfin Lui sont directement attribuées par les auteurs sacrés. » (Commission biblique pontificale, « Inspiration et vérité de l'Écriture Sainte »), « Dans le contexte de la relation entre l'Ancien et le Nouveau Testament, le Synode a aussi abordé le thème des pages de la Bible qui se révèlent obscures et difficiles en raison de la violence et de l'immoralité qu'elles contiennent parfois... L'Église n'a pas directement pour mission de créer une société plus juste... [mais], je désire attirer à nouveau l'attention de tous sur l'importance de défendre et de promouvoir les droits humains de toutes les personnes, qui comme tels sont "universels, inviolables, inaliénables" (...) Encore une fois, je désire répéter que la religion ne peut jamais justifier les intolérances ou les guerres. On ne peut pas utiliser la violence au nom de Dieu ! Toutes les religions devraient inciter à un usage correct de la raison et promouvoir des valeurs éthiques qui construisent la coexistence civile... N'oublions jamais que "là où les paroles humaines deviennent impuissantes, car domine le fracas tragique de la violence et des armes, la force prophétique de la Parole de Dieu est présente et nous répète que la paix est possible, et que nous devons être des instruments de réconciliation et de paix" » (Antipape Benoît XVI, Verbum Domini, 30 septembre 2010) Selon les antipapes mondialistes, mondialisants et mondialisés, les ordres du Tout-Puissant descendus du Ciel, qu'ils aient été adressés aux Hébreux ou aux Croisés, seraient « immoraux » parce qu'ils sont violents. Ainsi, soit ces ordres ne viendraient pas de Dieu, soit Dieu Lui-même aurait demandé des choses immorales. D'autres avancent encore l'argument suivant : « À l'époque, les conditions sociales n'étaient pas les mêmes ; le cœur des Hébreux était dur... » Cet argument est moderniste ; c'est même l'un des plus modernistes qui soient. Dans le même document, l'antipape Benoît XVI écrit : « [Dans la Bible] le dessein de Dieu s'y manifeste progressivement et se réalise lentement à travers des étapes successives. » Oui, le cœur des Hébreux était dur ; et alors ? Selon cette logique, le mal évoluerait donc avec le temps, de même que les conditions sociales de l'homme, auxquelles Dieu Lui-même devrait finalement s'adapter. Voilà précisément ce que pensent les modernistes : que la morale divine évolue avec les époques. Aujourd'hui déjà, beaucoup ne considèrent plus l'homosexualité comme un mal ; Dieu devrait-Il donc « évoluer » Lui aussi ? Et quand je dis que, selon les modernistes, « la morale divine évolue avec les époques », je ne parle pas de la soi-disant « morale » humaine, qui n'a aucune valeur ; je parle bien de la seule véritable morale, celle qui nous vient de Dieu, et telle est vraiment leur pensée, car l'antipape François l'a révélé durant son entretien avec Antonio Spadaro : « Il est erroné de voir la doctrine de l'Église comme un monolithe qu'il faudrait défendre sans nuance... À chaque époque, l'homme cherche à mieux se comprendre et à mieux s'exprimer. Avec le temps, l'homme change sa manière de se percevoir... » Ainsi, selon eux, la morale de Dieu et de l'Église « évolue » et n'est pas immuable, pire encore, Dieu et Son Église se soumettent à la perception humaine de ce qu'est le « bien » et le « mal » ... Or, moi, comme tous les papes, je pense que la morale de Dieu et de Son Église est immuable, car le Seigneur n'est pas une girouette ; le Bien et le mal ont été établis et ne sont plus à établir. Dieu l'a fait et tout ce qu'Il fait est juste ; Il a tous les droits, Il est sans reproche et ne doit de comptes à personne. Romains 9, 20 : « Ô homme, qui es-tu, pour contester avec Dieu ? Le vase dit-il au potier : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? ». Job 33, 13 : « Disputes-tu contre lui, parce qu'il ne rend

compte de ses actes à personne ? ». Daniel 4, 32 : « Tous les habitants de la terre sont devant lui comme un néant ; il fait selon sa volonté, tant parmi les armées du ciel que parmi les habitants de la terre ; il n'est personne qui résiste à sa main, et qui lui dise : Pourquoi avez-vous fait ainsi ? ». Job 9, 12, 15-17 : « S'il interroge soudain, qui lui répondra ? ou qui peut dire : Pourquoi faites-vous ainsi ? Quand j'aurais en moi quel que justice, je ne répondrais rien, mais j'implorerais mon juge. Lors même qu'il m'aurait exaucé, quand je l'invoquais, je ne croirais pas qu'il eût entendu ma voix. Car il me brisera dans un tourbillon, et il multipliera mes plaies même sans raison. ». Romains 11, 36 : « Puisque c'est de lui, et par lui, et en lui, que sont toutes choses ; à lui la gloire dans les siècles. »)

La Palestine est sous tutelle judéo-américaine :

Déclaration d'indépendance de l'État de Palestine (15 novembre 1988) : L'État de Palestine proclame son adhésion aux principes et aux objectifs de l'Organisation des Nations unies, à la Déclaration universelle des droits de l'homme, ainsi qu'aux principes et à la politique du non-alignement. L'État de Palestine est un État épris de paix, attaché aux principes de coexistence pacifique.

Lettre de Yasser Arafat, président de l'Organisation de libération de la Palestine, reconnaissant l'État d'Israël (Tunis, 9 septembre 1993) : ... je voudrais confirmer les engagements suivants de l'OLP : - L'OLP reconnaît le droit de l'État d'Israël à vivre en paix et dans la sécurité. - L'OLP accepte les résolutions 242 et 338 du Conseil de sécurité de l'Organisation des Nations unies.

Accords d'Oslo (Washington, 13 septembre 1993) : Le gouvernement de l'État d'Israël et l'équipe de l'OLP... (la « délégation palestinienne »), représentant le peuple palestinien, sont convenus qu'il est temps de mettre fin à des décennies d'affrontement et de conflit, de reconnaître leurs droits légitimes et politiques mutuels...



Pacte entre Yitzhak Rabin, premier ministre de l'État talmudique, Bill Clinton, président des États-Unis maçonniques, et Yasser Arafat, président de la Palestine des Lumières

Réunion du Conseil national palestinien, 26 avril 1996 : La Charte nationale palestinienne est par la présente modifiée avec la suppression des articles contraires aux lettres échangées entre l'OLP et le Gouvernement d'Israël les 9-10 septembre 1993.

(Charte nationale palestinienne, 1968 : « 19. Le partage de la Palestine en 1947 et l'établissement de l'État d'Israël sont entièrement illégaux... »)



Mahmoud Abbas (président de la Palestine) serrant la main de Netanyahu

L'État de la Palestine a officiellement capitulé face à l'État talmudique en reconnaissant son « droit » à l'existence, ce qui montre bien que le monde entier s'est ligué contre Dieu et que nous n'aurons pas l'État palestinien pour allié direct ou indirect, et qu'il ne libérera jamais Jérusalem du joug de l'État talmudique, à qui il livrera bientôt Gaza. Les juifs et les mahométans des Lumières mènent ensemble une grande mascarade au Proche-Orient, une guerre qui ne fait que tuer le peuple chrétien et les derniers opposants de la bande de Gaza. Ainsi, parmi tous les États du monde, seul le Royaume de France continue de lutter. C'est une triste réalité, et une gloire. Et tous ceux qui sont aux côtés du Royaume de France dans sa lutte participent à sa gloire, « tous », qu'ils soient Français, Israélites, Palestiniens, etc. Jamais nous n'avons dit que « tous, excepté les Français, luttent contre Dieu ». Nous avons seulement affirmé qu'à l'heure actuelle, le seul État (ou proto-État) qui n'a pas abandonné la Loi de Dieu et qui lutte pour son application est le Royaume de France. Et il a déjà, à de nombreuses reprises, appelé des hommes de toutes nations et de toutes conditions à se lever et à marcher avec lui sur le sentier de la Croisade. En revanche, nous le répétons, parmi tous les États du monde (leurs gouvernements et armées), seul le Royaume de France continue de lutter, triste mais glorieux constat...

William Engdahl dit (Pétrole : une guerre d'un siècle) : Vers la fin de son premier mandat, George W. Bush, le néophyte en Affaires étrangères, se trouvait avoir réalisé la plus spectaculaire extension de la puissance militaire américaine de l'histoire. Les bases militaires américaines lui permettaient de contrôler les routes stratégiques de l'énergie de toute l'Eurasie. Il pouvait contrôler les relations énergétiques à venir avec le Japon, la Chine, l'Asie de l'Est, l'Inde, la Russie de même que l'Union Européenne.

Washington est aux portes de La Mecque, les Américains possèdent une base en Arabie, à Taïf, à moins d'une heure de route de La Mecque. Les États-Unis possèdent aussi des bases en « Turquie » (Anatolie occupée), au Qatar et aux Émirats arabes unis. La Oumma est véritablement occupée et tutelée par la Loge.



Les caniches du Troisième Temple et de la Maison-Blanche

**(Quelques dirigeants d'États sous tutelle judéo-américaine : France, Italie, Allemagne, Espagne, Belgique, prêtant allégeance à Donald Trump, golem de l'État talmudique.
Conclusion : le monde entier est ligué contre Dieu et le Royaume de France !)**

Le caniche Emmanuel Macron dit (Révolution) : La République que nous aimons, celle que nous devons servir, c'est celle de notre libération collective. Libération des superstitions, religieuses ou politiques, libération des préjugés sociaux, libération de toutes ces forces qui concourent à faire de nous des esclaves sans que nous en ayons toujours conscience. La République est notre effort, un effort jamais achevé. Elle reste toujours à accomplir... Un chant aussi apparemment banal que Le Chant du départ, au point que nous n'attachons plus guère d'attention à ses paroles, le dit très bien. « Un Français doit vivre pour elle »... Et cela dit moins une obligation qu'une réalité. Il y a longtemps que les Français vivent pour l'émancipation, la liberté. « Les républicains sont des hommes, les esclaves sont des enfants. » Ils savent, les Français, que l'on ne peut exister sous la tyrannie. La tyrannie du pouvoir mais aussi celle des structures dépassées, des préjugés, des cercles d'influence et des groupes de pression. La République, c'est ne consentir à rien de ce qui s'oppose à nos valeurs. C'est l'incarnation de notre honneur collectif. Dans une lettre de guerre, le général Diego Brosset, compagnon de la Libération, écrit peu avant sa mort à la tête de sa division : « On ne peut employer son intelligence à trouver des raisons d'accepter. » Cette France, républicaine par nature, qui est la nôtre, a des ennemis. Les républicains ne peuvent jamais

faire l'économie de les nommer. Ces ennemis si divers ont tous en commun d'être des rêveurs – mais des rêveurs parfois criminels –, des puritains, des utopistes du passé. Ils croient détenir une vérité sur la France. Ce n'est pas seulement un danger, c'est un contresens. La seule vérité qui soit française, c'est celle de notre effort collectif pour nous rendre libres, et meilleurs que nous sommes ; cet effort qui doit nous projeter dans l'avenir. Ces ennemis de la République prétendent l'enfermer dans une définition arbitraire et statique de ce qu'elle est et de ce qu'elle devrait être. Il y a les islamistes qui veulent l'asservir et qui, l'expérience le montre, n'apportent que le malheur et l'esclavage. Il y a le Front national qui, animé par une absurde nostalgie de ce que notre pays n'a jamais été, lui fait trahir ce qu'il est. Il y a ceux qui se rallient à l'extrême droite en adoptant ses thèses. Il y a les cyniques qui fuient la France ou la méprisent. C'est beaucoup de monde et, en même temps, ce n'est pas assez pour nous retenir. Et c'est bien ce projet que la France porte en elle depuis tant de siècles qui fait sa place, son rang. Qui fait que la France a toujours rayonné dans le monde. De la Renaissance au siècle des Lumières en passant par la Révolution américaine jusqu'à la Déclaration universelle des droits de l'homme et l'anti-totalitarisme, la France a contribué à éclairer le monde pour le libérer du joug de l'ignorance, des religions qui asservissent, de la violence qui nie l'individu. Il y a dans l'esprit français cette prétention à l'universel qui est à la fois une indignation constante contre l'injustice et la soumission, et une volonté de dire aux autres qu'elle pense le monde, ici, maintenant, et pour le compte de tous.

Les caniches du T.T. et de la M.B. occupent la France comme les Sarrasins du temps de Charlemagne, Charles Martel, Roland et Guillaume d'Orange, marchons donc sur leurs pas : le baptême ou la mort !

(a - Avant la bataille

Chanson de Roland : Olivier dit : « J'ai vu tant de païens que nul homme n'en vit jamais plus sur la terre... Vous aurez bataille, bataille comme il n'y en eut jamais. Seigneurs Français, que Dieu vous donne sa force ; et tenez ferme pour n'être point vaincus. » et les Français : « Maudit qui s'enfuira », disent-ils. « Pas un ne vous fera défaut pour cette mort ! » (...) Je vous jure qu'ils sont tous condamnés à mort... Français sont bons : ils frapperont en braves : les Sarrasins ne peuvent échapper à la mort ! (...) « Plutôt la mort que le déshonneur. Plus nous frappons, plus l'Empereur nous aime ! » (...) Roland est preux, mais Olivier est sage : ils sont tous deux de merveilleux courage. Puis d'ailleurs qu'ils sont à cheval et en armes, ils aimeraient mieux mourir qu'esquiver la bataille... Quand Roland voit qu'il y aura bataille, il se fait plus fier que lion ou léopard... Pas un lâche parmi eux... Pour son seigneur on doit souffrir grands maux, endurer le chaud et le froid, perdre de son sang et de sa chair... archevêque Turpin s'adresse aux Français et leur fait ce sermon : Seigneurs barons, Charles... C'est notre roi : notre devoir est de mourir pour lui. Chrétienté est en péril, maintenez-la. Il est certain que vous aurez bataille ; car, sous vos yeux, voici les Sarrasins. Or donc, battez votre coulpe, et demandez à Dieu merci. Pour guérir vos âmes, je vais vous absoudre, si vous mourez, vous serez tous martyrs : Dans le grand paradis vos places sont toutes prêtes. Français descendant de cheval, s'agenouillent à terre, et l'Archevêque les bénit de par Dieu : « Pour votre pénitence, vous frapperez les païens. » Français se redressent, se remettent en pied ; les voilà absous et quittes de tous leurs péchés...

(b - Sur le chemin de la bataille

Chanson de Roland : Seigneurs barons, ne reculez point. Au nom de Dieu, ne pensez qu'à deux choses : A recevoir et à donner de bons coups. Et n'oublions pas la devise de Charles. A ce mot, les Français ne poussent qu'un seul cri : « Montjoie ! » Qui les eut entendus crier de la sorte eut eu l'idée du courage. Puis ils chevauchent, Dieu ! Avec quelle fierté !

(c - La bataille

Chanson de Roland : Nos Français n'ont pas envie de fuir. Voici la nouvelle que j'ai à vous apprendre : vous allez tous mourir... Le païen tombe d'un seul coup : Satan emporte son âme... « Ton Mahomet ne te viendra point en aide » ... Roland est rouge de sang ; rouge est son haubert, rouges sont ses bras... Et que de bons Français perdent là leur jeunesse ! Ils ne reverront plus leurs mères ni leurs femmes, ni ceux de France qui les attendent... bon gré, tous y laissent leur vie... Et pendant ce temps, en France, il y a une [miraculeuse] tourmente : des tempêtes, du vent et du tonnerre, de la pluie et de la grêle, des foudres qui tombent souvent, et (rien n'est plus vrai) un tremblement de terre. A midi, il y a grands ténèbres : tous ceux qui voient ces prodiges en sont dans l'épouvante, et plusieurs disent : « C'est la fin du monde, c'est la consommation du siècle. » Non, non, ils ne le savent pas, ils se trompent : c'est le grand deuil pour la mort de Roland !... En France... Ni le soleil, ni la lune n'y jettent leur clarté. Tous ceux qui voient ces choses croient qu'ils vont mourir ; mais, en vérité, on peut bien être en telle douleur, quand celui qui conduit tous les autres, quand Roland meurt. Il n'y eut jamais sur terre un homme de plus haut prix pour vaincre les païens et conquérir les royaumes... Ils sont bons, nos Français, qui y frappent de l'épée, il n'en est pas un dont l'acier ne soit tout rouge de sang... Par toute la contrée ils poursuivent les Sarrasins... Les mécréants, la tristesse et la rage au cœur, laissent le champ et se mettent en fuite, poursuivis de près par les Français, qui voudraient les atteindre... Sur cent mille, il n'en est pas deux qui survivent. « Nos hommes sont de braves, s'écrie l'Archevêque, et personne sous le ciel n'en a de meilleurs. » (...) Olivier mon compagnon, s'écrie Roland, mon frère Olivier... nous aurons une forte et rude bataille : car on ne vit jamais une telle rencontre (avec l'ennemi) j'y vais frapper de mon épée Durendal ; Vous, compagnon, vous frappez de votre épée Hauteclaire. Nous les avons déjà portées en tant de lieux ! Avec elles déjà, nous avons gagné tant de victoires ! Il ne faut pas qu'on chante sur nous de méchantes chansons ... Archevêque alors leur dit sa façon de penser : pas de lâcheté, seigneurs barons. Au nom de Dieu, ne fuyez pas, si vous ne voulez pas que les gens de cœur chantent contre nous de mauvaises chansons. Il vaut mieux mourir en combattant. Or, il est très-certain que nous allons mourir ; oui, après ce jour nous ne serons plus vivants. Mais il est une chose doit je puis vous être garant : c'est que le saint paradis est à vous ; demain vous y serez assis tout près des saints. A ces mots, les Francs se remettent en joie. Et tous [crient]... « Vous êtes les hommes de Dieu, et il va vous faire aujourd'hui un beau présent : c'est le paradis où vous reposerez en saintes fleurs. Quant aux lâches, il n'y a point pour eux de place là-haut. » Nous y entrerons tous, répondent les Français... « Bons chevaliers, vous êtes les amis de Dieu. Voici le jour où vous allez être fleuris et couronnés ; voici le jour où vous reposerez dans les saints fleurs du paradis. Quant aux lâches, ils n'y entreront jamais. » Nous ne devons pas faillir, disent les Français. Si c'est le bon plaisir de Dieu, nous n'y contredirons pas. Donc, nous allons nous battre contre nos ennemis. Il est vrai que nous sommes peu ; mais hardis et preux, nous le sommes... Alors le comte Roland interpelle Olivier : Sire compagnon, lui dit-il, voici déjà Engelier mort, nous n'avions pas de plus brave chevalier. Que Dieu m'accorde de le venger, répond Olivier... Il court frapper le païen de toute sa force : le Sarrasin tombe, et les démons emportent son âme... Il coupe en deux le nez, la bouche, les dents... Les coups de Roland sont d'un rude et fort chevalier : pour les siens, ni trêve, ni repos. Dieu ! Comme les Français chevauchent rapidement ! Au trot, au galop, ils poursuivent les païens. Ils ont du sang, du sang rouge, jusqu'au milieu du corps... Turpin ne saurait aimer ce païen ; dès qu'il le voit, il a soif de le frapper, et, fort tranquillement, se dit en lui-même : Ce Sarrasin me semble bien hérétique, plutôt mourir que de ne pas aller le tuer. Jamais je n'aimai les couards ni la couardise... les Francs... les pieds, les poings, le visage, ils coupent et tranchent tout. « Ces Français nous défigurent, s'écrient les païens... »

(d - Le martyr : l'issue la plus heureuse de la bataille

Chanson de Roland : Voici le jour de la douloureuse séparation... Quant à nos âmes, elles seront en paradis... Tous les chevaliers de France y sont tués. Dieu n'en a épargné que

soixante... Mais plutôt la mort que le déshonneur ! ... Ce serait grande honte (de revenir sur nos pas), répond Olivier. Tous vos parents auraient à en rougir, et ce déshonneur serait sur eux toute leur vie... Seigneurs barons, que Dieu prenne pitié de vous : qu'à toutes vos âmes il octroie le paradis ; qu'il les fasse reposer en saintes fleurs !... Que Dieu vous aide, Celui qui jamais ne mentit... Allons, sire compagnon : retournons frapper les païens. Roland jette un regard sur les montagnes : quelle foule de païens il y découvre ! Il adresse alors de bonnes paroles à Olivier : Compagnon frère, je veux ici mourir avec vous... Et telle est la valeur qui convient à un chevalier... Il faut qu'il soit fort et fier dans la bataille ; car autrement je ne donnerais pas de lui quatre deniers. Qu'on en fasse alors un moine dans quelque moutier. Où il priera toute sa vie pour nos péchés. Frappez, répond Roland, frappez, et pas de quartier. A ces mots, nos Français recommencent la bataille : Mais les chrétiens firent de là de grandes pertes. Quand il sait qu'on ne lui fera point de quartier, l'homme dans la bataille se défend rudement : et c'est pourquoi les Français sont fiers comme des lions... Que le Seigneur Dieu te maudisse, dit-il au païen, puisque tu m'as si cruellement privé de mes compagnons... Alors il va le frapper en vrai baron et lui tranche du coup le poing droit ; et puis il prend sa tête... C'est ici, s'écrie alors Roland, que nous serons martyrs... Quand Charles mon seigneur viendra sur ce champ de bataille, quand il verra le massacre des Sarrasins, quand pour un des nôtres il en trouvera quinze d'entre eux parmi les morts, eh bien, l'Empereur nous bénira !... Frappez, Français. C'est ma seule recommandation... Malheur aux plus lents !... Olivier sent qu'il est blessé à mort... Il appelle Roland, son ami : Compagnon, venez vous mettre tout près de moi... Roland regarde Olivier au visage. Il est pale, il est livide, il est décoloré. Les ruisseaux en tombent par terre : ... Ô douce France ! Tu vas donc être veuve de tes meilleurs soldats... « Je vous pardonne ici et devant Dieu. » A ce mot, ils s'inclinent l'un devant l'autre. C'est ainsi, c'est avec cet amour qu'ils se séparèrent l'un de l'autre... Olivier... A haute voix fait son mea culpa, joint ses deux mains et les tend vers le ciel, prie Dieu de lui donner son paradis, de bénir Charlemagne, la douce France et son compagnon Roland par-dessus tous les hommes. Le cœur lui manque, sa tête s'incline : Il tombe à terre, étendu de tout son long. C'en est fait, le comte est mort... Roland voit que son ami est mort... A peine Roland a-t-il repris ses sens, qu'il s'aperçoit de la grandeur du désastre. Tous les Français sont morts, il les a tous perdus, excepté deux... Quand Turpin de Reims se sent abattu, quand il se voit quatre lances dans le corps, il se relève un instant, le brave ; il se redresse, cherche Roland du regard, court vers lui et ne lui dit qu'un mot : « Je ne suis pas vaincu. Tant qu'un bon vassal est vivant, il ne se rend pas. » ... Tant qu'il aura de la vie, point ne reculera... Jamais le comte Roland n'aima les lâches... les chevaliers qui ne sont pas de bons vassaux... Honte à qui ne frappe pas de son mieux, dit l'Archevêque... Roland s'en va. Seul, tout seul, il parcourt le champ de bataille ; il fouille la montagne, il y trouve les corps d'Ivon et d'Ivoire ; il y trouve le Gascon Engelier ; il y trouve Bérenger et Othon ; il y trouve Anséis et Samson ; il y trouve Gérard, le vieux de Roussillon. L'un après l'autre, le baron les emporte : avec eux il est revenu vers l'Archevêque, et les a déposés en rang aux genoux de Turpin... Que Dieu le glorieux ait toutes vos âmes ! Qu'en paradis il les mette en saintes fleurs !... Alors le comte Roland revient : il se redresse ; mais hélas ! Quelle douleur pour lui ! Au delà de ses compagnons, sur l'herbe verte, il voit étendu le noble baron, l'Archevêque, le représentant de Dieu. Turpin s'écrie : « Mea culpa ! » lève les yeux en haut. Joint ses deux mains et les tend vers le ciel, prie Dieu de lui donner son paradis... Il est mort, Turpin, le soldat de Charles. Celui qui par grands coups de lance et par très-beaux sermons n'a jamais cessé de guerroyer les païens. Que Dieu lui donne sa sainte bénédiction !... Le comte Roland voit l'Archevêque à terre. Ses entrailles lui sortent du corps, et sa cervelle lui bout sur la face, au-dessous de son front... Roland lui a croisé ses mains blanches, les belles, et, selon la mode de son pays, lui fait son oraison : « Ah ! Gentilhomme, chevalier de noble lignée, je vous remets aux mains du Glorieux qui est dans le ciel. Il n'y aura jamais homme qui serve plus volontiers. Non, depuis les apôtres, on ne vit jamais tel prophète pour maintenir chrétienté, pour convertir les hommes. Puisse votre âme être exempte de toute douleur, et que du paradis les portes lui soient ouvertes ! » Roland lui-même sent que la mort lui est proche... Le voilà qui prie pour ses pairs d'abord, afin que Dieu les appelle. Puis il se recommande à l'ange Gabriel... Alors il prend, son épée Durendal... Ô ma bonne

Durendal... me voici en triste état, et je ne puis plus vous défendre : avec vous j'ai tant gagné de batailles ! J'ai tant conquis de vastes royaumes... Avec [toi] je lui (à Charlemagne) conquis le Poitou et le Maine ; je lui conquis la libre Normandie : je lui conquis Provence et Aquitaine. La Lombardie et toute la Romagne ; je lui conquis la Bavière et les Flandres, et la Bourgogne et toute la Pologne, Constantinople qui lui rendit hommage, et la Saxe qui se soumit à son bon plaisir : Je lui conquis Écosse, Galles, Irlande et l'Angleterre... Plutôt mourir que de [te laisser aux païens] !... Ma Durendal, comme tu es belle et sainte ! Dans ta garde dorée il y a bien des reliques : Une dent de Saint Pierre, du sang de Saint Basile, des cheveux de monseigneur Saint Denis, du vêtement de la Vierge Marie. Non, non, ce n'est pas droit que païens te possèdent, ta place est seulement entre des mains chrétiennes... Le noble comte, qu'il est mort en conquérant. Il bat sa couple, il répète son mea culpa : Pour ses péchés, au ciel il tend son gant. Roland sent que son temps est fini... Mea culpa, mon Dieu, et pardon au nom de ta puissance, pour mes péchés, pour les petits et pour les grands. Pour tous ceux que j'ai faits depuis l'heure de ma naissance jusqu'à ce jour où je suis parvenu. Il tend à Dieu le gant de sa main droite, et voici que les anges du ciel s'abattent près de lui... Et, de nouveau, réclame le pardon de Dieu : Ô notre vrai Père, dit-il, qui jamais ne mentis. Qui ressuscita Saint Lazare d'entre les morts et défendis Daniel contre les lions, sauve, sauve mon âme et défends-la contre tous périls, à cause des péchés que j'ai faits en ma vie. Il a tendu à Dieu le gant de sa main droite : Saint Gabriel l'a reçu. Alors sa tête s'est inclinée sur son bras, et il est allé, mains jointes, à sa fin. Dieu lui envoie un de ses anges chérubins et Saint Michel du Péril. Saint Gabriel est venu avec eux. Ils emportent l'âme du comte au paradis...

(e - L'après-bataille : vengeance pour les martyrs

Chanson de Roland : Roland est mort : Dieu a l'âme aux cieux... L'Empereur (Charlemagne), cependant, arrive à Roncevaux. Pas une seule voie, pas même un seul entier, pas un espace vide, pas un pied de terrain où il n'y ait un corps de Français ou de païen : Où êtes-vous, s'écrie, Charles ; beau neveu, où êtes-vous ?... La douleur est grande à Roncevaux. Il n'y a pas un seul chevalier, pas un seul baron... L'Empereur... met pied à terre sur l'herbe verte... s'y prosterne, et supplie le Seigneur Dieu... voici l'ange qui a coutume de parler avec l'Empereur, et qui, rapide, lui donne cet ordre : « Chevauche, Charles : la clarté ne fera point défaut. Tu as perdu la fleur de la France, Dieu le sait ; mais tu peux maintenant te venger de la gent criminelle. » A ces mots, l'Empereur remonte à cheval. Pour Charlemagne Dieu fit un grand miracle : le soleil s'est arrêté, immobile dans le ciel. Les païens s'enfuient ; mais les Français les poursuivent, et, les atteignant enfin... Il les frappent terriblement, ils les tuent ; ils leur coupent leurs chemins et leurs voies. Devant eux est le cours de l'Èbre : le fleuve est profond et le courant terrible... Alors les Sarrasins invoquent Tervagant, un de leurs dieux ; puis se jettent dans l'Èbre, mais n'y trouvent pas le salut... Tous finissent pas être noyés très-cruellement... Quand Charles voit que tous les païens sont morts, les uns tués, les autres noyés ; quand il voit que ses chevaliers ont fait un grand butin, le noble roi est descendu à pied : il s'étend à terre et remercie Dieu... Il n'en peut plus, et... finit par s'endormir... Ah ! Il a beaucoup appris, celui qui connut la douleur... Alors Dieu lui envoie Saint Gabriel, auquel il confie la garde de l'Empereur. L'ange passe toute la nuit au chevet du roi. Et, dans un songe, lui annonce une grande bataille qui sera livrée aux Français...

Chanson de Roland : Je ne dois à un païen ni la paix ni l'amour ; reçoit la loi que Dieu nous donne à croire ; deviens chrétien, et sur l'heure je t'aimerai ; si tu crois, si tu sers le Roi omnipotent... Quand Charles entend la sainte voix de l'ange, il n'a plus peur, il ne craint plus de mourir ; de son épée de France il frappe l'émir, brise le heaume où flamboient tant de pierres précieuses, tranche la tête d'où se répand la cervelle, jusqu'à la barbe blanche met en deux morceaux le visage ; quant aux païens, ils s'enfuient : Dieu ne veut pas qu'ils restent davantage. Et les Français enfin ont ce qu'ils demandent. Dieu le veut, les païens s'enfuient ; l'empereur et les Francs leur donnent la chasse : « Vengez-vous, s'écrie le roi, vengez toutes vos souffrances ; satisfaites vos désirs, soulagez vos cœurs ; car ce matin je

vous ai vus pleurer de vos yeux. » Et les Francs lui répondirent : « Il le faut, il le faut ! » Et chacun de frapper les plus grands coups qu'il peu. Ah ! Des païens qui furent là, il s'en échappa bien peu. La chaleur est grande, la poussière s'élève ; les païens sont en fuite, et les Français sont là, sur leurs pas, qui les pressent angoisseusement ; jusqu'à Saragosse dure cette poursuite. Au haut de sa tour est montée Bramimonde, avec ses chanoines et clercs (les imams), ceux de la loi mauvaise et que Dieu n'aime point, ceux qu'un sacrement n'a pas ordonnés, et qui ne portent pas la tonsure sur leurs têtes. Et, quand la reine aperçoit la déroute des païens : « A l'aide, Mahomet ! S'écrite-t-elle d'une voix perçante. » ... Tous les païens sont morts ou en fuite : Charles a vaincu sa bataille. De Saragosse la porte est abattue, et l'Empereur sait bien qu'on ne défendra plus la ville. Il y entre avec son armée, il la prend, et les vainqueurs y couchent cette nuit... Il travaille bien celui qui travaille avec l'aide de Dieu... L'Empereur est maître de Saragosse. Mille Français, sur son ordre, parcourent la ville en tous sens, entrent dans les mosquées et les synagogues, et, à coups de maillets de fer et de cognées. Mettent en pièces toutes les images, toutes les idoles. De sorcellerie, de mensonge, il ne reste plus de trace. Le roi croit en Dieu et veut faire le service de Dieu. Alors les évêques bénissent l'eau et mènent les païens au baptistère. S'il en est un qui se refuse à faire la volonté de Charles, il le fait pendre, occire ou brûler. Ainsi l'on en baptise plus de cent mille, qui deviennent bons chrétiens.

Chanson de Roland : L'Empereur [Charlemagne] se fait tout joyeux et est de belle humeur. Il a pris Cordres, il en a mis les murs en pièces avec ses machines il en a abattu les tours; Ses chevaliers y ont fait un butin très-abondant d'or, d'argent, de riches armures. Dans la ville il n'est pas resté un seul païen qui ne soit forcé de choisir entre la mort et le baptême.

Chanson d'Anseïs de Carthage : Les Sarrasins que les Français ont trouvés furent tous amenés devant Charles. À qui voulut croire en Dieu, il donna assez, s'il était haut homme, il lui donna une terre en fief, il l'affranchit, lui et toute sa parenté, pourvu qu'ils soient baptisés et relevés. Celui qui ne crut pas le Roi, sachez de façon certaine qu'il eut la tête coupée.

Et lorsqu'ils seront convertis, qu'ils soient contraints de détruire leurs idoles et de croiser le fer avec ceux qu'ils servaient jadis :

Saint Grégoire de Tours dit (Histoire des Francs, sur la conversion de Clovis) : Le nouveau Constantin (Clovis) s'avance vers le baptistère, pour s'y faire guérir de la vieille lèpre qui le souillait, et laver dans une eau nouvelle les taches hideuses de sa vie passée. Comme il s'avavançait, vers le baptême, le saint de Dieu (Saint Remi) lui dit de sa bouche éloquente : « adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. »

Chanson de Fierabras : Préparez, dit-il (Charlemagne), et bénissez sans retard des fonts baptismaux : je veux que ce païen y soit plongé à l'instant même. Les archevêques obéirent ; on mit le Sarrasin dans l'eau sainte, et les parrains ne lui manquèrent pas. Il reçut le nom de Florian au baptême, mais tant qu'il vécut on l'appela Fierabras... Il s'approche d'Apollon (l'idole)... et le renverse d'un coup de pied... il frappe le faux Mahomet jusqu'à ce qu'il l'ait mis en pièces... vous adorez des dieux morts, puisqu'ils sont tombés et que un ne se relève. C'est la vérité pure, et si jamais je les adore, je veux que vous me massacriez ! Je prie donc maintenant ce Seigneur qui fut élevé en croix, et la très-sainte Vierge qui l'avait porté dans son sein... Dieu... est trinité... A la voix de Fierabras, les Français recommencent l'assaut. Conduits par le Turc, qui renverse tout... Seigneurs, dit Roland, soutenons le combat et faisons-leur le plus de mal que nous pourrons... Charlemagne fit armer et ranger ses hommes, et appelant ensuite Fierabras : Fierabras, dit-il, je vous ai fait chrétien et je vous tiendrai cher comme un fils tant que je vivrai... Fierabras... tua Tempestat, son fils, et quarante autres païens... seigneur père, vous faites grande folie de ne pas vous laisser baptiser ! Croyez de bon cœur en Jésus et en la vierge Marie, et accordez-vous avec Charles... Le lendemain... il (Charlemagne) donna l'ordre à un évêque de bénir les saints fonts pour un baptême. Tout fut préparé comme il l'avait prescrit... Charlemagne commanda

ensuite d'amener l'émir (le père de Fierabras) et, Roland avec Olivier l'ayant tenu de force... Alors l'empereur lui demanda s'il voulait croire en Jésus-Christ, qui souffrit mort pour nous, et à la Vierge honorée et très-sainte. L'émir répondit en jurant que ni pour vie ni pour mort il ne renierait Mahomet ; et, en signe de mépris, il cracha sur les fonts baptismaux. A cet outrage, Charlemagne tira Joyeuse (son épée) ; mais Fierabras tombe à ses pieds et clame si ardemment merci, que l'empereur consent à pardonner encore. Le glaive toujours levé, il s'adresse à l'émir et lui redit : Si tu veux te faire, je te rendrai ton pays, ta terre... Turpin l'archevêque lui demande s'il veut renier le démon et croire en Jésus-Christ... et [il] crache dans l'eau sainte une seconde fois. Mais l'archevêque Turpin le sait à la gorge, et, le tenant de force dans les fonts baptismaux, faillit l'étrangler et l'y noyer... Fierabras se retourna et se voila en soupirant. Alors, sur un signe de l'empereur, Ogier lui fit (à l'émir) voler la tête d'un coup d'épée.

Chanson de Baudouin de Sebourc : Le calife s'écria : « Noble chrétien généreux, pour ce que vous avez fait, je vous demande merci ; je veux être baptisé et me donner à vous. » ... Alors les fonts baptismaux furent préparés et garnis ; et le roi de Bagdad se dévêtit aussitôt ; et là il se fit baptiser sans plus attendre. Par amour pour Baudouin, il prit son nom ; on entendit désormais appeler le calife : Baudouin... Baudouin le calife fit baptiser ses gens ; et à qui ne voulait pas croire en Dieu, on fendait la tête. Baudouin de Sebourc le fit servir noblement... Le calife lui dit : « J'irai avec vous, si Dieu me l'accorde ; nous irons en Syrie vers les chrétiens combattre les mécréants et prendre vengeance de la mort de Jésus-Christ, qui mourut dans les tourments sur le mont du Calvaire pour notre salut. »

Dans absolument toutes les chansons de geste retranscrites que j'ai pu lire, c'est-à-dire plus d'une vingtaine, il y avait toujours au moins un guerrier ou un gouvernant mahométan qui devenait catholique, ainsi que, très souvent et en grand nombre, des femmes qui se baptisaient afin d'épouser de preux chevaliers catholiques. Nos prédécesseurs dans la Croisade et les guerres saintes contre le mahométisme cherchaient donc à convertir les mahométans, du moins les plus importants, et c'est par ce biais qu'ils convertissaient ensuite, de gré ou de force, leurs troupes et leurs peuples. Mais bref, si j'ai cité ces textes, c'est pour montrer que, face à une force antichrétienne, les mahométans, les glorieux Francs firent preuve d'un grand courage et d'une grande violence contre ces forces occupantes, qu'elles occupassent les terres franques, ibériques ou la Terre Sainte. Ainsi donc, si nous voulons débarrasser la France de la laïcité, cette peste pire encore que le mahométisme, nous devons être plus violents que nos ancêtres, ou au moins, je le dis, c'est le minimum, être d'une violence égale à la leur. Ravivons la gloire de nos ancêtres !

(Une fois convertis, les anciens païens, devenus catholiques, seront nos égaux dans la foi et pourront vivre et prospérer sur les terres du Royaume de France. Nous vous renvoyons à cette vidéo sur les conversions de mahométans au temps de Saint Louis et leur traitement sous son règne : <https://app.videas.fr/974a4094-ae5-4b02-a8c9-809f09184cbb/> Qu'ils n'aient pas peur, ceux qui se repentent et reçoivent le baptême, car les attend l'héritage promis à tous les chrétiens, et nous le partagerons avec eux comme un butin de guerre. Pernoud dit, dans son livre, Les hommes de la Croisade : « ... car si la religion les oppose aux sarrasins, la race, elle n'est pas pour eux un obstacle. Dès qu'une sarrasine est baptisée, aucun chrétien ne refusera d'en faire sa femme. Le concept de race, grâce auquel les trafiquants d'esclaves au XVI^e siècle tenteront de légitimer leur commerce, n'existe pas pour l'homme du XII^e siècle. S'il combat le musulman, du moins le considère-t-il comme son égal : comparé aux méthodes colonialistes du XVII^e siècle voire à certains préjugés subsistant au XX^e s. et entraînant, par exemple, la ségrégation... aucun croisé n'hésitera à prendre une femme dans la population indigène... » La gloire est à celui qui se repent. Le Commandeur m'a dit un jour : « Vous ne pensez pas qu'il y aura probablement plus d'étrangers réceptifs à notre appel si l'on part du principe qu'ici, en France, notre peuple a été maçonnisé, mondialisé, laïcisé, etc. ? Donc, quand on leur parle de tuer des gens, ils pensent que c'est mal, parce que, athées ou chrétiens, on leur a appris toute leur enfance,

dans les écoles, qu'il n'y avait pas de vie après la mort ; donc, pour eux, la mort n'est pas un début mais une fin... Alors que dans les pays arabes ou africains les plus mahométans, ils ont encore une foi utile en la vie après la mort et en la guerre sainte pour l'atteindre. C'est pour cela que ceux que nous ciblons, soit pour les recruter, soit pour les tuer, ne le sont pas selon un critère de race. Charlemagne, lui, a bien massacré 4 500 païens saxons, donc de la "pure race aryenne" selon certains. Bref, soyez donc prêts à avoir pour frères des gens de tous les peuples : Francs, Ibères, Arabes, etc., et à avoir pour ennemis des gens de notre propre peuple et d'autres peuples, mais de notre propre race. Parce que, je le rappelle, nos ennemis sont ceux qui ne sont pas catholiques, qu'ils soient des fils de Sem (Hébreux, Arabes), des fils de Cham (Égyptiens, Africains, Berbères) ou des fils de Japhet (Francs, Gaulois, Ibères, Saxons, Romains, Scandinaves, Grecs, Slaves, etc.) Ici, en France, la plupart des descendants de Gaulois et de Francs sont des libertins, des idolâtres de la liberté ; les Scandinaves sont des protestants ; les Grecs et les Slaves sont des schismatiques orientaux, à quelque exception près ; voilà, tous sont des infidèles au même titre que les mahométans ; tous méritent le juste châtiment du Seigneur Tout-Puissant s'ils refusent la repentance, et ce n'est pas leur appartenance à la "race blanche" qui va les sauver de nos balles. Puis, compte tenu du faible nombre de catholiques dans le monde, et du fait que nos critères doctrinaux et féodaux ne laissent aucune place ni à l'hérésie ni à la lâcheté, ajouter des critères raciaux est contre-productif, surtout en temps de guerre. Ce que nous voulons, c'est la paix par l'épée et le vivre-ensemble dans la Foi catholique : "un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême", "Il n'y a plus ni Juif ni Grec". Tous unis dans une même foi, les yeux tournés vers les mêmes cieux où réside notre Père commun, notre Père céleste. Il est temps d'abandonner ce vieux nationalisme du XIXe siècle, né des bagarres entre les francs-maçons français et allemands ; ce faux patriotisme des frontières héritées de la Révolution nous a conduits jusqu'aux drames du XXe siècle prophétisés par la Très Sainte Vierge, sans jamais disparaître. Aujourd'hui encore, il continue de nous poursuivre. Le temps est venu de l'anathématiser, de brûler le drapeau bleu, blanc, rouge et de faire s'effondrer le point culminant de leur République, de faire s'effondrer leur idole. Comme Charlemagne a fait s'effondrer Irminsul, nous devons faire s'effondrer la Tour Eiffel ! Par l'épée viendra la paix ; mais cette paix ne sera pas le règne de la "pureté raciale". Elle sera le règne de la catholicité et de la féodalité, car elles sont sœurs, et tous les catholiques sont frères ! Garde en mémoire le capitulaire qu'a promulgué Charlemagne aux Saxons polythéistes, *De partibus Saxoniae*. Je te cite quelques articles : "VIII. Si, à l'avenir, quelqu'un de la race des Saxons demeure non baptisé, se cache et refuse le baptême, voulant rester païen, qu'il soit puni de mort.", "X. Si quelqu'un conspire avec les païens contre les chrétiens, qu'il soit puni de mort." C'est pour cela que quiconque est contre nous — et quiconque n'est pas avec nous est contre nous — n'a pas le droit de vivre ; non, ce n'est pas un droit que nous leur accordons et procurons. Voilà, cher frère, ne sois pas un tendeur de joue, mais un guerrier franc, brave fils de Clovis et du Bienheureux Charlemagne. Ce n'est pas le moment d'épargner le mal et ses agents, mais de le combattre avec toute la force et toute la violence d'un Franc et, en effet, par la violence nous convaincrions nos ennemis de capituler. C'est par le massacre de Verdun que le chef des Saxons, Widukind, a ensuite capitulé, s'est fait baptiser, a évangélisé son peuple et construit des monastères. C'est par les Croisades que des milliers de mahométans ont pu quitter leurs terres et venir vivre parmi les plus belles terres catholiques qui soient, hier et pour toujours, les terres franques. N'oublie jamais que la doctrine du Christ est née dans la paix et s'est ensuite politisée et propagée de partout dans le monde par l'épée de tous les rois catholiques. Si Clovis et Charlemagne n'avaient pas combattu les polythéistes et les hérétiques ariens, la chrétienté n'aurait jamais pu être fructueuse et donc survivre sur le long terme. Les Rois des Francs avaient peut-être, eux et leurs guerriers, accepté le Christ comme Seigneur et Sauveur, mais il restait encore des peuples entiers à convertir, et cela s'est fait en partie par l'instruction du clergé, l'évangélisation, et en partie par l'épée du roi ; sinon, seuls les Rois de France auraient été catholiques. Ce serait donc devenu une foi d'élites, cela n'aurait mené à rien d'universel, étrange pour l'Église qui se dit CATHOLIQUE, littéralement l'Église universelle. Et pareil pour la doctrine des Lumières, elle est née dans la paix et s'est ensuite imposée par le fusil des révolutionnaires. Quoi que tu soutiennes

comme cause, si tu veux la répandre universellement, il va falloir l'offrir à ceux qui l'acceptent et l'imposer à ceux qui la refusent, ou les tuer car ils la combattent jusqu'au bout. Donc voilà, prends en compte que le peuple français s'est aujourd'hui paganisé de nouveau ; il nous faut donc répéter ce qu'ont fait Clovis et Charlemagne. » Durant cette conversation, le Commandeur s'est tantôt exprimé à moi et à d'autres frères, tantôt à moi seul ; c'est pour cela qu'il y a des vouvolements et des tutoiements. Nous avons enregistré cette conversation, qui était en fait un exposé doctrinal, un beau sermon. J'ai donc pu retranscrire les propos exacts du Commandeur. Évidemment, je n'ai retranscrit ici que l'essentiel. Le Commandeur a dit bien d'autres choses intéressantes et importantes, mais les écrire ici demanderait une trentaine de pages, et je ne saurais me contenter d'en dire peu tant le sujet est intéressant. Néanmoins, durant cette conversation, notre chef nous a exposé une vérité que nous n'avions pas prise en compte : si Charlemagne a dû tuer 4 500 païens par décapitation pour convertir les Saxons et Widukind — un peuple guerrier qui, hélas, pratiquait le cannibalisme et les sacrifices humains — il a donc suffi de 4 500 victimes pour convertir ces barbares. Imaginez donc combien il faudrait de morts pour convertir le peuple des tapettes républicaines, indigne des Francs, soit très peu, car il serait faible, soit un très grand nombre, car il n'aurait pas d'instinct de survie et préférerait mourir "libre" plutôt que vivre soumis au Christ... À voir dans l'avenir, mais le Commandeur nous a bien affirmé tout au long de son exposé que moins il y a de morts, mieux c'est, mais qu'il ne faut pas se faire de faux espoirs : il y en aura, et beaucoup... Pour finir, le Commandeur a dit que les premières incursions vikings eurent lieu peu de temps après le massacre de Verden, qui eut lieu en 782. Les Nordiques et les Saxons ayant, pour ainsi dire, les mêmes faux dieux avec des noms différents, il est probable que les attaques contre l'église d'Ope Cove en 789, le monastère de Lindisfarne en 793, le monastère de Jarrow en 794, et l'abbaye d'Iona en 795 puis de nouveau en 802 et 806, eurent lieu en représailles du massacre de Verden et de la destruction de l'arbre Irminsul. Par cela, il nous a donc montré que l'évangélisation par l'épée de Charlemagne a pu causer la misère de certains chrétiens en certains lieux. Il se pourrait donc que notre cause apporte plus de malheurs aux chrétiens qu'il n'y en a déjà, et ce n'est pas grave, tant mieux en fait ; cela forcera les tièdes à se chauffer contre ceux qui ne veulent pas que le règne du Christ soit rétabli. Et ceux qui se disent "chrétiens" et qui, à l'avenir, nous reprocheront d'être les coupables de leurs maux, eh bien, nous les verrons comme des mondains, parce que le christianisme, ce n'est pas vivre et jouir de la vie, ce n'est pas ce que le Christ a enseigné. Le Christ veut que vous portiez votre croix et que vous y mouriez crucifié à sa droite ; si donc quelqu'un veut le contraire, ou dit vouloir mourir comme tel mais, dans les faits, fait le contraire, eh bien, ce n'est pas un chrétien mais un mondain, quelqu'un qui préfère le monde au Christ.)

Certainement, la Chanson de Roland sera chantée aux troupes lorsqu'il s'agira de les motiver à guerroyer ! Et si la défaite vient à vous durant une bataille, vous direz, comme nos pères le disaient autrefois : « Ah ! Si Roland était là ! » Ah ! Si ce héros, qui fit la gloire de la France, était encore là, lui qui est aujourd'hui oublié, alors qu'il fut le prédécesseur de tous les Croisés ! Avant même les Croisades, il incarnait déjà le chevalier féodal par excellence !

Charles Péguy dit (Le Mystère des saints innocents) : Peuple militaire, avant qu'on ait fini de parler, la bataille est donnée. Peuple soldat, dit Dieu, rien ne vaut le Français dans la bataille. (Et ainsi rien ne vaut le Français dans la croisade). Ils ne demandent pas toujours des ordres et ils ne demandent pas toujours des explications sur ce qu'il faut faire et sur ce qui va se passer. Ils trouvent tout d'eux-mêmes, ils inventent tout d'eux-mêmes, à mesure qu'il faut. Ils savent tout tout seuls. On n'a pas besoin de leur envoyer des ordres à chaque instant. Ils se débrouillent tout seuls. Ils comprennent tout seuls. En pleine bataille ils suivent l'événement. Ils se modifient suivant l'événement. Ils se plient à l'événement. Ils se moulent sur l'événement. Ils guettent, ils devancent l'événement. Ils se retournent, ils savent toujours ce qu'il faut faire sans aller demander au général. Sans déranger le général. Or il y a toujours la bataille, dit Dieu, il y a toujours la croisade (...) ces Français, comme ils

sont, ce sont mes meilleurs serviteurs. Ils ont été, ils seront toujours mes meilleurs soldats dans la croisade. Or il y aura toujours la croisade.

Charles Péguy dit (Clio, série 13, cahier 2) : Miles Christi, tout chrétien est aujourd'hui un soldat, le soldat du Christ. Il n'y a plus de chrétien tranquille. Ces Croisades que nos pères allaient chercher jusque sur les terres des infidèles, non solum in terras infidelium, sed, ut ita dicam, in terras ipsas infideles, ce sont elles aujourd'hui qui nous ont rejoints (...) Nous n'allons plus porter le combat chez les infidèles. Ce sont les infidèles épars, les infidèles diffus, répandus. Le moindre de nous est un soldat. Le moindre de nous est littéralement un croisé. Nos pères, comme un flot de peuple, comme un flot d'armée envahissaient des continents infidèles. A présent au contraire c'est le flot d'infidélité qui tient la mer qui tient la haute mer et qui incessamment nous assaille de toutes parts. Toutes nos maisons sont des forteresses, au péril de la mer. La guerre sainte est partout. Elle est toujours. C'est pour cela qu'elle n'a plus besoin d'être prêchée nulle part. C'est pour cela qu'elle n'a plus besoin d'être décrétée. Elle est toujours. Elle est partout.

Son Éminence le Cardinal Alfred Baudrillart dit (L'Émancipation nationale, 12 déc. 1941) : Contre les puissances démoniaques, l'Archange Michel brandit son épée vengeresse, brillante et invincible. Avec lui sont unis et marchent les vieux peuples chrétiens et civilisés qui défendent leur passé [et] leur avenir (...) Péguy a prophétisé la croisade, le temps de la colère, le moment que nous vivons, où les puissances du bien et du mal s'affrontent dans un combat décisif. Comme prêtre et comme Français, j'oserai dire que les Légionnaires de la croisade antibolchevique se rangent parmi les meilleurs fils de France. Placée à la pointe du combat définitif, notre Légion est l'illustration agissante de la France du Moyen-Age, de notre France des Cathédrales ressuscitées, et je dis, parce que j'en suis sûr, que ces soldats contribuent à préparer la grande renaissance française. En vérité, cette Légion constitue à sa manière une chevalerie nouvelle. Ces légionnaires sont les Croisés du vingtième siècle que leurs armes soient bénies ! Le tombeau du Christ sera délivré !

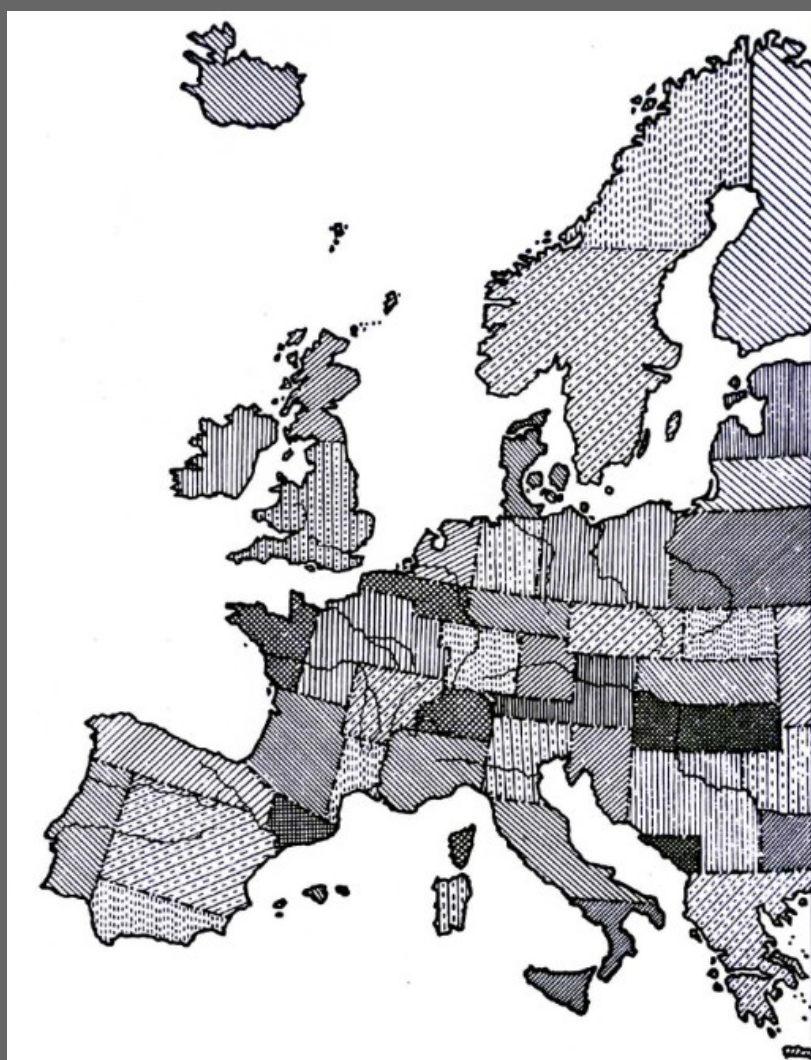
(L'ère moderne ne marque pas la fin des croisades ! Et certes, le Royaume de France n'est ni hitlérien ni même sympathisant, mais ne renie pas pour autant le Maréchal Pétain, qui a su redresser la France. Hélas, De Gaulle, ce déserteur, a détruit le Temple de la France avec pour socle la devise « Dieu, Famille, Patrie », pour y substituer la République maçonnique. Nous ne renions donc pas « l'armée de Vichy » et la Milice, ni les Croisés de la L.V.F. et de la Division Charlemagne, même si nous restons hostiles vis-à-vis des serments d'allégeance faits à Adolf Hitler. En vérité, presque tous étaient fidèles au Maréchal Pétain ; nul n'était germanophile. Tous se battaient non pas pour le national-socialisme, mais pour la gloire de la France de Sainte Jeanne d'Arc contre le judéo-bolchevisme, qui avait alors été condamné par Pie XI, le 19 mars 1937, dans l'Encyclique Divini Redemptoris : « Ce péril si menaçant... c'est le communisme bolchevique et athée, qui prétend renverser l'ordre social et saper jusque dans ses fondements la civilisation chrétienne (...) Telle est la tâche positive, d'ordre à la fois doctrinal et pratique, que l'Église assume, en vertu de la mission même que lui a confiée le Christ : construire la société chrétienne, et, à notre époque, combattre et briser les efforts du communisme; à cet effet, Nous adressons un appel à toutes les classes de la société. A cette entreprise spirituelle de l'Église, l'État chrétien doit concourir positivement en aidant l'Église dans cette tâche, par les moyens qui lui sont propres; moyens extérieurs, sans doute, mais qui n'en visent pas moins principalement le bien des âmes (...) Les États mettront donc tout en œuvre pour empêcher qu'une propagande athée, qui bouleverse tous les fondements de l'ordre, fasse des ravages sur leurs territoires. » L'État de la France, calomnié d'être « l'État de Vichy », a donc eu raison de combattre les "résistants", qu'ils fussent gaullistes, communistes ou royalistes. Les uns comme les autres se battaient pour une France enjuivée contre la France catholique. Il fallait donc tous les faire fusiller, même les royalistes qui n'étaient que des « royalistes de tradition », des rêveurs qui pensaient : « Oh, que ce serait beau le retour du Roy, mais je ne vais rien faire pour son retour, absolument que dalle, mais j'aimerais son retour. Oh, si peut-être que je vais militer pour

l'Action française, mais prendre les armes pour la France aux côtés du Maréchal Pétain, oh ça non, jamais, autant prendre les armes de la Résistance ! » Si vous voulez suivre les pas d'un royaliste moderne exemplaire, suivez ceux de l'Abbé Jean de Mayol de Lupé, l'aumônier de la L.V.F. puis de la Division Charlemagne. Aumônier de Jacques de Bourbon, prétendant aux trônes de France et d'Espagne, et de son successeur, il n'hésita pas à s'engager dans la L.V.F. dès 1941 pour partir en croisade contre l'empire judéo-bolchevique. Il avait alors plus de 65 ans lorsqu'il partit pour le front de l'Est ; nul besoin de la jeunesse et de la santé pour combattre au nom de Dieu ! Sans oublier que les serments de la L.V.F. auxquels il participa étaient faits au nom de « Notre très saint père le pape Pie XII ». Que dire de lui, à part qu'il était un héros ? Nous gardons aussi en mémoire les douze fusillés de Bad Reichenhall, capturés par les Américains en compagnie du général Leclerc. Il leur reprochait de porter un uniforme étranger, l'uniforme allemand, mais l'un d'eux rétorqua très justement que lui portait l'uniforme américain... Devant cette attitude « insolente », il décida de faire fusiller les douze croisés. Sur le chemin du peloton, l'un d'eux avait soif et réclama ne serait-ce qu'une gorgée d'eau, mais les barbares qui les avaient capturés ne lui firent aucun geste de générosité. Le Père Maxime Gaume les fit communier une dernière fois, puis ils furent tour à tour fusillés, de sorte qu'ils durent voir leurs frères d'armes mourir avant eux. Ils moururent aux cris de : « Vive la France ! ». Bien qu'ils fussent en uniforme allemand, ils se battaient pour la France. Tous savaient qu'ils étaient les meilleurs fils de France. Je ne dis pas que tous étaient de valeureux croisés partis combattre le bolchevisme. Quelques-uns étaient des idolâtres du Führer, mais ceux-là se comptaient sur les doigts d'une main. Puis bon, c'était la mode de l'époque de dire fièrement que nous étions des Aryens, tout comme, au Moyen Âge, nos ancêtres disaient fièrement qu'ils descendaient de Japhet, fils de Noé. Ce qui est vrai. Je ne pense pas que croire être un Aryen ou un descendant des Aryens soit mauvais. Ce qui est pervers, c'est la mystification et la divinisation de la race par Himmler et d'autres, l'antichristianisme, puis le racisme, cette croyance qu'une race soit supérieure à une autre. Ils l'ont vraiment piquée aux juifs qui pensent la même chose depuis qu'ils ont pendu le Christ au bois de la Croix.)

VIII. Régionaliser pour mieux régner

Pierre Hillard dit (Atlas du mondialisme, p. 46-51) : Cette volonté de découper l'Europe d'une manière technocratique avait été... présentée par l'économiste [juif] Leopold Kohr... celui-ci n'hésitait pas à tracer des lignes droites et à créer des combinaisons géométriques détachées de toutes références historiques. Ce phénomène était dans la droite ligne de l'esprit de la Révolution française (« les Lumières ») adepte de « l'Homme nouveau », interchangeable et uniformisé. Les travaux de Leopold Kohr ont influencé considérablement un de ses étudiants, l'économiste Ernst Friedrich Schumacher, auteur d'un livre célèbre dont le titre, « Small is beautiful », paru en 1973, est dû à l'origine à son mentor. De nombreux sujets sont évoqués dans ce livre, en particulier l'importance de l'échelle humaine, l'autosuffisance communautaire, l'instauration de principes économiques permettant l'amélioration des facultés humaines appelées « économie bouddhiste », et la décentralisation. Ces sujets, qui peuvent paraître attrayants, doivent toujours être considérés sous l'angle de la rentabilité économique et de la déification de l'homme la plus complète dans le cadre d'unions continentales européenne, nord-américaine, etc., outils de la gouvernance mondiale et de son corollaire, le mondialisme. À la même époque, fleurissent dans les journaux américains des cartes de l'Europe régionalisée. Dans le cadre de la guerre froide, le *Herald Tribune* a fait la promotion d'une Europe occidentale entièrement régionalisée où les États ont disparu. Cet intérêt américain en faveur des régions a trouvé plus tard un nouvel héraut en la personne du président William J. Clinton qui a reçu en 2000 à Aix-la-Chapelle la plus haute distinction en faveur de la construction européenne : le Prix Charlemagne. Cette distinction, accordée pour la première fois en 1950 au fondateur de la Paneurope, Richard de Coudenhove-Kalergi, puis entre autres à Jean Monnet, Robert Schuman, le général George Marshall, Henry Kissinger, Tony Blair, Valéry Giscard d'Estaing, Angela Merkel, Jean-Paul II et son successeur François, a vu le président des États-Unis

faire la promotion du régionalisme européen : « (...) l'unité de l'Europe est en train d'engendrer quelque chose de véritablement neuf sous le soleil : des institutions communes plus vastes que l'État-nation, parallèlement à la délégation de l'autorité démocratique aux échelons inférieurs. L'Écosse et le Pays de Galles ont leurs propres parlements. L'Irlande du Nord, dont ma famille tire son origine, a retrouvé son nouveau gouvernement. L'Europe est pleine de vie et résonne à nouveau des noms d'anciennes régions dont on reparle - la Catalogne, le Piémont, la Lombardie, la Silésie, la Transylvanie etc. - non pas au nom d'un quelconque séparatisme, mais dans un élan de saine fierté et de respect de la tradition. La souveraineté nationale est enrichie des voix régionales pleines de vie qui font de l'Europe un lieu garantissant mieux l'existence de la diversité (...). » Il va de soi que le président des États-Unis se moque éperdument des caractéristiques historiques et culturelles propres aux régions européennes. Le fin mot de l'histoire est purement matériel. Les régions s'émancipant de plus en plus de l'autorité des États peuvent traiter directement avec le pouvoir supranational de Bruxelles où grouillent les lobbies et multinationales en tout genre. Dans le cadre d'un marché transatlantique régi par les normes anglo-saxonnes, ces grandes compagnies mercantiles pourront faire jouer la concurrence entre les régions en exigeant les conditions les plus avantageuses, avant de s'implanter, pour retirer le maximum de profit. Le lecteur doit bien comprendre que les « acquis sociaux » seront en lambeaux dans cette affaire (remboursements de médicaments tirés vers le bas, création de divers salaires régionaux les plus comprimés...). C'est l'esclavage pur et dur qui est au bout du chemin si rien n'arrête le processus. Un grand patron comme le brasseur hollandais Freddy Heineken n'a pas hésité à participer à l'élaboration d'un livre, paru en 1992 lors du lancement du Traité de Maastricht, présentant une Europe des régions composée d'une multitudes d'entités territoriales parfaitement digestes à la sauce mondialiste.



Carte de l'Europe régionalisée et géométrique selon Léopold Kohr (1957)

(Le Dr Theodore Kaczynski dit dans son manifeste, 50-51 : « Les conservateurs sont idiots : Ils se plaignent du déclin des valeurs traditionnelles, alors qu'ils s'enthousiasment pour le progrès technologique et la croissance économique. De toute évidence, il ne leur apparaît pas qu'on ne peut avoir des changements rapides, drastiques dans la technologie et l'économie d'une société sans causer parallèlement des évolutions tout aussi rapides dans tous les autres secteurs de cette société ;et ces évolutions, inévitablement, mettent à bas les valeurs traditionnelles... une société technologique SE DOIT d'affaiblir les liens familiaux et les petites communautés si elle fonctionne correctement. Dans la société moderne, la loyauté d'un individu doit d'abord aller au système et ensuite, seulement, à une petite communauté, car si la loyauté au groupe restreint était plus forte que celle au système, de tels groupes prendraient l'avantage sur le système. » L'intérêt de l'État est que les citoyens de chaque région se portent garants du sol national et non régional. C'est une rare ambition que partage l'État-Dieu avec l'État catholique, car ce n'est pas l'intégrité d'une région que se doit de garantir un président ou un roi, mais celle de la nation. Évidemment, lorsque nous sommes un duc et que l'on règne donc sur un duché, il n'y a rien de national, tout est ducal, donc régional. L'on défend donc sa région, mais, à l'appel du roi, l'on défend la nation dans son entièreté. Bref, l'oligarchie anglo-américaine veut régionaliser l'Europe pour mieux régner, littéralement : « diviser pour mieux régner ». À cela, le Royaume de France est évidemment contre, car il se veut être le Royaume de France, et non le duché d'Aquitaine, le comté de Reims, la principauté de Paris, etc. Mais à l'heure où j'écris ces lignes, le Royaume de France ne contrôle aucune terre. Donc, lorsqu'il en contrôlera une, il sera littéralement un proto-État, c'est-à-dire un État en construction. Cela ne fait pas de lui une entité illégitime ou une organisation criminelle rivalisant avec l'État. Ce proto-État, durant sa construction, sera donc régional jusqu'à son aboutissement. Il ne faut donc pas s'alarmer de ce régionalisme temporaire qui nous est imposé, car il aboutira à une entité nationale fonctionnelle. Jusqu'à son aboutissement, notre proto-État est en construction, il ne faut donc pas s'attarder sur le fait qu'il est un État dans un autre, que ses lois sont pour l'instant incomplètes car en construction. Tout cela est normal. Nous réclamons donc à nos sujets d'être patients et travailleurs, car ce n'est pas seulement à nous – l'O.S.D. – qu'il incombe de rebâtir le Royaume de France, mais à tous les catholiques de France. Nous avons donc beaucoup d'espérance en votre persévérance, et sachez que le Dr Theodore Kaczynski ne se trompe point lorsqu'il dit dans son manifeste, 104 : « Une nouvelle forme de société ne peut pas être conçue sur le papier. Elle ne peut être planifiée à l'avance, puis mise en place en espérant qu'elle fonctionne comme il a été prévu. » Il est vrai, jusqu'ici, nous avons fait de notre mieux pour pré-structurer notre État qui sera, à l'avenir, établi, et nous comptons sur l'aide du Seigneur. Mais n'abusons point de Sa miraculeuse assistance : il y aura forcément des épreuves que nous n'avions point prévues et qui surgiront comme des lions se jetant sur des antilopes. Durant ces imprévus, il ne faudra point fuir, ô catholiques, ni douter de notre compétence si nos premières solutions ne sont point concluantes, car vous avez vécu, avec vos ancêtres, des siècles sous la République maçonnique et n'avez rien fait jusqu'ici, ni vous ni vos ancêtres, durant des décennies. Lors de ces imprévus, vous vous souviendrez de vos vies sous la République illégitime et vous vous estimerez heureux de vivre dans un État catholique, un État construit avec et pour Dieu, pas sans Lui et contre Lui. Ce souvenir fera germer en vous la peur du retour de la République et l'espoir que jamais ne rechute le Royaume de France. Si vous êtes fidèles, vous le défendrez jusqu'au bout. Et pour répondre à ceux qui qualifient notre objectif de reconstruction du Royaume de France d'« utopie » inatteignable, je réponds par les mots du pape Pie XII et du docteur Theodore Kaczynski. Pie XII dit, dans le discours *Negli ultimi sei anni*, le 24 décembre 1945 : « ... il n'y a qu'un seul remède : un retour à l'ordre établi par Dieu... un retour au véritable christianisme au sein de l'État et entre les États. Il ne faudrait pas non plus dire que ce n'est pas une politique réaliste. L'expérience aurait dû enseigner à tous qu'une politique orientée vers les vérités et les lois éternelles de Dieu est la plus réaliste et la plus concrète des politiques. Les politiciens réalistes qui pensent autrement ne font que semer la ruine. », le Dr Kaczynski dit dans son manifeste, 160 : « A ceux qui pensent que tout cela relève de la science-fiction, nous ferons remarquer que la science-fiction d'hier est devenue la réalité d'aujourd'hui. »

Aujourd'hui, le monde est devenu ce que personne n'imaginait il y a de cela quelques siècles, si ce n'est quelques prophètes et saints annonciateurs. Moi, Athanase de France, je ne parle pas de régresser comme le veut le mondialisme, d'adopter un mode de vie aussi décadent que celui des anciens Romains. Je parle de regagner Notre-Seigneur et notre mode de vie féodal, rien de plus, rien de moins. Ainsi, ce que je dis est loin d'être une « utopie » : ce que je dis a déjà eu lieu et peut encore avoir lieu, tout comme les folies de l'empire romain se répètent encore dans les États mondialisants et mondialisés. Saint Pie X, de mémoire bénie, dit, Notre charge Apostolique : « On ne bâtira pas la cité autrement que Dieu ne l'a bâtie ; on n'édifiera pas la société, si l'Église n'en jette les bases et ne dirige les travaux ; non, la civilisation n'est plus à inventer ni la cité nouvelle à bâtir dans les nuées. Elle a été, elle est ; c'est la civilisation chrétienne, c'est la cité catholique. Il ne s'agit que de l'instaurer et la restaurer sans cesse sur ses fondements naturels et divins contre les attaques toujours renaissantes de l'utopie malsaine : omnia instaurare in Christo (...) les vrais amis du peuple ne sont ni révolutionnaires ni novateurs, mais traditionalistes. » Ayez donc confiance en Dieu, que nous avons pris pour modèle dans l'élaboration de nos plans, Il veille avec nous, et « tout est possible à celui qui croit » Marc, 9, 22.)

IX. Poutine, Führer de la Russie mondialiste - *La guerre russo-ukrainienne, un conflit juif*

Pierre Hillard dit (Les permanences de la géopolitique et de la mystique russe des Romanov à Vladimir Poutine, p. 11-14) : Au moment où nous écrivons ces lignes (mars 2023), la guerre fait rage entre la Russie et l'Ukraine. Alors qu'elle ne fait que croître en violence, les autorités de l'OTAN accentuent leurs aide militaire à Kiev tandis que les forces militaires russes amassent des forces armées afin d'imposer définitivement leurs vues. L'annexion des quatre oblasts à l'Est du territoire ukrainien (Donetsk, Kherson, Louhansk et Zaporijia) par Vladimir Poutine, le 30 septembre 2022, précédée en 2014 par le rattachement de la Crimée, révèle une situation où le retour en arrière n'est plus possible (...) Cette guerre permet aussi de mesurer la servilité des États européens à l'Oncle Sam. Depuis la fondation des États-Unis en 1776, on ne compte plus le nombre de guerres engagées par Washington sous le couvert du « bien », de la morale toute puritaine et de la « défense de la démocratie ». L'écrivain irlandais, Oscar Wilde, ne s'y trompait pas en résumant toute l'histoire de l'Amérique de son humour caustique : « Les États-Unis d'Amérique forment un pays qui est passé directement de la barbarie à la décadence sans avoir jamais connu la civilisation. » La défaite de la France à l'issue de la guerre de sept ans conclue par le Traité de Paris du 10 février 1763, conduisant à la perte de la Nouvelle-France qui s'étendait sur une très large partie du territoire Nord-américain, a marqué pour des générations l'avenir du genre humain. En effet, ce fut un monde anglo-saxon animé d'une foi messianique reposant sur un idéal judéo-maçonique qui a structuré la société américaine appelée, selon ses Pères fondateurs, à être un phare pour l'humanité. Dès lors, les États-Unis sont dans l'optique de leurs dirigeants une « nouvelle Jérusalem », cette dernière devant régner dans un monde unipolaire régissant le nouvel ordre mondial annoncé solennellement par George Bush senior le 11 septembre 1990. Cependant, ces velléités impériales se heurtent à des résistances parmi les factions oligarchiques de nombreux États adeptes d'une autre architecture planétaire structurant un nouvel ordre mondial multipolaire. L'affaire ukrainienne, depuis l'intervention militaire russe le 24 février 2022, est le point culminant ou climax des rivalités violentes (ayant une guerre totale) entre ces deux mondes...

(Dans cette guerre, le Royaume de France n'est ni pour la Russie ni pour l'Ukraine, tout comme il n'est ni pour les États-Unis ni pour l'Iran, ni pour « Israël » ni pour la Palestine. Il est pour la France. Néanmoins, cela ne veut pas dire que le Royaume de France s'isole des autres États, ni qu'il refuse toute diplomatie, ni qu'il est indifférent aux souffrances des autres peuples. Dans le cadre de sa politique étrangère, il peut être amené à prendre position. Ce qu'il fait dès maintenant : le Royaume de France appelle les États-Unis à mettre fin à leurs opérations militaires en Terre Sainte et en Iran, et à cesser toute coopération avec l'État talmudique. Nous déclarons que nous avons de la compassion pour les

populations civiles touchées par les frappes judéo-américaines. Hélas, le Royaume tente de se faire entendre sous l'orage, mais sa voix s'efface dans les rafales, et rares sont ceux qui le perçoivent, comme le Christ dans le désert. Même parmi ceux qui le perçoivent, bien peu répondent à son appel et prennent part à son avènement. Mais le fidèle soldat du Royaume dit : « Que nous soyons trois ou des milliards, le Royaume on bâtira ! », « Mon État restera, sur lui Jésus descendra ! », « Tous nos ennemis, on les tuera ! On brisera al-Aqsa et la Kaaba ; alors la Croix rayonnera et le Crucifié régnera ! », « Oui, c'est fini le bonheur, faisons-leur connaître l'horreur ! Alors nous aurons l'honneur de voir le Sauveur ! »)



(Produit par un jeune guerrier de l'O.S.D., brave et bénévole ! Ami croisé, merci.)

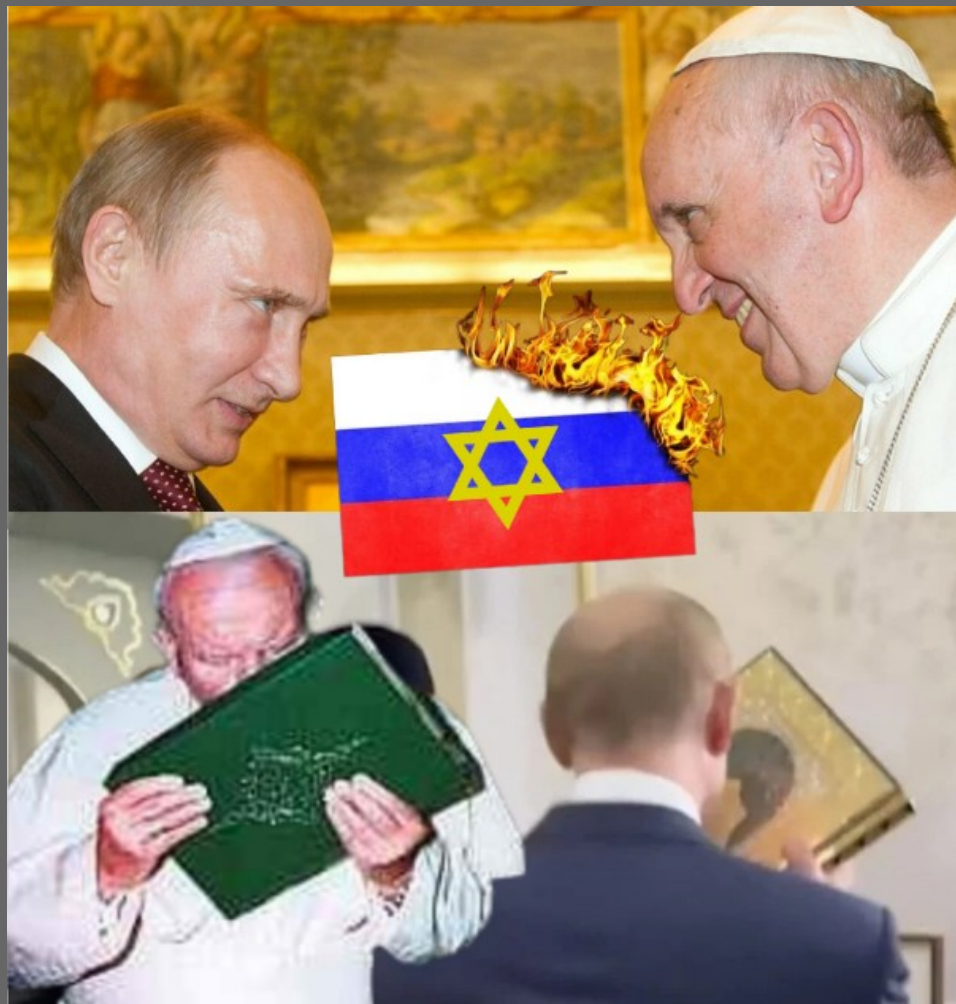
Pierre Hillard dit (Les permanences de la géopolitique et de la mystique russe des Romanov à Vladimir Poutine, p. 193-196) : Nous retrouvons la volonté d'établir un nouvel ordre mondial multipolaire obéissant au respect des intérêts oligarchiques de chacun dans le cadre d'une architecture établissant des unions régionales dans son discours de Valdaï du 27 octobre 2022. Dans l'esprit du dirigeant russe, cette construction planétaire doit se faire dans le cadre d'un œcuménisme spirituel et civilisationnel (...) Présentons les points clefs du discours du chef de l'État russe : « L'humanité a maintenant essentiellement deux choix : soit continuer à accumuler les problèmes qui nous anéantiront inévitablement, soit

essayer de trouver ensemble des solutions, certes imparfaites, mais réalisables et susceptibles de rendre notre monde plus stable et plus sûr. Vous savez, j'ai toujours cru et je continue de croire au pouvoir du bon sens. Je suis donc convaincu que, tôt ou tard, les nouveaux centres de l'ordre mondial multipolaire et l'Occident devront commencer à parler d'un avenir commun pour nous, sur un pied d'égalité, et le plus tôt sera le mieux. Dans ce contexte, je voudrais souligner quelques points importants pour nous tous (...) En Russie, une culture unique d'interactions entre toutes les religions du monde s'est développée depuis plus de mille ans. Il n'y a pas besoin d'effacer quoi que ce soit : ni les valeurs chrétiennes, ni les valeurs islamiques, ni les valeurs juives. D'autres religions du monde sont présentes dans notre pays. Nous devrions simplement nous traiter mutuellement avec respect. Dans de nombreuses régions de notre pays – je le sais de première main – les gens sortent ensemble, célèbrent les fêtes chrétiennes, islamiques, bouddhistes et juives, et le font avec enthousiasme, se félicitant et se congratulant les uns et les autres (...) Je suis convaincu que la véritable démocratie dans un monde multipolaire présuppose avant tout la possibilité pour toute nation, je tiens à le souligner, toute société, toute civilisation de choisir sa propre voie, son propre système socio-politique. Si les États-Unis et l'Union européenne ont ce droit, les pays asiatiques, les États islamiques, les monarchies du golfe Persique et les États des autres continents l'ont aussi. Bien sûr, notre pays, la Russie, a également ce droit, et personne ne pourra jamais dicter à notre peuple quel type de société nous devons construire et sur quels principes (...) Le développement doit se faire dans le cadre du dialogue des civilisations, sur la base de valeurs spirituelles et morales. Oui, les différentes civilisations ont une compréhension différente de l'homme, de sa nature – elle n'est souvent différente qu'en apparence, mais toutes reconnaissent la dignité suprême et l'essence spirituelle de l'homme – Et ce qui est extrêmement important, c'est le terrain commun, la base commune sur laquelle nous pouvons certainement construire, et construire, notre avenir (...) Qu'est-ce que je veux souligner ici ? Les valeurs traditionnelles ne sont pas un ensemble fixe de postulats auxquels tout le monde devrait adhérer. Bien sûr que non. Elles se distinguent des valeurs dites néolibérales en ce qu'elles sont uniques dans chaque cas, car elles sont issues de la tradition d'une société particulière, de sa culture et de son expérience historique. Par conséquent, les valeurs traditionnelles ne peuvent être imposées à quiconque – elles doivent simplement être respectées, en chérissant ce que chaque nation a choisi depuis des siècles. Dans ce contexte, la Russie estime qu'il est important de lancer activement des mécanismes de création de grands espaces fondés sur l'interaction de pays voisins dont l'économie, le système social, la base de ressources et les infrastructures se complètent. Ces vastes espaces, par essence, constitue la base d'un ordre mondial multipolaire – une base économique. De leur dialogue naît la véritable unité de l'humanité, qui est beaucoup plus complexe, diverse et multidimensionnelle que dans les idées simplistes de certains idéologues occidentaux (...) La période historique de domination sans partage de l'Occident sur les affaires mondiales touche à sa fin, le monde unipolaire appartient au passé. Nous nous trouvons à un tournant historique. La décennie qui s'ouvre devant nous est peut-être la plus dangereuse, la plus imprévisible et la plus importante depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'Occident est incapable de diriger seul l'humanité, mais il tente désespérément de le faire, et la plupart des nations du monde ne sont plus disposés à le supporter (...) Un changement de cap est un processus douloureux mais naturel et inévitable. Le futur ordre mondial prend forme sous nos yeux. Et dans cet ordre mondial, nous devons écouter tout le monde, tenir compte de tous les points de vue, de toutes les nations, de toutes les sociétés, de toutes les cultures, de tous les systèmes de visions du monde, d'idées et de croyances religieuses, sans imposer une seule vérité à quiconque, et seulement sur cette base, en comprenant notre responsabilité vis-à-vis du destin – le destin des peuples, de la planète – [nous pourrons] construire une symphonie de la civilisation humaine. »

(Vladimir Poutine n'est pas un antimondialiste, loin de là ; c'est en fait un mondialiste qui veut un « changement de cap ». Il y a effectivement des rivalités entre le monde russe, le monde anglo-saxon et le monde européen : tout le monde veut évidemment diriger le nouvel

ordre mondial, personne ne veut être un vassal régionalisé... Le Royaume de France, lui, ne veut ni être un vassal du Nouvel Ordre mondial, ni être à la tête d'un nouvel ordre mondial ; il ne demande que le droit à l'existence, à la paix et à la prospérité, mais on le traitera comme un groupe « séditieux » et « terroriste ». Bref, ne soyez pas pro-russe comme Soral. Poutine est un mondialiste. Soutenez plutôt la France, avec à sa tête Athanase de France, qui n'est ni un ultranationaliste, ni un mondialiste, mais un catholique qui saura diriger le pays et raviver les gloires du passé. Athanase de France se propose au commandement de la France. Il est, littéralement, un prétendant au gouvernement du pays et ne souhaite nullement se voir sur le trône, portant la couronne de France. Il n'est point un usurpateur ; bien au contraire, son objectif est de voir le Christ et la Vierge couronnés à Reims et les voir siéger sur leurs trônes dans la Cathédrale, magnifique palais élevé à leur gloire partagée. Athanase n'est pas royaliste, mais christoroyaliste. Fini le « légitimisme », le bourbonisme ; fini l'orléanisme. Tant que le Christ et la Vierge n'auront pas été sacrés Roi et Reine de France, nul homme ne posera la couronne de France sur sa tête. Jamais nous ne cracherons sur la mémoire de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Mais tous savent qu'ils furent tolérants et dociles avec la franc-maçonnerie, qu'ils étaient plus ou moins libéraux et qu'ils auraient dû faire preuve d'une plus grande vigilance. S'ils l'avaient été, il n'y aurait peut-être pas eu de révolution si tôt. Si le Roi avait consacré la France au Sacré-Cœur de Jésus, la Révolution, ce terrible châtiment divin, ne se serait jamais abattue sur la France. Ainsi, je dis que c'est en partie à cause de Louis XVI que le Royaume de France a chuté et a été remplacé par la République. C'est pourquoi ses descendants, les Bourbons, n'auront point droit à l'héritage du trône de France tant que le Christ n'aura pas été couronné et tant qu'ils n'auront pas fait preuve de Foi et de patriotisme. Que nul ne dise donc qu'Athanase de France est un royaliste ou un usurpateur. Il est un christoroyaliste, prêt à rendre le trône de France au Christ-Roi et, ensuite seulement, aux Bourbons, mais non l'inverse : Dieu premier servi ! Les dires de Louis XX sont libéraux, et le règne des Bourbons en Espagne ne témoigne rien de catholique. Quand Louis XX dit donc vouloir en France « une monarchie à l'espagnole », il est bien normal que nous redoutions d'être sous le règne d'un roi si libéral. Nous rejetons donc les Bourbons, et particulièrement Louis XX, et ne les voulons point pour dirigeants, et s'il le faut, nous les combattons. Qu'ils se fortifient dans la Foi, et nous nous soumettrons s'ils sont justes et dignes de la France ; mais s'ils ne le font point, nous patienterons avec eux jusqu'à ce que les prophéties se réalisent, tout en ayant pour chef visible le Commandeur de France, et pour chef invisible Jésus-Christ, Roi de France. Plusieurs prophéties parlent d'un descendant des Bourbons amené à diriger la France et à être le dernier Roi de France ; il mourra à Jérusalem et dirigera à peu près tous les pays catholiques. Nous ne savons pas s'il s'agit d'un descendant spirituel ou charnel. S'il s'agit d'un descendant spirituel, Athanase de France ou un autre pourrait très bien l'être. S'il s'agit d'un descendant charnel, alors ce sera l'un des descendants des Bourbons. Il est probable que ce soit un descendant charnel dont il est question dans ces prophéties, mais rien ne l'assure infailliblement. Nous restons donc prudents dans notre jugement vis-à-vis de ces prophéties. Voilà, si les Bourbons se montrent dignes de la France dès demain, alors ce sera dès demain que nous nous battons pour mettre leur prétendant sur le trône de France ; mais s'ils ne s'en montrent dignes que dans un millénaire, ce sera de même dans un millénaire que nous nous battons pour mettre leur prétendant sur le trône de France, et aucune compromission n'est possible ni avec Macron ni avec les Bourbons ; quiconque est contre le christoroyalisme temporaire en attendant une ère plus prospère sera combattu, qu'il descende de Saint Louis ou de Satan, qu'il descende de David ou d'Amalek. À savoir que le christoroyalisme veut avoir sur la terre non pas un Roi, mais un Commandeur ; c'est une mesure contre-révolutionnaire temporaire. Nous pensons qu'aucun homme n'est prêt à recevoir la charge terrestre de Roi de France. Le christoroyalisme est donc la voie vers la catholicité, la paix et la prospérité, mais aussi le chemin de la prudence, de la vigilance et de la réconciliation, d'abord parce que l'on ne veut pas prendre le risque d'avoir pour Roi un absolutiste qui se soumettrait finalement de nouveau aux libéraux et aux francs-maçons, et ensuite parce que l'on veut la réconciliation entre les royalistes, les nationalistes, les républicains, etc. Le christoroyalisme veut l'union des âmes, en une même Église et un même Royaume. Un Royaume non pas centralisé à

Paris, mais décentralisé et féodal, un Royaume non pas constitutionnel et libéral, mais de droit divin et catholique ! Avec à sa tête, sur la terre, un Commandeur non pas héréditaire, mais tout à fait remplaçable s'il venait à rompre avec l'Église catholique et donc à apostasier et à désertir son propre Roi, Jésus-Christ, vrai Roi de France.)



Vladimir Poutine le mondialiste : « Il n'y a pas que Jean-Paul II qui a embrassé le Coran ! »



Pendant que Poutine embrasse le Coran, le Royaume de France le brûle !

(Cet autodafé a été mené par trois jeunes lionceaux de l'Ordre de Saint-Dismas, dont le jeune frère auteur de l'affiche « Oui, mon État restera ! ». Vous pouvez visionner la vidéo

de l'autodafé via ce lien : <https://app.videas.fr/bc674f5f-3314-4059-982c-f8f8b47d9b1d/>
Cette vidéo est une déclaration de guerre, non pas à l'hérésie — nous vous corrigeons, jeunes frères — mais au mahométisme ; pour titre, nous décrétons le suivant : « Ils ont marché sur les pas de Saint Louis ». Effectivement, ils n'ont pas copié Saint Louis, ils n'ont pas, comme lui, brûlé le Talmud, mais l'ont pris pour modèle et ont mené un nouvel autodafé, celui du Coran. Car ce n'est point le Talmud qui a été embrassé par Jean-Paul II, mais le Coran. Ils ont donc remis les pendules à l'heure en mettant le Coran en cendres ! Nous recevons donc leurs allégeances avec réjouissance ; ils en sont dignes, car leurs gestes ont été faits, avec la bannière *Crux Sacra Sit Mihi Lux*, sécurisant leurs arrières ! D'ailleurs, hélas, ce livre corrompu et damné avait été acheté par l'un de ces lionceaux, peut-être un an ou plus avant l'autodafé, selon ses propres dires. À cette époque, il était mahométan. Mais, grâce à Dieu, il a prêté allégeance au Royaume de France, et il a procédé à la destruction du Coran comme acte de pénitence et de conversion. Peu après, il fut baptisé dans une chapelle. Ont donc tort ceux qui disent que le Royaume de France n'accepte pas les repentis, et ont tort également ceux qui prétendent qu'il veut « tuer tout le monde ». Ce frère, anciennement appelé Abu Bakr, ne peut que témoigner que l'appel amnistiant du Royaume de France est réel, qu'il ne trompe pas, qu'il ne ruse pas, et qu'il vise véritablement à voir ses ennemis se repentir et à sauver leurs âmes. Repentis, nous vous saluons.)

Pierre Hillard dit (Les permanences de la géopolitique et de la mystique russe des Romanov à Vladimir Poutine, p. 234-240) : « Les Juifs de Russie et d'Ukraine sont en guerre ». Une telle affirmation 8 ans avant l'intervention russe en Ukraine demande de présenter ce monde loubavitch et les oligarques juifs gravitant autour de Poutine (...) Le président ukrainien Volodymyr Zelensky de confession juive n'a pas hésité à évoquer, le 5 avril 2022, la construction d'un État capable de se défendre contre toute agression. Et comme cela est rapporté sur le site de la présidence ukrainienne, il est précisé : « Volodymyr Zelensky est convaincu que, lorsque cette guerre sera terminée, la question de la sécurité en Ukraine devra rester prioritaire. "Je pense [que] notre peuple, dans son entièreté, sera notre grande armée. Nous ne pouvons pas parler de Suisse du futur – notre État devra patienter longtemps avant de devenir une Suisse. Nous devons plutôt devenir un grand Israël avec son propre visage. Il sera habituel pour nous de voir des représentations des forces armées ou de la garde nationale dans toutes les institutions, les supermarchés, les cinémas, il y aura des personnes portant des armes. Je suis convaincu que la question de notre sécurité restera u premier plan de notre société devant les dix prochaines années", a déclaré le Président. » Les propos de Zelensky en faveur d'une Ukraine forte et indépendante, devant s'épanouir dans le cadre d'un grand Israël, s'appuient aussi sur le souvenir historique de l'éphémère État ukrainien (1917-1921) qui avait reconnu l'existence des minorités sur son sol, en particulier avec l'officialisation du yiddish (école, droit à l'autonomie...) au même titre que les langues russe et ukrainienne sans oublier son utilisation linguistique sur la monnaie (...) l'Ukraine, depuis son indépendance suite à la chute de l'Union soviétique en 1991, est le fruit d'une rivalité entre la Russie et le monde atlantiste. Les différentes péripéties politiques (2004, 2010, 2014) ont pris un tour nouveau avec l'arrivée au pouvoir, grâce à son mentor Ihor Kolomoïsky appartenant à une faction juive opposée à celle présente en Russie, de Volodymyr Zelensky en 2019 (...) Ces rivalités communautaires nous obligent à mieux connaître le rôle et l'influence du rabbin de Russie, Berel Lazar (né en 1964). Membre de la communauté juive orthodoxe hassidique, branche mystique du judaïsme [talmudique] dont le père fondateur est Baal Shem Tov (1698-1760) né en Ukraine occidentale (point important à signaler dans les rivalités intercommunautaires russo-ukrainiennes accentuées par la guerre de février 2022), Berel Lazar en provenance d'Italie s'installe en Russie au début des années 1990. Au cours de ces années, des rivalités ont surgi avec le rabbin Pinchas Goldschmidt figure marquante du Congrès Juif Russe (RJC) poursuivant un agenda déplaisant pour une part important du monde judaïque russe. Parmi, les griefs, relevons à l'époque l'opposition du RJC à la guerre en Tchétchénie. En raison de ces reproches, il faut savoir que c'est Vladimir Poutine qui est à l'origine de la création, en 1999, de la Fédération des Communautés Juives de Russie faisant du rabbin Berel Lazar son

interlocuteur privilégié (grand rabbin de Russie). Ce dernier ne tarit pas d'éloges de l'engagement de Poutine en faveur de la communauté juive en particulier lors d'un voyage au Canada avec le président russe (août 2018) n'hésitant pas à dire : « Aujourd'hui, il est très cool d'être juif en Russie. » la FJC regroupe de nombreuses communautés juives réparties en Russie en liaison avec un personnage important le rabbin Alexandre Boroda. L'objectif principal de la FJC est de revivifier l'ensemble de la communauté juive russe spirituellement et matériellement. Il est vrai que le rabbin Lazar (grand rabbin de Russie) bénéficie de l'appui de l'appareil politique russe et, en tout premier, de Vladimir Poutine avec qui est il lié. Les liens étroits entre ces deux dirigeants ne se sont jamais démentis (pour le moment) au cours des années permettant à la représentation loubavitch de multiplier les centres religieux ou des instituts œuvrant à soulager la misère de certains de leurs représentants. Il est impossible d'énumérer l'ensemble des constructions en tout genre qui ont fleuri sur l'ensemble du territoire russe. Signalons l'inauguration par le rabbin Berel Lazar d'un Torah Center à Moscou en janvier 2023, véritable centre de formation torahique des plus modernes. L'appui politique apporté à la cause loubavitch est tel que Berel Lazar a pu fêter Hanouka (commémoration de la victoire des Macchabées sur l'hellénisme au IIe siècle avant J-C) par un son et [des] lumières devant les murs du Kremlin (décembre 2022). Le soutien de Poutine au monde juif russe a toujours été permanent et ses vœux adressés à l'ensemble de la communauté judaïque de Russie (Rosh Hashana, le nouvel an juif), en septembre 2022, est le parfait reflet d'une mentalité à l'égard des religions qui ne heurte pas la Tradition primordiale dans le cadre d'un mondialisme anti-trinitaire et noachique : « La fête de Rosh Hashana sensibilise les croyants aux grands principes moraux qui constituent le fondement de toutes les religions du monde : l'humanité, la piété et la miséricorde les incitent à faire de bonnes actions. Il est très important que les Juifs de Russie continuent à rester fidèles aux anciennes traditions spirituelles tout en contribuant considérablement à la préservation de la diversité culturelle dans notre pays et au renforcement de la concorde interethnique et des principes de respect mutuel et de tolérance religieuse. » Vladimir Poutine bénéficie (officiellement) d'un confesseur qu'il connaît depuis 1999 du temps où il officiait au sein des services de renseignement (FSB), en la personne de Tikhon Chevounos (né en 1958). Dans la logique chrétienne, de tels propos devraient fortement déplaire à ce religieux [Ce qui n'est pas le cas, car c'est un schismatique oriental]. Outre ce fait, nous rapportons une information qui prétend que Vladimir Poutine aurait plaidé en faveur de la reconstruction du Temple lors d'un voyage en Israël en 2012. Accompagné des rabbins Berel Lazar et Alexandre Boroda, il s'est rendu au Kotel (mur du temple de Jérusalem) et a récité les Tehillim (louange d'espoir au "Créateur") : « ... provenant d'un livre de prières russe et hébreu. [Répondant à un homme qui l'avait interpellé] Penché par-dessus la barricade de la police, l'ancien officier du KGB a commencé à discuter avec l'homme juif qui, a priori, était un immigrant de l'ancienne Union soviétique. L'homme lui a expliqué à quel point le Kotel était important pour la nation juive (...) "C'est justement pour cela que je suis venu ici – pour prier afin que le temple soit de nouveau construit" a répondu Poutine. » Les liens de Poutine avec la direction judaïque loubavitch sont forts et il n'y a pas intérêt à la critiquer ouvertement. Les propos du secrétaire-adjoint du Conseil de sécurité russe, Alexeï Pavlov, classant les mouvements hassidique chabad-loubavitch en Ukraine de secte suprémaciste dans un rapport d'octobre 2022 n'ont pas été appréciés par le maître du Kremlin. Le grand rabbin de Russie, Berel Lazar, s'est fendu d'un article demandant aux autorités russes de condamner de tels propos. La réponse de Poutine a été directe. Alexeï Pavlov a été démis de son poste.

(Soucieux de respecter les droits d'auteur de M. Hillard, nous avons choisi de ne pas reproduire de longs extraits de ses livres les plus récents. Nous recommandons aux lecteurs intéressés l'acquisition de ses deux dernières œuvres : *Comprendre l'Empire loubavitch* et *Histoire politique et mystique des Temples de Jérusalem*.)



Notre vénérable Mère et son adorable Fils

En cette section, nous avons parlé des schismatiques orientaux (les Russes en général) et des talmudistes, ces ennemis déclarés de l'Église catholique et, par conséquent, de sa Mère, la Très Sainte Vierge Marie. Puisque nous la vénérons plus que tout autre saint, nous lui rendons ici gloire, hommage et témoignage en la proclamant de nouveau Notre Reine, à l'exclusion de toute autre créature humaine, et en citant les louanges papales faites à cette très noble et très sainte impératrice :

Pie XII dit (*Mystici Corporis Christi* ; 29 juin 1943) : Puisse la Vierge Mère de Dieu, Vénérables Frères, réaliser Nos vœux qui sont assurément aussi les vôtres, et nous obtenir à tous le véritable amour envers l'Église ! Puisse nous exaucer la Vierge Mère, dont l'âme très sainte fut, plus que toutes les autres créatures de Dieu réunies, remplie du divin Esprit de Jésus-Christ; elle qui accepta "à la place de la nature humaine tout entière" qu'"un mariage spirituel unît le Fils de Dieu et la nature humaine". Ce fut elle qui, par un enfantement admirable, donna le jour au Christ Notre-Seigneur, source de toute vie céleste et déjà revêtu en son sein virginal de la dignité de Chef de l'Église ; ce fut elle qui le présenta nouveau-né aux premiers d'entre les Juifs et les païens qui étaient venus l'adorer comme Prophète, Roi et Prêtre. En outre, son Fils unique, cédant à ses maternelles prières, à Cana de Galilée, opéra le miracle merveilleux par lequel ses disciples crurent en lui. Ce fut elle qui, exempte de toute faute personnelle ou héréditaire, toujours très étroitement unie à son Fils, le présenta sur le Golgotha au Père Éternel, en y joignant l'holocauste de ses droits et de son amour de mère, comme une nouvelle Ève, pour tous les fils d'Adam qui portent la souillure du péché originel ; ainsi celle qui, corporellement, étant la mère de notre Chef, devint spirituellement la mère de tous ses membres, par un nouveau titre de souffrance et de gloire. Ce fut elle qui obtint par ses prières très puissantes que l'Esprit du divin Rédempteur, déjà donné sur la Croix, fût communiqué le jour de la Pentecôte en dons miraculeux à l'Église qui venait de naître. Ce fut elle enfin qui, en supportant ses immenses douleurs d'une âme pleine de force et de confiance, plus que tous les chrétiens, vraie Reine des martyrs, compléta ce qui manquait aux souffrances du Christ... pour son Corps qui est l'Église ; elle qui entoura le Corps mystique du Christ, né du Cœur percé de notre Sauveur, de la même vigilance maternelle et du même amour empressé avec lesquels elle avait réchauffé et nourri de son lait l'Enfant Jésus de la Crèche. Supplions donc la très sainte Mère de tous les membres du Christ, au Cœur immaculé de laquelle Nous avons consacré avec confiance tous les hommes et qui maintenant au ciel resplendit dans la gloire de son corps et de son âme et règne avec son Fils, de multiplier ses instances auprès de lui, pour que les plus abondants ruisseaux de grâces découlent sans interruption de la Tête dans tous les membres du Corps mystique et que son patronage très efficace protège l'Église aujourd'hui

comme jadis et lui obtienne enfin de Dieu, ainsi qu'à l'universelle communauté humaine, des temps plus tranquilles.

Pie XII dit (Mediator Dei ; 20 novembre 1947) : Parmi tous les saints du ciel, la Vierge Marie, Mère de Dieu, est l'objet d'un culte plus relevé. Sa vie, en effet ; de par la mission qu'elle a reçue de Dieu, est étroitement liée aux mystères du Christ, et personne, assurément, n'a suivi de plus près et plus effectivement qu'elle les traces du Verbe incarné ; personne ne jouit d'une plus grande faveur et d'une plus grande puissance qu'elle auprès du très Sacré Cœur du Fils de Dieu, et par lui, auprès du Père céleste. Plus sainte que les chérubins et les séraphins, elle jouit d'une gloire supérieure à celle de tous les autres saints, parce qu'elle est « pleine de grâce » et Mère de Dieu et nous a, par son heureuse maternité, donné le Rédempteur. Puisqu'elle est « Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance », crions vers elle qui « gémissons et pleurons dans cette vallée de larmes » , et mettons-nous avec confiance sous son patronage, nous et tout ce qui nous concerne. Elle est devenue notre Mère au moment où le divin Rédempteur accomplissait le sacrifice de lui-même, en sorte que voilà encore un titre auquel nous sommes ses enfants. Toutes les vertus, elle nous les enseigne. Elle nous donne son Fils et, avec lui, elle donne tous les secours dont nous avons besoin, car Dieu « a voulu que nous ayons tout par Marie ».

Pie XII dit (Fulgens corona ; 8 septembre 1953) : Cette doctrine (l'Immaculée Conception), dès l'Église primitive et sans aucune contestation, fut clairement enseignée par les Pères. Ils affirmèrent que la bienheureuse Vierge avait été « un lis entre les épines, une terre entièrement intacte, immaculée, toujours bénie, libre de toute contagion du péché, un bois incorruptible, une source toujours limpide, la seule et unique fille, non de la mort, mais de la vie, un germe, non de colère, mais de grâce ; immaculée, absolument immaculée, sainte et éloignée de toute souillure de péché, plus belle que la beauté, plus sainte que la sainteté, seule [très] sainte, celle qui – Dieu seul excepté – est supérieure à tous et qui par nature est plus belle, plus gracieuse et plus sainte que les chérubins et les séraphins eux-mêmes et toute l'armée des anges ». Si l'on considère avec soin, comme il convient, ces louanges de la bienheureuse Vierge Marie, qui oserait douter que Celle qui est plus pure que les anges et a été pure en tout temps n'ait été à tous les instants de sa vie, même le plus bref, exempte de toute espèce de souillure de péché ? C'est donc à juste titre que Saint Ephrem s'adresse en ces termes à son divin Fils : « En vérité vous-même et votre Mère êtes les seuls qui soyez à tous égards d'une parfaite beauté. Car ni en vous, Seigneur, ni en votre Mère, il n'y a la moindre souillure. » Il ressort clairement de ces paroles que, parmi tous les saints et toutes les saintes, il n'en est qu'une seule dont on puisse affirmer qu'il ne saurait être question d'elle, quel que soit le péché dont on parle (...) Du reste, pensons attentivement et considérons en particulier l'amour très ardent et très doux que Dieu porta et porte sans nul doute à la Mère de son Fils unique. Comment, dès lors, imaginer qu'elle ait été, ne fût-ce qu'un instant, sujette au péché et privée de la grâce divine ? Dieu, certes, pouvait, en prévision des mérites du Rédempteur, l'enrichir de cet exceptionnel privilège. Qu'il ne l'ait donc pas fait, nous ne saurons même le penser. Il convenait à la Mère du Rédempteur d'être le plus possible digne de lui ; mais elle ne l'aurait pas été si la souillure du péché originel l'avait, encore qu'au seul premier instant de sa conception, rendue sujette à la sinistre domination de Satan (...) C'est sans fondement que nombre de non-catholiques et de novateurs accusent ou critiquent notre dévotion envers la Vierge, Mère de Dieu, comme si nous retranchions quelque chose au culte qui n'est dû qu'à Dieu et à Jésus-Christ. Tout au contraire, tout honneur et toute vénération accordés à notre Mère céleste viennent sans nul doute rehausser la gloire de son divin Fils. N'est-ce pas de lui que dérivent, comme leur première source, toutes les grâces et tous les dons, même les plus hauts, et, au surplus, « ne sont-ce pas les parents qui sont la gloire de leurs enfants ? » (...) De même que toutes les mères éprouvent une douce émotion à découvrir que le visage de leurs enfants reproduit par quelque ressemblance particulière leurs propres traits ; ainsi, Marie, notre très douce Mère, n'a pas de plus grand désir ni de plus grande joie que de voir ceux qu'aux pieds de la croix de son Fils elle accueillit à sa place comme enfants exprimer dans leurs pensées, leurs

paroles et leurs actions, sa physionomie spirituelle avec ses qualités. Mais afin que cette piété, loin de se réduire à un vain mot, à une fausse apparence de religion ou à un sentiment superficiel et passager, soit sincère, vraie, efficace, elle doit sans aucun doute nous inciter tous, chacun selon notre condition, à tendre à la vertu. Et tout d'abord, il faut qu'elle nous entraîne à une pureté et à une intégrité de mœurs qui nous fassent fuir et éviter jusqu'à la plus légère souillure du péché, puisque nous commémorons le mystère de la très sainte Vierge dont la conception fut immaculée et préservée de toute tache originelle. Pendant tout le cours de son existence, soit dans les joies très douces qu'elle connut, soit dans les épreuves et les cruelles souffrances qui ont fait d'elle la Reine des martyrs, jamais la bienheureuse Vierge Marie ne s'éloigna, fût-ce légèrement, des préceptes et des exemples de son divin Fils. Aussi, il Nous semble, disons-Nous, qu'elle redit à tous et à chacun de nous les paroles qu'elle prononça durant les noces de Cana, en désignant Jésus-Christ aux serviteurs du banquet : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » Il semble qu'aujourd'hui la Vierge nous répète à tous cette même exhortation, en un sens certes plus large. En effet, la racine de tous les maux qui font souffrir si cruellement les hommes et mettent dans l'angoisse peuples et nations est, de toute évidence, à chercher avant tout dans le fait qu'un grand nombre « ont abandonné Celui qui est la Source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées, qui ne retiennent pas l'eau », qu'ils ont abandonné Celui qui seule est « la Voie, la Vérité et la Vie ». Si donc on s'est trompé, il faut revenir dans le droit chemin ; si les ténèbres de l'erreur ont obscurci les esprits, il faut au plus vite les dissiper par la lumière de la vérité ; si la mort, la vraie mort, a pris possession des âmes, il faut, avec un désir ardent et efficace, s'approcher de la vie, de cette vie céleste qui ne connaît pas de déclin, parce qu'elle vient de Jésus-Christ. En suivant le Maître avec confiance et fidélité dans notre exil d'ici-bas, nous jouirons certainement avec lui dans les demeures éternelles d'une béatitude sans fin. Tels sont les enseignements et les exhortations de la bienheureuse Vierge Marie, notre très douce Mère, qui, plus que toutes les mères de la terre assurément, nous aime d'un véritable amour (...) Et comme dans chaque et village où le christianisme est florissant, il se trouve toujours quelque chapelle, ou tout au moins un autel, où l'image de la bienheureuse Vierge Marie est exposée avec honneur à la vénération du peuple chrétien, Nous désirons, que les fidèles s'y rendent les plus nombreux possible et qu'ils fassent monter vers nos très douce Mère, non seulement leurs prières personnelles, mais, d'un seul cœur et d'une seule voix, des supplications publiques.

Pie XII dit (Ad cœli Reginam ; 11 octobre 1954) : Dès les premiers siècles de l'Église Catholique, le peuple chrétien fit monter vers la Reine du Ciel ses prières et ses chants de louange filiale dans la sérénité des heures de joie et plus encore dans l'angoisse des périls menaçants. Jamais ne fut déçue l'espérance mise en la Mère du divin Roi Jésus-Christ ; jamais ne s'affaiblit la foi qui nous enseigne que la Vierge Marie Mère de Dieu règne sur l'univers entier avec un cœur maternel, tout comme elle est ceinte d'une royale couronne de gloire dans la béatitude céleste. Or, après les calamités qui, jusque sous Nos yeux, ont couvert de ruines des villes florissantes et de nombreux villages, Nous voyons avec douleur déborder dangereusement les flots de profondes misères morales, vaciller parfois les bases mêmes de la justice, triompher un peu partout l'attrait des plaisirs corrupteurs, et, dans cette conjoncture inquiétante, Nous sommes saisi d'une vive angoisse. Aussi est-ce avec confiance que Nous recourons à Marie notre Reine, lui manifestant non seulement Notre amour, mais aussi celui, de quiconque se glorifie du nom de chrétien. Le 1er novembre de l'année 1950 – il Nous plaît de le rappeler –, en présence d'une multitude de Cardinaux, d'Évêques, de prêtres et de fidèles accourus du monde entier, Nous avons Nous-même défini le dogme de l'Assomption de la Très Sainte Vierge dans le ciel, où, en corps et en âme, elle règne avec son Fils unique parmi les chœurs des Anges et des Saints (...) Le peuple chrétien même dans les siècles passés, croyait avec raison que celle dont est né le Fils du Très-Haut, qui « régnera à jamais dans la maison de Jacob, (Lc. I, 32.) « Prince de la paix », (Is, IX) « Roi des rois et Seigneur des Seigneurs », (Ap. XIX, 16.) avait reçu plus que toute autre créature des grâces et des privilèges uniques ; et considérant aussi les relations étroites qui unissaient la mère au fils, il a reconnu sans peine la dignité royale suprême de la Mère de

Dieu. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que les anciens écrivains ecclésiastiques, forts de la parole de l'Archange Gabriel prédisant que le Fils de Marie régnerait éternellement, et de celle d'Élisabeth, qui, en la saluant avec respect, l'appelait « la Mère de mon Seigneur » (Luc. I, 43) aient déjà appelé Marie « la Mère du Roi », « la Mère du Seigneur », montrant clairement qu'en vertu de la dignité royale de son Fils elle possédait une grandeur et une excellence à part. Aussi Saint Ephrem, dans l'ardeur de son inspiration poétique, lui prête-t-il ces paroles « Que ciel me soutienne dans son étreinte, car j'ai été honorée plus que lui. En effet le ciel ne fut pas ta mère, mais tu en as fait ton trône ! ». Et ailleurs il prie en ces termes « ... noble jeune fille et Patronne, Reine, Maîtresse, garde-moi, protège-moi, de peur que Satan auteur de tout mal ne se réjouisse à mon sujet et que le criminel adversaire ne triomphe de moi ». Saint Grégoire de Nazianze appelle Marie « Mère du Roi de tout l'univers », « Mère Vierge, (qui) a enfanté le Roi du monde entier ». Prudence déclare que cette mère « s'étonne d'avoir engendré Dieu comme homme et même comme Roi suprême ». Cette dignité royale de la Bienheureuse Vierge est clairement et nettement signifiée par ceux qui l'appellent « Souveraine », « Dominatrice », « Reine ». Déjà dans une homélie attribuée à Origène, Marie est appelée par Élisabeth non seulement « Mère de mon Seigneur », mais « Ma Souveraine ». La même idée ressort du passage suivant de Saint Jérôme dans lequel, parmi les différentes interprétations du nom de Marie, il met en dernier lieu celle-ci : « Il faut savoir qu'en syriaque Marie signifie Souveraine ». Après lui Saint Chrysologue formule la même pensée d'une manière encore plus affirmative : « Le mot hébreu Marie se traduit en latin Souveraine : l'Ange l'appelle Souveraine pour qu'elle cesse de trembler comme une servante, elle à qui l'autorité même de son Fils a obtenu de naître et d'être appelée Souveraine ». Épiphanie, évêque de Constantinople, écrivant au Souverain Pontife Hormisdas, dit qu'il faut prier pour que l'unité de l'Église soit conservée « par la grâce de la sainte et consubstantielle Trinité et par l'intercession de notre Sainte Souveraine, la glorieuse Vierge Marie Mère de Dieu ». Un auteur de la même époque salue en ces termes solennels la Sainte Vierge, assise à la droite de Dieu, pour lui demander de prier pour nous : « Souveraine des mortels, très sainte Mère de Dieu ». Saint André de Crète attribue plusieurs fois à la Vierge Marie la dignité de Reine ; il écrit par exemple : « (Jésus) transporte aujourd'hui hors de sa demeure terrestre la Reine du genre humain, sa Mère toujours Vierge, dans le sein de laquelle, sans cesser d'être Dieu, il a pris la forme humaine ». Et ailleurs : « Reine de tout le genre humain, fidèle en réalité au sens de ton nom et qui, Dieu seul excepté, dépasse toute chose ». Sainte Germain salue en ces termes l'humble Vierge : « Assieds-toi, ô Souveraine, il convient en effet que tu sièges en haut lieu puisque tu es Reine et plus glorieuse que tous les rois ». Il l'appelle aussi : « Souveraine de tous les habitants de la Terre ». Saint Jean Damascène lui donne le nom de « Reine, Patronne, Souveraine », et même de : « Souveraine de toute créature » ; un ancien écrivain de l'Église l'appelle : « heureuse Reine », « Reine éternelle près du Roi son Fils », elle dont « la tête blanche comme la neige est ornée d'un diadème d'or ». Enfin Saint Ildefonse de Tolède unit presque tous ces titres d'honneur en cette salutation : « Ô ma Souveraine, Maîtresse suprême ; Mère de mon Souverain, tu règnes sur moi... Souveraine parmi les servantes, Reine parmi tes sœurs ». À partir de ces témoignages et d'autres analogues, presque innombrables, qui remontent à l'antiquité, les théologiens de l'Église ont élaboré la doctrine selon laquelle ils appellent la Très Sainte Vierge, Reine de toutes les créatures, Reine du monde, Souveraine de l'Univers. Les Pasteurs suprêmes de l'Église ont estimé de leur devoir d'approuver et d'encourager par leurs exhortations et leurs éloges de la piété du peuple chrétien envers sa Mère du ciel et sa Reine (...) Rappelons en outre que Notre prédécesseur d'immortelle mémoire Sixte IV, mentionnant avec faveur la doctrine de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge dans sa Lettre Apostolique *Cum praeexelsa*, commence par appeler Marie « Reine du ciel et de la terre » et affirme que le Roi suprême lui a en quelque sorte transmis son pouvoir (...) De l'Orient retentissent ces accents fervents : « Ô Mère de Dieu, aujourd'hui tu as été transportée au ciel sur les chars des Chérubins, les Séraphins sont à ton service, et les légions des armées célestes s'inclinent devant toi ». Et ceux-ci : « Ô juste, ô très heureux (Joseph), à cause de ton origine royale tu as été choisi entre tous pour époux de la Reine pure, qui enfantera merveilleusement le Roi Jésus ». De

même : « Je dirai un hymne à la Mère Reine, et je m'approcherai d'elle avec joie pour chanter dans l'allégresse ses merveilles... Ô Souveraine, notre langue ne peut te chanter dignement, parce que Tu es plus élevée que les Séraphins, Toi qui as engendré le Christ Roi... Salut, ô Reine du monde, salut, ô Marie, Souveraine de nous tous ». Dans le Missel éthiopien, on lit : « Ô Marie, centre de l'univers. ... Tu es plus grande que les Chérubins aux jeux innombrables et que les Séraphins aux six ailes... Le ciel et la terre sont entièrement remplis de ta sainteté et de ta gloire ». L'Église latine chante la vieille et très douce prière du « Salve Regina » et les joyeuses antiennes « Ave, Regina cælorum », « Regina coeli, laetare », celles aussi que l'on récite aux fêtes de la Sainte Vierge : « La Reine s'est assise à ta droite en vêtement d'or couvert d'ornements variés » ; « Le ciel et la terre te célèbrent comme leur puissante Reine » ; « Aujourd'hui la Vierge Marie est montée aux cieux : réjouissez-vous, car elle règne avec le Christ à jamais ». Il faut y ajouter, entre autres, les Litanies de Lorette, qui invitent tous les jours le peuple chrétien à saluer plusieurs fois Marie du titre de Reine. De même, depuis bien des siècles, les chrétiens méditent sur l'empire de Marie qui embrasse le ciel et la terre, lorsqu'ils considèrent le cinquième mystère glorieux du Rosaire, que l'on peut appeler la couronne mystique de la Reine du ciel. Enfin l'art basé sur les principes chrétiens et inspiré de leur esprit, interprétant exactement depuis le Concile d'Éphèse la piété authentique et spontanée des fidèles, représente Marie en Reine et en Impératrice, assise sur un trône royal, ornée d'insignes royaux, ceinte d'un diadème, entourée d'une cohorte d'AnGES et de Saints, montrant qu'elle domine non seulement les forces de la nature mais aussi les attaques perverses de Satan. L'iconographie, pour traduire la dignité royale de la Bienheureuse Vierge Marie, s'est enrichie à toutes les époques d'œuvres d'art de la plus grande valeur ; elle est même allée jusqu'à représenter le Divin Rédempteur ceignant le front de sa Mère d'une couronne éclatante (...) Sans doute, seul Jésus-Christ, Dieu et homme, est Roi, au sens plein, propre et absolu du mot ; Marie, toutefois, participe aussi à sa dignité royale... parce qu'elle est la Mère du Christ Dieu et qu'elle est associée à l'œuvre du Divin Rédempteur dans sa lutte contre ses ennemis et dans son triomphe remporté sur eux tous. En effet par cette union avec le Christ Roi Elle atteint une gloire tellement sublime qu'elle dépasse l'excellence de toutes les choses créées : de cette même union avec le Christ, découle la puissance royale qui l'autorise à distribuer les trésors du Royaume du Divin Rédempteur ; enfin cette même union avec le Christ est source de l'efficacité inépuisable de son intercession maternelle auprès du Fils et du Père (...) un de Nos Prédécesseurs, Léon XIII, déclare que la Bienheureuse Vierge Marie dispose d'un pouvoir « presque sans limites » pour concéder des grâces, et Saint Pie X ajoute que Marie remplit cet office « pour ainsi dire par droit maternel ». Que tous les fidèles chrétiens se glorifient donc d'être soumis à l'empire de la Vierge Mère de Dieu qui dispose d'un pouvoir royal et brûle d'amour maternel (...) par Notre autorité apostolique Nous créons et instituons la fête de Marie Reine, qui se célébrera chaque année DANS LE MONDE ENTIER le 31 mai. Nous ordonnons également que, ce jour-là, on renouvelle la consécration du genre humain au Cœur immaculé de la Bienheureuse Vierge Marie. C'est là en effet que repose le grand espoir de voir se lever une ère de bonheur, où régneront la paix chrétienne et le triomphe de la religion. Que tous s'approchent donc avec une confiance plus grande qu'auparavant du trône de miséricorde et de grâce de notre Reine et Mère, pour demander le secours dans l'adversité, la lumière dans les ténèbres, le réconfort dans la douleur et les larmes ; qu'ils s'efforcent surtout de s'arracher à la servitude du péché et qu'ils offrent un hommage incessant, pénétré de la ferveur d'une dévotion filiale, à la royauté d'une telle Mère. Que ses Sanctuaires soient fréquentés et ses Fêtes célébrées par la foule des fidèles ; que la pieuse couronne du Rosaire soit dans toutes les mains et que, pour chanter ses gloires, elle rassemble dans les églises, les maisons, les hôpitaux, les prisons, aussi bien de petits groupes que de grandes assemblées de fidèles. Que le nom de Marie plus doux que le nectar, plus précieux que n'importe quelle gemme soit l'objet des plus grands honneurs ; que personne ne prononce de blasphèmes impies, signe d'une âme corrompue, contre un nom qui brille d'une telle majesté et que la grâce maternelle rend vénérable ; qu'on n'ose même rien dire qui trahisse un manque de respect à son égard... Que personne donc ne se

croie fils de Marie, digne d'être accueilli sous sa puissante protection, si, à son exemple, il ne se montre juste et chaste...

Pie XII dit (Discours à l'occasion de la cérémonie mariale proclamant la royauté de Marie ; 1er novembre 1954) : Si la royauté de Marie peut suggérer à ceux qui régissent les nations des attitudes et des desseins qui répondent aux exigences de l'heure, la Vierge ne cesse de déverser sur tous les peuples de la terre et sur toutes les classes sociales l'abondance de ses grâces. Après l'atroce spectacle de la Passion au pied de la Croix où elle avait offert le plus dur des sacrifices qui puissent être demandés à une Mère, elle continua à répandre sur les premiers chrétiens, sur ses fils d'adoption, les témoignages de sa sollicitude maternelle; Reine plus que toute autre par l'élévation de son âme et par l'excellence des dons divins, elle ne cesse de prodiguer tous les trésors de son affection et de ses douces attentions à la pauvre humanité. Loin d'être fondé sur les exigences de ses droits et de la volonté d'une domination hautaine, le règne de Marie ne connaît qu'une aspiration : le don plénier de soi-même dans sa plus haute et totale générosité. Marie exerce donc ainsi sa royauté : en acceptant nos hommages et en ne dédaignant pas d'écouter jusqu'aux plus humbles et imparfaites prières. C'est pourquoi, désireux comme Nous le somme d'interpréter les sentiments de tout le peuple chrétien, Nous adressons à la Vierge bienheureuse cette fervente prière : Du fond de cette terre de larmes, où l'humanité souffrante se traîne péniblement, dans les remous d'une mer sans cesse agitée par le vent des passions, nous levons vers les yeux vers vous, ô Marie, Mère très aimée, pour puiser du réconfort dans la contemplation de votre gloire et pour vous saluer Reine et Maîtresse des cieux et de la terre, Notre Reine et Notre Dame. Votre Royauté, nous voulons l'exalter avec une légitime fierté de fils et la reconnaître comme due à la suprême excellence de tout votre être, ô très douce et vraie Mère de Celui qui est Roi par droit propre, par héritage, par conquête. Régnez, ô Notre Reine et Notre Dame, nous montrant le chemin de la sainteté, nous dirigeant et nous assistant, afin que nous ne nous en éloignions jamais. Au plus haut des cieux, vous exercez votre Royauté sur les chœurs des Anges, qui vous acclament comme leur Souveraine, sur les légions des saints, qui se réjouissent dans la contemplation de votre éclatante beauté ; régnez donc aussi sur le genre humain tout entier, surtout en ouvrant le chemin de la foi à ceux qui ne connaissent pas encore votre divin Fils. Régnez sur l'Église qui professe votre suave domination et qui recourt à vous comme à un sûr refuge au milieu des calamités de notre temps. Mais régnez spécialement sur cette portion de l'Église qui est persécutée et opprimée, lui donnant la force pour supporter les adversités, la constance pour ne pas plier sous les injustes pressions, la lumière pour ne pas tomber dans les embûches de l'ennemi, la fermeté pour résister aux attaques ouvertes, et une inébranlable fidélité de tous les instants à votre Royaume. Régnez sur les intelligences, afin qu'elles ne cherchent que la vérité, sur les volontés, afin qu'elles ne suivent que le bien, sur les cœurs, afin qu'ils aiment uniquement ce que vous aimez vous-même. Régnez sur les individus et sur les familles comme sur les sociétés et les nations ; sur les assemblées des puissants, sur les conseils des sages, comme sur les simples aspirations des humbles. Régnez sur les routes et les places publiques, dans les cités et les villages, dans les vallées et les montagnes, dans les airs, sur terre et sur mer ; et accueillez la prière de ceux qui savent que votre Royaume est un Royaume de miséricorde, où toute supplication est entendue, toute douleur réconfortée, toute infortune soulagée, toute infirmité guérie et où, comme sur un signe de vos très douces mains, la vie renaît souriante de la mort elle-même. Accordez-nous que ceux qui maintenant dans toutes les parties du monde vous acclament et vous reconnaissent Reine et Maîtresse, puissent jouir au Ciel de la plénitude de votre Royaume, dans la vision de votre divin Fils, qui vit et règne, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles.

Pie IX dit (Ineffabilis Deus ; 8 décembre 1854) : Nous déclarons, Nous prononçons et définissons que la doctrine qui enseigne que la Bienheureuse Vierge Marie, dans le premier instant de sa Conception, a été, par une grâce et un privilège spécial du Dieu Tout-Puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel, est révélée de Dieu, et par conséquent qu'elle

doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. C'est pourquoi, si quelques-uns avaient la présomption, ce qu'à Dieu ne plaise, de penser contrairement à Notre définition, qu'ils apprennent et qu'ils sachent que condamnés par leur propre jugement ils ont fait naufrage dans la foi et cessé d'être dans l'unité de l'Église ; et que, de plus, ils encourent par le fait même les peines de droit, s'ils osent exprimer ce qu'ils pensent de vive voix ou par écrit, ou de toute autre manière extérieure que ce soit.

(Ceux qui nient les dogmes mariaux sont donc des hérétiques hors de l'Église, pouvant être livrés aux peines du bras séculier — les autorités de l'État — pour être condamnés.)

Sentence renouvelée :

Pie XII dit (Munificentissimus Deus ; 1er novembre 1950) : Par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et par la Nôtre, Nous proclamons, déclarons et définissons que c'est un dogme divinement révélé que Marie, l'Immaculée Mère de Dieu toujours Vierge, à la fin du cours de sa vie terrestre, a été élevée en âme et en corps à la gloire céleste. C'est pourquoi, si quelqu'un – ce qu'à Dieu ne plaise – osait volontairement nier ou mettre en doute ce que Nous avons défini, qu'il sache qu'il a fait complètement défection dans la foi divine et catholique (...) Qu'il ne soit permis à qui que ce soit de détruire ou d'attaquer ou contredire, par une audacieuse témérité, cet écrit de Notre déclaration, décision et définition. Si quelqu'un avait la présomption d'y attenter, qu'il sache qu'il encourrait l'indignation du Dieu Tout-Puissant et des apôtres Pierre et Paul.

Quels sont les engins de guerre du Royaume de France ? Il n'a ni chars ni avions ; comment va-t-il gagner la guerre ?... Avec le Saint Rosaire !

Léon XIII dit (Supremi Apostolatus Officio ; 1er septembre 1883) : Aucun de Vous n'ignore, Vénérables Frères, quels tourments et quels deuils ont apportés à la sainte Église de Dieu, vers la fin du XIIe siècle, par les hérétiques Albigeois qui, enfantés par la secte des derniers Manichéens, ont couvert le midi de la France et tous les autres pays du monde latin de leurs pernicieuses erreurs. Portant partout la terreur de leurs armes, ils étendaient partout leur domination par le meurtre et les ruines. Contre ce fléau, Dieu a suscité, dans sa miséricorde, l'insigne père et fondateur de l'Ordre dominicain. Ce héros, grand par l'intégrité de sa doctrine, par l'exemple de ses vertus, par ses travaux apostoliques, s'avança contre les ennemis de l'Église catholique, animé de l'Esprit d'en haut; avec la foi la plus absolue en cette dévotion du Saint Rosaire que le premier il a divulguée et que ses enfants ont portée aux quatre coins du monde. Il prévoyait, en effet, par la grâce divine, que cette dévotion, comme un puissant engin de guerre, mettrait en fuite les ennemis et confondrait leur audace et leur folle impiété. Et c'est ce qu'a, en effet, justifié l'événement. Grâce à cette nouvelle manière de prier, acceptée et ensuite mise régulièrement en pratique, par l'institution de l'Ordre du Saint Père Dominique, la piété, la bonne foi, la concorde commencèrent à reprendre racine, et les projets des hérétiques, ainsi que leurs artifices, à tomber en ruines. Grâce à elle encore, beaucoup d'égarés ont été ramenés à la voie droite; et la fureur des impies a été réfrénée par les armes catholiques qui avaient été levées pour repousser la force par la force. L'efficacité et la puissance de cette prière ont été aussi expérimentées au XVIe siècle, alors que les armées innombrables des Turcs étaient à la veille d'imposer le joug de la superstition et de la barbarie à presque toute l'Europe. Dans ce temps, le Souverain Pontife Saint Pie V, après avoir réveillé chez tous les princes chrétiens le sentiment de la défense commune, s'attacha surtout et par tous les moyens à rendre propice et secourable au nom chrétien la toute-puissante Mère de Dieu, en l'implorant par la récitation du Rosaire. Ce noble exemple, offert en ces jours à la terre et aux cieux, rallia tous les esprits et persuada tous les cœurs. Aussi les fidèles du Christ, décidés à verser leur sang et à sacrifier leur vie pour le salut de la religion et de leur patrie, marchaient sans souci du nombre aux ennemis massés non loin du golfe de Corinthe ; pendant que les invalides, pieuse armée de suppliants, imploraient Marie, saluaient Marie, par la répétition des

formules du Rosaire et demandaient la victoire de ceux qui combattaient. La Souveraine ainsi suppliée ne resta pas sourde, car l'action navale s'étant engagée auprès des îles Echinades (Curzolaires) la flotte des chrétiens, sans éprouver elle-même de grandes pertes, remporta une insigne victoire et anéantit les forces ennemies. C'est pourquoi le même Souverain et Saint Pontife, en reconnaissance d'un bienfait si grand, a voulu qu'une fête en l'honneur de Marie Victorieuse, consacraît la mémoire de ce combat mémorable. Grégoire XIII a consacré cette fête en l'appelant fête du Saint Rosaire. De même, dans le dernier siècle, d'importants succès furent remportés sur les forces turques, soit à Temesvar, en Pannonie, soit à Corcyre, et ils coïncidèrent avec des jours consacrés à la Sainte Vierge Marie et avec la clôture des prières publiques célébrées par la récitation du Rosaire (...) Non seulement Vous savez combien cette situation est difficile et combien Nous en souffrons, mais encore Votre charité Vous en a fait éprouver avec Nous les sympathiques angoisses. Car c'est une chose des plus douloureuses et des plus lamentables de voir tant d'âmes rachetées par le Sang de Jésus-Christ arrachées au salut par le tourbillon d'un siècle égaré, et précipitées dans l'abîme et dans une mort éternelle. Nous avons, de nos jours, autant besoin du secours divin qu'à l'époque où le grand Dominique leva l'étendard du Rosaire de Marie à l'effet de guérir les maux de son époque. Ce grand Saint, éclairé par la lumière céleste, entrevit clairement que, pour guérir son siècle, aucun remède ne serait plus efficace que celui qui ramènerait les hommes à Jésus-Christ, qui est la voie la vérité et la vie, et les pousserait à s'adresser à cette Vierge, à qui il est donné de détruire toutes les hérésies, comme à leur patronne auprès de Dieu (...) Que maintenant, poussées par Nos exhortations, enflammées par Vos appels, les nations chrétiennes recherchent avec une ardeur de jour en jour plus grande la protection de Marie; qu'elles s'attachent de plus en plus à l'habitude du Rosaire, à ce culte que Nos ancêtres avaient la coutume de pratiquer, non seulement comme un remède toujours présent à leurs maux, mais comme un noble ornement de la piété chrétienne. La Patronne céleste du genre humain exaucera ces prières et ces supplications, et Elle accordera facilement aux bons la faveur de voir leurs vertus s'accroître, aux égarés celle de revenir au bien et de rentrer dans la voie du salut, elle obtiendra que le Dieu vengeur des crimes, inclinant vers la clémence et la miséricorde, rende au monde chrétien et à la société, tout péril étant désormais écarté, cette tranquillité si désirable.

Léon XIII dit (Laetitiae Sanctae ; 8 septembre 1893) : Que si l'on scrute quelles sont les causes de cette aberration, la première qui se présente, c'est la persuasion d'un grand nombre, que la préoccupation des choses futures éteint l'amour de la patrie terrestre et tourne au détriment de la prospérité de l'État : calomnie odieuse et insensée. Et, de fait, les biens que nous espérons ne sont pas de nature à absorber la pensée des hommes jusqu'à les détourner du soin des choses présentes, Jésus-Christ lui-même, en nous recommandant de chercher tout d'abord le royaume de Dieu, a insinué par là même que cela ne devait point nous faire négliger tout le reste. L'usage, en effet, des biens présents et la jouissance honnête qui s'y attache, quand la vertu y trouve un stimulant ou une récompense, comme aussi les décors et les embellissements de la cité terrestre, quand on y voit une image des splendeurs et des magnificences de la cité céleste, n'offrent rien de contraire à la raison humaine ou aux conseils divins ; car Dieu est auteur à la fois de la nature et de la grâce, et il n'a pas voulu que l'une nuise à l'autre, ni qu'elles se combattent mutuellement, mais qu'unies par une fraternelle alliance, elles nous conduisent toutes les deux plus aisément à cette immortelle béatitude, pour laquelle, hommes mortels, nous sommes venus en ce monde. Cependant, les voluptueux et les amateurs d'eux-mêmes, ceux dont les pensées se perdent dans les choses basses et périssables au point qu'il leur devient impossible de s'élever plus haut, ceux-là, plutôt que de sentir naître en eux, par la jouissance des créatures visibles, le désir des biens invisibles et éternels, perdent complètement de vue l'éternité elle-même, et tombent jusqu'au dernier degré de l'abjection. Aussi bien, Dieu ne saurait-il infliger à l'homme une punition plus terrible qu'en le laissant de la sorte oublier les biens supérieurs pour passer sa vie dans la jouissance des basses voluptés. Or, à un danger pareil ne sera certainement jamais exposé le chrétien qui, le pieux Rosaire à la main, en méditera souvent les mystères glorieux. De ces mystères, en effet, jaillit une lumière qui nous

découvre ces célestes trésors et beautés, que notre œil corporel ne saurait atteindre, mais que nous savons par la foi être préparés à ceux qui aiment Dieu. Nous y apprenons que la mort n'est pas une ruine qui ne laisse rien derrière elle, mais le passage d'une vie à une autre, et que le chemin du ciel est ouvert à tous. Quand nous y voyons monter le Christ Jésus, nous nous rappelons sa promesse de nous y préparer une place : Vado parare vobis locum. Le Saint Rosaire nous fait souvenir qu'il y aura un temps où Dieu séchera toute larme de nos yeux, où il n'y aura plus de deuil, ni de gémissement, ni aucune douleur, où nous serons toujours avec le Seigneur, semblables à Dieu parce que nous le verrons comme il est ; enivrés du torrent de ses délices, concitoyens des saints, en conséquence de la bienheureuse Vierge, notre Mère. Comment une âme, qui se nourrit de semblables pensées, ne se sentirait-elle pas brûler d'une sainte flamme et ne s'écrierait-elle pas avec un grand saint : « Que la terre me paraît vile quand je regarde le ciel ! Quam sordet tellus dum coelum aspicio ! » Comment ne se consolerait-elle pas, en songeant qu'une légère, tribulation momentanée produit en nous un poids éternel de gloire : Momentaneum et leve tribulationis nostrae aeternum gloriae pondus operatur in nobis. En vérité, là seulement est le secret d'unir, comme il convient, le temps à l'éternité, la cité terrestre à la cité céleste, et de former des caractères nobles. Si ces caractères sont le grand nombre, la société sera sauvegardée dans sa dignité et sa grandeur ; on y verra fleurir le bien, le vrai et le beau, à l'image de Celui qui est le prince et l'intarissable source de toute vérité et de toute beauté.

« [Marie] a exterminé les hérésies dans le monde entier - Saint Pie X, Ad Diem Illium »

Par Elle et l'engin de guerre qu'Elle nous a offert, le Rosaire, nous reconquerrons la France, conquerrons le monde et exterminerons toutes les hérésies !

X. France et Russie, jumelles en peine

Pierre Hillard dit (Chroniques du mondialisme) : Cette date n'est pas innocente. En effet, le Christ est apparu à Sainte Marguerite-Marie, le 17 juin 1689, sous le règne de Louis XIV. Il lui a demandé la consécration de la France, du roi et de sa famille au Sacré-Cœur ainsi que d'élever un autel et d'être peint et gravé sur ses armes. Un « déluge de grâces » devrait suivre si toutes les demandes sont exaucées. Malheureusement, ce ne fut pas le cas. Exactement 100 ans après, le Tiers État se déclarant Assemblée constituante, le 17 juin 1789, a rompu le lien né avec le baptême de Clovis. Louis XVI, enfermé au Temple, avait juré d'obéir à sa demande s'il recouvrait la liberté. Cependant, la patience de Dieu avait été dépassée. La chose ne se fit pas. Il n'empêche que le Christ a affirmé : « Ne crains rien, je régnerai malgré mes ennemis et tout ceux qui voudront s'y opposer. » Depuis cette rupture, la France est à la dérive. La première à s'écrouler, elle sera la première à se relever. De nombreux mystiques comme Marie-Julie Jahenny (1850-1941) l'ont affirmé. N'oublions pas que l'espérance est une vertu.

Pierre Hillard dit (Histoire secrète de l'oligarchie anglo-américaine, p. 19) : Les oppositions, en 2015, entre la Russie d'un côté et les États-Unis et l'Union européenne de l'autre concernant l'Ukraine avec des représentations juives au sommet de ces différents États (en particulier les confrontations entre les Juifs orthodoxes loubavitch et les Juifs libéraux) pourraient être vues... comme des rivalités internes entre différents clans du judaïsme [talmudique] (...) Dans son discours de Valdaï (24 octobre 2014), Poutine reconnaît la nécessité d'un nouvel ordre mondial... Tant que la demande de consécration demandée à Fátima lors de l'apparition mariale de 1917 (uniquement à la Russie et pas au monde) n'a pas été entièrement exaucée, le renouveau de la Russie sur des bases spirituellement saines n'est pas possible. Il en va de même pour la France de 1789 et les demandes du Sacré-Cœur.

Monseigneur Henri Delassus dit (Les pourquoi de la guerre mondiale) : Ô franc royaume de France. Dieu a les bras ouverts pour t'embrasser, ô France, et le voici tout prêt à oublier ta

vie pécheresse. Demande pardon et Notre-Dame va te venir aider bien vite ; Notre-Dame, ta puissante reine; Notre-Dame qui est ton cri de guerre et que tu reconnais pour ta maîtresse. Tous les saints dont les corps reposent en terre française, vont, avec la Vierge, accourir à ta défense. Mais ne reste pas endormi dans ton péché, ô très chrétien, ô franc royaume de France. Notre-Dame, priez pour la France ! (...) Comme aux jours de Jeanne d'Arc, ce que Dieu aujourd'hui attend de nous pour nous délivrer, c'est un acte d'humilité, c'est la confession du souverain domaine de Dieu sur la France plus que sur les autres nations, car le Christ a témoigné qu'il « aime les Francs » entre tous les peuples (...) Donoso Cortès a dit bien fort : « C'est un fait historique universellement reconnu, que la mission de la France est d'être l'instrument (et le porte-voix!) de la Providence dans la propagation des idées nouvelles, soit politiques, soit religieuses et sociales. Dans les temps modernes, trois idées ont envahi l'Europe : l'idée catholique, l'idée philosophique, l'idée révolutionnaire. Or, dans ces trois périodes ; toujours la France s'est faite homme pour propager ces idées. Charlemagne fut la France faite homme pour propager l'idée catholique ; Voltaire fut la France faite homme pour propager l'idée philosophique ; Napoléon fut la France faite homme pour propager l'idée révolutionnaire. » Il lui reste de se faire homme pour propager l'idée de la Rénovation morale, religieuse et sociale. Tout donne à espérer qu'elle le fera, à moins que la crise dans laquelle le monde se trouve actuellement engagé ne soit le prélude de la fin des temps... Si cette fin n'est point proche, Dieu se lèvera pour faire de nouveau de la France son instrument. Nous verrons notre partie redevenir la nation sainte et noble entre les nations, se remettre à la tête de la véritable civilisation pour donner au monde une ère de prospérité plus belle et plus longue que ce qui a jamais été vu.

Non à l'inaction, passons à l'action !

Quand une église brûle, on ne se contente pas de prier pour qu'elle tienne debout : on prend aussi un seau pour éteindre l'incendie. Quand une vieille dame peine à traverser la route, on ne baisse pas les yeux en espérant un miracle : on lui tend la main. La prière n'a jamais été une excuse pour rester immobile. Nous avons refusé l'inaction dans l'Église ; refusons aussi l'inaction dans la nation. La France ne se relèvera pas grâce à des prières murmurées dans l'ombre, mais grâce aux actes et aux prières de ceux qui agissent, qui prient, mais au milieu d'un champ de bataille. Une foi qui ne descend jamais dans l'arène finit toujours par servir de refuge à la lâcheté.

Saint Vincent de Paul dit (Entretiens spirituels aux Missionnaires, fragment 171, p. 905) : Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. Car bien souvent tant d'actes d'amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance, et autres semblables affections et pratiques intérieures d'un cœur tendre, quoique très bonnes et très désirables, sont néanmoins très suspectes, quand on n'en vient point à la pratique de l'amour effectif... Et c'est à quoi nous devons bien prendre garde ; car il y en a plusieurs qui, pour avoir l'extérieur bien composé et l'intérieur rempli de grands sentiments de Dieu, s'arrêtent à cela ; et quand ils en viennent au fait et qu'ils se trouvent dans les occasions d'agir, ils demeurent court. Ils se flattent de leur imagination échauffée ; ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison ; ils en parlent même comme des anges ; mais, au sortir de là, est-il question de travailler pour Dieu, de souffrir, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller chercher la brebis égarée (Lc 15,4), d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies ou quelque autre disgrâce, hélas ! il n'y a plus personne, le courage leur manque. Non, non, ne nous trompons pas : toute notre tâche consiste à passer aux actes.

Ainsi, dès lors que la bannière *Crux Sacra Sit Mihi Lux* se mouvra conquérante dans le ciel de Reims, nous consacrerons la France au Sacré-Cœur ; cela sera fait avec l'aide du clergé, et nous renouvellerons ensuite notre proclamation royale : le Christ-Roi est Roi de France et Marie-Reine est Reine de France. Puis, pour le Christ que nous confessons et sa Très Sainte Mère que nous vénérons, par les mains du clergé, du commandeur, des guerriers et

du peuple, seront brûlées la Constitution de la République et la Déclaration universelle des droits de l'homme. Puis, de la main du clergé, du commandeur, des guerriers et du peuple, seront brûlés les documents de Vatican II, les documents antipapaux, les livres d'antipapes et de faux saints : Mère Teresa, Kowalska, François, etc. Nous ferons, le même jour ou les jours qui suivront, s'effondrer et brûler les monuments républicains, et durant cette journée d'autodafé seront exécutés les caniches de la République, les bras armés de la Révolution : les militaires et les policiers capturés. Puis viendront les têtes de la République, qui voulaient voir tomber les têtes des chrétiens : les politiciens. Nous les ferons tous cracher sur le drapeau bleu, blanc, rouge, le piétiner et le brûler ; nous les ferons crier : « À bas les voleurs de trône, vive le Royaume de France ! » Mais pas un ne sera épargné de la mort. Nous prendrons même l'un d'entre eux et nous ferons de lui une statue ; elle s'appellera « la statue de la liberté », la statue de la liberté chrétienne qu'est l'adoration de Dieu, triomphante et détruisant la statue de la "liberté" luciférienne qu'est la volonté infructueuse de tuer Dieu, la statue du visage de la lâcheté, éternellement marqué dans le ciment !

Nos prédécesseurs dans la Croisade contre-révolutionnaire

a) Les Vendéens et les Chouans

Jacques Crétineau-Joly dit (Histoire de la Vendée militaire) : « Ces Bleus... ils nous égorgent ici ; là-bas, ils assassinent nos femmes. Faut-il donc, comme des agneaux, nous laisser conduire à la boucherie ? Ils nous tuent sans pitié ; pourquoi serions-nous assez faibles pour en montrer à leur égard ? Il y a une justice dans le ciel et une justice sur la terre. En attendant celle d'en haut, exerçons celle d'en bas. Vengeons-nous des maux que l'on nous fait ; c'est le meilleur moyen de les adoucir ou d'en voir le terme. » [Cette prêche] ... parmi tous ces paysans dont la Révolution a décimé les familles, elle ne rencontre que des approbateurs... [ils] savent ce qu'ils ont à attendre des prédicateurs armés de la liberté et de l'égalité ; ils se disposent à leur rendre sang pour sang.

Jacques Crétineau-Joly dit (Histoire de la Vendée militaire) : Son camp (à François Athanase Charette de La Contrie) renfermait plus de quatre cents prisonniers : il donne ordre de les fusiller sur-le-champ. Cet ordre est exécuté. Immédiatement après il écrit aux généraux révolutionnaires pour leur annoncer ces représailles... « Je déclare qu'à l'avenir je sacrifierai homme pour homme [sang pour sang et destruction pour destruction !] »

b) Les Cristeros

Les Vendéens et les Chouans ont combattu pour la Catholicité contre la maçonnerie ; de la même manière, les Cristeros se sont dressés au Mexique contre un régime maçonnique :

Constitution mexicaine de 1917, art. 3 : Aucune corporation religieuse ni aucun ministre d'un culte ne peut créer ou diriger d'écoles primaires.

Constitution mexicaine de 1917, art. 5 : L'État ne peut tolérer... le sacrifice irrévocable de la liberté humaine... au nom... de l'exercice de vœux religieux. La loi interdit donc la création d'ordres monastiques, quels que soient leur nom et leur finalité.

Constitution mexicaine de 1917, art. 27 : Les associations religieuses dites églises, quelle que soit leur confession, ne peuvent en aucun cas acquérir, posséder ou gérer des biens immobiliers ou des capitaux qui leur sont confiés. Ceux qu'elles possèdent actuellement, soit par elles-mêmes, soit par personne interposée, deviennent propriété de la Nation...

Constitution mexicaine de 1917, art. 55 : Pour être député, les conditions suivantes sont requises : ... VI. Ne pas être ministre d'un culte religieux.

Constitution mexicaine de 1917, art. 130 : Les ministres du culte ne peuvent jamais, lors de réunions publiques ou privées, ni lors d'événements religieux ou de propagande, critiquer les lois fondamentales du pays, les autorités en particulier, ou le gouvernement en général ; ils n'ont ni droit de vote actif ni droit de s'associer à des fins politiques... Les publications périodiques à caractère religieux, que ce soit par leur programme, leur titre ou simplement par leurs orientations habituelles, ne peuvent commenter les affaires politiques nationales ni rendre compte des actes des autorités du pays ou de personnes directement liées au fonctionnement des institutions publiques.

En 1917, les révolutionnaires mexicains instaurent une Constitution comparable à la Révolution bolchevique de la même année... Au début de l'été 1926, le peuple mexicain est au pied du mur, sommé de se défendre ou de périr dans la foi. Sa résistance est immédiate et unanime, exemplaire. Mais les voies pacifiques ne donnent aucun résultat...

Le 3 août 1926, à Guadalajara, dans l'État de Jalisco, les armes commencent à parler. Les premières guérillas sont composées de paysans. Ces groupes mettront les troupes fédérales en échec au cri de « Viva Cristo Rey y Santa Maria de Guadalupe ! »



Combattants, hommes, femmes et enfants des Cristeros

M. Thouvenin dit (Les Cristeros, croisés du vingtième siècle) : Tels David affrontant Goliath, les Cristeros – hommes, femmes et enfants – combattirent avec la seule aide de Dieu...

Pie XI dit (Iniquis afflictisque, sur la très dure condition du catholicisme dans les États fédérés du Mexique ; 18 novembre 1926) : ... Saint Hilaire [dit] « c'est le propre de l'Église de vaincre quand elle est persécutée, d'éclairer les esprits quand on l'attaque, d'étendre ses conquêtes quand on l'abandonne » (...) Si tous ceux qui, dans la République mexicaine, s'acharnent contre leurs propres frères et concitoyens, coupables seulement d'observer la loi de Dieu, se remémoraient et considéraient attentivement, en dépouillant leurs préjugés, les vicissitudes historiques de leur patrie, ils seraient forcés de reconnaître et de confesser que tout ce qu'il y a chez eux de progrès et de civilisation, tout ce qu'il y a de bon et de beau, tout cela, à n'en point douter, tient de l'Église son origine. Nul ne l'ignore, dès qu'une communauté chrétienne eut été établie au Mexique, les prêtres et les religieux, que l'on y persécute aujourd'hui avec tant de dureté et d'ingratitude, travaillèrent – au prix d'immenses fatigues, et nonobstant mille difficultés que leur opposaient d'un côté les colons, dévorés par la fièvre de l'or, et de l'autre les indigènes, encore barbares – à répandre abondamment en ces vastes régions la splendeur du culte divin, les bienfaits de la foi

catholique, les œuvres et institutions de charité, les écoles et les collèges pour l'instruction et l'éducation du peuple sur toutes matières : lettres, sciences sacrées et profanes, arts et métiers manuels. Nous n'avons plus, Vénérables Frères, qu'à implorer Notre-Dame de la Guadeloupe, célèbre patronne de la nation mexicaine, et à la supplier de vouloir bien oublier les outrages dont elle aussi fut abreuvée, et obtenir à son peuple par son intercession le retour de la paix et de la concorde. Si cependant, par un mystérieux dessein de Dieu, ce jour tant désiré devait tarder longtemps encore, qu'elle daigne consoler pleinement les âmes des fidèles mexicains et FORTIFIER LEUR RÉSOLUTION DE DÉFENDRE JUSQU'AU BOUT LEUR LIBERTÉ DE PROFESSER LA FOI.

(Si l'éducation avait été catholique, il n'y aurait pas de cartels au Mexique ni de dealers en bas des quartiers en France... Le Pape Pie XI dit, Acerba Animi, sur la persécution de l'Église au Mexique, 29 septembre 1932 : « Ajoutez à cela que non seulement l'instruction religieuse est interdite dans les écoles primaires, mais que, non rarement, des tentatives sont faites pour amener ceux dont le devoir est d'éduquer les générations futures à devenir des pourvoyeurs d'enseignements irrégieux et immoraux, obligeant ainsi les parents à faire de lourds sacrifices afin de sauvegarder l'innocence de leurs enfants. Nous bénissons de tout Notre cœur ces parents chrétiens et tous les bons enseignants qui les aident, et Nous vous exhortons, Vénérables Frères, ainsi que le clergé séculier et régulier, et tous les fidèles, à la nécessité de donner toute leur attention à la question de l'éducation et de la formation des jeunes, spécialement parmi les classes les plus pauvres, puisqu'elles sont davantage exposées à la propagande athée, maçonnique et communiste, vous persuadant que votre pays sera tel que vous le construirez dans les enfants. »)

Le général cristero Dionisio Eduardo Ochoa Santana dit : Nous ne cherchons ni honneurs, ni avantages, ni places, ni argent ; nous travaillons pour le Christ et c'est pour lui que nous lutterons jusqu'à la victoire, ou la mort. Peu importe que nous succombions, il faut qu'il y ait des martyrs ; peu importe que nous mourrions avant la victoire, il faut que le sang des chrétiens lave le Mexique de ses énormes taches. Rappelez-vous que nous ne sommes pas des bandits, mais les défenseurs de l'Église et de la Patrie ; ne déshonorez pas la cause que nous défendons !

La Bataille del Cerro de las Papas, dans cette bataille, les Cristeros affrontaient 300 de leurs compatriotes rangés dans le camp du régime maçonnique, soldats de l'armée maçonnique du Mexique. Ils se sont battus, bon gré mal gré, pour les principes maçonniques du régime en place ; tous parmi eux moururent, et pas un n'échappa à la mort ! Une autre belle bataille est la bataille d'El Fresnal, où une vingtaine de Cristeros affrontaient l'armée régimiste et purgeaient plus d'une cinquantaine d'entre eux. Pas un Cristero, pas même un seul, ne perdit la vie durant cette bataille bénie. Le chef des régimistes et ses derniers hommes de main fuyaient alors devant les soldats du Christ ; il s'appelait Jesús María (il avait déshonoré son nom, hélas !). Abattus de n'avoir pu tuer personne et enragés d'avoir vu leurs camarades se faire massacrer, ils incendièrent, dans leur fuite, les maisons des pauvres paysans de la région, détruisirent une sainte statue et utilisèrent sa tête comme ballon de football. Cela me rappelle l'histoire d'un général de cette même armée qui, voyant l'un de ses soldats commettre un "CRIME CAPITAL", le fit fusiller. Tel était son "crime abominable" : il portait autour du cou une médaille de la Très Sainte Vierge...

Les Trois Croisades du XXe et XXI siècles :

- Première Croisade contre-révolutionnaire de France ou Guerre de Vendée (1792-1832)
- Croisade contre-révolutionnaire du Mexique ou Guerre des Cristeros (1926-1941)
- Seconde Croisade contre-révolutionnaire de France (En cours depuis le 14 juin 2025)

Le Royaume de France n'est pas coupable du péché de sédition :

L'Abbé Pierre Féret dit (Le pouvoir civil devant l'enseignement catholique, p. 53) : Il a écrit [Domingo Báñez] dans ses Commentaires scolastiques sur la Somme de Saint Thomas : (...) — Quelle est la conduite à tenir à l'égard d'un gouvernement tyrannique ? On répond que la nation peut et doit recourir à un prince supérieur, par exemple le souverain pontife ou l'empereur, afin de corriger et de réprimer le prince qui gouverne tyranniquement. Mais si ce recours n'est pas possible, ou bien s'il est inefficace, ou encore s'il y a péril dans le retard, la nation est en droit de donner un avertissement à ce prince. Que s'il ne se corrige pas, elle peut le renverser du trône... De cela la raison est évidente, car le roi est légalement constitué pour le bien de la communauté, et non point la communauté pour lui, et d'autant mieux, que la nation a transféré au roi son propre pouvoir pour bien la gouverner. Donc, dans le cas où le roi gouverne tyranniquement, la nation demeure en droit de déposer le prince...

Le Révérend Père Thomas Pègues dit (Commentaire français littéral de la Somme théologique, tome X, p. 814-815) : Saint Thomas répond : « Le régime tyrannique n'est point juste ; car il n'est pas ordonné au bien commun, mais au bien privé de celui qui régit (...) Il suit de là que la perturbation de ce régime n'a point la raison de sédition ; si ce n'est peut-être dans le cas où le régime du tyran serait troublé d'une façon si désordonnée que la multitude soumise à ce régime éprouverait un plus grand dommage du trouble qui suit que du régime du tyran. C'est bien plutôt le tyran, qui est séditieux, lui qui nourrit les discordes et les séditions parmi le peuple qui lui est soumis, afin de pouvoir plus sûrement le dominer... » Tout est à retenir et à méditer dans cette réponse de Saint Thomas. Nous y trouvons la vraie définition de la tyrannie : elle consiste à vouloir dominer sur le peuple, non pour le bien de ce dernier, mais pour son propre bien, au détriment du bien public (...) Dès lors, aucune sujétion n'est due, de soi, à un tel régime. On ne pourra être tenu de le subir qu'accidentellement ou en raison du dommage plus grave qu'il y aurait à le secouer. Mais si toutes choses étant mûrement pesées, il apparaît que même au prix de certaines luttes, il y aura pour la multitude un plus grand bien à ce qu'on la débarrasse du pouvoir tyrannique, la lutte qu'on médite et qu'on organise dans ce but n'a plus raison de sédition ; elle devient, au contraire, l'objet du plus bel acte de vertu dans l'ordre politique et civique.

Les Pères John A. McHugh et Charles J. Callan disent (Moral Theology A Complete Course Based on St. Thomas Aquinas and the Best Modern Authorities, n° 1443) : Quelqu'un qui oppose une résistance à un gouvernement tyrannique est-il coupable d'un péché de sédition ? Quand les moyens légaux et pacifiques sont impraticables et qu'une agression armée contre un tyran sera profitable au bien commun, un rebelle n'est pas coupable de sédition. Dans ce cas, c'est plutôt le mauvais chef qui cause la discorde qui est séditieux contre le bien commun, tandis que le peuple ne fait que se défendre légalement. Ainsi, la rébellion des Macchabées contre leurs oppresseurs syriens n'était pas séditeuse.

(Cela fait trois siècles que le clergé et les catholiques utilisent les moyens légaux pour faire cesser la tyrannie laïciste. À l'apogée de notre ère moderne, les vrais catholiques ne cherchent même plus à sortir de cet état de choses et se retranchent dans la société des fidèles pour ne point être corrompus par la société des infidèles. Ainsi, le Royaume de France a suffisamment attendu ; les ennemis de Dieu ont eu leur chance : trois siècles pour mettre fin à leur Révolution et rendre pacifiquement les armes, et leurs couronnes, au Christ-Roi et à Marie-Reine. Mais ils ne l'ont point fait ; à nous de le faire.)

Admettons que la République soit légitime et que l'on nous prouve que la majorité du peuple français a consenti au remplacement de la monarchie, ce qui est historiquement faux. Ses lois sont si anticatholiques qu'elles n'ont pas force de loi — nous l'avons déjà exposé dans l'édit d'abolition des « droits de l'homme » — et, comme elles sont contraires à Dieu, qui est Celui de qui procède tout pouvoir, elles sont injustes et donc tyranniques. Or, une telle

situation justifie la résistance même contre un souverain légitime, car celui-ci se trouverait alors en guerre juridique avec la Loi de Dieu :

L'Abbé Pierre Féret dit (Le pouvoir civil devant l'enseignement catholique, p. 104-105) : Si un roi légitime, écrit (Francisco) Suárez, gouverne tyranniquement, et qu'il n'y ait point d'autre moyen de se défendre que le déposer et de le chasser, la nation, sur l'avis conforme rendu public des cités et des grands, pourra le faire, et en vertu du droit naturel qui permet de repousser la violence par la violence, et parce que ce cas de résistance légitime, indispensable au salut de la société, est toujours inclus dans le contrat premier par lequel la nation a transféré son pouvoir au roi. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le passage où Saint Thomas déclare que ce n'est point séditieux de résister au roi qui gouverne tyranniquement, quand la résistance se fait au nom du légitime pouvoir de la nation elle-même et qu'on procède avec une telle prudence, qu'il n'en résulte par pour le pays de plus grands maux que la tyrannie. Si l'on analyse ces paroles du grand théologien, l'on arrive à formuler les propositions suivantes : 1° Il faut que la résistance soit le fait de la nation, et non d'un faubourg, d'une ville, d'une province ; car la nation seule est armée de ce droit.

Admettons donc que Louis XVI ait été un tyran, ce qui est faux. Nous ne disons pas ici qu'il ait été un souverain parfait — quel homme l'est ? — mais il n'en est pas pour autant un tyran. Eh bien, admettons toujours, hypothétiquement, que, en tant que souverain légitime, il ait été un tyran, la Révolution, pour être légitime et non séditieuse, aurait dû être nationale, et non régionale, et se faire avec le consentement de la majorité du peuple français, ce qui n'a pas été le cas. La Révolution « française » devrait plutôt être appelée la « Révolution parisienne », le pouvoir, alors centralisé à Paris, était facilement renversable. La « ferveur populaire » qui a suivi n'était que profit et brigandage. Les « armées de la liberté » n'étaient que des bandes de brigands ayant profité de la situation et de la philosophie maçonnique pour piller les foyers de ceux qui étaient encore fidèles à l'Église et au Roi. Donc la Révolution est illégitime en tout point.

Monseigneur François Louis Michel Maupied dit (De l'origine du pouvoir civil, p. 31-36) : Tous les théologiens distinguent deux sortes de tyrannie ou de tyrans ; la tyrannie proprement dit, et le pouvoir légitime qui gouverne tyranniquement. – Le tyran proprement dit est celui qui s'empare du gouvernement avec ruse ou violence et contrairement à la loi et à la constitution de la nation. Cette sorte de tyran n'a aucun pouvoir, il ne peut faire de loi obligatoire, il est séditieux, contraire au bien commun de la nation qu'il trouble et jette dans la guerre civile. C'est le sentiment commun que tout citoyen peut lui arracher le gouvernement si cela est plus utile à la nation, et comme droit de légitime défense (...) dès que la nation pourra, sans grave danger, secouer le joug d'un tel tyran, elle est pleinement dans son droit. Saint Thomas. 2 – 2. q. XLII. art. II. Mais il ne faudrait pas croire que la tyrannie n'a lieu que lorsqu'un seul tyran usurpe le gouvernement. En effet Fagnan, in 2. part. primi decretal. de elect. c. significasti, 35, remarque Saint Thomas, dans son 20e opuscule, ch. 5, enseigne que la tyrannie naît bien plus souvent de la principauté de plusieurs que de la principauté d'un seul. La révolution française en a donné de nombreuses et lamentables preuves. La seconde sorte de tyrannie... a lieu quand les princes, vrais et légitimes, règnent tyranniquement et oppriment le peuple. Il est certain qu'il n'est permis à aucun particulier de se révolter contre le souverain légitime quelque soit sa tyrannie. Car nous sommes obligés d'obéir aux vrais maîtres *etiam dyscolis*, ad Rom. XIII et I Petr. 2. C'est ainsi que, par l'ordre des apôtres, les premiers chrétiens obéissaient aux princes païens bien qu'ils persécutassent l'église, et ils priaient pour eux. Autrement nul prince ne serait en sécurité, dès que le premier venu se plaindrait d'en être grèvé (...) le concile de Constance alla plus loin ; dans sa partie œcuménique approuvée par la Bulle *inter cunctas* et par la Bulle *in eminenti* de Martin V, est condamnée cette 17e proposition de Wiclyff : « Populares possunt ad suum arbitrium dominos delinquentes corrigere ». Les peuples ne peuvent donc juger, ni corriger leurs princes délinquants, à plus forte raison ne peuvent-ils les déposer, ni se révolter contre eux. En troisième conclusion qui va plus loin encore ; pour

la constitution intrinsèque de la loi et pour qu'elle oblige le peuple, ni l'acceptation, ni le consentement du peuple ne sont nécessaires. La loi juste par ailleurs oblige le peuple avant toute acceptation. C'est le sentiment le plus commun des Théologiens (...) De cette doctrine authentique de l'Église il suit que les nations n'ont aucune autorité ni pour juger, ni pour corriger leurs princes ; que leur acceptation n'est nullement nécessaire pour que la loi des princes oblige les sujets en conscience (...) il nous semble plus conforme à l'enseignement général des théologiens et à la doctrine authentique de l'Église de dire avec Suarez (...) que le pouvoir civil est donné de Dieu comme une propriété de la nature sociale de l'homme, et qu'il existe dans toute société parfaite comme sa propriété naturelle. Mais ce pouvoir découle de la loi divine éternelle à laquelle ceux qui l'exercent sont aussi bien soumis que leurs sujets. Car les gouvernants n'ont point, dit Saint Thomas, le pouvoir d'ordonner rien d'injuste, ni contre la loi de Dieu ; leur charge, dit Suarez, consiste seulement à proposer et déclarer la loi, qui est en Dieu, seul législateur suprême et duquel seul vient le droit d'obliger la conscience par la déclaration des pouvoirs qui sont ses ministres. C'est donc réellement et primitivement la souveraineté de Dieu, créateur et conservateur, qui gouverne les sociétés par les ministres de son autorité, de son pouvoir suprême. Dès qu'un corps politique se forme en société parfaite il tombe nécessairement sous l'empire de cette loi, de cette souveraineté. C'est pourquoi les gouvernements et les législateurs qui font des lois contraires à la loi de Dieu, à la justice et au bien commun de leurs sujets, outrepassent leurs pouvoirs et leurs lois n'obligent point en conscience par elles mêmes ; elles ne sont point des lois ne découlant point de la loi éternelle.

(La sédition n'est jamais permise contre le souverain légitime qui est un tyran, c'est-à-dire que même si Louis XVI avait été un tyran – ce qu'il n'a jamais été – et qu'il avait forcé son peuple à adorer des statues de Lucifer, il aurait fallu désobéir et mourir en martyr, en résistant aux lois injustes, tels les premiers chrétiens qui devaient sacrifier aux faux dieux romains. Ceux qui refusaient étaient tués, mais comme ces empereurs étaient certes des tyrans mais des autorités légitimes, les chrétiens ne se sont jamais révoltés et ont patiemment attendu leur conversion, ce qui, grâce à Dieu, eut lieu après trois siècles. Mais comme les autorités républicaines sont issues de la Révolution, elles ne sont pas des autorités légitimes et nous avons le droit de faire plus que simplement désobéir à leurs lois, nous avons le droit et le devoir de les chasser du pouvoir et de rétablir la monarchie.)

La monarchie n'est pas tyrannique :

L'Abbé Pierre Féret dit (Le pouvoir civil devant l'enseignement catholique, p. 34) : Le monarchique devient tyrannique, quand le souverain « ne suit point les lois justes » (...) Mais, parmi les bons gouvernements, quel est le meilleur ? Le théologien se prononce en faveur du monarchique, « parce que le règne d'un seul ne devient pas la source de discordes comme le commandement de plusieurs », et aussi parce que ce principat « s'assimile davantage au principat de la nature ».

C'est plutôt la Révolution et la République qui sont séditieuses et tyranniques :

Le Révérend Père Thomas Pègues dit (Commentaire français littéral de la Somme théologique, tome XI, p. 328-335) : L'*ad tertium* que nous venons de lire (...) nous invite à nous demander ce qu'il faut penser, dans la doctrine de Saint Thomas, de la question du régicide, ou, plus exactement, du tyrannicide. Cette question est touchée, comme en passant, par le saint Docteur, dans son commentaire sur les Sentences, liv. II, dist. 44, q. 2, art. 2. Traitant, dans cet article, de l'obéissance que les chrétiens peuvent devoir aux pouvoirs séculiers et plus spécialement aux tyrans, il se pose une objection, la cinquième, conçue en ces termes : « Nul n'est tenu d'obéir à celui qu'il peut licitement, bien plus, louablement, mettre à mort. Or, Cicéron, au livre du Devoir (liv. I, n. 26), loue ceux qui mirent à mort Jules César, bien qu'il fût leur ami et leur parent, parce qu'il avait, d'une façon tyrannique, usurpé les droits de l'empire. Donc nul n'est tenu d'obéir à de tels pouvoirs ». – Saint Thomas répond :

« Cicéron parle du cas où quelqu'un s'arroge, par la violence, la souveraineté contre la volonté des sujets, ou même, s'ils sont forcés à consentir, et quand on ne peut recourir à un supérieur, qui puisse juger l'envahisseur : dans ce cas, celui qui, pour délivrer sa patrie, tue le tyran, est loué et reçoit une récompense » (...) comme le dit l'Apôtre dans son épître aux Romains, ch. XIII (v. 5), selon que l'ordre de la supériorité ou du pouvoir descend de Dieu (...) Il suit de là que dans la mesure où la supériorité du pouvoir vient de Dieu, dans cette mesure les chrétiens sont tenus de lui obéir (...) D'autre part, la supériorité du pouvoir peut n'être pas de Dieu (...) Celui, en effet, qui s'arroge le pouvoir par la violence, n'est point constitué vraiment supérieur. Il suit de là que quiconque en a la facilité peut repousser un tel pouvoir (...) Le point de doctrine touché dans ce corps d'article, en tant qu'il intéresse la réponse précitée et la question du tyrannicide, se trouve mis en pleine lumière dans un chapitre du *De Regimine Principum* (...) Voici ce lumineux chapitre (Du gouvernement des princes, livre I, chap. VI) : (...) « Si l'excès de la tyrannie est intolérable, il a paru à certains qu'il appartient à la vertu des hommes forts et courageux de tuer le tyran et de s'exposer eux-mêmes aux périls de la mort pour la libération de la multitude. On trouve, du reste, un exemple de ceci dans l'Ancien Testament (Juges, ch. III). Car un certain Aod, avec un poignard caché sur sa cuisse, tua Églon, roi de Moab, qui opprimait par une dure servitude le peuple de Dieu ; et il fut fait juge du peuple ». A cette doctrine appuyée sur cet exemple, Saint Thomas répond : « Ceci ne s'accorde pas avec la doctrine des Apôtres. Saint Pierre nous enseigne, en effet, que nous devons être soumis avec respect non seulement aux bons qui détiennent le pouvoir, et à ceux qui gouvernent avec mesure, mais même à ceux qui ne sont point des nôtres (I épître de S. Pierre, ch. II, v. 3), qu'en cela est le mérite, quand quelqu'un, par conscience et devant Dieu, supporte les tristesses qu'il souffre injustement. Aussi bien, alors que de nombreux empereurs romains persécutaient d'une façon tyrannique la foi du Christ et qu'une grande multitude, soit parmi la noblesse, soit parmi le peuple, s'était convertie à la foi, on loue ces chrétiens de n'avoir pas résisté mais d'avoir subi la mort pour le Christ, sans user des armes qu'ils portaient, comme on le voit pour la sainte légion Thébaine. – Quant à l'exemple d'Aod, on doit tenir plutôt qu'il a tué un ennemi, non un chef de peuple, même tyran (...) » (...) Si nous unissons ce grave et lumineux enseignement donné par Saint Thomas dans la traité du Gouvernement des princes à celui du Commentaire des Sentences (...) nous pouvons dégager nettement les conclusions suivantes, en ce qui est des rapports des membres d'une société avec les tyrans qui l'oppriment. S'il s'agit d'un tyran qui s'est imposé du dehors par la force brutale, ou de toute autre manière contraire au droit de la cité ou de la nation, dans ce cas, on peut dire qu'entre ce tyran et cette société existe en permanence l'état de guerre : et, par suite, tout citoyen a le droit d'agir contre ce tyran selon que le comporte l'état de guerre ; mais, même alors, si un particulier frappe le tyran et le tue, ce ne sera point comme personne privée qu'il le fera : c'est au nom de la société tout entière, dont il n'est en quelque sorte que l'instrument et le bras qui exécute. Mais si le tyran qui opprime appartient à la société dont il est devenu le tyran et que son pouvoir, dans sa forme, soit un pouvoir régulièrement constitué, dans ce cas il faut dire qu'il n'est jamais permis à un particulier, comme tel, de frapper le tyran et d'attenter à sa vie.

L'Abbé Pierre Férét dit (Le pouvoir civil devant l'enseignement catholique, p. 70) : De ce qu'en beaucoup de contrées la royauté se changea en tyrannie, il y eut des nations, et en grand nombre, qui ne voulurent plus de rois, en effacèrent jusqu'au nom et confièrent le gouvernement non à seul homme, mais à plusieurs. Le mode constitutif du nouveau régime ne fut pas le même partout : on communiqua le pouvoir ici à peu de personnes, là à un plus grand nombre... Mais, de quelque manière qu'on agît, il est constant que tout gouvernement, pour être juste, devait naître du consentement de la nation ; d'où il suit que tout pouvoir, qui n'a pas eu ce consentement pour origine, ne peut être appelé juste, mais tyrannique.

(Au temps de la Révolution « française », tous ne consentirent pas au remplacement de la monarchie légitime par la République, ce qui la rendit d'autant plus illégitime qu'elle ne l'était déjà, puisque cette transition d'un pouvoir à un autre n'était pas consentie par la

majorité du peuple français. Nous sommes donc aujourd'hui en droit de résister et de nous rebeller contre ce gouvernement tyrannique, illégitime et anticatholique, né du péché de sédition, d'une révolution non pas seulement contre l'État, mais aussi contre l'Église. En ce qui nous concerne, nous, contre-révolutionnaires, nous n'avons pas besoin du consentement du peuple français pour passer de la République au Royaume, car nous sommes en guerre constante et permanente avec la République jusqu'à son anéantissement, et que tous ceux qui sont pour la République consentent alors aux faits d'une sédition et à la destruction de l'ordre légitime établi, que nous tentons de rétablir.)

L'Abbé Pierre Féret dit (Le pouvoir civil devant l'enseignement catholique, p. 28) : Buridan ne désarme pas complètement la nation en face de la tyrannie. Il se pose cette question : Toute sédition est-elle mauvaise ou illégitime ? D'abord il définit la sédition [comme étant] le soulèvement d'une partie de la société contre l'autre partie ; d'où il résulte que « toute sédition est opposée à l'unité du peuple » (...) le cas d'un tyran et de son expulsion se présente (...) « On loue justement, dit-on, ceux qui délivrent le peuple d'un pouvoir tyrannique ; et cela difficilement peut se faire sans sédition. »

(Notre rébellion est une « sédition » contre une sédition, la contre-révolution.)

L'O.S.D. – le groupe qui répond à l'Appel de la Papauté :

Saint Pie X dit (Allocution ; 11 septembre 1904) : Oui, il faut de la force et du courage pour conserver la foi quand tant d'autres la perdent, pour rester fils dévoués de l'Église quand beaucoup d'autres la combattent, pour garder le trésor précieux de la parole de Dieu quand tant d'autres l'ont banni de leurs âmes. Il faut de la force et du courage (...) pour dominer l'esprit du mal, qui trompe le monde par le mensonge. Tout en Nous réjouissant de votre force, Nous vous exhortons, dans vos œuvres et dans vos luttes, à placer votre confiance non pas en vos propres efforts, mais en la toute-puissance de Dieu. Ne craignez pas si vous êtes encore peu nombreux. Restez fidèles à votre bannière, et la promesse de l'Évangile s'accomplira en vous et vous régnerez. « Ne craignez pas petit troupeau, car il a plus à votre Père de vous donner son royaume. » Ne vous laissez pas décourager si tous ceux qui professent les mêmes principes catholiques ne s'unissent pas toujours avec vous dans l'emploi des méthodes qui visent un but commun à tous et que tous désirent atteindre. Les soldats d'une puissante armée n'emploient pas tous les mêmes armes ni la même tactique; tous, cependant, doivent être unis dans la même entreprise, maintenir un esprit de cordialité fraternelle et obéir promptement à l'autorité qui les dirige. Que la charité du Christ règne donc entre vous et les autres jeunes catholiques de France ! (...) Il suffit que vous ayez tous une même foi, une même pensée, une même volonté, et la victoire vous sera donnée.

—

Finalité,

Saint Pie X dit (À Theodor Herzl) : Le peuple juif n'a pas reconnu Notre Seigneur, nous ne pouvons donc pas reconnaître le peuple juif... Si vous allez vous installer en Palestine, nous préparerons des églises et des prêtres pour vous baptiser tous.

L'antipape François dit (À Henrique Cymerman ; 28 mai 2015) : Celui qui ne reconnaît pas le peuple juif et l'État d'Israël tombe dans l'antisémitisme.

Avant de conclure, voici notre avis sur la situation en Terre Sainte. Tout d'abord, que cette terre soit nommée Palestine ou Judée, cela ne nous dérange pas, tandis que le terme "Israël" est dérangeant car il signifie « Celui qui lutte avec Dieu ». En effet, le peuple juif à qui le Seigneur avait offert la Terre Sainte, était autrefois en alliance avec le Seigneur, mais il a brisé cette alliance en crucifiant le Christ. Israël n'est donc qu'un vestige du passé. Et

nous pensons que la Terre Sainte peut être une terre de paix commune entre monothéistes du monde entier, chrétiens, talmudistes et mahométans (à condition que les talmudistes et mahométans soient en état d'humiliation...). Cependant, nous condamnons les persécutions passées et présentes commises par les talmudistes et les mahométans sur les Chrétiens d'Orient, et nous nous exclamons que la partie du peuple juif n'ayant pas suivi le Christ, devenant ainsi des apostats, a rompu l'Alliance entre Dieu et Israël, et qu'ils ne sont plus légitimes à régner sur quelconques terres. Nul homme hors de l'Église ne peut donc détenir et diriger la Terre Sainte.

Message aux nations voisines et étrangères

Ô Italie, Ô Espagne, Ô Belgique, Ô Suisse, Ô Allemagne, Ô Royaume-Uni, Ô Europe :

Vous êtes tous dans l'égarement. Le Royaume de France condamne vos hérésies protestantes, anglicanes, modernistes et vos fautes laïques, et nous avons un seul message pour vous : Ô Europe, pas de guerre fratricide ! Nous combattons contre notre propre gouvernement ; notre pensée n'est pas impérialiste et ne se destine pas à attaquer votre territoire et vos citoyens, tant que vous, ô nations de l'Europe, restiez hors du conflit. Combattez-nous donc, et vous serez ennemis de Dieu sur la terre, et toute action dirigée contre nous sera lourde de conséquences ici-bas et dans l'au-delà ! Vous ne voulez point être aux côtés de Dieu dans cette croisade ; votre égarement est bien grand... Dans ce cas, nous vous réclamons de ne lutter ni contre Dieu, ni contre ses serviteurs croisés. Si vous décidez de ne pas être aux côtés de Dieu, décidez aussi de rester neutres !

...

Mais si l'Europe se coalise pour former une coalition franc-maçonnerie internationale contre le Royaume de France, nous répondrons par des attaques contre les hommes de vos peuples, et nous ferons brûler Bruxelles et le siège de la Commission européenne ; nous marcherons sur Rome et reprendrons Constantinople et Jérusalem, si Dieu le veut !

...

Mais si vous êtes de bonne volonté et que vous souhaitez la diplomatie et le commerce avec le Royaume de France, alors tendez-lui la main : le Royaume de France ne la repoussera point. Si vous souhaitez entretenir de bonnes relations diplomatiques, durables et stables avec le Royaume de France, vous devrez reconnaître son droit à l'existence sur l'ensemble de la France métropolitaine et, par conséquent, cesser de reconnaître la République. Vous devrez mettre fin à la présence, sur vos terres, des ambassades, consulats et bases militaires étrangères de la République. Si vous ne le faites point, nous ne vous déclarerons pas la guerre ; toutefois, nous nous isolerons de vous et couperons toute relation diplomatique et commerciale. Nous ne vous déclarerons la guerre que si vous intervenez militairement sur notre territoire, ou si vous financez ou soutenez des interventions militaires contre celui-ci.

(Le Royaume de France a le droit d'intervenir militairement et de mener des attaques sur les terres des États qui soutiennent, financent la « lutte anti-OSD » ou qui interviennent militairement pour lutter contre le rétablissement du Royaume de France, et nous disons même que les citoyens des États touchés par nos attaques n'ont pas le droit de se défendre. Le Révérend Père Thomas Pègues dit, dans le Commentaire de la Somme théologique de Saint Thomas, tome XI, p. 465 : « Si une guerre offensive est juste, la guerre défensive ne saurait l'être. Il n'est donc pas vrai que toute guerre défensive soit juste. Le seul motif de défendre sa vie individuelle ou nationale ne peut suffire à rendre juste et légitime l'acte du combat. Quand on a mérité, par son acte injuste, l'intervention qui se produit, on n'a pas le droit d'y résister ou de s'y opposer par la force... » Ceux qui sont tués ou blessés par les

Croisés en opération extérieure et offensive, ou dont les proches sont tués, ne devraient pas faire de reproches au Royaume de France, mais plutôt à leurs propres gouvernements, car c'est à cause de leurs agissements contre nous que leurs peuples sont ciblés. À ces peuples, s'ils ne veulent pas connaître la terreur et la mort, nous leur conseillons de ne point être silencieux face aux agissements de leurs gouvernements. Nous conseillons aux catholiques de ces pays de prêter allégeance au Royaume de France et d'agir contre leurs gouvernements, ou de venir vivre en France, ou encore de mener des opérations militaires contre ces gouvernements afin de reconquérir leur pays et soit de le catholiciser, soit de le recatholiciser. Nous conseillons aux athées de ces pays de devenir catholiques et d'agir avec les autres comme nous l'avons conseillé. Si vous ne le voulez point, pour vivre en paix, mettez-vous en grève et manifestez contre votre gouvernement, destituez les gouvernants qui veulent s'attaquer au Royaume de France, car sinon vous connaîtrez la terreur jusque dans vos rêves, et vous devrez soit mourir, soit fuir vos pays vers d'autres qui, eux, ne combattent point le Royaume de France.)

Message aux Britanniques :

L'Abbé Olivier Rioult dit (Ils sont nulle part, film) : « Dans le langage moderne, quand on parle d'"autodafé", on veut évoquer un supplice par le feu. En ce domaine, les démocraties s'y connaissent bien, elles sont mêmes les championnes. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les forces britanniques ont pratiqué ce qu'on a appelé "le bombardement moral", non pas qu'il fût moral mais qu'il cassait le moral des autres. Cela consistait à écraser sous un tapis de bombes la population civile allemande. Toutes les grandes villes y passèrent, faisant des centaines de milliers de victimes innocentes : femmes, enfants, vieillards, infirmes... L'opération sur la ville d'Hambourg, en juillet 1943, qui fit à elle seule plus de cinquante mille victimes, s'appelait, nom de code, "Gomorrhe", ce qui prouve bien que nous sommes face à un supplice par le feu, à un châtement par le feu. Des milliers de bombardiers de la Royal Air Force ont déversé des milliers de tonnes de bombes afin de détruire jours et nuits, pendant des mois et des mois, la population allemande. Le sort réservé à Dresde, en février 1945, prouve que seule une haine gratuite était à l'œuvre. Cette ville de Dresde, illustre de par son histoire et son art, était alors saturée de réfugiés qui fuyaient l'Est, les exactions de l'armée rouge. Dépourvue de toute utilité militaire, elle sera détruite à 87 % par 800 bombardiers britanniques. Beaucoup de victimes disparurent simplement en fumée sous l'effet d'une température souvent supérieure à 1 000 °C provoquée par les bombes incendiaires. Pendant une semaine, les Alliés, les démocraties, ont fait de Dresde le plus grand crématoire au monde, et tout cela ne répondait à aucune nécessité militaire. Ce fut probablement le plus grand carnage de l'histoire humaine puisqu'on estime à 250 000 le nombre de victimes. Or, jamais autant d'humains n'ont été massacrés en si peu de temps et sur une telle surface, et pour rien... Tous ces crimes, bien sûr, n'ont jamais été ni jugés ni punis... Ces crimes n'ont pas été commis par des juifs... mais ils ont été commis par leurs alliés... Nous ne devons pas oublier que ce plan d'anéantissement d'une grande partie de la population civile allemande par un tapis de bombes déversé par les forces aériennes alliées, s'il fut approuvé par le goy Churchill, l'idée géniale en revenait à un juif britannique, Lindemann, futur Lord Cherwell... » Par devoir de rendre mémoire aux victimes de Dresde, d'Hambourg, de Berlin et de toutes les villes d'Europe bombardées par les Alliés, et spécialement par les Américains et les Britanniques, nous condamnons ces actes, et nous repentons aussi de notre côté, de tout le mal qu'a pu causer l'armée de la République maçonnique, qui occupe encore la France. Pourtant, nous ne sommes point proches de l'Allemagne : elle est la Mère de Luther, le grand empire protestant. Son Kaiser a laïcisé notre pays, son Führer a envahi notre pays, mais, ô Royaume-Uni, nous refusons tout ce que tu as fait à notre voisine ! Nous refusons les bombardements acharnés que tu as menés contre les innocents, dont des femmes et des enfants ! Et si tu nous attaques, Dieu va te faire payer le prix de tes offenses ! Que Dieu anéantisse Charles III et la maison maçonnique Windsor ! Restez prêts, ô Britanniques catholiques, à renverser le trône de cet anglican, parce qu'avec la permission de Dieu, je vous assure que vous allez un jour marcher sur

Londres, et je jure devant Dieu que l'Angleterre, Mère de la Franc-Maçonnerie, l'Alliée des juifs, la main par laquelle le Juif tue, ne brûlera pas Sainte Jeanne d'Arc une seconde fois ! Votre pays est souillé par les trahisons et les blasphèmes de vos ancêtres, repentez-vous en, et détruisez tous ceux parmi vos compatriotes qui refusent de se repentir à vos côtés ! Et votre avenir ne réside que dans la Croisade sur le sentier de Dieu ! Les Windsor complotent contre Dieu ; complotez donc contre eux ! Vous êtes les successeurs de Catesby, deux voies s'ouvrent à vous : la victoire éclatante ou le martyr par excellence !

Message global :

Nous exhortons l'État de la Belgique à détruire la Commission européenne. Si cela n'est pas fait, nous appelons les Belges catholiques à aller eux-mêmes la brûler ! Ô Belges, qui vous dites catholiques, comment osez-vous vous prétendre être de bons catholiques alors que la sorcière Ursula von der Leyen dit dans vos terres, sans conséquence, que : « L'Europe, c'est les valeurs du Talmud... » ? Comment pouvez-vous laisser cette sioniste dire que le continent, où se situe votre terre, est talmudique et pas chrétien ? Réagissez et agissez ! Action et réaction ! Elle a dit cela, qu'elle paye : la repentance ou la souffrance ! La conversion ou la décapitation ! La fuite et l'exil ! L'attaque au couteau ou au marteau ! Choisissez, mais agissez ! Et ne reculez pas, avancez, n'abandonnez pas, châtiez-la ! Pareil pour vous, ô Suisses : dans votre pays s'est installé le Forum économique mondial, comme les Néerlandais avec le Bilderberg. Vous laissez agir ces élites juives, noachides et sionistes qui élaborent les plans du Nouvel Ordre mondial. Et s'il grandit en puissance et que, par conséquent, nous faiblissons, c'est parce que vous êtes peut-être brûlants en paroles mais tièdes en actes. On n'a plus besoin de belles paroles mais d'actes combatifs ! On ne gagne pas une bataille avec de belles paroles, mais avec les armes ! Capturez donc Davos et assiégez le Forum économique mondial, et la bénédiction de Dieu sera sur tous ceux qui auront fait s'effondrer l'empire de Klaus Schwab et sa clique ! Et pour tous les Suisses, que vous soyez d'ascendance française ou non, francophones ou non, de même pour les Belges, les Québécois et tous les habitants de la terre : restez chez vous et combattez dans le sentier de Dieu, détruisez l'économie du Nouvel Ordre mondial à domicile. Les Néerlandais, détruisez le Bilderberg ; les Américains, le siège de l'ONU et de l'OTAN : détruisez tout ! Et si vous pouvez faire le déplacement, et surtout si vous le voulez, venez combattre en France, toujours sur le sentier de Dieu ! Bientôt arrive le jour de la victoire, les élites vont payer, elles sont endettées ! Dieu réclame la repentance ou la souffrance ! George Soros, Bill Gates, Jacques Attali, Yonathan Arfi, toutes les élites vont payer ! Faites voir à Elon Musk que ce n'est pas l'Amérique qui posera son drapeau sur Mars, mais l'Empire de Jésus-Christ, qui posera son étendard noir *Crux Sacra Sit Mihi Lux* ! Faites voir à Xi Jinping que l'on va libérer la Chine du joug antichrétien et poser notre drapeau sur l'Everest. Faites voir à Kim Jong-un que l'idéologie de Juche va brûler avec la dynastie Kim en enfer, et poser le drapeau de l'Empire de Jésus-Christ sur Pyongyang, car tant que le monde entier ne sera pas sous le doux joug du Christ, il n'y aura pas la fin du monde, car la fin du monde est la victoire totale des bons sur les mauvais, la victoire de Dieu et la défaite du diable ! Et lorsque, tous unis sous un même serment et une même bannière, le Seigneur nous rendra victorieux, les élites devront choisir entre Sa Paix et Son Épée : repentance ou souffrance !

Message à l'État talmudique d'Israshaatan, État-Père Maudit de l'antéchrist :

Ô État talmudique d'« Israël », on va libérer Jérusalem et la Palestine, brûler ton drapeau, et faire du sang de tes soldats des rivières, comme les Croisés ont fait des rivières de sang avec le sang des Turcs qui dominèrent autrefois la Terre Sainte ! Tuer tes gouvernants et tes soldats est un jour de fête ! Retient ça, ô usurpateur d'Israël : Gaza est une partie de la Terre Sainte et la Terre Sainte est une partie de l'Empire de Jésus-Christ ! Là-bas, tu as versé le sang des chrétiens, détruit les églises, et tué les enfants des païens mahométans, et nous vengerons tout le monde ! Le descendant d'Amalek, c'est toi, ô État usurpateur qui occupe la Terre Sainte ! Le vrai successeur de David, c'est Jésus-Christ ! Les vrais descendants

spirituels d'Abraham, ce sont les chrétiens ! Pas de repentance pour toi, État usurpateur, ton heure a sonné ! Toi et le Troisième Temple allez vous effondrer ! Et lorsque Jérusalem et la Palestine seront conquises, nous catholiciserons et unifions la Terre Sainte. Elle sera de nouveau digne de se faire appeler « Israël », « Celui qui lutte avec Dieu », car elle luttera vraiment avec Lui, pas comme toi qui es Israshaatan, « Celui qui lutte pour Satan ». Puis, quand la terre entière ne connaîtra d'autre État que l'Empire de Jésus-Christ, c'est là que la planète sera renommée « Israël », remplaçant le nom salissant « Terre » ! Cette victoire, c'est le Christ, seul et vrai Messie, qui l'apportera au monde, pas ton faux messie, l'antéchrist, qui disparaîtra disgracieusement avec toi, et votre mémoire sera éternellement celle de l'usurpation, comme pour la République qui a usurpé le Royaume en France. Toi, État d'Israshaatan, tu ne dupes que les mauvais, pas les bons. Or, sans les bons, on ne fait rien de bon, on ne fait que le mal ; c'est pour cela que tu disparaîtras !

Ô talmudistes, vous n'êtes point les héritiers de Moïse et de la synagogue spirituelle ; vous êtes les fils de votre père, le diable. Votre synagogue est la Grande Synagogue de Satan, la synagogue charnelle, qui pense que le Juif est un élu par la chair, et non par l'esprit, qu'il est meilleur que les autres car il est né d'une mère juive. Or, ce n'est pas la judéité charnelle qui mène au Royaume des Cieux, mais la judéité spirituelle :

Galates 3, 28-29 : Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; plus d'esclave, ni de libre ; plus d'homme, ni de femme. Car vous n'êtes tous qu'une seule chose dans le Christ Jésus. Et si vous êtes tous au Christ, vous êtes donc la postérité d'Abraham, héritiers selon la promesse.

Romains 2, 28-29 : Le Juif n'est pas celui qui le paraît au dehors ; ni la circoncision, celle qui se voit à l'extérieur sur la chair ; mais le Juif est celui qui l'est intérieurement, et la circoncision est celle du cœur, faite en esprit et non selon la lettre ; et ce Juif tire sa louange non des hommes, mais de Dieu.

Saint Irénée de Lyon dit (*Adversus hæreses*) : L'exultation d'Abraham descendait de la sorte en ceux de sa postérité qui veillaient, qui voyaient le Christ et qui croyaient en lui ; mais cette même exultation revenait aussi sur ses pas et remontait des fils vers Abraham qui, déjà, avait désiré voir le jour de la venue du Christ. Jean 8, 56 : « Abraham, votre père, a tressailli pour voir mon jour ; il l'a vu, et il s'est réjoui. » Ce n'est pas seulement à propos d'Abraham qu'il disait cela, mais il entendait montrer que tous ceux qui, depuis le commencement, eurent la connaissance de Dieu et prophétisèrent la venue du Christ, avaient reçu cette révélation du Fils lui-même. Et c'est ce Fils qui, dans les derniers temps, s'est fait visible et palpable et a conversé avec le genre humain, afin de susciter à partir de pierres des fils à Abraham, d'accomplir la promesse faite par Dieu à celui-ci et de rendre sa postérité pareille aux étoiles du ciel... Comme le dit Jean-Baptiste : « Dieu peut, en effet, à partir de ces pierres, susciter des fils à Abraham » Cela, Jésus l'a fait en nous arrachant au culte des pierres, en nous retirant d'une dure et stérile parenté et en créant en nous une foi semblable à celle d'Abraham. Et Paul en témoigne, lorsqu'il dit que nous sommes fils d'Abraham selon la ressemblance de la foi et la promesse de l'héritage.

Saint Raban Maur dit (*Catena in Matthaeum*) : Dieu a donc tiré de ces pierres des enfants d'Abraham, car les Gentils en croyant en Jésus-Christ fils d'Abraham, sont devenus eux-mêmes les enfants d'Abraham par cette union avec son Fils.

Saint Augustin d'Hippone dit (*La Cité de Dieu*, liv.XVII) : Dieu promet deux choses à Abraham : l'une, que sa postérité posséderait la terre de Canaan, ce qui est signifié par ces paroles : « Allez en la terre que je vous montrerai, et je vous ferai Père d'un grand peuple » ; et l'autre, beaucoup plus excellente et qui regarde une postérité, non pas charnelle, mais spirituelle, qui le rend père, non du seul peuple juif, mais de tous les peuples qui marchent sur les traces de sa foi. Celle-ci est exprimée en ces termes : « En vous seront bénies toutes les nations de la terre » ... Les Israélites, qui ne sont tels que selon la chair et non par la foi,

font partie de cette cité impie, et sont ennemis du grand roi... Aussi dit-on à notre roi dans un psaume : « Vous me délivrerez des révoltes de ce peuple, vous m'établirez chef des nations. Un peuple que je ne connaissais point m'a servi; il m'a obéi aussitôt qu'il a entendu parier de moi » Le peuple des Gentils que le Christ n'a pas connu lorsqu'il était au monde, et qui néanmoins croit en lui sur ce qu'il a appris, en sorte que c'est justement qu'il est écrit de lui : « Il m'a obéi aussitôt qu'il a entendu parler de moi » ; car « la loi vient de l'ouïe » ce peuple, dis-je, joint aux vrais Israélites selon la chair et selon la foi, compose la cité de Dieu, qui a aussi engendré le Christ selon la chair, quand elle n'était qu'en ces seuls Israélites... Par ces mots : « Israël sera divisé deux », il faut distinguer Israël ennemi de Jésus-Christ et Israël fidèle à Jésus-Christ... [les] chrétiens [non-israélites] sont Israélites selon l'esprit et non selon la chair.

Saint Augustin d'Hippone dit (Lettre CXCVI à Asellicus) : L'Apôtre Paul nous apprend que les chrétiens, surtout ceux qui viennent des gentils, ne doivent pas judaïser : "Je dis à Pierre devant tout le monde : Si vous, qui êtes juif, vous vivez comme les gentils et non comme les juifs, pourquoi forcez-vous les gentils à judaïser ?" Et l'Apôtre ajoute : "Nous sommes, nous, juifs de naissance, et non des pécheurs issus des gentils. Cependant, sachant qu'on n'est pas justifié par les œuvres de la loi, mais par la foi en Jésus-Christ, nous croyons aussi nous-mêmes en Jésus-Christ pour être justifiés par la foi que nous avons en lui et non par les œuvres de la loi, parce accomplis la loi; mais si tu la violes, tout circoncis que tu es, tu deviens incirconcis. Si donc un homme incirconcis garde les préceptes de la loi, n'est-il pas vrai que, tout incirconcis qu'il est, il sera considéré comme circoncis ? et celui qui, étant naturellement incirconcis, accomplit la loi, te condamnera, toi qui, avec la lettre de la loi et de la circoncision, es transgresseur de la loi. Car le juif n'est pas celui qui l'est au dehors; et la circoncision n'est pas celle qui se fait sur la chair et qui n'est qu'extérieure. Mais le juif est celui qui l'est intérieurement ; la circoncision est celle du cœur, qui se fait par l'esprit, et non par la lettre; et ce juif tire sa gloire, non des hommes, mais de Dieu." Puisque l'Apôtre loue ce juif qui en porte la marque au plus profond de l'âme, non point dans la circoncision de la chair, mais dans la circoncision du cœur, ce juif par l'esprit et non par la lettre, quel est-il; si ce n'est le chrétien ? Nous sommes donc juifs, non selon la chair, mais selon l'esprit; comme nous sommes la postérité d'Abraham non pas selon la chair, ainsi que ceux qui se vantent d'en porter le nom, mais par l'esprit de foi selon lequel cette descendance orgueilleuse n'appartient plus à Abraham. Car nous savons que nous sommes la race que Dieu promit à Abraham lorsqu'il lui dit : "Je l'ai établi le père de beaucoup de nations." Et nous savons aussi tout ce qu'en dit l'Apôtre : "Nous déclarons, dit-il, que la foi d'Abraham lui a été imputée à justice. Quand donc lui a-t-elle été imputée ? est-ce après ou avant sa circoncision ? Ce n'est pas après, c'est avant. Abraham a reçu la marque de la circoncision comme le sceau de la justice qu'il avait eue par la foi lorsqu'il était encore incirconcis, pour être le père de tous ceux qui croient sans être circoncis, afin que la foi leur soit imputée à justice, et le père des circoncis qui non-seulement ont reçu la circoncision, mais qui suivent aussi les traces de la foi de notre père Abraham avant qu'il fût circoncis." Et un peu plus bas : "Ainsi c'est à la foi qu'est attachée la promesse, afin qu'elle soit gratuite et assurée à tous les enfants d'Abraham, non-seulement à ceux qui ont reçu la loi, mais encore à ceux qui suivent la foi d'Abraham, qui est le père de nous tous, selon qu'il est écrit : "Je t'ai établi le père de beaucoup de nations." L'Apôtre dit encore dans son épître aux Galates : "Comme Abraham crut à la parole de Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice. Comprenez donc que ceux qui ont la foi sont les enfants d'Abraham. C'est avec la connaissance prophétique que Dieu justifierait les nations par la foi, que l'Écriture a dit à Abraham : Toutes les nations seront bénies en toi : ce sont donc ceux qui ont la foi qui sont bénis avec le fidèle Abraham." L'Apôtre dit ensuite dans la même épître : "Mes frères, je parle d'après ce qui se passe chez les hommes. Lorsque le testament d'un homme est ratifié, nul ne peut l'annuler, ni rien y ajouter. Les promesses de Dieu ont été faites à Abraham et à sa race; il n'a pas été dit : à ceux de sa race comme si on parlait de plusieurs; mais, comme si on ne parlait que d'un seul : Et à celui qui naîtra de toi, c'est-à-dire au Christ." Et après : "Vous tous, vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ; or, si vous êtes au Christ, vous êtes de la race d'Abraham, les héritiers selon

la promesse." D'après cette interprétation de l'Apôtre, les juifs qui ne sont pas chrétiens ne sont pas enfants d'Abraham, quoiqu'ils descendent de lui selon la chair. Lorsqu'il nous dit : "Comprenez donc que ce sont ceux qui ont la foi qui sont enfants d'Abraham, il nous fait entendre que ceux qui n'ont pas la foi ne sont pas enfants d'Abraham. Si donc Abraham n'est pas le père des juifs de la même manière qu'il est le nître, que leur sert-il d'être issus de sa race et de garder le nom sans la vertu qui s'y trouve attachée ? Lorsqu'ils passent au Christ et qu'ils commencent à être, par la foi, enfants d'Abraham, alors ils deviennent juifs, non pas à découvert, mais dans le secret de l'âme par la circoncision du cœur; ils le sont par l'esprit, non par la lettre, et tirent leur gloire, non pas des hommes, mais de Dieu. Mais ceux qui demeurent séparés de cette foi sont comme des branches rompues de cet olivier sur lequel, selon les paroles de l'Apôtre, a été enté l'olivier sauvage, la gentilité. Cela ne se fait point par la chair, mais par la foi; non point par la loi, mais par la grâce; non point par la lettre, mais par l'esprit; non point par la circoncision de la chair, mais par celle du cœur... non point avec une gloire gloire qui vienne des hommes, mais de Dieu. Ainsi chaque chrétien deviendra juif et israélite non pas charnel mais spirituel, comme il est enfant d'Abraham, non pas selon la chair, mais selon l'esprit. L'Apôtre parle ainsi du nom lui-même : "Tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas israélites, et ceux qui sont de la race d'Abraham ne sont pas tous ses enfants; mais c'est d'Isaac que sortira la race qui doit porter ton nom : c'est-à-dire ce ne sont pas les enfants selon la chair, qui sont enfants de Dieu, mais ce sont les enfants de la promesse qui sont de la race d'Abraham." N'est-ce pas une grande merveille, n'est-ce pas un mystère profond que beaucoup de ceux qui sont sortis d'Israël ne soient pas israélites, et que beaucoup de ceux de la race d'Abraham ne soient pas ses enfants ? Comment ne le sont-ils pas et comment le sommes-nous, si ce n'est parce qu'ils ne sont point les enfants de la promesse appartenant à la grâce du Christ, mais qu'ils sont les enfants de la chair portant un nom inutile et vide ? C'est pourquoi ils ne sont pas israélites comme nous le sommes, et nous ne sommes pas israélites comme ils le sont. Nous le sommes, nous, selon la régénération spirituelle, eux, selon la génération charnelle... Puisqu'il en est ainsi, ceux qui se réjouissent charnellement d'être israélites et se glorifient dans la loi en dehors de la grâce du Christ, sont ceux dont l'Apôtre a dit que "ne connaissant pas la justice de Dieu et voulant établir la leur propre, ils ne se sont point soumis à la justice de Dieu." La justice de Dieu dont parle ici l'Apôtre, c'est celle qui vient de Dieu à l'homme; il entend par justice humaine celle que les juifs regardaient comme pouvant leur suffire pour observer les commandements sans le secours de Celui qui a donné la loi... Quiconque cherche à se séparer de ce judaïsme charnel et animal, et par conséquent blâmable et condamnable, ne doit pas se borner à rejeter ces vieilles observances qui ont cessé d'être nécessaires depuis que, par la révélation du Nouveau Testament, les choses dont elles étaient les figures prophétiques se sont accomplies, et qu'on ne peut plus être condamné pour le manger et le boire, pour les fêtes de la néoménie et du sabbat... selon l'origine de la chair, la nation de Iduméens appartient à Esaü, appelé aussi Edom, et la nation des Juifs à Jacob, appelé aussi Israël; mais, selon le mystère du sens spirituel, les juifs appartiennent à Esaü et les chrétiens à Israël. Ainsi s'accomplit ce qui est écrit sur l'assujettissement de l'aîné au plus jeune; ce qui veut dire que le peuple juif, l'aîné des deux peuples, sera assujéti au peuple chrétien venu après. Voilà comment nous sommes israélites, en nous glorifiant de l'adoption divine, et non d'une parenté humaine; nous ne sommes pas juifs à découvert, mais dans le secret de l'âme, non point par la lettre, mais par l'esprit, non point par la circoncision de la chair, mais par celle du cœur... Nous n'appartenons pas, nous, à cette race selon la chair quoique nous soyons fils d'Abraham selon la foi, et c'est pourquoi nous sommes israélites... Nous ne nions pas que nous [sommes] des israélites spirituels...

Saint Justin de Naplouse dit (Dialogue avec le Juif Tryphon, LXXX-LXXXI) : Nous ne tenons pas compte de ceux qui se disent Chrétiens, mais qui au fond ne sont que des hérétiques impies ou athées ; je vous ai dit que tout ce qu'ils enseignaient n'était qu'un tissu de blasphèmes aussi impies qu'extravagants... car je déclare qu'il ne faut pas s'attacher à l'homme ou à sa doctrine, mais à Dieu et à tout ce qu'il enseigne. Si vous rencontrez des gens qui se disent Chrétiens et qui, au lieu de suivre ces principes, osent blasphémer le Dieu

d'Abraham, le Dieu d'Isaac et de Jacob... gardez-vous de les considérer comme Chrétiens; ainsi tout homme de bon sens ne rangera point parmi les Juifs ceux qu'on appelle sadducéens, et les sectes semblables connues sous le nom de genistes, de méristes, de galiléens, de hellénistes, de pharisiens, de baptistes [et de talmudistes]. Souffrez que je vous dise tout ce que je pense; il ne comptera pas non plus parmi les Juifs ceux qui ne sont Juifs et enfants d'Abraham que de nom, et qui honorent seulement Dieu des lèvres, tandis que leur cœur est loin de lui, ainsi qu'il s'en plaint lui-même.

Saint Justin de Naplouse dit (Dialogue avec le Juif Tryphon, CXIX) : « Ils ont provoqué mon courroux en adorant des dieux étrangers, et ils ont excité ma colère par des abominations; ils ont sacrifié aux démons et non à Dieu, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas; il leur est venu des dieux nouveaux, des dieux d'un jour que leurs pères n'ont point adorés. Le Dieu qui t'a engendré tu l'as délaissé, et tu as oublié le Dieu qui t'a nourri ; le Seigneur a vu, et son courroux s'est ému, parce que ses filles et ses fils l'ont provoqué; et il a dit: Je leur cacherai ma face et je considérerai leur fin; car c'est une race perverse et des enfants infidèles; ils m'ont provoqué par des dieux qui n'en sont pas, et ils m'ont irrité avec leurs vaines idoles, et moi je les provoquerai avec un peuple qui n'est pas le mien, et je les irriterai avec un peuple insensé. Un feu s'est allumé dans ma colère, et il brûlera jusque dans les entrailles de l'enfer; il dévorera la terre avec ses germes, et il consumera les fondements des montagnes ; j'assemblerai sur eux tous tes maux. » Et quand le juste (Jésus-Christ) eut été mis à mort, nous, cet autre peuple (LES GENTILS !) dont il est ici parlé, nous avons fleuri; nous nous sommes élevés de terre comme de jeunes et féconds épis; nous avons été ces peuples dont parle le prophète : « Des nations viendront en foule au Seigneur en ce jour; elles seront mon peuple, et elles habiteront par toute la terre. » Nous ne sommes donc pas simplement une nation, mais la nation sainte, pour me servir ici de l'expression du prophète : « On appellera saint le peuple racheté par le Seigneur. » Ainsi nous ne sommes pas un peuple que vous devez mépriser, une nation barbare, ou même, si vous voulez, un peuple comme ceux de la Carie et de la Phrygie; nous sommes un peuple choisi de Dieu, auquel il a daigné se manifester lorsque nous ne le cherchions pas. « Je suis devenu, dit-il, le Dieu d'une nation qui ne songeait pas à m'invoquer. » Et voilà la race que Dieu promet à Abraham, lorsqu'il lui annonça qu'il serait père de plusieurs nations... aussi serons-nous avec Abraham les héritiers de la terre-sainte ; aussi avons-nous toujours en perspective cet héritage immortel, comme enfants d'Abraham, à raison de notre foi toute semblable à la sienne. Il crut à la parole de Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice ; et nous aussi nous avons cru à la parole de Dieu, qui nous fut annoncée par les prophètes et prêchée par les apôtres ; et aussitôt que nous avons entendu cette voix, nous avons renoncé à tous les biens de ce monde pour la suivre, et nous renoncerions à la vie s'il le fallait. Dieu promettait donc à Abraham une nation imitatrice de sa foi, attachée comme lui au culte du vrai Dieu, et qui serait un jour la joie de son père; ainsi ce n'était pas vous (les juifs charnels), puisque l'Écriture vous appelle des enfants d'incrédulité.

Saint Thomas d'Aquin dit (Commentaire de l'Épître aux Galates) : "Le Juif n'est pas celui qui l'est au dehors, etc." Celui-là donc est « l'Israël de Dieu », qui fait partie, devant Dieu, de l'Israël spirituel ; (Jean I, 47) : "Voici un vrai Israélite sans déguisement" ; (Rom., IX, 6) : "Tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas Israël, etc." ; - mais (verset 8) ce sont les enfants de la promesse, qui sont réputés enfants d'Abraham. C'est pourquoi les Gentils eux-mêmes sont devenus l'Israël de Dieu par la droiture de leur cœur. Israël s'interprète « très droit » ; (Genèse XXXII, 28) : "Votre nom désormais sera Israël, etc."

Saint Thomas d'Aquin dit (Commentaire de l'Épître aux Romains) : Il suit, en effet, de ce qu'Abraham encore incirconcis a été justifié par la foi et a reçu ensuite la circoncision, qu'il est le père non seulement de tous ceux qui ont été circoncis, mais de tous ceux qui croiront sans être circoncis; et c'est ce qu'a dit l'Apôtre (verset 14) : "Pour qu'il soit le père," c'est-à-dire il suit de ce qui précède qu'Abraham est le père de tous ceux qui croient sans la circoncision, en d'autres termes, qui sont dans l'état d'incirconcision. Ou qu'Abraham est le

père, "quoique étant incirconcis," c'est-à-dire par les dispositions qu'il a eues étant incirconcis, "afin que cela leur soit aussi imputé à justice," à savoir, leur foi, ainsi que cela fut imputé à Abraham. C'est donc cette paternité dont il est dit en saint Matthieu (III, 9) : "Je vous dis que Dieu peut susciter de ces pierres mêmes des enfants d'Abraham." -" Et qu'il soit aussi le père des circoncis, qui tirent de lui leur origine." De là ce mot (Jean, VIII, 19) : "Notre père est Abraham." ... il y a une postérité charnelle, selon ce passage (Jean, VIII, 39) : "Abraham est notre père;" et une postérité spirituelle, selon cet autre (Matth., III, 9) : "Dieu peut susciter de ces pierres mêmes," c'est-à-dire d'entre les nations, "des enfants d'Abraham." Mais la seule postérité d'Abraham selon la chair a observé la Loi, tandis que sa postérité selon l'esprit imite aussi sa foi. Si donc la promesse ne subsistait que par la Loi, elle ne serait pas accomplie à l'égard de toute la postérité d'Abraham, mais seulement dans sa postérité selon la chair. Or, du moment qu'elle est accomplie par la foi, qui est commune à tous, il est évident qu'elle est accomplie pour toute sa postérité. A ces autres (verset 16) : "Qui est le père de nous tous," Saint Paul prouve, par l'autorité de l'Écriture, ce qu'il avait avancé, à savoir, que la postérité d'Abraham n'est pas seulement celle qui est par la Loi, mais aussi celle qui est par la foi. D'abord il expose le sens de l'Écriture, en disant (verset 16) : "D'Abraham, qui est le père de nous tous," c'est-à-dire de tous ceux qui croient, soit Juifs, soit Gentils; comme il a dit plus haut (verset 11) : "Afin qu'il soit le père de tous ceux qui croient;" et (Isaïe, LI, 2) : "Jetez les yeux sur Abraham, le père de votre race." Il cite le passage (verset 17) : "Comme il est écrit" (Genèse, XVII, 5) : "Parce que je t'ai placé pour être le père d'une multitude de nations." Un autre texte porte : "Je t'ai établi, ce qui ne fait pas varier le sens (Ecclésiastique XLIV, 20) : "Le grand Abraham est le père de la multitude des nations... Galates (XV, 22) : "Il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave et l'autre de la femme libre; celui qui naquit de l'esclave," c'est-à-dire Ismaël, "naquit selon la chair," à savoir, parce qu'il naquit selon la loi et selon la coutume de la chair, "d'une femme jeune;" mais celui qui naquit d'une femme libre, c'est-à-dire Isaac, naquit "en vertu de la promesse et non selon la chair," c'est-à-dire non selon la loi et la coutume de la chair, puisqu'il est né d'une femme âgée et stérile, quoiqu'il soit né selon la chair, c'est-à-dire selon la substance de la chair qu'il reçut de ses parents. De là l'Apôtre conclut que ceux-là ne sont pas adoptés comme enfants de Dieu, "qui sont nés selon la chair," c'est-à-dire par cela même que selon la chair ils sont nés d'Abraham; mais que "ceux-là sont réputés de la race d'Abraham" et qu'à eux ont été faites les promesses, qui sont les enfants de la promesse, c'est-à-dire ceux qui, d'après la grâce de la promesse divine, sont les enfants d'Abraham par l'imitation de sa foi, selon cette parole du Sauveur (Matth., III) : "Dieu peut susciter de ces pierres mêmes des enfants d'Abraham;" de même qu'Ismaël né selon la chair, n'a pas été réputé de la race, mais seulement Isaac, né en vertu de la promesse.

L'Abbé Jean-Baptiste Glaire dit (Encyclopédie catholique, p. 519) : [Parmi les baptisés] il n'y a plus de distinction de Juif ou de gentil, de libre ou d'esclave, d'homme ou de femme, étant tous un en Jésus-Christ, TOUS ENFANTS D'ABRAHAM et héritiers des promesses...

Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était pas un révolutionnaire ; auquel cas il aurait été justement condamné à mort par le sanhédrin pour sédition. Non ! Ce sont les pharisiens qui étaient des juifs charnels, et non des juifs charnels ET spirituels ; ils n'étaient donc pas les successeurs des anciens Juifs, les vrais, à la fois charnels ET SURTOUT spirituels : Abraham, Moïse, etc. Car ils n'imitèrent point la Foi d'Abraham. Ainsi, Notre-Seigneur Jésus-Christ ne fut pas seulement le Messie, mais aussi le successeur légitime d'Abraham et de tous les vrais Juifs. Il n'a donc pas causé une révolution, mais a bâti une institution imitatrice de la Foi d'Abraham : l'Église catholique, qui englobe juifs et gentils et les unit tous sous l'honorable nom de « chrétien », imitateur du Christ, seul véritable imitateur d'Abraham. Ainsi, ô juifs charnels, ô talmudistes, héritiers des pharisiens, ne voyez pas le Christ comme un révolutionnaire ni Son Église comme une autorité illégitime. De même pour vous, chrétiens, qui pensez que le Christ est venu imposer une innovation au peuple juif : car ce n'est point du tout une innovation que, dans la religion judaïque, il y ait des Gentils qui soient sauvés. Ce sont les pharisiens, qui n'étaient pas des juifs spirituels, qui ont cru en un

Messie charnel, devant apporter la gloire à Israël, à l'exclusion des autres nations ! Jamais cela ne fut la Foi d'Abraham ni celle de Moïse. Le Christ n'a rien innové, Il est venu instaurer ce qui avait déjà été établi par Son Père pour les juifs spirituels dans le passé. Car, si les juifs d'autrefois avaient été uniquement charnels et si Abraham, Moïse, etc., avaient été certains que seuls les juifs seraient sauvés, cela voudrait dire que le Seigneur aurait laissé faire cela comme si c'était la vérité. Bref, le Christ n'a pas contredit Son Père ni Abraham ; ce sont les pharisiens qui ont contredit le Seigneur et Abraham. Puis, si l'on dit du Christ qu'il est venu tel un révolutionnaire, renverser la synagogue afin d'établir l'Église, il ne serait donc pas mort innocent sur la Croix, mais coupable d'un coup d'État contre Israël et la synagogue. Je le répète donc : le Christ n'était pas un révolutionnaire, mais un imitateur d'Abraham et le successeur du Trône de David. Il était donc le Roi des Juifs, Rex Iudæorum ; son assassinat fut donc le régicide d'un divin roi très légitime et très innocent...

Ô talmudistes, l'Église de Jésus-Christ est la Nouvelle Israël, l'héritière de la synagogue et de tous ses prophètes, qui n'étaient point des « juifs » charnels, mais des juifs spirituels, comme il en a toujours été ainsi. Or, avec le temps, des juifs se sont égarés, les pharisiens et d'autres pensaient que le Messie devait venir sur terre pour rendre gloire au peuple juif et à Israël uniquement. Or, le Christ avait une tout autre mission, celle de convertir le monde à Son doux joug, sans faire exclusion des Gentils. Ô juifs, soyez fiers de votre judéité charnelle, de votre appartenance à la lignée de Moïse, comme le Français est fier d'être de la lignée de Clovis ; mais que ce patriotisme n'en devienne pas une idolâtrie. Soyez de vrais juifs en devenant catholiques, car Jésus-Christ et Son Église sont les héritiers et successeurs légitimes de tous vos prophètes, et il n'y aura pour vous comme pour nous aucun autre Messie que le Fils de Dieu, Jésus-Christ, si ce n'est l'antéchrist venant l'usurper ! Ô juifs d'Israshaatan, de France et d'ailleurs : ayez pitié de vos âmes ! De partout dans le monde subsistent des successeurs des Croisés prêts à répandre votre sang, mais Dieu sait que nous préférons le voir préservé par sa conversion à la chrétienté ! Nous ne voulons pas votre extermination, mais votre conversion, et les prophéties sont avec nous. Bientôt Sion sera chrétienne, et le peuple juif pourra légitimement vivre et prospérer en Terre Sainte, car cette terre lui a été promise, puis confisquée pour sa rébellion. Mais il n'est pas trop tard : il est encore temps de capituler devant Dieu !

Ô Amérique, Fille Aînée de la Franc-Maçonnerie :

Nous n'avons pas oublié la laisse que tu as passée à notre cou. Nous n'avons pas oublié les femmes violées en Normandie, en Bretagne et ailleurs en France par tes soldats, au nom d'une prétendue « Libération » — qui n'était en vérité qu'une colonisation déguisée. Tu nous as arraché notre Maréchal. Certes, il n'était pas sans défaut, mais il demeurerait le souverain le plus catholique que la France ait connu depuis le martyr de Louis XVI. Ton impérialisme est répugnant, ta constitution maçonnique, tes présidents francs-maçons et Donald Trump, que ses maîtres juifs prennent pour le Messie de l'Amérique enjuivée, déplaisent à Dieu. Nous n'avons donc plus de comptes à te rendre ; nous ne voulons ni parlementer ni faire commerce avec la fille aînée de la franc-maçonnerie !

L'Abbé Charles Maignen dit (Nationalisme, catholicisme, Révolution) : Les États-Unis d'Amérique seront bientôt en état de devenir la pierre angulaire de l'empire cosmopolite que la Révolution veut fonder sur les ruines des religions et des patries... Plus de cinquante millions d'habitants de ce pays n'appartiennent à aucune Église. La franc-maçonnerie est maîtresse en Amérique, plus qu'en aucun lieu de la terre. La grande République de Washington est la fille aînée de la franc-maçonnerie...

George Bush et le 102e Congrès des États-Unis, par la loi publique 102-14 du 20 mars 1991, reconnaissent les États-Unis comme une nation noachique :

George Bush dit (Proclamation 5956—Education Day, U.S.A., 1989 and 1990) : Les valeurs éthiques sont le fondement de la société civilisée. Une société qui ne reconnaît pas ou ne respecte pas ces valeurs ne peut pas perdurer. Les principes de conduite morale et éthique qui ont formé la base de toutes les civilisations nous viennent, en partie, des Sept Lois noachides anciennes de plusieurs siècles. Les Lois noachides sont en réalité sept commandements donnés à l'homme par Dieu, comme il est enregistré dans l'Ancien Testament. Ces commandements incluent des interdictions contre le meurtre, le vol, l'adultère, le blasphème et la cupidité, ainsi que l'ordre positif d'établir des tribunaux de justice. Grâce à la direction du rabbin Menachem Schneerson et du mouvement Loubavitch mondial, la Loi noachide – et les standards de conduite qui en découlent dûment – ont été promulgués dans le monde entier. Il est approprié que nous honorions le rabbin Schneerson et reconnaissons ses importantes contributions à la société. Notre grande Nation tire une juste fierté de son engagement envers les principes de justice, d'égalité et de vérité. Les Américains comprennent également que nous avons la responsabilité d'inspirer le même engagement chez les générations futures. Nous devons une dette immense au rabbin Schneerson et à tous ceux qui promeuvent une éducation embrassant les valeurs morales et éthiques et soulignant leur importance. En reconnaissance des efforts essentiels du rabbin Schneerson, et en célébration de son quatre-vingt-septième anniversaire, le Congrès, par la résolution conjointe de la Chambre 173, a désigné le 16 avril 1989 et le 6 avril 1990 comme « Journée de l'éducation, U.S.A. » et a autorisé et demandé au Président de publier une proclamation appropriée pour l'observation de ces journées. Maintenant, par conséquent, moi, George Bush, Président des États-Unis d'Amérique, proclame par la présente le 16 avril 1989 et le 6 avril 1990 comme Journée de l'éducation. J'invite les gouverneurs de chaque État et territoire, les leaders communautaires, les enseignants et tous les Américains à observer ces journées par des événements et activités appropriés. En foi de quoi, j'ai apposé ma main ce quatorzième jour d'avril, de l'an de grâce mille neuf cent quatre-vingt-neuf, et de l'Indépendance des États-Unis d'Amérique le deux cent treizième.

« Attendu que le Congrès reconnaît la tradition historique de valeurs et de principes éthiques qui sont la base de la société civilisée et sur lesquels notre grande Nation a été fondée ;Attendu que ces valeurs et principes éthiques ont été le fondement de la société depuis l'aube de la civilisation, lorsqu'ils étaient connus sous le nom des Sept Lois noachides ;Attendu que sans ces valeurs et principes éthiques l'édifice de la civilisation se trouve en grave péril de retourner au chaos ;Attendu que la société est profondément préoccupée par l'affaiblissement récent de ces principes qui a entraîné des crises qui assaillent et menacent le tissu de la société civilisée ;Attendu que la préoccupation justifiée à l'égard de ces crises ne doit pas laisser les citoyens de cette Nation perdre de vue leur responsabilité de transmettre ces valeurs éthiques historiques de notre passé distingué aux générations futures ;Attendu que le mouvement Loubavitch a encouragé et promu ces valeurs et principes éthiques à travers le monde ;Attendu que le rabbin Menachem Mendel Schneerson, dirigeant du mouvement Loubavitch, est universellement respecté et vénéré et que son quatre-vingt-neuvième anniversaire tombe le 26 mars 1991 ;Attendu qu'en hommage à ce grand dirigeant spirituel, « le rebbe », cette, sa quatre-vingt-dixième année, sera considérée comme une année « d'éducation et de don », l'année au cours de laquelle nous nous tournons vers l'éducation et la charité pour ramener le monde aux valeurs morales et éthiques contenues dans les Sept Lois noachides ; et Attendu que cela sera reflété dans un rouleau d'honneur international signé par le Président des États-Unis et d'autres chefs d'État : Maintenant, par conséquent, qu'il en soit ainsi. »

Ô Américains, votre président, Donald Trump, est le précurseur de l'antéchrist, qui est le messie attendu par les talmudistes :

Donald Trump dit (Presidential Proclamation Recognizing Jerusalem as the Capital of the State of Israel ; 6 décembre 2017) : La politique étrangère des États-Unis est fondée sur un réalisme fondé sur des principes, qui commence par une reconnaissance honnête des faits

évidents. En ce qui concerne l'État d'Israël, cela exige de reconnaître officiellement Jérusalem comme sa capitale et de déplacer l'Ambassade des États-Unis en Israël à Jérusalem dès que possible. Le Congrès, depuis le Jerusalem Embassy Act de 1995 (Loi publique 104-45) (« la Loi »), a exhorté les États-Unis à reconnaître Jérusalem comme capitale d'Israël et à relocaliser notre ambassade en Israël dans cette ville. Le Sénat des États-Unis a réaffirmé la Loi lors d'un vote unanime le 5 juin 2017. Maintenant, 22 ans après l'adoption de la Loi, j'ai déterminé qu'il est temps pour les États-Unis de reconnaître officiellement Jérusalem comme la capitale d'Israël... Il y a soixante-dix ans, les États-Unis, sous le président Truman, ont reconnu l'État d'Israël. Depuis lors, l'État d'Israël a établi sa capitale à Jérusalem — la capitale que le peuple juif a établie dans les temps anciens. Aujourd'hui, Jérusalem est le siège du gouvernement d'Israël — le lieu où se trouvent le parlement d'Israël, la Knesset ; sa Cour suprême ; les résidences de son Premier ministre et de son Président ; et le siège de nombreux ministères de son gouvernement. Jérusalem est l'endroit où les responsables des États-Unis, y compris le Président, rencontrent leurs homologues israéliens. Il est donc approprié que les États-Unis reconnaissent Jérusalem comme la capitale d'Israël. J'ai également déterminé que les États-Unis relocaliseront notre ambassade en Israël de Tel-Aviv à Jérusalem. Cette action est conforme à la volonté du Congrès, telle qu'exprimée dans la Loi... Par la décision d'aujourd'hui, mon administration réaffirme son engagement de longue date à construire un avenir de paix et de sécurité au Moyen-Orient. Il est temps pour toutes les nations et tous les peuples civilisés de répondre aux désaccords par un débat raisonné — et non par une violence insensée — et pour les voix jeunes et modérées à travers le Moyen-Orient de revendiquer pour elles-mêmes un avenir brillant et beau. Aujourd'hui, redédions-nous à une voie de compréhension mutuelle et de respect, en repensant les anciennes hypothèses et en ouvrant nos cœurs et nos esprits à de nouvelles possibilités. Je demande aux dirigeants du Moyen-Orient — politiques et religieux ; israéliens et palestiniens ; et juifs, chrétiens et musulmans — de se joindre à nous dans cette noble quête d'une paix durable. Maintenant, par conséquent, moi, Donald J. Trump, Président des États-Unis d'Amérique, en vertu de l'autorité qui m'est conférée par la Constitution et les lois des États-Unis, proclame par la présente que les États-Unis reconnaissent Jérusalem comme la capitale de l'État d'Israël et que l'Ambassade des États-Unis en Israël sera relocalisée à Jérusalem dès que possible.

Donald Trump dit (Education and Sharing Day, U.S.A., 2025) : En ce jour de l'Éducation et du Partage, aux États-Unis d'Amérique, nous puisons notre inspiration dans la vie, l'héritage et la mémoire bénie du rabbin Menachem Mendel Schneerson, le Rebbe de Loubavitch et dirigeant de la communauté Loubavitch-Chabad... À la suite d'une destruction inimaginable, il a entrepris une campagne mondiale de sensibilisation spirituelle pour apporter la lumière de la foi et du judaïsme yiddish à d'innombrables membres de la communauté juive... Aujourd'hui, Chabad et ses shluchim, émissaires dédiés à répandre la conscience juive, l'éducation et la bonté dans les communautés du monde entier, servent toujours de phares aux enseignements du Rebbe et à son amour sans limites pour toute l'humanité. Leurs centres communautaires se dressent comme des témoignages vivants de son message, de son héritage et de son engagement indéfectible envers la sensibilisation et le soutien. Ils sont répartis à travers les États-Unis et dans le monde entier, dans les grandes villes, les petites villes et sur les campus universitaires, plus que doublant en nombre depuis sa mort. À l'occasion du premier anniversaire des attaques brutales du 7 octobre 2023, j'ai visité l'Ohel du rabbin Schneerson et puisé guidance spirituelle et renouvellement dans sa voix et son message. Là, priant avec les membres de la famille de l'otage américain Edan Alexander et du survivant d'Auschwitz Jerry Wartski, j'ai été personnellement rappelé des horreurs de l'antisémitisme — qu'il soit perpétré par les nazis ou par le Hamas. Mon engagement à le combattre est indéfectible. Mon administration a accompli de grands progrès pour ramener tous les otages capturés lors des attaques meurtrières et criminelles du Hamas du 7 octobre 2023, et pour assurer la paix et la stabilité pour le peuple juif dans sa patrie et dans le monde entier. La Première Dame et moi encourageons tous les Américains à réfléchir aux enseignements du Rebbe. Son dévouement inestimable et son exemple constant sont

devenus tissés dans le tissu même de notre Nation et de son caractère. Sa mémoire reste une bénédiction pour le monde. PAR CONSÉQUENT, MOI, DONALD J. TRUMP, Président des États-Unis d'Amérique, en vertu de l'autorité qui m'est conférée par les lois des États-Unis, proclame par la présente le 9 avril 2025 comme étant la « Journée de l'Éducation et du Partage, États-Unis d'Amérique ». J'invite tous les responsables gouvernementaux, éducateurs, bénévoles et tous les habitants des États-Unis à observer ce jour avec des programmes, cérémonies et activités appropriés.

Donald Trump dit (Education and Sharing Day, U.S.A., 2026) : Depuis 250 ans, l'éducation américaine se tient comme un pilier de liberté... Aujourd'hui, nous honorons la vie, l'héritage et la vision du rabbin Menachem Mendel Schneerson, de mémoire bénie—l'un des dirigeants juifs les plus influents de l'histoire américaine moderne. En 1941, Schneerson échappa à la persécution nazie et s'enfuit aux États-Unis, où il prit la direction du mouvement Loubavitch et fut connu de ses disciples comme le Rebbe de Loubavitch. Sous sa direction, cette petite communauté hassidique devint une force mondiale pour la foi et le service qui, après l'Holocauste, revigora le judaïsme dans le monde entier et continue de toucher des millions de cœurs à travers le globe... En tant que Président, je fais avancer avec fierté la vision du Rebbe de réussite intellectuelle, de droiture et de foi. Mon administration restaure notre système éducatif, préparant la prochaine génération d'étudiants américains à mener des vies de but, de service et de vertu... En ce jour de l'Éducation et du Partage, nous célébrons la vie héroïque et les contributions durables du rabbin Menachem Mendel Schneerson, et nous nous engageons à perpétuer son héritage de leadership courageux et moral. Alors que nous célébrons 250 ans d'indépendance américaine, nous nous réengageons à construire un futur où le courage moral, la foi et le dévouement à la liberté demeurent le fondement de notre République. Surtout, nous réaffirmons que l'Amérique sera pour toujours une Nation guidée par la sagesse éternelle...

Lettre du Nascent Sanhedrin à Donald Trump, 26 janvier 2017 : Nous remercions Dieu qu'un homme approprié ait été choisi pour diriger l'Amérique, dont les valeurs dans le passé symbolisaient une croyance en Dieu et éduquaient son peuple dans la morale... Il est important de revenir aux sept directives données à Noé et à sa descendance qui protègent toutes les obligations humaines et morales... En tant que président honorable, vous êtes conscient de l'importance d'Israël comme allié, en particulier comme allié culturel, des États-Unis. Le monde entier attend l'instauration des valeurs bibliques — la moralité de Dieu donnée au Mont Sinaï pour le monde entier.

Lettre de 250 rabbins (dont Yitzhak Yosef) à Donald Trump, 12 juillet 2017 : Les États-Unis d'Amérique ont eu le mérite d'être les premiers à soutenir l'établissement de l'État moderne d'Israël. Les présidents des États-Unis ont eu le mérite de se tenir aux côtés d'Israël, de participer à la réalisation de la vision prophétique du retour à Sion et de la renaissance d'Israël. Un privilège rare se présente maintenant à vous : être le premier président américain à ouvrir la voie à la reconnaissance de la souveraineté d'Israël sur Jérusalem... Le Dieu d'Israël a promis qu'Il bénirait tous ceux qui bénissent Abraham. Au prophète Isaïe, Dieu a promis qu'Il ne se reposera pas jusqu'à ce que toutes les nations du monde reconnaissent la justice d'Israël, et la justesse de vos décisions sera une source de Ses bénédictions pour vous.

Rav Ron Chaya dit (USA 2024 : Victoire de Donald TRUMP ; 6 novembre 2024) : Chers amis, il est actuellement ici à Jérusalem, 8 h 54, mercredi matin, et nous venons d'apprendre il y a moins de deux minutes que c'est Donald Trump qui a été élu, Baroukh Hashem... C'est un très grand cadeau pour le peuple d'Israël... très loin de nous de croire que Donald Trump est le Machia'h, bien que c'est la valeur numérique de son nom Donald Trump Machia'h ben David, mais sûrement que grâce à lui ça va faciliter que le Machia'h se dévoile...

Le rabbin Mendel Kassin dit (Torah Thinking, The Incredible Messianic Significance of the Victory of Donald Trump ; 8 novembre 2024) : Le président des États-Unis est un empereur de Rome parce que les États-Unis font partie [d'Édom] ... Voilà donc qui est Trump : c'est vraiment une figure messianique. Bien sûr, ce n'est pas le Messie, c'est un homme, mais c'est une figure messianique... Il a gagné parce que c'est le plan... Trump est en fin de compte un gilgul (réincarnation prophétique) ... C'est vraiment ce qu'il est...

Rav David Touitou dit (Trump, de Nouveau Président des États-Unis ; 26 novembre 2024) : Trump s'est toujours annoncé comme étant un ami de la nation juive, du peuple d'Israël ; il a fait des gestes que très peu de gens ont été capables de faire, empreints de courage, et je suis content pour lui, parce qu'il est vraiment spécial... On a un point commun : c'est qu'on a les mêmes convictions sur l'Iran.

Lettre du Nascent Sanhedrin à Donald Trump, 12 février 2025 : Cher Honorable Président Donald Trump, que Hashem, le Créateur, vous bénisse vous et votre nation ! Nous vous adressons notre profonde gratitude pour avoir placé la foi au premier plan de la culture américaine et mondiale grâce à l'établissement du Bureau de la Foi à la Maison Blanche. Votre reconnaissance de l'importance de la religion dans la vie publique est un pas vers la restauration des valeurs morales et du leadership spirituel dans le monde... La première fois que le mot « commandement » apparaît dans la Bible est lorsque Hashem ordonna à Adam : « Et l'Éternel Dieu commanda à l'homme, en disant : Tu pourras manger de tout arbre du jardin » (Genèse 2:16). Ce verset fait allusion aux sept lois universelles qui forment la base du comportement éthique pour toute l'humanité. Ces lois reflètent sept des Dix Commandements. Ces principes éthiques furent réaffirmés au Mont Sinaï lorsque Hashem se révéla au monde et que nos ancêtres furent témoins de cet événement divin. Les traditions juive, chrétienne, musulmane et toutes les traditions monothéistes reconnaissent la révélation divine au Mont Sinaï comme un moment fondateur de l'histoire. Lorsque Hashem donna la Torah aux Enfants d'Israël, Il fournit une norme éthique pour le monde entier. Cette norme est connue sous le nom des Sept Commandements de Noé, qui forment la base de la moralité universelle. Les Sept Lois Noachides sont un ensemble de commandements divins donnés à Noé et à ses descendants (les goyim, les non-juifs), et ils s'appliquent à toute l'humanité. Elles constituent un code moral de base qui favorise une société juste et éthique pour tous. Ces lois sont : 1. Interdiction de l'idolâtrie : Adorer autre chose que le Dieu unique. 2. Interdiction du blasphème : Maudire ou manquer de respect à Dieu. 3. Interdiction du meurtre : Ne pas ôter la vie innocente. 4. Interdiction de l'adultère/immoralité sexuelle : Maintenir la sainteté du mariage et de la famille. 5. Interdiction du vol : Respecter la propriété d'autrui. 6. Interdiction de manger la chair d'un animal vivant : Traiter tous les êtres vivants avec respect. 7. Obligation d'établir des tribunaux de justice : Mettre en place un système de loi et d'ordre. Lorsqu'une personne accepte les Sept Lois Noachides, elle reçoit des bénédictions divines : 1. Une Neshama (âme) – L'âme qui anime le corps et relie la personne à Hashem. 2. Juste parmi les Nations – Une personne qui respecte ces lois est considérée juste et honorée devant Hashem. 3. Une part dans le Monde à Venir – Ceux qui suivent ces principes méritent une place dans l'au-delà. Ci-joint à cette lettre, nous avons inclus le Code Éthique Universel Commun (UECC), qui décrit les bénéfices de l'adoption des Sept Commandements de Noé. Un homme d'affaires qui s'engage à être honnête et bon aux yeux de Hashem cherchera des partenaires dignes de confiance. Avec qui préférerait-il faire des affaires ? Avec un athée qui pourrait tromper ? Ou avec quelqu'un engagé envers Hashem, qui respecte l'honnêteté et l'intégrité ? Un propriétaire d'entreprise cherchera à embaucher des travailleurs loyaux et engagés dans le succès de l'entreprise. Un travailleur préférera travailler pour un employeur qui garantit équité et traitement éthique. En alignant les relations économiques sur la moralité divine, affaires et éthique deviennent interdépendantes, favorisant prospérité et confiance. En 2017, le Sanhédrin naissant a frappé une pièce spéciale avec votre image d'un côté et celle de Cyrus le Grand de l'autre. Cela symbolisait votre rôle historique, semblable à celui de Cyrus, choisi par Hashem pour accomplir une mission divine. Les Chinois ont tellement

apprécié cette idée qu'ils ont reproduit et vendu des millions de copies de ces pièces et d'autres produits représentant votre image aux côtés de Cyrus le Grand. Vous avez été élu, comme Cyrus en son temps, pour accomplir une mission céleste : Unir tous les croyants en Dieu et promouvoir la coopération éthique dans toutes les sphères de l'activité humaine. Nous vous invitons à rencontrer les rabbins du Sanhédrin à Jérusalem pour discuter de la création d'une Cour Divine Internationale pour toutes les nations. Cette cour serait basée sur les sept commandements universels donnés à Noé et réaffirmés au Mont Sinaï – un fondement pour la paix mondiale et la justice divine. Que Hashem vous bénisse de sagesse, de force et de succès dans votre mission divine. Rabbins du Sanhédrin : Rabbi Daniel Stawsky Hacohen, Rabbi Meir Halevi, Rabbi Erel Segal-Halevi, Rabbi Ben Abrahamson, Rabbi Roe Zaga, Rabbi Boaz Melet, Rabbi Nadav Sofy.

Le rabbin Moïse Maïmonide dit (Melachim uMilchamot, chap. 9) : Un gentil qui transgresse ces sept commandements [noachides] sera exécuté par décapitation.

(Le chrétien, considéré comme un idolâtre par les juifs, peut être tué, de même que le noachide surpris en train de pratiquer le catholicisme.)

Le rabbin Yitzchak Ginsburgh dit (Lettre ouverte au Président Trump et au Premier ministre Netanyahu ; 24 mars 2026) : Tout d'abord, que la bénédiction de Dieu soit sur vous pour la guerre juste et droite que vous menez contre l'Iran. Le succès merveilleux dans la guerre, au-delà de toutes les attentes, révèle à nos yeux la présence et la participation du Créateur de l'univers dans la bataille du bien contre le mal. Soyez forts et courageux ! Continuez et réussissez à renverser les forces des ténèbres et à libérer le peuple d'Iran, et à éliminer les menaces du régime actuel de l'Iran pour le monde entier.

Rav Ron Chaya dit (GUERRE AVEC L'IRAN : PROPHÉTIE du MACHIA'H ou NON ? ; 31 mars 2026) : La guerre qu'on a avec l'Iran, c'est la guerre contre Amalek... on a un tosefot dans la première page du traité Avodah Zarah qui dit que juste avant que le Machia'h vienne, il y aura une guerre entre l'Iran et l'Occident, et l'Iran va tomber dans les mains de l'Occident. À long terme, c'est clair qu'entre l'Amérique et l'Iran, l'Iran, il n'a pas de chance de réussite. Donc on y est, cette guerre qu'on attendait depuis des centaines et des centaines d'années : on y est ! L'Amérique va la gagner [la guerre], le Machia'h vient !

Ô Américains, par vos votes, vous vous rendez complices des actes de ce sioniste, noachide, génocidaire, lâche, tueur d'enfants qu'est Donald Trump ! Après lui en viendront d'autres des tyrans de son administration, des successeurs, jusqu'à l'antéchrist. Désavouez-vous donc de lui aujourd'hui et d'eux demain, avant qu'il ne soit trop tard ! Ne soyez pas dupes, peuple d'Amérique : délaissez vos tyrans sionistes, ou l'avenir de l'Amérique – votre avenir – sera le triomphe juif, la défaite noachide et le génocide chrétien. Fuyez donc vers Dieu et piétinez votre Constitution, car elle est maçonnique !

(La Guerre d'indépendance des États-Unis, pour être menée, a évidemment eu besoin d'argent, le nerf de la guerre. Parmi ses plus grands financiers figuraient, entre autres, Haym Salomon, un riche banquier juif, ainsi que Moses Seixas et Levi Hollingsworth, deux riches marchands juifs. On compte aussi le Marquis de Lafayette, John Hancock et Robert Morris, qui étaient francs-maçons. Au-delà de ces opulents financiers, les pères fondateurs, les présidents, politiciens et militaires de la fille aînée de la franc-maçonnerie étaient tous des francs-maçons ou membres de sociétés secrètes, telles que le Bohemian Grove, ou encore des fraternités universitaires maçonniques à Yale, Columbia et ailleurs. Parmi eux, on peut citer George Washington, Benjamin Franklin, Albert Pike, et d'autres.)

L'Amérique est une nation génocidaire dont la conversion au noachisme prouve l'allégeance faite à « Israël ». Il y a beaucoup de choses à dire concernant l'Amérique et le combat qu'elle mène contre le catholicisme depuis sa naissance, mais souvenons-nous ici des

victimes de l'Amérique que presque tous ont oubliées... Les Catholiques du Japon... « 70 % des catholiques japonais vivaient à Nagasaki. Nagasaki et Hiroshima étaient les villes dans lesquelles vivaient presque tous les catholiques du Japon. Ainsi, les deux premières bombes atomiques américaines ont été, bien sûr, larguées sur la "race jaune", mais POUR TUER PRESQUE TOUS LES CATHOLIQUES DU JAPON ! » (Chiesa Viva ; juillet-août 2019) L'Amérique n'a donc pas seulement bombardé le peuple japonais comme on veut nous le faire croire, mais a ciblé, purgé et génocidé les Catholiques du Japon... Mon message aux Américains est le suivant : « Retournez-vous contre vos gouvernants, et versez leur sang, comme ils ont versé le sang d'innombrables innocents ! Vos présidents sont les descendants d'Hérode, ils ont mille fois répété le massacre des saints innocents ! Comme les juifs ont demandé aux Romains de crucifier le Christ, les juifs demandent aujourd'hui à l'Amérique de le crucifier une seconde fois, Lui et tous Ses enfants ! Retournez-vous donc contre ces descendants d'Hérode et de Ponce Pilate ou périssez avec eux ! »

Ô France, Fille Aînée de l'Église :

Monseigneur Jean-Joseph Gaume dit (Où en sommes-nous ?) : Que la France soit malade et très malade, c'est-à-dire coupable et très-coupable, nous ne l'avons que trop montré. Rappelons seulement sa faute la plus récente. En entrant en campagne contre la Prusse, la France a déclaré la guerre à Dieu. Elle l'a fait, en se proclamant le soldat de la Révolution ; elle l'a fait, en abandonnant lâchement son père, le Vicaire de Jésus-Christ ; elle l'a fait, en élevant une statue à Voltaire, le blasphème incarné. Cette triple déclaration de guerre a mis le comble à la mesure. Dès ce moment, Dieu a combattu contre la France. Pour que personne n'en puisse douter, nos défaites correspondent, jour pour jour, à ces grandes iniquités. Le 19 juillet, paraît la déclaration de guerre, dans laquelle on annonce que la France va continuer l'œuvre de la Révolution. À l'instant, nous subissons une défaite morale, la plus complète qu'on ait encore vue. J'appelle de ce nom l'imprévoyance, l'impéritié, la présomption surhumaine, avec lesquelles on entreprend une lutte pour laquelle on n'était pas préparé. En perdant le don de piété, la France avait perdu le don de conseil. Le 6 août, le dernier soldat français quitte l'État pontifical, et le même jour nous sommes battus à Wissembourg. Le 14 août, on élève la statue de Voltaire, et le même jour commence, sur toute la ligne du Rhin, une série de défaites, de plus en plus désastreuses, et dont rien n'est venu interrompre le cours. Le médecin voyant la France toujours battue, toujours reculante, toujours subissant des humiliations, telles qu'on n'en trouve pas dans l'histoire, les peuples de l'ancien et du nouveau monde en croient à peine leurs yeux. Dans leur stupéfaction, ils s'écrient avec le Prophète des douleurs : « Comment se trouve isolée du reste du monde la cité pleine d'habitants ? La maîtresse des nations est une veuve éplorée ; la reine des peuples est devenue tributaire. Ses ennemis sont venus ; ils l'ont serrée de toutes parts ; ils se sont enrichis de ses dépouilles. Et ils ajoutent : « Tout cela est arrivé parce que le Seigneur a parlé sur elle, à cause de la multitude de ses iniquités. » Les peuples ont raison. Dans les désastres actuels de la France, tout est imprévisible, incroyable même à l'esprit de l'homme, par conséquent tout est divin... imprévisibles et incroyables, les défections et les capitulations; imprévisibles et incroyables, le long siège et le bombardement de Paris ; imprévisibles et incroyables, la désorganisation universelle dans le gouvernement, les ordres et les contre-ordres se succédant de jour en jour et presque d'heure en heure ; les hésitations, les négligences, le désarroi dans tous les services publics : preuves manifestes de l'esprit de vertige répandu sur la France. D'où est-il tombé ? La conscience humaine l'a dit : Le Seigneur a parlé sur la France à cause de la multitude de ses iniquités. Après la prise de Jérusalem, Titus s'écria : « J'en prends le ciel à témoin. Ce n'est pas moi qui suis la cause de tant de maux. » Nous avons entendu les Prussiens eux-mêmes, étonnés de leurs succès, avouer que c'est la justice de Dieu qui leur donnait constamment la victoire. Il en est ainsi, quoi qu'en disent, aujourd'hui même, les stupides négateurs de la Providence. Au lieu d'adorer le front dans la poussière et le repentir dans le cœur, la main de Dieu appesantie sur leur malheureuse patrie, ces forcenés semblent avoir pris à tâche, par leurs affreux blasphèmes, d'attirer sur nous les dernières foudres du ciel, Dieu n'a point abdiqué.

Malheureux ! Vous êtes forcés de reconnaître l'action divine sur l'aile d'une mouche, et vous osez la nier dans des événements qui bouleversent le monde ! (...) Dieu a vu la France, la fille aînée de l'Église, devenue le scandale de ses sœurs. Il l'a vue, oubliant sa vocation, prostituer au service du mal les dons précieux qu'elle avait reçus pour étendre le règne du bien jusqu'aux extrémités de la terre. Il l'a vue, se rendant de plus en plus indigne de son baptême, s'enfoncer jusqu'au cou dans le matérialisme et le sensualisme, et faire de sa vie un festin de Balthasar. Après des avertissements multipliés ; après quarante années de paix ; après une prospérité matérielle sans exemple ; après des pestes et des inondations, plusieurs fois répétées ; après la longue et mystérieuse maladie de la vigne et des végétaux, il a poussé sa miséricordieuse tendresse jusqu'à envoyer deux fois, en vingt ans, sa divine Mère en personne, pour convier la France au repentir. Voyant que tout était inutile, Dieu a fait à l'égard de la France ce qu'il faisait à l'égard d'Israël prévaricateur et rebelle : il a appelé Assur, la verge de sa colère. Assur est accouru. En vue de sa mission, Dieu lui a donné ce qu'il retirait à la France, tous les moyens de succès : le génie, l'habileté, la prévoyance, la discipline, le nombre et la force. Dans son orgueil, Assur croyant faire son œuvre, fait celle de Dieu, dont il n'est que l'instrument aveugle : Il corrige la France. Les défaites, les massacres, les incendies, les ravages, les vols, les ruines, les calamités inouïes qui pleuvent sur la France, le brisement général de tous ses hochets et de toutes ses idoles, composent le remède qu'il est chargé d'administrer à la grande malade. Par sa violence et par son amertume, ce remède nous apprend combien la France est malade, c'est-à-dire coupable. En effet, dans les règles de l'infaillible justice, la grandeur des châtements ne dépasse jamais celle des offenses. Si la Prusse fait à la France une guerre de sauvages, c'est que la France a fait à Dieu une guerre de barbares.

Ô Peuple de France, comprends-tu pourquoi tu te meurs et t'appauvris... Ô France... ne t'étonne pas que la mort, la terreur, la pauvreté, la famine et la maladie soient répandues sur ton sol... Ah France ! Tu ne t'es toujours pas repentie devant Dieu ! Ah France ! Nous te distribuons le remède par ton sang versé ! Ah France ! Hier tu as abreuvé tes sillons avec le sang des chrétiens ; ne t'étonne pas qu'aujourd'hui nous les abreuvions avec le sang des athées ! Ah France ! Soigne-toi ou meurs dans ta maladie ! Ah France ! Fais ton choix : repentance ou souffrances ! Mais France, tu ne t'étonneras pas de voir le sang de tes enfants couler si tu renies la repentance ! Ah France ! Tu veux voir tous tes enfants égaux ? France... ils le seront... c'est dans l'égalité qu'ils auront leurs têtes coupées !

L'Abbé Charles Maignen dit (La Souveraineté du peuple est une hérésie) : La république actuelle, avec ses hommes et ses lois, est le châtement de la France. La France, nation préférée, fille aînée de l'Église, comblée des dons naturels et surnaturels de Dieu, la France a péché. Dans une même heure de révolte et de folie, elle a renié le Christ, son Dieu, et elle a tué son père le Roi très chrétien. La France est punie. Depuis ce jour de crime, la nation n'est pas seulement divisée, elle est décapitée... « C'est en punition du péché que les impies arrivent au pouvoir avec la permission de Dieu. » Ainsi conclut Saint Thomas quand il examine les moyens de remédier à la tyrannie : « Il faut cesser de pécher pour que cesse la plaie des tyrans. » Voilà le principe d'où il faut partir pour trouver un remède à nos maux. Le péché de la France moderne est double. Il y a en elle un péché d'origine : l'apostasie et le régicide — en un mot, la Révolution. Il y a en elle un péché actuel : la prétention du peuple à la souveraineté, la méconnaissance de toute autorité qui n'émane point de lui ; c'est-à-dire, l'impénitence dans le péché de révolution. Dieu qui aime la France, lui fait sentir le poids de sa colère. Le juif, le franc-maçon et l'homme hypocrite règnent sur nous. Il faut faire comprendre au peuple pourquoi et comment il est puni, si l'on veut qu'il se convertisse et que Dieu lui pardonne. Prêchez donc, vous qui parlez de Dieu, prêchez la grandeur du crime et la justice de l'expiation. Ne laissez pas le peuple oublier qu'il est coupable. Héritier d'un bien mal acquis, il faut qu'il le sache et qu'il le rende à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu. A César, c'est-à-dire à celui qui gouverne sur terre, le peuple doit rendre le pouvoir souverain, dans l'ordre temporel : l'autorité de faire et d'imposer la loi. A Dieu, le peuple doit de le reconnaître pour son juge et de professer, comme nation, le culte qu'Il a

Lui-même institué. Il faut prêcher l'obéissance à Dieu, d'abord, puis à tous ceux qui commandent en son nom et suivant sa loi. Il faut que les catholiques apprennent à haïr la Révolution ; il faut la leur montrer sous son vrai jour, avec ses hontes, ses infamies et ses crimes. Il faut que les catholiques apprennent à mépriser « la civilisation moderne, le progrès et le libéralisme », avec lesquels l'Église, leur mère, « ne doit pas et ne peut pas se réconcilier ni transiger ». Il faut qu'ils rompent, enfin, avec les erreurs et les illusions du siècle, dont la plupart subissent inconsciemment l'oppression. Il faut qu'ils sachent résister autrement que par des paroles ; non seulement en protestant contre les lois impies, mais en les violant... Il faut qu'ils appellent le parlementarisme un mensonge, la liberté des cultes un délire, le libéralisme une peste et la souveraineté du peuple une hérésie. Le jour où le peuple catholique de France, serré autour de ses chefs, saura penser, parler et agir de la sorte, la révolution sera finie et la patrie sauvée. Alors, il sera facile de s'entendre sur le choix d'un chef ou d'une forme de gouvernement. Ceux qui nous ont conduits à la victoire, par un tel chemin, sauront faire leur devoir jusqu'au bout. Dieu comblera la France catholique de ses dons, et vainqueur de ses ennemis, nous donnera des maîtres selon son cœur.

(Nous sommes le groupe de catholiques quasiment prophétisé par l'Abbé Maignen et d'innombrables autres hommes de foi à travers leurs ouvrages. Nous sommes ceux qui, portant en eux la véritable foi catholique inviolée, sont les plus dignes de régner sur la France et son peuple. Le catholique doit donc tenir sa fidélité à l'Ordre de Saint-Dismas : *tendez vos mains pour l'allégeance !*)

L'Abbé Charles Maignen dit (La Souveraineté du peuple est une hérésie) : L'illustre évêque d'Angers, Mgr Freppel, dont la France portera longtemps le deuil, a tracé, dans sa brochure sur la Révolution française, une peinture magistrale des absurdités et des périls de la souveraineté du peuple et du suffrage universel : « Ce qui est inadmissible, au regard du bon sens, c'est que, sous prétexte d'égalité, le nombre seul opérant par sa vertu arithmétique et en dehors de toute autre considération, devienne la loi suprême d'un pays ; que ni le talent, ni la fortune, ni la moralité n'entrent pour rien dans un calcul qui se réduit à une simple addition de voix... » (...) ce sont des multitudes aveuglées par les passions et les préjugés, trompées par les sophismes des politiciens, empoisonnées par des millions de feuilles immondes qui vont, en un seul jour, sans discussion, sans examen, sans souci aucun du droit et de la justice, décider du salut éternel des âmes. L'Église, elle, ne sera même pas entendue, elle n'a point part dans le débat, sa voix n'est comptée pour rien. Si l'Évêque, si le prêtre parlent, c'est comme citoyens. Ils ont droit au bulletin de vote, avec le juif et le franc-maçon. On comptera ensuite ces feuillets sans nom, tous égaux, tous semblables et le nombre décidera... Non ! Face à un tel régime, les catholiques doivent se redresser de toute la hauteur de leur foi outragée et proclamer que leurs droits ne relèvent ni des suffrages populaires ni des lois de l'État.

Pie IX dit (Syllabus des erreurs de notre temps, erreur n° 60 ; 8 décembre 1864) : L'autorité n'est autre chose que la somme du nombre et des forces matérielles.

Pie IX dit (Quanta Cura ; 8 décembre 1864) : Là où la religion a été mise à l'écart de la société civile, la doctrine et l'autorité de la révélation divine répudiées, la pure notion même de la justice et du droit humain s'obscurcit et se perd, et la force matérielle prend la place de la véritable justice et du droit légitime. D'où l'on voit clairement pourquoi certains, reléguant au dernier rang les plus sûrs principes de la saine raison, sans en tenir compte, osent proclamer que : « La volonté du peuple qui se manifeste par ce qu'on dit être l'opinion publique, ou autrement, constitue la loi suprême dégagée de tout droit divin et humain, et que dans l'ordre politique des faits accomplis, par cela même qu'ils sont accomplis, ont force de droit. » Mais qui ne voit et ne sent parfaitement qu'une société dégagée des liens de la religion et de la vraie justice, ne peut plus se proposer aucun autre but que d'amasser et

d'accumuler des richesses, ni suivre d'autre loi dans ses actes que l'indomptable désir de l'âme d'être esclave de ses propres passions et intérêts ?

Pie IX dit (Discours à des pèlerins français ; 5 mai 1874) : Je bénis tous ceux qui coopèrent à la résurrection de la France. Je les bénis dans le but (laissez-moi vous le dire) de les voir s'occuper d'une œuvre bien difficile mais bien nécessaire, celle qui consiste à faire disparaître ou à diminuer une plaie horrible qui afflige la société contemporaine, et qu'on appelle le suffrage universel. Remettre la décision des questions les plus graves aux foules nécessairement inintelligentes et passionnées, n'est-ce pas se livrer au hasard et courir volontairement à l'abîme ? Oui, le suffrage universel mériterait plutôt le nom de folie universelle, et, quand les sociétés secrètes s'en emparent, comme il arrive trop souvent, celui de mensonge universel.

Léon XIII dit (Diuturnum illud ; 29 juin 1881) : C'est en vain que, inspiré par l'orgueil et l'esprit de rébellion, l'homme cherche à se soustraire à toute autorité ; à aucune époque il n'a pu réussir à ne dépendre de personne. A toute association, à tout groupe d'hommes, il faut des chefs, c'est une nécessité impérieuse, à peine, pour chaque société, de se dissoudre et de manquer le but en vue duquel elle a été formée. Mais, à défaut d'une destruction totale de l'autorité politique dans les États, destruction qui eût été impossible, on s'est appliqué du moins par tous les moyens à en énerver la vigueur, à en amoindrir la majesté. C'est ce qui s'est fait surtout au XVI^e siècle, alors que tant d'esprits se laissèrent égarer par un funeste courant d'idées nouvelles. Depuis lors, on vit la multitude, non seulement revendiquer une part excessive de liberté... Mais... Aujourd'hui, on va plus loin ; bon nombre de Nos contemporains, marchant sur les traces de ceux qui, au siècle dernier, se sont décerné le titre de philosophes, prétendent que tout pouvoir vient du peuple ; que, par suite, l'autorité n'appartient pas en propre à ceux qui l'exercent, mais à titre de mandat populaire, et sous cette réserve que la volonté du peuple peut toujours retirer à ses mandataires la puissance qu'elle leur a déléguée. Mais les catholiques n'admettent point cette doctrine, car ils placent en Dieu, comme en son principe naturel et nécessaire, l'origine du pouvoir de commander... Cette origine divine de l'autorité humaine est attestée de la façon la plus claire en maints passages de l'Ancien Testament : "C'est par moi que règnent les rois, par moi que les souverains commandent, que les arbitres des peuples rendent la justice." Ailleurs : "Prêtez l'oreille, vous qui gouvernez les nations, parce que c'est par Dieu que vous a été donnée la puissance ; l'autorité vous vient du Très-Haut." Le livre de l'Ecclésiastique fournit le même enseignement : "C'est Dieu qui a préposé un chef au gouvernement de chaque nation." Les hommes toutefois, sous l'influence des fausses religions, oublièrent peu à peu ces divines leçons ; le paganisme, qui avait altéré tant de vérités et faussé tant d'idées, ne manqua pas de corrompre aussi la vraie notion du pouvoir et d'en défigurer la beauté. C'est plus tard, quand la clarté de l'Évangile se leva sur le monde, que la vérité reprit ses droits et qu'on vit reparaître dans tout son éclat le principe noble et divin d'où procède toute autorité. - Quand le gouverneur romain se vante devant Notre Seigneur Jésus-Christ du pouvoir qu'il a de l'acquitter ou de le condamner, le Sauveur lui répond : "Tu n'aurais sur moi aucune puissance si celle que tu possèdes ne t'avait été donnée d'en haut." Les Pères de l'Église ont mis tous leurs soins à reproduire et à répandre cet enseignement dont ils avaient été nourris... "Qu'il y ait des autorités établies, que les uns commandent, les autres obéissent ; qu'ainsi tout dans la société ne soit pas livré au hasard" (...) Les mêmes saints Docteurs se sont encore attachés à éclairer cette doctrine par le raisonnement, afin de la faire accepter comme juste et vraie de ceux-là mêmes qui n'ont d'autre guide que la raison naturelle. - Et, en effet, ce qui réunit les hommes pour les faire vivre en société, c'est la loi de la nature ; ou, plus exactement, la volonté de Dieu auteur de la nature ; c'est ce que prouvent avec évidence et le don du langage, instrument principal des relations qui fondent la société, et tant de désirs qui naissent avec nous, et tant de besoins de premier ordre qui resteraient sans objet dans l'état d'isolement, mais qui trouvent leur satisfaction dès que les hommes se rapprochent et s'associent entre eux. D'autre part, cette société ne peut ni subsister ni même se concevoir s'il ne s'y rencontre un modérateur pour tenir la balance

entre les volontés individuelles, ramener à l'unité ces tendances diverses et les faire concourir aussi par leur harmonie à l'utilité commune. D'où il suit que Dieu a certainement voulu dans la société civile une autorité qui gouvernât la multitude... Ceci est vrai de toutes les formes du pouvoir... Et par là, les pouvoirs les plus divers se rapprochent dans une merveilleuse ressemblance : partout où l'on retrouve un commandement, une autorité quelconque, c'est à la même source, en Dieu, seul artisan et seul maître du monde, qu'il en faut chercher le principe. Ceux qui font sortir la société civile d'un libre contrat doivent assigner à l'autorité la même origine ; ils disent alors que chaque particulier a cédé de son droit et que tous se sont volontairement placés sous la puissance de celui en qui se sont concentrés tous les droits individuels. Mais l'erreur considérable de ces philosophes consiste à ne pas voir ce qui est pourtant évident ; c'est que les hommes ne constituent pas une race sauvage et solitaire ; c'est qu'avant toute résolution de leur volonté, leur condition naturelle est de vivre en société... Si, en effet, l'autorité de ceux qui gouvernent est une dérivation du pouvoir de Dieu même, aussitôt et par là même, elle acquiert une dignité plus qu'humaine ; ce n'est pas, sans doute, cette grandeur faite d'absurdité et d'impiété que rêvaient les empereurs païens quand ils revendiquaient pour eux-mêmes les honneurs divins ; mais une grandeur vraie, solide, et communiquée à l'homme à titre de don et de libéralité céleste. Dès lors, les sujets devront obéir aux princes comme à Dieu même, moins par la crainte du châtiment que par le respect de la majesté, non dans un sentiment de servilité, mais sous l'inspiration de la conscience. Et l'autorité fixée à sa vraie place, s'en trouvera grandement affermie ; car les citoyens, se sentant pressés par le devoir, devront nécessairement s'interdire l'indocilité et la révolte, persuadés d'après les vrais principes, que résister au pouvoir de l'État, c'est s'opposer à la volonté divine, que refuser l'honneur aux souverains, c'est le refuser à Dieu. Il n'existe qu'une seule raison valable de refuser l'obéissance ; c'est le cas d'un précepte manifestement contraire au droit naturel ou divin, car là où il s'agirait d'enfreindre soit la loi naturelle, soit la volonté de Dieu, le commandement et l'exécution seraient également criminels. Si donc on se trouvait réduit à cette alternative de violer ou les ordres de Dieu ou ceux des gouvernants, il faudrait suivre le précepte de Jésus-Christ qui veut " qu'on rende à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.", et, à l'exemple des Apôtres, on devrait répondre : "Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes." Et il ne serait pas juste d'accuser ceux qui agissent ainsi, de méconnaître le devoir de la soumission ; car les princes dont la volonté est en opposition avec la volonté et les lois de Dieu, dépassent en cela les limites de leur pouvoir et renversent l'ordre de la justice ; dès lors, leur autorité perd sa force, car où il n'y a plus de justice, il n'y a plus d'autorité... Que les princes prennent modèle sur le Dieu Très-Haut de qui ils tiennent leur pouvoir ; et que, se proposant son exemple dans l'administration de la chose publique, ils se montrent équitables et intègres dans le commandement et ajoutent à une sévérité nécessaire une paternelle affection. C'est pour cela que les Saintes Lettres les avertissent qu'ils auront un compte à rendre " au Roi des rois, au Maître des dominateurs " et que s'ils se soustraient au devoir, ils n'échapperont par aucun moyen aux sévérités de Dieu. " Le Très-Haut interrogera vos actions et sondera vos pensées ; parce que, aux jours où vous étiez les ministres de sa royauté, vous n'avez pas jugé selon la justice... son apparition soudaine vous glacera d'effroi ; car ceux qui gouvernent doivent s'attendre à un jugement plein de rigueur... Dieu ne fera aucune acception de personne, il n'aura d'égard pour aucune grandeur : c'est lui qui a fait les petits et les grands, et il prend le même soin de tous les hommes. Seulement aux plus puissants il réserve un supplice plus redoutable...

Léon XIII dit (*Diuturnum illud* ; 29 juin 1881) : Les théories modernes sur le pouvoir politique ont déjà causé de grands maux, et il est à craindre que ces maux, dans l'avenir, n'aillent jusqu'aux pires extrémités. En effet, refuser de rapporter à Dieu comme à sa source le droit de commander aux hommes, c'est vouloir ôter à la puissance publique et tout son éclat et toute sa vigueur. En la faisant dépendre de la volonté du peuple, on commet d'abord une erreur de principe, et en outre on ne donne à l'autorité qu'un fondement fragile et sans consistance. De telles opinions sont comme un stimulant perpétuel aux passions populaires, qu'on verra croître chaque jour en audace et préparer la ruine publique en frayant la voie

aux conspirations secrètes ou aux séditions ouvertes. Déjà dans le passé, le mouvement qu'on appelle la Réforme eut pour auxiliaires et pour chefs des hommes qui, par leurs doctrines, renversaient de fond en comble les deux pouvoirs spirituel et temporel ; des troubles soudains, des révoltes audacieuses, principalement en Allemagne, firent suite à ces nouveautés, et la guerre civile et le meurtre sévirent avec tant de violence, qu'il n'y eut presque pas une seule contrée qui ne fût livrée aux agitations et aux massacres. C'est de cette hérésie que naquirent, au siècle dernier, et la fausse philosophie, et ce qu'on appelle le droit moderne, et la souveraineté du peuple, et cette licence sans frein en dehors de laquelle beaucoup ne savent plus voir de vraie liberté. De là on s'est avancé jusqu'aux dernières erreurs, le communisme, le socialisme, le nihilisme, monstres effroyables qui sont la honte de la société et qui menacent d'être sa mort. Et cependant il ne se trouve que trop de propagateurs pour répandre ces principes funestes ; le désir d'améliorer le sort de la multitude a déjà servi de prétexte pour allumer de vastes incendies et préparer de nouvelles calamités.

Léon XIII dit (Immortale Dei ; 1er novembre 1885) : Si l'Europe chrétienne a dompté les nations barbares et les a fait passer de la férocité à la mansuétude, de la superstition à la vérité; si elle a repoussé victorieusement les invasions mahométanes, si elle a gardé la suprématie de la civilisation, et si, en tout ce qui fait honneur à l'humanité, elle s'est constamment et partout montrée guide et maîtresse; si elle a gratifié les peuples de sa vraie liberté sous ces diverses formes; si elle a très sagement fondé une foule d'œuvres pour le soulagement des misères, il est hors de doute qu'elle en est grandement redevable à la religion [catholique], sous l'inspiration et avec l'aide de laquelle elle a entrepris et accompli de si grandes choses. Tous ces biens dureraient encore, si l'accord des deux puissances avait persévéré, et il y avait lieu d'en espérer de plus grands encore si l'autorité, si l'enseignement, si les avis de l'Église avaient rencontré une docilité plus fidèle et plus constante... Ce pernicieux et déplorable goût de nouveautés que vit naître le XVI^e siècle, après avoir d'abord bouleversé la religion chrétienne, bientôt par une pente naturelle passa à la philosophie, et de la philosophie à tous les degrés de la société civile. C'est à cette source qu'il faut faire remonter ces principes modernes de liberté effrénée rêvés et promulgués parmi les grandes perturbations du siècle dernier, comme les principes et les fondements d'un droit nouveau, inconnu jusqu'alors, et sur plus d'un point en désaccord, non seulement avec le droit chrétien, mais avec le droit naturel. Voici le premier de tous ces principes : tous les hommes, dès lors qu'ils sont de même race et de même nature, sont semblables, et, par le fait, égaux entre eux dans la pratique de la vie ; chacun relève si bien de lui seul, qu'il n'est d'aucune façon soumis à l'autorité d'autrui : il peut en toute liberté penser sur toute chose ce qu'il veut, faire ce qu'il lui plaît ; personne n'a le droit de commander aux autres. Dans une société fondée sur ces principes, l'autorité publique n'est que la volonté du peuple, lequel, ne dépendant que de lui-même, est aussi le seul à se commander. Il choisit ses mandataires, mais de telle sorte qu'il leur délègue moins le droit que la fonction du pouvoir pour l'exercer en son nom. La souveraineté de Dieu est passée sous silence, exactement comme si Dieu n'existait pas, ou ne s'occupait en rien de la société du genre humain ; ou bien comme si les hommes, soit en particulier, soit en société, ne devaient rien à Dieu, ou qu'on pût imaginer une puissance quelconque dont la cause, la force, l'autorité ne résidât pas tout entière en Dieu même. De cette sorte, on le voit, l'État n'est autre chose que la multitude maîtresse et se gouvernant elle-même; et dès lors que le peuple est censé la source de tout droit et de tout pouvoir, il s'ensuit que l'État ne se croit lié à aucune obligation envers Dieu, ne professe officiellement aucune religion, n'est pas tenu de rechercher quelle est la seule vraie entre toutes, ni d'en préférer une aux autres, ni d'en favoriser une principalement; mais qu'il doit leur attribuer à toutes l'égalité en droit, à cette fin seulement de les empêcher de troubler l'ordre public. Par conséquent, chacun sera libre de se faire juge de toute question religieuse, chacun sera libre d'embrasser la religion qu'il préfère, ou de n'en suivre aucune si aucune ne lui agréée. De là découlent nécessairement la liberté sans frein de toute conscience, la liberté absolue d'adorer ou de ne pas adorer Dieu, la licence sans bornes et de penser et de publier ses pensées... Ainsi,

dans cette situation politique que plusieurs favorisent aujourd'hui, il y a tendance des idées et des volontés à chasser tout à fait l'Église de la société, ou à la tenir assujettie et enchaînée à l'État. La plupart des mesures prises par les gouvernements s'inspirent de ce dessein. Les lois, l'administration publique, l'éducation sans religion, la spoliation et la destruction des Ordres religieux, la suppression du pouvoir temporel des Pontifes romains, tout tend à ce but: frapper au cœur les institutions chrétiennes, réduire à rien la liberté de l'Église catholique et à néant ses autres droits... La simple raison naturelle démontre combien cette façon d'entendre le gouvernement civil s'éloigne de la vérité... Quant à la souveraineté du peuple, que, sans tenir aucun compte de Dieu, l'on dit résider de droit naturel dans le peuple, si elle est éminemment propre à flatter et à enflammer une foule de passions, elle ne repose sur aucun fondement solide et ne saurait avoir assez de force pour garantir la sécurité publique et le maintien paisible de l'ordre. En effet, sous l'empire de ces doctrines, les principes ont fléchi à ce point que, pour beaucoup, c'est une loi imprescriptible, en droit politique, que de pouvoir légitimement soulever des séditions. Car l'opinion prévaut que les chefs du gouvernement ne sont plus que des délégués chargés d'exécuter la volonté du peuple : d'où cette conséquence nécessaire que tout peut également changer au gré du peuple et qu'il y a toujours à craindre des troubles... Il faut absolument admettre que l'origine de la puissance publique doit s'attribuer à Dieu, et non à la multitude; que le droit à l'émeute répugne à la raison ; que ne tenir aucun compte des devoirs de la religion, ou traiter de la même manière les différentes religions, n'est permis ni aux individus, ni aux sociétés; que la liberté illimitée de penser et d'émettre en public ses pensées ne doit nullement être rangée parmi les droits des citoyens, ni parmi les choses dignes de faveur et de protection. De même, il faut admettre que l'Église, non moins que l'État, de sa nature et de plein droit, est une société parfaite; que les dépositaires du pouvoir ne doivent pas prétendre asservir et subjuguier l'Église, ni diminuer sa liberté d'action dans sa sphère, ni lui enlever n'importe lequel des droits qui lui ont été conférés par Jésus-Christ... Telles sont les règles tracées par l'Église catholique relativement à la constitution et au gouvernement des États. Ces principes et ces décrets, si l'on veut en juger sainement, ne réprouvent en soi aucun des différentes formes de gouvernement, attendu que celles-ci n'ont rien qui répugne à la doctrine catholique, et que si elles sont appliquées avec sagesse et justice, elles peuvent toutes garantir la prospérité publique.

Léon XIII dit (Graves de Communi Re ; 18 janvier 1901) : Que prétend la démocratie sociale, et quel doit être le but de la démocratie chrétienne ? Il ne peut y avoir de doute sur ce point. L'une, en effet - qu'on se laisse aller à la professer avec plus ou moins d'excès - est poussée par un grand nombre de ses adeptes à un tel point de perversité, qu'elle ne voit rien de supérieur aux choses de la terre, qu'elle recherche les biens corporels et extérieurs, et qu'elle place le bonheur de l'homme dans la poursuite et la jouissance de ces biens. C'est pour cela qu'ils voudraient que, dans l'État, le pouvoir appartînt au peuple. Ainsi, les classes sociales disparaissant et les citoyens étant tous réduits au même niveau d'égalité, ce serait l'acheminement vers l'égalité des biens ; le droit de propriété serait aboli, et toutes les fortunes qui appartiennent aux particuliers, les instruments de production eux-mêmes, seraient regardés comme des biens communs. Au contraire, la démocratie chrétienne, par le fait seul qu'elle se dit chrétienne, doit s'appuyer sur les principes de la foi divine comme sur sa propre base. Elle doit pourvoir aux intérêts des petits, sans cesser de conduire à la perfection qui leur convient les âmes créées pour les biens éternels. Pour elle, il ne doit y avoir rien de plus sacré que la justice ; il lui faut garder à l'abri de toute atteinte le droit de propriété et de possession, maintenir la distinction des classes qui, sans contredit, est le propre d'un État bien constitué ; enfin, il faut qu'elle accepte de donner à la communauté humaine une forme et un caractère en harmonie avec ceux qu'a établis le Dieu créateur. Il est donc évident que la démocratie sociale et la démocratie chrétienne n'ont rien de commun ; il y a entre elles toute la différence qui sépare le système socialiste de la profession de la foi chrétienne.

(Ce n'est pas par les élections et le suffrage universel que nous reconquerrons la France, mais par la Croisade dans le sentier de Dieu : *la victoire ou la mort !*)

L'Abbé Charles Maignen dit (La Souveraineté du peuple est une hérésie) : L'obstacle au salut, ce sont les catholiques qui songent uniquement aux moyens humains, en un péril où Dieu seul peut nous sauver. Or, les moyens humains ne sont pas seulement impuissants à nous sauver, ils hâteront notre ruine. Quels moyens avons-nous, humainement, de sauver la religion et la France ? Ce que nous donne la Constitution. Et quel moyen la Constitution nous donne-t-elle ? Le suffrage universel, seulement. C'est-à-dire, précisément ce qui perpétue et enracine au cœur de la France le péché mortel de révolution. C'est-à-dire, la grâce du peuple souverain, grâce promise au prix de quelles humiliations et de quelles bassesses ! Grâce toujours révocable et sans cesse rachetée. Comment jetterez-vous l'anathème sur le dogme de la souveraineté populaire, si vous attendez d'elle le salut ? Comment proclamerez-vous les droits imprescriptibles et divins de l'Église, si le programme du parti que vous fondez pour la défendre est un programme électoral, destiné à rallier la majorité des hommes de ce temps ? Ô infernale ruse de l'esprit de mensonge qui nous accule dans ce défilé ! Voilà l'obstacle au salut : *c'est le libéralisme-catholique. Frappez les catholiques-libéraux et vous tuerez la révolution !*

(L'écrasante majorité du peuple français est déracinée de sa religion et de sa culture, ils sont avides de la liberté de perdition, ils idolâtrèrent la « liberté », ils rêveraient de vivre éternellement sur terre sans avoir de comptes à rendre à Dieu, croyez-vous donc que ces gens seraient de notre côté ? Admettons que nous puissions participer à des élections afin que les gens puissent voter pour notre programme — ce qui n'est pas possible car le suffrage universel et la démocratie, c'est contre nature, cela va à l'encontre de la loi naturelle qui réclame un chef soumis à Dieu et un peuple soumis à ce chef qui est soumis à Dieu, mais en plus de cela, ce que nous proposons est illégal aux yeux de la République maçonnique, jamais ils ne nous permettront de participer à quelconques élections et même s'ils nous les permettaient, nous ne coopérons point. — Mais partons du principe que nous puissions quand même participer à ces élections, pensez-vous sérieusement que ce peuple sans vertu, idolâtres de la « liberté », libertins, pro-avortement, sexuellement dégénéré voterait pour nous ? Non ! Ainsi, nous ne comptons pas sur le peuple mais sur Dieu seul, car l'avis d'un peuple qui préfère se masturber et regarder la télévision plutôt que de se prosterner jour et nuit devant le Seigneur ne nous importe pas !)

Ô France, ne sois pas dupe : ce n'est pas la démocratie qui te sauvera, ce ne sont pas les partis républicains qui te sauveront. Marine Le Pen a déclaré le 30 mai 2024 sur LCI : « Le Front national a toujours été sioniste. Le Front national a toujours été pour la création de l'État d'Israël... moi, j'ai toujours été exactement dans la même position... » Le monde entier s'est coalisé contre Dieu, les élites politiques et économiques se sont toutes liguées contre le Royaume de France et l'Empire de Jésus-Christ. Ne sois pas dupe, France !

Saint Remi de Reims prophétise : Vers la fin des temps, un descendant des rois de France régnera sur tout l'antique Empire romain. Il sera le plus grand des rois de France et le dernier de sa race. Il arrivera comme par miracle. Il sera de la vieille cape. Le trône sera posé au Midi. Après un règne des plus glorieux, il ira à Jérusalem, sur le mont des Oliviers, déposer sa couronne et son sceptre, et c'est ainsi que finira le saint empire chrétien.

Marie Martel transmet le Message de la Très Sainte Vierge à la France : Si Dieu n'a pas encore frappé, c'est que, dans sa bonté de Père, Il a attendu le retour des pécheurs ; et aujourd'hui qu'a-t-Il reçu de cette attente ? Que des blasphèmes... Maintenant, Dieu va frapper, si on refuse de prier, de faire pénitence et de se convertir. La Sainte Vierge dit : "Le premier coup sera porté sur Paris : des théâtres vont sauter; des victimes vont brûler ; le sang va couler." La France est la plus coupable ! C'est elle qui a reçu le plus de grâces et de bénédictions, et Je n'en ai retiré que de l'ingratitude ! Le monde sera châtié, s'il refuse de

prier et de faire pénitence. La France sera châtiée... Les épreuves vont arriver... Dans bien des endroits différents... Tous les malheurs, que Je suis venue annoncer sur le mont de La Salette, vont arriver. Le clergé a foulé mes paroles à ses pieds ; ils se sont moqués ; ils n'ont rien voulu faire ; ils n'ont pas voulu m'entendre ! Mais la justice divine va les réveiller... Il n'y aura que les châtiments qui viendront les frapper, qui leur feront apercevoir leur lâcheté à mon égard !

Marie-Julie Jahenny transmet le Message de la Très Sainte Vierge à la France : L'armée des justes, des soldats de la Croix, traversera presque toute la France, sous le feu des signes de Dieu. Elle sortira de Bretagne pour se rendre jusqu'au fleuve où le Sauveur de la terre doit arriver avec sa propre armée. Ils se rejoindront tous ensemble, sous l'étoile de la victoire... Le vrai Roi viendra du côté du Levant. (Il aura secours d'amis étrangers et de troupes angéliques) ... Le Roi aura déjà fait dix à douze lieues sur la terre de France, en direction du trône. C'est là que Dieu attend Ses vrais amis pour les réjouir de Son grand signe. L'étendard blanc sera levé dans ce lieu dont le nom sera dit.

(L'étendard blanc est probablement le drapeau de l'Armée catholique et royale, le drapeau des Vendéens ; il est le second drapeau de l'Ordre de Saint-Dismas.)

Saint Alphonse de Liguori dit (Préparation à la mort) : Considérez en outre l'amour spécial que Dieu vous a porté en vous faisant naître dans un pays chrétien et dans le sein de la véritable Église. Combien qui viennent au monde parmi les idolâtres, parmi les juifs, parmi les mahométans ou les hérétiques et qui se perdent tous ! Il est bien petit le nombre de ceux qui ont le bonheur de naître dans les régions où règne la vraie foi ! Et voilà que, par la bonté de Dieu, vous appartenez à ce petit nombre ! Oh ! Quel don immense que ce don de la foi ! Que de millions de personnes vivent sans sacrements, sans prédications, sans bons exemples et sans tous les autres secours que la véritable Église offre à ses enfants pour leur salut ! Et tous ces précieux secours, Dieu a voulu vous les accorder sans aucun mérite de votre part, que dis-je ? Malgré tous vos démérites dont il avait dès lors la prévision ; car en même temps que Dieu décidait de vous créer et de vous combler de ses faveurs, il voyait d'avance les injures que vous deviez lui faire.

Monseigneur Henri Delassus dit (La conjuration antichrétienne) : Qu'y a-t-il de plus extraordinaire et de plus prodigieux dans l'histoire de France et même, on peut dire, dans l'histoire du monde, que l'intervention de Jeanne d'Arc... Et qu'y a-t-il en même temps de plus simple et de plus facile à Dieu que de prendre une petite paysanne au milieu de son troupeau et de lui donner ses lumières pour mener à bien l'expulsion des Anglais du sol de la France ou pour nous délivrer de la tyrannie des francs-maçons, des juifs et Satan ? Si nous en croyons les saints, ce moment viendra, ce moment est proche.

Enfin, je m'adresse aux partisans et aux combattants de l'Ordre de Saint-Dismas, parmi les "chrétiens", nous serons marginalisés et traités de secte hérétique et schismatique ; or, notre ordre n'entre point dans la définition du schisme des Pères de l'Église et des théologiens. Notre "schisme" ne va pas plus loin que de rejeter l'autorité des antipapes. Et ceux n'ayant cessé de nous traiter de sectaires oublient bien vite que le Christ lui-même, les Apôtres, et les premiers chrétiens étaient aussi traités de sectaires. N'ayez donc point de doute, ô partisans et combattants de l'Ordre de Saint-Dismas, car notre cause est juste. Nous suivons et nous appliquons l'Évangile et la théologie à la perfection. Notre cause et les actes que nous accomplissons en son nom sont complètement justifiés par l'Évangile, et la doctrine catholique, et tous ceux disant le contraire sont des tièdes et des menteurs séduits par le serpent. Et Dieu vomira les tièdes (Apocalypse 3, 15-16), et les menteurs connaîtront le feu (Apocalypse 21, 8). Et même si jusqu'à l'Apocalypse nous ne restons qu'une poignée de "sectaires" marginalisés, nous détenons la doctrine catholique immaculée :

Luc 12, 32 : Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume.

Commentaire de Luc 12, 32 par Saint Bède le Vénérable (Catena in Lucam) : Notre Seigneur appelle encore petit le troupeau des élus, soit par comparaison avec le grand nombre des réprouvés, soit à cause de l'amour des élus pour l'humilité.

Commentaire de Luc 12, 32 par l'Abbé Fillion : La pensée de Jésus s'élève par degrés. Il a condamné sévèrement l'avarice, vv. 15-21 ; il a même condamné, comme une tendance païenne, la sollicitude exagérée à l'égard des nécessités de la vie, vv. 22-31. Montant encore plus haut, voici qu'il recommande à ses disciples le détachement parfait, vv. 32-34. - Petit Troupeau (cfr. Jer. 50, 45 ; Zach. 13, 7). Nom bien humble, mais bien touchant, sorti directement du cœur de Jésus. Les brebis fidèles de ce bon Pasteur ne formaient en effet, pour le nombre, pour la condition, pour les qualités extérieures, qu'un tout petit troupeau, sur lequel le monde jetait des regards de mépris. Mais Dieu les contemplait avec les yeux d'un père, et il leur destinait dans sa bonté, et même il mettait ses complaisances à leur destiner une récompense grandiose, le royaume par excellence, le royaume des cieux.

Saint Athanase d'Alexandrie dit (Coll. Selecta SS. Eccl. Patrum.) : Même si les catholiques fidèles à la tradition sont réduits à une poignée, ce sont eux qui sont la véritable Église de Jésus-Christ.

Saint Grégoire de Nazianze dit (Contre les ariens ; 380) : Où sont-ils ceux qui nous insultent pour notre pauvreté et sont fiers de leurs richesses ? Ceux qui définissent l'Église par le nombre et le mépris du petit troupeau ?

Le Cardinal Louis Billot dit (Traité sur l'Église du Christ, Question XIV, Thèse XXIX, § 3) : Dieu peut permettre que parfois la vacance du Siège apostolique se prolonge longtemps. Il peut encore permettre qu'un doute s'élève sur la légitimité d'un élu. Mais il ne saurait permettre que toute l'Église reconnût comme pape celui qui ne le serait ni vraiment ni légitimement.

Monseigneur Moisés Carmona Rivera dit (Lettre à Augusto Pinochet ; 20 février 1987) : Depuis la mort de Pie XII, le Saint-Siège est vacant, nous n'avons pas de pape, et l'Église catholique n'est plus à présent dans les multitudes qui ont capitulé, mais dans les petits groupes qui sont restés fidèles à nos traditions sacrées.

Thomas à Kempis (?) dit (L'imitation de Jésus-Christ, chap. XII) : Cette parole semble dure à plusieurs : *Renoncez à vous-même, prenez votre Croix, et suivez Jésus*. Mais il sera bien plus dur, au dernier jour, d'entendre cette [terrible] parole : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel !* Ceux qui écoutent maintenant volontiers la parole qui commande porter la Croix, et y obéissent, ne craindront point alors d'entendre l'arrêt d'une éternelle condamnation. Ce signe de la Croix sera dans le Ciel, lorsque le Seigneur viendra pour juger. Alors tous les disciples de la Croix, qui auront imité, pendant leur vie, Jésus crucifié, iront [vers] Jésus-Christ juge avec une grande confiance. Pourquoi donc craignez-vous de porter la Croix par laquelle on arrive au royaume du Ciel ? Dans la Croix est le salut, dans la Croix la vie, dans la Croix la protection contre nos ennemis. C'est de la Croix que découlent les suavités célestes. Dans la Croix est la force de l'âme, dans la Croix la joie de l'esprit... Il n'y a de salut pour l'âme, ni d'espérance de vie éternelle, que dans la Croix. Prenez donc votre Croix, et suivez Jésus, et vous parviendrez à l'éternelle vie. Il vous a précédé portant sa Croix, et il est mort pour vous sur la Croix, afin que vous aussi portiez votre Croix, et que vous aspiriez à mourir sur la Croix. Car si vous mourez avec lui, vous vivrez aussi avec lui ; et si vous partagez ses souffrances, vous partagerez sa gloire. Ainsi tout est dans la Croix, et tout consiste à mourir. Il n'est point d'autre voie qui conduise à la vie et à la véritable paix du cœur, que la voie de la Croix et d'une mortification continuelle. Allez où vous voulez,

vous ne trouverez pas une voie plus élevée, une voie plus sûre que la voie de la Sainte Croix. Disposez de tout selon vos vues, réglez tout selon vos désirs, et toujours vous trouverez qu'il vous faut souffrir quelque chose, que vous le vouliez ou non ; et ainsi vous trouvez toujours la Croix. Car, ou vous sentirez de la douleur dans le corps, ou vous éprouverez de l'amertume dans l'âme. Tantôt vous serez délaissé de Dieu, tantôt exercé par le prochain, et ce qui est plus encore, vous serez souvent à charge à vous-même. Vous ne trouverez à vos peines aucun remède, aucun soulagement ; mais il vous faudra souffrir aussi longtemps que Dieu le voudra. Car Dieu veut que vous appreniez à souffrir sans consolation, et que vous vous soumettiez à lui sans réserve, et que vous deveniez plus humble par la tribulation. Nul n'a dans son cœur la Passion de Jésus-Christ, que celui qui a souffert quelque chose de semblable. La Croix est donc toujours préparée ; elle vous attend partout. Vous ne pouvez la fuir, [qu'importe] où vous allez... Si vous portez de bon cœur la Croix, elle-même vous portera, et vous conduira au terme désiré, où vous cesserez de souffrir : mais ce ne sera pas en ce monde. Si vous la portez à regret, vous en augmenterez le poids, vous rendez votre fardeau plus dur ; et cependant il vous faut la porter. Si vous rejetez une Croix, vous en trouverez certainement une autre, et peut-être plus pesante. Croyez-vous échapper à ce que nul homme n'a pu éviter ? Quel Saint a été en ce monde sans Croix et sans tribulation ? Jésus-Christ lui-même, Notre Seigneur, n'a pas été une seule heure, dans toute sa vie, sans éprouver quelques souffrances : Il fallait, dit-il, que le Christ souffrit, et qu'il ressuscitât d'entre les morts, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire. Comment donc cherchez-vous une autre voie, que la voie royale de la Sainte Croix ? Toute la vie de Jésus-Christ n'a été qu'une Croix et un long martyre : et vous cherchez le repos et la joie (ici-bas) ! Vous vous trompez, n'en doutez pas, vous vous trompez lamentablement, si vous cherchez autre chose que des afflictions à souffrir ; car toute cette vie mortelle est pleine de misères et environnée de Croix. Et plus un homme aura fait de progrès dans les voies spirituelles, plus ses Croix souvent seront pesantes ; parce que l'amour lui rend son exil plus douloureux. Cependant celui que Dieu éprouve par tant de peines, n'est pas sans consolations qui les adoucissent, parce qu'il sent s'accroître les fruits de sa patience à porter sa Croix. Car, lorsqu'il s'incline volontairement sous elle, l'affliction qui l'accable se change toute entière en une douce confiance qui le console. Et plus la chair est affligée, plus l'esprit est fortifié par la grâce. Quelquefois même le désir de souffrir, pour être conforme à Jésus crucifié, lui inspire tant de force, qu'il ne voudrait pas être exempt de tribulations et de douleur, parce qu'il se croit d'autant plus agréable à Dieu, qu'il souffre pour lui davantage. Ce n'est point là la vertu de l'homme, mais la grâce de Jésus-Christ, qui opère si puissamment... Il n'est pas selon l'homme de porter la Croix, d'aimer la Croix, de châtier le corps, de le réduire en servitude... de se mépriser soi-même... Si vous ne regardez que vous, vous ne pouvez rien de tout cela. Mais si vous vous confiez dans le Seigneur, la force vous sera donnée d'en haut, et vous aurez pouvoir sur la chair et le monde. Vous ne craignez pas même le démon, votre ennemi, si vous êtes armé de la foi et marqué de la Croix de Jésus-Christ. Disposez-vous donc, comme un bon et fidèle serviteur de Jésus-Christ, à porter courageusement la Croix de votre maître, crucifié par amour pour vous. Préparez-vous à souffrir mille adversités dans cette misérable vie : car voilà partout ce qui vous attend, ce que vous trouverez partout, en quelque lieu que vous vous cachiez. Il faut qu'il en soit ainsi : et à cette foule de maux et de douleurs, il n'y a d'autre remède que de vous supporter vous-même... Pour vous, choisissez les souffrances, et regardez-les comme des consolations d'un grand prix : car toutes les souffrances du temps n'ont aucune proportion avec la gloire future, et ne sauraient vous la mériter, quand seul vous les supporteriez toutes. Lorsque vous en serez venu à trouver la souffrance douce, et à l'aimer pour Jésus-Christ, alors estimez-vous heureux, parce que vous avez trouvé le Paradis sur la terre... Si vous vous appliquez à être ce que vous devez être, à souffrir et à mourir, bientôt vos peines s'adouciront, et vous aurez la paix (au Ciel) ... Il ne vous reste donc qu'à souffrir, si vous voulez aimer Jésus et le servir constamment. Plût à Dieu que vous fussiez digne de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus ! Quelle gloire vous serait réservée ! Quelle joie parmi tous les Saints !... Croyez fermement, que votre vie doit être une morte continuelle ; et que plus on meurt, plus on commence à vivre pour Dieu... Rien n'est plus agréable à Dieu, rien ne vous est plus salutaire en ce monde,

que de souffrir avec joie pour Jésus-Christ ; et si vous aviez à choisir, vous devriez plutôt souhaiter d'être affligé pour lui, que d'être comblé de consolations, parce que vous seriez alors plus semblable à Jésus-Christ et plus conforme à tous les Saints... S'il y avait eu, pour l'homme, quelque chose de meilleur et de plus utile que de souffrir, Jésus-Christ nous l'aurait appris par ses paroles et par son exemple... (- chap. XXXV -) Mon fils, vous n'aurez jamais de sécurité dans cette vie ; mais, tant que vous vivrez, les armes spirituelles vous seront toujours nécessaires. Vous êtes environné d'ennemis ; ils vous attaquent à droit et à gauche. Si vous ne vous couvrez donc de tous les cotés du bouclier de la patience, vous ne serez pas longtemps sans blessure. Si, de plus, votre cœur ne se fixe pas irrévocablement en moi, avec la ferme volonté de tout souffrir pour mon amour, vous ne soutiendrez jamais la violence de ce combat et vous n'obtiendrez point la palme des bienheureux. Il faut donc passer courageusement à travers tous les obstacles, et lever un bras puissant contre tout ce qui s'oppose à vous. Car *la manne est donnée aux victorieux*, et une grande misère est la partage du lâche. Si vous cherchez le repos en cette vie, comment parviendrez-vous au repos éternel ? Ne vous préparez à beaucoup de repos mais à beaucoup de patience. Cherchez la véritable paix, non sur la terre, mais dans le ciel ; non dans les hommes ni dans aucune créature, mais en Dieu seul. Vous devez tout supporter avec joie pour l'amour de Dieu, travaux, douleurs, tentations, persécutions, angoisses, besoins, infirmités, injures, affronts, médisances, reproches, humiliations, corrections, mépris. C'est là ce qui exerce à la vertu, ce qui éprouve le soldat de Jésus-Christ, ce qui forme la couronne céleste. Pour un court travail je donnerai une récompense éternelle, et une gloire infinie pour une humiliation passagère. Pensez-vous que vous aurez toujours, selon votre désir, les consolations ? Mes Saints n'en ont pas joui constamment ; mais ils ont eu beaucoup de peines, de tentations, de grandes désolations. Et se confiant plus en Dieu qu'en eux-mêmes, ils se sont soutenus par la patience au milieu de toutes ces épreuves, sachant que *les souffrances du temps n'ont nulle proportion avec la gloire future qui doit en être le prix*. Voulez-vous avoir, dès le premier moment, ce que tant d'autres ont à peine obtenu après beaucoup de larmes et d'immenses travaux ! Attendez le Seigneur, combattez avec courage, soyez ferme, ne craignez point, mais exposez généreusement votre vie pour la gloire de Dieu. Je vous récompenserai pleinement, et je serai avec vous dans toutes vos tribulations. Gardez-vous d'attendre ici-bas un repos qui n'y est point ; on ne peut gagner le Ciel qu'avec beaucoup de travail, et pendant que vous serez sur la terre, vous aurez toujours à combattre... agissez [donc] avec courage, et soyez forts. Il y en a qui, après avoir lutté, fléchissent tout-à-coup, tombent dans l'abattement, et abandonnent lâchement la victoire : Dieu les délaisse. Il ne suffit pas de résister un jour, deux jours [dix ans ou cent ans] ; il faut combattre sans relâche jusqu'au bout. *Qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé*. Et ne dites pas : Cette guerre est bien longue ! Rien n'est long de ce qui finit : vous touchez au terme ; car le temps est court, et la figure de ce monde passe. *Encore un moment*, dit le Sauveur, *et le monde ne me verra plus ; mais vous me verrez, parce que je vis, et que vous vivez en moi*. (- chap. XXXVII -) Seigneurs, en quoi dois-je me renoncer, et combien de fois ? J.-C. : Toujours et à toute heure, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes. Je n'excepte rien, et j'exige de vous un dépouillement sans réserve... Il y en a qui renoncent à eux-mêmes, mais avec quelque réserve, parce qu'ils n'ont pas en Dieu une pleine confiance. Quelques-uns offrent tout d'abord ; mais la tentation survenant, ils reprennent ce qu'ils avaient donné... Ni les uns ni les autres ne parviendront à la vraie liberté d'un cœur pur, jamais ils ne seront admis à ma douce familiarité, qu'après un entier et continuel abandon et sacrifice d'eux-mêmes, sans lequel on ne peut ni jouir de moi ni s'unir à moi.

Et n'oubliez pas, quiconque n'est pas avec nous, même si ses idées sont proches des nôtres, est contre nous — Matthieu 12, 30 : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi disperse. »

Maintenant que la vérité sur ce qu'est le catholicisme vous a été révélée ou affirmée, mettez-la en pratique sans relâche, et voici le sort de ceux qui connaissent la vérité mais ne l'appliquent pas :

Saint Bernard de Clairvaux dit (Sermon XXXVI sur le Cantique des Cantiques) : Les connaissances sont bonnes à ceux qui les mettent en pratique. Mais c'est pour les autres que cette parole est dite : « Celui qui sait le bien et ne le fait pas, on lui imputera sa science a péché (Jacob. IV, 17). » (...) De même qu'il est nuisible à la santé de prendre de la nourriture, et de ne la pas digérer, attendu que les viandes mal cuites et mal digérées par l'estomac engendrent de mauvaises humeurs, et corrompent le corps au lieu de le nourrir : ainsi lorsqu'on bourre de science l'estomac de l'âme, qui est la mémoire, si cette science n'est digérée par la chaleur de la charité, si elle ne se répand ensuite dans les membres de l'âme, si je puis parler ainsi, en passant dans les mœurs et dans les actions, si elle ne devient bonne par le bien qu'elle connaît, et qui sert à former une bonne vie, ne se change-t-elle pas en péché; comme la nourriture en de mauvaises humeurs ? Celui qui tonnait le bien et ne le fait pas ne souffre-t-il pas dans la conscience des enflures et des tiraillements ? Il entend au dedans de lui-même une réponse de mort et de damnation, toutes les fois qu'il pense à cette parole du Seigneur, « Le serviteur qui sait la volonté de son maître et ne la fait pas, sera beaucoup battu (Luc. XII, 47). »

(Néanmoins, cela n'excuse pas ceux qui ignorent la vérité et sont ensuite condamnés au feu de l'enfer, car Saint Théophylacte d'Ohrid dit dans Catena in Lucam : À cette objection, que font quelques-uns : « On punit justement celui qui, connaissant la volonté de son maître, ne l'a pas suivie ; mais pourquoi punir celui qui ne l'a pas connue ? » nous répondons, parce qu'il aurait pu la connaître, mais ne l'a pas voulu, et que sa négligence a été l'unique cause de son ignorance.)

(En cette édition commentée de l'œuvre de notre Commandeur, nous voulons d'abord, avant de conclure, lever une incompréhension laissée en ce texte et éclairer ce qu'a voulu dire le Commandeur après que nous l'eûmes interrogé au sujet de cet écrit : « Comme nous constatons la vacance du Saint-Siège, nous ne sommes point en communion avec l'antipape et n'adhérons en aucun cas aux Ecclesia Dei — FSSPX, FSSP, ICRSP, IBP, etc. — ni à la thèse de Cassiciacum de Monseigneur Guérard des Lauriers. » Le Commandeur, adhérant à la thèse totaliste sédévacantiste, n'adhère point personnellement à la thèse de Cassiciacum de Mgr Guérard des Lauriers, tout comme nombreux d'autres partisans de l'O.S.D., mais ne condamne en aucune manière ladite thèse et ne méprise point ceux qui y adhèrent. Voici sa réponse à ce propos : « Vous savez, mes frères, je ne suis ni évêque, ni même théologien. Dans mon œuvre, je ne fais que répéter le Magistère de l'Église et les théologiens ; je n'innove en rien et n'invente encore moins une doctrine afin de l'intégrer à l'enseignement de l'Église catholique. Vous m'interrogez donc sur la thèse totaliste et la thèse de Cassiciacum, pour ma part, j'adhère à la thèse totaliste ; mais, n'étant qu'un simple laïc, je ne saurais décréter laquelle est la bonne, la vraie. Ce qui importe pour moi aujourd'hui est de savoir que la religion catholique est la vraie et que Prévost est un antipape. Le reste, je le laisse aux Évêques, aux prêtres et aux théologiens ; que Dieu les guide dans leurs jugements. Quant à moi, je n'en porterai point, ce n'est point ma charge et je ne méprise pas les adhérents de la thèse de Cassiciacum ; libre à eux d'y adhérer. » Gloire à Dieu de nous avoir accordé un chef qui ne veut point la discorde parmi les derniers catholiques, que les ignorants injurent du nom de « sédévacantistes ». Que Dieu le bénisse et que, par son règne, la France soit reconquise et le Royaume reconstruit ! Le Commandeur de France n'est ni le « Pape de France », ni le « Messie de la France », ni un prophète ; nullement. Le Commandeur de France ne veut point que vous le voyiez comme un chef spirituel, mais comme un chef temporel, chargé de diriger les terres du Royaume, et il se soumettra très humblement aux autorités religieuses catholiques. Loin de moi, guerrier de l'O.S.D., l'idée d'idolâtrer le Commandeur, il ne le veut point, et je ne le veux point. Ayez donc un jugement droit et véridique ; ne lui faites pas dire ce qu'il ne dit point ! Cependant, la position officielle du Royaume de France reste le sédévacantisme et ne sera jamais le sédéprivationnisme, absolument jamais. Le Commandeur a dit : « Dans les chapelles sédéprivationnistes, il y a de belles âmes dont les prières atteignent certainement les Cieux ; je ne les considère pas

comme des hérétiques et je ne vous commande pas de les combattre par les armes, mais par la doctrine catholique et les arguments sédévacantistes. À vrai dire, le problème du sédéprivationnisme ne vient pas de la thèse de Cassiciacum en elle-même, du moins pas totalement, même s'il y a beaucoup de choses à dire sur elle. Je rappelle que la FSSPX (faux tradis) dit que l'antipape est le pape et que l'IMBC (sédéprivationnistes) dit que l'antipape est un pape matériel, dans le sens où il occupe la Chaire de Saint Pierre mais qu'il n'est pas un pape formel, dans le sens où son enseignement est hérétique et ne doit pas être écouté. Or, nous, sédévacantistes totalistes, disons que l'antipape est un antipape : ce n'est pas un pape, ni matériellement, ni formellement, ni d'aucune autre manière qui soit. Mais bref, le vrai problème est que les tenants de cette thèse, entendez par là les clercs sédéprivationnistes, pas les simples fidèles, ont tenu des propos mensongers, par exemple sur la bulle de Paul IV, Cum ex apostolatus officio, qui établit que si un hérétique est élu en tant que "pape", son élection est nulle, même si elle est universellement acceptée, car, comme l'enseigne Saint Robert Bellarmin, aucun hérétique ne peut être pape. Si donc il venait à arriver qu'un "pape" enseigne l'hérésie, c'est que, depuis le début, il n'était pas du tout un pape et qu'il faut le chasser de la Chaire de Saint Pierre. Bref, les tenants de la thèse de Cassiciacum : l'abbé Ricossa, l'abbé Dutertre et d'autres, enseignent que cette bulle a été abrogée et qu'elle "n'a plus aucune valeur juridique", car la bulle est incompatible avec la thèse de Cassiciacum, qui enseigne que des hérétiques peuvent être des "papes matériels". Or, je le répète, la bulle de Paul IV et Saint Robert Bellarmin enseignent qu'aucun hérétique ne peut être pape. Heureusement, contrairement aux clercs sédéprivationnistes, parmi les clercs sédévacantistes se trouvent de fervents défenseurs de la bulle de Paul IV, qui exposent par de solides arguments l'infailibilité de ladite bulle. On peut citer parmi eux Monseigneur Thuc, Monseigneur Daniel Dolan, Monseigneur Pivarunas, les abbés Rolland et Lehtoranta, le Père Jacques de Saint Joseph et d'autres. Par contre, il ne faudrait pas croire que les clercs sédéprivationnistes sont de "faux prêtres", ils ont validement été ordonnés selon le rite traditionnel, et non pas selon le rite d'ordination de l'antipape Paul VI, et les messes qu'ils célèbrent sont tridentines et non una cum, donc valides, absolument valides, même pas douteuses, vraiment valides. La seule chose que l'on peut reprocher aux clercs sédéprivationnistes est la guerre qu'ils ont déclarée et qu'ils mènent encore contre la bulle de Paul IV. Puis, hélas, le mépris de Notre-Dame de La Salette, qui a révélé : "Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'antéchrist." Et nous savons qu'à l'époque de cette révélation, plusieurs prêtres refusaient les prophéties de la Mère de Dieu ; peu de temps après avoir déserté les bras de Marie, ayant refusé de croire en leur Mère, ils moururent et leurs corps pourrirent, presque immédiatement pour certains, comme une malédiction. Voilà, je ne dis pas que les ordinations du clergé sédéprivationniste sont invalides, je dis seulement que beaucoup d'entre eux sont simplement de mauvais prêtres, comme Martin Luther, qui, ayant été ordonné validement, n'a pas honoré son Seigneur, à qui il avait pourtant juré obéissance et fidélité ; malgré la validité de son ordination, il fut un grand hérésiarque. Mais, comme je l'ai déjà dit : libre à eux. Libre aux derniers catholiques sur cette terre d'appartenir au sédévacantisme ou au sédéprivationnisme, mais, par pitié, choisissez votre camp avec votre raison et l'étude des arguments, et non pas par la foi aveugle et l'influence des relations et des opportunités. Je supplie donc les adhérents de la thèse de Cassiciacum d'abjurer cette dernière, tout en continuant d'aller aux messes sédéprivationnistes, où elle est enseignée, soit par obligation par rapport à la distance, soit par amour de sa paroisse, etc. Je ne vous parle pas ici comme un commandeur ou un donneur d'ordres, mais comme un frère qui veut pour vous le meilleur des biens, et le meilleur des biens sur cette terre est la pleine vérité, pas la demi-vérité ou le mensonge déguisé en vérité. Cette vérité pleine et sans ajouts est le catholicisme, que l'on nomme aujourd'hui "sédévacantisme", qui n'est en vérité qu'un constat de la situation de l'Église depuis 1958, le constat que nous n'avons plus de pape et qu'une Contre-Église a éclipsé la Sainte Église. Parmi les demi-vérités se trouve le sédéprivationnisme, une théorie qui s'est fondée sur des suppositions, contrairement au constat de l'actuelle vacance du Saint-Siège (sédévacantisme), qui s'est fondé sur des arguments théologiques et historiques irréfutables. Tous, ou quasiment tous, savent qu'à chaque fois qu'un pape meurt, la Chaire de Saint Pierre est vacante durant une période

parfois courte, parfois longue. Lorsque Clément IV mourut le 29 novembre 1268, il n'y eut point de pape jusqu'au 1er septembre 1271, la Chaire de Saint Pierre fut donc vacante durant deux ans, neuf mois et trois jours, et l'on ose encore nous dire que le siège ne peut être vacant que quelques jours ou mois. Puis, avec l'histoire de la vacance du Trône de David qui dura plus de cinq siècles, il est certain de dire que le Seigneur puisse aussi laisser le siège de Son Église sans pape durant des siècles. Voilà pourquoi vous devez être sédévacantistes, plutôt que sédéprivationnistes, car le constat de la vacance du Saint-Siège est le constat logique et cohérent. Si l'on dit que l'antipape Prévost est un bon "pape", comme le disent les modernistes, ou un mauvais, mais toujours un "pape", comme le disent les faux tradis et les lefebvristes, on déclare qu'un hérétique peut être pape, on déclare que le Pape et l'Église catholique qu'il dirige peuvent enseigner l'hérésie. Si l'on dit que l'antipape Prévost est un "pape" matériel, comme le disent les sédéprivationnistes, on déclare qu'une théorie fondée sur des suppositions est la vérité absolue. Or, le sédévacantisme n'est pas une théorie, mais le constat de la réalité des choses qui se passent tout autour de nous. Ce n'est pas moi qui déclare que la thèse de Cassiciacum est fausse, mais les Évêques et les prêtres sédévacantistes. Et comme je suis soumis à leur autorité, je respecte leur décision et la partage, pas seulement car je m'y sens obligé, mais parce que je crois aussi qu'elle est fausse. Comme dit plus tôt, je ne la déclare pas fausse, je laisse cela aux Évêques et aux prêtres qui, dans les faits, l'ont étudiée et l'ont déclarée fausse. Mais libre à vous, ô sédéprivationnistes ! » Le Commandeur de France, étant sur terre à la tête de la France par délégation du Seigneur, parle au nom du Royaume et déclare que le sédéprivationnisme est accepté, mais pas promu, et que sont condamnés le combat mené contre la bulle de Paul IV et le mépris de Notre-Dame de La Salette. L'abbé Ricossa écrit (Sodalitium, n° 48) : « À supposer même que le Secret [de La Salette] publié par Mélanie en 1879 ait été mot à mot ce qui lui fut révélé par la Sainte Vierge, nous ne pouvons pas nous en prévaloir comme d'une preuve pour soutenir notre plus que légitime position contre Vatican II, étant donné que le moins que l'on puisse dire est que l'Église ne l'a pas approuvé... Pour démontrer que Vatican II s'éloigne de la bonne doctrine et ne peut avoir été promulgué par l'autorité de l'Église, on fera bien de se prévaloir d'arguments tirés uniquement de la Révélation telle qu'elle a été interprétée par le magistère de l'Église, et non de révélations privées, à plus forte raison si elles n'ont jamais été approuvées par l'Église... Quoi qu'il en soit, en ce qui regarde l'authenticité de la "prophétie", la question me paraît définitivement close. » Ainsi, l'abbé Ricossa, prêtre sédéprivationniste, n'accorde pas de crédit aux révélations de La Salette comme avertissements infaillibles de la Mère de Dieu ; l'enfant est rebelle à sa mère, Elle qui est pourtant la plus parfaite de toutes les créatures humaines : il la traite de menteuse et la rejette loin de lui... Pour prouver la vacance de la Chaire de Saint Pierre, nous devons faire usage du Magistère de l'Église, comme le réclame le négationniste Ricossa ; bien, nous avons Cum ex apostolatus officio... Ah, oui, c'est vrai, cela aussi il le négationne, sans arguments, du moins aucun qui n'ait été réfuté par le clergé sédévacantiste. L'abbé Ricossa est donc un orgueilleux, car il se permet de rejeter les paroles de la Très Sainte Vierge et du Pape Paul IV ; ô sédéprivationnistes, ne soyez pas négationnistes, ne désertez pas les bras de Marie !)

Je voudrais d'abord présenter mes excuses sur deux points. Premièrement, concernant certains passages contenant des termes sexuels trop explicites ou graphiques. Cela sera corrigé à l'avenir par des personnes plus compétentes en matière d'écriture, et ces termes seront soit censurés, soit retirés des éditions destinées aux 7-15 ans du Catéchisme O.S.D. Deuxièmement, je vous prie de m'excuser pour les fautes et les phrases parfois maladroites. J'ai dû écrire dans l'urgence, sans toujours avoir de scribe ou de correcteur à mes côtés. L'un de mes relecteurs a d'ailleurs utilisé une IA en se présentant comme un professionnel, ce qui a pu introduire des erreurs. Par ailleurs, j'ai quitté assez tôt le système scolaire républicain, par rejet de celui-ci, et je n'ai pas poursuivi d'études ni dans le public, ni dans le privé. Tout cela sera corrigé dans les prochaines éditions, si Dieu le veut. En attendant, je vous demande de bien vouloir me pardonner.

Pour conclure, j'ai conscience qu'il est choquant pour de nombreux catholiques que je désigne les "papes" de 1958 à aujourd'hui par l'appellation d'antipape. Je vous conseille donc de lire les œuvres ci-dessous afin de vous convaincre, si vous ne l'êtes pas déjà, qu'ils ne sont rien d'autres que des antipapes.

La première, *La vérité sur ce qui est réellement arrivé à l'Église catholique après Vatican II*, une œuvre très complète en 654 pages. Je vous conseille d'aller dans la table des matières et de tout simplement cliquer sur les chapitres qui vous intéressent le plus afin de répondre à vos questions sans avoir à forcément lire l'entièreté du PDF. Néanmoins, le Monastère de la Très Sainte Famille, par qui a été écrit ce livre, est certes sédévacantiste, mais il propage l'hérésie feeneyiste. Vous ne devez donc pas vous rendre sur leur site sous peine d'être contaminée par cette hérésie, mais le PDF ne comporte pas l'hérésie.

La seconde, *L'Église éclipsée*, de Louis-Hubert Remy, en 248 pages, une œuvre plus courte et surtout écrite par l'un des nôtres, un Français. Je vous conseille de la lire entière.

Rappel : Dans le cadre de la Croisade numérique, une guerre constante est menée contre les autorités maçonniques françaises. Pour préserver votre anonymat, employez systématiquement un VPN et le navigateur Tor Browser lorsque vous souhaitez partager le PDF du *Catéchisme O.S.D.* Veuillez le faire via le site : <https://send.vis.ee/> ou un site similaire. Cela vous permettra de créer un lien qui existera pendant cinq minutes avec un mot de passe, afin que le partage du fichier soit effectué en toute sécurité.

(Divers liens renvoient vers les deux œuvres, dans le but de prévenir toute suppression, censure ou disparition.)

Lien vers *La vérité sur ce qui est réellement arrivé à l'Église catholique après Vatican II* :

<https://www.vaticancatholique.com/pdf/verite-secte-vatican-ii.pdf>

<https://www.upload.ee/files/18929633/verite-secte-vatican-ii.pdf.html>

<https://www.mediafire.com/file/dbk2cohhpxrt3ij/verite-secte-vatican-ii.pdf/file>

Lien vers *L'Église éclipsée* :

<https://www.upload.ee/files/18929628/eglise-eclipsee.pdf.html>

<http://catholicapedia.net/Documents/annonyme/eglise-eclipsee.pdf>

<https://www.mediafire.com/file/7041f99b1ec9w8p/eglise-eclipsee.pdf/file>

—

La salutation est de ma propre main, à moi, Athanase de France, très indigne serviteur de Jésus et de Marie.

SI QUELQU'UN N'AIME PAS LE SEIGNEUR, QU'IL SOIT ANATHÈME !

QUE LA GRÂCE DU SEIGNEUR SOIT AVEC VOUS ! MON AMOUR EST AVEC VOUS TOUS MES FRÈRES ET SŒURS EN CHRIST !

CSSML NDSMD VRS NSMV SMQL IVB.

AINSI SOIT-IL.